LAROUSSE du Football



Nouvelle édition 2001



LAROUSSE

LAROUSSE DU

football

LAROUSSE DU

football

LAROUSSE

Édition
Jules Chancel

Conception de maquette
Sylviane Lemy

Réalisation
Atelier d'édition européen (ATE)
Christian Fey, Eddy Naigre, Séverine Poulain, Lise Alvarez, Nicolas Fert

Iconographie
Alain Gadoffre (chef du service photo à *Onze Mondial*)
Marie-Annick Reveillon

Lecture-correction
Service de lecture-correction Larousse

Fabrication
Nicolas Perrier

© Larousse-Bordas 1998
© Larousse-HER 2000 pour la présente édition
Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, de la nomenclature et/ou du texte contenus dans le présent ouvrage et qui sont la propriété de l'Editeur, est strictement interdite.

Distributeur exclusif au Canada : « Messageries ADP, 1751 Richardson, Montréal (Québec) ».

ISBN 2-03-505151-7

Photogravure : Nord Compo - Impression et reliure : Pollina s.a., 85400 Luçon (France) - n° L 80382

Dépôt légal : septembre 2000

N° de projet : 100 76 489 - 10 - CDM 135°

Les auteurs

Pierre-Louis Basse
grand reporter à Europe 1, auteur d'ouvrages sur le football

Érik Bilderman
reporter à *l'Équipe*, spécialiste du football britannique

Stéphane Bitton
statisticien, collaborateur à *Mémo Foot*

Didier Braun
journaliste à *l'Équipe*,
spécialiste des statistiques et de la documentation

Serge Cosseron
Historien et éditeur

Dominique Grimault
journaliste, rédacteur en chef de l'émission «Planète ronde» sur La Cinquième,
auteur de plusieurs ouvrages sur l'équipe de France et les Verts de Saint-Étienne

Rémy Lacombe
rédacteur en chef adjoint à *France Football*

Jean-Philippe Rethacker
leader de la rubrique football à *l'Équipe* des années 50 à 80,
spécialiste de l'époque rémoise

Eugène Saccomano
journaliste et écrivain
directeur des sports à Europe 1

Nous tenons à remercier tout particulièrement Alain Gadoffre,
chef du service photo à *Onze Mondial,* ainsi qu'Éric Renard
et toute l'équipe iconographique de ce magazine.
Remerciements au service infographique de *l'Équipe Magazine.*

sommaire

Le foot, c'est la vie
Serge Cosseron 9

24 heures sur la planète football
(portfolio) 10

Histoire du football mondial 36
Un sport devenu universel en 150 ans
Dominique Grimault 38

Les premières règles unifiées
Didier Braun 42

Angleterre-Hongrie :
la défaite du lion
Jean-Philippe Rethacker 44

Le Real de Madrid :
un long règne sur l'Europe
Didier Braun 46

Le 11e joueur de champ
Serge Laget 48

Brésil : le roi Pelé
survole la Coupe du monde
Jean-Philippe Rethacker 50

Séville : la nuit andalouse
Dominique Grimault 52

Le drame du Heysel
Dominique Grimault 54

Maradona : main de Dieu,
pied du diable
Pierre-Louis Basse 56

L'Afrique en marche
Pierre-Louis Basse 58

Le retour des « Bafana Bafana »
Jean-Philippe Rethacker 60

Euro 2000 : fin de siècle à la française
Serge Cosseron 62

Quel avenir pour le foot ?
Dominique Grimault 64

Les Coupes du monde 66
Uruguay 1930 68
Italie 1934 74
France 1938 80
Brésil 1950 86
Suisse 1954 92
Suède 1958 98
Chili 1962 104
Angleterre 1966 110

Mexique 1970 116
Allemagne 1974 124
Argentine 1978 132
Espagne 1982 140
Mexique 1986 148
Italie 1990 156
États-Unis 1994 164
France 1998 172

Les Coupes européennes 180
C1 182
C2 191
C3 201
Superclassement des années 90 210

Dictionnaire du football mondial 212

L'histoire du football français 1863-2000 344

Les grandes heures du football français
Jean-Philippe Rethacker 346

1921 : France-Angleterre
Jean-Philippe Rethacker 350

1958 : Reims et l'épopée suédoise
Jean-Philippe Rethacker 352

La fièvre verte
Dominique Grimault 354

Euro 84
Dominique Grimault 356

France-Brésil : un match d'anthologie
Dominique Grimault 358

Bordeaux : une épopée prémonitoire
Pierre-Louis Basse 360

L'OM : premier titre européen pour un club français
Pierre-Louis Basse 362

Le Paris-Saint-Germain : un triomphe amer
Pierre-Louis Basse 364

Dictionnaire du football français 366

Les résultats du football français 438
Championnat de France 440
Coupe de France 464
Les matchs de l'équipe de France 473

Graines de champions 490
Résultats de l'Euro 2000 492
Après la victoire 494

le football c'est la vie

« C'est beau un monde qui joue », avait déclaré Michel Platini avant que ne débute la Coupe du monde 1998. Le jeu, la fête, la lutte, le combat, le plaisir, le dépassement de soi, la douleur, la souffrance, les pleurs, les rires, l'amour, l'amitié, la haine,... tous ces mots reviennent dans les discours officiels et les propos officieux des joueurs, des sélectionneurs en titre et de ceux qui, un lundi matin, rêvent de composer leur équipe pour la prochaine journée de championnat ou la prochaine compétition internationale.

Le football était il y a vingt ans déjà le premier sport pratiqué au monde. Aujourd'hui, à la suite de son mariage avec la télévision, il est devenu également, et même surtout si on écoute pour ses détracteurs – il y en a encore –, une activité économique qui draine des sommes considérables et occupe les loisirs d'un nombre impressionnant d'amateurs. Désormais, le football fait partie de l'existence de millions de pratiquants et de téléspectateurs.

Sport planétaire, phénomène de société, il est devenu le miroir du monde. À une exception près, car les États-Unis d'Amérique résistent à cette mondialisation. À moins que le football ne soit désormais le principal refuge devant la mondialisation à l'américaine ? L'avenir le dira.

Le football, c'est la vie. La vie de ces ouvriers des grandes usines métallurgiques des Midlands qui, après l'usine, mouillaient le maillot ou se passionnaient pour leurs frères plus doués. C'est aussi la vie de ces marins et de ces commerçants ou étudiants qui ont implanté le football dans les capitales et les ports du monde entier, de l'Europe à l'Amérique du Sud. Puis le football a épousé les pas de la colonisation européenne et irrigué l'Asie et le joyau le plus prometteur de ce jeu, l'Afrique.

Le football, c'est la vie. La vie des hommes et des sociétés. Regardez les compositions des équipes et vous verrez, derrière les noms, un mélange perpétuel. Le football est universel. Il est un des principaux lieux d'échange et de promotion des individus.

Le football, c'est la vie. C'est un jeu d'équipe où l'individu peut exprimer ses potentialités personnelles, à condition de les mettre au service de la collectivité. C'est le message de tous les pédagogues. Mais tout comme dans la vie, un individu peut se perdre ou faire perdre les autres.

Le football, c'est la vie. Il est une école de patience. Celle des supporters français qui ont attendu 16 Coupes du monde pour connaître le bonheur.

Le football, c'est la vie. Il laisse toujours une petite place au faible (comme l'épopée calaisienne en 2000) ainsi qu'à la chance ou à l'injustice.

Comment en est-on arrivé là ? C'est ce que raconte, à l'aide de milliers de résultats et de dizaines de récits de grands événements et de magnifiques épopées, cet ouvrage qui mêle avec bonheur récits, tableaux et dictionnaires. Un ouvrage de référence pour celui qui veut se replonger dans une histoire qui naît il y a plus d'un siècle de l'autre côté de la Manche.

« C'est beau un monde qui joue »
Michel Platini.



24 he
dans la
planète
foo









ures



du

tball

le réveil des joueurs,

le départ en car,

les dirigeants du club,

les soigneurs, les

journalistes, la télé,

la conférence d'avant-match,

l'arrivée au stade

des joueurs, l'arrivée

au stade des supporters,

la préparation psychologique,

l'entrée sur le terrain,

la ola, le début de match,

les incidents de jeu,

le but, le banc de touche,

le triomphe final,

les vestiaires et le retour



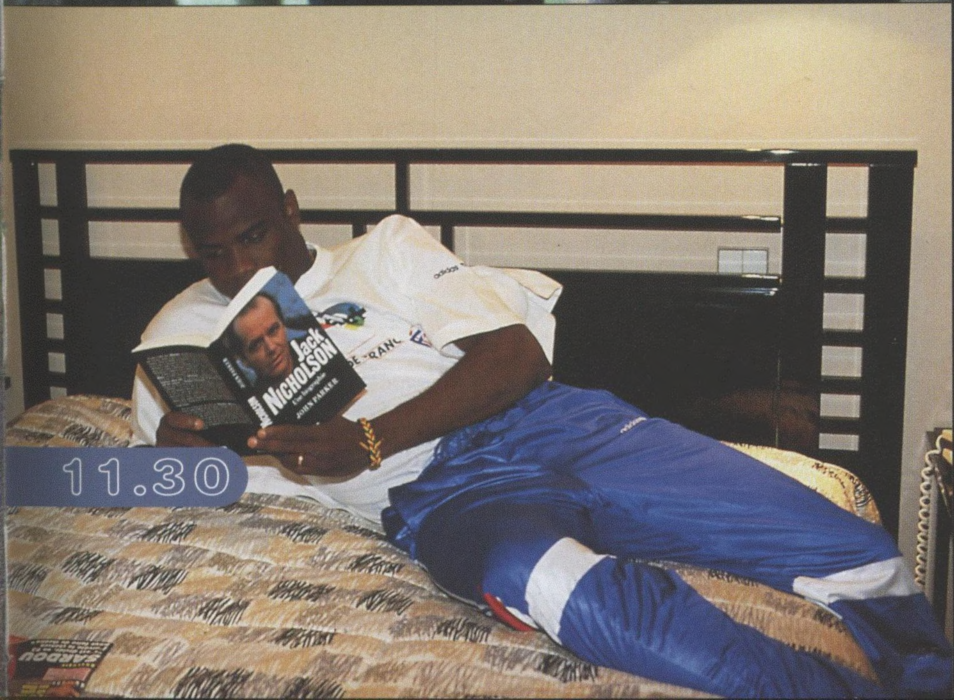

11.20


10.05



hôtel et promenade en forêt

8.30 *La sainte-trinité du footballeur professionnel se résume en 3 mots, 3 lieux, 3 cubes de béton : l'hôtel, le stade, l'aéroport. Un «jour de foot» commence au petit déjeuner, souvent consistant. Loin du match, le footballeur engloutit un vrai breakfast mais à la mode continentale avec viennoiseries, confiture et laitages. On le prend en survêtement, dans un des salons de l'hôtel, à l'abri des autres clients. Vers 10 h, le coach propose, selon les circonstances et l'état de fraîcheur de son équipe, soit une très légère séance d'entraînement, soit une balade autour de l'hôtel, dans un site campagnard si possible.*



17.30



13.00





détente, collation et causerie d'avant garde

17.00 *Après le déjeuner de 12 h 30, les joueurs s'accordent généralement une courte détente-café. Certains s'excitent devant un flipper ou un baby-foot, d'autres se calment au billard. C'est bref car sonne l'heure de la sieste. Elle est réparatrice. Entre le réveil et la conférence-collation d'avant-match prévue à 17 h, ils accordent quelques minutes aux parents ou aux amis qui sont venus les saluer, ils répondent aux questions des journalistes. Et, surtout, ils passent dans les couloirs de longs moments pendus, à leur portable. C'est le seul lien avec l'extérieur.*
Les anxieux vont faire un tour dans la chambre des kinés. Et puis, trois heures avant le coup d'envoi, on entre dans le match. Les joueurs ne pensent à rien d'autre qu'à la rencontre qu'ils vont disputer. Ils passent à table et mettent du charbon dans la chaudière : jus de fruits, sucres lents, desserts vitaminés.



18.30



19.04



19.25



car et arrivée dans les vestiaires

18.30 *Deux heures avant le match, le car se range devant la porte de l'hôtel. L'intendant du club rassemble et embarque les sacs des joueurs, les équipements, la cordonnerie et les mallettes de soins. C'est le départ pour le stade. Comme beaucoup de sportifs, les footballeurs sont superstitieux : ils occupent souvent la même place dans le car. Pour ne plus penser à rien d'autre qu'au match, certains s'accrochent à la musique de leur baladeur. Ils sont déjà dans la partie. Silence et concentration.*

Les vestiaires du club résident ressemblent à de véritables appartements avec armoire personnelle, fauteuils relaxants, bar, sauna, piscine, tandis que ceux des visiteurs font penser à la froideur des salles communes d'un monastère. Là aussi, les joueurs ont leurs petites manies, persuadés pour quelques-uns de perdre le match s'ils ne retrouvent pas leurs habitudes.


18.40


18.40

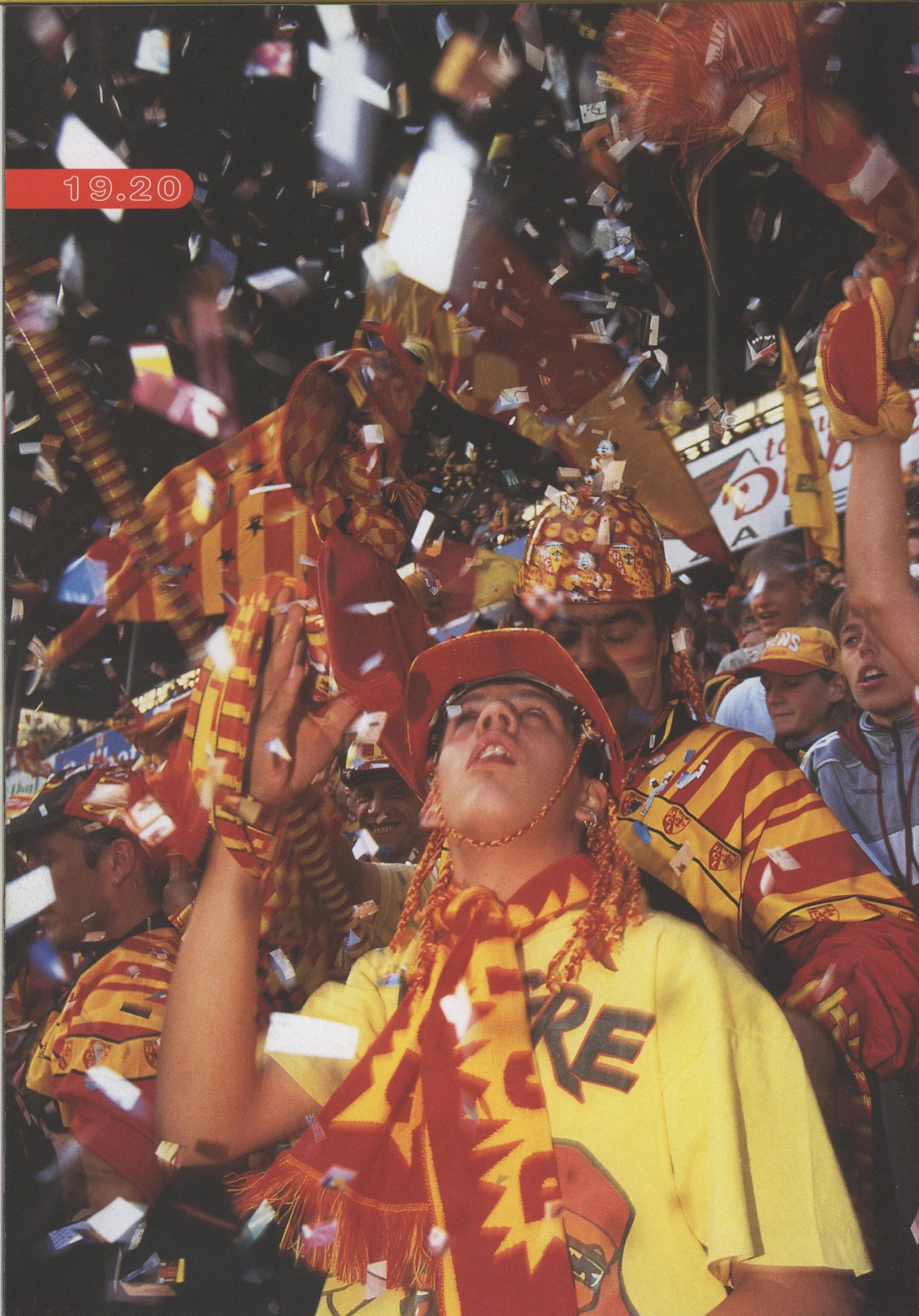


autographes et stade vide

18.35 *Groupies et fans campent aux portes des vestiaires. Ces supporters-là ne sont pas nécessairement déguisés. Ils ressemblent plutôt à des reporters-photographes, et sont fiers de faire signer les clichés des joueurs qu'ils ont eux-mêmes réalisés. Les enfants font acheter à leur mère le maillot de leur club favori, au supermarché du quartier. Dans cette tenue, ils se précipitent et se faufilent, avant la partie, vers la porte des vestiaires. Ils font signer des carnets d'autographes qu'ils seront heureux de montrer le lendemain à leurs copains d'école.*

Le stade est encore vide. Monumental et glacé. Il est prêt à acueillir la foule vibrante des supporters, il a été nettoyé de fond en comble, ripoliné, astiqué. Les jardiniers ont bichonné la pelouse : ils ont remis les mottes déplacées par les crampons, ils ont tondu l'herbe et retracé les lignes blanches. Le stade est prêt à vibrer à de nouveaux exploits.

19.20



19.25



19.50



reconnaissance du terrain et supporters qui arrivent

19.00 *Ils posent leur sac et vont en tenue de ville reconnaître le stade, tâter la pelouse du bout de la semelle et retrouver certains repères.*

La foule gronde déjà. Elle houspille les joueurs du club visiteur et acclame les siens. Le décor du spectacle se monte naturellement au fur et à mesure que les supporters s'installent sur les gradins. Ils sont arrivés avec un casse-croûte dans un petit sac en plastique, sauf s'ils sont huppés et cravatés. C'est à ciel ouvert, dans le froid ou la marmite bouillonnante des soirs d'été, que les vrais supporters déballent leur matériel : crécelles, tambours, écharpes, drapeaux ou banderoles.

Les tribus de fanas ont leurs rites et leurs maquillages sacrés comme des peuplades africaines. Garçons et filles n'hésitent pas à se peindre le visage ou le corps aux couleurs vives de leur club ou de leur équipe nationale.



20.25



20.10





échauffement

19.50 *Comme de vrais artistes, les joueurs font une fausse entrée. Ils portent déjà la tenue de scène, un maillot, une culotte et des bas spécialement fabriqués à leur intention, avec leur nom gravé sur la tunique. Pourtant, ils viennent seulement s'échauffer. C'est le capitaine ou le vieux briscard de service qui conduit la séance sur toute la largeur du terrain. En un petit quart d'heure, il s'agit de se préparer physiquement au match avec des sprints courts ou longs, des exercices de vivacité, des sauts de détente verticale. On prend ensuite le ballon pour une ultime répétition sur une moitié de terrain, l'équipe adverse occupant l'autre. Les joueurs dosent leurs passes ou leurs centres par rapport aux repères du terrain et du stade. Le gardien de but se fait bombarder et réchauffe ses gants.*

Vient enfin la séance d'étirement. Le muscle est chaud, mais il faut dénouer la mécanique. Le préparateur physique indique les meilleures positions.





joies et désespoirs

20.30 *On dit souvent d'un match de football qu'il est aussi fort, aussi poignant, aussi beau qu'une grande dramatique télévisée. Les joies y sont explosives, mais l'angoisse du résultat vous ronge les sangs. En Angleterre, en Italie, en Espagne, en Allemagne, au Portugal, et en France bien sûr, les stades, quoi qu'on en dise, ne désemplissent pas.*

Le football tire sa force de sa grande simplicité. Tout le monde peut le suivre et le comprendre. Comme une tranche de vie. Ce jeu réunit en effet les vertus les plus généreuses de l'homme telles que le sens de l'entraide ou du courage collectif. Il n'échappe pas pour autant à quelques crocs-en-jambe.

Sur le terrain, la belle émotion est souvent violente, autant chez celui qui marque le but que chez le défenseur qui l'encaisse. Le «goléador» est un jouissif qui se prend pour le bon Dieu pendant quelques secondes. Tout un peuple l'acclame.



blessés et banc de touche

21.00 *Sous la violence d'un choc, le footballeur roule à terre et se tord de douleur. « Chiqué », « cinéma » hurlent les gens qui préfèrent les contacts francs et massifs du rugby. Ils se trompent. De par sa nature – on ne joue qu'avec les jambes –, le football sollicite en permanence les articulations des membres inférieurs, d'où leur relative fragilité.*

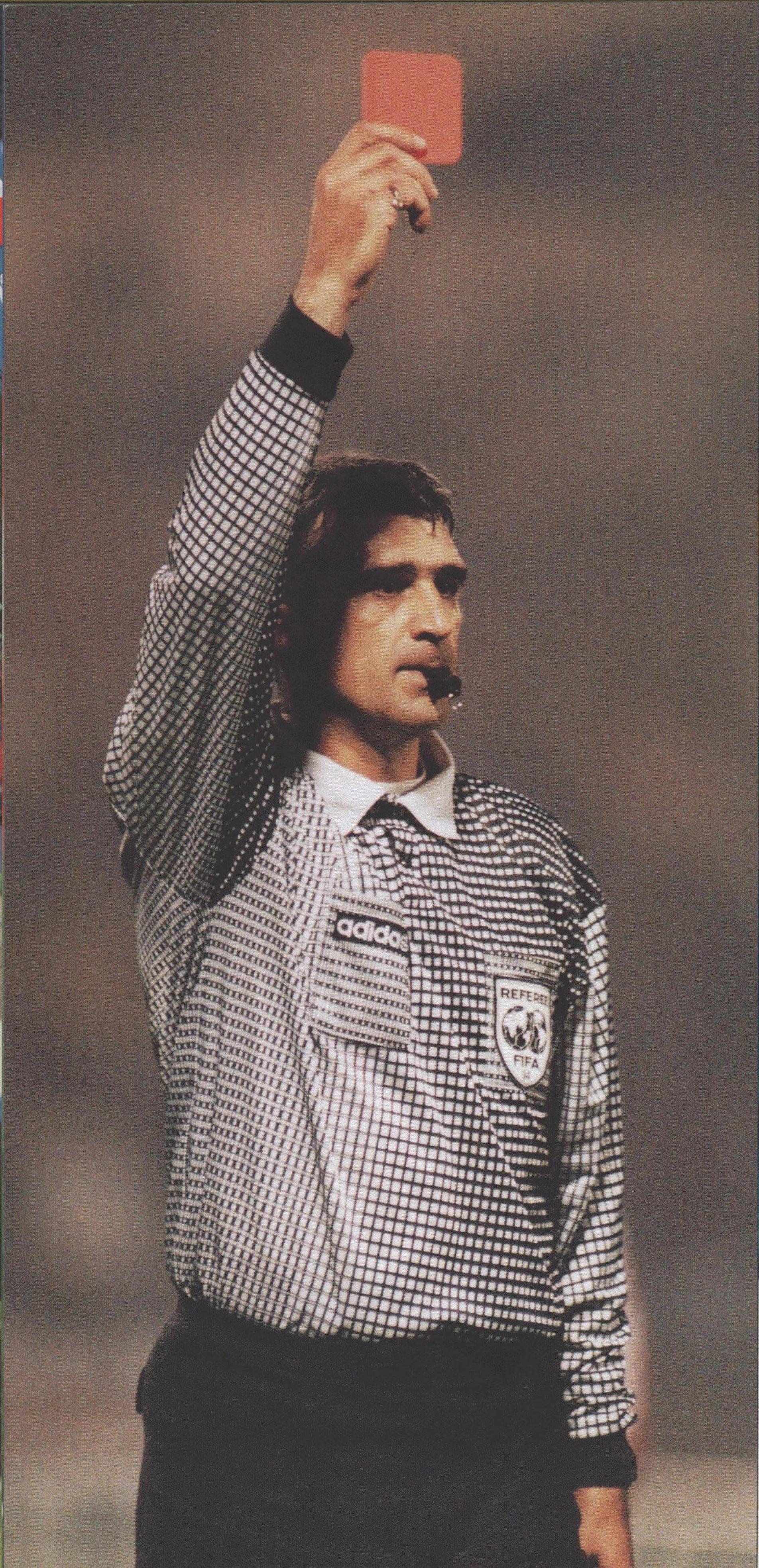
Le pied d'appui trinque souvent pour l'autre, celui qui « enveloppe » et frappe la balle. Ou encore, sous l'attaque, sous le tacle d'un adversaire, un pied se bloque dans la pelouse tandis que le poids et la vitesse du corps font basculer le joueur par-dessus. Les torsions de la cheville ou du genou sont extrêmement douloureuses. La souffrance très aiguë ne dure souvent qu'une poignée de





secondes. Il ne faut donc pas accuser le footballeur de simulation lorsqu'il se relève et se remet à gambader. Si la douleur persiste et si le joueur ne parvient pas à se remettre sur pied, c'est que la blessure est profonde : fracture, entorse, élongation, évanouissement. Dans ce cas, l'arbitre sort de sa poche un carton vert à l'adresse du banc de touche. Sur cette indication seulement, les infirmiers peuvent se précipiter avec un brancard ou sur une voiture électrique aux fins d'évacuation.

Dans le football d'aujourd'hui, le banc de touche fait presque partie du jeu. De cette position privilégiée, les entraîneurs peuvent énormément peser sur le déroulement tactique et psychologique d'un match. Luis Fernandez, par exemple, joue les sémaphores pour placer et replacer ses joueurs en cours de partie. Comme l'ItalienTrappatoni, il siffle à la manière d'un sacripant pour se faire entendre de ses joueurs. Guy Roux ne se gêne pas pour admonester un arbitre jugé défavorable à son équipe...


adidas
REFEREE
FIFA

RMC



fautes et arbitres

21.05 Le meilleur arbitre est celui que l'on ne voit pas, que l'on n'entend pas. Il ne siffle que les fautes évidentes et dangereuses. Il laisse « vivre le ballon », comme disent les rugbymen. Il respecte et interprète la loi de l'avantage, ne hache pas le jeu pour se donner de l'importance.

C'est un semi-professionnel s'il officie en 1re division. Mieux entraîné et mieux payé que par le passé, il doit prendre ses responsabilités en une fraction de seconde.

Comme les joueurs, il ne résiste pas toujours à la passion, ni à la pression. Il sait que 50 000 personnes le regardent et le jugent. Il lui arrive d'avoir des « tête-à-tête » orageux avec certains footballeurs réputés pour leur mauvais caractère. Sur le terrain, les insultes fusent. Pour rester maître de la situation, l'arbitre sort ses fameux cartons : jaune pour l'avertissement, rouge pour l'exclusion.




LARSEN
13

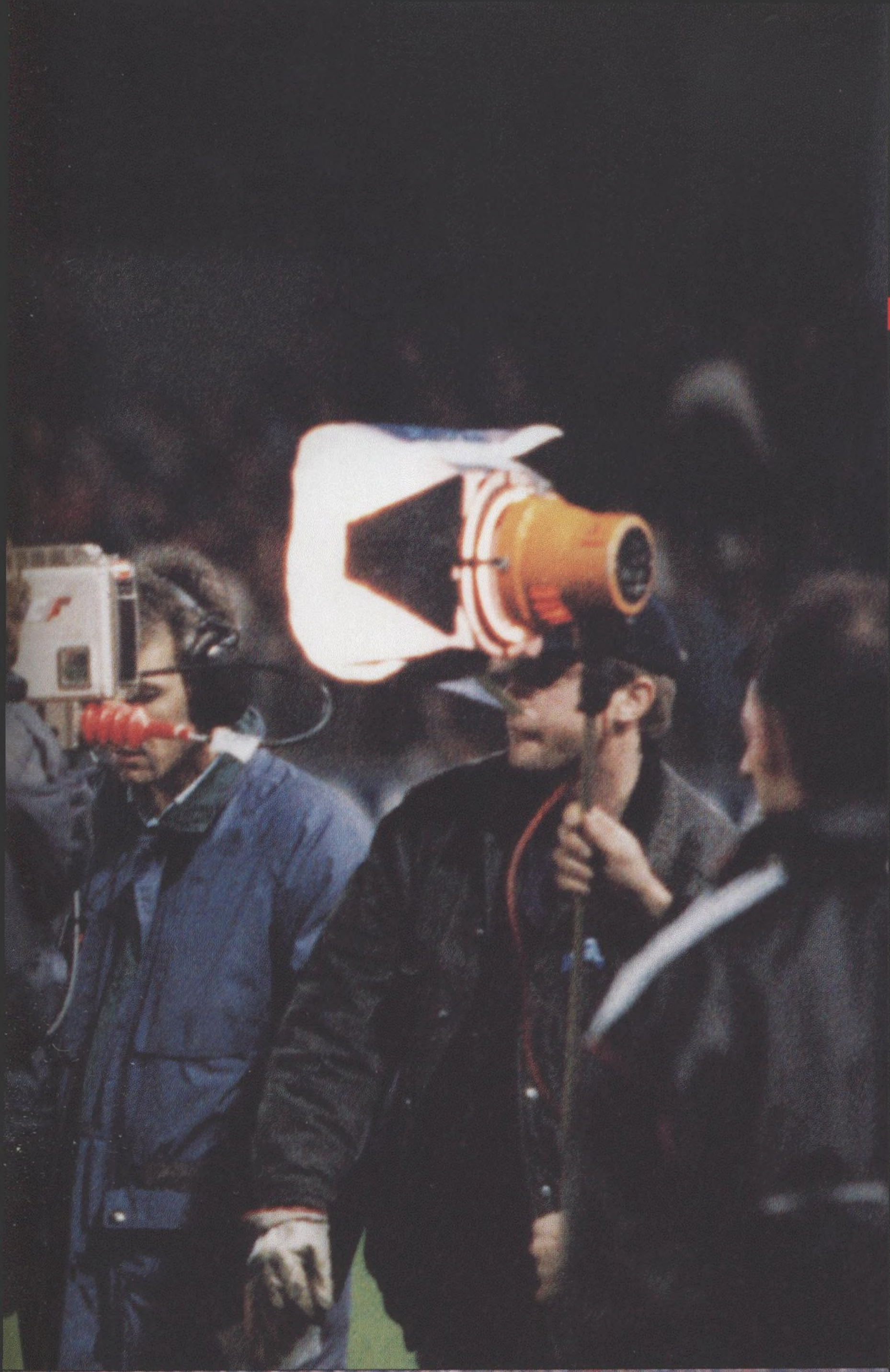


joies de la victoire

22.15 Le football devient une fête lorsque tombe la tension du match. La joie explose sur le terrain et dans les gradins. Le joueur qui vient de remporter un titre voudrait embrasser tout le stade. Avec ses coéquipiers, il se précipite d'abord vers la tribune des supporters de son club pour les remercier de leur soutien et leur offrir éventuellement son maillot. Il y a bien sûr, le bonheur, immédiat, cet instant où, au coup de sifflet final, comme après un but marqué, on se jette les uns sur les autres pour exprimer son allégresse. Les victoires en Coupe – de France ou d'Europe – sont les plus intenses parce que les plus brutales. Elles interviennent sur un seul match, après 90 ou 120 minutes, ou au bout du pied de la chance s'il s'agit de tirs au but.


15
9


8



journalistes

22.30 Après une rencontre, le footballeur doit très vite retrouver ses esprits pour répondre à la presse. Dans les compétitions actuelles, le chemin est très court qui sépare la pelouse du studio de télévision, aménagé sous la tribune présidentielle.

Au Brésil, il arrive même qu'après une action de jeu particulièrement spectaculaire, des radio- ou télé-reporters foncent sur la pelouse pour interviewer, en plein match, l'auteur d'un exploit.

La médiatisation du football est si forte qu'on comprendrait mal une presse, même guindée, qui ne couvrirait pas une finale de Coupe d'Europe.

Le public veut savoir ce qui s'est réellement passé sur le terrain, comprendre les raisons d'une victoire ou les causes d'une défaite.

C'est vers le joueur qui s'exprime le mieux que s'agglutinent micros et caméras, pas forcément vers le plus talentueux sur le terrain. Certains le comprennent qui suivent des cours de communication.




DUC
DUC
DUC
uhlsport


EUREST
EURE



vestiaires

22.35 La bousculade de l'après-match se poursuit dans les vestiaires. L'écho de la victoire se répercute, dès la porte poussée, par un cri de guerre en volapük, incompréhensible, tribal et syncopé. Une espèce de rap chanté dans un sprint fou par une vingtaine de poitrines, président, staff technique et remplaçants compris.

C'est ensuite, les soirs de grande fête, le plongeon collectif dans la piscine ; tant pis pour les dirigeants qui n'ont pas eu le temps de se déshabiller.

Le champagne coule à flots, mais il faut sortir du rêve et, pour certains, se faire déjà soigner par les masseurs. Pour les matchs à domicile, si les joueurs arrivent en car, ils repartent dans leur propre voiture, garée près des vestiaires par l'épouse ou la compagne. La nuit risque d'être longue. Un footballeur a du mal à trouver le sommeil après la compétition. Autant faire la nouba! C'est la meilleure façon d'aller au bout de sa fatigue et d'évacuer le stress. Si l'on sait rester raisonnable, bien entendu.




la grande foot



1863-2000







histoire

du

ball



le football-rugby,

Thomas Arnold,

26 octobre 1863.

1871 : première Coupe d'Angleterre.

1930 : première Coupe du monde. Jules Rimet.

1956 : première Coupe d'Europe.

1958 : apparition du roi Pelé.

1972 : l'année de l'Ajax d'Amsterdam.

1994 : 4e sacre du Brésil.

1998 : 1er sacre de la France.

Le football

Un sport devenu universel en 150 ans

Écrivain français du milieu du siècle, Jean Giraudoux aimait aussi le football de passion folle. Il a donc écrit des mots définitifs sur cette discipline sportive. Par exemple : «Plus encore que le roi des sports, le football est le roi des jeux. Tous les grands jeux de l'homme sont les jeux avec une balle... La balle est dans la vie ce qui échappe le plus aux lois de la vie. Elle a sur la Terre l'extraterritorialité de quelque bolide provisoirement apprivoisé... En plus de son propre principe, celui de l'indépendance, celui du rebondissement, l'équipe donne à la balle le moteur de onze malices et onze imaginations...»



Implantée en Bretagne et en Picardie (jusqu'au XIXe siècle), la soule mettait aux prises les jeunes de deux villages, ou bien les mariés et les célibataires quand la partie était disputée dans le village même.

Déjà au XVIe siècle, un autre homme de lettres, le poète Pierre de Ronsard, avouait aimer «Faire d'un pied léger poudroyer les sablons, / Et bondir par les prés l'enflure des ballons...» Ce qui confirme que le football a toujours fait partie de l'histoire de l'homme, même si cette activité ne portait pas encore ce nom. En effet, des bas-reliefs du Ve siècle av. J.-C. mis au jour récemment par des archéologues montrent des joueurs de balle avec leurs esclaves. Des textes d'Homère (le célèbre poète épique grec qui aurait vécu vers 850 av. J.-C.) font état d'un jeu de balle pratiqué par les Phéaciens, mais les experts sont catégoriques : seul l'*harpastum* joué par les Romains peut être tenu pour le premier des jeux de balle au pied... Puis, dans l'Europe médiévale, il y a des jeux sans règles, du moins avec pour seule règle le respect d'une tradition. Ainsi, en France, la soule.

Des prémices partout dans le monde

Au XVIe siècle, l'Angleterre s'adonne aussi à des jeux de balles populaires. On trouve trace de cette activité dans la pièce de William Shakespeare *le Roi Lear,* quand un des personnages s'écrie : «Toi, vil footballeur !» En Cornouailles, on pratique le *hurling*, une discipline qui demandait à ses participants de courir par monts et par vaux pour déposer la balle dans le but adverse.

L'Italie n'est pas en reste. À la Renaissance, tant à Bologne qu'à Florence, on s'adonne au plaisir et aux joies du *quico del calcio,* un jeu qui oblige le joueur à pousser le ballon avec le pied. Le calcio, tenu pour un jeu urbain, ne se joue que deux jours dans l'année, à Pâques et à Mardi gras. Deux lignes, au fond de chaque terrain, représentent les buts. Mais les joueurs peuvent porter le ballon, et chaque membre d'une équipe a un rôle précis dans l'ensemble collectif. Les récits des grands voyageurs, eux, rappellent que les jeux avec ballon existaient chez les Indiens d'Amérique et aussi au Japon...



L'éducateur anglais Thomas Arnold s'est rendu célèbre en introduisant les sports athlétiques dans les public schools, notamment au collège de Rugby entre 1828 et 1840.

Pourtant, c'est bien en Angleterre que le football va véritablement faire ses premiers pas. Au début du XIXe siècle, dans les *public schools*, les élèves, pour la plupart issus des classes aisées, ont choisi le jeu de balle pour loisir. Mieux, on peut voir les professeurs sur les terrains, et le *hacking* (le terrible coup de pied dans le tibia de l'adversaire) est de règle – on est entre hommes ! Certes, dans les collèges et autres public schools des premières années du siècle, ce jeu de balle est encore très proche, dans la forme et l'esprit, des activités « sportives » du temps passé. Son organisation est floue, car il n'existe aucune règle écrite. Ce qui produit une version de jeu pour chaque établissement ! Chacun définit la taille du terrain, la durée du jeu et aussi le nombre de joueurs par équipe. Alors, on ne parle encore ni technique ni tactique : seule la force compte.

Une transformation sociale

Pourtant, dès 1830, tout bouge dans la société britannique. La révolution industrielle en marche bouscule la hiérarchie. L'heure est à l'établissement de règles précises consignées par écrit. Deux jeux s'imposent : le football rugby et le dribbling game. Vers 1845, on envisage des règles uniques : les dimensions du terrain, le nombre de joueurs, la durée du jeu... Les premières public schools à avoir opté pour ces règles sont Eton et Harrow, qui choisissent alors d'interdire l'usage des mains et le hacking. Le dribbling game est officiellement né en octobre 1848 au Trinity College de Cambridge, sous la plume des représentants des écoles fondatrices.

Enfin, le 26 octobre 1863 voit la naissance de la Football Association, appelée aussi FA. Ce jour-là sont adoptées les règles dites « de Cambridge », édictées en octobre 1848. Seul le représentant du collège de Rugby n'accepte pas le nouveau règlement et préfère garder le jeu à la main. C'est ainsi que se fit la scission football rugby.

Le football, quant à lui, va de l'avant, et en 1871 a lieu la première Coupe d'Angleterre, qui met fin aux rencontres des « cercles de proximité » – désormais, n'importe quel club du pays peut prendre part à la compétition... Conséquence : dans les années 1870, on note un formidable essor du football en Angleterre. Des clubs sont alors fon-

Les grandes dates

1848 (octobre) : au Trinity College de Cambridge, accord entre les représentants des écoles fondatrices pour définir les règles du football, avec, en particulier, le dribbling. Un an plus tard, l'usage des mains est interdit : ce nouveau football s'appelle le dribbling game.

1857 (20 octobre) : création du premier club anglais amateur, Sheffield Club.

1862 : création du premier club professionnel, Notts County (à Nottingham).

1863 (26 octobre) : à Londres, dans la Freemason's Tavern, les dirigeants des clubs londoniens fondent la Football Association (FA). Ses règles s'inspirent de celles de Cambridge.

1871 (20 juillet) : première Coupe d'Angleterre. La « Cup » a été créée sur une idée de C. W. Allock, secrétaire de la FA.

L'université de Cambridge, où furent établies en 1848 les premières règles qui donnèrent naissance plus tard au football tel qu'on le pratique aujourd'hui.



1872 : fondation du premier club français, Le Havre Athletic Club ; première rencontre internationale à Glasgow, opposant l'Écosse à l'Angleterre.
1879 : création du FC Saint-Gall, premier club suisse.
1882 (6 décembre) : une réunion internationale, dirigée par le commandant Marindin (président de la FA), officialise des règles à l'attention du monde entier.
1885 : débuts du professionnalisme en Angleterre et création de la Football League, première division anglaise.
1886 : création de l'International Board, organisme chargé de définir les règles de jeu.
1892 : à Paris, naissance de deux clubs de football association, et, à Bécon-les-Bruyères, première rencontre interclubs entre le White Rovers et le Standard Athletic Club.
1893 (15 avril) : premier Championnat de France de football entre les 6 clubs parisiens, disputé sur quatre semaines et remporté par le Standard Athletic Club.
1895 (novembre) : le Club français remporte le premier Championnat de France par points.
1902 (12 octobre) : à Vienne, premier match entre deux équipes continentales européennes. L'Autriche bat la Hongrie par 5 à 0.
1904 (21 mai) : à Paris, création de la Fédération internationale de football association (FIFA). Son premier président est le Français Robert Guérin.
1905 (14 avril) : l'Angleterre devient membre de la FIFA.
1912 : le gardien de but ne peut manier le ballon que dans sa surface de réparation. À Stockholm, le football fait sa première apparition dans les épreuves des jeux Olympiques.
1917 (15 janvier) : création de la Coupe de France. La première finale est disputée le 5 mai 1918 : victoire (3 à 0) de l'Olympique de Pantin face au FC Lyon.
1919 (7 avril) : création de la Fédération française de football association.

dés autour de la paroisse, comme Aston Villa à Birmingham ; d'autres sont lancés par les entreprises industrielles, à Sheffield, Birmingham et Londres (West Ham). Des ouvriers et employés créent aussi leur club, par exemple Manchester United, dû aux employés du chemin de fer de la ville.

L'irruption de l'argent

En 1882, la FA recense un millier de clubs, et la saison suivante, l'International Board est créé pour faire appliquer les règles du jeu au niveau mondial. Dans le même temps surgit en Angleterre une querelle opposant les tenants de l'amateurisme et les autres, joueurs et dirigeants, qui estiment que l'avenir appartient au professionnalisme. C'est le début de l'emprise de l'argent sur le sport, avec des indemnités, des primes et même des prix de transfert ! Le football, du moins ce jeu qui n'est encore que le dribbling game, entre dans l'ère moderne. Et, très logiquement, les matchs de la Cup contribuent à l'uniformisation des règles et de la technique du jeu. Le professionnalisme s'installe solidement. Les stades anglais refusent régulièrement des spectateurs. En moins de trente ans, le football s'est imposé comme une composante incontournable de la culture populaire.

Le foot à la conquête du monde

Au début du XX^{e} siècle, il reste beaucoup à faire pour que ce jeune sport devienne une activité sportive universellement reconnue. Grands voyageurs, les Anglais vont alors créer des clubs partout où leurs affaires les mènent. En Europe, bien sûr, mais aussi en Amérique latine, en Asie ou encore en Afrique. Ils organisent aussi des matchs, fondent des associations nationales qui deviennent fédérations. Le football est parti à la conquête du monde... De temps à autre, des professeurs d'anglais venus se perfectionner dans la métropole reviennent dans leur pays avec un ballon dans leurs bagages. La France, la Suisse, puis l'Europe centrale sont gagnées par ce tout jeune sport, et il y a même un club de football à Saint-Pétersbourg, où des matchs ont lieu dès 1888. Des fédérations nationales assurent le respect des règles telles qu'elles ont été édictées par les Anglais. C'est très logiquement qu'en 1904, sous l'influence du Néerlandais Hirschmann et du Français Robert Guérin, sept fédérations européennes (France, Pays-Bas, Belgique, Danemark, Espagne, Suède et Suisse) créent la FIFA – Fédération internationale du football association –, dont Guérin sera désigné premier président. La FIFA ne reconnaît qu'une seule fédération par pays, et sans être affilié, il est impossible d'affronter des sélections nationales et des clubs étrangers.



La structure des stades n'a pas toujours résisté à l'enthousiasme des supporters de football. La catastrophe du stade de Furiani, à Bastia, a eu des antécédents. Ainsi, le 5 avril 1902, l'opinion britannique avait été secouée par la tragédie d'Ibrox Park (Glasgow) qui a ensanglanté l'histoire du football écossais.



Devenu sport universel, le football se développe sur les cinq continents. L'Afrique est sans aucun doute l'avenir d'un jeu qui se satisfait de quelques mètres carrés de terre pour faire éclore des talents.

Pourtant, il faudra attendre 1930 pour assister à la première Coupe du monde de football. L'événement, organisé par la FIFA, a lieu en Uruguay avec treize nations (dont quatre européennes : France, Belgique, Roumanie et Yougoslavie). Dans le même temps, le professionnalisme s'installe, comme en France (1932-1933). Peu à peu, ce sport est devenu universel. La Coupe du monde devient un rendez-vous important dès la deuxième édition en 1934, en Italie, et la suivante en 1938, en France. La Seconde Guerre mondiale interrompt le cycle des Coupes du monde, jusqu'en 1950. Cette fois, le tournoi est organisé par le Brésil, terre magique du football. Très vite, à travers cette Coupe du monde, on assiste à un affrontement entre deux continents, l'Europe et l'Amérique du Sud. Deux blocs qui proposent des styles de jeu si différents. La FIFA construit son empire, tandis que, sur le terrain, le jeu fait de plus en plus appel à la technicité. Ainsi, en 1958, le monde découvre un jeune Brésilien d'à peine 18 ans, Edson Arantes do Nascimento, dit Pelé. Pendant presque vingt ans, ce joueur a été pour le football son meilleur porte-parole, sa meilleure publicité. Deux autres joueurs marqueront également l'histoire du football : l'Allemand Franz Beckenbauer et le Néerlandais Johan Cruyff.

Des dirigeants aussi ont inscrit leur nom dans la fabuleuse épopée du football : Robert Guérin, l'un des deux fondateurs de la FIFA (qu'il a présidée de 1921 à 1954), Gabriel Hanot, le créateur des Coupes d'Europe des clubs, et le Brésilien Joao Havelange, président de la fédération internationale depuis 1974. Ce dernier a largement contribué au retour de la République populaire de Chine au sein de la FIFA en 1979, à la création du Championnat du monde junior et d'un Mondial féminin, au développement du football à 7 et du football en salle...

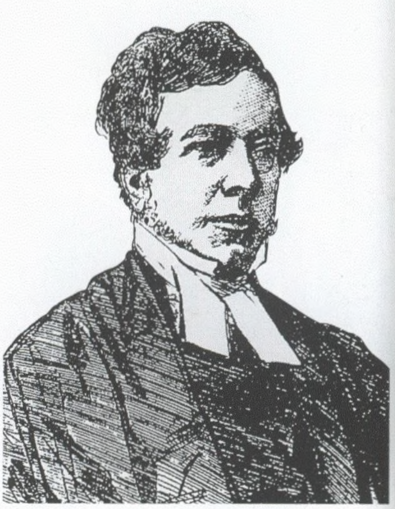
Ainsi, aujourd'hui, le football est le sport n° 1 au monde; la FIFA compte plus de pays membres que l'ONU, et la Coupe du monde est l'événement qui, avec les jeux Olympiques, attire le plus grand nombre de téléspectateurs. Parce que, comme l'expliquait l'écrivain André Maurois en 1949 : « Une belle partie, c'est de l'intelligence en mouvement. Bien plus, c'est de l'intelligence incarnée. »

1929 (28 mai) : la FIFA décide de la création d'une Coupe du monde. Première édition en 1930 (13-30 juillet) en Uruguay, avec 13 nations engagées. Victoire finale du pays organisateur contre l'Argentine (4-2).
1932 (17 janvier) : instauration du professionnalisme en France. Début du Championnat de France professionnel (11 septembre), remporté par l'Olympique de Lille. Dès la saison suivante, la formule du championnat français change : création d'une poule unique et classement par points.
1955 : première finale de la Coupe de France retransmise à la télévision.
1956 (13 juin) : à Paris, le Real Madrid bat Reims par 4 à 3. C'est la première finale de la Coupe d'Europe des clubs champions, organisée par l'Union européenne de football association, sur une idée de Gabriel Hanot, journaliste à l'Équipe.
1957 : création de la Coupe d'Afrique des nations.
1960 : première Coupe d'Amérique du Sud des clubs champions - victoire du Penarol Montevideo. Le 3 juillet, première Coupe intercontinentale : le Real Madrid domine Penarol. Le 10 juillet, première Coupe d'Europe des nations : en finale, à Paris, l'URSS remporte la compétition en dominant la Yougoslavie par 2 à 1.
1968 : apparition de la publicité sur les maillots des joueurs français.
1972 : premier triplé d'un club européen : les Néerlandais de l'Ajax Amsterdam remportent le Championnat des Pays-Bas, la Coupe des Pays-Bas et la Coupe d'Europe des clubs champions.
1981 : un référendum organisé par l'Équipe Magazine désigne le Brésilien Pelé champion du siècle.
1982 : création d'un Championnat d'Europe féminin.
1996 (31 mai) : le comité exécutif de la FIFA désigne le Japon et la Corée du Sud comme coorganisateurs de la Coupe du monde de 2002. Deux pays coorganisateurs, c'est une première.

1863

Les premières règles unifiées

Le 26 octobre 1863, à Londres, les représentants de clubs et de collèges anglais se réunissent pour chercher à harmoniser les nombreux jeux de football pratiqués en Angleterre et édifier les règles du « jeu le plus simple ». Ils créent la Football Association, acte fondateur du jeu de football tel que nous le connaissons aujourd'hui.



William Webb Ellis décida en 1823 de courir vers l'avant avec le ballon sous le bras et... inventa le rugby.

En cette seconde moitié du XIXe siècle, les jeux de football se développent dans tout le Royaume-Uni. Depuis une quinzaine d'années, ils ne sont plus l'apanage des seuls privilégiés des grands collèges d'Eton, de Cambridge ou de Rugby. L'extension du réseau de chemin de fer et l'instauration du jour férié le samedi favorisent la pratique de ces jeux. Au fur et à mesure, les jeux de football deviennent moins brutaux : à Eton et à Harrow, on a proscrit l'usage des mains et limité les possibilités de contacts physiques. Tandis qu'à Rugby, en 1823, le dénommé William Webb Ellis a décidé de courir vers l'avant avec le ballon dans les bras. Mais, pour que s'instaurent des rencontres plus régulières, il devient nécessaire de fixer des règles écrites et reconnues partout.

Le « dribbling game » : un lointain cousin du football actuel

On dit souvent que les règles du football sont immuables. Rien de plus faux. La preuve en est que les quatorze articles des Lois du jeu instaurées en 1863 n'ont rien à voir avec celles du football que nous connaissons.

Ainsi, il n'est rien dit du nombre de joueurs, ni de la durée de la partie, ni d'un quelconque arbitre. Il n'y a aucune spécification concernant des lignes et des zones de terrain. Les buts sont constitués de deux poteaux, situés à 8 yards (7,32 m) l'un de l'autre, mais ne comprennent pas de barre transversale les reliant. Marquer un but consiste à faire passer le ballon entre les poteaux, à quelque hauteur que ce soit.

Il n'est pas question d'un gardien de but (mentionné en 1870 dans les règles de Sheffield), et l'utilisation des mains est permise pour le « fair catch », qui s'apparente à l'arrêt de volée en rugby. D'autres règles montrent encore bien des similitudes entre les deux jeux de football. Comme au rugby, par exemple, la remise en jeu doit se faire perpendiculairement à la ligne de touche.

Autre grande différence avec le jeu actuel : les partenaires du porteur du ballon doivent obligatoirement se tenir en retrait de celui-ci. Cela réduit considérablement les possibilités de combinaisons entre joueurs. En fait, le jeu se réduit à une succession peu variée de progressions individuelles, d'où le nom de « dribbling game ». Il faudra encore attendre près de vingt ans pour que le football prenne une forme assez proche de celle que nous connaissons.

Le football gagne toute la société

Le football attire aussi de plus en plus d'ouvriers : le jeu quitte l'enceinte du collège. Des clubs « civils » se créent, comme à Sheffield en 1855. Ils instaurent leurs propres règles. Ce foisonnement de jeux et la volonté de multiplier les rencontres entre les différentes équipes incitent les amateurs des diverses formes de football à tenter de se rapprocher pour parvenir à unifier les règles.

Le 26 octobre 1863, les représentants de collèges, de clubs, mais aussi des capitaines d'équipes du sud de l'Angleterre se donnent rendez-vous à Great Queen Street, dans le centre de Londres, à l'Auberge des Francs-Maçons, pour tenir des sortes d'« états généraux » du football. Mais, lorsqu'il s'agit de discuter du fond, c'est-à-dire du jeu unique que l'on veut créer, les choses ne sont plus aussi faciles. On passe en revue les règles de la douzaine de variantes de football recensées. Les règles de Cambridge, instaurées en 1848 dans un souci de simplifi-

Une longue évolution

Les règles du jeu qui forment le paysage juridique du football actuel ont été instaurées sur un laps de temps très long, comme le montrent ces quelques dates.
1875 : le but doit mesurer 8 yards (7,32 m) de large sur 8 pieds (2,44 m) de haut.
1886 : présence d'un arbitre prévue.
1891 : des filets aux buts et penalty.
1891 : présence de deux juges de touche.
1896 : le match dure 90 minutes.
1899 : spécification du nombre de joueurs (onze dont un gardien de but).
1902 : apparition de la surface de réparation.
1913 : le gardien ne peut toucher le ballon que dans sa surface de réparation.
1925 : modification fondamentale de la règle du hors-jeu. Un joueur est hors jeu s'il n'y a pas deux joueurs plus rapprochés que lui de la ligne de but.
1927 : autorisation de marquer directement sur corner.
1937 : dernière modification des lignes du terrain, avec l'apparition de l'arc de cercle à 10 yards du point de penalty.
1967 : le gardien n'a plus le droit de faire rebondir le ballon et de le reprendre plusieurs fois à la main avant de dégager.
1992 : le gardien ne peut plus reprendre le ballon à la main sur une passe au pied volontaire d'un partenaire.
1997 : le gardien ne peut plus reprendre le ballon à la main sur une remise en touche d'un partenaire.
2000 : le gardien de but a six secondes pour remettre en jeu le ballon.

cation, puis revues en 1863, servent de bases de discussion. Les lois édictées en 1860 par le directeur du collège d'Uppingham ont déjà amorcé une unification entre les jeux de son collège et ceux d'Eton et de Harrow. Tous sont à peu près d'accord. En revanche, une minorité combat l'idée de renoncer aux actions brutales, comme le « hacking » (coup de pied dans les tibias), la charge du corps ou le tenu (sorte de plaquage). Pour leur porte-parole, F. W. Campbell, le rejet de ces gestes de défense et de combat physique serait une trahison de l'esprit du football pratiqué comme outil pédagogique de contrôle de soi : *« Le vrai football,* dit-il, *connaît aussi l'acte de s'attaquer à l'adversaire. »*

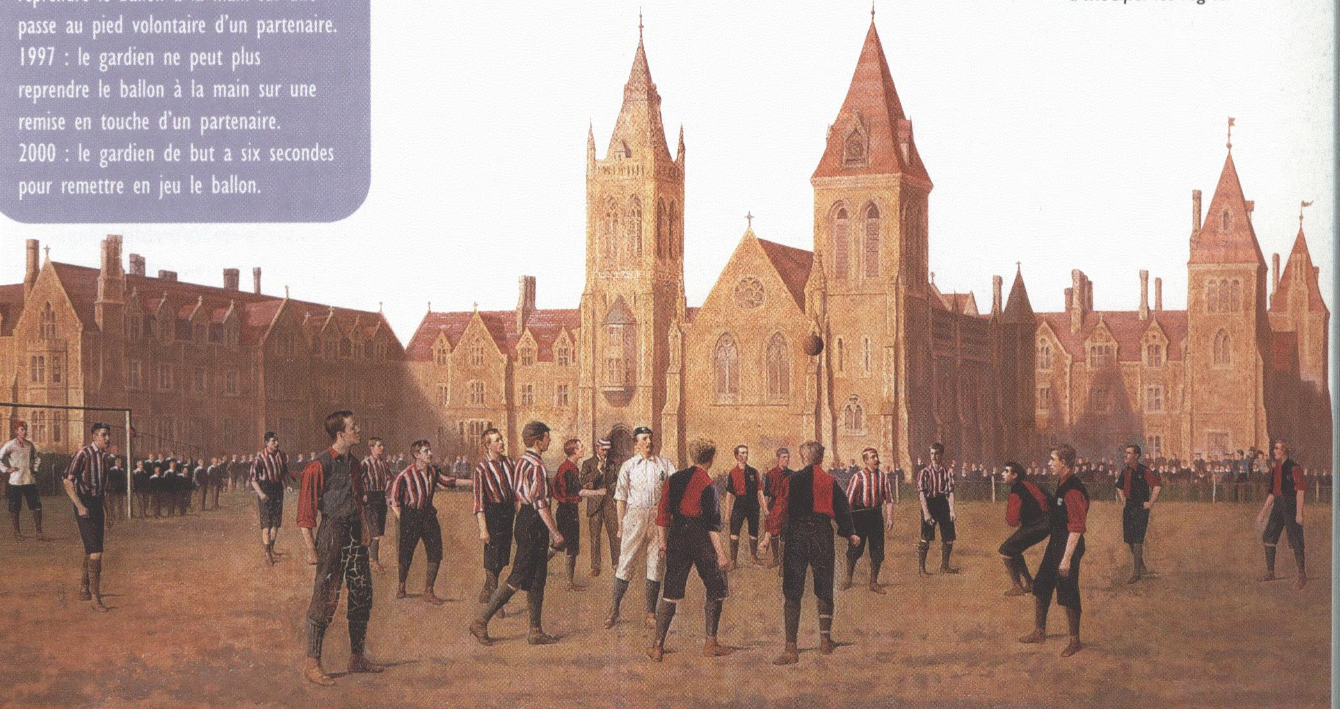
Une lente unification

La motion Campbell est rejetée par 13 voix contre 4. Son auteur quitte la séance. C'est le schisme, annonciateur de la séparation des deux futurs grands sports d'équipe en plein air. Huit ans plus tard, Campbell créera l'English Rugby Union. Cinq séances seront encore nécessaires avant de parvenir, le 8 décembre suivant, à la promulgation des quatorze règles de la Football Association.



Eton, l'un des collèges les plus célèbres d'Angleterre. C'est dans ce type d'établissement fréquenté par les enfants de l'aristocratie que se développèrent des activités sportives collectives destinées à forger le moral des futures classes dirigeantes. Au cours du XIXe siècle, le recrutement se fait également parmi la toute récente et toute-puissante bourgeoisie.

Match de football organisé en 1892 entre les équipes de Charterhouse et des Cartusians. À cette époque, depuis 1883, le gouvernement du football est assuré par l'International Board, qui est la seule autorité habilitée à modifier les règles.



Angleterre-Hongrie

La défaite du lion

Le football anglais ressemble en 1953 à une forteresse imprenable que ses «ennemis» ont attaquée en vain depuis que le jeu est né sur l'île britannique, une centaine d'années auparavant. Les joueurs anglais, qu'ils soient amateurs ou professionnels (depuis 1872), ont résisté à tous les assauts, ne perdant aucun match devant leur public. Leur invincibilité est intacte à l'heure où les brillants Hongrois, champions olympiques 1952, arrivent à Londres en ce mois de novembre 1953.



Révélé au niveau international dès 1946 à l'âge de 18 ans, Ferenc Puskas dispose d'un pied gauche magique, puissant et habile. Capitaine des champions olympiques, il est invaincu lorsqu'il foule la pelouse de Wembley.

L'équipe nationale hongroise dispose d'un «Wunderteam» qui résiste à tous les assauts. De 1951 à 1953, pendant trois ans et demi, tout au long des 24 matchs qu'elle a disputés, elle est restée invaincue. C'est donc en conquérante qu'elle se rend à Londres en 1953 pour y affronter les «professeurs» anglais.

La naissance du 4-2-4

La formation d'Europe centrale tire sa valeur exceptionnelle d'une addition de remarquables talents individuels. Mais aussi et surtout de la richesse de qualités techniques complémentaires : subtilité de touche de balle, violence de frappe, jeu de tête, faculté d'improvisation, sens du but et esprit collectif. Cette sélection magyare compte dans ses rangs six joueurs du club numéro un, Honved, le club de l'armée.

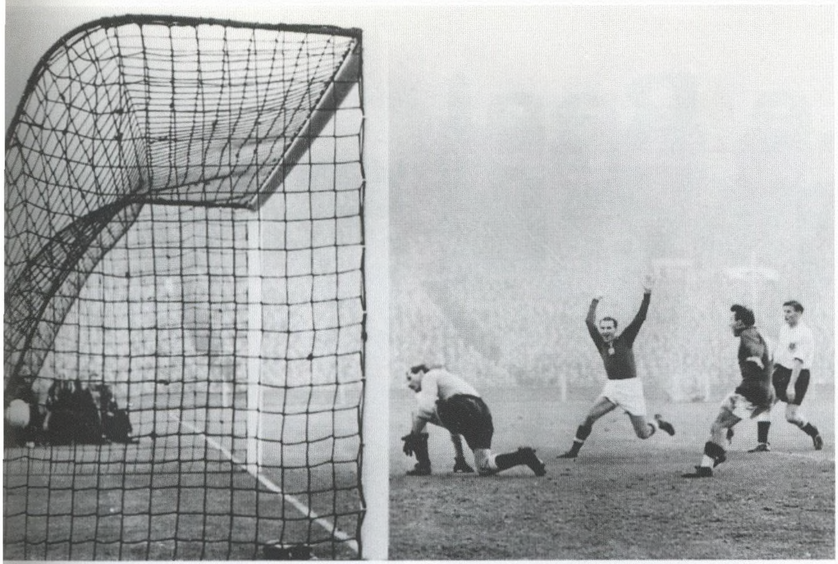
Tactiquement, les Hongrois ont innové. Leur patron et sélectionneur Gustav Sebès, un ancien ouvrier qui a travaillé longtemps en France à Billancourt chez Renault, a imaginé un nouveau système de jeu où les défenseurs renforcés en nombre sont quatre, et non plus trois comme dans le WM, devant le très brillant et rayonnant gardien Grosics. Car Buzanski, Lorant et Lantos bénéficient du soutien d'un demi plus défensif, Zakarias. Ils préfèrent au marquage individuel habituel un travail collectif où chacun surveille dans sa zone l'adversaire qui s'y trouve ou s'y aventure.

Quant à l'attaque, elle correspond symétriquement à la défense, occupant elle aussi à quatre joueurs la largeur du terrain, avec deux ailiers (Budaï à droite et Csibor à gauche) et avec deux avants-centres, les deux inters traditionnels avancés (Kocsis à droite et Puskas à gauche).

L'originalité vient donc de cette substitution de l'avant-centre originel Hidegkuti par les deux inters. Ceux-ci s'installent à la pointe de l'attaque, alors qu'Hidegkuti décroche pour fuir l'arrière central adverse et organiser le jeu tout en plaçant souvent de percutants tirs à distance. Ce dernier est aidé dans ses tâches stratégiques au milieu du terrain par Josef Boszik. Cette équipe essentiellement offensive surprend par son audace, son habileté manœuvrière et son originalité tactique.

Les Anglais ont organisé ce match dans le cadre du 90e anniversaire de leur Football Association. Le 25 novembre 1953, 100 000 personnes se sont déplacées au stade de Wembley.

Walter Winterbottom, le manager de l'équipe anglaise, et ses sélectionneurs ont remanié leur équipe après un match nul contre une sélection mondiale (4-4). Les principaux titulaires sont le gardien moustachu Merrick, Ramsey, Eckersley, Wright (capitaine), Dickinson, Mortensen, et aussi Stanley Matthews, le vieux sorcier de Blackpool âgé de 38 ans.



Un des six buts magyars marqués à l'infortuné gardien anglais Merrick. L'artillerie hongroise menée par le major galopant Ferenc Puskas a scellé le sort de la rencontre dès le milieu de la première mi-temps en marquant 3 buts par Hidegkuti, Puskas et Boszik.

Quand les joueurs pénètrent sur le terrain – les Anglais en chemisette blanche et les Hongrois en maillot grenat – la mine détendue, voire souriante, de Billy Wright et de ses amis contraste avec le visage fermé et concentré de Puskas et de ses camarades magyars.

Deux minutes après le coup d'envoi sifflé par l'arbitre hollandais Leo Horn, les sourires ont changé de camp. Boszik, le cerveau de la formation hongroise, a sonné d'entrée la charge ; il sollicite Kocsis, son inter droit, qui par une subtile déviation transmet le ballon à Hidegkuti. Ce dernier feinte le dribble, embarque les défenseurs anglais sur une fausse piste et place un tir de vingt mètres violent et tendu qui laisse le gardien anglais Merrick sans réaction.

La douloureuse surprise

Les joueurs anglais et leurs supporters sont un peu surpris, mais leur confiance inébranlable se trouve confortée par le but d'égalisation de Sewell réussi dix minutes plus tard. Les Hongrois ne se démontent pas pour autant. Ils ont décidé de prendre des risques et de continuer à attaquer. Les Anglais doivent se replier, faire front comme ils peuvent. Mais les vagues d'assaut magyares se font de plus en plus nombreuses. Jusqu'à ce que l'édifice adverse craque. En huit minutes, de la 21ᵉ à la 28ᵉ minute, les Hongrois marquent trois buts, par Hidegkuti de nouveau, par Puskas d'un tir en rase-mottes, et par Boszik d'un maître coup franc détourné au passage par Puskas. Et Mortensen a beau réduire le score à 4-2 juste avant la mi-temps, le désastre est en vue. La seconde période va confirmer le brio et le triomphe des Hongrois, malgré les flambées et les dribbles du vieux Matthews, seul capable de rivaliser en virtuosité avec ses adversaires. L'équipe magyare affirme sa suprématie tactique. Le festival de passes des Hongrois, les feintes de Csibor, les frappes de Puskas, Hidegkuti, Boszik, le jeu de tête de Kocsis Tête d'or laissent pantois les spectateurs comme leurs chers footballeurs. Un nouveau but d'Hidegkuti (son troisième) et un de Boszik viennent alourdir la note : 6-2. C'est l'humiliation, et un troisième but anglais, obtenu par Ramsey sur penalty, ne peut même pas sauver l'honneur. Gabriel Hanot, le célèbre journaliste français, peut écrire dans *l'Équipe* : « Les Anglais se battaient avec des fourches et des faux, les Hongrois avaient des armes automatiques. »

Un chapitre de l'histoire du football s'achève, un autre commence. L'Angleterre, c'est déjà le passé ; la Hongrie, c'est le présent et l'avenir, un nouveau maître du football qui confirmera d'ailleurs son éclatant succès un an plus tard à Budapest, le 23 mai 1954, au cours d'un match retour que les Anglais perdront encore plus sévèrement (7-1).

L'attaquant anglais Mortensen ne peut rien contre la sûreté de prise de balle de l'excellent gardien de but magyar Grosics. À tous les postes, l'équipe hongroise dispose de joueurs talentueux de niveau international.



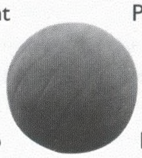
1956

Le Real de Madrid

Un long règne sur l'Europe

Le 13 juin 1956, au Parc des Princes, se déroule la première finale de la Coupe d'Europe des clubs champions. Idée farfelue un an auparavant, elle va devenir la compétition majeure du football européen.

Real-Reims : pouvait-on espérer plus belle affiche pour lancer la toute jeune Coupe d'Europe ? D'un côté le Real Madrid, un des plus puissants clubs du monde. Des chiffres qui font rêver de ce côté-ci des Pyrénées où le sport – même professionnel – n'est encore qu'un aimable divertissement. Le Real, en 1955, ce sont 47 777 membres qui font vivre le club par leurs cotisations. C'est un stade de 120 000 places rempli une dizaine de fois par an et trop petit cinq ou six fois par saison ! Le Real, c'est toute la puissance et la ferveur du football d'Espagne. Le Real et la Coupe d'Europe, c'est une extraordinaire histoire qui commence.



Le challenger champenois

De l'autre côté, le Stade de Reims, le chouchou du public parisien, surtout depuis ce match de Coupe latine contre Milan, en juin 1955, où les deux équipes se sont affrontées 139 minutes durant, au finish, pour enfin se départager grâce à un but de Léon Glowacki ! Reims, c'est un style, un allant, un esprit très parisien finalement, au point que l'équipe champenoise va venir jouer au Parc tous ses grands matchs européens, le public rémois s'avérant moins enthousiaste. C'est au Parc que l'équipe d'Albert Batteux a battu les Hongrois de Voros Lobogo (4-2) et les Écossais de Hibernian (2-0). Mais c'est à Budapest qu'elle a réalisé son plus bel exploit et son plus extraordinaire banco. Alors que tout le monde, et surtout les Hongrois, croit que les Français vont chercher à défendre leurs deux buts d'avance du match aller, les Rémois vont, au contraire, se lancer à l'attaque, et mener jusqu'à 4-1, pour finalement tenir un homérique 4-4 !

Pourtant, malgré la classe de Raymond Kopa – dont on sait qu'il a signé au Real pour trois ans –, malgré la valeur des Glowacki, Bliard, Jonquet ou Hidalgo, que pourront les Rémois, privés de Penverne, face aux formidables Madrilènes ? L'armada blanche de Di Stefano, Gento, Rial n'a laissé aucune chance ni aux Suisses du Servette, ni aux Yougoslaves du Partizan (premier exploit diplomatique de la Coupe d'Europe : les représentants de deux pays qui avaient rompu leurs relations diplomatiques ont pu se rencontrer), ni au puissant Milan AC.

Pourtant, au bout de dix minutes, le tableau d'affichage indique : R. Madrid 0 - Reims 2 ! Les Rémois, fatigués par une longue saison et des fortunes diverses dans le championnat français, ont décidé de jouer leur va-tout. Leblond a d'abord marqué de la tête sur un corner de Kopa. Puis Templin a ajouté un deuxième but.

Pourquoi une Coupe d'Europe ?

Avant 1955, il n'existe aucune compétition européenne de clubs. Les seules confrontations entre les grandes équipes du continent ont lieu à l'occasion de matchs amicaux, ou de tournois à caractère régional, comme la Coupe latine (entre les champions d'Espagne, de France, d'Italie et du Portugal) ou la Mitropa-Cup en Europe centrale. En 1954, le club anglais de Wolverhampton, après avoir battu l'équipe russe du Spartak Moscou et le club hongrois de Honved, se voit attribuer, sans aucune justification, le titre de champion du monde des clubs par la presse anglaise. Cela donne au journaliste et technicien français Gabriel Hanot l'idée d'un championnat d'Europe des clubs. Sous l'impulsion du journal l'Équipe, l'idée fait son chemin, sous la forme d'une coupe par élimination directe, plutôt que d'un championnat, trop difficile à organiser et trop menaçant pour l'intérêt des championnats nationaux. Les 2 et 3 avril 1955 naît à Paris la Coupe des clubs champions



Meilleur joueur français jusqu'à l'éclosion de Michel Platini, Raymond Kopa possède l'un des plus beau palmarès du football européen.

Real Madrid-Reims 4-3

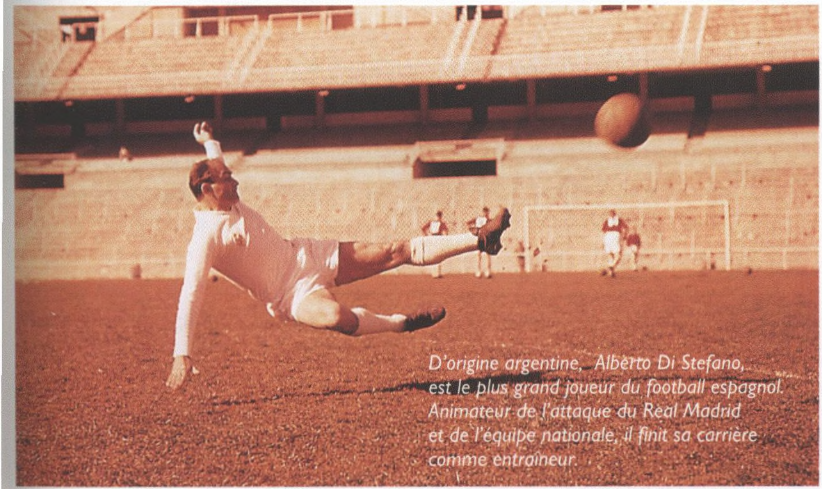
Buts : Di Stefano (14e), Rial (30e et 79e), Marquitos (67e) pour le Real ; Leblond (6e), Templin (10e), Hidalgo (62e).
Real : Alonso - Atienza, Marquitos, Lesmes - Munoz, Zarraga - Joseito, Marchal, Di Stefano, Rial, Gento.
Entraîneur : Villalonga.
Reims : Jacquet - Zimny, Jonquet, Giraudo - Leblond, Siatka - Hidalgo, Glowacki, Kopa, Bliard, Templin.
Entraîneur : Batteux.



Les Madrilènes juste après leur victoire. Au premier rang, deuxième à partir de la gauche, Di Stefano, et à l'extrême droite Gento.

La tornade blanche

Mais la machine madrilène se met en route. Di Stefano sonne la charge et marque son cinquième but européen de la saison. Puis Rial égalise à la demi-heure de jeu. Reims s'accroche pourtant, réussit même à reprendre l'avantage par Hidalgo, à une demi-heure de la fin. Le Parc manque de défaillir, mais il sent le Real plus solide, plus consistant. Et par deux fois, le Real revient au score puis prend l'avantage, par Marquitos et Rial.
À deux minutes de la fin, Templin tire sur la barre. Cette fois, c'est fini. Le Real sera le premier vainqueur de la Coupe d'Europe. Il s'en est fallu de peu que Reims ne remporte le premier trophée international d'une équipe française. La France devra attendre trente-sept ans et l'Olympique de Marseille pour y parvenir enfin.
La coupe d'Europe prend donc le chemin de l'Espagne. Jacques Goddet, le directeur de *l'Équipe*, qui a offert le trophée, déclare à Santiago Bernabeu, le président du Real : « Prenez-en bien soin, car la Coupe d'Europe, c'est l'enfant de l'amour ». Le Real fera mieux : en gagnant cinq fois consécutivement, il la conservera jusqu'en 1960 et écrira les premières grandes pages de la plus belle des Coupes d'Europe.



D'origine argentine, Alberto Di Stefano, est le plus grand joueur du football espagnol. Animateur de l'attaque du Real Madrid et de l'équipe nationale, il finit sa carrière comme entraîneur.

Vers un championnat européen ?

Pendant trente-cinq ans, la formule de la compétition n'a pratiquement pas changé : élimination directe par match aller et retour. À partir de 1967 fut instaurée une règle pour tenter de lutter contre le jeu défensif des équipes en déplacement : en cas d'égalité, les buts marqués à l'extérieur compteraient double. Depuis 1970, en cas d'égalité absolue sur les deux rencontres, à l'issue d'une prolongation d'une demi-heure, les deux équipes ne sont plus départagées par un match d'appui mais par l'épreuve des tirs au but.
La grande transformation a eu lieu en 1991, avec la Ligue des champions et l'instauration d'un système de poules, qui préfigure un futur championnat d'Europe. En 1997, les grands pays européens se sont vu octroyer une deuxième place en Ligue des champions, pour le deuxième de leur championnat, au détriment des champions des petits pays qui doivent passer par des tours préliminaires pour atteindre la compétition proprement dite.

Le 11e joueur de champ

La « pieuvre noire » bloque la cage

Lev Yachine, le plus grand goal de l'histoire, permet à l'URSS d'enlever le premier Championnat d'Europe des nations.



Le gardien de but russe Lev Yachine conduisit à lui tout seul l'URSS vers les sommets du football. Son palmarès est éloquent : 78 sélections en équipe d'URSS de 1954 à 1967, champion olympique en 1956, champion d'Europe en 1960, finaliste en 1964, demi-finaliste de la Coupe du monde en 1966, Ballon d'Or 1963. Sa silhouette qui se dessinait devant la cage n'était pas sans rappeler celle d'une panthère ou d'une araignée (d'où ses surnoms : la panthère ou l'araignée noire). Les Anglais, encore plus impressionnés lors de la Coupe du monde 1966, le surnommèrent la « pieuvre noire ».

La première édition du Championnat d'Europe, également baptisé Coupe Henri-Delaunay, organisée en France du 6 au 10 juillet 1960, n'eut qu'une ampleur limitée. Seulement 17 pays engagés lors des éliminatoires (contre 48 en 1995), et au bout un tournoi final à quatre. Le public ne s'était pas déplacé en masse, ce 10 juillet, au Parc des Princes, pour assister à la finale qui opposait l'URSS à la Yougoslavie. Les absents eurent tort, car ils auraient pu voir évoluer sous leurs yeux le plus grand gardien de tous les temps, qui sauva à lui tout seul son équipe et lui permit de figurer sur la première ligne au palmarès de l'épreuve.

Une présence rassurante

Le match s'engage d'une manière brouillonne. Les deux équipes, du fait de l'importance de la rencontre, sont contractées et adoptent une défense rude qui décourage toute attaque. Les deux gardiens, le Russe Yachine et le Yougoslave Vidinik, se mettent rapidement en évidence par la sûreté de leurs actions et l'assurance qu'ils transmettent à leur équipe. Lev, « le lion », Yachine se rend maître de ses dix-huit mètres, effectuant des arrêts très « propres ». Sa présence, incontestablement, rassure ses partenaires. Ainsi, dès la 10e minute, sur un départ de Kostic, l'avant-centre Galic décoche un tir que Yachine parvient à détourner du bout des doigts en corner. Déjà la patte du maître est en action. Yachine, non content de défendre ses buts, brave le danger. Il n'hésite pas à relancer à la main, loin de sa cage et à s'aventurer hors de sa surface pour redonner du punch. Ce même Kostic, sur deux coups francs qu'il tire avec une force inouïe à la 16e et à la 20e minute, croit que sa balle va dans les filets. Mais la vigilance, l'anticipation, le placement de Yachine et ses mains d'acier sont là pour barrer ces canons meurtriers. Pourtant à la 41e minute, l'obstination yougoslave est payante. Sur une échappée de l'inter Jarkovic, un centre de ce dernier est repris de la tête par l'avant-centre Galic. Yachine, pris à contre-pied, ne peut rien. Les Russes égalisent à la reprise (48e) par Metreveli qui reprend un ballon glissant échappé des mains du gardien Vidinik. Le jeu alors se durcit. Yachine fait preuve de tout son talent en contrant chaque balle dangereuse. Son audace manque cependant de lui coûter cher. Un lob de Sekularac, sur coup franc, le surprend à la 68e minute et il doit se retirer précipitamment jusqu'à l'intérieur de ses buts pour dégager de justesse. Après 90 minutes, les prolongations sont favorables aux Russes qui marquèrent à la 113e minu-

te par Ponedeinik. Si les Yougoslaves ne déméritèrent pas, ils furent assurément battus par Yachine. Ses arrêts-réflexes, son sens du placement contrèrent les ballons les plus dangereux. Kostic fut le premier dépité de se heurter à une telle muraille : « Ce Yachine, dira-t-il après la rencontre, est un véritable démon. Je lui ai tiré trois coups francs de toutes mes forces. Chaque fois il était à la parade. »

Au pinacle du foot soviétique

Lors de cette finale, Yachine se révélait au public parisien qui le découvrait. Dès lors, il fut salué et admiré. Sa silhouette, sa détente furent mises en avant. Ses dégagements à la main faisaient sensation. Servi par une haute taille, 1, 85 m, 83 kg, de longs bras, de longues jambes et des mains larges, Yachine a incarné pendant dix-huit ans l'art d'être gardien. Ses parades sur sa ligne furent montrées dans toutes les écoles de football. Sa carrière le hissa au rang de symbole, car il sut créer un style. Il fut le maître de sa surface de réparation qu'il protégea toujours avec courage. Ses interventions aériennes étaient efficaces mais ce qui transpirait dans ses gestes, c'était la détermination, l'audace, la présence dans ses sorties. « Pourquoi priver l'équipe d'un joueur de champ supplémentaire, arguait-il pour expliquer ses téméraires avancées. Le gardien, c'est celui qui voit le mieux le match et le jeu depuis sa position en retrait. C'est un excellent poste d'observation. »

La France perd sa demi-finale

Alors qu'elle se croyait déjà en finale du premier Championnat d'Europe des nations, la France perdit une incroyable demi-finale face à la Yousgoslavie. Un véritable Séville (1982) avant l'heure.
Après avoir écarté facilement la Grèce et l'Autriche aux tours précédents, l'équipe de France, encore tout auréolée de son épopée suédoise (3e à la Coupe du monde en 1958), figurait dans le dernier carré aux côtés de la Tchécoslovaquie, de la Yougoslavie et de l'URSS.
Opposés aux Yougoslaves, en demi-finale le 6 juillet au Parc des Princes, les Bleus d'Albert Batteux allaient vivre une rencontre mémorable. Les tricolores menaient en effet 2-1 à la mi-temps et 4-2 à un quart d'heure de la fin. Hélas, l'équipe, mélange d'anciens (J.-J. Marcel, Wisnieski, Vincent) et de nouveaux (Herbin, Stievenard, Rodzik, Heutte), laissa échapper une victoire qui lui semblait promise. Jean Vincent (46 sélections, 22 buts), le capitaine et l'attaquant des Bleus, n'en revenait toujours pas des années après. Mais il avait une explication : « Perdre 5-4 après avoir mené 4-2, c'est pas possible. De toute façon, la Yougoslavie était notre bête noire. Elle nous avait battus en Suède. »
Privée de Fontaine (fracture à la jambe), Kopa, Jonquet et Kaelbel, l'équipe de France n'avait plus le même visage, la même résistance. Ceci explique peut-être cela. Elle devra attendre 1984 et Platini pour enfin accrocher un grand trophée.



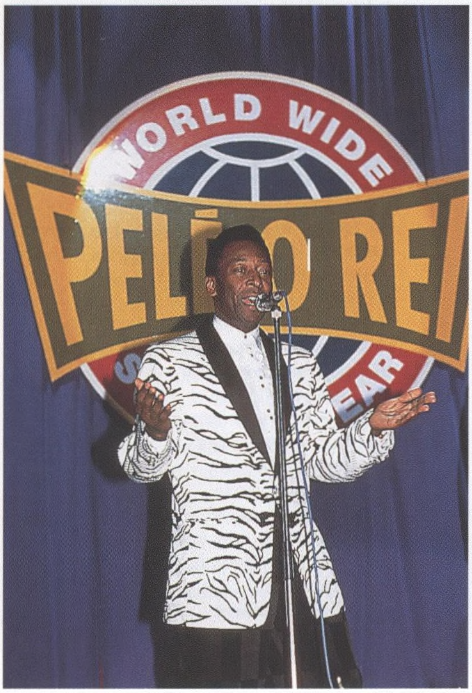
Lev Yachine, ici derrière son capitaine, fut le précurseur du gardien libéro. Il imposa également une mode. Toujours habillé de noir, sobre et élégant, il était en permanence coiffé de sa casquette fétiche Kabala, dont il ne se séparait jamais. La première dura dix ans. Il la porta sans cesse mais dut se résoudre à s'en séparer tant elle était rapiécée. La seconde eut une aventure. Des supporteurs marseillais s'en étaient emparés et il eut toutes les peines du monde à la retrouver.

Brésil

Le roi Pelé survole la Coupe du monde

En 1970, au Mexique, le Brésil va être la première nation à conserver le trophée de la Coupe du monde, privilège accordé au bout de trois victoires. Pour devenir Tricampéons, les Brésiliens, sous la houlette de leur entraîneur Zagallo, l'ancien attaquant vainqueur des Coupes du monde de 1958 en Suède et 1962 au Chili, vont bénéficier du génie de Pelé.

« Pelé, le roi ». Telle est l'opinion de tous les amateurs de football de par le monde sur le plus grand joueur de football de l'histoire.



Brésil-Tchécoslovaquie. Pelé orchestre sa ligne d'attaque avec Rivelino, Jairzinho. Un geste va entrer dans la légende. Contrôlant une balle dans le rond central, Pelé, œil d'aigle et technique divine, voit que le gardien tchécoslovaque, Viktor, est sorti de sa cage. En un éclair, il tente un lob inimaginable de plus de cinquante mètres. Le public est sidéré, mais la balle manque sa cible d'un petit centimètre. Pelé aura une passe décisive pour Rivelino et assurera le but de la victoire (2-1).

Moore-Pelé, la classe supérieure

Angleterre-Brésil. C'est le match des rois. Il met en scène le duel entre l'artiste brésilien Pelé au sommet de son art et le capitaine anglais, Bobby Moore, capitaine exemplaire qui recevra l'hommage du roi brésilien à l'issue du match : «Je n'avais jamais affronté un défenseur d'une pareille classe.» Cette rencontre fut aussi marquée par la fameuse «parade du siècle» montrée sur toutes les télévisions. La partie n'est entamée que depuis une dizaine de minutes lorsque Carlos Alberto lance Jairzinho sur la droite. Ce dernier déborde Cooper en puissance et centre en force de la ligne de touche, par-dessus toute la défense anglaise, au-delà du deuxième poteau où s'élève Pelé, qui a devancé Mullery. Sa tête piquée, impeccable, nette, bien frappée, va terminer sa course dans le filet et tout le stade se lève pour acclamer le Roi. Ce qui se passe alors est extraordinaire. Gordon Banks, le meilleur gardien de ce Mondial, se projette dans son coin droit, une jambe tendue et l'autre parfaitement pliée, et sa main droite, dans un réflexe insensé, fait sauter le ballon au mépris de toutes les lois de la balistique par-dessus la barre transversale. Étendu sur le dos, le gardien venait d'entrer dans l'histoire. «Sur le coup, j'ai détesté Banks, dira Pelé. Quand je me suis calmé, je me suis contenté de l'admirer.» Gentleman.

Le match pour la troisième Coupe

En finale contre l'Italie, Pelé va encore éclabousser de sa classe cette rencontre. Ce dimanche 21 juin, le match au sommet oppose le Brésil à l'Italie, également deux fois couronnée (en 1934 et en 1938). Les Italiens, fatigués par leur épuisante demi-finale contre les Allemands (4-3), hachent le jeu. Les Brésiliens contournent cette tactique avec de très nombreuses passes courtes. À la 17e minute, l'ouverture survient sur une touche de Tostao. Rivelino centre, Burgnich tente de reprendre de la tête, mais Pelé surgit comme un fauve. D'une prodigieuse détente, il s'élève au-dessus de tout le monde et de la tête catapulte le ballon au fond des filets d'Albertosi. L'Italie égalise grâce à Boninsegna sur une erreur de défense de Clodoaldo. Après la mi-temps, les Brésiliens continuent la pression. Pelé et Tostao fixent les défenseurs italiens Bertini et Rosato. À la 66e minute, Gerson dribble et place un tir éclair dans le coin

Le jeu, reflet d'un peuple

Le style pratiqué par une équipe est à l'image de sa culture.
Le climat, les terrains orientent la manière de jouer des footballeurs. Si le jeu anglais se caractérise par une certaine rudesse, le jeu latin par une défense trop bétonnée, le jeu brésilien constitue, lui, la référence. Créativité, agilité, rapidité des passes, subtilité des feintes et des dribbles, tel est le cocktail des Brésiliens. Le joueur brésilien a le sens du spectacle. On a pu dire que sa facilité technique, la manière dont il mystifie son adversaire grâce à une extrême souplesse naturelle, le tracé de ses passes, gestes répétés inlassablement sur les plages et les terrains vagues, étaient la transposition balle au pied des chorégraphies des écoles de samba. Le joueur brésilien est exubérant, fantasque, imprévu. Parfois même, il en arrive à ne plus voir l'essentiel du jeu, c'est-à-dire la conquête du but, la victoire.
D'ailleurs, fait révélateur, la charge est un acte de jeu inconnu du footballeur brésilien, car c'est une atteinte à la pureté du jeu, à son mouvement, à sa noblesse, en un mot à sa distinction.
Au Brésil, plus qu'en Angleterre, le football organise la vie sociale. Se rendre au stade, porter les couleurs du club n'est pas seulement un besoin identitaire.
C'est l'expression d'une authentique fraternité, qui rassemble des êtres défavorisés ou isolés dans la société. Le football est objet de culte.

gauche d'Albertosi. Le Brésil respire. Cinq minutes après ce but libérateur, Pelé, sur un long coup franc de Gerson, dévie de la tête pour Jairzinho, qui, servi devant Albertosi, prend celui-ci à contre-pied. À la 87e minute, le demi Clodoaldo, après une série de dribbles funambulesques, élimine cinq adversaires, passe à Jairzinho qui centre sur Pelé. Le Roi, dont la supervision du jeu est prodigieuse, sans même regarder, passe en retrait à Carlos Alberto qu'il a senti arriver à toute allure : 4-1. La suprématie du Brésil est totale. Vainqueurs et vaincus sont appelés par les haut-parleurs à la tribune officielle. Au nom de Pelé s'élève une ovation gigantesque. Pour le Roi, c'est le plus grand jour de gloire. Avec ses 106 sélections, il égale le record de l'Anglais Bobby Charlton. Le Brésil est «tricampéon» et lui-même devient le seul footballeur à avoir conquis trois couronnes mondiales. Pour ce sacre, le Brésil a joué le meilleur football, le football-samba, celui qui fait rêver la Terre entière. Oui, Pelé est le plus grand footballeur du monde.

Pelé, le plus grand

Déjà en 1958, à 17 ans et cinq sélections, Pelé avait été l'artisan de la première victoire du Brésil en Coupe du monde grâce notamment à son 4-2-4 qui traumatisa toutes les équipes, et celle de Kopa et Fontaine en particulier. «Vava-Didi-Pelé-Garricha-Zagalo» donnaient le tournis. En 1962, au Chili, Pelé ne joua pas la finale mais fut omniprésent En 1966, en Angleterre, il est la cible de tous ses adversaires et ne connaît pas la grande forme, aussi le Brésil perd sa couronne. Mais, en 1970, tout est en place pour le sacre. Pelé est remonté à bloc, il évolue dans un des plus beaux cadres, le stade Aztèque, et il tient à gagner cette finale. Sa popularité à Guadalajara auprès des populations mexicaines est immense. Indépendamment de sa classe sportive (il ne manqua pas de louer le talent de Bobby Moore ou de Gordon Banks), Pelé a des gestes de grande humanité. Démontrant ainsi que le footballeur peut être une personne à part entière. À Mexico, il rendit visite à des enfants malades, leur apportant des jouets comme cadeaux. À sa panoplie de joueur exceptionnel, Pelé ajoutait celle de vedette mondiale (à chacune de ses actions pendant la finale le public l'ovationnait), et de symbole social.


Porté en triomphe par un de ses coéquipiers, le roi Pelé savoure son troisième titre de champion du monde (1958, 1962 et 1970). Un record inégalé, voire inégalable : se maintenir douze ans au plus haut niveau reste une gageure pour tous les sportifs.

Séville

Spectacle total - drame, joies et tristesse - dans la nuit andalouse

La France échoue contre la RFA dans sa deuxième demi-finale de Coupe du monde à l'issue d'un match qui laisse un «goût étrange», mélange de passion et d'amertume.

Les Allemands entament leur demi-finale contre la France avec détermination, à l'image de leur ailier Pierre Littbarski qui se joue du défenseur français Marius Trésor. Les deux marqueront chacun un but au cours de cette rencontre haletante.



Les Bleus avaient mené leur affaire dans ce Mundial espagnol à leur main, du moins à leur pied, après un début très difficile contre une belle équipe d'Angleterre (1-3). Mais, très vite, ces Bleus, menés par un milieu de terrain magique – Michel Platini, Jean Tigana et Alain Giresse –, symbolisent la joie de jouer, le football des bons sentiments, comme leur entraîneur Michel Hidalgo aime à le définir. Un bon résultat (4-1) au premier tour contre le Koweït, puis un deuxième tour joliment mené contre l'Autriche et l'Irlande du Nord assurent la qualification pour une demi-finale mondiale, le 8 juillet, à Séville.

Casting de rêve

Ce jeudi, à Séville, il fait chaud (33°C) mais il souffle un léger vent. Le stade Sánchez-Pizjuán est plein avec plus de 70 000 spectateurs, dont près de 20 000 Français : les gradins et les tribunes chavirent au bleu. Au coup d'envoi, sifflé par l'arbitre néerlandais, M. Corver, Michel Hidalgo a décidé d'aligner une équipe qui brille par sa solidité, son classicisme et aussi sa réputation d'accéder fréquemment au génie : Ettori, Amoros, Trésor, Janvion, Bossis, Tigana, Giresse, Genghini, Platini (cap.), Rocheteau et Six. Avec de tels joueurs, on sait où on va. En face, les Allemands de l'Ouest ont réalisé un excellent deuxième tour : match nul (0-0) contre l'Angleterre et victoire (2-1) contre l'Espagne. L'équipe composée par Jupp Derwall est formée de : Schumacher, Kaltz (cap.), K.-H. Foerster, Stielike, Briegel, B. Foerster, Dremmler, Breitner, Magath, Fischer et Littbarski.

Dès le début du match, les Allemands tentent d'imposer leur jeu. Les Français sont en difficulté, et c'est logiquement que Littbarski, l'attaquant de poche du FC Cologne, se joue de son défenseur, Amoros, et inscrit le premier but pour la RFA. Après seulement dix-huit minutes de jeu. Et les dégâts auraient pu être plus étendus : deux minutes plus tard, le même Littbarski balance un tir canon qui s'écrase sur la barre transversale du but gardé par Jean-Luc Ettori. C'est pourtant dans la foulée de ce but évité que les Bleus rétablissent la situation. Le milieu de terrain, avec Platini, Giresse, Tigana et Genghini, prend la direction des opérations. Dès lors, tout change. Le rythme s'accélère : 27e minute de jeu, le capitaine ouest-allemand Kaltz commet une faute sur Genghini et l'arbitre accorde un coup franc. Tiré par Alain Giresse. Rocheteau est ceinturé dans la surface par Karl-Heinz Foerster. L'arbitre siffle et désigne le point de penalty, que Michel Platini transforme. À la fin de la première mi-temps, les équipes regagnent les vestiaires sur un score d'égalité (1-1). Et, parmi les supporters bleu-blanc-rouge regroupés dans les tribunes du stade Sánchez-Pizjuán, on se met à rêver. Il suffirait de presque rien pour disputer enfin une finale mondiale...

La bombe Schumacher

En deuxième mi-temps, c'est le festival des Français, mais totalement improductif. Les Allemands de l'Ouest s'arc-boutent

sur leur but. Soudain, à la 57ᵉ minute, c'est le drame qui fera, à jamais, de cette demi-finale sévillane un match inoubliable. Patrick Battiston reçoit une passe lumineuse de Platini et se présente seul devant le gardien de la RFA, «Toni» Schumacher, qui, depuis le début du match, s'est «illustré» par quelques irrégularités sur ses adversaires. Le gardien allemand percute alors violemment le Français, qui, étendu au sol et saisi de spasmes, est évacué sur une civière et conduit d'urgence à l'hôpital, où l'on décèlera une commotion cérébrale. L'arbitre néerlandais, M. Corver, n'a rien vu de l'action. Quatre ans plus tard, dans un livre intitulé *Coup de sifflet*, Schumacher racontera l'accident : «Battiston court vers moi. Je sais par expérience qu'il va tenter de me lober en dirigeant la balle au-dessus de ma tête. Je saute en hauteur pour y parer. Patrick n'est pas parvenu à frapper la balle avec précision. Difficile dès lors, surtout quand on est en l'air, de freiner son propre élan. Tout au plus parvient-on à dévier légèrement sa trajectoire. Un gardien de but, ce n'est pas un avion. Il était trop tard. Je ne pouvais plus m'arrêter, ni m'écarter. Genoux pliés, je fonçais droit sur Battiston. Si je l'avais heurté de front, le choc eût été encore plus rude pour lui. Au dernier moment, je réussis à pivoter sur moi-même : seuls ma hanche et le bas du dos vinrent cogner contre sa tête. Il tomba à terre... Le ballon manqua son but. Ouf ! Ma cage restait vierge. »

La mécanique d'outre-Rhin

Les Français sont tétanisés. Comme si leurs pensées étaient toutes dirigées vers Patrick Battiston... Pourtant, en fin de match, c'est Manuel Amoros qui envoie un tir terrible qui s'écrase sur la transversale. En prolongations, le jeu français devient magique : 93ᵉ minute, coup franc tiré par Giresse, reprise de la tête de Marius Trésor et but ! 100ᵉ minute : petite passe de Six à Giresse qui, d'un tir peu appuyé, fait ricocher le ballon sur le poteau droit allemand et encore but ! La France mène au score (3-1). Plus que vingt minutes et c'est la finale. Hélas, l'invraisemblable se produit : la RFA revient, d'abord par Rummenigge (2-3) puis égalise (3-3) par Klaus Fischer. L'Allemagne se qualifie lors de la séance de tirs au but. La RFA jouera la finale du Mundial 82. Le football français, lui, a appris la leçon essentielle d'un match : un résultat n'est acquis qu'au dernier coup de sifflet de l'arbitre...



Entré en jeu six minutes auparavant en remplacement de Bernard Genghini, Patrick Battiston est victime d'une agression caractérisée de la part du gardien de but allemand Schumacher. Penché au-dessus de son coéquipier et ami, Michel Platini craint le pire.

Dans la nuit sévillane, l'Allemand Stielike a raté son tir au but et pleure. Didier Six peut donner un avantage décisif à la France. Mais son tir, pas assez appuyé, est arrêté par Schumacher. Maxime Bossis ratera également son tir et l'Allemagne ira en finale.



Le drame du Heysel

Le football peut tuer

Ce devait être la fête. À Bruxelles, ce mercredi 29 mai 1985, la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions oppose les Anglais du Liverpool FC, tenants du trophée, aux Italiens de la Juventus de Turin, championne d'Italie. En cette saison 1984-1985, Liverpool et la Juve sont les deux meilleures équipes du continent.

Ce 29 mai 1985, par milliers, des Italiens et des Anglais ont fait le voyage de Bruxelles. Toute la journée, les supporters affluent. Les Italiens sont venus en car ou par le train. Les Anglais ont pris le ferry puis le train ou le car. Et les heures ont été longues avant le match. Ils ont commencé à arriver au stade en fin d'après-midi, comme il est d'usage partout dans le monde...

La bousculade vient de semer la mort sur les gradins du vieux stade du Heysel, à Bruxelles. Les supporters italiens se sont réfugiés sur la pelouse et tentent de retrouver ceux avec qui ils étaient venus assister à une fête...



Un calme trompeur

Des Italiens ont enfilé le maillot rayé noir et blanc de la très respectable Juve. Des Anglais paradent aimablement avec le maillot rouge des «Reds» de Liverpool. En apparence, tout se passe bien. Les services de sécurité ne notent rien de troublant, encore moins d'inquiétant. Pourtant, vingt-cinq minutes avant le coup d'envoi que doit donner l'arbitre suisse, M. Daina, c'est le drame. Depuis plus d'une demi-heure, dans la tribune Z, des supporters anglais lancent des cannettes et des projectiles par-dessus le grillage haut de trois mètres en direction de la tribune où sont rassemblés un grand nombre d'Italiens. Les insultes fusent, le ton monte. La tension est forte, mais les policiers au bord du terrain sont persuadés qu'il s'agit là encore d'un épisode courant de la guerre d'intimidation à laquelle aiment se livrer les supporters.

Des responsables aveugles

La police belge, ce soir-là, a tout faux : en une fraction de seconde, une bande de hooligans anglais se ruent sur le grillage et le font céder. Immédiatement, c'est la panique. Les supporters italiens essaient de résister, puis d'échapper à leurs agresseurs qui les poursuivent avec des barres de fer. Pour quitter au plus vite ce lieu on ne peut plus dangereux, certains Italiens empoignent à pleine main les barbelés fixés au mur d'enceinte. D'autres se dirigent vers le terrain. Là, les gendarmes mobiles les empêchent de passer. Plusieurs, poussés par la foule derrière eux, se blessent sur les pointes des grillages. C'est l'horreur.
Un des murs situés en contrebas cède. Des spectateurs sont écrasés, ceux qui les entourent ne peuvent les secourir puisqu'ils sont poursuivis par les hooligans. Les gendarmes mobiles n'interviennent que quinze minutes après le début du drame. Les premiers secours s'organisent au plus vite. Des policiers montés, des chiens, des unités de l'armée belge arrivent en renfort. Aux abords de la pelouse, des tentes sont



Spectacle de désolation après la ruée des supporters anglais sur les gradins occupés par les tifosi de la Juventus. Les autorités belges auraient pu s'intéresser à un dossier établi par deux chercheurs de l'université catholique de Louvain. Ceux-ci concluaient que des liens très étroits existaient entre hooligans anglais, belges, néerlandais, français et allemands. En fait, qu'il pouvait s'agir d'une véritable mafia aux multiples ramifications, d'un « eurohooliganisme » aux structures très élaborées...
C'est peut-être cette mafia qui a semé l'effroi dans une tribune du vieux stade du Heysel. Trente-neuf personnes en sont mortes...

dressées d'urgence pour accueillir les premiers blessés... Les dirigeants de l'UEFA sont atterrés. Réunis dans un bureau du stade, il décident unanimement que le match doit être joué, sinon l'émeute risque de prendre des proportions encore plus graves. Les télévisions continuent la retransmission en direct et toute l'Europe assiste à la tragédie. C'est l'écœurement.

Une victoire amère

Le match débute avec soixante-quinze minutes de retard. Les deux équipes sont hors du coup. Sur la pelouse, joueurs italiens et anglais entendent plus la ronde des sirènes des ambulances que les coups de sifflet de M. Daina. À la 57e minute, l'arbitre désigne le point de penalty en faveur de la Juventus. Michel Platini trompe le gardien de Liverpool, Bruce Grobbelaar, et marque le but qui assure la victoire de la Juventus.
Ce n'est que le lendemain qu'on apprend le bilan du drame : 39 morts et 450 blessés. Et à Bruxelles, on ne comprend pas. On est persuadé avoir pris les mesures de sécurité réglementaires. Tout prévu... Mais voilà, nul n'avait envisagé la légèreté de l'organisation, et encore moins la mise en circulation de faux billets. Très rapidement, quinze personnes sont écrouées, mais aucune n'est accusée d'homicide. Plus tard, grâce aux images de la télévision, des hooligans sont identifiés et la Grande-Bretagne livre 24 supporters à la justice belge. Dans le même temps, l'UEFA exclut les clubs anglais pour cinq ans de toutes les compétitions européennes.
Le 17 octobre 1989 s'ouvre le procès des hooligans à la 48e chambre du tribunal correctionnel de Bruxelles. Les magistrats étudient les documents vidéo et expliquent qu'ils ne possèdent pas de preuves suffisantes pour inculper les 24 supporters anglais. Le procès traîne en longueur : le verdict tombera cinq ans plus tard. Dix hooligans sont acquittés, quatorze autres condamnés à dix-huit mois de prison ferme. Le capitaine de gendarmerie responsable du stade, absent le soir de la finale : neuf mois de prison avec sursis. Le secrétaire de l'Union de football belge accusé de laxisme : six mois de prison avec sursis. La justice belge justifiera sa relative clémence par ce phénomène des sociétés modernes qu'est le débordement des comportements individuels par la dynamique des foules. La sociologie n'explique pas tout...

Le hooliganisme

Le hooliganisme n'est pas un phénomène récent. Dans les livres d'histoire du sport, on retrouve des incidents dès 1880 dans le Championnat d'Angleterre ! Mais c'est surtout dans les années 1950 que le phénomène prend sa véritable dimension dans les stades de Grande-Bretagne.
Rapidement, il se propage sur le continent, surtout en Belgique et en RFA. Des sociologues constatent même que le football est devenu « l'exutoire de toutes les violences » dans les villes économiquement sinistrées, comme Liverpool. On parle aussi d'« eurohooliganisme », avec des skinheads qui, à Berlin-Est, rêvent de la grande Allemagne, rejettent l'État socialiste et soutiennent le club de la police, le Dynamo. On sait aussi qu'à Budapest des hooligans saccagent des trains ; qu'à Kiev la gare est régulièrement un champ de bataille ; qu'à Moscou on a dénombré plus de 1 000 arrestations dans les stades... Tout cela, les dirigeants de l'UEFA le savaient, mais ils se sont contentés de lancer un vibrant appel aux supporters en leur interdisant fusées, pétards et feux d'artifice sur les stades...

Maradona

Main de Dieu, pied du diable

Pour toujours, pour les inconditionnels comme pour les sceptiques, la Coupe du monde 1986, au Mexique, aura mis en évidence la double personnalité de Diego Maradona.

Lorsque débute ce Mondial de l'altitude, au stade Aztèque de Mexico, Diego Maradona est au sommet de son art. Il achève une deuxième saison sous les couleurs de Naples. Tout à la fois buteur de génie et passeur incontrôlable, Diego a offert aux Napolitains la possibilité de disputer la Coupe de l'UEFA. Le sélectionneur argentin, Carlos Bilardo, l'a bien compris : ce n'est plus le Maradona perturbé, agacé de 1982 en Espagne, brisé même par les critiques au terme de sa saison à Barcelone. Cette fois, c'est bien «l'enfant de la balle» qui va mener l'Argentine vers le deuxième sacre mondial de son histoire. Un signe qui ne trompe pas : Maradona hérite du brassard de capitaine, dévolu jusqu'alors au pilier de la sélection, Passarella.

Lancé dans une course chaloupée, Diego Maradona se dirige vers le but anglais pour marquer un des buts les plus mémorables de l'histoire du football mondial.



On va voir alors évoluer deux footballeurs en un seul homme, et à quelques minutes seulement d'intervalle. Le 22 juin 1986, sur la pelouse du stade Aztèque de Mexico, un homme en noir commet la plus incroyable erreur de l'histoire du football moderne. Nous sommes en quart de finale du tournoi, et l'Argentine affronte l'Angleterre. Le bras de fer est sportif, certes, mais aussi affectif, politique, lorsqu'on sait que, quatre ans plus tôt, la guerre des Malouines faisait rage entre les deux pays. On joue depuis à peine cinq minutes en seconde mi-temps, et le score est toujours de 0-0. Le jeu se déroule devant la cage du gardien britannique, Peter Shilton, mis en difficulté par une relance du défenseur Fenwick : alors, Diego l'imprévisible devance l'intervention ratée, au poing, de Shilton, pour propulser de la main gauche le ballon dans le but anglais. L'arbitre tunisien, M. Bennaceur, n'a rien vu, rien dit, sifflet rangé. Brusquement, les joueurs anglais abandonnent leur flegme, et l'on assiste au spectacle de Shilton, Butcher et Hodge, fous de rage, rendus hystériques face à une telle injustice sportive. Maradona, lui, exulte, et expliquera un peu plus tard : «J'ai sauté pour essayer de placer une tête, et, voyant que je n'y arrivais pas, j'ai mis la main. L'arbitre ne l'a pas vu, et il a validé le but. Était-ce la main de Dieu ? Peut-être bien. Dieu m'a toujours aidé...» Incorrigible «pelusa» (jongleur) qui en appelle aux cieux pour justifier tout simplement un acte d'antijeu.

La chevauchée fantastique

Ce 22 juin 1986, les observateurs de cet Argentine-Angleterre sont à peine remis de la «main de Dieu» qu'ils vont assister à un tango merveilleux durant plus de 50 mètres de course. C'est si simple :



sur le flanc droit de l'attaque argentine, Maradona récupère un ballon qu'un instant nous pensons voir filer vers Jorge Valdano. Erreur ! Diego Maradona s'en va dribbler comme un enfant trop jaloux de son jouet pour le céder à qui que ce soit. Au total, ce sont cinq joueurs, milieux de terrain et défenseurs, que l'Argentin a passés en revue, avant de battre Peter Shilton d'un croisé sur la gauche.

Avec ce but extraordinaire, Maradona rejoint à coup sûr Pelé au panthéon des exploits individuels. Longtemps après ce quart de finale, son coéquipier Valdano aura ces mots superbes résumant parfaitement ce qui s'est joué ce jour-là à Mexico : « Après la douche, Diego m'a expliqué que pendant toute l'action il avait recherché un espace pour m'adresser le ballon et me laisser en position de marquer, mais qu'il ne l'avait pas trouvé et qu'il était donc allé au bout par obligation. D'une certaine manière, conclut Valdano, il m'a vexé. Qu'il ait eu le temps de penser à me chercher alors qu'il semblait n'avoir pas le temps de résoudre les problèmes immédiats de dribbles qui se succédaient, pour moi c'était incroyable. En écoutant ça, je me suis soudain senti à ses côtés comme un très modeste footballeur... »

Pour Diego Maradona, l'essentiel était accompli ce soir-là. Auteur des deux buts de l'Argentine en demi-finale contre la Belgique (2-0), c'est blessé et fatigué qu'il participe à la grande finale contre l'Allemagne. Qu'importe, ses lieutenants, Burruchaga, Brown, Valdano, sont en forme, et se donnent rapidement les moyens d'ouvrir le score, dès la 23e minute de la partie. Maradona joue les passeurs, l'Argentine paraît dominer son sujet, menant 2-0 en début de seconde mi-temps après un but de Jorge Valdano. Mais c'est mal connaître la combativité des joueurs allemands auxquels la furia impulsée par Matthaüs, Rummenigge, Völler permet de revenir dans la partie, d'égaliser, et d'y croire durant quatre minutes. C'est le temps nécessaire à Diego pour lancer son copain Burruchaga, lequel ajuste lentement mais sûrement le gardien allemand Schumacher. Cette fois, c'est bien fini. Après la défaite de 1982, l'Argentine savoure sa troisième Coupe du Monde (1930, 1978, 1986).

Le sale gosse de Villa Fiorito n'en finit plus de courir en tous sens sur la pelouse du stade Aztèque, le trophée dans les bras. Il n'a pas tort, Diego, car, quatre ans plus tard, sous les projecteurs du stade Olympique de Rome, ce sont des larmes cette fois qui couleront sur son visage.

En finale, Maradona dans un superbe vol plané simule une faute après avoir perdu la balle au profit des Allemands. À terre, le gardien Schumacher et son coéquipier, l'arrière Karl-Heinz Foerster.



Diego Maradona peut embrasser le trophée tant convoité par l'Argentine depuis sa première victoire en 1978.

L'Afrique en marche

Des Lions indomptables illuminent le Mondiale

Un jour viendra, c'est certain, où un pays d'Afrique remportera la Coupe du monde. Ce jour-là, les vainqueurs se souviendront qu'en 1990, en Italie, le Cameroun, avec à sa tête un attaquant de 38 ans, Roger Milla, avait ouvert la voie au succès.

L'Afrique, troisième puissance du football

Bien que le football soit un sport universel, les instances du football mondial sont rien moins qu'égalitaires. Pour les continents neufs du ballon rond, l'Afrique, l'Asie, les chemins de la reconnaissance sont parsemés d'embûches : peu de rencontres internationales amicales sont organisées. Ainsi, fait symbolique, le onze de France, jusqu'en octobre 1997, n'avait jamais rencontré de toute son histoire, même à titre amical, une équipe nationale africaine. Face à l'internationalisation du football, la FIFA veille à ne pas affaiblir les positions hégémoniques des Européens et des Sud-Américains.

Déroutant Cameroun qui choisit de se séparer au tout début du Mondiale de son leader, le gardien de but Joseph Antoine Bell, au profit de N'Kono. Bell avait critiqué les méthodes de préparation de la sélection camerounaise. Écarté du groupe, devenu simple spectateur, il se contenta donc d'assister au parcours unique de son équipe. Le Cameroun frappe les esprits d'entrée de jeu : dès le match d'ouverture, en effet, le 9 juin sur la pelouse de San Siro à Milan, les Camerounais battent l'Argentine, tenante du titre (1-0). La méthode camerounaise vient de faire une première victime. La tactique est simple, souvent lumineuse : pour ces joueurs, il s'agit bien souvent d'attendre l'adversaire, puis de placer des contres ultrarapides, sur fond de jeu technique, dont l'aisance, la fluidité donnent parfois au spectateur l'impression qu'il est improvisé. Contre l'Argentine, François Omam-Biyik, ancien avant-centre de Laval, place sa tête piquée dans le coin gauche de la cage du gardien Goycoechea.

Un phénomène nommé Milla

Certes, le Cameroun avait bâclé une préparation sur des terrains de fortune, tout au fond de la Yougoslavie. Pourtant, la magie fonctionnait. Pourtant, les jambes de Papy Milla continuaient de traîner de l'or en barre... Après l'Argentine, le Cameroun écartait la Roumanie 2-0, deux buts de l'ancien. Certains observateurs ne manquèrent pas de s'interroger sur ces deux phénomènes à l'origine de cette merveilleuse aventure des Lions indomptables : la longévité de Milla et la surprenante unité d'un groupe pourtant déchiré avant le début de la compétition. Roger Milla est un attaquant d'instinct dont Claude Leroy, fin connaisseur



Les Lions indomptables version 1990 quelques instants avant le match d'ouverture de la Coupe du monde contre l'Argentine, dans leur tenue traditionnelle vert et rouge.



Lors du quart de finale contre l'Angleterre (John Barnes, à gauche), le Cameroun à l'image du défenseur Tatave monte plus haut que son adversaire d'un jour. Les Camerounais ont répondu au défi physique et technique des Anglais. Ce soir-là, seule la chance leur a fait défaut.

du foot africain, affirme : « Milla aura été le Cruyff africain, sans obtenir de tous la reconnaissance de son immense talent. » Quant au reste de l'équipe, ce sont des joueurs anonymes mais combatifs, et dont l'immense motivation – couplée à une certaine réussite – put se jouer des obstacles les plus solides. Ce fut encore le cas face à la Colombie de Valderama et Higuita. Rencontre historique tout simplement, puisque pour la première fois dans l'histoire de la Coupe du monde une nation africaine se qualifiait pour les quarts de finale du tournoi. Silence radio à Bogotá et Medellín. Folie furieuse à Yaoundé et Douala. Respect de toute l'Afrique. Au terme d'un match bloqué, laborieux, le Cameroun s'impose 2-1, après prolongation. Surtout, face à la Colombie, le « vieux lion » ne se contente même plus de rugir ; c'est lui, Roger Milla, qui envoie le Cameroun en quart de finale, lui seul qui s'en va chiper le ballon dans les pieds du légendaire gardien colombien. Milla, la quarantaine venue, allie la malice et le sens du jeu : « Vous connaissez tous Higuita. Bon, il a essayé de faire ce qu'il fait d'habitude, c'est-à-dire de jouer comme un libéro et de me dribbler. Mais cette fois, ça n'a pas marché. Parce qu'il a trouvé plus malin que lui. J'ai fait le calcul : je savais qu'il allait partir à droite, j'ai tendu le pied et j'ai arraché le ballon. Ensuite, je suis parti au fond des filets. » L'essentiel était donc fait. L'Afrique, son jeu d'instinct, tout en déséquilibre, venait de creuser un drôle de sillon pour l'avenir. Qu'importe finalement que le quart de finale se terminât par la victoire, à Naples, de l'Angleterre sur le Cameroun. Dieu que le dernier combat des Lions indomptables fut joli sur la pelouse de San Paolo ! Et comme ils furent inquiétés, jusqu'au bout, les Gascoigne, Lineker, Platt, et autres Barnes. Au terme des prolongations, le Cameroun était éliminé 3 buts à 2. Gascoigne pleure sa suspension pour la demi-finale. En face, les Camerounais ont gardé le moral et rient à gorge déployée. Bras dessus, bras dessous, François Omam-Biyik, Milla, Ekeke, N'Kono reconnaissent qu'ils sont passés tout près d'un nouvel exploit. Si près d'une demi-finale.

Roger Milla, le « vieux lion », connaît une consécration mondiale en Italie après une longue carrière en France, où il porta les couleurs de Valenciennes, Monaco, Bastia, Saint-Étienne, Montpellier, avant de s'installer du côté de la Réunion, en division d'honneur.



Le retour des « Bafana, Bafana »

Le sport sud-africain tout entier a bénéficié depuis trois ans de la fin de l'apartheid; revenu dans le concert international, il a pu y prendre (ou reprendre) une place de choix. Ainsi les rugbymen (les fameux Springboks) ont-ils été les premiers à devenir champions du monde sur leurs terres, rappelant que les Blancs du pays, majoritaires dans les équipes de rugby, étaient toujours aussi doués pour le ballon ovale.

Mais les footballeurs (qui ont les faveurs des Noirs) n'ont pas voulu être en reste. Ils ont commencé par remporter la Coupe d'Afrique des clubs champions grâce aux Orlando Pirates de Johannesburg, vainqueurs en décembre 1995 de l'ASEC Abidjan (Côte d'Ivoire).

Pour tous les jeunes Noirs d'Afrique du Sud, le football est le sport par excellence. Pour les spectateurs, c'est aussi l'occasion de faire la fête : chants et danses rythment le jeu.



Deux mois plus tard, la sélection nationale sud-africaine faisait la loi devant son public de Soweto, le quartier noir de Johannesburg qui abrite le Soccer City Stadium, dans une Coupe d'Afrique des nations où elle effectuait elle aussi sa rentrée après des années d'absence pour quarantaine. Équipe bien organisée, solide, sérieuse, elle offrit un visage très anglo-saxon, ce qui ne serait guère étonnant si la grande majorité de ses joueurs n'étaient noirs. Trois Blancs seulement dans l'équipe : les deux arrières centraux Tovey et Fisch, et le milieu Tinkler, footballeurs de style typiquement britannique par leur abattage, leur générosité, leur combativité et leur jeu de tête. Fisch, épris de chevauchées offensives flamboyantes, fait la joie du public et le fait chanter de plaisir. Après avoir éliminé le Cameroun, l'Angola, l'Égypte et le Ghana, elle triompha en finale de la Tunisie (2-0). Les « Bafana, Bafana » eurent droit aux chaleureuses félicitations de Nelson Mandela lui-même, qui, toujours vêtu du maillot jaune et vert de la sélection nationale, participa à la fête finale tout comme il l'avait déjà fait avec les Springboks. Quelle meilleure façon de souligner à la fois l'unité de la nation et la dignité retrouvée de la population noire.

Les mercenaires de l'hémisphère austral

« Bafana, Bafana », c'est le surnom donné aux footballeurs sud-africains. « Allez les gars, Allez les gars » : il s'agit du chant que reprenaient en chœur les malheureux mineurs noirs pour se donner du courage pendant leur dur travail.



L'équipe d'Afrique du Sud, championne d'Afrique, autour de la coupe. Au premier rang, Nelson Mandela, le président de la République, tient le trophée avec Frederick De Klerck, en partie masqué. Les « Bafana Bafana » ont vaincu le 3 février 1996 en finale l'équipe de Tunisie par 2 à 0.

Ce triomphe attira bien sûr les regards, les convoitises et les offres de transfert des clubs européens. La plupart des champions d'Afrique 1996 sont donc partis à l'étranger où ils ont monnayé leur talent, à l'instar de Fisch, qui est allé en Italie puis en Angleterre. Mais dès que l'intérêt et l'honneur de la sélection nationale sont en jeu, tout le monde redevient « Bafana ». Ainsi les Sud-Africains vont-ils aller défendre leur titre de champions d'Afrique au mois de février 1998 au Burkina Faso. Mais c'est surtout en juillet de cette même année que leur retour au premier plan de l'élite internationale est marqué de façon spectaculaire, puisqu'ils font partie, avec le Nigeria, la Tunisie, le Maroc et le Cameroun, des cinq nations africaines qualifiées pour la phase finale de la 16e Coupe du monde, organisée en France.

Première participation, première victoire. Coup d'essai magistralement réussi pour les Sud-Africains, ici revêtus du maillot de leurs derniers adversaires, les Tunisiens.



Histoire

Le football sud-africain, comme tous les sports du pays, a été mis en quarantaine pendant trente ans en raison de l'apartheid qui régnait dans le pays. La fédération sud-africaine avait été affiliée à la FIFA en 1952, mais suspendue en 1964, puis définitivement radiée en 1978. Sa réintégration date de 1992. Affiliée à la Confédération africaine de football dès la création de cette dernière en 1957, elle en fut aussi radiée en 1958 avant d'être réintégrée en 1992. Des équipes sud-africaines purent participer de nouveau aux compétitions internationales et gagner la Coupe d'Afrique des clubs et celle des nations en 1995 et 1996.

Les installations

L'Afrique du Sud possède de remarquables installations sportives. En matière de football, toutes ses grandes villes ont leur stade. À Johannesburg, le Soccer City Stadium est une arène – construite en 1989 – qui peut accueillir 80 000 spectateurs pour les grands matchs comme la finale de la Coupe d'Afrique des nations ou les rencontres entre les deux éternels rivaux, les Kaizer Chiefs et les Orlando Pirates.

À Bloemfontein, le Free State Stadium, où joue le club professionnel de Bloemfontein Celtic, possède 38 000 places. À Durban, le King's Park Stadium est un stade de 50 000 places, plutôt réservé au rugby mais où jouent le dimanche les deux équipes de la ville, African Wanderers et Amazulu. C'est là qu'en juillet 1992 l'Afrique du Sud a battu le Cameroun (1-0) pour son retour officiel dans la famille africaine. À Port Elizabeth, le stade Boet Erasmus peut recevoir 35 000 personnes.

Une fin de siècle à la française

En battant l'Italie grâce au but en or en finale de l'Euro 2000, l'équipe de France s'affirme comme la meilleure équipe de la fin du siècle. Elle réalise un exploit inédit en confirmant par une couronne européenne acquise à l'étranger la suprématie mondiale obtenue sur son sol en 1998. Seule l'Allemagne avait accompli un doublé équivalent, mais en sens inverse (Championnat d'Europe en 1972 puis Coupe du monde en 1976).

Les grandes nations européennes « out »

L'Euro 2000 a coupé les jambes de l'Angleterre et de l'Allemagne, qui, durant plus de vingt ans (de 1972 à 1996) a dominé le continent européen avec trois titres (deux avec la RFA et un après la réunification) et une place de finaliste en sept éditions. Présentes dans le même groupe, les deux équipes ont été sorties sans gloire par les Portugais et les Roumains, eux-mêmes éliminés par les deux finalistes. Plusieurs raisons ont été évoquées pour expliquer le déclin des jeux anglo-saxon et germanique : parmi celles-ci, l'affaiblissement de l'équipe nationale serait la conséquence de l'ouverture trop large du championnat aux joueurs étrangers suite à l'arrêt Bosman pour les premiers, l'absence d'un système de formation dans les clubs pour les seconds. Si la première raison n'a pas empêché les Italiens de se hisser en finale, la seconde explique la faiblesse de certains footballs.

En prenant en charge l'équipe de France après la victoire en Coupe du monde, Roger Lemerre a décidé de poursuivre l'aventure en retenant l'équipe de 1998. Adjoint d'Aimé Jacquet, Lemerre connaît son groupe. Tout au long des matchs de qualification pour l'Euro 2000 – dans une poule composée de l'Ukraine, de la Russie, de l'Islande, de l'Arménie et d'Andorre – et surtout au cours des matchs amicaux, il procède à quelques changements mais, à l'heure de la publication de la composition des 22 joueurs, c'est l'équipe du Mondial qui est recomposée. Seuls quatre nouveaux font leur apparition : les Bordelais Micoud, Ramé et Wiltord ainsi que le Madrilène Anelka, qui remplacent respectivement Boghossian (blessé), Charbonnier (fâché avec Lemerre), Diomède et Guivarc'h (en baisse de forme). Par rapport à 1998, l'équipe a augmenté son potentiel offensif avec l'éclosion de Thierry Henry et de Nicolas Anelka. Les deux premiers matchs contre le Danemark (3-0) et la République tchèque (2-1) en témoignent. La France étant qualifiée pour les quarts de finale, le dernier match contre les Pays-Bas est l'occasion pour Roger Lemerre

Sylvain Wiltord (de dos n° 13) vient de propulser la balle dans les buts italiens à 42 secondes de la fin du match. Toldo est anéanti, Cannavaro et Nesta baissent les yeux et Thierry Henry est soulagé.





À la 103e minute, David Trezeguet – à plusieurs reprises buteur providentiel des Bleus, par exemple contre l'Islande – donne le coup de grâce aux espoirs italiens.

de faire tourner l'effectif. Sans leurs ténors, les Bleus sont battus 3-2 après avoir mené au score à deux reprises.

Chemin difficile vers la finale

Terminant deuxième de sa poule, la France se voit offrir l'Espagne en quart, puis le Portugal en demi-finale. Une Espagne menée par Raul et Mendieta, puis un Portugal de feu et de finesse sous la houlette de Luis Figo. Ces deux matchs remportés 2 à 1 révèlent une équipe de France solide mais aux débuts de matchs difficiles. Les minutes passant, l'expérience et l'excellente préparation physique aidant, les Bleus ne jouent vraiment leur jeu qu'en seconde mi-temps où leur adresse technique, leur volonté inébranlable, leur solidarité font merveille. Orchestrée par Zidane, la domination française trouve dans les parades de Fabien Barthez l'assurance que les contre-attaques adverses n'iront pas jusqu'au bout. Les deux victoires de cette équipe sont méritées même si la chance a constitué un facteur essentiel dans sa progression.

Contre l'Espagne, menant 2-1, Barthez se voit sanctionner d'un penalty pour une faute anodine à la dernière minute des arrêts de jeu. L'Espagne, gâtée par un second penalty, manque le coche, le tir de Raul s'élevant dans le ciel.

Contre le Portugal, alors qu'il ne reste que trois minutes à jouer et que l'on se dirige vers la séance de tirs au but (les équipes sont à égalité, un but de Henry ayant répondu à un tir exceptionnel de Nuno Gomes), une action française s'achève par un tir de Wiltord détourné du bras par le défenseur portugais Abel Xavier situé devant le but en position de dernier défenseur. L'arbitre M. Benkö désigne le point de corner, mais son arbitre de touche lui signale la faute de main. Le corner est transformé en penalty. Zidane bat Vitor Bahia pris à contre-pied. La France est en finale.

Les vainqueurs de l'impossible

Mais ce n'était rien à côté de ce que la France a vécu au cours de sa seconde finale internationale en deux ans. La magie du Stade de France est loin dans cette enceinte du Kuip de Rotterdam. Pour la seconde fois dans le tournoi, les Bleus sont gênés par le dispositif mis en place pour contrer Zidane et les milieux récupérateurs français. Après un début de match où les Français perdent de nombreux ballons, la seconde partie semble se passer au mieux. Toutefois, les occasions ne sont pas assez tranchantes. L'Italien Delvecchio et le Français Marcel Desailly se livrent un duel de géants. Le score de parité à la mi-temps laisse des espoirs aux deux camps. Mais alors que l'entame française bouscule un temps la Squadra Azzurra, les Italiens réagissent et, après deux corners, ouvrent le score par Delvecchio : une balle donnée par Totti sur talonnade à Pessoto, qui centre. Blanc ne saute pas et Delvecchio seul devant Barthez marque. Durant 35 minutes, la France pousse, Lemerre fait entrer successivement Wiltord, Trezeguet et Pires. Les hommes de l'impossible exploit. Il reste une minute à jouer : Wiltord passe par la gauche et bat Toldo. La France égalise à 42 secondes de la fin du match. Durant les prolongations, la France domine et, à la 103e minute, Pires déborde une nouvelle fois sur la gauche, centre sur Trezeguet, qui reprend victorieusement. La France chavire dans le bonheur. La génération Deschamps exulte.

Penalties et tirs au but

À tous les stades de la compétition, les penalties et les tirs au but ont joué un rôle considérable. Réussis ou ratés, sifflés ou oubliés par les arbitres, ils ont soulevé des polémiques et donné au spectacle une intensité constante. Douteux au détriment de la Turquie (contre l'Italie), de la France (contre la Tchécoslovaquie et l'Espagne) ou flagrants aux dépens de l'Angleterre (contre la Roumanie) et du Portugal (contre la France), ils ont souvent décidé de la qualification. Mais le match le plus étonnant sur ce plan restera la demi-finale Italie-Pays-Bas, qui voit les Néerlandais rater deux penalties (flagrants), puis, lors de l'épreuve des tirs au but, échouer à trois reprises sur le gardien transalpin Toldo. Durant ce match, celui-ci a réussi plusieurs parades décisives.

Quel avenir pour le foot ?

Où va le football ? Depuis son apparition sur la Terre dans la seconde moitié du XIXe siècle, le football ne cesse de bouger, de grandir, de se transformer. Aujourd'hui, on n'imagine plus un seul instant une équipe pratiquant un jeu tout entier voué à l'offensive. Trop gros sont les enjeux politico-financiers lors d'un match de haut niveau. Trop d'intervenants ont des intérêts dans le football, que ce soient des industriels, des télévisions, des radios, des journaux, des multinationales...

L'écrivain Patrick Cauvin et le dessinateur Enki Bilal ont imaginé une compétition dans un stade vide de spectateurs. Depuis plusieurs années, à la suite des affrontements entre hooligans, le sport roi de la planète n'est visible qu'à la télévision.



Alors, régulièrement, reviennent au goût du jour les grandes réformes du football. Pourtant, l'International Board veille à entretenir la tradition et la bonne pratique des règles retenues. Certains pays continuent de pratiquer un sport cousin du football : par exemple, le football australien en Océanie, le football gaélique en Irlande ou encore le football américain aux États-Unis. Mais toute nation membre de la Fédération internationale de football (FIFA) se doit de respecter le règlement pour le jeu, l'équipement, le terrain, le stade, les structures... Donc, aucun souci, le football continuera dans les prochaines années, les prochains siècles à se disputer à onze joueurs par équipe. Le football continuera avec un but à chaque bout du terrain. Mais dans les détails, une commission de la FIFA, appelée joliment « Task Force 2000 », étudie quotidiennement ce que peut devenir le football du XXIe siècle. Parmi les penseurs de cette commission, d'anciens joueurs de renom. Et là, dans un bouillonnement invraisemblable de choses et d'autres, on a évoqué récemment la largeur des buts. Jusqu'alors, les dimensions étaient très précises et uniques : 7,32 m de longueur (mesure intérieure) et 2,44 m entre le bord de la barre transversale et le sol. Mais de nombreux observateurs se lamentent : le football, en cette fin de siècle, n'est pas assez spectaculaire. Et ils pensent connaître la solution pour mettre fin à ce grave problème : il faut que les joueurs marquent plus de buts. Élémentaire, mon cher Watson ! Plus élémentaire encore est le résultat de leurs réflexions. Très simple : d'après ces penseurs du football, il suffit d'agrandir la cage de but. Mais pourquoi donc ne pas y avoir pensé plus tôt ? La solution est tellement évidente qu'elle enchante tous les membres de ladite commission. N'empêche ! Une telle réforme n'enchante pas les amateurs de football, à travers le monde. Le jeu doit garder un esprit, une philosophie. Il ne peut pas être soumis aux variations saisonnières de quelques penseurs en mal d'inspiration, même si la vitesse du jeu, la puissance athlétique des pratiquants sont beaucoup plus grandes qu'il y a cinquante ans.

Autre sujet de réflexion sur la planète ronde : l'arbitre. Depuis son apparition sur le terrain de football, l'homme en noir est la cible de toutes les critiques. C'est une évidence : on lui reprochera toujours d'avantager une équipe par rapport à

l'autre. Et, malheureusement, des cas de corruption chez les arbitres internationaux n'aident pas à lever la suspicion. Il est tellement facile d'«acheter» des hommes au statut amateur et qui perçoivent des défraiements ridiculement bas, murmure la vindicte populaire. Alors, régulièrement, ressurgit l'idée d'un contingent d'arbitres professionnels, d'incorruptibles du sifflet qui pourraient être salariés par la FIFA, les fédérations nationales ou, pourquoi pas, par les clubs eux-mêmes : le tennis, depuis les années 1980, a bien institué l'arbitre professionnel pour les tournois du Grand Chelem et ne manque pas de répéter, à longueur d'année, sa satisfaction. Mais il y a aussi d'autres idées d'évolution qui reviennent de temps à autre. D'abord pour se plier aux besoins de la télévision.

Le spectacle d'abord

Au fil des années, la télévision a pris une place primordiale dans ce sport de convivialité et d'échange qu'est le football. Par exemple, en France, on cite souvent le cas de deux chaînes commerciales, TF1 et Canal Plus, qui n'ont pas hésité à investir des sommes colossales pour s'assurer des exclusivités, l'une pour les matchs internationaux de l'équipe de France, l'autre pour les rencontres du Championnat de France, les deux pour les matchs européens des clubs français. Évidemment, en échange de ces milliards investis, ces télévisions ont des exigences. Horaire de début de match, emplacement des caméras, entrée dans les vestiaires, interviews sur le terrain, tout peut être décidé, réglementé, régimenté par les chaînes télé qui s'arrogent un tel droit pour la seule et simple raison qu'elles paient. Cher. Très cher. En Italie, un industriel et politicien comme Silvio Berlusconi pousse le schéma à l'extrême : propriétaire de chaînes de télévision et président du Milan AC, il pourrait très bien programmer les horaires des matchs de son équipe à l'heure de son choix au seul nom de l'Audimat ; il réussirait ainsi un score élevé et pratiquerait des tarifs de publicité en rapport avec l'audience... Mieux encore, dans les couloirs de certaines chaînes de télévision, on imagine déjà des rencontres à huis clos. Sans le moindre spectateur dans les tribunes. Seulement des caméras et des journalistes pour commenter. Un match de football présenté comme un téléfilm, une dramatique ou une sitcom. Délire de gentils fous en mal d'imagination ? Sûrement pas. Ce stade seulement habité par des caméras et des commentateurs serait la solution au problème du hooliganisme, affirment des esprits éclairés qui ont passé des mois en Grande-Bretagne pour tenter de mettre fin au fléau des violences de supporters. Mais, déjà, d'autres poussent la réflexion : pourquoi ne pas suivre en images et en son, en direct, des matchs de football par l'intermédiaire d'Internet, la toile d'informations mondiale ? Pourquoi ne pas assister, par l'intermédiaire d'Internet ou sur l'un des réseaux télé de «pay per view» (payer pour voir), à une rencontre où le spectateur assis devant son écran d'ordinateur ou de télévision pourrait décider du cours de la partie, du score, de la victoire ? Il serait alors maître du jeu et le hasard disparaîtrait à jamais.



Le football est devenu mixte. Les femmes brillent plus particulièrement au poste de gardien de but. Sandrella Longharelli est l'une d'entre elles. On l'a surnommée «la Panthère» (voir Hors jeu, éditions Autrement, 1987).

Le joueur suisse d'origine bulgare Ernst Zopalev avait un pied plus faible que l'autre. Pour devenir un champion, il a recouru à la greffe d'une jambe électronique. Un tacle trop appuyé et c'est le drame. Carrière brisée et vie raccourcie.





1930-1998

Coup

du

mon







les



es



de

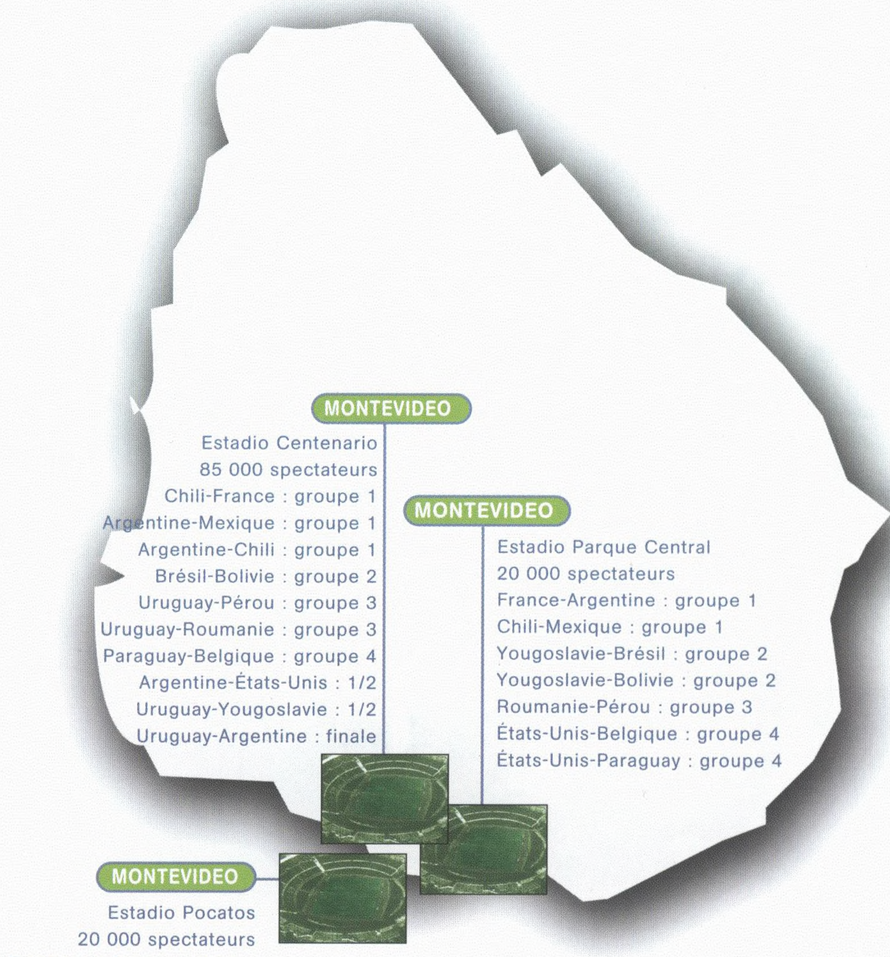


1930	Uruguay
1934	Italie
1938	France
1950	Brésil
1954	Suisse
1958	Suède
1962	Chili
1966	Angleterre
1970	Mexique
1974	Allemagne
1978	Argentine
1982	Espagne
1986	Mexique
1990	Italie
1994	États-Unis
1998	France

Phase finale du 13 au 30 juillet 1930



La première Coupe du monde réunit 435 500 spectateurs.
18 matchs opposent les 13 équipes qualifiées (4 européennes, 7 sud-américaines, 2 nord-américaines).
70 buts ont été marqués (dont 1 penalty) et 1 joueur expulsé.



classement des buteurs

8 buts

Stabile (Argentine)

5 buts

Céa (Uruguay)

4 buts

Subiabre (Chili)

3 buts

Anselmo (Uruguay), Monti (Argentine), Neto (Brésil), Patenaude (États-Unis)

2 buts

Beck (Yougoslavie), Castro et Dorado (Uruguay), Iriarte (Uruguay), McGhee (États-Unis), Maschinot (France), Marjanovic (Yougoslavie), Staucin (Roumanie), Scopelli et Varallo (Argentine), Visintainer (Brésil)

1 but

Barbu (Roumanie), Brown (États-Unis) Carreno (Mexique), M. Evaristo (Argentine), Florié (États-Unis), Langiller et Laurent (France), Lopez (Mexique), Pena (Paraguay), Peucelle (Argentine), F. Rosas et M. Rosas (Mexique), Scarone (Uruguay), Sekulic (Yougoslavie), Souza (Pérou), Tirnanic (Yougoslavie), Vidal (Chili), Vujadinovic (Yougoslavie), Zumelzu (Argentine)

les participants

Europe

Belgique, France, Roumanie, Yougoslavie

Amérique du Sud

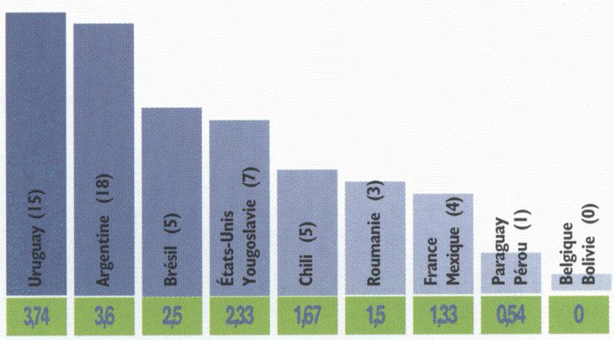
Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Paraguay, Pérou, Uruguay

Amérique du Nord

États-Unis, Mexique

ATTAQUES

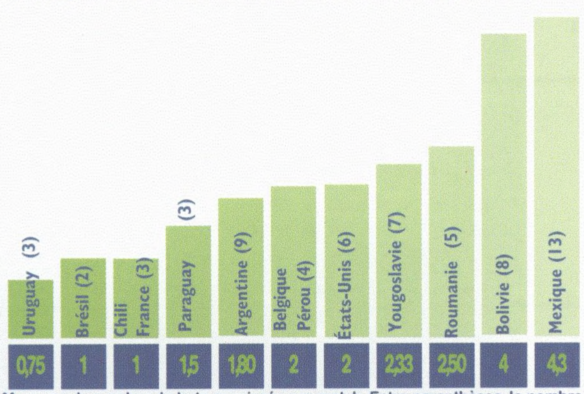
À L'URUGUAY LA MEILLEURE MOYENNE, MAIS L'ARGENTINE EST LA PLUS PROLIFIQUE



Moyenne du nombre de buts marqués par match. Entre parenthèses, le nombre de buts marqués

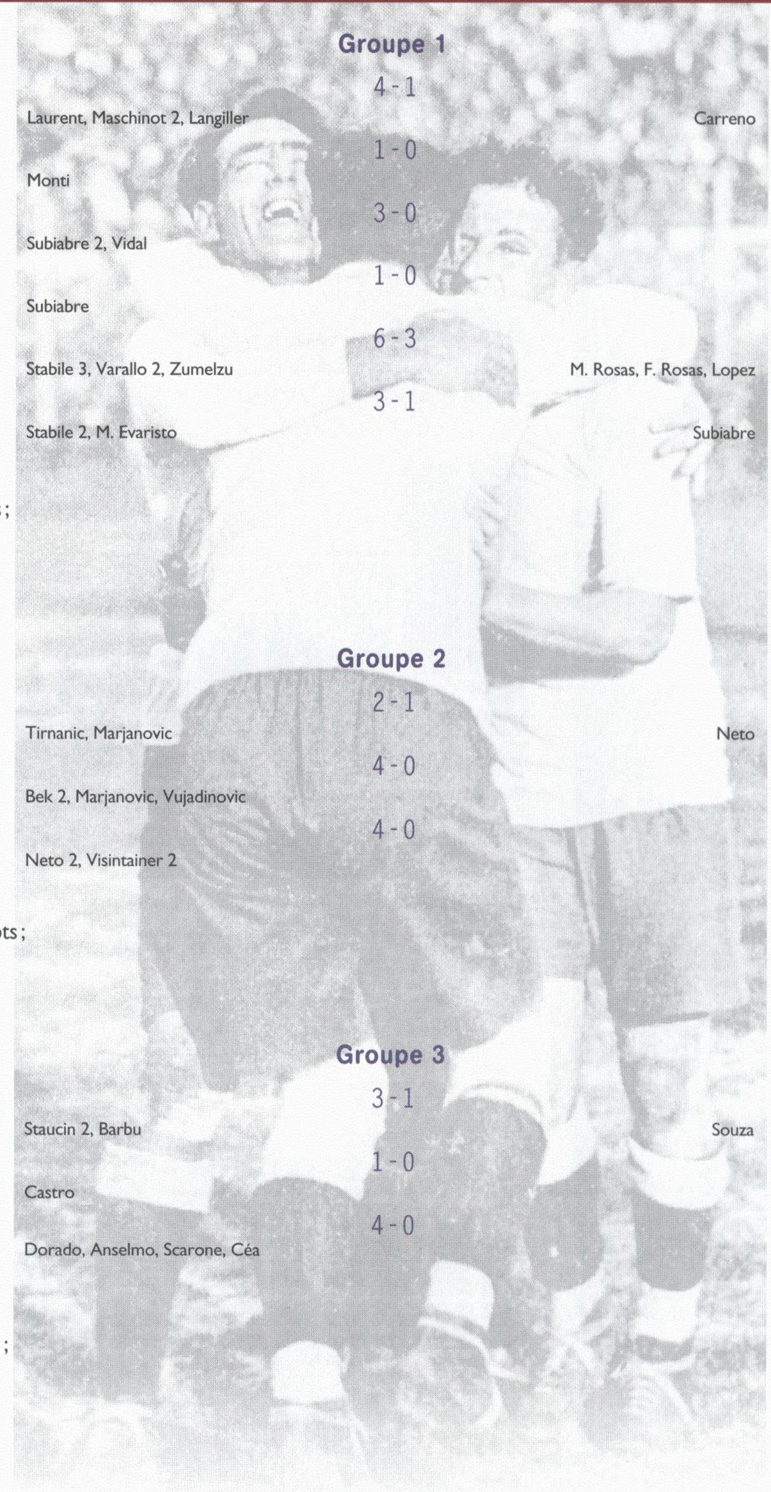
DÉFENSES

TOUJOURS L'URUGUAY EN TÊTE AVEC LA MEILLEURE DÉFENSE



Moyenne du nombre de buts encaissés par match. Entre parenthèses, le nombre de buts encaissés

Premier tour



Groupe 1

France		4-1		Mexique
buts :	Laurent, Maschinot 2, Langiller		Carreno	
Argentine		1-0		France
but :	Monti			
Chili		3-0		Mexique
buts :	Subiabre 2, Vidal			
Chili		1-0		France
but :	Subiabre			
Argentine		6-3		Mexique
buts :	Stabile 3, Varallo 2, Zumelzu		M. Rosas, F. Rosas, Lopez	
Argentine		3-1		Chili
buts :	Stabile 2, M. Evaristo		Subiabre	

Classement :
1. Argentine 6 pts ;
2. Chili 4 pts ;
3. France 2 pts ;
4. Mexique 0 pt

Groupe 2

Yougoslavie		2-1		Brésil
buts :	Tirnanic, Marjanovic		Neto	
Yougoslavie		4-0		Bolivie
buts :	Bek 2, Marjanovic, Vujadinovic			
Brésil		4-0		Bolivie
buts :	Neto 2, Visintainer 2			

Classement :
1. Yougoslavie 4 pts ;
2. Brésil 2 pts ;
3. Bolivie 0 pt

Groupe 3

Roumanie		3-1		Pérou
buts :	Staucin 2, Barbu		Souza	
Uruguay		1-0		Pérou
but :	Castro			
Uruguay		4-0		Roumanie
buts :	Dorado, Anselmo, Scarone, Céa			

Classement :
1. Uruguay 4 pts ;
2. Roumanie 2 pts ;
3. Pérou 0 pt



Premier tour (suite)

Groupe 4

États-Unis 3-0 **Belgique**
buts : Mc Ghee 2, Patenaude

États-Unis 3-0 **Paraguay**
buts : Patenaude 2, Florie

Paraguay 1-0 **Belgique**
but : Pena

Classement :
1. États-Unis 4 pts ;
2. Paraguay 2 pts ;
3. Belgique 0 pt

demi-finales

Argentine 6-1 (1-0) **États-Unis**

buts : Monti (20e, 80e), Scopelli (56e, 85e), Stabile (69e, 87e) — Brown (89e)

l'équipe : Botasso - della Torre, Paternoster, J. Evaristo, Monti, Orlandini, Peucelle, Scopelli, Stabile, Ferreyra, M. Evaristo. — Douglas - Wood, Moorhouse, Gallacher, Tracey, Auld, Brown, Gonzalvez, Patenaude, Florie, Mc Ghee.

Uruguay 6-1 (3-1) **Yougoslavie**

buts : Céa (19e, 66e, 72e), Anselmo (21e, 23e), Iriarte (63e) — Sekulic (4e)

l'équipe : Ballestrero - Nasazzi, Mascheroni - Andrade, Fernandez, Gestido - Dorado, Scarone, Castro, Céa, Iriarte. — Jaksic - Ivkovic, Mihailovic, Arsenijevic, Stefanovic, Dokic, Tirnanic, Marjanovic, Bek, Vujadinovic, Sekulic.

finale

Uruguay 4-2 (1-2) **Argentine**

buts : Dorado (12e), Céa (57e), Iriarte (68e), Castro (89e) — Peucelle (20e), Stabile (37e)

l'équipe : Ballestrero - Nasazzi, Mascheroni - Andrade, Fernandez, Gestido - Dorado, Scarone, Castro, Céa, Iriarte. — Botasso - della Torre, Paternoster - J. Evaristo, Monti, Suarez - Peucelle, Varallo, Stabile, Ferreira, M. Evaristo.

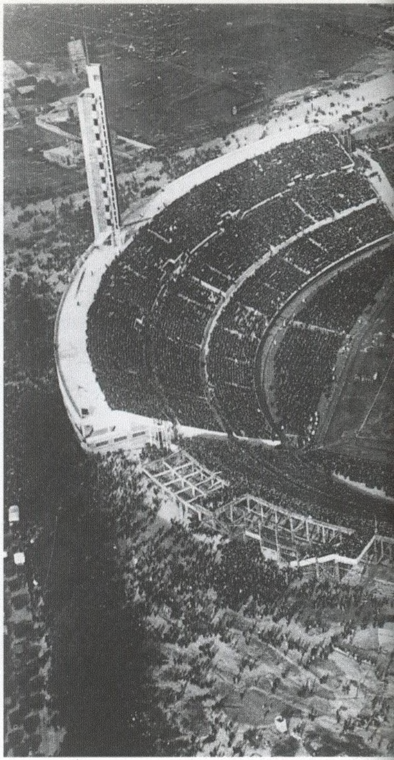
30 juillet 1930, à Montevideo (Estadio Centenario), 80 000 spectateurs
Arbitre : M. Langenus (Belgique)

Le groupe champion du monde était constitué de Andrade José Leandro, milieu - Anselmo Peregrino, attaquant - Ballestrero Enrique, gardien - Capuccini Miguel, gardien - Castro Hector, attaquant - Céa Pedro, attaquant - Dorado Pablo, attaquant - Fernandez Lorenzo, milieu - Gestido Alvaro, milieu - Iriarte Santos, attaquant - Mascheroni Ernesto, défenseur - Nasazzi José, défenseur - Petrone Pedro, attaquant - Scarone Hector, attaquant - Tejera Domingo, défenseur - Urdinaran Santos, attaquant - Suppicci Alberto, entraîneur.

1930

Uruguay

La I^{re} Coupe du monde de football est remportée par le pays hôte



L'avantage de jouer sur son terrain s'est exprimé pleinement lors de cette première compétition mondiale. Un avantage qui se répétera à cinq autres reprises dans l'histoire de la Coupe du monde : en 1934, 1966, 1974, 1978 et 1998.

La création de la Coupe du monde ayant été décidée par la FIFA en 1928, le choix du pays chargé d'organiser la première édition de l'épreuve n'a pas été très longtemps discuté. L'Uruguay a posé sa candidature en s'appuyant sur deux arguments : tout d'abord, son double titre de champion olympique 1924 et 1928 ; ensuite, les fêtes qui vont entourer en juin-juillet 1930 le centenaire de son indépendance. À cette occasion, un stade de 80 000 à 100 000 places sera construit tout spécialement en huit mois au centre de Montevideo.

Reste à connaître les nations participantes. Elles ne seront pas nombreuses du côté européen à manifester leur enthousiasme en raison de la durée du voyage et du séjour. Même si tous les frais sont pris en charge par les Uruguayens. À l'arrivée, ou plutôt au départ, le 21 juin à Villefranche-sur-Mer, quatre équipes européennes seulement embarquent sur le navire *Conte Verde* pour rejoindre Montevideo. Parmi elles, l'équipe de France, qui fera la traversée de quatorze jours en compagnie des sélections belge, roumaine et yougoslave, ainsi que du célèbre chanteur Chaliapine se rendant en tournée en Amérique du Sud...

Ces quatre sélections européennes vont avoir à affronter une redoutable coalition américaine composée de neuf équipes, parmi lesquelles figurent les trois grands, Uruguay, Argentine et Brésil. Les treize concurrents ont été répartis en quatre groupes, dont les premiers seront qualifiés pour les demi-finales.

L'équipe de France vite diminuée

L'équipe de France n'a pas été gâtée qui tombe dans une poule difficile où l'attendent Argentins, Mexicains et Chiliens.

Laurent, premier buteur

C'est un footballeur français, Lucien Laurent, qui a marqué le premier but de l'histoire de la Coupe du monde. Il l'a réussi à la 19^e minute du premier match de la compétition, joué par les Français contre le Mexique (4-1) le 13 juillet dans l'Estadio Pocatos de Montevideo.
Né le 10 décembre 1907 à Saint-Maur-des-Fossés, Lucien Laurent a débuté au CA Paris, avant de jouer au FC Sochaux-Montbéliard, dont il défendait les couleurs en 1930. Il porta ensuite le maillot de Mulhouse, Rennes, Strasbourg, Cannes puis Besançon, dont il devint plus tard l'entraîneur. Il fut 10 fois international de 1930 à 1935.

Elle ouvre le feu de façon encourageante, battant le Mexique par 4 buts à 1, malgré la blessure subie dès la 10^e minute par son gardien Alex Thépot, contraint de céder sa place à son coéquipier le demi Chantrel. Le deuxième match contre l'Argentine doit donc être décisif. Il commence mal pour les Français avec la blessure à la cheville de leur petit attaquant Lucien Laurent qui va traîner la jambe pendant 80 minutes. Pourtant, Thépot multiplie les exploits dans les buts, ses coéquipiers se battent avec un courage, une vitalité et une qualité technique exemplaires. Mais, à neuf minutes de la fin, un coup franc de l'Argentin Monti trompe Thépot et consomme la défaite française dont l'arbitre brésilien avance l'échéance en sifflant la fin du match alors qu'il reste encore pas moins de six minutes à jouer. Six minutes qui seront finalement jouées après une interruption d'un quart d'heure, alors que les Français protestent énergiquement, et que les supporters argentins, fous de joie, ont envahi le terrain pour fêter la victoire de leurs joueurs. En fin de compte, l'équipe de France est éliminée, son troisième match contre le Chili se soldant par une nouvelle défaite (0-1).



Cent mille spectateurs assistent le 13 juillet à la cérémonie d'ouverture de la première Coupe du monde au stade Centenario spécialement construit pour l'occasion. On peut distinguer, sur la piste qui entoure l'aire de jeu, le défilé des treize délégations participantes.



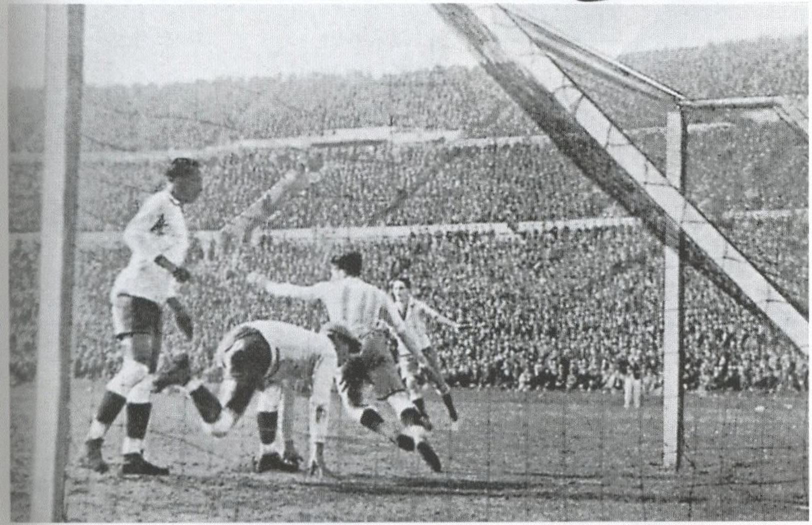
Dès le coup de sifflet final, les joueurs uruguayens se congratulent.
En battant l'Argentine 4 à 2, l'Uruguay est le premier pays champion du monde de football de l'histoire.

Un derby latino-américain

Voilà donc les Argentins lancés vers la finale après avoir sèchement battu en demi-finale une étonnante équipe des États-Unis (6-1). Et comme de leur côté les Uruguayens n'ont laissé aucune chance aux Péruviens et aux Roumains, on se retrouve en famille et en voisins pour une ultime rencontre qui provoque une énorme agitation des deux côtés du Rio de la Plata. Les supporters argentins accourus de Buenos Aires débarquent par milliers à Montevideo, une quinzaine de bateaux faisant la navette entre les deux capitales. Quand l'arbitre belge, M. Langenus, en culotte de golf et casquette, donne le coup d'envoi de ce très chaud derby, le gigantesque Estadio Centenario est plein à ras bord d'une foule évaluée à au moins 80 000 personnes. Pour conjurer les risques d'incidents graves entre partisans des deux camps, aussi bouillants les uns que les autres, une véritable armée de policiers surveille les tribunes d'où partent des centaines de pétards.

Les pétards des Argentins explosent les premiers pour saluer leur équipe qui mène 2-1 à la mi-temps, grâce à un deuxième but réussi par Stabile, en position de hors-jeu selon les Uruguayens. Mais les champions olympiques réagissent au début de la seconde période. Les pétards uruguayens saluent alors le but d'égalisation réussi à la 57e minute par Céa et, peu après, les deux buts d'Iriarte et de Castro qui transforment en triomphe la victoire de la «Céleste» vêtue de bleu.

Ainsi se trouve confirmé le succès remporté contre les mêmes Argentins en finale olympique 1928, et du même coup le titre de premier champion du monde offert en toute justice au football uruguayen.



Malgré ce but de Guillermo Stabile à la 37e minute, les Argentins n'ont pu conserver leur avantage.

Phase finale du 27 mai au 10 juin 1934

La deuxième Coupe du monde réunit 395 000 spectateurs. 17 matchs opposent les 16 équipes qualifiées (12 européennes, 2 sud-américaines, 1 nord-américaine, 1 africaine). 70 buts ont été marqués (dont 3 penalties) et 1 joueur expulsé.





classement des buteurs

4 buts

Conen (Allemagne), Nejedly (Tchécoslovaquie), Schiavo (Italie)

3 buts

Kielholz (Suisse), Orsi (Italie)

2 buts

Abegglen III (Suisse), Fawzi (Égypte), Ferrari (Italie), Hohmann (Allemagne), Horvath (Autriche), Jonasson (Suède), Kobierski (Allemagne), Langara (Espagne), Lehner (Allemagne), Meazza (Italie), Puc (Tchécoslovaquie), Toldi (Hongrie), Voorhoof (Belgique)

1 but

Bellis (Argentine), Bican (Autriche), Dobaï (Roumanie), Donelli (États-Unis), Dunker (Suède), Galatéo (Argentine) Guaita (Italie), Iraragorri (Espagne), Krcil (Tchécoslovaquie), Jean Nicolas (France), Noack (Allemagne), Regueiro (Espagne), Sarosi (Hongrie), Schall, Seszta et Sindelar (Autriche), Smit (Pays-Bas), Sobotka et Svoboda (Tchécoslovaquie), Téléky (Hongrie), Venté (Pays-Bas), Verriest (France), Vincze (Hongrie), Zischek (Autriche)

les participants

Europe

Allemagne, Autriche, Belgique, Espagne, France, Hongrie, Italie, Pays-Bas, Roumanie, Suède, Suisse, Tchécoslovaquie

Amérique du Sud

Argentine, Brésil

Amérique du Nord

États-Unis

Afrique

Égypte

ATTAQUES

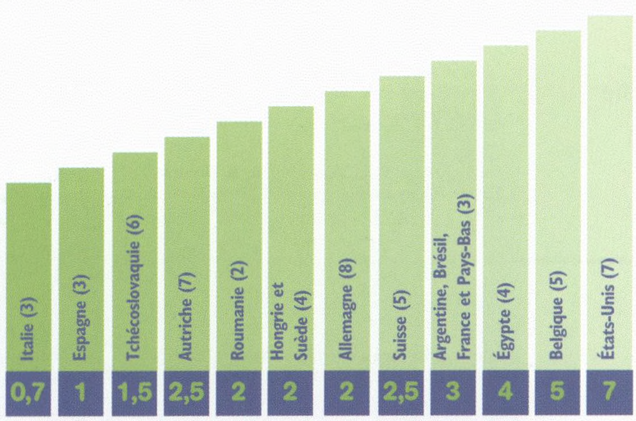
À L'ALLEMAGNE LA MEILLEURE MOYENNE, MAIS L'ITALIE A MARQUÉ LE PLUS DE BUTS



Moyenne du nombre de buts marqués par match. Entre parenthèses, le nombre de buts marqués

DÉFENSES

L'ITALIE S'IMPOSE GRÂCE À SA DÉFENSE DE FER



Moyenne du nombre de buts encaissés par match. Entre parenthèses, le nombre de buts encaissés



huitièmes de finale

Italie	7-1	États-Unis	
buts :	Schiavio 3, Orsi 2, Meazza, Ferrari		Donelli
Tchécoslovaquie	2-1	Roumanie	
buts :	Puc, Nejedly		Dobai
Espagne	3-1	Brésil	
buts :	Iraragorri, Langara 2		Leonidas
Suisse	3-2	Hollande	
buts :	Kielholz 2, Abegglen III		Smit, Vente
Suède	3-2	Argentine	
buts :	Jonasson 2, Kroon		Belis, Galateo
Allemagne	5-2	Belgique	
buts :	Conen 3, Kobierski 2		Voorhoof 2
Autriche	3-2 a.p.	France	
buts :	Sindelar, Schall, Bican		Jean Nicolas, Verriest
Hongrie	4-2	Égypte	
buts :	Toldi 2, Teleky, Vincze		Fawzi 2

quarts de finale

Allemagne	2-1 (0-0)	Suède	
buts :	Hohmann (60e, 63e)		Dunker (82e)
l'équipe :	Kress - Haringer, Busch, Gramlich, Szepan - Zielinski, Lehner, Hohmann, Conen, Siffling, Kobierski.		Rydberg - Axelsson, S. Andersson, Carlsson, Rosen, E. Andersson, Dunker, Jonassen, Gustavssen, Keller, Kroon.
Tchécoslovaquie	3-2 (1-1)	Suisse	
buts :	Svoboda (24e), Sobotka (49e), Nejedly (82e)		Kielholz (18e), Abegglen III (78e)
l'équipe :	Planicka - Zenizek, Ctyroky, Kostalek, Cambal, Krcil, Junek, Svoboda, Sobotka, Nejedly, Puc.		Sechehaye - Minelli, Weiler II, Guinchard, Jaccard, Hufschmid, von Känel, Jaeggi IV, Kielholz, Abegglen III, Jäck.
Autriche	2-1 (1-0)	Hongrie	
buts :	Horvath (8e), Zischek (51e)		Sarosi (60e)
l'équipe :	Platzer - Cisar, Sesta, Wagner, Smistik, Urbanek, Zischek, Bican, Sindelar, Horvath, Viertel.		A. Szabo - Vago, Sternberg, Palotas, Szücs, Szalay, Markos, Avar, Sarosi, Toldi, Kemeny.
Italie	1-1 a.p.(1-1,1-1)	Espagne	
buts :	Ferrari (44e)		Regueiro (30e)
l'équipe :	Combi - Monzeglio, Allemandi, Pizziolo, Monti, Castellazzi, Guaita, Meazza, Schiavio, Ferrari, Orsi.		Zamora - Ciriaco, Quincoces, Cillaurren, Muquerza, Lecue, Lafuente, Irafagorri, Langara, Regueiro, Gorostiza.
Italie	1-0 (1-0)	Espagne	
but :	Meazza (11e)		
l'équipe :	Combi - Monzeglio, Allemandi, Ferraris IV, Monti, Bertolini, Guaita, Meazza, Borel II, Demaria, Orsi.		Zamora - Ciriaco, Quincoces, Cillaurren, Muquerza, Lecue, Lafuente, Irafagorri, Langara, Regueiro, Gorostiza.



demi-finales

Tchécoslovaquie — 3-1 (1-0) — Allemagne

buts : Nejedly (19e, 80e), Krcil (71e) — Noack (62e)

l'équipe : Planicka - Ctyroky, Burger, Kostalek, Cambal - Krcil, Junek, Svoboda, Sobotka, Nejedly, Puc. — Kress - Busch, Haringer, Zielinski, Szepan Bender, Lehner, Siffling, Conen, Noack, Kobierski.

Italie — 1-0 (1-0) — Autriche

but : Guaita (9e)

l'équipe : Combi - Monzeglio, Allemandi, Ferraris IV, Monti - Bertolini, Guaita, Meazza, Schiavio, Ferrari, Orsi. — Platzer - Cisar, Sesta, Wagner, Smistik, Urbanek, Zischek, Bican, Sindelar, Schall, Viertel.

match de classement

Allemagne — 3-2 (3-1) — Autriche

buts : Lehner (25e sec., 42e), Conen (27e) — Horvath (28e), Sesta (54e)

l'équipe : Jakob - Janes, Busch, Zielinski, Münzenberg, Bender, Lehner, Siffling, Conen, Szepan, Heidemann. — Platzer - Cisar, Sesta, Wagner, Smistik, Urbanek, Zischek, Braun, Bican, Horvath, Viertel.

finale

Italie — 2-1 a.p. (0-0, 1-1) — Tchécoslovaquie

buts : Orsi (81e), Schiavio (95e) — Puc (71e)

l'équipe : Combi - Monzeglio, Allemandi - Ferraris IV, Monti, Bertolini, Guaita, Meazza, Schiavio, Ferrari, Orsi. — Planicka - Zemisek, Ctyroky - Kostalek, Cambal, Krcil - Junek, Svoboda, Sobotka, Nejedly, Puc.

entraîneur : Pozzo — Petru

10 juin 1934, à Rome (Stadio Nazionale del PNF), 45 000 spectateurs
Arbitre : M. Eklind (Suède)

Le groupe champion du monde était constitué de : Allemandi Luigi, défenseur - Arcari III Pietro, milieu - Bertolini Luigi, milieu - Borel II Felice Placido, attaquant - Caligaris Umberto, milieu - Castellazzi Armando, milieu - Cavanna Giuseppe, gardien - Combi Giampiero, gardien - Demaria Attilio, attaquant - Ferrari Giovanni, attaquant - Ferraris IV Attilio, milieu - Guaita Enrique, attaquant - Guarisi Anfilogino, attaquant - Masetti Guido, gardien - Meazza Giuseppe, attaquant - Monti Luis, milieu - Monzeglio Eraldo, défenseur - Orsi Raimundo, attaquant - Pizziolo Mario, milieu - Rosetta Virginio, défenseur - Schiavio Angelo, attaquant. - Varglien I Mario, défenseur - Pozzo Vittorio, entraîneur.

Italie

Première participation, première victoire pour la Squadra azzurra

Grâce à son succès populaire, la Coupe du monde en Italie s'impose comme la compétition de football par excellence. Au royaume du calcio et soutenue par le régime mussolinien, la meilleure équipe d'Europe remporte le trophée devant la Tchécoslovaquie après avoir écarté en demi-finale le Wunderteam autrichien.



Lors de la demi-finale contre l'Autriche, l'attaquant italien Angelo Schiavio charge le gardien adverse.

L'Italie n'a eu aucun mal à voir sa candidature acceptée par la FIFA pour l'organisation de la deuxième Coupe du monde, prévue quatre ans après la première, selon le cycle traditionnel olympique. Les Italiens ont présenté des arguments très convaincants : sportivement, leur équipe nationale, la Squadra azzurra, placée sous la direction de Vittorio Pozzo, a dominé le football européen pendant trois ans, ne perdant que 2 des 21 matchs qu'elle a joués de 1931 à 1933. D'autre part, les grandes villes italiennes disposent de stades spacieux et modernes, qu'un public passionné, connaisseur et nombreux emplit régulièrement. Il n'en fallait pas plus pour que la deuxième Coupe du monde débute le 27 mai 1934 au milieu d'un bel enthousiasme populaire.

Seize équipes disputent cette phase finale. Contrairement à 1930, ce sont cette fois les Européens qui se taillent la part du lion avec 12 pays présents, contre 2 seulement aux Sud-Américains, représentés par le Brésil et l'Argentine. Quid de l'Uruguay, tenant du titre ? Les champions du monde 1930 ont décidé de ne pas venir en Italie. Motif officiel : pour rendre la pareille aux Européens, qui avaient déclaré forfait en grand nombre quatre ans plus tôt. En réalité, les Uruguayens n'ont plus la certitude de briller et de dominer la situation comme ils l'ont fait auparavant.

La France avec les honneurs

L'équipe de France, elle, est fidèle au rendez-vous. Le sort ne lui a pas encore été,



L'équipe championne du monde lors des hymnes réunie autour de son capitaine tenant le drapeau tricolore. À sa gauche, le gardien transalpin, Giampero Combi.



Succès financier

La Coupe du monde 1934 a connu sur le plan financier un énorme succès. Les matchs ont rapporté 3 700 000 lires (de l'époque) de recettes. Pour la première fois, des produits publicitaires ont été vendus dans toute l'Italie et même à l'étranger : timbres spéciaux, cigarettes de marque «campionato del mondo». Le produit de la vente de ces cigarettes à lui seul s'est élevé à 100 000 lires. Tout comme les droits de cinéma et de radio.
Les organisateurs italiens ayant habilement réalisé des économies diverses sur les musiques, les invitations et les banquets, le bénéfice net de cette deuxième Coupe du monde a dépassé le million de lires.

Le Duce Benito Mussolini (en uniforme blanc et arborant une casquette) remet un trophée aux vainqueurs.

cette fois, favorable qui lui a offert pour adversaire de son huitième de finale l'un des favoris de l'épreuve, le célèbre «Wunderteam» autrichien, «l'équipe merveilleuse» qui enchante l'Europe depuis trois ans. Pourtant, à Turin, les joueurs français vont frôler l'exploit. Leur avant-centre Jean Nicolas est blessé à la tête dès les premières minutes du match, qu'il jouera dans le brouillard. Mais, à la fin du temps réglementaire, le tableau d'affichage du Stadio Mussolini indique : Autriche 1, France 1. Il faudra un but marqué par l'Autrichien Schall en nette position de hors-jeu, pour sonner le glas des espoirs français. Un but que l'intéressé lui-même reconnaîtra non valable quelques années plus tard. À la fin de la prolongation, l'équipe de France, finalement battue 3-2, est éliminée, mais elle s'en va avec les honneurs. De retour à Paris, elle sera accueillie en gare de Lyon par des milliers de supporters qui porteront en triomphe Thépot, Delfour et Aston.

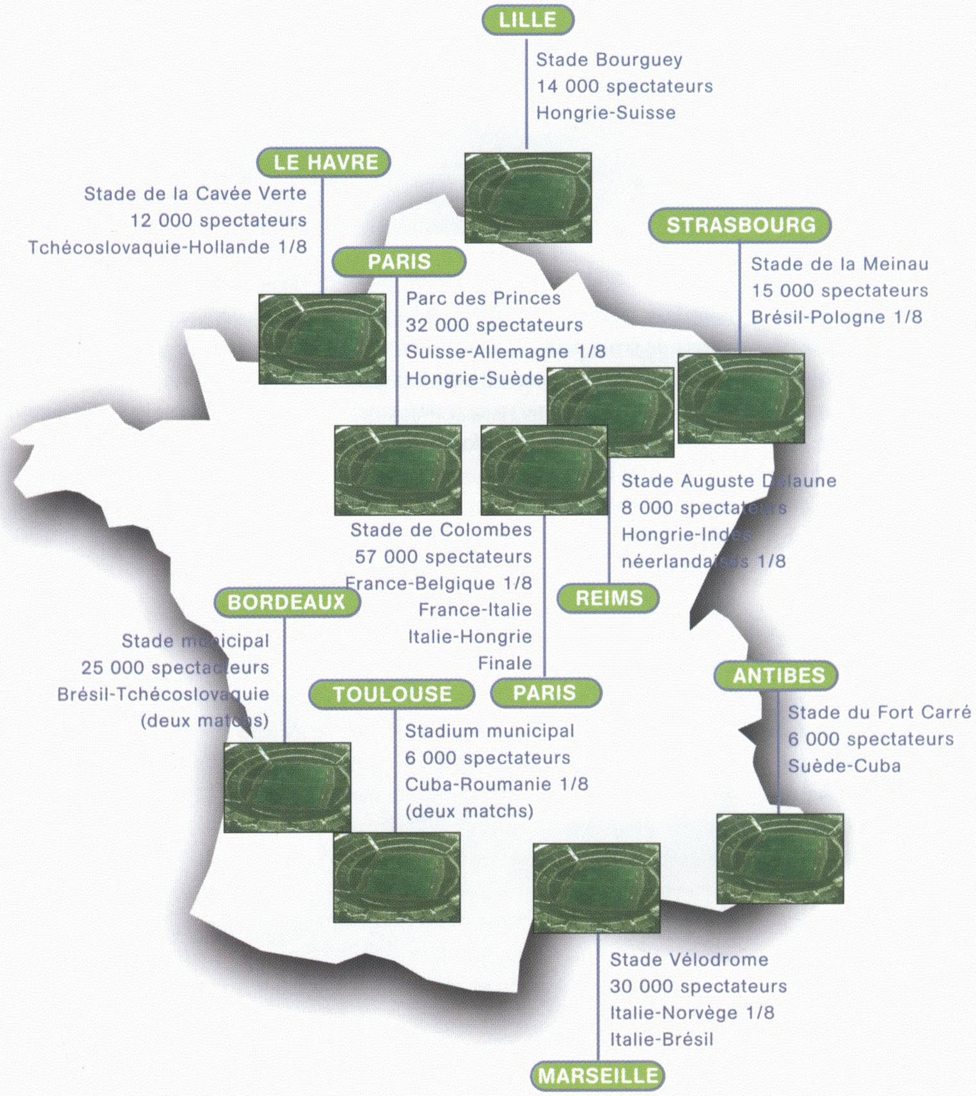
La domination de l'Europe

Huit Européens sont qualifiés pour des quarts de finale dont la tête d'affiche s'annonce passionnante avec un Italie-Espagne, disputé à Florence, qui va se transformer en une véritable épopée du football. Deux matchs sont nécessaires pour départager les deux frères ennemis latins, deux formations constellées de vedettes qui ont noms Meazza, Ferrari, Combi, Zamora, Quincocès. Le premier épisode s'achève, après 120 minutes d'une bataille acharnée, par un match nul (1-1) qui a épuisé les 22 combattants. Pour la deuxième manche, jouée le lendemain, les Italiens ont remplacé cinq joueurs, les Espagnols sept. Il faut un but réussi dès la 12e minute par Meazza pour venir à bout d'une formation espagnole qui s'est battue jusqu'à la limite de ses forces, à l'image de son capitaine Quincocès. Les Azzurri sont désormais imbattables. Certes, en demi-finale à Milan, fatigués, ils souffrent encore mille maux pour écarter la menace autrichienne. Cette fois encore, c'est leur inter droit Meazza qui les sauve (1-0), à la plus grande joie des 60 000 spectateurs qui les ont portés vers le succès. La foule des supporters italiens est encore plus déchaînée le jour de la finale Italie-Tchécoslovaquie qui a lieu dans le Stadio del Partito, sous l'œil de Mussolini, alors que le public ne cesse de scander «Italia-Doutché-Italia-Doutché» en l'honneur de ses joueurs mais aussi de son Duce vénéré... La Squadra azzurra, qui a beaucoup donné jusque-là, a du mal à se mettre en jambes face à une équipe tchécoslovaque froide et calculatrice qui prend l'avantage à la 69e minute par son ailier gauche Puc. Il faut un exploit de l'Italo-Argentin Orsi pour remettre les pendules à l'heure. Et quand l'avant-centre Schiavio arrache le but de la victoire (2-1) au début de la prolongation (95e minute), le stade tout entier explose de bonheur.
La victoire de la Squadra azzurra (amplement méritée d'ailleurs), c'est aussi le triomphe de la nation et de son chef suprême; car déjà la politique s'est glissée dans le sport et sur les terrains.

Phase finale du 4 au 19 juin 1938



La troisième Coupe du monde réunit 483 000 spectateurs. 18 matchs opposent les 15 équipes qualifiées (12 européennes, 1 sud-américaine, 1 centre-américaine et 1 asiatique). 84 buts ont été marqués (dont 2 penalties) et 4 joueurs expulsés.



classement des buteurs

8 buts
Leonidas (Brésil)

7 buts
Szengeller (Hongrie)

5 buts
Piola (Italie)

4 buts
Colaussi (Italie), Sarosi (Hongrie), Wetterstroem (Suède), Willmowski (Pologne)

3 buts
Abegglen III (Suisse), Nyberg, (Suède), Romeo (Brésil)

2 buts
Dobaï (Roumanie), Jonasson (Suède), Maquina (Cuba), Nejedly (Tchécoslovaquie), Jean Nicolas (France), Peracho (Brésil), Titkos (Hongrie)

1 but
H. Andersson (Suède), Baratky (Roumanie), Boucek (Tchécos.), Brikel (Suisse), Brustad (Norvège), Cocaci (Roum.), Ferrari (Italie), Gauchel et Hahnemann (Allemagne), Heisserer (France), Isemborgh (Belgique), Keller (Suède), Kohut (Hongrie), Kopecky et Kostalek (Tchécoslovaquie), Loertscher (Allemagne), Meazza (Italie), Pointek (Pologne), Roberto (Brésil), Socorro (Cuba), Toldi (Hongrie), Tunas (Cuba), Veinante (France), Wallaschek (Suisse)

les participants

Europe

Allemagne, Belgique, France, Hongrie, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Roumanie, Suède, Suisse, Tchécoslovaquie.

Amérique du Sud

Brésil

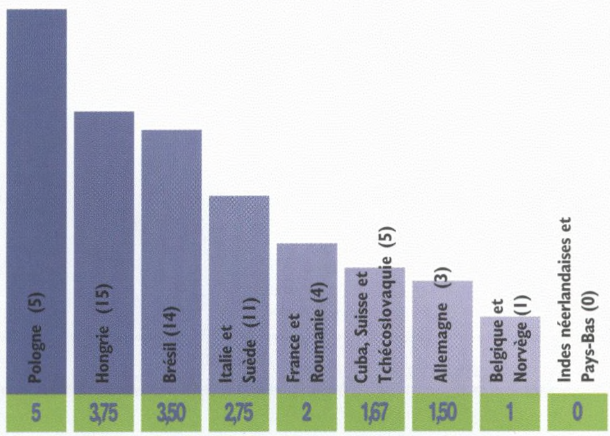
Amérique centrale et Asie

Cuba, Indes néerlandaises

L'Autriche qualifiée a déclaré forfait à la suite de l'Anschluss (mars 1938).

ATTAQUES

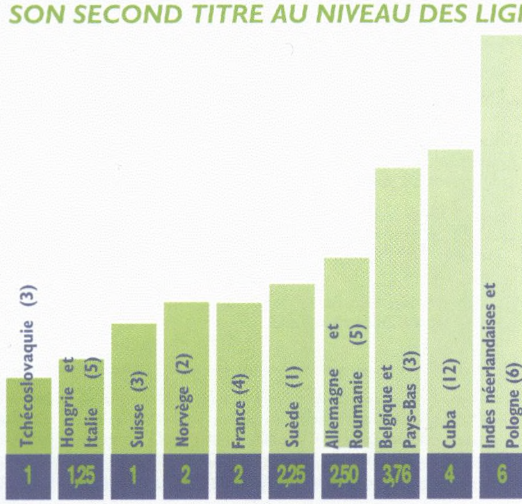
DEUXIÈME ET TROISIÈME, LA HONGRIE ET LE BRÉSIL DEVANCENT L'ITALIE DANS LE DOMAINE OFFENSIF



Moyenne du nombre de buts marqués par match. Entre parenthèses, le nombre de buts marqués

DÉFENSES

DEUXIÈME MEILLEURE DÉFENSE, L'ITALIE ASSURE SON SECOND TITRE AU NIVEAU DES LIGNES ARRIÈRE



Moyenne du nombre de buts encaissés par match. Entre parenthèses, le nombre de buts encaissés



huitièmes de finale

Hongrie	6-0 a.p.		Indes néerlandaises
buts :	Kohut, Sarosi 4, Szengeller		
Suisse	1-1 a.p.		Allemagne
buts :	Abegglen III	Gauchel	
	match rejoué		
Suisse	4-2		Allemagne
buts :	Walaschek, Bickel, Abegglen III 2	Hahnemann, Lörtscher (c.s.c.)	
France	3-1		Belgique
buts :	Veinante, Nicolas 2	Isemborghs	
Brésil	6-5 a.p.		Pologne
buts :	Leonidas 4, Peracio, Romeo	Willimowski 4, Piontek	
Tchécoslovaquie	3-0 a.p.		Hollande
buts :	Kostalek, Boucek, Nejedly		
Italie	2-1 a.p.		Norvège
buts :	Ferrari, Piola	Brustad	
Cuba	3-3 a.p.		Roumanie
buts :	Tunas, Maquina, Sosa	Covaci, Baratki, Dobai	
	match rejoué		
Cuba	2-1		Roumanie
buts :	Socorro, Maquina	Dobai	

quarts de finale

Suède	8-0 (4-0)		Cuba
buts :	H. Andersson (9e), Wetterström (22e, 37e, 44e, 80e), Jonassen (81e), Nyberg (84e), Keller (89e)		
l'équipe :	Abrahamsson - Eriksson, Källgren, Almgren, Jacobsson, Svanström, Wetterström, Keller, H. Andersson, Jonassen, Nyberg.	Carvajales - Barquin, Chorens, Arias, Rodriguez, Berges, Ferrer, Fernandez, Socorro, Tunas, Alonzo.	
Hongrie	2-0 (1-0)		Suisse
buts :	Zsengeller (40e, 90e)		
l'équipe :	Szabo - Koranyi, Biro, Szalay, Turai, Lasar, Sas, Vincze, Sarosi, Zsengeller, Kohut.	Huber - Stelzer, Lehmann, Springer, Vernati, Lörtscher, Amado, Walaschek, Bickel, Abegglen III, Grassi.	
Italie	3-1 (1-1)		France
buts :	Colaussi (7e), Piola (52e, 72e)	Heisserer (8e)	
l'équipe :	Olivieri - Foni, Rava, Serantoni, Andreolo, Locatelli, Biavati, Meazza, Piola, Ferrari, Colaussi.	Di Lorto - Cazenave, Mattler - Bastien, Jordan, Diagne - Aston, Heisserer, J. Nicolas, Delfour, Veinante.	

quarts de finale (suite)

Brésil 1-1 a.p.(1-0,1-1) **Tchécoslovaquie**

buts : Leonidas (30e) — Nejedly (65e)

l'équipe : Walter - Domingas, Machados, Zeze, Martin Alfonsinho, Lopez, Romeo, Leonidas, Peracio, Hercules. — Planicka - Burger, Daucik, Kostalek, Boucek, Kopecky, Riha, Simunek, Ludl, Nejedly, Puc.

expulsion : Machados (89e), Zeze (14e) — Riha (89e)

match rejoué

Brésil 2-1 (0-1) **Tchécoslovaquie**

buts : Leonidas (57e), Roberto (62e) — Kopecky (25e)

l'équipe : Walter - Jahu, Nariz, Britto, Brandao, Algerimo, Roberto, Luisinho, Leonidas, Tim, Patesko. — Burkert - Burger, Daucik, Kostalek, Boucek, Ludl, Horak, Senecky, Kreutz, Kopecky, Rulc.

demi-finales

Italie 2-1 (0-0) **Brésil**

buts : Colaussi (56e), Meazza (60e) — Romeo (87e)

l'équipe : Olivieri - Foni, Rava, Serantoni, Andreolo, Locatelli, Biavati, Meazza, Piola, Ferrari, Colaussi. — Walter - Domingas, Machados, Zeze, Martin Alfonsinho, Lopez, Luisinho, Peracio, Romeo, Patesko.

Hongrie 5-1 (3-1) **Suède**

buts : Zsengeller (19e, 39e, 85e), Titkos (37e), Sarosi (65e) — Nyberg (35e seconde)

l'équipe : Szabo - Koranyi, Biro, Szalay, Turai, Lasar, Sas, Zsengeller, Sarosi, Toldi, Titkos. — Abrahamsson - Eriksson, Källgren, Almgren, Jacobsson, Svanström, Wetterström, Keller, A. Andersson, Jonassen, Nyberg.

match de classement

Brésil 4-2 (1-2) **Suède**

buts : Romeo (44e), Leonidas (63e, 74e), Peracio (80e) — Jonassen (28e), Nyberg (38e)

l'équipe : Batatoes - Domingas, Machados - Zeze, Brandao, Alfonsinho - Roberto, Romeo, Leonidas, Peracio, Patesko. — Abrahamsson - Eriksson, Nilsson, Almgren, Linderholm, Svanström, Persson, H. Andersson, Jonassen, A. Andersson, Nyberg.

finale

Italie 4-2 (3-1) **Hongrie**

buts : Colaussi (5e, 35e), Piola (16e, 82e) — Titkos (7e), Sarosi (70e)

l'équipe : Olivieri - Foni, Rava - Serantoni, Andreolo, Locatelli, Biavatti, Meazza, Piola, Ferrari, Colaussi — Szabo - Polgar, Biro - Szalay, Szucs, Lazar, - Sas, Cincze, Sarosi, Szengeller, Titkos

entraîneur Pozzi — Dietz

19 juin 1938 à Colombes (Stade Olympique) 55 000 spectateurs
Arbitre : M. Capdeville (France)

Le groupe champion du monde était constitué de Andreolo Michele, milieu - Bertoni Sergio, attaquant - Biavati Amedeo, attaquant - Ceresoli Carlo, gardien - Chizzo Bruno, attaquant - Colaussi Gino, attaquant - Donati Aldo, milieu - Ferrari Giovanni, attaquant - Ferraris II Pietro, attaquant - Foni Alfredo, défenseur - Genta Mario, milieu - Locatelli Ugo, milieu. - Masetti Guido, gardien - Meazza Giuseppe, attaquant - Monzeglio Eraldo, défenseur - Olivieri Aldo, gardien - Olmi Renato, milieu - Pasinati Pietro, attaquant - Perrazzolo Mario, milieu - Piola Silvio, attaquant - Rava Pietro défenseur - Serantoni Pietro, milieu - Pozzo Vittorio, entraîneur.

1938

Italie

Deuxième victoire d'affilée pour la Squadra azzurra

L'Italie confirme sa domination sur le football dans la première compétition organisée en France. Les Italiens de Piola, de Meazza et de Ferrari ont battu successivement la France, le Brésil et enfin la Hongrie en finale.



La coupe Jules-Rimet reste toujours italienne.

La troisième Coupe du monde aura lieu en France. Ainsi en a décidé le congrès de la FIFA réuni à Berlin en 1936. C'est sans doute un aimable témoignage de reconnaissance à l'égard de Jules Rimet et de son ami Henri Delaunay, qui ont tant fait pour sa création. En cette année 1938, le football tente de résister aux secousses dramatiques qui bouleversent le monde, de l'Espagne, en proie à une terrible guerre civile, à la Chine, où le canon gronde, en passant par l'Autriche, envahie et annexée par les troupes d'Adolf Hitler. La troisième Coupe du monde sera donc privée de plusieurs sélections comptant parmi les meilleures : Espagne et Autriche pour les raisons qu'on vient d'évoquer, Grande-Bretagne toujours enfermée dans son «splendide isolement», Uruguay et Argentine qui font la mauvaise tête. Ils ne sont donc que quinze au départ de l'épreuve, dont douze Européens devant lesquels Cuba, les Indes néerlandaises et... un mystérieux Brésil semblent ne pas devoir peser lourd.

Pourtant, les huitièmes de finale qui ouvrent le tournoi aux quatre coins de France sur huit stades neufs ou rénovés ménagent déjà quelques surprises avec la qualification des bondissants Cubains contre la Roumanie, et surtout celle d'une équipe brésilienne remarquable, venant à bout (6-5) d'un adversaire polonais récalcitrant, sur la pelouse marécageuse du stade de la Meinau, à Strasbourg, grâce à un diable d'avant-centre appelé Leonidas, auteur de quatre des six buts sud-américains.

La France battue par l'Italie

De son côté, l'équipe de France franchit l'obstacle d'un duel avec une Belgique qui n'a pas toujours été facile à vaincre, mais qui s'incline à Colombes (3-1) sous les coups de Veinante (1-0 à la 35e seconde) et de Jean Nicolas (deux buts).

À Marseille, la Squadra azzurra italienne débute laborieusement contre les athlétiques et opiniâtres Norvégiens (2-1 après prolongation). Tandis qu'au Parc des Princes une sélection hybride austro-allemande quitte le tournoi à l'issue d'une double confrontation (1-1, puis 4-2) avec une formation suisse où brille l'ex-Sochalien Trello Abegglen. Au Havre, enfin, les Tchécoslovaques éliminent les



L'attaquant azzurro Silvio Piola en action. Durant le tournoi, il a marqué à cinq reprises, dont deux doublés contre la France en quart de finale et contre la Hongrie en finale.

Hollandais (3-0 après prolongation) au terme d'une guerre d'usure impitoyable. Les quarts de finale s'annoncent passionnants. Ils vont l'être. Les Français malheureusement ratent leur match contre une Italie méfiante et inquiète. Ils déçoivent les 58 000 spectateurs emplissant le stade olympique de Colombes. Ils pratiquent un football mièvre et désuet, laissant à leurs adversaires la chance de poursuivre leur chemin (3-1) grâce au punch de leur avant-centre Silvio Piola (deux buts).

Le buteur aux pieds nus

Leonidas da Silva, né le 6 septembre 1913, qui joue au club Flamengo de Rio, petit bonhomme bondissant à la peau sombre, surnommé le «Diamant noir», a donc été le meilleur buteur de cette troisième Coupe du monde, avec 8 buts marqués : 4 contre la Pologne, 2 contre la Tchécoslovaquie, 2 contre la Suède. Au cours du premier match contre les Polonais, comme le terrain de la Meinau était devenu marécageux en raison d'un déluge qui s'était abattu sur Strasbourg après la mi-temps, Leonidas décida d'ôter ses chaussures qu'il lança en direction de son entraîneur, préférant alors jouer pieds nus.

Mais M. Eckling, l'arbitre suédois de la rencontre, refusa de le laisser jouer ainsi, appliquant le règlement qui interdisait un tel équipement. Leonidas rechaussa alors ses souliers, ce qui ne l'empêcha pas de marquer deux autres buts décisifs pendant la prolongation.

Un chemin qui va mener l'équipe transalpine une deuxième fois vers la finale. Car le danger, qui aurait pu venir des Brésiliens, a été écarté par les sélectionneurs brésiliens eux-mêmes : en quart de finale, à Bordeaux, contre les Tchécoslovaques, la bataille a été meurtrière, le premier match tournant parfois au combat de rue et les blessés se multipliant de chaque côté, au point que la deuxième manche a été disputée par quinze joueurs nouveaux. Le Brésil s'en est quand même tiré, non sans dégâts.

Pour la demi-finale contre l'Italie, à Marseille, les dirigeants brésiliens commettent alors un péché d'orgueil, une erreur stupide, en voulant réserver pour la finale leurs deux meilleurs attaquants, Leonidas le buteur et Tim le dribbleur. Ce qui fait, bien entendu, le bonheur de la Squadra azzurra, qui l'emporte (2-1) et préserve ses chances de conserver la Coupe.

Ce qu'elle va réussir à l'issue de la finale l'opposant à l'équipe de Hongrie. Celle-ci, sans faire de bruit, a écarté de sa route Indes néerlandaises (6-0), Suisse (2-0) et Suède (5-1). Son football est marqué au sceau d'un style Europe centrale, où le joli geste technique et l'élégance sont préférés à l'efficacité, sous l'influence de deux attaquants brillants, Sarosi et Szengeller. Et comme en matière de réalisme les Italiens sont passés maîtres, les contre-attaques de Piola et de Colaussi (deux buts chacun) font voler en éclats la défense magyare (4-2). La petite victoire en or que remet le président de la République française, M. Albert Lebrun, au capitaine des vainqueurs, Giuseppe Meazza, restera donc en Italie quatre ans de plus.

L'équipe italienne résiste aux attaquants magyars : le gardien Olivieri est aidé par ses deux défenseurs Fani et Rava.



Phase finale du 24 juin au 16 juillet 1950

La quatrième Coupe du monde réunit 1 337 000 spectateurs. 22 matchs opposent les 13 équipes qualifiées (6 européennes, 5 sud-américaines, 2 nord-américaines). 88 buts ont été marqués (dont 3 penalties) et aucun joueur expulsé.





classement des buteurs

9 buts

Ademir (Brésil)

5 buts

Basora (Espagne), Schiaffino (Uruguay)

4 buts

Chico (Brésil), Zarra (Espagne)

3 buts

Cremaschi (Chili), Fatton (Suisse), Ghiggia et Miguez (Uruguay), Jeppson et Palmer (Suède), Tomasevic (Yougoslavie)

2 buts

Andersson (Suède), Baltazar (Brésil), Cajkowski (Yougoslavie), Carapellese (Italie), Friaça et Jaïr (Brésil), Sundkvist (Suède), Zizinho (Brésil)

1 but

Alfredo (Brésil), Bader (Suisse), Bolek (Yougoslavie), Casarin (Mexique), Gaetjens (États-Unis), Igoa (Espagne), López (Argentine), A et F López (Paraguay), Maneca (Brésil), Mannion (Angleterre), Mellberg (Suède), Mortensen (Angleterre), Muccinelli (Italie), Ognjanov (Yougoslavie), Pariani (É-U), Pandolfini (Italie), Perez (Urug.), Prieto et Robledo (Chili), J. Souza (États-Unis), Varella et Vidal (Uruguay), Velasquez (Mexique)

les participants

Europe

Angleterre, Espagne, Italie, Suède, Suisse, Yougoslavie

Amérique du Sud

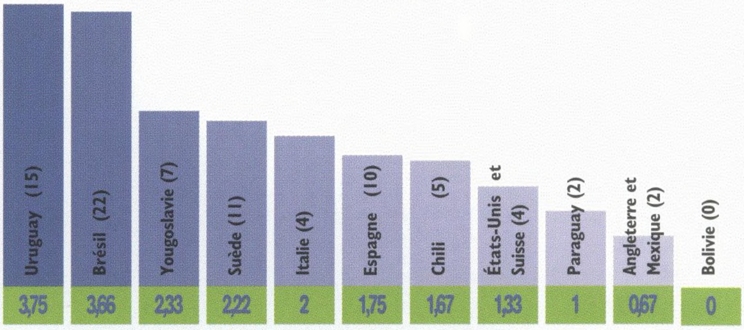
Bolivie, Brésil, Chili, Paraguay, Uruguay

Amérique du Nord

États-Unis, Mexique

ATTAQUES

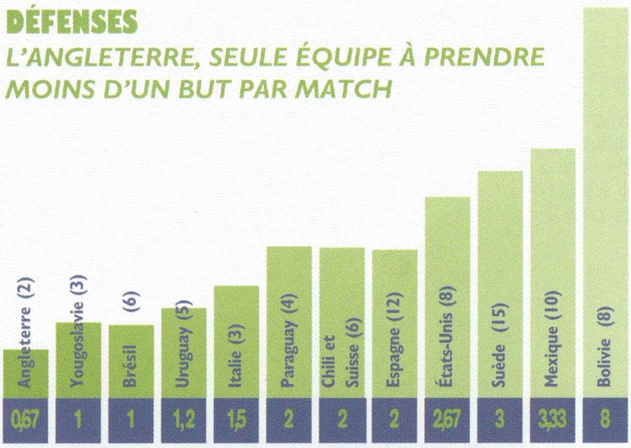
L'URUGUAY EST L'ÉQUIPE LA PLUS EFFICACE DEVANT LE BRÉSIL, À L'ATTAQUE CANON, MEILLEUR TOTAL



Moyenne du nombre de buts marqués par match. Entre parenthèses, le nombre de buts marqués

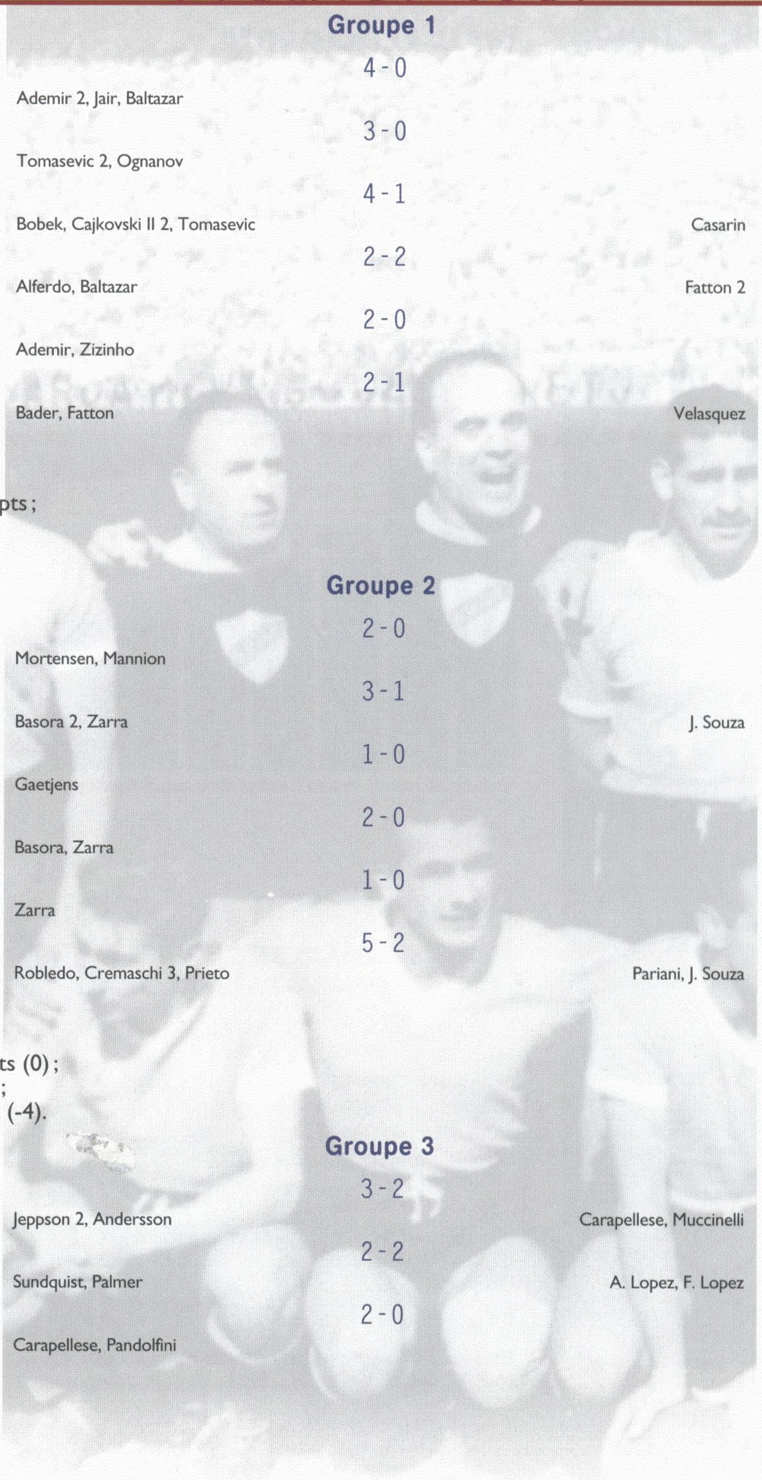
DÉFENSES

L'ANGLETERRE, SEULE ÉQUIPE À PRENDRE MOINS D'UN BUT PAR MATCH



Moyenne du nombre de buts encaissés par match. Entre parenthèses, le nombre de buts encaissés

Premier tour



Groupe 1

Brésil		4-0		Mexique
buts :	Ademir 2, Jair, Baltazar			
Yougoslavie		3-0		Suisse
buts :	Tomasevic 2, Ognanov			
Yougoslavie		4-1		Mexique
buts :	Bobek, Cajkovski II 2, Tomasevic		Casarin	
Brésil		2-2		Suisse
buts :	Alferdo, Baltazar		Fatton 2	
Brésil		2-0		Yougoslavie
buts :	Ademir, Zizinho			
Suisse		2-1		Mexique
buts :	Bader, Fatton		Velasquez	

Classement :
1. Brésil 5 pts ;
2. Yougoslavie 4 pts ;
3. Suisse 3 pts ;
4. Mexique 0 pt.

Groupe 2

Angleterre		2-0		Chili
buts :	Mortensen, Mannion			
Espagne		3-1		États-Unis
buts :	Basora 2, Zarra		J. Souza	
États-Unis		1-0		Angleterre
buts :	Gaetjens			
Espagne		2-0		Chili
buts :	Basora, Zarra			
Espagne		1-0		Angleterre
buts :	Zarra			
Chili		5-2		États-Unis
buts :	Robledo, Cremaschi 3, Prieto		Pariani, J. Souza	

Classement :
1. Espagne 6 pts ;
2. Angleterre 2 pts (0) ;
3. Chili 2 pts (-1) ;
4. États-Unis 2 pt (-4).

Groupe 3

Suède		3-2		Italie
buts :	Jeppson 2, Andersson		Carapellese, Muccinelli	
Suède		2-2		Paraguay
buts :	Sundquist, Palmer		A. Lopez, F. Lopez	
Italie		2-0		Paraguay
buts :	Carapellese, Pandolfini			

Classement :
1. Suède 3 pts ;
2. Italie 2 pts ;
3. Paraguay 1 pt.

Premier tour (fin)

Groupe 4

Uruguay 8-0 **Bolivie**

buts : Perez, Schiaffino 2, Miguez 3, Ghiggia, Vidal

Poule finale

Brésil 7-1 (3-0) **Suède**

buts : Ademir (17e, 37e, 51e, 59e), Chico (39e, 87e), Maneca (85e) — Andersson (67e)

l'équipe : Barbosa - Augusto, Juvenal, Bauer, Danilo, Bigode Maneca, Zizinho, Ademir, Jair, Chico. — K. Svensson - Samuelsson, E. Nilsson, Andersson, K. Nordahl, Gaerd, Sundqvist, Palmer, Jeppson, Skoglund, S. Nilsson.

Uruguay 2-2 (1-2) **Espagne**

buts : Ghiggia (27e), Varela (72e) — Basora (39e, 41e)

l'équipe : Maspoli - M. Gonzales, Tejera, J. Gonzales, Varela, Andrade, Ghiggia, Perez, Miguez, Schiaffino, Vidal. — Ramallets - Alonso, Gonzalvo II, Gonzalvo III, Parra, Puchades, Basora, Igoa, Zarra, Molowni, Gainza.

Brésil 6-1 (3-0) **Espagne**

buts : Ademir (15e, 21e), Chico (29e, 55e), Jair (57e), Zizinho (61e) — Igoa (70e)

l'équipe : Barbosa - Augusto, Juvenal, Bauer, Danilo, Bigode Friaca, Zizinho, Ademir, Jair, Chico. — Ramallets - Alonso, Gonzalvo II, Gonzalvo III, Parra, Puchades, Basora, Igoa, Zarra, Panizo, Gainza.

Uruguay 3-2 (1-2) **Suède**

buts : Schiaffino (39e, 77e), Perez (84e) — Palmer (4e), Jeppson (40e)

l'équipe : Paz - M. Gonzales, Tejera, Gambetta, Varela, Andrade, Ghiggia, Perez, Miguez, Schiaffino, Vidal. — Svensson - Samuelsson, E. Nilsson, Andersson, G. Johansson, Gaerd, Sundqvist, Palmer, Jeppson, Jansson, S. Nilsson.

Suède 3-1 (2-0) **Espagne**

buts : Sundqvist (15e), Melberg (34e), Palmer (79e) — Zarra (82e)

l'équipe : Svensson - Samuelsson, E. Nilsson, Andersson, G. Johansson, Gaerd, Jönsson, Melberg, Rydell, Palmer, Sundqvist. — Eizaguirre - Alonso, Asensi, Silva, Parra, Puchades, Basora, Hernandez, Zarra, Panizo, Juncosa.

Dernier match de la poule finale *

Uruguay 2-1 (0-0) **Brésil**

buts : Schiaffino (68e), Ghiggia (81e) — Friaça (48e)

l'équipe : Maspoli - Matias Gonzales, Tejera - Gambetta, Varela, Andrade - Ghiggia, Perez, Miguez, Schiaffino, Moran. — Barbosa - Augusto, Juvenal, Bauer, Danilo, Bigod[illegible]aca, Zizinho, Ad[illegible]mir - Jair, Chico.

entraîneur : Lopez — Costa,

16 juillet 1950 à Rio de Janeiro (Maracana)2-1 (0-0)
185 000 spectateurs officiels (205 000 officieux); Arbitre : M. Reader (Angleterre)

*** Le tournoi quadrangulaire excluait une finale. Pourtant, le dernier match disputé entre l'Uruguay et le Brésil, déjà assurés des deux premières places, fut considéré comme telle.***

Classement final : 1. Uruguay 5 pts (+ 2) ; 2. Brésil 4 pts (+ 10) ; 3. Suède 2 pts (- 5) ; 4. Espagne 1 pt (- 7).

Le groupe champion du monde était constitué de Andrade Victor Rodriguez, milieu - Gambetta Schubert, milieu - Guiggia Alcides Edgardo, attaquant - Gonzalez Juan Carlos, milieu - Gonzalez Matias, défenseur - Maspoli Roque Gaston, gardien - Miguez Omas Oscar, attaquant - Moran Rubén, attaquant - Paz Anibal, gardien - Perez Julio, attaquant - Schiaffino Juan Alberto, attaquant - Tejera Eusébio, défenseur - Varela Obdulio Jacinto, défenseur - Vidal Ernesto José, attaquant - Britos Julio César, attaquant - Burgueño Juan, attaquant - Martinez William, défenseur - Ortuño Washington, milieu - Pini Rodolfo, milieu - Romero Carlos, attaquant - Torijo Luis Alberto, attaquant - Vilches Héctor, défenseur - Lopez Juan, entraîneur.

Uruguay

Deuxième titre pour la Céleste... vingt ans après

Sur le terrain du rival et voisin brésilien, l'équipe d'Uruguay plonge le Brésil dans la désolation en s'imposant par 2 buts à 1 devant 200 000 spectateurs rassemblés dans le plus grand stade du monde : le Maracana, à Rio de Janeiro.

Pendant sept ans (1939-1946), le football mondial a dû rester en sommeil, endormi qu'il était par les événements dramatiques d'une guerre meurtrière. La paix revenue, les dirigeants de la FIFA peuvent enfin le réveiller. En 1946, le premier congrès de l'après-guerre va être historique : il commence par donner à la Coupe du monde le nom de Jules Rimet, son président depuis vingt-cinq ans. Il enregistre ensuite – quel événement ! – l'adhésion tardive mais spectaculaire des fédérations britannique et soviétique. Il décide enfin de confier l'organisation de la quatrième Coupe du monde au Brésil, révélation de l'épreuve 1938 et domaine du football roi, qui construira tout spécialement à Rio un stade géant de 150 000 places, le Maracana.

La France, éliminée sur le terrain par la Yougoslavie après trois matchs très indécis (1-1, 1-1, 2-3 après prolongation à Florence), est l'objet d'un véritable feuilleton au cours duquel, d'abord heureuse d'être repêchée par la FIFA, elle revient sur sa décision et finit par déclarer forfait. Pas de Français donc, mais, pour la première fois, des Anglais au sein d'une délégation européenne forte de six équipes, dont l'Italie championne, opposée à un groupe de cinq pays sud-américains où figure de nouveau l'Uruguay, revigoré, mais où brille encore par son absence l'Argentine, décimée, il est vrai, par la

Les futurs vainqueurs quelques instants avant la finale.





Le fait d'armes de l'attaquant américain J.N. Gaetjens qui inscrit le but de la victoire des États-Unis contre les Anglais, fondateurs du football. Au premier plan, dépité, le gardien anglais B. Williams.

Un nommé Gaetjens

Joseph Nicolas Gaetjens, né le 19 mars 1924 à Haïti, est devenu le footballeur le plus célèbre des États-Unis et du monde entier le jeudi 29 juin 1950, sur un seul coup de pied qui lui a valu de marquer un but historique au cours du match Angleterre – États-Unis joué dans l'Estadio Independencia de Belo Horizonte devant 12 000 spectateurs. Un but qui consommait l'incroyable défaite de l'Angleterre à l'occasion de ses débuts en Coupe du monde. Gaetjens, qui appartenait au club Brookhattan Football Club de New York, devait ensuite faire carrière professionnelle en France, à Troyes, au Racing Club de Paris puis à l'Olympique d'Alès, avant de retourner en Haïti, où il mourut en 1964.

fuite de ses meilleurs joueurs vers l'Europe. La compétition démarre pour la première fois selon une nouvelle formule championnat, les treize équipes étant réparties en quatre groupes inégaux : deux fois quatre, une fois trois et une fois deux. Les coups de tonnerre ou coups d'éclat secouent aussitôt l'épreuve avec l'élimination de l'Italie, victime d'une brillante formation suédoise dont le calcio va plus tard tirer profit en recrutant ses vedettes, en particulier le célèbre trio milanais Gren-Nordhal-Liedholm. Mais c'est surtout à Belo Horizonte, le jeudi 29 juin, que se produit un véritable gag sportif : la grande Angleterre, qui arrive pleine de morgue et d'ambition, y affronte sourire aux lèvres la modeste sélection des États-Unis. C'est alors que le monde entier est stupéfié en apprenant qu'un but marqué par un certain Gaetjens a provoqué l'incroyable défaite (1-0) de l'Angleterre, celle des Ramsey, Wright, Mannion, Mortensen, Finney, qui comptent parmi les meilleurs joueurs du monde.

L'Uruguay sème la désolation

Le premier tour a confirmé par ailleurs la valeur exceptionnelle de la «seleção» brésilienne et le retour en force de l'Uruguay, favorisé il est vrai par un calendrier rêvé : un seul match pour une victoire écrasante (8-0) sur les Boliviens. Mais il a consacré aussi les possibilités et l'ambition des Suédois et des Espagnols, seuls Européens qualifiés pour un deuxième tour décisif, à jouer en poule là aussi, contre Brésiliens et Uruguayens.

Un deuxième tour qui démarre en fanfare puisque, dès la première rencontre Brésil-Suède à Maracana, devant 150 000 Cariocas déchaînés, la défense scandinave vole en éclats (7-1) sous les coups de l'avant-centre brésilien Ademir, auteur de quatre buts à lui seul. Les Brésiliens paraissent alors foncer tête baissée vers le triomphe final que tout un peuple attend dans la fièvre. D'autant plus que l'Uruguay est tenu en échec (2-2), par une vaillante équipe espagnole, à son tour victime des canonniers brésiliens (6-1), avant que les ex-champions du monde 1930 ne préservent une petite chance de gagner, en s'imposant difficilement devant les Suédois (3-2).

Le 16 juillet 1950, à 15 heures, la gigantesque arène du Maracana déborde de partout ; 200 000 supporters l'ont prise d'assaut depuis le matin, brandissant drapeaux vert et or, banderoles, chantant à tue-tête leur hymne «Brasil ha de ganar» («le Brésil doit gagner»).

Eh oui ! le Brésil doit gagner ! Mais cette Coupe du monde aura été jusqu'à son aboutissement une boîte à surprises et la dernière va être de taille ! L'ultime coup de théâtre éclate avec la défaite du Brésil (2-1, but victorieux de Ghiggia à la 81e minute), provoquant dans tout le pays un véritable deuil national. Le stade est tout à coup silencieux, 200 000 spectateurs souvent en pleurs assistent atterrés à la remise de la coupe que Jules Rimet tend au capitaine uruguayen Obdulio Varela. Près de ce dernier rit et chante son coéquipier Victor Andrade, demi gauche de cette équipe 1950, qui vient de rejoindre dans l'histoire de la Coupe du monde son oncle José Leandro Andrade, demi droit des champions du monde 1930.

Le président de la FIFA Jules Rimet (à droite), créateur de la Coupe du monde, remet le trophée au capitaine uruguayen Obdulio Varela.

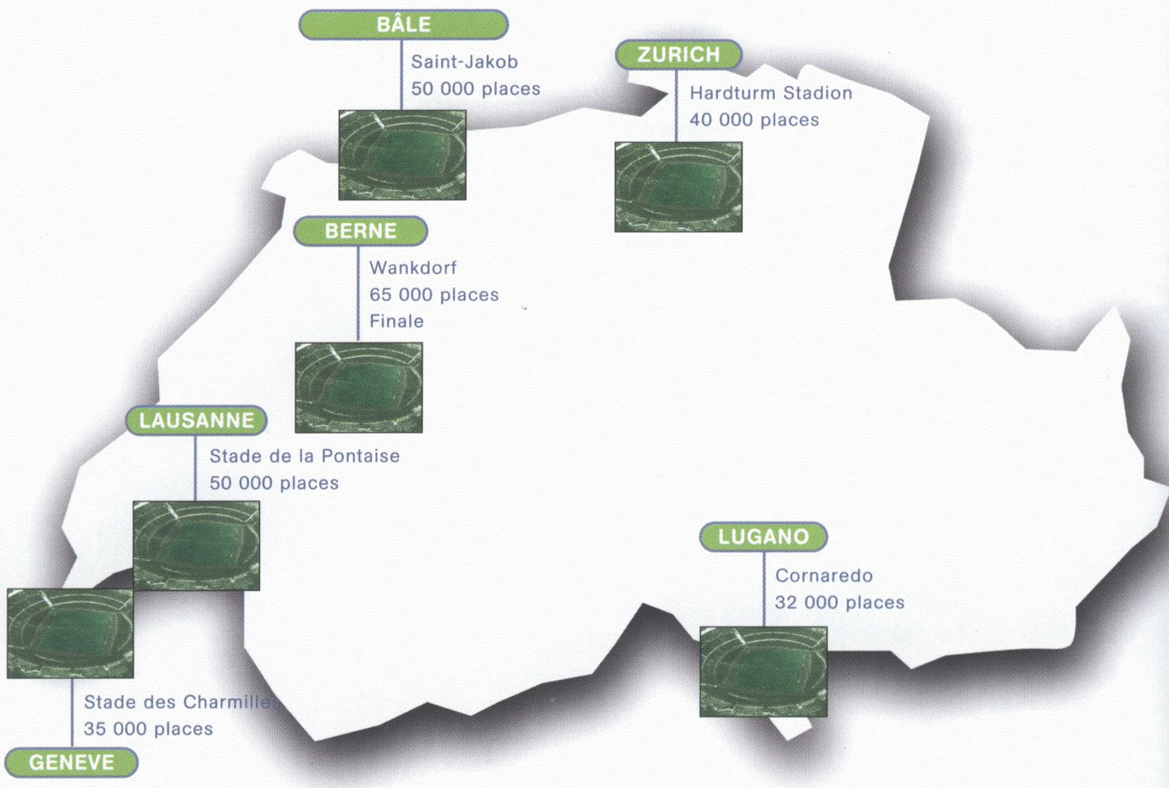


Suisse

Phase finale du 16 juin au 4 juillet 1954



La cinquième Coupe du monde réunit 943 000 spectateurs. 26 matchs opposent les 16 équipes qualifiées (12 européennes, 2 sud-américaines, 1 nord-américaine et 1 asiatique). 140 buts ont été marqués. C'est la plus forte moyenne de buts par match (5,38) de l'histoire du tournoi.



classement des buteurs

11 buts

Kocsis (Hongrie)

6 buts

Morlock (Allemagne, RFA), Probst (Autriche)

5 buts

Hügi (Suisse)

4 buts

Ballamann (Suisse), Borgès (Uruguay), Hidegkuti et Puskas (Hongrie), Rahn, Schäfer et O.Walter (RFA)

3 buts

Anoul (Belgique), Burhan (Turquie), Czibor (Hongrie), Hohberg (Uruguay), Lofthouse (Angleterre), Miguez (Uruguay), Stojaspal et Wagner (Autriche), Suat (Turquie), F. Walter (Allemagne, RFA)

2 buts

Abbadie (Uruguay), Broadis (Angleterre), Didi (Brésil), Julinho (Brésil), A. Körner (Autriche), Lantos (Hongrie), Lefter (Turquie), Ocwirck (Autriche), Palotas (Hongrie), Pinga (Brésil), Schiaffino (Uruguay)

1 but

Ambrois (Uruguay), Balcazar (Mexique), Balcazar (Brésil), Boniperti (Italie), Coppens (Belgique), Erol (Turquie), Fatton (Suisse), Finney (Angleterre), Frignani (Italie), Galli (Italie), Hermann et Klodt (RFA), Kopa (France), Lorenzi (Italie), Milutinovic (Yougoslavie), Mullen (Angleterre), Mustafa (Turquie), Naranjo (Mexique), Nesti (Italie), Pandolfini(Italie), Pfaff (Allemagne, RFA), D. Santos (Brésil), Toth (Hongrie), Vincent (France), Varela (Uruguay), Wilshaw (Angleterre), Zebec (Yougoslavie)

les participants

Europe

Angleterre, Allemagne (RFA), Autriche, Belgique, Écosse, France, Hongrie, Italie, Suisse, Tchécoslovaquie, Turquie, Yougoslavie

Amérique du Sud

Brésil, Uruguay

Amérique du Nord

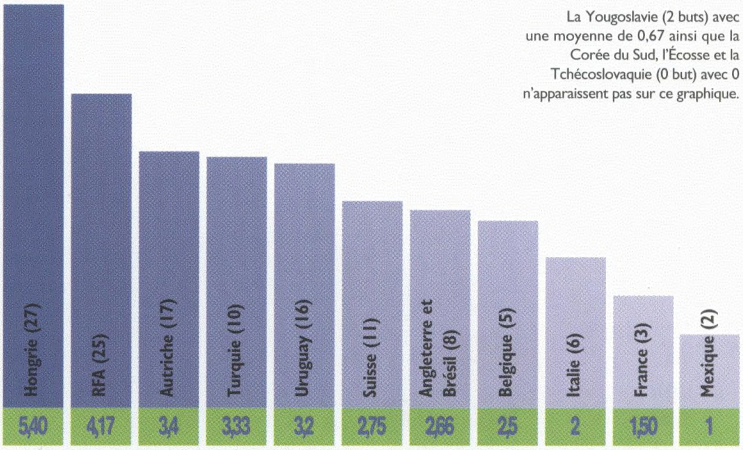
Mexique

Asie

Corée du Sud

ATTAQUES

LES FINALISTES SE SONT IMPOSÉS GRÂCE À LEURS ATTAQUES. RECORD ABSOLU ET RELATIF POUR LA HONGRIE

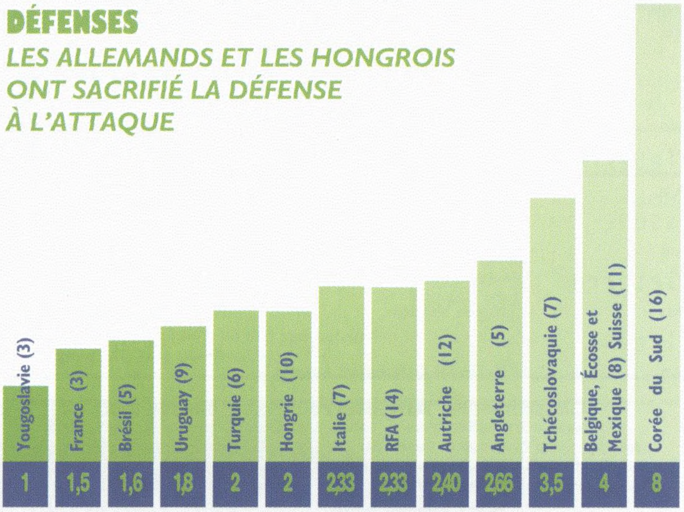


La Yougoslavie (2 buts) avec une moyenne de 0,67 ainsi que la Corée du Sud, l'Écosse et la Tchécoslovaquie (0 but) avec 0 n'apparaissent pas sur ce graphique.

Moyenne du nombre de buts marqués par match. Entre parenthèses, le nombre de buts marqués

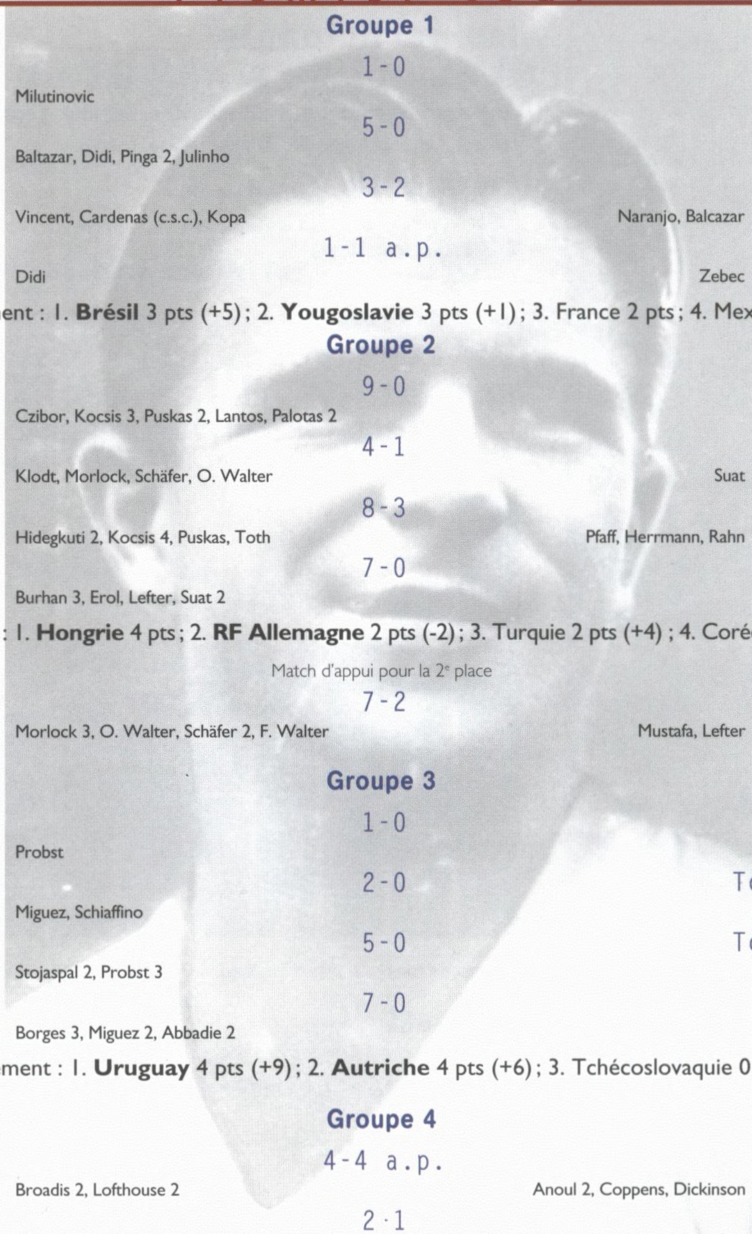
DÉFENSES

LES ALLEMANDS ET LES HONGROIS ONT SACRIFIÉ LA DÉFENSE À L'ATTAQUE



Moyenne du nombre de buts encaissés par match. Entre parenthèses, le nombre de buts encaissés

Premier tour



Groupe 1

Yougoslavie		1-0		France
but :	Milutinovic			
Brésil		5-0		Mexique
buts :	Baltazar, Didi, Pinga 2, Julinho			
France		3-2		Mexique
buts :	Vincent, Cardenas (c.s.c.), Kopa		Naranjo, Balcazar	
Brésil		1-1 a.p.		Yougoslavie
buts :	Didi		Zebec	

Classement : 1. **Brésil** 3 pts (+5) ; 2. **Yougoslavie** 3 pts (+1) ; 3. France 2 pts ; 4. Mexique 0 pt

Groupe 2

Hongrie		9-0		Corée du Sud
buts :	Czibor, Kocsis 3, Puskas 2, Lantos, Palotas 2			
RF Allemagne		4-1		Turquie
buts :	Klodt, Morlock, Schäfer, O. Walter		Suat	
Hongrie		8-3		RF Allemagne
buts :	Hidegkuti 2, Kocsis 4, Puskas, Toth		Pfaff, Herrmann, Rahn	
Turquie		7-0		Corée du Sud
buts :	Burhan 3, Erol, Lefter, Suat 2			

Classement : 1. **Hongrie** 4 pts ; 2. **RF Allemagne** 2 pts (-2) ; 3. Turquie 2 pts (+4) ; 4. Corée du Sud 0 pt

Match d'appui pour la 2e place

RF Allemagne		7-2		Turquie
buts :	Morlock 3, O. Walter, Schäfer 2, F. Walter		Mustafa, Lefter	

Groupe 3

Autriche		1-0		Écosse
but :	Probst			
Uruguay		2-0		Tchécoslovaquie
buts :	Miguez, Schiaffino			
Autriche		5-0		Tchécoslovaquie
buts :	Stojaspal 2, Probst 3			
Uruguay		7-0		Écosse
buts :	Borges 3, Miguez 2, Abbadie 2			

Classement : 1. **Uruguay** 4 pts (+9) ; 2. **Autriche** 4 pts (+6) ; 3. Tchécoslovaquie 0 pt (-7);

Groupe 4

Angleterre		4-4 a.p.		Belgique
buts :	Broadis 2, Lofthouse 2		Anoul 2, Coppens, Dickinson	
Suisse		2-1		Italie
buts :	Ballaman, Hügi		Boniperti	
Angleterre		2-0		Suisse
buts :	Mullen, Wilshaw			
Italie		4-1		Belgique
buts :	Pandolfini, Galli, Frigani, Lorenzi		Anoul	

Classement : 1. **Angleterre** 3 pts ; 2. **Suisse** 2 pts (-1) ; 3. Italie 2 pts (+2) ; 4. Belgique 1 pt

Match d'appui pour la 2e place

Suisse		4-1		Italie
buts :	Hügi 2, Ballaman, Fatton		Nesti	

quarts de finale

Autriche 7-5 (5-4) **Suisse**

	Autriche	Suisse
buts :	Wagner (25e, 28e, 53e), A. Körner (26e, 34e), Ocwirk (32e), Probst (77e)	Ballaman (16e, 37e), Hügi (17e, 19e), Hanappi (60e)
l'équipe :	Schmied - Hanappi, Barschandt, Ocwirk, Happel, Koller, R. Körner, Wagner, Stojaspal, Probst, A. Körner.	Parlier - Neury, Kernen, Eggimann, Bocquet, Casali I, Antenen, Vonlanthen, Hügi II, Ballaman, Hanappi, Fatton.

Uruguay 4-2 (2-1) **Angleterre**

	Uruguay	Angleterre
buts :	Borges (5e), Varela (38e), Schiaffino (46e), Ambrois (77e)	Lofthouse (15e), Finney (68e)
l'équipe :	Maspoli - Santamaria, Martinez, Andrade, Varela, Cruz, Abbadie, Ambrois, Miguez, Schiaffino, Borges.	Merrick - Staniforth, Byrne, Mc Garry, Wright, Dickinson, Matthews, Broadis, Lofthouse, Wilshaw, Finney.

RF Allemagne 2-0 (1-0) **Yougoslavie**

	RF Allemagne	Yougoslavie
buts :	Rahn (10e), Horvat (86e)	
l'équipe :	Turek - Laband, Kohlmeyer, Eckel, Liebrich, Mai, Rahn, Morlock, O. Walker, F. Walter, Schäfer.	Beara - Stankovic, Crnkovic, Cajkovski I, Horvat, Boskov, Milutinovic, Mitic, Bobek, Vukas, Zebec.

Hongrie 4-2 (2-1) **Brésil**

	Hongrie	Brésil
buts :	Hidegkuti (4e), Kocsis (7e, 88e), Lantos (60e)	Djalma Santos (18e), Julinho (66e)
l'équipe :	Grosics - Buzanszky, Lantos, Bozsik, Lorant, Zakarias, M. Toth, Kocsis, Hidegkuti, Czibor, J. Toth.	Castilho - D. Santos, N. Santos, Brandaozinho, Pinheiro, Bauer, Julinho, Didi, Indio, Tozzi, Humberto, Maurinho.
expulsion :	Bozsik (71e)	N. Santos (71e)

demi-finales

RF Allemagne 6-1 (1-0) **Autriche**

	RF Allemagne	Autriche
buts :	Schäfer (31e), Morlock (31e), F. Walter (56e, 65e), O. Walter (47e, 89e)	Probst (52e)
l'équipe :	Turek - Posipal, Kohlmeyer, Eckel, Liebrich, Mai, Rahn, Morlock, O. Walter, F. Walter, Schäfer.	Zeman - Hanappi, Schleger, Ocwirk, Happel, Koller, R. Körner, Wagner, Stojaspal, Probst, A. Körner.

Hongrie 4-2 a.p.(1-0,2-2) **Uruguay**

	Hongrie	Uruguay
buts :	Czibor (12e), Hidegkuti (47e), Kocsis (109e, 117e)	Hohnberg (76e, 87e)
l'équipe :	Grosics - Buzanszky, Lantos, Bozsik, Lorant, Zakarias, Budai, Kocsis, Palotas, Hidegkuti, Czibor,	Maspoli - Santamaria, Martinez, Andrade, Carballo, Cruz, Souto, Ambrois, Schiaffino, Hohberg, Borges

match de classement

Autriche 3-1 (1-1) **Uruguay**

	Autriche	Uruguay
buts :	Stojaspal (16e), Cruz (59)csc, Ocwirk (79e)	Hohberg (21e)
l'équipe :	Schmied - Hanappi, Kollmann, Barschandt - Ocwirk, Koller - R. Körner, Wagner, Dienst, Stojaspal, Probst.	Maspoli - Santamaria, Martinez, Andrade, Carballo, Cruz, Abbadie, Hohberg, Mendez, Schiaffino, Borges.

finale

Allemagne (RFA) 3-2 (2-2) **Hongrie**

	Allemagne (RFA)	Hongrie
buts :	Morlock (11e), Rahn (18e, 84e)	Puskas (6e), Czibor (9e)
l'équipe :	Turek - Posipal, Liebrich, Kohlmeyer - Eckel, Mai, Rahn, Morlock, O. Walter, F. Walter, Schäfer.	Grosics - Buzansky, Lorant, Lantos - Bozsik, Zakarias - Czibor, Kocsis, Hidegkuti, Puskas, Toth J.
entraîneur :	Herberger	Sebes

4 juillet 1954 à Berne (Wankdorf) 60 000 spectateurs
Arbitre : M. Ling (Angleterre).

Le groupe champion du monde était constitué de Bauer Hans, défenseur - Eckel Horst, milieu - Hermann Richard, attaquant - Kohlmeyer Werner, défenseur - Klodt Bernhard, attaquant - Kwiatkowski Heinz, gardien - Laband Fritz, défenseur - Liebrich Werner, défenseur - Mai Karl, défenseur - Mebus Paul, défenseur - Morlock Maximilian, milieu - Pfaff Alfred, milieu - Posipal Josef, défenseur - Rahn Helmut, attaquant - Schäfer Hans, attaquant - Turek Anton, gardien - Walter Fritz, milieu - Walter Ottmar, attaquant - Heinz Kubsch, gardien - Herbert Erhard, défenseur - Karl-Heinz Metzner, attaquant - Ulrich Biesinger, attaquant - Herberger Josef, entraîneur.

1954

Allemagne

Premier triomphe sportif allemand depuis 1945

Battus 8 à 3 au premier tour par les fantastiques joueurs hongrois emmenés par Ferenc Puskas, les Allemands réussissent à remporter le match qu'il ne fallait pas perdre face à ces mêmes Hongrois (3-2).

Ce 4 juillet 1954, il pleut dru sur le Wankdorf de Berne qui accueille la finale de la cinquième Coupe du monde et s'apprête à fêter la grande équipe de Hongrie. Qui pourrait imaginer, en effet, que les Hongrois ne seront pas sacrés à l'issue de ce match annoncé comme une simple formalité ? Personne n'a oublié que leur adversaire du jour, la RFA, les Hongrois l'ont déjà écrasé au premier tour, sur le score de 8-3. Alors... Et puis, cette équipe de Hongrie a été la première à battre l'Angleterre à Wembley, en 1953. Invaincue depuis 31 matchs, elle possède les meilleurs attaquants du monde, avec Kocsis (4 buts à lui seul contre les Allemands), Puskas, Hidegkuti.

Pourtant, parce que justement il s'agit de l'Allemagne, il y aurait grand intérêt à se méfier. Pour la toute jeune République fédérale, l'apparition de ses footballeurs en finale de Coupe du monde, moins de dix ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, représente un événement de première grandeur : l'Allemagne est de nouveau acceptée au concert des nations. Ce sentiment pousse les footballeurs comme tout le pays. Certes, ils n'additionnent pas autant de talents que la superbe Hongrie. Mais ils sont la somme aboutie de onze énergies soudées par la même volonté et par les difficultés de leur parcours. Pendant que les Hongrois volaient de succès en démonstration (25 buts marqués en quatre matchs !) et finissaient par accomplir ce qui paraissait le plus délicat, à savoir venir à bout des deux grandes équipes sud-américaines, le Brésil et l'Uruguay, les Allemands devaient lutter ferme après leur défaite initiale contre les Hongrois, et avoir recours à un match de barrage contre la Turquie en fin de premier tour.

La Hongrie si près du but

Néanmoins, en demi-finale, leur triomphe contre l'Autriche (6-1) a démontré leur forme ascendante, tandis que la Hongrie a dû se passer de son grand attaquant, Ferenc Puskas, blessé lors du premier match contre les Allemands. Il fait sa rentrée pour la finale, mais est-ce une bonne chose ?

La remontée allemande prend tournure. Menés 2-0 après huit minutes de jeu, les Allemands de l'Ouest, par l'entremise de leur milieu de terrain Maximilian Morlock, réduisent l'écart dès la 10e minute.





Sous l'œil de l'arbitre anglais M. Ling, les Allemands se lancent à l'assaut du but défendu par le gardien hongrois Grosics. Ce dernier s'inclinera à trois reprises devant M. Morlock et Helmut Rahn (deuxième à partir de la gauche).

Au bout de dix minutes, ces quelques questions ne semblent plus de mise. Puskas a marqué d'entrée, la Hongrie mène 2-0 et la démonstration du premier tour se répète. Les Allemands ne perdent pas pied cependant et, à leur tour, marquent deux fois rapidement. Et là, c'est le mental des Hongrois, étonnés par cette résistance, qui en prend un coup. La finale devient un combat d'une grande âpreté et, à ce jeu-là, les Allemands sont les plus résistants. À six minutes de la fin, le robuste Rahn marque un troisième but. Celui de la victoire insoupçonnée. Six minutes perdues pour quatre ans d'invincibilité et la Hongrie ne sera pas championne du monde. Le drapeau allemand flotte au sommet du football international. L'événement marquera toute la nation, au point que, vingt-cinq ans plus tard, le grand cinéaste Rainer Werner Fassbinder situera la scène finale de son film *le Mariage de Maria Braun* le jour de cette historique victoire.

L'attaquant hongrois Ferenc Puskas, surnommé le « major galopant », fut l'âme de la meilleure équipe du monde des années 1950. Après la révolution de 1956, il s'exila et fit une brillante carrière en Espagne (Real de Madrid).

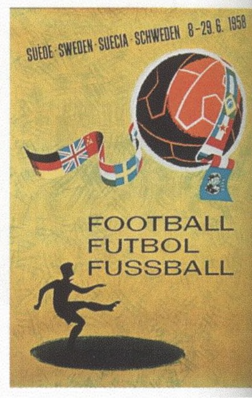


La foire aux buts

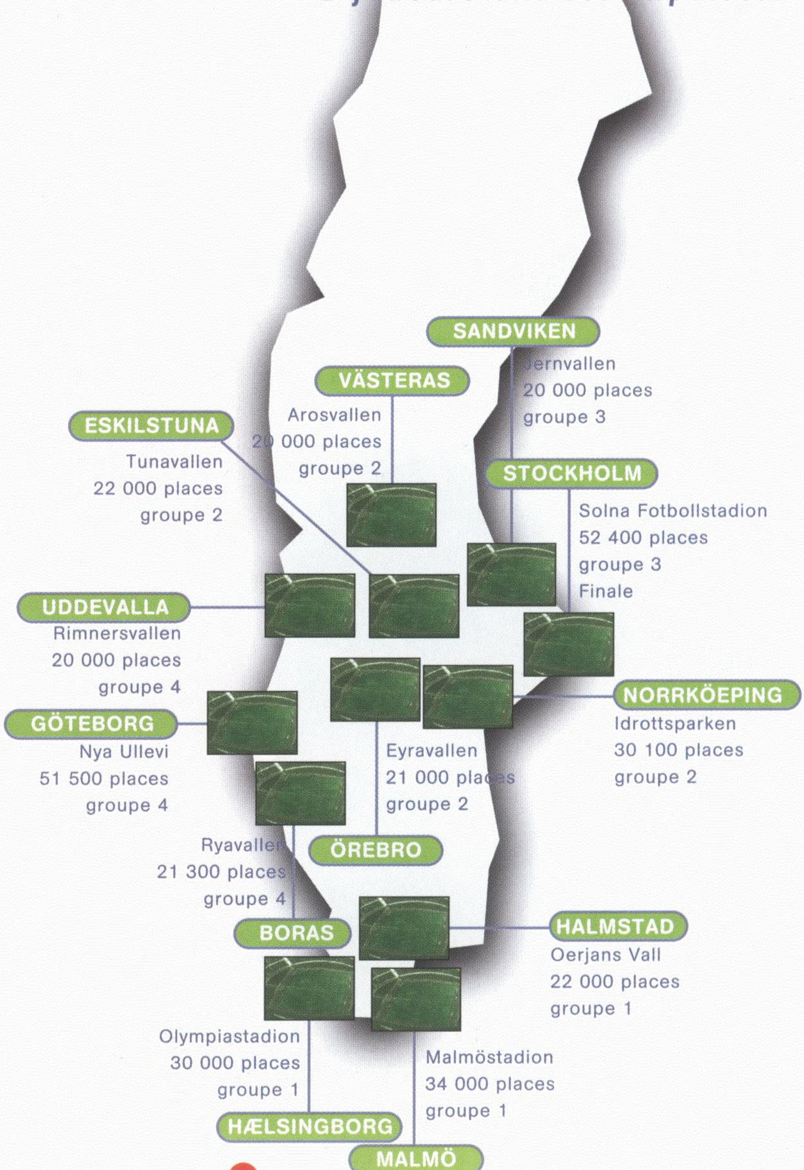
La Coupe du monde de 1954 restera comme la plus prolifique en buts marqués (140). Aucun des 26 matchs ne s'est terminé sur un 0-0, et les spectateurs de huit rencontres ont vu plus de six buts : Autriche-Suisse (quart de finale) 7-5, Hongrie-Corée du Sud (premier tour) 9-0, Hongrie-RFA (premier tour) 8-3, RFA-Turquie (barrage) 7-2, Angleterre-Belgique (premier tour) 4-4, Turquie-Corée du Sud (premier tour) 7-0, Uruguay-Écosse (premier tour) 7-0, RFA-Autriche (demi-finale) 6-1. Les raisons d'une telle abondance ? Il y avait, à l'évidence, un grand écart de valeur entre les équipes. Sur le plan tactique, les pays sont à des stades très différents d'organisation ou, au contraire, d'improvisation. Dans un contexte de jeu très débridé, de grands attaquants ont pu s'exprimer avec aisance : les Hongrois Kocsis (meilleur buteur avec 11 buts), Puskas, Hidegkuti, Czibor, les Brésiliens Julinho et Didi, les Uruguayens Schiaffino et Abbadie, les Allemands Fritz Walter, Morlock, Rahn, le Suisse Hügi...

1958 Suède

Phase finale du 8 au 29 juin 1958



La sixième Coupe du monde réunit 868 000 spectateurs.
35 matchs opposent les 16 équipes qualifiées (12 européennes, 3 sud-américaines et 1 nord-américaine).
126 buts ont été marqués dont 7 penalties et 2 joueurs ont été expulsés.



classement des buteurs

13 buts

Fontaine (France)

6 buts

Pelé (Brésil), Rahn (RFA)

5 buts

McParland (Irlande du Nord), Vava (Brésil)

4 buts

Hamrin et Simonsson (Suède) Tichy (Hongrie), Zikan (Tchécoslovaquie)

3 buts

Corbatta (Argentine), Kopa et Piantoni (France), Romero (Paraguay), Schäfer (RFA), Veselinovic (Yougoslavie)

2 buts

Aguero (Paraguay), Allchurch (Galles), Amarilla (Paraguay), Dvorak et Farajsl (Tchécoslovaquie), Illyin (URSS), V. Ivanov (URSS), Kevan (Angleterre), Liedholm (Suède), Mazzda (Brésil), Ogjanovic et Petakovic (Yougoslavie), Seeler (RFA, Wisnieski (France)

1 but

Avio (Argentine), Baird (Écosse), Belmonte (Mexique), Boszik (Hongrie), John Charles (Galles), Cieslaczyk (RFA), Collins (Écosse), Cush (Irlande du Nord), Didi (Brésil), Douis (France), Finney (Angleterre), Gren (Suède), Haynes (Angleterre), Hovorka (Tchécoslovaquie), Koller (Autriche), Körner (Autriche), Medwin (Galles), Menendez (Argentine), Mudie et Murray (Écosse), Parodi et Ré (Paraguay), Sandor (Hongrie), Nilton Santos (Brésil), Simonian (URSS), Skoglund (Suède), Vincent (France), Zagallo (Brésil)

les participants

Europe

Angleterre, Autriche, Allemagne (RFA), Écosse, France, Hongrie, Irlande du Nord, Pays de Galles, Suède, Tchécoslovaquie, URSS, Yougoslavie

Amérique du Sud

Argentine, Brésil, Paraguay

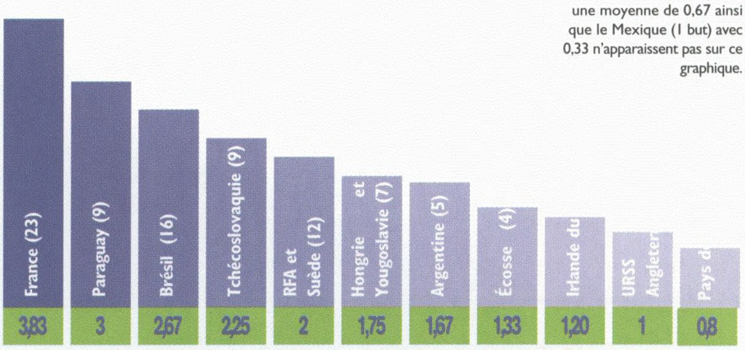
Amérique du Nord

Mexique

ATTAQUES

LA FRANCE FAIT MIEUX QUE LE BRÉSIL : MEILLEURE MOYENNE ET MEILLEUR TOTAL

L'Autriche (2 buts) avec une moyenne de 0,67 ainsi que le Mexique (1 but) avec 0,33 n'apparaissent pas sur ce graphique.



Moyenne du nombre de buts marqués par match. Entre parenthèses, le nombre de buts marqués

DÉFENSES

LE BRÉSIL GAGNE À BIEN DÉFENDRE



Moyenne du nombre de buts encaissés par match. Entre parenthèses, le nombre de buts encaissés

Premier tour



Groupe 1

RF Allemagne	*buts :* Rahn 2, Seeler	3-1	Corbatta	Argentine
Irlande du Nord	*but :* Cush	1-0		Tchécoslovaquie
RF Allemagne	*buts :* Schäfer, Rahn	2-2	Dvorak, Zikan	Tchécoslovaquie
Argentine	*buts :* Corbatta, Menendez, Avio	3-1	Mc Parland	Irlande du Nord
RF Allemagne	*buts :* Rahn, Seeler	2-2	Mc Parland 2	Irlande du Nord
Tchécoslovaquie	*buts :* Zikan 2, Farajsl 2, Dvorak, Hovorka	6-1	Corbatta	Argentine

Classement : 1. RF **Allemagne** 4 pts ; 2. **Irlande du Nord** 3 pts (-1) ; 3. Tchécoslovaquie 3 pts (+4) ; 4. Argentine 2 pts

Match d'appui pour la 2e place

Irlande du Nord	*buts :* Mc Parland 2	2-1 a.p.	Zikan	Tchécoslovaquie

Groupe 2

Yougoslavie	*buts :* Petakovic	1-1	Murray	Ecosse
France	*buts :* Fontaine 3, Piantoni, Wisnieski, Kopa, Vincent	7-3	Amarilla 2, Romero	Paraguay
Paraguay	*buts :* Aguero, Re, Romero	3-2	Mudie, Collins	Ecosse
Yougoslavie	*buts :* Veselinovic 2, Petakovic	3-2	Fontaine 2	France
France	*buts :* Kopa, Fontaine	2-1	Baird	Ecosse
Paraguay	*buts :* Parodi, Aguero, Romero	3-3	Ogjanovic 2, Veselinovic	Yougoslavie

Classement : 1. **France** 4 pts (+4) ; 2. **Yougoslavie** 4 pts (+1) ; 3. Paraguay 3 pts ; 4. Ecosse 1 pt

Groupe 3

Suède	*buts :* Simonsson 2, Liedholm	3-0		Mexique
Hongrie	*buts :* Bozsik	1-1	J. Charles	Pays de Galles
Mexique	*buts :* Belmonte	1-1	Allchurch	Pays de Galles
Suède	*buts :* Hamrin 2	2-1	Tichy	Hongrie
Suède		0-0		Pays de Galles
Hongrie	*buts :* Tichy 2, Sandor, Gonzualez	4-0		Mexique

Classement : 1. **Suède** 5 pts ; 2. **Pays de Galles** 3 pts (0) ; 3. Hongrie 3 pts (+3) ; 4. Mexique 1 pt

Groupe 4

URSS	*buts :* Simonian, V. Ivanov	2-2	Kevan, Finney	Angleterre
Brésil	*buts :* Mazzola 2, N. Santos	3-0		Autriche
Brésil		0-0		Angleterre
URSS	*buts :* Iljin, V. Ivanov	2-0		Autriche
Brésil	*buts :* Vava 2	2-0		URSS
Angleterre	*buts :* Haynes, Kevan	2-2	Koller, Körner	Autriche

Classement : 1. **Brésil** 5 pts ; 2. **URSS** 3 pts (0) ; 3. Angleterre 3 pts (0) ; 4. Autriche 1pt

Match d'appui pour la 2e place

URSS	*but :* Iljin	1-0		Angleterre

quarts de finale

RF Allemagne 1-0 (1-0) **Yougoslavie**

but : Rahn (12e)

l'équipe : Herkenrath - Stollenwerk, Juskowiak, Eckel, Erhardt, Szymaniak, Rahn, F. Walter, Seeler, Schmidt, Schäfer. — Krivokuca - Sijakovic, Crnkovic, Boskov, Zebec, Krstic, Petakovic, Ogjanovic, Milutinovic, Veselinovic, Rajkov.

France 4-0 (1-0) **Irlande du nord**

buts : Wisnieski (44e), Fontaine (56e, 64e), Piantoni (68e)

l'équipe : Abbès - Kaelbel, Lerond, Penverne - Jonquet, Marcel - Wisnieski, Fontaine, Kopa, Piantoni, Vincent. — Gregg - Keith, Mc Michael, Blanchflower, Cunningham, Cush, Bingham, Casey, Scott, Mc Ilroy, Mc Parland.

Suède 2-0 (0-0) **URSS**

buts : Hamrin (49e), Simonsson (87e)

l'équipe : Svensson - Bergmark, Axbom, Börjesson, Gustavsson, Parling, Hamrin, Gren, Simonsson, Liedholm, Skoglund. — Yachine - Kessarov, Kuznetzov, Voinov, Krischevski, Zarev, A. Ivanov, Simonian, Salnikov, Iljin.

Brésil 1-0 (0-0) **Pays de Galles**

but : Pelé (65e)

l'équipe : Gilmar - de Sordi, N. Santos, Zito, Bellini, Orlando, Garrincha, Didi, Mazzola, Pelé, Zagallo. — Kelsey - Williams, Hopkins, Sullivan, M. Charles, Bowen, Medwin, Hewitt, Webster, Allchurch, Jones.

demi-finales

Suède 3-1 (1-1) **RF Allemagne**

buts : Skoglund (33e), Gren (80e), Harmin (88e) — Schäfer (24e)

l'équipe : Svensson - Bergmark, Axbom, Börjesson,- Gustavsson, Parling, Hamrin, Gren, Simonsson, Liedholm, Skoglund. — Herkenrath - Stollenwerk, Juskowiak, Eckel, Erhardt, Szymaniak, Rahn, F. Walter, Seeler, Schäfer,Cieslarczyk.

expulsion : Juskowiak (59e)

Brésil 5-2 (2-1) **France**

buts : Vava (2e), Didi (39e), Pelé (52e, 64e, 75e) — Fontaine (9e), Piantoni (82e)

l'équipe : Gilmar - de Sordi, N. Santos, Zito, Bellini, Orlando, Garrincha, Didi, Mazzola, Pelé, Zagallo. — Abbès - Kaelbel, Lerond, Penverne - Jonquet, Marcel - Wisnieski, Fontaine, Kopa, Piantoni, Vincent.

match de classement

France 6-3 (3-1) **RF Allemagne**

buts : Fontaine (15e, 36e, 77e, 89e), Kopa (27e), Douis (50e) — Cieslarczyk (17e), Rahn (52e), Schäfer (83e)

l'équipe : Abbès - Kaelbel, Lafont, Lerond - Penverne, Marcel - Wisnieski, Douis, Kopa, Fontaine, Vincent. — Kwiatkowski - Stollenwerk, Erhardt, Schnellinger, Wewers, Szymaniak, Rahn, Sturm, Kelbassa, Schäfer, Cieslarczyk.

Finale

Brésil 5-2 (2-1) **Suède**

buts : Vava (9e, 32e), Pelé (55e, 90e), Zagallo (68e) — Liedholm (3e), Simonsson (80e)

l'équipe : Gilmar - Djalma Santos, Bellini, Orlando, Nilton Santos - Zito, Didi - Garrincha, Vava, Pelé, Zagallo. — Svensson - Bergmark, Gustavsson, Axbom - Börjesson, Parling - Hamrin, Gren, Simonsson, Liedholm, Skoglund

entraîneur Feola — Raynor

29 juin 1958 à Stockholm (Rasunda Stadion) 49 737 spectateurs
Arbitre : M. Guigue (France).

Le groupe champion du monde était constitué de Bellini Hideraldo Luiz, défenseur - Canhoteiro, attaquant - Castilho Carlos José, gardien - De Sordi Nilton, défenseur - Dida Edson Alves De Santarosa, attaquant - «Didi» Waldir Pereira, milieu - Dino Sani, milieu - «Garrincha» M. Dos Santos, attaquant - Gilmar Dos Santos Neves, gardien - Gino Orlando, attaquant - Joel Antonio Martins, attaquant - Mauro Ramos De Oliveira, milieu - Mazola José Altafini, attaquant - Moacyr, attaquant - Santos Djalma, défenseur - Santos Nilton, défenseur - Orlando Peçanha De C., défenseur - «Pelé» Edson Arentes Do Nascimento, attaquant - «Vava» Edvaldo Izidio Neto, attaquant - Zagallo Mario Jorge Lobo, attaquant - Jose Ely Miranda «Zito», milieu - Zozimo Alves Calazans, milieu - Feola Vicente, entraîneur.

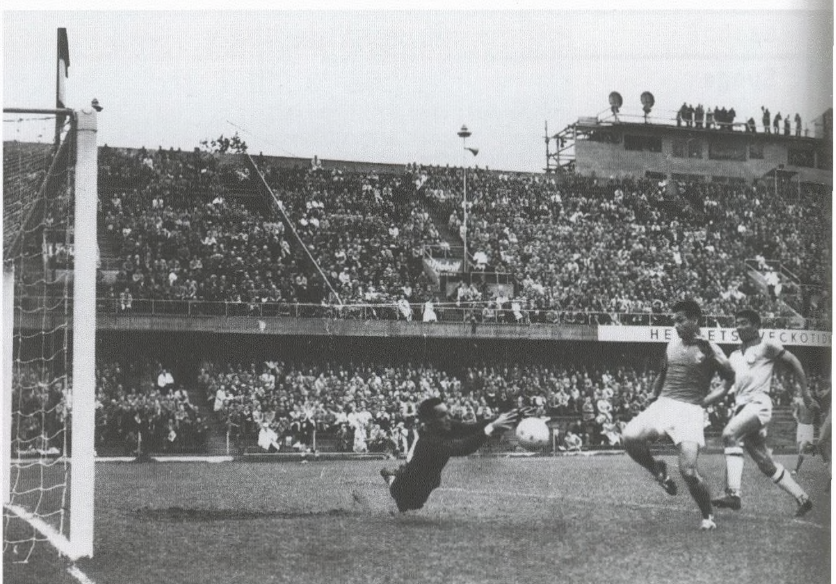
1958

Brésil

Premier titre pour les Sud-Américains et un certain Pelé

Enfin ! Pour sa deuxième finale en trois tournois, le Brésil remporte le titre tant convoité. La France écrit sa première page de gloire dans le football international.

Le meilleur buteur de l'histoire de la Coupe du monde, le Français Just Fontaine égalise à 1 partout en battant le gardien brésilien Gilmar en demi-finale.



Deux équipes ont principalement marqué la sixième Coupe du monde, disputée en Suède au printemps 1958 : le Brésil et la France. L'équipe de France en fut la divine surprise. Au cours des mois précédents de médiocres résultats n'avaient pas incité à l'optimisme concernant ses chances. Mais une surprenante mise en route contre le Paraguay (7-3) lui assura la confiance qui lui permit de surmonter une défaite contre sa bête noire de l'époque, la Yougoslavie (2-3), et de passer le double obstacle britannique, l'Écosse (2-1) et l'Irlande du Nord (4-0 en quart de finale). Elle ne doutait plus de rien, et surtout plus d'elle-même, au moment d'affronter le Brésil en demi-finale. En France, ses premiers résultats étaient passés inaperçus. Mais, dans les jours qui précédèrent l'affrontement avec le Brésil, on courut acheter sa première télé en noir et blanc, on envoya des milliers de messages d'encouragement en Suède et les hommes politiques y allèrent de leur soutien à l'équipe tricolore.

Le Brésil, comme d'habitude, faisait partie des favoris avoués. Mais les spécialistes savaient que, depuis 1930, les Brésiliens n'étaient jamais allés au bout de l'aventure. Cette fois, auraient-ils les nerfs assez solides pour enfin remporter ce titre que leur talent méritait ? En Suède, ce talent se révèle à la fin du premier tour, contre l'URSS, quand apparaissent ensemble, au

Pelé, l'enfant roi

Le 29 juin 1958, lorsque le Brésil remporte la Coupe du monde face à la Suède, son prodige Pelé a 17 ans, 8 mois et 8 jours. Il devient le plus jeune champion du monde de l'histoire. Il avait joué pour la première fois en équipe du Brésil, le 7 juillet 1957, contre l'Argentine, à l'âge de 16 ans et 8 mois. À titre de comparaison, rappelons que le plus jeune international français de l'après-guerre fut Maryan Wisnieski, capé pour la première fois en 1955, à l'âge de 18 ans et 65 jours. Pelé n'est cependant pas le plus jeune participant à une Coupe du monde. Le 17 juin 1982, dans l'équipe d'Irlande du Nord qui rencontrait la Yougoslavie, à Saragosse, figurait le joueur de Manchester Norman Whiteside. Il était âgé de 17 ans, 1 mois et 10 jours.





En finale contre la Suède, le jeune Edson Arantès do Nascimento, dit Pelé, fait admirer son sens du jeu, ses qualités physiques et sa grâce féline. Il marquera 6 buts durant le tournoi dont un triplé contre la France en demi-finale.

sein d'une attaque de rêve, Garrincha sur l'aile droite et un gamin surnommé «Pelé». Mais, au moment d'affronter la France, après une difficile qualification en quart de finale contre le pays de Galles (par un petit but de Pelé), c'est surtout la défense qui impressionne : au cours des quatre premiers matchs, le Brésil, avec son organisation en 4-2-4 et son gardien Gilmar, n'a pas pris un seul but.

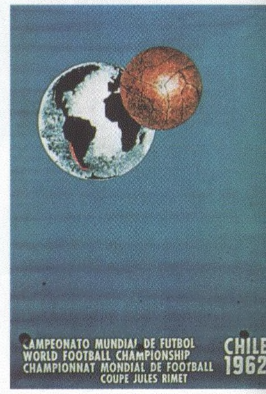
Les « héros de Suède »

L'opposition des deux meilleures équipes du tournoi va apporter la preuve de la grandeur du Brésil, qui va jouer là son meilleur match. D'entrée, l'avant-centre Vava donne un premier avantage, mais avant la dixième minute Just Fontaine inscrit son neuvième but depuis le début de la compétition. Pendant toute la première demi-heure, l'équipe française tient bon. Jusqu'à ce qu'elle perde son meilleur défenseur, Robert Jonquet, victime d'une fracture du péroné dans un choc avec Vava. Réduite à dix, puisque, à l'époque, les remplacements n'étaient pas autorisés, l'équipe de France va subir l'ascendant brésilien. Didi marque un deuxième but juste avant la mi-temps, avant que Pelé réussisse trois buts en moins d'une demi-heure ; le second but français, de Piantoni, relève alors de l'anecdote. Malgré tout, pour les Français, la fête n'est pas finie. Ils remporteront haut la main (6-3) le match de la troisième place contre les Allemands, Fontaine portant alors son record à 13 buts, Kopa étant élu meilleur joueur du tournoi. Quant aux Brésiliens, il remporteront enfin leur première Coupe du monde, en battant la Suède 5-2. Le monde entre alors dans l'ère du roi Pelé.

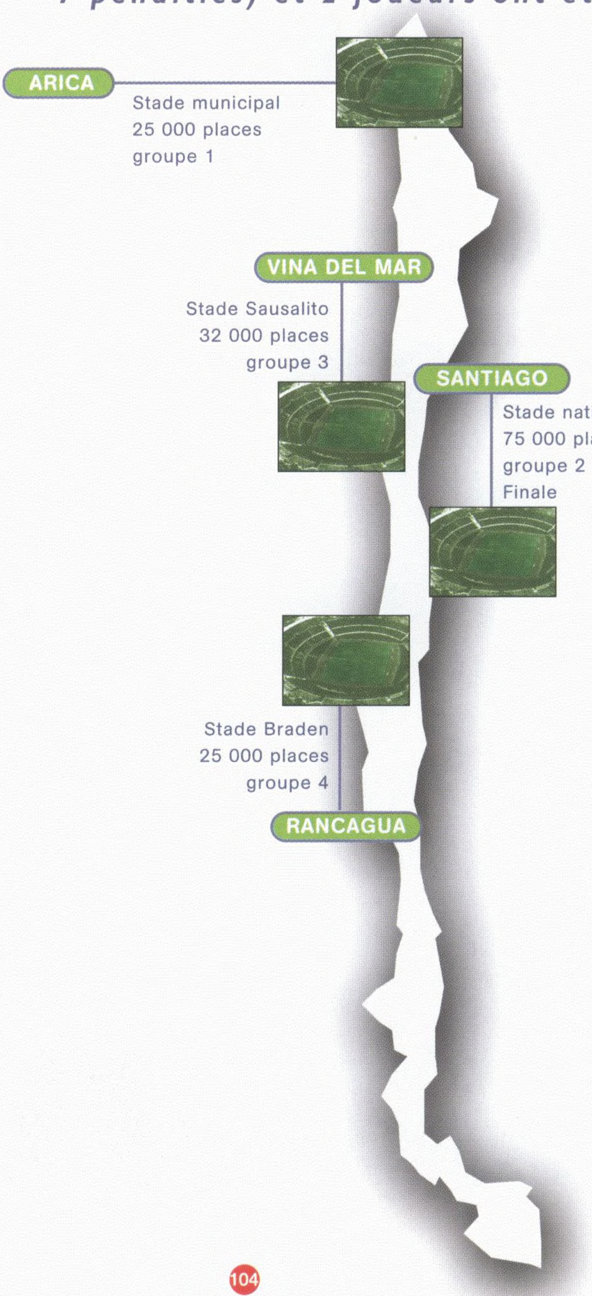
Les vainqueurs : le capitaine Bellini tient le trophée. Au premier rang, autour du jeune Pelé : Garrincha, Didi, Vava et Zagallo.



Phase finale du 30 mai au 17 juin 1962



La septième Coupe réunit 776 000 spectateurs. 32 matchs opposent les 16 équipes qualifiées (10 européennes, 5 sud-américaines et 1 nord-américaine). 89 buts ont été marqués (dont 7 penalties) et 2 joueurs ont été expulsés.



classement des buteurs

5 buts

Jerkovic (Yougoslavie)

4 buts

Albert (Hongrie), Garrincha (Brésil), Ivanov (URSS), Léonel Sanchez (Chili), Vava (Brésil)

3 buts

Amarildo (Brésil), Scherer (Tchécoslovaquie) et Tichy (Hongrie)

2 buts

Flowers (Angleterre), Galic (Yougoslavie), Ponedelnik (URSS), Ramirez et Rojas (Chili), Sasia (Uruguay), Seeler (RFA), Tchislenko (URSS), Toro (Chili)

1 but

Aceros (Colombie), Adélardo (Espagne), Brülls (Allemagne, RFA), Bulgarelli (Italie), Cabrera (Uruguay), Bobby Charlton (Angleterre), Coll (Colombie), Cubillas (Uruguay), Del Aguila et Diaz (Mexique), Facundo (Argentine), Greaves (Angleterre), Hernandez (Mexique), Hitchens (Angleterre), Kadraba (Tchécoslovaquie), Klinger (Colombie), Mamykin (URSS), Masek et Masopust (Tchécoslovaquie), Melic (Yougoslavie), Mora (Italie), Pascutti (Italie), Pelé (Brésil), Peiro (Espagne), Rada (Colombie), Radakovic (Yougoslavie), Sanfilipo (Argentine), Schneiter (Suisse), Skoblar (Yougoslavie), Sokolov (Bulgarie), Solymosi (Hongrie), Stybranyi (Tchécoslovaquie), Szymaniak (RFA), Wutrich (Suisse), Zagallo et Zito (Brésil), Zuluaga (Colombie)

les participants

Europe

Allemagne (RFA), Angleterre, Bulgarie, Espagne, Hongrie, Italie, Suisse, Tchécoslovaquie, URSS, Yougoslavie

Amérique du Sud

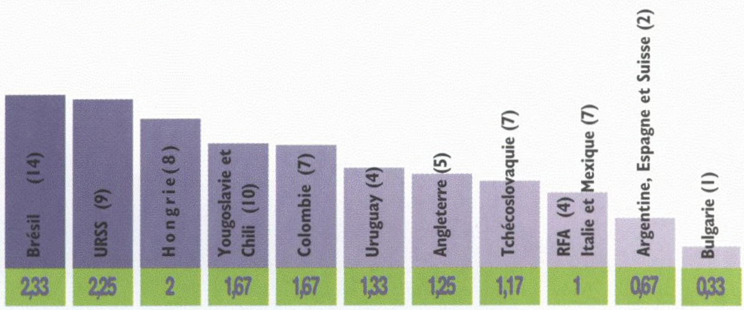
Argentine, Brésil, Chili, Colombie, Uruguay

Amérique du Nord

Mexique

ATTAQUES

LE BRÉSIL, TOUJOURS ROI DE L'OFFENSIVE : MEILLEURE MOYENNE, MEILLEUR TOTAL



Moyenne du nombre de buts marqués par match. Entre parenthèses, le nombre de buts marqués

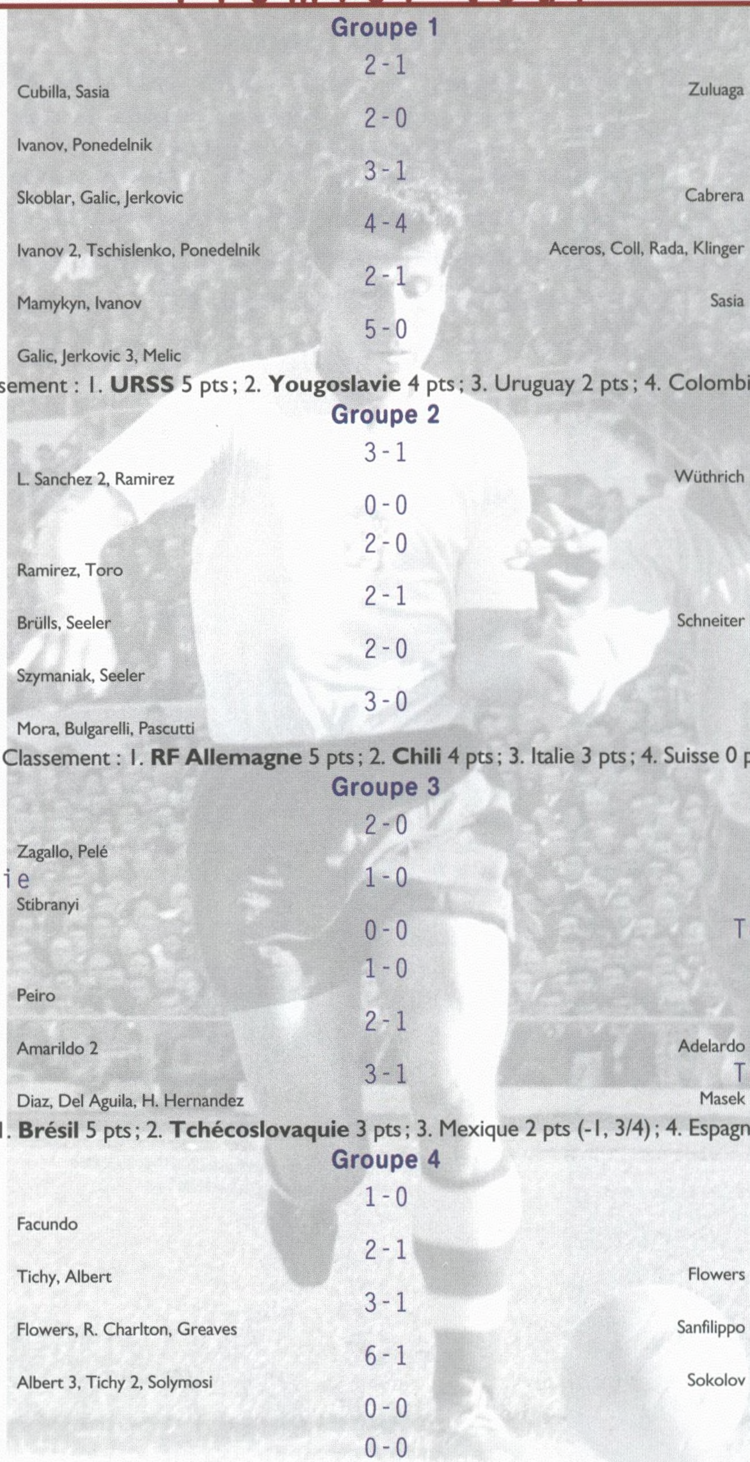
DÉFENSES

LORS D'UN MUNDIAL MARQUÉ DU SCEAU DE LA DÉFENSE À TOUT CRIN, L'ALLEMAGNE ET L'ITALIE, INTRAITABLES DANS LEUR SURFACE DE RÉPARATION. LE BRÉSIL, BON QUATRIÈME, ALLIE DÉSORMAIS RIGUEUR DÉFENSIVE ET SENS DE L'OFFENSIVE.



Moyenne du nombre de buts encaissés par match. Entre parenthèses, le nombre de buts encaissés

Premier tour



Groupe 1

Équipe	Buteurs	Score	Buteurs	Équipe
Uruguay	*buts :* Cubilla, Sasia	2-1	Zuluaga	Colombie
URSS	*buts :* Ivanov, Ponedelnik	2-0		Yougoslavie
Yougoslavie	*buts :* Skoblar, Galic, Jerkovic	3-1	Cabrera	Uruguay
URSS	*buts :* Ivanov 2, Tschislenko, Ponedelnik	4-4	Aceros, Coll, Rada, Klinger	Colombie
URSS	*buts :* Mamykyn, Ivanov	2-1	Sasia	Uruguay
Yougoslavie	*buts :* Galic, Jerkovic 3, Melic	5-0		Colombie

Classement : 1. **URSS** 5 pts ; 2. **Yougoslavie** 4 pts ; 3. Uruguay 2 pts ; 4. Colombie 1 pt

Groupe 2

Équipe	Buteurs	Score	Buteurs	Équipe
Chili	*buts :* L. Sanchez 2, Ramirez	3-1	Wüthrich	Suisse
RF Allemagne		0-0		Italie
Chili	*buts :* Ramirez, Toro	2-0		Italie
RF Allemagne	*buts :* Brülls, Seeler	2-1	Schneiter	Suisse
RF Allemagne	*buts :* Szymaniak, Seeler	2-0		Chili
Italie	*buts :* Mora, Bulgarelli, Pascutti	3-0		Suisse

Classement : 1. **RF Allemagne** 5 pts ; 2. **Chili** 4 pts ; 3. Italie 3 pts ; 4. Suisse 0 pt

Groupe 3

Équipe	Buteurs	Score	Buteurs	Équipe
Brésil	*buts :* Zagallo, Pelé	2-0		Mexique
Tchécoslovaquie	*but :* Stibranyi	1-0		Espagne
Brésil		0-0		Tchécoslovaquie
Espagne	*but :* Peiro	1-0		Mexique
Brésil	*buts :* Amarildo 2	2-1	Adelardo	Espagne
Mexique	*buts :* Diaz, Del Aguila, H. Hernandez	3-1	Masek	Tchécoslovaquie

Classement : 1. **Brésil** 5 pts ; 2. **Tchécoslovaquie** 3 pts ; 3. Mexique 2 pts (-1, 3/4) ; 4. Espagne 2 pts (-1, 2/3)

Groupe 4

Équipe	Buteurs	Score	Buteurs	Équipe
Argentine	*but :* Facundo	1-0		Bulgarie
Hongrie	*buts :* Tichy, Albert	2-1	Flowers	Angleterre
Angleterre	*buts :* Flowers, R. Charlton, Greaves	3-1	Sanfilippo	Argentine
Hongrie	*buts :* Albert 3, Tichy 2, Solymosi	6-1	Sokolov	Bulgarie
Hongrie		0-0		Argentine
Angleterre		0-0		Bulgarie

Classement : 1. **Hongrie** 5 pts ; 2. **Angleterre** 3 pts (+1) ; 3. Argentine 3 pts (-1) ; 4. Bulgarie 1 pt



quarts de finale

Yougoslavie	1-0 (0-0)	RF Allemagne
but :	Radakovic (86e)	
l'équipe :	Soskic - Durkovic, Jusufi, Radakovic, Markovic, Popovic, Kovacevic, Sekularac, Jerkovic, Galic, Skoblar.	Fahrian - Nowak, Schnellinger, Schulz, Erhardt, Giesemann, Brülls, Haller, Seeler, Szymaniak, Schäfer.

Chili	2-1 (2-1)	URSS
buts :	L. Sanchez (11e), Rojas (28e)	Tschislenko (27e)
l'équipe :	Escuti - Eyzaguirre, Navarro, Contreras, R. Sanchez, Rojas, Ramirez, Toro, Landa, Tobar, L. Sanchez.	Yachine - Tschotscheli, Ostrowskij, Voronin, Maslonkin, Netto, Tschislenko, Ivanov, Ponedelnik, Mamykin, Meschki

Brésil	3-1 (1-1)	Angleterre
buts :	Garrincha (31e, 59e), Vava (53e)	Hitchens (36e)
l'équipe :	Gilmar - D. Santos, N. Santos, Zito, Mauro, Zozimo, Garrincha, Didi, Vava, Amarildo, Zagallo.	Springett - Armfield, Moore, Wilson, Norman, Flowers, Douglas, Greaves, Hitchens, Haynes, R. Charlton.

Tchécoslovaquie	1-0 (1-0)	Hongrie
but :	Scherer (14e)	
l'équipe :	Schroif - Lala, Novak, Pluskal, Popluhar, Masopust, Pospichal, Scherer, Kadraba, Kvasnak, Jelinek.	Grosics - Matrai, Sarosi, Solymosi, Meszoly, Sandor, rakosi, Albert, Tichy, Sipos, Fenyvesi.

demi-finales

Brésil	4-2 (2-1)	Chili
buts :	Garrincha (9e, 32e), Vava (47e, 78e)	Toro (42e), L. Sanchez (62e)
l'équipe :	Gilmar - D. Santos, N. Santos, Zito, Mauro, Zozimo, Garrincha, Didi, Vava, Amarildo, Zagallo.	Escuti - Eyzaguirre, Rodriguez, Contreras, R. Sanchez, Rojas, Ramirez, Toro, Landa, Tobar, L. Sanchez.
expulsion :	Garrincha (83e)	Landa (80e)

Tchécoslovaquie	3-1 (0-0)	Yougoslavie
buts :	Kadraba (48e), Scherer (80e, 84e)	Jerkovic (69e)
l'équipe :	Schroif - Lala, Novak, Pluskal, Popluhar, Masopust, Pospichal, Scherer, Kvasnak, Kadraba, Jelinek.	Soskic - Durkovic, Jusufi, Radakovic, Markovic, Popovic, Sijakovic, Sekularac, Jerkovic, Galic, Skoblar.

match de classement

Chili	1-0 (0-0)	Yougoslavie
but :	Rojas (90e)	
l'équipe :	Godoy - Eyzaguirre, Cruz, R. Sanchez, Rodriguez - Rojas, Toro - Ramirez, Campos, Tobar, L. Sanchez.	Soskic - Durkovic, Svinjarevic, Radakovic, Markovic, Popovic, Kovacevic, Sekularac, Jerkovic, Galic, Skoblar.

finale

Brésil	3-1 (1-1)	Tchécoslovaquie
buts :	Amarildo (17e), Zito (68e), Vava (77e)	Masopust (15e)
l'équipe :	Gilmar - Djalma Santos, Zozimo, Mauro, Nilton Santos - Zito, Didi - Garrincha, Vava, Amarildo, Zagallo	Schroif - Tichy, Pluskal - Popluhar, Novak - Masopust, Kvasniak - Pospichal, Scherer, Kadraba, Jelinek
entraîneur :	Moreira	Vytlacil

17 juin 1962 à Santiago (Estadio Nacional) 68 000 spectateurs
Arbitre: M. Latyschev (URSS)

Le groupe champion du monde était constitué de Altair, défenseur - Amarildo T. De Silveira, attaquant - Bellini Hideraldo Luis, défenseur - Castilho Carlos José, gardien - Coutinho, attaquant - « Didi » Waldir Pereira, milieu - « Garrincha» M. Dos Santos, attaquant - Germano De Sales, attaquant - Gilmar Dos Santos Neves, gardien - Jurandyr, attaquant - Marinho, défenseur - Mauro Ramos De Oliveira, défenseur - « Pelé» Edson Arentes Do Nascimento, attaquant - « Pepe » José Marcia, attaquant - Santos Djalma, défenseur - Santos Nilton, défenseur - « Vava » Edvaldo Izidio Neto, attaquant - Zagallo Mario Jorge Lobo, attaquant - Zequinha, milieu - « Zito » José Ely Miranda, milieu - Zozimo Alves Calazans, défenseur - Moreira Aimoré, entraîneur.

Brésil

Deuxième titre consécutif pour la Seleçao et Pelé

Concluant un tournoi difficile, le onze brésilien, malgré Pelé blessé, révèle aux amateurs une nouvelle pléiade de jeunes talents : Amarildo, Garrincha, etc.

C'est à l'endroit le plus excentré de la planète football que la Coupe du monde a rendez-vous pour sa septième édition : le Chili. Et c'est dans ce lointain pays d'Amérique du Sud que la prestigieuse épreuve va entrer dans l'ère moderne vers laquelle les grandes compétitions interclubs (la Coupe d'Europe en premier lieu) ont commencé de pousser le jeu préféré des hommes. En peu d'années, le football est devenu un sport d'affrontement tactique et athlétique dans lequel les grands artistes qui ont fait merveille dans la période précédente vont rencontrer de plus en plus de difficultés pour s'exprimer. Les équipes européennes ne sont pas les seules à avoir durci leur jeu. Celles d'Amérique du Sud ne sont pas en reste. Cela va donner un football très défensif (quatre résultats 0-0 au premier tour), et quelques matchs d'une violence rare à l'époque, comme le combat entre le Chili et l'Italie que les Transalpins terminèrent à neuf contre onze. Dans ce contexte tactique nouveau, la surprise de l'année fut l'équipe tchécoslovaque, conduite par Josef Masopust. Composée de solides joueurs du Dukla et du Sparta de Prague, bâtie sur une rude défense, pratiquant habilement en contre-attaque, elle parvint en finale en éliminant ses deux voisins de l'Est, la Hongrie et la Yougoslavie. Elle y retrouva le tenant du titre, le Brésil. Le champion du monde, grand favori du tournoi, paraissait, dans un premier temps, avoir fait reposer tous ses espoirs sur son roi, Pelé. À 21 ans, l'attaquant de Santos était au sommet de son art. Mais à ses côtés, les Djalma Santos, Didi, Zagallo ne semblaient plus de première fraîcheur. Aussi, lorsque, dès le deuxième match, contre la Tchécoslovaquie déjà, Pelé se fit une forte déchirure aux adducteurs à la suite d'un violent tir, ce fut la panique dans le camp brésilien. À peine commencée, sa deuxième Coupe du monde était terminée pour le roi du foot. Que faire sans lui ? Philosophe, le roi chuchota : « Qui sait si Dieu n'a pas voulu faire la fortune d'Amarildo ? J'ai eu ma chance en 1958... »



Amarildo, Garrincha et les autres

Amarildo, le jeune attaquant de Botafogo, est en effet le successeur désigné. Et loin d'être écrasé par cette responsabilité nouvelle, il va se montrer digne de Pelé, marquant contre l'Espagne pour son premier match, et contre la Tchécoslovaquie en

L'ailier droit Manoel Francisco dos Santos, dit Garrincha, roi du dribble, désarçonne toutes les défenses qui lui sont opposées.



Sautant plus haut que le gardien tchécoslovaque Schroif, le milieu de terrain Zito, de son vrai nom José Ely Miranda, inscrit le deuxième but brésilien à la 68e minute du match.

finale. Mais l'autre grand homme du Brésil, tout aussi inattendu, c'est Garrincha. Ce n'est plus l'artiste qui raffole des plaisirs solitaires du dribble, sur son aile droite. L'absence de Pelé semble le révéler à lui-même. Son champ d'action s'élargit, sa part dans le jeu brésilien aussi. En quart de finale, il sort le champion d'un mauvais pas face à l'Angleterre, en inscrivant deux buts. En demi-finale, il frappe encore deux fois pour mettre un terme aux espoirs du peuple chilien et de son équipe.

La finale, entre Brésil et Tchécoslovaquie, est beaucoup plus équilibrée que prévu. Le représentant européen se hisse au niveau de l'événement, ouvre même la marque par Masopust, avant de s'incliner face au Brésil, dont les individualités finissent par s'imposer (3-1). Pelé est dans les tribunes. Pour la deuxième fois, il est champion du monde. Mais, cette fois, par délégation.

La fête du peuple chilien

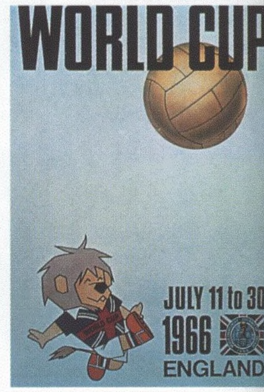
Le peuple du Chili a vécu «sa» Coupe du monde comme un événement qui a dépassé, et de loin, le simple cadre sportif. Malgré sa pauvreté, il a travaillé d'arrache-pied, surtout après le grand tremblement de terre de 1960, pour accueillir dignement les meilleurs footballeurs du monde, alors que beaucoup se demandaient si ce petit pays avait l'envergure suffisante pour organiser une telle compétition. Et chaque match de son équipe sera l'occasion pour lui de chanter sa fierté d'être chilien et sud-américain. Dirigée par le très francophile Fernando Riera, l'équipe du Chili répondit remarquablement à l'attente de son public, en atteignant les demi-finales où elle ne s'inclina que devant le Brésil (2-4), puis en prenant la troisième place aux dépens de la Yougoslavie (1-0). Les «Viva Chile» qui retentirent pendant tout le mois de juin 1962 étaient bien plus que des exclamations de supporters.



Remplaçant Pelé au pied levé, le jeune Amarildo se joue de deux défenseurs tchécoslovaques lors de la finale.

Angleterre

Phase finale du 11 au 30 juillet 1966



La huitième Coupe du monde réunit 1 614 677 spectateurs. 32 matchs opposent les 16 équipes qualifiées (10 européennes, 4 sud-américaines, 1 nord-américaine et 1 asiatique). 89 buts ont été marqués (dont 6 penalties) et 5 joueurs ont été expulsés.



classement des buteurs

9 buts

Eusebio (Portugal)

6 buts

Haller (RFA)

4 buts

Beckenbauer (RFA), Bene (Hongrie), Hurst (Angleterre), Parkouian (URSS)

3 buts

Artime (Argentine), Augusto (Portugal), B. Charlton et Hunt (Angleterre), Malafaev (URSS), Torres (Portugal)

2 buts

Marcos (Chili), Meszoly (Hongrie), Pak Seung (Corée du Nord), Seeler (RFA), Tchislenko (URSS)

1 but

Amancio (Espagne), Asparoukhov (Bulgarie), Banichevski (URSS), Barison (Italie) Borja Mexique), Cortes (Uruguay), De Bourgoing (France), Emmerich (RFA), Farkas (Hongrie), Fuste (Espagne), Garrincha (Brésil), Hausser (France), Held (RFA), Li Dong-woon (Corée du Nord), Mazzola (Italie), Onega (Argentine), Pelé (Brésil), Pak Do-ik (Corée du Nord), Peters (Angleterre), Pirri (Espagne), Quentin (Suisse), Rildo (Brésil), Rocha (Uruguay), Sanchis (Espagne), Simoes (Portugal), Tostao (Brésil), Weber (RFA), Yon Sun-kook (Corée du Nord)

les participants

Europe

Allemagne (RFA), Angleterre, Bulgarie, Espagne, France, Hongrie, Italie, Portugal, Suisse, URSS

Amérique du Sud

Argentine, Brésil, Chili, Uruguay

Amérique du Nord

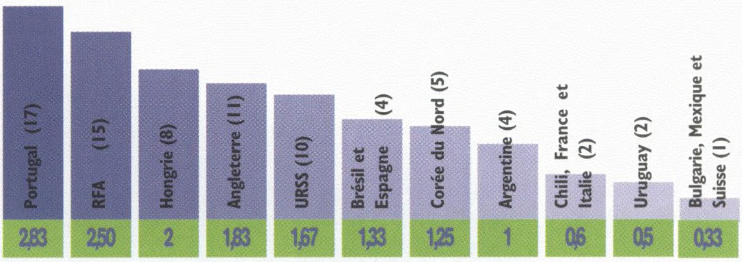
Mexique

Asie

Corée du Nord

ATTAQUES

CARTON PLEIN POUR LE PORTUGAL ET SON GÉNIAL EUSEBIO. LE CHAMPION DU MONDE SEULEMENT À LA QUATRIÈME PLACE



Moyenne du nombre de buts marqués par match. Entre parenthèses, le nombre de buts marqués

DÉFENSES

L'ANGLETERRE REMPORTE LE TITRE GRÂCE À SA DÉFENSE AUSSI RUGUEUSE QUE CELLE DE L'ARGENTINE



Moyenne du nombre de buts encaissés par match. Entre parenthèses, le nombre de buts encaissés

Premier tour



Groupe 1

Angleterre		0-0		Uruguay
France		1-1		Mexique
buts :	Hausser		Borja	
Uruguay		2-1		France
buts :	Rocha, Cortes		De Bourgoing	
Angleterre		2-0		Mexique
buts :	R. Charlton, Hunt			
Uruguay		0-0		Mexique
Angleterre		2-0		France
buts :	Hunt 2			

Classement : 1. **Angleterre** 5 pts ; 2. **Uruguay** 4 pts ; 3. Mexique 2 pts ; 4. France 1 pt

Groupe 2

RF Allemagne		5-0		Suisse
buts :	Held, Haller 2, Beckenbauer 2			
Argentine		2-1		Espagne
buts :	Artime 2		Pirri	
Espagne		2-1		Suisse
buts :	Sanchis, Amancio		Quentin	
RF Allemagne		0-0		Argentine
Argentine		2-0		Suisse
buts :	Artime, Onega			
RF Allemagne		2-1		Espagne
buts :	Emmerich, Seeler		Fusté	

Classement : 1. **RF Allemagne** 5 pts (+6) ; 2. **Argentine** 5 pts (+3) ; 3. Espagne 2 pts ; 4. Suisse 0 pt

Groupe 3

Brésil		2-0		Bulgarie
buts :	Pelé, Garrincha			
Portugal		3-1		Hongrie
buts :	Augusto 2, Torres		Bene	
Hongrie		3-1		Brésil
buts :	Bene, Farkas, Mészöly		Tostao	
Portugal		3-0		Bulgarie
buts :	Vutzov, Eusebio, Torres			
Portugal		3-1		Brésil
buts :	Simoes, Eusebio 2		Rildo	
Hongrie		3-1		Bulgarie
buts :	Mészöly, Bene, Davidov		Asparuchov	

Classement : 1. **Portugal** 6 pts ; 2. **Hongrie** 4 pts ; 3. Brésil 2 pts ; 4. Bulgarie 0 pt

Groupe 4

URSS		3-0		Corée du Nord
buts :	Malofeyev 2, Banischevski			
Italie		2-0		Chili
buts :	Mazzola, Barison			
Corée du Nord		1-1		Chili
buts :	Seung Zin		Marcos	
URSS		1-0		Italie
but :	Tschislenko			
Corée du Nord		1-0		Italie
buts :	Doo Ik			
URSS		2-1		Chili
buts :	Porkuyan 2		Marcos	

Classement : 1. **URSS** 6 pts ; 2. **Corée du Nord** 3 pts ; 3. Italie 2 pts ; 4. Chili 1 pt

quarts de finale

Angleterre 1-0 (0-0) Argentine

but : Hurst (79e)

l'équipe : Banks - Cohen, J. Charlton, Moore, Wilson, Stiles, R. Charlton, Ball, Hurst, Hunt, Peters. — Roma - Ferreiro, Perfumo, Albrecht, Marzolini, Solari, Rattin, Gonzalez, Artime, Onega, Mas.

expulsion : Rattin (35e)

RF Allemagne 4-0 (1-0) Uruguay

buts : Haller (10e, 84e), Beckenbauer (70e), Seeler (75e)

l'équipe : Tikowski - Höttges, Weber, Schutz, Schnellinger, Haller, Beckenbauer, Overath, Seeler, Emmerich, Held. — Mazurkiewicz - Troche, Ubinas, Caetano, Manicera, Rocha, Goncalvez, Salva, Cortes, Silva, Perez.

expulsions : Troche (49e), Silva (54e)

Portugal 5-3 (2-3) Corée du Nord

buts : Eusebio (27e, 42e, 57e, 59e), Augusto (79e) — Seung Zin (55e sec.), Dong Woon (22e), Seung Kook (24e)

l'équipe : Pereira - Morais, Baptista, Vicente, Hilario, Graca, Coluna, Augusto, Eusebio, Torres, Simoes. — Chan Myung - Zoong Sun, Yung Kyoo, Yung Won, Yoon Kyung, Seung Zin, Seung Hwi, Bong Zin, Doo Ik, Dong Woon, Seung Kook.

URSS 2-1 (1-0) Hongrie

buts : Tschislenko (5e), Porkuyan (47e) — Bene (58e)

l'équipe : Yachine - Ponomariev, Schesterniev, Voronin, Danilov, Sabo, Kuznetzov, Tschislenko, Banischevski, Malofeiev, Porkuyan. — Gelei - Kaposzta, Matrai, Meszoly, Szepesi, Nagy, Sipos, Bene, Albert, Farkas, Rakosi.

demi-finales

RF Allemagne 2-1 (1-0) URSS

buts : Haller (43e), Beckenbauer (68e) — Porkujan (88e)

l'équipe : Tikowski - Lutz, Weber, Schutz, Schnellinger, Beckenbauer, Overath, Seeler, Haller, Held, Emmerich. — Yachine - Ponomariev, Schesterniev, Dalinov, Voronin, Sabo, Kuznetzov, Tschislenko, Banischevski, Malofeiev, Porkuyan.

expulsion : Tschislenko (44e)

Angleterre 2-1 (1-0) Portugal

buts : R. Charlton (31e, 80e) — Eusebio (82e)

l'équipe : Banks - Cohen, J. Charlton, Moore, Wilson, Stiles, R. Charlton, Ball, Hurst, Hunt, Peters. — Pereira - Festa, Baptista, J. Carlos, Hilario, Graca, Coluna, Augusto, Eusebio, Torres, Simoes.

match de classement

Portugal 2-1 (1-1) URSS

buts : Eusebio (13e), Torres (88e) — Malofeiev (44e)

l'équipe : C. Pereira - Festa, Baptista, Carlos, Hilario - Graça, Coluna - Augusto, Eusebio, Torres, Simoes. — Yachine - Ponomariev, Korneiev, Kurzilava, Dalinov, Voronin, Sitschinava, Metreveli, Malofeiev, Banischevski, Serebryannikov.

finale

Angleterre 4-2 ap. prol. (1-1, 2-2) RF Allemagne

buts : Hurst (18e, 100e, 120e), Peters (78e) — Haller (12e), Weber (89e)

l'équipe : Banks - Cohen, John Charlton, Moore, Wilson-Stiles, Robert Charlton, Ball, Hurst, Hunt, Peters - — Tillkowski - Höttges, Schulz, Weber, Schnellinger, Haller, Beckenbauer - - Seeler, Held, Overath, Emmerich.

entraîneur : Ramsey — Schön

30 juillet 1966 à Londres (Wembley Empire Stadium) 95 000 spectateurs

Arbitre : M. Dienst (Suisse)

Le groupe champion du monde était constitué de Armfield Jimmy, défenseur - Ball Alan, milieu - Banks Gordon, gardien - Bonetti Peter, gardien - Byrne Gerald, défenseur - Callaghan Ian, milieu - Charlton Jack, défenseur - Charlton Robert, milieu - Cohen George, défenseur - Connelly John, attaquant - Eastham George, milieu - Flowers Ronald, milieu - Greaves Jimmy, attaquant - Hunt Roger, attaquant - Hunter Norman, milieu - Hurst Geoffrey, attaquant - Moore Bobby, défenseur - Paine Terence, attaquant - Peters Martin, milieu - Springett Ronald, gardien - Stiles Nobby, milieu - Wilson Ramon, défenseur - Ramsey Alf, entraîneur.

1966

Angleterre

Deuxième victoire à domicile d'un pays hôte

Bénéficiant de conditions très favorables, le berceau du football remporte le trophée Jules-Rimet à l'arraché, à l'issue d'un duel d'anthologie contre l'Allemagne.



Bobby Moore, le capitaine anglais porté en triomphe par ses coéquipiers, brandit le trophée. À l'extême droite, l'un des plus grands joueurs anglais de tous les temps : Jacky Charlton.

Pour sa huitième édition, la Coupe du monde atterrit dans la patrie du football, l'Angleterre. Grâce aux satellites, cette Coupe du monde anglaise sera le premier événement sportif mondial massivement télévisé.
Le monde va donc vivre au rythme d'une compétition qui n'a jamais répondu jusqu'alors à une telle exigence athlétique. Dans ce contexte, l'équipe de France, qualifiée pour la première fois depuis 1958, ne pèse pas bien lourd et va disparaître dès le premier tour. De la même manière, trois grandes nations sont rapidement éliminées. L'Espagne et l'Italie, qui n'arrivent décidément pas à retrouver avec leur équipe nationale le souffle de leurs grands clubs. Et surtout le Brésil, double champion du monde, arrivé à une période charnière entre deux générations, l'une vieillissante (Djalma Santos, Garrincha, Gilmar), l'autre encore trop tendre (Jairzinho, Gerson, Tostao). Entre les deux, Pelé, qui a rêvé de prendre sa revanche sur le Mundial 62, va vivre un vrai cauchemar. Le premier jour, il mène le tenant du titre vers la victoire sur la Bulgarie, avant d'être méchamment touché au genou, au point de ne pouvoir jouer le match suivant, un des meilleurs du tournoi, que ses coéquipiers vont perdre face à la Hongrie du grand Florian Albert. Pelé rentre contre le Portugal où il se fait vilainement tacler par Morais. Son roi sur le flanc, le champion déchu rentre tristement au pays. Son dernier vainqueur, le Portugal, animé par de nombreux joueurs de Benfica et par son grand attaquant Eusebio, reprendra à son compte le flambeau du jeu latin, mais ne pourra pas lutter jusqu'au bout contre la solidité anglo-saxonne. Les Anglais, dans leur fief de Wembley, passent tous les obstacles, avec plus ou moins d'aisance, mais toujours animés d'une formidable confiance en eux. À la sauce anglaise, faite de bon goût (la victoire en demi-finale contre le Portugal, les majestueuses performances de Bobby Charlton et de Bobby Moore), et de mauvais, comme ce quart de finale irrespirable contre les Argentins, qualifiés d'«animaux» par l'entraîneur anglais Alf Ramsey et la presse londonienne.
En finale, sous les yeux de la reine, l'Angleterre affronte la solide Allemagne, symbolisée par l'avant-centre Seeler et sa jeune star Beckenbauer. Le match est à l'image des deux protagonistes, et légèrement à l'avantage des Anglais qui mènent 2-1 jusqu'à la dernière minute, quand l'Allemagne égalise sur une action entachée d'une faute de main. L'équipe d'Angleterre ne bronche pas. Elle attaque



Les Allemands (au centre, Uwe Seeler) à l'assaut du camp anglais. À la limite de la surface de réparation, Charlton tente de s'opposer à un tir de Schnellinger. À droite, le capitaine anglais Bobby Moore.

À la 89e minute du temps réglementaire, le défenseur allemand Weber met fin à une situation confuse devant les buts de l'Anglais Gordon Banks et égalise à 2 partout.

à fond la prolongation, quand, à la 100e minute, Geoff Hurst catapulte le ballon sous la barre transversale. Il retombe à la verticale, sort du but. M. Dienst, l'arbitre suisse, accorde le point. Palabres, discussions. L'arbitre confirme sa décision. Bobby Moore va pouvoir recevoir la Coupe des mains de la reine Élisabeth. Mais, trente ans plus tard, on continue de disséquer l'action litigieuse, image par image. Et l'on ne sait toujours pas si le ballon avait franchi véritablement la ligne.



Ces étonnants Coréens

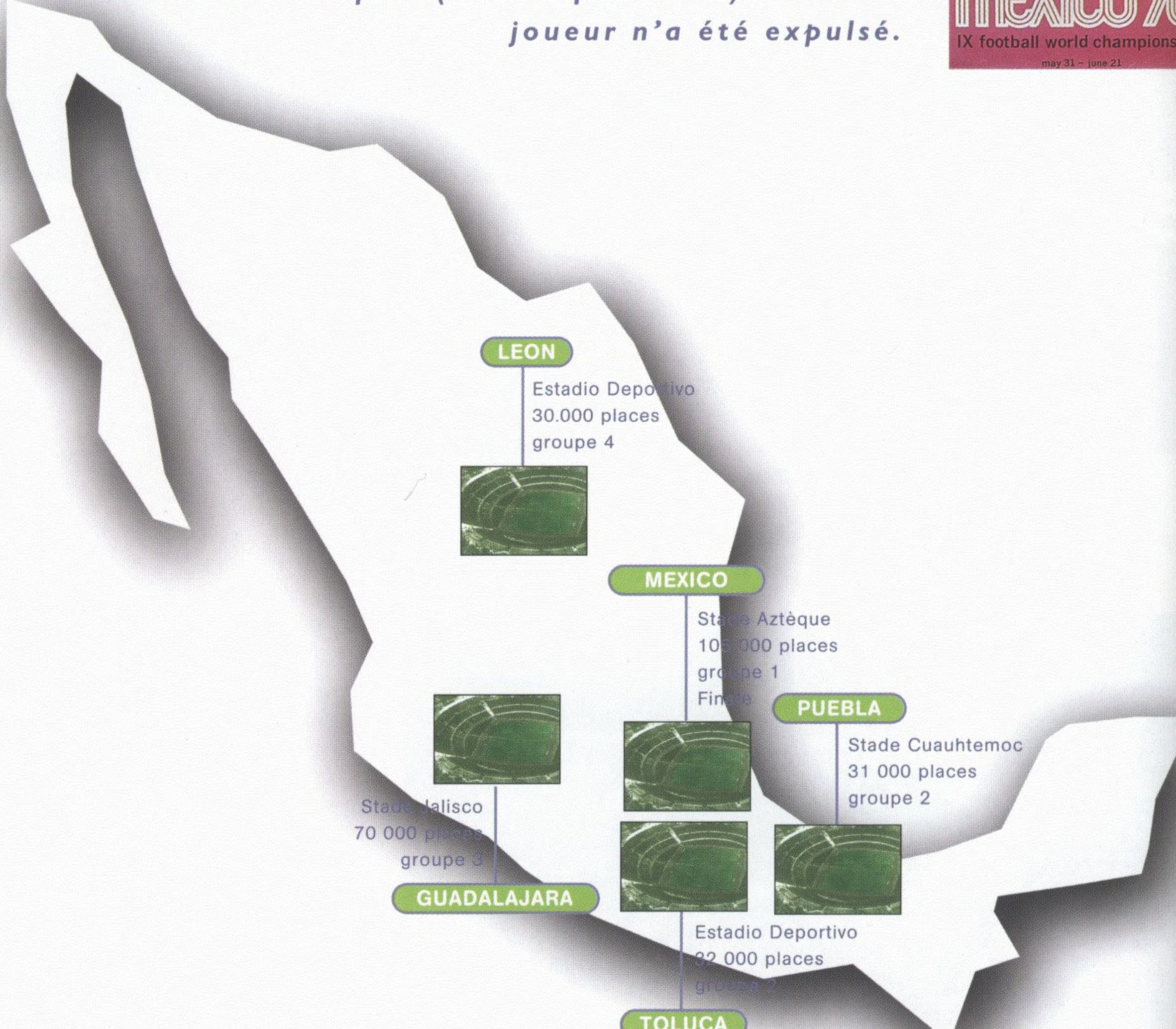
Représentante du football asiatique, l'équipe de la Corée du Nord va étonner le monde. Que viennent faire les footballeurs-soldats du pays de Kim Il-sung dans un premier tour où ils vont affronter deux grands du football européen, l'Italie et l'URSS, plus le Chili, troisième de la Coupe du monde 1962 ? Effectivement, ils sont battus d'entrée par l'URSS (3-0), et font tout juste match nul avec le Chili (1-1). L'exploit, ils le réalisent contre l'Italie et ses grandes stars. En un instant, quand il bat le gardien italien Albertosi, Pak Do-ik devient un nom connu de toute la Terre, et le héros de Pyongyang. La Corée du Nord entre dans la légende de la Coupe du monde, au côté des États-Unis vainqueurs de l'Angleterre en 1950. En quarts de finale, les Coréens rencontrent les Portugais et, au bout de vingt-quatre minutes, ils mènent 3-0! Eusebio, en inscrivant quatre buts, va sauver le Portugal de l'affront. Finalement battus 5-3, les Coréens font un tour d'honneur, avant de quitter, pour toujours, la scène mondiale. On n'entendra plus jamais parler de Pak Do-ik et de ses amis.

Mexique

Phase finale du 31 mai au 21 juin 1970



La neuvième Coupe du monde réunit 1 673 975 spectateurs. 32 matchs opposent les 16 équipes qualifiées (10 européennes, 3 sud-américaines, 1 nord-américaines, 1 centre-américaine et 1 africaine). 95 buts ont été marqués (dont 4 penalties) et aucun joueur n'a été expulsé.



classement des buteurs

10 buts

G. Müller (RFA)

7 buts

Jairzinho (Brésil)

5 buts

Cubillas (Pérou)

4 buts

Bichovets (URSS), Pelé (Brésil)

3 buts

Riva (Italie), Rivelino (Brésil), Seeler (RFA)

2 buts

Boninsegna (Italie), Domenghini (Italie), Dumitrache (Roumanie), Gallardo (Pérou), Lambert (Belgique), Petras (Tchécoslovaquie), Rivera (Italie), Tostao (Brésil), Valdivia (Mexique), Van Moer (Belgique)

1 but

Asiatani (URSS), Basaguren (Mexique), Beckenbauer (RFA), Bonev (Bulgarie), Burgnich (Italie), Carlos-Alberto (Brésil), Challe (Pérou), Chmelnitzki (URSS), Chumpitaz (Pérou), Clarke (Angleterre), Clodoaldo (Brésil), Cubilla (Uruguay), Dembrovski (Roumanie), Dermendjev (Bulgarie), Esparrago (Uruguay), Fragoso (Mexique), Gerson (Brésil), Gonzalez (Mexique), Ghazuani (Maroc), Grahn (Suède), Hurst (Angleterre), Jarir (Maroc), Jetchev (Bulgarie), Kmelnitski (URSS), Kolev (Bulgarie), Libuda (RFA), Maneiro et Mujica (Uruguay), Mullery (Angleterre), Neagu (Bulgarie), Nikodimov (Bulgarie), Overath et Schnellinger (RFA), Pena (Mexique), Peters (Angleterre), Spiegler (Israël), Turesson (Suède)

les participants

Europe

Allemagne (RFA), Angleterre, Belgique, Bulgarie, Israël, Italie, Roumanie, Suède, Tchécoslovaquie, URSS

Amérique du Sud

Brésil, Pérou, Uruguay

Amérique du Nord et centrale

Mexique, Salvador

Afrique

Maroc

ATTAQUES

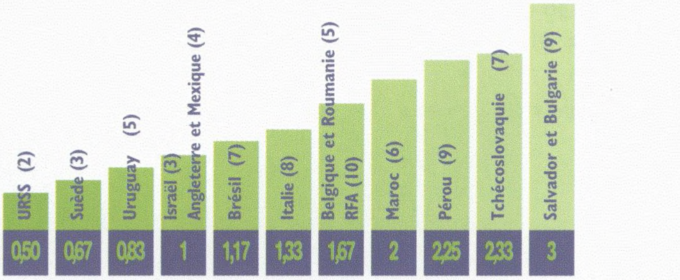
LES CANONNIERS BRÉSILIENS ONT UNE NOUVELLE FOIS FRAPPÉ. ILS DEVANCENT LES ALLEMANDS.



Moyenne du nombre de buts marqués par match. Entre parenthèses, le nombre de buts marqués

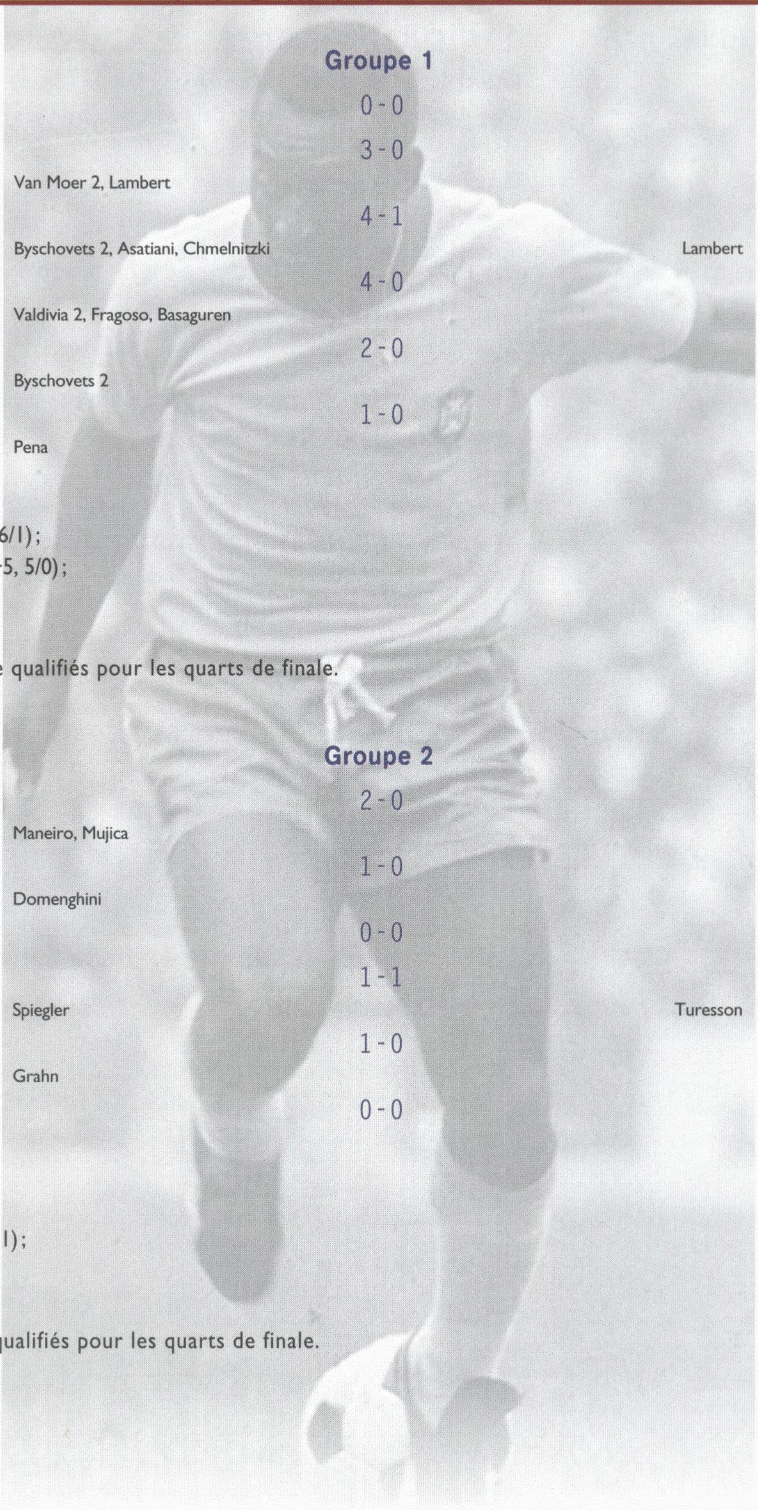
DÉFENSES

POUR UNE FOIS, LES FINALISTES NE SONT PAS LES MEILLEURS DÉFENSEURS. LE BRÉSIL ENCAISSE PLUS D'UN BUT PAR MATCH !



Moyenne du nombre de buts encaissés par match. Entre parenthèses, le nombre de buts encaissés

Premier tour



Groupe 1

Mexique		0-0		URSS
Belgique		3-0		Salvador
buts :	Van Moer 2, Lambert			
URSS		4-1		Belgique
buts :	Byschovets 2, Asatiani, Chmelnitzki		Lambert	
Mexique		4-0		Salvador
buts :	Valdivia 2, Fragoso, Basaguren			
URSS		2-0		Salvador
buts :	Byschovets 2			
Mexique		1-0		Belgique
but :	Pena			

Classement :

1. URSS 5 pts (+5, 6/1) ;
2. Mexique 5 pts (+5, 5/0) ;
3. Belgique 2 pts ;
4. Salvador 0 pt

L'URSS et le Mexique qualifiés pour les quarts de finale.

Groupe 2

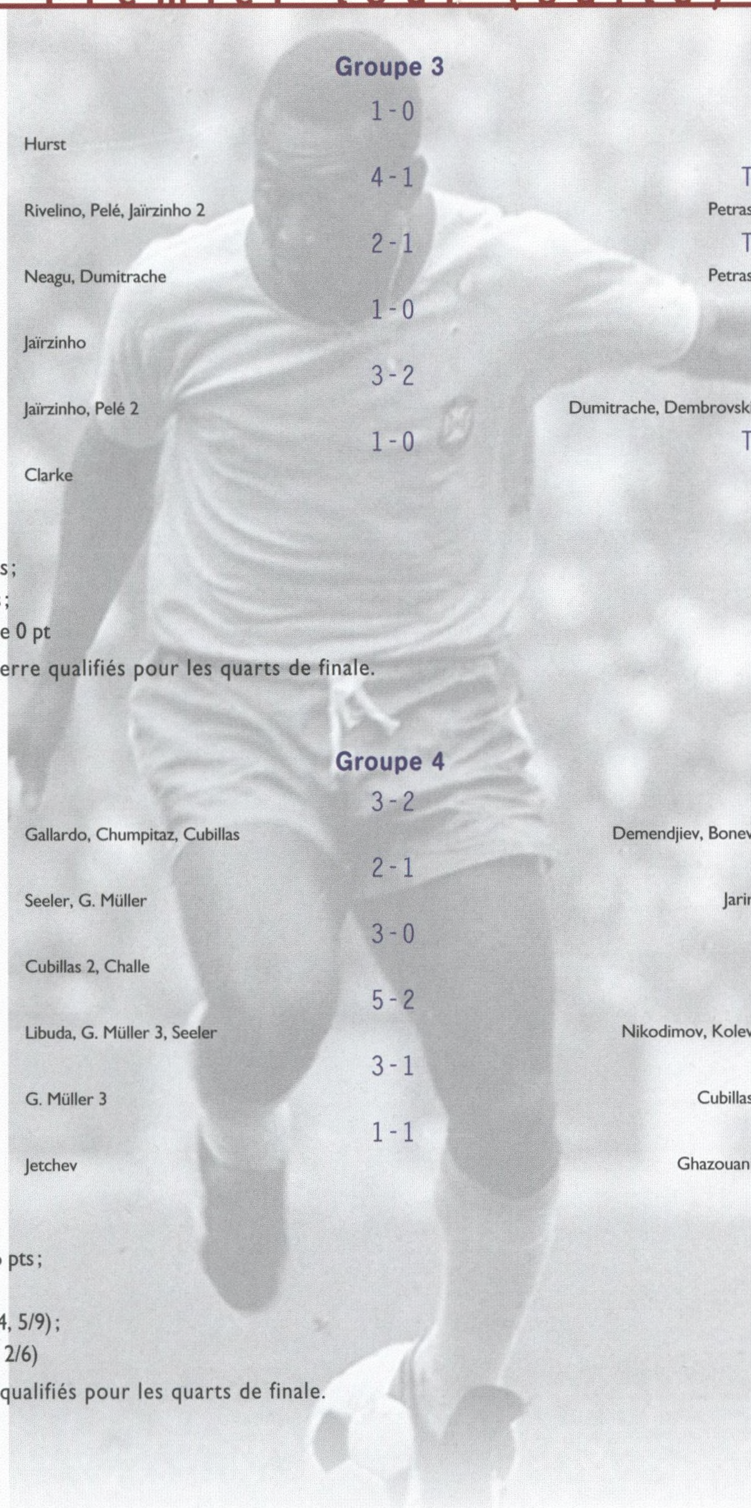
Uruguay		2-0		Israël
buts :	Maneiro, Mujica			
Italie		1-0		Suède
but :	Domenghini			
Uruguay		0-0		Italie
Israël		1-1		Suède
buts :	Spiegler		Turesson	
Suède		1-0		Uruguay
but :	Grahn			
Israël		0-0		Italie

Classement :

1. Italie 4 pts ;
2. Uruguay 3 pts (+1) ;
3. Suède 3 pts (0) ;
4. Israël 2 pts

L'Italie et l'Uruguay qualifiés pour les quarts de finale.

Premier tour (suite)



Groupe 3

Angleterre		1-0		Roumanie
but :	Hurst			
Brésil		4-1		Tchécoslovaquie
buts :	Rivelino, Pelé, Jaïrzinho 2		Petras	
Roumanie		2-1		Tchécoslovaquie
buts :	Neagu, Dumitrache		Petras	
Brésil		1-0		Angleterre
but :	Jaïrzinho			
Brésil		3-2		Roumanie
buts :	Jaïrzinho, Pelé 2		Dumitrache, Dembrovski	
Angleterre		1-0		Tchécoslovaquie
but :	Clarke			

Classement :
1. Brésil 6 pts ;
2. Angleterre 4 pts ;
3. Roumanie 2 pts ;
4. Tchécoslovaquie 0 pt

Le Brésil et l'Angleterre qualifiés pour les quarts de finale.

Groupe 4

Pérou		3-2		Bulgarie
buts :	Gallardo, Chumpitaz, Cubillas		Demendjiev, Bonev	
RF Allemagne		2-1		Maroc
buts :	Seeler, G. Müller		Jarir	
Pérou		3-0		Maroc
buts :	Cubillas 2, Challe			
RF Allemagne		5-2		Bulgarie
buts :	Libuda, G. Müller 3, Seeler		Nikodimov, Kolev	
RF Allemagne		3-1		Pérou
buts :	G. Müller 3		Cubillas	
Bulgarie		1-1		Maroc
buts :	Jetchev		Ghazouani	

Classement :
1. RF Allemagne 6 pts ;
2. Pérou 4 pts ;
3. Bulgarie 1 pt (-4, 5/9) ;
4. Maroc 1 pt (-4, 2/6)

La RFA et le Pérou qualifiés pour les quarts de finale.

quarts de finale

Uruguay — 1-0 a.p. (0-0,0-0) — **URSS**

but : Esparrago (106e)

l'équipe : Mazurkiewicz - Ancheta, Matosas, Ubinas, M. Castillo, Mujica, Cubilla, Maneiro, Morales (Gomez, 72e), Fontes (Esparrago, 103e), Cortes.

Kavasaschvili - Afonin, Dsodsuaschvili, Kaplitschni, Kurzilava (Logofet, 85e), Schesterniev, Asatiani (Kiselev, 72e), Muntian, Byschovetz, Evryusschikin, Chmelnitzki.

Italie — 4-1 (1-1) — **Mexique**

buts : Domenghini (26e), Riva (64e, 76e), Rivera (69e) — Gonzalez (13e)

l'équipe : Albertosi - Burgnich, Facchetti, Cera, Rosato, Bertini, Riva, Domenghini (Gori, 86e), Mazzola (Rivera, 45e), De Sisti, Boninsegna.

Calderon - Pena, Perez, Munguia (Diaz, 60e), Padilla, Vantolra, Guzman, Pulido, Gonzalez (Borja, 69e), Valdivia, Fragoso.

Brésil — 4-2 (2-1) — **Pérou**

buts : Rivelino (11e), Tostao (15e, 52e), Jaïrzinho (76e) — Gallardo (28e), Cubillas (69e)

l'équipe : Felix - C. Alberto, Brito, Piazza, M. Antonio, Clodoaldo, Gerson (P. C. Lima, 67e), Rivelino, Jaïrzinho (Roberto, 79e), Tostao, Pelé.

Rubinos - Campos, Fernandez, Chumpitaz, Fuentes, Challe, Mifflin, Baylon (Sotil, 53e), Leon (Reyes, 60e), Cubillas, Gallardo.

RF Allemagne — 3-2 a.p.(0-1,2-2) — **Angleterre**

buts : Beckenbauer (69e), Seeler (82e), G. Müller (108e) — Mullery (32e), Peters (50e)

l'équipe : Maier - Vogts, Fichtel, Schnellinger, Höttges (Schulz, 46e), Seeler, Beckenbauer, Overath, Libuda (Grabowski, 57e), G. Müller, Löhr.

Bonetti - Newton, Labone, Moore, Cooper, Mullery, R. Charlton (Bell, 69e), Ball, Peters (Hunter, 81e), Lee, Hurst.

demi-finales

Italie — 4-3 a.p. (1-0,1-1) — **RF Allemagne**

buts : Boninsegna (8e), Burgnich (98e), Riva (104e), Rivera (111e) — Schnellinger (90e), G. Müller (95e, 110e)

l'équipe : Albertosi - Burgnich, Cera, Rosato (Poletti, 91e), Facchetti, Bertini, Domenghini, Mazzola (Rivera, 46e), De Sisti, Boninsegna, Riva.

Maier - Vogts, Schnellinger, Schulz, Patzke (Held, 66e), Seeler, Beckenbauer, Overath, Grabowski, G. Müller, Löhr (Libuda, 53e).

Brésil — 3-1 (1-1) — **Uruguay**

buts : Clodoaldo (45e), Jaïrzinho (76e), Rivelino (89e) — Cubilla (18e)

l'équipe : Felix - C. Alberto, Brito, Piazza, Everaldo, Clodoaldo, Gerson, Rivelino, Jaïrzinho, Tostao, Pelé.

Mazurkiewicz - Ubinas, Ancheta, Matosas, Mujica, M. Castillo, Maneiro (Esperrago, 73e), Cortes, Cubilla, Fontes, Morales.

match de classement

RF Allemagne — 1-0 (1-0) — **Uruguay**

but : Overath (27e)

l'équipe : Wolter - Patzke, Weber, Schnellinger (Lorenz, 46e), Vogts - Fichtel, Seeler, Overath - Libuda (Löhr, 73e), G. Müller, Held.

Mazurkiewicz - Ubinas, Ancheta, Matosas, Mujica, M. Castillo, Maneiro (Sandoval, 68e), Cubilla, Cortes, Fontes (Esperrago, 46e), Morales.

Finale

Brésil — 4-1 (1-1) — **Italie**

buts : Pelé (18e), Gerson (65e), Jaïrzinho (71e), Carlos Alberto (87e) — Boninsegna (37e)

l'équipe : Félix - Carlos Alberto, Brito, Piazza, Everaldo - Clodoaldo, Gerson - - Jaïrzinho, Tostao, Pelé, Rivelino.

Albertosi - Burgnich, Cera, Rosato, Facchetti - Bertini (Juliano, 73e), Mazzola, De Sisti , - Domenghini, Boninsegna (Rivera, 84e), Riva.

entraîneur Zagallo — Valcareggi

21 juin à Mexico (Stade Aztèque) 107 000 spectateurs
Arbitre : M. Glöckner (RD Allemagne)

Le groupe champion du monde était constitué de Ado E. Roberto Stinghen, gardien - Baldochi José Guilherme, défenseur - Brito Hercule Ruas, défenseur - Carlos Alberto Torres, défenseur - Clodoaldo Tavares De S., défenseur - Dario Dos Santos José, attaquant - Edu Jonas Eduardo Americo, défenseur - Everaldo Marques Da Silva, défenseur - Felix Mielli Venerando, gardien - Fontana José Ancheta, défenseur - Gerson Nunes De Oliveira, milieu - Jaïrzinho Jaïr Ventura Filho, attaquant - Joel Emerson, gardien - Leao Emerson, gardien - Marco Antonio Feliciano, défenseur - Paulo Cesar Lima, milieu - Pelé Edson Arentes Do Nascimento, attaquant - Piazza Wilson Da Silva, défenseur - Rivelino Roberto, attaquant - Roberto Lopez Miranda, attaquant - Tostao E.G. De Andrade, attaquant - Ze Maria Rodriguez Alves - défenseur - Zagallo Mario, entraîneur.



Brésil

La passe de trois pour le géant sud-américain

Le Brésil, en battant en finale l'Italie, s'adjuge définitivement le trophée Jules-Rimet. Le tournoi a également connu le match le plus indécis de toute son histoire : la demi-finale Italie-Allemagne.

La Coupe du monde de 1970 a probablement été celle qui a laissé le plus de souvenirs contrastés. Elle passe pour la plus spectaculaire de l'ère moderne. Mais on se souvient aussi de matchs fermés à double tour qui firent s'endormir les téléspectateurs européens qui devaient veiller tard pour assister aux retransmissions en direct. Récemment, un sondage réalisé auprès de grands joueurs du passé a désigné la demi-finale Italie-RFA comme le plus beau match de l'histoire du football. La prolongation fut en effet un pur moment de dramaturgie sportive. Mais elle faisait suite à une première heure et demie proprement insipide, pendant laquelle les Allemands égalisèrent de manière inespérée dans les dernières secondes. Ensuite, ce fut l'enchantement, les deux équipes prenant tour à tour l'avantage, marquant cinq buts en un quart d'heure, Rivera donnant finalement la victoire aux Italiens. L'autre sommet majeur eut lieu pendant le premier tour, entre l'Angleterre et le Brésil. À Guadalajara, les Anglais affrontèrent une équipe brésilienne rajeunie et dominée par un Pelé moins véloce que jadis, jouant plus en retrait, mais maîtrisant toutes les situations : contre la Tchécoslovaquie, il a failli marquer du rond central avant de réussir un but superbe de simplicité, d'un amorti de la poitrine suivi d'un changement de pied. Brésil-Angleterre restera dans les mémoires pour une séquence extraordinaire, dans un match qui ne le fut pas moins.

Pelé, encore et pour toujours

Sur une balle aérienne, Pelé saute plus haut que tous et «pique» le ballon de la tête. Tout le monde croit au but mais Gordon Banks, le gardien anglais, réussit un sauvetage miraculeux. Il n'empêchera pas les Brésiliens de s'imposer dans ce qui ressemble à une passation de pouvoir. L'équipe de Pelé franchit aisément le premier tour, fait le vide de l'opposition sud-américaine en éliminant le Pérou en quarts de finale et l'Uruguay en demi-finales, pendant que les grands Européens s'entre-déchirent. Avant de succomber face à l'Italie en demi-finales, l'Allemagne, à forte coloration munichoise (Maier dans les buts, Beckenbauer en défense centrale, Gerd Müller en attaque), a éliminé le champion en titre anglais et a pris sa revanche de la finale perdue de 1966. Gordon Banks, malade, a dû être remplacé par Bonetti. Le match se joue au finish, dans une prolongation



L'attaquant brésilien Jairzinho (auteur du troisième but) est bousculé par le défenseur et capitaine italien Facchetti.



Le trophée Jules-Rimet, ici dans les mains de Pelé, le plus grand joueur de football de l'histoire, restera définitivement au Brésil. Le trophée était promis à l'équipe qui remporterait trois fois la Coupe du monde.

de feu, qui finit, une fois encore, par tourner à l'avantage des Allemands, grâce à Gerd Müller. Ceux-ci deviennent les plus dangereux rivaux du Brésil, mais, on l'a vu, ils buteront sur la coriace Italie, passée presque inaperçue dans la première partie de la compétition. L'honneur d'affronter le géant brésilien en finale revient donc à la Squadra azzurra, qui n'avait plus disputé de finale mondiale depuis 1938. Cependant, sa discipline, sa rigueur tactique, la qualité de Mazzola, Boninsegna, Riva, Rivera ne seront pas suffisantes. Une fois encore, une formidable détente de Pelé montre la voie. L'Italie tient une mi-temps. Ensuite, plus rien à faire contre les Gerson, Tostao, Rivelino, Carlos Alberto pour les empêcher de remporter leur troisième Coupe du monde et, du coup, de gagner définitivement la jolie Coupe Jules-Rimet, mise en jeu quarante ans plus tôt à Montevideo.

Zagallo, « Monsieur Coupe du monde »

En 1958, Mario Zagallo (avec deux l, a-t-il récemment précisé) n'était pas le plus brillant des attaquants du Brésil. Il fut le seul à jouer tous les matchs conduisant à la première victoire brésilienne de Coupe du monde. En 1962, dans un rôle nouveau de «faux ailier gauche», il participa encore à toutes les rencontres du Brésil au Chili. Et, en 1970, à 38 ans, c'était lui le sélectionneur qui dirigea le Brésil vers son troisième titre mondial. En 1994, après avoir bourlingué partout dans le monde, il devint l'entraîneur adjoint de Carlos Alberto Pereira lors du quatrième titre mondial. En 1998, il est de nouveau seul maître à bord de la sélection brésilienne qui prépare la dernière Coupe du monde du siècle en France. Mario Zagallo rassemble à lui seul toute l'épopée du football brésilien depuis quarante ans. Il amène bien les auriverde en finale mais ne réussit pas la passe de cinq !



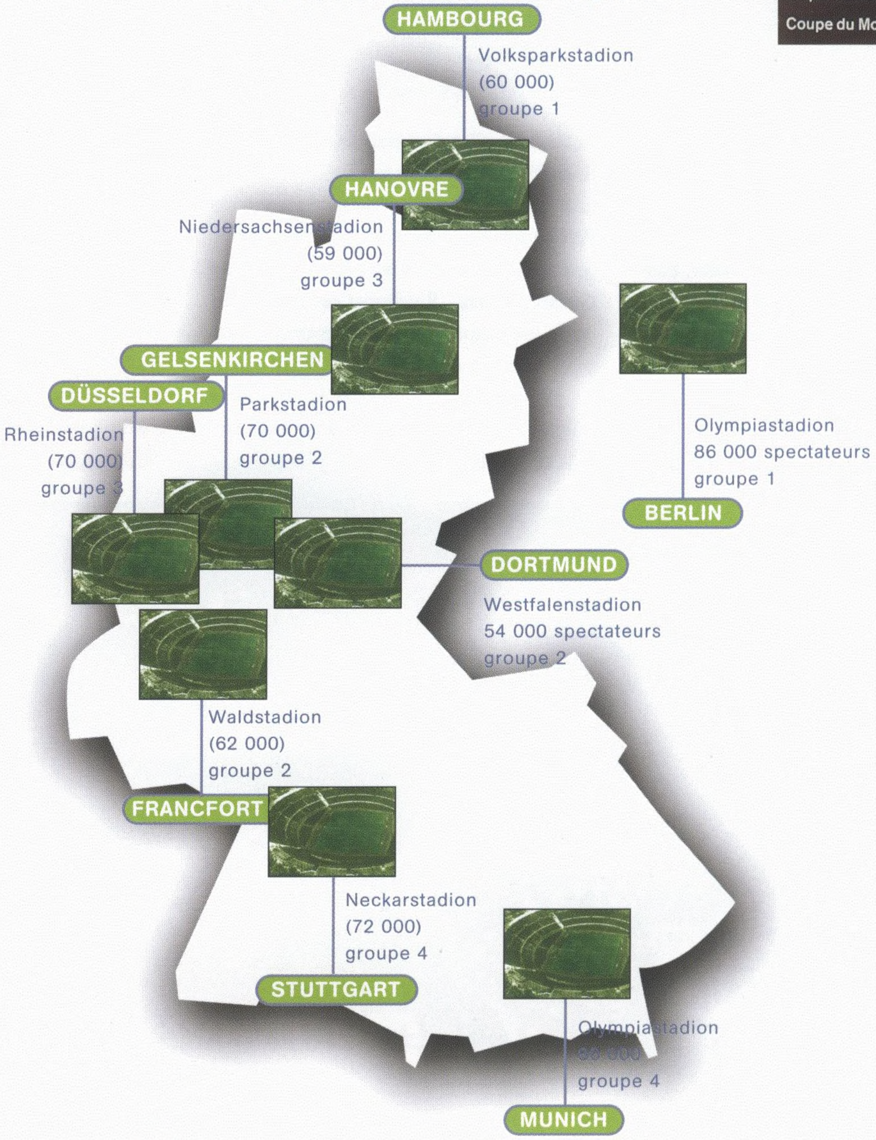
Jeune débutant en 1958, Pelé est douze ans plus tard toujours présent à la tête de l'attaque brésilienne. Il est aidé dans sa tâche par ses coéquipiers Tostao (à l'extrême droite) et Rivelino.

Allemagne

Phase finale du 13 juin au 7 juillet 1974



La dixième Coupe du monde réunit 1 774 022 spectateurs. 38 matchs opposent les 16 équipes qualifiées (9 européennes, 4 sud-américaines, 1 centre-américaine, 1 africaine et 1 océanienne). 97 buts ont été marqués (dont 7 penalties) et 5 joueurs ont été expulsés.



classement des buteurs

7 buts

Lato (Pologne)

5 buts

Neeskens (Pays-Bas), Szarmach (Pologne)

4 buts

G. Müller (RFA), Edström (Suède), Rep (Pays-Bas)

3 buts

Bajevic (Yougoslavie), Breitner (RFA), Cruyff (Pays-Bas), Deyna (Pologne), Housemann (Argentine), Rivelino (Brésil)

2 buts

Jaïrzinho (Brésil), Jordan (Écosse), Karasi (Yougoslavie), Overath (Allemagne), Sandberg (Suède), Sanon (Haïti), Streich (RDA), Surjak (Yougoslavie), Yazalde (Argentine)

1 but

Ahumada (Chili), Anastasi (Italie), Ayala (Argentine), Babington (Argentine), Benetti (Italie), Bogicevic (Yougoslavie), Bonev (Bulgarie), Bonhoff (Allemagne), Brindisi (Argentine), Capello (Italie), Cullmann (RFA), De Jong (Pays-Bas), Dzajic (Yougoslavie), Gorgon (Pologne), Grabowski (RFA), Heredia (Argentine), Hoeness (RFA), Hoffmann (RDA), Katalinski (Yougoslavie), Krol (Pays-Bas), Lorimer (Écosse), Oblak (Yougoslavie), Pavoni (Uruguay), Petkovic (Yougoslavie), Rensenbrik (Pays-Bas), Rivera (Italie), Sparwasser (RDA), Torstensson (Suède), Valdomiro (Brésil)

les participants

Europe

Allemagne (RFA et RDA), Bulgarie, Écosse, Italie, Pays-Bas, Pologne, Suède, Yougoslavie

Amérique du Sud

Argentine, Brésil, Chili, Uruguay

Amérique centrale

Haïti

Océanie

Australie

Afrique

Zaïre

ATTAQUES

AU ROYAUME DES ARTILLEURS, CE SONT LES POLONAIS QUI EMPORTENT LA PALME. LE CHAMPION DU MONDE ALLEMAND N'EST QU'À LA QUATRIÈME PLACE

Le Chili et l'Uruguay (1 but) avec une moyenne de 0,33 n'apparaissent pas sur ce graphique. Ni l'Australie et le Zaïre qui n'ont marqué aucun but durant leurs trois rencontres.



Moyenne du nombre de buts marqués par match. Entre parenthèses, le nombre de buts marqués

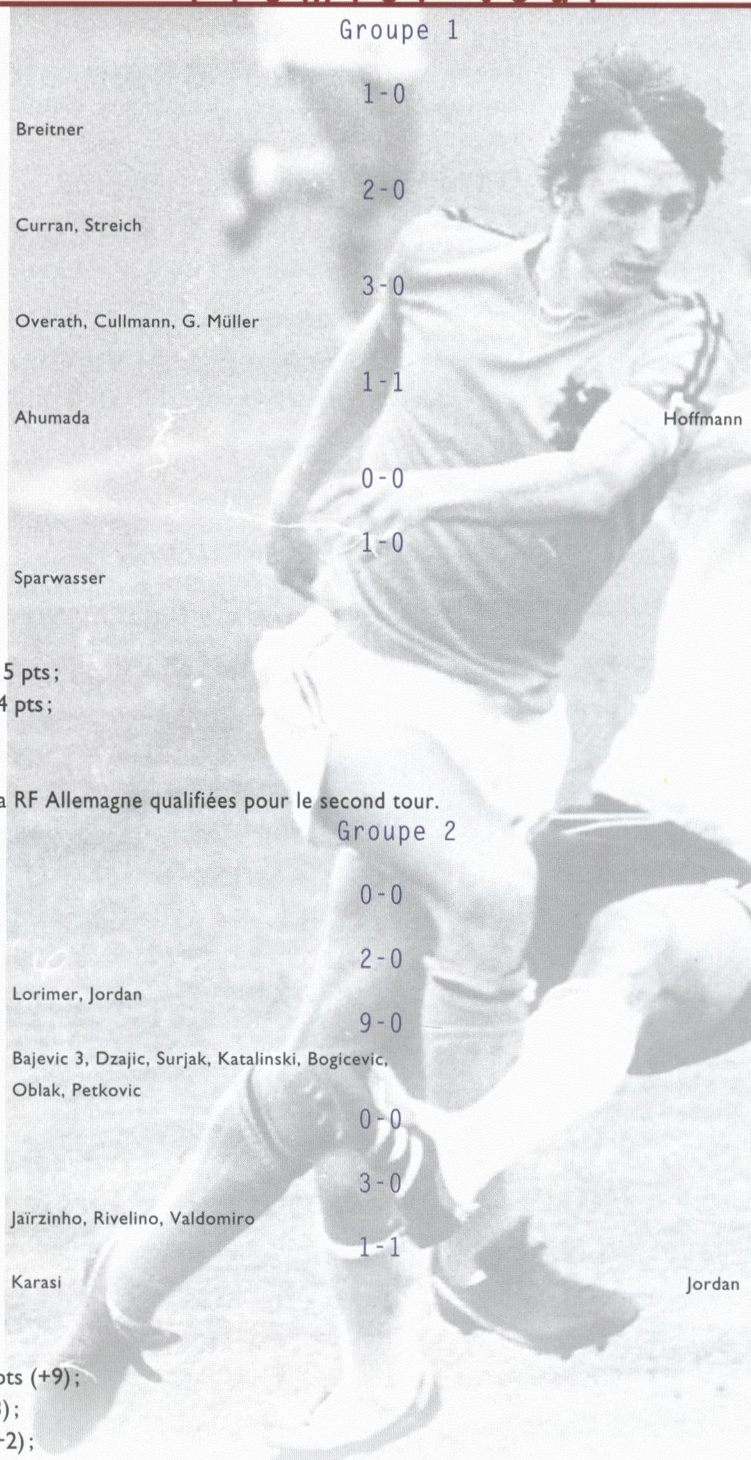
DÉFENSES

ÊTRE LES MEILLEURS DÉFENSEURS N'APPORTE PAS UN TITRE DANS UNE CORBEILLE. LES ÉCOSSAIS DEVANCENT LÉGÈREMENT LES ÉQUIPES PLUS COMPLÈTES QUE SONT LES DEUX FINALISTES ET LE BRÉSIL TOUJOURS PRÉSENT EN DÉFENSE.



Moyenne du nombre de buts encaissés par match. Entre parenthèses, le nombre de buts encaissés

Premier tour



Groupe 1

RF Allemagne	1-0	Chili	*but :* Breitner	
RD Allemagne	2-0	Australie	*buts :* Curran, Streich	
RF Allemagne	3-0	Australie	*buts :* Overath, Cullmann, G. Müller	
Chili	1-1	RD Allemagne	*buts :* Ahumada	Hoffmann
Australie	0-0	Chili		
RD Allemagne	1-0	RF Allemagne	*but :* Sparwasser	

Classement :
1. RD Allemagne 5 pts ;
2. RF Allemagne 4 pts ;
3. Chili 2 pts ;
4. Australie 1 pt

La RD Allemagne et la RF Allemagne qualifiées pour le second tour.

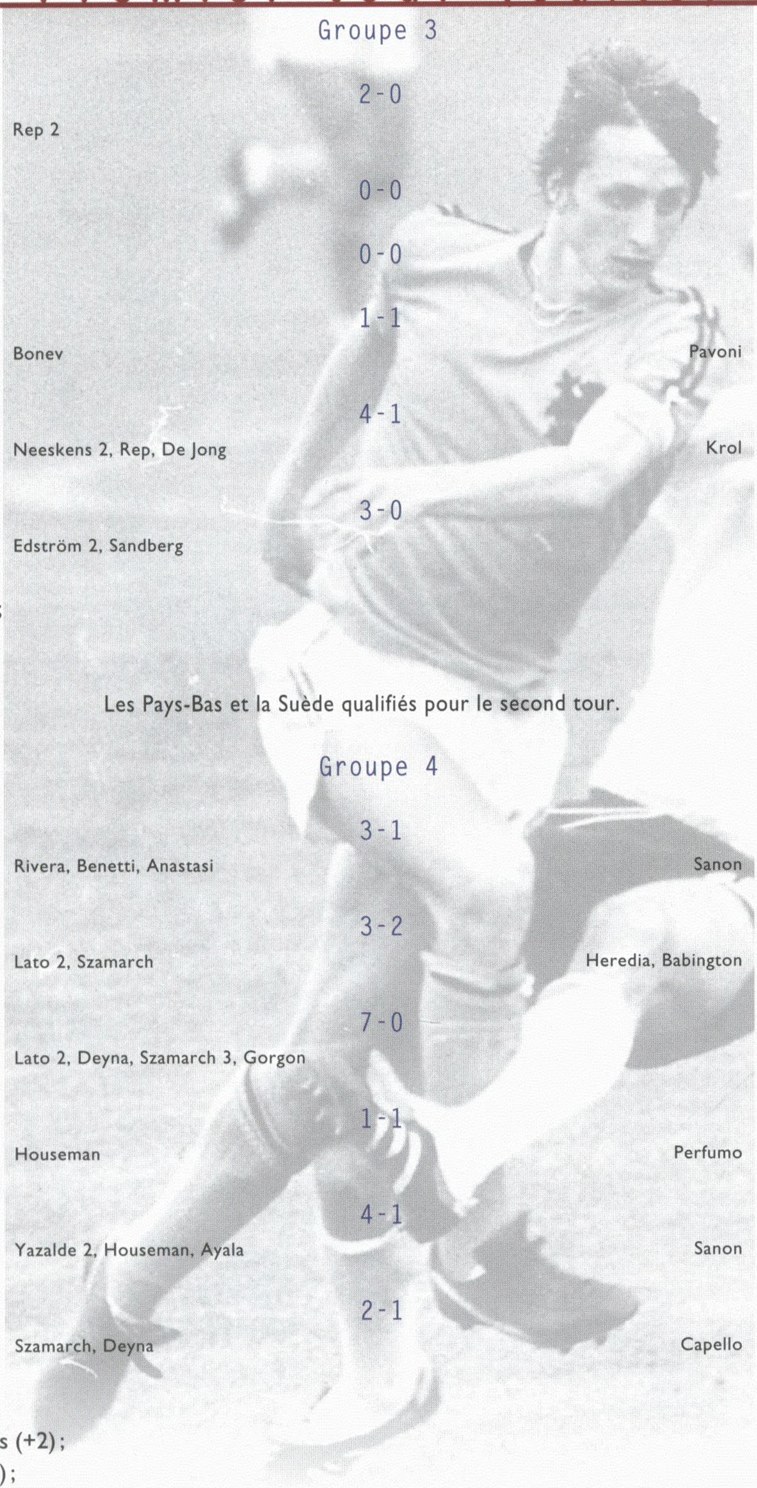
Groupe 2

Yougoslavie	0-0	Brésil		
Ecosse	2-0	Zaïre	*buts :* Lorimer, Jordan	
Yougoslavie	9-0	Zaïre	*buts :* Bajevic 3, Dzajic, Surjak, Katalinski, Bogicevic, Oblak, Petkovic	
Ecosse	0-0	Brésil		
Brésil	3-0	Zaïre	*buts :* Jaïrzinho, Rivelino, Valdomiro	
Yougoslavie	1-1	Ecosse	*buts :* Karasi	Jordan

Classement :
1. Yougoslavie 4 pts (+9) ;
2. Brésil 4 pts (+3) ;
3. Ecosse 4 pts (+2) ;
4. Zaïre 0 pt

La Yougoslavie et le Brésil qualifiés pour le second tour.

Premier tour (suite)



Groupe 3

Pays-Bas		2-0	Uruguay
buts :	Rep 2		
Suède		0-0	Bulgarie
Pays-Bas		0-0	Suède
Bulgarie		1-1	Uruguay
buts :	Bonev		Pavoni
Pays-Bas		4-1	Bulgarie
buts :	Neeskens 2, Rep, De Jong		Krol
Suède		3-0	Uruguay
buts :	Edström 2, Sandberg		

Classement :

1. Pays-Bas 5 pts ;
2. Suède 4 pts ;
3. Bulgarie 2 pts ;
4. Uruguay 1 pt

Les Pays-Bas et la Suède qualifiés pour le second tour.

Groupe 4

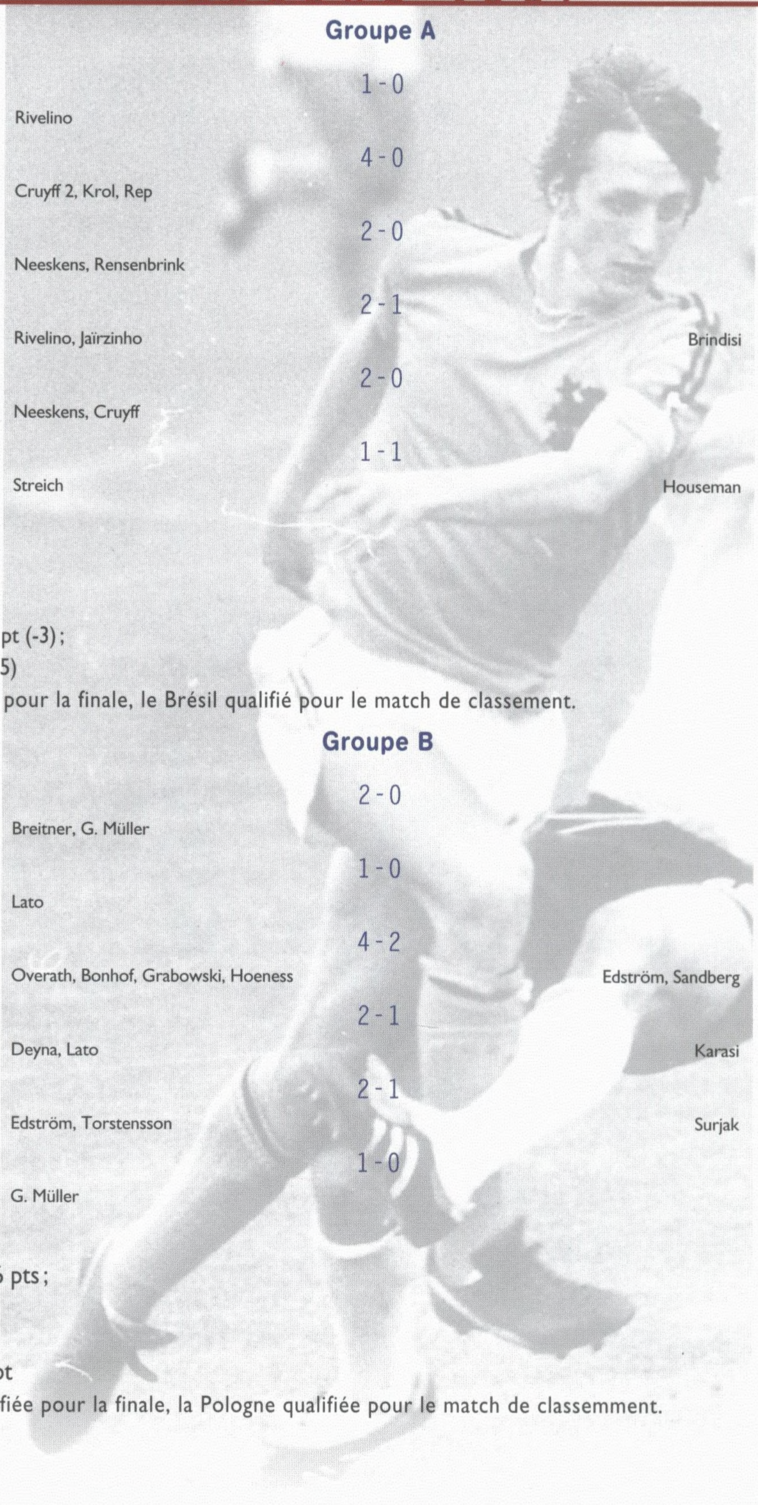
Italie		3-1	Haïti
buts :	Rivera, Benetti, Anastasi		Sanon
Pologne		3-2	Argentine
buts :	Lato 2, Szamarch		Heredia, Babington
Pologne		7-0	Haïti
buts :	Lato 2, Deyna, Szamarch 3, Gorgon		
Argentine		1-1	Italie
buts :	Houseman		Perfumo
Argentine		4-1	Haïti
buts :	Yazalde 2, Houseman, Ayala		Sanon
Pologne		2-1	Italie
buts :	Szamarch, Deyna		Capello

Classement :

1. Pologne 6 pts ;
2. Argentine 3 pts (+2) ;
3. Italie 3 pts (+1) ;
4. Haïti 0 pt

La Pologne et l'Argentine qualifiées pour le second tour.

Second tour



Groupe A

Brésil		1-0		RD Allemagne
but :	Rivelino			
Pays-Bas		4-0		Argentine
buts :	Cruyff 2, Krol, Rep			
Pays-Bas		2-0		RD Allemagne
buts :	Neeskens, Rensenbrink			
Brésil		2-1		Argentine
buts :	Rivelino, Jaïrzinho		Brindisi	
Pays-Bas		2-0		Brésil
buts :	Neeskens, Cruyff			
RD Allemagne		1-1		Argentine
buts :	Streich		Houseman	

Classement :

1. Pays-Bas 6 pts ;
2. Brésil 4 pts ;
3. RD Allemagne 1 pt (-3) ;
4. Argentine 1 pt (-5)

Les Pays-Bas qualifiés pour la finale, le Brésil qualifié pour le match de classement.

Groupe B

RF Allemagne		2-0		Yougoslavie
buts :	Breitner, G. Müller			
Pologne		1-0		Suède
but :	Lato			
RF Allemagne		4-2		Suède
buts :	Overath, Bonhof, Grabowski, Hoeness		Edström, Sandberg	
Pologne		2-1		Yougoslavie
buts :	Deyna, Lato		Karasi	
Suède		2-1		Yougoslavie
buts :	Edström, Torstensson		Surjak	
RF Allemagne		1-0		Pologne
but :	G. Müller			

Classement :

1. RF Allemagne 6 pts ;
2. Pologne 4 pts ;
3. Suède 2 pts ;
4. Yougoslavie 0 pt

La RF Allemagne qualifiée pour la finale, la Pologne qualifiée pour le match de classemment.

match de classement

Pologne 1-0 (0-0) **Brésil**

but : Lato (76e)

l'équipe :

Tomaszewski - Szymanowski, Zmuda, Gorgon, Musial - Kasperczak (Cmikiewicz, 71e), Deyna, Masczyk - Lato, Szarmach (Kapka, 71e), Gadocha.

Leao - Ze Maria, Alfredo, M. Marinho, Rivelino, P. C. Carpegiani, Ademir (Mirandinha, 66e), Valdomiro, Jaïrzinho, Dirceu.

finale

Allemagne (RFA) 2-1 (1-1) **Pays-Bas**

buts : Breitner (26e s.p.), Gerhard Müller (44e) — Neeskens (1e s.p.)

l'équipe :

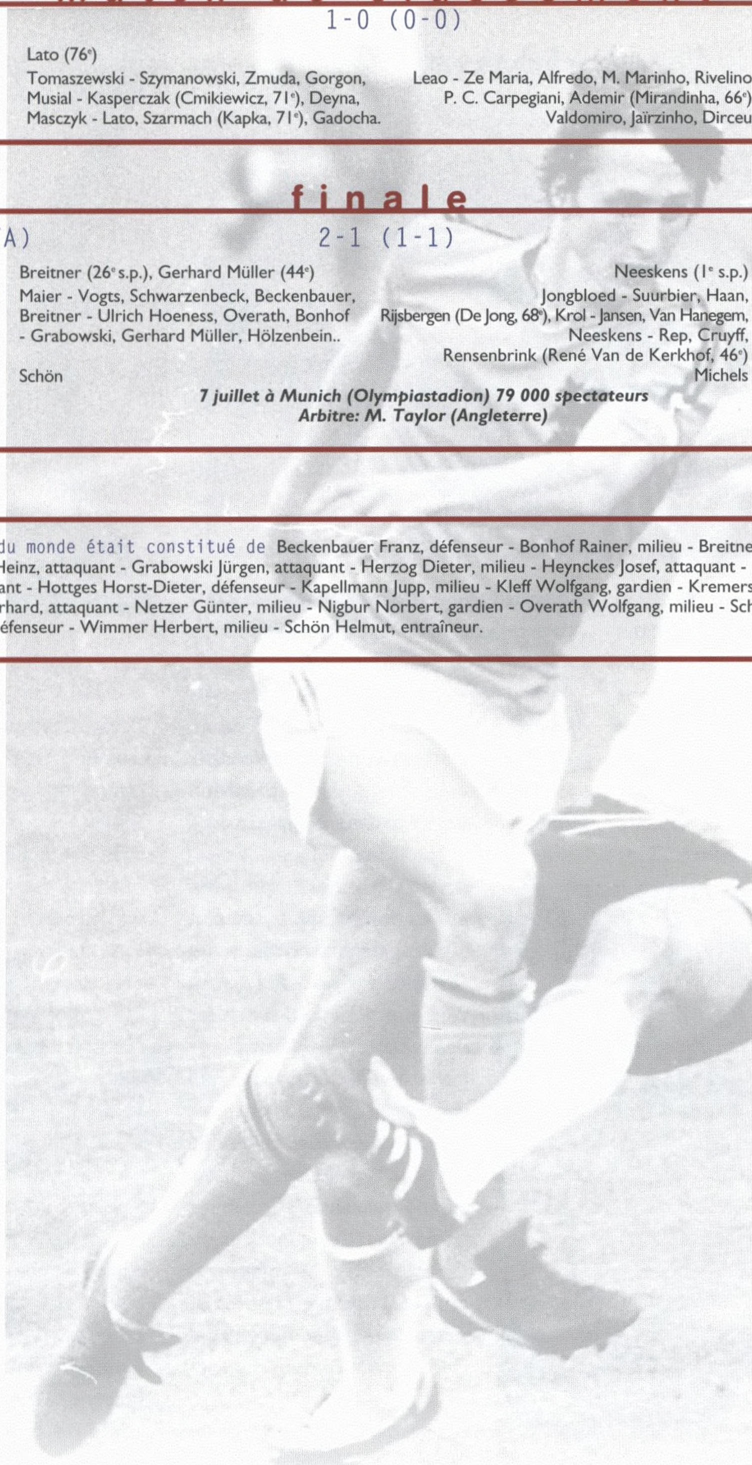
Maier - Vogts, Schwarzenbeck, Beckenbauer, Breitner - Ulrich Hoeness, Overath, Bonhof - Grabowski, Gerhard Müller, Hölzenbein..

Jongbloed - Suurbier, Haan, Rijsbergen (De Jong, 68e), Krol - Jansen, Van Hanegem, Neeskens - Rep, Cruyff, Rensenbrink (René Van de Kerkhof, 46e)

entraîneur : Schön — Michels

7 juillet à Munich (Olympiastadion) 79 000 spectateurs
Arbitre: M. Taylor (Angleterre)

Le groupe champion du monde était constitué de Beckenbauer Franz, défenseur - Bonhof Rainer, milieu - Breitner Paul, défenseur - Cullmann Bernhard, milieu - Flohe Heinz, attaquant - Grabowski Jürgen, attaquant - Herzog Dieter, milieu - Heynckes Josef, attaquant - Hoeness Ulrich, attaquant - Holzenbein Bernd, attaquant - Hottges Horst-Dieter, défenseur - Kapellmann Jupp, milieu - Kleff Wolfgang, gardien - Kremers Helmut, milieu - Maier Josef, gardien - Müller Gerhard, attaquant - Netzer Günter, milieu - Nigbur Norbert, gardien - Overath Wolfgang, milieu - Schwarzenbeck Georg, défenseur - Vogts Berti, défenseur - Wimmer Herbert, milieu - Schön Helmut, entraîneur.



Allemagne

Deuxième titre pour la RFA. Troisième titre à domicile.

Nouvelle coupe, nouvelle formule. La RFA sort vainqueur du duel l'opposant à la meilleure équipe des années 1970 : les Pays-Bas de Johan Cruyff.



Le nouveau trophée mis en jeu après que le Brésil eut remporté définitivement l'ancienne statuette ailée.

Pour accueillir la Coupe du monde 1974, l'Allemagne a mis les petits plats dans les grands. Neuf stades ont été modernisés pour un coût total de 233 millions de marks et des mesures de sécurité sans précédent ont été prises. En effet, l'Allemagne n'a pas oublié le drame de Munich, survenu deux ans plus tôt lors des jeux Olympiques, lorsque des athlètes israéliens furent assassinés par des terroristes palestiniens. La compétition est donc placée sous haute surveillance. Il a fallu prévoir aussi un nouveau trophée. La Coupe Jules-Rimet, mise en jeu en 1930, a été définitivement acquise par le Brésil, triple vainqueur. C'est un orfèvre italien, Silvio Gazzaniga, qui a créé le nouveau trophée : un globe en or massif de 18 carats, qui pèse 5 kilos, mesure 36 cm et vaut 20 000 dollars. Enfin, on a changé la formule de l'épreuve. Les quarts de finale et les demi-finales ont été remplacés par un deuxième tour qui dégagera les deux finalistes. Quatorze matches au lieu de huit, cela signifie des recettes supplémentaires. Quelques grands pays manquent cependant à l'appel : Angleterre, France, Espagne, Hongrie, Tchécoslovaquie, Portugal et l'URSS qui a refusé de disputer un match d'appui contre le Chili après le coup d'État du général Pinochet.



Le capitaine et défenseur central allemand Franz Beckenbauer organise de son poste de libéro le jeu allemand. Derrière lui, son coéquipier Paul Breitner.

Trois jours avant l'ouverture de la Coupe du monde, le Brésil, tenant du titre, a déjà remporté une victoire. Joao Havelange a été élu à la présidence de la FIFA où il succède à sir Stanley Rous. Sur le terrain, en revanche, le Brésil n'a plus les moyens de dominer le monde. Il a perdu Pelé, Gerson, Tostao et présente une équipe sans génie, défensive et rugueuse jusqu'à l'excès. 0-0 contre la Yougoslavie, 0-0 contre l'Écosse, les scores sont révélateurs.

Duel Beckenbauer-Cruyff

Deux équipes dominent le premier tour. Dans le groupe 3, les Pays-Bas engrangent 5 points sur 6 en pratiquant le même football total que celui de l'Ajax d'Amsterdam, triple champion d'Europe. Au sein d'une équipe qui respire la santé, la force et la sérénité, les deux Johan, Cruyff et Neeskens, font la loi. Dans le groupe 4, la Pologne fait encore mieux : trois victoires et douze buts marqués. Championne olympique à Munich, la Pologne – qui a sorti l'Angleterre lors des éliminatoires – mise sur un football offensif et peut comp-

Le match historique de Hambourg

Le 22 juin, à Hambourg, soixante mille spectateurs assistent à un événement historique : un match RFA-RDA. Jamais les équipes nationales des deux États ne se sont affrontées depuis la scission de l'Allemagne au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Le contexte politique dépasse largement l'enjeu sportif. Avant le match, la RDA, qui participe pour la première fois à une phase finale de Coupe du monde, et la RFA sont d'ores et déjà qualifiées. Reste le prestige... et l'honneur.
Cette rencontre historique donne lieu à une surprise monumentale. Après avoir résisté à la pression de la RFA, les Allemands de l'Est, encouragés par deux mille supporters qui ont pu franchir le mur, l'emportent grâce à un but de Jürgen Sparwasser. Mais le vrai bénéficiaire n'est pas celui que l'on croit. Grâce à cette défaite, la RFA évitera au second tour les poids lourds que sont les Pays-Bas, le Brésil et l'Argentine. Elle permettra aussi à Franz Beckenbauer d'imposer ses vues au sélectionneur Helmut Schön et de faire le ménage dans l'équipe en écartant notamment Günter Netzer. La défaite historique de Hambourg a été une étape décisive dans la victoire finale. Ce RFA-RDA restera la seule et unique rencontre entre les deux Allemagne.



Quelques instants avant le début de la finale, dans le stade olympique de Munich, les deux capitaines se serrent la main et échangent les fanions.

ter sur deux attaquants en super-forme : Lato et Szarmach. À eux deux, ils inscriront douze buts durant cette Coupe du monde.
L'Italie, brillant finaliste en 1970, a vieilli. Riva et Rivera ne sont que l'ombre d'eux-mêmes et malgré le talent de Sandro Mazzola, la Squadra azzurra est éliminée sans gloire dès le 1er tour.
Le 2e tour, qui se déroule selon la même formule-championnat que le 1er (deux groupes de quatre), va néanmoins déboucher sur deux « demi-finales ». Dans le groupe A, à Dortmund, le match Pays-Bas-Brésil est décisif, les deux équipes comptant deux victoires. Les Pays-Bas, présents en phase finale pour la première fois depuis 1938, ne répondent pas aux provocations des Brésiliens et marquent deux buts admirables après la pause par Neeskens et Cruyff.
Dans le groupe B, il en va de même pour Allemagne-Pologne. À Francfort, sur un terrain transformé en piscine après un violent orage, les Polonais surclassent les Allemands durant la première mi-temps, mais se heurtent à un Maier exceptionnel. Après la pause, les partenaires de Beckenbauer, poussés par le public, reprennent le dessus grâce à une formidable débauche d'énergie. Et à un quart d'heure de la fin, l'inévitable Gerd Müller met un terme aux espoirs des Polonais.
Le 7 juillet 1974, à Munich, la finale débute par un coup de théâtre. Dès la première minute de jeu, l'arbitre anglais M.Taylor accorde un penalty au Pays-Bas alors que les Allemands n'ont pas encore touché le ballon. Neeskens le transforme. Mais les Néerlandais sont trop sûrs d'eux. Leur morgue va les perdre. Une fois de plus, l'Allemagne renaît de ses cendres. Breitner sur penalty et Müller retournent la situation avant la mi-temps. Un héroïque Sepp Maier fera le reste. Franz Beckenbauer peut aller chercher le nouveau trophée de la FIFA.



Le meilleur joueur européen des années 1970, l'attaquant néerlandais Johan Cruyff, tente de déborder le milieu de terrain allemand Wolfgang Overath lors de finale.

1978 Argentine

Phase finale du 1er au 25 juin 1978



La 11e Coupe du monde réunit 1 610 215 spectateurs. 38 matchs opposent les 16 équipes qualifiées (10 européennes, 3 sud-américaines, 1 nord-américaine, 1 africaine et 1 asiatique). 102 buts ont été marqués dont 14 penalties accordés (12 transformés) et 3 joueurs expulsés.



classement des buteurs

6 buts

Kempes (Argentine)

5 buts

Cubillas (Pérou), Rensenbrink (Pays-Bas),

4 buts

Krankl (Autriche), Luque (Argentine)

3 buts

Dirceu (Brésil), Rep (Pays-Bas), Roberto (Brésil), Rossi (Italie), Rummenigge (Allemagne, RFA)

2 buts

Bertoni (Argentine), Bettega (Italie), Boniek (Pologne), Brandts (Pays-Bas), Flohe (Allemagne, RFA), Gemmill (Écosse), Haan (Pays-Bas), Lato (Pologne), D. Muller (RFA), Nelinho (Brésil)

1 but

Abramczik (Allemagne, RFA), Asensi (Espagne), Benetti (Italie), Berdoll (France), Causio (Italie), Csapo (Hongrie), Cueto (Pérou), Dalglish (Écosse), Danafair (Iran), Dani (Espagne), Deyna (Pologne), Dhouieb (Tunisie), Gommidh (Tunisie), Holzenbein (RFA), Houseman (Argentine), Jordan (Écosse), Kaabi (Tunisie), Lacombe et Christian Lopez (France), H. Muller (Allemagne, RFA), Nanninga (Pays-Bas), Obermayer (Autriche), Passarella (Argentine), Platini (France) , Range Avala (Mexique), Reinaldo (Brésil), Rocheteau (France), Rowsban (Iran), Ruiz Bazan (Espagne), Schachner (Autriche), Sjoberg (Suède), Szarmach (Pologne), Tarantini (Argentine), A. Toth, (Hongrie), W. Van de Kerkhof et R. Van de Kerkhof (Pays-Bas), Vasquez Avala (Mexique), Velasquez (Pérou), Zaccarelli (Italie), Zico (Brésil), Zombori (Hongrie)

les participants

Europe

Allemagne (RFA), Autriche, Écosse, Espagne, France, Hongrie, Italie, Pays-Bas, Pologne, Suède

Amérique du Sud

Argentine, Brésil, Pérou

Amérique du Nord

Mexique

Asie

Iran

Afrique

Tunisie

ATTAQUES

LES DEUX FINALISTES ONT DOMINÉ LE DOMAINE OFFENSIF ET SE RETROUVENT À ÉGALITÉ TANT AU NIVEAU DE LA MOYENNE QUE DU TOTAL DE BUTS MARQUÉS. ARGENTINE ET PAYS-BAS ONT INSCRIT PRÈS DE 30 % DES BUTS DU MUNDIAL



Moyenne du nombre de buts marqués par match. Entre parenthèses, le nombre de buts marqués

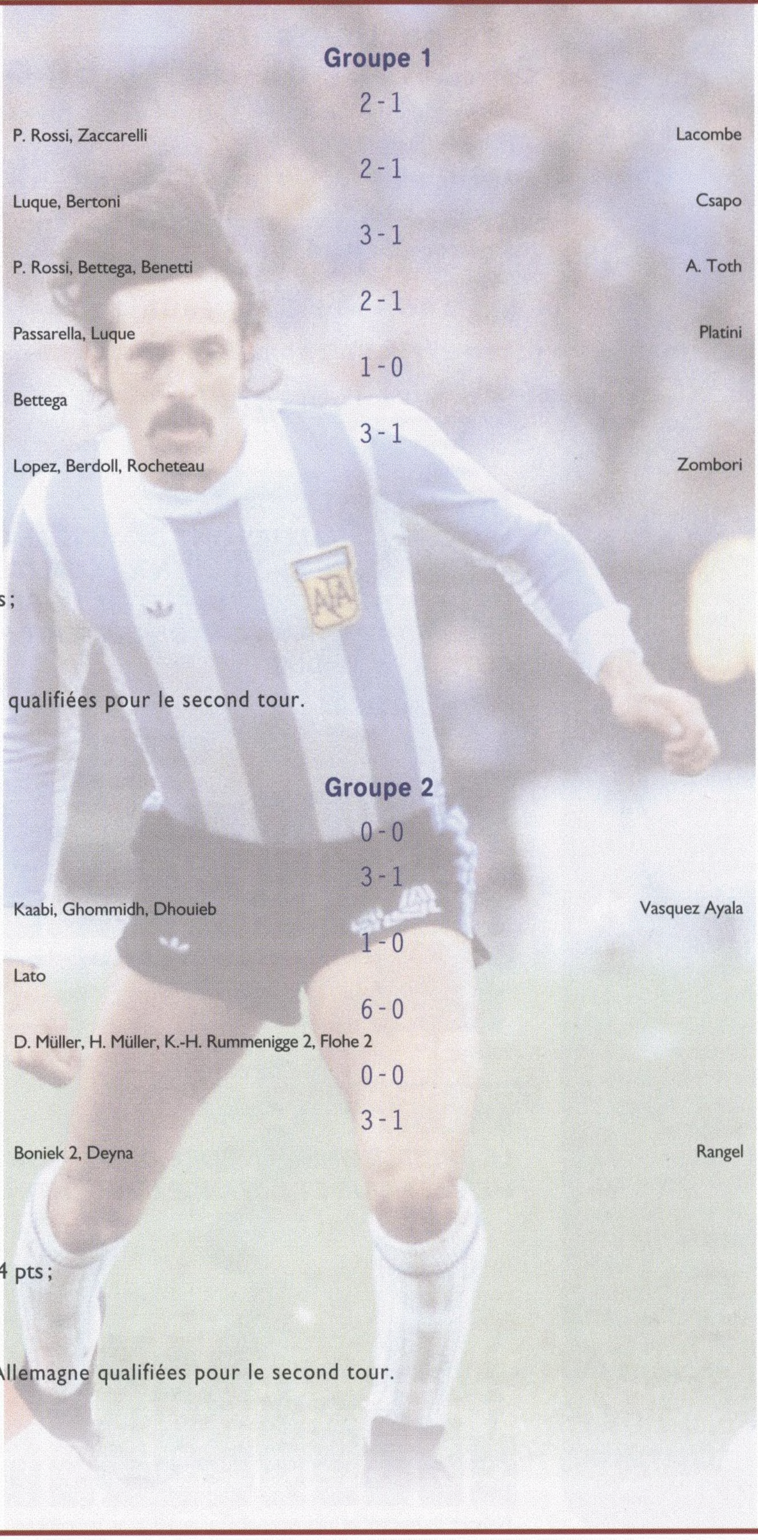
DÉFENSES

LE BRÉSIL DONNE ENCORE UNE LEÇON DE DÉFENSE HERMÉTIQUE ET DEVANCE L'ARGENTINE



Moyenne du nombre de buts encaissés par match. Entre parenthèses, le nombre de buts encaissés

Premier tour



Groupe 1

Italie		2-1		France
buts :	P. Rossi, Zaccarelli		Lacombe	
Argentine		2-1		Hongrie
buts :	Luque, Bertoni		Csapo	
Italie		3-1		Hongrie
buts :	P. Rossi, Bettega, Benetti		A. Toth	
Argentine		2-1		France
buts :	Passarella, Luque		Platini	
Italie		1-0		Argentine
but :	Bettega			
France		3-1		Hongrie
buts :	Lopez, Berdoll, Rocheteau		Zombori	

Classement :
1. Italie 6 pts ;
2. Argentine 4 pts ;
3. France 2 pts ;
4. Hongrie 0 pt.

L'Italie et l'Argentine qualifiées pour le second tour.

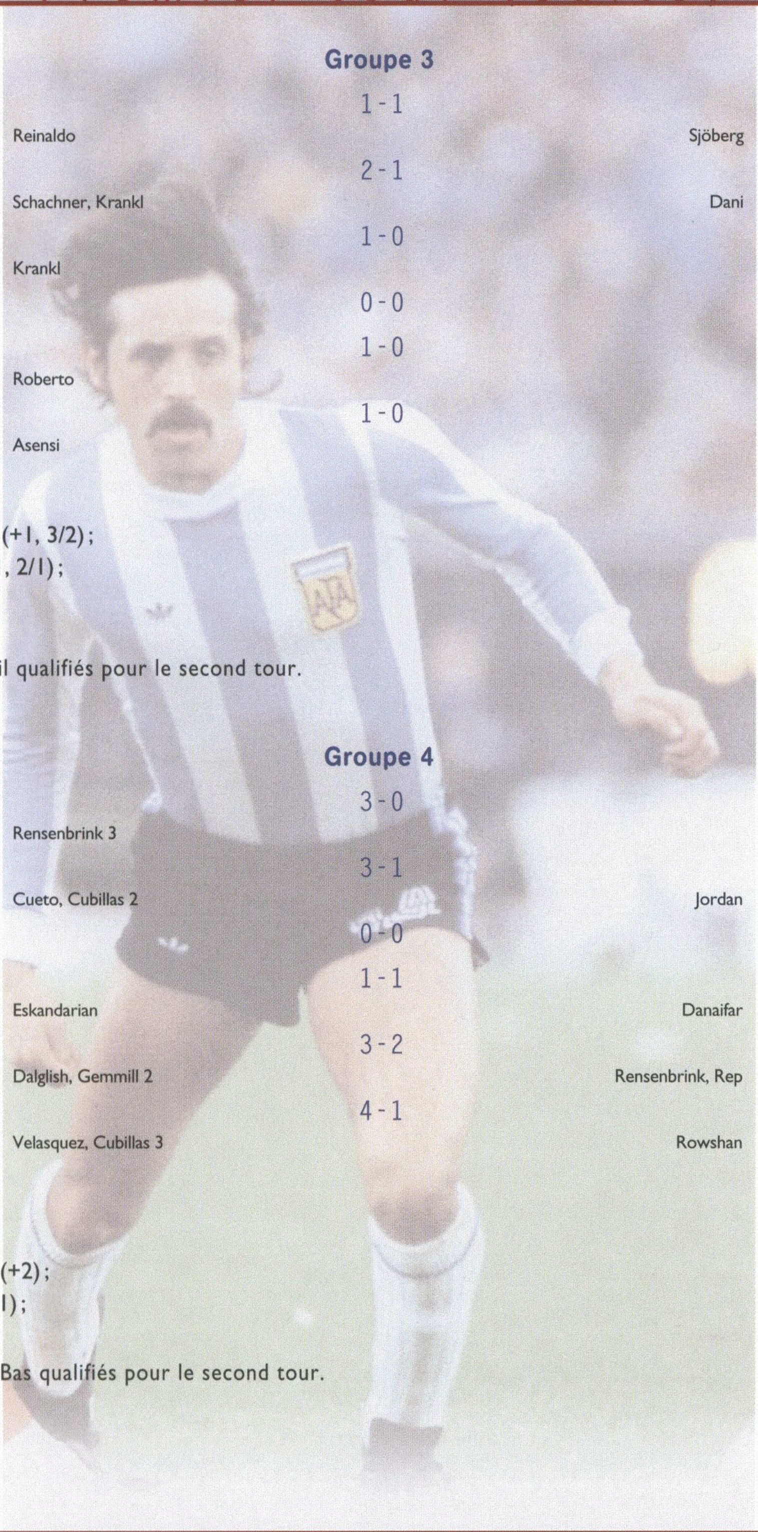
Groupe 2

RF Allemagne		0-0		Pologne
Tunisie		3-1		Mexique
buts :	Kaabi, Ghommidh, Dhouieb		Vasquez Ayala	
Pologne		1-0		Tunisie
but :	Lato			
RF Allemagne		6-0		Mexique
buts :	D. Müller, H. Müller, K.-H. Rummenigge 2, Flohe 2			
Tunisie		0-0		RF Allemagne
Pologne		3-1		Mexique
buts :	Boniek 2, Deyna		Rangel	

Classement :
1. Pologne 5 pts ;
2. RF Allemagne 4 pts ;
3. Tunisie 3 pts ;
4. Mexique 0 pt.

La Pologne et la RF Allemagne qualifiées pour le second tour.

Premier tour (suite)



Groupe 3

Brésil		1-1		Suède
buts :	Reinaldo		Sjöberg	
Autriche		2-1		Espagne
buts :	Schachner, Krankl		Dani	
Autriche		1-0		Suède
but :	Krankl			
Brésil		0-0		Espagne
Brésil		1-0		Autriche
but :	Roberto			
Espagne		1-0		Suède
but :	Asensi			

Classement :
1. Autriche 4 pts (+1, 3/2) ;
2. Brésil 4 pts (+1, 2/1) ;
3. Espagne 3 pts ;
4. Suède 1 pt.

L'Autriche et le Brésil qualifiés pour le second tour.

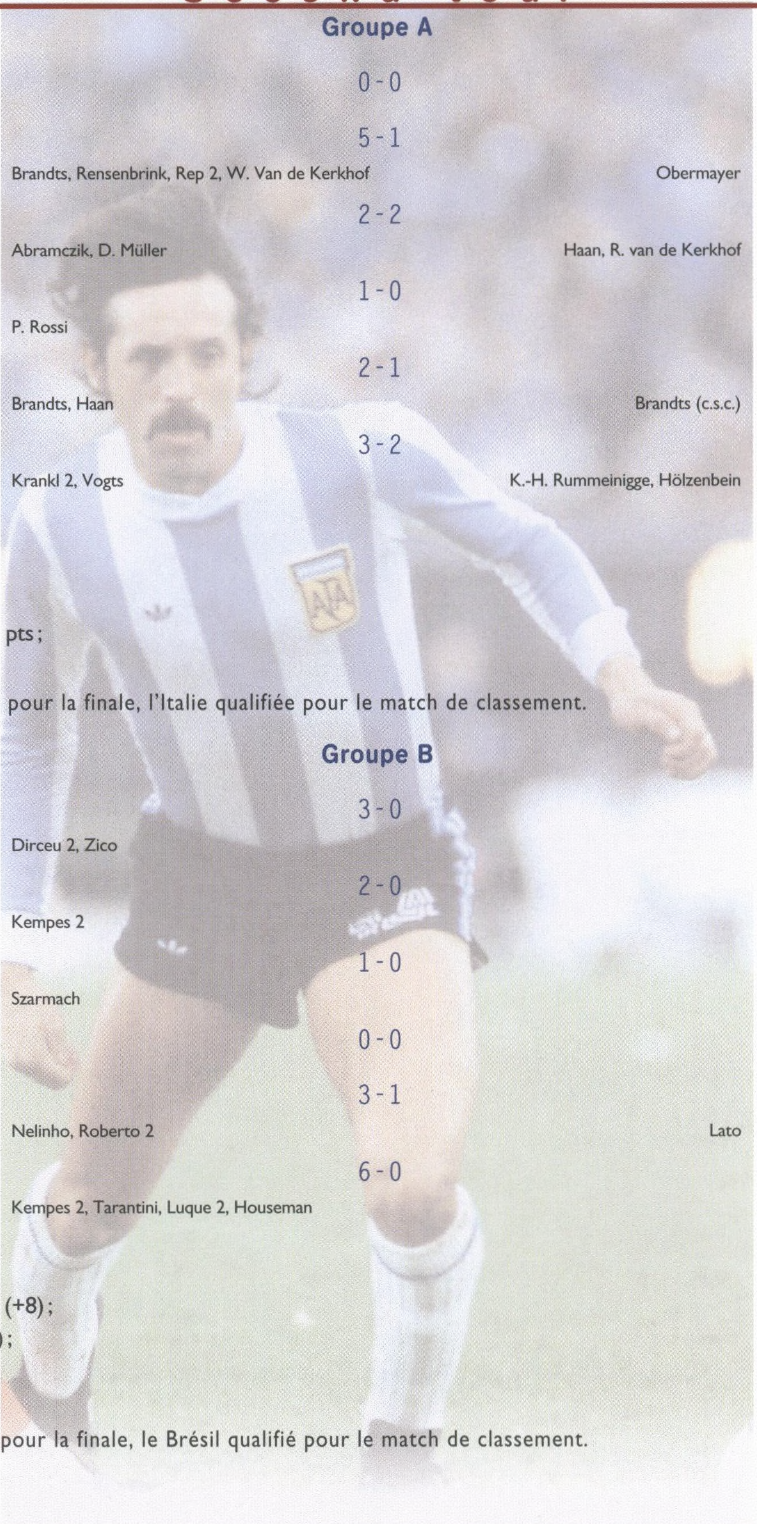
Groupe 4

Pays-Bas		3-0		Iran
buts :	Rensenbrink 3			
Pérou		3-1		Écosse
buts :	Cueto, Cubillas 2		Jordan	
Pays-Bas		0-0		Pérou
Écosse		1-1		Iran
buts :	Eskandarian		Danaifar	
Écosse		3-2		Pays-Bas
buts :	Dalglish, Gemmill 2		Rensenbrink, Rep	
Pérou		4-1		Iran
buts :	Velasquez, Cubillas 3		Rowshan	

Classement :
1. Pérou 5 pts ;
2. Pays-Bas 3 pts (+2) ;
3. Écosse 3 pts (-1) ;
4. Iran 1 pt.

Le Pérou et les Pays-Bas qualifiés pour le second tour.

Second tour



Groupe A

Italie	0-0	RF Allemagne
Pays-Bas	5-1	Autriche
buts : Brandts, Rensenbrink, Rep 2, W. Van de Kerkhof		Obermayer
RF Allemagne	2-2	Pays-Bas
buts : Abramczik, D. Müller		Haan, R. van de Kerkhof
Italie	1-0	Autriche
buts : P. Rossi		
Pays-Bas	2-1	Italie
buts : Brandts, Haan		Brandts (c.s.c.)
Autriche	3-2	RF Allemagne
buts : Krankl 2, Vogts		K.-H. Rummeinigge, Hölzenbein

Classement :
1. Pays-Bas 5 pts ;
2. Italie 3 pts ;
3. RF Allemagne 2 pts ;
4. Autriche 2 pts.

Les Pays-Bas qualifiés pour la finale, l'Italie qualifiée pour le match de classement.

Groupe B

Brésil	3-0	Pérou
buts : Dirceu 2, Zico		
Argentine	2-0	Pologne
buts : Kempes 2		
Pologne	1-0	Pérou
buts : Szarmach		
Argentine	0-0	Brésil
Brésil	3-1	Pologne
buts : Nelinho, Roberto 2		Lato
Argentine	6-0	Pérou
buts : Kempes 2, Tarantini, Luque 2, Houseman		

Classement :
1. Argentine 5 pts (+8) ;
2. Brésil 5 pts (+5) ;
3. Pologne 2 pts ;
4. Pérou 0 pt.

L'Argentine qualifiée pour la finale, le Brésil qualifié pour le match de classement.

match de classement

Brésil	2-1 (0-1)	Italie
buts :	Nelinho (64e), Dirceu (72e)	Causio (38e)
l'équipe :	Leao - Nelinho, Oscar, Amaral, R. Neto - Batista, Cerezo (Rivelino, 64e), Dirceu - Gil (Reinaldo, 46e), Roberto, Mendonca.	Zoff - Scirea, Cabrini, Gentile, Cuccureddu, Maldera, Antognoni (C. Sala, 79e), P. Sala, Causio, P. Rossi, Bettega.

finale

Argentine	3-1 apr. prol. (1-0, 1-1)	Pays-Bas
buts :	Kempes (38e, 105e), Bertoni (116e)	Nanninga (82e)
l'équipe :	Fillol - Olguin, Luis Galvan, Passarella, Tarantini-Ardiles (Larrosa, 65e), Gallego, Kempes - Bertoni, Luque, Ortiz (Housemann, 74e)	ZJongbloed - Jansen (Suurbier, 73e), Brandts, Krol, Poortvliet - Haan, Neeskens, Willy Van de Kerkhof -René Van de Kerkhof, Rep (Nanninga, 59e), Rensenbrink.
entraîneur:	Menotti	Happel

25 juin 1978 à River Plate (Monumental) 77 260 spectateurs
Arbitre : M. Gonella (Italie)

Le groupe champion du monde était constitué de Alonso Norberto, milieu - Ardiles Osvaldo, milieu - Baley Hector, gardien - Bertoni Daniel, attaquant - Fillol Ubaldo Matildo, gardien - Gallego Americo, milieu - Galvan Luis, défenseur - Galvan Ruben, milieu - Houseman René, attaquant - Kempes Mario, attaquant - Killer Daniel, défenseur - Larrosa Omar, milieu - Lavolpe Ricardo, gardien - Luque Lepoldo, attaquant - Olguin Jorge, défenseur - Ortiz Oscar, attaquant - Oviedo Miguel, défenseur - Pagnanini Ruben, défenseur - Passarella Daniel, défenseur - Tarantini Alberto, défenseur - Valencia Daniel, milieu - Villa Ricardo, milieu - Menotti Cesar Luis, entraîneur.



1978

Argentine

La deuxième finale est la bonne pour les Ciel et Blanc

Sous le regard attentif des officiers de la junte, les Argentins s'imposent dans une atmosphère de liesse. Les Néerlandais, en finale pour la deuxième fois consécutive, ont cédé lors des prolongations.

Dans la chaleur de la fin d'après-midi du 25 juin 1978 à Buenos Aires, Luis Cesar Menotti s'est levé. Imperturbable. Dans ce stade rempli par plus de 78 000 spectateurs qui, pendant plus de deux heures, ont inventé deux nouvelles manifestations : la ola et le lancer de confettis... Plus de 78 000 personnes qui crient : « Argentina ! Argentina ! » Des joueurs qui s'étreignent... Un capitaine, Daniel Passarella, brandit le trophée tant convoité... Et, silhouette de plus de 1,90 m qui n'en finit jamais, Luis Cesar Menotti, visage d'aigle, yeux perdus ailleurs, costume impeccablement coupé, qui esquisse à peine un sourire. L'Argentine vient de remporter, devant son public de Buenos Aires et les caméras du monde entier, la 11e Coupe du monde, et il ne réagit pas. Ne bondit pas. N'exulte pas. Menotti vient alors d'inventer l'entraîneur du troisième type. Lorsqu'il est nommé le 1er octobre 1974 pour diriger la sélection nationale d'Argentine, Cesar Menotti annonce sans sourciller l'ampleur de son pari : gagner, à domicile et devant son public, cette Coupe du monde 1978 que les Argentins vont organiser pour la première fois. Il regroupe de jeunes joueurs : Passarella, Ardiles, Kempes, Bertoni, Luque, des esthètes, des bûcherons, le tout fait une équipe...



En finale devant près de 80 000 spectateurs enthousiastes, l'attaquant argentin Leopoldo Luque se défait du capitaine néerlandais.

Un départ difficile

Pourtant, lors du match d'ouverture à Buenos Aires (joué, pour des raisons stratégiques difficilement admissibles, après le match France-Italie), les Argentins ne sont pas brillants même s'ils gagnent (2-1) devant une équipe de Hongrie tombée dans le piège du jeu dur, pour ne pas dire violent, des Sud-Américains. Dans ce groupe 1 du premier tour, l'équipe de Menotti dominera (2-1) la France, qui n'avait plus participé à un tournoi final de la Coupe du monde depuis 1966 mais sera battue (0-1) par l'Italie, terminant 2e du groupe, avec 4 points. Dans le groupe 2, la RFA, tenante du titre mais privée de son capitaine Beckenbauer et de son buteur Müller, est à la peine face à la Pologne et à la Tunisie, même si elle explose (6-0) le Mexique. Dans le groupe 3, l'Autriche (avec son buteur-déménageur Hans Krankl) fait jeu égal avec le Brésil, tandis que, dans le groupe 4, le Pérou fait déjà sensation en devançant les Pays-Bas, finalistes en 1974.

Pour le deuxième tour, disputé lui aussi par poules de quatre équipes (la première du classement est qualifiée pour la finale), on retrouve un groupe A entièrement européen – Pays-Bas, RFA, Autriche et Italie – alors que, dans le groupe B, la Pologne est le seul représentant de l'Europe face à l'Argentine, forte du soutien de son public, au Brésil, en quête de rachat et de reconnaissance, et au surprenant Pérou.

Immédiatement, les Pays-Bas prouvent qu'ils sont venus pour laver l'affront subi à Munich, quatre ans plus tôt. D'entrée, ils bousculent (5-1) les Autrichiens, tandis que la RFA



Portés par leur public, les Argentins lancent toutes leurs forces dans une finale qui aura été plus un combat qu'un match de gala, à l'image de leur avant-centre Mario Kempes, meilleur buteur du tournoi.

et l'Italie se contentent d'un match nul (0-0). On reparle alors de la « vague orange », même si elle ne bénéficie plus des traits de génie du « Pelé blanc », Johan Cruyff. Mieux : les Pays-Bas assurent leur qualification pour la finale en battant (2-1) à Buenos Aires la Squadra azzurra, tandis que l'Autriche s'offre une victoire sur le voisin allemand, ce qui ne lui était plus arrivé depuis 47 ans ! Dans l'autre groupe, le scénario est un peu différent. Pour leur premier match, les Argentins s'imposent (2-0) face à la Pologne, et les Brésiliens dominent (3-0) le Pérou. L'Argentine et le Brésil, dans une rencontre considérée comme la finale d'Amérique du Sud, font match nul (0-0) à l'issue d'une partie extrêmement violente, avec des chocs vicieux, sévères et répétés. Lors du dernier match, le Brésil s'impose (3-1) devant la Pologne. L'Argentine connaît les données du problème : il lui faut gagner, par 4 buts d'écart au minimum, pour accéder à la finale. Le 21 juin, à Rosario, l'Argentine gagne par 6 buts à 0, le Pérou est tétanisé par Kempes (2 buts), Luque (2 buts), Tarantini et Houseman, un but chacun. Les Argentins sont en finale.

Fallait-il y aller ?

Dans les mois qui ont précédé cette Coupe du monde 1978, une question lancinante : faut-il y aller ? L'Argentine, organisatrice de cette compétition mondiale, n'est alors pas un exemple de démocratie, c'est bien le moins qu'on puisse dire de ce régime tenu par les militaires, qui pratique une répression sanglante contre les militants de gauche et les syndicalistes. Toutefois, aucune équipe qualifiée ne refuse le voyage à Buenos Aires. En France, il y a des manifestations, des appels au boycott sur le thème « Pas de football entre les camps de concentration » et « Contre la dictature », et peu avant le départ pour l'Argentine, le sélectionneur tricolore Michel Hidalgo est victime d'une agression parce qu'il a expliqué qu'il allait « en Argentine au contact d'un peuple, pour y faire du sport et non pas de la politique ». Un seul joueur, et pas n'importe lequel, refuse de faire le voyage : Johan Cruyff, capitaine de la sélection des Pays-Bas, finaliste en 1974.

Une finale décevante

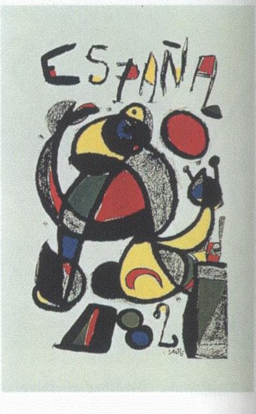
Elle se déroule le 25 juin, à Buenos Aires. Quatre ans plus tôt, à Gelsenkirchen, lors de la Coupe du monde organisée par la RFA, les Pays-Bas avaient donné une leçon de football à des Argentins en décomposition (0-4) – une humiliation. C'est ce souvenir que Luis Cesar Menotti ne manqua pas de rappeler à ses joueurs dans le vestiaire. L'environnement de la rencontre était explosif : à preuve, les mots du capitaine Daniel Passarella : « N'ayez pas peur, nous allons y laisser notre âme... ». Le match final ne tint pas les promesses de l'affiche. Les Néerlandais, si fringants lors des tours précédents, semblaient en difficulté. Dès la 37e minute, l'Argentin Mario Kempes ouvre le score. On exulte déjà dans les tribunes. Pourtant, en seconde mi-temps, les Pays-Bas réagissent par l'avant-centre Nanninga, qui égalise à la 81e minute. À la fin du temps réglementaire, les deux équipes sont toujours à égalité. Le règlement est clair : on joue deux prolongations de quinze minutes chacune. Et là, les Argentins font le coup de force. Un deuxième but pour Mario Kempes à la 104e minute, puis un troisième signé Daniel Bertoni à la 114e. L'Argentine a gagné sa Coupe du monde. Luis Cesar Menotti regagne les vestiaires. Il n'a toujours pas laissé éclater sa joie. À peine un sourire...

Le capitaine Daniel Passarella tenant le trophée tant convoité par les Argentins depuis leur première finale en... 1930.



Espagne

Phase finale du 14 juin au 11 juillet 1982



La 12ᵉ Coupe du monde réunit 1 842 000 spectateurs. 52 matchs opposent les 24 équipes sélectionnées (14 européennes, 4 sud-américaines, 2 centre-américaines, 2 africaines, 1 asiatique et 1 de la zone pacifique). 146 buts seront marqués dont 8 penalties (sur 10 accordés), et 5 joueurs expulsés.



classement des buteurs

6 buts

Paolo Rossi (Italie)

5 buts

Rummenigge (RFA)

4 buts

Boniek (Pologne), Zico (Brésil)

3 buts

Armstrong (Irlande du Nord), Falcao (Brésil), Giresse (France), Kiss (Hongrie)

2 buts

Assad (Algérie), Bertoni (Argentine), Eder (Brésil), Francis (Angleterre), Fazekas (Hongrie), Fischer(RFA), Fazekas (Hongrie), Genghini, (France), Hamilton (Irlande du Nord), Littbarski (RFA), Maradona (Argentine), Nyilasi (Hongrie), Panenka (Tchécoslovaquie), Passarella (Argentine), Platini (France), Pölöskei (Hongrie), Robson (Angleter-re), Rocheteau (France), Schachner (Autriche), Serginho (Brésil), Six (France), Socrates (Brésil), Tardelli (Italie), Wark (Écosse)

1 but

Al-Buloushi et Al-Dakhil (Koweït), Altobelli (Italie), Archibald (Écosse), Ardiles (Argentine), Bal et Balatcha (URSS), Belloumi et Bensaoula (Algérie), Blokhine (URSS), Bossis (France), Breitner (RFA), Buncol (Pologne), Cabrini (Italie), Chenghelia et Chivadze (URSS), Ciolek (Pologne), Coeck (Belgique), Conti (Italie), Couriol (France), Czerniatynski (Belgique), Dalglish (Écosse), Diaz (Argentine), Diaz (Pérou), Gavrilov (URSS), Girard (France), Graziani (Italie), Gudelj (Yougoslavie), Hintermaier (Autriche), Hrubesch (RFA), Jordan (Écosse), Juanito (Espagne), Junior (Brésil), Krankl (Autriche), Kupcewicz (Pologne), Laing (Honduras), La Rosa (Pérou), Lato (Pologne), Letelier (Chili), Lopez Ufarte (Espagne), Majewski (Pologne), Mariner (Angleterre), Majder (Algérie), M'Bida (Cameroun), Moscoso (Chili), Majder (Algérie), Narey (Écosse), Neira (Chili), Oganesian (URSS), Oscar (Brésil), Petrovic (Yougoslavie), Pezzey (Autriche), Reinders (RFA), Robertson (Écosse), Ramirez Zapata (Salvador), Saura (Espagne), Smolarek, (Pologne), Soler (France), Souness (Écosse), Sumner (Nouvelle-Zélande), Szarmach (Pologne), Szentes et Toth (Hongrie), Trésor (France), Vandenbergh (Belgique), Varga (Hongrie), Wooddin (Nouvelle-Zélande), Zamora (Espagne), Zelaya (Honduras)

les participants

Europe

Allemagne (RFA), Angleterre, Autriche, Belgique, Écosse, Espagne, France, Hongrie, Irlande du Nord, Italie, Pologne, Tchécoslovaquie, URSS, Yougoslavie

Afrique

Algérie, Cameroun

Amérique centrale

Honduras, Salvador

Amérique du Sud

Argentine, Brésil, Chili, Pérou

Asie

Koweït

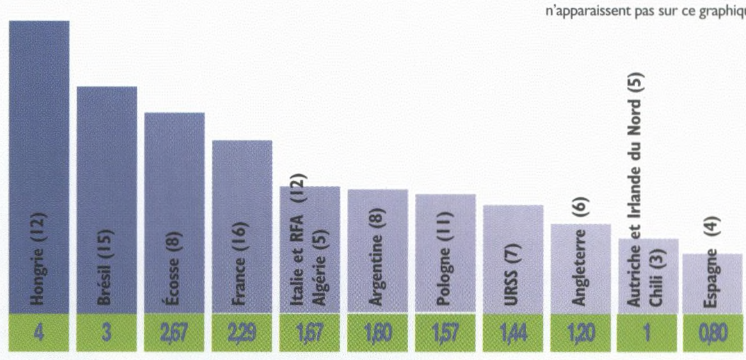
Océanie

Nouvelle-Zélande

ATTAQUES

LA FRANCE (16) LA PLUS PROLIFIQUE DEVANT LE BRÉSIL (15)

La Belgique (3 buts) avec une moyenne de 0,6, le Honduras, le Koweït, la Nouvelle-Zélande, le Pérou, la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie avec une moyenne de 0,67 (2 buts) et le Cameroun et le Salvador 0,33 (1 but) n'apparaissent pas sur ce graphique.

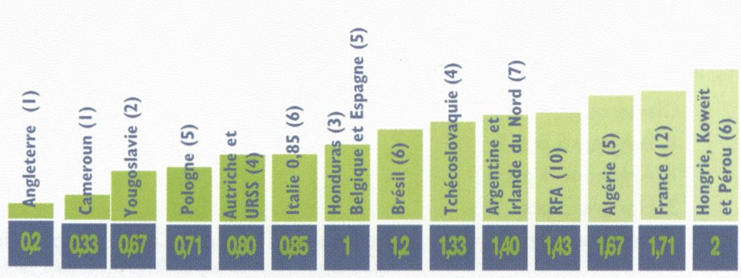


Moyenne du nombre de buts marqués par match. Entre parenthèses, le nombre de buts marqués

DÉFENSES

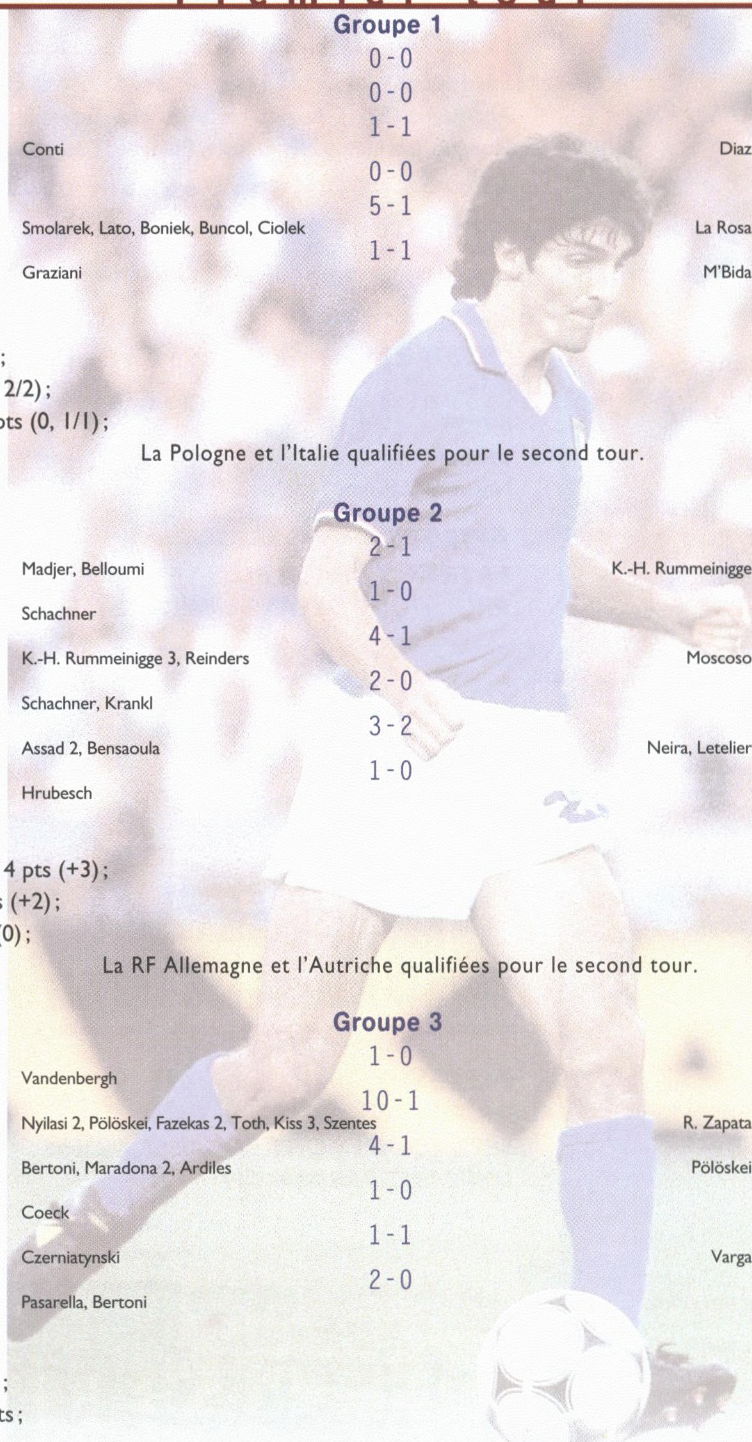
INCROYABLE MUNDIAL OÙ SEPT ÉQUIPES ONT ENCAISSÉ MOINS D'UN BUT PAR MATCH

Le Chili et l'Écosse avec une moyenne de 2,67 (8 buts), la Nouvelle-Zélande de 4 (12 buts) et le Salvador 4,33 (13 buts) n'apparaissent pas sur ce graphique.



Moyenne du nombre de buts encaissés par match. Entre parenthèses, le nombre de buts encaissés

Premier tour



Groupe 1

Italie		0-0		Pologne
Pérou		0-0		Cameroun
Italie		1-1		Pérou
buts :	Conti		Diaz	
Pologne		0-0		Cameroun
Pologne		5-1		Pérou
buts :	Smolarek, Lato, Boniek, Buncol, Ciolek		La Rosa	
Italie		1-1		Cameroun
buts :	Graziani		M'Bida	

Classement :
1. Pologne 4 pts ;
2. Italie 3 pts (0, 2/2) ;
3. Cameroun 3 pts (0, 1/1) ;
4. Pérou 2 pts.

La Pologne et l'Italie qualifiées pour le second tour.

Groupe 2

Algérie		2-1		RF Allemagne
buts :	Madjer, Belloumi		K.-H. Rummeinigge	
Autriche		1-0		Chili
but :	Schachner			
RF Allemagne		4-1		Chili
buts :	K.-H. Rummeinigge 3, Reinders		Moscoso	
Autriche		2-0		Algérie
buts :	Schachner, Krankl			
Algérie		3-2		Chili
buts :	Assad 2, Bensaoula		Neira, Letelier	
RF Allemagne		1-0		Autriche
but :	Hrubesch			

Classement :
1. RF Allemagne 4 pts (+3) ;
2. Autriche 4 pts (+2) ;
3. Algérie 4 pts (0) ;
4. Chili 0 pt.

La RF Allemagne et l'Autriche qualifiées pour le second tour.

Groupe 3

Belgique		1-0		Argentine
buts :	Vandenbergh			
Hongrie		10-1		Salvador
buts :	Nyilasi 2, Pölöskei, Fazekas 2, Toth, Kiss 3, Szentes		R. Zapata	
Argentine		4-1		Hongrie
buts :	Bertoni, Maradona 2, Ardiles		Pölöskei	
Belgique		1-0		Salvador
buts :	Coeck			
Belgique		1-1		Hongrie
buts :	Czerniatynski		Varga	
Argentine		2-0		Salvador
buts :	Pasarella, Bertoni			

Classement :
1. Belgique 5 pts ;
2. Argentine 4 pts ;
3. Hongrie 3 pts ;
4. Salvador 0 pt.

La Belgique et l'Argentine qualifiées pour le second tour.

Premier tour (suite)



Groupe 4

Angleterre	*buts :* Robson 2, Mariner	3-1	Soler	France
Tchécoslovaquie	*buts :* Panenka	1-1	Al-Dakheel	Koweit
Angleterre	*buts :* Francis, Barmos	2-0		Tchécoslovaquie
France	*buts :* Genghini, Platini, Six, Bossis	4-1	Al-Buloushi	Koweit
France	*buts :* Six	1-1	Panenka	Tchécoslovaquie
Angleterre	*but :* Francis	1-0		Koweit

Classement :
1. Angleterre 6 pts ;
2. France 3 pts ;
3.Tchécoslovaquie 2 pts ;
4. Koweit 1 pt.

L'Angleterre et la France qualifiées pour le second tour.

Groupe 5

Espagne	*buts :* Lopez Ufarte	1-1	Zelaya	Honduras
Yougoslavie		0-0		Irlande du Nord
Espagne	*buts :* Juanito, Saura	2-1	Gudelj	Yougoslavie
Honduras	*buts :* Laing	1-1	Armstrong	Irlande du Nord
Yougoslavie	*but :* Petrovic	1-0		Honduras
Irlande du Nord	*but :* Armstrong	1-0		Espagne

Classement :
1. Irlande du Nord 4 pts ;
2. Espagne 3 pts (0, 3/3) ;
3. Yougoslavie 3 pts (0, 2/2) ;
4. Honduras 2 pts.

L'Irlande du Nord et l'Espagne qualifiées pour le second tour.

Groupe 6

Brésil	*buts :* Socrates, Eder	2-1	Bal	URSS
Écosse	*buts :* Strachan, Wark 2, Robertson, Archibald	5-2	Sumner, Woodin	Nouvelle-Zélande
Brésil	*buts :* Zico, Oscar, Eder, Falcao	4-1	Narey	Écosse
URSS	*buts :* Gravilov, Blokhine, Baltacha	3-0		Nouvelle-Zélande
URSS	*buts :* Chivadze, Chenghelia	2-2	Jordan, Souness	Écosse
Brésil	*buts :* Zico 2, Falcao, Serginho	4-0		Nouvelle-Zélande

Classement :
1. Brésil 6 pts ;
2. URSS 3 pts (+2) ;
3. Écosse 3 pts (0) ;
4. Nouvelle-Zélande 0 pt.

Le Brésil et l'URSS qualifiés pour le second tour.

Second tour



Groupe A

Pologne		3-0		Belgique
buts :	Boniek 3			
URSS		1-0		Belgique
but :	Oganessian			
URSS		0-0		Pologne

Classement :
1. Pologne 3 pts (+3);
2. URSS 3 pts (+1);
3. Belgique 0 pt

La Pologne est qualifiée pour les demi-finales.

Groupe B

Allemagne (RFA)		0-0		Angleterre
Allemagne (RFA)		2-1		Espagne
buts :	Littbarski, Fischer		Zamora	
Angleterre		0-0		Espagne

Classement :
1. Allemagne 3 pts ;
2. Angleterre 2 pts ;
3. Espagne 1 pt ;

L'Allemagne est qualifiée pour les demi-finales.

Groupe C

Italie		2-1		Argentine
buts :	Tardelli, Cabrini		Passarella	
Brésil		3-1		Argentine
buts :	Zico, Serginho, Junior		Diaz	
Italie		3-2		Brésil
buts :	Paolo Rossi 3		Socrates, Falcao	

Classement :
1. Italie 4 pts ;
2. Brésil 2 pts ;
3. Argentine 0 pt ;

L'Italie est qualifiée pour les demi-finales.

Groupe D

France		1-0		Autriche
but :	Genghini			
Irlande du Nord		2-2		Autriche
buts :	Hamilton 2		Pezzey, Hintermaier	
France		4-1		Irlande du Nord
buts :	Giresse 2, Rocheteau 2		Armstrong	

Classement :
1. France 4 pts ;
2. Autriche 1 pt (-1) ;
3. Irlande du Nord 1 pt (-3) ;

La France est qualifiée pour les demi-finales.



demi-finales

Italie	2-0 (1-0)	Pologne
buts :	P. Rossi (22ᵉ, 73ᵉ)	
l'équipe :	Zoff - Bergomi, Scirea, Collovati, Cabrini - Conti, Oriali, Antognoni (Marini, 28ᵉ), Tardelli - P. Rossi, Graziani (Altobelli, 66ᵉ).	Mlynarczyk - Dziuba, Zmuda, Janas, Majewski - Buncol, Matysik, Kupcewicz, Ciolek (Palasz, 46ᵉ) - Lato, Smolarek (Kusto, 78ᵉ).

RF Allemagne	RFA vainqueur 5 t.a.b. à 4 [3-3 a.p. (1-1,1-1)]	France
buts :	Littbarski (17ᵉ), K. H. Rummenigge (102ᵉ), Fischer (108ᵉ)	Platini (26ᵉ), Trésor (92ᵉ), Giresse (98ᵉ)
l'équipe :	Schumacher - Kaltz, Stielike, K. H. Förster, B. Förster - Dremmler, Breitner, Magath (Hrubesch, 72ᵉ), Briegel (K. H. Rummenigge, 96ᵉ) - Fischer, Littbarski.	Ettori - Amoros, Trésor, Janvion, Bossis - Giresse, Tigana, Platini, Genghini (Battiston, 52ᵉ) (C. Lopez, 62ᵉ) - Rocheteau, Six.

match de classement

Pologne	3-2 (2-1)	France
buts :	Szarmach (41ᵉ), Majewski (45ᵉ), Kupcewicz (47ᵉ)	Girard (13ᵉ), Couriol (72ᵉ)
l'équipe :	Mlynarczyk - Dziuba, Janas, Zmuda, Majewski (Wojciki, 46ᵉ) - Lato, Buncol, Kupcewicz, Matysik - Boniek, Szamach.	Castaneda - Amoros, Trésor, Janvion (C. Lopez, 64ᵉ), Mahut - Tigana (Six, 82ᵉ), Larios, Girard, Soler - Bellone, Couriol.

finale

Italie	3-1 (0-0)	Allemagne (RFA)
buts :	Rossi (56ᵉ), Tardelli (69ᵉ), Altobelli (80ᵉ)	Breitner (83ᵉ)
l'équipe :	Zoff - Gentile, Collovati, Scirea, Cabrini - Bergomi, Tardelli, Oriali - Conti, Paolo Rossi, Graziani (Altobelli, 7ᵉ) (Causio, 89ᵉ)	Schumacher - Kaltz, Stielicke, Karl-Heinz Förster, Bernd Förster - Breitner, Briegel, Dremmler, (Hrubesch, 62ᵉ) - Littbarski, Fischer, Karl-Heinz Rummenigge (Dieter Müller, 70ᵉ)
entraîneur :	Bearzot	Derwall

11 juillet 1982 à Madrid (Stade Santiago-Bernabeu) 90 000 spectateurs
Arbitre : M. Coelho (Brésil)

Le groupe champion du monde était constitué de Altobelli Alessandro, attaquant - Antognoni Giancardo, milieu - Baresi Franco, défenseur - Bergomi Giuseppe, défenseur - Bordon Ivano, gardien - Cabrini Antonio, défenseur - Causio Franco, milieu - Collovati Fulvio, défenseur - Conti Bruno, milieu - Dossena Giuseppe, milieu - Galli Giovanni, gardien - Gentile Claudio, défenseur - Graziani Francesco, attaquant - Marini Giampiero, milieu - Massaro Daniele, milieu - Oriali Gabriele, milieu - Rossi Paolo, attaquant - Scirea Gaetano, défenseur - Selvaggi Franco, attaquant - Tardelli Marco, milieu - Vierchowod Pietro, défenseur - Zoff Dino, gardien - Bearzot Enzo, entraîneur.

Italie

Troisième titre pour l'Italie qui rejoint le Brésil



Pour tous les amateurs de football, ce Mundial espagnol a été marqué par une haletante et tragique nuit sévillane qui a offert à la Squadra azzurra comme adversaire l'Allemagne, aux dépens de la France de Michel Platini.

Paolo Rossi, symbole de la réussite italienne qui a su gérer une longue compétition.

Dans le stade Santiago-Bernabeu de Madrid, ce dimanche 11 juillet 1982, en fin d'après-midi, un homme ne peut cacher son bonheur. Sur la pelouse, le roi d'Espagne, Juan Carlos Ier, lui remet une statuette belle et allongée, couleur or. Dino Zoff la tend vers ses équipiers : il a établi un record en remportant avec l'Italie la Coupe du monde à 40 ans 4 mois et 13 jours. Il sait que cela n'a que la valeur d'une anecdote et fera l'objet d'une ligne dans le *Livre des records,* mais comment oublier, en ce moment de joie collective, que l'Italie vient de gagner la Coupe du monde pour la 3e fois de l'histoire et de rejoindre ainsi au palmarès le Brésil ? L'Italie, sous le soleil couchant de cette fin de journée madrilène, avait dominé (3-1) un épouvantail : la RFA, après avoir battu (2-0) la Pologne en demi-finale. Alors, Zoff, capitaine exemplaire, fait un signe à ses équipiers. Et tous, titulaires et remplaçants, attrapent Enzo Bearzot, le sélectionneur national. Le soulèvent, le portent en triomphe. Voilà un homme qui n'a jamais fait de concessions. En 1978, lors de la précédente édition de la Coupe du monde, en Argentine, il avait bâti un groupe. Solide, efficace. Qui avait alors terminé 4e de la compétition, battu par le Brésil en match de classement.

L'exploit de l'Algérie

Stupeur à Gijon le 16 juin : la RFA, l'un des épouvantails de ce Mundial 82, tombe face à l'Algérie et perd son premier match (1-2) du premier tour. Ce résultat est une énorme surprise, mais les joueurs nord-africains, pour leur première participation à la phase finale d'une Coupe du monde, ont largement mérité leur victoire. Bien sûr, la RFA, emmenée par son attaquant prestigieux Karl Heinz Rummenigge, était invaincue en Europe depuis quatre ans mais à Gijòn l'Algérie a toujours mené au score, grâce aux buts de Rabah Madjer puis de Lakhdar Belloumi, arrivé en Espagne avec le titre de meilleur joueur africain de l'année. Cette victoire a des allures d'exploit, comme les succès des États-Unis contre l'Angleterre, en 1950, ou de la Corée du Nord contre l'Italie en 1966. Un succès qui confirme que le football africain se réveille, et que d'autres nations vont suivre l'exemple de l'Algérie.

Pour le voyage en Espagne, Enzo Bearzot avait retenu 10 des 22 joueurs qui avaient disputé le Mundial argentin. Et pas n'importe lesquels ! Dix titulaires, dont, notamment, le gardien et capitaine Dino Zoff, bien sûr, mais aussi les défenseurs Cabrini, Gentile et Scirea, les milieux Antognoni et Tardelli, les attaquants Causio, Graziani et Rossi... Pourtant, dans cette 12e Coupe du monde, qui comptait, pour la première fois pour la phase finale, non plus 16 mais 24 équipes, la Squadra azzurra avait débuté de la pire des façons. Un premier tour calamiteux dans le groupe 1 – trois matchs nuls, contre la Pologne (0-0), le Pérou (1-1) et le Cameroun (1-1) – et une 2e place qualificative pour le deuxième tour, arrachée de justesse au Cameroun au seul bénéfice des buts marqués ! Évidemment, la presse transalpine déchaînée demandait la démission d'Enzo Bearzot et ne comprenait pas ce qu'une équipe comme l'Italie faisait dans cette compétition mondiale... Il faut avouer que cette presse transalpine n'avait pas tout à fait tort : la Squadra azzurra était pitoyable, tan-



La fougue des attaquants de la Squadra azzurra qui assiègent le but du gardien allemand Schumacher. Ils ne sont pas moins de trois en position de marquer. Cette fois, c'est le tour d'Altobelli qui inscrit le troisième but italien.

dis que, dans les autres groupes du premier tour, des sélections comme l'Angleterre, la Belgique, le Brésil ou l'URSS semblaient immédiatement avoir trouvé le bon rythme. L'Argentine, victorieuse quatre ans plus tôt, faisait illusion grâce à ses deux nouvelles stars, Diego Maradona et Ramon Diaz, tout auréolés de leur titre de champion du monde juniors. La RFA était tombée dans le piège algérien ; l'Espagne, à domicile, connaissait l'affront d'un match nul (1-1) contre le Honduras et d'une défaite (0-1) contre l'Irlande du Nord. La France, elle, se persuadait qu'elle pouvait, avec un sélectionneur en short, aller loin dans cette Coupe du monde, même si elle devait subir les accès de folie d'un cheikh du Koweït, par ailleurs président de la Fédération koweïtienne de football et membre du Comité international olympique (CIO)...

Le sphinx de la Squadra

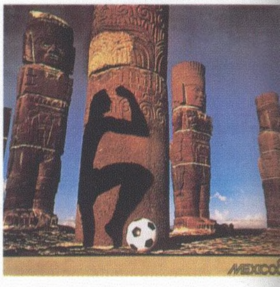
Dès le deuxième tour, tout change. La Squadra azzurra, toujours dirigée par l'énigmatique Enzo Bearzot, commence à illuminer la compétition. Dans le groupe C se retrouvent l'Italie, le Brésil et l'Argentine. Un groupe monstrueux, quand on le compare au groupe D, par exemple, où vont s'affronter la France, l'Autriche et l'Irlande du Nord, ou le groupe B, qui ne vaut que par la présence de la RFA et de l'Angleterre. Dès le premier match de ce deuxième tour, l'Italie fait le spectacle. Aux dépens de l'Argentine. Il fait très chaud ce 29 juin à Barcelone. N'empêche, les équipiers de Dino Zoff prennent le match en main et concrétisent leur domination en seconde mi-temps. Le milieu de terrain Marco Tardelli (56e minute) marque, imité par le défenseur Antonio Cabrini onze minutes plus tard ; le capitaine argentin Passarella limitera la défaite sept minutes avant le coup de sifflet final. Les Italiens bénéficient d'un long break avant leur deuxième match, le 5 juillet ; toujours à Barcelone, cette fois contre le Brésil. L'équipe sud-américaine a belle allure avec quelques jongleurs comme Cerezo, Falcao ou Serginho et des maîtres de cérémonie comme Zico et Socrates. Une équipe qui ferait envie à n'importe quel sélectionneur. Pourtant, l'Italie ne s'en laisse pas conter. Dès la 5e minute, Paolo Rossi marque un but. C'est le début de la course-poursuite. Le Brésil égalise par Socrates (12e), mais l'Italie reprend l'avantage encore une fois par Rossi (24e) et cadenasse le jeu. En seconde mi-temps, Falcao remet (68e) les deux équipes à égalité. Y aura-t-il des prolongations ? Non ! Paolo Rossi marque un troisième but à la 76e minute. L'Italie s' assure une place en demi-finale. En finale, elle rencontre les Allemands qui se sont débarrassés des Français à Séville. Deux équipes prestigieuses, dirigées par deux hommes, Jupp Derwall et Enzo Bearzot, qui ne connaissent qu'un maître mot : efficacité. À ce jeu, c'est l'Italie qui s'impose. Trois buts de Paolo Rossi, Marco Tardelli et Alessandro Altobelli, contre un seul de Paul Breitner. Dino Zoff, le gardien italien, tient son record. Et l'Italie, sa 3e victoire en finale d'une Coupe du monde.

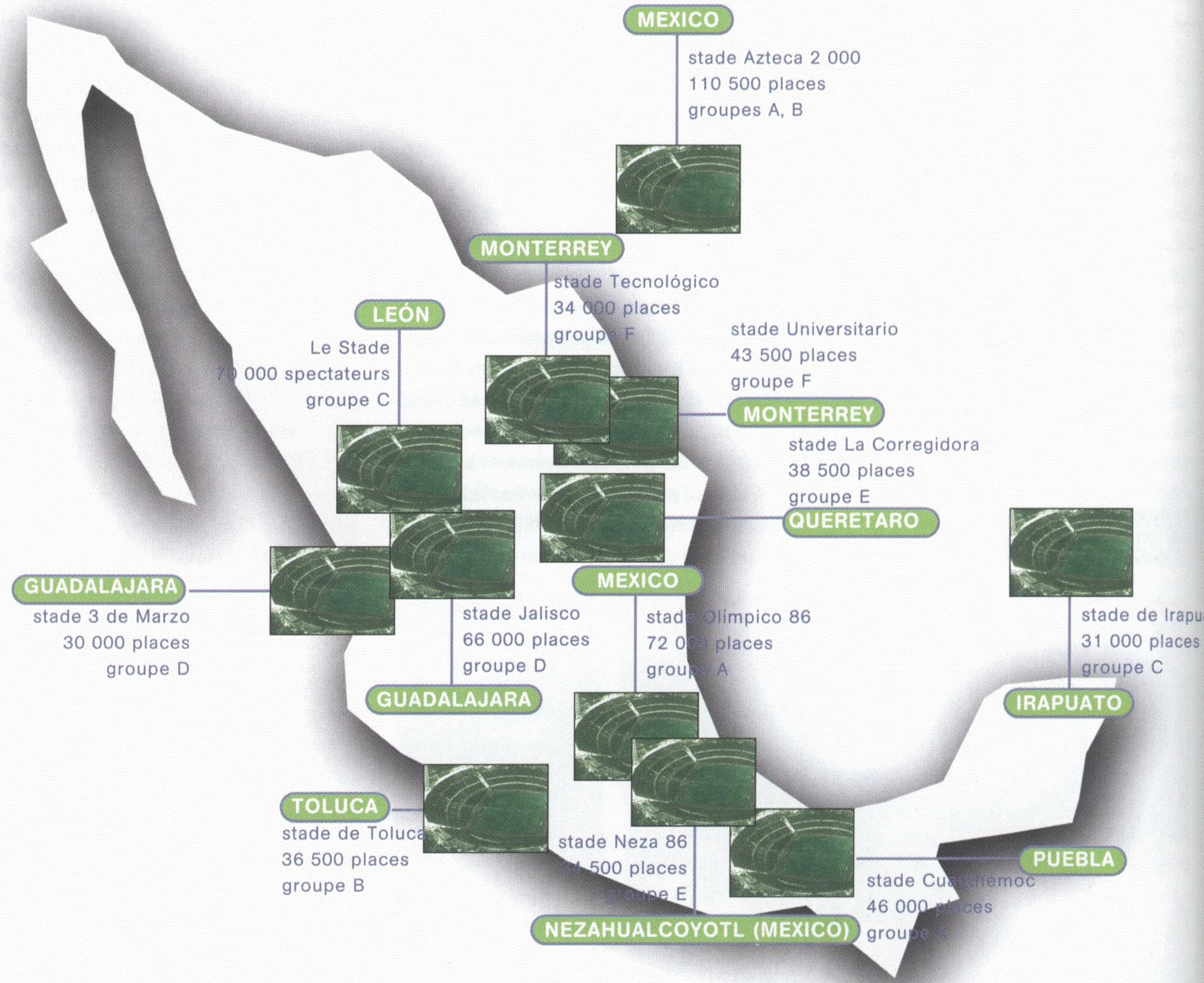
Victoire et désolation. L'Allemagne, épuisée par son duel avec la France, met genou à terre devant l'Italie.



Phase finale du 31 mai au 29 juin 1986

La treizième Coupe du monde réunit 2 441 731 spectateurs. 52 matchs opposent les 24 équipes sélectionnées (13 européennes, 4 latino-américaines, 2 africaines, 2 asiatiques, 2 nord-américaines, plus l'URSS). 132 buts ont été marqués dont 12 penalties (sur 16 accordés) et 8 joueurs expulsés.





classement des buteurs

6 buts

Lineker (Angleterre)

5 buts

Butragueño (Espagne), Careca (Brésil), Maradona (Argentine)

4 buts

Altobelli (Italie), Belanov (URSS), Elkjaer-Larsen (Danemark), Valdano (Argentine)

3 buts

Ceulemans et Claesen (Belgique), J. Olsen (Danemark), Völler (RFA)

2 buts

Allofs (RFA), Burruchaga (Argentine), Cabanas (Paraguay), Caldere (Espagne), Josimar (Brésil), Khairi (Maroc), Papin et Platini (France), Quirarte (Mexique), Romero (Paraguay), Scifo (Belgique), Socrates (Brésil), Stopyra (France)

1 but

Aleinikov (URSS), Alzamendi (Uruguay), Amoros (France), Beardsley (Angleterre), Blokhine (URSS), Brehme (RFA), Brown (Argentine), Carlos Manuel (Portugal), Choi Soon-ho (Corée du Sud), Clarke (Irlande du Nord), Dajka (URSS), Demol (Belgique), Detari (Hongrie), Diamantino (Portugal), Edinho (Brésil), Eloy (Espagne), Eriksen (Danemark), Esterhazy (Hongrie), Fernandez et Ferreri (France), Flores (Mexique), Francescoli (Uruguay), Genghini (France), Goicoechea (Espagne), Guetov (Bulgarie), Huh Jung-moo et Kim Jong-boo (Corée du Sud), Krimau (Maroc), Laudrup et Lerby (Danemark), Matthaüs (RFA), Negrete (Mexique), Park Chang-sun (Corée du Sud), Pasculli (Argentine), Rhadi (Irak), Rats (URSS), Rocheteau (France), Rodionov (URSS), Ruggeri (Argentine), Rummenigge (RFA), Salinas (Espagne), Sánchez (Mexique), Señor (Espagne), Servin (Mexique), Sirakov (Bulgarie), Smolarek (Pologne), Strachan (Écosse), Tigana (France), Vandenbergh, Vercauteren et Veyt (Belgique), Yakovenko, Yaremtchouk et Zavarov (URSS), Zidane (Algérie)

les participants

Europe

Allemagne (RFA), Angleterre, Belgique, Bulgarie, Danemark, Écosse, Espagne, France, Hongrie, Irlande du Nord, Italie, Pologne, Portugal, URSS

Afrique

Algérie, Maroc

Amérique du Nord

Canada, Mexique

Amérique du Sud

Argentine, Brésil, Paraguay, Uruguay

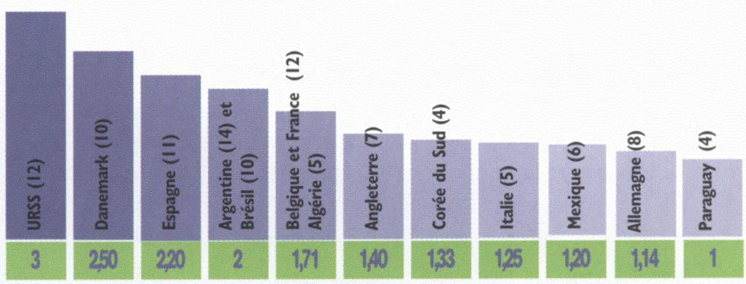
Asie

Corée du Sud, Irak

ATTAQUES

À L'URSS LA MEILLEURE MOYENNE, MAIS L'ARGENTINE DE MARADONA EST LA PLUS PROLIFIQUE

Les pays suivants n'apparaissent pas sur ce graphique. Dans l'ordre décroissant : le Maroc 0,75 (3 buts), la Hongrie, l'Irlande du Nord, le Portugal 0,67 (2 buts), la Bulgarie et l'Uruguay 0,50 (2 buts), l'Algérie, l'Écosse et l'Irak 0,33 (1 but), la Pologne 0,25 (1 but) et le Canada 0.

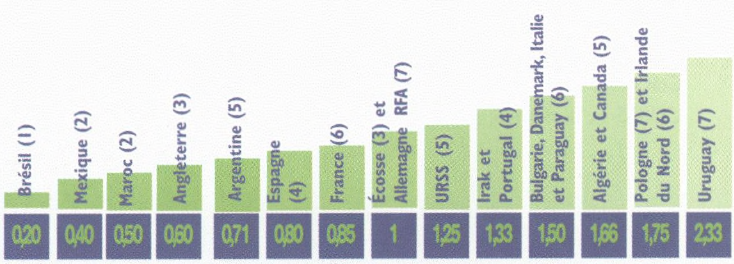


Moyenne du nombre de buts marqués par match. Entre parenthèses, le nombre de buts marqués

DÉFENSES :

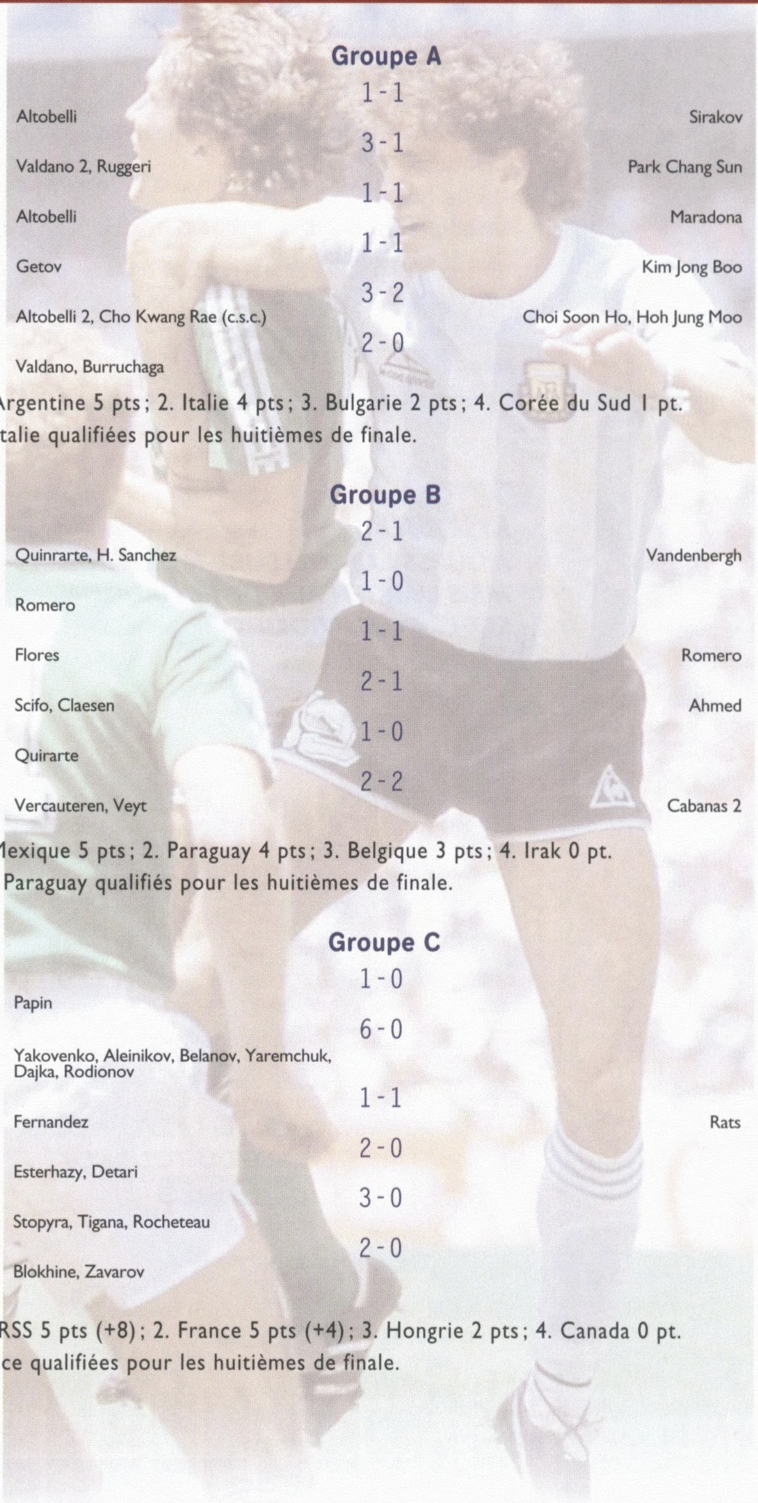
TOUJOURS LE BRÉSIL EN TÊTE AVEC LA MEILLEURE DÉFENSE DU TOURNOI

Les pays suivants n'apparaissent pas sur ce graphique. Dans l'ordre croissant, la Belgique 2,14 (15 buts), la Corée du Sud 2,33 (7 buts) et la Hongrie 3 (9 buts).



Moyenne du nombre de buts encaissés par match. Entre parenthèses, le nombre de buts encaissés

Premier tour



Groupe A

Italie	buts : Altobelli	1-1	Sirakov	Bulgarie
Argentine	buts : Valdano 2, Ruggeri	3-1	Park Chang Sun	Corée du Sud
Italie	buts : Altobelli	1-1	Maradona	Argentine
Bulgarie	buts : Getov	1-1	Kim Jong Boo	Corée du Sud
Italie	buts : Altobelli 2, Cho Kwang Rae (c.s.c.)	3-2	Choi Soon Ho, Hoh Jung Moo	Corée du Sud
Argentine	buts : Valdano, Burruchaga	2-0		Bulgarie

Classement : 1. Argentine 5 pts ; 2. Italie 4 pts ; 3. Bulgarie 2 pts ; 4. Corée du Sud 1 pt.
L'Argentine et l'Italie qualifiées pour les huitièmes de finale.

Groupe B

Mexique	buts : Quinrarte, H. Sanchez	2-1	Vandenbergh	Belgique
Paraguay	but : Romero	1-0		Irak
Mexique	buts : Flores	1-1	Romero	Paraguay
Belgique	buts : Scifo, Claesen	2-1	Ahmed	Irak
Mexique	but : Quirarte	1-0		Irak
Belgique	buts : Vercauteren, Veyt	2-2	Cabanas 2	Paraguay

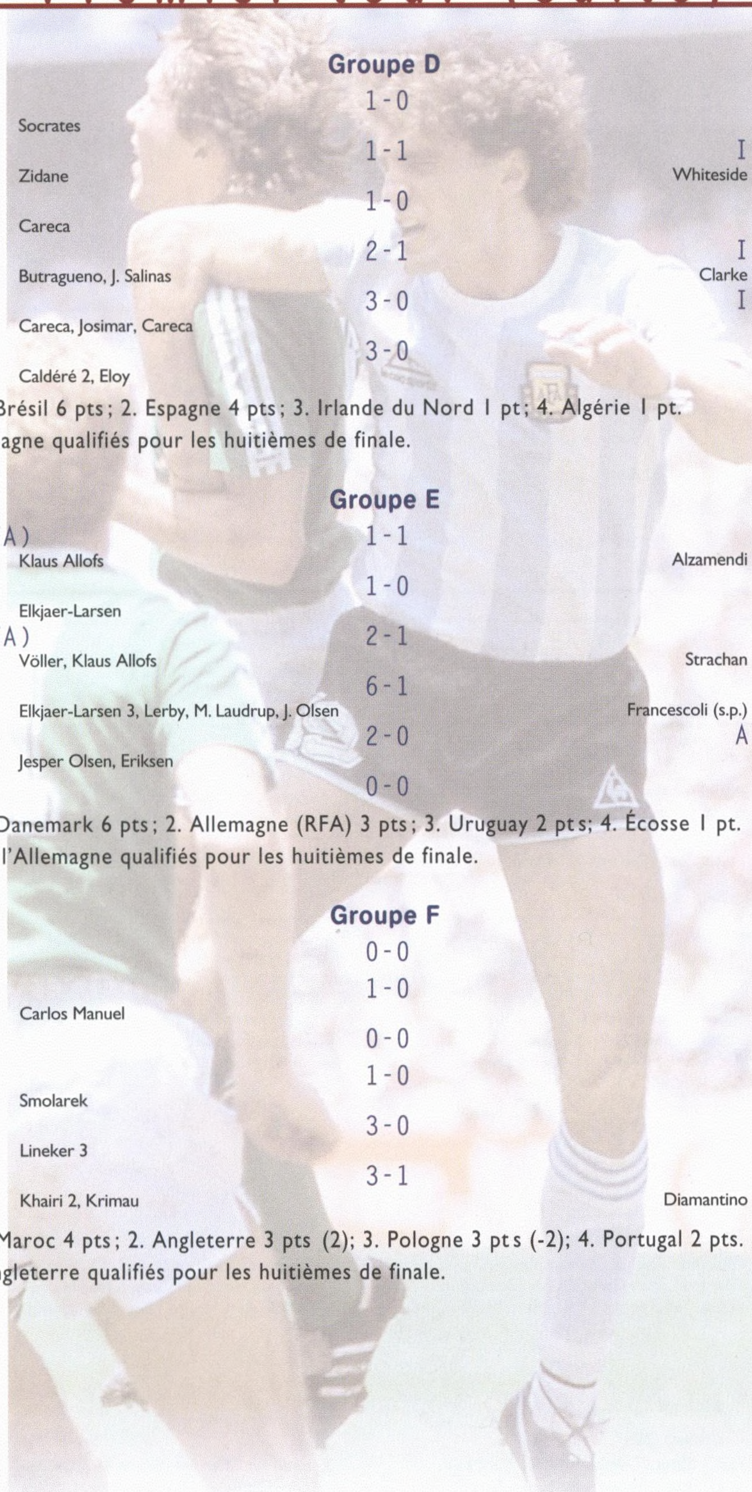
Classement : 1. Mexique 5 pts ; 2. Paraguay 4 pts ; 3. Belgique 3 pts ; 4. Irak 0 pt.
Le Mexique et le Paraguay qualifiés pour les huitièmes de finale.

Groupe C

France	but : Papin	1-0		Canada
URSS	buts : Yakovenko, Aleinikov, Belanov, Yaremchuk, Dajka, Rodionov	6-0		Hongrie
France	buts : Fernandez	1-1	Rats	URSS
Hongrie	buts : Esterhazy, Detari	2-0		Canada
France	buts : Stopyra, Tigana, Rocheteau	3-0		Hongrie
URSS	buts : Blokhine, Zavarov	2-0		Canada

Classement : 1. URSS 5 pts (+8) ; 2. France 5 pts (+4) ; 3. Hongrie 2 pts ; 4. Canada 0 pt.
L'URSS et la France qualifiées pour les huitièmes de finale.

Premier tour (suite)



Groupe D

Brésil		1-0	Espagne
but :	Socrates		
Algérie		1-1	Irlande du Nord
buts :	Zidane	Whiteside	
Brésil		1-0	Algérie
but :	Careca		
Espagne		2-1	Irlande du Nord
buts :	Butragueno, J. Salinas	Clarke	
Brésil		3-0	Irlande du Nord
buts :	Careca, Josimar, Careca		
Espagne		3-0	Algérie
buts :	Caldéré 2, Eloy		

Classement : 1. Brésil 6 pts ; 2. Espagne 4 pts ; 3. Irlande du Nord 1 pt ; 4. Algérie 1 pt.
Le Brésil et l'Espagne qualifiés pour les huitièmes de finale.

Groupe E

Allemagne (RFA)		1-1	Uruguay
buts :	Klaus Allofs	Alzamendi	
Danemark		1-0	Écosse
but :	Elkjaer-Larsen		
Allemagne (RFA)		2-1	Écosse
buts :	Völler, Klaus Allofs	Strachan	
Danemark		6-1	Uruguay
buts :	Elkjaer-Larsen 3, Lerby, M. Laudrup, J. Olsen	Francescoli (s.p.)	
Danemark		2-0	Allemagne (RFA)
buts :	Jesper Olsen, Eriksen		
Écosse		0-0	Uruguay

Classement : 1. Danemark 6 pts ; 2. Allemagne (RFA) 3 pts ; 3. Uruguay 2 pts; 4. Écosse 1 pt.
Le Danemark et l'Allemagne qualifiés pour les huitièmes de finale.

Groupe F

Pologne		0-0	Maroc
Portugal		1-0	Angleterre
but :	Carlos Manuel		
Angleterre		0-0	Maroc
Pologne		1-0	Portugal
but :	Smolarek		
Angleterre		3-0	Pologne
buts :	Lineker 3		
Maroc		3-1	Portugal
buts :	Khairi 2, Krimau	Diamantino	

Classement : 1. Maroc 4 pts ; 2. Angleterre 3 pts (2); 3. Pologne 3 pts (-2); 4. Portugal 2 pts.
Le Maroc et l'Angleterre qualifiés pour les huitièmes de finale.

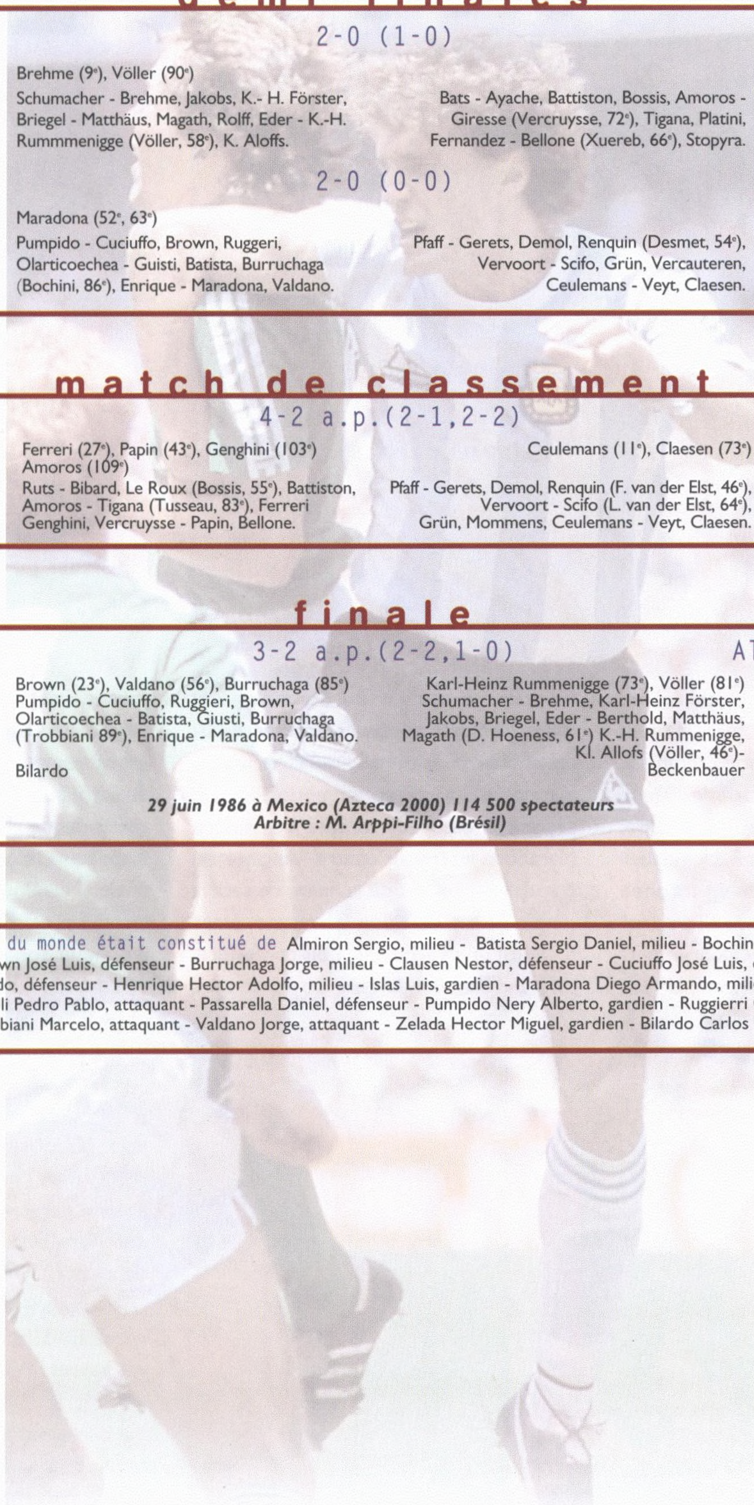


huitièmes de finale

Mexique		2-0	Bulgarie
buts :	Negrete, Servin		
Belgique		4-3 a.p.	URSS
buts :	Scifo, Ceulemans, Demol, Claesen		Belanov 3
Brésil		4-0	Pologne
buts :	Socrates, Josimar, Edinho, Careca		
Argentine		1-0	Uruguay
but :	Pasculli		
France		2-0	Italie
buts :	Platini, Stopyra		
RF Allemagne		1-0	Maroc
but :	Matthäus		
Angleterre		3-0	Paraguay
buts :	Lineker 2, Beardsley		
Espagne		5-1	Danemark
buts :	Butragueno 4, Goicoechea		Jesper Olsen

quarts de finale

France	1-1 a.p.(1-1,1-1) France vainqueur 4 t.a.b. à 3		Brésil
buts :	Platini (42e)	Careca (18e)	
l'équipe :	Bats - Amoros, Battiston, Bossis, Tusseau - Giresse (Ferreri, 84e), Tigana, Platini, Fernandez - Rocheteau (Bellone, 101e), Stopyra.	Carlos - Josimar, J. Cesar, Edinho, Branco -Elzo, Socrates, Alemao, Junio (Silas, 91e) - Müller (Zico, 72e), Careca.	
RF Allemagne	0-0 a.p.(0-0,0-0) RFA vainqueur 4 t.a.b. à 0		Mexique
l'équipe :	Schumacher - Berthold, Jakobs, Förster, Briegel - Matthäus, Magath, Brehmen Eder (Littbarski, 115e) - K.-H. Rummmenigge (D. Hoeness, 59e), Aloffs.	Larios - Amador (F. J. Cruz, 70e), Quirarte, F. Cruz, Servin - Espana, Boy (De los Cobos, 32e), Negrete, Munoz - Aguirre, H. Sanchez.	
expulsion :	Berthold (64e)	Aguirre (100e)	
Argentine	2-1 (0-0)		Angleterre
buts :	Maradona (51e, 55e)	Lineker (81e)	
l'équipe :	Pumpido - Cuciuffo, Brown, Ruggeri, Olarticoechea - Guisti, Batista, Burruchaga (Tapia, 76e), Enrique - Maradona, Valdano.	Shilton - G. M. Stevens, Fenwick, Butcher, Sansom - Hoddle, T. Steven (Barnes, 76e), Reid (Waddle, 66e), Hodge - Beardsley, Lineker.	
Belgique	1-1 a.p.(1-0,1-1) Belgique vainqueur 5 t.a.b. à 4		Espagne
buts :	Ceulemans (35e)	Senor (85e)	
l'équipe :	Pfaff - Gerets, Demol, Renquin, Vervoort - Scifo, Grün, Vercauteren (L. van der Elst, 105e), Ceulemans - Veyt (Broos, 83e), Claesen.	Zubizarreta - Thomas (Senor, 46e), Gallego, Chendo, Camacho - Michel, Victor, Calderé, J. Alberto - Salinas (Eloy, 63e), Butragueno.	



demi-finales

RF Allemagne 2-0 (1-0) France

buts : Brehme (9e), Völler (90e)

l'équipe :
- RF Allemagne : Schumacher - Brehme, Jakobs, K.- H. Förster, Briegel - Matthäus, Magath, Rolff, Eder - K.-H. Rummmenigge (Völler, 58e), K. Aloffs.
- France : Bats - Ayache, Battiston, Bossis, Amoros - Giresse (Vercruysse, 72e), Tigana, Platini, Fernandez - Bellone (Xuereb, 66e), Stopyra.

Argentine 2-0 (0-0) Belgique

buts : Maradona (52e, 63e)

l'équipe :
- Argentine : Pumpido - Cuciuffo, Brown, Ruggeri, Olarticoechea - Guisti, Batista, Burruchaga (Bochini, 86e), Enrique - Maradona, Valdano.
- Belgique : Pfaff - Gerets, Demol, Renquin (Desmet, 54e), Vervoort - Scifo, Grün, Vercauteren, Ceulemans - Veyt, Claesen.

match de classement

France 4-2 a.p.(2-1,2-2) Belgique

buts :
- France : Ferreri (27e), Papin (43e), Genghini (103e) Amoros (109e)
- Belgique : Ceulemans (11e), Claesen (73e)

l'équipe :
- France : Ruts - Bibard, Le Roux (Bossis, 55e), Battiston, Amoros - Tigana (Tusseau, 83e), Ferreri Genghini, Vercruysse - Papin, Bellone.
- Belgique : Pfaff - Gerets, Demol, Renquin (F. van der Elst, 46e), Vervoort - Scifo (L. van der Elst, 64e), Grün, Mommens, Ceulemans - Veyt, Claesen.

finale

Argentine 3-2 a.p.(2-2,1-0) Allemagne (RFA)

buts :
- Argentine : Brown (23e), Valdano (56e), Burruchaga (85e)
- Allemagne (RFA) : Karl-Heinz Rummenigge (73e), Völler (81e)

l'équipe :
- Argentine : Pumpido - Cuciuffo, Ruggieri, Brown, Olarticoechea - Batista, Giusti, Burruchaga (Trobbiani 89e), Enrique - Maradona, Valdano.
- Allemagne (RFA) : Schumacher - Brehme, Karl-Heinz Förster, Jakobs, Briegel, Eder - Berthold, Matthäus, Magath (D. Hoeness, 61e) K.-H. Rummenigge, Kl. Allofs (Völler, 46e)-

entraîneur :
- Argentine : Bilardo
- Allemagne (RFA) : Beckenbauer

29 juin 1986 à Mexico (Azteca 2000) 114 500 spectateurs
Arbitre : M. Arppi-Filho (Brésil)

Le groupe champion du monde était constitué de Almiron Sergio, milieu - Batista Sergio Daniel, milieu - Bochini Ricardo, milieu - Borghi Claudio, attaquant - Brown José Luis, défenseur - Burruchaga Jorge, milieu - Clausen Nestor, défenseur - Cuciuffo José Luis, défenseur - Garre Oscar, défenseur - Giusti Ricardo, défenseur - Henrique Hector Adolfo, milieu - Islas Luis, gardien - Maradona Diego Armando, milieu - Olarticoechea Julio Jorge, défenseur - Pasculli Pedro Pablo, attaquant - Passarella Daniel, défenseur - Pumpido Nery Alberto, gardien - Ruggierri Oscar, défenseur - Tapia Carlos, attaquant - Trobbiani Marcelo, attaquant - Valdano Jorge, attaquant - Zelada Hector Miguel, gardien - Bilardo Carlos Salvador, entraîneur.

1986

Argentine

Deuxième titre mondial pour les Argentins en huit ans

Sous la conduite de Diego Maradona, les Ciel et Blanc s'imposent face aux Allemands. Deuxième défaite en finale pour ces derniers qui ont barré une nouvelle fois la route de la finale aux Bleus.



Capitaine courageux et joueur de génie, Maradona a illuminé par sa technique le Mundial mexicain.

Ce ne fut pas la plus belle des Coupes du monde. Seize ans après les exploits de Pelé et de Jairzinho, le Mexique pouvait sans doute rêver mieux. Il a fait chaud sur les sites mexicains durant ce mois de juin 1986, et l'histoire veut d'abord retenir la victoire de l'Argentine en finale, le 29 juin, au stade Aztèque, contre l'Allemagne, entraînée par le grand Franz Beckenbauer (3-2). L'Argentine retrouve un trophée qu'elle avait abandonné en 1982 au profit de l'Italie et s'apprête à célébrer avec faste son roi : Diego Maradona. Un roi certes timide, mal à l'aise en finale (buts de Brown, Valdano et Burruchaga pour l'Argentine ; Rummenigge, Voller pour l'Allemagne) mais qu'importe, Diego Maradona, auteur d'un but d'anthologie en quart de finale contre l'Angleterre, fut bel et bien, trois semaines durant, maître incontesté du tango argentin. Un roi capable même de tromper ses sujets, Maradona inscrivant contre l'Angleterre, scandalisée, un but de la main ; ce sera la « main de dieu », selon les mots mêmes du fautif que l'arbitre n'a pu confondre, au grand dam des Anglais. Ce match avait pour certains un goût de revanche de la guerre des Malouines qui, quatre ans auparavant, avait opposé les deux pays. Mais Diego ne se limite pas à cet « arrangement avec les règles » ; il marque un autre but après un raid de 50 mètres au cours duquel il efface, avec une efficacité diabolique, plusieurs défenseurs. En demi-finale, il élimine, à lui seul, la Belgique en inscrivant deux autres buts. Sur son élan, il conduit son équipe à la victoire finale en offrant le but du triomphe à la 84e minute à son coéquipier Burruchaga, qui trompe le gardien allemand Harald Schumacher.



Un match d'anthologie

« On ne sort pas intact d'un choc comme celui-là ; c'est un ouragan qui casse tout, qui brise l'armoire aux souvenirs et ravage votre petit musée personnel. » Voilà, au soir de la victoire de l'équipe de France contre le Brésil, le lyrisme dont faisait preuve l'un des envoyés spéciaux du journal *l'Équipe*. C'est assez dire l'intensité, le niveau de jeu qui venait de rythmer une telle rencontre. Le Brésil, qui ouvre le score par Careca dès la 18e minute de jeu, au terme d'une action collective ultrarapide, archétype du football « samba ». On craint la catastrophe, mais Platini égalise avant la mi-temps, sur centre dévié de Rocheteau. Plus tard, c'est de la folie. Le ballon ne sort jamais. Careca sur la barre. Et Bats qui repousse un penalty de Zico ! L'épreuve des tirs aux buts est insoutenable : Zico manque le sien, tout comme Platini. Mais c'est Luis Fernandez qui libère les Bleus. Le Brésil est éliminé ! Et longtemps dans les tribunes les supporters cariocas pleurent, incapables de se consoler.

Samba et champagne

Pour la troisième fois de son histoire, et la deuxième consécutivement, l'équipe de France parvient à se qualifier pour les demi-finales du tournoi mondial, échouant, comme en 1982, contre l'Allemagne (0-2). La bande à Platini repart néanmoins avec un exploit de taille dans ses valises : l'élimination du grand Brésil en quart de finale à Guadalajara, au terme d'une rencontre jugée comme « historique » par Pelé lui-même ! Pour les Bleus, qui réalisent au Mexique une meilleure performance qu'en 1982 (ils ter-

La morphologie du footballeur

À côté des performances physiques, le football exige des qualités techniques (le contrôle de la balle) et tactiques (le sens du jeu). C'est ainsi que les deux meilleurs joueurs du monde des années 70 et 80, l'Argentin Maradona et le Français Platini, ne se sont pas imposés à leurs pairs par leurs qualités physiques mais plutôt par leur science du jeu. La morphologie joue un rôle important dans la distribution des postes dès le plus jeune âge. Toutefois, de nombreux joueurs évoluent à des postes différents au cours de leur carrière. La polyvalence est un atout pour les entraîneurs, qui peuvent ainsi pallier des défections. Il n'empêche : en règle générale, les défenseurs sont grands, robustes et doués d'une bonne détente pour gagner les duels de tête, tandis que les milieux de terrain et les attaquants sont plus petits et plus mobiles.



Une finale acharnée et haletante. Tous les ballons furent âprement disputés comme ici entre l'Allemand Matthäus et l'Argentin Cuciuffo.

minent troisièmes, en battant la Pologne 4-2), une époque s'achève, et une génération ne va plus tarder à passer le relais. En témoigne la titularisation contre la Pologne d'un certain Jean-Pierre Papin.

Ainsi se referme pour les Platini, Giresse, Tigana, Bellone, un cycle de trois Coupes du monde, durant lesquelles le jeu «à la française», vif et inspiré, aura marqué les esprits.

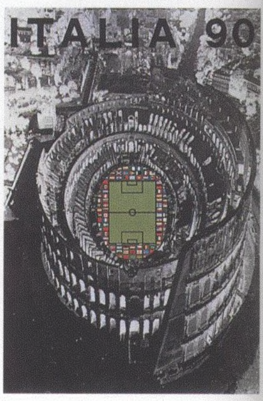
La victoire argentine est au bout de la trajectoire du ballon. L'attaquant Jorge Burruchaga marque le troisième but argentin.





L'Argentin Jorge Valdano échappe au marquage de l'Allemand Eder.

Phase finale du 9 juin au 8 juillet 1990



La quatorzième Coupe du monde réunit 2 345 901 spectateurs. 52 matchs opposent 24 équipes (14 européennes, 4 sud-américaines, 1 nord-américaine, 1 centre-américaine, 2 africaines, 2 asiatiques). 115 buts ont été marqués dont 13 penalties (sur 18 accordés) et 16 joueurs expulsés.



classement des buteurs

6 buts

Schillaci (Italie)

5 buts

Skuhravy (Tchécoslovaquie)

4 buts

Lineker (Angleterre), Matthäus (Allemagne), Michel (Espagne), Milla (Cameroun)

3 buts

Brehme et Klinsmann (Allemagne), Platt (Angleterre), Völler (Allemagne)

2 buts

R. Baggio (Italie), Balint (Roumanie), Bilek (Tchécoslovaquie), Caniggia (Argentine), Careca (Brésil), Jozic (Yougoslavie), Lacatus (Roumanie), Muller (Brésil), Pancev (Yougoslavie), Redin (Colombie), Stojkovic (Yougoslavie)

1 but

Abdelghani (Égypte), Bein (Allemagne), Bengoechea (Uruguay), Brolin (Suède), Burruchaga (Argentine), Caligiuri (États-Unis), Cayasso (Costa Rica), Ceulemans, Clijsters, De Gryse et De Wolf (Belgique), Dobrovolski (URSS), Ekeke (Cameroun), Ekström (Suède), Flores (Costa Rica), Fonseca (Uruguay), Giannini (Italie), Gonzalez (Colombie), Gorriz (Espagne), Gullit (Pays-Bas), Hasek (Tchécoslovaquie), Hwang Bo-kwan (Corée du Sud), Johnston (Écosse), Juma'a (Émirats arabes unis), Kieft et Koeman R. (Pays-Bas), Kubik (Tchécoslovaquie), Kunde (Cameroun), Littbarski (Allemagne), Luhovy (Tchécoslovaquie), McCall (Écosse), Medford (Costa Rica), Monzon (Argentine), Mubarak (Émirats arabes unis), Murray (États-Unis), Ogris (Autriche), Omam-Biyik (Camleroun), Protassov (URSS), Quinn (Irlande), Rincon (Colombie), Roday (Autriche), J. Salinas (Espagne), Scifo (Belgique), Serena (Italie), Sheedy (Irlande), Strömberg (Suède), Susic (Yougoslavie), Troglio (Argentine), Valderrama (Colombie), Vervoort (Belgique), Wright (Angleterre), Zavarov et Zygmantovitch (URSS)

les participants

Europe

Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Écosse, Espagne, Irlande, Italie, Pays-Bas, Roumanie, Suède, Tchécoslovaquie, URSS, Yougoslavie

Amérique du Sud

Argentine, Brésil, Colombie, Uruguay

Amérique du Nord et centrale

Costa Rica, États-Unis

Afrique

Cameroun, Égypte

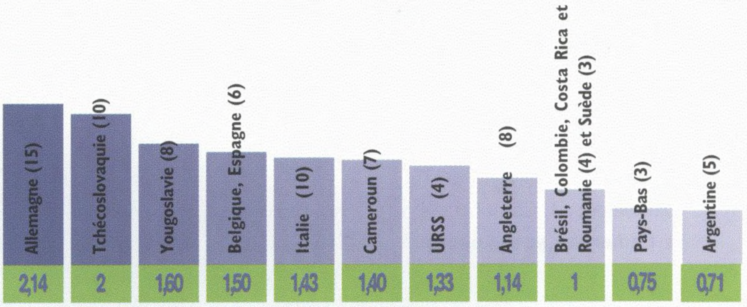
Asie

Corée du Sud, Émirats arabes unis

ATTAQUES

À L'ALLEMAGNE LA MEILLEURE MOYENNE ET LE MEILLEUR TOTAL. SON DAUPHIN, L'ARGENTINE, NE SE CLASSE QU'EN 16e POSITION

Les pays suivants n'apparaissent pas sur ce graphique. Dans l'ordre décroissant : l'Autriche, l'Écosse, les Émirats arabes unis et les États-Unis 0,67 (2), l'Uruguay 0,50 (2), l'Irlande 0,4 (2), la Corée du Sud et l'Égypte 0,33 (1).

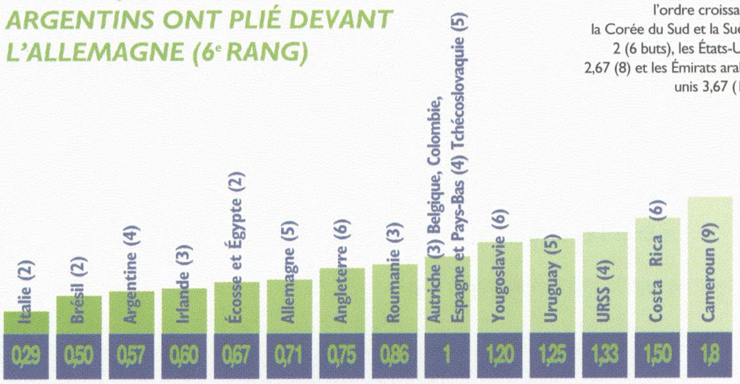


Moyenne du nombre de buts marqués par match. Entre parenthèses, le nombre de buts marqués

DÉFENSES

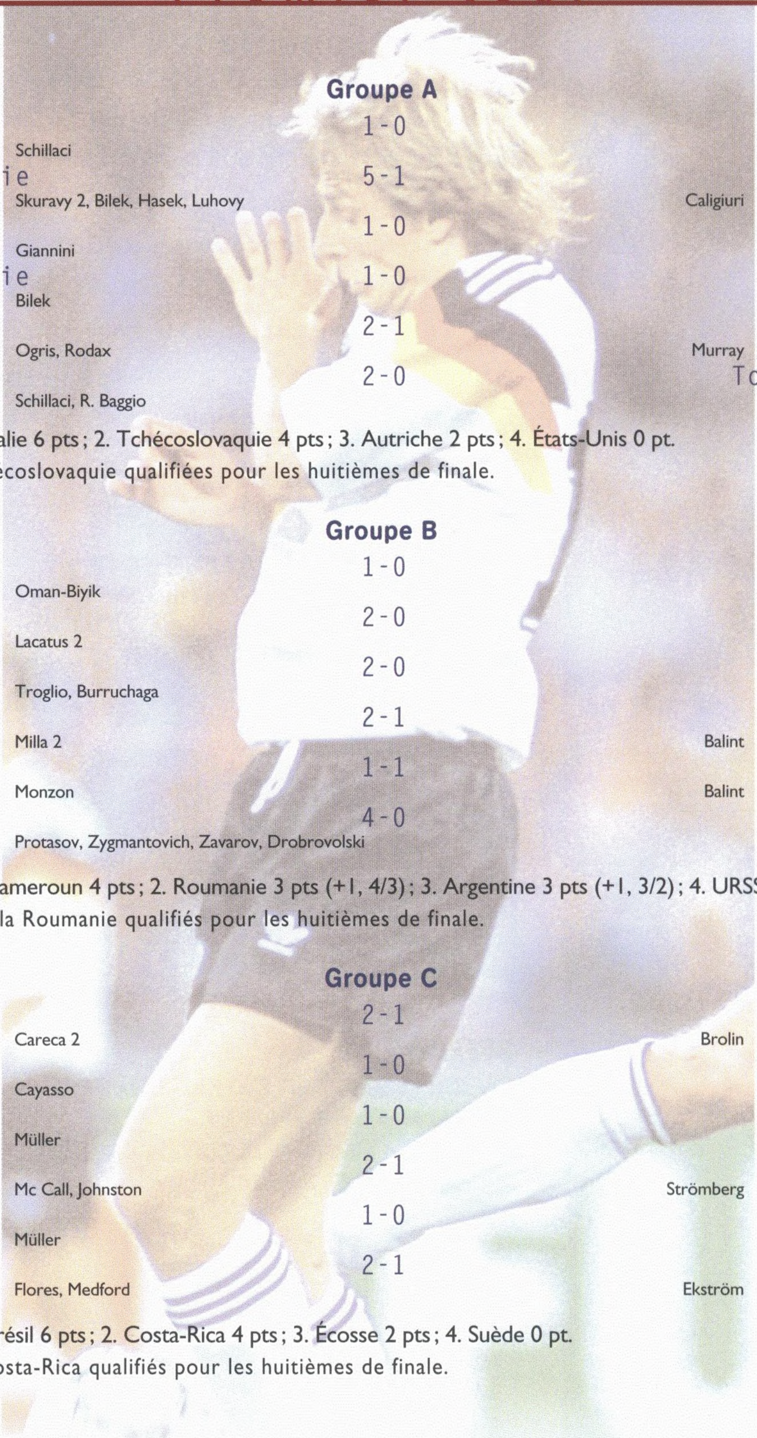
EN DÉPIT DE LEUR DÉFENSE DE FER, ITALIENS, BRÉSILIENS ET ARGENTINS ONT PLIÉ DEVANT L'ALLEMAGNE (6e RANG)

Les pays suivants n'apparaissent pas sur ce graphique. Dans l'ordre croissant : la Corée du Sud et la Suède 2 (6 buts), les États-Unis 2,67 (8) et les Émirats arabes unis 3,67 (11).



Moyenne du nombre de buts encaissés par match. Entre parenthèses, le nombre de buts encaissés

Premier tour



Groupe A

Italie		1-0		Autriche
but :	Schillaci			
Tchécoslovaquie		5-1		États-Unis
buts :	Skuravy 2, Bilek, Hasek, Luhovy		Caligiuri	
Italie		1-0		États-Unis
but :	Giannini			
Tchécoslovaquie		1-0		Autriche
buts :	Bilek			
Autriche		2-1		États-Unis
buts :	Ogris, Rodax		Murray	
Italie		2-0		Tchécoslovaquie
buts :	Schillaci, R. Baggio			

Classement : 1. Italie 6 pts ; 2. Tchécoslovaquie 4 pts ; 3. Autriche 2 pts ; 4. États-Unis 0 pt.
L'Italie et la Tchécoslovaquie qualifiées pour les huitièmes de finale.

Groupe B

Cameroun		1-0		Argentine
but :	Oman-Biyik			
Roumanie		2-0		URSS
buts :	Lacatus 2			
Argentine		2-0		URSS
buts :	Troglio, Burruchaga			
Cameroun		2-1		Roumanie
buts :	Milla 2		Balint	
Argentine		1-1		Roumanie
buts :	Monzon		Balint	
URSS		4-0		Cameroun
buts :	Protasov, Zygmantovich, Zavarov, Drobrovolski			

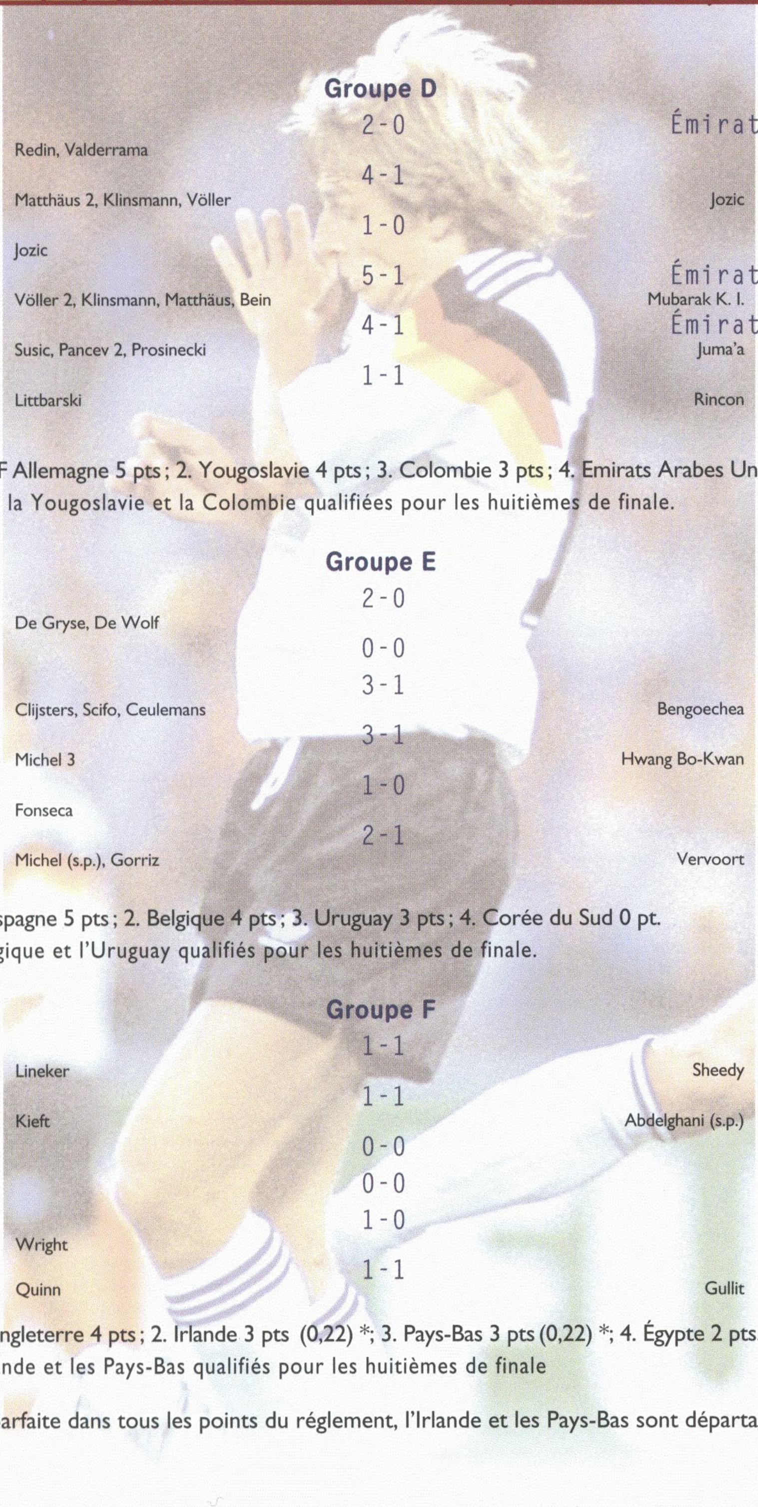
Classement : 1. Cameroun 4 pts ; 2. Roumanie 3 pts (+1, 4/3) ; 3. Argentine 3 pts (+1, 3/2) ; 4. URSS 2 pts.
Le Cameroun et la Roumanie qualifiés pour les huitièmes de finale.

Groupe C

Brésil		2-1		Suède
buts :	Careca 2		Brolin	
Costa-Rica		1-0		Écosse
but :	Cayasso			
Brésil		1-0		Costa-Rica
but :	Müller			
Écosse		2-1		Suède
buts :	Mc Call, Johnston		Strömberg	
Brésil		1-0		Écosse
but :	Müller			
Costa-Rica		2-1		Suède
buts :	Flores, Medford		Ekström	

Classement : 1. Brésil 6 pts ; 2. Costa-Rica 4 pts ; 3. Écosse 2 pts ; 4. Suède 0 pt.
Le Brésil et le Costa-Rica qualifiés pour les huitièmes de finale.

Premier tour (suite)



Groupe D

Colombie		2-0		Émirats Arabes Unis
buts :	Redin, Valderrama			
RF Allemagne		4-1		Yougoslavie
buts :	Matthäus 2, Klinsmann, Völler		Jozic	
Yougoslavie		1-0		Colombie
but :	Jozic			
RF Allemagne		5-1		Émirats Arabes Unis
buts :	Völler 2, Klinsmann, Matthäus, Bein		Mubarak K. I.	
Yougoslavie		4-1		Émirats Arabes Unis
buts :	Susic, Pancev 2, Prosinecki		Juma'a	
RF Allemagne		1-1		Colombie
buts :	Littbarski		Rincon	

Classement : 1. RF Allemagne 5 pts ; 2. Yougoslavie 4 pts ; 3. Colombie 3 pts ; 4. Emirats Arabes Unis 0 pt.
La RF Allemagne, la Yougoslavie et la Colombie qualifiées pour les huitièmes de finale.

Groupe E

Belgique		2-0		Corée du Sud
buts :	De Gryse, De Wolf			
Uruguay		0-0		Espagne
Belgique		3-1		Uruguay
buts :	Clijsters, Scifo, Ceulemans		Bengoechea	
Espagne		3-1		Corée du Sud
buts :	Michel 3		Hwang Bo-Kwan	
Uruguay		1-0		Corée du Sud
but :	Fonseca			
Espagne		2-1		Belgique
buts :	Michel (s.p.), Gorriz		Vervoort	

Classement : 1. Espagne 5 pts ; 2. Belgique 4 pts ; 3. Uruguay 3 pts ; 4. Corée du Sud 0 pt.
L'Espagne, la Belgique et l'Uruguay qualifiés pour les huitièmes de finale.

Groupe F

Angleterre		1-1		Irlande
buts :	Lineker		Sheedy	
Pays-Bas		1-1		Égypte
buts :	Kieft		Abdelghani (s.p.)	
Angleterre		0-0		Pays-Bas
Irlande		0-0		Égypte
Angleterre		1-0		Égypte
but :	Wright			
Irlande		1-1		Pays-Bas
buts :	Quinn		Gullit	

Classement : 1. Angleterre 4 pts ; 2. Irlande 3 pts (0,22) * ; 3. Pays-Bas 3 pts (0,22) * ; 4. Égypte 2 pts.
L'Angleterre, Irlande et les Pays-Bas qualifiés pour les huitièmes de finale

* Après une égalité parfaite dans tous les points du réglement, l'Irlande et les Pays-Bas sont départagées par tirage au sort.



huitièmes de finale

Cameroun		2-1 a.p.	Colombie
buts :	Milla 2		Redin
Tchécoslovaquie		4-1	Costa-Rica
buts :	Skuhravy 3, Kubik		Gonzalez
Argentine		1-0	Brésil
but :	Caniggia		
RFA Allemagne		2-1	Hollande
buts :	Klinsmann, Brehme		Ronald Koeman
Irlande		0-0 a.p./5 t.a.b. à 4	Roumanie
Italie		2-0	Uruguay
buts :	Schillaci, Serena		
Yougoslavie		2-1 a.p.	Espagne
buts :	Stojkovic 2		Julio Salinas
Angleterre		1-0 a.p.	Belgique
but :	Platt		

quarts de finale

Argentine	0-0 a.p.(0-0,0-0) Argentine vainqueur 3 t.a.b. à 2		Yougoslavie
l'équipe :	Goycochea - Ruggeri, Simon, Serrizuela - Basualdo, Giusti, Burruchaga, Calderon (Dezotti, 89e), Olarticoechea (Troglio, 51e) - Caniggia, Maradona.	Ivkovic - Sabanadzovic, Hadzibegic, Spasic - Vulic, Jozic, Susic (Savicevic, 60e), Prosinecki, Brnovic - Stojkovic, Vujovic.	
expulsion :		Sabanadzovic (31e)	
Italie	1-0 (1-0)		Irlande
but :	Schillaci (38e)		
l'équipe :	Zenga - Bergomi, F. Baresi, Ferri - De Napoli, Giannini (Ancelotti, 64e), De Agostini, Donadoni, Maldini - R. Baggio (Serena, 72e), Schillaci.	Bonner - Morris, Mc Carthy, Moran, Staunton - Houghton, Townsend, Mc Grath, Sheedy - Quinn (Cascarino, 54e), Aldridge (Sheridan, 78e).	
RF Allemagne	1-0 (1-0)		Tchécoslovaquie
but :	Matthäus (25e)		
l'équipe :	Illgner - Berthold, Augenthaler, Kohler, Buchwald - Littbarski, Matthäus, Bein (Möller, 84e), Brehme - Riedle, Klinsmann.	Stejskal - Straka, Kocian, Kadlec - Moravcik, Hasek, Chovanec, Kubik (Griga, 81e), Bilek (Nemecek, 70e) - Skuhravy, Knoflicek.	
expulsion :		Moravcik (70e)	
Angleterre	3-2 a.p.(1-0,2-2)		Cameroun
buts :	Platt (25e), Lineker (83e, 105e)	Kunde (61e), Ekéké (65e)	
l'équipe :	Shilton - Walker, M. Wright, Butcher (Steven, 74e) - Parker, Platt, Gascoigne, Waddle, Pearce - Barnes (Beardsley, 46e), Lineker.	N'Kono - Tataw, Kunde, Massing, Ebwelle - Maboang (Milla, 46e), libih, M'Fedé (Ekéké, 63e), Pagal - makanaky, Oman Biyik.	



demi-finales

Argentine 1-1 a.p.(0-1,1-1) Argentine vainqueur 4 t.a.b. à 3 **Italie**

	Argentine	Italie
buts :	Caniggia (67e)	Schillaci (17e)
l'équipe :	Goycochea - Ruggeri, Simon, Serrizuela, Giusti - Burruchaga, Calderon (Troglio, 46e), Basualdo (Batista, 99e), Olarticoechea - Caniggia, Maradona.	Zenga - Bergomi, F. Baresi, Ferri - De Napoli, Donadoni, Gianinni (R. Baggio, 75e), De Agostini, P. Malidini - Schillaci, Vialli (Serena, 71e).

RF Allemagne 1-1 a.p.(0-0,1-1) RF Allemagne vainqueur 4 t.a.b. à 3 **Angleterre**

	RF Allemagne	Angleterre
buts :	Brehme (60e)	Lineker (80e)
l'équipe :	Ilgner - Berthold, Augenthaler, Kohler - Buchwald, Hässler (Reuter, 68e), Matthäus, Thon, Brehme - Klinsmann, Völler (Riedle, 38e).	Shilton - M. Wright, Bucher (T. Steven, 72e), Walker - Parker, Gascoigne, Waddle, Platt, Pearce - Lineker, Beardsley.

match de classement

Italie 2-1 **Angleterre**

	Italie	Angleterre
buts :	Roberto Baggio (71e), Schillaci (86e)	Platt (81e)
l'équipe :	Zenga - F. Baresi, Bergomi, Ferrara, Vierchowod, P. Malidini - De Agostini (Berti, 64e), Ancelotti, Giannini (R. Ferri 89e), R. Baggio - Schillaci.	Shilton - Walker, M. Wright, (Waddle 73e), Parker - G. Stevens, T. Steven,Mc Mahon (Webb 73e), Platt, Dorigo - Lineker, Beardsley.

finale

Allemagne (RFA) 1-0 (0-0) **Argentine**

	Allemagne (RFA)	Argentine
but :	Brehme (85e s.p.)	
l'équipe :	Illgner - Brehme, Augenthaler, Kohler, Berthold (Reuter, 72e) - Buchwald, Hässler, Matthäus, Littbarski - Völler, Klinsmann.	Goycochea - Simon, Serrizuela, Ruggeri, Sensini (Monzon, 46e), Lorenzo - Basualdo, (Burruchaga (Calderon, 54e), Troglio, Maradona - Dezotti
entraîneur :	Beckenbauer	Bilardo

8 juillet 1990 à Rome (Stadio Olimpico) 73 606 spectateurs
Arbitre : M. Codesal Mendez (Mexique)

Le groupe champion du monde était constitué de Augenthaler Klaus, défenseur - Aumann Raimond, gardien - Bein Uwe, milieu - Berthold Thomas, défenseur - Brehme Andreas, défenseur - Buchwald Guido, défenseur - Hässler Thomas, milieu - Hermann Gunther, milieu - Illgner Bodo, gardien - Klinsmann Jürgen, attaquant - Köhler Jürgen, défenseur - Köpke Andreas, gardien - Littbarski Pierre, milieu - Matthäus Lothar, milieu - Mill Frank, attaquant - Möller Andreas, milieu - Pflügler Hans, défenseur - Reuter Stefan, défenseur - Riedle Karl-Heinz, attaquant - Steiner Paul, défenseur - Thon Olaf, milieu - Voller Rudi, attaquant, milieu - Beckenbauer Franz, entraîneur

1990

Allemagne

Revanche allemande aux dépens du tenant du titre

La quatorzième Coupe du monde ne restera pas gravée dans les mémoires. Tous les ingrédients étaient pourtant réunis pour que le Mondial soit une réussite : des stades flambant neufs, un corps arbitral dûment chapitré... et surtout une belle brochette de stars du ballon rond prête à en découdre.

À l'arrivée, le spectacle offert n'a pas répondu, loin s'en faut, à ce bel arsenal de promesses. Les raisons de cette faillite relative tiennent dans une formule sans ambages : l'enjeu tue le jeu. Les différentes formations deviennent calculatrices à tout crin, plus soucieuses d'annihiler les velléités offensives de l'adversaire que de se livrer sans arrière-pensées. Le spectateur subit dès lors les doubles, voire les triples réseaux défensifs où un libéro et deux stoppeurs sont la clef de voûte d'un 5-3-2 (parfois même d'un 5-4-1) qui fait la part belle aux apôtres de la rigueur. À ce petit jeu, il était écrit que le trophée reviendrait à l'équipe la plus apte à satisfaire aux exigences de ladite rigueur : condition physique irréprochable, maîtrise des schémas tactiques, art consommé de la contre-attaque.

La tornade camerounaise

La Coupe, qui se dispute sans l'équipe de France, voit émerger dès le match d'ouverture, à Rome, un football sans complexe, libre et prometteur : le Cameroun bat l'Argentine 1-0 (but d'Oman Biyik) et avec le déjà «vieux lion» Roger Milla jure de nous émouvoir. Un tel bonheur viendra en temps voulu, un soir de quart de finale contre l'Angleterre, à Naples. Ce soir-là, le Cameroun, façon Brésil, donne le tournis aux défenseurs britanniques, poussant Gascoigne et ses camarades de jeu aux prolongations ; l'Angleterre s'impose finalement 3 buts à 2, mais elle a eu vraiment chaud! Après le match, dans les vestiaires, les joueurs du Cameroun sont hilares, parfaitement conscients d'avoir apporté à ce Mondiale italien une fraîcheur qui lui fit cruellement défaut durant toute la compétition. Les chiffres témoignent d'une Coupe moyenne sur le plan offensif (2,2 buts marqués par match, contre 2,5 quatre ans plus tôt au Mexique). Le meilleur buteur est l'Italien Toto Schillaci avec 6 buts, devant Skuhravy, le Tchèque (5 réalisations). C'est peu. Au cours des demi-finales, seule l'épreuve des tirs aux buts fut en mesure de départager les équipes. L'Allemagne se qualifiait pour la finale aux dépens de l'Angleterre (1-1; 4 tirs aux buts à 3); quant à l'Argentine, après un début de parcours catastrophique, elle parvenait à éliminer l'Italie sur le même score (1-1 ; 4 tirs aux buts à 3) pour la sélection de Billardo. À croire que cette Coupe du monde se devait de nous imposer un régime sec.

Une finale sans panache

Le dimanche 8 juillet, le petit peuple italien, qui converge, enthousiaste et chaleureux, en direction du Stadio Olimpico, ne se doute pas du spectacle qui l'attend : un match heurté, au cours duquel deux joueurs argentins sont expulsés (Monzon, 65ᵉ, et Dezotti, 88ᵉ) et remporté par l'Allemagne, grâce à un penalty inscrit par le rugueux défenseur Andreas Brehme, à seulement quatre minutes de la fin du temps réglementaire. Chose étrange que de retrouver, comme en 1986, et à quelques jours près, l'Argentine et l'Allemagne en finale de Coupe du monde. Mais, cette fois, l'Allemagne a davantage de fraîcheur, et l'Argentine est handicapée par de nombreuses suspensions après la demi-finale victorieuse face à l'Italie. En finale,



Andreas Brehme vient d'ouvrir la marque sur penalty. Le défenseur allemand est enlacé par son coéquipier Jürgen Klinsmann avant de recevoir l'accolade de Rudi Völler.



L'attaquant allemand Jürgen Klinsmann tente d'esquiver la frappe de son coéquipier Rudi Völler.

Diego Maradona, si brillant en 1986, ne parviendra pas à se défaire du marquage très serré, parfois violent de Buchwald. Triste héros d'une finale décevante, l'arbitre mexicain, Codesal, accorde en toute fin de partie un penalty imaginaire à l'Allemagne, à la suite d'une roulade du «renard» Völler dans la surface de réparation. Mais l'Allemagne, régulière de bout en bout, n'avait pas volé sa victoire.

Pour l'entraîneur, Franz Beckenbauer, c'est un triomphe absolu : il offre en effet à son pays une troisième Coupe du monde, seize ans après l'avoir conquise comme joueur. À quelques heures du coup d'envoi de cette finale, Bernard Tapie, dans une salle voisine du stade Olympique, annonçait son rachat de la prestigieuse firme Adidas. Le «Kaiser» allemand n'allait pas tarder à relever un nouveau défi, du côté de Marseille. Pour le meilleur, ou le pire...

Artistes noirs et sorciers blancs

Le football africain, riche de talents, souffre de la pauvreté de ses infrastructures. À ces problèmes d'intendance se greffent des problèmes d'ordre politique. Le football sert d'exutoire à des frustrations identitaires dans des pays où le sentiment national est souvent en cours de constitution. Aussi, pour des raisons de compétence technique, mais aussi pour dépasser les conflits provinciaux, nombre de fédérations africaines font appel à des techniciens étrangers pour assurer les difficiles tâches de sélectionneur et d'entraîneur.

Ainsi le Néerlandais Jo Bonfrère a conduit l'équipe nigériane à la victoire olympique de 1996, le Français Claude Leroy s'est occupé des équipes nationales du Sénégal et du Cameroun, tandis que son compatriote Philippe Troussier, surnommé le «sorcier blanc», a longtemps dirigé l'équipe phare de Côte d'Ivoire, l'ASEC d'Abidjan.

Lors de la finale jouée au Stadio Olimpico de Rome, Maradona ne pourra rien contre une défense allemande inflexible. Le génial petit Argentin est fatigué et les défenseurs Guido Buchwald et Jürgen Kohler sont vigilants et protègent efficacement leur gardien.





États-Unis

phase finale du 17 juin au 17 juillet 1994

La quinzième Coupe du monde réunit 3 567 415 spectateurs. 52 matchs opposent les 24 équipes sélectionnées (13 européennes, 4 sud-américaines, 2 nord-américaines, 3 africaines et 2 asiatiques).
141 buts auront été marqués dont 15 penalties (tous les pénalties accordés seront transformés) et 14 joueurs expulsés.



classement des buteurs

6 buts

Salenko (Russie), Stoïchkov (Bulgarie)

5 buts

K. Andersson (Suède), R. Baggio (Italie), Klinsmann (Allemagne), Romario (Brésil),

4 buts

Batistuta (Argentine), Dahlin (Suède), Raducioiu (Roumanie),

3 buts

Bebeto (Brésil), Bergkamp (Pays-Bas), Brolin (Suède), Caminero (Espagne), Hagi (Roumanie),

2 buts

Albert (Belgique), Amin (Arabie saoudite), Amokachi, Amunike (Nigeria), D. Baggio (Italie), Caniggia (Argentine), Dumitrescu (Roumanie), Goicoechea (Espagne), Hwang Su-Hong (Corée du Sud), Knup (Suisse), Lechkov (Bulgarie), L. Garcia (Mexique), Jonk (Pays-Bas), Valencia (Colombie) Völler (Allemagne),

1 but

Al-Ghsheyan, Al-Jaber, Al-Owairan (Arabie saoudite), Aldridge (Eire), Balbo (Argentine), Begueristain (Espagne), Bernal (Mexique), Boriminov (Bulgarie), Branco (Brésil), Bregy (Suisse), Chaouch (Maroc), Chapuisat (Suisse), Degryse (Belgique), Embe (Cameroun), L. Enrique (Espagne), Finidi (Nigeria), Garcia Aspe (Mexique), Guardiola (Espagne), Gaviria (Colombie), Grün (Belgique), Hierro (Espagne), Hong Myung-bo (Corée du Sud), Houghton (Eire), Larsson (Suède), Lozano (Colombie), Ljund (Suède), Maradona (Argentine), Marcio Santos (Brésil) , Massaro (Italie), Matthaüs (Allemagne), Mild (Suède), Milla (Cameroun), Nader (Maroc), Oman-Biyik (Cameroun), Owairan (Arabie saoudite), Petrescu (Roumanie), Radchenko (Russie), Raï (Brésil), Rekdal (Norvège), Riedle (Allemagne), Roy (Pays-Bas), J. Salinas (Espagne), E. Sanchez (Bolivie), Santos (Brésil), Seo Jung-Won (Corée du Sud), Siasia (Nigeria), Sirakov (Bulgarie), Stewart (États-Unis), Sutter (Suisse), Taument (Pays-Bas), Winter (Pays-Bas), Wynalda (États-Unis), Yekini (Nigeria)

les participants

Europe

Allemagne, Belgique, Bulgarie, Espagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Roumanie, Russie, Suède, Suisse

Amérique du Nord

États-Unis, Mexique

Amérique du Sud

Argentine, Bolivie, Brésil, Colombie

Afrique

Cameroun, Maroc, Nigeria

Asie

Arabie saoudite, Corée du Sud

ATTAQUES

À LA RUSSIE LA MEILLEURE MOYENNE, À LA SUÈDE LE MEILLEUR TOTAL… MAIS LES FINALISTES SONT LOIN… TRÈS LOIN

Les pays suivants n'apparaissent pas sur ce graphique, dans l'ordre décroissant : la Belgique et le Mexique (4 buts chacun) et le Cameroun (3 buts) pour un indice de 1, les États-Unis 0,75 (3 buts), le Maroc 0,67 (2 buts), l'Irlande 0,50 (2 buts), la Bolivie et la Norvège 0,33 (1 but) et la Grèce 0.



Moyenne du nombre de buts marqués par match. Entre parenthèses, le nombre de buts marqués

DÉFENSES

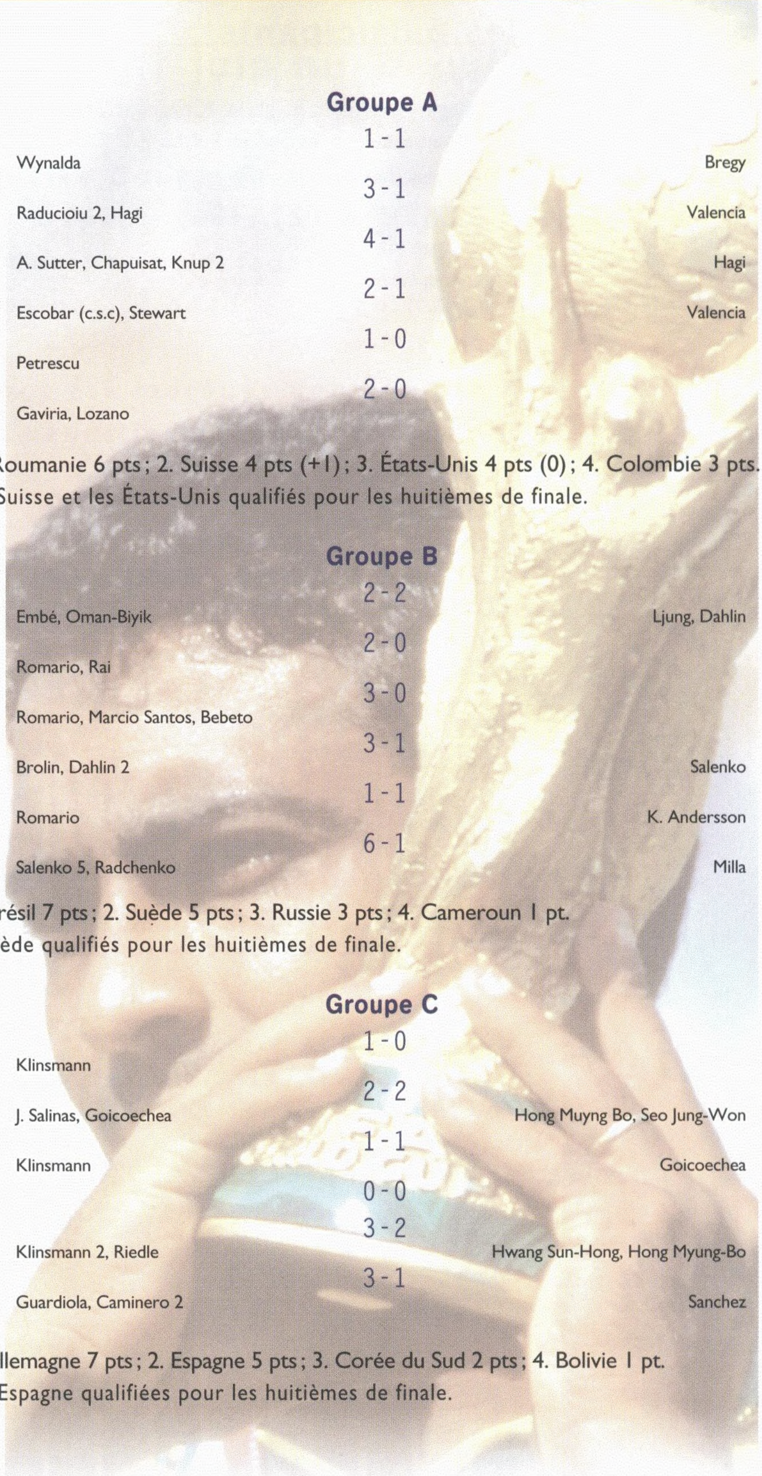
LES BRÉSILIENS ET LES ITALIENS ONT GAGNÉ LEUR PLACE EN FINALE GRÂCE À LEURS DÉFENSES DE FER. SEULE LA NORVÈGE FAIT MIEUX

Les pays suivants n'apparaissent pas sur ce graphique ; dans l'ordre croissant : la Grèce 3,33 (10 buts) et le Cameroun 3,67 (11 buts).



Moyenne du nombre de buts encaissés par match. Entre parenthèses, le nombre de buts encaissés

Premier tour



Groupe A

États-Unis		1-1		Suisse
buts :	Wynalda		Bregy	
Roumanie		3-1		Colombie
buts :	Raducioiu 2, Hagi		Valencia	
Suisse		4-1		Roumanie
buts :	A. Sutter, Chapuisat, Knup 2		Hagi	
États-Unis		2-1		Colombie
buts :	Escobar (c.s.c), Stewart		Valencia	
Roumanie		1-0		États-Unis
but :	Petrescu			
Colombie		2-0		Suisse
buts :	Gaviria, Lozano			

Classement : 1. Roumanie 6 pts ; 2. Suisse 4 pts (+1) ; 3. États-Unis 4 pts (0) ; 4. Colombie 3 pts.
La Roumanie, la Suisse et les États-Unis qualifiés pour les huitièmes de finale.

Groupe B

Cameroun		2-2		Suède
buts :	Embé, Oman-Biyik		Ljung, Dahlin	
Brésil		2-0		Russie
buts :	Romario, Rai			
Brésil		3-0		Cameroun
buts :	Romario, Marcio Santos, Bebeto			
Suède		3-1		Russie
buts :	Brolin, Dahlin 2		Salenko	
Brésil		1-1		Suède
buts :	Romario		K. Andersson	
Russie		6-1		Cameroun
buts :	Salenko 5, Radchenko		Milla	

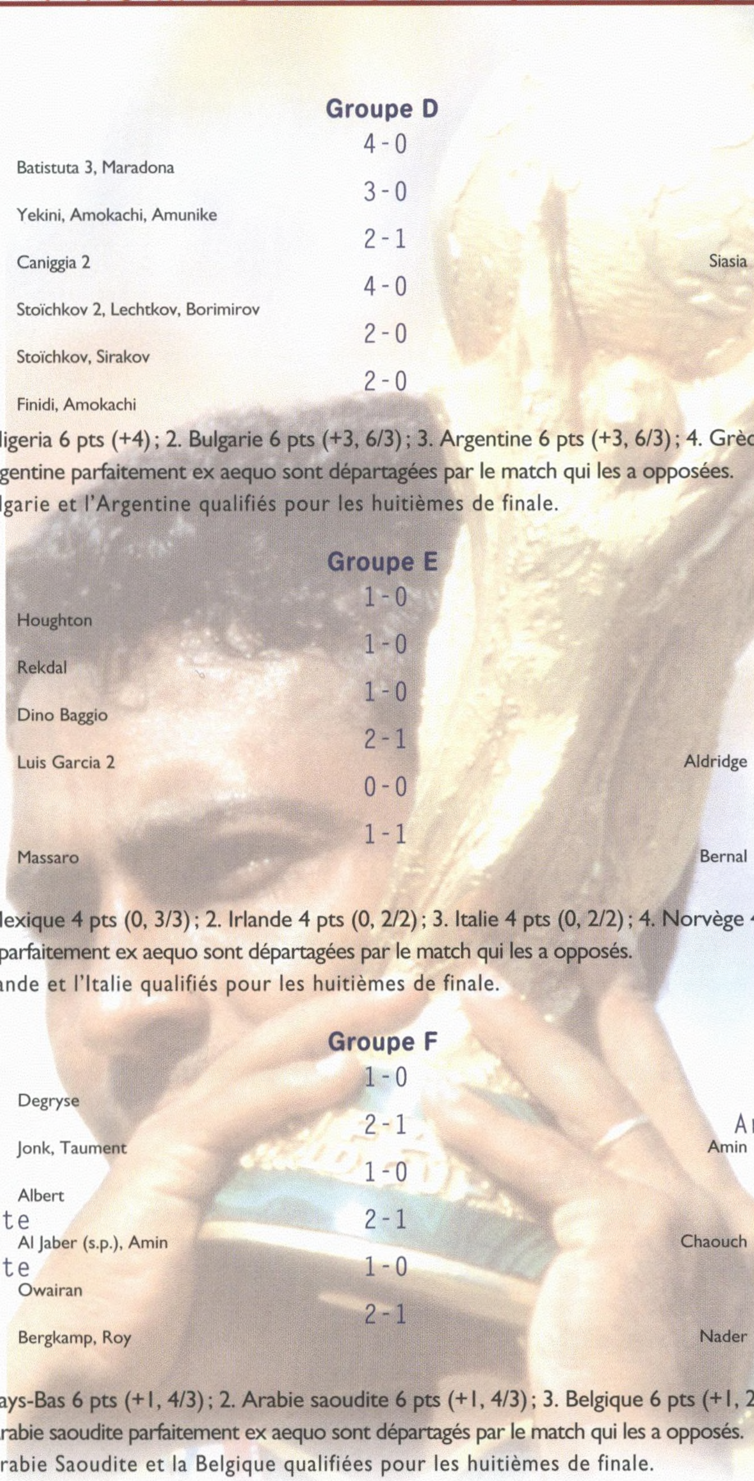
Classement : 1. Brésil 7 pts ; 2. Suède 5 pts ; 3. Russie 3 pts ; 4. Cameroun 1 pt.
Le Brésil et la Suède qualifiés pour les huitièmes de finale.

Groupe C

Allemagne		1-0		Bolivie
but :	Klinsmann			
Espagne		2-2		Corée du Sud
buts :	J. Salinas, Goicoechea		Hong Muyng Bo, Seo Jung-Won	
Allemagne		1-1		Espagne
buts :	Klinsmann		Goicoechea	
Bolivie		0-0		Corée du Sud
Allemagne		3-2		Corée du Sud
buts :	Klinsmann 2, Riedle		Hwang Sun-Hong, Hong Myung-Bo	
Espagne		3-1		Bolivie
buts :	Guardiola, Caminero 2		Sanchez	

Classement : 1. Allemagne 7 pts ; 2. Espagne 5 pts ; 3. Corée du Sud 2 pts ; 4. Bolivie 1 pt.
L'Allemagne et l'Espagne qualifiées pour les huitièmes de finale.

Premier tour (suite)



Groupe D

Argentine	*buts :* Batistuta 3, Maradona	4-0		Grèce
Nigeria	*buts :* Yekini, Amokachi, Amunike	3-0		Bulgarie
Argentine	*buts :* Caniggia 2	2-1	Siasia	Nigeria
Bulgarie	*buts :* Stoïchkov 2, Lechtkov, Borimirov	4-0		Grèce
Bulgarie	*buts :* Stoïchkov, Sirakov	2-0		Argentine
Nigeria	*buts :* Finidi, Amokachi	2-0		Grèce

Classement : 1. Nigeria 6 pts (+4) ; 2. Bulgarie 6 pts (+3, 6/3) ; 3. Argentine 6 pts (+3, 6/3) ; 4. Grèce 0 pt.
La Bulgarie et l'Argentine parfaitement ex aequo sont départagées par le match qui les a opposées.
Le Nigeria, la Bulgarie et l'Argentine qualifiés pour les huitièmes de finale.

Groupe E

Irlande	*but :* Houghton	1-0		Italie
Norvège	*but :* Rekdal	1-0		Mexique
Italie	*but :* Dino Baggio	1-0		Norvège
Mexique	*buts :* Luis Garcia 2	2-1	Aldridge	Irlande
Norvège		0-0		Irlande
Italie	*buts :* Massaro	1-1	Bernal	Mexique

Classement : 1. Mexique 4 pts (0, 3/3) ; 2. Irlande 4 pts (0, 2/2) ; 3. Italie 4 pts (0, 2/2) ; 4. Norvège 4 pts (0, 1/1).
L'Irlande et l'Italie parfaitement ex aequo sont départagées par le match qui les a opposés.
Le Mexique, l'Irlande et l'Italie qualifiés pour les huitièmes de finale.

Groupe F

Belgique	*but :* Degryse	1-0		Maroc
Pays-Bas	*buts :* Jonk, Taument	2-1	Amin	Arabie saoudite
Belgique	*buts :* Albert	1-0		Pays-Bas
Arabie saoudite	*buts :* Al Jaber (s.p.), Amin	2-1	Chaouch	Maroc
Arabie saoudite	*but :* Owairan	1-0		Belgique
Pays-Bas	*buts :* Bergkamp, Roy	2-1	Nader	Maroc

Classement : 1. Pays-Bas 6 pts (+1, 4/3) ; 2. Arabie saoudite 6 pts (+1, 4/3) ; 3. Belgique 6 pts (+1, 2/1) ; 4. Maroc 0 pt.
Les Pays-Bas et l'Arabie saoudite parfaitement ex aequo sont départagés par le match qui les a opposés.
Les Pays-Bas, l'Arabie Saoudite et la Belgique qualifiées pour les huitièmes de finale.



huitièmes de finale

Allemagne		3-2	Belgique
buts :	Völler 2, Klinsmann	Grun, Albert	
Espagne		3-0	Suisse
buts :	Hierro, Luis Enrique, Beguiristain		
Suède		3-1	Arabie saoudite
buts :	Dahlin, Kennet Andersson 2	Al Ghesheyan	
Roumanie		3-2	Argentine
buts :	Dumitrescu 2, Hagi	Batistuta, Balbo	
Pays-Bas		2-0	Irlande
buts :	Bergkamp, Jonk		
Brésil		1-0	États-Unis
but :	Bebeto		
Italie		2-1 a.p.	Nigéria
buts :	Roberto Baggio 2	Amunike	
Bulgarie		1-1 a.p./3p.à 1p.	Mexique
buts :	Stoïchkov	Garcia Aspe	

quarts de finale

Italie		2-1 (1-0)	Espagne
buts :	Dino Baggio (26e), Roberto Baggio (87e)	Caminero (59e)	
l'équipe :	Pagliuca - Tassoti, Costacurta, P. Maldini, Benarrivo - Conte (Berti, 65e), Albertini (Signori, 46e), D. Baggio, Donadoni - R. Baggio, Massaro.	Zubizarreta - Alkorta, Nadal, Abelardo - Ferrer, Goicoechea, Bakero (Hierro 64e), Otero, Sergi (Julio Salinas, 59e) - Caminero, Luis Enrique.	
Brésil		3-2 (0-0)	Pays-Bas
buts :	Romario (52e), Bebeto (62e), Branco (81e)	Bergkamp (64e), Winter (76e)	
l'équipe :	Taffarel - Jorginho, Aldaïr, Marcio Santos, Branco (Cafu, 89e) - Dunga, Mauro Silva, Mazinho (Rai, 81e), Zinho - Bebeto, Romario.	De Goey - Valkx, R. Koeman, R. Witschge - Winter, Rijkaard (Ronald de Boer, 64e), Jonk, Wouters - Overmars, Bergkamp, Van Vossen (Roy, 53e).	
Bulgarie		2-1 (0-0)	Allemagne
buts :	Stoïchkov (76e), Lechtkov (79e)	Matthäus (49e)	
l'équipe :	Mikhaïlov - Kiriakov, Yankov, Houbtchev, Ivanov - Tzvetanov, Letchkov, Balakov, Sirakov - Kostadinov (Guentchev, 90e), Stoïchkov (Iordanov, 85e).	Illgner - Köhler, Matthäus, Helmer - Berthold (Brehme, 83e), Buchewald - Möller, Wagner (Strunz, 58e) - Völler, Klinsmann.	
Suède		2-2 a.p.(0-0,1-1) Suède vainqueur 5 t.a.b. à 4	Roumanie
buts :	Brolin (79e), Kennet Andersson (115e)	Raducioiu (89e, 101e)	
l'équipe :	Ravelli - R. Nilsson, P. Andersson, Björklund (Kamark, 83e), Ljung - Brolin, Mild, Schwarz, Ingesson - Dahlin (E. Larsson, 106e), K. Andersson.	Prunea - Popescu, Belodedici, Prodan - Petrescu, Munteanu (Panduru, 83e),Lupescu, Hagi, Selymes - Raducioiu, Dumitrescu.	
expulsion :	Scwarz (102e)		

demi-finales

Italie 2-1 (2-1) **Bulgarie**

buts : Roberto Baggio (21e, 26e) — Stoïchkov (44e)

l'équipe : Pagliuca - Mussi, Costacurta, Paolo Malidini, - Benarrivo, Berti, Albertini, D. Baggio, (Conte, 56e), Donadoni - R. Baggio (Signori, 71e), Casiraghi. — Mikhaïlov - Ivanov, Houbtchev, Tzevetanov - Kiriakov, Letchkov, Yankov, Balakov, Sirakov - Kostadinov (Iordanov, 72e), Stoïchkov (Guentchev, 79e).

Brésil 1-0 (0-0) **Suède**

but : Romario (81e)

l'équipe : Taffarel - Jorginho, Aldaïr, Marcio Santos, Branco - Mazinho (Rai, 46e) - Dunga, Mauro Silva, Zinho - Bebeto, Romario. — Ravelli - R. Nilsson, P. Andersson, Björklund, Ljung - Brolin, Thern, Mild, Ingesson - Dahlin (Rehn, 62e), K. Andersson.

expulsion : Thern (64e)

match de classement

Suède 4-0 (4-0) **Bulgarie**

buts : Brolin (7e), Mild (30e), E. Larsson (37e), K. Andersson (39e)

l'équipe : Ravelli - R. Nilsson, Kaarmark - P. Andersson, Björklund, Schwarz - Ingesson, Mild, E. Larsson (Limpar, 79e), Brolin, K. Andersson. — Mikhaïlov (Nikolov, 46e) - Kiriakov, Houbtchev, Ivanov (Kremenliev, 42e), Tzevetanov - Yankov, Letchkov, Balakov, Sirakov (Iordanov, 46e) - Kostadinov, Stoïchkov.

finale

Brésil 0-0 apr. prol. **Italie**

Le Brésil est déclaré vainqueur à l'issue de l'épreuve de tirs au but (3-2)

tirs au but : F. Baresi (m), Marcio Santos (m), Albertini (r), Romario (r), Evani (r), Branco (r), Massaro (m), Dunga (r), R. Baggio (m)

l'équipe : Taffarel - Jorginho (Cafu, 21e), Aldair, Marcio Santos, Branco - Mauro Silva, Dunga, Zinho (Viola, 106e), Mazinho - Bebeto, Romario — Pagliuca - Benarrivo, F. Baresi, P. Maldini, Mussi (Apolloni 34e) - D. Baggio (Evani 101e), Albertini, Berti, Donadoni - R. Baggio, Massaro

entraîneur : Parreira — Sacchi

17 juillet 1994 à Pasadena (Rose Bowl) 94 194 spectateurs
Arbitre : M. Puhl (Hongrie).

Le groupe champion du monde était constitué de Aldair Nascimento, défenseur - Bebeto Roberto De Oliveira, attaquant - Branco Carlos Leal, défenseur - Cafu M. De Moraes, défenseur - Dunga Carlos Verri, milieu - Gilmar Rinaldi, gardien - Jorginho Jorge C., défenseur - Leonardo De Araujo, défenseur - Marcio Santos, défenseur - Mauro Silva, milieu - Mazinho Iomar, milieu - Müller Luis Costa, attaquant - Paulo Sergio Nascimento, attaquant - Rai De Oliveira, milieu - Rocha Ricardo, défenseur - Romario De Sousa, attaquant - Ronaldo De Jesus, défenseur - Ronaldo De Lima, attaquant - Taffarel Claudio, gardien - Viola Paulo Rosa, attaquant - Zinho Carlos De Oliveira, milieu - Zetti Armelino, gardien - Parreira Carlos Alberto, entraîneur

Brésil

Quatrième titre mondial pour le plus beau football au monde

Depuis le 17 novembre 1993 et le coup de poignard bulgare, on sait donc que l'équipe de France ne sera pas du voyage outre-Atlantique. Qu'à cela ne tienne : ce fut, pour le public et les journalistes, la Coupe du monde la plus populaire jamais organisée. Durant trois semaines, plus de 65 000 spectateurs en moyenne dans les stades !

Comme à l'accoutumée, le Cameroun, entraîné par Henri Michel, aura fait le spectacle, sur le terrain comme dans les coulisses. Et ça n'est pas triste ! Le « vieux lion » Roger Milla, 42 ans, rugit encore, même s'il n'est que remplaçant contre l'Italie (2-2). Mais le Cameroun version 1994 n'a pas la « grinta » de ses aînés de 1990. Après une défaite honorable contre le Brésil (0-2), les « Lions indomptables » sont humiliés par la Russie (6-1). Bye-bye l'Amérique. Ce premier tour de la World Cup 1994 nous emballe : il y a la découverte de ces drôles d'amateurs qui marchent droit sous la baguette de Bora Milutinovic : le monde découvre la sélection américaine avec son gardien au visage d'Apache, Tony Meola, ou son défenseur Alexis Lalas, qui se prend pour Davy Crockett. N'empêche ! La sélection américaine s'impose devant la Colombie, résiste à la Suisse (1-1), avant de craquer en huitième de finale contre le Brésil, le jour de la fête nationale ! Un premier tour marqué aussi par la disqualification de Maradona, convaincu de dopage, et qui doit quitter prématurément ses camarades de jeu. L'Argentine ne s'en remettra pas, et cédera contre les Roumains de Hagi.

Bilan doré, avenir incertain

Les États-Unis ont réussi leur Coupe du monde. L'organisation s'est révélée sans faille. Sur le plan sportif, l'équipe nationale a passé le premier tour à l'énergie avant de tomber avec les honneurs contre le grand Brésil. Ce 4 juillet, 8 millions de foyers ont suivi le match à la télévision. Un chiffre remarquable qui prouve que les Américains n'ont pas été indifférents à l'événement. Avec pas moins de 3,5 millions de spectateurs payants, cette World Cup a crevé tous les plafonds. Les minorités italienne, irlandaise, grecque, hispanique, comme prévu, ont répondu présentes. Mais, au-delà de ce public « attendu », de nombreux Américains ont découvert les charmes du « soccer » avec une certaine naïveté. D'où une ambiance parfois inédite dans les stades. Plus proche de la kermesse que de la grand-messe à l'européenne. Sans passion excessive. Résultat : pas le moindre incident à l'occasion des 52 matchs. La World Cup a certes retenu l'attention des Américains. De là à espérer l'organisation d'un championnat professionnel de football aux États-Unis, il y a un pas difficile à franchir. Les télévisions et les annonceurs, prépondérants dans le sport américain, ne sont pas enthousiastes. Quelques années après les lumières de l'événement, il faut se rendre à l'évidence : le football ne sera pas, avant longtemps, une discipline majeure dans le panthéon des sports *made in USA*.



Deux chaussures à crampons pour un ballon. Les artistes brésilien et italien, Dunga et Roberto Baggio, ne se départageront qu'aux tirs au but, pour le grand malheur du dernier nommé.



La séance des tirs au but est terminée. Il est temps pour les Brésiliens de fêter un quatrième titre, un exploit qu'il sera difficile d'égaler.

Les attaquants à l'honneur

Exception faite de la finale, cette Coupe du monde américaine a consacré le retour en grâce du jeu offensif. En 52 matchs, on a inscrit 141 buts, soit une moyenne de 2,8 buts par match. On en était à 2,2 en Italie en 1990 et à 2,5 au Mexique en 1986. Ce bilan très honorable doit beaucoup aux nouvelles règles imposées par la Fédération internationale. La victoire à 3 points lors du premier tour a débridé les joueurs, le match nul n'étant plus un bon résultat. La sévérité accrue à l'encontre des tacles par-derrière, sanctionnés immédiatement d'un carton jaune, parfois même d'un rouge, a porté ses fruits. Les attaquants ont pu mieux s'exprimer à l'abri des mauvais coups.

La surprise bulgare

Mais l'autre fait marquant de ce Mondial américain demeure, à coup sûr, l'élimination en quart de finale de l'Allemagne tenante du titre par la Bulgarie. Ils sont décidément uniques, ces Bulgares, jamais rasés, et qui préfèrent le «farniente» au bord d'une piscine plutôt que la rigueur des entraînements. Pour l'Allemagne, battue 2-1, c'est la catastrophe, et à peine la porte des vestiaires refermée, l'heure des comptes a sonné pour Klinsmann et Matthaüs, ennemis de toujours. En attendant, Hristo Stoïchkov, auteur d'un but superbe sur coup franc, s'en moque bien : la Bulgarie accède pour la première fois de son histoire à une demi-finale de Coupe du monde. Elle cédera contre l'Italie. Autant la compétition dans son ensemble fut ouverte, chaleureuse, prolixe en buts (le Russe Salenko, 5 buts contre le Cameroun, devient le meilleur buteur sur un match de l'histoire de la Coupe du monde), autant la finale du 17 juillet à Los Angeles, Brésil-Italie, fut indécise, bloquée et, parfois, ennuyeuse. Chaleur accablante et voyage au bout du suspense, les deux formations n'étant pas parvenues à inscrire le moindre but. Crispés par l'enjeu, fatigués par un mois de compétition, usés par la chaleur, les finalistes ont d'abord pensé à ne pas perdre. Après 120 minutes de combat stérile, la loterie des tirs au but a fait office de juge de paix. Moment émouvant à observer durant cette épreuve des penalties, tous les joueurs brésiliens se donnant la main, et trompant peut-être leurs angoisses. Triste après-midi américain enfin pour un vieux baroudeur italien de 36 ans, Baresi, qui tire dans les nuages. Idem pour son compatriote Baggio. L'Italie pleure. Le Brésil exulte et tient sa quatrième Coupe du monde, vingt-quatre ans après son dernier sacre. La Coupe du monde américaine s'achève, mais une toute dernière image se met à flotter au-dessus du Rose Bowl de Passadena : tous ensemble, recueillis, heureux mais dignes, les Brésiliens font un dernier signe à leur copain Senna, mort quelques mois auparavant sur le circuit de Monza. La fête est bien finie !

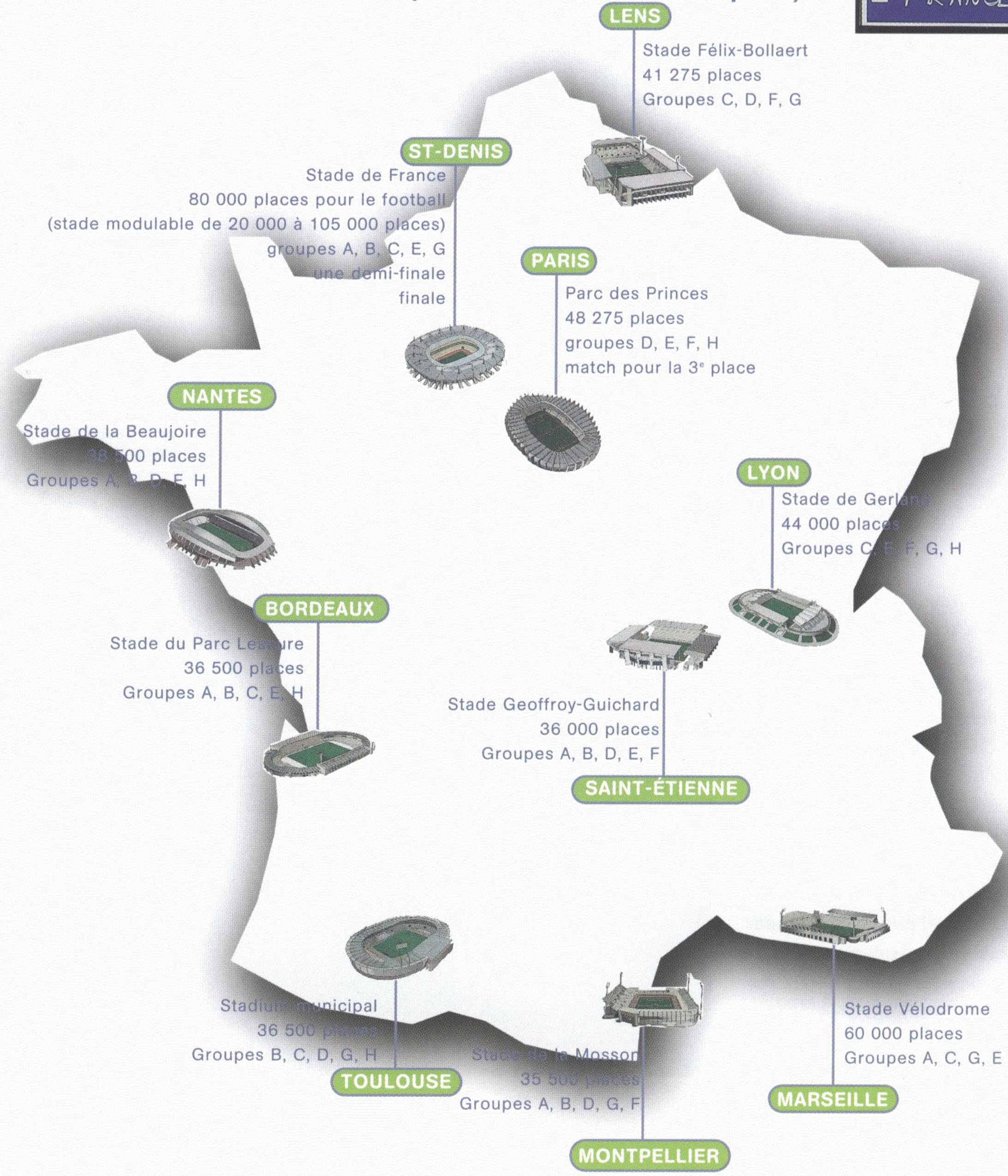
Dernière image de la Coupe du monde 1994, les joueurs brésiliens font un tour d'honneur avec le drapeau national.



Phase finale du 10 juin au 12 juillet 1998



La seizième Coupe du monde réunit les 32 équipes qualifiées (15 européennes, 5 sud-américaines, 2 nord-américaines, 1 centraméricaine, 5 africaines et 4 asiatiques).



classement des buteurs

6 buts

Suker (Croatie)

5 buts

Batistuta (Argentine), Vieri (Italie)

4 buts

Hernandez (Mexique), Ronaldo (Brésil), Salas (Chili)

3 buts

Bebeto (Brésil), Bergkamp (Pays-Bas), Bierhoff (Allemagne), César Sampaio (Brésil), Henry (France), Klinsmann (Allemagne), Rivaldo (Brésil)

2 buts

R. Baggio (Italie), Bartlett (Afrique du Sud), Bassir (Maroc), Cocu et R. de Boer (Pays-Bas), Hadda (Maroc), Hierro, Kiko (Espagne), Kluivert (Pays-Bas), Komljenovic (Yougoslavie), B. Laudrup (Danemark), Moldovan (Roumanie), Morientes (Espagne), Ortega (Argentine), Owen (Angleterre), Pelaez (Mexique), Petit (France), Prosinecki (Croatie), Shearer (Angleterre), Thuram (France), Whitmore (Jamaïque), Wilmots (Belgique), Zidane (France)

1 but

Adepoju (Nigeria), Al Jaber, Al Tunian (Arabie Saoudite), Anderton (Angleterre), Ayala (Paraguay), Babangida (Nigeria), Beckham (Angleterre), Benitez (Paraguay), Blanc (France), Blanco (Mexique), Burley (Écosse), Cardoso (Paraguay), Collins (Écosse), Davids (Pays-Bas), Di Biagio (Italie), Djorkaeff, Dugarry (France), Earle (Jamaïque), Eggen (Norvège), Estili (Iran), Garcia Aspe (Mexique), H. Flo, T.A. Flo (Norvège), Ha Seok-Ju (Corée du Sud), Hadji (Maroc), Helveg (Danemark), Herzog (Autriche), Ikpeba (Nigeria), Ilie (Roumanie), Jarni (Croatie), Jorgensen (Danemark), Kostadinov (Bulgarie), M. Laudrup (Danemark), Lawal (Nigeria), Lizarazu (France), Lopez (Argentine), Luis Enrique (Espagne), McBride (États-Unis), McCarthy (Afrique du Sud), Mahdavikia (Iran), Mboma (Cameroun), Mihajlovic, Mijatovic (Yougoslavie), A. Möller (Allemagne), P. Moller (Danemark), Nakayama (Japon), Nielsen (Danemark), Nilis (Belgique), Njanka (Cameroun), Oliseh, Oruma (Nigeria), Overmars (Pays-Bas), Petrescu (Roumanie), Pineda (Argentine), Polster (Autriche), Preciado (Colombie), Raul (Espagne), Rekdal (Norvège), Rieper, Sand (Danemark), Scholes (Angleterre), Sierra (Chili), Souayah (Tunisie), Stanic (Croatie), Stojkovic (Yougoslavie), Trezeguet (France), Van Hooijdonk (Pays-Bas), Vastic (Autriche), Vlaovic (Croatie), Yoo Sang-chul (Corée du Sud), Zanetti (Argentine), Zenden (Pays-Bas)

les participants

Europe

Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Bulgarie, Croatie, Danemark, Écosse, Espagne, France, Italie, Norvège, Pays-Bas, Roumanie, Yougoslavie

Amérique du Nord et Amérique centrale

États-Unis d'Amérique, Jamaïque, Mexique

Amérique du Sud

Argentine, Brésil, Chili, Colombie, Paraguay

Afrique

Afrique du Sud, Cameroun, Maroc, Nigeria, Tunisie

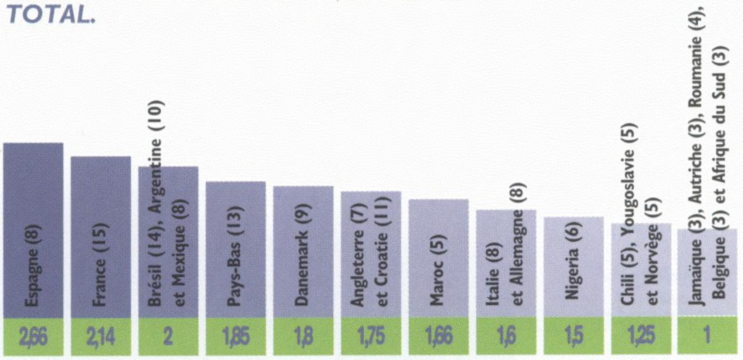
Asie

Arabie Saoudite, Corée du Sud, Iran, Japon

ATTAQUES

À L'ESPAGNE, LA MEILLEURE MOYENNE, MAIS GRÂCE À UN SEUL MATCH. À LA FRANCE, LE MEILLEUR TOTAL.

Les pays suivants n'apparaissent pas sur ce graphique ; dans l'ordre décroissant : 0,75 : Paraguay (3), 0,66 : Arabie Saoudite (2), Cameroun (2), Corée du Sud (2), Iran (2) et Écosse (2), 0,33 : Colombie (1), États-Unis (1), Bulgarie (1), Tunisie (1), et Japon (1).

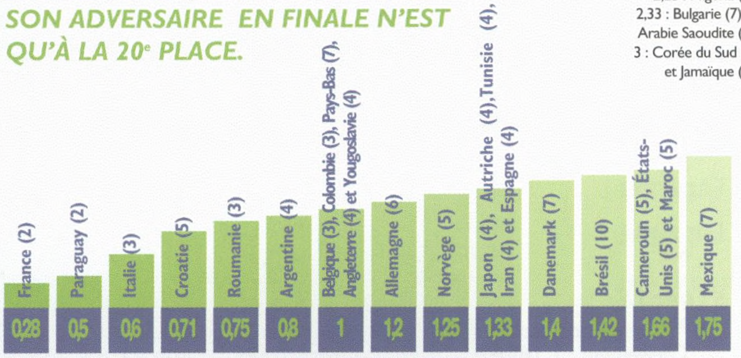


Moyenne du nombre de buts marqués par match. Entre parenthèses, le nombre de buts marqués

DÉFENSES

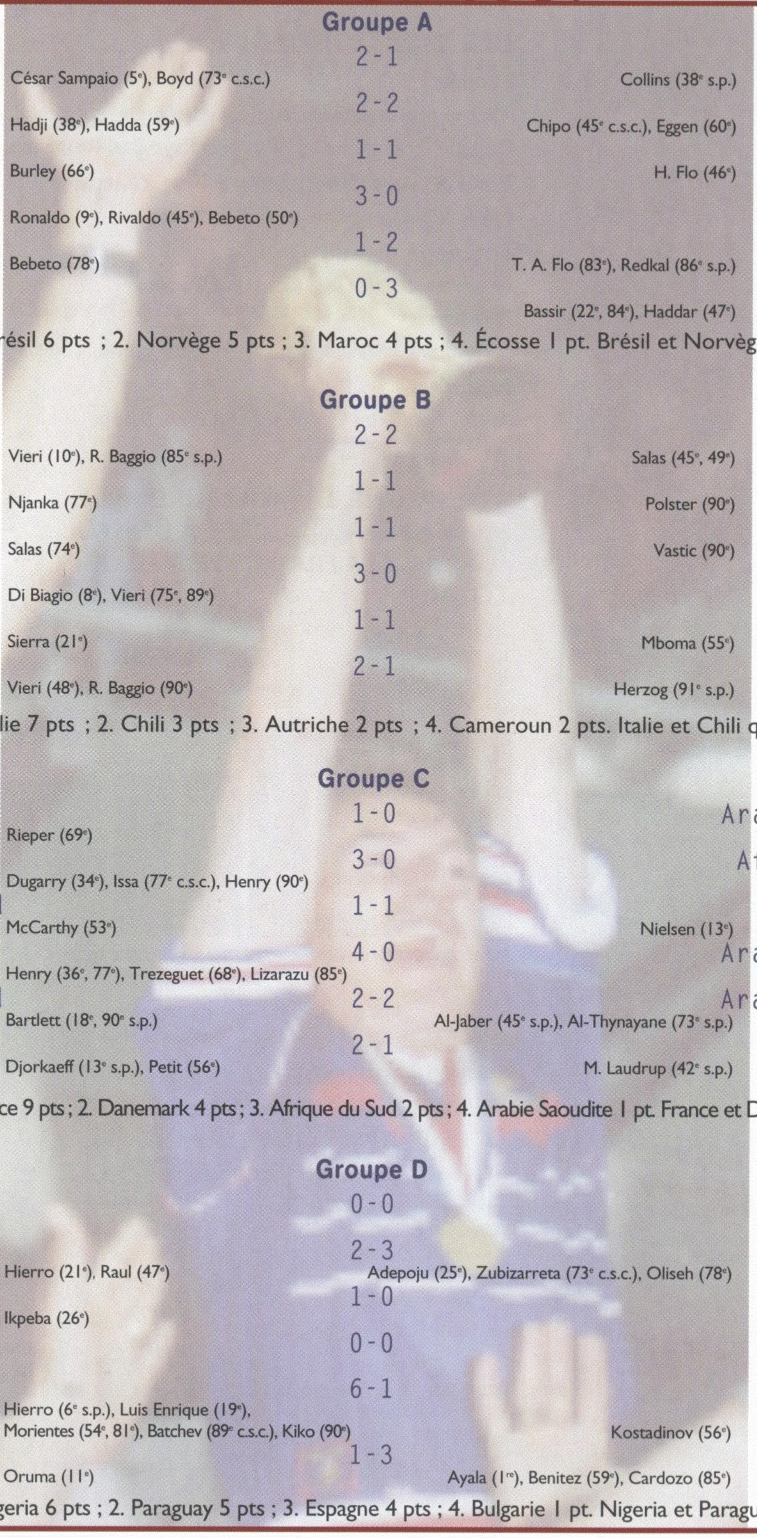
UNE DÉFENSE DE FER DONNE LA PREMIÈRE PLACE À LA FRANCE ET SA PREMIÈRE COUPE DU MONDE. SON ADVERSAIRE EN FINALE N'EST QU'À LA 20e PLACE.

Les pays suivants n'apparaissent pas sur ce graphique ; dans l'ordre croissant : 2 : Écosse (4), Afrique du Sud (6) et Chili (8), 2,25 : Nigeria (8), 2,33 : Bulgarie (7) et Arabie Saoudite (7), 3 : Corée du Sud (9) et Jamaïque (9).



Moyenne du nombre de buts encaissés par match. Entre parenthèses, le nombre de buts encaissés

Premier tour



Groupe A

Équipe	Buteurs	Score	Buteurs	Équipe
Brésil	*buts :* César Sampaio (5e), Boyd (73e c.s.c.)	2-1	Collins (38e s.p.)	Écosse
Maroc	*buts :* Hadji (38e), Hadda (59e)	2-2	Chipo (45e c.s.c.), Eggen (60e)	Norvège
Écosse	*buts :* Burley (66e)	1-1	H. Flo (46e)	Norvège
Brésil	*buts :* Ronaldo (9e), Rivaldo (45e), Bebeto (50e)	3-0		Maroc
Brésil	*buts :* Bebeto (78e)	1-2	T. A. Flo (83e), Redkal (86e s.p.)	Norvège
Écosse	*buts :*	0-3	Bassir (22e, 84e), Haddar (47e)	Maroc

Classement : 1. Brésil 6 pts ; 2. Norvège 5 pts ; 3. Maroc 4 pts ; 4. Écosse 1 pt. Brésil et Norvège qualifiés.

Groupe B

Équipe	Buteurs	Score	Buteurs	Équipe
Italie	*buts :* Vieri (10e), R. Baggio (85e s.p.)	2-2	Salas (45e, 49e)	Chili
Cameroun	*buts :* Njanka (77e)	1-1	Polster (90e)	Autriche
Chili	*buts :* Salas (74e)	1-1	Vastic (90e)	Autriche
Italie	*buts :* Di Biagio (8e), Vieri (75e, 89e)	3-0		Cameroun
Chili	*buts :* Sierra (21e)	1-1	Mboma (55e)	Cameroun
Italie	*buts :* Vieri (48e), R. Baggio (90e)	2-1	Herzog (91e s.p.)	Autriche

Classement : 1. Italie 7 pts ; 2. Chili 3 pts ; 3. Autriche 2 pts ; 4. Cameroun 2 pts. Italie et Chili qualifiés.

Groupe C

Équipe	Buteurs	Score	Buteurs	Équipe
Danemark	*but :* Rieper (69e)	1-0		Arabie Saoudite
France	*buts :* Dugarry (34e), Issa (77e c.s.c.), Henry (90e)	3-0		Afrique du Sud
Afrique du Sud	*buts :* McCarthy (53e)	1-1	Nielsen (13e)	Danemark
France	*buts :* Henry (36e, 77e), Trezeguet (68e), Lizarazu (85e)	4-0		Arabie Saoudite
Afrique du Sud	*buts :* Bartlett (18e, 90e s.p.)	2-2	Al-Jaber (45e s.p.), Al-Thynayane (73e s.p.)	Arabie Saoudite
France	*buts :* Djorkaeff (13e s.p.), Petit (56e)	2-1	M. Laudrup (42e s.p.)	Danemark

Classement : 1. France 9 pts ; 2. Danemark 4 pts ; 3. Afrique du Sud 2 pts ; 4. Arabie Saoudite 1 pt. France et Danemark qualifiés.

Groupe D

Équipe	Buteurs	Score	Buteurs	Équipe
Bulgarie		0-0		Paraguay
Espagne	*buts :* Hierro (21e), Raul (47e)	2-3	Adepoju (25e), Zubizarreta (73e c.s.c.), Oliseh (78e)	Nigeria
Nigeria	*but :* Ikpeba (26e)	1-0		Bulgarie
Espagne		0-0		Paraguay
Espagne	*buts :* Hierro (6e s.p.), Luis Enrique (19e), Morientes (54e, 81e), Batchev (89e c.s.c.), Kiko (90e)	6-1	Kostadinov (56e)	Bulgarie
Nigeria	*buts :* Oruma (11e)	1-3	Ayala (1re), Benitez (59e), Cardozo (85e)	Paraguay

Classement : 1. Nigeria 6 pts ; 2. Paraguay 5 pts ; 3. Espagne 4 pts ; 4. Bulgarie 1 pt. Nigeria et Paraguay qualifiés.

Premier tour (suite)

Groupe E

Mexique	*buts :* Pelaez (51ᵉ), Hernandez (75ᵉ, 84ᵉ)	3-1	Ha Seok-ju (29ᵉ)	Corée du Sud
Pays-Bas		0-0		Belgique
Belgique	*buts :* Wilmots (43ᵉ, 48ᵉ)	2-2	Garcia Aspe (55ᵉ s.p.), Blanco (63ᵉ)	Mexique
Pays-Bas	*buts :* Cocu (37ᵉ), Overmars (41ᵉ), Bergkamp (70ᵉ), Van Hooijdonk (79ᵉ), R. de Boer (83ᵉ)	5-0		Corée du Sud
Pays-Bas	*buts :* Cocu (4ᵉ), R. de Boer (19ᵉ)	2-2	Pelaez (75ᵉ), Hernandez (90ᵉ)	Mexique
Belgique	*buts :* Nilis (7ᵉ)	1-1	Yoo Sang-chul (72ᵉ)	Corée du Sud

Classement : 1. Pays-Bas 5 pts ; 2. Mexique 5 pts ; 3. Belgique 3 pts ; 4. Corée du Sud 1 pt. Pays-Bas et Mexique qualifiés.

Groupe F

Iran	*but :*	0-1	Mihajlovic (75ᵉ)	Yougoslavie
Allemagne	*buts :* Möller (9ᵉ), Klinsmann (65ᵉ)	2-0		États-Unis
Allemagne	*buts :* Mihajlovic (73ᵉ c.s.c.), Bierhoff (80ᵉ)	2-2	Stankovic (13ᵉ), Stojkovic (54ᵉ)	Yougoslavie
États-Unis	*buts :* McBride (87ᵉ)	1-2	Estili (41ᵉ), Mahdavikia (83ᵉ)	Iran
Allemagne	*buts :* Bierhoff (50ᵉ), Klinsmann (58ᵉ)	2-0		Iran
États-Unis	*but :*	0-1	Komljenovic (3ᵉ)	Yougoslavie

Classement : 1. Allemagne 7 pts ; 2. Yougoslavie 7 pts ; 3. Iran 3 pts ; 4. États-Unis 0 pt. Allemagne et Yougoslavie qualifiées.

Groupe G

Roumanie	*but :* Ilie (45ᵉ)	1-0		Colombie
Tunisie	*buts :*	0-2	Shearer (42ᵉ), Scholes (90ᵉ)	Angleterre
Colombie	*but :* Preciado (83ᵉ)	1-0		Tunisie
Roumanie	*buts :* Moldovan (47ᵉ), Petrescu (90ᵉ)	2-1	Owen (83ᵉ)	Angleterre
Colombie	*buts :*	0-2	Anderton (21ᵉ), Beckham (30ᵉ)	Angleterre
Roumanie	*buts :* Moldovan (72ᵉ)	1-1	Souayah (10ᵉ s.p.)	Tunisie

Classement : 1. Roumanie 7 pts ; 2. Angleterre 6 pts ; 3. Colombie 3 pts ; 4. Tunisie 1 pt. Roumanie et Angleterre qualifiées.

Groupe H

Jamaïque	*buts :* Earle (45ᵉ)	1-3	Stanic (27ᵉ), Prosinecki (51ᵉ), Suker (69ᵉ)	Croatie
Japon	*but :*	0-1	Batistuta (28ᵉ)	Argentine
Japon	*but :*	0-1	Suker (77ᵉ)	Croatie
Argentine	*buts :* Ortega (32ᵉ, 55ᵉ), Batistuta (73ᵉ, 79ᵉ, 83ᵉ s.p.)	5-0		Jamaïque
Argentine	*but :* Pineda (36ᵉ)	1-0		Croatie
Japon	*buts :* Nakayama (74ᵉ)	1-2	Whitmore (39ᵉ, 54ᵉ)	Jamaïque

Classement : 1. Argentine 9 pts ; 2. Croatie 6 pts ; 3. Jamaïque 3 pts ; 4. Japon 0 pt. Argentine et Croatie qualifiées.

huitièmes de finale

Brésil		4-1	**Chili**
buts :	César Sampaio (11e, 26e), Ronaldo (45e s.p., 70e)	Salas (69e)	
Nigeria		1-4	**Danemark**
buts :	Babangida (76e)	Möller (2e), B. Laudrup (11e), Sand (59e), Helveg (75e)	
Pays-Bas		2-1	**Yougoslavie**
buts :	Bergkamp (38e), Davids (90e)	Komljenovic (48e)	
Argentine		2-2	**Angleterre**
buts :	Batistuta (6e s.p.), Zanetti (45e)	Shearer (10e s.p.), Owen (16e)	
tirs au but :	Argentine qualifiée aux tirs au but 4-3 (Berti, Veron, Gallardo, Ayala ; Shearer, Herson, Owen).		
Italie		1-0	**Norvège**
but :	Vieri (18e)		
France		1-0	**Paraguay**
but :	Blanc (113e)		
Allemagne		2-1	**Mexique**
buts :	Klinsmann (74e), Bierhoff (86e)	Hernandez (47e)	
Roumanie		0-1	**Croatie**
but :		Suker (45e s.p.)	

quarts de finale

Brésil		3-2 (2-1)	**Danemark**
buts :	Bebeto (10e), Rivaldo (26e, 60e)	Jörgensen (2e), B. Laudrup (50e)	
l'équipe :	Taffarel - Cafu, Junior Baiano, Aldair, Roberto Carlos - Leonardo (Emerson, 72e) César Sampaio, Dunga - Rivaldo (Zé Roberto, 88e) Ronaldo, Bebeto (Denilson, 64e).	Schmeichel - Colding, Rieper, Högh, Heintze - Jörgensen, Helveg (Schjönberg, 87e), Nielsen (Töfting, 46e), M. Laudrup - B. Laudrup, P. Möller (Sand, 65e).	
entraineur :	Zagallo.	Johansson.	
Pays-Bas		2-1 (1-1)	**Argentine**
buts :	Kluivert (12e), Bergkamp (89e)	Lopez (18e)	
l'équipe :	Van der Sar - Reiziger, F. de Boer, Stam, Numan - R. de Boer (Overmars, 64e), Jonk, Davids, Cocu - Bergkamp, Kluivert.	Roa - Sensini, Ayala, Chamot (Balbo, 90e), Zanetti - Ortega, Veron, Almeyda (Pineda, 67e), Simeone - Batistuta, Lopez.	
entraineur :	Hiddink.	Passarella.	
France		0-0 (0-0)	**Italie**
tirs au buts :	La France qualifée aux tirs au but 4-3 (Zidane, Trezeguet, Henry, Blanc ; R.Baggio, Costacurta, Vieri).		
l'équipe :	Barthez - Thuram, Desailly, Blanc, Lizarazu - Karembeu (Henry, 65e), Deschamps, Petit, Zidane, Djorkaeff - Guivarc'h (Trezeguet, 65e).	Pagliuca - Costacurta, Cannavaro, Bergomi, P. Maldini - Moriero, D. Baggio (Albertini, 52e), Pessotto (Di Livio, 90e), Di Biagio - Del Piero (R. Baggio, 67e), Vieri.	
entraineur :	Jacquet.	C. Maldini.	
Allemagne		0-3 (0-1)	**Croatie**
buts :		Jarni (45e), Vlaovic (80e), Suker (85e)	
expulsion :	Wörns (40e)		
l'équipe :	Köpke - Kohler, Matthaüs, Wörns, Tarnat - Jeremies, Hamann (Marshall, 80e), Hässler (Kirsten, 70e), Heinrich - Bierhoff, Klinsmann.	Ladic - Stimac, Bilic, Simic, Stanic - Soldo, Boban, Asanovic, Jarni - Vlaovic (Maric, 83e), Suker.	
entraineur :	Vogts.	Blazevic.	



demi-finales

Brésil 1-1 (1-0) **Pays-Bas**

buts : Ronaldo (46e) — Kluivert (87e)

tirs au but : Brésil qualifié aux tirs au buts 4-2 (Ronaldo, Rivaldo, Emerson, Dunga ; F. de Boer, Bergkamp).

l'équipe : Taffarel - Zé Carlos, Junior Baiano, Aldair, Roberto Carlos - Leonardo (Emerson, 85e), César Sampaio, Dunga, Rivaldo - Bebeto (Denilson, 69e), Ronaldo. — Van der Sar - Reiziger (Winter, 56e), Stam, Cocu, R. de Boer, Jonk (Seedorf, 112e) - Davids, Zenden (Van Hooijdonk, 75e) F. de Boer, - Bergkamp, Kluivert.

entraineur : Zagallo. — Hiddink.

France 2-1 (0-0) **Croatie**

buts : Thuram (47e, 70e) — Suker (46e)

expulstion : Blanc

l'équipe : Barthez - Thuram, Blanc, Desailly, Lizarazu - Karembeu- (Henry, 31e), Deschamps, Zidane, Petit - Djorkaeff (Lebœuf, 76e), Guivarc'h (Trezeguet, 69e) — Ladic - Bilic, Stimac, Simic, Stanic (Prosinecki, 90e) - Soldo, Boban (Maric, 65e), Asanovic, Jarni - Suker, Vlaovic.

entraineur : Jacquet. — Blazevic.

match de classement

Pays-Bas 1-2 (1-2) **Croatie**

buts : Zenden (21e) — Prosinecki (14e), Suker (36e)

l'équipe : Van der Sar-Numan, Stam, F. de Boer, Seedorf, - Jonk, Zenden, Davids, Cocu (Overmars, 46e), - Bergkamp, (Van Hooijdonk, 58e), Kluivert. — Ladic - Billic, Stimac, Soldo, Stanic Prosinecki - (Vlaovic, 78e) Boban (Tudor, 86e), Jurcic, Asanovic, Jarni, Suker.

entraineur : Hiddink. — Blazevic.

finale

France 3-0 (2-0) **Brésil**

buts : Zidane (27e et 46e), Petit (90e),

l'équipe : Barthez - Thuram, Desailly, Lebœuf Lizarazu, Karembeu (Boghossian, 57e) - Djorkaeff (Vieira, 75e), Deschamps, Zidane Petit - Guivarc'h, (Dugarry, 66e) — Taffarel - Cafu, Aldair, Junior Baiano, Roberto Carlos - Leonardo, (Denilson, 46e) César Sampaio (Edmundo, 74e), Dunga, Rivaldo - Bebeto, Ronaldo

entraîneur : Jacquet. — Zagallo.

12 juillet 1998 à Saint-Denis (Stade de France), 80 000 spectateurs, Arbitre : M. Belgola (Maroc).

Le groupe champion du monde était constitué de : Barthez Fabien, **gardien** - Blanc Laurent, **défenseur** - Bhoghossian Alain, **milieu de terrain** - Candela Vincent, **défenseur** - Charbonnier Lionel, **gardien** - Desailly Marcel, **défenseur** - Deschamps Didier, **milieu de terrain** - Diomède Bernard, **attaquant** - Djorkaeff Youri, **milieu de terrain** - Dugarry Christophe, **attaquant** - Guivarc'h Stéphane, **attaquant** - Henry Thierry, **attaquant** - Karembeu Christian, **milieu de terrain** - Lama Bernard, **gardien** - Lebœuf Frank, **défenseur** - Lizarazu Bixente, **défenseur** - Petit Emmanuel, **milieu de terrain** - Pires Robert, **attaquant** - Thuram Lilian, **défenseur** - Trezeguet David, **attaquant** - Vieira Patrick, **milieu de terrain** - Zidane Zinedine, **milieu de terrain**.

France

Premier titre mondial pour les Bleus

Dans un stade splendide et soutenu par toute une nation – qui révéla au fil de l'épreuve un enthousiasme passionné pour ses Bleus multicolores –, le Onze français domine une équipe brésilienne par le score sans appel de 3 à 0. Une finale commencée dans la ferveur populaire, jouée comme dans un rêve et achevée dans la plus grande fête patriotique du XX^e^ siècle.



Inconcevables deux mois plus tôt, les certitudes d'Aimé Jacquet sont devenues réalité. L'arc de triomphe de l'Étoile peut arborer la formule « champion du monde » sous les vivats d'un peuple en liesse.

Et pourtant. Même si l'organisation de cette deuxième Coupe du monde en France (après celle de 1938) avait été confiée à un duo particulièrement actif et compétent formé de Fernand Sastre (qui décédera début juin sans connaître l'apothéose suprême) et de Michel Platini, le pays ne semblait pas pris d'une fièvre bleue. Pis, le sélectionneur Aimé Jacquet concentré sur son objectif ultime, la victoire, ne semblait pas capable de susciter l'enthousiasme parmi les supporters et accumulait au yeux de la presse sportive – en particulier le quotidien *L'Équipe* – bourdes et incompétence. La crise devient irréparable quand Jacquet sélectionne 28 joueurs au lieu de 22 joueurs pour participer au stage de préparation. L'éviction de six jeunes joueurs – dont Anelka – sera mal vécue par l'opinion. Une victoire à l'arraché lors du tournoi Hassan-II à Casablanca ne nourrit pas les espoirs.

Un premier groupe facile

Seule la chance d'avoir obtenu en décembre 1999 un groupe relativement facile nourrit des espoirs de qualification pour les huitièmes de finale. Lors des trois matchs, la France découvre une équipe qu'elle n'avait jamais vue, sauf en de très rares occasions. Une équipe qui fait le jeu, grâce à la présence de Zidane et qui dispose d'un quator défensif capable de tenir



27^e^ minute : sur un corner tiré par Emmanuel Petit, le meneur de jeu français Zinedine Zidane marque son premier but international de la tête. Quelques heures auparavant, Aimé Jacquet, lors de la conférence d'avant-match, lui avait signalé le marquage très laxiste des Brésiliens lors de phases de jeu similaires.

Et si Ronaldo n'avait pas été handicapé?

Quelques minutes avant le début de la finale, la rumeur court dans les travées du Stade de France que les responsables brésiliens ont retiré le nom de Ronaldo de la feuille de match. Intox ou blessure ? Le doute est levé quand les équipes entrent sur le terrain : le déjà légendaire attaquant brésilien est bien là. À la fin du match, le doute n'est pas permis, à part en deux occasions, le dynamiteur des défenseurs n'a pas joué sur sa valeur. Dans les jours qui suivent, le mystère Ronaldo s'est peu à peu éclairci. Dans l'après-midi du dimanche lors de la sieste, le champion auriverde a été victime d'une crise d'épilepsie et a dû être conduit dans une clinique pour examen. Après une radio, le champion a regagné le Stade de France et affirmé sa volonté de jouer.



Durant les arrêts de jeu de la première mi-temps, un nouveau corner, tiré cette fois par Youri Djorkaeff, permet à Zidane de bisser son premier exploit. La France mène 2 à 0.

la maison quand le pressing de l'adversaire se fait dangereux. Résultat, trois victoires contre l'Afrique du Sud (3-0), l'Arabie Saoudite (4-0) et le Danemark (2-1). Une situation confortable mais que cachent plusieurs drames : les blessures de Dugarry puis de Guivarc'h, l'expulsion de Zidane qui vaut au meneur de jeu tricolore deux match de suspension.

Le but en or de Blanc

La phase éliminatoire s'annonce également favorable. Alors que l'on pouvait s'attendre à un huitième de finale contre l'Espagne, c'est le Paraguay du fantasque gardien Chilavert qui se présente à Lens devant les attaquants bleus. Malgré une domination réelle, l'efficacité est absente. Au fil des minutes, la France – sans Zidane – déjoue. Les Paraguayens jouent la montre. Mais sept minutes avant la fin des prolongations, Laurent Blanc sur un service de la tête de Trezeguet, catapulte le ballon dans les filets. Grâce à ce but en or – qui achève la partie –, la France peut continuer son chemin. Un chemin difficile de par la qualité des adversaires, mais aussi en raison des incidents de jeu : expulsion de Blanc en demi-finale contre la Croatie suite à une simulation de Bilic. Un chemin qui a également eu sa part de chance : l'Italie qui cède la première aux tirs au but en quart de finale (sans oublier l'occasion de but ratée par Roberto Baggio en prolongation).

Des joueurs en état de grâce : Thuram et Zidane

Au fur et à mesure des matchs, l'équipe black blanc beur impose son jeu. Mais devant la faiblesse des attaquants, elle doit s'en remettre quant à son efficacité aux talents de son milieu de terrain Zidane ou d'un défenseur, tel Lilian Thuram, tombeur des Croates par deux fois, lui qui n'avait jamais marqué de but dans sa carrière professionnelle.

En finale, c'est au tour de Zidane d'achever par deux fois le géant brésilien. Jamais dans une finale, le vaincu n'avait été aussi dominé. Jamais le vainqueur n'avait survolé autant les débats. En s'étonnant elle-même, la France pouvait fêter deux jours avant le 14 juillet une autre fête nationale. Celle d'Aimé Jacquet et des siens. Celle du talent et du travail bien fait.

Un point noir : le hooliganisme

Cela devait être une grande fête. Le mot d'ordre platinien, « c'est beau un monde qui joue», a régné sur les pelouses durant les rencontres et dans les tribunes. C'est dans les rues, en revanche, que la plaie du football moderne, le hooliganisme, a frappé. Dans ce domaine, de prétendus supporters anglais et allemands ont atteint des sommets de bêtise et de lâcheté. De brèves et violentes échauffourées ont marqué l'avant-match d'Angleterre-Tunisie, à Marseille, dévastant la Canebière. L'événement le plus tragique s'est déroulé aux abords du stade Bollaert, à Lens, quand le 21 juin, quelques heures avant le match Yoougoslavie-Allemagne, une bande de plusieurs skinheads allemands s'est ruée sur deux gendarmes en faction près de leur véhicule. L'un d'entre eux, le gendarme Nivel, a été grièvement blessé, frappé à la tête avec une barre à mine par un de ses agresseurs. Dans le coma durant plusieurs mois, le gendarme a pu assister en Allemagne en 2000 au procès de trois hooligans, qui ont été condamné, à la prison.

1956 -2000

coup

européе

les

es

nnes

FC Barcelone

Real Madrid

Juventus Turin

Bayern Munich

Benfica

Milan AC

Anderlecht

Ajax Amsterdam

Inter Milan

Liverpool

Étoile Rouge Belgrade

FC Cologne

Glasgow Rangers

Atletico Madrid

FC Porto

Celtic Glasgow

Finales de la coupe des champions

1955-1956

Real Madrid **4-3** *mi-temps (2-2)* **Reims**

	Real Madrid		Reims
buts :	Di Stefano (14e), Rial (30e, 79e), Marquitos (67e)	*buts :*	Leblond (6e), Templin (10e), Hidalgo (62e)
l'équipe :	Alonso - Atienza, Marquitos, Lesmes - Munoz, Zarraga - Joseito, Marchal, Di Stefano, Rial, Gento	*l'équipe :*	Jacquet - Zimny, Jonquet, Giraudo - Leblond, Siatka - Hidalgo, Glovacki, Kopa, Bliard, Templin
entraîneur :	Villalonga	*entraîneur :*	Batteux

Arbitre : M. Ellis (Angleterre)
13 juin 1956 à Paris, Parc des Princes ; 38 239 spectateurs
Meilleur buteur de la compétition : M. Milutinovic (Partizan Belgrade) 8 buts

1956-1957

Real Madrid **2-0** *mi-temps (0-0)* **Fiorentina**

	Real Madrid		Fiorentina
buts :	Di Stefano (70e sp), Gento (76e)		
l'équipe :	Alonso - M. Torres, Marquitos, Lesmes - Munoz, Zarraga - Kopa, Mateos, Di Stefano, Rial, Gento	*l'équipe :*	Sarti - Magnini, Orzan, Cervato - Scaramucci, Segato - Julinho, Gratton, Virgili, Montuori, Bizzarri
entraîneur :	Villalonga	*entraîneur :*	Bernardini

Arbitre : M. Horn (Hollande)
30 mai 1957 à Madrid, stade Santiago Bernabeu ; 120 000 spectateurs
Meilleur buteur de la compétition : Viollet (Manchester United) 9 buts

1957-1958

Real Madrid **3-2** *apr. prol. ; temps réglementaire (2-2)* **Milan AC**

	Real Madrid		Milan AC
buts :	Di Stefano (74e), Rial (79e), Gento (107e)	*buts :*	Schiaffino (60e), Grillo (78e)
l'équipe :	Alonso - Atienza, Santamaria, Lesmes - Santisteban, Zarraga - Kopa, Joseito, Di Stefano, Rial, Gento	*l'équipe :*	Soldan - Fontana, Cesare Maldini, Beraldo - Bergamaschi Radice - Danova, Liedholm, Schiaffino, Grillo, Cucchiaroni
entraîneur :	Carniglia	*entraîneur :*	Viani

Arbitre : M. Alsteen (Belgique)
28 mai 1958 à Bruxelles, stade du Heysel ; 67 000 spectateurs
Meilleur buteur de la compétition : Di Stefano (Real Madrid) 10 buts

1958-1959

Real Madrid **2-0** *mi-temps (1-0)* **Reims**

	Real Madrid		Reims
buts :	Mateos (2e), Di Stefano (47e)		
l'équipe :	Dominguez - Marquitos, Santamaria, Zarraga - Santisteban, Ruiz - Kopa, Mateos, Di Stefano, Rial, Gento	*l'équipe :*	Colonna - Rodzik, Jonquet, Giraudo - Penverne Leblond - Lamartine, Bliard, Fontaine, Piantoni, Vincent
entraîneur :	Carniglia	*entraîneur :*	Batteux

Arbitre : M. Dusch (Allemagne)
3 juin 1959 à Stuttgart, Neckarstadion ; 78 000 spectateurs
Meilleur buteur de la compétition : Fontaine (Stade Reims) 10 buts

1959-1960

Real Madrid **7-3** *mi-temps (3-1)* **Eintracht Francfort**

	Real Madrid		Eintracht Francfort
buts :	Di Stefano (27e, 30e, 75e), Puskas (45e, 56e, 60e, 71e)	*buts :*	Kress (10e), Stein (64e, 72e)
l'équipe :	Dominguez - Marquitos, Santamaria, Pachin - Vidal Zarraga - Canario, Del Sol, Di Stefano, Puskas, Gento	*l'équipe :*	Loy - Lutz, Eingenbrodt, Höfer - Weilbächer Stinka - Kress, Lindner, E. Stein, Pfaff, Meier
entraîneur :	Munoz	*entraîneur :*	Oswald

Arbitre : M. Mowat (Écosse)
18 mai 1960 à Glasgow, Hampden Park ; 127 621 spectateurs
Meilleur buteur de la compétition : Puskas (Real Madrid) 12 buts

Finales de la coupe des champions

1960-1961

Benfica **3-2** *mi-temps (2-1)* **FC Barcelone**

Benfica
- *buts :* Aguas (30e), Ramallets (32e csc), Coluna (55e)
- *l'équipe :* Costa Pereira - Joao, Germano, Angelo - Neto, Cruz - José Augusto, Santana, Aguas, Coluna, Cavem
- *entraîneur :* Guttmann

FC Barcelone
- *buts :* Kocsis (20e), Czibor (75e)
- *l'équipe :* Ramallets - Foncho, Garay, Gracia - Vergès, Gensana - Kubala, Suarez, Evaristo, Kocsis, Czibor
- *entraîneur :* Orizaola

Arbitre : M. Dienst (Suisse)
30 mai 1961 à Berne, Wankdorf Stadion; 26 732 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : AGUAS (BENFICA) 11 BUTS

1961-1962

Benfica **5-3** *mi-temps (2-3)* **Real Madrid**

Benfica
- *buts :* Aguas (25e), Cavem (34e), Coluna (51e), Eusebio (65e, 68e)
- *l'équipe :* Costa Pereira - Joao, Germano, Angelo - Cavem, Cruz - José Augusto, Eusebio, Aguas, Coluna, Simoes
- *entraîneur :* Guttmann

Real Madrid
- *buts :* Puskas (17e, 23e, 38e)
- *l'équipe :* Araquistain - Cassado, Santamaria, Miera - Felo, Pachin - Tejada, Del Sol, Di Stefano, Puskas, Gento
- *entraîneur :* Munoz

Arbitre : M. Horn (Hollande)
2 mai 1962 à Amsterdam, stade Olympique; 61 257 spectateurs
MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : DI STEFANO, PUSKAS ET TEJADA (REAL MADRID) 7 BUTS

1962-1963

Milan AC **2-1** *mi-temps (0-1)* **Benfica**

Milan AC
- *buts :* Altafini (58e, 70e)
- *l'équipe :* Ghezzi - David, Cesare Maldini, Benitez, Trebbi - Dino Sani, Trapattoni - Pivatelli, Altafini, Rivera, Mora
- *entraîneur :* Rocco

Benfica
- *but :* Eusebio (19e)
- *l'équipe :* Costa Pereira - Cavem, Raul, Cruz - Humberto, Coluna - José Augusto, Santana, J. Torres, Eusebio, Simoes
- *entraîneur :* Riera

Arbitre : M. Holland (Angleterre)
22 mai 1963 à Londres, stade de Wembley; 45 715 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : ALTAFINI (MILAN AC) 14 BUTS

1963-1964

Inter Milan **3-1** *mi-temps (1-0)* **Real Madrid**

Inter Milan
- *buts :* Mazzola (43e, 76e), Milani (61e)
- *l'équipe :* G. Sarti- Burgnich, Guarneri, Picchi, Facchetti - Tagnin Suarez, Corso - Jaïr, Mazzola, Milani
- *entraîneur :* Herrera

Real Madrid
- *but :* Felo (70e)
- *l'équipe :* Vicente - Isidro, Santamaria, Zoco, Pachin - Felo, Muller - Amancio, Di Stefano, Puskas, Gento
- *entraîneur :* Munoz

Arbitre : M. Stoll (Autriche)
27 mai 1964 à Vienne, stade du Prater; 71 333 spectateurs
MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : KOVACEVIC (PARTIZAN BELGRADE), MAZZOLA (INTER MILAN), PUSKAS (REAL MADRID) 7 BUTS

1964-1965

Inter Milan **1-0** *mi-temps (1-0)* **Benfica**

Inter Milan
- *but :* Jaïr (43e)
- *l'équipe :* G. Sarti - Burgnich, Guarneri, Picchi, Facchetti - Bedin, Suarez, Corso - Jaïr, Mazzola, Peiro
- *entraîneur :* Herrera

Benfica
- *l'équipe :* Costa Pereira (Germano, 65e) - Cavem, Germano, Raul, Cruz - Neto, Coluna - José Augusto, J. Torres, Eusebio, Simoes
- *entraîneur :* Schwartz

Arbitre : M. Dienst (Suisse)
27 mai 1965 à Milan, stade San Siro; 89 000 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : TORRES (BENFICA) 9 BUTS

Finales de la coupe des champions



1965-1966

Real Madrid 2-1 *mi-temps (0-0)* **Partizan Belgrade**

buts : Amancio (70e), Serena (75e)
l'équipe : Araquistain - Pachin, De Felipe, Zoco, Sanchis - Pirri, Velazquez - Serena, Amancio, Grosso, Gento
entraîneur : Munoz

but : Vasovic (55e)
l'équipe : Soskic - Jusufi, Vasovic, Rasovic, L. Mihajlovic - Kovacevic Becejac - Bajic, Hasanagic, Galic, Pirmajer
entraîneur : Gegic

Arbitre : M. Kreitlein (RFA)
11 mai 1966 à Bruxelles, stade du Heysel; 46 745 spectateurs
Meilleurs buteurs de la compétition : Albert (Ferencvaros), Eusebio (Benfica) 7 buts

1966-1967

Celtic Glasgow 2-1 *mi-temps (0-1)* **Inter Milan**

buts : Gemmell (63e), Chalmers (84e)
l'équipe : Simpson - Craig, W. McNeill, J. Clark, Gemmell - Murdoch, Auld - Johnstone, Wallace, Chalmers, Lennox
manager : Stein

but : Mazzola (7e sp)
l'équipe : G. Sarti - Burgnich, Guarneri, Picchi, Facchetti - Bedin, Mazzola, Bicicli - Domenghini, Cappellini, Corso
entraîneur : Herrera

Arbitre : M. Tschenscher (RFA)
25 mai 1967 à Lisbonne, stade Nacional; 45 000 spectateurs
Meilleurs buteurs de la compétition : Piepenburg (Vorwärts Francfort), Van Himst (Anderlecht) 6 buts

1967-1968

Manchester United 4-1 *apr. prol.; temps réglementaire (1-1)* **Benfica**

buts : Charlton (53e, 99e), Best (92e), Kidd (94e)
l'équipe : Stepney - Brennan, Foulkes, Crerand, A. Dunne - R. Charlton, Stiles - Best, Kidd, Sadler, Aston
manager : Busby

but : Jaime Graca (79e)
l'équipe : Henrique - Adolfo, Humberto, Jacinto, Cruz - Jaime Graca, Coluna - José Augusto, Torres, Eusebio, Simoes
entraîneur : Gloria

Arbitre : M. Lo Bello (Italie)
29 mai 1968 à Londres, stade de Wembley; 92 225 spectateurs
Meilleur buteur de la compétition : Eusebio (Benfica) 6 buts

1968-1969

Milan AC 4-1 *mi-temps (2-0)* **Ajax Amsterdam**

buts : Prati (7e, 40e, 75e), Sormani (67e)
l'équipe : Cudicini - Anquilletti, Rosato, Schnellinger, Malatrasi - Trapattoni, Rivera, Lodetti - Hamrin, Sormani, Prati
entraîneur : Rocco

but : Vasovic (60e sp)
l'équipe : Bals - Suurbier (Muller), Vasovic, Hulshoff, Van Duivenbode - Swart, Groot (Nuninga), Pronk - Danielsson, Cruyff, Keizer
entraîneur : Michels

Arbitre : M. Ortiz de Mendebil (Espagne)
28 mai 1969 à Madrid, stade Santiago Bernabeu; 31 782 spectateurs
Meilleur buteur de la compétition : Law (Manchester United) 9 buts

1969-1970

Feyenoord Rotterdam 2-1 *après prolongations; t. régl. (1-1)* **Celtic Glasgow**

buts : Israël (31e), Kindvall (117e)
l'équipe : Pieters Graafland - Romeijn (Haak, 107e), Israël, Laseroms, Van Duivenbode - Hasil, Jansen, Van Hanegem - Wery, Kindvall, Moulijn
entraîneur : Happel

but : Gemmell (29e)
l'équipe : E. Williams - Hay, W. McNeill, Brogan, Gemmell - Murdoch Auld (Connelly, 77e), J. Hughes - Johnstone, Wallace, Lennox
manager : Stein

Arbitre : M. Lo Bello (Italie)
6 mai 1970 à Milan, stade San Siro; 53 187 spectateurs
Meilleur buteur de la compétition : Jones (Leeds United) 8 buts

Finales de la coupe des champions

1970-1971

Ajax Amsterdam — **2-0** *mi-temps (1-0)* — **Panathinaïkos**

buts : Van Dijk (5e), Haan (87e)

l'équipe : Stuy - Neeskens, Vasovic, Hulshoff, Suurbier - Rinjders (Bankenburg, 46e), Swart (Haan, 46e), Gerry Mühren - Van Dijk, Cruyff, Keizer

entraîneur : Michels

l'équipe : Ekonomopoulos - Tomaras, Sourpis, Kamaras, Vlachos - Elefterakis, Domazos, Kapsis - Grammos, Antoniadis, Filakouris

entraîneur : Puskas

Arbitre : M. Taylor (Angleterre)
2 juin 1971 à Londres, stade de Wembley; 83 179 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : ANTONIADIS (PANATHINAÏKOS) 10 BUTS

1971-1972

Ajax Amsterdam — **2-0** *mi-temps (1-0)* — **Inter Milan**

buts : Cruyff (47e, 76e)

l'équipe : Stuy - Suurbier, Blankenburg, Hulshoff, Krol - Neeskens, Haan, Swart, Gerry Mühren - Cruyff, Keizer

entraîneur : Kovacs

l'équipe : Bordon - Bellugi, Burgnich, Giubertoni (Bertini, 12e), Facchetti - Bedin, Oriali, Mazzola, Frustalupi - Jair (Pellizzaro, 58e), Boninsegna

entraîneur : Invernizzi

Arbitre : M. Hélies (France)
31 mai 1972 à Rotterdam, stade De Kuip; 61 354 spectateurs
MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : MACARI (CELTIC GLASGOW), TAKAC (STANDARD LIÈGE) 5 BUTS

1972-1973

Ajax Amsterdam — **1-0** *mi-temps (1-0)* — **Juventus Turin**

but : Rep (5e)

l'équipe : Stuy - Suurbier, Hulshoff, Blankenburg, Krol - Neeskens, Haan, Gerry Mühren - Rep, Cruyff, Keizer

entraîneur : Kovacs

l'équipe : Zoff - Marchetti, Morini, Salvadore, Longobucco - Causio(Cuccureddu, 78e), Furino, Capello - Altafini, Anastasi, Bettega (Haller, 63e)

entraîneur : Vycpalek

Arbitre : M. Gugulovic (Yougoslavie)
30 mai 1973 à Belgrade, stade de l'Étoile Rouge; 89 484 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : GERHARD MÜLLER (BAYERN MUNICH) 11 BUTS

1973-1974

Bayern Munich — **1-1** *apr. prol.; temps réglementaire (0-0)* — **Atletico Madrid**

but : Schwarzenbeck (120e)

l'équipe : Maier - Jonny Hansen, Schwarzenbeck, Beckenbauer, Breitner - Zobel, Roth, Kapellmann - Torstensson (Dürnberger, 76e), Gerhard Müller, Ulrich Hoeness

entraîneur : Lattek

but : Luis (114e)

l'équipe : Reina - Melo, Adelardo, Heredia, Capon - Bejarano Eusebio, Luis, Irureta - Garate, Ufarte (Becerra, 69e), Salcedo (Alberto, 90e)

entraîneur : Lorenzo

Arbitre : M. Loraux (Belgique)
15 mai 1974 à Bruxelles, stade du Heysel; 48 722 spectateurs

Finale rejouée

Bayern Munich — **4-0** *mi-temps (1-0)* — **Atletico Madrid**

buts : Ulrich Hoeness (28e, 82e), Gerhard Müller (56e, 69e)

l'équipe : Maier - Jonny Hansen, Schwarzenbeck, Beckenbauer Breitner - Zobel, Roth, Kapellmann - Torstensson, Gerhard Müller, Ulrich Hoeness

entraîneur : Lattek

l'équipe : Reina - Melo, Adelardo (Benegas, 61e), Heredia, Capon - Bejarano Eusebio, Luis, Becerra - Alberto (Ufarte, 65e) Garate, Salcedo

entraîneur : Lorenzo

Arbitre : M. Delcourt (Belgique)
17 mai 1974 à Bruxelles, stade du Heysel; 23 325 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : GERHARD MÜLLER (BAYERN MUNICH) 8 BUTS

Finales de la coupe des champions

1974-1975

Bayern Munich **2-0** *mi-temps (0-0)* **Leeds United**

buts : Roth (71e), Gerhard Müller (83e)

l'équipe : Maier - Dürnberger, Schwarzenbeck, Beckenbauer, Björn Andersson (Weiss, 4e) - Zobel, Roth, Kapellmann - Torstensson, G. Müller, U. Hoeness (Wunder, 42e)

entraîneur : Cramer

l'équipe : Stewart - Reaney, Madeley, Hunter, Frank Gray - Bremner, Giles, Yorath (Eddie Gray, 80e) - Lorimer, Jordan, Clarke

entraîneur : Armfield

Arbitre : M. Kitabdjian (France)
28 mai 1975 à Paris, Parc des Princes; 48 000 spectateurs

MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : ALMQUIST (ATVIDABERG SSF), MARKAROV (ARARAT EREVAN), GERHARD MÜLLER (BAYERN MUNICH) 5 BUTS

1975-1976

Bayern Munich **1-0** *mi-temps (0-0)* **AS Saint-Étienne**

but : Roth (57e)

l'équipe : Maier - Jonny Hansen, Schwarzenbeck, Beckenbauer, Horsmann - Dürnberger, Roth, Kapellmann - Karl Heinz Rummenigge, Gerhard Müller, Ulrich Hoeness

entraîneur : Cramer

l'équipe : Curkovic - Janvion, Piazza, Lopez, Repellini - Bathenay, Larqué Santini - Hervé Revelli, Patrick Revelli, Sarramagna (Rocheteau, 82e)

entraîneur : Herbin

Arbitre : M. Palotai (Hongrie)
12 mai 1976 à Glasgow, Hampden Park; 54 684 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : HEYNCKES (BORUSSIA MOENCHENGLADBACH) 6 BUTS

1976-1977

Liverpool **3-1** *mi-temps (0-0)* **Borussia Moenchengladbach**

buts : McDermott (28e), Smith (65e), Neal (83e)

l'équipe : Clemence - Neal, Smith, Emlyn Hughes, Jones - Case, McDermott, Raymond Kennedy - Keegan, Heighway, Callaghan

manager : Paisley

but : Simonsen (51e)

l'équipe : Kneib - Vogts, Wittkamp, Frank Schäffer, Klinkhamer - Bonhof, Wohlers (Hannes, 79e), Stielike, Wimmer (Kulik, 24e) - Simonsen, Heynckes

entraîneur : Lattek

Arbitre : M. Wurtz (France)
25 mai 1977 à Rome, stade Olympique; 58 000 spectateurs

MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : CUCINOTTA (FC ZURICH), GERHARD MÜLLER (BAYERN MUNICH) 5 BUTS

1977-1978

Liverpool **1-0** *mi-temps (0-0)* **FC Bruges**

but : Dalglish (64e)

l'équipe : Clemence - Neal, Thompson, Alan Hansen, Emlyn Hughes - Case (Heighway, 63e), McDermott, Raymond Kennedy - Dalglish, Fairclough, Souness

manager : Paisley

l'équipe : Jensen - Bastijns, Leekens, Krieger, Maes (Volders, 70e) - Cools, Van der Eycken, Kü (Sanders, 60e), De Cubber - Simoen, Sörensen

entraîneur : Happel

Arbitre : M. Corver (Hollande)
10 mai 1978 à Londres, stade de Wembley; 92 000 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : SIMONSEN (BORUSSIA MOENCHENGLADBACH) 5 BUTS

1978-1979

Nottingham Forest **1-0** *mi-temps (1-0)* **Malmö FF**

but : Francis (45e)

l'équipe : Shilton - Vivian Anderson, Lloyd, Burns, Francis Clark McGovern, Francis, Bowyer - Birtles, Woodcock, Robertson

manager : Clough

l'équipe : Möller - Roland Andersson, Magnus Andersson, Jönsson, Erlandsson - Prytz, Tapper (Malmberg, 34e), Ljunberg, Kinnvall - Hansson (Tommy Andersson, 82e), Cervin

entraîneur : Houghton

Arbitre : M. Linemayr (Autriche)
30 mai 1979 à Munich, stade Olympique; 58 000 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : SULSER (GRASSHOPPERS ZURICH) 11 BUTS

Finales de la coupe des champions



1979-1980

Nottingham Forest **1-0** *mi-temps (1-0)* **Hambourg SV**

	Nottingham Forest		Hambourg SV
but :	Robertson (19e)		
l'équipe :	Shilton - Vivian Anderson, Lloyd, Burns, Francis Gray (Gunn, 84e) - O'Neill, McGovern, Mills (O'Hare, 68e), Bowyer - Birtles, Robertson	*l'équipe :*	Kargus - Kaltz, Nogly, Jakobs, Buljan - Hieronymus (Hrubesch, 46e), Magath, Memering - Reimann, Keegan, Milewski
manager :	Clough	*entraîneur :*	Zebec

Arbitre : M. Garrido (Portugal)
28 mai 1980 à Madrid, stade Santiago Bernabeu; 51 000 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : LERBY (AJAX AMSTERDAM) 10 BUTS

1980-1981

Liverpool **1-0** *mi-temps (0-0)* **Real Madrid**

	Liverpool		Real Madrid
but :	Alan Kennedy (82e)		
l'équipe :	Clemence - Neal, Thompson, Alan Hansen, A. Kennedy Lee, McDermott, Souness, R. Kennedy - Dalglish (Case, 87e), Johnson	*l'équipe :*	Agustin - Cortes (Pineda, 87e), Sabido, Garcia Navajas, Camacho - Angel, Del Bosque, Stielike - Juanito, Santillana, Cunningham
manager :	Paisley	*entraîneur :*	Boskov

Arbitre : M. Palotai (Hongrie)
27 mai 1981 à Paris, Parc des Princes; 48 300 spectateurs
MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : KARL-HEINZ RUMMENIGGE (BAYERN MUNICH), SOUNESS (LIVERPOOL) 6 BUTS

1981-1982

Aston Villa **1-0** *mi-temps (0-0)* **Bayern Munich**

	Aston Villa		Bayern Munich
but :	Withe (67e)		
l'équipe :	Rimmer (Spink, 10e) - Swain, McNaught, Evans, Gary Williams - Mortimer, Cowans, Desmond Bremner - Withe, Shaw, Morley	*l'équipe :*	Manfred Müller - Dremmler, Augenthaler, Weiner, Horsmann - Dürnberger, Kraus (Niedermayer, 79e), Breitner, Mathy (Güttler, 52e) - Karl-Heinz Rummenigge, Dieter Hoeness
manager :	Barton	*entraîneur :*	Csernai

Arbitre : M. Konrath (France)
26 mai 1982 à Rotterdam, stade De Kuip; 45 000 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : DIETER HOENESS (BAYERN MUNICH) 7 BUTS

1982-1983

Hambourg SV **1-0** *mi-temps (1-0)* **Juventus Turin**

	Hambourg SV		Juventus Turin
but :	Magath (9e)		
l'équipe :	Stein - Kaltz, Jakobs, Hieronymus, Wehmeyer - Groh, Rolff Bastrup (Von Hessen, 56e), Magath - Milewski, Hrubesch	*l'équipe :*	Zoff - Gentile, Brio, Scirea, Cabrini - Bonini, Platini, Tardelli, Boniek - Bettega, Paolo Rossi (Marocchino, 56e)
entraîneur :	Happel	*entraîneur :*	Trapattoni

Arbitre : M. Rainea (Roumanie)
25 mai 1983 à Athènes, stade Olympique; 73 500 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : PAOLO ROSSI (JUVENTUS) 6 BUTS

1983-1984

Liverpool **4 tirs au but à 2; 1-1** *apr. prol.; temps réglementaire (1-1)* **AS Roma**

	Liverpool		AS Roma
but :	Neal (15e)	*but :*	Pruzzo (44e)
tirs au but :	Nicol (m), Di Bartolomei (r), Neal (r), Conti (m), Souness (r), Righetti (r), Rush (r), Graziani (m), Alan Kennedy (r)		
l'équipe :	Grobbelaar - Neal, Lawrenson, Alan Hansen, Alan Kennedy - Johnston (Nicol, 72e), Lee, Souness, - Whelan - Dalglish (Robinson, 94e), Rush	*l'équipe :*	Tancredi - Nappi, Dario Bonetti I, Righetti, Nela - Conti, Di Bartolomei, Cerezo (Strukelj, 115e), Falcao - Pruzzo (Chierico, 64e), Graziani
manager :	Fagan	*entraîneur :*	Liedholm

Arbitre : M. FreJriksson (Suède)
30 mai 1984 à Rome, stade Olympique; 69 693 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : SOKOL (DINAMO MINSK) 6 BUTS

Finales de la coupe des champions



1984-1985

Juventus Turin **1-0** *mi-temps (0-0)* **Liverpool**

Juventus Turin
but : Platini (58e s.p.)
l'équipe : Tacconi - Favero, Brio, Scirea, Cabrini - Massimo Bonini, Platini, Tardelli - Briaschi (Prandelli, 84e), Paolo Rossi (Vignola, 89e), Boniek
entraîneur : Trapattoni

Liverpool
l'équipe : Grobbelaar - Neal, Alan Hansen, Lawrenson (Gillespie, 3e), Beglin - Nicol, Dalglish, Wark, Whelan - Walsh (Johnston, 46e), Rush
manager : Fagan

Arbitre : M. Daina (Suisse)
29 mai 1985 à Bruxelles, stade du Heysel ; 60 000 spectateurs, 39 morts lors de bousculades
MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : T. NILSSON (IFK GÖTEBORG), PLATINI (JUVENTUS TURIN) 7 BUTS

1985-1986

Steaua Bucarest **2 tirs au but à 0 ; 0-0** *après prolongations* **FC Barcelone**

tirs au but : Majaru (m), Alesanco (m), Bölöni (m), Pedraza (m), Lacatus (r), Alonso (m), Balint (r), Marcos (m)

Steaua Bucarest
l'équipe : Ducadam - Iovan, Bumbescu, Belodedici, Barbulescu - Majaru, Balan (Iordanescu, 72e), Bölöni, Balint - Lacatus, Piturca (Radu, 107e)
entraîneur : Jenei

FC Barcelone
l'équipe : Urruticoechea - Gerardo, Migueli, Alesanco, Julio Alberto - Victor, Schuster (Moratalla, 85e), Carrasco - Pedraza, Archibald (Pichi Alonso, 106e), Marcos
entraîneur : Venables

Arbitre : M. Vautrot (France)
7 mai 1986 à Séville, stade Sanchez Pizjuan ; 60 000 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : T. NILSSON (IFK GÖTEBORG) 6 BUTS

1986-1987

FC Porto **2-1** *mi-temps (0-1)* **Bayern Munich**

FC Porto
buts : Madjer (78e), Juary (80e)
l'équipe : Mlynarczyk - Joao Pinto, Celso, Eduardo Luis, Inacio - (Frasco, 66e) - Quim (Juary, 46e), Jaime Magalhâes, Sousa, Andre - Madjer, Futre
entraîneur : Jorge

Bayern Munich
but : Kögl (25e)
l'équipe : Pfaff - Winklhofer, Nachtweih, Eder, Pflügler - Flick (Lunde, 82e), Matthäus, Brehme - Dieter Hoeness, Michael Rummenigge, Kögl
entraîneur : Lattek

Arbitre : M. Ponnet (Belgique)
27 mai 1987 à Vienne, stade du Prater ; 62 000 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : CVETKOVIC (ÉTOILE ROUGE BELGRADE) 7 BUTS

1987-1988

PSV Eindhoven **6 tirs au but à 5 ; 0-0** *après prolongations* **Benfica**

tirs au but : Ronald Koeman (r), Elzo (r), Kieft (r), Dito (r), Ivan Nielsen (r), Hajry (r), Vanenburg (r), Pacheco (r), Lerby (r), Mozer (r), Janssen (r), Veloso (m)

PSV Eindhoven
l'équipe : Van Breukelen - Gerets, Ivan Nielsen, Ronald Koeman, Heintze - Van Aerle, Vanenburg, Linskens, Lerby - Kieft, Gillhaus (Janssen, 107e)
entraîneur : Hiddink

Benfica
l'équipe : Silvino - Veloso, Mozer, Dito, Alvaro - Elzo, Jaime Pacheco, Sheu, Chiquinho - Mats Magnusson (Hajry, 112e), Rui Aguas (Vando, 51e)
entraîneur : Toni

Arbitre : M. Agnolin (Italie)
25 mai 1988 à Stuttgart, Neckarstadion ; 68 000 spectateurs
MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : HAGI (STEAUA BUCAREST), MADJER (FC PORTO), MCCOIST (GLASGOW RANGERS), MICHEL (REAL MADRID), P. NOVAK (SPARTA PRAGUE), RUI AGUAS (BENFICA) 4 BUTS

1988-1989

Milan AC **4-0** *mi-temps (3-0)* **Steaua Bucarest**

Milan AC
buts : Gullit (18e, 39e), Van Basten (28e, 47e)
l'équipe : G. Galli - Tassotti, F. Baresi, Costacurta (F. Galli, 74e), P. Maldini - Colombo, Rijkaard, Donadoni, Ancelotti - Gullit (Virdis, 59e), Van Basten
entraîneur : Sacchi

Steaua Bucarest
l'équipe : Lung - Petrescu, Bumbescu, Iovan, Ungureanu - Minea, Hagi, Stoica, Rotariu (Balint, 46e) - Lacatus, Piturca
entraîneur : Iordanescu

Arbitre : M. Tritschler (RFA)
24 mai 1989 à Barcelone, Camp Nou ; 100 000 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : VAN BASTEN (MILAN AC) 10 BUTS

Finales de la coupe des champions

1989-1990

Milan AC **1-0** *mi-temps (0-0)* **Benfica**

but : Rijkaard (68e)

Milan AC
l'équipe : Giovanni Galli - Tassotti, Franco Baresi, Costacurta, - Paolo Maldini - Colombo (Filippo Galli, 90e), Rijkaard, Ancelotti (Massaro, 74e), Evani - Gullit, Van Basten
entraîneur : Sacchi

Benfica
l'équipe : Silvino - José Carlos, Ricardo Gomes, Aldair, Samuel - Vitor Paneira (Vata, 78e), Hernani, Thern, Jaime Pacheco César Brito, 59e), Valdo - Mats Magnusson
entraîneur : Eriksson

Arbitre : M. Kohl (Autriche)
23 mai 1990 à Vienne, stade du Prater; 58 000 spectateurs

MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : PAPIN (OLYMPIQUE MARSEILLE), ROMARIO (PSV EINDHOVEN) 6 BUTS

1990-1991

Étoile rouge Belgrade **5 tirs au but à 3; 0-0** *après prolongations* **Olympique de Marseille**

tirs au but : Prosinecki (r), Amoros (m), Binic (r), Casoni (r), Belodedic (r), Papin (r), Sinisa Mihajlovic (r), Mozer (r), Pancev (r)

Étoile rouge Belgrade
l'équipe : Stojanovic - Sabanadzovic, Jugovic, Belodedic, Najdoski, Marovic - Savicevic (Stosic, 84e), Prosinecki, Sinisa Mihajlovic - Binic, Pancev
entraîneur : Ljubomir Petrovic

Olympique de Marseille
l'équipe : Olmeta - Basile Boli, Mozer, Casoni - Amoros, Fournier (Vercruysse, 75e), Germain, Di Meco (Stojkovic, 111e) - Waddle, Papin, Abedi Pelé
entraîneur : Goethals

Arbitre : M. Lanese (Italie)
29 mai 1991 à Bari, stade San Nicola; 58 000 spectateurs

MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : PACULT (FC TIROL INNSBRUCK), PAPIN (OLYMPIQUE MARSEILLE) 6 BUTS

1991-1992

FC Barcelone **1-0** *apr. prol.; temps réglementaire (0-0)* **Sampdoria Gênes**

but : Ronald Koeman (112e)

FC Barcelone
l'équipe : Zubizarreta - Nando, Ronald Koeman, Ferrer, Juan Carlos - Bakero, Michael Laudrup, Guardiola (Alesanco, 113e) - Eusebio, Julio Salinas (Goicoechea, 65e), Stochkov
entraîneur : Cruyff

Sampdoria Gênes
l'équipe : Pagliuca - Mannini, Lanna, Vierchowod, Pari - Lombardo, Cerezo, Katanec, Ivano Bonetti II (Invernizzi, 74e) - Vialli (Buso, 101e), Mancini
entraîneur : Boskov

Arbitre : M. Schmidhuber (Allemagne)
20 mai 1992 à Londres, stade de Wembley; 70 827 spectateurs

MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : PAPIN (OLYMPIQUE MARSEILLE), YOURAN (DINAMO KIEV) 7 BUTS

1992-1993

Olympique de Marseille **1-0** *mi-temps (1-0)* **Milan AC**

but : Basile Boli (44e)

Olympique de Marseille
l'équipe : Barthez - Angloma (Durand, 62e), Basile Boli, Desailly, Di Meco - Eydelie, Sauzée, Deschamps - Boksic, Völler (Thomas, 79e), Abedi Pelé
entraîneur : Gœthals

Milan AC
l'équipe : Rossi - Tassotti, Costacurta, Franco Baresi, Paolo Maldini - Donadoni (Papin, 58e), Rijkaard, Albertini, Lentini - Van Basten (Eranio, 86e), Massaro
entraîneur : Capello

Arbitre : M. Röthlisberger (Suisse)
26 mai 1993 à Munich, stade Olympique; 67 000 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : ROMARIO (PSV EINDHOVEN) 7 BUTS

1993-1994

Milan AC **4-0** *mi-temps (2-0)* **FC Barcelone**

buts : Massaro (22e, 45e), Savicevic (47e), Desailly (58e)

Milan AC
l'équipe : Rossi - Tassotti, Filippo Galli, Paolo Maldini (Nava, 83e), Panucci - Donadoni, Desailly, Albertini, Boban - Savicevic, Massaro
manager : Capello

FC Barcelone
l'équipe : Zubizarreta - Ferrer, Nadal, Ronald Koeman, Sergi (Quique Estebaranz, 72e) - Guardiola, Bakero, Amor - Stochkov, Romario, Beguiristain (Eusebio, 51e)
entraîneur : Cruyff

Arbitre : M. Don (Angleterre)
18 mai 1994 à Athènes, stade Olympique-Spiros Louis; 76 000 spectateurs

MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : RONALD KOEMAN (FC BARCELONE), RUFER (WERDER BRÊME) 8 BUTS

Finales de la coupe des champions

1994-1995

Ajax Amsterdam **1-0** *mi-temps (0-0)* **Milan AC**

but : Kluivert (84e)

l'équipe : Van der Sar - Reiziger, Blind, Rijkaard, Frank De Boer - Finidi, Seedorf (Kanu, 53e), Davids, Ronald De Boer - Litmanen (Kluivert, 70e), Overmars

entraîneur : Van Gaal

l'équipe : Rossi - Panucci, Costacurta, Franco Baresi, Paolo Maldini - Donadoni, Desailly, Albertini, Boban (Lentini, 84e) - Massaro (Eranio, 85e), Simone

entraîneur : Capello

Arbitre : M. Craciunescu (Roumanie)

24 mai 1995 à Vienne, stade Ernst Happel ; 49 700 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : WEAH (PARIS SG) 7 BUTS

1995-1996

Juventus de Turin **4 tirs au but à 2 ; 1-1** *apr. prol. ; temps réglementaire (1-1)* **Ajax Amsterdam**

but : Ravanelli (13e)

but : Litmanen (41e)

tirs au but : Davids (m), Ferrara (r), Litmanen (r), Pessotto (r), Scholten (r), Padovano (r), Silooy (m), Jugovic (r)

l'équipe : Peruzzi - Torricelli, Ferrara, Vierchowod, Pessotto - Conte (Jugovic, 44e), Paulo Sousa (Di Livio, 57e), Deschamps - Ravanelli (Padovano, 77e), Vialli, Del Piero

entraîneur : Lippi

l'équipe : Van der Sar - Silooy, Blind, Frank De Boer (Scholten, 69e) - Davids - Ronald De Boer (Wooter, 91e), Litmanen, Bogarde - Finidi, Kanu, Musampa (Kluivert, 46e)

entraîneur : Van Gaal

Arbitre : M. Diaz Vega (Espagne)

22 mai 1996 à Rome, stade Olympique ; 67 000 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : LITMANEN (AJAX AMSTERDAM) 9 BUTS

1996-1997

Borussia Dortmund **3-1** *mi-temps (2-0)* **Juventus de Turin**

buts : Riedle (29e, 34e), Ricken (71e)

l'équipe : Klos - Kohler, Sammer, Kree - Reuter, Lambert, Paulo Sousa, Möller (Zorc, 88e), Heinrich - Riedle (Herrlich, 67e), Chapuisat (Ricken, 70e)

entraîneur : Hitzfeld

but : Del Piero (64e)

l'équipe : Peruzzi - Porrini (Del Piero, 46e), Ferrara, Montero, Iuliano - Di Livio, Deschamps, Zidane, Jugovic - Vieri (Amoruso, 73e), Boksic (Tacchinardi, 77e)

entraîneur : Lippi

Arbitre : M. Puhl (Hongrie)

28 mai 1997 à Munich, Olympiastadion ; 55 500 spectateurs

MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : JARDEL (FC PORTO) ET PANTIC (ATLETICO MADRID) 5 BUTS

1997-1998

Real Madrid **1-0** *mi-temps (0-0)* **Juventus de Turin**

but : Mijatovic (66e)

l'équipe : Illgner - Panucci, Hierro, Sanchis, Roberto Carlos - Karembeu, Redondo, Seeford - Raul (Amavisca, 90e), Mijatovic (Suker, 89e), Morientes (Jaime, 81e)

entraîneur : Heynckes

l'équipe : Peruzzi - Torricelli, Montero, Iuliano, Di Livio, Deschamps (Conte 77e), Davids, Pessotto (Fonseca 70e), Zidane-Del Piero, Inzaghi

entraîneur : Lippi

Arbitre : M. Krug (Allemagne)

20 mai 1998 à Amsterdam, ArenA ; 48 000 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : DEL PIERO (JUVENTUS DE TURIN) 10 BUTS

1998-1999

Manchester United **2-1** *mi-temps (0-1)* **Bayern Munich**

buts : Sheringham (91e), Solskjaer (93e)

l'équipe : Schmeichel - G. Neville, Stam, Johnsen, Irwin - Giggs, Beckham, Butt, Blomqvist, (Sheringham, 67e) - York, Cole (Solskjaer, 81e)

entraîneur : Ferguson

buts : Basler (6e)

l'équipe : Kahn - Linke, Matthäus (Fink, 80e), Kuffour, Babbel, Jeremies - Tarnat, Effenberg, Basler (Salihamidzic, 90e) - Jancker, Zickler (Scholl, 71e)

entraîneur : Hitzfeld

Arbitre : M. Collina (Italie)

26 mai 1999 à Barcelone, Camp Nou ; 90 000 spectateurs

MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : CHEVTCHENKO (DYNAMO DE KIEV) ET YORK (MANCHESTER UNITED) 8 BUTS

1999-2000

Real Madrid **3-0** *mi-temps (1-0)* **FC Valence**

buts : Morientes (39e), McManaman (67e), Raul (76e)

l'équipe : Casillas - Salgado (Hierro, 86e), Karenka, Helguera Campo - McManaman, Redondo, Raul, Anelka (Sanchis, 81e) - Morientes (Savio, 73e)

entraîneur : Del Bosque

l'équipe : Canizares - Angloma, Djukic, Pellegrino, Gerardo (A. Ilie, 70e) Mendieta, Farinos, Kily Gonzalez, Gerard - Angulo, Claudio Lopez

entraîneur : Cuper

Arbitre : M. Braschi (Italie)

24 mai 2000 au Stade de France ; 80 000 spectateurs

MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : RIVALDO (BARCELONE), JARDEL (FC PORTO) ET RAUL (REAL MADRID) 10 BUTS

Finales de la Coupe des coupes



1960-1961*

Glasgow Rangers 0-2 *mi-temps (0-1)* **Fiorentina**

l'équipe : Ritchie - Shearer, Paterson, Caldow - Davis, Baxter - Wilson, McMillan, Scott, Brand, Hume
manager : Symon

buts : Milan (12e, 88e)
l'équipe : Albertosi - Robotti, Orzan, Castelletti - Gonfiantini, Rimbaldo - Hamrin, Micheli, Da Costa, Milan, Petris
entraîneur : Hidegkuti

Arbitre : M. Steiner (Autriche)
17 mai 1961 à Glasgow, Ibrox Park; 80 000 spectateurs

Fiorentina 2-1 **Glasgow Rangers**

buts : Milan (12e), Hamrin (86e)
l'équipe : Albertosi - Robotti, Orzan, Castelletti - Gonfiantini, Rimbaldo - Hamrin, Micheli, Da Costa, Milan, Petris
entraîneur : Hidegkuti

but : Scott (15e)
l'équipe : Ritchie - Shearer, Paterson, Caldow - Davis, Baxter - Scott, McMillan, Millar, Brand, Wilson
manager : Symon

Arbitre : M. Hernady (Hongrie)
27 mai 1961 à Florence, Stadio Comunale; 50 000 spectateurs

MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : BRAND (GLASGOW RANGERS), HAMRIN (FIORENTINA), MILLAR (GLASGOW RANGERS) 5 BUTS

1961-1962

Fiorentina 1-1 *apr. prol.; mi-temps (1-1)* **Atletico Madrid**

but : Hamrin (27e)
l'équipe : Sarti - Gonfiantini, Orzan, Castelletti - Ferretti, Rimbaldo - Hamrin, Bartu, Milani, Dell'Angelo, Petris
entraîneur : Hudegkuti

but : Peiro (11e)
l'équipe : Madinabeyta - Rivilla, Chuzo, Calleja - Ramiro, Glaria - Jones, Adelardo, Mendoça, Peiro, Collar
entraîneur : Villalonga

Arbitre : M. Wharton (Écosse)
10 mai 1962 à Glasgow, Hampden Park; 29 066 spectateurs

Finale rejouée

Atletico Madrid 3-0 *mi-temps (2-0)* **Fiorentina**

buts : Jones (8e), Mendoça (27e), Peiro (59e)
l'équipe : Madinabeytia - Rivilla, Griffa, Calleja - Ramiro, Glaria - Jones, Adelardo, Mendoça, Peiro, Collar
entraîneur : Villalonga

l'équipe : Albertosi - Robotti, Orzan, Castelletti - Malatrasi, Marchesi - Hamrin, Ferretti, Milani, Dell'Angelo, Petris
entraîneur : Hidegkuti

Arbitre : M. Tschenscher (RFA)
5 septembre 1962 à Stuttgart, Neckarstadion; 38 120 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : GÖRÖCS (UJPEST DOSZA) 7 BUTS

1962-1963

Tottenham Hotspur 5-1 *mi-temps (2-0)* **Atletico Madrid**

buts : Greaves (16e, 80e), White (35e), Dyson (67e, 85e)
l'équipe : Brown - Baker, Norman, Henry - Blanchflower, Marchi - Clifford William Jones, White, Smith, Greaves, Dyson
entraîneur : Nicholson

but : Collar (47e)
l'équipe : Madinabeyta - Rivilla, Griffa, Rodriguez - Ramiro, Chuzo, Glaria - Miguel Jones, Adelardo, Mendoça, Collar
entraîneur : Villalonga

Arbitre : M. Van Leeuwen (Hollande)
15 mai 1963 à Rotterdam, stade De Kuip; 49 143 spectateurs

MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : ASPAROUKOV (BOTEV PLOVDIV), GREAVES (TOTTENHAM HOTSPUR) 6 BUTS

*** La finale s'est disputée par matches aller et retour seulement en 1960-1961.**

Finales de la Coupe des coupes



1963-1964

Sporting Lisbonne **3-3** *apr. prol.; mi-temps (1-1)* **MTK Budapest**

buts : Mascarenhas (40e), Figueiredo (48e, 81e)
l'équipe : Carvalho - Gomes, Alexandre Baptista, José Carlos - Morais, Mendes - Osvaldo, Mascarenhas, Figueiredo, Géo Carvalho, Bé Bocaleri
entraîneur : Anselmo Fernandes

buts : Sandor (19e), Kuti (70e, 72e)
l'équipe : Kovalik - Keszler, Danszky, Jeszensky - Nagy, Kovacs - Sandor, Vasas, Bödör, Kuti, Halapi.
entraîneur : A. Schaffer

Arbitre : M. Van Nuffel (Belgique)
13 mai 1964 à Bruxelles, stade du Heysel; 3 208 spectateurs

Finale rejouée

Sporting Lisbonne **1-0** *mi-temps (1-0)* **MTK Budapest**

but : Morais (20e)
l'équipe : Carvalho - Gomes, Alexandre Baptista, José Carlos - Perides, Mendes - Osvaldo, Mascarenhas, Figueiredo, Géo Carvalho, Morais
entraîneur : Anselmo Fernandes

l'équipe : Kovalik - Keszler, Danszky, Jeszensky - Nagy, Kovacs - Sandor, Vasas, Bödör, Kuti, Halapi
entraîneur : A. Schaffer

Arbitre : M. Versyp (Belgique)
15 mai 1964 à Anvers, Bosuilstadion-Deurne; 13 924 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : MASCARENHAS (SPORTING LISBONNE) 11 BUTS

1964-1965

West Ham United **2-0** *mi-temps (0-0)* **Munich 1860**

buts : Sealey (70e, 72e)
l'équipe : Standen - Kirkup, Brown, Burkett - Peters, Moore - Sealey, Boyce, Hurst, Dear, Sissons
manager : Greenwood

l'équipe : Radenkovic - Wagner, Reich, Kohlars - Bena, Luttrop - Heiss, Küppers, Brunnenmeier, Grosser, Rebele
entraîneur : Merkel

Arbitre : M. Zsolt (Hongrie)
19 mai 1965 à Londres, Empire Stadium/Wembley; 97 974 spectateurs
MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : MASEK ET MARAZ (SPARTA PRAGUE) 6 BUTS

1965-1966

Borussia Dortmund **2-1** *apr. prol.; mi-temps (0-0)* **Liverpool**

buts : Held (61e), Yeats (107e c.s.c.)
l'équipe : Tilkowski - Cyliax, Paul, Kurrat, Redder - Schmidt, Assauer - Libuda, Held, Sturm, Emmerich
entraîneur : Multhaup

but : Hunt (68e)
l'équipe : Lawrence - Lawler, Milne, Yeats, Byrne - Stevenson, Tommy Smith - Callaghan, Hunt, St John, Thompson
manager : Shankly

Arbitre : M. Schwinte (France)
5 mai 1966 à Glasgow, Hampden Park; 41 657 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : EMMERICH (BORUSSIA DORTMUND) 14 BUTS

1966-1967

Bayern Munich **1-0** *apr. prol.; mi-temps (0-0)* **Glasgow Rangers**

but : Roth (109e)
l'équipe : Maier - Nowak, Beckenbauer, Olk, Kupferschmidt - Roth, Koulmann - Nafziger, Ohlhauser, Gerd Müller, Brenninger
entraîneur : Cajkovski

l'équipe : Martin - Johansen, Jardine, McKinnon, Provan - Alex Smith, Greig - Henderson, Hynd, David Smith, William Johnston
manager : Symon

Arbitre : M. Lo Bello (Italie)
31 mai 1967 à Nuremberg, Stadion am Dutzendteich; 69 480 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : CLAESSEN (STANDARD LIÈGE) 10 BUTS

Finales de la Coupe des coupes



1967-1968

Milan AC — **2-0** *mi-temps (2-0)* — **Hambourg SV**

buts : Hamrin (3^{e}, 19^{e})

l'équipe : Cudicini - Anquilletti, Rosato, Trapattoni, Schnellinger - Lodetti, Rivera, Scala - Hamrin, Sormani, Prati

entraîneur : Rocco

l'équipe : Özcan - Sandmann, Willi Schulz, Dieckemann, Kurbjuhn - Krämer, Horst - Bernd Dörfel, Seeler, Hönig, Gert Dörfel

entraîneur : Koch

Arbitre : M. Ortiz de Mendibil (Espagne)
23 mai 1968 à Rotterdam, Stade De Kuip; 53 276 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : SEELER (HAMBOURG SV) 8 BUTS

1968-1969

Slovan Bratislava — **3-2** *mi-temps (3-1)* — **FC Barcelone**

buts : Cvetler (1re), Hrivnak (29^{e}), Jan Capkovic (42^{e})

l'équipe : Vencel - Fillo, Hrivnak, Horvath, Jan Zlocha - Cvetler, Jozef Capkovic, Hrdlicka, Jokl - Moder (Hatar, 67^{e}), Jan Capkovic

entraîneur : Vican

buts : Zaldua (15^{e}), Rexach (51^{e})

l'équipe : Sadurni - Franch (Pereda, 11^{e}), Rife, Olivella, Eladio - Zabalza, Pellicer, Castro (Mendoça, 46^{e}), Fusté - Zaldua, Rexach

entraîneur : Artigas

Arbitre : M. Van Ravens (Hollande)
21 mai 1969 à Bâle, Sankt Jakob-Stadion; 19 478 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : RÜHL (FC COLOGNE) 6 BUTS

1969-1970

Manchester City — **2-1** *mi-temps (2-0),* — **Gornik Zabrze**

buts : Young (12^{e}), Lee (43^{e} s.p.)

l'équipe : Corrigan - Book, Booth, Heslop, Pardoe - Doyle (Bowyer, 23^{e}), Oakes, Towers - Bell, Lee, Young

manager : Mercer

but : Oslizlo (68^{e})

l'équipe : Kostka - Gorgon, Oslizlo, Florenski (Kuchta, 85^{e}), Latocha - Olek, Szoltysik, Wilczek (Skowronek, 75^{e}) - Banas, Lubanski, Szarynski

entraîneur : Matyas

Arbitre : M. Schiller (Autriche)
29 avril 1970 à Vienne, Praterstadion; 7 968 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : LUBANSKI (GORNIK ZABRZE) 7 BUTS

1970-1971

Chelsea — **1-1** *apr. prol.; mi-temps (0-0)* — **Real Madrid**

but : Osgood (56^{e})

l'équipe : Bonetti - Boyle, Dempsey, Hollins (Mulligan, 91^{e}), Harris - Weller, Cooke, Webb - Hudson, Osgood (Baldwin, 86^{e}), Houseman

manager : Sexton

but : Zoco (90^{e})

l'équipe : Borja - José Luis, Benito, Zoco, Zunzunegui - Pirri, Velazquez, Perez (Fleitas, 65^{e}) - Amancio, Grosso, Gento (Grande, 70^{e})

entraîneur : Munoz

Arbitre : M. Scheurer (Suisse)
19 mai 1971 à Athènes, stade Karaiskaki; 42 000 spectateurs

Finale rejouée

Chelsea — **2-1** *mi-temps (2-0)* — **Real Madrid**

buts : Dempsey (31^{e}), Osgood (39^{e})

l'équipe : Bonetti - Boyle, Dempsey, Cooke, Harris - Weller, Baldwin, Webb - Hudson, Osgood (Smethurst, 73^{e}), Houseman

manager : Sexton

but : Fleitas (75^{e})

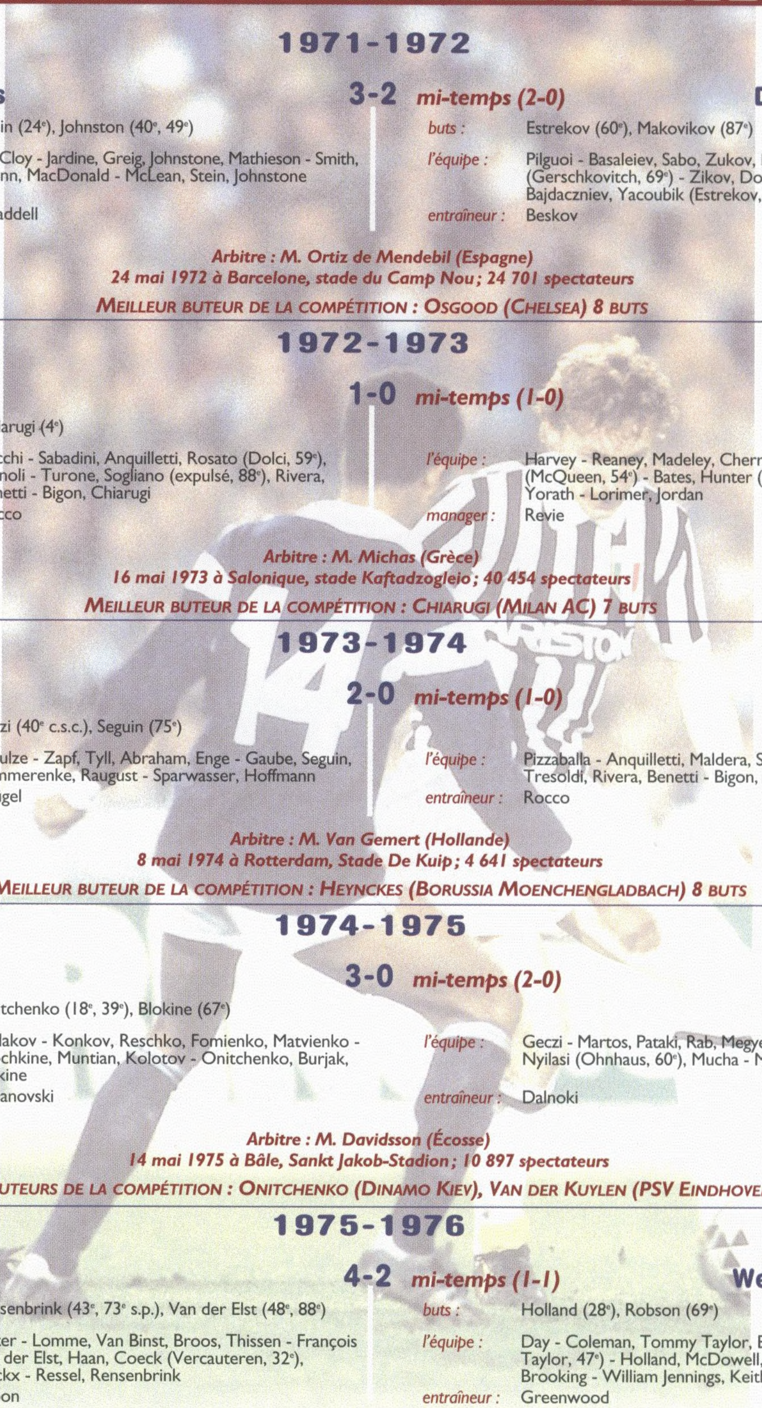
l'équipe : Borja - José Luis, Benito, Zoco, Zunzunegui - Pirri, Velazquez (Gento, 75^{e}), Fleitas - Amancio, Grosso, Bueno (Grande, 60^{e})

entraîneur : Munoz

Arbitre : M. Buchelli (Suisse)
21 mai 1971 à Athènes, stade Karaiskaki; 19 917 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : LUBANSKI (GORNIK ZABRZE) 8 BUTS

Finales de la Coupe des coupes



1971-1972

Glasgow Rangers **3-2** *mi-temps (2-0)* **Dinamo Moscou**

buts : Stein (24e), Johnston (40e, 49e)

l'équipe : McCloy - Jardine, Greig, Johnstone, Mathieson - Smith, Conn, MacDonald - McLean, Stein, Johnstone

manager : Waddell

buts : Estrekov (60e), Makovikov (87e)

l'équipe : Pilguoi - Basaleiev, Sabo, Zukov, Dolbonosov (Gerschkovitch, 69e) - Zikov, Dolmatov, Makovikov - Bajdaczniev, Yacoubik (Estrekov, 56e), Jevruzichin

entraîneur : Beskov

Arbitre : M. Ortiz de Mendebil (Espagne)
24 mai 1972 à Barcelone, stade du Camp Nou ; 24 701 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : OSGOOD (CHELSEA) 8 BUTS

1972-1973

Milan AC **1-0** *mi-temps (1-0)* **Leeds United**

but : Chiarugi (4e)

l'équipe : Vecchi - Sabadini, Anquilletti, Rosato (Dolci, 59e), Zignoli - Turone, Sogliano (expulsé, 88e), Rivera, Benetti - Bigon, Chiarugi

entraîneur : Rocco

l'équipe : Harvey - Reaney, Madeley, Cherry, Frank Gray (McQueen, 54e) - Bates, Hunter (expulsé, 88e), Mick Jones, Yorath - Lorimer, Jordan

manager : Revie

Arbitre : M. Michas (Grèce)
16 mai 1973 à Salonique, stade Kaftadzogleio ; 40 454 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : CHIARUGI (MILAN AC) 7 BUTS

1973-1974

Magdebourg FC **2-0** *mi-temps (1-0)* **Milan AC**

buts : Lanzi (40e c.s.c.), Seguin (75e)

l'équipe : Schulze - Zapf, Tyll, Abraham, Enge - Gaube, Seguin, Pommerenke, Raugust - Sparwasser, Hoffmann

entraîneur : Krügel

l'équipe : Pizzaballa - Anquilletti, Maldera, Schnellinger, Lanzi - Sabadini, Tresoldi, Rivera, Benetti - Bigon, Bergamaschi (Turini, 60e)

entraîneur : Rocco

Arbitre : M. Van Gemert (Hollande)
8 mai 1974 à Rotterdam, Stade De Kuip ; 4 641 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : HEYNCKES (BORUSSIA MOENCHENGLADBACH) 8 BUTS

1974-1975

Dinamo Kiev **3-0** *mi-temps (2-0)* **Ferencvaros**

buts : Onitchenko (18e, 39e), Blokine (67e)

l'équipe : Rudakov - Konkov, Reschko, Fomienko, Matvienko - Trochkine, Muntian, Kolotov - Onitchenko, Burjak, Blokine

entraîneur : Lobanovski

l'équipe : Geczi - Martos, Pataki, Rab, Megyesi - Juhasz, Szabo, Nyilasi (Ohnhaus, 60e), Mucha - Mate, Magyar

entraîneur : Dalnoki

Arbitre : M. Davidsson (Écosse)
14 mai 1975 à Bâle, Sankt Jakob-Stadion ; 10 897 spectateurs

MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : ONITCHENKO (DINAMO KIEV), VAN DER KUYLEN (PSV EINDHOVEN) 7 BUTS

1975-1976

Anderlecht **4-2** *mi-temps (1-1)* **West Ham United**

buts : Rensenbrink (43e, 73e s.p.), Van der Elst (48e, 88e)

l'équipe : Ruiter - Lomme, Van Binst, Broos, Thissen - François Van der Elst, Haan, Coeck (Vercauteren, 32e), Dockx - Ressel, Rensenbrink

entraîneur : Croon

buts : Holland (28e), Robson (69e)

l'équipe : Day - Coleman, Tommy Taylor, Bonds, Lampard (Allan Taylor, 47e) - Holland, McDowell, Paddon, Brooking - William Jennings, Keith Robson

entraîneur : Greenwood

Arbitre : M. Wurtz (France)
5 mai 1976 à Bruxelles, Stade du Heysel ; 51 296 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : RENSENBRINK (ANDERLECHT) 8 BUTS

Finales de la Coupe des coupes

1976-1977

Hambourg SV **2-0** *mi-temps (0-0)* **Anderlecht**

buts : Volkert (80e s.p.), Magath (90e)

l'équipe : Kargus - Kaltz, Nogly, Hidien, Memering - Ripp, Keller, Magath - Steffenhagen, Reimann, Volkert

entraîneur : Klötzer

l'équipe : Ruiter - Van Binst, Broos, Van den Daele, Thissen - François Van der Elst, Haan, Coeck, Dockx (Van Poucke, 81e) - Ressel, Rensenbrink

entraîneur : Goethals

Arbitre : M. Partridge (Angleterre)
11 mai 1977 à Amsterdam, stade Olympique ; 58 000 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : MILANOV (LEVSKI SOFIA) 13 BUTS

1977-1978

Anderlecht **4-0** *mi-temps (3-0)* **Austria Vienne**

buts : Rensenbrink (13e, 44e), Van Binst (45e, 82e)

l'équipe : De Bree - Van Binst, Dusbaba, Broos, Thissen - François Van der Elst, Haan, Coeck, Vercauteren (Dockx, 87e) - Nielsen, Rensenbrink

entraîneur : Goethals

l'équipe : Baumgartner - Robert Sara, Josef Sara, Obermayer, Baumeister - Daxbacher (Martinez, 60e), Prohaska, Gasselich, Morales (Dragan, 74e) - Parits, Pirkner

entraîneur : Stessl

Arbitre : M. Aldinger (RFA)
3 mai 1978 à Paris, Parc des Princes ; 48 679 spectateurs
MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : GRITTER (TWENTE ENSCHEDE), KELLER (HAMBOURG SV), FRANÇOIS VAN DER ELST (ANDERLECHT) 6 BUTS

1978-1979

FC Barcelone **4-3** *apr. prol. ; (2-2)* **Fortuna Dusseldorf**

buts : J. Sanchez (5e), Asensi (34e), Rexach (103e), Krankl (111e)

l'équipe : Artola - Zuviria, Migueli, Costas (Francisco Martinez, 66e), Albaladejo (De La Cruz, 57e) - José Sanchez, Neeskens, Asensi - Rexach, Krankl, Carrasco

entraîneur : Rifé

buts : Thomas Allofs (8e), Seel (41e, 114e)

l'équipe : Daniel - Brei (Weikl, 24e), Zewe, Gerd Zimmermann (Lund, 84e), Balte - Köhnen, Schmitz, Thomas Allofs - Bommer, Klaus Allofs, Seel

entraîneur : Tippenhauer

Arbitre : M. Palotai (Hongrie)
16 mai 1979 à Bâle, Sankt Jakob-Stadion ; 58 500 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : ALTOBELLI (INTER MILAN) 6 BUTS

1979-1980

Valence CF **5 tirs au but à 4** *apr. prol. (0-0)* **Arsenal**

tirs au but : Kempes (m), Brady (m), Solsona (r), Stapleton (r), Pablo (r), Sunderland (r), Castellanos (r), Talbot (r), Bonhof (r), Hollins (r), Arias (r), Rix (m)

l'équipe : Carlos Pereira - Carrete, Manuel Pereira, Penella, Tendillo -Solsona, Saura, Bonhof - Kempes, Subirats (Castellano, 112e), Pablo

entraîneur : Di Stefano

l'équipe : Jennings - Rice, Nelson, Talbot, O'Leary - Young, Brady, Sunderland - Stapleton, Price (Hollins, 105e), Rix

manager : Neil

Arbitre : M. Christov (Tchécoslovaquie)
14 mai 1980 à Bruxelles, stade du Heysel ; 40 000 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : KEMPES (VALENCE CF) 9 BUTS

1980-1981

Dinamo Tbilissi **2-1** *mi-temps (0-0)* **Carl Zeiss Iena**

buts : Gutsaiev (67e), Darasselia (87e)

l'équipe : Gabelia - Kostava, Chivadze, Chisanichvili, Sulakvelidze - Tavadze, Darasselia, Kipiani, Svanadze (Kakilashvili, 67e) - Gutsaiev, Chengelia

entraîneur : Achalkaczi

but : Hoppe (63e)

l'équipe : Grapenthin - Brauer, Schnuphase, Kurbjuweit, Schilling - Hoppe (Övermann, 88e), Krause, Lindemann - Bielau (Töpfer, 76e), Raab, Vogel

entraîneur : Mayer

Arbitre : M. Lattanzi (Italie)
13 mai 1981 à Dusseldorf, Rheinstadion ; 4 750 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : CROSS (WEST HAM UNITED) 6 BUTS

Finales de la Coupe des coupes

1981-1982

FC Barcelone 2-1 Standard Liège *mi-temps (1-1)*

FC Barcelone
buts : Simonsen (45e), Quini (62e)
l'équipe : Urruticoechea - Gerardo, Alexanko, Migueli, Manolo - José Sanchez, Esteban, Moratalla - Simonsen, Quini, Carrasco
entraîneur : Lattek

Standard Liège
but : Vandersmissen (6e)
l'équipe : Preud'homme - Gerets, Meeuws (expulsé, 89e), Poel, Plessers - Daerden, Vandersmissen, Haan, Botteron - Tahamata, Wendt
entraîneur : Goethals

Arbitre : M. Eschweiler (RFA)
12 mai 1982 à Barcelone, stade du Camp Nou ; 110 000 spectateurs

MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : CHENGELIA (DINAMO TBILISSI), VOORDECKERS (STANDARD LIÈGE) 6 BUTS

1982-1983

Aberdeen 2-1 Real Madrid *apr. prol. mi-temps (1-1)*

Aberdeen
buts : Black (7e), Hewitt (112e)
l'équipe : Leighton - Rougvie, McLeish, Miller, McMaster - Cooper, Strachan, Simpson - McGhee, Black (Hewitt, 87e), Weir
manager : Ferguson

Real Madrid
but : Juanito (14e s.p.)
l'équipe : Agustin - Juan José, Metgod, Bonet, Camacho (San José, 91e) - Stielike, Gallego, Angel - Juanito, Santillana, Isidro (Salguero, 103e)
entraîneur : Di Stefano

Arbitre : M. Menegali (Italie)
11 mai 1983 à Göteborg, Nya Ullevi ; 17 804 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : SANTILLANA (REAL MADRID) 8 BUTS

1983-1984

Juventus Turin 2-1 FC Porto *mi-temps (2-1)*

Juventus Turin
buts : Vignola (13e), Boniek (41e)
l'équipe : Tacconi - Gentile, Brio, Scirea, Cabrini - Bonini, Tardelli, Platini, Vignola (Caricola, 89e) - Rossi, Boniek
entraîneur : Trapattoni

FC Porto
but : Sousa (29e)
l'équipe : Ze Beto - Joao Pinto, Eurico, Eduardo Luis (Joao Costa, 82e), Lima Pereira - Jaime Pacheco, Jaime Magalhaes (Walsh, 65e), Sousa, Frasco - Fernando Gomes, Vermelinho
entraîneur : Pedroto

Arbitre : M. Prokop (RDA)
16 mai 1984 à Bâle, Sankt Jakob-Stadion ; 55 000 spectateurs

MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : GRACZEV (CHAKTIOR DONETSK), MCGHEE (ABERDEEN), MOROZOV (CHAKTIOR DONETSK) 5 BUTS

1984-1985

Everton 3-1 Rapid Vienne *mi-temps (0-0)*

Everton
buts : Andy Gray (58e), Trevor Steven (72e), Sheedy (85e)
l'équipe : Southall - Gary Stevens, Ratcliffe, Mountfield, Van den Hauwe - Trevor Steven, Reid, Bracewell, Sheedy - Andy Gray, Sharp
manager : Kendall

Rapid Vienne
but : Krankl (84e)
l'équipe : Koncilia - Lainer, Weber, Garger, Brauneder - Hrstic, Kienast, Kranjcar, Weinhofer (Panenka, 67e) - Pacult (Gröss, 60e), Krankl
entraîneur : Baric

Arbitre : M. Casarin (Italie)
15 mai 1985 à Rotterdam, stade De Kuip ; 38 500 spectateurs

MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : GAZZAIEV (DINAMO MOSCOU), ANDY GRAY (EVERTON), PANENKA (RAPID VIENNE) 5 BUTS

1985-1986

Dinamo Kiev 3-0 Atletico Madrid *mi-temps (1-0)*

Dinamo Kiev
buts : Zavarov (4e), Blokhine (85e), Yevtuchenko (87e)
l'équipe : Chanov - Bessonov, Baltacha (Bal, 38e), Kusnetzov, Demianenko - Yaremchuk, Yacovenko, Zavarov (Yevtuchenko, 70e), Rats - Belanov, Blokhine
entraîneur : Lobanovski

Atletico Madrid
l'équipe : Fillol - Tomas, Arteche, Ruiz, Clemente - Julio Prieto, Landaburu (Quique Setien, 61e), Marina, E.R. Quique - Da Silva, Cabrera
entraîneur : Luis Aragones

Arbitre : M. Wöhrer (Autriche)
2 mai 1986 à Lyon, stade Gerland ; 39 300 spectateurs

MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : BELANOV, BLOKHINE ET ZAVAROV (DINAMO KIEV), LIPPMANN (DINAMO DRESDE) 5 BUTS

Finales de la Coupe des coupes



1986-1987

Ajax Amsterdam 1-0 *mi-temps (1-0)* **Lokomotiv Leipzig**

but : Van Basten (21e)

l'équipe : Menzo - Silooy, Verlaat, Rijkaard, Boeve - Winter, Wouters, Arnold Mühren (Scholten, 83e), Robert Witschge (Bergkamp, 66e) - Van't Schip, Van Basten

entraîneur : Cruyff

l'équipe : René Müller - Kreer, Baum, Lindner, Zötzsche - Bredow, Scholz, Liebers (Kühn, 76e), Edmond (Leitzke, 55e) - Richter, Marschall

entraîneur : Thomale

Arbitre : M. Agnolin (Italie)
13 mai 1987 à Athènes, stade Olympique ; 35 017 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : JOHNNY BOSMAN (AJAX AMSTERDAM) 8 BUTS

1987-1988

FC Malines 1-0 *mi-temps (0-0)* **Ajax Amsterdam**

buts : Den Boer (53e)

l'équipe : Preud'homme - Hofkens (Theunis, 73e), Clijsters, Rutjes, Deferm - Sanders, De Wilde (Demesmaeker, 60e), Erwin Koeman, Emmers - Den Boer, Ohana

entraîneur : De Mos

l'équipe : Menzo - Blind, Peter Larsson, Wouters, Verlaat (Meijer, 73e) - Winter, Scholten, Arnold Mühren - Van't Schip (Bergkamp, 57e), Johnny Bosman, Robert Witschge

entraîneur : Hulshoff

Arbitre : M. Pauly (RFA)
11 mai 1988 à Strasbourg, stade de la Meinau ; 39 446 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : CASCAVEL (SPORTING LISBONNE) 6 BUTS

1988-1989

FC Barcelone 2-0 *mi-temps (1-0)* **Sampdoria Gênes**

buts : Julio Salinas (4e), Lopez Rekarte (80e)

l'équipe : Zubizarreta - Luis Milla (Soler, 61e), Aloisio, Alexanko, Urbano - Amor, Eusebio, Roberto - Lineker, Julio Salinas, Beguiristain (Lopez Rekarte, 74e)

entraîneur : Cruyff

l'équipe : Pagliuca - Mannini (Stefano Pellegrini, 27e), Pari, Luca Pellegrini (Bonomi, 54e), Salsano - Lanna, Victor, Cerezo, Dossena - Vialli, Mancini

entraîneur : Boskov

Arbitre : M. Courtney (Angleterre)
10 mai 1989 à Berne, Wankdorf-Stadion ; 62 000 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : STOÏCHKOV (CSKA SOFIA) 7 BUTS

1989-1990

Sampdoria Gênes 2-0 *apr. prol. ; mi-temps (0-0)* **Anderlecht**

buts : Vialli (105e, 108e)

l'équipe : Pagliuca - Mannini, Luca Pellegrini, Vierchowod, Carboni - Invernizzi (Lombardo, 55e), Pari, Katanec (Salsano, 92e), Dossena - Vialli, Mancini

entraîneur : Boskov

l'équipe : De Wilde - Grun, Keshi, Marchoul, Kooiman - Musonda, Gudjohnsen, Jankovic (Oliveira, 116e), Vervoort - Degryse (Nilis, 104e), Vanderlinden

entraîneur : De Mos

Arbitre : M. Galler (Suisse)
9 mai 1990 à Göteborg, Nya Ullevi ; 20 103 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : VIALLI (SAMPDORIA GÊNES) 7 BUTS

1990-1991

Manchester United 2-1 *mi-temps (0-0)* **FC Barcelone**

buts : Hughes (68e, 75e)

l'équipe : Sealey - Irwin, Bruce, Pallister, Blackmore - Phelan, Robson, Ince, McClair - Hughes, Sharpe

manager : Ferguson

but : Ronald Koeman (79e)

l'équipe : Busquets - Nando (expulsé, 84e), Alexanko (Pinilla, 72e), Ronald Koeman, Ferrer - Eusebio, Bakero, Michael Laudrup, Goicoechea - Julio Salinas, Beguiristain

entraîneur : Cruyff

Arbitre : M. Karlsson (Suède)
15 mai 1991 à Rotterdam, stade De Kuip ; 48 000 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : ROBERTO BAGGIO (JUVENTUS TURIN) 8 BUTS

Finales de la Coupe des coupes



1991-1992

Werder Brême **2-0** *mi-temps (1-0)* **AS Monaco**

buts : Klaus Allofs (41e), Rufer (54e)

l'équipe : Rollmann - Bockenfeld, Borowka, Bratseth, Wolter (Schaaf, 34e) - Eilts, Votava, Bode, Neubarth (Kohn, 75e), Rufer, K. Allofs

entraîneur : Rehhagel

l'équipe : Ettori - Valéry (Djorkaeff, 62e), Petit, Mendy, Sonor - Gnako, Rui Barros, Dib, Gérald Passi - Fofana (Clément, 59e), Weah

entraîneur : Wenger

Arbitre : M. d'Elia (Italie); 6 mai 1992 à Lisbonne, Estadio da Luz; 15 000 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : LIPCSEI (FERENCVAROS) 6 BUTS

1992-1993

Parme AC **3-1** *mi-temps (2-1)* **Royal Antwerp FC**

buts : Minotti (10e), Melli (30e), Cuoghi (83e)

l'équipe : Ballotta - Bennarivo, Di Chiara, Minotti, Apolloni - Grun, Zoratto (Pin, 25e), Osio (Pizzi, 65e) - Cuoghi, Melli, Brolin

entraîneur : Scala

but : Severeyns (13e)

l'équipe : Stojanovic - Kiekens, Broeckaert, Taeymans, Smidts - Jakovljevic (Van Veirdeghem, 57e), Van Rethy, Severeyns, Segers (Moukrim, 85e) - Lehnhoff, Czerniatynski

entraîneur : Meeuws

Arbitre : M. Assenmacher (Allemagne); 12 mai 1993 à Londres, stade de Wembley; 37 393 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : CZERNIATYNSKI (ROYAL ANTWERP FC), PIATNICKI (SPARTAK MOSCOU), RUSH (LIVERPOOL) 5 BUTS

1993-1994

Arsenal **1-0** *mi-temps (1-0)* **Parme AC**

but : Smith (20e)

l'équipe : Seaman - Dixon, Bould, T. Adams, Winterburn - Davis, Morrow, Selley, Merson (McGoldrick, 87e) - Campbell, Smith

manager : Graham

l'équipe : Bucci - Benarrivo, Sensini, Minotti, Apolloni, Di Chiara - Brolin, Pin (Melli, 71e), Crippa - Zola, Asprilla

entraîneur : Scala

Arbitre : M. Krondl (République tchèque); 4 mai 1994 à Copenhague, Idraetspark; 33 765 spectateurs

MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : ANDONA (CSKA SOFIA), KIRSTEN (BAYER LEVERKUSEN) 5 BUTS

1994-1995

Real Saragosse **2-1** *apr. prol.; (0-0)* **Arsenal**

buts : Esnaider (68e), Nayim (119e)

l'équipe : Cedrun - Belsué, Solana, Caceres, Nayim - Aguado, Aragon, Higuera (Garcia Sanjuan, 68e) (Geli, 114e), Poyet - Pardeza, Esnaider

entraîneur : Victor Fernandez

but : Hartson (77e)

l'équipe : Seaman - Dixon, Winterburn (Morrow, 47e), Linighan, Adams - Keown (Hillier, 46e), Hartson, Schwarz, Parlour - Wright, Merson

manager : Graham

Arbitre : M. Ceccarini (Italie); 10 mai 1995 à Paris, Parc des Princes; 42 242 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : WRIGHT (ARSENAL) 9 BUTS

1995-1996

Paris SG **1-0** *mi-temps (1-0)* **Rapid Vienne**

but : Ngotty (29e)

l'équipe : Lama - Alain Roche, Le Guen, Ngotty - Laurent Fournier (Llacer, 77e), Bravo, Guérin, Colleter - Loko, Rai (Dely Valdes, 11e), Youri Djorkaeff

entraîneur : Luis Fernandez

l'équipe : Konsel - Schöttel, Trifon Ivanov, Hatz - Heraf, Kühbauer, Stöger, Guggi, Marasek - Stumpf (Barisic, 46e), Jancker

entraîneur : Dokupil

Arbitre : M. Pairetto (Italie) : 8 mai 1996 à Bruxelles, stade du Roi-Baudouin; 37 500 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : JANCKER (RAPID VIENNE) 6 BUTS

1996-1997

FC Barcelone **1-0** *mi-temps (1-0)* **Paris SG**

but : Ronaldo (36e s.p.)

l'équipe : Vitor Baia - Ferrer, Abelardo, Fernando Couto, Sergi - Guardiola, Popescu (Amor, 46e), Figo, De La Pena (Stoïchkov, 84e) - Luis Enrique (Pizzi, 88e), Ronaldo

entraîneur : Robson

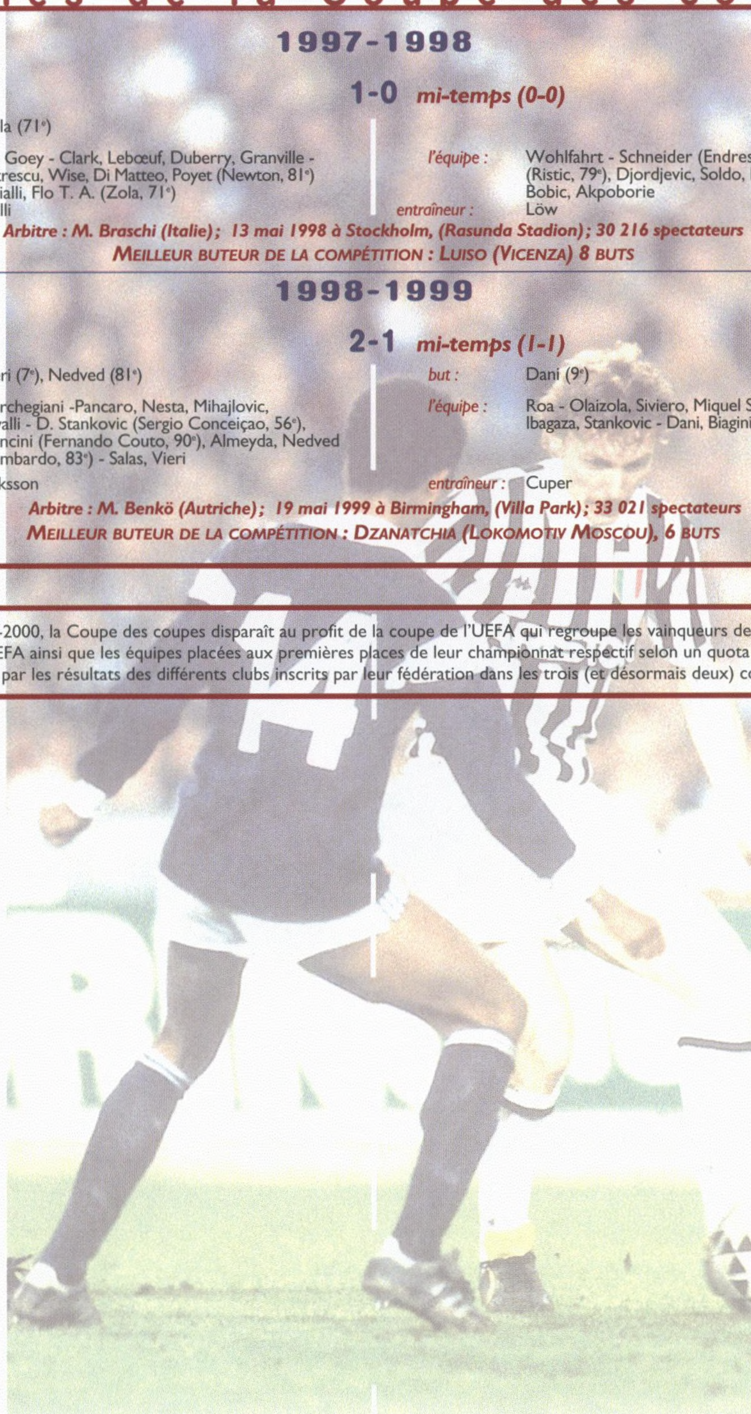
l'équipe : Lama - L. Fournier (Algérino, 57e), Ngotty, Le Guen, Domi - J. Leroy, Guérin (Dely Valdes, 68e), Rai, Cauet - Loko (Pouget, 77e), Leonardo

entraîneur : Ricardo

Arbitre : M. Merk (Allemagne); 14 mai 1997 à Rotterdam, Feyenoordstadion; 45 000 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : FOWLER (LIVERPOOL) 7 BUTS

Finales de la Coupe des coupes



1997-1998

Chelsea **1-0** *mi-temps (0-0)* **VFB Stuttgart**

buts : Zola (71e)

l'équipe : De Goey - Clark, Lebœuf, Duberry, Granville - Petrescu, Wise, Di Matteo, Poyet (Newton, 81e) - Vialli, Flo T. A. (Zola, 71e)

entraîneur : Vialli

l'équipe : Wohlfahrt - Schneider (Endress, 55e), Yakin, Berthold - Haber (Ristic, 79e), Djordjevic, Soldo, Poschner, Hagner - Balakov, Bobic, Akpoborie

entraîneur : Löw

Arbitre : M. Braschi (Italie) ; 13 mai 1998 à Stockholm, (Rasunda Stadion) ; 30 216 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : LUISO (VICENZA) 8 BUTS

1998-1999

Lazio Rome **2-1** *mi-temps (1-1)* **Real Majorque**

buts : Vieri (7e), Nedved (81e)

l'équipe : Marchegiani -Pancaro, Nesta, Mihajlovic, Favalli - D. Stankovic (Sergio Conceiçao, 56e), Mancini (Fernando Couto, 90e), Almeyda, Nedved (Lambardo, 83e) - Salas, Vieri

entraîneur : Eriksson

but : Dani (9e)

l'équipe : Roa - Olaizola, Siviero, Miquel Soler - Lauren, Engonga, Ibagaza, Stankovic - Dani, Biagini (Paunovic, 72e)

entraîneur : Cuper

Arbitre : M. Benkö (Autriche) ; 19 mai 1999 à Birmingham, (Villa Park) ; 33 021 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : DZANATCHIA (LOKOMOTIV MOSCOU), 6 BUTS

À partir de la saison 1999-2000, la Coupe des coupes disparaît au profit de la coupe de l'UEFA qui regroupe les vainqueurs des coupes des différentes fédérations inscrites à l'UEFA ainsi que les équipes placées aux premières places de leur championnat respectif selon un quota attribué par l'UEFA à chaque pays et déterminé par les résultats des différents clubs inscrits par leur fédération dans les trois (et désormais deux) compétitions européennes.



L'Ukrainien Chevtchenko, meilleur buteur du calcio : saison 1999-2000 (Milan AC).

Finales de la Coupe des Villes de Foire*



1955-1958
FC Barcelone

Sélection de Londres **2-2** *mi-temps (1-2)* **FC Barcelone**

buts : Greaves (5e), Langley (83e) — *buts :* Tejada (4e), Eulogio Martinez (43e)

5 mars 1958 à Londres, Stamford Bridge ; 45 000 spectateurs

FC Barcelone **6-0** *mi-temps (3-0)* **Sélection de Londres**

buts : Suarez (6e, 8e), Eulogio Martinez (44e), Evaristo (54e, 81e), Verges (67e)

1er mai 1958 à Barcelone, Camp Nou ; 62 000 spectateurs

1958-1960
FC Barcelone

Birmingham City **0-0** **FC Barcelone**

29 mars 1960 à Birmingham, Saint-Andrews ; 40 000 spectateurs

FC Barcelone **4-1** *mi-temps (2-0)* **Birmingham City**

buts : Eulogio Martinez (3e), Czibor (6e, 48e), Coll (78e) — *but :* Hooper (82e)

4 mai 1960, Camp Nou ; 70 000 spectateurs

1960-1961
AS Roma

Birmingham City **2-2** *mi-temps (0-1)* **AS Roma**

buts : Hellawell (78e), Orritt (85e) — *buts :* Manfredini (30e, 56e)

27 septembre 1961 à Birmingham, St. Andrews ; 21 000 spectateurs

AS Roma **2-0** *mi-temps (0-0)* **Birmingham City**

buts : Farmer (56e csc), Pestrin (90e)

11 octobre 1961 à Rome, Stade Olympique ; 60 000 spectateurs

1961-1962
Valence CF

Valence CF **6-2** *mi-temps (3-2)* **FC Barcelone**

buts : Yosu (14e, 42e), Guillot (35e, 54e, 67e), Nunez (74e) — *buts :* Kocsis (4e, 20e)

8 septembre 1962 à Valence, stade Luis Casanova ; 65 000 spectateurs

FC Barcelone **1-1** *mi-temps (0-0)* **Valence CF**

but : Kocsis (46e) — *but :* Guillot (87e)

12 septembre 1962 à Barcelone, Camp Nou ; 60 000 spectateurs

1962-1963
Valence CF

Dinamo Zagreb **1-2** *mi-temps (1-0)* **Valence CF**

but : Zambata (13e) — *buts :* Waldo (64e), Urtiaga (67e)

12 juin 1963 à Zagreb, Stade du Dinamo ; 40 000 spectateurs

Valence CF **2-0** *mi-temps (0-0)* **Dinamo Zagreb**

buts : Manio (68e), Nunez (78e)

26 juin 1963 à Valence, stade Luis Casanova ; 65 000 spectateurs

* La coupe de l'UEFA a repris à partir de la saison 1971-1972, la Coupe des villes de foire qui fut organisée de 1955 à 1971.

Finales de la Coupe des villes de foire



1963-1964*
Real Saragosse

Real Saragosse 2-1 *mi-temps (1-1)* **Valence CF**
buts : Villa (40e), Marcelino (83e) — *but :* Urtiaga (42e)
25 juin 1964 à Barcelone, Camp Nou ; 50 000 spectateurs

1964-1965*
Ferencvaros

Ferencvaros 1-0 *mi-temps (0-0)* **Juventus Turin**
but : Fenyvesi (74e)
23 juin 1965 à Turin, Stadio Comunale ; 25 000 spectateurs

1965-1966
FC Barcelone

FC Barcelone 0-1 *mi-temps (0-1)* **Real Saragosse**
but : Canario (30e)
14 septembre 1966 à Barcelone, Camp Nou ; 70 000 spectateurs

Real Saragosse 2-4 *(2-3), apr. prol. ; mi-temps (1-1)* **FC Barcelone**
buts : Marcelino (24e, 87e) — *buts :* Pujol (3e, 86e, 120e), Zaballa (89e)
21 septembre 1966 à Saragosse, stade de la Romareda ; 35 000 spectateurs

1966-1967
Dinamo Zagreb

Dinamo Zagreb 2-0 *mi-temps (1-0)* **Leeds United**
buts : Cercek (39e, 59e)
30 août 1967 à Zagreb, stade du Dinamo ; 40 000 spectateurs

Leeds United 0-0 **Dinamo Zagreb**
6 septembre 1967 à Leeds

1967-1968
Leeds United

Leeds United 1-0 *mi-temps (1-0)* **Ferencvaros**
buts : Jones (41e)
7 août 1968 à Leeds United, Elland Road ; 25 000 spectateurs

Ferencvaros 0-0 **Leeds United**
septembre 1968 à Budapest, Népstadion ; 76 000 spectateurs

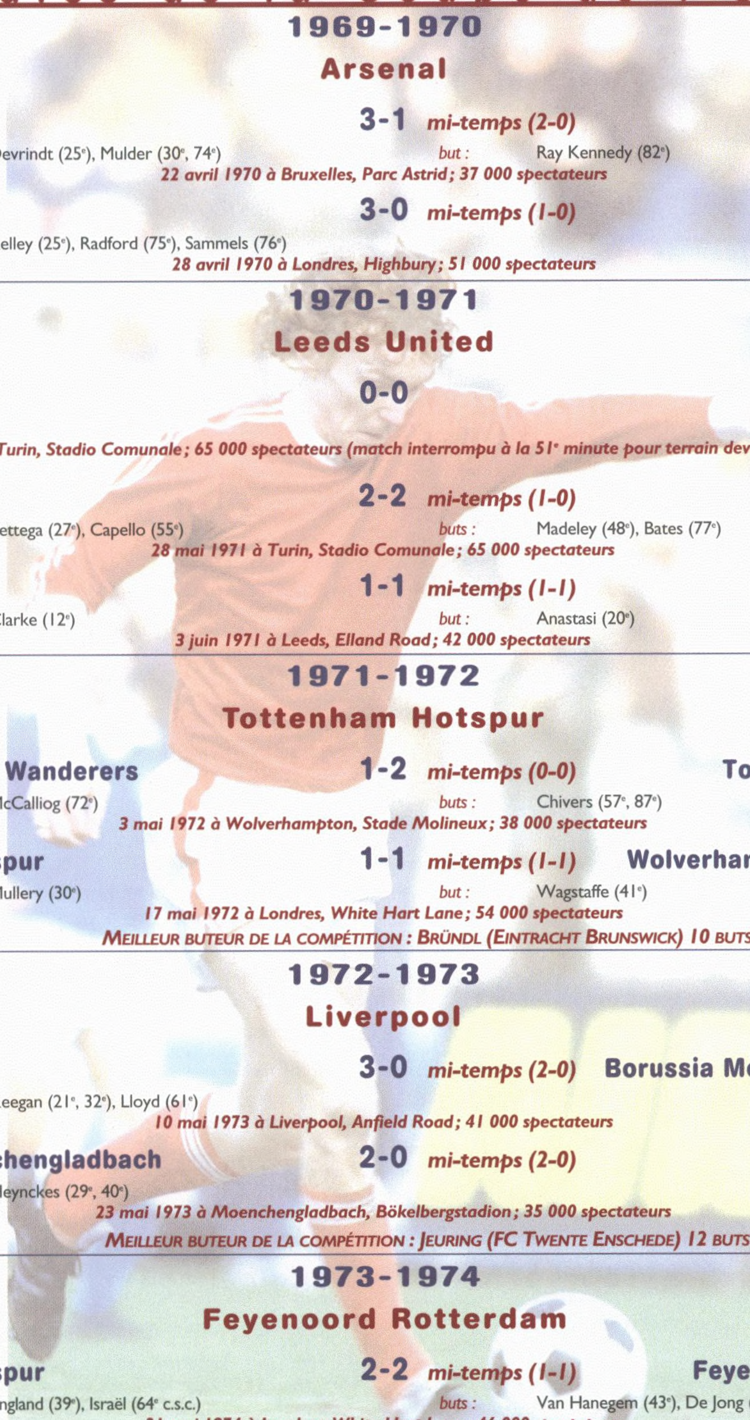
1968-1969
Newcastle United

Newcastle United 3-0 *mi-temps (0-0)* **Ujpest Dosza**
buts : Moncur (63e, 72e), Scott (83e)
29 mai 1969 à Newcastle, St. James' Park ; 60 000 spectateurs

Ujpest Dosza 2-3 *mi-temps (2-0)* **Newcastle United**
buts : Bene (31e), Gorocs (44e) — *buts :* Moncur (46e), Arentoft (50e), Foggon (74e)
11 juin 1969 à Budapest, Sosza Stadium ; 37 000 spectateurs

* À la différence des autres finales de cette compétition, durant les saisons 1963-64 et 1964-65, la finale s'est jouée sur un seul match.

Finales de la Coupe de l'UEFA



1969-1970
Arsenal

Anderlecht **3-1** *mi-temps (2-0)* **Arsenal**
buts : Devrindt (25ᵉ), Mulder (30ᵉ, 74ᵉ) — *but :* Ray Kennedy (82ᵉ)
22 avril 1970 à Bruxelles, Parc Astrid ; 37 000 spectateurs

Arsenal **3-0** *mi-temps (1-0)* **Anderlecht**
buts : Kelley (25ᵉ), Radford (75ᵉ), Sammels (76ᵉ)
28 avril 1970 à Londres, Highbury ; 51 000 spectateurs

1970-1971
Leeds United

Juventus Turin **0-0** **Leeds United**
26 mai 1971 à Turin, Stadio Comunale ; 65 000 spectateurs (match interrompu à la 51ᵉ minute pour terrain devenu impraticable)

Juventus Turin **2-2** *mi-temps (1-0)* **Leeds United**
buts : Bettega (27ᵉ), Capello (55ᵉ) — *buts :* Madeley (48ᵉ), Bates (77ᵉ)
28 mai 1971 à Turin, Stadio Comunale ; 65 000 spectateurs

Leeds United **1-1** *mi-temps (1-1)* **Juventus Turin**
but : Clarke (12ᵉ) — *but :* Anastasi (20ᵉ)
3 juin 1971 à Leeds, Elland Road ; 42 000 spectateurs

1971-1972
Tottenham Hotspur

Wolverhampton Wanderers **1-2** *mi-temps (0-0)* **Tottenham Hotspur**
but : McCalliog (72ᵉ) — *buts :* Chivers (57ᵉ, 87ᵉ)
3 mai 1972 à Wolverhampton, Stade Molineux ; 38 000 spectateurs

Tottenham Hotspur **1-1** *mi-temps (1-1)* **Wolverhampton Wanderers**
but : Mullery (30ᵉ) — *but :* Wagstaffe (41ᵉ)
17 mai 1972 à Londres, White Hart Lane ; 54 000 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : BRÜNDL (EINTRACHT BRUNSWICK) 10 BUTS

1972-1973
Liverpool

Liverpool **3-0** *mi-temps (2-0)* **Borussia Moenchengladbach**
buts : Keegan (21ᵉ, 32ᵉ), Lloyd (61ᵉ)
10 mai 1973 à Liverpool, Anfield Road ; 41 000 spectateurs

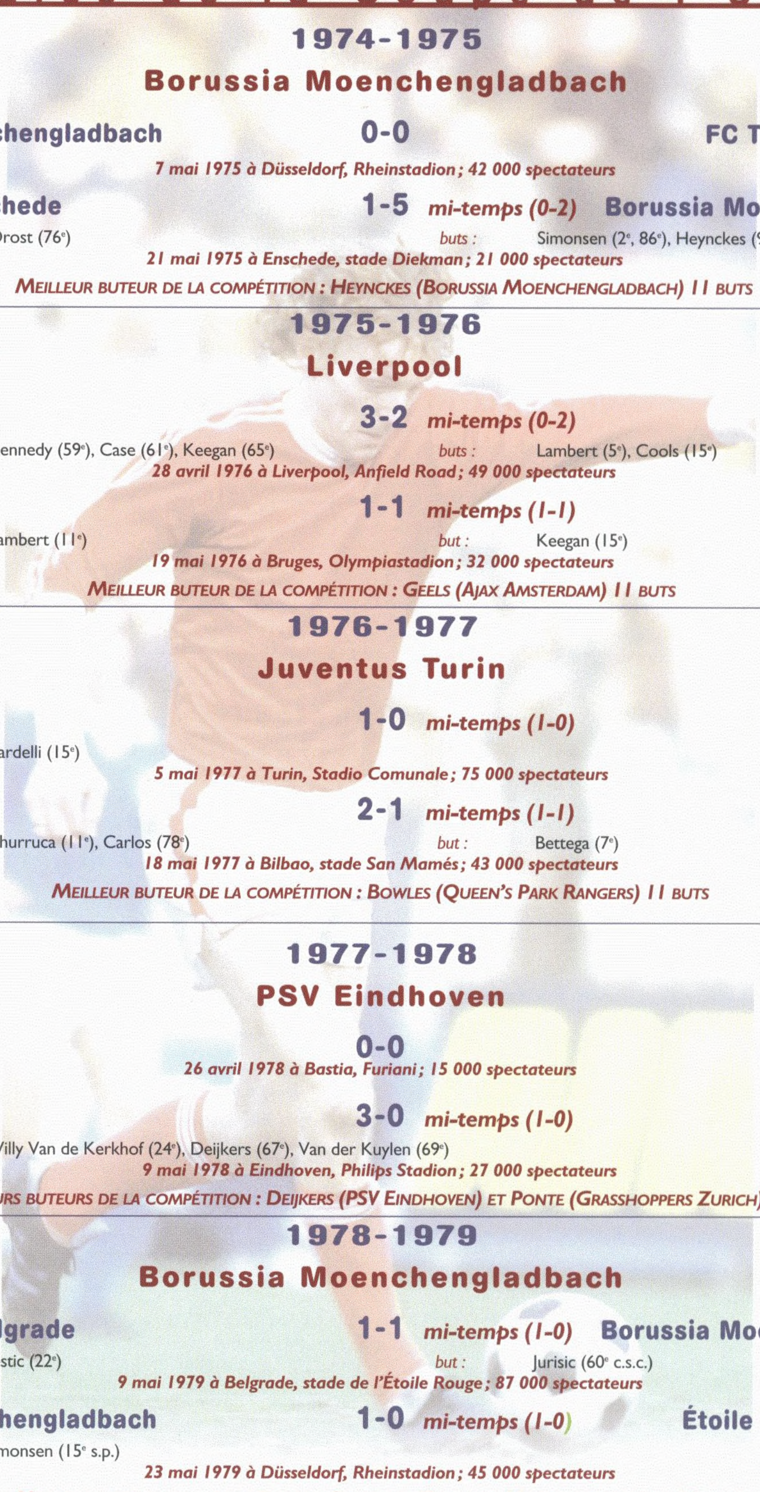
Borussia Moenchengladbach **2-0** *mi-temps (2-0)* **Liverpool**
buts : Heynckes (29ᵉ, 40ᵉ)
23 mai 1973 à Moenchengladbach, Bökelbergstadion ; 35 000 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : JEURING (FC TWENTE ENSCHEDE) 12 BUTS

1973-1974
Feyenoord Rotterdam

Tottenham Hotspur **2-2** *mi-temps (1-1)* **Feyenoord Rotterdam**
buts : England (39ᵉ), Israël (64ᵉ c.s.c.) — *buts :* Van Hanegem (43ᵉ), De Jong (85ᵉ)
21 mai 1974 à Londres, White Hart Lane ; 46 000 spectateurs

Feyenoord Rotterdam **2-0** *mi-temps (1-0)* **Tottenham Hotspur**
buts : Rijsbergen (43ᵉ), Ressel (84ᵉ)
29 mai 1974 à Rotterdam, Feyenoord Stadion ; 59 000 spectateurs
MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : SCHOENMAKER (FEYENOORD ROTTERDAM) 10 BUTS

Finales de la Coupe de l'UEFA



1974-1975

Borussia Moenchengladbach

Borussia Moenchengladbach 0-0 **FC Twente Enschede**

7 mai 1975 à Düsseldorf, Rheinstadion ; 42 000 spectateurs

FC Twente Enschede 1-5 *mi-temps (0-2)* **Borussia Moenchengladbach**

but : Drost (76e) — *buts :* Simonsen (2e, 86e), Heynckes (9e, 50e, 60e)

21 mai 1975 à Enschede, stade Diekman ; 21 000 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : HEYNCKES (BORUSSIA MOENCHENGLADBACH) 11 BUTS

1975-1976

Liverpool

Liverpool 3-2 *mi-temps (0-2)* **Club Bruges**

buts : Kennedy (59e), Case (61e), Keegan (65e) — *buts :* Lambert (5e), Cools (15e)

28 avril 1976 à Liverpool, Anfield Road ; 49 000 spectateurs

Club Bruges 1-1 *mi-temps (1-1)* **Liverpool**

but : Lambert (11e) — *but :* Keegan (15e)

19 mai 1976 à Bruges, Olympiastadion ; 32 000 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : GEELS (AJAX AMSTERDAM) 11 BUTS

1976-1977

Juventus Turin

Juventus Turin 1-0 *mi-temps (1-0)* **Athletic Bilbao**

but : Tardelli (15e)

5 mai 1977 à Turin, Stadio Comunale ; 75 000 spectateurs

Athletic Bilbao 2-1 *mi-temps (1-1)* **Juventus Turin**

buts : Churruca (11e), Carlos (78e) — *but :* Bettega (7e)

18 mai 1977 à Bilbao, stade San Mamés ; 43 000 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : BOWLES (QUEEN'S PARK RANGERS) 11 BUTS

1977-1978

PSV Eindhoven

SEC Bastia 0-0 **PSV Eindhoven**

26 avril 1978 à Bastia, Furiani ; 15 000 spectateurs

PSV Eindhoven 3-0 *mi-temps (1-0)* **SEC Bastia**

buts : Willy Van de Kerkhof (24e), Deijkers (67e), Van der Kuylen (69e)

9 mai 1978 à Eindhoven, Philips Stadion ; 27 000 spectateurs

MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : DEIJKERS (PSV EINDHOVEN) ET PONTE (GRASSHOPPERS ZURICH) 8 BUTS

1978-1979

Borussia Moenchengladbach

Étoile Rouge Belgrade 1-1 *mi-temps (1-0)* **Borussia Moenchengladbach**

but : Sestic (22e) — *but :* Jurisic (60e c.s.c.)

9 mai 1979 à Belgrade, stade de l'Étoile Rouge ; 87 000 spectateurs

Borussia Moenchengladbach 1-0 *mi-temps (1-0)* **Étoile Rouge Belgrade**

but : Simonsen (15e s.p.)

23 mai 1979 à Düsseldorf, Rheinstadion ; 45 000 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : SIMONSEN (BORUSSIA MOENCHENGLADBACH) 9 BUTS

Finales de la Coupe de l'UEFA



1979-1980
Eintracht Francfort

Borussia Moenchengladbach **3-2** *mi-temps (1-1)* **Eintracht Francfort**

buts : Kulik (44e, 88e), Matthaus (76e) — *buts :* Karger (37e), Hölzenbein (71e)

7 mai 1980 à Moenchengladbach, Bökelberg; 25 000 spectateurs

Eintracht Francfort **1-0** *mi-temps (0-0)* **Borussia Moenchengladbach**

but : Schaub (81e)

21 mai 1980 à Francfort, Waldstadion; 59 000 spectateurs

Meilleurs buteurs de la compétition : Dieter Hoeness (Bayern Munich), Nickel (Borussia Moenchengladbach) 7 buts

1980-1981
Ipswich Town

Ipswich Town **3-0** *mi-temps (1-0)* **AZ 67 Alkmaar**

buts : Wark (28e s.p), Thijssen (46e), Mariner (56e)

6 mai 1981 à Ipswich, Portman Road; 27 000 spectateurs

AZ 67 Alkmaar **4-2** *mi-temps (3-2)* **Ipswich Town**

buts : Welzl (9e), Metgold (27e), Tol (43e), Jonkers (73e) — *buts :* Thijssen (6e), Wark (35e)

20 mai 1981 à Amsterdam, stade Olympique; 25 000 spectateurs

Meilleur buteur de la compétition : Wark (Ipswich Town) 14 buts

1981-1982
IFK Göteborg

IFK Göteborg **1-0** *mi-temps (0-0)* **Hambourg SV**

but : Tord Holmgren (87e)

5 mai 1982 à Göteborg, stade Nya Ullevi; 25 000 spectateurs

Hambourg SV **0-3** *mi-temps (0-1)* **IFK Göteborg**

buts : Corneliusson (26e), Nilsson (61e), Fredriksson (63e s.p.)

21 mai 1980 à Francfort, Waldstadion; 59 000 spectateurs

Meilleur buteur de la compétition : Nilsson (IFK Göteborg) 9 buts

1982-1983
Anderlecht

Anderlecht **1-0** *mi-temps (1-0)* **Benfica Lisbonne**

but : Brylle (30e)

4 mai 1983 à Bruxelles, stade du Heysel; 55 000 spectateurs

Benfica Lisbonne **1-1** *mi-temps (1-1)* **Anderlecht**

but : Sheu (32e) — *but :* Lozano (38e)

18 mai 1983 à Lisbonne, Estadio da Luz; 80 000 spectateurs

Meilleurs buteurs de la compétition : Alain Giresse (Girondins de Bordeaux) et Vandenbergh (Anderlecht) 7 buts

Finales de la Coupe de l'UEFA



1983-1984
Tottenham Hotspur (vainqueur 4 tirs au but à 3)

Anderlecht **1-1** *mi-temps (0-0)* **Tottenham Hotspur**

but : Olsen (85e) — *but :* Miller (56e)

9 mai 1984 à Bruxelles, Parc Astrid ; 35 000 spectateurs

Tottenham Hotspur **1-1** *(1-1), apr. prol. ; mi-temps (0-0)* **Anderlecht**

but : Roberts (83e) — *but :* Czerniatynski (61e)

tirs au buts : Roberts (r), Olsen (m), Falco (r), Brylle (r), Stevens (r), Scifo (r), Archibald (r), Vercauteren (r), Thomas (m), Gudjohnsen (m)

23 mai 1984 à Londres, White Hart Line ; 46 000 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : NYILASI (AUSTRIA VIENNE) 9 BUTS

1984-1985
Real Madrid

Videoton **0-3** *mi-temps (0-1)* **Real Madrid**

buts : Michel (31e), Santillana (76e), Valdano (87e)

8 mai 1985 à Szekesfehérvar, stade Sostoi ; 30 000 spectateurs

Real Madrid **0-1** *mi-temps (0-0)* **Videoton**

but : Majer (86e)

22 mai 1985 à Madrid, stade Santiago Bernabeu ; 90 000 spectateurs

MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : BANNISTER (QUEEN'S PARK RANGERS), BAHTIC (ZELJCZNICAR SARAJEVO) 7 BUTS

1985-1986
Real Madrid

Real Madrid **5-1** *mi-temps (2-1)* **FC Cologne**

buts : Hugo Sanchez (37e), Gordillo (42e), Valdano (52e, 85e), Santillana (89e) — *but :* Klaus Allofs (29e)

30 avril 1986 à Madrid, stade Santiago Bernabeu ; 85 000 spectateurs

FC Cologne **2-0** *mi-temps (1-0)* **Real Madrid**

buts : Bein (22e), Geilenkirchen (72e)

6 mai 1986 à Berlin, Olympiastadion ; 15 000 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : KLAUS ALLOFS (FC COLOGNE) 9 BUTS

1986-1987
IFK Göteborg

IFK Göteborg **1-0** *mi-temps (1-0)* **Dundee United**

but : Pettersson (38e)

6 mai 1987 à Göteborg, stade Nya Ullevi ; 50 000 spectateurs

Dundee United **1-1** *mi-temps (0-1)* **IFK Göteborg**

but : Clark (59e) — *but :* Lennart Nilsson (23e)

20 mai 1987 à Dundee, Tannadice Park ; 21 000 spectateurs

MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION :
CASCAVEL (VITORIA GUIMARAES), HOUTMAN (GRONINGEN), KIEFT (TORINO), RANTANEN (IFK GÖTEBORG) 5 BUTS

Finales de la Coupe de l'UEFA

1987-1988

Bayer Leverkusen (vainqueur 3 tirs au but à 2)

Espanol Barcelone **3-0** *mi-temps (1-0)* **Bayer Leverkusen**

buts : Losada (44e, 57e), Soler (49e)

4 mai 1988 à Barcelone, Sarria ; 42 000 spectateurs

Bayer Leverkusen **3-0** *apr. prol. mi-temps (0-0)* **Espanol Barcelone**

buts : Tita (57e), Götz (63e), Cha Bum Kun (80e)

tirs au buts : Pichi Alonso (r), Falkenmayer (m), Job (r), Rolff (r), Urquiaga (m), Waas (r), Zuniga (m), Täuber (r), Losada (m)

18 mai 1988 à Leverkusen, Ulrich Haberland Stadion ; 22 000 spectateurs

Meilleurs buteurs de la compétition : Brylle (FC Bruges), Saravakos (Panathinaïkos) 6 buts

1988-1989

SSC Naples

SSC Naples **2-1** *mi-temps (0-1)* **VFB Stuttgart**

buts : Maradona (68e s.p.), Careca (87e) *but :* Gaudino (17e)

3 mai 1989 à Naples, stade San Paolo ; 85 000 spectateurs

VFB Stuttgart **3-3** *mi-temps (1-2)* **SSC Naples**

buts : Klinsmann (29e), De Napoli (68e c.s.c), Olaf Schmäler (90e) *buts :* Alemao (19e), Ferrara (40e), Careca (61e)

17 mai 1989 à Stuttgart, Neckarstadion ; 67 000 spectateurs

Meilleurs buteurs de la compétition : Careca (SSC Naples), Gutschow (Dinamo Dresde) 6 buts

1989-1990

Juventus Turin

Juventus Turin **3-1** *mi-temps (1-1)* **Fiorentina**

buts : Galia (3e), Casiraghi (61e), De Agostini (76e) *but :* Buso (11e)

2 mai 1990 à Turin, stadio Comunale ; 47 519 spectateurs

Fiorentina **0-0** **Juventus Turin**

16 mai 1990 à Avellino, stadio Partenio ; 30 999 spectateurs

Meilleurs buteurs de la compétition : Götz (FC Cologne), Riedle (Werder Brême) 6 buts

1990-1991

Inter Milan

Inter Milan **2-0** *mi-temps (0-0)* **AS Roma**

buts : Matthäus (55e s.p.), Berti (65e)

8 mai 1991 à Milan, stade Giuseppe Meazza ; 68 887 spectateurs

AS Roma **1-0** *mi-temps (0-0)* **Inter Milan**

but : Rizzitelli (80e)

22 mai 1991 à Rome, stade Olympique ; 70 901 spectateurs

Meilleur buteur de la compétition : Völler (AS Roma) 10 buts

1991-1992

Ajax Amsterdam

Torino **2-2** *mi-temps (0-1)* **Ajax Amsterdam**

buts : Casagrande (62e, 84e) *buts :* Jonk (14e), Pettersson (75e s.p.)

29 avril 1992 à Turin, stadio Delle Alpi ; 65 377 spectateurs

Ajax Amsterdam **0-0** **Torino**

13 mai 1992 à Amsterdam, stade Olympique ; 45 000 spectateurs

Meilleur buteur de la compétition : Saunders (Liverpool) 9 buts

Finales de la Coupe de l'UEFA



1992-1993
Juventus Turin

Borussia Dortmund **1-3** *mi-temps (1-2)* **Juventus Turin**
but : Michael Rummenigge (2e) — *buts :* Dino Baggio (26e), Roberto Baggio (31e, 74e)
5 mai 1993 à Dortmund, Westfalenstadion ; 37 000 spectateurs

Juventus Turin **3-0** *mi-temps (2-0)* **Borussia Dortmund**
buts : Dino Baggio (5e, 42e), Möller (64e)
19 mai 1993 à Turin, Stadio Delle Alpi ; 62 781 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : BATICLE (AUXERRE) 8 BUTS

1993-1994
Inter Milan

Austria Salzbourg **0-1** *mi-temps (0-1)* **Inter Milan**
but : Nicola Berti (35e)
26 avril 1994 à Vienne, Ernst Happel Stadion ; 50 000 spectateurs

Inter Milan **1-0** *mi-temps (0-0)* **Austria Salzbourg**
but : Jonk (62e)
11 mai 1994 à Milan, Stade Giuseppe Meazza ; 80 326 spectateurs

MEILLEURS BUTEURS DE LA COMPÉTITION : BERGKAMP (INTER MILAN), SCHMITT (KARLSRUHE) 8 BUTS

1994-1995
Parme AC

Parme AC **1-0** *mi-temps (1-0)* **Juventus Turin**
but : Dino Baggio (5e)
3 mai 1995 à Parme, Stade Ennio Tardini ; 22 062 spectateurs

Juventus Turin **1-1** *mi-temps (1-0)* **Parme AC**
but : Vialli (35e) — *but :* Dino Baggio (54e)
17 mai 1995 à Milan, Stade Giuseppe Meazza ; 80 754 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : KIRSTEN (BAYER LEVERKUSEN) 10 BUTS

1995-1996
Bayern Munich

Bayern Munich **2-0** *mi-temps (1-0)* **Girondins Bordeaux**
buts : Helmer (34e), Scholl (60e)
Mercredi 1er mai 1996 à Munich, Stade Olympique ; 63 000 spectateurs

Girondins Bordeaux **1-3** *mi-temps (0-0)* **Bayern Munich**
but : Dutuel (76e) — *buts :* Scholl (53e), Kostadinov (66e), Klinsmann (78e)
Mercredi 15 mai 1996 à Bordeaux, Parc Lescure ; 35 000 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : KLINSMANN (BAYERN MUNICH) 15 BUTS

1996-1997
Schalke 04 (vainqueur 4 tirs au but à 1)

Schalke 04 **1-0** *mi-temps (0-0)* **Inter Milan**
but : Wilmots (69e)
Mercredi 7 mai 1997 à Gelsenkirchen, Parkstadion ; 50 000 spectateurs

Inter Milan **1-0** *apr. prol. mi-temps (0-0)* **Schalke 04**
but : Zamorano (84e)
Tirs au but : Anderbrügge (r), Zamorano (m), Thon (r), Djorkaeff (m), Max (r), Winter (m), Wilmots (r)
Mercredi 21 mai 1997 à Milan, San Siro ; 84 000 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : GANZ (INTER MILAN) 8 BUTS

Finales de la Coupe de l'UEFA

1997-1998

Inter Milan

Inter Milan **3-0** *mi-temps (1-0)* **Lazio Rome**

buts : Zamorano (5e), Zaneti (60e), Ronaldo (71e)

6 mai 1998 à Paris, Parc des Princes; 45 000 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : GUIVARC'H (AUXERRE) 7 BUTS

1998-1999

Parme AC

Olympique Marseille **0-3** *mi-temps (0-0)* **Parme AC**

buts : Crespo (26e), Vanoli (36e), Chiesa (55e)

12 mai 1999 à Moscou, Stade Loujniki; 61 000 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : CHIESA (PARME AC) 8 BUTS

1999-2000

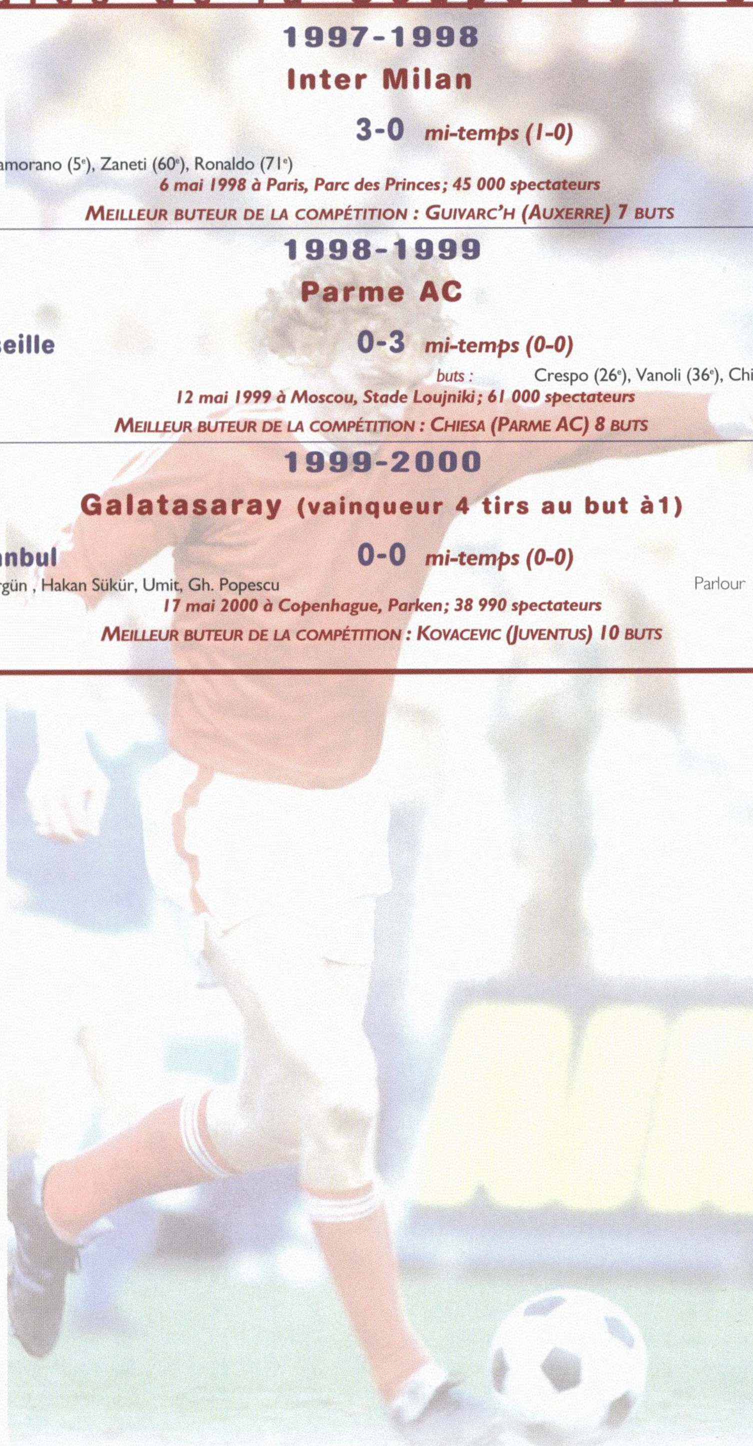
Galatasaray (vainqueur 4 tirs au but à1)

Galatasaray Istanbul **0-0** *mi-temps (0-0)* **Arsenal**

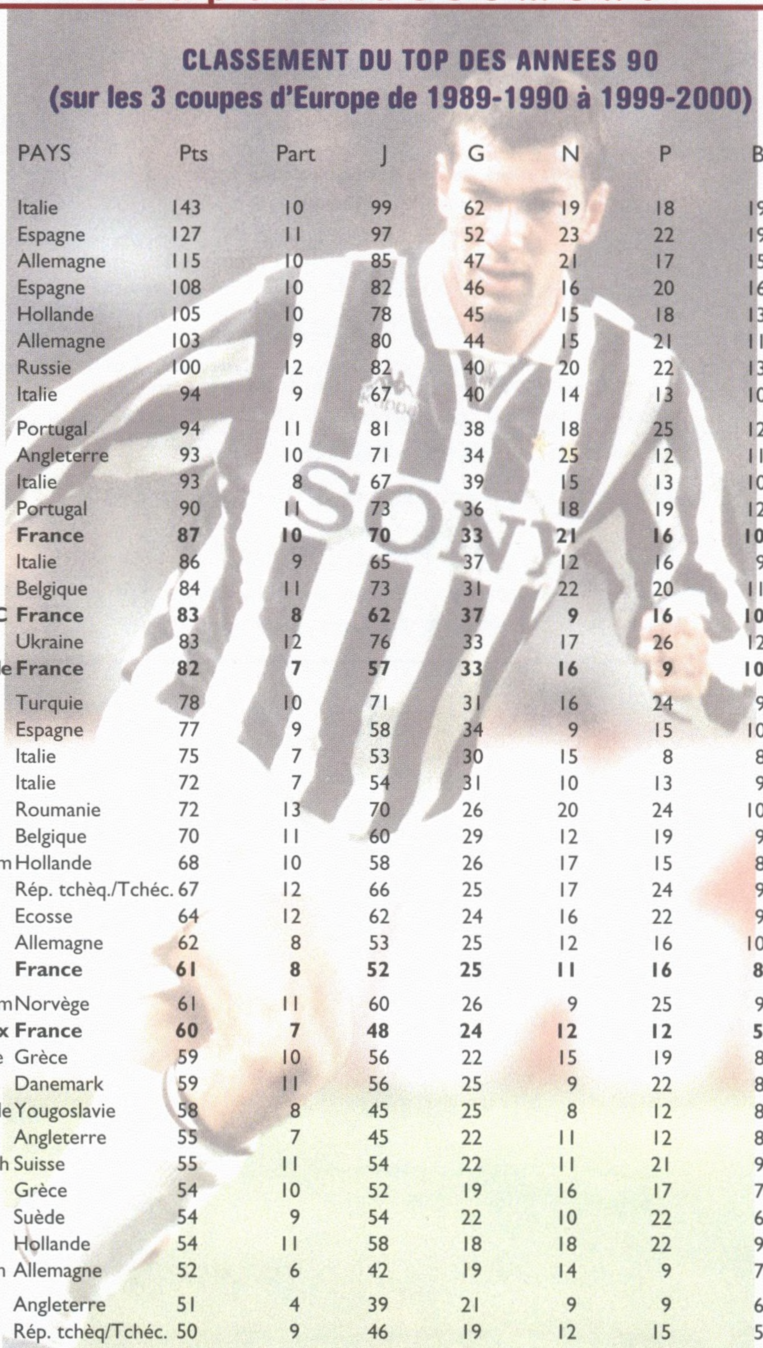
Tirs au but : Ergün , Hakan Sükür, Umit, Gh. Popescu Parlour

17 mai 2000 à Copenhague, Parken; 38 990 spectateurs

MEILLEUR BUTEUR DE LA COMPÉTITION : KOVACEVIC (JUVENTUS) 10 BUTS



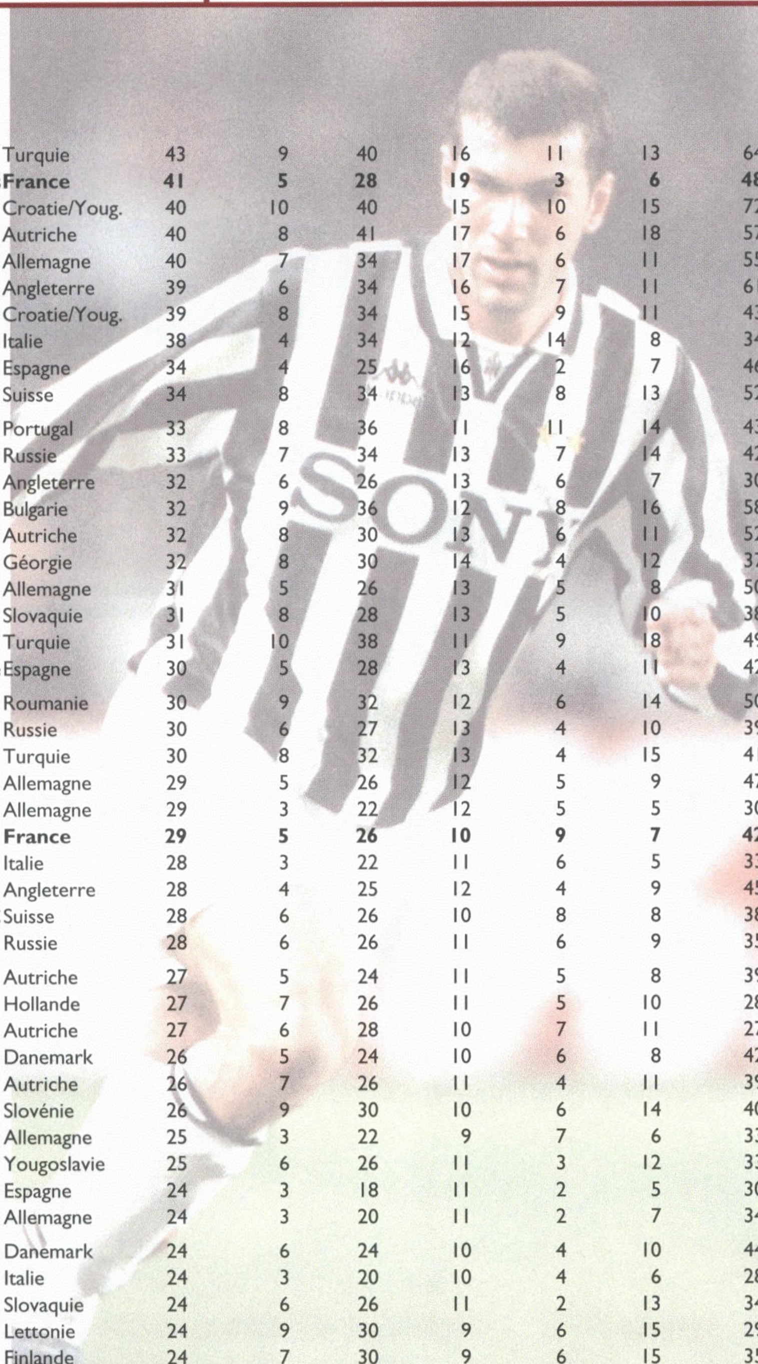
Superclassement



CLASSEMENT DU TOP DES ANNEES 90 (sur les 3 coupes d'Europe de 1989-1990 à 1999-2000)

PLACE/CLUB	PAYS	Pts	Part	J	G	N	P	Bp	Bc	Diff.
1. Juventus Turin	Italie	143	10	99	62	19	18	196	85	111
2. FC Barcelone	Espagne	127	11	97	52	23	22	196	113	83
3. Bayern Munich	Allemagne	115	10	85	47	21	17	158	89	69
4. Real Madrid	Espagne	108	10	82	46	16	20	169	85	84
5. Ajax Amsterdam	Hollande	105	10	78	45	15	18	135	63	72
6. Borussia Dortmund	Allemagne	103	9	80	44	15	21	112	75	37
7. Spartak Moscou	Russie	100	12	82	40	20	22	139	95	44
8. Parme AC	Italie	94	9	67	40	14	13	106	51	55
9. FC Porto	Portugal	94	11	81	38	18	25	124	79	45
10. Manchester United	Angleterre	93	10	71	34	25	12	118	65	53
11. Milan AC	Italie	93	8	67	39	15	13	103	40	63
12. Benfica Lisbonne	Portugal	90	11	73	36	18	19	129	80	49
13. AS Monaco	**France**	**87**	**10**	**70**	**33**	**21**	**16**	**106**	**68**	**38**
14. Inter Milan	Italie	86	9	65	37	12	16	99	49	50
15. Anderlecht	Belgique	84	11	73	31	22	20	115	71	44
16. Paris St-Germain FC	**France**	**83**	**8**	**62**	**37**	**9**	**16**	**104**	**53**	**51**
17. Dinamo Kiev	Ukraine	83	12	76	33	17	26	123	99	24
18. Olympique Marseille	**France**	**82**	**7**	**57**	**33**	**16**	**9**	**108**	**54**	**54**
19. Galatasaray	Turquie	78	10	71	31	16	24	96	94	2
20. Atletico Madrid	Espagne	77	9	58	34	9	15	108	61	47
21. Lazio Rome	Italie	75	7	53	30	15	8	87	42	45
22. AS Roma	Italie	72	7	54	31	10	13	90	44	46
23. Steaua Bucarest	Roumanie	72	13	70	26	20	24	102	106	-4
24. FC Bruges	Belgique	70	11	60	29	12	19	90	68	22
25. Feyenoord Rotterdam	Hollande	68	10	58	26	17	15	80	57	23
26. Sparta Prague	Rép. tchèq./Tchéc.	67	12	66	25	17	24	90	88	2
27. Glasgow Rangers	Ecosse	64	12	62	24	16	22	93	81	12
28. Werder Brême	Allemagne	62	8	53	25	12	16	108	62	46
29. AJ Auxerre	**France**	**61**	**8**	**52**	**25**	**11**	**16**	**88**	**51**	**37**
30. Rosenborg Trondheim	Norvège	61	11	60	26	9	25	93	98	-5
31. Girondins Bordeaux	**France**	**60**	**7**	**48**	**24**	**12**	**12**	**57**	**50**	**7**
32. Olympiakos Le Pirée	Grèce	59	10	56	22	15	19	86	80	6
33. Bröndby IF	Danemark	59	11	56	25	9	22	84	69	15
34. Etoile Rouge Belgrade	Yougoslavie	58	8	45	25	8	12	88	45	43
35. Arsenal	Angleterre	55	7	45	22	11	12	83	50	33
36. Grasshoppers Zurich	Suisse	55	11	54	22	11	21	92	74	18
37. Panathinaïkos	Grèce	54	10	52	19	16	17	72	63	9
38. IFK Göteborg	Suède	54	9	54	22	10	22	66	61	5
39. PSV Eindhoven	Hollande	54	11	58	18	18	22	91	76	15
40. Bayer 04 Leverkusen	Allemagne	52	6	42	19	14	9	78	48	30
41. Chelsea	Angleterre	51	4	39	21	9	9	64	35	29
42. Slavia Prague	Rép. tchèq/Tchéc.	50	9	46	19	12	15	57	49	8
43. Ferencvaros	Hongrie	50	12	50	20	10	20	90	87	3
44. AEK Athènes	Grèce	48	10	47	18	12	17	67	57	10
45. Valence CF	Espagne	47	7	41	17	13	10	64	52	12
46. Sporting Club Portugal	Portugal	46	10	42	18	10	14	51	44	7
47. Sampdoria Gênes	Italie	45	5	36	20	5	11	61	35	26
48. Celtic Glasgow	Écosse	43	10	38	18	7	13	62	46	16
49. Legia Varsovie	Pologne	43	7	40	16	11	13	56	42	14

Superclassement



50. Trabzonspor	Turquie	43	9	40	16	11	13	64	63	1
51. Olympique Lyonnais	**France**	**41**	**5**	**28**	**19**	**3**	**6**	**48**	**34**	**14**
52. Croatia Zagreb (Dinamo)	Croatie/Youg.	40	10	40	15	10	15	72	48	24
53. Rapid Vienne	Autriche	40	8	41	17	6	18	57	53	4
54. FC Kaiserslautern	Allemagne	40	7	34	17	6	11	55	40	15
55. Liverpool	Angleterre	39	6	34	16	7	11	61	38	23
56. Hajduk Split	Croatie/Youg.	39	8	34	15	9	11	43	38	5
57. Fiorentina	Italie	38	4	34	12	14	8	34	28	6
58. Real Saragosse	Espagne	34	4	25	16	2	7	46	23	23
59. FC Sion	Suisse	34	8	34	13	8	13	52	58	-6
60. Boavista FC	Portugal	33	8	36	11	11	14	43	41	3
61. Dinamo Moscou	Russie	33	7	34	13	7	14	42	54	-12
62. Aston Villa	Angleterre	32	6	26	13	6	7	30	22	8
63. CSKA Sofia	Bulgarie	32	9	36	12	8	16	58	56	2
64. FC Tirol Innsbruck	Autriche	32	8	30	13	6	11	52	52	0
65. Dinamo Tbilissi	Géorgie	32	8	30	14	4	12	37	46	-9
66. Eintracht Francfort	Allemagne	31	5	26	13	5	8	50	22	28
67. Slovan Bratislava	Slovaquie	31	8	28	13	5	10	38	38	0
68. Besiktas	Turquie	31	10	38	11	9	18	49	56	-7
69. Deportivo La Corogne	Espagne	30	5	28	13	4	11	42	24	18
70. Dinamo Bucarest	Roumanie	30	9	32	12	6	14	50	38	12
71. Lokomotiv Moscou	Russie	30	6	27	13	4	10	39	33	6
72. Fenerbahçe	Turquie	30	8	32	13	4	15	41	49	-8
73. VfB Stuttgart	Allemagne	29	5	26	12	5	9	47	32	15
74. Schalke 04	Allemagne	29	3	22	12	5	5	30	16	14
75. FC Nantes	**France**	**29**	**5**	**26**	**10**	**9**	**7**	**42**	**37**	**5**
76. Torino	Italie	28	3	22	11	6	5	33	16	17
77. Newcastle United	Angleterre	28	4	25	12	4	9	45	32	13
78. Neuchâtel Xamax FC	Suisse	28	6	26	10	8	8	38	31	7
79. Torpedo Moscou	Russie	28	6	26	11	6	9	35	29	6
80. Admira Wacker	Autriche	27	5	24	11	5	8	39	31	8
81. Vitesse Arnhem	Hollande	27	7	26	11	5	10	28	27	1
82. SV Salzbourg (Casino)	Autriche	27	6	28	10	7	11	27	31	-4
83. OB Odense (BK)	Danemark	26	5	24	10	6	8	42	28	14
84. Austria Vienne	Autriche	26	7	26	11	4	11	39	41	-2
85. NK Maribor Teatanic	Slovénie	26	9	30	10	6	14	40	49	-9
86. Karlsruhe SC	Allemagne	25	3	22	9	7	6	33	21	12
87. Partizan Belgrade	Yougoslavie	25	6	26	11	3	12	33	35	-2
88. Betis Séville	Espagne	24	3	18	11	2	5	30	17	13
89. Hambourg SV	Allemagne	24	3	20	11	2	7	34	23	11
90. FC Copenhague	Danemark	24	6	24	10	4	10	44	34	10
91. Bologne 1909	Italie	24	3	20	10	4	6	28	19	9
92. FC Kosice (VSS)	Slovaquie	24	6	26	11	2	13	34	34	0
93. Skonto Riga	Lettonie	24	9	30	9	6	15	29	44	-15
94. HJK Elsinki	Finlande	24	7	30	9	6	15	35	50	-15
95. Sigma Olomouc	Rép. tchèq.	23	4	20	9	5	6	31	24	7
96. Malmö FF	Suède	23	6	22	8	7	7	33	27	6
97. Naples	Italie	23	4	20	8	7	5	22	16	6
98. Chernomorets Odessa	Ukraine	22	5	20	9	4	7	30	22	8
99. Apoël Nicosie	Chypre	22	7	24	7	8	9	32	37	-5
100. FC Cologne	Allemagne	21	3	18	8	5	5	23	14	9

FEDERAZIONE ITALIANA GIUOCO CALCIO





diction

du

mon









naire

football

dial

Amérique latine

Beckenbauer

corner

entraînement

Eusebio

hors-jeu

Manchester United

Pelé

Real Madrid

règles

Ronaldo

tactique

télévision





a

4-3-3

Le 4-3-3 est le nom donné à un type d'organisation de jeu développé dans les années 60, et directement issu du système mis en place dans la décennie précédente, sous l'impulsion des équipes de Hongrie et du Brésil, le 4-2-4. Ces deux équipes avaient pu pallier l'infériorité numérique de leur système au milieu du terrain (deux joueurs contre quatre dans le système classique du WM) grâce à la grande qualité de leurs individualités en attaque. Mais le Brésil, dès la Coupe du monde 1962, avait évolué vers une formule à trois attaquants, l'ailier gauche, Zagallo, se repliant fréquemment pour devenir un milieu de terrain supplémentaire. Dans de nombreux pays, les équipes qui avaient toujours joué avec trois attaquants passèrent également à une défense renforcée avec quatre joueurs, pour se retrouver elles aussi dans une organisation en 4-3-3, animée en attaque soit par deux ailiers et un avant-centre, soit par deux attaquants centraux et un joueur excentré. Cette organisation a été utilisée massivement en France jusqu'au début des années 80. Au début de la Coupe du monde 1982, l'équipe de France appliquait ce système, avant d'évoluer, en cours de compétition, vers le 4-4-2 que la plupart des équipes internationales avaient adopté depuis plusieurs années. Aujourd'hui, Auxerre pratique encore ce système, adapté à l'évolution du football contemporain, qui oblige notamment les deux ailiers à se replier profondément en défense lorsque l'équipe a perdu le ballon. Le 4-3-3 se transforme alors, dans les faits, en 4-5-1.

4-4-2

« C'est au milieu de terrain que se gagnera la Coupe du monde », avait pronostiqué Alf Ramsey, le sélectionneur de l'équipe d'Angleterre, avant l'épreuve de 1966, organisée dans son pays. En partant de ce principe, il avait renforcé ce secteur de jeu stratégique en « coupant les ailes » de son équipe. Au lieu d'utiliser deux ailiers, il avait ajouté deux joueurs au milieu de terrain, Ball et Peeters, et conservé deux attaquants dans l'axe, Hurst et Hunt. Pour compenser cette perte offensive sur les ailes, il demanda à ses arrières latéraux, Cohen et Wilson, de participer beaucoup plus au jeu d'attaque que ne le faisaient les défenseurs de l'époque. C'est dans cette organisation dite de « 4-4-2 » que l'équipe anglaise remporta la Coupe du monde. Cette volonté de renforcer le milieu de terrain, véritable charpente de l'équipe, se généralisa partout dans le monde. En 1970, le Brésil, malgré son esprit offensif, ne jouait qu'avec deux véritables attaquants (Jairzinho et Tostao), Pelé et Rivelino évoluant en retrait aux côtés des autres joueurs du milieu de terrain, Gerson et Clodoaldo. Le football français rechigna longtemps à aller dans le sens de cette évolution. Ce n'est qu'au cours de la Coupe du monde de 1982 que l'équipe de France allait, épisodiquement et à son tour, « sacrifier » un troisième attaquant au profit d'un joueur supplémentaire au milieu. Ainsi allait naître le fameux « carré magique », composé, selon les époques et les circonstances, de Michel Platini, Alain Giresse, Jean Tigana, Bernard Genghini et Luis Fernandez.

ADIDAS

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, un cordonnier allemand, spécialisé dans les bottines de sport, cède son commerce à ses enfants : l'un d'entre eux s'en va créer la marque Puma. ; l'autre, Adi Dassler, ouvre deux petites fabriques, l'une en Allemagne, l'autre en Alsace. Il vient d'inventer Adidas, la firme aux trois bandes.

Quand Bernard Tapie revend Adidas, en 1992, le chiffre d'affaires s'est amélioré, mais

L'empire Adidas

Date de création : 1948
Effectifs : 5 000, dont 400 en France.
Points de vente dans le monde : 45 000, dont 4 000 en France.
Vend 600 000 paires de chaussures de foot chaque année en France.

la société affiche une perte de 506 MF. Deux ans plus tard, après avoir été rachetée par un groupe d'actionnaires emmené par Robert Louis-Dreyfus, elle renoue avec les bénéfices (510 MF en 1994). Nouvelle direction, nouveaux produits, politique de délocalisation, stratégie publicitaire agressive, la firme allemande, en net déclin à la fin des années 80, a redressé la barre pour faire face à ses concurrents Nike et Reebok.

En 1997, le leadership d'Adidas dans le football n'a pas encore été ébranlé par les efforts de ses rivaux. Sous contrat avec la Fédération française jusqu'en 2002, la marque est aussi l'équipementier des trois quarts des clubs de D1 et D2. En 1995, elle avait même tenté, en association avec la Ligue nationale, de devenir le fournisseur exclusif de tous les clubs. Mais le Conseil de la concurrence, alerté par Nike, Reebok et C^ie^, fit capoter l'opération, dont la visée essentielle était de développer le merchandising (maillots, casquettes, gadgets...). À défaut de gérer la totalité du marché hexagonal, Adidas a fait entrer dans son giron l'un de ses meilleurs représentants, l'Olympique de Marseille, dont Robert Louis-Dreyfus est devenu le président en décembre 1996.

À l'instar de Nike, Adidas s'est aussi lancé dans les contrats individuels avec des joueurs. En France, Marcel Desailly, Christian Karembeu, Zinedine Zidane et Laurent Blanc constituent son quatuor de choc. « À proposition financière égale, je préfère signer pour une marque connue plutôt que de porter le logo d'une firme plus jeune qui n'a pas les lettres de noblesse d'Adidas, explique Desailly. En portant les trois bandes, je prends la succession de joueurs comme Beckenbauer ou Koeman ».

À l'étranger, Paul Gascoigne, Paul Ince, Matthias Sammer, Alessandro Del Piero et Fernando Hierro défendent ses couleurs. Sammer avoue même une liaison quasi charnelle avec la marque. Alors que son club, le Borussia Dortmund, est sous contrat avec Nike, il a exigé de pouvoir jouer avec des chaussures Adidas. « Lorsque j'étais jeune, en Allemagne de l'Est, les belles chaussures de football étaient rares. Un jour, mon père a ramené des Adidas à la maison. Je les aimais tellement que je dormais avec elles. Et je me suis juré de ne jamais en changer ». Quand le business et le romantisme vont de pair...

AFRIQUE

L'histoire du football africain est intimement liée à l'histoire politique du continent. Il y a le football du temps des colonies et le football d'après la décolonisation. Jusqu'à l'aube des années 60, le lien colonial permit, notamment au football professionnel de deux des principaux pays colonisateurs, la France et le Portugal, de puiser aisément dans un réservoir naturel de grande qualité où l'envie de partir tenter sa chance dans le professionnalisme européen était grande. Ainsi, le football français a utilisé les services de nombreux joueurs africains, originaires d'Afrique du Nord (plusieurs furent internationaux français comme le Marocain Larbi Ben Barek, les Algériens Rachid Mekhloufi, Abdelaziz Ben Tifour, Mustapha Zitouni) ou d'Afrique noire (Eugène Njo-Lea, Bako Touré, Frédéric N'Doumbé...).

Le palmarès mondial de l'Afrique

Jeux Olympiques : Nigeria vainqueur en 1996 (finale : Nigeria-Argentine, 3-2)
Championnat du monde juniors : Nigeria finaliste en 1989 (finale : Portugal-Nigeria, 2-0), Ghana finaliste en 1993 (finale : Brésil-Ghana, 2-1).
Championnat du monde cadets : Nigeria champion en 1985 (Nigeria-RFA, 2-0) et 1993 (Nigeria-Ghana, 2-1), Ghana champion en 1991 (Ghana-Espagne, 1-0) et 1995 (Ghana-Brésil, 3-2).

Les Africains champions d'Europe des clubs

Depuis 1956, neuf joueurs d'origine africaine ont remporté la Coupe des clubs champions, avec des équipes européennes. Il y eut d'abord, avec l'équipe portugaise de Benfica, deux joueurs venus du Mozambique, alors colonie portugaise : Coluna et Eusebio. Aguas est né, lui, en Angola, mais il est d'origine européenne. En 1987, l'attaquant algérien Madjer participa à la victoire de Porto sur le Bayern de Munich (2-1) en marquant, du talon, le premier but de Porto. En 1993, trois joueurs africains sont devenus champions d'Europe avec Marseille : le Ghanéen Abedi Pelé et les Français Basile Boli, né en Côte d'Ivoire, et Marcel Desailly, d'origine ghanéenne. Enfin, en 1995, dans l'équipe de l'Ajax d'Amsterdam figuraient deux Nigérians, Finidi et Kanu.

Avec la décolonisation, le football devint souvent un outil politique pour des chefs d'État prompts à exploiter la passion du peuple africain pour le football et à en faire une manifestation, parfois explosive, d'attachement aux nouvelles nations. Mais le développement du football dans ces pays, soutenu par la conjonction de cette frénésie populaire, de ce soutien – souvent démagogique – des politiques et du talent individuel de nombreux jeunes Africains, fut très lent à cause de sa faiblesse structurelle et économique. Un certain nombre de tentatives locales pour professionnaliser, ou du moins structurer, ce sport échouèrent ou se diluèrent dans d'incessantes luttes pour le pouvoir, si bien que le « filon » africain a surtout été exploité par les grands clubs européens qui ont vite compris qu'il existait là une « main-d'œuvre » de qualité et peu chère.

Une évolution inéluctable. Longtemps, les joueurs africains eurent la réputation d'être d'abord des attaquants de grand talent, mais peu capables de se fondre dans la collectivité disciplinée des équipes euro-



En Afrique comme au Brésil, le football se joue autant sur le terrain qu'autour.

péennes. Et effectivement, les grands joueurs africains venus en Europe furent d'abord des attaquants (pour la France, le Malien Salif Keita, les Camerounais Roger Milla et Jean-Pierre Tokoto, l'Ivoirien Laurent Pokou, le Congolais François M'Pelé, parmi d'autres). Mais, dans la période récente, ils ont démontré qu'ils pouvaient être de remarquables défenseurs ou milieux de terrain, extraordinaires athlètes, dont les capacités se sont parfaitement adaptées aux exigences du football international. On citera par exemple Jean Tigana, Basile Boli, Marcel Desailly, Ibrahim Ba, Martin Djetou, Patrick Vieira, tous devenus internationaux français, en attendant une nouvelle génération de fils d'émigrés africains, formés dans les centres de formation des clubs pros.

En Afrique même, les choses sont en train de changer. Des pays comme le Nigeria, le Ghana, le Maroc font de gros efforts, souvent avec la coopération d'entraîneurs européens. La Fédération internationale a favorisé cet essor en organisant de nombreux stages en Afrique et en offrant aux nations africaines plus de places dans les grandes compétitions internationales. La Coupe du monde de 1998 a été l'occasion de constater les nouveaux progrès du continent noir. Elle sera également le théâtre d'un important événement à la fois sportif et diplomatique : pour la première fois, l'Afrique du Sud, longtemps mise au ban de la communauté sportive internationale pour sa politique d'apartheid, participera à la Coupe du monde. Longtemps réputée pour son équipe de rugby – sport blanc par excellence –, l'Afrique du Sud a l'occasion de promouvoir le principal sport populaire de la communauté noire. En 2000, l'Afrique manque d'une voix l'organisation de la Coupe du monde 2006 à la suite d'un vote contesté.

Les pays africains en Coupe du monde

Le premier pays d'Afrique à avoir participé à la Coupe du monde fut l'**Égypte,** en 1934 (éliminée au premier tour par la Hongrie, 2-4). Sept pays ont représenté l'Afrique lors des Coupes du monde de 1934 à 1994 :
- le **Cameroun,** trois participations (1982, 1990, 1994) ;
- le **Maroc,** trois participations (1970, 1986, 1994) ;
- l'**Égypte,** deux participations (1934 et 1990) ;
- l'**Algérie,** deux participations (1982 et 1986) ;
- le **Zaïre** (1974), la **Tunisie** (1978) et le **Nigeria** (1994), une participation chacun.

En 1998, l'Afrique a obtenu, pour la première fois, cinq places qualificatives, qui ont été gagnées, une fois de plus, par le **Cameroun,** le **Maroc,** le **Nigeria** et la **Tunisie,** et, pour la première fois, par l'**Afrique du Sud.**

AILE DE PIGEON

Bien que peu souvent utilisé, ce geste insolite est devenu célèbre par son caractère spectaculaire. Il s'agit d'une prise de balle en mouvement qui consiste à contrôler un ballon aérien de l'extérieur du pied. Il permet soit d'éliminer un adversaire par un dribble aérien, soit de replacer le ballon devant soi et d'enchaîner par une course. La difficulté vient davantage du fait qu'on l'utilise en étant au contact d'un adversaire plutôt que de son caractère exceptionnellement ardu.

AJAX AMSTERDAM

CLUB NÉERLANDAIS

Fondé en 1900

***Couleurs :** maillot blanc avec une bande verticale rouge au centre, short blanc, bas blancs.*

Palmarès : *Championnat 1918, 1919, 1931, 1932, 1934, 1937, 1939, 1947, 1957, 1960, 1966, 1967, 1968, 1970, 1972, 1973, 1977, 1979, 1980, 1982, 1983, 1985, 1990, 1994, 1995, 1996, 1998 ; Coupe 1917, 1943, 1961, 1967, 1970, 1971, 1972, 1979, 1983, 1986, 1987, 1993, 1998, 1999 ; Coupes d'Europe : C1 1971, 1972, 1973, 1995 ; C2 1987 ; C3 1992 ; Super-Coupe d'Europe 1972, 1973, 1995.*

Coupe intercontinentale 1972, 1995.

Les grandes conquêtes ont souvent pour point de départ de cuisantes défaites. En 1969, l'Ajax Amsterdam dispute pour la première fois la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions, à Madrid, face au Milan AC. Dans cette équipe, il y a déjà Cruyff, Keizer, Suurbier, Hulshoff, Swart... Mais les Italiens ne font qu'une bouchée des Néerlandais (4-1).

Deux ans plus tard, on retrouve ces joueurs à Wembley pour une nouvelle finale, cette fois contre les surprenants Grecs du Panathinaïkos Athènes. Neeskens, Muhren, Van Dijk ont rejoint leurs aînés. Et, cette fois, c'est l'Ajax qui donne la leçon : 2-0. Une légen-

Générations Ajax

À l'Ajax, le renouvellement des générations est assuré. Les joueurs partent, les résultats restent. Ou presque. D'un point de vue financier, l'Ajax ne peut pas rivaliser avec les grands d'Europe. C'est pourquoi, au fil des années, ses responsables ont apporté un soin tout particulier à la formation des jeunes joueurs qui assurent la pérennité du club. À la différence des années 70 où l'équipe était essentiellement composée de Néerlandais de souche, l'Ajax est devenu une formation multiraciale. Les deux grands réservoirs du club sont le Suriname (Gullit, Rijkaard, Kluivert, Seedorf, Davids...) et l'Afrique (Kanu, Finidi, Babangida...). Aujourd'hui, l'Ajax est cependant confronté à un nouveau type de problèmes. Il perd ses meilleurs joueurs de plus en plus tôt. L'ouverture du marché européen et la puissance financière des clubs italiens ou espagnols risquent de porter préjudice au club néerlandais. Car on n'a pas tous les ans sous la main le remplaçant d'un Davids ou d'un Kluivert.



L'équipe d'Ajax vainqueur de la Coupe UEFA 1995 : digne de ses devancières.

de est née. Celle d'une bande d'athlètes aux cheveux longs, au talent fou et à la confiance inébranlable qui va déferler sur l'Europe pendant trois ans. Jamais auparavant une équipe n'avait porté à un tel degré de perfection l'alliance de la technique et du physique. On a appelé l'Ajax la « tornade blanche », on a qualifié son football de « total », on a évoqué un style « révolutionnaire, inimitable ». Tout cela est vrai. L'arrivée au firmament de l'Ajax fut un coup de tonnerre dans le ciel européen, une remise en question de tous les critères de jugement. Cette équipe avait tout et gagnait tout. Le catenaccio de l'Inter n'y résista pas lors de la finale de 1972 (2-0), pas plus que le rouleau compresseur de la Juventus en 1973 (1-0). Lors de ses trois finales, l'Ajax n'a pas encaissé le moindre but. Signe que les Néerlandais étaient aussi efficaces en attaque qu'en défense.

Comme il n'y pas d'équipe de légende sans joueur de génie, l'Ajax eut bien évidemment le sien : Johan Cruyff, sans doute le footballeur le plus complet de tous les temps avec Pelé et Di Stefano. Cruyff sublima l'Ajax, le porta vers les sommets et le tira aussi de quelques mauvais pas, en marquant par exemple les deux buts de la finale contre l'Inter de Milan.

Le départ de Cruyff pour Barcelone en 1973, bientôt suivi par celui de Neeskens, sonne le glas de cette fantastique épopée. Pendant qu'à Munich une autre grande équipe se lève, celle d'Amsterdam s'éteint. Doucement, mais sûrement. Elle ne reviendra véritablement au sommet qu'en 1987, quatorze années plus tard, en remportant la Coupe des coupes. Seul lien entre le passé et le présent : Cruyff, devenu entraîneur. Mais, comme si l'histoire était vouée à se répéter, Johan, après avoir ramené l'Ajax au sommet, fait une fois de plus ses valises pour Barcelone, pendant que Van Basten, la nouvelle étoile, signe au Milan AC. Heureusement, l'Ajax n'est plus dépendant d'un homme providentiel. Grâce à un centre de formation très productif, le club a su rebondir, remportant la Coupe de l'UEFA en 1992 (contre le Torino) et sa quatrième Coupe des champions en 1995 (contre le Milan AC). R. L.

ALLEMAGNE

6 130 000 licenciés

Palmarès : *équipe nationale (RFA et, depuis 1990, Allemagne réunifiée) : 13 participations à la phase finale de la Coupe du monde ; 3 fois champion du monde 1954, 1974, 1990 ; 3 fois finaliste 1966, 1982, 1986 ; champion olympique 1976 (RDA) ; Championnat d'Europe des nations : 7 participations à la phase finale ; 3 fois champion d'Europe 1972, 1980, 1996 ; 2 fois finaliste 1976, 1992.*

Coupe d'Europe C1 : Bayern Munich 1974, 1975, 1976, Hambourg 1983, Borussia Dortmund 1997.

Coupe d'Europe C2 : Borussia Dortmund 1966, Bayern Munich 1967, Hambourg 1977, Werder Brême 1992.

Coupe d'Europe C3 : Borussia Mönchengladbach 1975, 1979, Eintracht Francfort 1980, Bayer Leverkusen 1988, Bayern Munich 1996 ; Schalke 04 1997.

Coupe intercontinentale : Bayern Munich 1976.

7 Ballons d'or : Gerd Müller (1970), Franz Beckenbauer (1972, 1976), Karl-Heinz

Le top 10 des internationaux allemands

1. Lothar Matthäus : 150 sélections.
2. Jürgen Klinsmann : 108
3. Jürgen Kohler : 105
4. Franz Beckenbauer : 103
5. Thomas Hässler : 99
6. Berti Vogts : 96
7. Sepp Maier : 95
8. K.H. Rummenigge : 95
9. Rudi Völler : 90
10. Andreas Brehme : 86

Rummenigge (1980, 1981), Lothar Matthäus (1990), Matthias Sammer (1996).

« Le football est un jeu qui se joue à onze contre onze et où les Allemands finissent toujours par gagner. » Cette réflexion émane de l'ancien international anglais Gary Lineker qui, durant sa carrière, eut souvent à éprouver la supériorité germanique dès lors qu'un ballon rond était l'objet de la confrontation. Derrière le trait d'ironie, il ne fait que souligner la réalité des palmarès internationaux. Trois fois vainqueur de la Coupe du monde, trois fois finaliste, trois fois championne d'Europe, deux fois finaliste, quatorze Coupes d'Europe, l'Allemagne n'a rien à envier à personne, si ce n'est au Brésil qui détient un trophée mondial de plus.

Par sa remarque, Gary Lineker mettait aussi en exergue la légendaire mentalité des footballeurs allemands, jamais battus avant l'heure et toujours susceptibles de renaître lorsqu'on les croit sonnés pour le compte. Les deux premiers succès en Coupe du monde témoignent de cet esprit de compétition incomparable. En 1954, à Berne, on ne donne pas cher des chances de l'Allemagne (RFA) face à la grande équipe de Hongrie, où les Puskas, Kocsis, Hidegkuti, Csibor récitent une partition exceptionnelle. Lors du premier tour, le bel orchestre tzigane n'a d'ailleurs fait qu'une bouchée de l'Allemagne (8-3). Et lorsque, en finale, il mène 2-0 au bout de neuf minutes de jeu, on pense que le match va à nouveau tourner à la démonstration. Mais c'est faire bien peu de cas de l'orgueil des Allemands. Neuf minutes plus tard, ces derniers sont déjà revenus au score. Et à la 84e minute, Rahn, un ailier droit au style de bûcheron, plonge le peuple magyar dans le désespoir. Durant tout le tournoi, la Hongrie n'aura été menée que durant six minutes. Les six dernières, les seules durant lesquelles elle n'aurait point dû l'être. Alors que la pluie tombe sur Berne, Fritz Walter, l'élégant meneur de jeu de l'Allemagne, reçoit la fameuse statuette d'or des mains de M. Jules Rimet. Vingt ans plus tard, la *Mannschaft* (nom de l'équipe nationale) semble pareillement vouée à la deuxième place au moment d'affronter l'irrésistible équipe des Pays-Bas, emmenée par un Johan Cruyff sublime. Une nouvelle fois, elle est menée au score, dès la première minute, sur un penalty. Mais encore une fois, elle va rassembler ses forces, revenir dans la partie et empocher la mise.

La rage de vaincre. Cette capacité à répondre présent au jour J, cette aptitude à se transcender lorsque l'enjeu en vaut la peine sont les vertus cardinales et traditionnelles du football allemand. Le dernier triomphe en date, lors du Championnat d'Europe 1996, n'a pas dérogé à la règle. L'Allemagne n'avait pas la meilleure équipe, elle ne produisait pas le jeu le plus spectaculaire, elle fut en outre victime d'une rafale de blessures et de suspensions sans précédent, mais elle est allée jusqu'au bout, fière et déterminée, solidaire et entêtée. Même lorsqu'elle ne dispose pas d'un grand cru, elle parvient à tirer son épingle du jeu. Comme en 1982 et 1986, où elle atteignit la finale de la Coupe du monde avec des groupes vieillissants, déchirés par des jalousies internes et qui agaçaient jusqu'à leurs propres supporters.

À la source de cette pérennité allemande, un réservoir unique en Europe : plus de cinq millions de licenciés depuis la réunification ! Et puis la qualité du Championnat, la Bundesliga, tellement disputé qu'il ne livre souvent son verdict que dans les derniers instants de la saison. Enfin, la fédération a toujours pratiqué une politique à long terme s'agissant de l'équipe nationale.

En plus de soixante années, l'Allemagne n'a vu défiler que six sélectionneurs, qui ont tous remporté un titre majeur. Sepp Herberger (Champion du monde 1954), Helmut Schön (Champion du monde 1974), Jupp Derwall (Champion d'Europe 1980), Franz Beckenbauer (Champion du monde 1990), Berti Vogts (Champion d'Europe 1996). La longévité des sélectionneurs allemands est unique au monde. Les baux les plus courts ayant été ceux de Jupp Derwall et de Franz Beckenbauer (six ans tout de même !). Mais les récents résultats marquent une baisse réelle du niveau international : élimination par la Yougoslavie en huitièmes de finale 98 et surtout l'échec cuisantde Ribbeck à l'Euro 2000. Un match nul et deux défaites dont un cinglant 3-0 infligé par le Portugal. La reconstruction est à l'ordre du jour.



Le capitaine Franz Beckenbauer tenant à bout de bras le trophée mondial en 1974.

Le retour des enfants prodigues. Au début des années 90, dans la foulée du titre mondial obtenu en Italie, l'Allemagne est victime d'un exode massif. Alors que personne n'a encore entendu parler du joueur belge Jean-Marc Bosman et que le nombre d'étrangers est limité à trois, les meilleurs joueurs du pays empruntent la route de l'Italie. Il est fréquent à cette époque de voir l'Allemagne aligner sept, huit ou neuf joueurs évoluant hors des frontières, à Rome, Milan ou Turin. Si l'équipe nationale parvient plus ou moins à garder son rang, les clubs, amputés de leurs leaders, paient la note en Coupe d'Europe. Mais, peu à peu, la Bundesliga se remet à niveau sur le plan financier et les exilés regagnent le bercail. Le Borussia Dortmund, notamment, se fait une spécialité de les rapatrier. Sammer, Reuter, Möller, Riedle, Kohler, la liste est longue. L'Allemagne des clubs a retrouvé ses forces vives et les résultats ne se font pas beaucoup attendre : Euro 96, Coupe de l'UEFA 96 (Bayern), Ligue des champions 97 (Borussia Dortmund), Coupe de l'UEFA 97 (Schalke 04). Moralité : c'est en gardant ses meilleurs éléments qu'un pays est le plus performant. En juillet 2000, l'Allemagne obtient l'organisation de la Coupe du monde 2006 après un vote contesté. R. L.

AMÉRIQUE DU SUD

Avec l'Europe, l'Amérique du Sud est la principale terre de football de la planète. Bien sûr, ce sport est né en Angleterre dans la seconde moitié du XIXe siècle, mais, dès 1867, des Anglais voyageurs qui s'installèrent en Argentine y créèrent évidemment des clubs de football : le premier club sud-américain s'appelait le Buenos Aires Football Club.
Et la première compétition nationale, toujours en Argentine, était organisée en 1893. Très rapidement, des membres de la colonie italienne rejoignaient les Anglais d'Argentine et participaient aux différents matchs, alors que sir Thomas Lipton en 1905 amenait en Uruguay, lui aussi, des ballons ronds. En 1916, c'est un Uruguayen, Hector Gomez, qui créa la Confederación Sudamericana de Futbol (ConMeBol) dont le siège est à Asunción. Les quatre premiers pays membres étaient l'Uruguay, l'Argentine, le Brésil et le Chili. Ils étaient rejoints par le Paraguay (1917), le Pérou (1924), la Bolivie (1925), l'Équateur (1927), la Colombie (1940) et le Venezuela (1952). La ConMeBol est, avec l'UEFA (Union européenne de football association), la confédération continentale la plus importante du monde du football.
Depuis 1984, elle a en charge, hormis la « surveillance » des fédérations nationales, l'organisation de la Copa Libertadores de America (depuis 1960, cette coupe est aussi appelée « Copa de Campeones »).


L'autre nation du football sud-américain, l'Argentine, symbolisée ici par Maradona.

Morgue européenne. Si le football a vu le jour en Europe, c'est pourtant l'Amérique du Sud qui a organisé la première Coupe du monde, en 1930. Pour l'occasion, il n'y avait que treize pays engagés. De nombreux pays européens avaient refusé l'invitation, estimant, comme l'Angleterre, ne rien avoir à prouver dans un tel tournoi ou encore, comme l'Allemagne et l'Italie, considérant le voyage trop long. Et, en finale, on assista à la victoire (4-2) du pays organisateur, l'Uruguay, aux dépens de l'Argentine. C'est aussi à cette époque que l'on a découvert les premières superstars du football d'Amérique du Sud : l'Uruguayen Andrade et l'Argentin Stabile. Le résultat de cette première Coupe du monde, en vérité, n'avait rien d'étonnant. En effet, depuis 1910 et la première Copa America (la Coupe d'Amérique des nations), l'Argentine et l'Uruguay s'étaient partagé les treize titres continentaux (à deux exceptions toutefois, le vainqueur en 1919 et 1922 étant le Brésil). Quelques amateurs du ballon rond commençaient, dans les années 30, à évoquer le talent, l'ingéniosité, le sens de l'improvisation et la technique brillante de ces équipes sud-américaines. L'Europe, pendant de nombreuses années sûre de son fait et convaincue de sa suprématie, s'était conten-

tée de regarder avec sympathie par-delà l'Atlantique : bien sûr, c'était des Européens qui avaient implanté le football dans le continent sud-américain, mais, franchement, ils n'étaient pas les meilleurs de leurs pays à leur départ ! C'était sans compter avec une formidable rencontre entre ces émigrants et les populations locales. De cette rencontre surgit un style de jeu inimaginable en Europe. Mieux encore : l'art de jouer au football influencé et exporté par les Européens allait se révéler subtilement différent mais tout aussi efficace si l'on s'arrêtait en Uruguay, au Brésil, en Argentine, au Venezuela...

Le football-champagne. La Copa Libertadores allait aussi révéler au public mondial la très grande richesse de l'Amérique du Sud avec ses clubs de football. Là encore, pendant de nombreuses années, ce fut un match à trois entre l'Uruguay, le Brésil et l'Argentine. Mais, au-delà des résultats, on découvrait également, à l'occasion de ces matchs, des ambiances, des couleurs, des rythmes, des sons insoupçonnables chez les Européens. Aux seuls noms de Penarol ou Nacional (Uruguay), Independiente, River Plate et Boca Juniors (Argentine), Santos, Flamengo, Gremio et São Paulo FC (Brésil), le football prend une autre dimension. Il n'est pas besoin d'un grand effort d'imagination pour apercevoir les prouesses techniques de tous les joueurs de ces équipes. C'est d'ailleurs la « marque de fabrique » de leur jeu. Évidemment, il est impossible d'ignorer les prodiges brésiliens. Le Brésil, d'ailleurs, a participé à toutes les Coupes du monde et reste aujourd'hui le seul pays à avoir remporté l'épreuve à quatre reprises (1958, 1962, 1970 et 1994). Bien sûr, en 1958, cette équipe a brillé par la grâce et le génie d'un gamin de 17 ans, connu sous le nom de « Pelé ». Pendant quinze ans, ce joueur magique a enchanté, impressionné, ébloui, surpris tous les publics du monde. Il était le Brésil, l'Amérique du Sud. Pourtant, toujours modeste, il tenait à rappeler régulièrement qu'il n'était pas seul sur le terrain, qu'autour de lui dix autres joueurs avaient le même objectif que lui : la victoire, mais à un seul prix, le plaisir de jouer...

Deux autres pays sud-américains ont marqué l'histoire de la Coupe du monde : l'Uruguay, vainqueur en 1930 et 1950, et l'Argentine, en 1978 et 1986. Mais la situation économique de l'Amérique du Sud, toujours aussi peu attractive, explique le départ de nombreux joueurs vers les championnats européens, nord-américains ou japonais. Ainsi, en 1997, la Fédération brésilienne annonçait que plus de 1 000 de ses joueurs évoluaient à l'étranger. Et d'ajouter, par la voix d'un de ses hauts responsables : « Comment leur en vouloir ? En une saison, ils gagnent dix, voire vingt fois plus qu'on peut leur proposer ici pour l'ensemble de leur carrière... » Toutefois, la plupart d'entre eux reviennent au pays pour terminer leur carrière. Et voilà comment des clubs comme Flamengo, Boca Juniors, River Plate ou encore Nacional peuvent toujours figurer parmi les meilleurs mondiaux... D. G.

Les pays vedettes de l'Amérique du Sud

Argentine : 530 000 licenciés, 3 035 clubs.
15 Copa America (1910, 1921, 1925, 1927, 1929, 1937, 1941, 1945, 1946, 1947, 1955, 1957, 1959, 1991 et 1993),
2 Coupes du monde (1978 et 1986).
Bolivie : 15 200 licenciés, 305 clubs.
1 Copa America (1963).
Brésil : 932 000 licenciés, 12 987 clubs.
6 Copa America (1919, 1922, 1949, 1989, 1997, 2000),
4 Coupes du monde (1958, 1962, 1970 et 1994).
Chili : 635 800 licenciés, 8 071 clubs.
Colombie : 209 000 licenciés, 3 805 clubs.
Équateur : 31 300 licenciés, 170 clubs.
Paraguay : 257 000 licenciés, 1 500 clubs.
2 Copa America (1953 et 1979).
Pérou : 510 600 licenciés, 10 000 clubs.
2 Copa America (1939 et 1975).
Uruguay : 163 600 licenciés, 1 102 clubs.
14 Copa America (1916, 1917, 1920, 1923, 1924, 1926, 1935, 1942, 1956, 1959, 1967, 1983, 1987 et 1995),
2 Coupes du monde (1930 et 1950),
2 jeux Olympiques (1924 et 1928).
Venezuela : 80 300 licenciés, 1 483 clubs.

ANDERLECHT (ROYAL SPORTING CLUB ANDERLECHT)

CLUB BELGE

Fondé en 1908

Couleurs : mauve et blanc.

Palmarès : *Championnat 1947, 1949, 1950, 1951, 1954, 1955, 1956, 1959, 1962, 1964, 1965, 1966, 1967, 1968, 1972, 1974, 1981, 1985, 1986, 1987, 1991, 1993, 1994, 1995, 2000.*

Coupe 1965, 1972, 1973, 1975, 1976, 1988, 1989, 1994.

Coupes d'Europe : C2 1976, 1978 ; C3 1983.

Super-Coupe d'Europe : 1976, 1978.

Depuis quarante ans, Anderlecht est l'un des clients les plus assidus des coupes européennes. Avec vingt-quatre titres de champion de Belgique et huit coupes nationales, il est aussi et de loin le club le plus titré du pays. Dès lors, il y avait une certaine logique à ce que Anderlecht soit aussi le premier club belge à remporter une Coupe d'Europe. L'événement a lieu en 1976, à Bruxelles, autrement dit à la maison. En finale de la Coupe des coupes, Anderlecht domine les Anglais de West Ham (4-2) grâce à deux buts du Néerlandais Robby Rensenbrinck et deux autres de Van der Elst.

Un an plus tard, les Belges sont au rendez-vous de la même finale. Mais, cette fois, elle se déroule à Amsterdam, où les Allemands de Hambourg se montrent supérieurs (2-0). Qu'importe, Anderlecht a de la suite dans les idées et se qualifie, en 1978, pour sa troisième finale consécutive de C2, exploit inégalé à ce jour. Au

La baisse de régime

Depuis quelques années, Anderlecht ne fasait plus la loi. Ni chez lui, ni à l'extérieur. Ainsi, les trois derniers champions de Belgique, le FC Bruges, Lierse et le Racing Genk avaient-ils distancé l'équipe de la capitale. En 2000, le RSCA a renoué avec le succés de belle manière. Durant cette décennie, les résultats européens n'ont pas été de nature à contenter les supporters bruxellois. Si Anderlecht a participé à trois reprises à la Ligue des champions depuis sa création en 1992, il n'a jamais pu s'extraire des poules et passer l'hiver. En 1993 et 1994, il termina même dernier de son groupe. Pire, en 1995, il fut incapable de franchir le tour préliminaire face à Ferencvaros Budapest. Le départ des meilleurs joueurs à l'étranger, la déprime générale qui s'est abattue sur le football belge au lendemain de la Coupe du monde 1994 et une puissance financière désormais relative sont les principaux facteurs de cette baisse de régime.

Parc des Princes, les Bruxellois offrent un véritable récital face à une formation de l'Austria Vienne dépassée. Rensenbrinck et Van Binst, auteurs chacun de deux buts, se sont bien régalés. Dix ans s'écouleront avant qu'un autre club belge, en l'occurrence Malines, vainqueur de la Coupe des coupes 1988, rejoigne Anderlecht sur les tablettes. Pour affirmer sa suprématie nationale, le club bruxellois n'a jamais hésité à piller ses concurrents. Ainsi, il s'approvisionna largement dans l'effectif malinois une fois que celui-ci eut fait ses preuves. Aad de Mos, l'entraîneur, et cinq joueurs (Rutjes, Bosman, Versavel, Albert, Emmers) répondirent favorablement aux arguments sonnants et trébuchants d'Anderlecht. Et Malines rentra dans le rang. De la même façon, Bruges et le Standard de Liège furent régulièrement dépouillés de leurs meilleurs éléments. Mais il faut reconnaître aux dirigeants d'Anderlecht, et notamment à son président mythique Constant Van den Stock, de réelles qualités de visionnaires. Si le club a longtemps été sans rival en Belgique sur le plan financier, c'est parce qu'il avait compris bien avant les autres que le monde du football et celui de l'entreprise étaient faits pour se rencontrer. Le Parc Astrid fut le premier stade en Europe à être doté de loges et de « business seats » loués très chers. Les entreprises se bousculèrent aux guichets, à tel point qu'il fallut établir une liste d'attente.

De la même façon, Anderlecht fut le premier « club européen ». Profitant de la réglementation belge, plus laxiste que les autres, il aligna longtemps six ou sept étrangers ou assimilés, pendant que les autres clubs européens devaient se contenter de trois. Dans les années 60, Anderlecht fit déjà figure de précurseur en inventant pour ainsi dire la défense en ligne et l'utilisation systématique du hors-jeu. Une stratégie qui ne lui apporta pas la consécration.

ANDERSSON Gunnar

Suède, né à Arvika, 1927 - 1969

ATTAQUANT

Palmarès : *meilleur buteur du Championnat de France en 1952 (31 buts) et 1953 (35 buts, record de l'époque).*

La vie et la carrière de ce buteur, dont tous les Marseillais qui l'ont vu à l'œuvre parlent encore avec émotion, est un vrai roman. À 20 ans, pendant son service militaire en Suède, il « fit le mur » pour aller disputer un match d'essai avec une équipe danoise participant à un tournoi à Barcelone. Là, il se fit remarquer par le président de l'OM de l'époque, Louis-Bernard Dencausse, qui l'engagea aussitôt. Encore fallut-il régler les problèmes disciplinaires encourus par le « déserteur » et les tracas administratifs dus au fait qu'il avait joué à Barcelone sous une fausse identité ! Enfin, après sept mois de démarches, il arriva à Marseille : tandis que son président l'attendait gare Saint-Charles, il arriva en voiture, « kidnappé » par un journaliste du *Provençal* ! Pendant huit années d'exploits et de frasques entremêlés, celui qu'on surnomma « Dix heures dix », du fait de sa démarche de canard, mais aussi « Monsieur 50 % » parce qu'il valait la moitié des buts de l'OM, fut l'idole de la Canebière. Il marqua 170 buts en championnat sous les couleurs marseillaises, record que ni Josip Skoblar ni Jean-Pierre Papin, ses célèbres successeurs dans l'attaque de l'OM, ne purent égaler. Hélas, les excès de toute nature finirent par prendre le dessus sur le talent.

Sa fin de carrière, à Montpellier, Bordeaux et Aix-en-Provence, fut une longue dégringolade sportive qui en précéda une autre, tragique. Ruiné, détruit, il mourut en octobre 1969, dans une rue de Marseille, comme un miséreux. Il avait 41 ans.

ANGLETERRE

1 500 000 licenciés, 21 500 licenciées féminines

Palmarès : *1 Coupe du monde (1966), 2 titres olympiques (1900, tournoi non officiel ; 1908 ; 1912 sous la bannière de la Grande-Bretagne), 2 Championnats d'Europe des moins de 21 ans (1982, 1984), 9 Championnats d'Europe juniors (1948, 1963, 1964, 1971, 1972, 1973, 1975, 1980, 1993) ; 9 Coupes C1 des champions (1968, 1999, Manchester United ; 1977, 1978, 1981, 1984, Liverpool ; 1979, 1980, Nottingham Forest ; 1982, Aston Villa). 8 Coupes C2 des coupes (1963, Tottenham ; 1965, West Ham ; 1970, Manchester City ; 1971, Chelsea ; 1985, 1998, Everton ; 1991, Manchester United ; 1994, Arsenal). 9 Coupes C3 de l'UEFA (1968, 1971, Leeds ; 1969, Newcastle ; 1970, Arsenal ;*

Les records

Plus large victoire : 15-0, 1906, contre la France à l'extérieur.
Plus large défaite : 1-7, 1954, contre la Hongrie à l'extérieur.
Record de sélections : 125, Peter Shilton
Meilleur buteur : 49 buts, Bobby Charlton

L'équipe nationale :
couleurs : maillot blanc, short bleu, bas blancs.
couleurs de rechange : maillot rouge ou bleu, short blanc, bas rouges ou bleus.

1972, 1984, Tottenham; 1973, 1976, Liverpool; 1981 Ipswich).

4 Super-Coupes d'Europe (1977, Liverpool; 1979, Nottingham Forest; 1982, Aston Villa; 1998, Chelsea); 1 Coupe intercontinentale 1999, Mancheste; 6 Ballons d'or : Stanley Matthews (1956), Denis Law (1964), Bobby Charlton (1966), George Best (1968), Kevin Keegan (1978, 1979).

Le pays qui a donné le football au monde entier ne l'a que rarement dominé. Hormis la Coupe du monde 1966, qu'elle organisa et remporta, l'Angleterre n'a jamais réussi au niveau de son équipe nationale à se dresser un bilan digne de sa réputation. Longtemps, d'ailleurs, l'Angleterre a snobé le monde entier, ne participant aux grand-messes qu'à reculons. Il faudra d'ailleurs attendre 1950 pour voir l'Angleterre enfin participer à une phase finale de Coupe du monde. Avec à la clef une humiliante défaite 0-1 subie devant les États-Unis.

En Europe, le bilan n'est guère plus brillant, puisque jamais les Anglais n'ont réussi a atteindre la finale du Championnat d'Europe des nations. Certes, il s'en est fallu de peu lors de l'édition 1996 : ce n'est qu'en demi-finales et aux tirs au but que l'Allemagne a éliminé l'Angleterre. C'était à Wembley. Le paradoxe est d'autant plus saisissant que les clubs anglais ont longtemps brillé en Coupe d'Europe. Entre 1963 et 1985, ils ont enlevé vingt-deux trophées majeurs (8 C1, 5 C2, 9 C3). Et s'il n'y avait eu le drame du Heysel, en mai 1985, qui allait faire trente-neuf morts et priver les clubs anglais de compétitions européennes pendant cinq longues saisons, cette domination se serait sans doute prolongée jusqu'à l'aube des années 90. Depuis son retour sur la scène européenne, le football anglais a bien du mal à soutenir la comparaison avec les grands clubs continentaux. Certes, Manchester United et Arsenal ont chacun remporté une Coupe des coupes, mais on est loin de l'hégémonie passée. Un profond retard sur l'évolution tactique, mais également sur le plan de la préparation physique explique en grande partie ce phénomène.

Le but fantôme du Mondial 1966

On joue depuis cent minutes très exactement. Les Allemands, juste avant la fin du temps réglementaire, ont égalisé (2-2). La prolongation est haletante. Alan Ball centre alors pour Geoff Hurst dont la reprise heurte la barre transversale pour retomber sur la ligne de but et finalement ressortir. L'arbitre suisse, M. Dienst, hésite mais son juge de touche, le Russe Bakhramov, estime lui que le ballon a franchi la ligne. Malgré les protestations allemandes, le but est validé. Un quatrième sera marqué quelques minutes plus tard encore par Hurst. L'Angleterre a gagné. Mille fois les images du troisième but anglais ont été disséquées et mille fois le doute n'a pu être dissipé. Des chercheurs d'université, à l'aide de matériel sophistiqué, ont apporté leur réponse. Il n'y avait pas but. Trente et une années plus tard, la polémique continue...

L'humiliation de Wembley. Quant à l'équipe nationale, elle n'a jamais constitué une priorité outre-Manche. La puissance des clubs, qu'ils soient issus du Nord industriel ou de Londres, a toujours bridé l'influence des sélectionneurs nationaux et des instances fédérales. Pourtant, jusqu'à un triste soir de novembre 1953, jamais les Anglais n'avaient connu la défaite sur leur terre. Depuis 1872, tous les adversaires non insulaires de l'Angleterre s'étaient cassé les dents. C'est alors que vint la fameuse équipe de Hongrie avec Puskas à sa tête. Ce jour-là, à Wembley, l'Angleterre allait sombrer. Battue 6-3. Ce mercredi 25 novembre 1953 restera à jamais marqué d'une pierre noire.

Il faudra que l'Angleterre obtienne l'organisation de la Coupe du monde, en 1966, pour qu'enfin le microcosme du football accorde sa priorité à l'équipe nationale. Cette année-là, l'Angleterre finira par battre l'Allemagne en finale, 4-2 après prolongation. Une victoire contestée (voir encadré) et qui n'a pas fini de soulever des polémiques. Depuis ce fait de gloire, l'Angleterre est revenue à plus de modestie. En 1970, elle est battue par l'Allemagne, qui prend sa revanche en quarts de finale (3-2 a.p.). En 1974, 1978 et 1994, elle ne se qualifie pas. Le Mondial de 1982 ne marquera pas les mémoires avec une élimination au second tour, alors qu'en 1986 les Anglais sont injustement sortis en quarts de finale par l'Argentine, à la suite d'un but de la main signé Maradona (2-1). En 1990, le parcours des Anglais est chaotique. Mais la chance est avec eux. On pense notamment aux matchs face à la Belgique (1-0 a.p.) et au Cameroun (3-2 a.p.). En demi-finales, malheureusement pour les Anglais, c'est l'Allemagne qui voit



Le football fait partie de la culture populaire anglaise comme la musique pop. Elton John en est la preuve. Le chanteur n'a pas hésité à investir dans le club de Watford.

le sort lui sourire, et c'est aux tirs au but que l'Angleterre laisse échapper son billet pour la finale (1-1 a.p., 4 t.a.b. à 3).
Avec Glenn Hoddle, puis surtout Kevin Keegan (1998), l'Angleterre s'est engagée dans une voie nouvelle. Désormais, on insiste sur la préparation physique, le travail tactique, et on tient compte des spécificités de l'adversaire. Avec en outre l'arrivée massive dans le championnat de joueurs étrangers, l'Angleterre se voit contrainte d'oublier son arrogance et doit abandonner définitivement son culte de la différence. La révolution est en marche. Mais les résultats se font encore attendre : en 1998, l'Angleterre est sorti en huitièmes de finale par l'Argentine. Au cours de l'Euro 2000 sans convaincre et malgré certains talents individuels, elle est barrée dès le premier tour par le Portugal et la Roumanie.

ARBITRE

Sans arbitre, pas de football. Et pourtant, le football est né avant lui. Dans les premières lois du jeu de la Football Association, il n'est pas fait mention d'arbitres. Il est fait confiance dans les qualités d'autodiscipline des participants. Mais, très vite, les compétitions et les enjeux vont rendre plus difficile l'« autoarbitrage ». Les manquements aux règles et au *fair-play* se multiplient. Dans les lois de 1886, il est ainsi spécifié qu'un arbitre doit se trouver à l'intérieur du terrain. Cela ne suffit sans doute pas puisque, deux ans plus tard,

Inspecté à chaque match

Chaque saison, un classement des arbitres est établi, qui entraîne promotions et rétrogradations dans les différentes catégories, lesquelles correspondent aux niveaux de compétition dont ils peuvent diriger les rencontres. En division 1, l'arbitre est supervisé à chaque rencontre et noté de 1 à 10. Les critères retenus sont, naturellement, l'application des lois du jeu, la compréhension du jeu, la technique spécifique d'arbitrage, l'autorité manifestée, mais aussi la condition physique.



L'arbitre, un homme seul avec ses décisions, trop souvent contesté par les joueurs.

il reçoit l'appui de deux arbitres assesseurs. Ceux-ci deviendront les juges de touche, avec leurs tâches spécifiques, en 1891.
Aujourd'hui, l'arbitrage est un grand problème dans le football, notamment dans le football de masse. Chaque semaine, des milliers de rencontres ont lieu en France, dans des conditions telles que la sécurité de l'arbitre n'est pas toujours assurée. Chaque club a pour obligation de présenter un arbitre officiel, chaque saison. Des cours ont lieu dans toutes les ligues régionales, qui visent à donner une formation de qualité à ceux qui ont la charge de veiller au bon déroulement des rencontres. Des actions de promotion cherchent à encourager l'arrivée de nouveaux arbitres. Mais, dans certaines régions, le renouvellement se fait difficilement et ceux qui, chaque dimanche, partent sur les petits terrains de banlieue ou de campagne pour assumer cette fonction bien ingrate jouent un rôle prépondérant pour la sauvegarde de l'esprit sportif et la régularité des épreuves.
Chez les arbitres aussi, il existe des vedettes. Même si l'on dit communément que le meilleur arbitre est celui qui passe inaperçu, la médiatisation du football fait de l'arbitre de haut niveau un personnage important et reconnu. Il fait partie du spectacle. Depuis la Coupe du monde de 1994, il a même été autorisé à abandonner la sévère tenue

Les arbitres « champions du monde »

Comme toutes les compétitions internationales, les finales de Coupe du monde sont dirigées par des arbitres de pays neutres. Les arbitres de onze pays différents ont eu cet honneur. L'Angleterre est le seul pays dont trois arbitres ont dirigé la finale. Le Brésil et la France (Capdeville en 1938 et Guigue en 1958) ont eu deux arbitres « finalistes ».
1930, Uruguay-Argentine, à Montevideo : Langenus (Belgique).
1934, Italie-Tchécoslovaquie, à Rome : Eklind (Suède).
1938, Italie-Hongrie, à Colombes : Capdeville (France)
1950, Uruguay-Brésil, à Rio de Janeiro : Reader (Angleterre)
1954, RFA-Hongrie, à Berne : Ling (Angleterre)
1958, Brésil-Suède, à Stockholm : Guigue (France)
1962, Brésil-Tchécoslovaquie, à Santiago du Chili : Latyshev (URSS)
1966, Angleterre-RFA, à Londres : Dienst (Suisse)
1970, Brésil-Italie, à Mexico : Gloeckner (RDA)
1974, RFA-Pays-Bas, à Munich : Taylor (Angleterre)
1978, Argentine-Pays-Bas, à Buenos Aires : Gonella (Italie)
1982, Italie-RFA, à Madrid : Coelho (Brésil)
1986, Argentine-RFA, à Mexico : Arppi-Filho (Brésil)
1990, RFA-Argentine, à Rome : Codesal (Mexique)
1994, Brésil-Italie, à Los Angeles : Puhl (Hongrie)
1998, France-Brésil, à Saint-Denis : Belgola (Maroc)

noire pour des maillots discrètement colorés ! Dans la période récente, le corps arbitral français – souvent mieux considéré à l'étranger qu'en France même – a donné trois des plus prestigieux arbitres internationaux, Robert Wurtz, Michel Vautrot et Joël Quiniou.
Une carrière atypique. Un système de notes et d'examen permet la promotion des meilleurs arbitres. Lorsque ceux-ci arrivent à un haut niveau, leur sacerdoce devient aussi une activité physique exigeante. L'arbitre des rencontres entre professionnels doit posséder une forme physique qui lui permette de suivre le rythme des champions. C'est la raison pour laquelle la limite d'âge des arbitres a été récemment abaissée. Elle est maintenant située à 45 ans. Cela pose un problème, car l'expérience de l'arbitre s'acquiert lentement et son ascension dans la hiérarchie est longue, ce qui réduit donc la durée de la « carrière » au niveau le plus haut. L'exigence est telle que l'arbitre s'entraîne physiquement comme un sportif de haute compétition. Lors des stages d'avant-saison, il passe des tests médicaux et athlétiques qui conditionnent son admission. Depuis longtemps, la perspective d'une professionnalisation du corps arbitral est évoquée. Les impératifs sont si grands, les répercussions économiques d'une erreur de jugement si considérables que cette évolution vers un corps d'arbitres de métier est désormais inéluctable. Pour permettre aux arbitres de mieux se consacrer à leur activité, les indemnités qui leur sont versées par la Ligue nationale (l'organisme de gestion des championnats) ont été réévaluées. En 1998, a été adopté un statut semi-professionnel.

ARDILES Oswaldo

Argentine, né à Cordoba, 1952

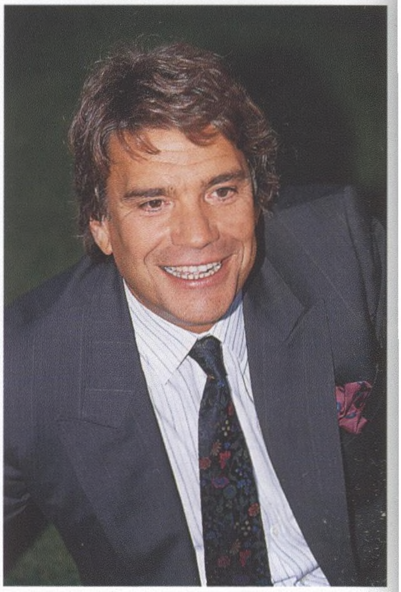
MILIEU DE TERRAIN

Palmarès : *vainqueur de la Coupe du monde 1978, 42 sélections en équipe nationale ; Coupe d'Angleterre 1981 (Tottenham) ; Coupe de l'UEFA 1984 (Tottenham).*

Révélé au monde entier à l'occasion de la Coupe du monde 1978, Oswaldo Ardiles défraie alors la chronique en signant en compagnie de son compatriote Ricardo Villa un contrat avec Tottenham. À l'époque, rares sont les étrangers à tenter leur chance dans le championnat d'Angleterre. Le transfert d'Huracan, son club d'origine, aux Spurs coûtera 3 millions de francs au club londonien. Auréolé de son titre de champion du monde et de patron de l'entrejeu de la sélection argentine, Ardiles est accueilli en héros à White Hart Lane. Il a alors 26 ans. À la surprise des observateurs britanniques, il s'impose rapidement, jusqu'à devenir la coqueluche des fans de Tottenham. En 1981, il remporte la FA Cup au détriment de Manchester City. L'année suivante, les Spurs atteignent une fois de plus la finale, mais « Ossie » est contraint de quitter l'Angleterre au lendemain de la demi-finale de la Cup, chassé par la guerre des Malouines qui déchire l'Angleterre et l'Argentine. C'est donc sans lui que les Spurs réussissent le doublé.
Prêté au PSG en début de saison 1982-1983, après une Coupe du monde ratée en Espagne, Ardiles traîne sa peine sur les terrains français.
En janvier 1983, il revient à Tottenham et remporte la coupe de l'UEFA l'année suivante. En 1988, il est prêté à Blackburn puis aux Queen's Park Rangers. C'est le début de la fin pour « Ossie ».
En 1989, il se lance dans le métier d'entraîneur et prend en charge Swindon. Puis Newcastle. Puis West Bromwich Albion. Et enfin Tottenham. Sans succès. Dans les années 90, il devient entraîneur au Japon.

ARGENT

L'argent a toujours été un élément important de la vie du football. Dans l'Angleterre victorienne qui voit éclore le sport naissent aussi les paris sur les résultats des matchs et les guichets à la porte des stades...
Aujourd'hui, le football est devenu une entreprise de spectacle, mais aussi l'enjeu de rudes conflits économiques, et une formidable partie de Monopoly. Dans ce jeu, les joueurs sont depuis longtemps des pions. Les meilleurs sont recherchés par les plus grands clubs et cela depuis toujours : en 1882, un industriel du coton, M. W. Suddell, voulut bâtir une grande équipe à Preston, dans le nord de l'Angleterre. Il alla chercher les meilleurs joueurs du royaume, et ceux-ci ne vinrent pas pour rien. Le professionnalisme était né avant d'être officialisé. Aujourd'hui, les joueurs, comme les stars du show-business et du cinéma, ont leurs agents, intermédiaires devenus incontournables dans les tractations entre clubs et joueurs. Conscients de la valeur de leurs « poulains » et parfaits connaisseurs du « marché », ils font monter les prix. Et les patrons des grands clubs suivent. Car posséder dans son équipe de grands noms, c'est, en dehors des résultats espérés sur le terrain, un moyen d'attirer les sponsors, de bien vendre l'image du club (Éric Cantona a réclamé sans succès



Bernard Tapie, suivant les traces de l'industriel Jean-Luc Lagardère, et après avoir connu un succès dans le cyclisme, a symbolisé le mariage sulfureux entre le football et l'argent. Avec, en prime, le succès avec l'Olympique de Marseille.

à son ancien club, Manchester United, 7,5 millions de francs de royalties sur la vente des produits dérivés portant son image) auprès du public et de son intermédiaire privilégié, la télévision. Celle-ci, depuis qu'elle s'est rendu compte du formidable pouvoir attractif du football sur le public, et donc sur les annonceurs, s'est emparée de ce sport et en est devenue le principal bailleur de fonds.

Une contradiction permanente. Cette place toujours plus grande de l'argent présente comme risque majeur une réelle menace sur l'équilibre entre intérêts sportif et économique. On s'en rend très nettement compte dans le décalage existant entre les objectifs sportifs des entraîneurs et les impératifs financiers de leurs présidents. Dans la majorité des cas, ces derniers l'emportent et les entraîneurs doivent gérer, sur le terrain, des situations sportives qui leur échappent parce que biaisées par les enjeux économiques.

Quelques chiffres

50 millions de francs : les droits télé de la Coupe du monde 1998.
450 millions de francs : prix payé par un groupe allemand pour obtenir les droits de retransmission télé des Coupes du monde 2002 et 2006.
100 à 250 millions de francs : estimation des retombées de l'organisation de la Coupe du monde pour la ville de Nantes.
182 millions de francs (27,6 millions de dollars) : somme payée par le joueur brésilien Ronaldo (20 ans) pour se libérer de son contrat le liant au Barcelone CF et pouvoir signer à l'Inter de Milan, à l'été 1997.
12 millions de francs : recette de la vente des 40 000 maillots de l'Inter de Milan portant le nom de Ronaldo, avant même le début de la première saison du Brésilien en Italie.
120 millions de francs : somme payée par le Barcelone CF pour le transfert de Monaco du joueur brésilien Sonny Anderson.
150 millions de francs : estimation du déficit du club italien Milan AC à l'été 1997.
365 millions de francs : budget de la Fédération française de football (2 millions de licenciés) pour la saison 1997-1998.
220 millions de francs : Transfert d'Anelka d'Arsenal au Real de Madrid en 1999.

Le prix de la Coupe d'Europe

Depuis que la télévision s'est emparée du phénomène football, le « foot-business » a connu une inflation galopante. Au début de la saison 1997-98, le PSG a joué un tour préliminaire de Coupe d'Europe contre le club roumain de Steaua Bucarest, pour acquérir le droit de participer à la très lucrative « Ligue des champions ». Qualifié de justesse à la faveur d'un extraordinaire retournement de situation (sa défaite 2-3 au match aller, à Bucarest, avait été transformée par l'Union européenne en 0-3 pour sanctionner le fait que le club parisien avait aligné, par mégarde, un joueur suspendu, Laurent Fournier), le club parisien a sauvé une fortune ainsi estimée :
9 millions de francs de participation à la Ligue des champions ;
entre 12 et 15 millions de francs de droits de télévision ;
entre 12 et 15 millions de francs de primes des sponsors ;
entre 12 et 15 millions de francs de recettes aux guichets ;
plus d'un million de francs par point marqué dans les matchs de poule qualificative (soit un maximum d'environ 16 millions de francs) ;
11,2 millions pour la qualification en quarts de finale ;
12,3 millions pour la qualification en demi-finales ;
16,4 millions pour la qualification en finale.
Un club qui atteint les quarts de finale empoche environ 70 millions de francs. En 1997, les deux finalistes, les Allemands de Dortmund et les Italiens de la Juventus de Turin, ont encaissé chacun plus de 100 millions de francs.

À l'autre bout de la hiérarchie du football, le rapport à l'argent, bien que radicalement différent, n'est pas plus facile. Les tout petits clubs éprouvent des difficultés de plus en plus grandes à survivre, notamment dans des périodes de crise où les bienfaisantes subventions des collectivités locales ont tendance à se tarir. Entre opulence et misère, entre star-system et système D, entre lumière médiatique et ombre indifférente de l'anonymat, les relations du football et de l'argent sont caractéristiques de cette fin de siècle.

ARGENTINE

530 000 licenciés

Palmarès : *2 victoires en Coupe du monde (1978, 1986), 14 victoires en Championnat d'Amérique du Sud (1921, 1925, 1927, 1929, 1937, 1941, 1945, 1946, 1947, 1955, 1957, 1958, 1991, 1993), 3 victoires en Championnat du monde juniors (1979, 1995, 1997) ; 14 victoires en Copa America ; 15 victoires en Copa Libertadores (Racing Avellaneda 1967 ; Estudiantes 1968, 1969, 1970 ; Independiente, 1972, 1973, 1974, 1975, 1984 ; Boca Juniors, 1977, 1978 ; Argentinos Juniors 1985 ; River Plate, 1986, 1996 ; Velez Sarsfield, 1994), 7 victoires en Coupe intercontinentale (Racing Avellaneda 1967 ; Estudiantes, 1968 ; Independiente 1973, 1984 ; Boca Juniors, 1977 ; River Plate, 1986 ; Velez Sarsfield, 1994) ; 5 Ballons d'or sud-américains : Kempes (1978), Maradona (1979, 1980, 1986), Ruggieri (1991) ; 3 Ballons d'or européens : Di Stefano (naturalisé espagnol, 1957, 1959), Sivori (naturalisé italien, 1961).*
Recordman des sélections : Ruggieri, 98 sélections.

L'Argentine est sans doute, avec la Yougoslavie, le pays qui a exporté le plus grand nombre de joueurs d'extraordinaire qualité. Il y a depuis le début du siècle, dans ce pays d'Amérique du Sud, une grande tradition de football, qui tarda pourtant à s'exprimer au plus haut niveau de la compétition. Bien sûr, l'Argentine, dans les années 20, rivalisait avec son petit voisin uruguayen pour le titre de meilleure équipe mondiale. Aux jeux Olympiques de 1924 et de 1928, comme en finale de la première Coupe du monde en 1930, la fierté argentine dut accepter la supériorité uruguayenne. Mais une longue politique d'isolement international (l'Argentine déclara forfait aux Coupes du monde de 1938, 1950 et 1954) et une notable infériorité économique mirent un frein à une expan-



L'Argentine de la junte militaire remet la coupe du monde à son équipe.

sion qui aurait dû concrétiser l'exceptionnelle valeur des joueurs argentins et la passion qui entoure ses grands clubs. Ainsi le mythique club de Buenos Aires, River Plate, posséda dans les années 40 une somptueuse attaque (Labruna, Pedernera, Loustau, Di Stefano), mais tous ces grands joueurs s'expatrièrent vers les riches clubs colombiens et européens. Ce fut le cas de deux des plus grands joueurs de l'histoire, Alfredo Di Stefano, maître à jouer du Real Madrid, et Omar Sivori, immense artiste de la Juventus de Turin.

Pendant de nombreuses années, le football argentin fut caractérisé à la fois par le superbe talent de ses joueurs, mais aussi, hélas, par leur extrême dureté qui laissa une impression pénible à la Coupe du monde de 1966 ainsi que lors de plusieurs finales de Coupe intercontinentale des clubs. S'ajoutait à cela une certaine lenteur dans le jeu qui contrastait avec les formidables progrès athlétiques du football dans le monde entier.

Un des grands de la planète foot.

Il fallut attendre 1978 et l'organisation de la Coupe du monde en Argentine pour que cela change. Pendant que de nombreuses organisations manifestaient pour le boycott du pays, alors aux mains du général Videla, l'entraîneur Luis Cesar Menotti bâtissait une équipe qui, dans une ambiance parfois insoutenable de passion, devint enfin championne du monde face aux Pays-Bas.

Depuis ce premier triomphe, l'équipe d'Argentine fait toujours partie des favoris mondiaux. Elle remporta un deuxième titre en 1986 au Mexique, sous la conduite du génial Maradona, puis s'inclina en finale en 1990 contre sa victime de 1986, l'Allemagne. En 1998, elle fut battue en quart de finale par les Pays-Bas. Les grands clubs de Buenos Aires (River Plate, Boca Juniors, Independiente) demeurent toujours parmi les meilleurs clubs sud-américains, même si l'exode vers l'Europe (l'Italie et l'Espagne surtout) des fabuleux artistes argentins s'est poursuivi à un rythme soutenu ces dernières années. C'est que la terre argentine est toujours fertile, et le peuple argentin, toujours aussi passionné de football. D. B.

Les champions du monde argentins

Deux fois finaliste malheureuse en Coupe du monde (en 1930 face à l'Uruguay, 2-4, et en 1990 contre l'Allemagne, 0-1), l'équipe d'Argentine a été deux fois sacrée championne du monde depuis vingt ans.

1978 : Buenos Aires, Argentine-Pays-Bas 3-1 (apr. prol.)
Buts : Kempes (2 buts), Bertoni.
Équipe : Fillol - Olguin, Luis Galvan, Passarella, Tarantini - Ardiles puis Larrosa, Gallego, Kempes - Bertoni, Luque, Ortiz puis Houseman. Entraîneur : Menotti.

1986 : Mexico, Argentine-RFA 3-2. Buts : Brown, Valdano, Burruchaga.
Équipe : Pumpido - Cuciuffo, Ruggieri, Brown, Olarticoechea - Batista, Giusti, Burruchaga puis Trobbiani, Enrique - Maradona, Valdano. Entraîneur : Bilardo.

Les Argentins de France

Parmi les très nombreux joueurs argentins ayant fait carrière en France (parmi eux Guillermo Stabile, meilleur buteur de la première Coupe du monde en 1930, Ruben Bravo, Alberto Muro, Delio Onnis, meilleur buteur de tous les temps en France, Carlos Bianchi, Oswaldo Piazza, Angel Marcos, Ugo Bargas, Alberto Tarantini, Hector Yazalde, Oswaldo Ardiles, Jorge Burruchaga, Beto Marcico, et plus récemment Gallardo), certains sont venus à la fin des années 50, à une époque où les frontières du football étaient fermées en France, en profitant d'origines françaises qui leur permirent de se faire rapidement naturaliser. Citons Hector Maison, Hector De Bourgoing, Nestor Combin, Angel Rambert. Ces trois derniers portèrent même le maillot de l'équipe de France. Combin et De Bourgoing participèrent, pour la France, à la Coupe du monde de 1966. Sans oublier, le plus récent d'entre eux : David Trezeguet auteur du but en or donnant la victoire à la France dans l'Euro 2000.

ASIE

Si l'on note que le continent asiatique abrite plus de la moitié de la population mondiale, on doit admettre qu'il n'a joué jusque-là qu'un rôle mineur dans le football. Dans certains pays, la passion pour le ballon rond est pourtant aussi forte qu'ailleurs, et l'AFC (Asian Football Confederation, forte aujourd'hui de 41 pays membres) a mis sur pied une multitude de compétitions internationales. En revanche, les deux géants que sont la Chine et l'Inde ont beau « peser » plus de 2 milliards d'habitants, le football professionnel n'y est encore qu'à ses balbutiements.

Le premier match international organisé sur le sol asiatique date pourtant de 1913. Il opposa les Philippines à la Chine, à Manille. L'Inde possède une fédération depuis 1937, et la ville de Calcutta a eu son propre Championnat dès 1898, avant que la plupart des pays européens y aient songé. Longtemps, le football asiatique fut l'affai-

re des immigrants et des colons européens. La population locale n'y était guère sensible. C'est seulement au lendemain de la Seconde Guerre mondiale que le football a pris son essor. Mais il se heurte alors à la concurrence d'autres sports beaucoup plus populaires, tels le cricket, le base-ball ou le hockey sur gazon. L'influence américaine y fut telle que, aujourd'hui encore, le base-ball est de très loin le sport le plus apprécié par les Japonais, les Coréens ou les Philippins.

En 1951, le football parvient enfin à se faire une petite place au soleil lors des premiers jeux Asiatiques, organisés en Inde. Trois ans plus tard, l'AFC voit le jour, la même année que l'UEFA. Dès 1956, elle lance la Coupe d'Asie, réservée aux équipes nationales. Principe : des groupes éliminatoires par zones géographiques et une phase finale dans un pays donné. Les professionnels n'étant pas assez nombreux, les amateurs y sont admis. Avec la Coupe d'Asie tous les quatre ans, en alternance avec les jeux Asiatiques, le continent dispose dès lors d'une épreuve d'envergure tous les deux ans. Depuis, l'Asie s'est mise à la page des autres continents en créant une floraison de compétitions. Entre la Coupe du Golfe, les jeux de l'Asie du Sud-Est, les jeux de l'Asie de l'Est, chaque région a son épreuve. Sans parler de la Coupe d'Asie des champions qui a démarré en 1967, et de la Coupe d'Asie des vainqueurs de coupe, dont l'édition inaugurale a eu lieu en 1990.

Sur le plan économique, l'Asie est un continent en plein développement. Et le football en profite. Le Championnat professionnel du Japon (J-League), relancé en 1992 avec l'appui des grandes compagnies du pays et à grands renforts de stars étrangères, a connu un véritable boom avant de marquer le pas. La Corée du Sud, elle aussi, a réussi à bâtir un Championnat professionnel de bon niveau. Candidats tous deux à l'organisation de la Coupe du monde 2002, le Japon et la Corée du Sud ont été longtemps au coude à coude avant que la FIFA ne décide, en mai 1996, d'attribuer l'épreuve conjointement aux deux pays. L'Asie accueillera donc la première Coupe du monde du XXIe siècle. Et, même si cette solution ne va pas sans poser d'énormes problèmes d'organisation et de répartition, l'événement devrait donner un formidable coup d'accélérateur au football de cette région du monde.

Le coup d'éclat de la Corée du Nord

Jamais une équipe asiatique n'a joué un rôle majeur en Coupe du monde. L'une d'elles est cependant entrée dans l'histoire par la grande porte. C'est en 1966, lors de la Coupe du monde organisée en Angleterre. Dans le groupe 4, la Corée du Nord paraît vouée à un rôle de figurant face à l'URSS, au Chili et à l'Italie. Mais si elle s'incline nettement devant l'URSS (0-3) lors de son premier match, elle accroche ensuite le Chili (1-1) en égalisant à deux minutes de la fin par Pak Seung-jin. Le meilleur est cependant à venir.

À Middlesbrough, pour le troisième match, l'Italie, grande nation du football emmenée par Sandro Mazzola, prend les Coréens de haut. Ces derniers jouent sans complexe, jettent toutes leurs forces dans la bataille et l'emportent 1-0 grâce à Pak Do-ik. L'Italie est éliminée. Dans ses rangs, c'est la consternation, dans le monde entier, c'est la stupéfaction.

En quart de finale, à Liverpool, les Nord-Coréens sont déchaînés.

Au bout de 24 minutes, ils mènent 3-0 contre le Portugal (buts de Pak Seung-jin, Li Dong-woon, Yang Sung-kook). Mais le génial Eusebio renverse la tendance en marquant quatre des cinq buts de son équipe, dont deux sur penalty. Battus 5-3, les Nord-Coréens quittent le terrain en saluant la foule. Depuis, on ne les a jamais revus en phase finale... personne, pourtant, ne les a oubliés.

ATTAQUANT

Très tôt, dans l'histoire du football, les équipes furent composées de joueurs ayant un rôle spécifique. Les attaquants (*forwards* en anglais) étaient plus spécialement chargés de porter le danger vers le camp adverse. Dès la fin du XIXe siècle, on trouvait parmi eux un attaquant jouant dans l'axe, l'avant-



Meneur du Stade de Reims, le n° 7 français Raymond Kopa a personnifié en France le jeu d'attaque. Dribbleur, buteur, organisateur, il posséda tous les gestes techniques de l'attaquant.



L'Allemand Karl-Heinz Rummenigge, un des attaquants types des années 1980 : puissant et opportuniste.

centre, et deux joueurs chargés de contourner la défense adverse par les côtés, les ailiers. Ces trois vrais avants de pointe étaient appuyés par deux autres joueurs offensifs, situés plus en retrait, les « intérieurs » ou « inters ». L'évolution des systèmes de jeu alla sans cesse vers un renforcement de la défense et du milieu de terrain, au détriment des attaquants. Le seul renversement de tendance, très momentané, eut lieu à la fin des années 50, quand le Brésil imposa le 4-2-4 dans lequel deux attaquants (Vava et Pelé) étaient associés dans l'axe. Par la suite, l'évolution se poursuivit jusqu'aux systèmes actuels dans lesquels, le plus souvent, on ne trouve que deux attaquants. Il s'agit soit d'un avant-centre et d'un ailier, soit, plus fréquemment, d'un attaquant de l'axe, seul en pointe, associé à un deuxième avant, plus mobile, jouant juste derrière lui. Longtemps, le poste d'attaquant – et tout particulièrement d'avant-centre – a été celui dont tous les enfants rêvaient. Ils se voyaient tous à la place de Paul Nicolas, Roger Courtois, Thadée Cisowski, Just Fontaine, les grands buteurs numéros 9 du football français. Aujourd'hui, le rôle est beaucoup plus ingrat à tenir. Il exige énormément d'abnégation et de courage, pour un joueur qui évolue sans cesse en infériorité numérique. Malgré le petit nombre de ballons qu'il touche, il doit les transformer en buts. Le grand attaquant est, forcément, une denrée très rare, et donc très chère, à l'instar du Brésilien Ronaldo ou de l'Argentin Batistuta.

AVANT-CENTRE

L'avant-centre occupe l'axe de l'attaque. Il évolue le plus en pointe et sa fonction prioritaire est d'exploiter les occasions de but créées par son équipe. Il est souvent le principal buteur, même si son rôle a beaucoup évolué depuis une dizaine d'années. Parmi les grands avants-centres de l'histoire du football français, il convient de citer plus particulièrement Paul Nicolas (18 buts marqués en équipe de France, de 1920 à 1931), Thadée Cisowski (auteur de 5 buts dans le seul match France-Belgique en 1956), Just Fontaine (meilleur buteur de tous les temps lors d'une Coupe du monde, avec 13 buts inscrits en 1958), Bernard Lacombe (auteur de 315 buts en 621 matchs au cours des 18 années de sa carrière professionnelle).



b

BAGGIO Roberto

Italie, né à Caldogno, 1967

MILIEU ET ATTAQUANT

Palmarès : *3ᵉ de la Coupe du monde en 1990, finaliste en 1994 ; vainqueur de la Coupe UEFA 1993 avec la Juventus Turin, champion d'Italie 1995 avec la Juve ; Ballon d'or européen 1993. Clubs successifs : Vincenza, Fiorentina, Juventus Turin, Milan AC, Bologne, Inter Milan.*

En 1993, Roberto Baggio le soliste au catogan recevait enfin cette consécration suprême : élu Ballon d'or, le stratège de la Juventus de Turin et de la Squadra azzurra tournait définitivement le dos à des années de doutes, pourvues parfois de polémiques ! Sacré meilleur joueur européen, vainqueur, sous la direction de Trapattoni, de la Coupe de l'UEFA, Baggio le bouddhiste pouvait enfin rêver de mener l'Italie le plus loin possible en phase finale de la Coupe du monde américaine. Baggio le miraculé, dont la carrière faillit prendre fin dès 1985, au terme d'une première opération au genou. De nombreux observateurs italiens sont alors persuadés que le joueur ne reviendra plus dans le football. En pleine gloire, Baggio dira : « Même sur mon lit d'hôpital, j'ai toujours pensé que j'y arriverais, que je reviendrais... » Roberto Baggio n'avait donc pas tort d'insister : joueur clef de la Fiorentina de 1986 à 1990, son départ vers la Juventus de Turin déclenche une véritable émeute. Il faut dire que le joueur est unique : habile et malin devant le but, tireur de coup franc, d'un gabarit modeste, 1,74 m pour 72 kg, Baggio éclaire le jeu, et sa personnalité séduit les supporters italiens. En 1990, sur la pelouse du stade Olympique de Rome, Baggio fait « chanter » le ballon contre la République tchèque. Parti du milieu de terrain, il s'engouffre sur le flanc gauche de l'attaque italienne, avant d'ajuster une frappe terrible. Baggio s'effondre sur la pelouse. Les 60 000 spectateurs présents et, avec eux, le monde du football tout entier découvrent le feu follet de Turin. En Coupe d'Europe, contre le PSG, c'est lui qui offre la qualification à la Juve, lui encore qui inscrit un but somptueux sur coup franc. Avec Baggio en numéro 10, Platt et Ravanelli, la Juventus de Turin remporte la Coupe de l'UEFA au terme de la saison 1993. Certes, cette année-là, c'est encore le Milan AC de Silvio Berlusconi qui remporte le « scudetto » (championnat), mais Roberto Baggio ne se gêne tout de même pas pour inscrire 21 buts au cours de cette compétition, et 6 autres durant la Coupe d'Europe. À lui seul et vraiment seul, il porte à bout de bras l'équipe nationale italienne, en 1994, jusqu'à la finale contre le Brésil, sur la pelouse du Rose Bowl de Pasadena, Los Angeles. Sur le banc mais le plus souvent debout, Sacchi « l'élégant » se décide tout de même à faire jouer Baggio dans un «Mondiale» que l'Italie a fort mal débuté. Baggio ira jusqu'au bout, marquant cinq fois, et inscrivant deux buts d'anthologie contre la Bulgarie. Certes, en finale contre le Brésil, il manquera son tir au but... Mais franchement, les plus grands de cette planète foot n'ont-ils pas, ne serait-ce qu'une fois dans leur carrière, manqué la cible...?

BALLON

L'élément central du jeu. Sa forme est précisément définie par la règle numéro 2 des lois du jeu : sphérique, il doit avoir une circonférence comprise entre 68 et 71 centimètres et un poids entre 396 et 453 grammes. Le matériau utilisé a évolué avec le temps, notamment depuis une trentaine d'années quand le cuir d'origine a été recouvert d'une fine matière plastifiée l'empêchant de trop s'alourdir sous l'effet de l'eau. Pour répondre à la médiatisation du spectacle sportif, le ballon est la plupart du temps blanc, pour une meilleure perception

en nocturne, et les équipementiers l'ont agrémenté de détails visuels permettant d'identifier clairement la marque.

BANC DE TOUCHE

L'évolution du jeu et de ses règles a fait du banc de touche un lieu important dans le déroulement de la rencontre. C'est là que prennent place le ou les entraîneurs, les remplaçants, les dirigeants et les soigneurs. La possibilité d'utiliser des remplaçants en cours de match, dans les compétitions officielles (aujourd'hui trois remplacements par rencontre) a renforcé la notion de « coaching » et redonné de l'importance aux interventions de l'entraîneur. Autrefois confiné sur son banc, celui-ci peut désormais se lever et se mouvoir librement à l'intérieur d'une zone rectangulaire dessinée devant le banc.

BANKS Gordon

Angleterre, né à Sheffield, 1937

GARDIEN DE BUT

Palmarès : *vainqueur de la Coupe du monde 1966 ; 73 sélections en équipe nationale ; vainqueur de la Coupe de la League 1964 (Leicester), 1972 (Stoke) ; finaliste de la Coupe d'Angleterre 1961 et 1963 et de la Coupe de la League 1965 ; joueur de l'année en Angleterre, en 1972.*

Les carrières de joueur sont parfois curieuses. Gordon Banks est connu mondialement pour un arrêt-réflexe d'anthologie qui pourrait laisser supposer qu'il fut l'homme des coups d'éclat. Pourtant, c'est avant tout pour la régularité de ses performances, pour sa maîtrise technique, sa solidité toute britannique, qu'il fait partie des meilleurs gardiens de but de l'histoire.

C'est dans les rudes joutes du football professionnel anglais qu'il s'est forgé la carapace nécessaire pour supporter les fortes batailles aériennes imposées chaque samedi aux gardiens de la Ligue anglaise. Il passa toute sa carrière dans des clubs de moyen calibre des régions industrielles du centre de l'île, à Chesterfield d'abord, puis à Leicester et enfin à Stoke. En quinze ans de métier et quelque 400 matchs de League, il eut de quoi remplir une carrière pleine de tous les rugissements du football anglais. Mais il eut aussi la chance de tomber dans la période de la Coupe du monde 1966 que l'Angleterre, hôte du football mondial, n'avait pas le droit de manquer. Il débuta en sélection en 1963, contre l'Écosse, et s'imposa si bien qu'il devint, pendant près de dix ans, l'inébranlable titulaire du poste, seulement vaincu par une sale « turista » pendant la Coupe du monde mexicaine de 1970, juste avant le quart de finale décisif contre les Allemands.

La victoire anglaise de 1966 fut donc grandement la sienne. Dans les six matchs de la Coupe, il n'encaissa que trois buts. Méconnu internationalement (il ne disputa aucune Coupe d'Europe avec ses clubs), il s'imposa au niveau planétaire, tout à la fois par sa classe et sa courtoisie. Sa fin de carrière fut hélas gâchée par un accident de voiture dans lequel il perdit un œil. Il tenta néanmoins l'aventure américaine, à Fort Lauderdale, en Floride.

Le chef-d'œuvre de Guadalajara

Gordon Banks fait partie des quelques champions qui, quoi qu'ils aient fait d'autre, resteront dans l'histoire du sport pour un geste. Une seconde pour l'éternité.
7 juin 1970, stade Jalisco, à Guadalajara, Brésil-Angleterre, comptant pour le premier tour de la Coupe du monde. On joue depuis une dizaine de minutes. Sur son aile droite, Jairzinho déborde et centre. Au second poteau, Pelé domine l'Anglais Mullery et peut frapper le ballon de la tête. Le ballon pique au sol, rebondit juste devant le but. Gordon Banks, au milieu de sa cage, paraît battu. Bobby Moore, le capitaine anglais, est sûr d'avoir entendu Pelé entamer sa joie au cri de « gol » ! Mais le cri s'enraye. Car Banks a bondi vers le poteau sur sa droite.
D'une manchette, il prolonge la trajectoire du ballon, détourne celui-ci en corner.
Congratulations émerveillées de ses équipiers. Félicitations pleines de respect de la part de Pelé.
Et depuis, tous ceux qui ont la chance de visiter le stade de Guadalajara pensent à Banks : « C'était là », soupirent-ils.

FC BARCELONE

Fondé en 1899

CLUB ESPAGNOL

Couleurs : maillot bleu et grenat, short bleu, bas bleus.

Palmarès : *Champion d'Espagne 1929, 1945, 1948, 1949, 1952, 1953, 1959, 1960, 1974, 1985, 1991, 1992, 1993, 1994, 1998, 1999.*

Coupe du Roi 1910, 1912, 1913, 1920, 1922, 1925, 1926, 1928, 1942, 1951, 1952, 1953, 1957, 1959, 1963, 1968, 1971, 1978, 1981, 1983, 1988, 1990, 1997, 1998.

Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1992.

Coupe d'Europe C2 des vainqueurs de coupe 1979, 1982, 1989 et 1997. Coupe d'Europe C3 1958, 1960 et 1966.

Barcelone est beaucoup plus qu'un club : c'est une ville et surtout un pays, la Catalogne, dont les joueurs sont fiers de prolonger l'influence sur la pelouse du Camp Nou (115 000 places). Et puis le FC Barcelone, c'est également un homme : José Luis Núñez Clemente, en place depuis deux décennies. Le personnage est certes mégalomane, mais il a su enrôler les plus grands joueurs du monde sous la tunique bleu et grenat. Car si Barcelone n'a finalement remporté sa première Coupe des champions qu'en 1992, il n'en demeure pas moins vrai que les plus belles étoiles du football mondial ne cessent de briller aux pieds de la cathédrale de Gaudi. Un coup d'œil suffit : Cruyff du temps de sa splendeur a joué à Barcelone, et y est même revenu comme entraîneur. Avec lui, Neeskens le Hollandais a également évolué à Barcelone, tout comme Diego Maradona, Krankl, Lineker, Romario, Stoïchkov, Ronaldo. Finalement, parmi les plus grands, seuls Platini et Pelé n'ont pas joué sous les ordres

20 mai 1992: la consécration du football total !

Le FC Barcelone a longtemps rêvé de la plus prestigieuse Coupe d'Europe... Comme il est douloureux pour une organisation aussi forte, structurée, et soutenue par ses dizaines de milliers de « socios » de lorgner sur la vitrine du Real, fier et jaloux de ses 3 Coupes des champions ! Le rêve devient donc réalité au soir du 20 mai 1992. Enfin. Le travail de Johan Cruyff, entraîneur, est récompensé. Cruyff est revenu en 1988. Il milite inlassablement pour un football offensif, généreux, ouvert.
En finale à Wembley, contre la Sampdoria de Gênes, c'est un solide buveur de bière, aussi à l'aise au bord d'un zinc que sur le gazon, qui offre ce bonheur à toute la Catalogne : d'un tir fracassant, le Néerlandais Koeman démolit le mur italien, puis s'envole, ivre de joie. Il a fallu attendre la 111e minute de la partie pour que tout bascule vers Barcelone. Cruyff est heureux. C'est autant sa victoire que celle des Stoïchkov, Laudrup ou Zubizarreta. La victoire du romantisme et de l'enthousiasme, aux dépens du calcul et d'une certaine frilosité.

de Núñez. Certes, la richesse du club, fort de plus de 100 000 « socios » (abonnés), explique en partie son pouvoir d'attraction. Mais ça n'est pas suffisant pour expliquer cette fascination. Pays de football tout simplement, où, du plus simple ouvrier jusqu'à l'intellectuel, on est capable de refaire les matchs, tard le soir sur les ramblas. C'est Max Urbini qui écrit dans un livre consacré à Johan Cruyff : « À Barcelone, dans le cadre somptueux de Nou Camp, le public est celui de la corrida. Il ponctue chaque intervention de Cruyff comme on accompagne le travail à la cape du toréador. Il explose à la moindre de ses interventions et le soutient du départ à la conclusion de l'offensive. Cruyff... Cruyff... » Quelques années plus tard, présent cette fois sur le banc du « Barça », Cruyff l'entraîneur appréciera les performances de ses stars, notamment Hristo Stoïchkov et Romario, deux éléments qui ont largement contribué au succès de Barcelone en Liga. Pour ce qui concerne le seul football, reconnaissons tout de même que le FC Barcelone s'est bâti un beau palmarès : vainqueur de la Liga (Championnat d'Espagne) à 14 reprises, le Barça a également remporté 4 Coupes des vainqueurs de coupe et 3 Coupes des villes de foire : 1958, 1960, 1966. Mais la grande force du club catalan, toujours copiée, jamais égalée, c'est bien évidemment son caractère omnisports : rugby, basket, hockey sur gazon, base-ball, handball, volley-ball et gymnastique. Ses faiblesses sont rarement pardonnées par un public connaisseur et donc très exigeant. L'Écossais Brian Robson s'imaginait sans doute que son anglais suffirait pour communiquer avec la presse. Robson a payé cher ce manque de modestie. Robson remercié, c'est le Néerlandais Louis Van Gaal qui a pris les commandes du club.
En 2000, le règne de Nuñez et de Van Gaal s'achève par une démission retentissante. P.-L. B.

BARESI Franco

Italie, né à Travagliato, 1960.

DÉFENSEUR

Palmarès : ***Coupe du monde 1982 (vainqueur, il faisait partie du groupe des 22 mais sans jouer une seule seconde), 1990 (3e), 1994 (finaliste). Championnat d'Europe des nations 1988 (phase finale) ; champion d'Italie 1979, 1988, 1992, 1993, 1994, 1996 ; Super-Coupe d'Italie 1988, 1992, 1993, 1994, 1995.***
Coupe d'Europe des clubs champions C1 1989, 1990 ; Super-Coupe d'Europe 1990, 1994 ; Coupe intercontinentale 1989, 1990 (Milan AC).

Il est l'homme d'un seul club, d'un seul maillot, celui du Milan AC. Une fidélité qui s'explique peut-être par les déchirements de l'adolescence. En 1974, Franco perd sa mère, victime d'un cancer. Trois ans plus tard, son père décède, fauché par une voiture. Le jeune orphelin a besoin d'une famille, il la trouvera au sein du club milanais, le seul qui voudra de lui. À Bergame, on le juge « trop maigre ». À l'Inter, qui accueille son frère Beppe, on l'estime « trop petit ». Le 23 avril 1978, Nils Liedholm, le coach suédois du Milan AC, fait appel à celui que tout le monde surnomme « Piscinin » (le tout petit) pour jouer contre Vérone. Entrée pleine de conviction, puisque Milan gagne sur le terrain de son adversaire par 2 à 1. Aux côtés des géants du club qui ont pour noms Rivera, Capello et Albertosi, Franco Baresi jette les bases d'une carrière infinie.
En près de deux décennies, il connaîtra le meilleur et le pire. Le meilleur avec vingt titres remportés sous la bannière *rossonera* et d'innombrables matchs de légende, le pire avec deux relégations (1980, 1982), une suspension européenne d'un an pour avoir quitté prématurément la pelouse du Stade-Vélodrome de Marseille en 1991, une dernière saison désastreuse avec treize défaites en championnat et une humiliante sortie en Ligue des champions face à Rosenborg ; mais, aussi, sur le plan personnel, une infection sanguine en 1982 qui le laissa perdu pour le football. Pourtant, Baresi a tout surmonté. En 1994, il dispute le premier match de la Coupe du monde, part à New York se faire opérer du genou et revient pour la finale où il se montre impérial. Hélas, il rate son tir au but et se met à pleurer comme un gosse. En juin 1997, à 37 ans, il annonce sa retraite. « J'éprouve toujours autant de plaisir à jouer, mais le poids des années se fait sentir, commente-t-il. On ne peut pas tricher avec sa carte d'identité. » Les dirigeants milanais décident que plus personne désormais ne portera le numéro 6.
Toutes ces qualités de générosité rare dans l'effort, d'abnégation au profit de l'équipe sont une marque de famille puisqu'il les a partagées avec son frère aîné Giuseppe. Ce dernier a guidé Franco sur le chemin du professionnalisme ainsi que sur le chemin de la Squadra azzura où il devança son cadet de plus de 3 ans. Frères ennemis à la milanaise sur la pelouse puisque l'un portait les couleurs du Milan AC et l'autre celles de l'Inter.

BAYERN MUNICH

Fondé en 1900

CLUB ALLEMAND

Couleurs : bleu, rouge et blanc.

Palmarès : *Championnat 1932, 1969, 1972, 1973, 1974, 1980, 1981, 1985, 1986, 1987, 1989, 1990, 1994, 1997, 1999, 2000; Coupe 1957, 1966, 1967, 1969, 1971, 1982, 1984, 1986, 1998, 2000; Coupes d'Europe : C1 1974, 1975, 1976 ; C2 1967 ; C3 1996 ; Coupe intercontinentale 1976.*

Certes, on pourra toujours évoquer une réussite insolente, et certains, d'ailleurs, ne s'en sont pas privés. Certes, les trois victoires successives du Bayern Munich en Coupe d'Europe des clubs champions (1974, 1975, 1976) n'avaient pas le panache du triplé précédent, œuvre de l'Ajax Amsterdam (1971, 1972, 1973). Il n'empêche que ce Bayern-là était une sacrée machine à gagner, faite d'un alliage à toute épreuve : une pléthore de grands noms tels Maier, Beckenbauer, Hoeness, Breitner et un mental de fer presque impossible à démolir.

Le premier succès, obtenu contre l'Atletico Madrid en 1974, à Bruxelles, est à cet égard le plus significatif. Complètement hors du coup, les Allemands encaissent un but que l'on croit irréversible à six minutes du terme de la prolongation. Mais à une minute de la fin, Hans-Georg Schwarzenbeck, le fidèle lieutenant de Beckenbauer qui ne s'aventurait jamais aux avant-postes, déclenche un tir de trente mètres qui file à travers une forêt de jambes jusque dans le coin de Reina, le gardien espagnol. La finale est à rejouer. Deux jours plus tard, le Bayern écrase son adversaire (4-0) grâce à deux doublés d'Uli Hoeness et Gerd Müller. Un an plus tard, c'est le Parc des Princes qui accueille la finale : Bayern-Leeds. Les Anglais dominent largement la partie, mais gâchent les nombreuses occasions qui s'offrent à eux. Ils vont le payer cher. Bloqués durant plus d'une heure dans leur moitié de terrain, les Bavarois placent, dans les vingt dernières minutes, deux contres décisifs que Roth et Müller se chargent de conclure. Fous de colère, les supporters anglais saccagent les tribunes du Parc. Le hooliganisme fait déjà parler de lui. Si la finale de Glasgow, en 1976, échappera à ces débordements, le scénario, lui, aura un fort air de ressemblance avec les deux précédents. Vingt-cinq mille supporters stéphanois ont investi Hampden Park, sans parler du reste de la France, scotché devant ses écrans de télévision. Les Verts ne manquent ni de soutien populaire, ni de courage, ni de talent, il leur manquera simplement quelques centimètres. Les centimètres qui auraient permis aux tentatives de Santini et de Bathenay de terminer au fond des filets au lieu de s'écraser sur les poteaux. Ah, les poteaux carrés de Glasgow ! À Munich, on les bénit encore. Et on remercie encore Franz Roth, vieux serviteur du club, d'avoir transformé un coup franc obtenu par Gerd Müller à la 57e minute, tirant une fois de plus le Bayern d'un mauvais pas.

Un drôle de type, ce Roth. Le crâne dégarni, un style laborieux qui tranchait avec l'allure seigneuriale d'un Beckenbauer, d'un Breitner ou d'un Maier, une carte de visite riche seulement de quatre sélections, mais une présence jamais démentie lors des grands rendez-vous. Oui, heureusement que Roth était là pour marquer le seul but de la finale de la Coupe des coupes 1967 contre les Glasgow Rangers, ouvrir le score contre Leeds et ruiner les espoirs de Saint-Étienne. Quatre finales, trois buts, quatre victoires : pas mal pour un milieu de terrain que l'on qualifiait d'« obscur ». Après ce triplé historique, le Bayern devra attendre exactement vingt ans avant de remporter un nouveau trophée européen. En 1996, les Matthäus, Klinsmann, Scholl, Papin s'adjugent la Coupe de l'UEFA aux dépens de Bordeaux (2-0, 3-1). Derrière la Juventus et l'Ajax Amsterdam, le Bayern devient ainsi la troisième équipe à avoir remporté les trois coupes européennes.

La vie agitée du FC Hollywood

Beckenbauer président, Rummenigge vice-président, Hoeness manager général : les glorieux anciens des années 70 et 80 tiennent les commandes du Bayern des années 90. De fortes personnalités qui n'ont pas pour habitude de mâcher leurs mots ni de camoufler leurs opinions. Et comme l'équipe a compté dans ses rangs, ces dernières années, des joueurs aux caractères très affirmés, les trois quotidiens de Munich font leurs choux gras d'une existence particulièrement agitée. Polémiques, scandales, divorces, inimitiés, conflits entre les joueurs et l'entraîneur, les joueurs et les dirigeants, les joueurs et... les joueurs, tout y passe. Un exemple révélateur : au début de la saison 1996-1997, Matthäus paria 10 000 marks (35 000 F) avec Uli Hoeness que Klinsmann (son ennemi juré) ne marquerait pas 15 buts dans la saison. Dès lors, on ne s'étonnera pas que le Bayern ait été surnommé le « FC Hollywood » ! Ah, au fait, Klinsmann a inscrit 15 buts et Matthäus a perdu son pari.

BECKENBAUER Franz

Allemagne, né à Munich, 1945

DÉFENSEUR

Palmarès : *Coupe du monde 1966 (finaliste), 1970 (3e), 1974 (vainqueur). Championnat d'Europe des nations 1972 (vainqueur), 1976 (finaliste). 103 sélections en équipe nationale ; champion d'Allemagne 1969, 1972, 1973, 1974 (Bayern), 1982 (Hambourg), Coupe d'Allemagne 1966, 1967, 1969, 1971; Coupes d'Europe : C1 1974, 1975, 1976 (Bayern), C2 1967 (Bayern); Coupe intercontinentale 1976 (Bayern) ; champion des États-Unis 1977, 1979, 1980 (Cosmos New York); Ballons d'or 1972, 1976.*

En tant qu'entraîneur : Coupe du monde 1986 (finaliste), 1990 (vainqueur); Championnat d'Europe des nations 1988 (1/2 finaliste), champion de France 1991 (Marseille), champion d'Allemagne 1994 (Bayern) ; Coupe de l'UEFA 1996 (Bayern).

Quand Franz Beckenbauer arrive, le mauvais

sort fait un pas de côté. La légende est solidement établie : Beckenbauer est né chanceux. Comment pourrait-il en être autrement s'agissant d'un personnage qui a transformé tout ce qu'il a touché en or ? D'ailleurs, lui-même ne manque jamais de souligner qu'une bonne étoile l'a toujours accompagné. « Je suis vraiment reconnaissant au bon Dieu d'être aussi gentil avec moi. Il m'a donné toutes ces capacités, toutes ces possibilités. Je Le remercie tous les jours. »

Le raccourci est néanmoins trop facile. Car s'il est parvenu tout en haut, Franz Beckenbauer est parti d'assez bas. Le quartier de Giesing où il passe son enfance est un faubourg ouvrier de Munich. Entre un père postier et une mère au foyer, il n'y a pas de viande tous les jours à la table familiale. Le jeune Franz, incontestablement doué pour le football, joue dans le petit club du SC Munich 1906. Un dirigeant du TSV Munich 1860, le plus grand club de la ville à l'époque, le remarque et parvient à le convaincre de changer de casaque la saison suivante. Mais, auparavant, il y a le derby à disputer. Un derby qui dégénère tant et si mal que Franz prend une claque de la main du dirigeant qui l'avait contacté. Sa décision est prise : il n'ira pas à Munich 1860, mais au Bayern. Et voilà comment un moment d'égarement a modifié la face du football allemand.

À 14 ans, Beckenbauer a deux amis au Bayern : Sepp Maier et Gerd Müller. Ils ne se quitteront plus. Très vite, sa prestance



Le libéro du FC Bayern Munich et de l'équipe nationale d'Allemagne en action.

naturelle le désigne comme un spécimen rare, mais elle lui vaut autant de critiques que de louanges. « Mon élégance passait souvent pour de l'arrogance », souligne-t-il. Il fait ses débuts en équipe première du Bayern le 6 juin 1964. Il a 19 ans. Le 26 septembre 1965, il endosse le maillot de l'équipe nationale. Neuf mois plus tard, il est l'un des meilleurs joueurs de la finale de la Coupe du monde 1966 qui oppose, à Wembley, l'Angleterre à la République fédérale d'Allemagne.

Une ambition chevillée au corps.

Année après année, il se construit un palmarès unique. « Quand il était petit et qu'on jouait au foot dans la rue, il considérait déjà une défaite comme une honte », note son frère aîné, Walter. « Il a toujours besoin d'un challenge, d'une tâche à accomplir, ajoute Sepp Maier. Il répète constamment qu'on n'a jamais assez appris dans la vie. »

Avec le Bayern, il dispute quatre finales de Coupe d'Europe pour autant de victoires. Avec l'Allemagne, il réalise une splendide Coupe du monde au Mexique, en 1970, jusqu'à la demi-finale historique contre l'Italie (3-4 a.p.). Un match au cours duquel Beckenbauer fait preuve d'un courage exceptionnel. Épaule démise à la suite d'un choc, il revient sur le terrain le bras collé au corps par des bandes élastiques. À son retour, il est plus populaire que jamais. La saison suivante, Helmut Schön lui confie le brassard de capitaine.

La Coupe du monde 1974 est celle de la consécration. Celle aussi où il fait valoir une autorité qui dépasse les limites du terrain. Après la défaite contre la RDA au premier tour, Beckenbauer se charge de tout. De la composition de l'équipe, des choix tactiques et même des remplacements en cours de match. « J'ai 29 ans, c'est sans doute ma dernière Coupe du monde. Il faut que je la gagne », affirme-t-il en public. En privé, il est plus direct : « Si l'entraîneur n'est pas capable de nous mener à la victoire, je vais faire le nécessaire. » D'une certaine façon, il avait déjà fait ses preuves d'entraîneur alors qu'il n'était que joueur.

Le 23 février 1977, il dispute son 103e et dernier match international au Parc des Princes. L'Allemagne s'incline devant la France (0-1). Quelques semaines plus tard, F. B. rejoint le Cosmos de New York et le roi Pelé. Pour le plaisir... et une montagne de dollars. Aux États-Unis, il conserve ses bonnes habitudes : trois titres de champion consécutifs. En novembre 1980, il est de retour en Allemagne, à Hambourg. Zebec, l'entraîneur, pense récupérer un retraité tout juste motivé par son compte en banque. En juin 1982, Hambourg est champion d'Allemagne !

Pourquoi l'appelle -t-on le « Kaiser » ?

En 1968, le Bayern dispute un match amical à Vienne, contre l'Austria. Après le match, une compagnie d'assurances invite les deux équipes à un banquet.
Dans la salle trône un buste de l'empereur François-Joseph.
Un photographe demande à Beckenbauer de poser à côté de lui. Dans les jours qui suivent, le cliché est dans tous les journaux allemands. Et c'est ainsi que Beckenbauer devint « Kaiser Franz ».

Drôles de premières

Si Franz Beckenbauer possède un palmarès exceptionnel, il n'était pas, en revanche, l'homme des premières fois. À preuve :
- premier match en Bundesliga en août 1965 avec le Bayern : défaite contre Munich 1860 (0-1).
- premier match avec le Cosmos New York en 1977 : défaite contre Tampa Bay Rowdies (2-4).
- premier match avec Hambourg en novembre 1980 : défaite contre Stuttgart (2-3).
- premier match comme sélectionneur en septembre 1984 : défaite contre l'Argentine (1-3).
- premier match comme entraîneur de l'OM en septembre 1990 : défaite contre Cannes (0-1).
- premier match comme entraîneur du Bayern en février 1994 : défaite contre Stuttgart (1-3).

Le moins que l'on puisse dire est que, par la suite, les choses se sont arrangées.

Une carrière (presque) sans faute. Deux ans plus tard, au lendemain d'un Championnat d'Europe désastreux pour l'Allemagne et son sélectionneur, Jupp Derwall, Beckenbauer accepte de monter en première ligne. En Allemagne, certains raillent son absence de diplôme. « Je ne suis peut-être pas un entraîneur, rétorque Beckenbauer, mais je n'ai rien à apprendre de personne. Vingt ans au plus haut niveau représentent une expérience irremplaçable. » Il admet cependant qu'il lui a fallu « deux ou trois ans pour y voir clair ». Une fois la synthèse réalisée, plus rien ne l'arrêtera. Pas même l'échec du Championnat d'Europe 1988 au cours duquel l'Allemagne est éliminée sur son terrain par les Pays-Bas. Beckenbauer persiste et signe : le 8 juillet 1990, il est à nouveau champion du monde. Lorsqu'on lui demande quels ont été ses derniers mots à l'intention de ses joueurs juste avant le coup d'envoi de la finale, il répond : « Je leur ai dit ceci : "Et maintenant, allez sur le terrain et jouez au football." » Grandeur et simplicité...

En cinq participations à des phases finales de Coupe du monde (trois comme joueur, deux comme entraîneur), il aura gagné deux fois, disputé deux finales et terminé une fois troisième. Avec le Brésilien Mario Zagallo (1958, 1970), il est le seul à avoir remporté l'épreuve suprême comme joueur et comme entraîneur. En définitive, il n'aura guère commis qu'une erreur d'orientation dans sa carrière : l'Olympique de Marseille. Le couple Tapie-Beckenbauer n'a vécu, en effet, que trois mois.

Depuis novembre 1994, Franz Beckenbauer est le président du Bayern Munich. Un président qui n'a pas oublié ses anciens coéquipiers. Ainsi a-t-il offert à Gerd Müller, qui était à la dérive sur le plan humain et financier, un contrat de cinq ans qui en fait l'entraîneur de jeunes le mieux payé du monde. Lorsque certains dirigeants du club s'en sont émus, Beckenbauer a coupé court : « C'est la moindre des choses. Sans Gerd Müller, le Bayern n'aurait jamais eu un tel palmarès et ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui. » Dernière victoire, il dirige la délégation allemande qui obtient l'organisation de la Coupe du monde 2006 R. L.

BELGIQUE

480 000 licenciés

Palmarès : *9 participations à la phase finale de la Coupe du monde (4e en 1986) ; titre olympique 1920 ; champion d'Europe juniors 1920 ; Championnat d'Europe des nations : 3 participations à la phase finale ; demi-finaliste en 1972 ; finaliste en 1980 ; Coupe d'Europe C2 : Anderlecht 1976, 1978 ; Malines 1988. C3 : Anderlecht 1983.*

À considérer le rôle joué par la Belgique dans le développement du football en Europe, il est paradoxal de ne trouver à son palmarès qu'un titre de champion olympique, obtenu en 1920 à... Anvers. Car, pour le reste, autrement dit pour ce qui concerne le football professionnel, l'Union royale belge ne peut s'enorgueillir d'aucun trophée international. Heureusement, Anderlecht et Malines ont remporté quatre Coupes d'Europe à elles deux, contribuant ainsi à réhausser le tableau. Et pourtant, lorsqu'il s'est agi de lancer le football sur le continent à la fin du siècle dernier, la Belgique a été l'un des pionniers les plus actifs. En 1895, c'est la naissance de l'Association belge de football. Un an plus tard, coup d'envoi du premier Championnat, remporté par le RFC Liège. À l'exception de la Grande-Bretagne, la Belgique peut revendiquer de posséder, au même titre que la Suède, le plus vieux championnat d'Europe.

Après avoir contribué à la création de la Fédération internationale de football association (FIFA) en 1904, la Belgique dispute le 1er mai de la même année son premier match international, comme son adversaire... la France. Le match a lieu à Bruxelles, et les deux équipes se séparent sur un nul (3-3). Jusque dans les années 50, les deux pays s'affronteront chaque année, alors que les voisins néerlandais seront conviés à deux rendez-vous annuels. À cette époque, le football est considéré par les Flamands et les Wallons comme un simple dérivatif, d'où des progrès assez lents.

Le succès des jeux Olympiques de 1920 n'aura guère de retombées. La Belgique continue à accumuler des résultats médiocres, y compris lors de la première Coupe du monde, en 1930, pour laquelle elle a activement milité. Elle fait partie des quatre nations européennes qui entreprennent le lointain voyage en Uruguay. Mais, à Montevideo, le seul Belge à se distinguer est Jean Langenus, l'arbitre de la finale.

Les années Anderlecht. Il faut attendre le début des années 60 pour que la Belgique fasse parler d'elle, par l'intermédiaire de son club numéro un, le RSC Anderlecht. En dépit de quelques performances notables en Coupe d'Europe et d'une tactique avant-gardiste (défense en ligne et mise hors-jeu de l'adversaire), l'équipe bruxelloise ne parvient pas à jouer les premiers rôles. Du côté de la sélection, rien de bouleversant non plus. Entre 1954 et 1970, la Belgique manque consécutivement trois phases finales de la Coupe du monde. Si le

Championnat recèle quelques authentiques vedettes comme Jef Mermans, Pol Anoul, Rik Coppens, Jef Jurion et, surtout, Paul Van Himst, le plus grand footballeur belge de tous les temps, la valeur de l'équipe nationale demeure modeste.

En 1972, l'instauration du professionnalisme donne au football belge le cadre législatif qui lui manquait pour s'épanouir. Cette révolution coïncide avec l'arrivée au sommet d'une excellente génération de joueurs emmenés par le capitaine Paul Van Himst. En 1972, la Belgique termine 3e du Championnat d'Europe, ne cédant que devant l'intouchable Allemagne de l'Ouest en demi-finale. Mais, si Anderlecht remporte en 1976 la Coupe des coupes – avant de récidiver deux ans plus tard –, la sélection laisse encore passer deux Coupes du monde avant de faire à nouveau parler d'elle en 1980, lors du Championnat d'Europe des nations, en Italie. À cette occasion, le sélectionneur Guy Thys réussit un incroyable coup de poker. Il sort de sa semi-retraite Wilfried Van Moer (37 ans) et en fait son meneur de jeu. Surprise : Van Moer, entouré par des joueurs comme Pfaff, Gerets, Meeuws ou Ceulemans, vont en finale. Une fois encore, c'est l'Allemagne qui se dresse sur la route de la Belgique, et plus particulièrement le géant Horst Hrubesch, auteur d'un doublé (2-1).

Le Mexique, et après. Six ans plus tard, les Pfaff, Gerets, Renquin, Ceulemans sont toujours fidèles au poste lors de la Coupe du monde mexicaine, au cours de laquelle la Belgique obtient le meilleur résultat de son histoire : une 4e place. En demi-finale, il faut deux buts de Maradona pour l'arrêter, tandis que la France s'impose 4-2 après prolongations lors du match pour la 3e place. En 1991, Guy Thys peut rendre son tablier avec la satisfaction du devoir accompli. Durant ses quinze années de règne presque ininterrompu (l'expérience Walter Meeuws ne dura qu'une saison, en 1989-1990) et malgré des critiques répétées sur son système de jeu frileux, il a fait de la Belgique une nation redoutée et respectée sur l'échiquier international. Son successeur, le grand Paul Van Himst, ne pourra malheureusement pas faire fructifier l'héritage. Depuis le début des années 90, le football belge est englué dans la crise. Exode des meilleurs joueurs, moyens financiers insuffisants, désaffection du public, déconfiture du football wallon (RC Liège, Seraing, Charleroi...) ; il cherche avec une certaine angoisse la sortie du tunnel. La coorganisation avec les Pays-Bas de l'Euro 2000 ne lui porte pas chance. La Belgique inaugure une triste première : elle est la première équipe d'un pays organisateur à ne pas franchir le premier tour : éliminée par la Turquie (0-2).


Avec Van Himst, Preudhomme restera comme l'une des étoiles du football belge.

Un parfum de scandale

Lors des deux dernières décennies, le football belge a été frappé de plein fouet par trois scandales.

C'est d'abord, en 1984, la révélation d'une affaire de corruption d'autant plus retentissante qu'elle implique des acteurs de premier plan. Deux ans après les faits, on apprend que le Standard de Liège a acheté son titre de champion 1982 en « arrangeant » le match décisif contre Waterschei. Des internationaux aussi réputés que Gerets, Meeuws, Plessers et Vandermissen, ainsi que l'entraîneur du club, Raymond Goethals, ont trempé dans la combine. Les coupables écoperont de deux ans de suspension.

En 1985, la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions entre la Juventus de Turin et Liverpool tourne à la tragédie dans les tribunes du Heysel. L'Union royale belge est montrée du doigt pour ses déficiences dans l'organisation du match et la sécurité. Elle devra débourser plusieurs dizaines de millions de francs belges pour dédommager les familles des victimes. Dix ans plus tard, le sinistre bloc Z a disparu. Le stade du Heysel a été entièrement rénové et rebaptisé stade du Roi-Baudouin.

Enfin, en 1997, Anderlecht se retrouve dans la tourmente d'une affaire de corruption et de chantage. Constant Vandenstock, son légendaire président, admet avoir payé l'arbitre de la demi-finale de la Coupe de l'UEFA Anderlecht-Nottingham Forest en 1984. Les faits sont prescrits, mais l'UEFA condamne tout de même le club belge au nom de la morale : un an de suspension lors de la prochaine qualification d'Anderlecht dans une compétition européenne.

BENFICA LISBONNE

Fondé en 1904

CLUB PORTUGAIS

Couleurs : maillot rouge, short blanc, bas rouges.

Palmarès : *30 titres de champion du Portugal (1936, 1937, 1938, 1942, 1943, 1945, 1950, 1955, 1957, 1960, 1961, 1963, 1964, 1965, 1967, 1968, 1969, 1971, 1972, 1973, 1975, 1976, 1977, 1981, 1983, 1984, 1987, 1989, 1991 et 1994) ; 27 Coupes du Portugal (1930, 1931, 1935, 1940, 1943, 1944, 1949, 1951, 1952, 1953, 1955, 1957, 1959, 1962, 1964, 1969, 1970, 1972, 1980, 1981, 1983, 1985, 1986, 1987, 1993, 1995 et 1996) ; SuperCoupe du Portugal en 1980, 1985 et 1989 ; Coupe d'Europe des clubs champions : victoires en 1961 et 1962 ; Coupe d'Europe C2 des vainqueurs de coupe : finale 1981 et 1994 ; Coupe de l'UEFA : finale 1983.*

Le 2 mai 1962, les spectateurs du stade olympique d'Amsterdam ont eu une révélation. Ce jour-là, ils étaient environ 68 000 qui quittèrent le stade avec la joie au cœur. Ils venaient d'assister à une fête du football : la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions, qui avait opposé les « monstres sacrés » du club espagnol du Real Madrid et les « jeunots » du Benfica Lisbonne. Et c'est cette dernière équipe qui, sans complexe, l'emporta (5-3) sur les géants madrilènes. C'était sa deuxième victoire en Coupe d'Europe : l'année précédente, Benfica Lisbonne s'était déjà imposé (3-2) à Berne en finale contre d'autres Espagnols, ceux du FC Barcelone – qui alignaient alors leurs superstars Kubala, Kocsis, Czibor, Evaristo et Suarez, dirigées par l'entraîneur Orizaola. Mais voilà ! À l'époque, l'histoire du football continental n'en était qu'à ses balbutiements. Et un club, une équipe désireux de tenter l'aventure pouvait aller loin, très loin.
Comme ce fut le cas pour Benfica Lisbonne, puisque, dès le début des années 60, le club portugais s'installa parmi les grands d'Europe – un poste qu'il tient encore aujourd'hui, trois décennies plus tard...
L'histoire aime rappeler que le 28 février 1904 a été fondé le Sport Lisboa. Puis, en 1906, il fusionne avec le Sport Benfica et devient alors Sport e Benfica Lisboa, plus connu sous le nom de Benfica Lisbonne. Dans les années 30, lorsque sera créé le Campeonato Nacional da I Divisao (championnat de première division), on le retrouve immédiatement aux premières places, à la lutte avec l'autre grand club du pays, le FC Porto.
D'autres, comme le Sporting Club ou encore le Boavista FC, ont bien tenté de perturber cette mainmise, mais en vain... Ainsi, quand on consulte les palmarès portugais, celui de Benfica donne le vertige. Pourtant, dans les années 90, les supporters du club de Lisbonne s'interrogent : doivent-ils vivre désormais avec les souvenirs des temps magiques, de ces années 60 où l'équipe faisait la pluie et le beau temps du football européen ? Doivent-ils penser à Mauricio de Brito, ce président qui, à la fin des années 50, se permettait de faire son marché parmi les meilleurs joueurs européens et dénichait quelques merveilles en Afrique tout en s'offrant les services de l'entraîneur hongrois Bela Guttmann ? Doivent-ils, encore et toujours, évoquer comme seule et ultime référence le nom d'Eusebio Da Silva Ferreira, cet attaquant débarqué du Mozambique et qui illumina jusqu'en 1975 le Benfica ?

Décadence. En effet, la fabuleuse épopée de la Coupe d'Europe retiendra, à jamais, le nom de cet avant-centre magique, connu dans le monde entier sous le nom d'Eusebio. Ses coéquipiers, tout comme la presse et les supporters, l'avait surnommé « la panthère noire du Mozambique ». Il a été le plus grand joueur de toute l'histoire du football portugais, et donc du Benfica Lisbonne, club qu'il représente encore aujourd'hui à l'occasion de ses voyages et missions à travers le monde. Le Benfica Lisbonne, c'est aussi un stade magique : l'Estadio da Luz, inauguré le 1er décembre 1954. Il comptait alors 60 000 places assises. En 1958, sa capacité fut portée à 75 000 spectateurs et, au milieu des années 80, il fut rénové et agrandi pour devenir le plus grand stade de football d'Europe avec 120 000 places. On dit même que le record (officieux) fut établi le 30 juin 1991 pour un match international Portugal-Brésil avec 123 000 spectateurs... Malheureusement, cette belle vitrine du Benfica Lisbonne ne peut plus cacher une dure réalité : comme les autres clubs portugais (excepté le FC Porto), Benfica connaît une grave crise financière. Bien sûr, on continue d'entretenir l'illusion avec le rappel des noms magiques (Eusebio mais aussi José Aguas, Simoes, Torres, Humberto Coelho, Jordao, Artur Jorge, Aldaïr, Mozer ou encore Ricardo), mais cela ne suffit plus.
Le Benfica Lisbonne est, en cette fin des années 90, un club à la dérive. Près du dépôt de bilan. Pire, c'est un club qui tente, depuis 1994, de gagner le titre de champion du Portugal... et qui n'impressionne plus grand monde dans les compétitions internationales. D. G.

BEST George

Irlande du Nord, né à Belfast, 1946

ATTAQUANT

Palmarès : *37 sélections en équipe nationale d'Irlande du Nord ; champion d'Angleterre 1965, 1967 (Manchester United) ; Coupe d'Angleterre 1963 (Manchester United) ; Coupe des champions 1968 (Manchester United) ; Ballon d'or 1968.*

Avant Cantona, Manchester United a célébré un autre footballeur de légende. Un génie, un peu fou lui aussi. George Best, arrivé en 1961 à Old Trafford à l'âge de 15 ans, s'est très tôt imposé. Aujourd'hui encore, il est considéré comme le footballeur britannique de l'ère moderne le plus doué. Mais, à l'image de Paul Gascoigne, Best a malheureusement gâché la seconde partie de sa carrière, à cause de son penchant pour l'alcool. Enferré dans des problèmes personnels, il a

sombré tout doucement après avoir remporté son dernier grand trophée, la Coupe des champions à Wembley, en 1968, face au Benfica Lisbonne.
Souvent suspendu pour ses rapports conflictuels avec les arbitres, George Best, international nord-irlandais, ne connaîtra jamais la consécration internationale du fait de la faiblesse de la sélection d'Ulster. Après avoir annoncé en 1971 son retrait de l'équipe nationale, il réapparaît épisodiquement dans l'équipe de Manchester et en sélection avant de signer pour Stockport County en 1975. Peu après, Best s'en ira rouler sa bosse aux États-Unis puis reviendra en Angleterre (Fulham). Sa fin de carrière est de plus en plus chaotique. Entrecoupée de plusieurs cures de désintoxication.
Ce meneur de jeu, qui agaçait parfois ses partenaires à force de trop garder le ballon, reste une idole aux yeux des fans de United, et chacune de ses apparitions à Old Trafford lui vaut le salut de tout un peuple en « rouge et noir ».

BIANCHI Carlos

Argentine, né à Buenos Aires, 1949

ATTAQUANT

Palmarès : ***meilleur buteur de France avec Reims (1974, 1976 1977) et avec Paris-SG (1978 et 1979) ; Soulier d'argent européen (1976 et 1978) et de bronze (1974). En tant qu'entraîneur : avec Velez Sarsfield en 1994, champion d'Argentine, Coupe Libertadores de America et Coupe intercontinentale.***

Joueur, on le surnommait « el goleador » (le buteur). Il ne s'imaginait pas entrer sur un terrain sans envoyer au moins une fois, durant le match, le ballon au fond du but adverse. Ainsi, en Argentine durant la saison 1970-1971 avec son club de Velez Sarsfield, il marqua 42 buts ! En 1973, il débarque en Europe, se pose au Stade de Reims, un club au passé lumineux. Et, dès lors, Carlos Bianchi devient « le » buteur du Championnat de France de division 1. Dans n'importe quelle position, dès qu'il était dans la surface de réparation, il constituait un danger pour les adversaires. Il engrangea ainsi les buts et les honneurs. Cinq fois meilleur buteur du championnat en sept saisons (de 1973 à 1980), 179 buts marqués pour Reims, Paris-SG et Strasbourg, soit la moyenne hallucinante de 2,5 buts par rencontre... Il dut une baisse de régime pendant la saison 1974-1975 à une vilaine blessure contractée lors d'un match amical contre le FC Barcelone au Parc des Princes de Paris. Joueur, Carlos Bianchi a toutefois souvent regretté de ne plus être retenu en sélection nationale d'Argentine dès qu'il fut arrivé en Europe. On lui a aussi reproché de tuer le jeu collectif partout où il a évolué. Ses entraîneurs, eux, ne lui demandaient qu'une seule chose : envoyer le ballon au fond du but adverse. Ce qu'il faisait tellement mieux que tous les autres. Puis, il devint entraîneur. D'abord au Stade de Reims pendant trois saisons pour l'apprentissage du métier. Il enchaîna avec Nice, puis le staff technique de Paris FC avant de rentrer au pays, en 1993. Il se pose dans le club de ses débuts, Velez Sarsfield, une équipe sans gros moyens comparée aux poids lourds du football argentin que sont Boca Juniors et River Plate. Il n'empêche ! Avec cette équipe, Bianchi va tout gagner en 1994 : le Championnat, la Coupe Libertadores de America et la Coupe intercontinentale, en dominant (2-0) à Tokyo l'épouvantail Milan AC. Durant l'été 1996, il revient en Europe pour entraîner l'AS Roma. En avril 1997, le succès n'étant pas au rendez-vous, il est remercié et retourne en Argentine, où l'attendent denouveaux succès en 2000.

BLESSURES

La médiatisation spectaculaire du football a fait de la grimace du champion blessé une des images de la mythologie du sport. Les caméras prennent en gros plan le tacle violent, la mauvaise chute, le coup de tête intempestif. Le réalisateur en souligne le drame par des ralentis complaisants. Schumacher qui percute Battiston à Séville en 1982, Just Fontaine dont la carrière s'interrompt à 27 ans à la suite de deux fractures de la jambe, Pumpido, le gardien argentin, dont la jambe se plie en direct à la télé pendant la Coupe du monde 1990, tout cela fait partie de la dramaturgie du sport et tend à accréditer l'idée d'un jeu violent.
Les statistiques prouvent qu'il n'est que « banalement » dangereux. Une étude tchécoslovaque, dans les années 80, avait évalué le taux d'accidents du football à 1,5 %. Il était situé loin derrière la boxe (5,3 %), le rugby (5,09 %), le hockey sur glace (5,08 %), le hand-ball (2,42 %), le bobsleigh (2,02 %), et juste devant le basket-ball (1,41 %).
Le football est un sport de contacts et de mouvement. Les efforts de détente, de frappe dans le ballon, de course sont brutaux et souvent réalisés dans des situations de conflit avec un adversaire. D'où possibilité de blessures, lesquelles touchent avant tout les membres inférieurs : les blessures du genou, de la cheville et de la cuisse représentent chacune 20 % des traumatismes. Le genou est un élément très vulnérable chez le footballeur. En position de flexion de la jambe, il est l'élément du corps le plus avancé. Il subit de fortes contraintes au moment du tir, du dribble, du tacle. Les traumatismes subis par les ligaments du genou peuvent être graves et nécessiter des interventions chirurgicales. Rares sont les joueurs qui, au cours de leur carrière, n'ont pas dû être opérés du ménisque ou des ligaments latéraux.
La prévention d'abord. Le coup, spectaculaire et condamné lorsqu'il y a volonté de nuire, est une source de blessure très minoritaire : 13 % des blessures sont des contusions, 5 % des fractures. En revanche, les atteintes tendineuses, musculaires et articulaires sont les plus nombreuses. 29 % des blessures traitées sont des entorses de la cheville ou du genou. 28 % sont des accidents musculaires, 14 %, des tendinites. La région pubienne subit, elle aussi, d'importantes pressions.



Les premières civières automobiles ont fait leur apparition lors de la Coupe du monde 1994.

Elle est le point d'attache de masses musculaires qui jouent un grand rôle dans la pratique du football (muscles adducteurs de la jambe, muscles abdominaux). Dans les années 70 et 80, à une époque où les charges d'entraînement ont beaucoup augmenté, de nombreux joueurs, peut-être insuffisamment préparés avant de débuter dans la carrière, souffrirent de pubalgies qui nécessitaient de longues périodes de repos, voire des interventions chirurgicales. Les progrès ont été remarquables dans le domaine de l'entraînement et de la prévention, grâce notamment à un travail musculaire approprié. Dans ce type d'affections, le recours à la chirurgie est d'ailleurs moins systématique qu'il y a une quinzaine d'années. Si l'on met à part les causes accidentelles de blessures, les atteintes les plus fréquentes sont liées à la fatigue musculaire, aux surcharges imposées par la compétition, à une mauvaise préparation physique, à un entraînement mal adapté.

C'est pourquoi la formation théorique des entraîneurs accorde une large place aux bases physiologiques de l'entraînement. La compétence dans ce domaine est indispensable pour assurer l'intégrité physique des joueurs pendant et après leur carrière. Une des principales atteintes dont souffrent les anciens joueurs est la coxarthrose, dégénérescence de l'articulation de la hanche directement causée par des dizaines d'années de pratique intensive et d'entraînements traumatisants par leur répétition. Mais, à l'âge où ils en souffrent, il y a longtemps que les caméras ne sont plus braquées sur eux...

25 fois plus d'accidents chez les grands que chez les poussins

Une étude récente montre que la fréquence des accidents augmente avec l'âge des compétiteurs. Elle varie aussi suivant les périodes de la saison sportive et même le moment du match :
42 accidents pour 10 000 licenciés chez les poussins (moins de 9 ans) ;
725 pour 10 000 chez les juniors (moins de 18 ans) ;
1130 pour 10 000 chez les seniors (jusqu'à 35 ans) ;
430 pour 10 000 chez les vétérans (plus de 35 ans).
20 % des accidents ont lieu entre la 20e et la 35e minute, et 17 % dans les cinq minutes qui suivent la mi-temps, signe que la reprise du jeu après les quinze minutes de repos comporte des risques.
Le nombre d'accidents est plus important dans les mois d'hiver et au mois de mai, c'est-à-dire en extrême fin de saison.

L'importance des premiers soins

De très nombreuses blessures nécessitent un rudiment de connaissances permettant d'intervenir rapidement sans faire d'erreurs lorsque ces accidents surviennent. Les risques sont les plus importants à un petit niveau de pratique, où la présence d'un médecin, d'un soigneur ou d'un entraîneur n'est pas permanente. D'où la nécessité de pouvoir disposer, près du terrain, d'une valise de premiers soins. Lors d'accidents pouvant laisser craindre une fracture, on voit trop souvent l'entourage déplacer inconsidérément le joueur blessé, alors qu'il faut réduire au maximum les mouvements.
Lorsqu'il s'agit d'accidents tendino-musculaires, il est fréquent de voir appliquer des pommades chauffantes. Grave erreur, il est au contraire recommandé de glacer immédiatement le muscle ou l'articulation touchés.
Les premiers soins sont souvent déterminants pour la suite du traitement et le temps de guérison.

BLOKHINE Oleg

URSS (Ukraine), né à Kiev, 1952

ATTAQUANT

Palmarès : *Coupe du monde 1982 (2e tour phase finale) et 1986 (1/8e phase finale), 109 sélections en équipe nationale ; champion d'URSS 1974, 1975, 1977, 1980, 1981, 1985 ; Coupe d'URSS 1974, 1975, 1985 ; Coupe C2 des vainqueurs de coupe 1975, 1986 (Dynamo Kiev) ; Super-Coupe d'Europe (1975) ; Ballon d'or 1975.*

Un mercredi de mai 1986, sur la pelouse du stade Gerland à Lyon, les Ukrainiens du

Dynamo Kiev et les Espagnols de l'Atletico Madrid disputent la finale de la C2, la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe. 85e minute : Kiev mène au score (1-0) quand son ailier gauche, Oleg Blokhine, file vers la cage de Fillol et inscrit un deuxième but pour les Soviétiques, qui, finalement, s'imposeront par 3 buts à 0. Mais, surtout, Blokhine venait de remporter, avec son club de toujours, une deuxième coupe d'Europe des vainqueurs de coupe onze ans après la première ! Voilà donc une formidable preuve de la longévité du meilleur joueur de l'histoire du football soviétique, avec le gardien de but Lev Yachine.

Les Ukrainiens l'avaient surnommé « Blokha » et les Occidentaux, « la flèche d'Ukraine », parce que, à ses débuts, Oleg Blokhine avait impressionné par sa vitesse de course sur le côté gauche de l'attaque du Dynamo Kiev.

Pour la petite histoire, on rappelait alors souvent qu'il était le fils d'une championne d'athlétisme, spécialité, le sprint ! Donc, très tôt, il s'impose en avaleur d'espaces, une qualité qu'il agrémente d'une force de frappe exceptionnelle. Il marque beaucoup de buts et collectionne les honneurs et les titres. Ainsi, il sera désigné meilleur footballeur soviétique à trois reprises (1973, 1974 et 1975) et Ballon d'or en 1975. Les statistiques disent encore qu'il a disputé 389 matchs en première division d'URSS et marqué 205 buts, qu'il a été retenu 109 fois en sélection d'URSS dont 12 comme capitaine (38 buts) et qu'il a participé à deux phases finales de la Coupe du monde.

Dans les années 70, tous les grands clubs d'Europe de l'Ouest (dont Saint-Étienne) ont rêvé d'engager un joueur initialement aussi rapide que l'éclair mais qui, au fil des années, a su devenir un vrai professionnel, capable de s'adapter à différents schémas tactiques. Seul échec de sa carrière : après sa retraite de joueur, il a tenté une expérience d'entraîneur. Sans obtenir de résultat probant...

BOKSIC Alen

Croatie, né à Makarska, 1970

ATTAQUANT

Palmarès : ***Champion du monde juniors 1987 ; Coupe de Yougoslavie 1991 (Hajduk Split) ; Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1993 (Marseille) ; Champion d'Italie 1997 (Juventus Turin) ; 2000 (Lazio Rome).***

Depuis toujours, le public du stade La Bocca à Cannes ne se fait guère d'illusions. Ainsi, le 21 décembre 1991, pour un match de Championnat de France (division 1) contre Lyon, il découvre un nouveau joueur. Un beau gabarit (1,87 m, 81 kg) qui vient du grand club yougoslave Hajduk Split. Il s'appelle Alen Boksic. Croate et fier de l'être, il a grandi et appris, dans ce club-école de Split, réputé mondialement, tout l'art et la manière de l'attaque. Évidemment, il ne restera pas longtemps à Cannes. Direction Marseille dès la saison suivante. Le président de l'OM, Bernard Tapie, lui définit son rôle : rien de moins que remplacer l'avant-centre Jean-Pierre Papin, parti en Italie vers le Milan AC. Très vite, le Croate s'impose. À preuve, à l'issue de sa première saison à Marseille, il a inscrit 22 buts en 37 matchs joués et aurait remporté deux titres (meilleur buteur du Championnat de France et champion de France des clubs) si le titre avait été attribué cette année là. Le tout étant joliment agrémenté d'une victoire (1-0) en finale de la Ligue des champions à Munich contre le Milan AC.

Pourtant, dès la saison suivante, le club marseillais doit faire face à une grave crise financière. Le déficit s'est accumulé au fil des années, et il n'y a qu'une solution : transférer quelques-uns des meilleurs joueurs de l'effectif. Parmi lesquels Alen Boksic, qui en ce début de saison 1993-1994 se sent un peu à l'étroit à l'OM. Le championnat italien ne cesse de lui faire des offres mirobolantes. Et logiquement, après 12 matchs joués en Championnat de France, il quitte Marseille pour la Lazio Rome. Il y joue pendant deux saisons et demie, mais ne confirme pas sa réputation de buteur (seulement 17 buts pour 67 matchs joués).

Le public le boude. Durant l'été 1996, il décide de partir à la Juventus Turin : il y retrouve le goût du jeu et ses qualités d'attaquant (puissant et rapide), devient champion d'Italie 1996-1997 et dispute la finale de la Ligue des champions contre le Borussia Dortmund... Depuis 1998 à la Lazio de Rome, il participe à la montée en puissance du club.

BOSMAN (arrêt)

Du nom du Belge Jean-Marc Bosman, né en 1965 et joueur au Royal Club de Liège. En mai 1990, son club lui propose de rester dans l'effectif mais à de nouvelles conditions : un salaire divisé par quatre et une prime de transfert fixée à l'équivalent de 2,2 millions de francs, ce qui signifie qu'il ne pourra pas être transféré, la somme réclamée par Liège étant trop élevée par rapport au niveau du joueur. Bosman refuse ces propositions. Il est alors suspendu par son club, qu'il décide de poursuivre devant la justice belge. Trois ans plus tard, en octobre 1993, la cour d'appel de Liège annonce qu'elle est incompétente pour régler le problème et s'en remet à la Cour de justice européenne, basée à La Haye, pour définir la légalité des clauses de nationalité et d'indemnité de transfert en vigueur au sein de l'Union européenne de football (UEFA). En septembre 1995, l'avocat général de la Cour européenne annonce que les textes et les pratiques de l'UEFA (et donc des clubs qui y sont affiliés) sont en contravention avec l'article 48 du traité de Rome sur la libre circulation des travailleurs au sein de l'Union européenne. L'affaire s'accélère : le 15 décembre 1995, cette même Cour de justice européenne prononce la non-limitation (au sein des équipes de club) du nombre de joueurs de l'Union européenne et déclare illégales les indemnités versées aux clubs pour acheter un joueur en fin de contrat. Le 19 février 1996, l'UEFA décide de se ranger à la décision de la Cour et de ce qui est désormais appelé l'« arrêt Bosman ». Le joueur, quant à lui, n'a plus

jamais rejoué dans un club. Il dit seulement : « Au départ, je voulais uniquement régler un problème personnel... Je savais que mon combat aurait des conséquences. Je me suis rendu compte assez vite que mon action ne concernait pas seulement un joueur, mais des milliers de professionnels. »
Dans certains pays, cet arrêt est rendu responsable des résultats médiocres de l'équipe nationals car il favorise l'arrivée massive de joueurs étrangers dans le championnat.

BREHME Andreas

Allemagne, né à Hambourg, 1960

DÉFENSEUR

Palmarès : *Coupe du monde 1986 (finaliste), 1990 (vainqueur), 1994 (1/4 de finaliste), Championnat d'Europe des nations 1988 (1/2 finaliste), 1992 (finaliste), 86 sélections en équipe nationale ; champion d'Allemagne 1987 (Bayern) ; Coupe d'Allemagne 1996 (Kaiserslautern) ; champion d'Italie 1989 (Inter de Milan) ; Coupe C3 de l'UEFA 1991 (Inter de Milan).*

Entrer dans l'histoire ne tient parfois pas à grand-chose. Pour l'Allemand Andreas Brehme, originaire du grand port hanséatique, cela relève même d'un pur hasard. L'arrière gauche de l'équipe nationale d'Allemagne n'était pas voué, en effet, à tirer le penalty qui permit à son équipe d'enlever la finale de la Coupe du monde aux dépens de l'Argentine, le 8 juillet 1990, à Rome. Le préposé à cet exercice n'était autre que le leader de l'équipe, Lothar Matthäus.
Alors, pourquoi Brehme s'est-il avancé, à la 85e minute, face à Goycochea ? « Au milieu de la seconde mi-temps, Lothar a dû changer sa chaussure droite. Il n'avait pas de bonnes sensations dans la nouvelle. Alors, il m'a lancé : «Vas-y et marque ! » Le gardien argentin fut doublement surpris : non seulement le tireur n'était pas celui qu'il attendait, mais Brehme, pur gaucher, utilisa pour une fois son pied droit afin de glisser le ballon au ras du poteau. Et voilà comment on grave son nom sur le livre d'or de la Coupe du monde.
À bien y regarder, Brehme a joué un rôle vraiment essentiel dans la conquête du titre. Outre le but décisif en finale, il avait marqué auparavant contre les Pays-Bas en 8e de finale, et contre l'Angleterre en demi-finale tout en ouvrant victorieusement la série des tirs au but qui devait propulser l'Allemagne à Rome. Lui, l'homme de l'ombre, apparaissait en pleine lumière.
Mais son plus beau titre de gloire est peut-être d'avoir été reconnu comme l'un des meilleurs défenseurs du Calcio au tournant des années 90, à une époque où l'Italie n'avait pas pour habitude d'importer des arrières latéraux.
Si l'Inter de Milan remporta le Scudetto en 1989 avec la meilleure défense de tous les temps et la Coupe de l'UEFA en 1991, la rigueur de Brehme n'y était pas étrangère. En 1992, lors de l'Euro suédois, ce dernier connaîtra même les honneurs du capitanat en sélection en raison de l'absence du titulaire habituel du brassard, Lothar Matthäus. Mais, en finale, une bande de joyeux et imperturbables Danois l'empêcha de brandir la coupe.

BREITNER Paul

Allemagne, né à Freilassing, 1951

DÉFENSEUR ET MILIEU DE TERRAIN

Palmarès : *Coupe du monde 1974 (vainqueur), 1982 (finaliste) ; Championnat d'Europe des nations 1972 (vainqueur) ; 48 sélections en équipe nationale ; champion d'Allemagne 1972, 1973, 1974, 1980, 1981 (Bayern) ; Coupe d'Allemagne 1971, 1982 (Bayern) ; champion d'Espagne 1975, 1976 (Real Madrid) ; Coupe d'Espagne 1975 (Real Madrid) ; Coupe d'Europe C1 1974 (Bayern).*

« Pour tous les gens, je suis un footballeur rouge. L'étiquette me plaît, alors je la justifie. » Supporter déclaré de Mao Zedong et de Che Guevara, le Bavarois Paul Breitner s'amusait de son image de révolutionnaire comme des sifflets qui s'abattaient parfois sur lui. « Rien ne me stimule plus, répétait-il. J'adore rendre les siffleurs verts de rage. » Footballeur-ouvrier, il l'était, par son abnégation, son volume de jeu, sa résistance. Mais il était aussi un footballeur-aristocrate dans sa justesse de jeu, son aisance technique rare pour un arrière latéral et ses courses chaloupées vers le but adverse. Paul Breitner, en fait, est un être complexe, dont les actes sont souvent en contradiction avec les idées qu'il s'emploie à véhiculer. En 1974, alors qu'il a à peine 23 ans et un palmarès déjà long comme un jour d'été, il quitte le Bayern pour le Real Madrid, qui lui fait un véritable pont d'or. Avant de partir, il ne manque pas d'égratigner Beckenbauer : « Il veut tout régenter, bénéficie de privilèges exorbitants et perturbe l'ambiance collective. » Fâché par ailleurs avec la fédération, il annonce dans la foulée qu'il ne jouera plus en équipe nationale. Au Real Madrid, il enrichit durant trois saisons sa collection de trophées et découvre son véritable poste, celui de meneur de jeu. Avant de regagner Brunswick en 1977, puis le Bayern Munich en 1978, où il n'aura de cesse qu'il n'obtienne les pleins pouvoirs, faisant et défaisant les entraîneurs, voire les présidents. En 1981, il accepte, sous la pression de son coéquipier du Bayern Munich Karl-Heinz Rummenigge, de rejouer pour la République fédérale d'Allemagne, non sans avoir posé ses conditions. L'ancien rebelle était devenu, à sa façon, un patron craint et respecté. Comme Franz Beckenbauer. On peut reprocher beaucoup de choses à Breitner, mais force est de reconnaître qu'il a toujours su prendre ses responsabilités. Lors de la finale de la Coupe du monde 1974, on ne se bousculait pas dans les rangs allemands pour tirer le penalty. C'est lui qui s'est avancé et a trompé le gardien de but néerlandais Jongbloed. Huit ans plus tard, à Madrid, il se battra jusqu'au bout contre l'Italie et parviendra à réduire le score (1-3). Avec les attaquant brésiliens Pelé (1958, 1970) et Vava (1958, 1962), Paul Breitner est l'un des trois seuls joueurs de l'histoire à avoir marqué lors de deux finales de Coupe du monde.

BRÉSIL

932 000 licenciés

Couleurs : maillot or à parements verts, culotte bleue, bas blancs.

Réserve : maillot bleu, culotte blanche, bas bleus.

Palmarès : *4 Coupes du monde (1958, 1962, 1970, 1994) ; 3 Championnats du monde juniors (1983, 1985, 1993) ; 6 Copa America (1919, 1922, 1949, 1989, 1997, 1999) ; 4 Championnats d'Amérique du Sud (1919, 1922, 1949, 1989) ; 6 Coupes intercontinentales des clubs (Santos 1962 et 1963, Flamengo 1981, Gremio Porto Alegre 1983, Sao Paulo FC 1992 et 1993). 9 Copa Libertadores (Santos 1962 et 1963, Cruzeiro 1976, Flamengo 1981, Gremio 1983, São Paulo 1992, 1993, Gremio Porto Alegre 1995, Palmeiras 1999) ; Premier Mondial des clubs (Corinthians 2000) 9 Ballons d'or sud-américains (Tostao 1971, Pelé 1973, Zico 1977, 1981 et 1982, Socratès 1983, Bebeto 1989, Rai 1992, Cafu 1994) ; 2 ballons d'or européen, Ronaldo 1997, Rivaldo 1999.*



À quatre reprises, les supporters brésiliens ont fêté la suprématie mondiale.

Si le Brésil, énorme continent de 8,5 millions de km^2, compte près d'un million de licenciés, on peut affirmer que ses 156 millions d'habitants sont tous amoureux fous du football, qu'ils vénèrent religieusement et dont les joueurs sont des personnages sacrés et adorés. Il n'est donc pas étonnant que la célèbre « seleçao auriverde » (la sélection brésilienne vêtue d'or et de vert), quatre fois victorieuse en Coupe du monde, ait ainsi confirmé de façon éclatante, incomparable, et inégalée, la popularité et la richesse du football brésilien tout entier. Avec ses 49 800 clubs et ses cinq stades immenses (Maracana de Rio : 150 000 places ; Morumbi de São Paulo : 130 000 ; Coloso de Aruda de Recife : 150 000 ; Castelao de Forteleza : 130 000 ; Minerao de Belo Horizonte : 110 000), le géant brésilien allie la puissance à la qualité. Sur ses plages où se dispute toute l'année une véritable compétition, et sur ses terrains vagues naissent et se préparent les futurs meilleurs joueurs du monde. Pour des raisons économiques, au fil des années, le pays ne peut élever et conserver ses vedettes, qui partent tenter fortune en Europe. Mais cela n'empêche pas le Brésil de rester, quand il le faut, le champion du monde. L'histoire du football brésilien est d'ailleurs étroitement liée à celle de la Coupe du monde. Son équipe nationale n'en a pas manqué une seule phase finale depuis la création de l'épreuve, en 1930. Recordman des victoires, le Brésil est aussi recordman des participations (15 sur 15). Si ses deux premières apparitions (1930 en Uruguay et 1934 en Italie) sont assez discrètes, la troisième, 1938 en France, sonne le réveil du Brésil, qui termine troisième après avoir raté de peu la finale et, peut-être, la victoire contre l'Italie. Son avant-centre, Leonidas, surnommé le « diamant noir », petit bonhomme grassouillet mais bondissant et agile, se révélant meilleur buteur de la compétition.

La rigueur... et le prodige. Lorsque la Seconde Guerre mondiale s'achève, la Coupe du monde renaît au Brésil. Tout un peuple va vivre alors frénétiquement, en juin 1950, dans l'attente du triomphe probable de ses footballeurs qui ont été champions d'Amérique du Sud un an plus tôt et qui semblent imbattables. Et, pourtant, ils vont tomber sur un bec, le voisin et rival uruguayen qui transforme la défaite brésilienne en deuil national. Quatre ans plus tard, en Suisse, il faut la grande équipe de Hongrie pour retarder le couronnement, qui sera fêté en 1958, d'abord sur les terrains de Suède, ensuite dans l'Avenida Rio Branco de Rio, en prenant la forme d'un véritable carnaval dont les rois se nomment Gilmar, Nilton et Djalma Santos, Bellini, Orlando, Zico, Didi, Garrincha, Vava, Pelé (un gamin de 17 ans et demi) et Zagallo. C'est que les Brésiliens ont troqué leurs smokings pour des costumes plus austères. Sur l'initiative de leur dirigeant Joao Havelange, ils ont subi, avant de partir en Suède, un rigoureux programme de préparation physique et psychologique. Aucun détail n'a été négligé, pas même les soins d'un dentiste. Sans compter la mise au point d'une organisation tactique originale, avec l'adoption d'un système de 4-2-4 inspiré de l'exemple hongrois des années 1950-1954. Du sérieux, de l'ordre, de la méthode, des joueurs d'exception, il n'en

Les records de la sélection

Plus large victoire de la sélection :17 oct.1975 : Brésil-Nicaragua 14-0
Plus large défaite : 18 sept.1920 : Brésil-Uruguay : 0-6
Recordman des sélections: Djalma Santos : 100
Recordman des buts marqués en sélection : Pelé : 77

fallait pas plus. Et surtout la naissance d'un joueur phénoménal qui vient d'entamer à moins de 18 ans une carrière hors du commun. On ne peut évoquer le football brésilien sans insister sur le rôle et la personnalité de Pelé, qui, tout en ratant un peu pour cause de blessures ses Coupes du monde 1962 et 1966, remettra les choses en ordre à Mexico en 1970. Après avoir fait de son club, Santos, le meilleur club du monde entre 1960 et 1965. Il faudra attendre ensuite vingt-quatre ans pour voir le Brésil reconquérir son titre, aux États-Unis en 1994, grâce aux Leonardo, Romario, Bebeto. Sans doute l'exil de ses meilleurs joueurs, attirés en Europe par des salaires mirifiques, aura-t-il affaibli sa puissance depuis une quinzaine d'années, mais ce Brésil éternel, réservoir inépuisable de talents dont les derniers-nés se nomment Ronaldo, Juninho, Rivaldo, continue à séduire. Même s'ils ont raté le match qu'il ne fallait pas contre la France en finale de la Coupe du monde 1998 (0-3). P.R.

BROSSAGE

Le brossage du ballon est une frappe ou une touche de balle exécutée avec l'intérieur du pied (appelé aussi plat du pied) ou l'extérieur du pied, dans un contact tangent entre le ballon et la surface du pied utilisée. Cette frappe a pour but de faire tournoyer le ballon sur lui-même, ce qui doit lui imposer en même temps une trajectoire aérienne en courbe, et non pas en ligne droite. Le brossage du ballon est en particulier utilisé pour l'exécution d'un coup franc ou d'un corner, la trajectoire fuyante ayant pour but de contourner, d'éviter et d'embarrasser le gardien adverse et ses défenseurs. Certains spécialistes du brossage, comme le Français Veinante, l'Allemand Netzer (sur corner direct), Platini, Didi, Zico, Roberto Carlos (sur coup franc direct), ont été ou sont encore d'une grande efficacité.

BURRUCHAGA Jorge

Argentine, né à Gualeguay, 1962

MILIEU DE TERRAIN

Palmarès : *vainqueur de la Coupe du monde en 1986, finaliste en 1990 ; vainqueur de la Copa Libertadores et de la Coupe intercontinentale 1984 (River Plate).*

« Tu me mets dans une sacrée merde. Pourquoi tu dis ça, je suis champion du monde, je ne peux pas avoir une telle tache dans ma carrière... » L'homme qui s'exprime avec tant d'amertume est en effet champion du monde ! Brutalement impliqué dans le plus grand scandale de l'histoire du football français, l'affaire OM-VA, Jorge Burruchaga est même beaucoup plus que cela : il demeure dans la mémoire des supporters argentins le bras droit de Diego, le copain des dernières passes, l'éclaireur génial qui porte un coup fatal à l'Allemagne, en finale de Coupe du monde 1986. Incroyable destinée que celle de cet homme de 36 ans. L'ombre et la douleur, après le soleil de la gloire. À croire qu'une sorte de mauvais génie s'est brutalement couché en travers de ce joueur qui a décidé de quitter son pays, un an avant de triompher avec l'Argentine, au Mexique, en 1986. Jusqu'à cette décision, tout va pour le mieux dans la vie du « gaucho », dont les plus fins techniciens s'accordent pour faire l'un des plus grands milieux de terrain offensifs de tous les temps. Après un début de carrière brillant en Argentine, à River Plate, à l'Arsenal Saraudini et à l'Independiante, il arrive en 1985 à Nantes, repéré par le directeur sportif Robert Budzinsky dont les réseaux argentins ont encore parfaitement fonctionné (on se souvient des Marcos, Bargas, Curioni...). Année faste pour Burruchaga : il est en effet sacré meilleur joueur étranger de France, et son club, Nantes, termine deuxième du Championnat de France, à trois longueurs du PSG. L'Argentin y est pour beaucoup ! La suite est encore plus belle. Au Mexique, avec Valdano et Brown, il demeure le serviteur le plus spectaculaire et gracieux de Diego Maradona. Car le Mundial mexicain consacre, certes, le génie de Maradona, son but de folie contre l'Angleterre en quart de finale, mais il met également en lumière le formidable travail de Burruchaga dans l'entrejeu, notamment en finale, contre l'Allemagne. Ce jour-là, en effet, Diego, blessé, est bien incapable de tenir le rythme. Il est porté, et supporté par ses lieutenants. Et, à quelques minutes du coup de sifflet final, voilà que Maradona lance le plus fidèle de ses aides de camp. Jorge Burrachaga plonge, file, dévore l'espace et, au bout de cinquante mètres de course, trompe d'un tir croisé le gardien allemand Schumacher. Ivre de joie, Jorge s'en va, les bras en croix, s'effondrer le long de la ligne de touche. Sans doute, en l'espace de quelques secondes et sans en avoir franchement conscience, vient-il de vivre les moments les plus forts de son existence.

Après l'ivresse. Les lendemains du Mexique ne chanteront plus jamais. Opéré à trois reprises des genoux, Burruchaga ne dispose pas d'un effectif à la hauteur de son talent. Il passe encore six longues années à Nantes, mais sans gloire, ni succès probant. Heureusement tout de même pour son football, il est rétabli à temps pour la Coupe du monde en Italie et, là encore, joue un rôle important dans l'accession de l'Argentine en finale, perdue cette fois face à l'Allemagne. Quand il rentre à Nantes, on se frotte les mains de constater qu'il est revenu à son meilleur niveau, mais il se blesse de nouveau, et retrouve l'hôpital. Il est finalement transféré à Valenciennes, au tout début de la saison 1992. Le film noir, de série B avouons-le, continue : Jorge Burruchaga est reconnu coupable de corruption passive dans l'affaire VA-OM, et décide de rentrer en Argentine pour pur-



Le meilleur joueur argentin des années 80, derrière Maradona, Jorge Burruchaga, connut une fin de carrière difficile et douloureuse.

ger sa suspension. Son épouse se tue dans un accident de la circulation. Jorge Burruchaga se retrouve seul avec ses deux enfants. Il termine sa carrière à l'Independiente, club de ses débuts. Pour Jorge le passeur ne demeurent désormais que les souvenirs d'une gloire fugitive, un été 1986...

BUTEUR

Celui qui marque les buts. C'est presque toujours un attaquant, l'avant-centre ou le milieu offensif (n° 10) moderne. Sa principale qualité est la constance dans l'efficacité et la réussite. Le buteur marque des buts de toutes les façons : avec le pied, la tête, sur coups de pied arrêtés ou dans le mouvement. Il constitue une individualité particulière qui conclut le travail collectif de toute l'équipe. Il détient les clés de la victoire et bénéficie ainsi de la célébrité médiatique et de l'admiration du public. Dans chaque compétition, un classement des meilleurs buteurs est établi qui désigne à la fin le roi ou le recordman de la spécialité. Ainsi le Français Just Fontaine est-il le recordman des buteurs de la Coupe du monde avec 13 buts réussis en Suède en 1958, l'Argentin Onnis, le meilleur buteur de l'histoire du Championnat de France avec 299 buts réussis entre 1972 et 1986, le Brésilien Pelé, un autre roi dont on fêta au cours des années 70 le 1000ᵉ des 1 256 buts qu'il marqua dans sa carrière. Autres buteurs célèbres : Leonidas (Brésil), Gerd Muller (Allemagne, 14 buts en Coupes du monde, 10 en 1970, 4 en 1974), Eusebio (Portugal) ou Papin (France).

BUTRAGUENO Emilio

Espagne, né à Madrid, 1963

ATTAQUANT

Palmarès : *Coupe du monde 1986 (1/4 finale). 69 sélections en équipe nationale ; champion d'Espagne 1986, 1987, 1988, 1989 (Real Madrid), Coupe d'Espagne 1982, 1989 (Real Madrid) ; demi-finale Coupe d'Europe C1 des clubs champions (1987, 1988, 1989) et Coupes C3 de l'UEFA 1985, 1986 (Real Madrid)*

Longtemps encore, en Espagne, on parlera du Mundial 86 disputé au Mexique. Cette année-là, la sélection nationale espagnole n'est pas tenue pour une des stars de la planète ronde. Elle dispute la phase finale de la Coupe du monde, c'est déjà bien, pense-t-on du côté de Madrid et de Barcelone. Et puis, il y a ce huitième de finale à Queretaro entre l'Espagne et le Danemark, l'un des épouvantails de la compétition. Logiquement, les Danois mènent au score quand, soudain, deux minutes avant la mi-temps, Emilio Butragueno intercepte la passe d'un défenseur scandinave à son gardien et marque. En seconde mi-temps, l'attaquant espagnol continue son festival en inscrivant 3 autres buts, offrant même un

penalty à son équipe : l'Espagne s'impose (5-1), se qualifiant du même coup pour les quarts de finale. Butragueno a marqué, en ce seul match, 4 buts, un exploit qu'aucun joueur n'avait réussi en phase finale de la Coupe du monde depuis le Portugais Eusebio en 1966, en Angleterre ! Le monde entier découvrait alors, en direct, un joueur qu'en Espagne on avait surnommé depuis quelques années déjà « el Buitre » (le vautour). Surnom qui lui venait du temps où, apprenti footballeur, il faisait ses gammes au Colegio Calasancio puis, en deuxième division, au Castilla FC, filiale du Real Madrid, qu'il rejoint en 1980. Doté d'un sens du but hors du commun, il s'impose rapidement dans la prestigieuse équipe du Real, puis arrive en sélection nationale en 1984 pour un premier match contre le pays de Galles. Dès lors, que ce soit avec le Real Madrid ou avec la sélection nationale d'Espagne, il promène sur tous les terrains son dribble insaisissable, sa vivacité peu commune, sa rapidité de course et d'action... Ce qui, deux années consécutives (1986 et 1987), lui vaudra la reconnaissance du monde du football puisqu'il apparaît en 3e position du Ballon d'or. Une reconnaissance toute méritée puisqu'il a su démontré, sur le terrain, qu'un avant-centre peut évoluer et briller dans la difficile solitude exigée par le football moderne.



C

CAGES

Des buts de football (deux poteaux, une barre transversale et des filets) ressemblent à une cage dans laquelle doit être expédié le ballon pour obtenir un but. Les buts sont placés au centre de chaque ligne de but. Ils sont composés de deux poteaux verticaux espacés de 7,32 m (mesure intérieure), reliés par une barre transversale horizontale située à 2,44 m du sol. Les buts doivent être solidement fixés au sol. La largeur et l'épaisseur des poteaux et de la barre transversale, tous semblables, ne doivent pas être supérieures à 12 centimètres. Ces poteaux peuvent être en bois, en métal ou en une autre matière autorisée, de forme carrée, rectangulaire, ronde ou elliptique. Toutefois, les poteaux carrés ont été de plus en plus souvent remplacés par des poteaux ronds. Ce qui peut d'ailleurs avoir une grosse influence sur le jeu et sur le résultat d'un match. Ainsi, certains tirs renvoyés par un poteau ou une barre à angles aigus auraient peut-être été victorieux avec des montants ronds. Les Stéphanois ont peut-être ainsi perdu la finale de la Coupe d'Europe 1976 contre le Bayern au stade de Hampden Park à Glasgow, où les poteaux étaient carrés et non pas ronds, renvoyant des tirs de Bathenay et Santini. Les filets de but (en chanvre ou en nylon) sont attachés aux poteaux, à la barre transversale et au sol derrière les buts. Ils doivent être soutenus de façon convenable et placés de manière à ne pas gêner le gardien de but. Avant le coup d'envoi, l'arbitre et ses assistants vérifient leur bon état. Il arrive cependant qu'en cours de match un tir violent les déchire, et ils sont alors réparés sur le champ.



Le gardien français Fabien Barthez pris dans ses filets.

CARTONS

L'arbitre dispose de trois cartons de trois couleurs différentes. Il brandit le carton en l'air, le bras tendu, pour montrer la nature de sa décision aux joueurs et responsables d'équipes d'une part, aux spectateurs d'autre part.

Le carton jaune est sorti pour sanctionner un joueur coupable de jeu dangereux, de mauvaise tenue ou d'attitude inconvenante. Il correspond à un premier avertissement donné par l'arbitre.

Le carton rouge signifie que l'arbitre exclut du terrain le joueur coupable de conduite violente ou de brutalité, de propos inju-

rieux ou grossiers à son égard, ou encore sanctionné d'un deuxième avertissement ou carton jaune infligé au cours de la même partie. Le carton vert, dressé en l'air alors que le match a été arrêté en raison de la blessure d'un joueur, accorde au médecin et au kinésithérapeute l'autorisation de pénétrer sur le terrain pour y soigner leur joueur.

Signalons que le premier carton jaune de l'histoire de la Coupe du monde fut brandi à Mexico en 1970, au cours du match d'ouverture Mexique-URSS, à l'encontre du joueur soviétique Asatiani.

CATENACCIO

Comme son nom l'indique (en italien, il signifie « cadenas »), le catenaccio est un système de jeu tactique. Né en Italie dans les années 50, il s'est inspiré du verrou suisse inventé par l'entraîneur Karl Rappan. Le catenaccio fut tout d'abord expérimenté et mis au point dans le Calcio par le technicien italien Gipo Viani, qui l'imposa au Milan AC, avant que son successeur Nereo Rocco et, surtout, Helenio Herrera à l'Inter de Milan ne le fassent triompher et s'installer solidement dans tout le football italien.

Le catenaccio est basé sur un renforcement défensif qui a d'abord pour but de contrarier le jeu offensif de l'adversaire, tout en préparant le terrain et les espaces pour un football dit « de contre-attaque ». Il consiste à imposer aux attaquants adverses un marquage individuel strict et permanent effectué par le même nombre de défenseurs plus un, ce plus étant constitué par un défenseur libre (pour cela appelé *libero* en italien), un joueur qui se tient derrière ses partenaires et devant son gardien, pour doubler les uns et pour protéger l'autre. Le catenaccio permet également de relancer la contre-attaque le plus vite possible, alors que l'adversaire est encore en position d'attaque, grâce à des attaquants rapides, opportunistes et efficaces.

Ce système peu spectaculaire a longtemps fait des adeptes dans le monde, en Allemagne et en France en particulier. Bien qu'il se soit assoupli et « déverrouillé » depuis quelques années, car il a été adapté aux tactiques modernes, il reste encore très répandu en Italie.

CEULEMANS Jan

Belgique, né à Lierse, 1957

ATTAQUANT

Palmarès : *Coupe du monde 1982 (1er tour) et 1986 (4e), Championnat d'Europe 1980 (finaliste) et 1984 (1er tour) ; champion de Belgique 1980, 1988 et 1990, Coupe de Belgique 1986 et 1991 (FC Bruges).*

Le 22 juin 1980, sur la pelouse du stade olympique de Rome, l'Allemagne vient de remporter le Championnat d'Europe des nations. Pourtant, le lendemain matin, toute la presse belge est unanime. Au cours de cette finale entre les Allemands et les Belges un joueur exceptionnel est apparu : Jan Ceulemans. L'attaquant des Diables rouges a tout juste 23 ans et fréquente l'équipe belge depuis trois saisons. Il est évident, ce jour-là, malgré la défaite, que Ceulemans va effectuer une somptueuse carrière. Il a découvert le football dans sa ville natale, Lierse, puis a rejoint le FC Bruges, depuis toujours l'un des meilleurs clubs du pays. Très rapidement, il impose son jeu physique grâce à un gabarit exceptionnel (1,88 m pour 84 kg).

Ceulemans devient un élément indispensable, incontournable tant pour son club (le seul qu'il connaîtra durant toute sa carrière jusqu'en 1992, et pour lequel il disputera 517 matchs de championnat) que pour l'équipe de Belgique. Guy Thys, sélectionneur belge dans les années 1980, disait à son propos : « Il est un attaquant qui pèse continuellement sur la défense adverse, il ne lui laisse aucun répit. Et il ne s'avoue jamais vaincu. » Ceulemans fut considéré comme l'un des attaquants européens les plus performants : son palmarès en témoigne avec des titres de champion de Belgique ou des victoires en Coupe de Belgique, des demi-finales en Coupe d'Europe (des vainqueurs de coupe ou de l'UEFA). D'où des récompenses nationales comme le titre de joueur de l'année à trois reprises (1980, 1985 et 1986). Enfin, il est aussi recordman des sélections en équipe nationale de Belgique : entre 1977 et 1991, il a disputé 96 rencontres avec les Diables rouges et inscrit 23 buts. Pourtant, ce joueur laisse une impression d'inachevé. Bien des grands clubs européens ont tenté de s'assurer ses services, mais il a toujours refusé leurs propositions. Jan Ceulemans s'en est parfois expliqué : « Je sais que je passe à côté de la fortune, mais, pour moi, le principal est de ne pas quitter mes racines, ma famille, mes équipiers, mes amis... »

CHAMPIONNAT D'EUROPE

Pour les résultats voir ci-contre. Pour l'Euro 2000, voir page 492-493.

CHAPUISAT Stéphane

Suisse, né à Lausanne, 1969

ATTAQUANT

Palmarès : *champion d'Europe C1 de la Ligue des champions 1997 (Borussia Dortmund).*

À 28 ans, il est désormais certain que Stéphane Chapuisat n'obtiendra plus le Ballon d'or européen destiné au meilleur footballeur de notre continent. Pourtant, ce joueur aux qualités physiques incontestables est beaucoup plus qu'un simple attaquant.

Son activité inlassable devant le but, ses multiples appels de balle dans la surface de réparation adverse en font un joueur de très haut niveau et la pièce maîtresse du Borussia Dortmund, champion d'Europe de la Ligue en 1997. Chose curieuse, son jeu, sur le terrain, le plus souvent altruiste et fait de déviations vers ses partenaires, coïncide de parfaitement avec sa personnalité : pour les commentateurs, les journalistes de la presse écrite, Stéphane Chapuisat est un véritable poison, puisqu'il ne souhaite jamais

CHAMPIONNAT D'EUROPE

1960
Phase finale disputée en France
(à partir des demi-finales) du 6 au 10 juillet
Finale 10 juillet, Paris (Parc des Princes) :
URSS - Yougoslavie : 2-1 a. p.
L'équipe championne : Bouboukine Valentin, attaquant - Ivanov Valentin, milieu - Kroutikov Anatoli, défenseur - Maslenkine Anatoli, défenseur - Meskhi Mikhail, attaquant - Metreveli Slava, attaquant : Netto Igor, milieu - Ponedelnik Viktor, attaquant - Tchekeli Giva, défenseur - Voinov Juri, milieu : Yachine Lev, gardien - Kachalin Gavril, entraîneur

1964
Phase finale disputée en Espagne
(depuis les demi-finales) du 17 au 21 juin
Finale 21 juin, Madrid (Santiago-Bernabeu) :
Espagne - URSS : 2-1
L'équipe championne : Amancio Armaro, attaquant - Calleja Isacio, défenseur - Fuste Jose-Maria, milieu - Iribar Jose-Angel, gardien - Lapetra Carlos, attaquant - Marcelino Martinez, attaquant - Olivella Fernando, défenseur - Pereda Jesus, attaquant - Rivilla Feliciano, défenseur - Suarez Luis, attaquant - Zocco Ignacio, milieu -Villalongo José, entraîneur

1968
Phase finale disputée en Italie
(depuis les demi-finales) du 5 au 10 juin
Finale 8 juin, Rome (Olympique) : Italie - Yougoslavie : 2-0
L'équipe championne : Anastasi Pietro, attaquant - Burgnich Tarcisio, défenseur - De Sisti Giancarlo, attaquant - Domenghini Angelo, attaquant - Facchetti Giancinto, défenseur - Guarneri Aristide, défenseur - Mazzola Sandro, milieu - Riva Luigi, attaquant - Rosato Roberto, milieu - Salvatore Sandro, défenseur - Zoff Dino, gardien - Valcareggi Ferruccio, entraîneur

1972
Phase finale disputée en Belgique
(depuis les demi-finales) du 14 au 18 juin
Finale 18 juin, Bruxelles (Heysel) : RFA - URSS : 3-0
L'équipe championne : Beckenbauer Franz, défenseur - Breitner Paul, défenseur - Heynckes Jupp, attaquant - Hœness Uli, attaquant - Hœttges Horst-Dieter - Kremers Erwin, attaquant -Maier Sepp, gardien - Müller Gerd, attaquant - Netzer Günther, milieu - Schwarzenbeck Hans-Georg, défenseur - Wimmer Norbert, milieu - Schön Helmut, entraîneur

1976
Phase finale disputée en Yougoslavie
(depuis les demi-finales) du 16 au 20 juin
Finale 20 juin, Belgrade (Crvena Zvezda) :
Tchécoslovaquie - RFA : 2-2
L'équipe championne : Capkovic Josef, défenseur - Dobias Karol, milieu - ögh Koloman, défenseur - Jurkemik Ladislav, défenseur - Masny Marian, attaquant - Moder Josef, attaquant - Nehoda Zdenek, attaquant - Ondrus Anton, défenseur - Panenka Antonin, milieu - Pivarnik Jan, défenseur - Svehlik Jan, attaquant - Viktor Ivo, gardien - Vycpalek, entraîneur

1980
Phase finale disputée en Italie
(depuis les demi-finales) du 11 au 22 juin
Finale 22 juin, Rome (Olympique) : RFA - Belgique : 2-1
L'équipe championne : Allofs Klaus, attaquant - Bonhof Rainer, milieu - Briegel Hans-Peter, défenseur - Cullmann Bernd, défenseur - Del'haye Karl, attaquant - Dietz Bernard, défenseur - Förster Bernd, milieu - Förster Karl-Heinz, défenseur - Hrubesch Horst, attaquant - Immel Eike, gardien - Jünghans Walter, gardien - Kaltz Manfred, défenseur - Magath Felix, milieu - Matthäus Lothar, milieu - Memering Caspar - Müller Hansi, milieu - Rummenigge Karl-Heinz, attaquant - Schumacher Harald, gardien - Schuster Bernd, milieu - Stielicke Uli, défenseur - Votava Miroslav, milieu - Zimmermann Herbert, défenseur - Derwall Jupp, entraîneur

1984
Phase finale disputée en France du 12 au 27 juin
Finale 27 juin, Paris (Parc des Princes) : France - Espagne : 2-0
L'équipe championne : Amoros Manuel, défenseur - Bats Joël, gardien - Battiston Patrick, défenseur - Bellone Bruno, attaquant - Bergeroo Philippe, gardien - Bossis Maxime, défenseur - Bravo Daniel, attaquant - Domergue Jean-François, défenseur - Ferdandez Luis, milieu - Ferreri Jean-Marc, milieu - Giresse Alain, milieu - Lacombe Bernard, attaquant - Le Roux Yvon, défenseur - Platini Michel, milieu - Rocheteau Dominique, attaquant - Rust Albert, gardien - Six Didier, attaquant - Tigana Jean, milieu - Tusseau Thierry, défenseur - Hidalgo Michel, entraîneur

1988
Phase finale disputée en RFA du 10 au 25 juin
Finale 25 juin, Munich (Olympique) : Pays-Bas - URSS : 2-0
L'équipe championne : Bosman Johnny, attaquant - Gullit Ruud, attaquant - Hiele Jop, défenseur - Kieft Wim, attaquant - Koeman Erwin, milieu - Koeman Ronald, défenseur - Koevermans Wim, défenseur - Kruezen Hendrie, milieu - Mühren Arnold, milieu - Rijkaard Frank, milieu - Suvrijn Wilbert, milieu - Troost Sjaak, défenseur - Van Aerle Berry, milieu - Van Basten Marco, attaquant - Van Breukelen Hans, gardien - Vanenburg Gérald, attaquant - Van Tiggelen Adrie, défenseur- Van't Ship Johnny, attaquant - Winter Aron, milieu - Wouters Jan, milieu - Michels Rinus, entraîneur

1992
Phase finale disputée en Suède du 10 au 26 juin
Finale 26 juin, Göteborg (Nya Ullevi) :
Danemark - Allemagne : 2-0
L'équipe championne : Andersen Henrik, défenseur - Bruun Morten, attaquant - Christiansen Klaus, milieu - Christensen Bent, attaquant - Christofte Kim, milieu - Elstrup Lars, attaquant - Frank Torben, attaquant - Jensen John, milieu - Krogh Mogens, gardien - Larsen Henrik, milieu - Laudrup Brian, attaquant - Mölby Johnny, milieu - Nielsen Kent, défenseur - Nielsen Peter, milieu - Olsen Lars, défenseur - Piecanik Torben, défenseur - Povlsen Flemming, attaquant - Schmeichel Peter, gardien - Sivebaek John, défenseur - Vilfort Kim, milieu - Möller-Nielsen Richard, entraîneur

1996
Phase finale disputée en Angleterre du 8 au 30 juin
Finale 30 juin Londres (Wembley) : Allemagne - Rép. tchèque : 2-1
L'équipe championne : Babbel Marcus, défenseur - Basler Mario, milieu - Bierhoff Oliver, attaquant -Bobic Fredi, attaquant - Bode Marco, milieu - Eilts Dieter, milieu - Freund Steffen, milieu - Hässler Thomas, milieu - Helmer Thomas, défenseur - Kahn Oliver, gardien - Klismann Jürgen, attaquant - Kohler Jürgen, défenseur - Köpke Andreas, gardien - Kuntz Stefan, attaquant - Möller Andreas, milieu - Reck Oliver, gardien - Reuter Stefan, défenseur - Sammer Mathias, défenseur - Schneider René, défenseur - Scholl Mehmet, milieu - Strunz Thomas, milieu - Ziege Christian, défenseur - Vogts Berti, entraîneur

s'exprimer. « J'ai trouvé plus méfiant que moi à l'égard des médias», dit un jour, en plaisantant, Artur Jorge, alors aux commandes de l'équipe nationale suisse. Stéphane Chapuisat, au terme de nombreux voyages à travers l'Europe du football, s'épanouit désormais depuis cinq ans au cœur de la Ruhr : sous la direction de l'entraîneur Ottmar Hitzfeld, il a donc directement participé à l'œuvre de reconstruction entreprise depuis six ans par les dirigeants du Borussia. Quelques étoiles, transfuges d'Italie, ont rejoint l'attaquant suisse : Riedle, Möller, Sammer, Köller, Reuter. Et Chapuisat, le discret attaquant, s'est fondu dans un club où la première demande est de ne pas rechigner à « mouiller» son maillot afin de satisfaire un public particulièrement fidèle, bruyant, et qui tente d'oublier, à travers le football, le chômage et la crise présents dans cette région.

Finalistes en 1993, Chapuisat et Dortmund sont champions d'Europe à Munich en 1997, face à la Juventus de Turin. Et, quelques heures avant cette finale, Chapuisat aura ces mots : « Notre chance, c'est cette finale. Si on arrive à la gagner, on oubliera ce qui s'est passé, et on remettra tout en positif... » Chapuisat n'avait pas tort, les disputes entre joueurs ont cessé, et Dortmund, avec Riedle et Chapuisat à la manœuvre, s'est donc imposé.

CHARLTON Bobby

Angleterre, né à Ashington, 1937

MILIEU OFFENSIF

Palmarès : *vainqueur de la Coupe du monde 1966, 106 sélections en équipe nationale ; champion d'Angleterre 1957, 1965, 1967 (Manchester United), Coupe d'Angleterre 1963 (Manchester United) ; Coupe C1 des champions 1968 (Manchester United) ; Ballon d'or 1966.*

Anobli en 1994 par la reine d'Angleterre, sir Bobby Charlton est sans conteste l'une des gloires vivantes du football anglais. Membre du comité directeur de Manchester United, il a de tout temps été fidèle aux couleurs rouge et noir. À 17 ans, en 1954, il signe son premier contrat avec les « Red Devils ».

Il s'impose rapidement comme titulaire et fait partie à part entière des « Busby Babes ». Dès 1957, Charlton obtient son premier titre de champion. L'année suivante, au retour d'un match de Coupe des champions, il est l'un des rares rescapés du crash de Munich où l'avion qui ramenait l'équipe de Manchester United de Belgrade s'est écrasé au décollage. Deux mois après ce terrible accident, il marque un but avec l'équipe d'Angleterre (où il est sélectionné pour la première fois) face à l'Écosse.



Le meilleur joueur anglais de tous les temps fit une carrière d'une exceptionnelle longévité.


Éric Cantona – et son frère Joël – à l'écran dans Le bonheur est dans le pré *d'Étienne Chatiliez.*

Fidèle à Matt Busby, le manager de United, et à son club, Bobby Charlton s'impose comme l'un des leaders de la reconstruction d'une équipe totalement décapitée par l'accident aérien.
Joueur à vocation offensive, Charlton était craint pour la soudaineté et la puissance de ses frappes. Dans la construction du jeu, il était également apprécié pour la précision de ses balles profondes. C'est sans doute en acceptant d'assumer la responsabilité du jeu, que ce soit avec Manchester United ou avec l'équipe d'Angleterre, qu'il est définitivement entré dans le panthéon des joueurs anglais. Il a en outre marqué 49 buts pour le compte de la sélection. Personne, depuis, n'a pu faire mieux en Angleterre.
Sa carrière brillante à Manchester ne peut s'expliquer que par son association avec Dennis Law et George Best, les deux autres vedettes du club au cœur des années 60. En 1973, il quitte Manchester United pour lequel il aura disputé 754 matchs et marqué 247 buts. Après un passage à Preston, puis à Wigan, il revient en 1984 dans son club fétiche, intègre le comité directeur et poursuit en parallèle la direction de son école de football.
Personnalité discrète, Bobby Charlton a toujours été reconnu comme une idole par les fans anglais, sans jamais faire la une des journaux ni provoquer de scandale par des déclarations tapageuses. Aujourd'hui, sir Bobby Charlton est l'ambassadeur n° 1 du football anglais dans le monde. À l'image de Michel Platini en France.

CINÉMA ET FOOTBALL

Pour Michel Platini, « aucun film au monde ne saurait transmettre autant de courants contradictoires, autant d'émotions que la demi-finale perdue de Séville ». Peut-être parce que dans un film, on aurait su que ce n'était pas réel, on aurait été moins surpris de voir les Allemands égaliser et l'emporter. Ou peut-être parce qu'aucun auteur n'aurait pu être assez génial (assez pervers ?) pour écrire un tel scénario. C'est sans doute la raison pour laquelle le football est tellement absent du grand écran. Longtemps, il n'y eut que l'*Angoisse du gardien de but au moment du penalty* (1971), adaptation cinématographique par Wim Wenders du roman homonyme de Peter Handke. Puis, dans *Coup de tête* (1979), tourné avec l'AJ Auxerre, Jean-Jacques Annaud, avant de s'intéresser aux hommes préhistoriques et aux ours, montrait les états d'âme d'un joueur (le regretté Patrick Dewaere) mal dans sa peau et dans son club qui allait tout de même connaître la victoire. Anecdote amusante montrant la difficile compatibilité des deux domaines : plusieurs acteurs se claquèrent car Annaud refusait qu'ils s'échauffent avant les scènes de match ! Jean-Pierre Mocky, lui, dénonçait la bêtise de certains supporters dans *À mort l'arbitre !* (1984). Une horde de supporters a priori anodins menés par Michel Serrault y traquaient Eddy Mitchell, arbitre coupable d'avoir sifflé un penalty contre leur équipe. Plus tard, les deux acteurs retrouveraient... Éric Cantona, rugbyman dans *Le bonheur est dans le pré* (1995) d'Étienne Chatiliez.

Plus récemment encore, Dominique Faruggia filmait la vie d'un couple commentée par Thierry Roland et Jean-Michel Larqué dans *Delphine 1 Yvan 0* (1996), alors que son complice des Nuls Alain Chabat était *Didier* (1997), le labrador devenu homme et surtout gardien de but d'exception. Mais il fallut attendre *Carton jaune* (1997), adaptation du roman de Nick Hornby *Fever Pitch*, profession de foi d'un supporter d'Arsenal, pour voir enfin le football en véritable vedette d'un film.


*L'évasion de militaires anglais prisonniers des Allemands, tel est le sujet d'*Escape to Victory *de John Huston (1981).*

CISEAU

Le terme de ciseau illustre un certain type de reprise de volée. Sur une balle aérienne (souvent un centre), le joueur saute en



Phase finale du ciseau, le ballon vient d'être frappé.

amorçant une rotation du bassin. Il se retrouve dans une position horizontale, avec même parfois les jambes plus haut que le reste du corps. Sa jambe de frappe exécute un mouvement d'arrière en avant qui croise le mouvement inverse de sa jambe d'appui (d'où le terme de ciseau), et donne toute la force au tir. Ces dernières années, Jean-Pierre Papin a marqué de nombreux buts de cette manière.

COLLECTIF

Terme essentiel du football. Les techniciens parlent souvent du « collectif » pour souligner la prépondérance de cet aspect dans la philosophie du jeu. Le grand public a tendance à retenir la performance individuelle et à conserver en mémoire l'exploit d'un joueur, surtout s'il est offensif. L'entraîneur insiste sur la performance d'ensemble et sur la qualité collective de son équipe, moins spectaculaire certes, mais plus sûre garante de l'homogénéité nécessaire à toute construction commune. Ce collectif se travaille à l'entraînement, dans des répétitions de situations où chaque individu doit se fondre dans l'ensemble, sans perdre sa personnalité. De nombreuses formations européennes ont basé leur jeu sur la solidarité. C'est le cas de Nantes ou d'Auxerre en France, de Schalke 04 en Allemagne. Dans ces équipes, chaque joueur se doit de proposer constamment des solutions à celui qui porte le ballon, en se démarquant de l'adversaire ou en sollicitant une passe. De même que chaque joueur, près du but adverse, doit impérativement donner la balle à celui de ses coéquipiers qui se trouve le mieux placé pour marquer. Le «collectif», c'est aussi porter assistance à des partenaires en difficulté. Ainsi, un attaquant, privé de ses « munitions », doit décrocher et porter assistance à sa défense menacée.

COPA AMERICA

Voir tableau ci-dessous.

LE PALMARÈS DE LA COPA AMERICA

1916 :	**1.** Uruguay; **2.** Argentine; **3.** Brésil; **4.** Chili
1917 :	**1.** Uruguay; **2.** Argentine; **3.** Brésil; **4.** Chili
1919 :	**1.** Brésil; **2.** Uruguay; **3.** Argentine; **4.** Chili
1920 :	**1.** Uruguay; **2.** Argentine; **3.** Brésil; **4.** Chili
1921 :	**1.** Argentine; **2.** Brésil; **3.** Uruguay; **4.** Paraguay
1922 :	**1.** Brésil; **2.** Paraguay et Uruguay; **4.** Argentine
1923 :	**1.** Uruguay; **2.** Argentine; **3.** Paraguay; **4.** Brésil
1924 :	**1.** Uruguay; **2.** Argentine; **3.** Paraguay; **4.** Chili
1925 :	**1.** Argentine; **2.** Brésil; **3.** Paraguay
1926 :	**1.** Uruguay; **2.** Argentine; **3.** Chili; **4.** Paraguay
1927 :	**1.** Argentine; **2.** Uruguay; **3.** Pérou; **4.** Bolivie
1929 :	**1.** Argentine; **2.** Paraguay; **3.** Uruguay; **4.** Pérou
1935 :	**1.** Uruguay; **2.** Argentine; **3.** Pérou; **4.** Chili
1937 :	**1.** Argentine; **2.** Brésil; **3.** Paraguay; **4.** Uruguay
1939 :	**1.** Pérou; **2.** Uruguay; **3.** Paraguay; **4.** Chili
1941 :	**1.** Argentine; **2.** Uruguay; **3.** Chili; **4.** Pérou
1942 :	**1.** Uruguay; **2.** Argentine; **3.** Brésil; **4.** Paraguay
1945 :	**1.** Argentine; **2.** Brésil; **3.** Chili; **4.** Uruguay
1946 :	**1.** Argentine; **2.** Brésil; **3.** Paraguay; **4.** Uruguay
1947 :	**1.** Argentine; **2.** Paraguay; **3.** Uruguay; **4.** Chili
1949 :	**1.** Brésil et Paraguay; **3** Pérou; **4.** Bolivie
1953 :	**1.** Paraguay; **2** Brésil; **3.** Uruguay; **4.** Chili
1955 :	**1.** Argentine; **2.** Chili; **3.** Pérou; **4.** Uruguay
1956 :	**1.** Uruguay; **2.** Chili; **3.** Argentine; **4.** Brésil
1957 :	**1.** Argentine; **2.** Brésil; **3.** Uruguay; **4.** Pérou
1958 :	**1.** Argentine; **2.** Brésil; **3.** Paraguay; **4.** Pérou
1959 :	**1.** Uruguay; **2.** Argentine; **3.** Brésil; **4.** Équateur
1963 :	**1.** Bolivie; **2.** Paraguay; **3.** Argentine; **4.** Brésil
1967 :	**1.** Uruguay; **2.** Argentine; **3.** Chili; **4.** Paraguay
1975 :	**1.** Pérou; **2.** Colombie; **3.** Brésil; **4.** Uruguay
1979 :	**1.** Paraguay; **2.** Chili; **3.** Brésil; **4.** Pérou
1983 :	**1.** Uruguay; **2.** Brésil; **3.** Paraguay; **4.** Pérou
1987 :	**1.** Uruguay; **2.** Chili; **3.** Colombie; **4.** Argentine
1989 :	**1.** Brésil; **2.** Uruguay; **3.** Argentine; **4.** Paraguay
1991 :	**1.** Argentine; **2.** Brésil; **3.** Chili; **4.** Colombie
1993 :	**1.** Argentine; **2.** Mexique; **3.** Colombie; **4.**Équateur
1995 :	**1.** Uruguay; **2.** Brésil; **3.** Colombie; **4.** États-Unis
1997 :	**1.** Brésil; **2.** Bolivie; **3.** Mexique ; **4.** Pérou
1999 :	**1.** Brésil; **2.** Uruguay; **3.** Mexique ; **4.** Chili

CORNER

Lorsque le ballon, après avoir été touché en dernier lieu par un joueur de l'équipe défendante, aura entièrement dépassé la ligne de but – en dehors du but lui-même, naturellement –, un coup de pied de coin (*corner* en anglais) est accordé à l'équipe attaquante. Le ballon est alors placé à l'intérieur du quart de cercle dessiné près du drapeau de coin le plus proche du point de sortie. Les joueurs adverses doivent être au moins à 9,15 m du ballon. Le joueur qui tire le corner peut marquer directement. Il ne peut rejouer le ballon avant que celui-ci ait été touché par un autre joueur.

CORRUPTION

Le sport a vécu, pendant près d'un siècle, sur une ambiguïté idéologique fondamentale qui a parfois fait croire qu'il était un milieu à part, à l'écart des choses du monde. Sous prétexte qu'il fut inventé par une classe sociale qui cherchait à en faire un moyen d'éducation, le sport ne pouvait être qu'une activité pure. Longtemps, cette image aseptisée prévalut, même lorsqu'il était devenu évident que le sport était bien «dans» le monde, y compris dans les affaires, le commerce, la politique, la diplomatie. Il a fallu attendre l'ère de son hyperprofessionnalisation, de son hypermédiatisation surtout, pour qu'enfin on comprenne – sans toutefois l'admettre de gaieté de cœur – que le sport était une activité humaine comme toutes les autres, avec ses vertus et ses vices, avec ses hommes propres, très majoritaires, et ses malhonnêtes gens. Sport le plus populaire de la planète, le football a sa part de tricheurs. Qui dit jeu,dit passion de la victoire, parfois jusqu'à l'excès, et donc tricherie, et cela quel que soit le niveau des enjeux.

Ces dernières années, de nombreuses affaires de corruption ont défrayé la chronique. Elles ont pu faire penser que le football était plus atteint que d'autres sports, comme s'il n'y avait jamais eu de courses de chevaux ou de vélo dont le vainqueur était connu à l'avance, comme s'il n'y avait jamais eu de combats de boxe où le battu s'était mystérieusement «couché». De même ont-elles laissé croire que cette gangrène était récente. Or, dans le milieu du football, et à tous les niveaux de pratique, on se transmet, de génération en génération, des histoires de matchs truqués ou d'arbitres «amis», lesquelles n'ont pas eu la même publicité à une époque où le sport n'était pas une affaire d'État et se trouvait moins soumis aux investigations judiciaires ou journalistiques.

Une gangrène insidieuse. En quoi consistent les cas de corruption dans le football? Il peut être question de soudoyer un ou plusieurs joueurs de l'équipe adverse pour qu'ils lèvent le pied ou ratent malencontreusement le but tout fait. On peut également chercher à «doper» financièrement les joueurs d'une équipe qui rencontre un rival direct.

Il peut s'agir d'obtenir les bonnes grâces de l'arbitre, pour qu'il ait le bon goût de vous accorder un penalty ou de fermer les yeux sur tel but marqué de la main. Dans certains pays, les arbitres sont désignés au dernier moment, et dans le plus grand secret, pour les préserver, autant que possible, des pressions ou tentatives d'approches suspectes de la part de dirigeants ou d'intermédiaires... Le but du jeu est, naturellement, de parvenir à un résultat conforme à ses objectifs. Ainsi, un certain nombre d'affaires de corruption étaient liées à des paris clandestins sur les résultats des matchs (affaire du Totonero en Italie en 1980, corruption en Malaisie en 1994, affaire Grobbelaar en Angleterre, le gardien de Liverpool ayant ensuite été blanchi).

La lutte contre ces pratiques, lesquelles peuvent aussi révéler l'existence de sources de financement occultes, se doit d'être impitoyable. Il y va de la pérennité du football. De sa crédibilité aussi. L'affaire du match Valenciennes-Marseille a mis en lumière une sorte de systématisation de pratiques coupables, qui fait douter de la totalité des résultats et s'interroger sur l'exemplarité de l'affaire marseillaise. Le doute s'est instauré. Il y va de l'intérêt de tous de faire en sorte que le doute ne soit plus permis.

En France et dans le monde

1933 : tentative de corruption de l'entraîneur d'Antibes auprès de l'équipe nordiste de Fives. Le club, finaliste du premier championnat pro, est déclassé.
1954-1955 : primes offertes par des dirigeants du Red Star à des adversaires de leurs concurrents directs pour la montée.
1959-1960 : contacts directs entre le trésorier du Red Star et le gardien de Nantes.
1971 : en Allemagne, le club d'Offenbach descend en division 2. Son président avoue avoir acheté plusieurs adversaires. Hélas, d'autres clubs avaient mieux «arrosé» ! Cinquante joueurs, six fonctionnaires, deux entraîneurs sont sanctionnés.
1980 : en Italie, le match Lazio de Rome-Milan a été truqué. L'opération permettait à des joueurs de paris clandestins de gagner des fortunes. Une dizaine d'autres matchs sont mis en cause.
Trente-trois joueurs sont accusés, neuf, dont l'international Paolo Rossi, sont sanctionnés. Milan AC est rétrogradé.
1982 : en Belgique, sept joueurs et l'entraîneur du Standard de Liège sont radiés pour corruption lors d'un match contre Waterschei.
1989-1993 : en France, des rumeurs concernant l'Olympique de Marseille évoquent des tentatives de corruption d'arbitres en Coupe d'Europe et de joueurs en championnat.
1993 : le club géorgien de Tbilissi est exclu de compétitions européennes pour tentative de corruption des officiels et arbitres du match Tbilissi-Linfield.
1995 : le club ukrainien du Dynamo Kiev est exclu de la Coupe d'Europe pour corruption de l'arbitre d'un match contre les Grecs du Panathinaïkos.
1997 : un ancien arbitre suisse est suspendu à vie. Il avait proposé ses services au club des Grasshoppers pour acheter l'arbitre du match de Coupe d'Europe contre Auxerre.

L'affaire VA-OM

Le 20 mai 1993, quelques jours avant la finale de la Coupe d'Europe entre Marseille et Milan, l'OM joue en championnat à Valenciennes, dernier de la division 1. Un joueur du club nordiste, Jean-Jacques Glassmann, révèle que des représentants de l'OM (il s'agit d'un dirigeant, Jean-Pierre Bernès, et d'un joueur, Jean-Jacques Eydelie, qui établit le contact) ont tenté de le corrompre, lui et deux de ses coéquipiers, Jorge Burruchaga et Christophe Robert. L'intérêt de la manœuvre ? Faire en sorte, en s'achetant la bonne volonté de joueurs adverses, que les joueurs marseillais n'aient pas à fournir trop d'efforts, si près de l'échéance européenne. Onze mois après les faits, le club marseillais, déchu de son titre de champion de France 1993, suspendu de compétition européenne, est rétrogradé en division 2. Les joueurs sont sanctionnés, sportivement (sous la forme d'une suspension) et pénalement. Les dirigeants incriminés sont radiés et condamnés à des peines de prison.
Le président de Marseille, Bernard Tapie, coupable d'avoir commandité la corruption, est condamné à une peine de prison ferme. Son bras droit, Jean-Pierre Bernès, est condamné à une peine avec sursis.

COUP FRANC

Le coup franc sanctionne une faute, un geste ou une attitude contraires aux lois du jeu. Selon la gravité de cette faute, le coup franc sera soit direct soit indirect. Sur coup franc direct, le joueur qui en bénéficie peut marquer directement. Sur coup franc indirect, signalé par l'arbitre qui lève un bras au-dessus de sa tête, une passe au moins est obligatoire avant de tirer au but. Dans le passé, Michel Platini s'était fait une spécialité de marqueur de buts sur coups francs, sur des frappes de balle brossées du pied droit. Lors du dernier match France-Brésil, à Lyon en juin 1997, le Brésilien Roberto Carlos a inscrit un but sur coup franc direct tiré à 35 mètres du but.

COUP DE PIED ARRÊTÉ

Les coups de pied arrêtés comprennent les penalties, les coups francs, directs et indirects, les corners. On y ajoute aussi, souvent, les rentrées de touche. Ces phases de jeu jouent un rôle très important puisqu'elles représentent, dans toutes les compétitions, entre un quart et un tiers des buts marqués. Elles sont beaucoup travaillées à l'entraînement. Des combinaisons sont mises au point. Défensivement aussi, les équipes se préparent avec soin à protéger leur but sur ces phases tactiques. Pour les grandes compétitions, ce compartiment du jeu fait l'objet d'une préparation particulière, notamment par l'observation à la vidéo de l'organisation en ce domaine des aversaires.

COUPE D'AFRIQUE

Pour les résultats voir ci-contre.

CRAMPONS

Petites pièces cylindriques de la semelle de la chaussure, les crampons sont un des éléments principaux de l'équipement. Ils peuvent être moulés dans la semelle, pour les terrains secs, ou vissés. Ils sont alors en cuir ou en métal, et leur longueur varie de 13 à 17 mm, en fonction de l'état du terrain. Il existe aussi des équipements spéciaux (semelles crantées, très petits crampons) pour les terrains synthétiques. Avant le début du match, l'arbitre veille à ce que les crampons ne soient pas biseautés ou ne portent pas d'aspérités qui les rendraient dangereux.

CRUYFF Johan

Pays-Bas, né à Amsterdam, 1947

ATTAQUANT

Palmarès : *finaliste de la Coupe du monde 1974; 11 fois champion des Pays-Bas (10 fois avec l'Ajax d'Amsterdam, 1 fois avec le Feyenoord Rotterdam), 3 Coupes des Pays-Bas avec l'Ajax, 3 avec le Feyenoord; champion d'Espagne 1974 et Coupe d'Espagne 1979 (FC Barcelone); Coupe intercontinentale 1972, Coupe d'Europe C1 des*

COUPE d'AFRIQUE DES NATIONS

1957
16 février, Khartoum
Égypte - Éthiopie : 4-0

1959
29 mai, Le Caire
Égypte - Soudan : 2-0

1962
21 janvier, Addis-Abeba
Éthiopie - Égypte : 4-2 a.p.

1963
1er décembre, Accra
Ghana - Soudan : 3-0

1965
21 novembre, Tunis
Ghana - Tunisie : 3-2 a.p.

1968
21 janvier, Addis-Abeba
Congo-Kinshasa - Ghana : 1-0

1970
16 février, Khartoum
Soudan - Ghana : 1-0

1972
5 mars, Yaoundé
Congo - Mali : 3-2

1974
12 mars, Le Caire
Zaïre - Zambie : 2-0

1976
jouée comme un championnat
1er Maroc : 5 pts

1978
18 mars, Accra
Ghana - Ouganda : 2-0

1980
22 mars, Surulere
Nigeria - Algérie : 3-0

1982
11 juin, Tripoli
Ghana - Libye : 1-1 (8 t.a.b. 4)

1984
18 mars, Abidjan
Cameroun - Nigéria : 3-1

1986
21 mars, Le Caire
Égypte - Cameroun : 0.0 a.p. (5 t.a.b. 4)

1988
27 mars, Casablanca
Cameroun - Nigeria : 1-0

1990
16 mars, Alger
Algérie - Nigeria : 1-0

1992
26 janvier, Dakar
Côte d'Ivoire - Ghana : 0-0 a.p.

1994
10 avril, Tunis
Nigeria - Zambie : 2-1

1996
3 février, Johannesburg
Afrique-du Sud - Tunisie : 2 -0

2000
12 février, Lagos
Cameroun - Nigeria : 2 -2
4 t.a.b. à 3

champions 1971, 1972, 1973 (Ajax d'Amsterdam) ; Ballon d'or européen en 1971, 1973 et 1974. 48 sélections et 33 buts.

En tant qu'entraîneur : Coupe d'Europe C1 des champions 1992, Coupe d'Europe C2 des vainqueurs de coupe 1989 (FC Barcelone).

Au panthéon des plus grands joueurs de la planète foot, parions que le Hollandais figure en bonne place, à côté de Pelé, le Roi, et de ces princes du siècle que furent Di Stefano, Maradona et Platini.

Johan Cruyff, mélange de grâce, de vitesse et d'une redoutable efficacité devant le but adverse, a tout naturellement débuté sa carrière à l'Ajax d'Amsterdam, dès l'âge de 10 ans, puis en équipe première à 17 ans, enfin en équipe nationale à 18.

Disons d'emblée que Johan a dominé sa génération, entre 1967 et 1978, même s'il n'a jamais remporté de Coupe du monde (avec Cruyff à la pointe de l'attaque, les Pays-Bas furent battus en finale du tournoi mondial de 1974 par l'Allemagne de l'Ouest).

N'est-ce pas Franz Beckenbauer, lui-même figure emblématique du football allemand, qui dit un jour : « Cruyff, le meilleur tout court [...] à la fois simple, dépouillé, résolu. Oui, conclut le Kaiser, je place Cruyff au-dessus de Pelé... »

De l'élégance donc, de la race, ajoutées à une vision explosive du jeu, lui permettent, à partir de 1966, de tout gagner, ou presque, avec le dos toujours frappé du numéro 14. Ce numéro fascinera, et fascine encore de très nombreuses générations de joueurs.

Mais il y a aussi l'homme : dur en affaires, sûr de lui, indéfectible dans ses choix. Soutenu par le technicien roumain Stephan Kovacs, Cruyff est tout à la fois le soliste et le chef d'orchestre de la meute rouge et blanche de l'Ajax d'Amsterdam, jusqu'à son départ vers Barcelone, en 1973.

Il remporte 11 fois le titre de champion des Pays-Bas, dont 10 avec l'Ajax, et 6 fois la Coupe nationale, s'adjuge 3 Coupes des champions (1971, 1972, 1973) et une Coupe intercontinentale. Ajoutons qu'il est



Le Néerlandais Johan Cruyff, l'un des attaquants les plus talentueux de la planète foot.

sacré sous les couleurs de l'Ajax meilleur footballeur européen en 1971 et 1973, obtenant la même récompense, l'année suivante, cette fois sous le soleil d'Espagne, avec le FC Barcelone.

Un chef de file. Aux Pays-Bas, durant près d'une décennie, Johan Cruyff aura entraîné dans son sillage, comme aspirés par son talent, plusieurs joueurs de grande classe, tels que Neeskens, Van Dick, Van Hanegen, Suurbier, Haan, ou l'inimitable défenseur barbu Hulshof, ainsi que Rep, qui fit plus tard les beaux jours de... Bastia !

Une fois, en Coupe des champions, l'Olympique de Marseille a croisé le fer avec l'Ajax d'Amsterdam de Cruyff, alors au sommet de son art. On en parle encore du côté du boulevard Michelet, qui borde le Stade-Vélodrome. En effet, l'OM de Skoblar, Bosquier et Gress fut défait (1-0, but du « Hollandais volant »), mais la soirée du 21 septembre 1971 demeure dans toutes les mémoires, et l'affluence, la plus forte jamais réalisée dans l'enceinte du Stade-Vélodrome. Une ombre, pourtant, plane sur celui que l'on définit encore comme le dernier grand romantique du football moderne : Cruyff, comblé par les résultats au sein des clubs où il a joué et, plus tard, à la tête de Barcelone, tacticien reconnu, n'a pas remporté cette Coupe du monde qui lui tendait les bras, en 1974.

Finalistes contre l'Allemagne, les joueurs hollandais, comme à l'accoutumée, se sont longtemps entre-déchirés, avant tout de même de se livrer à fond. Mais en finale, face aux Müller, Beckenbauer, Breitner, la sélection orange fut incapable de jouer ce football « total » qui faisait sa force, et Cruyff, trop loin de ses attaquants, n'avait pas son rendement habituel.

Le dimanche 7 juillet 1974, les Pays-Bas, qui avaient pourtant ouvert le score, sont battus 2-1, et Cruyff, sifflé par le public ouest-allemand, rentre au pays, déçu. Certes, la gloire et la fortune l'attendent alors sur les ramblas de Barcelone, mais, comme le Hongrois Puskas dans les années 50, il ne parviendra finalement jamais sur le toit du monde. Quatre ans plus tard, blessé, il ne

participe pas à la Coupe du monde en Argentine, et sans lui, une nouvelle fois la Hollande échoue en finale.

L'eldorado espagnol. En 1979, Cruyff quitte l'Espagne, histoire de terminer en beauté, et file découvrir le football outre-Atlantique, jouant successivement sous les couleurs des Los Angeles Aztecs, puis des Washington Diplomats. Il achève sa carrière au Feyenoord de Rotterdam, ennemi de l'Ajax, mais revient vite à ses amours d'enfance afin d'entraîner le célèbre club d'Amsterdam.

« Je veux réussir mon métier et ma vie », dit un jour celui qu'on a longtemps surnommé pour ses courses folles le « lévrier » du foot. Alors, jamais sevré de ballon, ambitieux et gagneur, Johan Cruyff s'en est allé de nouveau à Barcelone, lui qui avait tant fait rêver le Camp Nou, ses dizaines de milliers de « socios » (abonnés), avec ses dribbles, ses buts, aux côtés de Sotil ou de Reixach. Entraîneur adulé pendant près de dix ans, père de Jordi Cruyff, qu'il n'hésitera pas à titulariser, le Hollandais est finalement limogé en 1995 et remplacé par Brian Robson. Le golf, qu'il pratique désormais avec passion et rigueur, les indemnités aussi l'ont largement consolé de son échec final avec le club catalan. Mais surtout quel joueur, à la fois nonchalant et vif comme l'éclair, serait en mesure aujourd'hui de nous faire oublier les « années Cruyff »...? P.-L. B.

CULOTTE

La culotte, ou short, fait partie de l'équipement du footballeur. Le maillot doit être porté à l'intérieur du short. De même, il est permis de porter des collants ou des pantalons de survêtement, en cas de grand froid, mais à condition qu'ils le soient sous la culotte. Comme celle du maillot, la forme de la culotte a évolué au fil du temps et, au cours de l'époque récente, sous l'influence d'une certaine mode des vêtements de sport et de loisir. Portée jusqu'aux genoux à l'origine, elle fut ensuite raccourcie et portée à mi-cuisse. Depuis une dizaine d'années, la tendance a été vers plus d'ampleur.

CURKOVIC Ivan

Yougoslavie, né à Mostar, 1944

GARDIEN DE BUT

Palmarès : *19 sélections en équipe de Yougoslavie ; champion de Yougoslavie 1965 ; champion de France 1974, 1975, 1976 ; Coupe de France 1974, 1975, 1977 ; finaliste de la Coupe des clubs champions en 1976 (Saint-Étienne).*

Un des grands personnages de l'aventure des Verts de Saint-Étienne dans les années 70. En 1973, les dirigeants stéphanois constatent que, pour faire franchir un échelon à la jeune équipe que Robert Herbin vient de prendre en main, il leur faut un gardien de but de grand calibre. Ils se tournent vers la Yougoslavie, pays réputé pour la grande qualité de ses gardiens. Ivan Curkovic fait partie des meilleurs spécialistes du pays. Formé dans le club de sa ville natale, Mostar, il a succédé au grand Soskic dans les buts du Partizan de Belgrade. Il s'y est fait une place d'international.

C'est là que Saint-Étienne va le chercher. Très vite, « Curko » impose sa maîtrise, sa clairvoyance et sa solidité, qui vont en faire un des meilleurs joueurs étrangers évoluant en France. Deux doublés Coupe-Championnat consécutifs en 1974 et 1975, demi-finale de Coupe d'Europe en 1975 puis finale de Glasgow en 1976 : « Curko » est de tous les coups de l'épopée. Sa seule bévue fut sans doute le but fatal de Kevin Keegan contre les « Reds » de Liverpool, en 1977, dont il porta une grosse part de responsabilité.

Après, il tint encore la « baraque » verte jusqu'à l'aube de la saison 1980-1981, où il s'écarta avec noblesse pour laisser la place à son successeur, Jean Castaneda.



d

DAHLEB Mustapha

Algérie, né à Béjaïa, 1952

ATTAQUANT

Palmarès : *Coupe du monde 1982 (1er tour phase finale) ; Coupe du Maghreb des clubs 1972 (Chabad Belcourt) ; Coupe de France 1982, 1983 (Paris-SG).*

À Flohimont, dans les Ardennes françaises, on en parle encore. À la fin des années 50, un gamin de 6 ans jouait régulièrement au ballon sur la place du village. Il se prénomme Mustapha, et on le surnomme déjà « Mousse ». Il est arrivé avec ses parents quelques années plus tôt, le père ayant trouvé un emploi de machiniste. Et ce qu'il fait déjà avec la boule de cuir tient du miracle. Il se retrouve logiquement au club de foot du village, mais déjà les « sergents-recruteurs » du grand club voisin, Sedan, ont repéré le petit prodige. À 14 ans, il est donc engagé par Sedan et deviendra, alors, le plus jeune stagiaire du football français. Il découvre le Championnat de France le 14 décembre 1969. Il a 17 ans et 10 mois, et entre sur le terrain à la 46e minute d'un match à Angers. Immédiatement, il laisse paraître son talent immense au poste d'ailier gauche ou d'avant-centre.

Avec ce joueur au gabarit passe-partout (1,77 m, 73 kg), Sedan terminera même à la 3e place du Championnat de France (Division 1). De septembre 1971 à décembre 1973, il effectue son service militaire en Algérie et porte alors les couleurs du Chabad Belcourt.

Dans le même temps, il est sélectionné en équipe nationale d'Algérie (début le 24 novembre 1971 contre la Libye). À son retour en France, il joue encore deux saisons à Sedan avant de signer avec le Paris-SG, entraîné alors par Just Fontaine. C'est le début d'une longue histoire d'amour.

Dix ans au club parisien. Dix années pendant lesquelles il a remporté deux Coupes de France et connu les sensations fortes de la Coupe d'Europe.

Dix années aussi pendant lesquelles il a réhabilité, pour le plus grand plaisir des spectateurs du Parc des Princes de Paris et d'ailleurs, le dribble et sa sorcellerie. Dans ses grands jours, Mustapha Dahleb était un joueur fulgurant, capable de tous les tours de passe-passe.

Avec la sélection d'Algérie, il illuminera la Coupe du monde 1982 avant de terminer sa carrière à Nice en 1985, un genou récalcitrant l'obligeant à prendre sa retraite...

DALGLISH Kenny

Écosse, né à Glasgow, 1951

MILIEU OFFENSIF

Palmarès : *102 sélections en équipe nationale écossaise ; champion d'Écosse 1971, 1972, 1973, 1974, 1977 (Celtic Glasgow), Coupe d'Écosse 1971, 1972, 1974, 1975, 1977 (Celtic Glasgow), Coupe de la League 1975 (Celtic Glasgow) ; champion d'Angleterre 1979, 1980, 1982, 1983, 1984, 1986 (Liverpool), Coupe d'Angleterre 1986 (Liverpool), Coupe de la League 1981, 1982, 1983, 1984, (Liverpool). Coupe d'Europe C1 des champions 1978, 1981, 1984 (Liverpool). En tant qu'entraîneur : Champion d'Angleterre 1988 (Liverpool), 1995 (Blackburn Rovers) ; Coupe d'Angleterre 1989 (Liverpool).*

Le palmarès de Kenny Dalglish est unique. Inimitable. Il ne lui aura manqué que la consécration internationale au niveau de la sélection écossaise pour que le tableau soit complet.

Dans le football britannique, il n'existe pas en plus d'un siècle d'histoire de joueurs ayant gagné autant de titres que le ténébreux Dalglish.

Après un début de carrière brillant en Écosse dans le club dominant des années 70, le Celtic de Glasgow, Kenny signe en 1977 à Liverpool pour prendre la succession de

Kevin Keegan. À l'époque, le transfert, d'un montant de 4,5 millions de francs, est considéré comme un record.

À l'issue de sa première saison, Dalglish marque le but vainqueur pour Liverpool en Coupe des champions. 1-0 devant le FC Bruges. Il est ensuite élu footballeur de l'année en Angleterre et remporte six titres de champion avec les « Reds ». Avec Dalglish, Liverpool domine l'Angleterre et l'Europe en ce début des années 80. Malheureusement, le drame du Heysel vient mettre fin à la mainmise des « Reds » sur le continent.

C'est à ce moment que Kenny, tout en continuant de jouer, prend la succession de Joe Fagan à la tête de l'équipe de Liverpool. En 1986, il décroche le doublé FA Cup-Championnat. Son règne à Anfield semble devoir être éternel, mais en février 1991, Dalglish démissionne, se déclarant fatigué de tant de pression. Six mois plus tard, il devient entraîneur des Blackburn Rovers et obtient un titre de champion en 1995. Il prend ensuite la succession de Kevin Keegan sur le banc de Newcastle. Sur le fil, il réussit à qualifier le club du nord-est de l'Angleterre pour la Ligue des champions en terminant deuxième du championnat d'Angleterre.

DÉFENSE

La légende dit : « À l'origine, le football ne comportait que des avants ». Comme toute légende, cette affirmation est éloignée de la vérité, car le jeu était dès le départ basé sur l'affrontement d'une attaque et d'une défense. Les règles, qui n'étaient pas celles que l'on connaît aujourd'hui, et la faible qualité des joueurs permettaient de défendre avec peu de joueurs.

Dès que les lois du jeu se stabilisèrent et que le football britannique se professionnalisa, c'est-à-dire dans les vingt dernières années du XIXe siècle, le jeu s'équilibra et les défenses s'organisèrent. La méthode dite « classique » s'appuyait sur la présence de deux arrières, qui défendaient l'accès direct du but, avec l'aide des « demis aile », chargés de surveiller les ailiers adverses. Très vite, donc, il y eut la présence de quatre joueurs à vocation plutôt défensive.

La modification, en 1925, de la règle du hors-jeu eut rapidement des conséquences sur les organisations tactiques, et favorisa notamment l'émergence du WM et du marquage individuel. Dans le même temps, d'autres systèmes se développaient avec une défense dite « de zone ». Le renforcement collectif de l'efficacité défensive fut une constante de ce dernier demi-siècle, et s'est concrétisé par une raréfaction du nombre de buts.

Aujourd'hui, les grandes équipes pratiquent les défenses individuelle (le défenseur marque le même adversaire quelle que soit la zone du terrain), en zone (le défenseur surveille l'adversaire qui se trouve dans sa zone), ou mixte (alternance des deux systèmes en fonction des situations de jeu ou de la caractéristique de l'adversaire).

DI STEFANO Alfredo

Argentine/Espagne,
né à Buenos Aires, 1926

ATTAQUANT

Palmarès : *6 sélections en équipe d'Argentine, 31 en équipe d'Espagne ; champion d'Argentine 1945, 1947 (River Plate), de Colombie 1949, 1951, 1952, 1953 (Bogota), d'Espagne 1954, 1955, 1957, 1958, 1961, 1962, 1963, 1964 ; Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1956, 1957, 1958, 1959, 1960 (Real Madrid) ; Ballon d'or européen en 1957 et 1959.*

Pendant près de vingt ans, Alfredo Di Stefano a été le prototype de l'attaquant moderne. Avec dix ans d'avance, il en a élargi le rôle en ne le cantonnant pas uniquement dans celui de chasseur de buts (ce qui ne l'a pas empêché d'en marquer 377 dans les différents championnats auxquels il a participé), mais en collaborant activement à l'élaboration du jeu et en se transformant même en défenseur quand il le fallait.



Alfredo Di Stefano irradia de toute sa classe le football des années 50 et 60,

Formidable athlète, il était omniprésent sur le terrain.
Il fut révélé au lendemain de la guerre dans le grand club argentin de River Plate. Transféré ensuite en Colombie, à Millionarios, il est remarqué par le Real Madrid, lors d'une tournée en Espagne. Il devient le meilleur joueur du monde dans la meilleure équipe de club du monde. Lors de la cinquième finale – et cinquième victoire madrilène – de Coupe d'Europe, en 1960, à Glasgow, il réalise avec son compagnon Ferenc Puskas un festival unique. À eux deux, ils inscrivent les sept buts du Real contre Francfort !
En 1963, Di Stefano entre, bien involontairement, dans la rubrique des faits divers pour avoir été enlevé, à Caracas, par un révolutionnaire vénézuélien. Relâché au bout de quelques jours, il fait la une des journaux du monde entier. Sa carrière d'entraîneur sera moins riche que sa longue carrière de joueur. Il remportera néanmoins une Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe avec l'équipe espagnole de Valence.

DONADONI Roberto

Italie, né à Bergame, 1963

MILIEU DE TERRAIN

Palmarès : ***Coupe du monde 1990 (3e) et 1994 (finaliste), 59 sélections en équipe nationale ; champion d'Italie 1988, 1992, 1996 (Milan AC) ; Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1989 et 1994 (Milan AC).***

Enfant de Bergame, Roberto Donadoni rêvait aux exploits du grand club italien Milan AC. Très tôt, il se promet de jouer un jour chez les Rossoneri, les « rouge et noir» du nord du pays. Pourtant, c'est à l'Atalanta Bergame qu'il va se lancer dans le football professionnel. Il a tout juste 19 ans en 1982 quand il débute en première division italienne. Bien sûr, l'Atalanta n'a jamais été une grosse écurie du championnat. N'empêche ! très vite, le jeune s'impose dans une compétition considérée comme le championnat le plus difficile du monde. Pendant quatre saisons, il va être au four et au moulin à chaque match de l'équipe bergamasque. Pendant quatre saisons, il va imposer son style très spectaculaire de milieu offensif. D'un gabarit classique (1,77 m, 74 kg), il devient l'un des joueurs les plus recherchés, les plus chers du calcio, qui, pourtant, ne manque pas de stars internationales. C'est donc logiquement qu'en 1986 il quitte Bergame et signe pour le Milan AC, club richissime avec un président très médiatique, Silvio Berlusconi. Donadoni a accompli son rêve d'enfant : il porte le maillot *rossonero* du Milan AC. Et là aussi, il s'impose dans l'équipe. Des stars, là aussi, il y en a : l'Italien Franco Baresi, les Néerlandais Marco Van Basten, Ruud Gullit et Frank Rijkaard... Dans les systèmes de jeu mis en place par les entraîneurs Arrigo Sacchi puis Fabio Cappello, Roberto Donadoni est indispensable. Conséquence : les titres et les honneurs affluent. Des titres de champion d'Italie, des victoires dans la Ligue des champions... et aussi la sélection nationale italienne. Avec la Squadra azzurra, il participe à deux Coupes du monde et dispute même, à Los Angeles, la finale contre le Brésil en 1994. Il remportera un ultime titre de champion d'Italie avec le club milanais en 1996 avant de partir, à 33 ans, à la découverte du Nouveau Monde. En effet, durant l'été 1996, Donadoni a signé avec les MetroStars de New York, pour disputer les matchs de la MSL (Major Soccer League). Là encore, très vite, il s'est révélé indispensable en milieu de terrain, ses équipiers s'extasiant tous du plaisir qu'on éprouve quand on joue à ses côtés (« Tout semble facile avec Donadoni », affirme l'un d'eux). L'Italien dit seulement qu'il veut contribuer à l'implantation définitive du football aux États-Unis...

DOPAGE

Le football a longtemps échappé aux ravages du dopage. C'est un sport qui fait beaucoup plus appel à l'adresse du compétiteur qu'à sa puissance musculaire. D'autre part, même s'il y a sollicitation physique de plus en plus importante, les plages de récupération sont fréquentes dans le jeu par rapport à d'autres sports collectifs comme le basket ou le handball. Pourtant, un calendrier de plus en plus fourni réclame une meilleure résistance des muscles.
Depuis plusieurs saisons, des centaines de prélèvements d'urine avaient été effectués sur des joueurs participant au Championnat de France de football professionnel sans qu'aucun résultat positif n'apparaisse.
Il y a eu certes la chasse aux « fumeurs de joints » et les suspensions spectaculaires des gardiens de but Fabien Barthez et Bernard Lama pour usage de cannabis. Cependant, les véritables inquiétudes ont commencé avec la découverte de nandrolone chez le footballeur David Garcion en avril 1996. La nandrolone est un stéroïde anabolisant, inscrit sur la liste des produits interdits publiée par le Comité international olympique. Cette médication permet d'accroître la masse musculaire, de résister à la douleur et d'encaisser des entraînements durs. Elle donne surtout l'occasion à un sportif sortant de blessure de se remettre plus rapidement à un niveau de forme habituel. Ses dégâts dans l'organisme se manifestent ultérieurement par une diminution de la fertilité, des rétentions d'eau ou, s'il y a eu absorption à haute dose et régulière, par éventuellement des hépatites ou des cancers du foie. Six mois après le Lillois Garcion, c'était au tour du Havrais Cyrille Pouget d'être contrôlé positif à la nandrolone. Enfin, en octobre 1997, trois autres footballeurs avaient laissé des traces de ce produit dans les urines du contrôle antidopage : Antoine Sibierski (AJ Auxerre), Vincent Guérin (Paris-SG) et Dominique Arribagé (Toulouse FC). Tous avaient fait appel et demandé une contre-expertise. Elle confirma les résultats des premiers examens dans le même laboratoire de Châtenay-Malabry (Hauts-de-Seine).
Ces joueurs ont farouchement affirmé n'avoir pas pris de la nandrolone en

connaissance de cause. Certains praticiens, comme le docteur Mondenard, en sont venus à se demander si les quelques traces relevées chez ces footballeurs ne pouvaient avoir été fabriquées naturellement par leur organisme. D'autres, comme le professeur Jean-Claude Escande, ancien responsable de la Commission nationale de lutte contre le dopage, sont persuadés que les injections ou les absorptions buccales ont été effectives. En 1996, sur 7 000 prélèvements, tous sportifs et produits confondus, on a constaté 350 cas positifs.

DRIBBLE

À l'origine du football, le « dribbling game » était l'action principale du jeu. Cela signifiait la conduite individuelle du ballon, principal moyen pour progresser vers l'avant puisque la passe devant le porteur était prohibée. Les modifications successives des lois du jeu, l'évolution des techniques donnèrent un autre sens au dribble, qui devint le moyen individuel d'élimination de l'adversaire, par la conduite du ballon, alliée à la feinte, à la vitesse, à la puissance. Cette action fut longtemps prépondérante parce que, sur un plan tactique, le jeu présentait beaucoup de situations de duel à un contre un. Si l'on devait ne citer que deux joueurs symbolisant l'art du dribble, ce seraient sans doute l'Anglais Stanley Matthews et le Brésilien Garrincha, qui répétèrent des dizaines de fois le même geste (feinte vers l'intérieur, crochet court vers l'extérieur) et posèrent autant de fois le même problème insoluble aux défenseurs qui leur faisaient face. L'amélioration collective des systèmes défensifs, la disparition d'intervalles et d'espaces dans ces systèmes ont rendu de plus en plus aléatoire l'efficacité du dribble. Cependant, ces dernières années, l'intérêt de ce geste a été réévalué, grâce en partie à la sévérité accrue des arbitres à l'encontre d'actes d'antijeu des défenseurs. L'Argentin Diego Maradona, l'Anglais Chris Waddle, les Français David Ginola et Zinedine Zidane, le Libérien George Weah, les Brésiliens Romario et Ronaldo, sans oublier l'Italien Roberto Baggio et le Croate Allen Boksic sont quelques-uns des grands joueurs contemporains qui ont refait du dribble une arme offensive de première importance.



Pris dans la nasse des défenseurs du Milan AC, le Croate Alen Boksic, sous les couleurs de l'Olympique de Marseille, n'a plus que le dribble pour tenter de donner un ballon propre à ses partenaires.



ÉCHAUFFEMENT

L'échauffement consiste à mettre le corps du sportif dans les conditions physiologiques requises à l'effort qui sera demandé, pendant l'entraînement ou la compétition. Il sert à préparer les muscles, les articulations, le cœur à ces efforts. Il est constitué de courses légères, de mouvements d'assouplissement, d'étirements musculaires. En football, ces derniers sont indispensables pour donner aux muscles des membres inférieurs la souplesse et la tonicité nécessaires à l'accomplissement de tous les gestes : accélérations, sauts, changements brusques de direction, frappes de balle. L'absence d'un échauffement de qualité risque de provoquer, pendant l'entraînement ou le match qui suit, des accidents musculaires tels que des contractures, des élongations ou des claquages.

ELLIS William Webb

Angleterre, né à Rugby, 1807-1872

Sans le savoir, le jeune William Webb Ellis a réalisé, en 1823, un geste qui a beaucoup influencé l'histoire du sport. Boursier au collège de Rugby, il jouait à un de ces nombreux jeux de football que l'on disputait alors dans toutes les institutions scolaires britanniques. Un jour, il enfreignit la règle qui interdisait d'aller vers l'avant avec le ballon sous le bras. On ne sut jamais le résultat ni les suites disciplinaires possibles de cette transgression. Ce fut soixante-dix ans plus tard, alors que le pasteur Ellis était mort depuis longtemps, que son geste fut reconnu comme l'acte fondateur du jeu de rugby, par opposition aux autres jeux de football, et notamment celui qui a pris la forme que l'on connaît aujourd'hui.

ENTRAÎNEMENT

Dès que le football s'est mis à l'heure de la compétition, l'entraînement s'est avéré une nécessité. En Angleterre, les clubs professionnels, créés dans les quinze dernières années du XIXe siècle, ont très tôt engagé des entraîneurs chargés d'améliorer les performances des joueurs. En France, l'entraînement a commencé à se développer à partir des années 1920. Les progrès, à partir de bases physiologiques scientifiques, ont été sensibles après la Seconde Guerre mondiale, consécutivement à une professionnalisation de plus en plus poussée du sport, à l'instauration d'une formation rationnelle des futurs entraîneurs, à l'amélioration des conditions matérielles (terrains, ballons, éclairage permettant de s'entraîner le soir).

Cet entraînement s'est intensifié dans de notables proportions au cours des trente dernières années. Le nombre de séances hebdomadaires a considérablement augmenté, y compris chez les amateurs et chez les jeunes. Les minimes (13-14 ans), dans les bons clubs, s'entraînent couramment deux ou trois fois par semaine. Depuis longtemps, naturellement, les professionnels s'entraînent quotidiennement, selon des plannings saisonniers et hebdomadaires. L'entraînement comprend trois parties principales :

1) l'aspect athlétique : l'entraînement physique est particulièrement important avant la reprise de la saison. Des séances entières sont alors consacrées à cette recherche de l'efficacité maximale sur les plans de l'endurance, de la résistance, de la vitesse. Ensuite, pendant la saison elle-même, ces séances sont adaptées au moment de la semaine, le point de repère étant toujours la date des matchs passés et à venir. Elles sont alors associées à l'entraînement technique et tactique.

2) l'aspect technique : comme le musicien ou le chanteur, le footballeur doit faire ses gammes. Tous les gestes sont répétés, avec une recherche toujours plus grande de la difficulté. De nombreux exercices et jeux

permettent de s'améliorer dans tous les domaines de la technique. Le degré d'exigence doit dépendre de la qualité des joueurs et de leur âge.

3) l'aspect tactique : tout sport collectif est basé sur une organisation de jeu générale et sur des considérations tactiques particulières à un match ou à un adversaire. Cet élément fondamental du jeu donne lieu à des séances spécifiques où l'entraîneur cherchera à améliorer les automatismes de son équipe et les réponses collectives apportées à toutes les situations.

ESPAGNE

483 334 licenciés pour 15 782 clubs

Palmarès :

1 Championnat d'Europe des nations (1964) ; médaille d'or aux jeux Olympiques de Barcelone 1992 ; champion d'Europe des moins de 21 ans (1986) ; champion d'Europe juniors (1952, 1954) ; champion d'Europe des moins de 16 ans (1986, 1988, 1991) ; 9 Coupes d'Europe C1 des clubs champions (Real Madrid 1956, 1957, 1958, 1959, 1960, 1966, 1998, 2000, FC Barcelone 1992) ; 6 Coupes d'Europe C2 des vainqueurs de coupe (Atletico Madrid 1962, FC Barcelone 1979, 1982, 1989, Valence 1980, Real Saragosse 1995) ; 8 Coupes C3 de l'UEFA (FC Barcelone 1958, 1960, 1966, Valence 1962, 1963, Real Saragosse 1964, Real Madrid 1985, 1986).

Comme le climat et le relief, le football d'Espagne est divers et varié. On ne pratique pas le même jeu chez les Basques du Nord et les Andalous du Sud. Centenaire, le football n'a jamais réussi à surmonter les différences régionales et politiques du pays. C'est en 1890 que ce sport est apparu pour la première fois au nord, au Pays basque : des ingénieurs des mines venus d'Angleterre avaient apporté dans leurs bagages des ballons de cuir et c'est très logiquement qu'ils fondent cette année-là l'Athletic Club de Bilbao. Huit ans plus tard, d'autres Anglais qui vivaient dans la capitale espagnole créaient le Real Madrid, tenu à l'époque pour le club des étudiants et des riches madrilènes. En 1899, dans la Catalogne voisine et « ennemie », Hans Gamper, un Suisse, naturalisé depuis peu espagnol, mettait en place tous les éléments nécessaires à la fondation du FC Barcelone. Les premières compétitions étaient organisées sous l'égide et la surveillance du roi Alphonse XIII (le tournoi portant son nom est aujourd'hui encore organisé et une victoire finale représente un argument de poids dans un palmarès).

L'or à la pelle. En cette fin des années 90, le Championnat d'Espagne est tenu, avec le Championnat italien, pour le plus riche d'Europe. Des clubs comme le Real Madrid, le FC Barcelone mais aussi le Betis Séville, le FC Valence ou encore le Deportivo La Corogne peuvent débourser des sommes phénoménales pour s'assurer les services et la signature des meilleurs joueurs du monde. En 1982, le FC Barcelone comptait dans son effectif l'Argentin Diego Maradona et, en 1996, le Brésilien Ronaldo (transféré durant l'été 1997 chez les Italiens de l'Inter de Milan, devenant à ce moment-là le joueur le plus cher du monde). C'est d'ailleurs une tradition, en Espagne, chez tous les présidents des clubs : rien n'est jamais trop beau ni trop cher pour satisfaire le plaisir des supporters (les « socios ») et installer une réputation qui peut faire du président une personnalité incontournable dans la région, voire dans le pays : les exemples de Santiago Bernabeu (président du Real Madrid dans les années 50 et 60) et de José Luis Núñez (président du FC Barcelone depuis 1976) en sont les plus belles illustrations.

Depuis toujours, le football espagnol a brillé essentiellement par ses clubs. Il n'est pas un palmarès où ne figure pas le moindre nom d'un club d'Espagne. Le plus prestigieux d'entre tous, si on s'en tient à la seule lecture des palmarès, demeure bien évidemment le Real Madrid. La liste de ses victoires est impressionnante. Champion d'Espagne à vingt-six reprises (entre 1932 et 1995) et vainqueur de dix-sept Coupes d'Espagne (entre 1905 et 1993), le club madrilène a tout gagné en Europe. Il fut le premier vainqueur de la Coupe d'Europe des clubs champions en 1956. Il gagna encore ce trophée en 1957, 1958, 1959, 1960, 1966, 1998 et 2000. En 1960, c'est la Coupe intercontinentale qu'il ajouta à son palmarès, sans oublier deux autres trophées européens : la Coupe de l'UEFA en 1985 et 1986. Néanmoins, dans l'histoire du football, c'est le Real Madrid des années 50 et 60 qui a représenté au mieux le football d'Espagne. Alors l'équipe paraissait quasiment inaccessible. Elle réunissait dans son stade de 105 000 places (qui allait devenir, en 1974, le stade Santiago-Bernabeu) ce qu'il se faisait de plus inspiré, de plus harmonieux, de plus enthousiaste dans l'histoire du football espagnol. N'hésitant pas à débourser des sommes colossales, Santiago Bernabeu avait obtenu la signature de Miguel Munoz dès 1948. Il y eut ensuite Alfredo Di Stefano, Francisco Gento, le Français Raymond Kopa ou encore, merveille des merveilles, le Hongrois Ferenc Puskas.

Dans la légende du football ibérique, aucun des « socios » n'oubliera jamais la finale de Coupe d'Europe des clubs champions qui opposa à Glasgow, en mai 1960 devant 135 000 spectateurs, le Real Madrid et l'Eintracht Francfort. Ce jour-là, les Madrilènes jouèrent divinement. Rien ni personne ne semblait pouvoir s'opposer à leur

Real Federación Española de Futbol

Création : 1913.
Affiliation à la FIFA : 1913
Les records
Record des sélections :
110 Andoni Zubizarreta
Record des buts en sélection :
26 Emilio Butragueno (pour 69 sélections)

L'équipe nationale
Couleurs :
maillot rouge, short bleu, bas rouges

talent insolent. Résultat final, le Real Madrid s'imposait face aux Allemands sur le score sans appel de 7 buts à 3. Di Stefano, trois fois, et Puskas, quatre fois, écrivirent alors une des plus belles et des plus héroïques pages du football d'Espagne. Pour le seul plaisir du souvenir on cite, encore et encore, la composition de cette équipe magique : Dominguez, Marquitos, Santamaria, Pachin, Zarraga, Vidal, Camario, Del Sol, Di Stefano, Puskas et Gento.

Les clubs d'abord. Un autre grand d'Espagne illumine, chaque semaine, les commentaires dans les journaux, les reportages à la radio et les images à la télévision : le FC Barcelone. Porte-drapeau de la Catalogne toujours en rivalité avec la Castille et la capitale nationale (Madrid), le club de Barcelone a souvent revendiqué une personnalité insolente, volontiers contestataire, toujours ambitieuse. Là encore, et le président Nunez a entretenu la tradition, rien n'a jamais été trop beau, rien ne sera jamais trop beau pour les 100 000 « socios » qui en début de saison paient leur abonnement pour tous les matchs de leur équipe chérie. Le FC Barcelone, c'est quatorze titres de champion d'Espagne acquis entre 1929 et 1994, et vingt Coupes d'Espagne remportées entre 1912 et 1990. Le FC Barcelone, c'est aussi trois victoires en Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe. Mais le club catalan a dû patienter jusqu'en 1992 pour remporter enfin la Coupe d'Europe des clubs champions. L'équipe était alors entraînée par Johan Cruyff, surnommé le « Hollandais volant » quand il jouait, pratiquant un jeu formidablement enthousiasmant, tout voué à l'offensive. De temps à autre, quelques équipes ont réussi à se glisser pour perturber la dualité Real Madrid - FC Barcelone : ainsi l'Atletico Madrid, l'Athletic Club de Bilbao, la Real Sociedad de San Sebastian ou encore le FC Valence et en 2000 le Deportivo La Corogne ont pu inscrire leur nom au palmarès du championnat national. Un seul point de contrariété pour l'Espagne du football : son équipe nationale n'a jamais réussi à s'imposer au niveau international. Bien sûr, il y a une victoire lors du Championnat d'Europe des nations en 1964 : le 21 juin à Madrid, devant son public, l'Espagne avait dominé (2-1) en finale l'URSS, emmenée par Lev Yachine. Bien sûr, il y a aussi une victoire (3-2) en finale du tournoi olympique à Barcelone en 1992. Mais c'est tout dont peut se glorifier le football espagnol. Jamais, même en 1982 lorsque l'Espagne a organisé la Coupe du monde, la sélection nationale n'a pus être présente au plus haut niveau dans le concert mondial. En 1998, elle est éliminée au premier tour. En 2000, elle est sortie de l'Euro en quart de finale par la France (1-2). D. G.

ÉTATS-UNIS

3 500 000 licenciés

Palmarès : *5 participations à la phase finale de la Coupe du monde (1930, 1934, 1950, 1990, 1994), demi-finale en 1930, huitième de finaliste en 1994.*

On croit souvent que les États-Unis n'ont aucun passé en matière de football. C'est faux ! En 1930, ils sont présents lors de la première Coupe du monde, disputée en Uruguay, avec une équipe d'étudiants qui fit mieux que se défendre, ne s'inclinant qu'en demi-finale devant l'Argentine (1-6). Quatre ans plus tard, en Italie, les États-Unis sont, dès le début, victimes du système de l'élimination directe et renvoyés sévèrement chez eux par le pays organisateur (1-7). Mais c'est en 1950 qu'ils vont vraiment faire parler d'eux et stupéfier le monde. À Belo Horizonte, les Américains réussissent l'invraisemblable exploit de battre l'Angleterre (1-0), considérée alors comme la meilleure équipe du monde, et de précipiter son élimination. Hélas, ce coup d'éclat restera sans suite pendant quarante ans.

Il faut attendre 1990 pour revoir les États-Unis en Coupe du monde. Avec trois défaites, face à la Tchécoslovaquie (1-5), l'Italie (0-1) et l'Autriche (1-2), ils ne laissent guère de traces de leur passage. Par contre, en 1994, chez eux, ils s'en tirent avec les honneurs en se qualifiant pour les huitièmes de finale, où ils s'inclinent face au Brésil (0-1), futur vainqueur. En 1998, en France, ils subissent trois défaites dont une contre l'Iran.

Le parent pauvre. Si les États-Unis comptent aujourd'hui plus de 3,5 millions de licenciés, si le football est de plus en plus pratiqué dans les lycées et les universités, il n'a cependant jamais pu rivaliser avec les grands sports traditionnels que sont le football américain, le basket, le base-ball

MLS, mode d'emploi

La Major League Soccer a démarré en avril 1996. Elle rassemble dix équipes qui se rencontrent à plusieurs reprises durant la saison régulière, d'avril à septembre. Les huit premiers sont qualifiés pour les quarts de finale, disputés au meilleur des trois matchs. Viennent les demi-finales et enfin la finale, jouée sur un seul match.

Contrairement à ce qui se passe en Europe, les clubs ne sont pas libres de leur gestion. La MLS possède les équipes, les joueurs et les contrats. C'est elle aussi qui affecte les internationaux américains et les étrangers dans les différents clubs. Pour ces derniers, la répartition se fait en fonction des marchés : les Italiens sont dirigés vers Boston ou New York, les Mexicains et les Sud-Américains vers Dallas ou Los Angeles. Mais l'instauration d'un « salary cap », destiné à plafonner la masse salariale de chaque club, empêche l'achat de grandes vedettes européennes ou sud-américaines. La MLS a donc dû se contenter de joueurs en fin de carrière – l'Italien Donadoni, le Colombien Valderrama, l'Écossais Mo Johnston ou l'Allemand Lothar Matthaüs.

Enfin, au niveau des règles, il n'y a ni résultat nul ni prolongation. En cas d'égalité au bout de 90 minutes, les équipes se départagent avec les « shoot-out », une sorte de duel où le joueur doit battre le gardien en partant à 35 mètres du but.

et le hockey sur glace. Pourtant, dans les années 70, la création de la NASL *(National American Soccer League)* a provoqué un réel engouement pour ce sport. L'arrivée de superstars étrangères comme Pelé, Beckenbauer, Cruyff, Carlos Alberto ou Gerd Müller fait grimper la moyenne des spectateurs par match de 6 500, en 1974, à 30 000, en 1977. Mais les promoteurs négligent l'importance de la télévision et de la formation des jeunes. En 1984, la NASL dépose son bilan.

L'espoir renaît le 4 juillet 1988, jour de la fête nationale américaine, lorsque la FIFA attribue aux États-Unis l'organisation de la Coupe du monde 1994. « Parce que, pour le football, c'est la dernière terre qui reste à conquérir », expliquent les responsables de la FIFA devant l'incrédulité de l'opinion internationale, et notamment celle du Maroc et du Brésil, les candidats battus. Cette confiance est cependant assortie d'une promesse contractuelle : les États-Unis sont tenus de faire revivre un championnat professionnel après la Coupe du monde.

Cette dernière sera un indéniable succès. Sepp Blatter, secrétaire général de la FIFA, allant jusqu'à affirmer que la World Cup 1994 a été « la plus belle, la plus grande, la plus excitante, la plus réjouissante de toutes les Coupes du monde ». Il est vrai que les stades étaient pleins, qu'on ne déplora aucun incident grave et que la compétition a dégagé un bénéfice de 124 millions de francs suisses.

Pour soutenir la World Cup 1994, les sponsors n'ont pas fait défaut. Mais, pour la création du nouveau championnat professionnel, la MLS (Major League Soccer), ils se sont montrés beaucoup moins enthousiastes. Investir dans un match suivi par 70 000 spectateurs et retransmis par les télévisions du monde entier est une chose, répéter l'opération pour une rencontre qui ne va attirer que 10 000 spectateurs au Giants Stadium de New York en est une autre. C'est pourquoi la MLS naîtra dans la douleur, près de deux ans après la Coupe du monde nord-américaine. Le chemin reste encore long.

ÉTOILE ROUGE DE BELGRADE

CLUB YOUGOSLAVE

Fondé en 1945

Palmarès : *champion de Yougoslavie 1951, 1953, 1956, 1957, 1959, 1960, 1964, 1968, 1969, 1970, 1973, 1977, 1980, 1981, 1984, 1988, 1990, 1991, 1993, 1995, 1999, 2000 ; Coupe de Yougoslavie 1948, 1949, 1950, 1958, 1959, 1964, 1968, 1970, 1971, 1982, 1985, 1990, 1993, 1995, 1996, 1999 ; Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1991 (finaliste de la Coupe de l'UEFA 1979) ; Coupe intercontinentale 1991.*

Le 29 mai 1991, le cœur de la Yougoslavie bat dans le stade italien de Bari. C'est du moins ce que pensent les spectateurs et les téléspectateurs qui s'apprêtent à assister à la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions entre Marseille et l'Étoile rouge de Belgrade. À cette époque, en effet, quels sportifs étrangers aux Balkans se soucient de savoir si ces footballeurs qui composent la magnifique équipe au maillot rouge et blanc sont serbes, croates ou bosniaques ? Ils sont yougoslaves, tout simplement, et en France, on sait que ces Yougoslaves nous ont fait souvent des misères sur un terrain, avant, parfois, de venir faire le bonheur de nos équipes. Et voilà que cela recommence, ce jour-là. Marseille est favori, Marseille domine, mais Marseille ne marque pas et, dans l'épreuve des tirs au but, la bonne étoile, ce sera la rouge. La Yougoslavie tient là sa première victoire de Coupe d'Europe. Quelques témoins, cependant, remarquent que, dans le grand stade, on voit balancer des drapeaux aux couleurs et à la gloire de l'équipe, mais pratiquement pas à celles de la République fédérale. Et l'été suivant commencera la guerre, en Croatie...

L'Étoile rouge a été, avec son grand rival de Belgrade, le Partizan, le symbole de l'extraordinaire valeur du football yougoslave. Ce pays est sans doute, avec l'Argentine peut-être, celui qui a fourni le plus grand nombre de joueurs aux pays à professionnalisme fort. Créée par des étudiants le 4 mars 1945, l'Étoile rouge s'est rapidement bâti un palmarès incomparable, grâce à plusieurs générations de joueurs hors du commun, comme Rajko Mitic, l'homme aux 262 buts dans les années 50, Sekularac, Dzajic, Durkovic, Vladimir Petrovic, Savic, Karasi, mais aussi des entraîneurs de haute qualité, comme l'incomparable Miljan Miljanic.

Amputée chaque année de ses meilleurs joueurs, partis faire fortune à l'Ouest, l'Étoile rouge ressuscitait avec de nouveaux talents qui, à leur tour, enflammaient l'immense stade surnommé Maracana, en référence au plus grand stade du monde. La dernière équipe d'avant l'éclatement du pays fut la plus glorieuse et la plus éphémère. Après le triomphe de Bari, la guerre dispersa dans les pays riches les Savicevic, Prosinecki, Jugovic, Binic, Pancev. Mais l'Étoile rouge espère toujours redevenir ce qu'elle était.

Dzajic, le symbole

L'Étoile rouge a donné au football yougoslave quelques-unes de ses plus grandes stars. Le joueur le plus symbolique du club reste incontestablement Dragan Dzajic. En 1963, à 17 ans, il avait débuté en équipe première à son poste d'ailier gauche. Un an plus tard, il était international. Il joua 85 fois en équipe de Yougoslavie, jusqu'en 1979. Après douze magnifiques saisons à l'Étoile rouge, il joua deux ans à Bastia, où il a laissé un souvenir impérissable. Puis il est revenu finir sa carrière dans son cher club de l'Étoile, qu'il n'a plus quitté depuis, puisque, diplômé en économie et en commerce, il en est toujours le très respecté directeur sportif.



C'est dans l'atmosphère bien particulière des public schools anglaises – ci-dessus Eton – que sont nés les jeux de balle toujours les plus communément pratiqués.

ETON

Situé près du château royal de Windsor, le collège d'Eton est une des grandes public schools (écoles privées) aristocratiques britanniques au sein desquelles se sont développés, dans la première moitié du XIXe siècle, les différents jeux de balle dont sont issus le football et le rugby actuels. À Eton, très tôt, l'usage des mains est proscrit et des représentants du collège participeront à l'unification des règles du football, en 1863. En France, une des premières apparitions du football aura lieu, en 1888, à l'école Monge de Paris, sous l'influence de collégiens ayant fréquenté Eton.

EUROPE

C'est en Europe que bat le cœur du football mondial. On y trouve les championnats les plus relevés, les clubs les plus puissants, les compétitions les plus prestigieuses. C'est aussi en Europe que les meilleurs joueurs de la planète se regroupent. Dès qu'un footballeur africain ou sud-américain perce dans son pays, il ne rêve que d'une chose : venir en Europe. Car il sait qu'il y trouvera les meilleures conditions sportives et financières. Enfin, l'Europe compte six fois plus de clubs que l'Amérique du Sud et l'Asie réunies. Avant d'être le centre de gravité de la planète football, l'Europe en a été le berceau. C'est là que ce sport est né puis s'est développé au siècle dernier, sous l'impulsion des Britanniques, qui en ont jeté les premières bases dès 1863. Nulle part ailleurs, on n'a tapé dans un ballon aussi tôt. La création de la FIFA en 1904 fut une affaire essentiellement européenne. Cinquante ans plus tard, en 1954, la fondation de l'UEFA répond à une nécessité : donner à l'Europe une structure autonome en rapport avec son influence dans l'organisation du football mondial.

Le chaudron des coupes. L'Europe aura enfin les compétitions qu'elle mérite : les Coupes d'Europe tous les ans pour les clubs et le Championnat d'Europe tous les quatre ans pour les nations. Si les premières constituent une réelle innovation dans le paysage international et ne tardent pas à être copiées par les autres continents, le second n'est pas à proprement parler une nouveauté. En effet, la Copa America – l'équivalent du Championnat d'Europe sur le continent sud-américain – a vu le jour en 1916. Les Coupes d'Europe ont donné une impulsion formidable au football européen. Depuis plus de quarante ans, l'ambition de tous les clubs est de goûter à leur parfum unique. Et, tout au long de la saison, on spécule sur les chances des uns et des autres au fil des compétitions nationales.

Au début des années 90, le football européen est secoué par un véritable séisme : le démantèlement du bloc communiste fait disparaître un certain nombre de pays et en fait apparaître d'autres, beaucoup d'autres. C'est ainsi que l'URSS, championne d'Europe en 1960, la Tchécoslovaquie, championne d'Europe en 1976, et la RDA n'existent plus. La Yougoslavie, elle, est bannie du football européen durant plusieurs années avant d'être réintégrée. Alors qu'elle prépare le Championnat d'Europe des nations 1992 pour lequel elle s'est qualifiée, elle est exclue par l'UEFA trois semaines avant le début

L'Europe et l'Amérique du Sud à égalité

Que pèse l'Europe d'un point de vue sportif si l'on prend en compte la compétition la plus universelle et la plus prestigieuse, la Coupe du monde ? Dans ce palmarès, elle a recollé à sa rivale latino-américaine grâce à la victoire des Bleus en 1998. En effet, l'Amérique du Sud a remporté huit Coupes du monde. Quatre pour le Brésil (1958, 1962, 1970, 1994), deux pour l'Argentine (1978, 1986) et deux pour l'Uruguay (1930, 1950). L'Europe a fait de même : trois pour l'Italie (1934, 1938, 1982), trois pour l'Allemagne (1954, 1974, 1990), une pour l'Angleterre (1966) et une pour la France (1998). Jamais une équipe européenne ne s'est imposée lorsque la phase finale était organisée sur le continent américain. L'inverse n'a été vrai qu'une seule fois, en 1958, quand le Brésil triompha en Suède. En 2002, sur terrain neutre, en Asie, qui fera la passe de 9 ?

du tournoi et remplacée par le Danemark, le futur vainqueur. L'embargo décrété par l'ONU s'impose aussi au football.
Mais les disparitions ont été largement compensées par les apparitions. À elle seule, l'explosion de l'Union soviétique a amené à l'UEFA dix nouveaux membres : Arménie, Azerbaïdjan, Biélorussie, Estonie, Géorgie, Lettonie, Lituanie, Moldavie, Russie, Ukraine. Désormais, la Yougoslavie ne comprend plus que la Serbie et le Monténégro. La Croatie, la Macédoine, la Bosnie et la Slovénie ont gagné leur indépendance. Quant à la République tchèque, finaliste de l'Euro 96, et la Slovaquie, elles ne sont plus alliées mais rivales.
Cette nouvelle donne a complètement bouleversé le paysage du football européen. Par exemple, l'UEFA a été obligée d'instaurer des tours préliminaires dans les Coupes d'Europe afin de procéder à un écrémage. Auparavant, le champion de chaque pays était assuré de disputer la Coupe d'Europe des clubs champions ; ce n'est plus le cas, maintenant, les battus du tour préliminaire étant reversés en Coupe de l'UEFA. De la même façon, l'UEFA a doublé le nombre de participants à la phase finale du Championnat d'Europe des nations. Huit pays avaient participé à l'Euro 92 en Suède ; ils étaient seize lors de l'Euro 96 en Angleterre.

Le continent pléthorique. Autant dire que le calendrier est devenu un véritable casse-tête. Les matchs amicaux de prestige ont pratiquement disparu, ce qui ne plaît pas aux grandes nations. « L'UEFA devrait songer à instaurer des tours préliminaires pour le Championnat d'Europe comme elle le fait pour les Coupes d'Europe, plaide Franz Beckenbauer. Aujourd'hui, nous passons notre temps à jouer contre des petits pays. L'intérêt sportif est moindre, l'intérêt des spectateurs aussi. Ce n'est pas de cette façon que le niveau va progresser. » Évidemment, l'Allemagne préférerait affronter l'Italie ou l'Angleterre en match amical plutôt que l'Arménie ou l'Albanie en éliminatoires de la Coupe du monde. Mais le football est contraint de s'adapter aux évolutions politiques. Et, pour l'heure, l'UEFA n'envisage pas d'avoir deux poids, deux mesures.
À peine avait-elle amorti l'onde de choc provoquée par l'éclatement des pays de l'Est que l'Europe en a vu déferler une seconde, tout aussi importante. En décembre 1995, l'arrêt Bosman met un terme aux restrictions imposées par l'UEFA en matière de transferts et de nationalités. Les clubs peuvent désormais aligner autant d'étrangers issus de la CE qu'ils le souhaitent. Et plus question d'exiger des indemnités de transfert lors d'un départ à l'étranger si le joueur est en fin de contrat. Le football européen est désormais un marché ouvert et unique, au même titre que la Communauté économique. Le continent est donc devenu une gigantesque foire aux transferts où l'on brasse des joueurs à coups de dizaines, voire de centaines de millions. Dans certaines équipes (Chelsea, La Corogne, Glasgow Rangers, Milan AC...), les étrangers sont désormais majoritaires et ont repoussé les joueurs locaux sur le banc des remplaçants, parfois même dans les tribunes. Si certains supporters craignent une perte d'identité, si certains joueurs s'élèvent contre l'afflux massif de main-d'œuvre étrangère, si certains pays sont touchés de plein fouet par l'exode (la France, par exemple), cette évolution historique semble elle aussi irréversible. En tout cas, la Commission européenne de Bruxelles y veille.

EUSEBIO (Ferreira da Silva, dit)

Portugal, né à Lourenço Marques (Mozambique), 1943

ATTAQUANT

Palmarès : *3ᵉ de la Coupe du monde 1966 (et meilleur buteur), 64 sélections en équipe nationale ; champion du Portugal 1961, 1963, 1964, 1965, 1967, 1968, 1969, 1971, 1972, 1973, 1975, Coupe du Portugal 1962, 1964, 1969, 1972 (Benfica), champion du Mexique 1976 et des États-Unis 1976 ; Coupe d'Europe CI des clubs champions 1962 (finaliste en 1963, 1965, 1968) ; Ballon d'or européen 1965.*

Les photos représentant le grand Eusebio sont superbes. Elles révèlent un formidable équilibre gestuel, une superbe aisance, une folle élégance. La classe ! On a rarement vu un buteur doté d'une telle force de frappe et ne donnant jamais l'impression de se faire violence.
À peine débarqué de son Mozambique natal, à 19 ans, Eusebio s'imposa dans l'attaque du meilleur club portugais, Benfica. Pour son premier match de championnat, il marqua son premier but. Pendant quinze ans, il allait devenir la lumière du gigantesque stade de la Luz. Un an après son arrivée, il accablait le grand Real Madrid dans une brûlante finale de Coupe d'Europe. Deux fois dans la dernière demi-heure, il frappa. Ce furent les deux buts qui firent la différence (5-3 pour Benfica). Pendant dix ans, le club de Lisbonne fit partie de l'élite européenne et le félin Eusebio en fut le maître d'attaque. Il fut aussi l'un des tout meilleurs joueurs de la Coupe du monde de 1966, en tout cas son sublime meilleur buteur. Il inscrivit deux des trois buts de la victoire du

Un fameux tableau de chasse

Le palmarès d'Eusebio en tant que buteur démontre ses exceptionnelles qualités de finisseur.
1966 : meilleur buteur de la Coupe du monde (9 buts, quatrième meilleur total de l'histoire de l'épreuve).
1968 : Soulier d'or, qui récompense le meilleur buteur des championnats européens (42 buts en 24 matchs de championnat portugais)
7 fois meilleur buteur du Championnat du Portugal, en 1964, 1965, 1966, 1967, 1968, 1970, 1973.
316 buts marqués en 301 matchs de championnat portugais (1,05 but par match de moyenne !)
41 buts marqués en 64 sélections portugaises.



Eusebio déchaîna les passions au Portugal, ainsi que dans toute l'Europe. Meilleur joueur lusitanien, il n'avait rien à envier à ses frères de langue, les Brésiliens.

Portugal sur le Brésil de Pelé. On vit dans cet exploit comme une passation de pouvoir entre les deux rois du football mondial. Mais le plus beau était encore à venir. En quarts de finale, le Portugal affrontait la Corée du Nord qui avait surpris le monde en éliminant l'Italie au premier tour. Stupeur à Liverpool : au bout de vingt-quatre minutes de jeu, les Coréens menaient 3-0 face aux Portugais ! Alors, Eusebio sortit le grand jeu et inscrivit quatre buts, dont deux sur penalties, en vingt-deux minutes. Le peuple portugais lui en fut à jamais reconnaissant. Une statue de bronze le représentant accueille le visiteur à l'entrée du stade de la Luz à Lisbonne.
Sa fin de carrière de joueur le vit voyager au Mexique puis au Canada et aux États-Unis, où il participa au lancement du soccer à Toronto et à Las Vegas. Revenu ensuite à Lisbonne, il fait toujours partie de l'encadrement technique de Benfica où, même avec les ans, il montre encore sa superbe pureté technique. D.B.

EXPULSION Dès les premières réglementations du football, l'expulsion des joueurs a fait partie de l'arsenal répressif de l'arbitre. Elle est aujourd'hui symbolisée par un carton rouge brandi par l'arbitre. La règle 12 des lois du jeu précise les cas où un joueur est passible d'expulsion (conduite violente, brutalité, conduite inconvenante ou injurieuse). Il est aussi expulsé si, dans un même match, il reçoit deux avertissements. Un joueur expulsé est automatiquement suspendu pour le match qui suit, et encourt un ou plusieurs matchs de suspension.



FIFA (FÉDÉRATION INTERNATIONALE DE FOOTBALL ASSOCIATION)

Souvent, pour évoquer la FIFA (Fédération internationale de football association), on parle de l'« ONU du football ». Les dirigeants de cette fédération, pas peu fiers, ajoutent même que, avec 192 pays membres (et environ 200 millions de pratiquants), elle rassemble plus de nations que l'ONU à New York. La FIFA, fondée en 1904, est l'organisation suprême, le pouvoir ultime du football international. Depuis sa création, elle n'a connu que sept présidents : le Français Robert Guérin (1904-1906), l'Anglais Daniel Woodfall (1906-1918), le Français Jules Rimet (1921-1954), le Belge Rodolphe Seeldrayers (1954-1955), les Anglais Arthur Drewry (1956-1961) et sir Stanley Rous (1961-1974), le Brésilien Joao Havelange (1974-1998) et le Suisse joseph Blatter depuis 1998. En 1932, elle a élu domicile en Suisse, à Zurich (Hitziweg 11, Case Postale 85), et contrôle cinq associations et un groupement : l'UEFA (Union européenne), la Concacaf (Confédération de l'Amérique du Nord, de l'Amérique centrale et des Caraïbes), la CAF (Confédération africaine), le Conmebol (Confédération sud-américaine), l'AFC (Confédération asiatique) et l'OFC (Groupement océanique). La FIFA, pour ses différentes missions et responsabilités, s'appuie sur un comité exécutif de 21 membres (un président, huit vice-présidents et douze membres) et 17 commissions (parmi lesquelles la commission des finances, celles de la médecine sportive, des arbitres, des médias, du football en salle...).

De par ses statuts, la FIFA se doit d'assurer le respect et l'entière application des lois du jeu promulguées par l'International Board. Elle assure également la totale organisation de grandes compétitions comme la Coupe du monde mais aussi le Mondial des jeunes ou des féminines ou, en relation avec le CIO (Comité international olympique), le tournoi de football des jeux Olympiques. Enfin, la FIFA réfléchit sur l'avenir du jeu : ainsi, récemment, avec des joueurs, des entraîneurs et des arbitres, elle a mis en place Task Force 2000, une unité de réflexion sur l'orientation du football de demain et de la Coupe du monde du futur. D. G.

FLAMENGO

CLUB BRÉSILIEN

Fondé en 1911

Palmarès: *champion de l'État de Rio 1914, 1915, 1920, 1921, 1925, 1927, 1939, 1942, 1943, 1944, 1953, 1954, 1955, 1963, 1965, 1972, 1974, 1978, 1979, 1981, 1986, 1991 et 1996, 1999, 2000; champion du Brésil 1980, 1982, 1983, 1987 et 1992; Coupe du Brésil 1990; Copa Libertadores 1981; Coupe intercontinentale 1981; Copa Mercosur 1999.*

Fondé le 17 novembre 1895 par trois amis – José Agostinho Pereira da Cunha (Zézé), Mario Spindola et Nestor de Barros – au café Lamas, le Clube de Regate de Flamengo fut d'abord un club de *remo* (aviron), sport très en vogue à cette époque au Brésil. La section football ne vit le jour que le 24 novembre 1911 ; Alberto Borghert en fut le premier directeur. Le Flamengo attira l'attention des gens du peuple, par opposition à son déjà rival, le Fluminense FC, qui symbolisait l'aristocratie.

Le premier match officiel du Flamengo eut lieu le 3 mai 1912 dans le Campeonato Carioca (le Championnat de Rio), contre le



Flamengo ne manque pas de supportrices de charme.

modeste Mangueira. Le score est entré dans la légende, avec une victoire de Flamengo par 16 buts à 2 ! Le premier maillot du Flamengo s'appelait *camisa papagaio de vintém* (maillot perroquet), 4 grands carrés noirs et rouges. Puis l'équipe de football utilisa la *cobra coral* en 1914, composée de bandes rouges et noires séparées par une petite bande blanche, mais ce maillot fut vite abandonné l'année suivante car c'était les couleurs de l'Allemagne, en guerre à l'époque. Le club adopta le fameux maillot *rubro-negro*.

En 102 ans, le Flamengo a remporté 102 titres. Et les matchs Flamengo-Fluminense sont toujours considérés comme des sommets du football mondial. Le premier de ces derbies (les « Fla-Flu », comme l'on dit à Copacabana) a été disputé le 7 juillet 1912 sur le terrain des Laranjeiras pour le Championnat de Rio (victoire de Fluminense, 3-2). Entre 1912 et 1997, il y a eu 318 matchs : 113 victoires du Flamengo, 104 matchs nuls et 101 défaites. Chaque saison, le « Fla-Flu» se (re)découvre un grand adversaire : au hasard du calendrier, c'est Botafogo, Vasco de Gama ou encore l'Atletico Minas Gerais. C'est d'ailleurs contre cette dernière équipe que le Fla remporta son premier titre de champion brésilien, le 1^{er} juin 1980 au Maracana, devant 154 355 spectateurs payants. Résultat final : Flamengo bat l'Atletico 3 à 2... Puis il y eut l'année de tous les trophées : en 1981, le club de Rio remporte et la Copa Libertadores (l'équivalent de la Champions' League européenne) contre les Chiliens de Cobreloa, et la Coupe intercontinentale contre Liverpool sur le score sans appel de 3-0 (1 but d'Adilio et 2 de Nunes). Flamengo était alors au sommet de la gloire...

Point de passage obligé. Mais Flamengo, c'est aussi le club où tous les grands joueurs brésiliens sont passés. Ainsi, Léonidas da Silva, né le 6 septembre 1913, considéré comme l'un des plus grands joueurs de l'histoire du pays. Il a été surnommé le « Diamant noir » – surtout pour ses performances lors de la Coupe du monde 1938. Arrivé au Flamengo en 1934, il restera à jamais l'inventeur de la « bicyclette ». Domingos da Guia (né le 19 novembre 1912) est considéré comme le meilleur défenseur brésilien de tous les temps. Thomas Soares da Silva, dit Zizinho (né le 14 septembre 1912), avait deux qualités qui primaient sur toutes les autres : l'amour du maillot et une combativité de fer (il sera l'idole de Pelé). Mario Zagallo, lui, arrive au Flamengo en 1954 et participe à la conquête du Championnat de l'État de Rio de 1954. Il joua au Flamengo jusqu'en 1957, avant de partir au Botafogo.

Junior (né le 29 juin 1954) est certainement le joueur qui représente le mieux l'esprit du Flamengo. Il y débuta en 1974 et prit part à 865 matchs. Il joua en Europe à partir de 1985 mais revint au Flamengo en 1991. Il participa à toutes les grandes conquêtes du club, et fait partie des mythes et idoles de tous les supporters « rubro-negro ». Il est depuis 1996 l'entraîneur du Flamengo, avec Leandro. Il y a aussi l'immense Zico, surnommé le « Pelé blanc ». La véritable et unique idole du club. Né le 3 mars 1953, Arthur Antunes Coimbra arrive au club à 14 ans et intègre le centre de formation. Il dispute son premier match officiel le 29 juillet 1971 contre Vasco de Gama. Il a joué 731 matchs pour le Flamengo et marqué 508 buts. Avec ce joueur, le Flamengo a écrit les plus belles pages de son histoire, en remportant la Taça Libertadores, le Mundial interclubs et le premier Championnat du Brésil... À cette liste magique de joueurs qui ont fait le Flamengo, on peut également ajouter d'autres noms d'hier et d'aujourd'hui : le gardien Raul, les attaquants Romario, Bebeto ou encore Sívio, Leandro, Nunes, Leonardo, Babà, Aldair, Almir, Branco, Dida, Fio Maravilha. Sans oublier Pelé, qui n'a jamais signé au club mais a porté une fois, en 1979, le maillot de Flamengo pour un match amical contre l'Atletico Minas Gerais au profit des victimes de graves inondations... D. G.

FLUMINENSE

CLUB BRÉSILIEN

Fondé en 1902

Palmarès : ***champion de l'État de Rio 1906, 1907, 1908, 1909, 1936, 1937, 1938, 1939, 1941, 1969, 1976, 1995 ; champion du Brésil 1970.***

En 1902, un Anglais débarque au Brésil. Il arrive à Rio de Janeiro, ville de tous les rêves, de toutes les folies. Oscar Cox, comme tous ses compatriotes, a grandi sur des terrains d'un sport encore jeune : le football. Et pour tous ses déplacements à travers le monde, il n'oublie jamais de glisser dans une de ses malles ou autre bagage un ballon de cuir. Un ballon rond. Comme tous ses jeunes compatriotes, il vit pour et par le football. Donc, quand il s'installe à Rio de Janeiro, cité déjà immense en ce début de XX^e siècle, il n'a qu'une hâte, qu'une envie. Trouver un club de football.

Mais, cruelle désillusion, dans la ville au

célèbre pain de sucre et aux plages phénoménales, il n'y a alors pas un seul club de football. Une seule solution : non pas la révolution, mais la création d'un club. Et c'est avec l'aide d'un « local », Coelho Netto, qu'il peut monter l'affaire. En 1902, donc, Oscar Cox et Coelho Netto fondent le Fluminense Futebol Clube, très vite connu (et reconnu) sous le seul nom de Fluminense.

La rivalité Fla/Flu. Dès les premières années qui suivent la naissance, ce nouveau club s'illustre dans le Championnat de l'État de Rio, puisqu'au Brésil les clubs s'affrontent alors d'abord dans un championnat par région avant de se rencontrer pour le titre national. Et le Fluminense, qui joue ses premiers matchs dans son petit Estadio Laranjeiras (tout juste 10 000 places), impose immédiatement un style tout en fierté, en élégance. Fluminense, c'est aussi l'école du fair-play ; on n'oublie pas que le créateur du club est un Anglais. Mais, dans le même temps, toujours à Rio de Janeiro, un autre club prétend à la suprématie régionale : le Clube de Regate de Flamengo. Sommairement, les clichés tombent : Flamengo, c'est le club des ouvriers et des petites gens ; Fluminense, celui de l'aristocratie et des bourgeois (on voit même durant certains de ses matchs des supporters en smoking...). D'ailleurs, les journalistes des premières années du siècle ne manquent pas de repérer les différences dans les jeux proposés par les deux équipes. Face à l'application sans génie et laborieuse de Flamengo, l'inspiration décontractée de Fluminense. Bien sûr, il y a un soupçon de vérité dans de telles affirmations, mais la caricature est omniprésente...

L'ère Didi. Certes, dès 1932, Fluminense devient le premier club professionnel du Brésil. Et tout au long des années 30, il est certainement ce qui se fait de mieux dans le football brésilien, peut-être même sud-américain. Entre 1936 et 1941, il remporte cinq titres de champion de l'État de Rio. Mais, surtout, le club compte dans ses rangs trois joueurs prodigieux : Tim, Romeu et Carreiro, les superstars de l'époque. Dans les années 50, ce sera encore l'âge d'or du « Flu ». Par la grâce d'un immense joueur : Didi. Né en 1928, Waldyr Pereira, surnommé « Didi », a commencé sa carrière de footballeur à l'Americano de Campos en 1951. Il est arrivé à Fluminense en 1951 et y est resté jusqu'en 1956, date à laquelle il passe au Botafogo. International, Didi, c'était le football de rêve, l'annonce du gamin de génie que fut, peu après, Pelé. Et puis, comme toujours pour Fluminense, il y a eu des hauts et aussi des bas. Des hauts comme le titre national acquis en 1970 avec une équipe où brillaient deux étoiles exceptionnelles, Roberto Rivelino et Carlos Alberto, ou encore celui de l'État de Rio en 1995 avec les prodiges Ailton et Renato. Des bas comme, à la fin de la saison 1996, la relégation en deuxième division... Ce qui n'empêche pas le club de demeurer le premier employeur du football brésilien en salariant, à l'année, une armée d'entraîneurs, de masseurs, d'arbitres, de médecins, de diététiciens et même de cuisiniers ! D. G.

FORMATION DES JOUEURS

Tout métier suppose une formation. Le football n'échappe pas à la règle. Longtemps, la formation des futurs joueurs professionnels s'est faite de manière anarchique. C'était l'époque du football dit « sauvage », ou encore football de rue, où les jeunes apprenaient à développer leurs qualités, sans contraintes ni programme établi. L'évolution des conditions de vie et les exigences toujours plus grandes du football professionnel se sont conjuguées pour que se crée un véritable travail de formation, au sein même des clubs professionnels. En France, ce fut le cas, à partir des années 70. La création en 1972, à Vichy, de l'Institut national du football, puis l'obligation pour les clubs pros d'ouvrir des centres de formation, véritables centres d'apprentissage pour leurs jeunes joueurs, permirent de préparer à leur futur métier toutes les générations actuelles de professionnels. La période de la formation se situe dans la tranche d'âge allant de 16 à 19 ou 20 ans. Le travail d'acquisition devant être fait avant, cette formation a pour objectif de préparer le joueur à la haute compétition. Les clubs assurent le recrutement par un important travail de détection et de sélection. Comme dans tous les métiers artistiques où la sélection est féroce, seule une petite minorité des jeunes entrés dans les centres de formation à 16 ans deviendront effectivement professionnels. Mais, aujourd'hui, la très grande majorité des joueurs

l'espoir de la préformation

Longtemps, les responsables des centres de formation des clubs professionnels ont constaté d'importantes lacunes techniques chez les joueurs qui arrivaient chez eux à l'âge de 16 ans, signe d'un travail technique de qualité insuffisante entre 10 et 15 ans, c'est-à-dire durant la période d'acquisition gestuelle. C'est la raison pour laquelle l'Institut national du football (situé désormais au Centre technique du football de Clairefontaine) est devenu, depuis 1991, un centre de préformation. Des jeunes de 13 à 15 ans de la région parisienne et des zones périphériques y passent trois années pendant lesquelles ils effectuent un apprentissage à dominante technique. Ils ont été recrutés sur concours. Ils s'entraînent quotidiennement, suivent une scolarité normale, et rejoignent leur famille et leur club en fin de semaine. La réussite de cette expérience est maintenant reconnue. Des joueurs issus de Clairefontaine commencent à apparaître aujourd'hui en équipe professionnelle alors qu'ils n'ont pas encore 20 ans (Henry, Anelka, Gallas), et les deux dernières équipes de France juniors, championnes d'Europe de leur catégorie en 1996 et 1997, comprenaient de nombreux anciens élèves de l'INF. Aujourd'hui, des centres similaires sont ouverts dans plusieurs régions de France. Ils forment les futurs professionnels des années 2005-2010.

des équipes de division 1 et 2 sont passés par un centre de formation. Quelquefois critiquée, cette politique menée depuis vingt ans est à l'origine des bons résultats sportifs du football français dans la période contemporaine, mais aussi du sauvetage d'un certain nombre de clubs obligés d'abandonner leur politique de recrutement extérieur pour des raisons économiques. Aujourd'hui, alors que les grands clubs étrangers puisent abondamment dans le football français – autre preuve de la qualité des joueurs formés en France –, cette politique de formation est plus que jamais vitale.

FRANCE

Palmarès: *2 200 000 licenciés ; 10 participations aux 16 premières Coupes du monde (championne en 1998, 3e en 1958 et 1986) ; Championnat d'Europe des nations 1984, 2000 ; médaille d'or olympique 1984 ; champion d'Europe C1 des clubs champions 1993 (Marseille) ; champion C2 1996 (PSG) ; Ballon d'or : Kopa (1958), Platini (1983, 1984, 1985), Papin (1991), Zidane (1998).*

L'équipe de France de football inaugure son palmarès le 13 juillet 1930 : match d'ouverture de la première Coupe du monde de football, organisée en Uruguay. Fabuleuse aventure pour cette délégation française qui a rallié tout d'abord Villefranche, pour gagner Montevideo en bateau à bord du *Conte Verde*. Arrivée le 4 juillet après une escale à Rio, cette délégation ne comprend qu'un seul sélectionneur sur trois, les deux autres sont restés à la maison... En ouverture du Mondiale, l'équipe de France bat le Mexique 4 buts à 1. On retiendra que, sur la pelouse du « Penarol », c'est Lucien Laurent qui inscrit le premier but de toute l'histoire de la Coupe du monde à la 19e minute. Le 15 juillet, les Français sont battus par l'Argentine 1-0, mais stupeur et colère, car l'arbitre siffle la fin du match avec près de dix minutes d'avance ! Enfin, le 19 juillet, l'équipe de France est battue sur ce même score de 1 but à 0, par le Chili, et rentre ainsi au pays. En 1933, à Colombes, l'équipe de France engrange quelques douloureux souvenirs, pour plus tard : 45 000 spectateurs sont en effet venus voir le « Wunderteam » de Rudy Hiden et Sindelar : la France est écrasée 4-0 par l'Autriche ! La participation des Bleus à la deuxième Coupe du monde n'est guère plus glorieuse, en Italie, en 1934 : la France est éliminée par l'Autriche 3 buts à 2. 1936 : le Front populaire est au pouvoir en France, et les clefs de l'équipe nationale de football sont confiées à l'ancien demi-centre Gaston Barreau, qui n'abandonnera finalement ce poste qu'à sa mort, trente-deux ans plus tard. La star de l'équipe de France de la fin des années 30 s'appelle Jean Nicolas, un attaquant de grande classe qui se permet d'inscrire 7 des 9 buts d'une victoire rouennaise à Valenciennes. C'est forcément une bonne nouvelle à quelques jours de l'ouverture de la Coupe du monde en France, organisée du 4 au 19 juin 1938. Étrange atmosphère lorsqu'on sait que le match d'ouverture débute par le salut nazi adressé par tous les joueurs allemands aux Parisiens venus au Parc des Princes. La France, pour la première fois dans une compétition rêvée par l'un des siens, Jules Rimet, se qualifie pour les quarts de finale de la Coupe du monde. Le 5 juin, à Colombes, la France s'impose devant la Belgique 3-1. Les Français tombent néanmoins en quart de finale face à l'Italie : 3 buts à 1. Les années de guerre ne déstabilisent pas Gaston Barreau, qui continue d'assumer la fonction de sélectionneur.

L'époque de Reims. Le 26 mai 1945, à Wembley devant plus de 60 000 spectateurs, les Bleus obtiennent le partage des points : 2-2, c'est un exploit salué par un détachement de paras. Les vedettes françaises des lendemains de la Seconde Guerre mondiale s'appellent Albert Batteux, Darui, Ben Barek. Le 23 mars 1947 : première sélection de Roger Marche à Colombes, lors de France-Portugal (1-0). Helenio Herrera est chargé de la préparation physique. Une équipe de France repêchée pour la Coupe du monde 1950, mais qui décline l'invitation après les forfaits de l'Écosse et de la Turquie : les 3 500 km de voyage vers l'Uruguay dissuadent les dirigeants tricolores d'effectuer un tel déplacement. Il faut retenir la date du 5 octobre 1952 : première sélection de Raymond Kopa, qui va bientôt faire les beaux jours de Reims, le club français phare des années 50. Kopa entre aux côtés de joueurs qui viennent tout juste d'obtenir leur nationalité française : Ruminski, Ujlaki, Cisowski, Gianessi... 1954 : dernière sélection de René Vignal dans les buts de l'équipe de France. Et un signe prometteur est envoyé au Parc des Princes par les espoirs français dont Just Fontaine et Jean Vincent font partie : victoire contre le Luxembourg 8-0. Pour ce qui concerne la Coupe du monde 1954 organisée en Suisse, c'est presque une saison blanche puisque les Bleus ne se qualifieront même pas pour les barrages. Mais, le 16 octobre de la même année, l'équipe de France et son buteur réalisent un double exploit : d'abord la victoire à Hanovre aux dépens de l'Allemagne, 3 buts à 1, ensuite la titularisation de Larbi Ben Barek après six ans d'absence. Barek, 40 ans et 6 mois, c'est bel et bien l'international le plus âgé de l'histoire du football français. Le 8 juin 1958 en Suède : début de la Coupe du monde. La France s'impose devant le Paraguay 7-3. La sélection est faite par Paul Nicolas et Alex Thépot ; l'entraîneur est Albert Batteux et son adjoint, Jean Snella. 11 juin : la Yougoslavie bat la France 2-1 ; retour de Roger Marche en sélection. 15 juin : victoire de la France aux dépens de l'Écosse 2 buts à 1. Les Bleus sont qualifiés pour les quarts de finale. Avec Fontaine, Kopa, Vincent, Piantoni, l'équipe de France construit sa propre légende le 19 juin 1958 en battant l'Irlande 4-0. Fontaine réalise un doublé. La

France est en demi-finale du Mondiale, et ses joueurs ont bien mérité de voir leurs épouses qui les rejoignent juste avant le choc contre le Brésil de Pelé. Score final : 5-2. Jonquet est victime d'une fracture du péroné, mais reste sur le terrain. 28 juin : victoire de l'équipe de France contre l'Allemagne pour la 3e place : 6-3 ; Just Fontaine inscrit 4 buts et termine meilleur buteur de la Coupe du monde. À ce jour, Fontaine détient toujours le record du meilleur réalisateur dans une phase finale de Coupe du monde (13 buts). La France terminera 4e du premier Championnat d'Europe des nations. Dernière sélection pour Jonquet et défaite contre la Tchécoslovaquie, 2 buts à 0. Le 16 décembre 1961, la France est éliminée de la phase finale de la Coupe du monde, battue 1-0 à Milan par la Bulgarie. L'équipe de France, cinq ans plus tard, se qualifiera de justesse pour la Coupe du monde 1966 organisée en Angleterre. Les Bleus s'imposent en effet face à la Yougoslavie 1-0, et doivent absolument battre le Luxembourg à Marseille. C'est chose faite le 6 novembre, grâce notamment à un lob de Philippe Gondet. Mais le voyage outre-Manche est plutôt décevant. La France concède le mach nul au Mexique et s'incline devant l'Uruguay, 2 buts à 1, et face à l'Angleterre, 2-0. À son retour en France, Henri Guérin quitte les Bleus. Il est remplacé par un ticket Snella-Arribas. La France est absente des Coupes du monde organisées au Mexique (1970) et en Allemagne (1974).

Le génie venu de Lorraine. Le 4 octobre 1975, Michel Hidalgo prend en main l'équipe de France et succède à Stefan Kovacs. Quelques jours plus tard, au terme d'une nouvelle défaite en RDA, les Bleus sont éliminés de l'Euro 1976. La reconstruction du groupe France est en marche. Elle passe, le 27 mars 1976, par la première sélection du jeune joueur lorrain Michel Platini, dont le pied est déjà ferme et le caractère, parfaitement trempé : au Parc des Princes, en effet, contre la Tchécoslovaquie, il demande à son capitaine Henri Michel de lui faire confiance et de le laisser tirer un coup franc indirect. Platini le tire et marque. La France vient de découvrir les coups francs magiques de « Platoche ». Nouveau trait de génie face au Brésil le 1er avril 1978 (1-0). Certes, en Argentine, Bernard Lacombe inscrit le but le plus rapide de l'histoire de la Coupe du monde (42 secondes), mais, à l'arrivée, la France est battue 2-1 par l'Italie. Le 6 juin 1978, la France, battue sur le même score de 2 buts à 1 par l'Argentine, à Buenos Aires, est éliminée de la phase finale. La France aime se faire peur. Elle doit attendre un dernier rendez-vous décisif contre la Hollande au Parc des Princes pour savoir si elle participera à la Coupe du monde 1982 organisée en Espagne. C'est oui, après une victoire 2-0, contre la Hollande, le 18 novembre 1981. Les passionnés de ballon connaissent parfaitement la suite. En Espagne, les Bleus, au terme d'une fabuleuse aventure, accèdent aux demi-finales du tournoi contre l'Allemagne à Séville. Le 16 juin 1982 à Bilbao : victoire de l'Angleterre contre les Bleus (3-1). 21 juin : l'équipe de France bat le Koweït, 4 buts à 1. 24 juin : match nul avec la Tchécoslovaquie 1-1. 28 juin : la France bat l'Autriche 1-0. Et le 8 juillet, à Séville, la France de Platini, Giresse, Tigana, Trésor est battue en demi-finale du Mondial par l'Allemagne aux tirs au but, après avoir mené 3 buts à 1 (Platini, Giresse, Trésor). « On est des cons », dira plus tard Michel Platini. Le journal *l'Équipe* titrera « fabuleux ». La nuit de Séville marque néanmoins un tournant : le football français, par sa technique et sa vivacité, peut espérer s'imposer dans un grand tournoi. Ce sera chose faite, deux ans plus tard, avec l'Euro 84 organisé en France. Les Bleus ont accédé à la finale en battant le Portugal 3-2 à Marseille, après d'intenses prolongations et un dernier déboulé hallucinant de Jean Tigana. Au bout de sa course, l'ancien facteur de Bamako, au Mali, trouve Platini qui marque et envoie l'équipe de France en finale. Le 23 juin, les Bleus s'imposent devant l'Espagne 2-0 (Platini, Bellone). Et ça n'est pas tout. Le 11 août, la France, dirigée par Henri Michel, remporte le tournoi olympique des Jeux de Los Angeles grâce à une victoire 2-0 contre le Brésil. A-t-on finalement suffisamment souligné qu'Henri Michel, sélectionneur, dispose d'un palmarès supérieur à celui de Michel Hidalgo... ? En 1986, au Mexique, on inaugure un système d'élimination directe, dès les 8es de finale, après le premier tour. La France s'impose tout d'abord face au Canada 1-0 à Leon, concède le match nul contre l'URSS (1-1), écrase la Hongrie 3-0, avant de s'imposer en 8e de finale



Après l'épopée suédoise de 1958, la deuxième période faste du football français est symbolisée par Michel Platini qui éclaboussa de toute sa classe le football mondial de 1978 à 1986.

contre l'Italie 2-0. Le 21 juin 1986 à Guadalajara, au terme d'une rencontre de très haut niveau, la France élimine le Brésil aux tirs au but (1-1 Careca et Platini, puis 4 à 3). Rarement une équipe de France, emmenée pourtant par un Michel Platini blessé, diminué, aura offert au monde entier un football aussi riche, rapide, varié. Le ballon semblait ne plus vouloir sortir des limites du terrain. On pleure du côté brésilien, dans les tribunes. Mais les Bleus, usés par le rythme de ce match, n'existeront pratiquement pas contre l'Allemagne en demi-finale et sont de nouveau battus quatre ans après Séville (2-0). Un an plus tard, Michel Platini annoncera qu'il arrête la compétition : nous sommes le 17 juin 1987, il pleut sur Turin comme dans le cœur des supporters de la Juve ou de l'équipe de France, qui ne va plus tarder à plonger en eaux troubles. Dernières joies : pour la place de 3e, la France bat la Belgique 4-2 et Jean-Pierre Papin marque son premier but en sélection nationale. La relève est annoncée...

La relève ? Très vite, on déchante ! Les Bleus, battus par la RDA le 18 novembre 1987, sont éliminés du Championnat d'Europe des nations. Ils ne participeront pas davantage à la Coupe du monde italienne, malgré l'arrivée de Platini comme sélectionneur le 1er novembre 1988, et le début d'une incroyable série de matchs sans défaite : le 29 avril 1989, l'équipe de France fait match nul avec la Yougoslavie au Parc des Princes 0-0 ; c'est le point de départ d'une période de quatre ans sans défaite. La France va même remporter ses 8 rencontres de poule qualificative pour l'Euro 92 en Suède. Un record. En attaque, Cantona et Papin flambent. Et, le 28 février 1990, Brehme, le champion du monde, et auteur du but libérateur allemand en finale contre l'Argentine, n'y peut rien, car « Canto » est plus fort : la France bat les champions du monde 2-1 à Montpellier (Papin, Cantona). Certes, les Bleus sont les rois, les champions même des matchs amicaux ; mais c'est une tout autre histoire en compétition. En Suède, les Casoni, Boli, Fernandez, Cantona, Papin sont incapables de remporter le moindre match (0-0 contre la Suède ; 0-0 contre l'Angleterre), puis baissent pavillon face aux futurs vainqueurs de cet Euro (1-2 contre le Danemark)... Platini ne va plus tarder à quitter son poste, histoire de mieux préparer le dossier France-98. Pourtant, sous la direction de Gérard Houiller, l'équipe de France va subir quelques mois plus tard l'une de ses plus cruelles humiliations. Double affront. Le premier contre Israël, en éliminatoire de la Coupe du monde. Le champagne, dit-on, était déjà au frais dans les vestiaires et, la veille, certains joueurs avaient participé à quelques agapes sur le plateau de Canal Plus. Résultat : Israël crée la sensation et s'impose 3-2. « Ce soir, on a été tout petits », dira Cantona. Certes, mais la suite ne sera, hélas, guère plus brillante. Le 17 novembre 1993, l'équipe de France se fait sortir au Parc des Princes par la Bulgarie, qui l'emporte à la dernière seconde grâce à un but de Kostadinov. Tempête sous les crânes. « La France, qualifiée pour le Mondial 98 en France », ironise le journal *Libération*. Le 17 décembre, Aimé Jacquet est nommé sélectionneur. On a tourné la page. Il s'agit maintenant de reconstruire. Pour l'Euro 96, ce sera sans Cantona, et pas davantage Papin. L'équipe de France accède aux quarts de finale de l'Euro 96 en Angleterre. 10 juin : victoire contre la Roumanie, et but de Dugarry ; 15 juin : victoire contre l'Espagne, avec une ouverture du score signée Djorkaeff. 18 juin : Zidane et ses copains se qualifient pour les quarts de finale du tournoi en éliminant la Hollande aux tirs au but (0-0, puis 5-4) ; 26 juin : désillusion au terme d'un Championnat d'Europe qui n'aura pas donné la possibilité à des joueurs comme Zidane de briller ou d'orienter le jeu. Les joueurs français sont éliminés en demi-finale par la République tchèque 0-0 et 6 tirs au but à 5. L'histoire de cet Euro retiendra que Pedros a finalement manqué son penalty, mais que, contrairement à ce qu'affirmait un leader politique d'extrême droite, les Français chantent bien la Marseillaise, et quand ils ne la chantent pas, ils y pensent... Depuis les Bleus sont devenus champions du monde en 1998 et dans la foulés champions d'Europe en 2000 pour la deuxième fois. ... P.-L. B.

FRANCIS Trevor

Angleterre, né à Plymouth, 1954

ATTAQUANT

Palmarès : *52 sélections en équipe nationale ; Coupe des champions 1979,(Nottingham Forest), Coupe de la League 1979 (Nottingham Forest) ; Coupe d'Italie 1985 (Sampdoria Gênes).*

Une carrière en demi-teinte pour cet espoir du football anglais qui n'a jamais vraiment confirmé tout le bien que les spécialistes pensaient de lui. Malgré cela, Trevor Francis a tout de même obtenu 52 sélections en équipe d'Angleterre, marquant au total 12 buts. Il a également, lors de son passage à Nottingham Forest, remporté deux Coupes des champions. En Italie, à la Sampdoria de Gênes, son bilan est maigre, avec seulement une Coupe d'Italie. Mais le public transalpin aimait ce joueur élégant. Typé latin. Brillant en club, spectaculaire, il semblait promis à un bel avenir au plus haut niveau international lorsqu'il se rompit le tendon d'Achille en 1980. Une fois remis de sa blessure, et après avoir quitté Forest pour Manchester City puis pour la Sampdoria de Gênes, Trevor Francis allait retrouver l'équipe d'Angleterre, mais Bobby Robson, le sélectionneur, ne devait pas le retenir pour la Coupe du monde 1986. On n'allait plus jamais le revoir en équipe nationale.

Une fois retiré du football, Francis y revint rapidement, prenant en charge la destinée de Sheffield Wednesday. Il devait atteindre en 1993 les finales de FA Cup et League Cup, mais à deux reprises son équipe allait être battue par les canonniers d'Arsenal. Après Sheffield, Francis a entraîné les Queen's Park Rangers et Birmingham City.



g

GARRINCHA (Manoel Francisco dos Santos, dit)

Brésil, né à Pau Grande, 1933-1983

ATTAQUANT

Palmarès : *vainqueur de la Coupe du monde en 1958, 1962 ; 41 sélections en équipe nationale ; champion de Rio 1957, 1961, 1962, 1967, 1968.*

Son surnom de « Garrincha », ce dieu du football le doit à sa petite sœur, qui désignait ainsi les petits oiseaux que son frère rapportait de ses chasses quotidiennes au pied de la montagne de Pau Grande.

L'enfance fut l'éternelle compagne de cet ailier hors du commun, à qui le psychologue de l'équipe du Brésil ne donnait pas plus de quatre ans d'âge mental ! L'enfance, ce sont ces jambes tordues à la naissance, stigmate de la misère, mais qui firent sa gloire de footballeur. Aurait-il été le magicien du dribble, sans ces jambes cagneuses ? L'aurait-il été, jusqu'à l'ivresse, s'il n'était pas resté éternellement enfant ?

Pendant la Coupe du monde de 1958, il fit un festival de dribbles tellement extravagant face aux Russes que son coéquipier Nilton Santos lui lança, en pleine deuxième mi-temps : « Mais quand vas-tu t'arrêter d'inventer de nouveaux dribbles ? » Et quand, à l'entraînement, le coach voulait le forcer à donner son ballon en plaçant une chaise dans le rond central pour qu'il la vise, Garrincha partait en conduite de balle... et venait dribbler la chaise.

En 1962, quatre ans après le premier titre mondial, il se révéla un extraordinaire meneur d'attaque lorsque Pelé se blessa. Il assura le deuxième titre brésilien, en marquant deux fois deux buts, contre l'Angleterre et le Chili. Il termina sa carrière internationale lors de la Coupe du monde de 1966, sur une défaite face à la Hongrie, la seule qu'il ait jamais subie en 41 matchs internationaux !

GASCOIGNE Paul

Angleterre, né à Gateshead, 1967

MILIEU DE TERRAIN

Palmarès : *Coupe d'Angleterre 1991 (Tottenham) ; champion d'Écosse 1996, 1997 ; Coupe d'Écosse 1996 (Glasgow Rangers).*

Comment résumer la carrière de Paul Gascoigne ? Sans doute est-ce celle d'un talent gâché. Certes, « Gazza » continue de jouer au plus haut niveau, mais ses plus belles années sont derrière lui. Ce « Geordie », surnom des habitants du nord-est de l'Angleterre, est un cas à part. Instable, caractériel, il irrite autant par son personnage qu'il séduit balle au pied.

Au début des années 90, tout pourtant semblait sourire à Paul. Transféré en 1988 à Tottenham, il éclabousse de sa classe une équipe encore au top niveau. La Coupe du monde 1990 le révèle au monde entier. Qui ne se souvient de Gascoigne en larmes en pleine demi-finale face à l'Allemagne, alors que l'arbitre vient de lui infliger un carton jaune synonyme de suspension pour la



Paul Gascoigne est un phénomène que son tempérament fantasque aura desservi.

finale ? L'Angleterre n'ira finalement pas jusqu'au bout, mais chacun a toujours en mémoire ce moment d'émotion pure. Un an plus tard, Gascoigne est transféré à la Lazio de Rome pour 55 millions de francs. Mais en finale de FA Cup, pour son dernier match avec les « Spurs », il se blesse gravement au genou en voulant stupidement tacler un joueur adverse. C'est le début des vrais ennuis pour « Gazza ». Certes, son transfert n'est pas remis en cause, mais à peine a-t-il récupéré qu'il se blesse à nouveau au genou en boîte de nuit !
Enferré dans ses problèmes personnels et familiaux, Gascoigne connaît bien plus de bas que de hauts en Italie. Et voilà qu'en 1994 il se brise la jambe à l'entraînement. C'en est fini cette fois de sa carrière dans le Calcio. Transféré en Écosse, il remporte quelques trophées. Mais quelle signification ont-ils ? Les Rangers dominent trop facilement leur championnat pour qu'on puisse parler du vrai retour de Gascoigne. Après l'Écosse, il revient en Angleterre pour Middlesborough où il termine une carrière chaotique. Avant le Mondial de 1998, Glenn Hoddle, le sélectionneur anglais, lui maintient dans un premier temps sa confiance, mais ne le sélectionne pas.

GENTO Francisco

Espagne, né à Guarnizo, 1933

ATTAQUANT

Palmarès : ***43 sélections en équipe nationale ; champion d'Espagne 1954, 1955, 1957, 1958, 1961, 1962, 1963, 1964, 1965, 1967, 1968, 1969 ; Coupe d'Espagne 1962, 1970 (Real Madrid) ; Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1956, 1957, 1958, 1959, 1960, 1966 (recordman des victoires C1) ; Coupe intercontinentale 1960.***

Dans la sublime équipe du Real Madrid, avec ses Français (Kopa), Hispano-Argentin (Di Stefano), Hongro-Espagnol (Puskas), Uruguayen (Santamaria), il fallait bien la présence d'une vedette purement ibérique. Ce fut Gento, petit bonhomme aux allures de matador, rapide sur l'aile gauche comme la langue castillane. Ses grands voisins de l'attaque madrilène avaient besoin d'un chevau-léger capable de contourner ou de perforer les défenses adverses par ses sprints. Gento fut celui-là, si vif et perforant qu'on le surnomma la « Galerna del Catabrico », ce vent du nord-est qui cingle la Meseta. Ce parfait serviteur des stars, qu'il accompagna pendant de longues années, fut royalement récompensé de ses bons et loyaux services. Il devint le joueur qui remporta le plus de victoires en Coupe d'Europe. Il fut de tous les triomphes de la fière armada. Mais ensuite, alors que Raymond Kopa était reparti pour la France, que l'astre Alfredo Di Stefano s'estompait, que le « Major galopant » Puskas s'était arrêté de galoper, Francisco Gento était toujours là. En 1966, au sein d'une équipe du Real totalement renouvelée, il était l'ancien, comme le témoin d'une autre époque. Il allait un peu moins vite, mais c'était lui le nouveau commandant de ce Real qui rapporta une sixième victoire en Coupe des champions. Plus de trente ans ont passé, et Gento détient toujours le record.



L'as brésilien Gerson se jouera du défenseur français.

GERSON (De Oliveira Nunes, dit)

Brésil, né à São Paulo, 1941

MILIEU DE TERRAIN

Palmarès : ***Vainqueur de la Coupe du monde 1970 ; 83 sélections en équipe nationale.***

Qui pense football brésilien pense art du dribble, de l'arabesque et de la jonglerie. Mais le jeu brésilien, c'est aussi le jeu à une touche de balle. Gerson en fut le maître. Il fit un art de la simplicité, de la passe juste, l'offrande qui permettra aux autres de briller.
En même temps, il était doté d'une terrible frappe du pied gauche, qui lui permit de marquer 23 buts en équipe du Brésil alors qu'il jouait au milieu du terrain. À 19 ans, il avait participé aux jeux Olympiques de Rome. Il débuta ensuite en équipe nationale, en 1962, après la deuxième victoire brésilienne de Coupe du monde. Ainsi, il joua contre la France en 1963, au stade de Colombes. En 1966, il participa à la Coupe du monde où le Brésil perdit son titre. Il y disputa le match contre la Hongrie, une des plus belles rencontres de la World

Cup. Mais c'est quatre ans plus tard qu'il parvint au premier plan, lors de la reconquête du titre mondial par le Brésil. Il n'avait pas 30 ans mais sa calvitie et cette sorte de sagesse qu'il semblait mettre dans son jeu donnaient l'impression qu'il faisait partie depuis toujours de la « selecção ». Il fut un des meilleurs passeurs de l'épreuve et, en finale contre l'Italie, il redonna l'avantage au Brésil en marquant le but de 2-1 qui ouvrit la voie de la victoire. Une fracture de la cheville mit un terme à sa carrière.



Les mauvais gestes sont légion au football : accrochages, tacles appuyés, coups de coude... Tous peuvent provoquer des rixes lors de matchs à fort enjeu ou de rencontres traditionnellement sulfureuses – comme les PSG-Marseille –, quand la suprématie nationale est en jeu.

GESTE (MAUVAIS)

L'expression, surtout utilisée par les reporters, relève davantage de la morale que de la technique. Dans ce dernier domaine, on parlera de mauvaise passe, de mauvais contrôle ou d'erreur technique. Le mauvais geste sera toute attitude déplacée ou acte d'antijeu. Le tirage de maillot ou le tacle sur le tibia de l'adversaire sont des mauvais gestes réprimés par l'arbitre. Ils provoquent coups francs, penalties, avertissements, expulsions. Mauvais geste aussi l'attitude injurieuse à l'adresse de l'arbitre, du public, de l'entraîneur, d'un adversaire ou d'un... partenaire. Éric Cantona s'était fait un spécialiste de ces gestes, contribuant à une mauvaise image du football. Et pourtant, maintenant que sa carrière est terminée, il laisse un souvenir nostalgique à bien des amoureux du « beau jeu », et à des publicitaires surfant sur l'image du foot. Alors…

GULLIT Ruud

Pays-Bas, né à Amsterdam, 1962

ATTAQUANT

Palmarès : *Coupe du monde 1990 (8e de finale) ; champion d'Europe des nations 1988 (1992, 1/2 finaliste) ; champion des Pays-Bas 1984 (Feyenoord), 1986, 1987 (PSV Eindhoven), Coupe des Pays-Bas 1984 (Feyenoord) ; champion d'Italie 1988, 1992, 1993 (Milan AC) ; Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1989, 1990 (Milan AC) ; Super-Coupe d'Europe 1990 (Milan AC) ; Coupe intercontinentale 1990 (Milan AC) ; Ballon d'or 1987. En tant qu'entraîneur : Coupe d'Angleterre 1997 (Chelsea).*

En décembre 1987, lorsque Ruud Gullit se voit décerner le Ballon d'or de *France-Football* qui récompense le meilleur joueur européen de l'année, son premier réflexe est de le dédier à Nelson Mandela, qui croupit dans une geôle d'Afrique du Sud. Pourquoi cette pensée pour le leader anti-apartheid ? « Nos situations sont tellement opposées. J'ai tous les honneurs pendant que lui passe sa vie dans une prison alors qu'il est innocent. Mais sa cause est la mienne : il est noir. » Né au début des années 60 à Amsterdam d'un père surinamais et d'une mère hollandaise, Gullit le métis n'a jamais oublié de combattre le racisme et l'intolérance, même lorsque la vie en fera un privilégié. S'agissant de football, en revanche, il n'a pas de référence. « C'est vrai, je n'ai jamais eu d'idole, avoue-t-il. Je ne me suis jamais identifié à tel ou tel joueur. »
À ses débuts à Feyenoord, le jeune Ruud a bien croisé la route finissante du grand Johan Cruyff, auquel il voue une sincère admiration, mais, très vite, il s'est distingué des autres, de tous les autres. D'abord en se faisant de longues tresses, parce qu'il adore le reggae et que le look de Noah, lors

Pourquoi Gullit n'a jamais joué à l'Ajax !

Ruud Gullit, pourtant né à Amsterdam, n'a jamais porté le fameux maillot blanc à bande verticale rouge de l'Ajax. Une véritable incongruité. Après avoir joué dans deux clubs amateurs de la capitale néerlandaise, Meer Boys et DWS, Gullit signe à 17 ans à Haarlem alors que l'Ajax lui faisait des avances pressantes. Pourquoi ? « C'est simple, explique-t-il. J'habitais à l'ouest de la ville alors que le centre d'entraînement de l'Ajax se trouvait à l'est ! » Il existe cependant une autre explication : Gullit aurait eu peur de se noyer dans la masse des jeunes de l'Ajax et de ne pas percer. Finalement, c'est Feyenoord, puis le PSV Eindhoven qui profiteront du talent du prodige. Tant pis pour l'Ajax. Quant au choix incongru de Gullit, il n'a eu aucune conséquence néfaste sur sa carrière.

de sa victoire à Roland-Garros, en 1983, l'a marqué ; ensuite en soulevant des tonnes de fonte pour se forger des muscles d'acier. Résultat : Gullit est un colosse (1,86 m, 83 kg), dont la rapidité, la puissance physique et l'adresse dévastent tout sur leur passage. À la fois bulldozer et félin, il est un joueur atypique. En 1986, Silvio Berlusconi prend les rênes du Milan AC et se dépêche d'engager la star montante du football néerlandais. Sous l'impulsion de Gullit et de ses compatriotes Van Basten et Rijkaard, le club lombard devient la référence suprême en Europe. Capitaine de la sélection des Pays-Bas, il remporte le Championnat d'Europe des nations 1988. En finale contre l'URSS (2-0), il inscrit le premier but d'un coup de tête fracassant, avant de brandir le trophée dans le ciel de Munich.



Ruud Gullit sous les couleurs du Milan AC, où il a fait partie de la triplette néerlandaise (avec Marco Van Basten et Frank Rijkaard) constituée par Berlusconi pour faire de son équipe la meilleure d'Europe.

Colosse aux pieds d'argile. Hélas, le mauvais sort ne tarde pas à le rattraper. Si Gullit est un athlète exceptionnel, il est aussi un footballeur fragile. De nombreuses blessures aux chevilles et aux genoux donnent à sa carrière des contours irréguliers. Gullit navigue entre tables d'opération et finales de Coupe d'Europe, entre euphorie et déprime. S'il n'est plus l'homme d'une saison, il peut encore être celui d'une finale ou d'un grand match.

En 1993, Berlusconi le pousse discrètement vers la Sampdoria de Gênes. Un an plus tard, Gullit revient à Milan par la grande porte, mais, constatant qu'il n'est pas titulaire, il retourne à Gênes. Drôle de va-et-vient pour un drôle de bonhomme, capable, en 1994, de renoncer à la Coupe du monde aux États-Unis trois semaines avant l'ouverture. Pourquoi ? On ne l'a jamais su. Usé par le *calcio* et la rudesse des défenseurs italiens, il accepte en 1995 l'offre de Chelsea et se reconvertit au poste de libéro, d'abord, à celui d'entraîneur, ensuite. « Je n'aurais jamais pensé devenir entraîneur un jour, confesse-t-il. Mais je ne regrette pas cette décision. »

Grâce à son passé glorieux et à son charisme, Gullit parvient à attirer à Chelsea des vedettes internationales comme Vialli et Zola. Et il gère son effectif d'une façon toute personnelle. « Je n'aime pas les joueurs-soldats qui se contentent d'obéir à la lettre aux ordres de l'entraîneur. Je demande donc toujours à mes joueurs : qu'est-ce que tu penses de ça ? Pourquoi as-tu fait ça ? Et je ne pense jamais à ce qu'auraient fait Sacchi ou Eriksson (ses entraîneurs à Milan et à la Sampdoria) à ma place. Je fais comme je le sens, moi. »

En mai 1997, Ruud Gullit est le premier manager étranger à conduire son équipe en finale de la Cup, puis à la victoire. Mais quelques mois plus tard il est remercié par la direction et remplacé par l'ancien international italien Gianluca Vialli qui obtient des succès plus importants. Gullit avait bien laissé un groupe de niveau international à son successeur.



h.i

HANOT Gabriel

France, né à Tourcoing, 1889-1968

JOURNALISTE SÉLECTIONNEUR

Son nom est aujourd'hui pratiquement inconnu. Son rôle a pourtant été primordial dans l'édification et le développement du football français et international. Joueur international français des temps héroïques, il fut sélectionné douze fois en équipe de France, entre 1908 et 1919, participant à la dernière rencontre internationale avant la Grande Guerre et à la première organisée après le conflit, dans lequel il s'était illustré comme aviateur. Devenu journaliste et dirigeant, il fut à l'origine de nombreuses compétitions et initiatives qui contribuèrent à structurer le football français dans les années 30 : le concours du jeune footballeur, le Championnat de France professionnel, les stages de formation d'entraîneurs.



Gabriel Hanot, journaliste et sélectionneur national. Une espèce disparue.

Après la Seconde Guerre mondiale, il cumula ses activités de journaliste (à *l'Équipe* et à *France-Football*) avec les fonctions de sélectionneur de l'équipe de France ; en 1949, après une sévère défaite contre l'Espagne, le journaliste Gabriel Hanot critiqua sévèrement le jeu de l'équipe de France et le sélectionneur Hanot démissionna ! Sa dernière grande œuvre fut, en 1955, la création de la Coupe d'Europe des clubs champions, fruit de ses qualités de visionnaire qui rêvait d'un véritable Championnat d'Europe des clubs.
Près d'un demi-siècle plus tard, l'évolution actuelle des coupes européennes – la Ligue des champions, notamment – semble aller dans le sens voulu par cet homme sans qui le football que nous connaissons ne serait peut-être pas ce qu'il est.

HAT TRICK

La traduction littérale de « hat trick », expression d'origine anglaise, est coup du chapeau. On attribue cette expression, avant tout honorifique, à un joueur ayant marqué trois buts dans un même match pour le compte de son équipe. La règle non écrite veut que le « hat trick » ne soit reconnu que si le joueur a inscrit les trois buts consécutivement. Si, entre les trois buts marqués, un autre joueur trouve le chemin des filets, les puristes vous diront que les trois buts inscrits ne constituent plus alors un « hat trick », mais tout simplement un triplé.

HAVELANGE Joao

Brésil, né à Rio de Janeiro, 1916

PRÉSIDENT DE LA FIFA DEPUIS 1974

C'était à Barcelone, au mois de décembre 1996 : à la tête du football mondial depuis 1974, Joao Havelange, président de la FIFA, annonce d'une voix ferme, mais quelque peu caverneuse, qu'il mettra fin à ses fonctions après la Coupe du monde 1998. « Je ne veux pas être un vieil homme qui ennuie tout le monde. Je dois réfléchir et avoir le courage de dire oui ou non ». Havelange a donc bien réfléchi, précisant même que sa décision était définitive. Et de conclure, non

sans humour : « J'ai vu tellement de stars dans le football qui ont mal terminé leur carrière faute de s'être arrêtées à temps. Je n'aimerais pas qu'on dise quand je partirai : " Tiens, c'est le petit vieux qui s'en va... "» Ses ennemis ont bien souvent stigmatisé le caractère dictatorial du patron de la FIFA. À toutes ces critiques, cet ancien champion de natation, présent aux jeux Olympiques de Berlin en 1936, rappelle plutôt qu'il a beaucoup œuvré pour le football, premier sport du monde avec 198 millions de licenciés. Joao Havelange n'est pas peu fier de laisser un héritage de 4 milliards de dollars (plus de 20 milliards de francs). Fier également d'avoir su anticiper sur les progrès du football africain, à tel point que l'on soupçonne aujourd'hui Joao Havelange d'avoir d'ores et déjà promis l'organisation de la Coupe du monde 2006 à l'Afrique du Sud !

Cet ancien avocat, dont les journées, dit-on, débutent toujours par quelques longueurs de bassin et de la marche à pied, aura su adapter le football mondial aux nouvelles règles imposées par l'arrivée massive de l'argent et le développement de la télévision. Mais dans ce domaine, Joao Havelange est aussi un conservateur, opposé à l'introduction de poses publicitaires pendant les matchs. « On ne remet pas en cause les règles du jeu à la légère », martèle-t-il, envers et contre tout. Il a trouvé dans son adjoint, le Suisse Joseph Blatter un successeur habile et innovateur.

HODDLE Glenn

Angleterre, né à Hayes, 1957

MILIEU DE TERRAIN

Palmarès : ***53 sélections en équipe nationale ; Coupe d'Angleterre 1981, 1982 (Tottenham) ; champion de France 1988 (Monaco).***

« Nul n'est prophète en son pays ». Sans doute Glenn Hoddle, un chrétien convaincu, a-t-il souvent médité cette phrase. Joueur technique, aimant porter le ballon, il a eu bien du mal à imposer son style dans un pays qui ne reconnaissait alors que le style *kick and rush* (« frappe et cours »). Jamais, malgré ses 53 sélections, il n'a fait l'unanimité autour de lui. Sa carrière en club a été elle aussi chaotique. Pour ses débuts à Tottenham, il connaît les affres de la relégation (1976-1977). Après la remontée du club londonien, Hoddle s'impose comme le meneur de jeu de l'équipe et, avec elle, il va remporter deux finales de FA Cup consécutives. Il reste jusqu'en 1987 à White Hart Lane avant d'être transféré à Monaco. Là-bas, il devient aussitôt champion de France. Malheureusement, une grave blessure au genou l'écarte de longs mois des terrains. Finalement, Hoddle retourne en Angleterre et signe un contrat d'entraîneur-joueur avec Swindon Town. Il fait monter le club en D1, mais le quitte pour rejoindre Chelsea. Avec cette équipe, il atteindra la finale de la FA Cup en 1994 et, malgré la défaite contre Manchester United, Chelsea se qualifie pour la Coupe des coupes. Hoddle et Chelsea échoueront en demi-finales.

À l'issue de l'Euro 1996, Hoddle est nommé sélectionneur de l'équipe d'Angleterre en remplacement de Terry Venables, démissionnaire. Sa vocation d'entraîneur, Hoddle avoue la devoir à Arsène Wenger, longtemps entraîneur de Monaco, qui très tôt avait décelé en lui les qualités indispensables pour réussir dans ce métier. Mais les résultats de l'équipe nationale en France en 1998 (battue en huitième de finale par l'Argentine aux tirs au but) puis lors des premiers matchs qualificatifs à l'Euro 2000 le poussent à démissionner en 1999.

HORS-JEU

La règle 11 du jeu a été modifiée juste avant la Coupe du monde 1994, puis, plus récemment, le 1er juillet 1997. Désormais, un joueur se trouvant sur la même ligne que les défenseurs adverses n'est plus considéré hors jeu. Un joueur est signalé hors jeu uniquement s'il est plus près de la ligne de but adverse que deux adversaires. Généralement, le gardien de but et un défenseur. Ou deux joueurs de champ, si le gardien de but a été passé. On ne peut être hors jeu que dans la moitié de terrain adverse.

Être en position de hors-jeu ne constitue pas une faute en soi. Pour que l'arbitre siffle contre le joueur en question, il faut que le ballon lui ait été transmis ou qu'il fasse action de jeu. La position de hors-jeu se juge au départ du ballon. Il s'agit en l'occurrence d'une des situations de jeu les plus difficiles à apprécier. Et la marge d'erreur est relativement importante.

Un joueur ne peut être signalé hors jeu s'il reçoit directement le ballon lors d'un coup de pied de but, d'un corner ou d'une rentrée de touche.

Un joueur reconnu hors jeu se verra sanctionné d'un coup franc indirect, à l'endroit où la faute a été commise.

IMMIGRATION

Que serait le football français sans ses immigrés ? On se le demande, tant ils ont joué un rôle essentiel dans son histoire. Il s'agit en effet d'une tradition ancienne, qui épouse fidèlement les flux migratoires ayant marqué l'histoire de notre pays. Dans les années 50, les « fils de... » sont essentiellement polonais, mais aussi italiens. Le Nord et la Lorraine, avec leurs bassins miniers, constituent les terres d'accueil privilégiées des ouvriers polonais, d'où naîtront quelques excellents footballeurs. Citons Raymond Kopa (de son vrai nom Kopaszewski), Cisowski, Ruminski, Wisnieski, Skudlapski, dit Théo, mais aussi des fils d'Italiens comme Piantoni ou Gianessi.

Dans les années 60, les ressortissants des DOM-TOM et les Africains prennent le relais, accompagnés d'une petite vague sud-américaine (Combin, Angel Rambert, De Bourgoing...). Le Guadeloupéen Marius Trésor est un véritable pionnier, lorsqu'il débarque à Ajaccio pour entamer une fastueuse carrière. Pour mesurer le rôle essentiel de ces joueurs venus d'ailleurs dans le rendement de leurs équipes, il suffit de se référer au classement des buteurs du

Une France black blanc beur

L'équipe de France dominatrice en cette fin de siècle est la preuve édifiante que le football demeure un formidable vecteur d'intégration, un langage universel où chacun peut s'exprimer comme il l'entend. Dans le groupe bâti par Aimé Jacquet puis par Roger Lemerre, il y avait en effet Lama, né en Guyane, Vieira au Sénégal, Karembeu, en Nouvelle-Calédonie, Desailly, au Ghana, Thuram et Henry, dont les parents sont nés aux Antilles, Zidane, qui a des parents kabyles, Pirès, portugais, Djorkaeff, qui a une mère arménienne et des grands-parents kalmouks et polonais. Quant à Trezeguet, né à Rouen lorsque son père jouait en France, c'est un vrai buteur argentin. Autant dire que sans cette culture mosaïque l'équipe de France ne serait pas grand-chose.

Championnat de France de 1970 à 1984. Durant treize saisons, la première place sera confisquée par les attaquants étrangers : Josip Skoblar, Carlos Bianchi, Delio Onnis, Erwin Kostedde, Vahid Halilhodzic.

Tricolores bigarrés. L'équipe de France, elle aussi, profita largement de ces flux migratoires. Exemple, la formation championne d'Europe en 1984 avec Platini et Battiston, de descendance italienne, Amoros et Fernandez, d'origine espagnole, et Tigana, dont les racines sont maliennes. Ainsi, les deux plus grands joueurs français de tous les temps, Kopa et Platini, sont fils ou petits-fils d'immigrés.

Aujourd'hui, encore, certains clubs ont leurs filières privilégiées. Le Paris-SG mise sur les Brésiliens (Valdo, Ricardo, Rai, Leonardo, Edmilson) ; Auxerre a ses entrées en Afrique (Saïb, West, Tasfaout), après avoir beaucoup prospecté dans les pays de l'Est (Szeja, Szarmach, Janas, Mlinaric, Kovacs) ; et l'OM n'a eu qu'à se féliciter de ses Allemands (Förster, Allofs, Völler, Köpke).

L'éclatement du bloc de l'Est et l'arrêt Bosman ont bouleversé le marché durant ces dernières années.

La flambée des prix qui en a résulté pénalise nos clubs, incapables de faire face aux surenchères de leurs concurrents italiens, anglais ou espagnols. Longtemps en pointe en Europe de l'Est et en Amérique du Sud, la France doit désormais se contenter d'acheter des étrangers « de seconde zone », à l'exception de deux ou trois clubs comme Monaco et le PSG. Reste l'Afrique, où les clubs de l'Hexagone se sont toujours approvisionnés avec bonheur (Milla, Dahleb, Abedi Pelé, Weah...) et où l'on peut dénicher des perles à des tarifs abordables. Pour le football français, le continent africain est assurément celui de l'avenir.

INDEPENDIENTE (CLUB ATLETICO INDEPENDIENTE)

CLUB ARGENTIN

Fondé en 1905

Couleurs : maillot rouge, culotte bleue, bas bleu et rouge.

Palmarès :
Champion d'Argentine 1922, 1926, 1938, 1939, 1948, 1960, 1963 ; tournoi national 1967, 1970, 1971, 1977, 1978, 1983, 1989, 1994 ; Copa Libertadores 1964, 1965, 1972, 1973, 1974, 1975, 1984 ; Coupe intercontinentale 1973, 1984 ; Supercopa 1994, 1995 ; Coupe interaméricaine 1973, 1974, 1976 ; Recopa 1995.

C'est dans la salle d'un café britannique de Buenos Aires, *À la ville de Londres*, qu'est né, le 1er janvier 1905, « Independiente Football Club ».

Ce jour-là, quatre jeunes Anglais qui ne supportent plus l'autoritarisme des dirigeants de leur club, Maipu, entrent en dissidence. Ils décident de créer leur propre club et lui donnent un nom qui colle exactement à leur démarche. Ils ont peu de moyens – à peine de quoi acheter un ballon – mais beaucoup de bonne volonté. Et un besoin impérieux de jeu et de liberté.

Est-ce pour cela que l'Independiente Football Club, rebaptisé Club Atletico Independiente, est toujours réputé, près d'un siècle plus tard, pour son football offensif et son sens du spectacle ?

Quoi qu'il en soit, au fil des ans, l'héritage a été préservé. En 1922 et 1926, le club remporte deux titres de champion d'Argentine, grâce à une attaque qui accumule les succès. Les idoles de l'époque s'appellent Canaveri, Lalin, Ravaschino, Seoana, Orsi. En 1928, Independiente inaugure le premier stade en ciment d'Amérique du Sud. Un certain Arsenio Erico, attaquant paraguayen, s'y illustre en devenant le buteur le plus prolifique du Championnat argentin avec 273 buts.

Le succès avec panache. Mais c'est la Copa Libertadores, l'équivalent de la Coupe d'Europe des clubs champions, qui fait entrer le club dans la légende et dans les cœurs. Independiente remporte cette épreuve à 7 reprises. Sans jamais déroger à la tradition ni vendre son âme au diable. Personne n'a fait mieux dans toute l'Amérique du Sud. En 1964, Independiente écrase tout sur son passage (4-0 contre

Un grand rôle social

Situé au sud-ouest de Buenos Aires, dans la banlieue ouvrière d'Avellaneda, Independiente est beaucoup plus qu'un club de football. Ses innombrables activités sportives (basket, natation, volley, judo...) et culturelles (danse classique, arts plastiques, théâtre, expositions...) en font un vecteur d'intégration sociale de première importance. C'est ainsi que les 50 000 socios (10 % de la population d'Avellaneda) bénéficient de services sociaux tels que des bourses d'études, des colonies de vacances ou des facilités d'accès aux soins médicaux. Afin de ne pas heurter ces masses laborieuses qui perpétuent son identité, Independiente n'a jamais cédé aux surenchères financières. Le club gère sagement son patrimoine et son effectif, et pratique des prix d'entrée au stade très raisonnables. Et, lorsque certaines de ses vedettes ont été transférées en Europe, il a préféré investir dans ses infrastructures plutôt que d'acheter d'autres joueurs.

Allianza Lima, 5-1 face à Millionarios Bógota, 3-2 contre Santos) pour remporter sa première Copa Libertadores. Les années 70 sont encore plus fructueuses. Quatre victoires de suite entre 1972 et 1975, un exploit insensé.

C'est l'époque des Pastorizza, Bertoni et Bochini. Ricardo Enrique Bochini, qui alignera 637 matchs sous le célèbre maillot rouge d'Independiente et sera pendant quinze ans le meneur de jeu et le guide spirituel de l'équipe. En 1984, Independiente est champion d'Amérique du Sud pour la septième fois. Dans ses rangs, deux milieux de terrain qui rejoindront plus tard la France et le FC Nantes : Enzo Trossero et Jorge Burruchaga. Trois autres joueurs bien connus dans l'Hexagone ont porté le maillot d'Independiente : Omar Pastorizza (Monaco), Hector Yazalde (Marseille), Gabriel Calderon (Paris-SG, Caen).

Depuis le milieu des années 80, Independiente a du mal à renouer avec son passé. Le club a dû laisser le devant de la scène à River Plate, Boca Juniors ou Velez Sarsfield. Même le passage en 1996-1997 de Cesar-Luis Menotti, champion du monde avec l'Argentine en 1978, n'a pas suffi à relancer Independiente vers les sommets. Il est vrai que l'époque n'est plus aux poètes.

INTER DE MILAN (INTERNAZIONALE FOOTBALL CLUB)

CLUB ITALIEN

Fondé en 1908

Couleurs : maillot à bandes verticales noires et bleues, short noir, bas noirs à revers bleus.

Palmarès : *champion d'Italie 1910, 1920, 1930, 1938, 1940, 1953, 1954, 1963, 1965, 1966, 1971, 1980, 1989 ; Coupe d'Italie 1939, 1978, 1982 ; Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1964, 1965 ; Coupe C3 de l'UEFA 1991, 1994, 1998.*

Pourquoi le nier ? L'Internazionale Football Club de l'actuel président Moratti aura bel et bien connu son apogée à l'époque du « béton armé », c'est-à-dire du catenaccio (« cadenas »), mis au point par l'entraîneur de l'Inter Milan Helenio Herrera, disparu en 1997, et approuvé par le patron de l'époque, le père de Moratti. Pour « il Mago » (le mage), inventeur d'une tactique dont le succès fut tel qu'il faudra attendre le début des années 80 pour la voir régresser, la consécration intervient le 27 mai 1964, en finale de la Coupe d'Europe des clubs champions, face au Real de Di Stefano et Puskas. En quatre ans, Herrera n'a pas varié sur ses principes : c'est la défense qui détermine l'attaque, c'est elle seule qui constitue l'arme absolue de la victoire, tout en sachant compter sur des attaquants efficaces. Le 27 mai 1964, l'Inter Milan s'impose devant le Real 3-1, et la gloire annoncée du système Herrera va perdurer jusqu'en 1971. En 1965 et 1966, l'Inter est champion d'Italie, mais, surtout, la Squadra azzurra lui ressemble à se confondre même avec les joueurs « intéristes » qui portent le maillot bleu et noir. Les stars de l'Inter sont les stars de la sélection nationale : de Sandro Mazzola, le génial attaquant, à Fachetti, le gratte-ciel de la défense, en passant par Boninsegna et Burgnich, ce sont eux, les piliers de l'Inter, que nous retrouvons en finale de la Coupe du monde, face au Brésil, en 1970. L'année suivante, en 1971, l'Inter Milan remporte un nouveau « scudetto » (Championnat d'Italie). Mais le club lombard entre également dans un long tunnel européen : il lui faut attendre en effet vingt-cinq longues années avant de remporter une nouvelle Coupe d'Europe.

L'heure européenne. 1991 marque donc le retour de l'Inter sur la scène européenne sous la conduite de Trapattoni, entraîneur charismatique, qui a déjà fait ses preuves sous les couleurs de la Juventus Turin. À l'Inter, désormais, les étoiles sont allemandes et s'appellent Klinsmann, Brehme, et surtout Matthäus, sacré Ballon d'or un an plus tôt et vainqueur de la Coupe du monde avec la sélection allemande, dont il est le capitaine. Mais chacun sait que la victoire en championnat est tout aussi importante en Italie que la consécration sur le toit de l'Europe. Et, pour l'Inter, plus rien depuis 1971. La fin des années 90 apporte un vent de folie du côté du stade Giuseppe-Meazza de San Siro. C'est le plus gros transfert du siècle, imaginé et voulu par le président Moratti, dont on se demande bien où se termineront les folies : Ronaldo le Brésilien rejoint l'Inter au terme d'un long bras de fer avec le FC Barcelone. Les Français ne sont pas en reste, puisque Youri Djorkaeff a rejoint Milan en 1996 et que Benoît Cauet, à son tour, est transféré vers le club lombard. Avec Zamorano et l'international Pagliuca dans les buts, la formation milanaise entraînée par Simoni puis par l'Anglais Hogdson et ensuite par M. Lippi. Son parcours européen est performant, finaliste malheureux de la C3 contre Schalke en 1997 (battu par aux tirs au but), vainqueur en 1998, éliminé en quart de finale de la C1 par le futur vainqueur Manchester. Cela ne l'empêche pas de « pousser » le plus beau couac de ces vingt dernières années à l'occasion du match aller de Coupe de l'UEFA, contre Lyon (16e de finale) : à Milan, et devant un public assommé par l'événement, le Lyon du petit Giuly et de Caveglia s'impose 2 buts à 1. Mais au retour, à Gerland, c'est l'Inter qui l'emporte 3-1. Les grandes équipes, dit-on parfois, ne meurent jamais...

L'effectif de la saison 1999-2000

Gardien de but : Perruzi.
Défenseurs : Blanc, Camara, Collonese, Domoraud, Fresi, Galante, Georgatos, Pannucci, Rivas, Simic.
Milieu de terrain : Benoît Cauet, Dabo, Jugovic, Moriero, Paulo Sousa, Zanetti.
Attaquants : Ronaldo, Vieri, Zamorano, Recoba, Baggio.
Entraîneur : Lippi.

INTERNATIONAL BOARD

Fondé en 1883, l'International Board se réunit pour la première fois en 1886. La fonction du « Board » est de caractère purement éthique. C'est cet organisme qui est le garant des règles universelles du football. Toute modification dans la réglementation de ce sport ne peut être avalisée qu'après avis favorable de l'International Board.

Les huit membres du « Board » se réunissent une fois par an, habituellement au Royaume-Uni, pour débattre des modifications éventuelles à apporter aux règles et pour prendre des décisions officielles dans les autres domaines du football.

Quatre des membres du « Board » sont issus de la FIFA, et quatre des fédérations britanniques (Angleterre, Irlande du Nord, Écosse et pays de Galles) en signe de reconnaissance pour la création du jeu qui revient à ce pays. Pour être adoptée, une modification des règles doit recevoir lors des votes une majorité de six voix sur huit.

Depuis une vingtaine d'années, l'influence de la présidence et du secrétariat général de la FIFA est si grande que le « Board » ne fait qu'entériner les choix de Zurich (siège de la FIFA).

ITALIE

1 255 915 licenciés, 2 300 000 joueurs recensés ;

Palmarès : *3 victoires en Coupe du monde (1934, 1938, 1982) ; 1 victoire en Championnat d'Europe des nations (1968) ; 1 victoire aux jeux Olympiques (1936) ; 3 victoires en Championnat d'Europe Espoirs (1992, 1994, 1996) ; 7 victoires en Coupe intercontinentale (Inter Milan 1964, 1965 ; Milan AC 1969, 1989, 1990 ; Juventus 1985, 1996) ; 9 victoires en Coupe des clubs champions (Milan AC 1963, 1969, 1989, 1990, 1994 ; Inter Milan 1964, 1965 ; Juventus 1985, 1996) ; 6 victoires en Coupe des coupes (Florence 1961 ; Milan AC 1968, 1973 ; Juventus 1984 ; Sampdoria 1990 ; Parme 1993 ; Lazio Rome 1999) ; 10 victoires en Coupe de l'UEFA (AS Roma 1961 ; Juventus 1977, 1990, 1993 ; Naples 1989 ; Inter Milan 1991, 1994, 1998 ; Parme, 1995, 1999) ; Ballons d'or européens : Sivori (Italo-Argentin, 1961), Rivera (1969), Rossi (1982), R. Baggio (1993).*

Depuis une quinzaine d'années, les plus grands joueurs de tous les pays du monde rêvent de jouer en Italie, véritable Eldorado du ballon rond.

C'est le football le plus riche du monde. Ses clubs sont les plus puissants. Le public y est à la fois le plus passionné et le plus connaisseur. On y parle de religion du football. Au-delà de la banalité du cliché, il y a du vrai dans cette expression, tant le peuple italien, d'une manière générale très féru de sport, vit le football avec dévotion. Cinéastes, écrivains, sociologues, artistes ont souvent souligné le phénomène. Mais, même lorsqu'ils portent un regard critique sur cette frénésie outrancière, leurs sarcasmes s'accompagnent également de beaucoup de tendresse, car eux aussi ont aimé ce football que l'Italie regarde avec les yeux de l'enfance. Le dimanche, jour du football par excellence, toute la population mâle de l'Italie est au stade ou à l'écoute des résultats.

Les concours de pronostics génèrent des bénéfices extraordinaires. Les chaînes de télévision multiplient les émissions consacrées au championnat. Chaque jour, tous les journaux, et au premier rang les trois quotidiens sportifs, dissèquent les chances de chaque équipe, sont à l'écoute de la moindre réflexion de star, lancent les dernières nouvelles à coups de gros titres. L'Italie a toujours aimé le football.

Elle est en droit d'en revendiquer une part de paternité puisque, dans les cités de la Renaissance – à Florence, Sienne, Bologne... – on pratiquait, en pleine ville, le *gioco del calcio.*

À la différence des jeux français et anglais du Moyen Âge (la soule), ce jeu était pratiqué dans des espaces bien délimités, et selon des règles déjà précisément codifiées.

Clubs des patrons, clubs des ouvriers

En Italie, l'attachement à son club révèle souvent l'appartenance à sa classe sociale. Dans plusieurs grandes villes, deux clubs professionnels partagent la cité. Le cas le plus symbolique est celui de la grande ville industrielle piémontaise, Turin. La Juventus y est considérée comme le club des patrons de la grande firme automobile, FIAT. L'autre club, le Torino AC, est le club des... ouvriers de la FIAT, et le derby turinois entre les deux clubs a toujours un petit parfum de lutte des classes. Partout, les clubs des classes populaires portent le nom de la ville.

À Milan, le Milan AC est le vieil adversaire de l'Internazionale. À Rome, le public balance entre l'AS Roma et la Lazio. À Gênes, il y a le Genoa d'un côté, la Sampdoria de l'autre.

Le calcio

Contrairement à une idée reçue et à une traduction souvent complaisante, le « calcio » n'est pas du tout l'appellation du championnat italien.

Le mot « calcio » signifie tout simplement football, du nom du jeu pratiqué à Florence, à l'époque de la Renaissance. Ainsi, lorsqu'une mère italienne accompagne son jeune fils au stade du village, elle l'emmène au « calcio ».

Aujourd'hui encore, ce jeu est pratiqué une fois par an, en costumes d'époque, au centre de la superbe Florence.

C'est entre les deux guerres mondiales que le football s'est particulièrement développé en Italie. Il est évident que le régime fasciste de Mussolini n'a pas freiné cette expansion. Ainsi fit-il de l'organisation de la deuxième Coupe du monde, en 1934, une manifestation de prestige.

Celle-ci n'aurait pas été complète sans la victoire de l'équipe italienne, la célèbre Squadra azzurra. Dans une ambiance proche de l'hystérie, elle remporta le titre, qu'elle conserva quatre ans plus tard en France. Les prin-



Au milieu des années 1980, avec l'apparition des chaînes télévisées commerciales, le calcio est devenu un enjeu économique de première importance. Quelques patrons, Silvio Berlusconi en tête (à gauche), ont investi des sommes considérables dans le sport préféré des Transalpins.

cipaux joueurs s'appelaient Meazza, Ferrari, Combi, Monti, Orsi...

L'opulence transalpine. Mais la grande puissance du football italien vint, après la Seconde Guerre mondiale, de ses grands clubs, formidables entreprises où la tradition, la vénération des couleurs (le blanc et noir de la Juventus, le rouge et noir du Milan AC, le bleu et noir de l'Inter...) s'allièrent à la puissance économique et passionnelle de clubs pouvant compter sur des dizaines de milliers de supporters (associés au club) et sur la présence à leur tête de grands chefs d'industrie, comme Agnelli pour la Juventus ou, à une époque plus récente, Berlusconi pour Milan.

C'est en deux temps que le football italien accéda au rang de plus puissant du monde. Dans les années 60 d'abord, où plusieurs équipes italiennes s'assurèrent de prestigieux succès dans les Coupes d'Europe naissantes. Puis, après une période de relative éclipse liée à l'émergence des équipes anglo-saxonnes, vint un nouvel âge d'or, au début des années 80, qui succéda curieusement au scandale du « Totonero », une grave affaire de corruption et de paris clandestins qui mettait en cause plusieurs dizaines de joueurs de premier plan.

Depuis quinze ans, tout ce qui compte de grands joueurs de tous les continents a été attiré par l'opulence du football italien. Des centaines de joueurs de grand renom ont contribué à asseoir la valeur des clubs transalpins, déjà forts d'une kyrielle de magnifiques joueurs locaux. Citons quelques-uns parmi les plus grands, qui ont fréquenté cette tour de Babel : le Français Platini, les Brésiliens Zico, Socrates et Falcao, les Allemands Matthaüs et Klinsmann, les Néerlandais Gullit, Rijkaard et Van Basten, l'Argentin Maradona, et, depuis 1997, la jeune star brésilienne Ronaldo. L'ouverture du marché européen du travail a accru ce phénomène d'immigration. Malgré cette opulence, la saison 1999-2000 est une année de vaches maigres. Pas un club italien parmi les demi-finalisteseuropéens ! La crainte de voir l'équipe nationale sombrer n'a effleuré les tifosi que l'instant des qualifications à l'Euro 2000. En phase finale, la Squadra azzura a assuré trois matchs, trois victoires. Plus, elle s'est qualifiée pour la finale en battantle pays organisateur, les Pays-Bas, lors de l'épreuve des tirs au but. Et en finale, il s'en est fallu de 42 secondes pour que la Nazionale ne remporte le Championnat d'Europe des nations 2000. Elle s'est finalement inclinée 1 à 2 lors des prolongations. Aujourd'hui, les étrangers sont plus nombreux que les Italiens dans les grandes équipes. Mais celles-ci ont conservé leur pouvoir d'attraction pour le public, vrai patron du football italien. Pour les supporters, la seule passion qui vaille est celle du club. D. B.



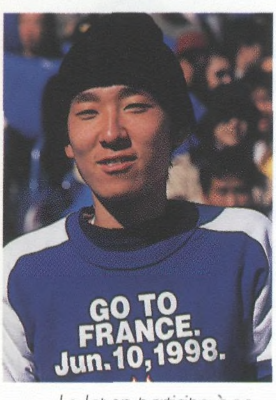
j-k

JAPON

820 939 licenciés, 27 112 clubs

Palmarès : *1 Coupe d'Asie (1992) ; 5 participations au tournoi final des jeux Olympiques : 1936, 1956, 1964, 1968 (3e place) et 1996 ; Joueur asiatique de l'année : Kaziu Miura (1993).*

Le football japonais a été inventé par un Britannique, un jour de septembre 1873. Un lundi, croit savoir la légende. Le créateur s'appelait Douglas, il était amiral, et passionné par ce jeu avec un ballon rond. Pourtant, il faudra attendre le 9 mai 1917 pour assister au premier match de l'équipe nationale du Japon. Elle affronte, ce jour-là, les Philippines. Mais la Football Association of Japan ne sera acceptée comme membre de la FIFA qu'en 1921. En 1945, le Japon en sera exclu pour l'attitude de son gouvernement pendant la Seconde Guerre mondiale. Le foot japonais retrouvera sa place dans la Fédération internationale en 1950. Face aux arts martiaux et au base-ball, sports nationaux, le football éprouve quelques difficultés à se faire reconnaître. Il n'empêche ! la sélection nationale commence à obtenir des résultats intéressants. Par exemple aux jeux Olympiques. Ainsi, à Tokyo en 1964, elle domine l'Argentine au premier tour et se classe 7e du tournoi ; en 1968, elle obtient la médaille de bronze à Mexico après avoir dominé (2-0) le Mexique ; et, en 1996, elle cause la sensation en battant (1-0) le Brésil qui terminera à la 3e place du tournoi. Mieux : en 1992, le Japon remporte la Coupe d'Asie et, l'année suivante, c'est un joueur de l'empire du Soleil levant, Kaziu Miura, qui est sacré meilleur joueur d'Asie. Pourtant, bien plus que pour les résultats de son équipe nationale, le Japon est reconnu dans le monde du football pour trois raisons : depuis 1980, Tokyo accueille chaque année la Coupe intercontinentale, qui oppose les clubs vainqueurs de la Coupe d'Europe et de celle d'Amérique du Sud ; depuis 1993, le Japon, avec ses millions de dollars et ses entreprises puissantes, attire bon nombre de superstars dans son championnat (l'Anglais Lineker, l'Allemand Littbarski et le Brésilien Zico furent les premiers à répondre à l'appel) ; enfin, la FIFA a confié la coorganisation de la Coupe du monde 2002 à la Corée du Sud et au Japon.



Le Japon participe à sa première phase finale de Coupe du monde en 1998.

JORGE Artur

Portugal, né à Porto, 1946

ENTRAÎNEUR (ancien attaquant)

Palmarès : *en tant que joueur : 16 sélections en équipe nationale ; champion du Portugal (1971, 1972, 1973, 1975, Benfica) ; Coupe du Portugal (1970, 1972, Benfica). En tant qu'entraîneur : champion du Portugal (1985, 1986, 1990, Porto) ; Coupe du Portugal (1991, Porto) ; champion de France (1994, PSG) ; Coupe de France (1993, PSG) ; Coupe des champions (1987, Porto).*

Diplômé de l'école des entraîneurs de Leipzig, Artur Jorge possède un doctorat d'allemand et parle couramment six langues (anglais, allemand, espagnol, italien, français et portugais). Réputé intransigeant, Jorge est un intellectuel féru d'art et de littérature. Mais c'est également un entraîneur à succès. Après une carrière de joueur bien remplie au Portugal, il est, dès l'âge de 33 ans, nommé entraîneur adjoint de la sélection portugaise. Mais c'est en prenant en main les destinées du FC Porto qu'il va

se faire connaître de l'Europe entière. Avec lui, le club assoit sa domination sur le championnat portugais, mais surtout remporte la Coupe des champions face au Bayern Munich en 1987. Le Matra Racing, qui essaie de construire une grande équipe sous la férule de Jean-Luc Lagardère, fait alors appel à lui, mais les méthodes autoritaires de Jorge et son exigence de perfectionnisme ne passent pas au niveau des joueurs dans un club sans âme. C'est l'échec et, moins de deux années plus tard, Jorge retourne à Porto. Il rêve toutefois de revenir en France et prouver que son mauvais bilan peut être effacé. Le PSG fait appel à lui en 1991 et sous sa conduite devient champion de France en 1994, après avoir enlevé la Coupe un an plus tôt. Mais Jorge est critiqué pour son style de jeu peu spectaculaire et il ne fait pas l'unanimité auprès des dirigeants ni des joueurs. Il part auréolé d'un succès au goût amer. Depuis, sa carrière est chaotique. À Benfica, il est limogé, en conflit avec ses joueurs. Il prend la responsabilité de la sélection suisse pour l'Euro 96, mais n'obtient aucun résultat probant. C'est le divorce. En 1997, il est sélectionneur de l'équipe du Portugal qui connaît des fortunes diverses. Il la quitte pour retourner dans un club, à Teneriffe.

JUGE DE TOUCHE

Désormais, les juges de touche, qui sont deux par match, ont été rebaptisés « arbitres assistants ». Ce qui, par définition, étend leur champ de responsabilité. La fonction du juge de touche est diversifiée. Il se doit de signaler les hors-jeu en levant son drapeau, mais également les touches et corners. En indiquant, pour les touches, en faveur de quelle équipe doit être effectuée la remise en jeu. Il peut également signaler à l'arbitre central des fautes ayant échappé à sa vision. Exemples : un coup donné en dehors d'une action de jeu, un tirage de maillot en pleine action ou toute autre conduite antisportive. En leur donnant le titre d'« arbitre assistant », les instances du football ont voulu montrer que les ex-juges de touche peuvent, et surtout doivent, s'impliquer dans la gestion d'un match. Autres points relevant de leurs compétences : vérifier les crampons des joueurs entrant sur la pelouse, signaler à l'arbitre central un changement ou la volonté d'un joueur blessé de rentrer sur le terrain...

JUVENTUS TURIN

Fondé en 1897

CLUB ITALIEN

Couleurs : maillot à rayures verticales blanches et noires, short blanc, bas blancs à bords noirs.

Palmarès : *champion d'Italie 1905, 1926, 1931, 1932, 1933, 1934, 1935, 1950, 1952, 1958, 1960, 1961, 1967, 1972, 1973, 1975, 1977, 1978, 1981, 1982, 1984, 1986, 1995,1997, 1998 ; Coupe d'Italie 1938, 1942, 1959, 1960, 1965, 1979, 1983, 1990 et 1995 ; Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1985, 1996 ; Coupe C2 des vainqueurs de coupe 1984 ; Coupe C3 de l'UEFA 1977, 1990, 1993 ; Coupe intercontinentale 1985, 1996 ; Super-Coupe d'Europe 1984, 1997.*

Son palmarès, ses joueurs, et bien évidemment son président d'honneur Giovanni Agnelli, président de la Fiat, en font assurément l'un des deux ou trois clubs les plus prestigieux de la planète foot, tant sur le plan européen que mondial. Voici un club né au tout début du siècle et dont les victoires impressionnent : 25 « scudetti », 2 Coupes d'Europe des clubs champions, 3 Coupes de l'UEFA, 2 Coupe intercontinentales, 2 Super-Coupes d'Europe. La Juventus Turin fut d'autre part le premier club à avoir remporté tout à la fois la Coupe des champions, la Coupe des coupes et la Coupe de l'UEFA. En définitive, la « Juve » se distingue fondamentalement des autres grands clubs européens par une formidable culture de la victoire. De cette Juve brillante et romantique, conduite par Trapattoni en 1986, quand Platini était le roi de l'équipe, à cette Juve solide et calculatrice de Lippi, mais dont le jeu est toujours éclairé par un « Francese », Didier Deschamps puis Zinedine Zidane, le credo est le même : gagner, toujours gagner, pour durer. On comprend mieux pourquoi cette Juventus Turin est éternelle...

L'effectif 1999-2000

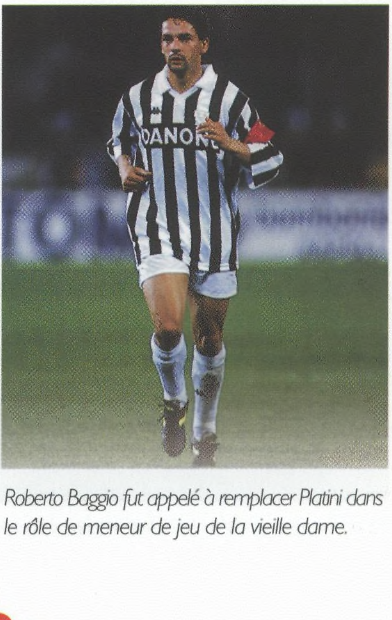
Gardiens
Edwin Van der Sar,
Michelangelo Rampulla.

Défenseurs
Alessandro Birindelli,
Ciro Ferrara,
Mark Iuliano,
Zoran Mirkovic
Paolo Montero,
Gianluca Pessoto,
Igo Tudor,
Jonathan Bachini.

Milieu de terrain
Antonio Conte,
Edgard Davids,
Ronnie O'Brien,
Sunday Oliseh,
Alessio Tachinardi,
Giovanni Zambrotta
Zinedine Zidane.

Attaquants
Alessandro Del Piero,
Juan Eduardo Esnaider
Daniel Fonseca,
Filippo Inzaghi,
Dario Kovacevic

Entraîneur
Carlo Ancelotti.



Roberto Baggio fut appelé à remplacer Platini dans le rôle de meneur de jeu de la vieille dame.

KEEGAN Kevin

Angleterre, né à Doncaster, 1951

ATTAQUANT

Palmarès : *63 sélections en équipe nationale ; champion d'Angleterre 1973, 1976, 1977 ; Coupe d'Angleterre 1974 (Liverpool) ; champion d'Allemagne 1979 (Hambourg) ; Coupe d'Europe C1 des champions 1977 ; Coupe C3 de l'UEFA 1973, 1976 (Liverpool) ; Ballon d'or 1978, 1979.*

Qui ne se souvient du but de Keegan marqué dès la première minute de jeu à Ivan Curkovic en Coupe des champions ? C'était en mars 1977. Ce jour-là, les Verts avaient été sortis par Liverpool, une équipe d'où émergeait avant tout la personnalité de Kevin Keegan, attaquant, mais également meneur de jeu de cette superbe machine.

Après avoir tout gagné avec les « Reds », Keegan s'en va tenter sa chance en Allemagne. Il rejoint Hambourg et, dans la foulée, décroche deux fois de suite le Ballon d'or *France-Football*.

Après trois années d'exil couronnées de succès, Keegan revient en Angleterre et signe à Southampton. Un retour salué unanimement par les médias anglais qui ont toujours considéré Kevin comme l'un de leurs chouchous. Puis ce sera Newcastle, qu'il aidera a remonter en D1. En 1984, il met fin à sa carrière et part vivre de ses rentes en Espagne. Il se perfectionne en golf. Au 1992, il décide de démarrer une carrière d'entraîneur et retrouve Newcastle. Une fois de plus avec Keegan, les « Magpies » retrouvent la D1. Au début de l'année 1997, Keegan démissionne de Newcastle, estimant ne pas pouvoir atteindre les objectifs espérés en championnat. Après deux ans à être consultant, il est appelé en 1999, à exercer un intérim de trois mois pour qualifier la sélection nationale à l'Euro 2000. Ayant réussi son pari, il poursuit l'expérience, mais son équipe ne peut se qualifier pour les quarts de finale, éliminée par la Roumanie.



Kevin Keegan, l'idole des fans anglais des années 70.

KEITA Salif

Mali, né à Bamako, 1946

ATTAQUANT

Palmarès : *champion d'Afrique des nations 1967 (finaliste) ; Coupe d'Afrique des clubs champions 1966 (finaliste avec Real de Bamako) ; champion de France 1968, 1969 et 1970 (Saint-Étienne) ; Coupe de France 1970 (Saint-Étienne) ; Ballon d'or africain 1970, Soulier d'argent européen 1971.*

L'histoire a fait le tour du monde du football : le 14 septembre 1967, Salif Keita atterrit à Orly, en provenance de son Mali natal où, à tout juste 21 ans, il est une star. À l'aéroport, personne ne l'attend : il est arrivé avec deux jours d'avance ! Alors, il demande à un taxi de l'emmener à Saint-Étienne. Lorsqu'il arrive au siège du club, les dirigeants hésitent à payer la note... Très vite, ils confieront qu'en refusant d'honorer le prix de la course de Keita ils seraient passés à côté d'un exceptionnel footballeur. Pourtant, le court passé du joueur était déjà suffisamment éloquent : en novembre 1963, à moins de 17 ans, il avait débuté en équipe nationale du Mali lors des jeux du Ganefo (jeux des nouvelles forces montantes) à Djakarta devant 100 000 spectateurs. À Saint-Étienne, très vite, malgré l'hiver et les terrains enneigés, il enchaîne les exploits techniques. Surnommé « Domingo », liane souple et insaisissable (1,76 m, 66 kg), il engrange les buts : 113 en quatre saisons (1968 à 1972) et 42 pour la seule saison 1970-1971 ! Prestidigitateur avec le ballon, calme, intelligent et toujours correct, il fut accusé parfois d'individualisme, car il négligeait souvent les appuis collectifs. Il n'a jamais, non plus, caché son seul regret : avec les Verts de Saint-Étienne, il n'a jamais connu la victoire finale en Coupe d'Europe (échecs contre les Écossais du Celtic Glasgow, les Polonais du Legia Varsovie ou encore les Italiens de Cagliari). Et puis, en 1972, c'est l'Olympique de Marseille et son président Marcel Leclerc qui « kidnappent » Salif Keita à l'AS Saint-Étienne. Il restera peu de temps à l'OM, ne pouvant résister à l'ap-

pel d'Alfredo Di Stefano, entraîneur du FC Valence. Il filera ensuite au Sporting Lisbonne puis finira sa carrière aux États-Unis. De retour au pays natal, Salif Keita sera un temps ministre avant de se consacrer à la gestion de ses affaires.

KLINSMANN Jürgen

Allemagne, né à Göppingen, 1964

ATTAQUANT

Palmarès : *Coupe du monde 1990, 1994 (1/4 de finaliste) ; championnat d'Europe des nations 1996, 1988 (1/2 finaliste), 1992 (finaliste) ; 97 sélections (statistiques au 30 juin 1997) ; champion d'Allemagne 1997 (Bayern) ; Coupe C3 de l'UEFA 1991 (Inter de Milan), 1996 (Bayern).*

Bien avant l'arrêt Bosman, Jürgen Klinsmann a été un footballeur européen, un enfant du continent. Polyglotte, avide de découvertes sportives et culturelles, humaniste et écologiste affirmé, il quitte son club de Stuttgart à l'âge de 24 ans pour l'Inter de Milan. « Il faut partir quand on est jeune, pas quand les jambes ne vous portent plus et que les blessures s'accumulent. » Deux saisons en Italie, deux autres à Monaco, une à Tottenham, deux au Bayern avant un retour dans le calcio, à la Sampdoria de Gênes, Klinsmann a fait le tour des grands pays de l'Europe du football, à l'exception de l'Espagne.

Paradoxalement, c'est son passage au Bayern de 1995 à 1997 qui lui laisse le plus mauvais souvenir, alors que c'est en Bavière qu'il a le plus enrichi son palmarès. En 1996, le club bavarois s'adjuge la Coupe de l'UEFA et Klinsmann devient le meilleur buteur européen de tous les temps sur une seule saison (15 buts). Un an plus tard, il est enfin champion d'Allemagne. Mais un violent conflit avec Lothar Matthäus et la vie tumultueuse du Bayern le dissuadent de poursuivre l'expérience. « Il y a deux ans, j'ai signé au Bayern pour voir si je pourrais vivre en Allemagne après la fin de ma carrière. La réponse est non. »

Durant plusieurs années, Klinsmann a formé avec Rudi Völler le tandem d'attaque de l'équipe nationale, l'un des meilleurs du monde. Il a aussi prouvé qu'il était un joueur de tournoi, répondant toujours présent dans les grandes compétitions. En 1988, il est la révélation du Championnat d'Europe des nations ; en 1990, il est champion du monde ; en 1992, il commence l'Euro suédois comme remplaçant et le termine comme titulaire ; en 1994, il inscrit cinq buts à la World Cup et s'avère le meilleur élément d'une décevante équipe allemande ; en 1996, malgré une blessure au mollet qui le prive d'une partie du Championnat d'Europe, il est sur la pelouse de Wembley pour la finale, alors que quelques jours plus tôt les médecins ne lui accordaient aucune chance. Et c'est lui, capitaine courage, qui monte à la tribune d'honneur pour recevoir le trophée.



Klinsmann a connu les championnats anglais, français et italien sans oublier la Bundesliga.

KOCSIS Sandor

Hongrie, né à Budapest, 1929-1979

ATTAQUANT

Palmarès : *Coupe du monde 1954 (finaliste, meilleur buteur avec 11 buts) ; champion olympique 1952 ; 68 sélections en équipe nationale ; champion de Hongrie 1949, 1950, 1952, 1954 (Honved) ; champion d'Espagne 1959, 1963 (Barcelone) ; Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1961 (finaliste, Barcelone).*

Dès ses débuts à Ferencvaros, il se distingue par ses talents de buteur et surtout par son jeu de tête d'une rare efficacité, qu'une double détente de montée verticale et de frappe du front due à la puissance de son cou enrichit considérablement. Ainsi est-il surnommé « Tête d'or » à partir du jour où il entre dans la prestigieuse équipe de Honved, qui est rapidement la sœur jumelle de la magnifique équipe de Hongrie dont Kocsis va devenir l'inter droit et le buteur n° 1 de 1950 à 1956.

Avec la sélection magyare il est donc champion olympique 1952, finaliste malheureux de la Coupe du monde 1954 (dont il est avec 11 buts le roi des canonniers), l'un des artisans de l'historique victoire sur l'Angleterre en 1953 (6-3). Auteur de 75 buts en 68 sélections, trois fois meilleur buteur du championnat de Hongrie (1954 : 30 buts ; 1952 : 36 buts ; 1954 : 33 buts). Le soulèvement d'octobre 1956 à Budapest l'oblige à quitter la Hongrie et à se réfugier en Espagne. Il y entame une seconde

carrière brillante au FC Barcelone, avec lequel il devient champion d'Espagne 1959, vainqueur de la Coupe d'Espagne 1959, 1963, finaliste de la Coupe d'Europe des clubs champions 1961. Il prend sa retraite en 1965. Atteint d'un cancer, il se suicide le 22 juillet 1979.

KOEMAN Ronald

Pays-Bas, né à Groningue, 1963

DÉFENSEUR

Palmarès : *Coupe du monde 1990 (1/8e de finaliste) ; 1994 (1/4 de finaliste), championnat d'Europe des nations 1988, 1992 (1/2 finaliste); 78 sélections en équipe nationale ; champion des Pays-Bas 1985 (Ajax), 1987, 1988, 1989 (PSV Eindhoven) ; Coupe des Pays-Bas 1986 (Ajax), 1988, 1989 (PSV Eindhoven) ; champion d'Espagne 1991, 1992, 1993, 1994 (Barcelone) ; Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1988 (PSV Eindhoven), 1992 (Barcelone) ; Super-Coupe d'Europe 1992 (Barcelone).*

Chez les Koeman, le football est une affaire de famille. Le père, Martin, a été professionnel dans les années 60 et a même connu, une fois, les honneurs de la sélection, en 1966 contre l'Autriche. Il a accompli une honnête carrière, mais ses deux fils, Ronald et Erwin, vont faire beaucoup mieux. Surtout Ronald, le cadet et le plus doué. À 20 ans, il fait déjà l'objet d'un transfert record, de Groningue à l'Ajax Amsterdam. On voit en lui un phénomène, un défenseur de grand avenir. On a raison.

Grâce au soutien financier de Philips, le PSV Eindhoven arrache Koeman à l'Ajax, tandis que son frère Erwin poursuit sa carrière en Belgique, à Malines. Ronald fait un malheur. Tout en jouant défenseur, il inscrit 16 buts lors de la saison 1986-1987. Un score qu'il améliore la saison suivante : 21 buts, ce qui en fait le troisième buteur du Championnat. Sa réputation franchit les frontières et sa frappe de balle dévastatrice inquiète désormais tous ses adversaires, qui n'ont pas intérêt à provoquer des coups francs à moins de trente mètres de leurs buts.

1988 est la grande année des Koeman. Ronald réalise un fabuleux triplé avec le PSV Eindhoven : Championnat, Coupe et Coupe d'Europe des clubs champions. Dans le même temps, Erwin remporte la Coupe des coupes avec Malines contre... l'Ajax Amsterdam. Il y avait eu Bobby et Jacky Charlton, vainqueurs de la Coupe du monde avec l'Angleterre en 1966 ; il y avait eu les jumeaux Van de Kerkhoff, Willy et René, vainqueurs de la Coupe de l'UEFA avec le PSV Eindhoven en 1978. Mais jamais deux frères n'avaient encore remporté deux Coupes d'Europe au sein de deux clubs différents, la même année.

Restait à parachever ce magistral doublé par une œuvre commune. En juin 1988, Ronald et Erwin Koeman, titulaires dans la sélection néerlandaise, sont sacrés champions d'Europe à Munich. Dans la maison familiale de Groningue, le champagne coule à flots.

KOP

Si tous les stades du monde ont aujourd'hui leur kop, autrement dit une tribune qui rassemble les supporters les plus fervents, l'original, la valeur-étalon, le kop des kops est à Liverpool, et nulle part ailleurs. Né en 1906, il est vrai qu'il a l'ancienneté pour lui. Son véritable nom, le « Spion Kop », est celui d'une colline en Afrique du Sud, où un bataillon de la reine, comprenant de nombreux combattants de Liverpool, se fit massacrer durant la guerre des Boers. Au début, il ne pouvait accueillir que 3 000 personnes.

En 1928, il a été agrandi et couvert, et n'a pratiquement subi aucun changement durant soixante ans.

La légende du Liverpool FC et de son stade d'Anfield Road doit évidemment beaucoup aux Keegan, Dalglish, Souness, qui en firent la meilleure équipe d'Europe dans les années 70-80. Mais elle a aussi traversé les frontières grâce à la réputation de ses supporters, considérés comme les plus fidèles et les plus chauds du continent. À une époque, le kop contenait jusqu'à 25 000 fans, tous debouts, tous animés d'une foi sans limite pour leur équipe. Et, lorsque le célèbre *You'll never walk alone* résonnait sous le toit métallique d'Anfield, c'est le douzième homme des Reds qui se mettait en action.

Les plus anciens des supporters se souviennent encore avec émotion de ce jour où l'on a dispersé sur la pelouse, devant le kop, les cendres de Bill Shankly, le manager qui a fait le grand Liverpool dans les années 60-70.

La réputation des supporters de Liverpool a cependant été gravement entachée par le drame du Heysel, en 1985, lors de la finale de la Coupe d'Europe des champions. Violence, alcool et esprit grégaire, tels étaient désormais leurs attributs. Depuis, cette catégorie de fous furieux a définitivement disparu des stades anglais. Le 15 avril 1989, il y avait aussi de très nombreux abonnés du kop parmi les 96 fans de Liverpool qui ont trouvé la mort à Hillsborough, le stade de Sheffield, écrasés par une foule trop nombreuse. Le lendemain, la pelouse d'Anfield était recouverte de fleurs, de messages et de maillots aux couleurs du club.

Le 3 mai 1994, la plus célèbre tribune de football du monde vivait son dernier match, une rencontre de Championnat contre Norwich.

Deux jours plus tard, les pelleteuses détruisaient le sanctuaire. Désormais, il n'y a plus que des places assises dans les stades anglais.

Mesures de sécurité obligent, le kop s'est transformé en tribune moderne, pourvue de sièges rouges au milieu desquels se détachent trois lettres géantes : LFC, Liverpool Football Club. Anfield a perdu un pan de son histoire mais a su garder son âme.

Même lorsque les *Scousers* (titis de Liverpool) sont assis, la passion demeure intacte et l'ambiance extraordinaire.

KOPA Raymond

France, né à Nœux-les-Mines, 1931

ATTAQUANT

Palmarès : *3e de la Coupe du monde 1958 ; 45 sélections en équipe de France ; champion de France 1953, 1955 ; Coupe de France 1953 (Reims) ; champion d'Espagne 1957, 1958 (Real Madrid) ; finale de Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1956 (Reims), 1957, 1958, 1959 (Real Madrid) ; Ballon d'or 1958.*

Ses parents polonais étant venus s'installer en France, en plein bassin houiller, Raymond Kopaszewski naît et grandit dans un coron de Nœux-les-Mines, à l'ombre des terrils. Comme son père mineur, il descend au fond dès l'âge de 14 ans. Le petit galibot pousse les lourds wagonnets, et y laisse d'ailleurs un doigt, écrasé par un gros bloc de charbon. Mais le jeune Raymond est déjà d'une habileté diabolique balle au pied, ce qui lui vaut de briller très tôt dans les équipes de jeunes de l'US Nœux-les-Mines et même de rater d'un penalty la première place du concours du jeune footballeur 1949. Il est quand même enrôlé par le club professionnel du SCO Angers, où il est pris en main par l'entraîneur Camille Cottin et où il connaît la sœur de son coéquipier Bourrigault, qu'il épouse bientôt. C'est cependant au Stade de Reims qu'il va entamer une carrière prodigieuse (1951), jusqu'à devenir le meilleur footballeur français pendant dix ans. À Reims, il a la chance d'être pris en affection par Albert Batteux, qui devient son mentor et son père spirituel. Batteux sait en effet protéger et encourager le remarquable dribbleur et passeur que devient vite Kopa, dans un rôle d'avant-centre en retrait original à l'époque. Son style déroutant de dribbleur sautillant et insaisissable n'a pas son pareil pour ouvrir le chemin d'une passe décisive au profit de ses partenaires buteurs.

Ainsi est-il l'archer d'une attaque rémoise dont les flèches s'appellent successivement Glovacki, Bliard, Fontaine et Piantoni, au sein d'une équipe partageant un jeu court, précis, vif, rapide et très offensif. Ce Reims-là, qui est un peu le reflet de la grande équipe hongroise, domine tous ses rivaux et gagne le Championnat de France en 1953 et 1955, allant ainsi jusqu'à la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions, jouée et perdue (3-4) contre le Real Madrid de Di Stefano. Ce soir-là, Kopa gagne son billet pour Madrid, où le Real l'emmènera pour lui permettre de remporter, comme ailier droit, les trois Coupes d'Europe suivantes 1957, 1958, 1959 (contre son Stade de Reims d'ailleurs).



Raymond Kopa – sous les couleurs du stade de Reims – dans son style caractéristique met dans le vent un adversaire.

Les heures glorieuses et les autres

1958 reste sa grande année sur tous les fronts : il est un des principaux artisans de la troisième place de la France à la Coupe du monde en Suède ; il est champion d'Espagne et reçoit sa deuxième coupe d'Europe ; enfin, il est désigné Ballon d'or de l'année. De quoi faire de vous une figure de l'histoire du foot ! Revenu en France, Kopa rend le titre de champion 1960 et 1962 au club champenois, ne parvenant cependant pas à gagner cette Coupe de France qui, avec la Coupe d'Espagne, manque à son palmarès. Cette même année 1962, il dispute contre la Hongrie son 45e et dernier match avec l'équipe de France, où il a débuté en 1952 contre l'Allemagne. Au cours de sa carrière tricolore, il n'a marqué que 18 buts, mais que de buts il a fait marquer ! À partir de 1962, Raymond Kopa traverse des moments difficiles. Il vit des heures dramatiques, perdant un petit garçon, terrassé par une leucémie.

D'autre part, il est en désaccord avec les responsables de l'équipe de France. Il secoue durement le milieu du football professionnel. Il lance la bataille du contrat à temps. Jusqu'alors, le footballeur professionnel était lié à vie à son club. Kopa dénonce cette injustice, affirmant dans un journal que les joueurs sont « de véritables esclaves ». La révolution est en marche : le contrat à durée déterminée va entrouvrir les portes de la liberté aux footballeurs. Kopa sera d'autre part l'un des premiers à offrir son nom et son prestige pour la publicité d'une marque de jus de fruits, ce qui aura sans doute provoqué son retour de Madrid à Reims. Ayant stoppé toute activité, il s'est retiré à Angers. Raymond Kopa reste avec Michel Platini le joueur le plus célèbre et le plus titré de l'histoire du football français. P. R.



LIBÉRO

Il fut d'abord un simple balayeur avant de devenir un aristocrate. Balayeur ou « arrière-balai » comme on l'appelait vers 1932 dans l'organisation tactique du verrou helvétique. Cet arrière volant, placé derrière ses partenaires pour les couvrir, fut ensuite un bétonneur dans le système défensif du béton (Stade français-CA Paris, 1947). C'est en Italie que naît le libéro (*libere* signifie libre en italien) dans le catenaccio. C'est un défenseur libre et exempté de tout marquage d'un adversaire, contrairement à ses partenaires. Il évolue devant son gardien afin de récupérer dans son camp et derrière ses coéquipiers le ballon perdu par l'adversaire, afin d'attaquer, le cas échéant, un adversaire qui aurait échappé au marquage des autres défenseurs, en un mot afin d'écarter le danger.

Il est donc à l'origine un joueur à vocation et à fonction essentiellement défensives (comme Picchi à l'Inter de Milan en 1965). Mais, rapidement, il a tendance à se comporter en chef de défense et même en technicien élégant, en libéro de charme (comme Cesare Maldini au Milan AC en 1963). Ainsi se profile à l'horizon le libéro impérial à l'instar du Franz Beckenbauer des années 1974-1976, personnalité dominante du jeu, joueur très complet, sachant défendre mais aussi relancer le ballon, et même, sachant se transformer en attaquant, voire en buteur.

Le libéro moderne est né : il représente maintenant un élément primordial du jeu, susceptible même de se dédoubler dans une organisation défensive à la brésilienne, comme celle de 1958.

LITTÉRATURE ET FOOTBALL

Il a toujours été difficile de cerner une relation authentique et durable entre le monde des lettres, et celui du ballon rond : la passion de tel ou tel écrivain pour le football peut en effet cacher une certaine propension au snobisme. Le mieux est donc de « faire confiance » en retenant quelques mouvements naturels de certains artistes en direction d'un sport si souvent décrié par les intellectuels. Dans ce domaine, le leader des footeux pourrait être le prix Nobel de littérature Albert Camus, lequel ne se contenta pas d'écrire sur le sujet, mais fut aussi un honnête gardien de but du Racing Universitaire d'Alger. On retrouve dans les carnets de Camus la fascination pour le stade, ses couleurs, son environnement, et ce qu'il produit sur l'imaginaire d'un enfant. Camus encore : « J'appris tout de suite qu'un ballon ne vous arrivait jamais du côté où l'on croyait ; ça m'a servi dans l'existence... » L'auteur de *l'Étranger* – outre que sa passion pour le sport, et en particulier pour le football, témoigne d'une volonté de vivre avec les autres – trouve son équilibre au grand air : « Ce que je sais de plus sûr sur les hommes, écrira-t-il, c'est au sport que je le dois... »

Football et littérature : souvenons-nous que les dernières lettres du peintre Nicolas de Staël sont parmi les plus émouvantes : à la veille de son suicide à Antibes, de Staël y parle de football justement, désespéré de ne pouvoir faire tenir sur la toile tous les rythmes, toutes les variations de couleur aperçues au cours de France-Suède 1956 au Parc des Princes. En 1954, Henry de Montherlant, dans un ouvrage intitulé *les Olympiques*, évoque lui aussi ses parties de football, et sa joie de se retrouver entre camarades. Chose curieuse, Montherlant, comme Camus, fut un bon gardien de but, titulaire même dans les cages du Stade Français. À croire que le poste de gardien de but et les risques inhérents à sa fonction fascinent l'artiste : plus près de nous en effet, Peter Handke, l'un des plus grands écrivains du siècle, en langue allemande,

publia en 1970 un roman qui en dit long sur le rôle joué par le dernier rempart d'une équipe de football : *l'Angoisse du gardien de but au moment du penalty.* (« Un penalty fut accordé. Tous les spectateurs se précipitèrent derrière les buts... Le gardien de but cherche dans quel coin l'autre va shooter, dit Bloch. Si le gardien de but connaît l'avant centre, il sait quel coin il choisit en général. Mais l'avant centre, lui, peut très bien prévoir le raisonnement du gardien de but... »). Et ainsi de suite. Avec talent, et non sans nous rappeler l'univers absurde, tout à la fois comique et douloureux de Kafka ou Beckett, l'écrivain autrichien, qui connaît parfaitement son sujet, nous offre une sorte de réflexion existentielle sur la situation du *goal keeper.*

L'Ange bleu et la dame qui écrit

Au mois de décembre 1987, dans les locaux du journal *Libération*, deux artistes tout à fait exceptionnels se côtoient, s'opposent, se font du charme : Marguerite Duras face à Michel Platini. Le débat fera date ! L'auteur du *Marin de Gibraltar* discute avec son « Ange bleu », retraité depuis quelques mois. Michel Platini vient alors de publier ses mémoires de footballeur, *Ma vie comme un match de foot*. Sa vie de star a été brève : « Je suis mort à 32 ans » dit-il à la romancière, le 17 mai 1987. L'échange est parfois mince, parfois émouvant.
Platini : « On est un peu le seul truc français dont on parle, en dehors peut-être des parfums, et encore... »
« Et la Littérature », corrige la dame au col roulé.
« Et la Littérature. Oui, mais si vous allez chez les enfants pauvres d'Indonésie ou de Malaisie, on ne parlera pas de la Littérature. Malheureusement pour eux. »
« Moi, je suis traduite dans trente pays. Trente pays, ça fait plus que l'Europe et l'Amérique.»
« Oui, mais si vous allez dans les Favelas de Rio, je ne pense pas que la Littérature soit très importante. Par contre, le football, ça c'est très important. »

Au fil du temps, les romanciers hésitent moins à dévoiler leur intérêt pour le ballon rond. De Pennac, à Picouly, de Rouaut à Didier Decoin, de Nucéra à Delbourg, des personnages qui aiment, jouent, parlent football ont désormais l'honneur de figurer en bonne place sur les tables des libraires. Nous sommes loin d'une rencontre Duras - Platini, laquelle, en 1987, faisait vraiment figure de choc métaphorique. Le footballeur sait lire – à l'image d'un Kastendeuch, à Metz, dévorant Kundera et les modernes allemands – ou bien les écrivains sont-ils moins distants. Un peu des deux sans doute... P.-L. B.

LIVERPOOL

CLUB ANGLAIS

Palmarès : *champion d'Angleterre 1901, 1906, 1922, 1923, 1947, 1964, 1966, 1973, 1976, 1977, 1979, 1980, 1982, 1983, 1984, 1986, 1988, 1990; Coupe d'Angleterre 1965, 1974, 1986, 1989, 1992; Coupe de la League 1981, 1982, 1983, 1984, 1995; Coupe d'Europe C1 des champions 1977, 1978, 1981, 1984; Coupe C3 de l'UEFA 1973, 1976; Super-Coupe d'Europe 1977.*

C'est simple. Liverpool FC est l'équipe anglaise la plus titrée de l'histoire. Avec dix-huit titres de champions, dont treize depuis 1964, les « Reds » ont définitivement rejoint la légende. Certes, depuis le début des années 90, Liverpool a bien du mal à retrouver son lustre d'antan, mais en s'attachant à la formation de jeunes talents le club des bords de la Mersey s'est relancé. L'apport de l'entaineur Français Gérard Houiller est également à noter. Avec Fowler et Owen, une nouvelle génération a émergé et assume l'héritage des Keegan, Dalglish, Rush, Souness, Groobelaar and Co.
Liverpool FC, qui doit en ville partager sa gloire avec les « Blues » d'Everton, le quartier voisin d'Anfield, c'est avant tout une histoire de famille. Systématiquement, les entraîneurs des « Reds » sont recrutés parmi les anciennes gloires du club. Et si l'on ne veut retenir que l'ère moderne, celle du grand Liverpool, il suffit de remonter à 1959 et la nomination de Bill Shankly à la tête de l'équipe pour célébrer les grands entraîneurs issus de la famille. Paisley, Fagan, Dalglish, Souness, Moran, Evans en ont été les dignes héritiers.
De cette période de domination sur l'Angleterre, mais également sur l'Europe, comment hélas ne pas évoquer le drame du Heysel, en 1985, qui marque le début de la fin de l'hégémonie continentale des « Reds ». Au plus fort de la montée du hoo-

«This is Anfield«

Lorsque l'on franchit les portes d'Anfield, le stade du Liverpool FC, on ne peut que s'arrêter devant cette stèle fleurie chaque jour que Dieu fait. Dessus sont gravés les noms des 96 victimes du drame de Hillsborough, mortes étouffées ou piétinées.
On ne peut non plus éviter de lever la tête en passant sous la grille en fer forgé du stade et lire ce qui est devenu la devise des «Reds» : You'll never walk alone (tu ne marcheras jamais seul). Il faut avoir connu le Spion Kop, cette tribune dressée derrière l'un des buts d'Anfield et avoir entendu ces 24 000 supporters qui s'entassaient là et qui depuis un après-midi de finale de FA Cup 1965 reprenaient en chœur inlassablement chaque samedi cette chanson de Gerry and the Pacemakers, «You'll never walk alone».
De tout temps, pour les adversaires des «Reds«, jouer à Anfield a constitué une expérience. Demandez aux joueurs du grand Saint-Étienne en 1977, ou plus récemment à ceux du Paris-SG de conter leurs émotions. Tous immanquablement vous diront que tout a commencé dans le couloir menant au terrain. Là on ne peut passer qu'un par un et, avant de prendre le dernier escalier, il faut baisser la tête pour ne pas se cogner à l'arête d'un plafond et lire ces mots peints en rouge: «This is Anfield». Ici, c'est Anfield. Le temple du peuple Reds.

liganisme, Liverpool est alors mis au ban de l'Europe, comme tout le football anglais. Et son retour sur la scène internationale sera même différé d'une saison supplémentaire. Liverpool, c'est aussi le drame de Hillsborough, en avril 1989, où cette fois les 96 morts d'un après-midi de demi-finale de FA Cup ne peuvent être imputés aux semeurs de troubles professionnels. Hillsborough n'est malheureusement que la conséquence d'une succession d'incuries dans l'organisation et la gestion policière d'un match qui aurait dû n'être qu'ordinaire.
Liverpool la miséreuse, enfoncée dans la crise à mesure que son port voit décroître son trafic transatlantique, minée par une grève des dockers sans fin, s'est pourtant relevée. Son club fétiche reste sa seule image exportable. Avec les Beatles. Alors chacun ici, même s'il supporte les « Blues » d'Everton, sait que le bonheur du peuple « scousers » (nom familier désignant les habitants de la région de Liverpool) ne pourra exister, ressusciter, qu'avec le retour au plus haut sommet des « Reds ». É. B.

LOB

Terme anglais emprunté au tennis. Il s'agit d'une trajectoire aérienne qui permet de faire passer le ballon au-dessus d'un adversaire sans que celui-ci puisse l'interrompre. Le lob est utilisé pour le dribble (élimination du défenseur adverse puis récupération du ballon derrière lui) ou pour une tentative de but si le gardien adverse s'est trop avancé.

LOUCHE

C'est un geste technique voisin du lob. Mais ici, on ne frappe pas le ballon, on le soulève. La jambe et le pied du footballeur dessinent effectivement le mouvement d'une louche dans une soupière lorsqu'on sert la soupe. Souvent réussi dans les jeux d'entraînement, ce geste n'était guère utilisé au cours d'un match car trop difficile à réaliser en pleine vitesse. Cependant, la mode et les progrès techniques aidant, la louche fait partie aujourd'hui de la panoplie d'un artiste du football. La louche permet une plus grande précision que le lob, à condition qu'elle soit brillamment exécutée comme ce fut le cas au cours de l'Euro 96 pour un but somptueux inscrit par le Tchèque Poborsky.



m - n - o

MAGNUSSON Roger

Suède, né à Blomstermala, 1945

ATTAQUANT

Palmarès : *20 sélections en équipe nationale ; champion de France 1971, 1972 ; Coupe de France 1969 et 1972 (Marseille).*

Il est un attaquant très précoce, puisqu'à 19 ans déjà, il fait ses débuts dans l'équipe nationale de Suède où il va jouer vingt fois aux côtés du grand Gunnar Gren ; celui-ci, plein d'admiration, déclare ensuite que, en comparaison, il n'est qu'un bon ouvrier! Magnusson porte alors le maillot du club d'Aatvidaberg, mais son humeur voyageuse et fantaisiste lui fait quitter la Suède pour un premier transfert vers le Brésil, au Flamengo de Rio, où il ne reste que quelques mois avant d'être engagé par la Juventus de Turin. Il ne peut malheureusement jouer à la Juve en raison de la loi sur les joueurs étrangers qui fait de lui un remplaçant perpétuel. Il part alors à Cologne, jusqu'à ce que le président de Marseille, Marcel Leclerc, le fasse venir sur la Canebière. C'est alors la gloire, car Roger Magnusson devient très vite la coqueluche du public du Stade-Vélodrome. Son allure un peu lourdaude cache une vivacité de jambes et de gestes qui en fait un véritable ailier de débordement, dont le dribble systématique gauche-droite trompe à tous les coups l'arrière gauche adverse ; ses courses le long de la ligne sont impossibles à arrêter et ses centres font le bonheur de ses partenaires. Ainsi offre-t-il bon nombre de buts à son compère Skoblar, avec lequel il forme un tandem offensif incomparable. Ce qui vaut à l'OM deux titres de champion de France (1969, 1972). Magnusson termine sa carrière française au Red Star avant de regagner son pays.

MAILLOT

Les lois officielles du jeu de l'International Football Association Board, éditées par la FIFA, sont très claires : « L'équipement de base obligatoire d'un joueur comprend un maillot ou chemisette, des culottes, des bas, des protège-tibias et des chaussures » (loi IV-1.a) et « Le gardien de but devra porter des couleurs le distinguant des autres joueurs et de l'arbitre » (loi IV-3). Certes, en un siècle, le maillot du joueur de champ et du gardien a évolué. On est passé ainsi de la chemise de flanelle flottante (vers 1900) au maillot en laine ou en toile. Aujourd'hui, il est en polyester avec manches longues ou courtes selon la saison. Celui du gardien est épais, matelassé aux épaules, aux coudes et sur les côtés pour atténuer les chocs.

MAINTIEN

Vient de *maintenir* – tenir fixe, stable. Le mot favori de Guy Roux, l'entraîneur historique de l'AJ Auxerre. Lorsqu'en début de chaque saison depuis l'accession en 1980 de son club en division 1, il est interrogé sur les ambitions de son équipe, Roux répond systématiquement : « On vise le maintien. » Ce qui veut dire qu'en fin de saison, impérativement, il ne faut pas occuper les trois dernières places du classement, sinon, le club est relégué dans la division inférieure. Évidemment, une équipe qui, toute la saison, « joue le maintien » est, soit peu ambitieuse, soit un peu juste. Maintien, : un des mots les plus utilisés dans la langue de bois du football...

MANCHESTER UNITED

Fondé en 1902

CLUB ANGLAIS

Palmarès : *champion d'Angleterre 1908, 1911, 1952, 1956, 1957, 1965, 1967, 1993, 1994, 1996, 1997, 1999, 2000 ; Coupe d'Angleterre 1909, 1948, 1963, 1977, 1983, 1985, 1990, 1994, 1996, 1999 ; Coupe de la League 1992 ; Coupe d'Europe C1 des champions 1968, 1999 ; Coupe C2 des coupes 1991 ; Super-Coupe d'Europe 1991.*

Si Arsenal peut revendiquer la tradition, Liverpool le plus brillant palmarès et une certaine magie entourant son nom, Manchester United a pour lui de dominer l'Angleterre depuis l'aube des années 90 et l'arrivée en son sein d'un certain Éric Cantona. Acheté 10 MF par Alex Ferguson, l'entraîneur de United Leeds, en juin 1992, Cantona permet dès son arrivée dans le club le plus riche d'Angleterre, mais aussi le plus populaire, de devenir enfin le meilleur. Avec son « enfant terrible », comme l'ont baptisé les Anglais, Manchester United remporte quatre titres de champion en cinq années. Seule la saison 1994-1995 a vu la première place lui échapper, par la faute de Cantona, absent pour cause de suspension après avoir frappé un spectateur lors d'un match face à Crystal Palace. C'était en janvier 1995, et Cantona ne devait plus rejouer au football jusqu'en octobre de la même année.

Outre ses quatre titres de champion, United aura gagné deux FA Cup, réussissant ainsi deux beaux doublés toujours sous la conduite de son Français, idolâtré par les fans du club. À titre anecdotique, on citera une Coupe de la League. Maintenant que Cantona est parti, obligation est faite à l'un des cinq plus grands clubs du monde de régner enfin sur le continent. Afin de rejoindre dans la légende le Milan AC, le Barça, Liverpool ou la Juventus de Turin. Il est temps que la relève des « Busby Babes » arrive à maturité. C'est fait le 26 mai 1999 au Camp Nou de Barcelone lors des deux dernières minutes les plus palpitantes des finales de la Lgue des champions. Alors qu'il ne reste qu'une minute de jeu, Manchester en moins de 60 secondes terrasse le Bayern Munich par deux buts sur corner, alors que les Allemands avaient dominé leur sujet. Le club le plus riche du monde réalise un exploit rare, le triplé : le championnat et la coupe nationale ainsi que la coupe d'Europe.La popularité de Manchester United en Angleterre, mais également dans le monde entier, est née au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Mais surtout du fait de la tragédie aérienne de Munich, en 1958. Commençons par les années d'après-guerre. Old Trafford, le stade de United, ayant été bombardé et détruit par les Allemands, le club s'exile à Maine Road, le terrain de Manchester City, le vieil ennemi. C'est là que Matt Busby effectue ses premières armes au poste d'entraîneur. Avec lui, Manchester pérennise enfin sa présence au plus haut niveau. À la fin des années 50 émerge alors une génération de joueurs exceptionnels. Ce sont les « Busby Babes ». Hélas lors d'une escale à Munich au retour d'un match de Coupe d'Europe à Belgrade, l'avion ramenant les joueurs anglais s'écrase. Il faudra dix longues années de travail à Matt Busby, rescapé de l'accident, pour reconstruire une équipe compétitive. Et en 1968 Manchester United est enfin récompensé, remportant la Coupe des champions à Wembley face au Benfica d'Eusebio. Tout un pays peut alors pleurer d'émotion avec Matt Busby, anobli quelques années plus tard par la Reine d'Angleterre. É. B.

Le jour où une équipe est morte

En ce mercredi de février 1958 la neige qui est tombée sur Munich est épaisse. L'« Elizabethean » ramenant l'équipe de Manchester United de Belgrade, où elle vient de faire match nul avec l'Étoile rouge (3-3), a tout de même réussi à se poser. Escale prévue afin de faire le plein. La tempête s'est levée dans la nuit. L'avion doit tout de même repartir. À plusieurs reprises, il tente un décollage. Une fois, deux fois, il échoue. À la troisième, il s'en va heurter une maison en bout de piste. Vingt-trois passagers meurent dans l'accident. Sept joueurs de United sont tués sur le coup (Bent, Byrne, Colman, Jones, Pegg, Taylor, Whelan). Duncan Edwards, la vedette de l'équipe, décède quelques jours plus tard après être sorti du coma. Matt Busby, donné mourant, trouve la force de survivre. Blanchflower et Berry ne rejoueront jamais plus au football du fait de leurs blessures. Bobby Charlton est indemne.
Tout un pays pleure ses héros. Et tout un pays se met à aimer Manchester United plus fort encore. Faisant de ce club l'incontestable n° 1 dans le cœur des fans. Un mythe est né.

MARADONA Diego

Argentine, né à Villa Fiorito, 1960

ATTAQUANT

Palmarès : *Coupe du monde 1986, 1990 (finaliste) ; 89 sélections en équipe nationale ; champion d'Italie 1986, 1988 (Naples) ; Coupe C3 de l'UEFA 1989 (Naples).*

Parfois, au détour d'une petite phrase lancée par un chauffeur de taxi napolitain, la vie du plus grand footballeur de tous les temps peut être merveilleusement résumée : « Diego, Monsieur...? Mais c'est le diable en semaine, et Dieu le dimanche, San Paolo... » Tout est dit, ou presque, tant il est vrai que durant six ans, de 1984 à 1990, Maradona, à lui tout seul, aura été capable de redonner fierté et courage à l'Italie du Sud. Rarement sans doute, tout au long de ses dix-huit années de professionnalisme, un joueur aura incarné avec autant de génie le « rêve argentin », c'est-à-dire la passion de tout un peuple pour le football et le désir de ses enfants les plus pauvres d'accéder la gloire, comme Evita Perón le fit en son temps. Avec Diego Armando Maradona, l'image d'Épinal est parfaite : Maradona grandit en effet entre les murs



Maradona dans le championnat italien.



Accueil triomphal du Pibe de oro *à Naples.*

insalubres de Villa Fiorito, quartier pauvre des faubourgs de Buenos Aires.

La maman, doña Tota, n'aura finalement disposé que de très peu de temps pour surveiller le petit Diego, qui revenait à la maison les baskets systématiquement trouées à force de jongler avec le ballon : Diego Maradona, en effet, n'a pas 16 ans lorsqu'il fait ses débuts en première division, avec Argentinos Juniors. Au terme de quatre saisons passées à braver la relégation, celui dont plusieurs centaines de supporters viennent admirer les pitreries, balle au pied, rejoint, dès 1981, Boca Juniors.

Une saison suffira au « Pibe de oro » (gamin en or) pour offrir à Boca le titre de champion d'Argentine. « Pour moi, dit Miguel Angel Sola, un acteur très populaire de Buenos Aires, il n'est pas possible d'appréhender le phénomène Maradona sous un autre angle que celui de la poésie. » Alors, poésie lyrique, ou noire, chant joyeux ou désespéré, disons que toute la suite de la carrière de Maradona, qui rejoint Barcelone et l'Europe dès 1982, va désormais osciller comme un tango entre la gloire et la déchéance.

La carrière européenne. Humilié, vexé, en larmes, après avoir été exclu au tout dernier moment de la sélection argentine vainqueur de la Coupe du monde en 1978, Maradona est bien présent au Mondiale espagnol de 1982, et signe au FC Barcelone du président Núñez. Montant du transfert : 900 millions de pesetas, soit plus de 45 millions de francs ! L'épisode catalan est la première tache sur la toile de l'artiste victime de nombreuses agressions sur le terrain, affaibli par une hépatite, Diego Maradona, dont les excès hors des terrains sont montés en épingle par les dirigeants catalans, claque la porte et, deux ans plus tard, rejoint Naples. C'est le peuple qu'il retrouve, ce petit peuple napolitain à qui Diego Maradona après un transfert d'un montant de 16 milliards de lires va enfin permettre de regarder en face le nord industriel et riche de la péninsule. Maradona débarque en hélicoptère, un soir du mois de juillet 1984. Il s'installe sur les hauteurs de Naples, « Villa Paradiso », avec Claudia sa compagne, et fait route désormais vers la gloire de San Paolo, le stade napolitain, planté aux pieds des cités populaires. Un jour, sans doute, les historiens du ballon diront que ce furent les « années Maradona », comme il y eut auparavant les « années Platini » à la Juve. Avec son copain Careca, Maradona se régale, dispute 159 matchs et inscrit 115 buts. Surtout, il offre à Naples, dès 1986, le premier « scudetto » de son histoire, puis un deuxième titre deux ans plus tard, et une Coupe de l'UEFA en 1989. Le joueur est au sommet. Au Mexique, sous la direction du sélectionneur Billardo, Maradona remporte sa première Coupe du monde. Serait-ce faire injure à ses camarades de jeu que furent Valdano ou Burruchaga que d'affirmer, en effet, qu'à lui tout seul l'enfant de Villa Fiorito offrait la Coupe du monde à l'Argentine.? Certes, il y a la « main de Dieu » (un but marqué de la main non sanctionné par l'arbitre), qui contribue largement à l'élimination de l'Angleterre. Mais il y a aussi ce que le monde entier a vu : un homme seul, pied gauche dans l'espace, 165 cm en mouvement, qui dribble toute une équipe avant d'aller marquer un but décisif. De cela, d'un tel geste qui s'apparente au rêve réalisé, Valdano dira : « Ce but a fait de nous, ses coéquipiers, de modestes footballeurs... » La saison 1986 constitue donc tout à la fois le sommet et l'amorce du divorce de Maradona avec le milieu du football et, en premier lieu, avec ses dirigeants.

Le déclin. On peut deviner un tel scénario dans ce que dit Diego Maradona le soir de son triomphe mexicain : « J'ai le souvenir d'une joie très intense, mais peut-être pas aussi forte que je l'aurais pensé. J'ai rarement été aussi heureux que durant le mois qu'a duré la Coupe du monde, et quand le succès est arrivé, il m'a paru presque naturel. » Plus jamais le numéro 10 ne connaîtra un tel bonheur avec la Coupe du monde. Quatre ans plus tard, en Italie, sifflé, Maradona craque en mondiovision, quelques instants après sa finale ratée contre l'Allemagne. Le stade Olympique le siffle et il pleure. Enfin en 1994, aux États-Unis, il est suspendu au terme d'un contrôle antidopage. On a trouvé dans ses urines de l'éphédrine, une substance interdite. Le coup est rude pour Diego Maradona, dont la vie, depuis 1991 où il effectue même un court séjour en prison, balance désormais entre la cocaïne, les amitiés avec

la Camorra (la Mafia napolitaine), les kilos superflus, et les nuits d'alcool dans les boîtes de nuit de Naples ou de Buenos Aires. Suspendu pendant quinze mois, le joueur, attendu à Marseille, et finalement transféré à Séville, puis au Newell's Old Boys, retrouve la sélection argentine. L'exploit est d'abord physique. Maradona perd 15 kg, et marque un but d'anthologie contre la Grèce, dès le premier tour du Mondial. La suite est dramatique. Au terme du contrôle, Maradona est de nouveau suspendu 15 mois. Cette fois, le football s'éloigne pour de bon. Mais à la télévision argentine, Diego dira: « Je n'avais pas besoin de me doper pour jouer. Ils [les dirigeants de la FIFA] s'attendaient à trouver un Diego gros et ridicule. La FIFA ne s'est pas soucié de moi ni de ma famille. Ils m'ont mis quinze mois en sachant que j'ai trente-trois ans. Bien joué. » La suite ressemble à du Maradona. Un temps entraîneur, puis retour à Boca Juniors, source de tous ses bonheurs, Diego Maradona devient aussi le président de l'AIFP (Association internationale des footballeurs professionnels). Son éventuel retour au sein de la sélection argentine est évoqué pour la Coupe du monde 1998. Las, un nouveau contrôle révèle la présence de cocaïne dans ses urines. Au lendemain de la Coupe du monde américaine, Diego Maradona avait déclaré : « Oui, il faut réfléchir à ses erreurs. Il faut y penser pour ne pas les répéter. L'être humain s'améliore, paraît-il, avec ses erreurs. Ce qui est grave, c'est de les répéter plusieurs fois. Si tu fais ça, tu es un imbécile... » Après avoir frôlé la mort en 2000, il suit une cure de désintoxication à Cuba. P.-L. B.

MARQUAGE

Dans l'organisation tactique d'une équipe, le placement et le déplacement des défenseurs par rapport à leurs adversaires et leurs partenaires est extrêmement important. Le marquage qui en découle doit leur permettre d'enrayer les initiatives et les offensives de l'adversaire, en le privant du ballon et en récupérant ce dernier.
Il existe deux formes de marquage : le marquage individuel et le marquage de zone. Le marquage individuel impose à chaque défenseur de prendre en charge et de suivre sans relâche le même attaquant adverse, afin de pouvoir intervenir instantanément quand ce dernier possède le ballon ou le reçoit. Ce marquage nécessite une grande abnégation, de la volonté, de l'énergie, de l'attention et une grande valeur physique et athlétique. On l'appelle parfois, de façon commune, le marquage « à la culotte. ».
Le marquage de zone est, en revanche, beaucoup plus libéré, le défenseur se voyant confier une zone bien précise et délimitée du terrain (découpée sur la largeur de ce dernier), dans laquelle il prendra en charge et tentera de neutraliser l'action de l'attaquant adverse qui entrera ou se trouvera dans cette zone. Ce marquage exige intelligence tactique, vigilance et une bonne entente avec les autres défenseurs. Souvent, il peut se compléter par une utilisation collective du hors-jeu. Il est noter que le marquage individuel est indispensable sur les coups de pied arrêtés, en particulier pour les corners et lors des duels aériens contre les adversaires assaillants.

MATTHÄUS Lothar

Allemagne, né à Erlangen, 1961

DÉFENSEUR ET MILIEU DE TERRAIN

Palmarès : *Coupe du monde 1990, 1982 (finaliste), 1986 (finaliste), 1994 (1/4 de finaliste); championnat d'Europe des nations 1980, 1984 (phase finale), 1988 (1/2 finaliste); 122 sélections en équipe nationale ; champion d'Allemagne 1985, 1986, 1987, 1994, 1997, 2000 (Bayern) ; Coupe d'Allemagne 1986, 1998 (Bayern) ; champion d'Italie 1989 (Inter de Milan) ; Coupe C3 de l'UEFA 1991 (Inter de Milan) ; 1996 (Bayern) ; Ballon d'or 1990.*

L'exploit est d'autant plus énorme que l'époque ne se prête plus aux carrières à rallonge. Il y avait eu le gardien mexicain Carbajal, qui disputa cinq Coupes du monde entre 1950 et 1966. Il y eut aussi les Brésiliens Pelé et Djalma Santos, les Allemands Seeler et Schnellinger, l'Uruguayen Rocha et l'Italien Rivera, les deux derniers ayant rejoint, en 1974, le cercle fermé des joueurs à quatre Coupes du monde. Mais c'était un autre temps, un temps où le football était moins exigeant et le calendrier moins chargé. Lothar Matthäus, lui, a aligné cinq Coupes du monde de 1982 à 1998. S'il ne disputa pas la finale de 1982, il était en revanche présent à Mexico en 1986 et capitaine à Rome en 1990 lors du troisième triomphe de l'Allemagne dans cette épreuve.
Cette exceptionnelle longévité est un hymne au travail, à la persévérance. Au départ, Matthäus n'était pas plus doué qu'un autre et certainement beaucoup moins que « Kaiser Franz ». Mais il avait une volonté de fer et l'envie irrépressible de devenir quelqu'un. Cantonné dans des rôles de garde-chiourme à ses débuts, il se transforme en un brillant meneur de jeu sous l'impulsion de Franz Beckenbauer, devenu sélectionneur en 1984 et de Giovanni Trapattoni, son entraîneur à l'Inter de Milan où il émigre en 1989 après avoir joué à Mönchengladbach et au Bayern Munich. Le Kaiser, qui le trouvait trop effacé, le convoque un jour pour une séance vidéo personnelle. « Tu te vois là ? Moi, non. Je veux que tu sois systématiquement dans le champ de la caméra, là où se trouve le ballon. » Message reçu. En 1990, Matthäus est la figure emblématique de l'Allemagne lors de la Coupe du monde. Quelques mois plus tard, il remporte le Ballon d'or. Recordman des sélections avec 150 capes, Matthäus, à qui l'on reproche parfois son caractère rugueux et sa tendance à l'intrigue, a encore démontré sa force de caractère en surmontant deux blessures, graves après 30 ans : une rupture des ligaments croisés du genou et une rupture du tendon d'Achille. « Avant ces coups durs, je n'avais jamais songé au record des sélections, confie-t-il. Mais là, j'ai voulu montrer à ceux qui m'avaient enterré que je n'étais pas un invalide. » Du Matthäus dans le texte. En 1998, il ne peut empêcher la défaite face à la Croatie en quarts de finale et en 2000, l'aven-



Lothar Matthäus, détient le record de participations à une Coupe du monde.

ture européenne s'achève au premier tour à l'issue d'une défaite humiliante (0-3) face au Portugal.

MATTHEWS Stanley

Angleterre, né à Hanley, 1915-2000

ATTAQUANT

Palmarès *54 sélections en équipe nationale; Coupe d'Angleterre 1953, (Blackpool); Ballon d'or 1956.*

Ce fils de barbier aura joué près de trente-trois années au plus haut niveau. Un record mondial. Surnommé le «feu follet du dribble», il débute à Stoke City en 1932 et monte en D1 avec cette équipe l'année suivante. Après un long passage à Blackpool de 1947 à 1961, il finit sa carrière dans son club d'origine. Évoluant sur le flanc droit, Matthews, dans les années 30 et 40, n'avait pas d'équivalent dans le monde. Mais à jouer dans des clubs de seconde catégorie, Matthews le fidèle n'accumule pas les titres. Au désespoir de tout un peuple. Deux fois, il échoue en finale de la FA Cup (1948, 1951). En 1953, avec Blackpool, il finit par arracher son premier trophée. Face aux Bolton Wanderers, Blackpool s'impose 4-3 après avoir été mené 1-3. À 38 ans, Stanley est porté en triomphe et, depuis, cette finale est communément appelée «Matthews Final». En 1956, Stanley Matthews est élu Ballon d'or. Neuf ans plus tard, il dispute son ultime match de championnat contre Fulham, devenant, à 50 ans et 5 jours, le joueur le plus âgé à avoir disputé un match de D1 en Angleterre. Cette même année, il est anobli par la reine d'Angleterre.

MAZZOLA Alessandro

Italie, Turin, 1942

ATTAQUANT

Palmarès : *Coupe du monde 1966 (1er tour phase finale), 1970 (finaliste) et 1974 (1er tour phase finale); Champion d'Europe des nations (1968); 76 sélections en équipe nationale; champion d'Italie 1963, 1965, 1966, 1971 (Inter de Milan); Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1964, 1965 (finaliste en 1967 et 1972); Coupe intercontinentale 1964, 1965, (Inter de Milan).*

À 7 ans, Alessandro Mazzola se retrouve orphelin : son père, Valentino, disparaît tragiquement dans l'accident d'avion qui anéantit l'équipe de l'AS Torino contre la colline de Superga. Le père était footballeur, attaquant, 5 titres de champion d'Italie avec le Torino, 12 sélections dans la Squadra azzurra... Le fils sera footballeur. À moins de 20 ans, Alessandro (qu'on surnomme «Sandro») devient donc footballeur professionnel. Formation à l'école rigoureuse de l'Inter Milan, alors dirigée par Helenio Herrera, grand maître du catenaccio. Le jeune homme, très vite, brille par une impressionnante technique en mouvement. Il est vif, rapide, habile, intelligent et se révèle un buteur de haute précision. Bref, Sandro Mazzola n'était rien d'autre que le prototype du footballeur des temps modernes, symbolisé quelques années plus tard par Johan Cruyff et ses Hollandais volants. Naturellement, l'Italien deviendra un élément essentiel dans le dispositif mis en place par Herrera et il participera largement à la moisson de titres, honneurs et coupes engrangés par l'Inter Milan. La sélection nationale, la Squadra azzurra, ne pourra pas, elle non plus, se passer de ses services : il sera sélectionné 76 fois (22 buts) et disputera même trois phases finales de la Coupe du monde (dont une finale en 1970 contre le Brésil). Pourtant, un regret demeure en Italie : pendant trop d'années, en sélection, Mazzola fut opposé à Gianni Rivera (la perle du Milan AC) alors que, à l'évidence, ils se complétaient parfaitement... À 36 ans, avec un palmarès phénoménal, dont un titre de meilleur buteur du Championnat d'Italie (17 buts) en 1964-1965, Sandro Mazzola arrêta sa carrière. Pour devenir le manager général de son club de toujours, l'Inter Milan. Il y restera pendant quatre saisons avant d'occuper la même fonction, pendant une année, à Gênes, puis de revenir à l'Inter Milan, son club de toujours, au poste de directeur sportif tout en commentant pour la RAI les matchs de la Squadra Azzurra... avec Gianni Rivera!

MILAN AC (MILAN ASSOCIAZIONE CALCIO)

Club fondé en 1899

CLUB ITALIEN

Palmarès : *champion d'Italie 1901, 1906, 1907, 1951, 1955, 1957, 1959, 1962, 1968, 1979, 1988, 1992, 1993, 1994, 1996, 1999; Coupe d'Italie 1967, 1972, 1973, 1977; Super-Coupe d'Italie 1988, 1992, 1993, 1994; Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1963, 1969, 1989, 1990 et 1994; Coupe d'Europe C2 des vainqueurs de coupe 1968, 1973; Super-Coupe d'Europe 1989, 1990, 1995; Coupe intercontinentale 1969, 1989, 1990.*

D'abord, il y a les mots de Franco Baresi, le capitaine exemplaire qui a pris sa retraite sportive à l'aube de la saison 1997-1998, à presque 37 ans : «Pourquoi aurais-je songé un seul instant à quitter le Milan AC pour jouer dans un autre club, alors que je jouais dans la meilleure équipe du monde?» D'autres joueurs, moins cotés à l'argus du football, n'avaient dans les premières années 90 qu'un nom de club, un seul, à la bouche :



Le Néerlandais Ruud Gullit, avec le maillot du Milan AC où il côtoya Van Basten et Rijkaard.

Milan AC. Tous, d'Italie et d'ailleurs, rêvaient de ce maillot rouge et noir de l'équipe milanaise. Tous ont voulu, à un moment ou un autre de leur carrière, revêtir la tunique des Rossoneri... Parce que, durant cette dernière décennie du xx^e siècle, le Milan AC a été véritablement la meilleure équipe du monde : le palmarès et la froideur des chiffres sont là pour le démontrer. Bien peu de clubs en Europe peuvent se targuer d'un palmarès aussi riche, de tant et tant de titres. Quinze fois champion d'Italie, cinq victoires en Coupe d'Europe des clubs champions, deux Coupes des coupes, trois Coupes intercontinentales, rien que ça... Et que dire de la galerie des grands joueurs qui ont porté, au moins une saison, le maillot du Milan AC ? On défile la liste, on s'arrête au hasard sur quelques noms : Albertosi, Altafini, Amarildo, Ancelotti, Van Basten, Collovati, Capello, Greaves, Gullit, Combin, Kubala, Hateley, Liedholm, Nordhal, Rijkaard, Paolo Rossi, Schiaffino, Trappatoni ou encore Weah. Ça donne le vertige.

Et encore, involontairement (?), la légende du football a oublié les heureux et valeureux pionniers du club. C'était en décembre 1899, c'était la fondation du Milan Cricket and Football Club par des membres de la colonie anglaise. Et très vite, le club gagne des titres de champion d'Italie (1901, 1906 et 1907). Pourtant, déjà, il traverse une période difficile. Il lui faudra attendre pas moins de 44 ans (!) pour remporter à nouveau un titre national, en 1951. C'est aussi à cette époque que le club change de nom et devient le Milan Associazione Calcio. C'est également dans ces années d'après-guerre que brille le trio de joueurs suédois constitué par Gren, Nordahl et Liedholm. La presse, jamais en manque d'imagination, les surnomme « Gre-No-Li », et l'équipe est entraînée par le Hongrois Lajos Cseizler. Pour mémoire, ce trio d'enfer marqua 71 buts durant la saison 1950-1951. Il y eut encore trois titres nationaux dans les années 50...

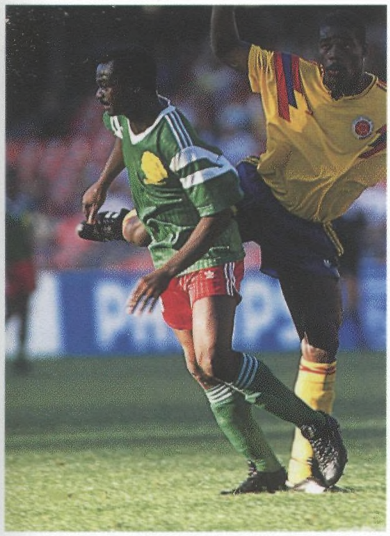
Un réalisme efficace. Ensuite, il y eut Nereo Rocco à la tête de l'équipe. Lui, il n'avait qu'une idée en tête, ne connaissait qu'un système de jeu : le catenaccio (le cadenas). « Ah, disait-il à Nestor Combin pendant les repas, vous aimez le bon vin, M. Combine (il prononçait à l'italienne, bien sûr). Excusez-moi mais au Milan, on boit de l'eau ! » La folie et l'insolence du Milan AC, alors, disparurent, ce qui n'empêcha pas le club de remporter une première Coupe d'Europe des clubs champions en 1963. Mais ce n'était qu'une illusion, qu'un feu de paille. L'équipe milanaise n'avait plus aucune personnalité... Pire, honte suprême, elle fut éclaboussée à la fin des années 70 par le scandale du Totonero et reléguée en série B (deuxième division). Le club allait connaître sa plus grave crise depuis sa création et dut attendre le 10 février 1986 pour retrouver l'ambition. C'est en effet ce jour-là que Silvio Berlusconi, surnommé *Sua Emittenza* (un jeu de mots contractant Son Éminence et émetteur), prit le pouvoir d'un club à la dérive, à l'abandon. Le Milan AC allait alors traverser son « âge d'or ». Industriel et magnat de la télé, Silvio Berlusconi raflait 90 % des parts du club et en devenait le président. Il annonça aussitôt son objectif : réussir avec le Milan AC ce qu'il avait gagné dans l'industrie et la télévision, c'est-à-dire la première place ! Et il rappelle son grand principe : « Je ne vends pas, j'achète seulement... » Conséquence : une bonne part des meilleurs joueurs du monde est enrôlée par le Milan AC, même si la plupart d'entre eux doit se contenter du banc des remplaçants. Qu'importe la méthode ! avec Berlusconi, les résultats sont de nouveau là. Et Milan AC est revenu à sa place. Heureusement, parce qu'à « Milan, on considère le footballeur comme un produit industriel jetable », regrette Gianni Rivera, l'une des superstars de cette équipe des Rossoneri...

Le Milan de Berlusconi et de Sacchi a commencé à faire vibrer San Siro avec la triplette hollandaise, Gullit, Rijkaard et Van Basten. La défaite devant l'OM en finale de la Coupe d'Europe 1993 a freiné l'élan du club lombard qui est ensuite reparti de plus belle avec les arrivées de Desailly, de Savicevic ou de Weah. Cependant, en 1998, Milan s'est fait rattraper par son éternel rival, l'Inter. En 1999, les hommes de Berlusconi après

une année catastrophique remontent au firmament en remportant le scudetto mais l'Europe se défile encore. D. G.

MILIEU DE TERRAIN

Dans le football moderne, les options tactiques permettent de positionner trois, quatre, voire cinq joueurs dans l'entrejeu. Les fonctions dévolues aux joueurs de milieu de terrain sont fort diverses. Elles vont du caractère purement défensif à une spécificité offensive, en passant par une fonction mixte (milieu tournant ou relayeur). Ainsi, un milieu défensif peut travailler comme un libéro du milieu de terrain, ou être plus simplement un récupérateur évoluant dans une zone définie. Le milieu tournant ou relayeur est chargé de remonter les ballons le plus proprement possible afin de le transmettre ensuite au n° 10 de l'équipe, ou meneur de jeu, ou alors directement aux attaquants de pointe ou ailiers. Le milieu offensif – qui peut être composé de plusieurs joueurs (exemple : Giresse et Platini en équipe de France, voire Genghini en plus) – est, pour sa part, chargé d'animer le jeu d'attaque de son équipe. C'est donc avant tout un créateur et un organisateur.



Roger Milla, un destin hors du commun pour un footballeur attachant

MILLA Roger

Cameroun, né à Yaoundé, 1952

ATTAQUANT

Palmarès : *Coupe du monde 1982 (1er tour phase finale), 1990 (1/4 finale) et 1994 (1er tour phase finale) ; 96 sélections en équipe nationale ; Coupe d'Afrique des nations 1984, 1988 ; Coupe de France 1980 (Monaco), 1981 (Bastia) ; Ballon d'or africain 1976, 1990.*

L'histoire tient de l'invraisemblable. Pendant la Coupe du monde 1994 disputée aux États-Unis, un homme de 42 ans et un mois marque un but dans un match de la phase finale.

Du jamais vu ! L'homme en question s'appelle Roger Milla, né Albert-Roger Miller, surnommé le « léopard indomptable » Ce jour de 1994, bien sûr, le Cameroun a pris une sacrée raclée (1-6) face à une impressionnante équipe de Russie, mais, pourtant, le héros fut Milla et personne d'autre ! Impossible d'oublier sa danse avec un poteau de corner, après son exploit... Toute sa vie, il l'a consacrée au football. Superstar de l'Éclair de Douala, puis des Léopards de Douala et du Tonnerre de Yaoundé, pièce maîtresse de l'équipe nationale du Cameroun, il veut la reconnaissance internationale. Il tente donc le grand voyage vers la France en 1978.

Destination le Nord, Valenciennes. Une première année d'enfer : le climat, des dirigeants qui ne respectent pas la parole donnée, des équipiers jaloux, un entraîneur qui ne comprend pas son jeu... Il n'y reste qu'une saison, officiellement parce qu'il ne supporte pas le froid.

Pourtant, très vite, en quelques coups de patte, il a démontré un immense talent d'attaquant. Fort d'un sens du but et d'un opportunisme hors du commun, il fait merveille au centre d'une ligne d'attaque.

Ce qu'ont parfaitement compris les dirigeants de l'AS Monaco qui l'accueillent en 1979. Mais, voyageur impénitent et inlassable, il file dès la saison suivante vers la Corse, s'installe à Bastia, où, pendant six ans, il fait le spectacle, habile dans l'art du dribble accéléré et efficace dans le tir. Ensuite, il jouera à Montpellier et à Saint-Étienne avant de partir, en 1990, pour l'île de la Réunion et le club de l'AS Pierroise. En 1996, à 44 ans passés, on a pu encore le voir disputer le Championnat de Malaisie ! Après avoir parcouru la Terre entière à la poursuite de la balle ronde, Milla s'est arrêté une nouvelle fois à Montpellier où il fait office de conseiller en recrutement.

MONTÉE

Dans le langage du football, la montée signifie « succès » : en effet, à l'issue d'un championnat (compétition par points), l'équipe classée à la première place d'une division accédera automatiquement à la division supérieure.

Dans certaines divisions, ce peut être les deux (parfois, les trois) premières équipes qui ont droit à la montée automatique. Le but suprême, bien sûr, est la montée de la 2e à la 1e division, là où se trouve l'élite du football d'un pays.

MOORE Bobby

Angleterre, né à Barking, 1941-1993.

DEFENSEUR

Palmarès : *Coupe du monde 1966, 108 sélections en équipe nationale ; Coupe d'Angleterre 1964 (West Ham) ; Coupe d'Europe C2 des vainqueurs de coupe 1965 (West Ham).*

Lorsqu'à Wembley, en 1993, le public et les plus grands joueurs britanniques, et internationaux, rendent un hommage vibrant à Bobby Moore, tous savent que c'est la dernière fois qu'ils voient le capitaine de l'équipe d'Angleterre championne du monde en 1966. Atteint d'un cancer et malgré une lutte acharnée jusqu'au dernier moment, Moore disparaît quelques jours plus tard. À 51 ans.

C'est à West Ham que Bobby Moore débute sa carrière. Nous sommes en 1958. Il y restera jusqu'en 1974. Seize années de carrière pour un seul titre national à l'arrivée. Une finale de FA Cup remportée devant Preston en 1964. Deux ans plus tôt,

le défenseur de West Ham est devenu international. Dès 1963, il devient capitaine de l'équipe d'Angleterre. En 1964, l'année de la Cup, il est élu joueur de l'année en Angleterre. Moore, défenseur central intraitable, est alors au sommet de sa gloire. En 1965, il remporte la Coupe des coupes au détriment de Munich 1860. Puis, en 1966, c'est la consécration. Avec Moore à sa tête, l'Angleterre remporte chez elle « sa » coupe du monde.

La coupe du monde de Bobby Moore

Un capitaine aux mains propres... Alors que ses coéquipiers ne pensaient qu'à célébrer leur victoire sur l'Allemagne (4-2 a.p.) en finale de la Coupe du monde, Bobby Moore paraissait, lui, presque inquiet. Les mains pleines de boue, il se demandait comment il allait faire pour serrer la main de la reine lorsque celle-ci lui remettrait le trophée Jules-Rimet. Aussi, au moment de gravir les marches menant à la tribune officielle, vit-on le capitaine anglais tenter de s'essuyer sur les tentures en velours drapant la tribune royale. Tout Moore tient dans cette anecdote. Calme et respectueux. Modéré et modeste.
Il reste qu'à l'intérieur, un autre personnage sommeillait. Moore était un inquiet. Un bilieux même. Il ne dormait quasiment pas les nuits précédant les matchs. La veille de la finale de Wembley, ce fut pire encore. Il ne put fermer l'œil. Seules quelques pintes de bière l'aidaient à se relaxer et à trouver enfin le sommeil.
Souvent, il fut au centre de polémiques avec ses entraîneurs, accusé de sortir la veille des matchs pour boire un coup ou deux. Mais jamais il ne trahit quiconque les jours de match. Moore était comme ça et il fallait l'accepter tel quel.
Au lendemain de sa disparition, Pelé, avec qui il avait échangé son maillot lors du mémorable Brésil-Angleterre de 1970, gagné par les Sud-Américains 1-0, dira de lui : « Les mots ne peuvent expliquer la peine que je ressens. Moore était un grand ami. Il était un des plus grands défenseurs au monde et au-delà de cela, un vrai gentleman. »

Moore est dès lors définitivement devenu un héros. Sa carrière est pourtant étonnante. S'il a brillé en équipe nationale, il n'a jamais fréquenté les plus grands clubs du pays. Restant fidèle à West Ham avant de signer en 1974 pour Fulham. Il a alors 33 ans. Et sa carrière internationale s'est achevée un an plus tôt. C'était face à l'Italie et, ce jour-là, l'Angleterre allait s'incliner devant son public, 0-1. Paradoxe, Moore atteint la finale de la FA Cup en 1975, mais est battu par... West Ham. En 1977, Moore met fin à sa carrière anglaise et s'en va réaliser quelques « piges » aux États-Unis.
Défenseur élégant, adroit dans la relance, il a le plus souvent constitué un duo parfait avec Geoff Hurst. Aussi bien en club (West Ham) qu'en équipe nationale. Il ne lui aura manqué qu'un peu plus de vitesse et de détente dans le jeu aérien pour figurer parmi les plus grands défenseurs de l'histoire du football. Il compensait toutefois en partie ces manques par une vision du jeu exceptionnelle. É. B.

MORT SUBITE

Expérimentée pour la première fois au plus haut niveau lors de l'Euro 96, la « mort subite », *sudden death* en anglais, est censée éviter que les matchs n'aillent trop souvent aux tirs au but après prolongation. Pour positiver la formulation, la FIFA parle de *golden goal*, le but en or. Voilà pour la théorie. À l'issue du temps réglementaire, une prolongation de deux fois quinze minutes est jouée et le premier qui marque remporte le match. Dans les faits, la mort subite a entraîné des prolongations pour le moins bloquées et a tué le spectacle, sans pour autant empêcher les matchs de se conclure par des tirs au but. Après l'Euro 96, de nombreuses voix se sont élevées pour réclamer sa suppression.

MOTS (échanger des)

Durant un match de championnat national ou de Coupe du monde, les joueurs se parlent. Même s'ils n'évoluent pas dans la même équipe. Ils ne s'échangent pas, pendant quatre-vingt-dix minutes, que des amabilités. Ces belles paroles, un micro pirate pourrait les capter au seul moment du coup d'envoi. En effet, dès que la partie est lancée, les footballeurs laissent aller leur langage. Évidemment, quand deux équipes de nationalité différente s'affrontent, l'échange est plus difficile. Alors, on échange des mots plutôt avec les mains. Mais si les deux formations évoluent dans le même pays (et donc que l'ensemble des joueurs parlent la même langue), on peut entendre quelques mots qui n'ont plus grand-chose à voir avec les règles élémentaires de la courtoisie et du fair-play, tant vantés par les Britanniques, inventeurs du football. Dans l'excitation d'une rencontre un peu musclée, un joueur se laissera aller à traiter son adversaire direct de « peintre» parce qu'il a tendance à s'emmêler les pinceaux. Un autre lui glissera qu'il est un bourrin, voire un tank. Et l'insulté de lui répondre que lui, il n'est qu'une danseuse, une façon délicate de désigner un joueur doué techniquement mais inefficace et improductif pour son équipe, un joueur qui passe aussi plus de temps à sauter pour éviter son adversaire qu'à peser véritablement sur le jeu. Moins poétiques, d'autres footballeurs lanceront régulièrement au joueur d'en face des expressions dans le genre : « Garde tes mains pour pisser », expression d'un raffinement extrême pour lui faire comprendre que le « marquage à la culotte » dépasse les limites du supportable et de la légalité. Et puis, depuis les années 60 dans le Championnat de France, certains balancent : « Mets une soutane », une formule créée par Bernard Bosquier, défenseur international, lorsqu'il chambrait un adversaire qui venait de réussir un « petit pont ». Il y a aussi les mots échangés avec l'arbitre. Des insultes basiques comme « espèce de c... » ou, plus agressives, comme « enc... de ta mère » : elles valent au moins un carton jaune, quand ce n'est pas un rouge et l'expulsion immédiate...

MÜLLER Gerd

Allemagne, né à Nördlingen, 1945

ATTAQUANT

Palmarès : *Coupe du monde 1974 (3e en 1970) ; 62 sélections en équipe nationale ; champion d'Allemagne 1969, 1972, 1973, 1974 ; Coupe d'Allemagne 1966, 1967, 1969, 1971 (Bayern Munich) ; Coupe d'Europe C1 des clubs champions en 1974, 1975, 1976 ; Coupe C2 des vainqueurs de coupe 1967 ; Coupe intercontinentale 1976 (Bayern Munich) ; Ballon d'or européen en 1970.*

Un des plus extraordinaires buteurs de tous les temps, pour un tableau de chasse unique : 365 buts en championnat d'Allemagne, 68 buts en 62 matchs de sélection allemande, soit plus d'un but par rencontre, 66 buts en Coupe d'Europe, total qu'aucun autre buteur n'a jamais atteint, et, surtout, 14 buts inscrits au cours de deux Coupes du monde, en 1970 et 1974, ce qui en fait le meilleur buteur de toute l'histoire de l'épreuve universelle. Formidablement planté sur des jambes courtes et très puissantes, il avait la morphologie parfaite pour résister aux charges de tous les défenseurs du monde. La Coupe du monde mexicaine de 1970 le révéla au monde, mais il avait déjà un fameux palmarès avec le Bayern de Munich. Ses dix buts du Mexique en firent une grande star qui, dans les cœurs allemands, succéda au très populaire Uwe Seeler. « Der Bomber » continua de hanter les surfaces de réparation jusqu'à ce jour de juillet 1974 où, dans son stade de Munich, il devint une gloire éternelle du football allemand en marquant, face aux Pays-Bas, le but qui fit de l'équipe d'Allemagne le nouveau champion du monde. Il termina sa carrière professionnelle, comme d'autres, en tentant l'aventure américaine, à Fort Lauderdale, en Floride.

NUMÉRO 10

Au-delà de l'aspect magique de ce n° 10 porté par les plus grands (Maradona, Pelé, Platini...), le sens commun dans le monde du football veut que le n° 10 dans une équipe soit dépositaire du jeu. Il doit être ainsi un leader, positionné en milieu de terrain et apte à peser sur le style de son équipe. C'est lui qui dirige la manœuvre. Longtemps, le poste d'avant-centre et le mythique maillot n° 9 ont constitué ce qu'il y avait de plus signifiant dans le football. Désormais, la part du rêve s'attache avant tout au n° 10. Même si pour nombre de techniciens cette notion de « meneur de jeu » est déjà dépassée.

OLSEN Morten

Danemark, né à Vordingborg, 1949

DÉFENSEUR PUIS ENTRAÎNEUR

Palmarès : *102 sélections en équipe nationale ; champion de Belgique 1981, 1985 (Anderlecht) ; Coupe C3 de l'UEFA 1983 (Anderlecht). En tant qu'entraîneur : champion du Danemark 1990, 1991 (Brondby).*

Morten Olsen n'est plus aujourd'hui le recordman des sélections pour le Danemark, dépassé par Peter Schmeichel, le gardien de Manchester United. Il n'en reste pas moins que ce libéro élégant et sobre demeure l'un des monuments du football scandinave. Comme tous les jeunes et brillants joueurs de sa génération au Danemark, Olsen a très tôt dû s'exiler pour monnayer son talent. À 23 ans, il signe en Belgique et joue successivement pour le Cercle de Bruges, Molenbeek et Anderlecht. C'est avec cette dernière équipe qu'il se constitue un palmarès, en remportant notamment la Coupe de l'UEFA en 1983. L'année suivante, il atteint la finale de cette même compétition. Capitaine de l'équipe du Danemark, il aura participé avec elle à l'Euro 84, la Coupe du monde 86 et l'Euro 88. Ce n'est qu'à l'âge de 40 ans qu'Olsen décide d'arrêter sa carrière. Il évolue alors depuis trois saisons au FC Cologne. Sa carrière d'entraîneur a débuté en 1990 à Brondby, où il a été limogé deux saisons plus tard. À Cologne, il devait connaître le même sort en août 1995, après deux saisons également. En 1997, il prend la succession de Louis Van Gaal à la tête de l'Ajax d'Amsterdam. Après l'Euro 2000, il sera à la tête du Danemark.



P

PANINI

Depuis les années 1970, on ne parle plus d'images mais de «Panini». Le nom de marque, arrivé d'Italie avec des collections de photos, est devenu un nom commun. Quel adulte n'a pas évoqué avec tendresse sa collection Panini ? L'affaire a donc été inventée par un Italien amateur de calcio (football) et fin commerçant. Enfant, il découpait dans les journaux les images de ses idoles du football. Plus tard, il a eu une idée de génie : commercialiser les photos-portraits des joueurs de football d'un pays pour les réunir dans un album-souvenir. L'astuce : vendre les images par paquet mais sans en préciser le contenu. Dans les cours de récréation du monde entier, on se montrait ses albums et on échangeait ses photos en double. Toutefois, l'apparition des posters dans les journaux a ralenti l'engouement pour ces images...

PARIS (Totocalcio)

Treize matchs de football sur un bulletin distribué gratuitement à des millions d'exemplaires : tel est le schéma des concours de foot traditionnels, organisés dans la plupart des grands pays. Le raisonnement général est simple : on doit pouvoir gagner un maximum d'argent avec une mise minimale. Le plus ancien jeu de ce type a été institué, de manière artisanale, en Belgique, autour de 1920. En 1923, l'Angleterre s'y met par l'intermédiaire de la société Littlewoods, fondée à Liverpool, et qui deviendra l'une des plus prospères du pays.

Mais le véritable boom des Toto-foot (*toto* vient de « totalisateur » et désigne les paris sur le football dans de nombreux pays) se situe après la Seconde Guerre mondiale. Et ce fut l'Europe, en quête de ressources nouvelles pour le sport, qui créa le mouvement. L'Italie en 1946, la Hongrie en 1947, la Norvège en 1948, l'Allemagne et l'Autriche en 1949 se lancent dans l'aventure. L'Algérie et la Tunisie leur emboîtent le pas dans les années 60, puis le Brésil, l'Argentine et le Mexique dans les années 70.

Dans leur immense majorité, les paris sur le football sont contrôlés par l'État. Les organismes gestionnaires sont souvent liés à la Loterie nationale. L'Italie, elle, a confié son Totocalcio à son comité olympique, le CONI, qui reverse 25 % des gains à plus de trente-cinq fédérations sportives.

Singularité française. Le 20 avril 1985, la France se décide enfin, après tous les autres, à créer son propre jeu : le Loto sportif. Avec comme support une grille multisports. Ainsi fallait-il trouver lors du lancement du jeu les 6 premiers pilotes du Grand Prix automobile du Portugal et le score du match de football de 2e division

Le scandale du totonero

Une grille de 13 rencontres permet 1 594 323 combinaisons. Alors, même si les probabilités mathématiques de gagner sont en réalité plus élevées dans la mesure où il ne s'agit pas d'un jeu de pur hasard, ce chiffre met les concours de pronostics à l'abri de la tricherie ou de la corruption. Il faudrait arranger trop de matchs, acheter trop de joueurs ou d'arbitres...
Si les paris officiels ne risquent donc rien, il n'en va pas de même pour les paris officieux. Ainsi, l'Italie a été victime au printemps de 1980 d'un gigantesque scandale lié non pas au Totocalcio mais au totonero, concours clandestins où l'on peut parier sur des matchs isolés. La révélation de matchs arrangés déboucha sur un procès retentissant et la condamnation de plusieurs vedettes du calcio : Paolo Rossi, Bruno Giordano et Enrico Albertosi. Le plus célèbre, Paolo Rossi, fut puni de trois années de suspension, avant que sa peine ne soit ramenée à deux ans. Ce qui lui permit de disputer de justesse la Coupe du monde 1982, d'y marquer 6 buts et d'offrir à l'Italie le titre de champion du monde. En voilà un qui a su se faire pardonner.

Rennes-Reims. Sur la grille figurait également un Loto classique, histoire de ratisser large. En voulant se distinguer, la France allait complètement se fourvoyer. En septembre 1985, la deuxième mouture comporte 16 matchs de football, et la mise de base est ramenée de 12,50 F à 5 F. Mais ce n'est qu'en 1988 que la France va calquer son jeu sur celui des autres pays : 13 matchs de foot et des paris sur les scores. En août 1997, la Française des jeux inaugure une quatrième formule. Le Loto sportif est rebaptisé Loto foot, et on gagne désormais jusqu'à 10 bons pronostics. Mais, surtout, la part réservée aux gagnants passe de 55 à 70 %. L'objectif est d'attirer de nouveaux parieurs.

Car, depuis 1988, le montant des enjeux n'a cessé de diminuer. De 1988 à 1996, le chiffre d'affaires du Loto sportif est passé de 1,5 milliard de francs à 480 millions de francs. Autant dire qu'on est très loin du milliard de francs pour le sport espéré en 1985 par Nelson Paillou, président du Comité national olympique et sportif français (CNOSF). La France peut regarder avec envie son voisin italien, où le florissant Totocalcio recueille chaque week-end près de 300 millions de francs d'enjeux. Ce qui lui permet de n'en redistribuer que 33 % aux généreux parieurs. Preuve formelle que les concours de pronostics sur le football ne rencontrent un véritable succès que dans les pays où les stades sont pleins.

PASSE

La passe est la base du football car elle symbolise le jeu d'équipe dans lequel elle sert de trait d'union entre les joueurs, sous la forme d'un enchaînement de transmission du ballon. L'action consiste à envoyer ce ballon à un partenaire tout en évitant l'adversaire, afin de construire et de réaliser une manœuvre d'approche du but adverse. C'est une œuvre de création qui doit être précise, rapide, inattendue et variée. Elle peut être de divers types : courte ou longue ; à terre ou aérienne, en arrière ; latérale, oblique, profonde. Sans oublier le « une-deux », échange de passes courtes et triangulaires entre deux partenaires, que l'on pourrait considérer comme une sorte de dribble collectif.

PAYS-BAS

1 100 000 licenciés

Palmarès : *Coupe du monde : 6 participations à la phase finale ; finaliste en 1974 et 1978 ; Championnat d'Europe des nations : 5 participations à la phase finale ; champion d'Europe en 1988 ; Coupe d'Europe C1 des clubs champions : Feyenoord Rotterdam 1970, Ajax Amsterdam 1971, 1972, 1973, 1995, PSV Eindhoven 1988 ; Coupe C2 : Ajax Amsterdam 1987 ; C3 : Feyenoord Rotterdam 1974, PSV Eindhoven 1978, Ajax Amsterdam 1992 ; Super-Coupe d'Europe : Ajax Amsterdam 1972, 1973, 1995 ; Coupe intercontinentale : Feyenoord Rotterdam 1970, Ajax Amsterdam 1972, 1995 ; 7 Ballons d'or : Johan Cruyff (1971, 1973, 1974) ; Ruud Gullit (1987) ; Marco Van Basten (1988, 1989, 1992).*

Rarement un maillot aura été autant à la mode que celui, orange, de l'équipe nationale des Pays-Bas durant le mois de juin 1974. Cruyff et sa bande avaient conquis non seulement tout un pays, mais aussi tout un continent et même au-delà, tant leur football était séduisant. Dans la foulée des triomphes européens de Feyenoord (1970) et de l'Ajax (1971, 1972, 1973), les Pays-Bas donnaient à voir et à rêver, conciliant le résultat et la manière, le réalisme et le spectacle. Que leur a-t-il manqué alors pour conquérir le titre suprême alors que celui-ci leur semblait destiné ? En vérité, ce n'est pas d'un manque dont les Néerlandais ont souffert le jour de la finale, mais d'un trop-plein. Un trop-plein de confiance et de certitudes. Avant l'apothéose de Munich, ils présentaient le bilan suivant : 6 matchs, 5 victoires, 1 nul, 14 buts marqués, 1 but encaissé qui était l'œuvre de Krol contre son camp. Le 7 juillet 1974, Cruyff et ses partenaires ne sont pas rentrés sur la pelouse pour gagner, mais pour humilier les Allemands, pour venger les blessures de l'histoire. Erreur fatale ! Quand le vent a tourné, la belle assurance des Bataves s'est envolée. Ils avaient tout prévu, sauf ça !

Oublier 1974. Quatre ans plus tard, les Pays-Bas eurent surtout la malchance de retrouver en finale le pays organisateur, l'Argentine. Avec une formation qui n'avait pas la brillance de sa devancière, ils passèrent pourtant plus près de la victoire. À la dernière minute du temps réglementaire, un tir de Rensenbrinck s'écrase sur le poteau alors que le score est de 1-1. Durant la prolongation, les Argentins, poussés par un stade en délire, font la différence grâce au génial Mario Kempès. Ils sont neuf joueurs à avoir vécu la double déception de 1974 et 1978 : Jongbloed, Jansen, Suurbier, Krol, Haan, Neeskens, René Van de Kerkhof, Rep et Rensenbrinck. Sans oublier l'entraîneur, Rinus Michels.

La revanche de Rinus Michels

Quel est le point commun entre les Pays-Bas de 1974 et les Pays-Bas de 1988 ? Réponse : le sélectionneur, Rinus Michels. L'homme qui avait déjà emmené l'Ajax Amsterdam au titre de champion d'Europe en 1971 et 1972 est aussi celui qui a façonné les deux plus belles équipes néerlandaises de tous les temps. Au soir du 25 juin 1988, après la victoire contre l'URSS (2-0) en finale du Championnat d'Europe, il pouvait enfin savourer sa revanche et tirer un trait rageur sur le passé. « Ne me parlez plus de 1974, martelait-il. Cela appartient définitivement au passé. On a battu la RFA chez elle, on a gagné en finale : c'est tout. » D'accord, mais pourquoi les Pays-Bas ont-ils réussi là où ils avaient échoué quatorze ans plus tôt ? « En 1974, il y avait onze vedettes dans mon équipe, rétorque Michels. Aujourd'hui, on n'en compte que cinq ou six, mais toutes parlent le même langage. » À la suite de ce triomphe, Michels pouvait tirer sa révérence. « Dans le métier d'entraîneur, il n'y a rien de plus beau que de partir sur un titre. »


La marée orange des supporters bataves déferle sur tous les stades du monde.

Quatorze ans après Munich, les Pays-Bas vont cependant prendre la plus douce des revanches lors du Championnat d'Europe des nations 1988. À l'inverse de 1974 où ils avaient démarré très fort avant de s'écrouler sur la ligne d'arrivée, ils vont cette fois rater leur départ (défaite 0-1 contre l'URSS) avant de monter en puissance. Cette déconvenue du premier jour fut en réalité un cadeau du ciel pour les Néerlandais. D'abord parce qu'elle les dissuada de faire preuve de suffisance, ensuite parce qu'elle provoqua la titularisation de Marco Van Basten aux dépens de Johnny Bosman. Trois jours plus tard, les Pays-Bas dominent l'Angleterre : 3-1, trois buts de Van Basten. Plus rien n'arrêtera l'armée orange, pas même le pays organisateur. En demi-finale, les Pays-Bas affrontent l'Allemagne à Hambourg. « Pendant deux jours, confie Ruud Gullit, je me suis efforcé de me remémorer à quel point j'avais été malheureux en 1974 en voyant la finale de Munich. Ce souvenir a renforcé ma détermination. » À la veille de cette demi-finale, Rinus Michels prévient ses hommes : « Ne vous croyez pas les plus beaux, les plus forts. Restez concentrés à 100 %. » Pour aller en finale, il faut une grande énergie physique, mais surtout mentale. Cette fois, le scénario est inverse. C'est l'Allemagne qui ouvre le score, mais ce sont les Pays-Bas qui l'emportent. En finale, l'URSS a beau pratiquer, selon les observateurs, « le football de l'an 2000 », elle ne résiste pas à la déferlante orange. Gullit d'abord, Van Basten ensuite scellent le destin d'un match limpide. Cruyff et les siens sont enfin vengés. Quant à Rinus Michels, il s'est surpris lui-même.

La désunion ne fait pas la force. Pour une fois, la compétition n'avait pas tourné au psychodrame dans la maison orange. Car, de tout temps, la sélection des Pays-Bas a été en proie à des rivalités souterraines entre les clubs les plus influents du pays, à des conflits entre joueurs, à des divergences de vue tactiques entre les joueurs et le sélectionneur, et à des attaques en règle venues de l'extérieur et perpétrées par d'anciennes grandes figures du football néerlandais. Des tiraillements en coulisses qui ont généré des failles sur le terrain. Car on n'atteint pas les plus hauts sommets en ne parlant pas le même langage. Ainsi, en 1978, Cruyff renonce à la Coupe du monde parce qu'il est brouillé avec la fédération. En 1990, Gullit, Van Basten et Rijkaard, en froid avec le sélectionneur, Leo Beenhakker, ne peuvent donner le meilleur d'eux-mêmes. En 1994, c'est Gullit qui déclare forfait à dix jours de l'ouverture de la Coupe du monde en avançant des « raisons strictement personnelles ». En vérité, il ne supporte pas le sélectionneur, Dick Advocaat. Enfin, en 1996, le climat est particulièrement malsain tout au long du Championnat d'Europe, en Angleterre. Une brouille aux relents racistes oppose les joueurs d'origine surinamienne (Davids, Reiziger, Bogarde, Seedorf, Kluivert) aux autres. Edgar Davids accuse l'entraîneur Guus Hiddink de favoriser les seconds au détriment des premiers et lui reproche de le laisser sur la touche. Moyennant quoi, il est invité à rentrer chez lui par le premier avion. Si les Néerlandais avaient davantage de dispositions pour l'union sacrée, ils auraient sans doute un palmarès plus étoffé. Mais en 2000, les choses changent. On fait appel aux gloires des années 1980. Depuis 1999, c'est Rijkaard assisté de Neeskens qui prépare la génération Bergkamp (quatrième du Mondial 1998). Mais l'expérience s'achève en demi-finale. Battus aux tirs au but par l'Italie, les Pays-Bas ne seront pas champions d'Europe. Sitôt le match terminé, Rijkaard donne sa démission... R. L.

PELÉ (Edson Arantes do Nascimento, dit)

Brésil, né à Très Coraçòes, 1940

ATTAQUANT

Palmarès : ***Coupe du monde 1958, 1962 1970 ; 93 sélections en équipe nationale (77 buts marqués) ; champion de São Paulo (11 fois), du Brésil (5 fois, avec Santos FC), des États-Unis 1977 (Cosmos New York) ; Copa Libertadores 1963 ; Coupe intercontinentale des clubs 1962, 1963 (Santos FC) ; dix fois roi des buteurs de São Paulo ; 1 244 buts marqués au cours de sa carrière professionnelle.***

L'histoire de celui qu'on appelle le « roi Pelé » (un roi qui n'a été ni détrôné ni remplacé) est un véritable conte de fées, capable de faire rêver les gosses qui aiment le foot-

ball ; c'est l'histoire d'un gamin des rues devenu ministre des Sports de son pays et richissime homme d'affaires, parce qu'il a joué au football comme personne avant lui et, à ce jour, personne après.

L'histoire commence dans l'État de São Paulo, à Bauru, où son père, un fonctionnaire, a trouvé du travail. Ce père, Dondinho, a dû stopper sa carrière de footballeur à l'Atletico Mineiro en raison d'une sérieuse blessure au genou. La famille n'est pas très riche. Mais, dans leur quartier, les footballeurs en herbe de Baquinho ont déjà leur vedette ; ils l'appellent « Dico » et, un beau jour, « Belé ». C'est le futur Pelé. L'entraîneur du Bauru Atletic Club, Waldemar De Brito, ancien joueur international qui a participé à la Coupe du monde 1938, a tôt fait de repérer le petit prodige. Et, en 1955, il l'emmène au Santos Football Club, qui évolue à l'étage supérieur. C'est là qu'Edson Arantes do Nascimento, dit « Pelé », débute en équipe première le 7 septembre 1956, pour fêter l'anniversaire de l'indépendance du Brésil. Au cours du match amical contre les Corinthians de São Paulo, il remplace l'international Emanuelle Del Vecchio et il s'en tire très bien. Pelé a 15 ans et demi. Il ne va plus quitter le maillot blanc de Santos, qui va le mener à la gloire mondiale, et qu'il va mener lui-même au firmament. Dix mois après ses débuts à Santos, il prend de nouveau la place de Del Vecchio. Mais, cette fois, c'est dans l'équipe du Brésil. Ce 7 juillet 1957, il entame une carrière qui va s'avérer exceptionnelle. À la mi-temps du match contre l'Argentine, qui mène 1-0, il entre en jeu et, en égalisant à 1-1, inscrit le premier des 77 buts qu'il réussira en sélection. Il a 16 ans et demi.

L'éclosion d'un mythe. La Coupe du monde suédoise arrive. Et la concurrence est vive au sein de la « seleção ». Quelques jours avant le départ pour l'Europe, Pelé est touché durement au genou au cours d'un match de préparation contre les Corinthians. Sa participation au Mondial 1958 est très compromise. Mais les anciens de l'équipe, Nilton Santos, Bellini le capitaine et Didi, qui ont leur mot à dire, plaident sa cause auprès des sélectionneurs.

C'est ainsi qu'à l'âge de 17 ans et demi il va s'imposer irrésistiblement, terrassant tour à tour Français en demi-finale (trois buts) et Suédois en finale (deux buts), offrant sa première Coupe du monde au Brésil, et prenant rang de nouvelle étoile du football.

Le Pelé junior qui a stupéfié le monde entier tire sa force d'une forme athlétique extraordinaire digne d'un sprinter olympique américain, d'un pouvoir d'accélération, d'une habileté dans le dribble, d'une efficacité devant le but absolument diaboliques.

Ce n° 10 joue comme un n° 9. Ses facultés d'improvisation, sa vivacité de touche de balle, son jeu aérien (tête et poitrine) en font un attaquant irrésistible. Avec Santos et avec son compère Coutinho (l'homme-relais de ses une-deux foudroyants), il donne la leçon en Amérique du Sud et en Europe.

Le grand Benfica explose un soir d'octobre 1962 à Lisbonne, en finale de la Coupe intercontinentale des clubs. Certes, une stupide blessure aux adducteurs, survenue dès le deuxième match au Chili, prive Pelé d'une deuxième victoire en finale de la Coupe du monde 1962. Et ensuite un tacle portugais assassin l'abat dès le début de la World Cup anglaise 1966.

Un seigneur. Mais le Pelé senior sera de nouveau l'artisan du troisième triomphe brésilien en Coupe du monde 1970 au Mexique. Un superbe premier but de la tête, une passe lumineuse à destination de son ami et capitaine Carlos Alberto sur

Son millième but

Pelé a marqué 1 244 buts au cours de sa carrière entre 1956 et 1977. Son 1 000ᵉ but constitua évidemment un événement historique. Il le réussit le 19 novembre 1969 à Rio, dans le stade géant de Maracana, devant 200 000 spectateurs, à l'occasion du match Vasco de Gama-Santos. À la 77ᵉ minute, l'arbitre accorda un penalty à Santos. Et Pelé se chargea de le transformer lui-même dans un silence impressionnant. Sa frappe victorieuse fut saluée dans un enthousiasme indescriptible, le match étant interrompu pendant plus d'un quart d'heure. Ainsi entra-t-il dans l'histoire. L'ancien gamin des rues de Bauru devait ensuite dire : « J'offre ces mille buts aux enfants pauvres de mon pays ».



Figure symbolique et universelle du football, Pelé résume à lui seul la planète foot.

le quatrième but signent l'apothéose d'une carrière qui ne s'achèvera qu'en 1977 aux États-Unis, par un match-jubilé opposant « son » Santos au Cosmos de New York, son deuxième et dernier club. L'ancien virtuose s'est transformé en chef d'orchestre. Il mène le jeu, crée pour les autres, met son incomparable maîtrise technique au service de la collectivité, offrant un spectacle merveilleux à chacune de ses actions. Ainsi a-t-il pu durer et briller pendant près de vingt ans, renonçant à tout transfert mirifique en Europe, restant jusqu'au bout (1971) fidèle à la sélection, arrêtant de jouer en 1974, après avoir endossé 93 fois le maillot brésilien et marqué le chiffre record de 1 244 buts durant sa carrière.
Le mythe Pelé a enchanté toute la planète. Une statue a été dressée au centre de sa ville natale, Très Coraçoes. En 1977, son jubilé a été suivi par 700 millions de téléspectateurs. Il est et sera toujours « Monsieur Football ». Le joueur et l'homme sont toujours restés d'une gentillesse et d'une correction exemplaires. Un temps ministre des Sports, Pelé est certainement le Brésilien le plus célèbre du monde. J.-P. R.

PENALTY

Appelé aussi « coup de pied de réparation », le penalty sanctionne une faute grave commise par le défenseur dans sa propre surface de réparation et passible d'un coup franc direct.
Le penalty est tiré d'un point situé à 11 mètres du milieu de la ligne de but adverse. Le tireur doit surtout posséder un grand sang-froid. Il peut le tirer en force ou en finesse. Le gardien a le droit désormais de se déplacer le long de sa ligne sans pour autant s'avancer et la quitter.



L'arme du buteur : le contre-pied.

PFAFF Jean-Marie

Belgique, né à Lebbeke, 1953

GARDIEN

Palmarès : *64 sélections en équipe nationale ; Coupe du monde 1982, 1986 (4ᵉ place) ; Championnat d'Europe des nations 1980 (2ᵉ place) ; champion de Belgique 1979 (SK Beveren) ; Coupe de Belgique 1978 (SK Beveren) ; champion d'Allemagne 1985, 1986, 1987 (Bayern Munich) ; Coupe d'Allemagne 1984, 1986 (Bayern Munich) ; Super-Coupe d'Europe 1983, 1987 (Bayern Munich).*

On ne peut pas dire que Jean-Marie Pfaff soit né sous une bonne étoile. Il a passé le plus clair de son enfance dans une caravane, où vivaient ses parents, modestes marchands de tapis qui ne pouvaient pas se payer un toit. À 12 ans, il perd son père. À 15 ans, il commence à travailler dans une usine de tapis, mais il est licencié trois ans plus tard.
Heureusement, le jeune Jean-Marie est doué pour le football. En 1972, il devient le titulaire du poste de gardien de but au SK Beveren, modeste équipe du Championnat de Belgique.
Quelques mois plus tard, le club est relégué en 2ᵉ division. Mais Jean-Marie Pfaff et Beveren se relèveront vite. Grâce aux exploits de son gardien, le club remporte la Coupe de Belgique en 1978, le Championnat en 1979, tout en atteignant les demi-finales de la Coupe des coupes (éliminé par le FC Barcelone 1-0, 1-0). Toute l'Europe du football apprend à connaître le petit club de Beveren et son spectaculaire gardien. De son côté, Guy Thys, le sélectionneur national belge, est déjà conquis par son talent.
En mai 1976, il offre sa première sélection à Pfaff, contre les Pays-Bas, alors vice-champions du monde. Après dix années de fidélité à son club d'origine de Beveren, Jean-Marie Pfaff signe en 1982 au Bayern Munich pour 6 MF, une somme colossale à l'époque. L'entraîneur des gardiens du grand club bavarois n'est autre que l'international allemand Sepp Maier.
Entre les deux hommes, le courant passe immédiatement. Ils ont en commun le goût du travail à l'entraînement, mais aussi celui des farces et attrapes. Jean-Marie Pfaff, qui vénérait Christian Piot, le légendaire gardien de la sélection belge dans les années 60-70, a trouvé un nouveau modèle.
Grâce à Maier, Jean-Marie Pfaff devient l'un des meilleurs gardiens d'Europe en même temps que le joueur préféré du public munichois, qui apprécie autant ses parades que ses facéties. « Au début de ma carrière, on me prenait pour un rigolo qui n'était là que pour amuser la galerie, souligne Pfaff. Par la suite, les gens m'ont apprécié aussi pour ça. Ils se sont aperçus que mes pitreries ne m'empêchaient pas d'être efficace et d'obtenir des résultats. J'ai toujours aimé amuser le public. C'est aussi une marque de respect envers lui. » Au retour de la Coupe du monde, au Mexique, où la Belgique a décroché une inattendue 4ᵉ place, Pfaff, éblouissant tout au long de la compétition, est un véritable héros médiatique et populaire. À 33 ans, il fait enfin l'unanimité.

PIED

Comme le pinceau est l'outil principal du peintre, le pied est celui du footballeur (*foot* signifiant « pied » en anglais). Il lui sert non seulement à courir, à sauter, à s'appuyer, mais aussi à toucher le ballon pour le maîtriser ou le frapper. Il présente plusieurs surfaces de contact : cou-de-pied, intérieur ou plat du pied, extérieur, talon, semelle, pointe. Comme les mains, les pieds sont latéralisés, l'un des deux pouvant être plus couramment utilisé : le gauche par le gaucher et le droit par le droitier. Leur pointure varie souvent entre la très grande (l'Allemand Gunther Netzer : 47) et la plus petite (le Hongrois Ferenc Puskas : 39).

PLATINI Michel

France, né à Jœuf, 1955

ATTAQUANT

Palmarès : *Coupe du monde 1978 (1er tour phase finale), 1982 (4e) et 1986 (3e) ; champion d'Europe des nations 1984 ; 72 sélections en équipe nationale (50 comme capitaine) ; Coupe de France 1978 (Nancy), champion de France 1981 (Saint-Étienne) ; champion d'Italie 1984 (Juventus de Turin) ; Coupe d'Italie 1983 ; Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1985 (Juventus de Turin) ; Coupe d'Europe C2 des vainqueurs de coupe 1984 ; Coupe intercontinentale 1985 (Juventus de Turin) ; Ballon d'or 1983, 1984 et 1985. En tant que sélectionneur : Championnat d'Europe des nations 1992 (1er tour phase finale avec la France).*



Il revenait au plus grand joueur de football que la France a connu de présider le comité d'organisation de la Coupe du monde 1998.

Un jour d'automne 1980, sur la pelouse du Volksparkstadion, un match aller pour les huitièmes de finale de la Coupe de l'UEFA. D'un côté, Hambourg, un monstre de la Bundesliga. De l'autre, les Verts de Saint-Étienne, un club français en quête de consécration européenne depuis une finale perdue en 1976 contre le Bayern Munich. Ce jour de 1980, les Verts vont réussir l'exploit. Historique. Corriger, sur son terrain et devant son public, une équipe réputée « grande d'Europe ». Tout commence par un but contre son camp de Jimmy Hartwig. Puis, après dix minutes de jeu, d'une frappe brossée, Michel Platini transforme un coup bas en coup franc. Ce sera ce même Platini qui, à la 87e minute, sonnera le glas : une passe à la main du gardien Castaneda, un contrôle simple et sobre, une course rectiligne et majestueuse. Entre deux bustes raidis, le joueur français envoie la balle au ras du poteau pour un but de dernière minute. Score final : Saint-Étienne-Hambourg, 5-0. Après le match, le héros du jour dira seulement, à l'adresse du sélectionneur allemand : « Je suis d'accord pour renforcer son équipe. »

Pas fait pour le football... En une soirée en terre allemande, tout avait été dit, résumé, commenté. Platini avait donné une leçon à des adversaires tétanisés. Il avait aussi démontré l'immensité d'un art qu'il a cultivé pendant treize années (1974-1987) dans le football professionnel. Un art qu'Aldo, son père professeur de mathématiques, a le premier deviné et peaufiné dans le petit jardin familial de Jœuf. Adolescent, Michel Platini fait un essai au club voisin, le FC Metz, où on lui déclare qu'il n'est pas fait pour le football ! Donc, logiquement, il file chez le concurrent lorrain, l'AS Nancy-Lorraine, un club en devenir avec un dirigeant éclairé, Claude Cuny. Le jeune prodige, qui sait tout faire quand il s'agit d'organiser le jeu ou de marquer des buts, y entreprend son apprentissage qui se conclut, en 1978, avec la consécration au Parc des Princes et une victoire en finale de la Coupe de France contre Nice. Dans le même temps, un jeune sélectionneur (Michel Hidalgo) avait succédé au Roumain Stefan Kovacs et était persuadé que la France pouvait tenir un des meilleurs rôles dans le concert des nations. C'est donc ce même Hidalgo qui, le 27 mars 1976, lance Platini en équipe de France. C'est le début d'une belle histoire en bleu, blanc, rouge, puisque ce soir-là, face à la Tchécoslovaquie, le jeune joueur marque son premier but international ! Après l'apprentissage à Nancy et les premiers pas chez les Bleus de France (une première Coupe du monde en Argentine en 1978... pour voir !), on le retrouve à l'été 1979 chez les Verts de Saint-Étienne. Il était écrit que Platini ne pourrait aller nulle part ailleurs que dans le Forez, dans un club au palmarès impressionnant, dans une région où, comme en Lorraine, on célèbre le travail réalisé avec sérieux et persévérance. Sans le moindre problème, il se fond dans le système pensé et dessiné par l'entraîneur Robert Herbin. L'équipe est à son service et Platini est au service de l'équipe. Depuis ses premières gammes à Nancy, il est devenu maître dans l'art de tirer les coups francs – rares sont les gardiens de but qui ont percé son secret – mais, chez les Verts, il acquiert

Les records en bleu

- **50 fois capitaine de l'équipe de France** (devancé par Didier Deschamps avec 52 fois et suivi par Roger Marche, 42 fois)
- **41 buts avec l'équipe de France** (suivi par Just Fontaine, 30 buts)
- **17 buts en Coupe du monde** (éliminatoires et phases finales)
- **72 sélections** (5e derrière Deschamps, 101, Blanc, 95, Amoros, 82, et Bossis, 76)



Michel Platini sous les couleurs de l'équipe de France. À son sens du jeu il alliait une précision dans la frappe de balle rarement égalée en France... et ailleurs.

une dimension supplémentaire. Platini n'est plus seulement un tireur de coups francs, un buteur, il est un véritable meneur de jeu, un numéro 10 de rêve capable d'ouvertures lumineuses de 50 mètres pour démarquer un équipier. C'est à Saint-Étienne que Michel Platini a compris qu'il donnait de l'esprit au ballon. Accompagné par des joueurs de beau niveau (parmi lesquels Rep, Larios, Lopez puis Battiston), il a pu étoffer son palmarès personnel avec un titre de champion de France, même si sur tous les terrains de l'Hexagone il était devenu très vite « l'homme à abattre », la cible privilégiée des footeux aux godasses de plomb...

L'âge d'or. Et puis, il y eut les années de gloire. L'âge d'homme. Avec le transfert à la Juventus Turin en 1982, après la Coupe du monde en Espagne et une 4e place avec les Bleus. Michel Platini réalise ses rêves de personne et de footballeur. La personne revient sur la terre de ses ancêtres piémontais. Le footballeur signe dans un des plus grands clubs du monde, un club surnommé la « vieille fiancée » de l'Italie et propriété de la richissime famille Agnelli. Les débuts sont difficiles : adaptation à un nouveau cadre de vie, à de nouveaux équipiers prestigieux (Zoff, Bettega, Gentile, Scirea, Cabrini, Tardelli, Rossi ou encore Boniek). L'âge d'homme, pour Platini, c'est aussi l'âge d'or. Des titres, des honneurs, des victoires, des coupes. Avec la Juventus entraînée par Trappatoni, avec les Bleus de France. Ballon d'or à trois reprises, meilleur buteur du Championnat d'Italie à trois reprises, champion d'Italie, vainqueur de la Coupe d'Italie, une Coupe d'Europe des champions et une des vainqueurs de coupe. Et puis, un titre de champion d'Europe des nations avec la bande à Hidalgo après une victoire au Parc des Princes contre l'Espagne... Lorsqu'il décide au soir du dernier match de championnat 1986-1987 de prendre sa retraite sportive, il murmure dans la moiteur du vestiaire de la Juventus Turin : « C'est comme une première mort. »

Devenu héros éternel du calcio et demi-dieu de la Juventus, Platini se retrouve dès novembre 1988 sélectionneur de l'équipe de France, sans jamais avoir entraîné un seul club, une seule équipe. Il débute dans son nouveau rôle le 19 novembre 1988 par une défaite (2-3) contre la Yougoslavie (en éliminatoires de la Coupe du monde 1990) et quitte ses fonctions au lendemain du match Danemark-France (2-1) lors du Championnat d'Europe des nations 1992. Entre-temps, pendant 29 matchs, il dirige les Bleus, qui s'imposent à 16 reprises. On vante alors les petits frères de Platini, on met en avant la méthode Platini, basée sur l'enthousiasme, l'envie et le plaisir. Et on rapproche cette façon d'appréhender le sport avec celles de Bernard Hinault et Yannick Noah... Après son expérience de sélectionneur, Michel Platini est nommé coprésident (avec Fernand Sastre, ancien président de la Fédération française de football) du Comité d'organisation de la Coupe du monde 1998. Sa mission menée à bien, il fait office de conseiller du nouveau président de la FIFA, Joseph Blatter. D. G.

POLOGNE

269 864 licenciés

Palmarès : *champion olympique en 1972, troisième de la Coupe du monde en 1974 et 1982 ; demi finaliste Coupe d'Europe des clubs champions : Legia Varsovie (1969-1970) et Ruch Chorzow (1974-1975).*

C'est sans doute à Strasbourg, au cours de la Coupe du monde 1938, qu'on découvre le football polonais à travers son équipe nationale lors d'un match mémorable contre le Brésil, disputé sur le terrain inondé de la Meinau. Il faut, ce jour-là, tout le talent du buteur brésilien Leonidas (3 buts) pour venir à bout d'une sélection polonaise où brille également un redoutable marqueur de buts, Willimowski, qui ne peut sauver son équipe de la défaite 6 à 5, malgré ses 4 buts. Malheureusement, le territoire de la Pologne est envahi et annexé peu après par l'armée allemande, Willimowski étant lui-même enrôlé dans l'équipe nationale allemande, où il va jouer 8 fois en 1941 et 1942. Les événements politiques qui ne cesseront de tourmenter les

Les records

Victoire la plus large de la sélection nationale : 4-9-1963 : Pologne-Norvège : 9-0

Défaite la plus large : 26-6-1948 : Danemark-Pologne : 8-0

Record des sélections : Lato : 104 (1971-1983)

Record des buts en sélection : Lubanski : 50

Polonais et leur pays, passant sans transition de l'occupation allemande à la tutelle soviétique, contrarient la vie et la bonne marche d'un football pourtant solide et populaire.
Ainsi le Championnat national est-il interrompu entre 1938 et 1946, ne retrouvant son meilleur niveau que vers 1960.
C'est à partir de ce moment que s'organisent et s'imposent les clubs les plus performants, qui vont se partager ensuite les couronnes de champion. De 1957 à 1972, Gornik Zabrze (fondé en 1948) plane au-dessus du lot, remportant 10 fois le titre en seize ans. Gornik retrouvera son heure de gloire de 1985 à 1988 (4 titres successifs), après avoir gagné 5 Coupes de suite, entre 1968 et 1972, joué une finale de Coupe des coupes, en 1970, et participé 12 fois à la Coupe d'Europe des clubs champions. Le club de Zabrze a bénéficié des services de joueurs talentueux : Lubanski, avant-centre de classe internationale, malheureusement handicapé très tôt par une grave blessure au genou (auteur de 155 buts en 234 matchs de Championnat, de 50 buts en 80 sélections nationales), Szoltysik (395 matchs joués à Gornik), Gorgon,



Zbigniew Boniek, le plus talentueux joueur polonais, sous les couleurs de la Juventus de Turin, où il côtoya Michel Platini.

Oliszlo, Wilczek, Warzycha, et surtout Szarmach, cet autre remarquable avant-centre qui fit les beaux jours d'Auxerre. Le deuxième grand club polonais est Ruch Chorzow, 13 fois champion, d'où sont sortis les Williмowski, Cieslik (167 buts marqués), Nieroba (347 matchs joués), Faber et Marx, tous deux venus faire carrière en France.
Vainqueur de 4 Championnats et de 8 Coupes, le Legia Varsovie a occupé lui aussi une place de choix dans le football polonais des années 1980-90. Ses meilleurs joueurs furent Brychczy (180 buts en 368 matchs), Gmoch, Dejna, Pol, Gadocha, Cmikiewicz, Tomaszewski et Buncol.
L'équipe nationale polonaise a su tirer parti de la valeur de ces clubs et de la qualité individuelle de ses joueurs. La sélection vêtue de blanc et rouge a tout particulièrement brillé entre 1970 et 1980. Championne olympique en 1972, à Munich, en battant la Hongrie grâce aux Gorgon, Dejna, Lubanski, Gadocha, elle confirma ce succès deux ans plus tard en Coupe du monde sur les stades allemands grâce aux Tomaszewski, Kasperczak, Lato, Szarmach, venus renforcer les champions olympiques.
La chute du mur de Berlin et l'ouverture des frontières devaient affaiblir le football polonais, dont les joueurs les plus doués partirent chercher fortune dans les clubs pros étrangers.

PONT (PETIT ET GRAND)

Forme de dribble qui s'exécute en deux temps : d'abord on expédie le ballon dans le dos de l'adversaire qui fait face, on contourne ce dernier sur sa droite ou sur sa gauche, on va ensuite récupérer le ballon derrière lui. Il existe deux façons d'effectuer ce dribble très particulier. Pour réaliser ce qu'on appelle un « grand pont », on fait passer le ballon sur la droite ou sur la gauche de l'adversaire, et on contourne ce dernier du côté opposé à celui par où est passé le ballon, afin de le récupérer dans le dos de l'adversaire, celui-ci ayant la plupart du temps tendance à se tourner vers le côté du ballon, ce qui facilite le contre-pied.
Pour effectuer un « petit pont », on fait passer le ballon entre les jambes de l'adversaire lorsque ce dernier les tient écartées, avant d'aller le récupérer derrière lui, en l'ayant contourné sur sa droite ou sur sa gauche. Certains joueurs comme Sivori, Piantoni ou Puskas – surtout des gauchers – ont été des spécialistes de ce que les Italiens appellent de façon très imagée un « tunnel ».

PORTUGAL

83 000 licenciés ;
Palmarès : *champion du monde juniors 1989, 1991 ; 3 Coupes 'Europe des clubs champions (Benfica 1961 et 1962, Porto 1987) ; 1 Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe (Sporting 964) ; 1 Ballon d'or européen : Eusebio (1965).*

Les Portugais entretiennent avec le football les mêmes relations amoureuses que leurs lointains cousins brésiliens. Mais leur passion fidèle est surtout consacrée à leur club préféré et adoré. Ils sont trois à se partager et leurs faveurs et les honneurs des palmarès nationaux. Deux sont à Lisbonne, Benfica paré de rouge et blanc, Sporting en vert et blanc. Un troisième, le Football Club de Porto, rallie les suffrages des Nordistes. Chacun a eu sa période de gloire et d'hégémonie nationale et les trois se sont partagés les titres de champion et les coupes depuis plus de soixante-dix ans. Le FC Porto domine ses deux grands rivaux depuis 1985, ayant gagné 9 championnats sur 13. D'ailleurs, il avait été aussi sacré premier champion national en 1935, et le premier vainqueur de la Coupe du Portugal en 1922. Les plus célèbres entraîneurs ont officié à Porto, de Yustrich à Ivic en passant par Otto Gloria, Pedroto, Bobby, Robson et Artur Jorge. C'est sous le règne de ce dernier que le club des *dragoes* (le dragon est l'emblème du club) a connu sa plus belle heure de gloire, en 1987, année où il remporta la Coupe d'Europe des clubs cham-

pions, battant en finale le Bayern Munich, grâce à un exploit en forme de talonnade de l'Algérien Madjer. Ce dernier fut l'un des grands joueurs ayant porté le maillot rayé bleu et blanc avec les Virgilio Mends (347 matchs joués pour Porto), Hernani, Rui Barros, Futre, et, surtout, l'attaquant Fernando Goms, roi des buteurs du club (287 buts), du Portugal et d'Europe en 1983 et 1985.

Nostalgies lisboètes. Les deux clubs de la capitale ont donc dû accepter à contrecœur la supériorité de leur adversaire nordiste.

Passe encore pour un Sporting Club du Portugal qui ne parvient pas à revenir au tout premier plan depuis 1982, date de son dernier titre de champion. Les « lions d'Alvalade » (du nom du stade de 75 000 places situé près du centre de Lisbonne et à deux pas... du stade de Benfica) avaient collectionné les titres entre 1944 et 1954, période où ils furent 8 fois champions, ne remportant ensuite qu'une Coupe des vainqueurs de coupe en 1963 avant de céder la place aux deux autres. Car les grands joueurs du passé qui portèrent le maillot rayé vert et blanc, d'Azevedo à Jordao en passant par Peyroteo, Albano, Travassos, Hilario, Yazalde, Damas, Salif Keita, Manuel Fernandès, n'avaient pas trouvé de successeurs.

On pourrait en dire autant d'un Benfica qui court depuis dix ans après sa gloire passée. Il est loin le temps où les supporters des *Encarnadas* (« Rouges » comme le maillot du club) vibraient aux exploits de leurs héros Costa Pereira, Germano, Coluna, Augusto, Aguas, Cavem, Torrès, Simoès, Humberto, Toni, Néné, Diamantinho, et bien entendu Eusebio. Entre 1957 et 1977, Benfica a remporté 14 fois le titre de champion du Portugal, disputant 5 finales de Coupe d'Europe des clubs champions, en remportant 2, en 1961 et 1962.

À cette période « benfiquiste » correspondait d'ailleurs une époque glorieuse elle aussi pour la sélection nationale portugaise.

L'apogée fut atteint en 1966 au cours de la Coupe du monde jouée en Angleterre. Eusebio au sommet de sa carrière y fut sacré roi des buteurs de l'épreuve, mais avec lui 6 de ses coéquipiers de club offrirent au Portugal une brillante 3e place.

Le handicap financier. Après la retraite de tous ces joueurs de talent, il fallut attendre les années 1981-1984 d'une part (avec une place de demi-finaliste au Championnat d'Europe, gagné, en 1984, par les Français de Platini), les saisons 1988-1990 d'autre part (2 finales de Coupe d'Europe des clubs champions perdues) pour voir les Portugais de Benfica et de la sélection nationale refaire surface.

Lorsque les jeunes footballeurs portugais (dirigés par un remarquable entraîneur, Carlos Queiros) multiplièrent les succès européens (champions des moins de 16 ans en 1991) et mondiaux (champions du monde juniors en 1989 et 1991), on put penser qu'un renouveau international s'annonçait pour les clubs et pour l'équipe nationale. Mais l'énorme révolution financière du football international toucha et affaiblit cruellement un pays économiquement handicapé. C'est ainsi que les meilleurs joueurs portugais (en particulier les « Espoirs » de Queiros) émigrèrent à l'étranger, attirés par les richissimes clubs espagnols et italiens. À leur place ont déferlé sur les clubs, par centaines, des footballeurs brésiliens qui ne coûtent pas cher et qu'un règlement très pratique assimile aux joueurs nationaux. La sélection nationale portugaise n'a pu, temporairement retrouver son unité et sa valeur d'antan. Car grâce à une nouvelle génération, celle des Figo, Joao Pinto, Vitor Bahia, championne d'Europe junior en 1999, et cadet en 1995 et 1996 elle domine au cours de l'Euro 2000 l'Angleterre, l'Allemagne et la Roumanie. Malgré un jeu chatoyant et technique, elle ne réussit pas à battre la France en demi-finale (1-2). Son sélectionneur Humberto, en dépit de son excellent travail effectué à la tête de la sélection, préfère démissionner. J.-P. R.

Les records

La plus large victoire de la sélection :
19-3-1961 (à Lisbonne)
Portugal-Luxembourg : 6-0

La plus large défaite :
25-5-1947 (à Lisbonne)
Portugal-Angleterre : 0-10

Record des sélections
66 : Néné

Record des buts marqués en sélection nationale :
41 : Eusebio

PRESSE

Aussitôt après le football est née la presse sportive. Très vite, elle allait se révéler complément et relais indispensables à ce sport. Ainsi, dès la fin du XIXe siècle, en Angleterre, le football était devenu un des éléments les plus vivants de la culture populaire, et des centaines de journaux répercutaient les résultats des matchs. À Londres, par exemple, les journaux étaient en vente trente minutes après la fin de la partie : les Anglais avaient conçu leurs stades en y intégrant des cabines de presse et le téléphone...

Dans les premières années du XXe siècle, la presse d'Europe continentale se contente, elle, de passer des publicités pour des articles de football (chaussures, ballon...) : ce sport n'est alors encore qu'anecdotique. Mais, peu à peu, les journaux apportent leur soutien et parfois leur concours à l'organisation de matchs, de tournois. Des liens étroits s'établissent entre le football et la presse spécialisée. Ainsi, en France, un journaliste du *Matin*, Robert Guérin, fonde la Fédération internationale (FIFA). En Allemagne naît en 1919, à l'initiative de Benseman, un hebdomadaire consacré uniquement au football : *Kicker*. Toujours en France, la plupart des journalistes de *l'Écho des sports* ou du *Miroir des sports* sont d'anciens joueurs : par exemple, l'agrégé d'allemand Gabriel Hanot.

Vers 1925, le football a assis sa domination sur le rugby, et c'est aussi à cette époque que surgissent des hebdomadaires où le ballon rond prend une place importante. En Italie, en 1930, est créé *Il Calcio illustrato*, qui sera pendant plus de trente ans la référence des passionnés de football. Et, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, en France, est fondé l'hebdomadaire *France Football*, surnommé « la Bible du foot ». Les quotidiens d'informations générales, puis les radios et les télévisions vont ouvrir des rubriques importantes sur le football. Généralement, les quatre ou cinq premières pages de *l'Équipe* sont consacrées à ce sport qui est suivi par 79 % des lecteurs du journal. En Italie, il existe trois quotidiens sportifs, dont la célèbre *Gazzetta dello Sport*, qui traitent essentiellement du football. Il y en a quatre en Espagne, avec des tirages qui font rêver de ce côté-ci des Pyrénées. Des journalistes ont pris une part importante dans la gestion du sport : ainsi, le Français Gabriel Hanot est à l'origine de la création des Coupes d'Europe des clubs. Et, régulièrement, on raconte l'histoire de tel journaliste qui a suggéré la sélection d'un joueur, de tel autre qui est intervenu pour la venue d'un sélectionneur national...

PROLONGATION

Lorsqu'un match par élimination directe (c'est-à-dire qu'il doit obligatoirement désigner un vainqueur) se termine sur un score d'égalité entre les deux équipes après le temps réglementaire de 90 minutes, on a recours à une prolongation de 30 minutes, partagée en deux périodes de 15 minutes chacune, avec une interruption entre les deux. Ce qui impose d'ailleurs de parler d'une prolongation de 30 minutes et non pas de prolongations au pluriel. Dans certaines compétitions, cette prolongation est depuis quelques années écourtée et même arrêtée définitivement au premier but marqué, qui désigne le vainqueur. Appelé d'abord « mort subite », ce nouveau procédé est maintenant nommé plus gaiement « but en or ».

PROTÈGE-TIBIA

Afin de protéger leurs jambes, et en particulier la partie située entre le genou et le pied, les joueurs utilisent des protège-tibias, qui sont fixés sous la chaussette et directement sur la jambe par des lanières adhésives ; ils sont en matière plastique renforcée, souples mais suffisamment solides et épais pour assurer une sécurité maximale. Leur port est maintenant obligatoire. Ils ont été inventés en 1874 par un Anglais, Sam Weller Widdowson. À l'époque, ils étaient fixés sur les bas et non dessous.

PUBLIC SCHOOL

Dès le XVIII[e] siècle, on a commencé à jouer au football en Angleterre. Tout particulièrement dans les *public schools*, ces écoles (privées) destinées aux enfants de l'élite. Ce sport collectif ne pouvait que se développer dans un univers où étaient mises en avant les notions de solidarité, de courage, d'esprit d'entreprise sans que ce jeu ait de règles communes établies. Dans chaque public school, des conventions spécifiques avaient été adoptées, cousines cependant les unes des autres.

En 1848, les représentants d'équipes de football de plusieurs écoles publiques adoptent à Cambridge une série de règles contraignantes pour tous qui constituent le fondement des futures lois du jeu. Ce n'est qu'en 1863 que sont édictées officiellement les quatorze règles officielles du jeu de football. Aujourd'hui encore, bien évidemment, chaque public school possède son équipe de football.

PUSKAS Ferenc

Hongrie/Espagne, né à Budapest, 1927

ATTAQUANT

Palmarès : *finaliste de la Coupe du monde 1954 ; champion olympique 1952 ; 84 sélections en équipe nationale hongroise ; champion de Hongrie 1950, 1952, 1954, 1955 (Honved). En Espagne : 4 sélections en équipe nationale ; champion d'Espagne 1961, 1963, 1964, 1965, 1967 ; Coupe du Roi 1962 (Real Madrid) ; Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1960 ; Coupe intercontinentale 1960 (Real Madrid) ; roi des buteurs en 1960, 1961, 1963, 1964.*

La vie et la carrière de Ferenc Puskas pourraient être le sujet d'un extraordinaire roman politico-sportif. Le gamin, né et élevé dans les rues d'une banlieue de Budapest, commence à faire remarquer l'habileté de son pied gauche dans les équipes juniors de Honved. À 18 ans, il est déjà international. Sa première carrière glorieuse est commencée. Elle va se dérouler en Hongrie. Sous le régime communiste, les meilleurs footballeurs magyars sont des militaires de circonstance. Ils jouent à Honved, club de l'armée, qui rassemble les meilleurs du pays et qui n'est en fait qu'une sélection nationale. Puskas est commandant de l'armée hongroise et capitaine de l'équipe de club qui domine le Championnat et qui, sous les couleurs de l'équipe nationale, va dominer l'Europe pendant quatre ans, restant invaincue de 1950 à 1954.

En 1952, Puskas et ses camarades conquièrent le titre de champions olympiques à Helsinki. Un an plus tard, à Wembley, ils donnent la leçon aux maîtres anglais, battus (6-3) pour la première fois de l'histoire sur leur sol. Ils auraient sans doute été champions du monde en 1954 si Puskas ne s'était pas blessé avant la finale, permettant aux Allemands de créer la surprise en l'emportant à Berne. Octobre 1956 ; le peuple hongrois gronde dans les rues de Budapest. Puskas et Honved sont en déplacement à Bilbao pour la Coupe d'Europe des clubs. La révolution avortée fait éclater l'équipe de Honved. Puskas décide de rester en Occident. Il est suspendu par la FIFA. Pendant deux ans, il va ronger son frein et grossir. En 1958, Santiago Bernabeu, le président du Real Madrid, lui dit : « Tu vas perdre tes kilos et venir à Madrid. Je t'engage. Tu redeviendras le meilleur». Puskas travaille et s'entraîne d'arrache-pied. Son ventre tombe, son pied gauche redevient agile et magique.

La deuxième étape. La seconde vie de Ferenc Puskas l'Espagnol est commencée. En 1959, il ne peut disputer la finale de Coupe d'Europe contre Reims à Stuttgart ; il est interdit de séjour en Allemagne pour avoir lancé quelques déclarations incendiaires après la Coupe du monde 1954, suspectant les joueurs allemands de dopage. Peu importe : en 1960, il marque quatre buts au cours de la superbe finale à Glasgow Real-Francfort (7-3). En 1962, à Rotterdam, ses trois buts ne suffisent pas à sauver le Real de la défaite contre le Benfica du jeune Eusebio. Deuxième finale perdue en 1964 devant l'Inter d'Herrera. Le palmarès national de « Pancho » Puskas compense : il domine le championnat et le classement des buteurs pendant six ans. Naturalisé espagnol, il porte quatre fois le maillot de l'équipe nationale et participe à la Coupe du monde 1962. Inter gauche théorique, il est un n° 10 gaucher qui allie le coup d'œil et le geste ultrarapide à une habileté diabolique et à une frappe de balle foudroyante. Rondouillard et lourdaud d'aspect, il trompe son monde, car sa vivacité est celle d'un félin.

Entre Hongrie et Espagne, il a marqué 418 buts officiels. Il a droit à un match-jubilé en 1969. Comme entraîneur il amène le club grec de Panathinaikos en finale de la Coupe des champions 1971. Et, après la levée du rideau de fer, il peut enfin rentrer dans son pays natal. J.-P. R.



r

RAI (Rai Souza Vieira de Oliveira, dit)

Brésil, né en 1965

ATTAQUANT

Palmarès : *Coupe du monde 1994; Copa Libertadores 1992 ; Coupe intercontinentale 1993; champion du Brésil 1991 avec São Paulo; Coupe d'Europe C2 UEFA 1996; champion de France 1994 ; Coupe de France 1995 ; Coupe de la ligue 1995, 1998 avec le Paris-Saint-Germain.*

L'histoire de Rai Souza Vieira de Oliveira se confond avec celle du Brésil, la nonchalance de son football, l'immense talent de ses joueurs aussi. Lorsqu'il débarque en France, au mois de septembre 1993, c'est une star au Brésil. Il est le frère du génial « Docteur Socrates », médecin et plaque tournante de la seleção version 1986, un homme de conviction qui n'hésite pas à manifester publiquement son soutien au peuple qui souffre. On comprend très vite que Rai porte la même griffe : élégance, culture, âme de leader. Rai, recruté par Artur Jorge, rejoint le Paris-Saint-Germain avec un palmarès déjà solide dans ses valises : meneur de jeu et capitaine de São Paulo, Rai est d'ores et déjà champion du Brésil, vainqueur de la Coupe intercontinentale, et capitaine de la seleção depuis 1987. Homme de culture, Rai ne badine pas avec le français. Très vite, il en apprend les fondements. On peut croiser le joueur brésilien avec femme et enfants au théâtre, ou au Quartier latin, flânant, détendu. Rai lit Camus, Ionesco, Molière, sans faire semblant.



Rai, frère de Socrates, éminent représentant du football brésilien à Paris.

Étrange parcours, cependant, que celui de ce joueur. Pendant une longue saison, il ne sera à Paris que l'ombre de lui-même : trop lent, peu inspiré, lourd, maladroit, et, au bout du compte, anxieux sur son avenir.

Certains observateurs se souviennent peut-être d'une scène touchante dans le vestiaire parisien, au soir d'une nouvelle contre-performance : le patron, Pierre Lescure, soutenant le joueur, déprimé de ne pas avoir pu répondre à l'attente de ses dirigeants. L'été 1994 n'apportera rien de neuf : le Brésil de Romario et Bebeto est champion du monde, mais Rai, hors du coup pour la finale, n'est que spectateur d'un tel triomphe. Et puis, brutalement, le déclic, la lumière après le trou noir, les buts après le silence, des courses folles après la fatigue et l'ennui. « Je voudrais tellement comprendre ce qui ne va pas, ou plutôt ce qui ne va plus chez Rai », disait, désolé, le grand sélectionneur brésilien Tele Santana. Et Rai est revenu. Deux images fortes de ce retour marqueront à jamais l'imaginaire des supporters parisiens : un coup de tête génial et synonyme de qualification contre le FC Barcelone au Parc des Princes ; et ce but venu du fond des âges brésiliens, contre Lens, en championnat – pichenette du talon –, un but qui autorisait enfin les radioreporters à crier à la brésilienne « Goal... goal... goal... », tellement la beauté se chamaillait le temps d'un geste avec une folle improvisation... Rai est retourné au Brésil en 1998.

REAL MADRID

Fondé en 1902

CLUB ESPAGNOL

Couleurs : blanc et mauve.

Palmarès :

champion d'Espagne ***1932, 1933, 1954, 1955, 1957, 1958, 1961, 1962, 1963, 1964, 1965, 1967, 1968, 1969, 1972, 1975, 1976, 1978, 1979, 1980, 1986, 1987, 1988, 1989, 1990, 1995, 1997;***

Coupe du Roi d'Espagne ***1905, 1906, 1907, 1908, 1917, 1934, 1936, 1946, 1947, 1962, 1970, 1974, 1975, 1980, 1982, 1989, 1993;***

Coupe d'Europe C1 des clubs champions ***1956, 1957, 1958, 1959, 1960, 1966, 1998, 2000;***

Coupe C3 UEFA ***1985** et **1986;***

Coupe intercontinentale des clubs ***1960 ;***

Coupe latine ***1955** et **1957.***

En Espagne, on l'appelle encore très souvent le « Madrid », son nom d'origine. Le club fut créé le 18 mars 1902 sous le nom de Madrid Football Club, et son premier président élu officiellement fut don Juan Padros (successeur de don Julian Palacios, le véritable père du club). Le 29 juin 1920, une lettre officielle du roi accorde au club le titre de Real Madrid. Quatre ans plus tard est inauguré le vieux stade de Chamartin, fermé définitivement en 1946 et remplacé par l'actuel stade (en 1947), baptisé en janvier 1955 stade Santiago-Bernabeu. Toute l'histoire du Real Madrid tourne autour de ce nom et de ce personnage hors du commun qui lui a consacré soixante ans de sa vie et qui en a fait un des tout premiers clubs du monde. Né en 1895, Santiago Bernabeu porte déjà le maillot du Madrid à l'âge de 14 ans. Il joue en équipe première pendant quinze ans, de 1912 à 1927, avant de devenir secrétaire, entraîneur et président du club en 1943. Sous son règne, de 1943 à 1976, le Real va collectionner les titres de gloire, dominer le football en Espagne et en Europe. Quand il meurt, le 2 juin 1978, à l'âge de 83 ans, le club perd son meilleur serviteur.

Santiago Bernabeu n'a pas attendu d'être président pour bâtir, avec son ami Hernandez Coronado, une équipe du Real constellée de vedettes. La rivalité entre le Real et le FC Barcelone ne date pas d'hier. Dans les années 30, on s'arrache déjà les meilleurs joueurs espagnols. Le Real parvient ainsi à s'attacher les services des internationaux Regueiro, Quincocès et Ciriaco, et surtout de l'incomparable Ricardo Zamora, le meilleur gardien européen du moment. Cela permet au club madrilène de gagner le Championnat en 1932 et 1933, et la Coupe en 1934 et 1936.

La guerre civile et la Seconde Guerre mondiale freinent cette ascension. Bernabeu prend cependant la présidence en 1943. Il enlève en 1946 le talentueux Luis Molowny à la convoitise de Barcelone et relance son club vers les victoires en Coupe 1946 et 1947. Mais le grand coup approche. Coup de génie de Santiago Bernabeu, qui va bouleverser la vie du Real et aussi le paysage du football espagnol et européen.

La « flèche blonde ». Le 30 mars 1952, pour les « noces d'or » (son cinquantenaire) du Real Madrid, au cours du tournoi triangulaire mis sur pied, l'équipe madrilène prend une jolie leçon dans son stade de Chamartin, devant l'équipe colombienne des Milionarios de Bogota, où brillent plu-

Les grandes figures

Les entraîneurs

Barinaga, Scarone, Ipina, Villalonga, Carniglia, Munoz, Molowny, Miljanic, Boskov, Di Stefano, Beenhaker, Toshack, Antic, Floro, Del Bosque, Valdano, Capello, Heynckes

Les anciens joueurs

Bernabeu, Hernandez Coronado, Monjardin, René Petit, Zamora, Quincocès, Ciriaco, Rubio, Regueiro, Samitier, Molowny, Luciano, Hon, Di Stefano, Munoz, Rial, Zarraga, Roque Olsen, Sanchis père, Marquitos, Alonso, Gento, Puskas, Kopa, Del Sol, Santamaria, Muller, Amancio, Martin Vasquez, Pirri, Butragueno, Zocco, Velasquez, Simonsson, Camacho, Juanito, Michel, Del Bosque, Hugo Sanchez, Breitner, Schuster, Netzer, Valdano, Gordillo, Santillana , Zamorano, Laudrup

Les recordmen

Le plus grand nombre de matches joués : Santillana (643)

Le plus grand nombre de buts marqués : Di Stefano (307)

sieurs joueurs argentins qui ont quitté Buenos Aires en raison de la grève qu'ils y ont menée. Nestor Rossi et Pedernera sont de grandes vedettes, très connues, mais un troisième de leur compatriote l'est beaucoup moins. Il est blond, adroit, efficace, rapide comme l'éclair. On le surnomme la « flèche blonde » (*saeta rubia*). Ce soir-là, le dénommé Alfredo Di Stefano marque 2 des 4 buts de la victoire colombienne sur le Real. Dans la tribune, Santiago Bernabeu est tombé en arrêt : « Je n'ai jamais vu un joueur pareil. Celui-là, il nous le faut. » Et il traite sur le champ avec le président des Milionarios, obtenant une option de transfert.

Une bataille juridique rocambolesque s'engage alors, car déjà les Barcelonais se sont mis d'accord avec le président de River Plate, le club argentin auquel Di Stefano appartient toujours. Après de longues discussions, la Fédération internationale et la Fédération espagnole finissent par trancher : Di Stefano jouera un an au Real Madrid avant de rejoindre Barcelone. Mais Bernabeu ne s'avoue pas vaincu et il finira par racheter le joueur au club catalan, qui ne se consolera jamais de cette erreur. Le Real, lui, a réussi le transfert du siècle, une affaire en or.

Le 27 septembre 1953, Alfredo Di Stefano endosse pour la première fois le célèbre maillot blanc pour disputer contre Osasuna le premier match du Championnat 1953-1954. Dix mois plus tard, le Real est champion d'Espagne, et Di Stefano termine roi des buteurs (27 buts). Le règne madrilène et celui d'Alfredo vont durer onze ans. De 1954 à 1964, le Real remporte 8 titres de champion, 5 Coupes d'Europe, 1 Coupe latine et 1 Coupe intercontinentale.

En 1956, Santiago Bernabeu arrache Raymond Kopa à Reims et à l'équipe de France avec l'aide de son bras droit Raymond Saporta. Celui-ci, grand argentier et éminence grise du club, dont la mère est française, va avoir une influence et un rôle discrètement primordiaux au sein du club. Deux ans plus tard, après la Coupe du monde 1958 en Suède, don Santiago gagne un nouveau pari en enrôlant un Ferenc Puskas qui, chassé de sa Hongrie natale par la révolution de 1956, est devenu un chômeur grassouillet, mais qui au Real va suer sang et eau avant de retrouver la ligne et de redevenir l'un des meilleurs attaquants du monde.

L'héritage de Bernabeu. Avant de mourir, en 1978, Santiago Bernabeu verra son Real aligner encore les couronnes de champion (7 titres de 1965 à 1976), sans compter une 6e Coupe d'Europe des champions conquise à Bruxelles en 1966. Cette belle période est celle d'une bande de gamins nommés Amancio, Grosso, Velasquez, Pirri, Zocco.

Dix ans plus tard, de 1986 à 1990, une autre nouvelle vague de jeunes joueurs formés au Castilla, la pépinière du club, va permettre



Le Real de Madrid autour de son buteur mexicain Hugo Sanchez, au premier plan, troisième à partir de la gauche, fête une nouvelle victoire.

au Real d'accrocher 5 titres de plus à son palmarès. Dirigée par le Hollandais Beenhaker et soutenue par les anciens Gordillo, Santillana, Buyo, Valdano, Camacho, Schuster, Hugo Sanchez, la bande de Butragueno (qu'on a surnommée la « quinta del Buitre »), formée de Sanchis, le fils de l'ancien défenseur des années 60, Martin Vasquez, Michel, Pardeza et... Butragueno, brille de mille feux et redonne au Real sa suprématie nationale. Avant que le Barça de Cruyff ne reprenne le pouvoir, jusqu'à ce que Fabio Capello ne vienne pour la saison 1996-1997 refaire du Real Madrid le roi d'Espagne.

Après des années de vaches maigres européennes, la fin de siècle est favorable aux « Meringue » (en 1998 et 2000). Un nouveau Français fait souffler le chaud et le froid : le jeune Nicolas Anelka, acheté à prix d'or le 26 février 1999 à Arsenal pour la somme de 220 millions de francs! Record de l'année.).

RÈGLES

Les lois du jeu ont été créées, bien entendu, en Angleterre. Elles ont connu une constante évolution depuis octobre 1848. À cette date, en effet, la première tentative d'unification est lancée entre les différentes écoles anglaises, qui possèdent chacune leurs propres règles particulières. Ainsi sont rédigées d'abord les Règles de Cambridge, qui prévoient déjà les limites du terrain, la largeur des buts, le hors-jeu, le coup franc et la charge, toutes lois encore communes au football et au rugby. Deux principes souverains inspirent les législateurs : est-ce une règle raisonnable? est-ce une règle juste?

Le 26 octobre 1863, à la Freemason's Tavern de Londres, se réunissent les capitaines et les représentants de Londres et de sa région, qui créent la Football Association. Celle-ci rédige et adopte les Lois du football, inspirées des Règles de Cambridge. En 1866, la Sheffield Association (clubs du nord de l'Angleterre) adopte elle aussi un code de règles, mais un peu différentes de celles de la Football Association. On y trouve, par exemple, l'origine du corner et du coup franc indirect. En 1871, les partisans du jeu à la main (qu'un certain William Webb Ellis a inventé au collège de Rugby en 1823) font scission et fondent la Rugby Union.

Le 6 décembre 1882, les quatre associations britanniques adoptent, cinq ans après l'union des associations de Londres et de Sheffield, un seul code de règles. Cette conférence de Manchester est à l'origine de la création, en 1886, de l'International Board, seul organisme habilité – encore aujourd'hui – à modifier les lois du jeu. Cette docte assemblée, éminemment conservatrice, est composée de deux représentants de chaque association britannique et d'une minorité de représentants non britanniques.

En 1891, le code est revu entièrement, et le penalty est créé. En 1899, de nouvelles modifications donnent aux lois du jeu leur rédaction et leur application modernes, même si des retouches leur seront encore apportées au fil des années.

Les 17 lois du jeu moderne. Loi I : elle concerne le terrain de jeu et ses particularités (dimensions, marquage, surface de but, surface de réparation, surface de coin, buts, filets de but).

Loi II : le ballon sera sphérique, en cuir ou dans un matériau autorisé. Il aura une circonférence de 68 à 71 centimètres, pèsera de 396 à 453 grammes. Il ne pourra être changé qu'avec l'autorisation de l'arbitre.

Loi III : le nombre de joueurs est de onze, dont un gardien de but dans chaque équipe. Le match ne peut se poursuivre qu'avec un minimum de huit joueurs par équipe. Remplacements autorisés, en match officiel, de deux joueurs, plus un gardien.

Loi IV : équipement des joueurs. Protège-tibias obligatoires, maillot rentré dans la culotte, bas remontés, maillot du gardien d'une couleur différente de celles utilisées par les joueurs et l'arbitre.

Loi V : arbitre. Il a toute autorité sur l'application des lois du jeu (durée réglementaire de la partie, avertissements, expulsions).

Loi VI : deux arbitres assistants (juges de touche) pour aider l'arbitre (signaler les sorties du terrain du ballon, les hors-jeu, les fautes).

Loi VII : durée de la partie : deux périodes de 45 minutes chacune, avec possibilité, décidée par l'arbitre, d'en prolonger la durée (pour blessures, perte de temps volontaire ou exécution d'un penalty).

Loi VIII : coup d'envoi donné au début du match, après un but marqué, après la mi-temps avec changement de camp des deux équipes. Ballon remis en jeu en avant.

Loi IX : ballon en jeu et hors du jeu, selon qu'il a franchi entièrement ou non les limites du terrain.

Loi X : le but est marqué lorsqu'un ballon a franchi entièrement la ligne de but.

Loi XI : un joueur est en position de hors-jeu s'il est plus près que le ballon de la ligne de but adverse, sauf s'il se trouve dans sa propre moitié de terrain, ou si deux adversaires au moins sont placés entre la ligne de but adverse et lui. Il n'est pas hors jeu s'il reçoit le ballon sur une rentrée de touche, ou si, en position de hors-jeu, il ne fait pas action de jeu.

Loi XII : elle concerne toutes les fautes et incorrections commises volontairement par un joueur. Neuf fautes (coup de pied à un adversaire, croc-en-jambe, saut sur un adversaire, charge, coup, tacle avant d'avoir touché le ballon, crachat, tenir l'adversaire, main) contre un adversaire sont sanctionnées d'un coup franc direct ou d'un penalty. Cinq autres fautes (jeu dangereux, charge à l'épaule contre un adversaire qui n'a pas le ballon, gêne de la progression d'un adversaire qui n'a pas le ballon, charge contre le gardien de but en dehors de l'action de jeu, faute du gar-

dien du but qui ne respecte pas la règle des quatre pas au- delà desquels il ne doit plus tenir le ballon) sont sanctionnées d'un coup franc indirect. En outre, l'arbitre devra, selon la gravité de la faute commise, adresser un avertissement (carton jaune) ou décider une expulsion en cas de violence ou de grossièreté (carton rouge).
Loi XIII : les coups francs sont classés en deux catégories : coup franc direct, d'une part, coup franc indirect (le but ne peut être validé que si le ballon est touché par un autre joueur que celui qui botte le coup), d'autre part. Adversaires placés obligatoirement au moins à 9,15 m du ballon.
Loi XIV : coup de pied de réparation ou penalty. Tiré du point de réparation à 9,15 m de la ligne de but adverse. Le gardien se tient face au tireur, les deux pieds sur sa ligne. Il a le droit de se mouvoir le long de cette ligne, mais sans la quitter. Aucun autre joueur n'est autorisé à rester ou à pénétrer dans la surface. Si le ballon est renvoyé par le gardien ou par un montant du but, le tireur ou tout autre joueur peut le reprendre.
Loi XV : la rentrée de touche, dans un lancer de ballon à la main, doit être effectuée un ou deux pieds sur la ligne de touche.
Loi XVI : coup de pied de but. Après que le ballon a été expédié derrière la ligne de but adverse par un attaquant, le jeu reprend par un coup de pied de l'équipe défendante donné depuis la surface de but.
Loi XVII : coup de pied de coin ou corner. Il est joué après que le ballon a été expédié derrière sa propre ligne de but par un joueur de l'équipe défendante. Le coup de pied de coin est donné par un joueur de l'équipe attaquante dans le ballon posé dans la surface de coin (arc de cercle à chaque angle du terrain). Un but peut être marqué directement sur corner.

RELÉGATION

Vient de *reléguer* (du latin *relegare*, bannir, éloigner, mettre à l'écart). Le mot est donc suffisamment clair et précis pour angoisser tout joueur, tout président et, plus encore, tout entraîneur d'une équipe. La relégation est inexorable : le club classé aux deux ou trois dernières places du championnat (en fonction du règlement en vigueur dans le pays) descend systématiquement dans la catégorie inférieure. En cas d'égalité de points au classement sera relégué le club qui aura le plus petit nombre de victoires, puis le plus faible goal-average, et, enfin, le plus petit nombre de buts marqués durant la saison. En cas d'égalité parfaite, un match de barrage (ou plusieurs) peut être organisé pour désigner l'équipe qui subira la relégation.

REMPLAÇANT

Le football s'est longtemps joué à onze joueurs, ou moins, jusqu'à concurrence de huit. Le remplacement d'un ou de plusieurs joueurs blessés est prohibé jusqu'en 1958, date à laquelle l'International Board lève l'interdit et admet le remplacement. En 1976, deux remplacements sont autorisés. Le nombre de remplaçants est porté ensuite à cinq, dont un gardien de but. Le remplacement de deux joueurs du champ et du gardien est finalement autorisé à l'heure actuelle.
D'autre part, le remplacement est devenu également un procédé tactique pour un entraîneur qui décide d'exploiter les changements de joueurs pour modifier l'organisation de son équipe en cours de match.

RÉMUNÉRATIONS

Très tôt, le football a attiré du public. Dès que les matchs ont généré des recettes, les participants ont réclamé leur part, ce qui était la moindre des choses. En outre, l'exigence de résultats, très précoce dans le football britannique (dès la fin du XIXe siècle), a nécessité de la part des joueurs plus d'efforts, plus d'entraînement, et par conséquent plus d'heures consacrées à la pratique de leur sport. La majorité d'entre eux, d'origine ouvrière, ne pouvaient accepter ces sacrifices sans compensation financière. Ainsi naquit le professionnalisme. Avant 1900, dans le football anglais, existaient des systèmes de rémunération très sophistiqués, pour un millier de joueurs professionnels répertoriés : ils touchaient un fixe, auquel s'ajoutaient des primes d'entraînement, de résultat, parfois même un intéressement aux recettes !

Salaires nets ou bruts ?

Si de nombreux joueurs professionnels francais ont émigré vers les grands pays étrangers – l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie... –, c'est sans doute parce que leur qualité est internationalement reconnue. C'est aussi parce qu'il existe un grand déséquilibre dans le montant des rémunérations proposées. Le football français n'a jamais eu les moyens financiers de ses puissants voisins. Des abus ayant été constatés, au cours de la décennie écoulée, révélant des modes de rémunérations déguisés dont profitèrent les meilleurs joueurs de l'époque, un organisme de contrôle (la Direction nationale de contrôle de gestion) a été créé pour veiller à la régularité de la gestion et du financement du professionnalisme en France. Mais cette stricte réglementation a accru le décalage avec des pays où le laxisme est souvent la règle en matière de financement.
Aujourd'hui, la situation peut être ainsi résumée : à niveau de compétence égal, le footballeur gagne, à l'étranger, en revenus nets ce qu'il gagne en brut en France ! Au début de la saison 1997-1998, le joueur brésilien du Paris-SG Leonardo a quitté la France et rejoint le club italien Milan AC pour un salaire net de 1,6 MF par mois. À ce prix-là, le PSG, pourtant un des clubs français les plus riches, et qui a fait un gros effort pour recruter le joueur italien Marco Simone pour un salaire brut estimé à 1,6 MF par mois, ne pouvait pas s'aligner. Des joueurs moins cotés ont multiplié leur salaire par trois en signant dans des clubs anglais. Le FC Metz a renoncé à multiplier par neuf le salaire d'un de ses joueurs, David Terrier, montant que celui-ci a obtenu dans le club londonien de West Ham.

Une fortune pour Ronaldo

Le jeune international brésilien Ronaldo, la nouvelle étoile du football mondial, a changé de club à la fin de la saison 1996-1997. L'ancien attaquant du Barcelone FC a signé un contrat de neuf années avec le club italien Inter de Milan. Il est difficile d'avoir un aperçu précis des rémunérations du joueur brésilien, lesquelles comprennent des revenus salariaux directs, des primes multiples, mais également des revenus publicitaires très importants. Parmi les chiffres publiés, citons :

- 80 millions de francs versés par l'Inter de Milan à la signature du contrat ;
- un salaire net mensuel de 2 millions de francs ;
- un contrat avec l'équipementier Nike, qui rapporte 10 millions de francs par an jusqu'en 2004 (par comparaison, la nouvelle star du golf, Tiger Woods, touche 150 millions de francs sur cinq ans !);
- un contrat de 3 millions de francs par an avec l'entreprise brésilienne de brasserie Brahma.

En France, le professionnalisme a été instauré en 1932. Mais, dès avant la Première Guerre mondiale, les meilleurs joueurs recevaient des sommes d'argent et des avantages en nature pour les attirer dans un club ou pour continuer de bénéficier de leurs talents. La surenchère existait déjà, entre les clubs, dont profitaient les vedettes. C'était l'époque de l'amateurisme marron, où les joueurs étaient rémunérés en notes de frais, se voyaient offrir des situations fictives dans l'entreprise du président du club, ou un fonds de commerce bien placé dans la ville. Dès cette époque, l'injure qui venait facilement à la bouche du supporter déçu après une défaite était de lancer au champion « Trop payé ! »

Une hiérarchie impitoyable. En cette fin de siècle, les conditions d'exercice du métier de footballeur ont énormément évolué. Le public comprend souvent difficilement qu'un joueur soit mieux payé qu'un grand chirurgien ou un patron d'entreprise. Mais les footballeurs répondent, à juste titre, qu'ils sont l'élément essentiel d'un spectacle qui fait circuler des sommes d'argent importantes, et surtout que leur carrière est très courte (huit ans en moyenne, la période la plus intéressante sur le plan lucratif ne durant pas plus de cinq ans). À 30 ans, un joueur est déjà près de la retraite.

Un gros écart existe entre les revenus des joueurs exerçant le même métier, et évoluant parfois dans la même équipe. À la grande disparité des salaires s'ajoute le fait que les principaux contrats publicitaires, les retombées particulières des produits dérivés sont aspirés par les seules stars. Comme dans tous les métiers de spectacle, il y a la tête d'affiche, les grands seconds rôles, les figurants. Mais, sur le terrain, les uns et les autres doivent retrouver l'unité et la cohésion nécessaires pour atteindre l'objectif commun. C'est un des paradoxes de ce sport d'équipe évoluant dans un monde qui favorise l'émergence des individus exceptionnels. D. B.



Les salaires des joueurs les mieux payés (ici E. Petit avant le Mondial) permettent de transformer la réalité en un conte de fées : Ferrari et belles villas.

REPRISE DE VOLÉE

La volée est un geste technique qui permet de frapper le ballon lorsqu'il est en l'air et avant qu'il n'ait touché le sol. Les défenseurs se servent de la reprise de volée pour écarter le danger en toute hâte, et les attaquants peuvent tenter un tir instantané avant toute tentative d'intervention de l'adversaire. Cette technique nécessite un sens parfait de l'équilibre et des appuis, l'habileté et une excellente appréciation des distances et de la vitesse du ballon. Un but marqué sur une reprise de volée est un des gestes offensifs les plus difficiles à réussir, un des plus brillants, un des plus spectaculaires, donc l'un des plus appréciés du public.

RICARDO (Raimondo Ricardo Gomes, dit)

Brésil, né en 1964

DÉFENSEUR

Palmarès : *59 sélections en équipe nationale, champion du Brésil 1984 (Fluminense) ; champion du Portugal 1989, 1991 (Benfica) ; champion de France 1994 ; Coupe de France 1993 (PSG).*

Raimondo Ricardo Gomes est un monument. Son statut de joueur – il est devenu en 1998 l'entaîneur du Paris-Saint-Germain, mais resta qu'une annnée, laissant sa place à un autre europhone Artur Jorge – est limpide comme la classe que Ricardo dégageait dans sa surface de réparation. Ricardo, pur défenseur, immense joueur de tête, restera, avec Baresi, ou Mozer, comme l'une des plus belles tours de contrôle du football mondial. Dès l'âge de 18 ans, il effectue ses grands débuts, sous les couleurs de Fluminense, l'un des clubs phares du Brésil. Nous sommes en 1982, et Ricardo pose ses valises pendant cinq ans au sein de l'élite du foot carioca. Il est champion du Brésil en 1984. Puis c'est la période portugaise, Benfica, avec son copain Valdo, sous la direction du technicien Artur Jorge. Épanouissement et rigueur : Benfica est sacré champion du Portugal dès son arrivée, en 1987. Défenseur rigoureux, mais exemplaire, homme d'une grande discrétion : une telle personnalité coïncidait à la perfection avec le projet novateur du Paris-Saint-Germain, soutenu désormais par Canal Plus. D'ailleurs, dans son « grand projet », Bernard Brochand ne cachait pas que l'ambition des dirigeants parisiens serait d'approfondir la filière brésilienne, un peu à l'image de ce qu'avait réussi Nantes avec l'Argentine, à la fin des années 70. Arrivé en 1991, Ricardo, qui n'est plus jamais parti du club parisien, aura donc connu ses plus beaux combats. Champion de France dès 1993, Raimondo Ricardo Gomes affiche parfois comme un regret dans son regard triste et distant : celui sans doute de n'avoir pu disputer la phase finale de la Coupe du monde en Amérique, sous les couleurs du Brésil, tout simplement parce que ses genoux le faisaient trop souffrir. « Il y a quelque chose qui ne va pas dans mon corps », confiait avec amertume le joueur privé du choc Barcelone-PSG en Coupe d'Europe. Intelligent, et d'une grande lucidité, Ricardo, à l'aube de ses 32 ans, a préféré renoncer au terrain, pour rejoindre, en 1996, avec son ami Joël Bats, le banc des entraîneurs.

RIMET Jules

France, né à Theuley, 1873-1956

DIRIGEANT

Jules Rimet sent naître très tôt sa vocation de dirigeant. Il n'a que 23 ans lorsqu'il fonde à Paris, ou plutôt à Saint-Ouen, avec plusieurs amis et son frère Modeste, le Red Star Amical Club. Vers 1900, le football francais a du mal à s'organiser. Plusieurs fédérations rivales ne parviennent pas à s'associer. Elles gèrent des compétitions encore dispersées et concurrentes. En 1906, Jules Rimet, qui impose déjà sa forte personnalité, son sens de l'organisation et sa finesse d'expression, devient président du Comité francais interfédéral. Quatre ans plus tard, il est président de la Ligue de football association. Et c'est le plus logiquement du monde qu'il est élu président de la nouvelle Fédération francaise de football association créée le 7 avril 1919. Il conservera cette charge de premier dirigeant de France jusqu'en 1949.

Mais, parallèlement à ces fonctions nationales, Jules Rimet ne cesse de s'activer dans le domaine international, au sein d'une Fédération internationale de football association (FIFA) qui a vu le jour en 1904. Après la Première Guerre mondiale, les Anglais, qui dominent le football mondial, refusent de pactiser avec les nations « ennemies ». Ils quittent la FIFA, mais celle-ci continue sans eux. Et le 1^er^ mars 1921, au Congrès d'Anvers , sur proposition des Scandinaves, Jules Rimet est élu président de la FIFA. Deux mois plus tard, comme par un fait exprès symbolique, l'équipe de France bat pour la première fois l'Angleterre, au stade Pershing, à Paris (2-1).

Jules Rimet ne cesse ensuite d'œuvrer pour la création d'une Coupe du monde, dont la première édition voit le jour en 1930 en Uruguay, et qui est remportée par les joueurs de Montevideo. En 1946, à Luxembourg, les congressistes décident de fêter le 25^e^ anniversaire de son élection à la présidence, en donnant son nom à la Coupe du monde. Le 21 juin 1954, Rimet abandonne sa charge et devient président honoraire, ce qui lui permet de remettre la petite victoire en or à Fritz Walter, capitaine des nouveaux champions du monde allemands, à l'issue de l'étonnante finale de Berne. Deux ans plus tard, le 16 octobre 1956, Jules Rimet disparaît à l'âge de 83 ans.

RIVELINO Roberto

Brésil, né à São Paulo, 1946

ATTAQUANT

Palmarès : *Coupe du monde 1970, 1974 (4^e^), 1978 (3^e^) ; 59 sélections en équipe nationale ; champion du Brésil (Fluminense).*

On a découvert ce gaucher moustachu à la frappe de balle terrifiante lors de la Coupe du monde 1970. Au sein de la meilleure équipe du Brésil de tous les temps, il se

distingue sur son aile gauche par ses dribbles, ses contre-pieds et ses centres d'excellente facture pour le roi Pelé, Jairzinho ou Tostao. Mais Rivelino sait aussi conclure lui-même ses actions. Il marque trois buts, contre la Tchécoslovaquie au premier tour, le Pérou en quart de finale et l'Uruguay en demi-finale.

Au lendemain du titre de champion du monde et de la retraite internationale du roi Pelé, le sélectionneur Mario Zagallo lui confie le brassard de capitaine. Hélas, le Brésil n'est plus ce qu'il était. En 1974, lors de la Coupe du monde en Allemagne, Rivelino est à la tête d'une équipe brésilienne qui a perdu son âme et joue contre nature, sombrant même parfois dans le jeu dur et la violence. Il fait ce qu'il peut, inscrit encore trois buts face au Zaïre, la RDA et l'Argentine, mais demeure impuissant devant l'ouragan hollandais emmené par Johan Cruyff. Quatre ans plus tard, Rivelino a vieilli. En Argentine, il n'est plus que remplaçant. Le Brésil, encore plus à la peine qu'en 1974, décroche néanmoins la troisième place en battant l'Italie (2-1). Entré à la 64e minute à la place de Cerezo, Rivelino effectue un dernier tour de piste et puis s'en va.

Il ne lui restait plus qu'à répondre à l'appel des pétrodollars. Après dix ans aux Corinthians de São Paulo et quatre ans à Fluminense, où il remportera enfin le titre de champion du Brésil, Rivelino achèvera sa carrière dans un club saoudien. Pelé avait souhaité l'attirer au Cosmos de New York, mais Rivelino dut renoncer à ce transfert sous la pression des supporters de Fluminense. Quelques semaines plus tard, ces derniers ne purent s'opposer à l'offre fastueuse des princes saoudiens.

RIVER PLATE (CLUB ATLETICO RIVER PLATE)

CLUB ARGENTIN

Fondé en 1901

Couleurs : maillot blanc avec une bande diagonale rouge, short noir, bas blancs.

Palmarès : ***champion d'Argentine 1920, 1932, 1936, 1937, 1941, 1942, 1945, 1947, 1952, 1953, 1955, 1956, 1957, 1975 ; Tournoi national, 1977, 1979 1980, 1981, 1986, 1990, 1991 (ouverture), 1993 (ouverture), 1994 (ouverture) ; Copa Libertadores 1986, 1996 ; Coupe intercontinentale 1986 ; Coupe interaméricaine 1986 ; Super Copa sud-américaine 1997.***

Folle de foot. Telle est Buenos Aires, cité de 12 millions d'habitants, dont la religion principale est le football. Chaque week-end, on célèbre le culte du ballon rond dans les onze clubs professionnels disséminés à travers la ville et sa banlieue. C'est au nord de Buenos Aires, dans le quartier des classes aisées, que le plus grand club d'Argentine a pris racine. Il s'appelle River Plate, du nom d'une mauvaise traduction du Rio de la Plata. Né au début du siècle dans un quartier pauvre, celui de Boca, il allait changer de standing après son déménagement au Monumental, le plus grand stade d'Argentine, à la fin des années 30. Et sous prétexte que le président de l'époque, Antonio Vespuci Liberti, acheta deux joueurs pour 55 000 dollars, on surnomma les footballeurs de River Plate les « Millonarios », c'est-à-dire les Millionnaires, une appellation toujours en vigueur aujourd'hui.

Ce profil grand bourgeois, pour ne pas dire aristocrate, n'empêche pas River d'être le club le plus aimé du pays, voire de toute l'Amérique du Sud. Plus de 50 000 « socios » (cotisants du club), une centaine de filiales à travers le pays, un stade de 80 000 places et des supporters célèbres tels Gabriela Sabatini et le président de la République Carlos Menem, qui occupe régulièrement l'une des loges du Monumental.

Si River Plate est aussi populaire, c'est parce qu'il incarne depuis des décennies la tradition du beau jeu. Les plus vieux supporters du club se souviennent avec émotion de la célèbre « Maquina », la machine, référence suprême du football argentin des années 40 et 50. Et d'égrener les noms des cinq attaquants qui donnèrent à cette équipe ses lettres de noblesse : Munoz, Pedernera (le « Beethoven du foot »), Labruna, Moreno, Loustau. Une machine à bien jouer, à faire rêver et à gagner. Pendant ce temps, un jeune débutant trépignait sur le banc. Son nom ? Alfredo Di Stefano.

L'histoire de River fourmille d'attaquants de talent, voire de génie. Sivori, Alonso, l'ex-Marseillais, Luque, Kempes ou encore Juan Gilberto Funes, un géant de 1,92 m qui, en 1986, offrit enfin la Copa Libertadores aux « Millonarios » en marquant le but de la victoire contre America Cali (2-1, 1-0). Quelques semaines plus tard, River Plate remportait la Coupe intercontinentale à Tokyo en venant à bout du Steaua Bucarest (1-0).

Dernière star en date, l'Uruguayen Enzo Francescoli est revenu finir sa carrière à River, là où il l'avait débutée avant de se lancer dans l'aventure européenne avec plus ou moins de bonheur. Depuis son retour en 1994, à 33 ans, le prince Enzo fait de nouveau battre le cœur des supporters de River. Avec lui, le club a reconquis le titre de champion d'Argentine et la Copa Libertadores. Avec lui, le club a ressuscité le passé et perpétué la tradition. D'autant

La flèche blonde

C'est à River Plate qu'Alfredo Di Stefano, l'un des plus grands footballeurs de tous les temps, a débuté vers la fin des années 40. Avec lui, River s'apprêtait à dominer le football sud-américain et mondial pendant plusieurs années. Hélas, une grève interminable pousse Di Stefano à s'exiler en Colombie, chez d'autres « Millonarios », ceux de Bogota. Lors d'un tournoi en Europe, il est repéré par le Real Madrid et Barcelone. On se l'arrache. Pendant que le Real se met d'accord avec Bogota, Barcelone traite avec River. Durant plusieurs mois, les deux grands clubs espagnols vont s'arracher celui que l'on a surnommé la « Saeta Rubia » (la flèche blonde), avant que Barcelone ne cède ses droits. À considérer le palmarès du Real sous l'ère de Di Stefano, River Plate peut maudire les grévistes de l'époque.

que sur le banc de touche veille un autre grand attaquant estampillé River : Ramon Diaz, l'ancien joueur de Monaco et de l'Inter de Milan. Comme quoi, on peut quitter River, mais on y revient toujours.

ROMARIO (Romario de Souza Faria, dit)

Brésil, né à Rio de Janeiro, 1966

ATTAQUANT

Palmarès : *Coupe du monde 1994 ; Champion de l'État de Rio 2000 (Flamengo) meilleur buteur.*

Génie ou mis au banc de son équipe, buteur ou passeur, aimé ou rejeté, Romario de Souza Faria a enchanté de son football l'année 1994, achevant même sa saison par un titre de champion du monde avec le Brésil en Amérique. Quel défenseur ayant croisé la route de ce petit attaquant râblé, mais ultra-rapide, n'a-t-il pas été dépassé, déstabilisé par ses accélérations foudroyantes, ses dribbles courts qui lui donnent l'aspect d'une mygale échappée sur un terrain de football... ?

« Son talent est trop grand », disent les uns, et « la tête ne suit pas toujours », ajoutent certains observateurs. Certes. Mais le public exigeant du PSV Eindhoven – et Romario a souvent fustigé les tendances racistes – ou les supporters du Nou Camp de Barcelone ne sont certainement pas prêts d'oublier le spectacle d'un homme aussi à l'aise sur une pelouse, ballon au pied, qu'en maillot de bain sur les plages de Copacabana... En 1994, sous la direction de Cruyff, il est sacré meilleur buteur de la Liga espagnole avec 25 buts au compteur. Des buts inscrits dans toutes les situations, toutes les positions, bien que Romario se soit plaint à plusieurs reprises de son œil droit. Il sera d'ailleurs contraint de subir une opération l'éloignant des terrains durant plusieurs semaines. Son challenge est excitant. Car Romario, né il y a trente et un ans à Rio de Janeiro, revient, et fait très fort depuis qu'il a retrouvé la sélection brésilienne. L'enfant incorrigible du football brésilien donne en effet l'impression d'avoir assumé en quelque sorte sa traversée du désert, ses écarts en boîte de nuit, ses relations avec les marginaux de la pègre brésilienne. Après le FC Barcelone, Romario était rentré au pays, vers le club de ses premiers succès : Flamengo. De retour en Europe, au FC Valence, Romario a claqué la porte et pris de nouveau la direction du Brésil. On l'a vu impérial au tournoi de France marquant un but superbe contre l'Italie 1997. Associé à Ronaldo, il a très largement contribué à faire oublier Bebeto, son complice lors du Mondial américain de 1994.

RONALDO

Brésil, né à Rio de Janeiro en 1977

ATTAQUANT

Palmarès : *Copa America 1997 ; Coupe des Pays-Bas 1996 (PSV Eindhoven) ; Coupe d'Europe C2 des vainqueurs de coupe 1997 (Barcelone) ; Ballon d'Or européen 1997.*

Sauf sa robustesse précoce et sa façon de tripoter le ballon sur les terrains de son enfance, rien ne prédisposait Ronaldo à devenir celui que l'on considère comme le footballeur le plus cher et le plus complet de la planète.

Né dans une banlieue populaire de Rio, fils de Nelio, employé de la compagnie régionale des téléphones, et de Sonia, c'est un garçon plutôt tranquille et réservé. À onze ans, lorsque son père quitte le domicile conjugal et que sa mère doit travailler dans une pizzeria, il devient soudainement responsable et ambitieux.

Faute d'argent pour se déplacer, il rate l'entrée au centre de formation de Flamengo. Dans l'équipe première de Sao Cristovao où sa mère l'a fait signer, il joue dès l'âge de quatorze ans et se fait rapidement remarquer par Julio Cesar Leal, le sélectionneur national de l'équipe brésilienne des moins de 17 ans. Là, il remporte son premier titre au Tournoi du Paraguay en mai 1991.

C'est l'ancienne star des cariocas, Jairzinho, qui va prendre en charge le début de la carrière professionnelle de Ronaldo. Il le place à Cruzeiro, l'un des deux grands clubs de Belo Horizonte. La première saison, Ronaldo inscrit cinquante-six buts en cinquante-quatre rencontres. Il n'a que 17 ans lorsque, pressé par son adjoint Mario Zagall, Alberto Pareira, le sélectionneur, l'inscrit dans la liste des 22 joueurs appelés à jouer la Coupe du monde 1994 aux États-Unis. C'est le PSV Eindhoven, propriété de Philips,



Ronaldo semant la panique dans les rangs du Paris-SG lors de la finale de la Coupe des coupes.

qui le premier en Europe le repère et le fait débarquer aux Pays-Bas pour la somme de 50 millions de francs. Ronaldo va grandir dans tous les sens du terme. Sous la toise, il passe de 1,79 m à 1,83 m. Il étoffe sa musculature. Dans le même temps, il se cultive, suit des cours, apprend l'anglais et un brin de néerlandais. Il marque trente buts pour sa première saison au PSV et remporte la Coupe des Pays-Bas. En 1996, Barcelone met sur la table un chèque de 105 millions de francs pour obtenir la signature de la nouvelle coqueluche du football international. Le PSV cède. Ronaldo devient catalan.
Au Barça, sous les projecteurs des médias et sous les encouragements des 110 000 socios du club, il termine meilleur buteur de la Liga en marquant 34 buts. Le président Núñez, craignant son départ, double son salaire annuel en le portant à 20 millions de francs. Et tout club voulant l'engager devra débourser 400 millions de francs à Barcelone. Et pourtant, après un excellent « Tournoi de France » avec le Brésil, Ronaldo va partir. Personne ne pourra résister aux « pétrolires » de Massimo Moratti, le président de l'Inter, fils du mythique patron des Nerazzuri des années 60. S'entendant à merveille avec Djorkaeff, Ronaldo relancera le grand club milanais tout en préparant sa première vraie Coupe du monde. Affaibli par une crise d'epilepsie le jour de la finale 98, il rate son rendez-vous avec l'histoire. Ensuite, fatigué par les matchs à répétitions, il est victime de deux graves accidents au genou qui laissent mal augurer de la poursuite de sa carrière.

ROSSI Paolo

Italie, né à Prato, 1956

ATTAQUANT

Palmarès : *Coupe du monde 1982 (meilleur buteur avec 6 buts), quatrième en 1978 ; 48 sélections en équipe nationale ; champion d'Italie 1984 ; Coupe d'Italie 1983 (Juventus de Turin) ; Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1985 (finaliste en 1983) ; Coupe C2 des vainqueusr de coupe 1984 (Juventus de Turin).*

À deux ans d'intervalle, il a connu le pire et le meilleur de la carrière de footballeur. Révélé au niveau international par la Coupe du monde de 1978, qui a fait de lui une vedette du calcio, le jeune attaquant de Vicenze et de Pérouse approche des sommets. 1980 : une très grave affaire de paris clandestins sur les matchs du championnat, dite du « totonero », éclate à la une des journaux italiens. On y apprend que plusieurs joueurs de premier plan sont compromis. Parmi eux, le beau Paolo. Le voilà condamné, suspendu trois ans. Coup d'arrêt définitif d'une carrière tellement prometteuse ? Non, seulement une sévère halte. La fédération italienne réduit sa peine pour lui permettre de participer à la Coupe du monde espagnole de 1982. Quand celle-ci arrive, Rossi n'a disputé que trois matchs avec son nouveau club, la Juventus. Après un début de Mundial bien médiocre, il marque trois buts d'un coup contre le Brésil. Époustouflant. Puis encore deux buts contre la Pologne en demi-finale. Et encore un but, le premier, qui conduit la Squadra vers le titre aux dépens de l'Allemagne. En trois matchs, Rossi devient meilleur buteur de la Coupe, et meilleur joueur de l'année. Avant de devenir une des stars de la Juventus renaissante des années 80.

ROUMANIE

Palmarès : *207 526 licenciés ; 6 participations à la Coupe du monde (7e en 1994) ; champion d'Europe juniors en 1962 ; Coupe d'Europe des clubs champions (Steaua Bucarest en 1986).*

Comme dans tous les pays de l'Est européen, l'histoire du football en Roumanie se scinde en deux périodes, l'une avant la guerre de 1940, l'autre après 1945. Dans la première, l'équipe nationale roumaine a le mérite et l'honneur de disputer les trois premières Coupes du monde. Elle est, avec la France, la Yougoslavie et la Belgique, l'une des quatre formations européennes présentes en Uruguay en 1930. En 1934, elle s'incline honorablement par 2 à 1 devant les futurs finalistes tchécoslovaques. Et, en 1938, elle vient en France pour y rater de peu les quarts de finale. L'un des meilleurs joueurs s'appelle Covaci, et il est l'oncle de Stefan Kovacs, dont on reparlera plus tard. Après 1947, les clubs roumains sont réorganisés à la façon socialiste, c'est-à-dire sous une apparence corporative qui cache un véritable professionnalisme : ainsi voit-on naître le Steaua Bucarest (club de l'Armée), le Dinamo Bucarest (club de la police), l'Universitatea Craiova (club des étudiants). Ces trois clubs vont dominer tous les autres, en raison des appuis politico-sportifs qui leur offrent des facilités de recrutement et la présence dans leurs rangs des meilleurs joueurs du pays.
Les années 60 sont celles du Dinamo, sacré champion quatre fois de suite (de 1962 à 1965). Après une montée en puissance d'Universitatea en 1980 et 1981, le Dinamo reprend le commandement. Mais l'heure du Steaua sonne à partir de 1985 avec 5 titres successifs, et surtout une très étonnante victoire en finale de la Coupe des clubs champions 1986, à Séville, contre Barcelone. Les héros qui s'imposent au terme d'une dramatique séance de tirs au but se nomment, entre autres, Ducadam (un gardien miracle, invincible ce jour-là), Belodedici, Iordanescu, Boloni, Lacatus. Ils sont aussi les pièces maîtresses d'une équipe nationale dont Iordanescu va devenir bientôt l'entraîneur. Avant eux, les meilleurs joueurs roumains ont été le gardien Raducanu, Nunweiller, Dobrin, Dudu Georgescu (roi des buteurs européens en 1977 grâce à ses 47 buts), Lucescu, Pircalab, Dumitrache, Dinu. Les footballeurs roumains ont toujours démontré des qualités physiques et techniques correspondant à leurs origines mi-latines mi-slaves. Il leur a longtemps manqué d'avoir des contacts plus fréquents avec l'extérieur. Très francophiles, comme le peuple roumain lui-même, ils ont souvent fait carrière en

France, comme Pircalab (dribbleur diabolique, surnommé le « Garrincha des Carpates »), qui joua à Nîmes, ou Boloni, devenu entraîneur à Nancy. Sans oublier, bien sûr, Stefan Kovacs qui fut pendant plusieurs années le patron de l'équipe de France et aussi l'entraîneur de Monaco. Depuis le lever du rideau de fer, les joueurs roumains sont allés chercher fortune en Europe occidentale, à l'image du plus talentueux d'entre eux, Hagi. Du même coup, la sélection roumaine a accompli de gros progrès. On a pu le constater aux États-Unis pendant la Coupe du monde 1994, qui les vit rater d'un tir au but contre la Suède une place en demi-finale, après avoir atteint brillamment les quarts de finale, éliminant en particulier l'Argentine. Éliminée en 1998 en huitième de final par la Croatie (1-0), elle fait une excellente poule qualificative à l'Euro 2000 mais cède...

Records

La plus large victoire de la sélection :
14-10-1973 (à Bucarest)
Roumanie-Finlande : 9-0
La plus large défaite de la sélection :
6-6-1948 (à Budapest)
Hongrie-Roumanie : 9-0
Record des sélections :
Boloni
Record des buts en sélection :
Bodola

RUGBY

Rugby et football sont frères. Les deux principaux sports de balle et de plein air sont issus des mêmes parents, les différents jeux de football joués dans les collèges anglais, eux-mêmes descendants des très anciens jeux venus du Moyen Âge, comme la soule ou le calcio. Au début du XIXe siècle, il existe plusieurs footballs, ayant leurs propres règles, dans les prestigieux collèges anglais d'Eton, de Cambridge, de Harrow et de Rugby. Les règles édictées à Cambridge en 1848 sont encore communes aux différents jeux. La vraie séparation date de 1863 et de la création de la Football Association, qui édicte les lois du « jeu le plus simple ». Dans ces premières lois du jeu, plusieurs règles sont encore très proches de celles du rugby. Par exemple, le partenaire du porteur du ballon n'a pas le droit d'être devant lui. Cette règle ne sera modifiée qu'en 1873, c 'est-à-dire après la création de la première compétition connue de « football association », la Coupe d'Angleterre (1871).
L'autre séparation entre les deux sports sera de nature sociale. Le rugby va rester dans le giron universitaire et se développer parmi les classes aisées, avec une volonté de maintenir les règles de l'amateurisme qui marquent une frontière sociale et idéologique. Le football, plus simple, va prospérer dans les grandes régions industrielles et dans les milieux ouvriers, en particulier dans le nord de l'Angleterre. C'est là que naîtra le professionnalisme dans les clubs de football, dont le premier championnat aura lieu en 1888. Le rugby rejettera – officiellement – cette notion pendant un siècle.

RUI BARROS Gil

Portugal, né à Lordelo, 1965

ATTAQUANT

Palmarès : *34 sélections en équipe nationale ; champion du Portugal 1988, 1995, 1996, 1997 ; Coupe du Portugal 1988 (Porto) ; champion d'Italie 1990 (Juventus) ; Coupe de France 1991 (Monaco) ; Coupe C3 de l'UEFA (Juventus, 1990) ; Coupe intercontinentale 1988 (Porto).*

Rui Barros fait partie d'une génération de joueurs portugais de grand talent, qui sont arrivés au premier plan depuis une dizaine d'années. Sixième enfant d'une famille de huit, il a débuté à Covilha puis à Varzim, où il est découvert par l'entraîneur yougoslave Ivic. C'est à Porto que sa qualité est reconnue internationalement. Il y réussit le doublé coupe-championnat en 1988 et remporte la Coupe intercontinentale contre les Uruguayens de Penarol en décembre 1987. On découvre alors ce petit bout de chou de 1,60 m d'une étonnante rapidité, sorte de « Speedy Gonzales » du ballon. Très vif de geste, bon dribbleur, il est un poison pour les défenseurs à cause de son centre de gravité très bas. Ainsi repéré au niveau européen, il revêt ensuite le prestigieux maillot de la Juventus de Turin, où il va enrichir un remarquable palmarès personnel. De même avec Monaco, où il passera trois saisons, avant de séjourner à Marseille, malheureusement lors de la saison 1993-1994 où l'OM est pris dans la tourmente de l'affaire de corruption lors du match contre Valenciennes. Il retourne ensuite à Porto, avant de prendre sa retraite.

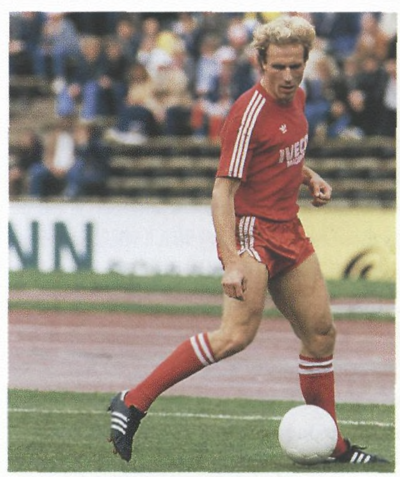
RUMMENIGGE Karl-Heinz

Allemagne, né à Lippstadt, 1955

AILIER

Palmarès : *Coupe du monde 1978 (phase finale), 1982 (finaliste), 1986 (finaliste) ; champion d'Europe des nations 1980, 1984 (phase finale) ; 95 sélections en équipe nationale, 45 buts ; champion d'Allemagne 1980, 1981 ; Coupe d'Allemagne 1982, 1984 (Bayern Munich) ; Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1976 (Bayern Munich) ; Ballon d'or 1980, 1981.*

De la fameuse finale de Glasgow entre Saint-Étienne et le Bayern Munich, on se souvient des poteaux carrés, de la marée verte qui avait envahi la cité écossaise et du



Karl-Heinz Rummenigge en action.

fameux coup franc de Roth. Mais on a un peu oublié que ce jour-là, sur le flanc gauche de l'équipe allemande, un jeune attaquant blond, puissant, rapide, avait donné du fil à retordre à Gérard Janvion. Karl-Heinz Rummenigge venait de faire une entrée remarquée sur la scène internationale aux côtés de Franz Beckenbauer, Sepp Maier, Gerhard Müller, Uli Hoeness...

Pas évident de percer au milieu d'une pareille constellation. « Au Bayern de cette époque, il y avait des castes, comme chez les Indiens, souligne Karl-Heinz Rummenigge. J'étais dans la caste du dernier dessous, vexé comme un pou quand les journalistes allaient voir les grands et que moi, je portais les valises.»

Il ne restera pas longtemps dans l'ombre. Très vite, l'ailier de choc se transforme en un attaquant complet au champ d'action illimité et à l'efficacité redoutable. En 95 sélections, il totalisera 45 buts.« J'ai beaucoup appris au contact de Gerd Müller, avoue-t-il. Il avait, même dans ses dernières saisons, un enthousiasme de jeune homme, s'étonnant et s'amusant de gestes tentés et réussis de façon inattendue. Le secret du buteur est là : quand il n'y a plus de joie et d'étonnement, il faut s'arrêter.»

Champion d'Europe en 1980, il remporte cette année-là le Ballon d'or au terme d'un véritable plébiscite (122 points sur 125 possibles) et conserve son trophée l'année suivante. « C'est la récompense qui m'a procuré la plus grande joie, la plus intense fierté. Dire qu'un monument comme Uwe Seeler ne l'a jamais eu.» Devenu capitaine de la sélection allemande, il conduit celle-ci à deux reprises en finale de la Coupe du monde (1982, 1986). Sans succès, hélas. Après trois saisons plutôt décevantes à l'Inter de Milan (il était souvent blessé), Karl-Heinz Rummenigge termine sa carrière en Suisse, au Servette Genève, en 1989, sur un dernier titre de meilleur buteur du Championnat. Depuis, il participe à la direction du Bayern de Munich avec F. Beckenbauer.

RUSSIE

Palmarès : *4 800 000 licenciés ; première Coupe d'Europe des nations en 1960 ; 4ᵉ en Coupe du monde 1966 ; champion du monde juniors 1977 ; champion olympique en 1956 et 1988 ; 2 Coupes d'Europe des vainqueurs de coupe (Dinamo Kiev en 1975 et 1986) ; 3 Ballons d'or : Lev Yachine (1963), Blokhine (1975), Belanov (1986).*

Avant d'éclater politiquement au début des années 90 et de rendre leur indépendance à ses anciennes républiques satellites, l'URSS formait un bloc puissant, dont le football tirait un bon parti du talent des meilleurs joueurs, disséminés aux quatre coins de l'Union, mais rassemblés pour la bonne cause nationale et internationale.

La fédération a été fondée en 1912, mais elle n'a vraiment adhéré à la FIFA qu'en 1946, et à l'Union européenne (UEFA) qu'en 1960. Il était temps, puisque cette même année, l'équipe nationale d'URSS participe à la première Coupe d'Europe des nations, qu'elle remporte à Paris. Le football national, lui, est né en 1936, avec les débuts du Championnat et de la Coupe. Trois équipes se sont partagé les lauriers au cours des soixante années qui se sont écoulées avant la scission. Le Spartak Moscou a enlevé 16 titres de champion et 10 Coupes grâce aux remarquable joueurs qu'étaient les Netto, Simonian, Khusainov, Gavrilov, Dassaev. Son plus sérieux rival fut le club ukrainien de Dinamo Kiev (13 fois champion, 8 victoires en Coupe), seul club soviétique à conquérir une Coupe d'Europe, en l'occurrence deux Coupes des coupes, tout d'abord en 1975, contre Ferencvaros et, en 1986, contre l'Atletico Madrid. Un joueur, Oleg Blokhine, participa aux deux triomphes (le premier lui valut d'ailleurs d'être élu meilleur joueur européen de l'année 1975) ; son coéquipier Belanov recevant à son tour le Ballon d'or en 1986. Troisième grand club de l'ère soviétique : le Dinamo Moscou, 11 fois champion et 6 fois vainqueur de la Coupe d'URSS. Sa meilleure période s'étend de 1954 à 1969. Et il est incontestable que le rôle joué alors par son gardien Lev Yachine fut prépondérant.

Yachine aura été pendant près de quinze ans le meilleur gardien du monde. Ce qu'il démontra dans les buts de l'équipe nationale soviétique, tout d'abord au cours du tournoi olympique de Melbourne, en 1956 (contre les Yougoslaves, battus en finale 1-0), pendant la Coupe d'Europe des nations 1960, à Paris (devant ces mêmes Yougoslaves, encore battus en finale), en 1964, à Madrid, au cours de la finale de la deuxième Coupe des nations perdue contre l'Espagne, et enfin dans la Coupe du monde 1966, en Angleterre, où l'URSS termina à la 4ᵉ place, toujours grâce à Yachine.

La sélection soviétique devait encore devenir championne olympique en 1988 à Melbourne. Mais la Coupe du monde – à laquelle l'URSS participa 6 fois (1958, 1962, 1966, 1970, 1982 et 1986) – ne lui sourit guère, sa meilleure performance se situant en 1966 en Angleterre, où elle termina 4ᵉ.

Les footballeurs et les équipes soviétiques, victimes du rideau de fer et de l'isolement politique de leur pays, sont sortis tardivement d'URSS. Les premières formations de club apparurent seulement vers 1954 (Spartak Moscou, à Londres, battu 4-0 par Wolverhampton). Quant aux joueurs, ils n'ont commencé à pouvoir émigrer à l'étranger que vers 1990, pour devenir de vrais professionnels à la façon occidentale, après avoir été de faux professionnels dans leur pays. Aujourd'hui, nombreux en Europe, ils sont devenus des footballeurs comme les autres. J.-P. R.

Records

Plus large victoire de la sélection d'URSS :
15-8-57 (à Moscou)
URSS-Finlande : 10-0

Plus large défaite de la sélection :
22-10-58 (à Londres)
Angleterre-URSS : 5-0

Record des sélections :
Blokhine (109)

Record des buts marqués en sélection :
Blokhine (42)



S

SAISON

La saison est l'unité de temps à l'intérieur de laquelle s'organisent les compétitions. Elle est déterminée principalement par des raisons climatiques. En Europe occidentale et en France, la saison commence généralement au début du mois d'août et s'achève début juin, avec quelques aménagements les années de grande compétition internationale, dont les phases finales se déroulent en juin-juillet. Il y a quelques années, le rythme avait été modifié par l'introduction d'une trêve hivernale. Dans les pays à hivers rigoureux d'Europe du Nord et de l'Est, les championnats commencent au printemps et se terminent en automne, avant une longue coupure hivernale. Dans l'hémisphère Sud, naturellement, les saisons de football sont inversées.

SANCHEZ MARQUEZ Hugo

Mexique, né à Mexico, 1958

ATTAQUANT

Palmarès : *participation à la Coupe du monde 1978, 1986 (quart de finaliste), 1994 ; 40 sélections en équipe nationale ; champion du Mexique 1977 ; champion d'Espagne 1986, 1987, 1988, 1989, 1990 ; Coupe d'Espagne 1985, 1989 ; meilleur buteur du Championnat d'Espagne 1985, 1986, 1987, 1988, 1991 ; Coupe C3 de l'UEFA 1986 (Real Madrid).*

S'il ne reste qu'un souvenir de l'attaquant mexicain Hugo Sanchez, ce sera sans doute celui des pirouettes qu'il effectuait pour célébrer les buts qu'il marquait. L'eût-il fait à chaque but qu'il aurait bondi 409 fois, en ne comptant que les championnats auxquels il a participé (au Mexique, aux États-Unis, en Espagne, en Autriche : quel globe-trotter!) et les matchs internationaux. Sanchez a été, en effet, un des meilleurs avants de pointe du football contemporain, avec pour qualités majeures sa vélocité et sa rapidité de gestes. Au milieu des années 80, au meilleur de sa forme, il était un des plus efficaces buteurs évoluant en Europe, dans le très dur championnat espagnol (avec l'Atletico puis le Real Madrid) et en Coupe d'Europe. Il fut aussi l'idole de tout le peuple mexicain. Il avait 19 ans lorsqu'il débuta en équipe nationale, alors qu'il jouait pour l'université de Mexico. À 20 ans, il participait à sa première Coupe du monde. Mais c'est huit ans plus tard que tout son peuple s'identifia à lui, quand, à la tête de la sélection nationale, il fit vibrer toute la mégapole mexicaine lors de la Coupe du monde organisée chez lui. Chaque match au stade Aztec était l'occasion de gigantesques embouteillages et d'une fiesta phénoménale. En quart de finale, à Monterrey, contre l'Allemagne, tout le pays attendit en vain la pirouette du « Nino de Oro ». La fête était terminée.

SÃO PAULO FOOTBALL CLUB

Fondé en 1930

CLUB BRÉSILIEN

Couleurs : blanc, rouge, noir.

Palmarès : *champion du Brésil 1977, 1986, 1991 ; champion de de l'État de São Paulo 1931, 1943, 1945, 1946, 1948, 1949, 1953, 1957, 1970, 1971, 1975, 1980, 1985, 1987, 1989, 2000 ; Copa Libertadores 1992, 1993 ; Coupe intercontinentale 1992 et 1993.*

Le São Paulo Football Club est un des plus jeunes clubs brésiliens, puisqu'il a été créé en 1930, son nom actuel lui ayant été attribué en 1935. Il a commencé à dominer le football pauliste vers 1940, affirmant alors sa supériorité pendant une dizaine d'années. À l'origine, le club bénéficie des services d'un attaquant exceptionnel, le célèbre Leonidas, qui sera ensuite le roi des buteurs de la Coupe du monde 1938 en France. Mais la grande vedette du São Paulo FC aura été, dans les années 50, l'incomparable demi

et capitaine de la sélection brésilienne, Carlos Bauer. De père allemand et de mère brésilienne, ce superbe footballeur allie puissance physique, qualités athlétiques d'agilité et de souplesse, et technique typiquement sud-américaine. Il est à la base des nombreux titres conquis par le club auquel il aura consacré exclusivement sa grande carrière.

La troisième époque du São Paulo F.C, très brillante, se situe entre 1989 et 1993. L'entraîneur se nomme alors Tele Santana. Il est l'un des meilleurs techniciens brésiliens, adepte d'un football offensif qui permet au club de remporter la couronne de champion pauliste en 1989 puis celle de champion du Brésil en 1991. Mais c'est surtout le double succès, triomphal, obtenu sur le plan sud-américain, d'une part, et sur le plan mondial, d'autre part, qui va faire la gloire de São Paulo en 1992 et 1993. La première année, les joueurs de Santana gagnent la Copa Libertadores (Coupe d'Amérique du Sud des clubs champions) contre les Argentins de Newell Old Boys, avant de triompher ensuite en finale de la Coupe intercontinentale (Coupe du monde des clubs champions) contre Barcelone. L'exploit est renouvelé l'année suivante dans ces deux prestigieuses compétitions aux dépens des Chiliens de l'Université catholique, et du Milan AC.

Un an plus tard, les Paulistes disputent leur troisième finale de la Copa Libertadores, mais ils doivent s'incliner face aux Argentins de Velez Sarsfield, entraînés par l'ex-Rémois et Parisien, Carlos Bianchi. Il est vrai qu'entre-temps le club de São Paulo a perdu son buteur, meneur de jeu et capitaine, Rai, transféré au Paris Saint-Germain, héros des deux premiers triomphes, fêtés comme il convient par les supporters du club le plus populaire de São Paulo, accourant régulièrement dans un stade de Morumbi qui peut accueillir 100 000 d'entre eux.

Les grandes figures du passé

Les joueurs

Leonidas, Poy, Sastre, Remo, Ruy Campos, Noronha, Bauer, Amalfi, Mauro, Gerson, De Sordi, Canhoteiro, Rai, Cafu, Leonardo.

Les entraîneurs

Flavio Costa, Minelli, Brandao, Tele Santana.

SCIFO Enzo

Belgique, né à La Louvière, 1966

MILIEU DE TERRAIN

Palmarès : *demi-finaliste de la Coupe du monde 1986 ; champion de Belgique 1986, 1987 (Anderlecht) ; champion de France 1997 (Monaco).*

À 18 ans, Enzo Scifo avait le pied si agile que les défenseurs européens les plus rugueux en avaient le tournis : jeune joueur d'Anderlecht, où il fut couvé, Enzo Scifo « emballe » le Championnat d'Europe des nations en 1984. Il est pourtant tout juste sorti de l'adolescence, il est fragile et mince, mais, sur un terrain, le Belge est intenable. Toute l'histoire de ce joueur élégant et discret est sans doute contenue dans ce début de carrière : repéré très rapidement par les dirigeants de l'Inter de Milan, Enzo Scifo a tout juste le temps de fêter ses deux titres de champion de Belgique avec Anderlecht (1986 et 1987) avant d'enfiler la célèbre tenue bleu et noir des « intéristes » de Milan ; et c'est l'échec... Le dur apprentissage d'un métier où il n'est guère question de se faire des cadeaux... Enzo Scifo a 21 ans lorsqu'il rejoint le club de Zenga et Bergomi. Nous sommes en 1987. Scifo l'affirme alors : « Je veux épater tout le monde, réussir une grande carrière en Italie. Je n'en partirai que lorsqu'on ne voudra plus de moi... » Plus dure fut la chute pour le jeune prodige, qui rejoint finalement les Girondins de Bordeaux et l'entraîneur Raymond Goethals. La trajectoire de Scifo continue de plonger en eaux troubles : Goethals a ses têtes, et Scifo passe l'essentiel de son temps à s'entraîner au Haillan, mais, hélas, sans avoir les honneurs du terrain. Certains observateurs privilégiés ont alors le bonheur d'assister à une bien étrange scène dans les vestiaires de Guy Roux, entraîneur d'Auxerre, malin, et fin connaisseur du ballon : c'est un soir de novembre 1989, après une défaite à domicile (0-1) contre Zagreb en Coupe de l'UEFA. Pourtant, Guy Roux a le sourire, et ne désespère pas de pouvoir jouer un vilain tour aux Yougoslaves, 15 jours plus tard en Croatie. Et Guy Roux de présenter sa dernière recrue : Enzo Scifo, en panne de ballon, et dont la mise au vert du côté de l'AJA a des effets immédiats et salvateurs : 15 jours plus tard, en effet, Enzo Scifo contribue largement à la qualification d'Auxerre contre Zagreb, 3-1, et ça fait du pétard, du côté du club croate ! L'histoire d'une simple résurrection est en marche. Enzo Scifo, exsangue, oublié à Bordeaux, retrouve ses plus belles sensations sous la direction d'un homme, Guy Roux, qui a su le remettre en confiance. Le milieu de terrain passe deux saisons en Bourgogne, l'AJA terminant troisième du Championnat de France en 1991. Chose curieuse pour un jeune homme dont le plan de carrière était au départ de demeurer un sédentaire du ballon, Scifo repart en Italie et, cette fois, brille sous les couleurs du Torino, avant de revenir en France, en 1993, à Monaco. Certes, sa fin de parcours sur le Rocher sera difficile, perturbée par des blessures, et handicapée par la présence de Jean Tigana, qui ne l'apprécie guère. Il n'empêche : Scifo est directement à l'origine de l'exploit, en 1994, aux dépens de l'AS Roma, et pèse de tout son talent pour obtenir cette formidable qualification pour les demi-finales de la Ligue des champions. Enzo Scifo quitte Monaco, non sans avoir obtenu sur sa carte de visite un titre de champion de France, au terme de la saison 1996-1997. Retour aux sources, retour à l'enfance et à la formation : Scifo signe à Anderlecht. La boucle est bouclée !

SÉLECTIONNEUR

Pour composer une sélection quelle qu'elle soit, il est nécessaire de confier cette tâche

à un ou plusieurs responsables qui choisissent les onze joueurs. L'équipe de France a d'abord été construite par des dirigeants bénévoles et qui échangeaient leurs idées en petit comité avant de fixer leur choix. Leur nombre variait entre deux et quatre ou cinq membres. En 1920, ils passent le relais à un sélectionneur unique, Gaston Barreau, qui devait rester en place jusqu'à sa mort, en 1958. Paul Nicolas et Alex Thépot prenaient le relais, remplacés ensuite par Georges Verriest de 1959 à 1964.

Le poste fut alors confié à un technicien de terrain, un entraîneur de métier. D'abord, en 1964, Henri Gurin, qui resta en poste jusqu'en 1966. Après la Coupe du monde 1966, un intérim de courte durée fut assuré, d'abord par Just Fontaine (deux matchs), puis par le tandem José Arribas-Jean Snella (un match). En 1967, Louis Dugauguez prenait les rênes de la sélection tricolore jusqu'en 1969. Georges Boulogne, déjà à l'époque directeur technique national, devenait aussi sélectionneur avant de céder la place en 1973 à Stefan Kovacs. Le Roumain dirigeait les tricolores jusqu'en 1975 et confiait la succession à son adjoint Michel Hidalgo, lequel passait ensuite le relais à Henri Michel (1984-1988). Ce dernier était remplacé par Michel Platini, qui, après quatre ans de pouvoir, abandonnait son poste à Gérard Houiller (1992-1993). Un catastrophique match de qualification en Coupe du monde contre la Bulgarie à Paris provoquait le départ d'Houiller et l'arrivée aux commandes d'Aimé Jacquet.

Le poste de sélectionneur est devenu très exposé, car très médiatisé. Lourd de responsabilité dans un football où l'enjeu financier a rejoint et même dépassé l'enjeu et le résultat sportifs, il est aujourd'hui aussi périlleux que celui d'entraîneur de club, voire plus. Car une équipe nationale ne dispute qu'une dizaine de matchs par saison, et possède donc moins de chances de rattraper ses erreurs. L'entraîneur, pas davantage, lui dont les choix sont constamment jugés et critiqués par l'opinion publique, c'est-à-dire par des millions de sélectionneurs amateurs qui se passionnent pour le football, chacun croyant détenir LA vérité.

SHILTON Peter

Angleterre, né à Leicester, 1949

GARDIEN DE BUT

Palmarès : *125 sélections en équipe nationale ; champion d'Angleterre 1978 (Nottingham Forest) ; Coupe de la League 1978, 1979 (Nottingham Forest) ; Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1979, 1980 (Nottingham Forest).*

Lorsque Peter Shilton débute en équipe d'Angleterre, il a tout juste 20 ans. Vingt et une saisons plus tard, à près de 41 ans, Shilton connaît son ultime sélection internationale. Le compteur se bloque à 125 matchs pour l'Angleterre. Avec seulement 80 buts encaissés au total. La Coupe du monde 1990, où il atteint les demi-finales, constitue son ultime sortie.

Shilton, né à Leicester et successeur désigné du mythique Gordon Banks, a toujours eu la réputation d'être un perfectionniste. Pour lui, chaque but encaissé constituait un drame. Et c'est d'ailleurs toujours le cas. À 48 ans, il continue à jouer. Au milieu des années 90, il était à Hongkong et participait au championnat local. Quelques mois auparavant, il jouait encore pour Leyton Orient, un club de D4 anglais. On l'a même vu figurer à plusieurs reprises en 1996 sur les feuilles de match de West Ham, club de D1. Il semble que Shilton ne sache pas faire autre chose que jouer au football, et des difficultés financières le poussent à prolonger au maximum son activité.

La carrière en club de Shilton est avant tout marquée par son passage à Nottingham Forest, où il conquiert un titre de champion et deux Coupes des champions. Bref moment de gloire pour un joueur dont la stratégie personnelle a épousé de drôles de choix. On dit souvent qu'il n'a jamais gardé les buts d'une grande équipe. Jugez plutôt : Leicester, Stoke, Nottingham, Southampton, Derby, Plymouth, Bolton, West Ham, Leyton Orient...

SIVORI Omar Enrique

Argentine/Italie, né à Buenos Aires, 1935

ATTAQUANT

Palmarès : *en Argentine, 9 sélections en équipe nationale ; champion d'Argentine 1952, 1953, 1955, 1956, 1957 (River Plate). En Italie, 9 sélections avec l'équipe nationale ; champion d'Italie 1958, 1960, 1961 ; Coupe d'Italie 1959, 1960 (Juventus de Turin) ; roi des buteurs 1960 ; Ballon d'or européen 1961.*

L'un des plus grands artistes qu'ait produit le football argentin. Omar Enrique Sivori aurait été une superstar mondiale si la télévision l'avait montré aux foules du petit écran. À 17 ans, Omar débute à River Plate, le grand club de Buenos Aires. Il contribue sérieusement à l'écrasante supériorité de River Plate, cinq fois champion d'Argentine en six ans.

En 1957, il fait ses débuts dans la sélection nationale, où il va former avec Maschio et Angelillo un trio irrésistible et légendaire qui restera célèbre sous le nom des « Anges ». Le calcio ne tarde pas à l'enrôler, lui qui est d'origine italienne, un « oriundo » comme on dit dans la péninsule d'un tel étranger très vite naturalisé. Sivori va alors constituer à la Juventus un tandem redoutable avec le géant gallois John Charles. Et il en profite pour multiplier les buts (140 en onze ans) et les couronnes de roi des buteurs. Mais son talent ne se limite pas à cela. Sa technique de gaucher est celle d'un artiste incomparable : ses dribbles, ses feintes sont diaboliques. Sa grande spécialité c'est le « petit pont », ce que les Italiens appellent le « tunnel ». Un brin provocateur, il n'aime pas qu'on le chatouille, même s'il a pour habitude de jouer tibias au vent, chaussettes baissées. En Argentine, on l'a surnommé « Cabezon » ; c'est une forte tête qui ne supporte pas les entraîneurs autoritaires, comme les deux Herrera (Helenio et Heriberto), par exemple. En 1969, il décide d'arrêter et devient commentateur à la télévision italienne.

SKOBLAR Josip

Yougoslavie, né à Privloka, 1941

ATTAQUANT

Palmarès : *32 sélections en équipe nationale, participation à la Coupe du monde 1962 ; Coupe de Yougoslavie 1962, 1966 (OFK Belgrade) ; champion de France 1971, 1972 ; Coupe de France 1972 (Marseille) ; roi des buteurs 1971, 1972 et 1973 ; Soulier d'or européen 1971.*

Dès son apprentissage à Zadar, où il commence à jouer en 1956 et où il reste trois saisons, Skoblar fait parler la poudre en marquant but sur but. En 1959, il passe à l'OFK Belgrade, dont il porte le maillot pendant sept saisons et où il devient international yougoslave. Il dispute la Coupe du monde 1962 au Chili comme ailier gauche d'une sélection qui décroche la quatrième place. Transféré à Hanovre, il y marque 30 buts en 57 matchs et trois saisons, de 1967 à 1970. Un passage rapide à Marseille en 1966-1967, sous forme de prêt, ouvre la voie à un transfert à l'OM qui va faire de Josip le roi des buteurs du Championnat de France en 1971, 1972 et 1973. Numéro un européen et Soulier d'or en 1971 avec 44 buts marqués, il est l'un des meilleurs avants-centres d'Europe. Sa frappe violente, son sens du but, sa technique en



Josip Skoblar, roi des buteurs des années 70.

mouvement, sa combativité offrent à l'OM un potentiel offensif redoutable, que complète admirablement son compère Magnusson, ailier droit qui lui sert sur un plateau des centres parfaits.
Le tableau de chasse de Skoblar est impressionnant : 151 buts français, 244 au total de sa carrière européenne. Après avoir terminé à Rijeka en 1976, il devient entraîneur en Yougoslavie, en Allemagne et bien sûr à Marseille, où les supporters de l'OM ne l'ont jamais oublié.

SOCRATES (de Souza Vieira de Oliveira, dit Socrates)

Brésil, né à Belem, 1954

MILIEU DE TERRAIN

Palmarès : *60 sélections en équipe du Brésil ; deux participations à la Coupe du monde (1982 et 1986).*

Avec sa taille gigantesque (1,92 m), sa barbe et, un certain temps, son bandeau dans les cheveux où s'inscrivaient quelques slogans politiques progressistes, Socrates, d'entrée, ne passait pas inaperçu. Pourtant, il fut révélé tardivement, devenant international brésilien à 27 ans. Il fut alors le patron naturel de l'équipe du Brésil, par son ascendant intellectuel et sa compréhension du jeu, son sens de la stratégie et sa grande aisance technique. La tournée européenne du Brésil, en 1981, le fit découvrir sur le Vieux Continent et il fit un temps carrière en Italie, à Florence. Il fut donc une des pièces maîtresses de la magnifique sélection brésilienne de Tele Santana. Magnifique mais sans couronne. Ni en 1982, où elle fut éliminée par l'Italie, ni en 1986, où la France lui barra la route (Socrates fut le premier qui rata la cible, dans la fameuse épreuve des tirs au but), cette sélection ne parvint au bout du chemin.
Et le grand Socrates fut lui aussi un champion sans titre, tant avec l'équipe nationale qu'avec ses clubs, Botafogo, Corinthians, Flamengo.
Malgré tout, il a laissé un grand souvenir de


Le docteur Socrates, l'intellectuel du foot.

noblesse, dans le jeu et hors du terrain. Il est aujourd'hui médecin. Son frère, l'international brésilien Rai, joue comme milieu de terrain au Paris-Saint-Germain.

SOULE

Jeu inspiré d'un rituel celte, la soule est pratiquée au XIVe siècle d'abord en Bretagne puis dans le nord de la France. Il s'agit de déposer la soule (une balle remplie de foin) dans un lieu donné, le plus souvent sous le porche de l'église.
Les équipes représentent des catégories de la société : par exemple les célibataires contre les hommes mariés.
Les parties ont lieu lors de fêtes religieuses et le gagnant est censé faire cette année-là une bonne récolte.
Le succès de la soule la mena jusqu'à la cour du roi Henri II, qui disputa une partie contre l'équipe de Ronsard, le célèbre animateur du groupe de la Pléiade. Mais le jeu fut victime de sa violence et fut condamné par les autorités à la fin du XVIe siècle.

SPARTAK MOSCOU

Fondé en 1922

CLUB RUSSE

Couleurs : rouge et blanc

Palmarès : *champion d'URSS 1936, 1938, 1939, 1952, 1953, 1956, 1958, 1962, 1969, 1979, 1987, 1989 ; champion de Russie 1992, 1993, 1994, 1996, 1997, 1998, 1999 ; Coupe d'URSS 1938, 1939, 1946, 1947, 1950, 1958, 1963, 1969, 1971 ; Coupe de Russie 1992, 1994, 1998.*

L'année 1922 voit la création du Moskovski Klub Sparta qui prend ensuite le nom de Krasnaja Presnja, de Piscevski, de Dukat, de Promkooperacija et, enfin, en 1935, de Spartak Moskva (Spartak Moscou). Les joueurs du Spartak, club des artisans, par opposition au club de l'Armée, le Dinamo Moscou, vont connaître plusieurs périodes glorieuses. Vêtus du maillot rouge à bande horizontale blanche, ils dominent le championnat et la Coupe d'URSS tout d'abord de 1936 à 1940, puis de 1950 à 1960. Leurs meilleurs joueurs s'appellent Simonian, buteur numéro un de l'histoire du club avec 133 buts marqués, et surtout Igor Netto, meneur de jeu et capitaine de l'équipe et aussi de la sélection nationale d'URSS, où il dispute 37 matchs, remportant en particulier la première Coupe d'Europe des nations en 1960 à Paris – Netto qui aura joué 367 matchs sous le maillot rouge du Spartak.

Après une période de déclin, le club moscovite redevient le n° 1 soviétique, avant de demeurer le meilleur club de Russie, lorsque l'URSS éclate en morceaux. Le Spartak est six fois champion de 1987 à 1997, sous les ordres de l'entraîneur Oleg Ivanovitch Romantchev. Le club est un habitué de la Coupe d'Europe des clubs champions et de la Ligue des champions, qu'il dispute régulièrement depuis 1989 (éliminé cette année-là par les Roumains de Steaua Bucarest, futurs finalistes). Le Spartak Moscou a d'ailleurs joué très souvent en France. Il y a affronté successivement Marseille en demi-finale 1991, Monaco en 1994, le Paris-Saint-Germain en 1995 et Nantes en 1996. Tous l'ont d'ailleurs battu, devancé ou éliminé.

Le Spartak n'en reste pas moins un club de valeur qui forme beaucoup de joueurs de talent. À Netto ont en effet succédé des vedettes comme le gardien international Dassaev, héros de la Coupe du monde 1982 en Espagne, Khusainov, Gavrilov, Kulkov, Cherchesov, Shalimov, et Mostovoi, qui fit les beaux jours de Caen et de Strasbourg puis du Celta Vigo.

SPONSORS

Sponsor est un mot anglais signifiant « parrain ». Dans le domaine sportif, cet anglicisme désigne une personne ou un organisme qui soutient financièrement une compétition, un club, un champion et attend de cette aide des retombées publicitaires. Cette dernière partie de la définition souligne le fait que cette aide est intéressée, à la différence du mécénat.

Le football a eu tardivement un recours direct aux sponsors, alors que le cyclisme professionnel, par exemple, a dès l'origine eu partie liée avec des entreprises aidant directement des équipes, avec pour contrepartie l'inscription de la marque sur les maillots. L'apparition de logos publicitaires sur des maillots d'équipes de football – signe extérieur de la sponsorisation – eut lieu à la fin des années 60.

La guerre des chaussures

Les grandes marques d'équipements sportifs ont été les premiers partenaires, naturels, des clubs de football. Longtemps, la marque Adidas a occupé une position dominante. Ces dernières années, l'arrivée de concurrents a provoqué une véritable guerre commerciale et de nouvelles pratiques publicitaires. Jusque-là, les clubs ou les équipes nationales avaient des contrats collectifs avec les équipementiers. Mais le vedettariat a provoqué une individualisation des contrats. Déjà, en 1974, lors de la Coupe du monde, le Néerlandais Johan Cruyff ne jouait pas avec les mêmes chaussures ni le même maillot que ses coéquipiers de l'équipe des Pays-Bas. Récemment, en France, un conflit a mis aux prises Adidas, la Fédération française (liée depuis plusieurs décennies avec la marque aux trois bandes) et certains joueurs ayant signé des contrats particuliers avec d'autres marques, Nike notamment. Ici, l'outil de travail est aussi un sponsor.



Pour des fortunes, le footballeur devient une aide à la vente – ici, le Hollandais Bergkamp.

Les sponsors et la Coupe du monde 1998

Le financement de la Coupe du monde de 1998 est supporté, à parts égales, par deux sources, la billetterie et le partenariat commercial. Au mois de septembre 1997, soit à huit mois du début de l'épreuve et alors que de nouveaux partenaires sont attendus, cette partie de budget s'élève déjà à 867 millions de francs, soit plus du double de celui de la Coupe du monde précédente, en 1994, aux États-Unis. À cette date, 41 entreprises figurent parmi les sponsors officiels. Seuls les sponsors de premier rang, tous partenaires de la FIFA, la Fédération internationale de football (Adidas, Canon, Coca-Cola, Fuji, Gillette, JVC, Mastercard, McDonald's, Opel, Philips, Snickers), disposent de panneaux publicitaires bien placés (dans l'axe des caméras de télévision) dans les stades. Les partenaires des autres catégories apportent leur aide dans la logistique de l'épreuve. Cela va du savoir-faire informatique ou bancaire aux produits alimentaires en passant par les transports aériens. En retour, ces entreprises peuvent exploiter sur leurs produits la mascotte ou le logo de la Coupe du monde. Or un sondage réalisé plusieurs mois avant la Coupe du monde précisait que deux consommateurs sur trois étaient attirés par les produits portant ces labels.

Cette époque est caractéristique de la médiatisation du sport, devenu spectacle télévisuel de première importance. Le sponsoring est lui-même directement lié à cette évolution : en 1970, il rapportait 400 000 F à l'ensemble des clubs professionnels français. En 1985, il leur permettait d'engranger 120 millions de francs.

Dans un premier temps, l'apparition de marques sur des maillots de clubs choqua les supporters traditionalistes pour qui l'amour du club (dit l'« amour du maillot ») ne pouvait se satisfaire d'une compromission avec le monde de l'économie et de l'argent. Mais, bientôt, le public accepta ce lien nouveau, au point que certains clubs s'identifièrent parfois à leur sponsor, surtout lorsque celui-ci était une entreprise fortement enracinée dans la culture locale. C'était le cas de la grande équipe de Saint-Étienne qui, dans les années 70, était sponsorisée par la grande firme stéphanoise Manufrance. Lors de la finale de la Coupe d'Europe de 1976, des milliers de supporters des Verts se rendirent à Glasgow, en Écosse, en portant fièrement le même maillot à la gloire de la Manufacture.

Élitiste par nature. Aujourd'hui, comme dans tous les sports à forte attraction médiatique, les sponsors sont devenus des partenaires financiers de première grandeur : dans les recettes de la Fédération française de football, les sponsors représentent 36 % du budget, avec 129 millions de francs. Mais les retombées du partenariat d'une équipe, dépendantes des résultats sportifs, sont fluctuantes par nature. Engager une marque dans l'aventure sportive d'une équipe est assimilé à un pari. Il y a dix ans, Matra s'engagea avec le Racing Club de Paris dans des proportions telles que l'entreprise de Jean-Luc Lagardère obtint que le nom officiel du club associe les deux entités. L'échec sportif fut cruellement ressenti, y compris à l'intérieur même de l'entreprise. Ces dernières années, le football en France n'a pas toujours eu une image de marque très favorable, ce qui a pu rebuter d'éventuels partenaires. Cependant, le pouvoir attractif du premier des sports est tel que la source n'est pas tarie. Du moins lorsqu'il s'agit des clubs du plus haut niveau, là où on est assuré d'une forte couverture médiatique. Plus on descend dans la hiérarchie du football, là où la survie financière est la plus difficile, et plus dure est la recherche de soutiens d'entreprise. D. B.

STADES

Sport populaire et sport universel par excellence, le football a fait pousser les stades partout dans le monde, du plus humble, à la campagne, au plus gigantesque, dans la grande ville. Entre les deux, il n'existe désormais que peu de points communs . Côté acteurs, un terrain réglementaire dont les dimensions varient selon le niveau du club et de la compétition qui y est disputée. Côté spectateurs, un espace réservé au public qui se groupe autour du terrain, plus ou moins isolé rigoureusement du champ de jeu ici par une main courante, là par un fossé ou des grilles de protection, ces dernières donnant lieu d'ailleurs depuis quelques années (surtout depuis le drame du Heysel en 1985)



Le Pontiac Silverdome de Detroit – un stade couvert – où se sont déroulées des rencontres de la Coupe du monde 1994 aux États-Unis.



Le stade Giuseppe-Meazza (ex-San Siro), où alternent les deux équipes de la capitale lombarde : le Milan AC et l'Internazionale de Milan.

à de sérieuses controverses quant à leur opportunité. Tout le reste varie selon l'importance du stade.

Un tour d'horizon permet d'en faire l'inventaire. Les tribunes tout d'abord : petites et en bois dans un stade de campagne, elles font tout le tour du terrain dans une arène géante, se décomposant en deux lignes droites et en deux courbes ou virages. Le prix des places y change selon l'emplacement et la visibilité. Toute les places des grands stades sont désormais assises, depuis plusieurs catastrophes provoquées par le trop grand nombre de spectateurs installés à des places debout.

Les tribunes sont presque toujours couvertes, afin de protéger les spectateurs des intempéries. Il arrive même que le stade possède un système de toit mobile, déployé par mauvais temps afin de protéger également le terrain. Les stades les plus luxueux comportent des emplacements réservés : tribunes présidentielle et officielle, tribune de presse pour les journalistes, plate-forme pour la télévision, pour ses commentateurs et ses caméras, loges spécialement aménagées pour les firmes et entreprises qui paient un abonnement – très cher – à l'année dans le but de recevoir clients et relations d'affaires gratifiés ainsi d'un dîner au champagne et d'un spectacle original. Dans certains stades, d'ailleurs, un restaurant et un centre commercial sont à la disposition des spectateurs. La plupart des grands clubs professionnels ont, d'autre part, leurs abonnés, qui paient à l'année une place réservée pour chaque match que dispute leur équipe sur son terrain. En Espagne, les « socios », comme on les appelle, sont d'ailleurs véritablement des associés ou des sociétaires qui ont leur mot à dire dans les élections et la gestion du club. C'est le cas en particulier du Real Madrid et du FC Barcelone, que 100 à 120 000 socios soutiennent régulièrement.

Sport et confort. Un tableau d'affichage lumineux indique heure et score au fur et à mesure que le match se déroule. Tout autour du terrain, entre ce dernier et l'espace public, des panneaux publicitaires sont installés depuis plusieurs années, afin de toucher spectateurs et téléspectateurs, constituant pour les clubs un apport financier considérable.

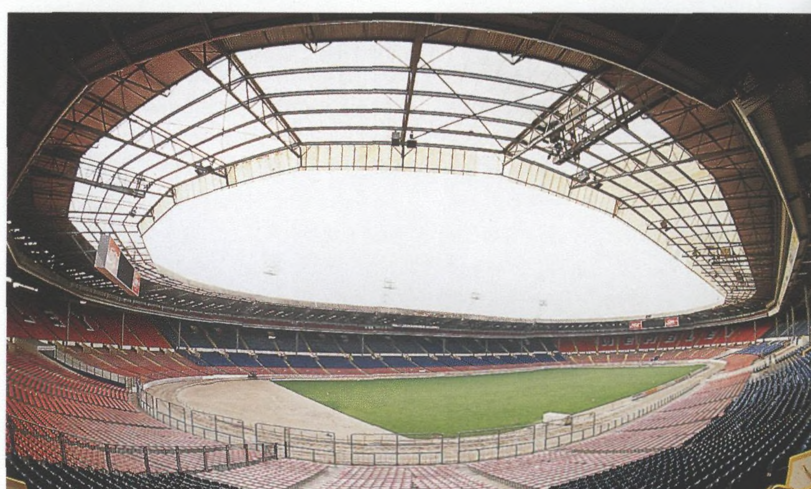
Tous les stades de première catégorie sont pourvus d'une installation électrique et d'un éclairage, indispensable pour jouer des matchs en nocturne. Des normes sont



Le Stade de France, construit spécialement à Saint-Denis, au nord de Paris, pour la Coupe du monde 1998 en France. Il contient 80 000 places.

imposées. Car la retransmission télévisée des matchs, désormais courante (et très fructueuse aussi, financièrement parlant), exige une luminosité parfaite, qui est homologuée selon des standards précis. Dans les coulisses de certains stades se trouvent le siège social et administratif du club (en Grande-Bretagne particulièrement), les vestiaires des joueurs du club, des équipes visiteuses et des arbitres, un département médical avec infirmerie, voire salle d'opération, et même une chapelle, comme au stade Santiago-Bernabeu du Real Madrid. À l'extérieur du stade, enfin, il est de plus en plus fréquent de voir aménagés des parkings pour les voitures, surtout lorsque le stade est loin du centre-ville. Au fil des années, les plus grands stades du monde se sont modernisés, reconstruits, adaptés aux exigences et habitudes de la vie moderne, et en particulier aux problèmes de sécurité que posent les grosses affluences de spectateurs. La capacité des plus spacieux a d'ailleurs été très souvent réduite et limitée.

Un tour du monde rapide des arènes de football les plus gigantesques réunit les stades suivants : Maracana de Rio (120 000 places, mais qui connaît actuellement de graves problèmes de rentabilité du fait même de son énormité et de sa vétusté), Morumbi de São Paulo (120 000), stade de la Luz de Benfica Lisbonne (120 000), Aztèque de Mexico (115 000), Nou Camp de Barcelone (112 000), Mineiro de Belo Horizonte



Une vue du stade Wembley, à Londres, terrain de jeu favori du Onze de la Rose.



Maracana à Rio de Janeiro (Brésil), le plus grand stade du monde avec 120 000 places.

(110 000), Santiago-Bernabeu du Real Madrid (107 000), Le Caire (100 000), Kiev (100 000), Rose Bowl de Pasadena (100 000), Alger (90 000), stade Olimpico de Rome (89 000), Wembley de Londres (88 000), San Siro de Milan (85 000), Chorzow (80 000), Monumental de River Plate à Buenos Aires (80 000), Riyad (80 000), Casablanca (80 000), Dos Antas de Porto (76 000), Alvalade du Sporting Lisbonne (75 000). Le Stade de France construit pour la Coupe du monde 1998 permet enfin à la France de prendre une place honorable dans ce tour d'horizon des plus grandes arènes de football du monde qui appartiennent presque toujours aux clubs, sinon aux villes ou à des sociétés privées.

STOPPEUR

Dans les systèmes tactiques modernes, où les défenseurs doivent parfois appliquer un marquage individuel sur les attaquants adverses, le stoppeur est un défenseur central chargé de surveiller de près un centre avant opposé. Actuellement, il est fréquent d'ailleurs que deux stoppeurs soient utilisés pour tenter de neutraliser les deux attaquants centraux d'un possible 4-4-2 adverse. Le stoppeur est surtout un joueur défensif et se doit d'être athlétique, mobile, rapide, bon tacleur et bon joueur de tête.

SUPPORTERS

Dès l'origine du sport, le football anglais a drainé de nombreuses foules de spectateurs : plus de 10 000 personnes assistaient à la finale de la Coupe d'Angleterre en 1884. Dès la fin du XIX^e siècle, plus de 50 000 personnes affluaient pour l'événement. Le spectacle du football est un des principaux phénomènes de la culture ouvrière britannique. Le public s'est très vite identifié à l'équipe de sa ville, portant des signes distinctifs de mêmes couleurs, entamant des hymnes à sa gloire, la suivant partout dans le royaume par trains entiers, participant à sa manière, debout dans des gradins inconfortables et chantant des heures sous la pluie, aux efforts de ses joueurs pour remporter la victoire. À une époque où, en Europe, le sport ne fait que balbutier, en Angleterre, tous les éléments constitutifs du sport comme spectacle de masse sont en place, y compris la participation des supporters.
Hors de Grande-Bretagne, cet attachement passionné à une équipe s'est développé avec plusieurs dizaines d'années de retard, et avec des manifestations passionnelles parfois démesurées. Ce fut le cas, notamment, dans les pays latins. En Espagne et en Italie, les grands clubs possèdent des clubs de supporters qui réunissent plusieurs dizaines de milliers de personnes. Les cartes de membres à vie se transmettent parfois de père en fils et l'attachement d'un membre de la famille à un autre club serait considéré comme une véritable trahison !
La France est restée très longtemps à l'écart de ce mouvement. Certes, les grandes équipes ont toujours attiré quelques milliers de fidèles. Mais l'attachement aux couleurs d'un club n'a jamais été aussi profondément enraciné dans la population : il suffit que l'équipe rétrograde à la suite de mauvais résultats pour que le public soit moins nombreux et moins enthousiaste, au moment où l'équipe aurait sans doute le plus besoin d'encouragements. Au contraire, il y a une dizaine d'années, quand Manchester United était descendu en division 2 anglaise, le nombre et l'engouement des supporters n'avaient pratiquement pas baissé...

Le phénomène des hooligans

Les hooligans sont apparus dans le paysage du football international à la fin des années 60, dans les stades britanniques puis en Europe lorsque des cohortes de supporters ont commencé à suivre leurs équipes dans les compétitions internationales.
Le mot, d'origine irlandaise, apparaît à la fin du XIX^e siècle. Il est employé en Russie à l'époque stalinienne pour désigner les jeunes hostiles au régime, accusés de comportements asociaux. Le football britannique a toujours véhiculé une certaine violence parmi les supporters. Le phénomène s'est accentué et répandu hors de Grande-Bretagne avec la démocratisation des transports aériens et la médiatisation du football, laquelle a servi de caisse de résonance à cette agressivité collective qui éprouvait le besoin de se montrer en spectacle.
Certains mouvements racistes ont même parfois pu infiltrer ces groupes. Le hooliganisme s'est internationalisé dans les années 80 et a provoqué de nombreuses bagarres entre bandes de prétendus supporters, un peu partout dans le monde. Le paroxysme a été atteint en mai 1985 au stade du Heysel, à Bruxelles, faisant 39 morts et 600 blessés avant la finale de Coupe d'Europe entre la Juventus de Turin et Liverpool.



Le football en fête se construit aussi bien dans les tribunes que sur la pelouse.

Une sociologie précise. Le folklore qui accompagne les supporters s'est enrichi depuis que les caméras de télévision se sont emparées du spectacle du stade dans sa totalité. Elles filment maintenant les tribunes, les micros d'ambiance retransmettent les chants et les cris. Les supporters sont devenus un élément à part entière du spectacle. Du coup, ils se sont organisés et leurs manifestations bruyantes et colorées sont souvent mises en scène, à grand renfort de drapeaux gigantesques, de vêtements uniformes, de mouvements coordonnés. Ces expressions obéissent à des modes et à des rites. Les vagues d'écharpes balancées à bout de bras au-dessus de la tête des supporters sont venues de Liverpool. Le « kop », qui est une tribune particulière du stade d'Anfield Road, est devenu un terme générique qui désigne les tribunes les plus bruyantes : à Paris, le Parc des Princes possède son « kop ». L'hymne du club de Liverpool (« You'll never walk alone ») est célèbre dans le monde entier. L'organisation, les gestes, les chants des supporters sont étudiés par des sociologues qui font un véritable travail ethnologique pour comprendre leur fonctionnement et expliquer le sens d'expressions parfois mystérieuses pour ceux qui ne font pas partie du clan.

Ce phénomène pose aujourd'hui d'importants problèmes d'organisation, de sécurité, d'architecture des stades et de leurs alentours. Lors de la Coupe du monde de 1998, des centaines de milliers de supporters étrangers assisteront en France aux matchs de leurs équipes. Plusieurs mois à l'avance, leur nombre, leurs déplacements seront prévus, organisés, encadrés. Les stades ont été conçus en fonction des problèmes qu'ils posent. Un débat a eu lieu au sujet de la présence de grilles de sécurité. Le mouvement des supporters a des répercussions sur la politique des clubs, sur la police des villes, sur la gestion des transports. Au-delà des cohortes d'individus soudés par une même passion, et qui peuvent parfois impressionner, voire inquiéter, le reste de la population, les supporters font partie des partenaires incontournables de l'activité économique du sport. D. B.

SURFACE DE RÉPARATION

À chaque extrémité du terrain, deux lignes perpendiculaires à la ligne de but sont tracées à 16,50 m de chaque montant de la cage. Elles s'étendent à l'intérieur du terrain sur une profondeur de 16,50 m également et sont réunies par une ligne parallèle à la ligne de but. L'ensemble de ces lignes délimitent un rectangle, appelé « surface de réparation », zone dans laquelle est situé, à 11 mètres du milieu de la ligne de but, le point de réparation, ou point de penalty. De ce point est tiré le coup de pied de réparation, ou penalty, sanctionnant une faute intentionnelle commise dans cette surface.

SUSIC Safet

Yougoslavie, né à Zevidovici, 1955

MILIEU DE TERRAIN

Palmarès : *59 sélections en équipe nationale ; champion de France 1986 ; Coupe de France 1983 (PSG).*

Depuis le début des années 30, le football français a accueilli de nombreux joueurs yougoslaves, et souvent de très talentueux. Safet Susic restera comme l'un des plus brillants d'entre eux. Il aura notamment laissé un souvenir impérissable parmi les supporters parisiens de la première période dorée du Paris-Saint-Germain, au milieu des années 80. Il arrive dans la capitale à l'automne 1982, en droite ligne de Sarajevo. Susic va rapidement devenir un héros avec ses solides jambes, ses gros mollets que découvrent ses bas baissés. Et, surtout, avec son sens de l'attaque, son dribble court, la qualité de sa dernière passe. Bien sûr, il ne défend pas beaucoup et son caractère est ombrageux. Mais, pendant dix ans, il sera le métronome du club parisien.

Quand Safet va, le PSG va. Quelques mois après son arrivée, il participe à l'une des plus belles finales de l'histoire de la Coupe de France, entre le PSG et Nantes. Il marque un but qui remet en selle le club parisien, alors mené au score, et le conduit vers une superbe victoire (4-2). Trois ans plus tard, il joue un rôle prépondérant dans l'obtention par le PSG du premier titre de champion de France. Sa réussite internationale sera moins éclatante, mais, à près de 35 ans, il disputera néanmoins un quart de finale de Coupe du monde avec la dernière grande équipe de Yougoslavie avant l'éclatement du pays. Après avoir terminé sa carrière de joueur au Red Star, il devient entraîneur à Cannes, avant d'émigrer en Turquie.



t

TACLE

C'est un geste technique qui permet de capter le ballon ou de l'enlever à un adversaire, sans commettre de faute sur ce dernier. Il existe plusieurs sortes de tacles : le tacle debout, effectué avec l'intérieur du pied (appelé aussi « contre »), le tacle horizontal porté avec la semelle, le tacle glissé utilisant les deux semelles. Le tacle doit être porté de face ou de côté, mais jamais par-derrière l'adversaire, sous peine de sanction grave (carton rouge depuis la Coupe du monde 1994).



Le défenseur international français Laurent Blanc tacle le Brésilien Léonardo.

TACTIQUE

Au commencement était le jeu. Un jeu de balle pratiqué par les hommes, à la manière des enfants dans les cours d'école ou dans les terrains vagues. C'est-à-dire avec deux soucis majeurs : prendre et garder le ballon, puis le mener dans le but adverse. Sport collectif, puisque joué par plusieurs individus réunis dans la même équipe, il était avant tout une addition d'actions et d'efforts individuels.

Un certain ordre et une certaine méthode ne tardèrent pourtant pas à apparaître. Dans l'Antiquité, déjà, l'harpastum romain était joué par des militaires comme une sorte de bataille pacifique que se livraient deux équipes pour la possession d'une balle qu'il fallait porter dans le camp adverse. Mais l'anarchie avait déjà cédé la place à l'organisation. Chaque équipe se divisait en trois parties ou en trois lignes : trois hommes se tenaient en attaque (un centre et deux ailes) soutenus par des renforts, derrière lesquels veillait l'arrière-garde – la réserve chargée de surveiller la citadelle. Le système tactique romain annonçait déjà celui du football moderne. Les Florentins de XVI^e^ siècle en firent un vrai jeu (*gioco del calcio*) pour un événement populaire ayant lieu une fois par an, sur la place du Marché, à Florence. Chaque équipe comporte 27 joueurs : 15 en première ligne (les attaquants, ou *innanzi*), 5 en deuxième ligne (les trouble-fêtes, ou *sconciatori*), 4 en troisième ligne (les arrières, ou *datori innanzi*) et 3 ultimes défenseurs *(datori in dietro)*. Les joueurs des deux équipes sont vêtus d'habits de couleurs différentes selon leur paroisse. Un but est réussi quand le ballon est expédié au-dessus de deux drapeaux déployés. Au cours de ces dernières années, cette forme de calcio florentin a été rejouée à Florence, une fois par an.

C'est en Angleterre que le football va prendre forme. L'exemple florentin a étonné et séduit des Anglais, partisans de leur roi Charles Ier. Réfugiés en Italie après la victoire de Cromwell, ils ont appris à connaître ce jeu curieux et qu'ils ramènent dans leur pays en 1660, lors de l'accession au trône de Charles II. En 1681, un match de football oppose donc les domestiques du roi Charles II à ceux du comte d'Albermarle.

C'est la naissance du football moderne, qui va trouver sa voie et son indépendance quelque deux cents ans plus tard, lorsqu'il se séparera du rugby.

La « révolution » de 1870. À l'organisation encore anarchique de 1860 (dix joueurs et un onzième homme pour garder le but) succède vers 1870 un premier effort de renforcement défensif avec le recul d'un couvre-but *(goal cover)* placé devant le gardien originel, et avec le deuxième repli d'un arrière *(back)*. Ainsi vient de se constituer le premier dispositif classique, qui, parti de Nottingham vers 1880, va se propager dans le monde entier, au point d'imposer longtemps sa marque dans la numérotation des joueurs : de 1 (gardien) à 11 (ailier gauche). Devant le gardien se tiennent donc les deux arrières, soit côte à côte soit l'un (l'arrière fixe) derrière l'autre (l'arrière volant). Au milieu de l'équipe, les trois demis assurent la liaison avec les attaquants. Mais, bientôt, l'un d'entre eux, le demi-centre, va devenir par sa position et par son rôle un personnage important, le chef, l'organisateur du jeu, le patron de l'équipe, qu'il restera d'ailleurs très longtemps (en Autriche et en Suisse dans le verrou helvétique, en particulier). Enfin les cinq avants doivent se battre pour tenter de marquer des buts, les deux joueurs placés sur les côtés s'efforçant de s'approcher du but adverse en courant le long de la ligne de touche, et en cherchant à ramener le ballon devant le but à destination de leurs trois partenaires. Mais, en 1925, la modification de la loi sur le hors-jeu (deux défenseurs adverses au lieu de trois entre l'attaquant et la ligne de but pour que ce dernier ne soit plus hors jeu) bouleverse les données tactiques du jeu, imposant un renforcement défensif qui commence par le décrochage d'un joueur quittant le milieu pour venir grossir le nombre des défenseurs.

L'invention du WM. C'est ainsi que, vers 1930, deux nouvelles organisations de jeu font leur apparition, révolutionnant le football en Angleterre, d'une part, en Autriche et en Suisse, d'autre part. Leur principe de base est qu'il faut resserrer l'approche de son propre but. L'entraîneur autrichien Karl Rappan choisit de tirer un verrou dans la défense de l'équipe qu'il dirige, le Servette de Genève. Pour cela, il place un arrière devant son gardien et derrière ses partenaires, arrière volant qui balaie les espaces défensifs de son équipe en couvrant ses trois coéquipiers arrières. Au milieu, un demi aide l'autre (le demi-centre) à récupérer le ballon et à organiser le jeu pour relancer l'attaque de ses quatre partenaires offensifs.
Mais, à Londres, une expérience tentée en Écosse est reprise et systématisée par le manager d'Arsenal, Herbert Chapman, qui va faire du WM une tactique universelle. Le W, ce sont les trois arrières et les deux demis du secteur défensif ; le M, les deux inters et les trois avants du compartiment offensif. Les cinq premiers étant astreints à pratiquer un marquage individuel serré et presque aveugle sur leurs adversaires respectifs. Ainsi, l'ancien demi-centre de la méthode classique, joueur libre de créer et de prendre des initiatives, est-il devenu surtout un défenseur obéissant, un arrière central qu'on a tôt fait d'appeler « policeman ».
Le WM va résister trente ans aux fluctuations du jeu. Jusqu'au jour où les Hongrois d'abord, entre 1950 et 1956, et les Brésiliens, à leur suite, le transforment en 4-2-4, signant son arrêt de mort. Pour troubler les défenseurs du WM et leur marquage individuel, ils renforcent leur attaque, portant le nombre de leurs avants de trois à quatre. Les Magyars de Gustav Sebès vont jusqu'à faire décrocher leur avant-centre Hidegkuti, qu'ils remplacent par deux hommes, leurs deux inters transformés en centres-avants (Kocsis et Puskas). À Wembley, en 1953, la défense anglaise, qui n'a rien changé depuis vingt ans, n'y comprend rien et vole en éclats.

Le 4-2-4. Le 4-2-4 devient officiel, si l'on peut dire, en 1958, avec le couronnement des Brésiliens lors de la Coupe du monde suédoise : avec deux arrières centraux dans la défense à quatre évoluant en zone, avec deux demis techniques et avec quatre attaquants, dont deux sont exceptionnels (Pelé et Garrincha), les nouveaux maîtres du monde dominent et montrent la voie. Un nouveau système est lancé qui devient rapidement plus prudent, les Brésiliens de 1962 au Chili ayant adopté un 4-3-3 où l'ex-ailier gauche Zagalo a décroché pour soutenir son milieu de terrain.
Mais la rivalité, voire la bataille, continue entre attaquants et défenseurs, qui, jusqu'à présent, n'ont cessé de prendre le dessus à tour de rôle. En ces années 60, les talents offensifs, tels Pelé et Garrincha, ont de nouveau réagi et fait des ravages. En Italie, un vent de révolte se lève dans un calcio qui est en train de prendre le contre-pied des autres pays. Au Milan AC, où il a été lancé, et même dans tout Milan, un système inspiré du verrou et du béton se met en place. L'Inter de Milan entraîné par Helenio Herrera va faire triompher ce catenaccio (« cadenas » en italien) caractérisé par un renforcement défensif intense : un libéro, qui est un arrière volant en couverture des autres joueurs ; un marquage individuel sans restriction ; un regroupement volontaire de l'équipe dans sa propre moitié de terrain, un jeu offensif basé sur la contre-attaque ultra rapide, menée dans un camp adverse aux larges espaces libres. Les victoires européennes de l'Inter font des admirateurs et des émules. La méthode se propage à son tour un peu partout.
Il faudra une réaction très vive des Anglo-Saxons pour faire sauter ce cadenas. Ajax, la Hollande et Cruyff avec leur 4-3-3 basé sur un football total, où toute l'équipe ne fait qu'un seul bloc, quelle que soit l'évolution du jeu, le Bayern Munich et l'Allemagne toujours généreuse de Beckenbauer, les Anglais de clubs toujours aussi combatifs y mettent du leur.

Entrejeu et polyvalence. Au fil des années, c'est le ventre de l'équipe qui s'est mis à gonfler, cet entrejeu qui compte aujourd'hui quatre voire cinq joueurs, dans un 4-4-2 ou un 3-5-2 de plus en plus courants. Il est vrai que toute tactique est devenue maintenant mouvante et souple, en raison de la polyvalence des joueurs, ces défenseurs qui attaquent et ces attaquants qui doivent défendre. Malheureusement, tous ces progrès tactiques et individuels semblent affaiblir le potentiel offensif et diminuer le nombre de buts marqués dans le jeu en mouvement. L'importance des coups de pied arrêtés, des corners, du jeu de tête ayant,

en revanche, augmenté considérablement. Le football aurait-il atteint dans ce domaine stratégique une période de blocage que seuls des changements de règles pourraient peut-être libérer? Les autres sports collectifs comme le rugby et le basket l'ont compris depuis longtemps.. J.-P. R.

TÉLÉVISION

La télévision est devenue un partenaire privilégié du football mondial. Elle pèse d'un poids économique énorme dans la gestion de ce sport: lors de la prochaine Coupe du monde, l'audience cumulée prévue est de 37 milliards de téléspectateurs dans le monde, soit pratiquement le double du chiffre atteint par les Jeux Olympiques d'Atlanta ! En 1997-1998, les redevances TV, avec 106 millions de francs, entraient pour 29 % dans les recettes globales de la Fédération française de football. Désormais, le football ne peut plus se passer de la télévision, et il n'est pas sûr que la télévision puisse se passer du football. Il n'en a pas toujours été ainsi. Dans les années 60, à l'époque où la télévision commençait d'entrer dans tous les foyers, le football redoutait une intrusion des petites lucarnes qui viderait les tribunes des stades. Il n'avait pas compris que la télé serait au contraire un formidable moyen de promotion d'abord, de financement ensuite. À cette époque, on ne voyait du football que de manière très parcimonieuse à la télévision : en 1954, neuf matchs de la Coupe du monde avaient été retransmis, en toute confidentialité. En 1962, faute de satellites (la Coupe du monde avait lieu au Chili), la finale mondiale fut retransmise en France, à 22 heures, et avec 48 heures de retard ! C'est à partir de 1966 et de 1970 (grâce au satellite Telstar III, et à la couleur) que la Coupe du monde devint un phénomène télévisuel important. Cela allait avoir aussi des répercussions sur la manière de regarder le spectacle du football.

À la révolution technique succéda la révolution économique. Les années 80 furent marquées par la multiplication des chaînes, la privatisation d'un certain nombre d'entre elles, l'arrivée sur le marché de chaînes cryptées et spécialisées dans le sport, en attendant l'introduction du « pay per view », système qui permettra de choisir ses matchs à la carte. Du coup, les revenus liés à la télévision ont été décuplés. En 1997, chaque club professionnel français avait reçu 14,5 millions de francs de la télévision, soit plus que la totalité de la somme donnée par TF1 en 1985 pour ses droits annuels de retransmission de l'émission « Télé-foot ». Malgré cela, la France est en train de prendre du retard par rapport aux droits de télévision des pays étrangers dont le montant a plus que doublé entre 1995 et 1998. De cette guerre économique le football profite amplement.

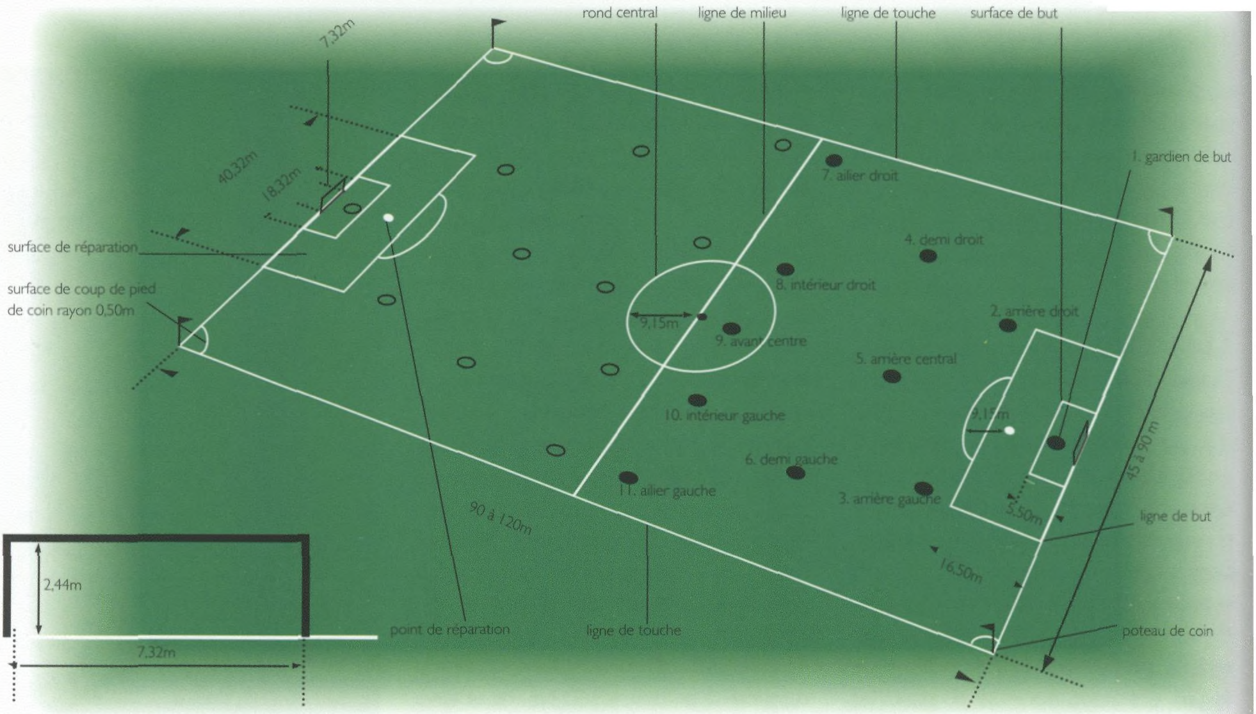
Mais, à ce prix-là, les vrais patrons du foot sont devenus les patrons des chaînes. Et si leur intérêt allait dans le sens d'une transformation des règles du jeu (en 1994, avant la Coupe du monde américaine, il y eut ainsi des velléités de transformation de la mi-temps en tiers-temps, plus propices à l'introduction des spots publicitaires), le football serait-il capable de s'y opposer durablement ? D. B.

Des caméras pour tout voir

La technologie a permis des progrès considérables dans la réalisation des retransmissions de matchs. Au début des années 70, les chaînes anglaises furent les premières à révolutionner la réalisation de ces émissions en direct, en plaçant des caméras au sol, en multipliant les ralentis et les gros plans, en suivant les joueurs depuis les vestiaires. Lors du Championnat d'Europe des nations de 1996, en Angleterre, dix-sept caméras étaient installées dans chaque stade :
- trois placées en haut des tribunes, au niveau du rond central, plus une dans la tribune opposée ;
- deux placées dans la partie inférieure de la tribune centrale ;
- deux placées dans le prolongement de la ligne des 16,50 m ;
- deux placées derrière chaque but, dans l'axe ;
- deux placées derrière chaque but, au ras du sol ;
- une caméra au ras du sol, le long de la ligne de touche ;
- une caméra tournée vers les bancs des remplaçants et entraîneurs ;
- deux caméras situées dans les buts.

En bonne place à l'Audimat

Si les chaînes se battent à coup de milliards pour obtenir les droits de retransmission des matchs, même pour des compétitions de deuxième ordre, c'est qu'elles savent que ces émissions représentent à tout coup des parts de marché importantes. Elles sont, avec les retransmissions de patinage artistique, les seules à pouvoir rivaliser avec les émissions de variétés et les dramatiques les plus prisées, et générer par conséquent des recettes publicitaires extraordinaires (au moment des grands matchs, trente secondes de publicité sont vendues pour plus de 300 000 F). Au mois de mai 1997, la finale de la Coupe des vainqueurs de coupe entre Barcelone et le Paris-SG, retransmise sur TF1, avait été suivie par 9 458 000 téléspectateurs, soit 44,8 % de parts de marché. Le France-Italie du 11 juin de la même année, match d'un tournoi, sans enjeu, servant de répétition de la Coupe du monde, fut suivi par plus de 8 millions de personnes, ce qui représentait ce jour-là 42,2 % de parts de marché.
Le 27 août 1997, TF1 décida de repousser la célébrissime émission « Intevilles » pour diffuser les images d'un match de Coupe d'Europe entre le Paris-SG et le Steaua de Bucarest. Pari gagné : le match réalisa 44,4 % de parts, c'est-à-dire la meilleure audience de l'été pour TF1. En 1998, tous ces chiffres ont été pulvérisés sous l'effet de la vague bleue qui a déferlé sur la France. Plus de 20 millions de téléspectateurs ont vibré à la finale.
Sans compter le succès du long métrage « les Yeux dans les Bleus » produit par Canal Plus.
La finale de l'Euro 2000 a fait mieux. TF1 a rassemblé 21 440 860 personnes le 2 juillet 2000 (75,5% des parts de marché).



Limites réglementaires d'un terrain de football.

TERRAIN

Le terrain de jeu est un rectangle d'une longueur de 120 mètres au maximum et de 90 mètres au minimum, d'une largeur de 90 mètres au plus et de 45 mètres au moins. Pour les matchs internationaux, ces dimensions sont fixées de 100 à 110 mètres de longueur, et de 64 à 75 mètres de largeur. Le marquage des lignes effectué à la chaux, au plâtre ou avec toute autre matière non dangereuse ne doit pas dépasser 12 centimètres de largeur. Un drapeau est planté à chaque coin du terrain, de l'endroit d'où sont tirés les corners. Les surfaces de but (5,50 m de large) et les surfaces de réparation (16,50 m) sont prévues à chaque extrémité du terrain. Au centre de chaque ligne de but est placé le but. Tout terrain appelé à accueillir des matchs de compétition doit d'abord être examiné, vérifié, homologué par les organismes compétents. La pelouse qui le recouvre est entretenue régulièrement afin d'offrir une surface de jeu parfaite. Le gazon en est ensemencé, tondu, roulé, arrosé. Le terrain et sa pelouse peuvent être pourvus d'un système de chauffage souterrain qui les protège du gel et de la neige, en hiver, et aussi d'une couverture mobile qui leur évitera d'être inondés et rendus marécageux en cas de pluies violentes. De nombreux clubs ont prévu ces moyens modernes de protection, Arsenal (pelouse de son stade, Highbury, chauffée) ou le Real Madrid (couverture roulante déployée par mauvais temps). Il existe également des terrains en matière synthétique qui résistent à toutes les intempéries et suppriment tout entretien. C'est le cas du Giants Stadium de New York.

TÊTE

La tête est sollicitée très souvent par le footballeur pour maîtriser ou frapper le ballon quand ce dernier est en l'air ou à mi-hauteur. Il l'utilise comme son pied pour la frappe, l'amorti, la déviation, la passe. Il se sert surtout du front. Le jeu de tête est la spécialité de joueurs particulièrement doués, défenseurs ou attaquants, possesseurs d'une détente verticale et, surtout, d'un *timing* (bon jugement de la trajectoire) supérieurs. Il faut signaler que, dans le football moderne, beaucoup de buts sont marqués de la tête.

TIR AU BUT

C'est le dernier geste offensif, celui qui met un terme à une action individuelle (dribble) ou à un mouvement collectif. Il est le bout de la chaîne. Il présente plusieurs formes : frappe du cou-de-pied, reprise de volée, demi-volée, ciseau retourné ou bicyclette, frappe de la tête. Il peut être déclenché à plus ou moins longue distance, et sous des angles différents.
On appelle aussi tir au but l'un des cinq (ou plus) coups de pied frappés du point de penalty par les joueurs de deux équipes qui n'ont pu se départager après 120 minutes d'un match de Coupe à éli-

mination directe. L'épreuve fut instituée en Coupe d'Europe des clubs 1971.

TOUCHE

Lorsque le ballon a entièrement dépassé la ligne de touche, il est relancé dans le jeu par un joueur de l'équipe opposée à celle qui a expédié le ballon hors des limites du terrain.
La rentrée de touche doit être effectuée à deux mains, l'un des deux pieds maintenu collé au sol sur la ligne de touche, sans empiéter sur le terrain, le ballon étant lancé de derrière et par-dessus la tête.
Un but ne peut être marqué directement sur rentrée de touche.
Mais c'est devenu pourtant une arme offensive redoutable et efficace, car des lanceurs spécialisés parviennent à expédier le ballon devant le but adverse, transformant la rentrée de touche en un véritable corner ou coup franc indirect latéral.

TRANSFERT

Les transferts (passages d'un joueur d'un club à un autre) sont apparus dans le football dès sa démocratisation, dans les années 1870. C'est d'ailleurs sous la forme d'indemnités de transfert que l'argent a commencé à pénétrer dans le football. Avant l'arrivée du professionnalisme, les fédérations voient les transferts d'un mauvais œil : dans les années 1920, la fédération française instaure par exemple la licence B qui interdit aux joueurs transférés d'évoluer au sein de l'équipe première de leur nouveau club. Les industriels, souvent à la tête des clubs, attirent des joueurs en leur proposant des emplois peu astreignants, et les paient en fait pour leurs talents de footballeurs. Seule l'arrivée du professionnalisme permettra de stopper cette dérive... pour conduire à d'autres excès.
Au fil des ans, il devient de plus en plus rare qu'un joueur fasse toute sa carrière dans un seul club et surtout que les contrats des joueurs arrivent à leur terme.
Certains clubs se spécialisent dans la formation de jeunes joueurs qu'ils peuvent ensuite revendre à prix d'or à des clubs qui mènent une politique de recrutement de vedettes. Les indemnités atteignent des sommes astronomiques (405 millions de francs, en juillet 2000, pour le transfert du joueur portugais Luis Figo de Barcelone à Madrid), d'autant que des intermédiaires apparaissent, qui agissent parfois aux limites de la légalité. Au début des années 90, cependant, seuls les meilleurs joueurs peuvent envisager une carrière hors de leur championnat. Survint alors Jean-Luc Bosman. Chômeur depuis un transfert raté à cause de la limitation du nombre de joueurs étrangers, il porta plainte devant la Cour de justice européenne qui jugea ce règlement contraire à la libre circulation des travailleurs dans l'Union européenne. Seul le nombre de joueurs extra-communautaires peut désormais être limité (le Milan AC peut ainsi posséder 8 joueurs italiens et 14 étrangers !).

UEFA (Union européenne de football association)

Date de fondation : 1954; pays membres : 50; clubs affiliés : 244 000 ; joueurs licenciés : 18 500 000; arbitres licenciés : 390 000.
L'UEFA est le gouvernement du football européen. Fondée en 1954 durant la Coupe du monde en Suisse, elle rassemble à l'origine 25 pays. Un an plus tard, elle prend le contrôle de la Coupe d'Europe des clubs champions, sur une idée originale de Gabriel Hanot. En 1960, l'UEFA lance le Championnat d'Europe des nations, à l'initiative d'Henri Delaunay, secrétaire général de la Fédération française. Depuis, si ces deux épreuves ont subi des modifications, elles n'en demeurent pas moins les plus prestigieuses et les plus convoitées du continent.
Dès 1956, l'UEFA crée également la Coupe des villes de foire, une épreuve sur invitation qui deviendra, à partir de 1972, la Coupe de l'UEFA, organisée, elle, sur la base de critères sportifs. Quant à la Coupe des vainqueurs de coupe, elle est née en 1960.
Mais les évolutions les plus remarquables concernent les deux épreuves reines. En 1991, l'UEFA décide de donner un nouvel éclat à la Coupe d'Europe des clubs champions, rebaptisée Ligue des champions. L'objectif est double : éviter que les grands clubs ne disparaissent lors des premiers tours et augmenter les profits. En se rendant ainsi aux arguments de Milan, de Barcelone, de la Juventus ou du Manchester United, l'UEFA évite la création dissidente d'un Championnat d'Europe et garde le contrôle de ses ouailles. Depuis, la Ligue des champions a connu différentes versions jusqu'à l'intégration, à partir de la saison 1997-98, des vice-champions des huit pays les mieux classés à l'indice UEFA. Une décision qui a soulevé de vives critiques.
En 1996, le Championnat d'Europe des nations, désormais appelé « Euro », a connu lui aussi sa révolution en passant de 8 à 16 équipes lors de la phase finale. Il est vrai que depuis sa création les « effectifs » de l'UEFA ont doublé. Avec l'éclatement du bloc communiste, elle compte désormais 50 membres.
L'UEFA a traversé deux crises majeures. En 1985, le drame du Heysel (39 morts) lors de la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions l'a conduite à bannir les clubs anglais des Coupes d'Europe durant cinq ans, alors que ces derniers accumulaient les succès. En 1995, la Commission européenne de Bruxelles, au nom de la libre circulation des travailleurs, a déclaré illégaux ses règlements sur la limitation du nombre d'étrangers et les indemnités de transfert. L'UEFA a perdu son bras de fer et a dû se soumettre aux dispositions de l'arrêt Bosman.
Basée à Nyon, près de Genève, l'UEFA est présidée depuis 1990 par le Suédois Lennart Johansson.



V-Z

VALDERRAMA Carlos

Colombie, né à Santa Marta, 1961

MILIEU OFFENSIF

Si un passionné de football vous demande un jour pourquoi tant de Colombiens sont « toqués » de Valderrama, la réponse est toute simple : Valderrama, joueur adulé par plus de 30 millions de Colombiens, a inventé à lui seul le « toque », jeu à une touche de balle, mais, surtout, ce créateur à la chevelure fluo est un modèle de renaissance. Lorsque le meneur de jeu de l'équipe nationale colombienne revient de Montpellier, puis de Valladolid en Espagne, la plupart des observateurs l'imaginent fini, usé par le football de haut niveau. Première erreur! Valderrama est alors âgé de 32 ans, et signe un contrat avec le modeste club de Barranquilla, situé à une petite centaine de kilomètres de sa ville natale, Santa Marta, et des plages de son enfance. Et voilà le miracle : avec « Carlos le créateur », Junior Barranquilla remporte le Championnat de Colombie devant les plus grosses locomotives du pays, le Nacional de Medellín, les Millonarios de Bogotá et l'América Cali. Le « vieux » est redevenu le « Dieu », et sur les murs de tous les bars du pays, Valderrama est peint, dessiné dans toutes les positions, et de toutes les couleurs. L'engouement pour ce joueur est tel que le président de la République en personne, Cesar Gaviria, lui téléphone pour lui demander de ne pas prendre de risque avec un genou fragile, à quelques semaines de la Coupe du monde en Amérique ! Et c'est l'entraîneur de la sélection colombienne qui conclut : « Carlos est plus qu'un grand joueur, c'est le symbole parfait du football colombien. Un mélange d'intelligence, de spontanéité, de joie et de talent. » De courage aussi. Carlos Valderrama revient de la World Cup 1994 totalement déprimé. Son équipe n'a pas passé le premier tour. Mais, fait beaucoup plus atroce, son ami, Andres Escobar, qui a malheureusement marqué contre son camp, est assassiné à son retour en Colombie. Au terme de plusieurs mois d'hésitation, Valderrama reprend le chemin de l'entraînement, offre un nouveau titre à Barranquilla et affirme, en toute simplicité : « Je veux une fin digne. » Le joueur sud-américain le plus populaire avec Maradona a participé à sa troisième et dernière Coupe du monde en 1998. Il a pu revenir en France, où il a toujours des amis et où l'on n'a pas oublié son passage à Montpellier. Mais le « roi de Barranquilla » ne s'est pas montré à son avantage : avec deux défaites et une seule victoire contre la Tunisie, les Colombiens n'ont pas franchi le premier tour.

VAN BASTEN Marco

Pays-Bas, né à Utrecht, 1964

ATTAQUANT

Palmarès : *Coupe du monde 1990 (1/8 de finaliste) ; Championnat d'Europe des nations 1988 (vainqueur), 1992 (1/2 finaliste) ; 57 sélections en équipe nationale, 25 buts ; Champion des Pays-Bas 1983, 1985 (Ajax) ; Coupe des Pays-Bas 1983 (Ajax) ; Champion d'Italie 1988, 1992, 1993 (Milan AC) ; Coupe d'Europe des clubs champions 1989, 1990 (Milan AC) ; Coupe C2 des Coupes 1987 (Ajax) ; Super-Coupe d'Europe 1989 (Milan AC) ; Coupe intercontinentale : 1989, 1990 (Milan AC) ; Ballon d'or 1988, 1989, 1992.*

Quel joli symbole que celui du premier match de Marco Van Basten sous les couleurs de l'Ajax Amsterdam ! En ce 3 avril 1982, à l'occasion d'une banale rencontre de Championnat des Pays-Bas face au club de Nimègue, un grand jeune homme de 18 ans fait son entrée en cours de jeu à la place de... Johan Cruyff. Bien sûr, à cet instant, on ne se doute pas encore que cette scène figure une passation de pouvoir, que le maître vient de passer le relais à son plus digne héritier. Car de la même façon que Johan Cruyff avait marqué les années 70, Marco Van Basten va dominer largement les années 80. Le mimétisme entre les deux joueurs est

évident. Même poste, même prestance physique, même capacité d'accélération, même efficacité devant le but, bref une panoplie à laquelle il ne manque rien. En 1987, Van Basten signe son premier succès international : il marque le seul but de la finale de la Coupe des coupes remportée par l'Ajax Amsterdam contre le Lokomotiv Leipzig. Cette année-là, l'entraîneur des Néerlandais n'est autre que Johan Cruyff.

À partir de là, leurs routes vont se séparer. Johan Cruyff choisit l'option espagnole (Barcelone), alors que Van Basten se laisse séduire par Silvio Berlusconi (Milan AC) et ne tarde pas à donner à sa carrière une dimension exceptionnelle, celle des géants. Après avoir emmené les Pays-Bas vers la conquête du titre de champion d'Europe en 1988 (il marque cinq buts lors de la phase finale, dont une somptueuse reprise de volée en finale), il atteint les sommets avec le Milan AC en remportant à deux reprises la Coupe d'Europe des clubs champions (1989, 1990). Hélas, une blessure à la cheville va briser sa trajectoire. Le 26 mai 1993, il dispute la finale de la C1 contre l'Olympique de Marseille et il est remplacé à cinq minutes de la fin par Eranio. On ne reverra plus Van Basten sur un terrain. Le 17 août 1995, après de multiples opérations et thérapies, il convoque les journalistes à Milanello, le centre d'entraînement du Milan AC. « J'ai une nouvelle brève à vous annoncer. J'ai décidé d'arrêter ma carrière de footballeur. »

VAN HIMST Paul

Belgique, né à Bruxelles, 1943

ATTAQUANT

Palmarès : ***82 sélections en équipe nationale ; champion de Belgique 1962, 1964, 1965, 1966, 1967, 1968, 1972, 1974 ; Coupe de Belgique 1965, 1972, 1973, 1975 (Anderlecht).***

Le Sporting Club d'Anderlecht (banlieue de Bruxelles) domine le football belge pendant quinze ans (1960-1975). Il le doit en grande partie à Paul Van Himst. Dès l'âge de 17 ans, ce superbe athlète blond entre en équipe première pour y devenir aussitôt le meilleur joueur de l'année, récompensé par le Soulier d'or belge. La même saison, le 30 octobre 1960, il débute en équipe nationale. Il y connaîtra 82 sélections et y marquera 30 buts, s'avérant en particulier plusieurs fois le bourreau des Français. Cet avant-centre à la fois puissant et agile, adroit balle au pied, est en effet un redoutable marqueur de buts, qui décroche trois fois la couronne de roi des buteurs du championnat belge : 26 buts en 1964, 25 buts en 1966, 20 buts en 1968. Son palmarès national (8 titres de champion de Belgique et 4 Coupes de Belgique) est exceptionnel. Malheureusement, Anderlecht et la sélection belge ne pourront pas offrir à ce garçon correct, doux et modeste, la renommée internationale, les succès européens qu'il aurait mérités. Il n'en reste pas moins le plus brillant footballeur belge de l'histoire. Après sa retraite de joueur, il dirige pendant un moment l'équipe nationale, mais aussi Anderlecht, son club de toujours, avec lequel il est sacré en 1983 meilleur entraîneur belge de l'année.

VESTIAIRES

C'est l'endroit le plus mystérieux d'un stade de football. Presque un lieu sacré, où le public ne pénètre pas, où les journalistes sont de moins en moins conviés. Un lieu où l'on partage les joies les plus exubérantes et les peines les plus profondes, où il se dit des choses d'une importance parfois capitale dans le déroulement d'une rencontre, mais où l'on peut aussi échanger les pires banalités. Cette part de mystère est tout entière contenue dans ces questions sans cesse posées aux joueurs : Que vous a dit l'entraîneur à la mi-temps ? Comment était l'atmosphère à la fin du match ? Que s'est-il passé dans les vestiaires ? Bien sûr, les caméras de télévision nous font désormais entrer dans ce saint des saints après le coup de sifflet final, afin de saisir quelques propos au vol. Mais c'est avant le match ou durant la pause qu'on aimerait être une petite souris pour entendre ce qui s'y dit.

VIOLENCE

La violence dans le football a pris depuis quelques années des proportions inquiétantes, pour des raisons faciles à comprendre. Violence sur le terrain et dans le jeu tout d'abord : comme tous les sportifs, les footballeurs ont accompli d'énormes progrès sur le plan de la condition physique et de la valeur athlétique, ainsi que dans un domaine technique où ils réussissent à exécuter les gestes les plus difficiles à très grande vitesse. Cette vigueur d'engagement se manifeste en particulier dans les interventions défensives, les détentes aériennes, les charges, les contres et les tacles qui sont réalisés ou portés avec une force et une puissance impressionnantes. Mais la force engendre souvent la violence. Et si le football n'atteint pas en ce domaine le degré d'intensité et de danger du rugby ou du football américain, il a beaucoup changé depuis vingt ans.

Par ailleurs, l'importance de l'enjeu et du résultat, l'accroissement des intérêts financiers et commerciaux (ceux des clubs comme ceux des joueurs), la multiplication des matchs et des compétitions, n'ont pas arrangé les choses. Le jeu s'est accéléré, les duels se sont durcis. Du même coup, la violence a augmenté, une violence que les lois du jeu, trop immuables, et aussi des arbitres trop tolérants ne peuvent réprimer ou calmer.



En Europe, la violence des hooligans a atteint le sommet de l'horreur au stade du Heysel à Bruxelles, en 1985.

Morts dans les stades

23 mai 1967 à Lima, Pérou : lors d'une rencontre de qualification pour les jeux Olympiques opposant le Pérou à l'Argentine, un but refusé au Pérou déclenche des bagarres qui tournent à l'émeute. Un incendie se déclare. Bilan : 320 morts et 1 000 blessés.

17 septembre 1967 à Kayserie, Turquie : bagarre entre supporters locaux et supporters de Siwas pour un but contesté. 40 morts, dont 27 à coups de couteau.

1er octobre 1982 à Moscou, URSS : bagarre entre supporters du Spartak de Moscou et supporters néerlandais de Haarlem : 100 victimes piétinées.

29 mai 1985, à Bruxelles, Belgique : 39 morts et plusieurs centaines de blessés à la suite de bagarres entre supporters lors de la finale européenne entre Liverpool et Turin.

15 avril 1989, Sheffield, Grande-Bretagne : 4 000 supporters sans billet investissent une tribune déjà saturée : 95 spectateurs meurent comprimés contre les grilles.

Phénomène de société, la violence fait malheureusement partie de l'époque et elle ne peut échapper non plus à l'environnement du match et du jeu. Elle rôde également dans les tribunes et dans le public avec les risques énormes, les dangers graves qu'elle contient et qu'elle génère. Le problème des supporters est aujourd'hui crucial et difficile à résoudre. Il a pris naissance en Angleterre dans les années 60, avec l'apparition des fameux hooligans que l'amour de leur club, mais surtout leur détresse sociale et leur penchant pour l'alcool poussaient à la bagarre et aux débordements : affrontement brutal avec les supporters des autres clubs, démolition des gradins et des tribunes. On en arrive ainsi dans l'escalade jusqu'au terrible drame du Heysel, qui servit de révélateur et de leçon hélas payée trop cher.

Les Ultras, comme se nomment eux-mêmes les plus fanatiques de ces supporters, sont aujourd hui répandus dans le monde entier : en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Hollande, en France (Paris-Saint-Germain, Marseille). Les clubs et les organismes dirigeants ont dû trouver les moyens de les contenir et de les surveiller (caméras ici, vigiles et policiers là). Mais la lutte contre la violence ne peut se limiter à des mesures de répression ou à des distributions de prix (challenge du fair play), Elle ne peut que commencer hors du football, dans une société qui redeviendrait un peu plus humaine et raisonnable.

VÖLLER Rudi

Allemagne, né à Hanau, 1960

ATTAQUANT

Palmarès : *Coupe du monde 1986 (finaliste), 1990 (vainqueur), 1994 (1/4 de finaliste) ; championnat d'Europe des nations 1984 (phase finale), 1988 (1/2 finaliste), 1992 (finaliste) ; 90 sélections en équipe nationale, 47 buts ; Coupe d'Italie 1991 (AS Rome) ; Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1993 (Marseille)*

Il n'a pas la classe d'un Beckenbauer, ni les dons de buteur d'un Müller, ni le nombre de sélections d'un Matthäus, mais il est l'un des footballeurs allemands les plus populaires de tous les temps avec Uwe Seeler. L'ancien attaquant de Hambourg était accompagné à chacune de ses sorties par des « U-we, U-we ». Völler, lui, sera soutenu par des « Ru-di, Ru-di ». Comment expliquer un tel courant de sympathie autour d'un joueur certes doué, mais qui ne compte pas parmi les légendes du football allemand ? Par la simplicité du personnage d'abord, toujours prêt à discuter avec les supporters et à signer des autographes. Par son esprit combatif ensuite, qui le poussait à se battre sur chaque ballon, même les plus désespérés. Par son dévouement à l'équipe nationale enfin, qui le vit sortir de sa retraite internationale pour la Coupe du monde 1994 alors que, quelques mois plus tôt, il avait fait ses adieux lors de son jubilé. Mais Rudi ne put résister à la pression populaire. Qu'importe, la nation reconnaissante lui organisera, fait rarissime, un second jubilé.

Il est vrai que Völler a eu plus de réussite avec l'équipe nationale qu'avec ses clubs. Ainsi, il a quitté le Werder Brême une saison avant que celui-ci ne remporte le titre de champion. Il a ensuite passé cinq saisons à l'AS Rome qui n'avait pas les moyens de lutter avec les grands du Calcio. Heureusement, son passage à l'Olympique de Marseille lui apportera l'unique trophée européen de sa carrière : la Coupe d'Europe des clubs champions en 1993.

Pour finir sa carrière, Völler est revenu au pays, au Bayer Leverkusen, dont il est aujourd'hui le directeur sportif.



Rudi Völler – ici sous les couleurs allemandes – attendit longtemps le sacre européen avec l'OM.

WADDLE Chris

Angleterre, né à Gateshead, 1960

ATTAQUANT

Palmarès : *62 sélections en équipe nationale; champion de France 1990, 1991, 1992 (Marseille).*

Des années après son passage, Chris Waddle est encore considéré à Marseille comme un dieu. Avec lui, l'OM s'était enfin trouvé le digne successeur de Roger Magnusson. Roi du dribble et du contre-pied, il avait tout pour réussir sur la Canebière. Et ce d'autant plus qu'il savait ajouter le spectacle et l'humour à chacune de ses sorties.

En Angleterre, l'image de Waddle a de tout temps été bien plus contrastée. Pour certains, il avait un inimitable talent. Pour d'autres, c'était un joueur manquant de réalisme. Ceux-là ont un argument de poids à faire valoir. Waddle, lors de ses 62 sélections, n'aura marqué que 6 buts. Une misère. À l'image de John Barnes, international à la même époque que lui, Chris n'aura finalement jamais convaincu chez lui. Sans doute, comme on l'a souvent écrit pour Glenn Hoddle, Waddle aurait-il connu un autre destin s'il était né en France.

Sa carrière en club est également contrastée. Si avec Marseille il a brillé sur tous les stades d'Europe, il n'a jamais rien gagné en Angleterre. Que ce soit avec Newcastle, Tottenham (une défaite en finale de Cup en 1987 face à Coventry) ou plus tard à Sheffield Wednesday, Bradford, Sunderland...

WALTER Fritz

Allemagne, né à Kaiserslautern, 1920

ATTAQUANT

Palmarès: *Coupe du monde 1954; 61 sélections en équipe nationale de 1940 à 1958; champion d'Allemagne 1951, 1953 (Kaiserslautern).*

Il est et restera l'une des figures légendaires du football allemand depuis le 4 juillet 1954, jour où il a remporté la Coupe du monde en tant que capitaine et inter gauche de l'équipe de la République fédérale d'Allemagne triomphant de la Hongrie. Deuxième des quatre fils Walter (le troisième, Ottmar, étant l'avant-centre des mêmes champions du monde 1954), Fritz ne connaîtra qu'un seul club, le Football Club Kaiserslautern, où il a débuté à l'âge de 16 ans. En 1940, il devient international et dispute 24 matches en deux ans. La guerre interrompt son ascension. Mais en 1951, il reprend sa place en équipe nationale et la gardera jusqu'en 1958, totalisant 61 sélections pour 33 buts marqués. Mais le buteur est aussi et surtout un technicien fin et intelligent, le stratège de son équipe, le spécialiste des coups de pied arrêtés, corners et coups francs, une personnalité très forte qui aura été longtemps le lieutenant de l'entraîneur national Sepp Herberger, et l'artisan principal de l'exploit allemand de 1954.

WEAH George

Liberia, né à Monrovia, 1966

ATTAQUANT

Palmarès : *champion du Cameroun 1988 (Tonnerre de Yaoundé); Coupe de France 1991 (Monaco), 1993, 1995 (PSG); champion de France 1994 (PSG); champion d'Italie (Milan AC, 1996); ballon d'Or africain (1989 et 1994); ballon d'Or unifié (1995); meilleur joueur étranger du Championnat de France (1991)*

Né à Monrovia, au Liberia, George Weah n'avait que le football pour échapper à l'ennui et à la misère. Il passait donc ses journées à pousser une balle de fortune dans les faubourgs de la capitale. Vite repéré par les recruteurs, il débute à 15 ans et, d'année en année, évolue dans les meilleurs clubs libériens. Sélectionné à 20 ans dans la modeste équipe nationale, le jeune avant-centre doit s'expatrier pour être reconnu au niveau international. Le Tonnerre de Yaoundé, qu'il rejoint en 1987, lui permet de se faire remarquer par l'AS Monaco, qui l'engage durant l'été 1988.

Sur le Rocher, au contact d'Arsène Wenger, il peut développer toutes ses qualités et devenir un attaquant complet : malgré sa stature athlétique, qui lui permet d'exceller dans le jeu aérien, Weah est un joueur aux dribbles déroutants et aux démarrages fulgurants, grâce auxquels il est sacré Ballon d'or africain en 1989. Cependant, il rêve d'une consécration européenne. Il croit pouvoir la trouver au PSG, après l'échec monégasque en finale de la Coupe des coupes 1992. Mais le système de jeu défensif et ennuyeux de l'équipe d'Artur Jorge l'empêche de s'exprimer totalement. Il remporte tout de même quelques titres et un second Ballon d'or africain. Avec l'arrivée de Luis Fernandez, il peut enfin montrer tout son talent : meilleur buteur de la Coupe d'Europe des champions, il s'affirme comme le meilleur attaquant du monde, et séduit aussi la planète par son comportement hors du terrain. L'ambassadeur de la paix de l'UNESCO, véritable héros national du Liberia, rejoint donc la meilleure équipe du monde, le Milan AC, qu'il trouve hélas en déclin et qui ne lui offre toujours pas les titres qu'il mérite, si ce n'est le premier Ballon d'or unifié. Il y réa-



George Weah a fait les beaux jours du PSG avant d'être transféré au Milan AC.

lise toutefois de nouvelles prouesses, comme un but après avoir remonté tout le terrain balle au pied, et se voit récompensé du prix du fair-play de la FIFA, mais sa soif de victoires est encore loin d'être apaisée. En 1999, il gagne l'Angleterre et remporte avec Chelsea la Cup 2000.

WM

En 1925, la loi sur le hors-jeu est modifiée : désormais, un attaquant est hors jeu si deux défenseurs adverses, gardien compris, et non plus trois comme auparavant, se trouvent plus rapprochés que lui de leur ligne de but. Cette prime à l'offensive déclenche aussitôt le renforcement défensif indispensable. L'ancien demi-centre qui était placé au milieu du terrain en plaque tournante de l'équipe décroche à hauteur des deux arrières latéraux et devient un troisième arrière, central celui-là. Abandonnés seuls dans le grand espace de l'entrejeu, les deux demis vont alors bénéficier du renfort de deux des cinq attaquants, qui deviennent les deux intérieurs et qui forment, avec les deux demis, le carré dit « magique » de l'équipe. Et symétriquement par rapport au trio défensif, l'attaque est maintenant constituée par trois avants, les deux ailiers et l'avant-centre. En regardant comment est construit géométriquement ce nouveau dispositif tactique, on s'aperçoit qu'il dessine un W défensif auquel correspond un M offensif. Le WM est né qui impose, par son schéma, un marquage individuel très strict, des trois avants par les trois arrières et des deux inters par les deux demis.
Son invention est attribuée en l'année 1928 à un entraîneur écossais de Motherwell, John Hunter. Mais la véritable naissance du WM date de 1930 en Angleterre, dans le club londonien d'Arsenal, dont le manager, Herbert Chapman, a repris l'idée et l'a imposée, avec l'aide de son joueur et capitaine Charles Buchan, à une équipe novatrice qui va en tirer le meilleur parti puisqu'elle devient championne d'Angleterre trois années de suite, en 1933, 1934 et 1935. Le WM sera ensuite importé en France, au Racing Club de Paris en particulier (toujours grâce à un technicien anglais, Mister Kimpton), avant de faire le tour du monde et de perdurer jusqu'aux années 50, l'arrivée des Hongrois et des Brésiliens avec leur 4-2-4 annonçant sa mort ou tout au moins sa transformation.

YACHINE Lev

URSS, né à Moscou, 1929-1991

GARDIEN DE BUT

Palmarès : *participation aux Coupes du monde 1958, 1962 et 1966 ; Coupe d'Europe des nations 1960 (finaliste en 1964) ; champion olympique 1956 ; 78 sélections en équipe nationale de 1954 à 1967; champion d'URSS 1954, 1955, 1957, 1959, 1963 ; Coupe d'URSS 1953, 1967, 1970 (Dinamo Moscou) ; Ballon d'Or 1963.*

Il est le plus célèbre footballeur soviétique de tous les temps. L'histoire commence en 1950 quand débute dans les buts de Dinamo Moscou, le club numéro un d'URSS, un grand gaillard maigre comme un chat écorché, que sa taille haute, ses bras et ses jambes d'une longueur impressionnante n'empêchent pas de bondir et de « voler » avec une rare agilité. Il s'appelle Yachine (ou Jaszin) et ne va pas tarder à devenir une vedette nationale et internationale, pour peu que les footballeurs et les équipes soviétiques se décident à sortir de l'isolement dans lequel les maintient un régime politique draconien. Ainsi, en 1956, la sélection d'URSS participe au tournoi olympique de Melbourne. Et, si elle le remporte, battant en finale la Yougoslavie 1 à 0, c'est déjà à Yachine qu'elle le doit. Quatre ans plus tard, grâce à leur extraordinaire gardien, les Soviétiques triomphent à Paris, enlevant la première Coupe d'Europe des nations, aux dépens des Yougoslaves, leurs éternels rivaux. En 1964, Yachine a beau multiplier les exploits à Madrid, il ne peut éviter la perte de cette Coupe d'Europe, conquise par les Espagnols devant leur public et sous les yeux du caudillo Franco. La Coupe du monde 1966, en Angleterre, permet à Yachine de faire oublier la précédente édition disputée au Chili en 1962, au cours de laquelle il a craqué de façon étonnante devant la Colombie à Arica, commettant des erreurs grossières et encaissant 4 buts. Mais il est l'un des héros de la World Cup, et seul l'irrésistible Eusebio l'empêche d'offrir la 3e place à l'URSS. Les titres de gloire de Lev Yachine sont nombreux : avec Dinamo Moscou, il a collectionné les couronnes de champion d'URSS entre 1950 et 1971. Il a joué 78 fois en équipe nationale. Il termine sa carrière internationale en 1967. Sa notoriété lui a valu de garder plusieurs fois les buts d'une sélection mondiale : en 1963, 1964, en 1967 à Helsinki, en 1968 à Rio, en 1965 pour le jubilé de Stanley Matthews. Il a bien mérité l'hommage qu'on lui a rendu en 1971 à Moscou, lorsqu'il arrête son activité de joueur pour se consacrer à son nouveau rôle de dirigeant (au Dinamo et au Comité national des sports). Sa fin sera hélas dramatique : gravement malade, amputé d'une jambe, il meurt en 1991, à l'âge de 62 ans.
Le joueur mythique, toujours vêtu de noir de la tête aux pieds, surnommé pour cette raison l'« araignée noire », aura donné au jeu et au rôle de goal de nouveaux titres de noblesse. En héritier du Français Darui, il aura su transformer le rôle du gardien en celui d'un véritable patron de défense, un deuxième libéro. Tout en restant le maître du domaine aérien grâce à ses bras tentaculaires et grâce aussi à sa taille (1 m 88), ainsi que le spectaculaire gardien bondissant et volant de façon presque surnaturelle, avec une sûreté de mains incomparable et un jeu au pied sans faiblesse. J.-P. R.

ZICO (Artur Antunes Coimbra, dit)

Brésil, né à Rio de Janeiro, 1953

MILIEU DE TERRAIN

Palmarès: *participation aux Coupes du monde 1978, 1982, 1986 ; 82 sélections en équipe nationale, 64 buts marqués ; champion du Brésil 1980, 1982 (Flamengo) ; Copa Libertadores 1981 (Flamengo), Coupe intercontinentale 1981 ; meilleur joueur d'Amérique du Sud 1977, 1981, 1982.*

Une des stars du football brésilien des vingt dernières années. Frère d'un autre joueur international du Brésil, Edu, Zico devient une vedette sous les couleurs du fameux club rouge et noir de Rio, le Flamengo, avec lequel il disputera 508 matchs au cours de sa carrière. Le Brésil, qui se cherche un nouveau dieu depuis la retraite de Pelé, l'intronise sous le surnom de « Pelé blanc ». Sa vivacité et son dribble court sont phénoménaux. Sa frappe de balle est d'une terrible efficacité sur les coups francs. Ce remarquable artiste, deuxième meilleur buteur de la sélection brésilienne derrière Pelé, ne rejoindra pourtant pas le « Roi » dans la gloire. Bien que participant à trois Coupes du monde, il butera toujours au dernier moment, échouant d'un rien face à l'Argentine dans la course à la finale 78, puis se faisant prendre la place de finaliste en 1982 par l'Italie. Son ultime match mondial a lieu au Mexique, à Guadalajara, contre la France, un pays qu'il aura rencontré à trois reprises (1978, 1981, 1986). Dans ce quart de finale de légende, Zico restera symboliquement comme celui dont le penalty aurait pu conduire son équipe vers les sommets, s'il n'avait été détourné par Bats, obligeant le Brésil à en découdre dans les prolongations et l'épreuve des tirs au but, pour perdre finalement. Ce grand voyageur du football passa deux ans en Italie, à Udine, puis termina sa carrière au Mexique et au Japon.

ZOFF Dino

Italie, né à Mariano del Friuli, 1942

GARDIEN DE BUT

Palmarès : *Coupe du monde 1982, quatrième en 1978 ; Championnat d'Europe des nations 1968, quatrième en 1980 ; 112 sélections (record) en équipe nationale ; champion d'Italie 1973, 1975, 1977, 1978, 1981, 1982 ; Coupe d'Italie 1979, 1983 ; Coupe C3 de l'UEFA 1977 (Juventus de Turin).*

Dino Zoff est, à lui seul, une salle des trophées ambulante. Gardien de but de la Juventus, pendant onze ans (après cinq saisons passées à Naples), il possède une des plus extraordinaires carrières de tous les temps, dont quelques indices chiffrés suffisent à souligner le caractère phénoménal : champion d'Europe en 1968, il remportera la Coupe du monde quatorze ans plus tard, à plus de 40 ans. Il possède le record des sélections en équipe d'Italie, avec 112 rencontres internationales en quinze années. Entre le 20 septembre 1972 et le 15 juin 1974, il a passé, avec l'Italie, 1 143 minutes de jeu (c'est-à-dire plus de douze matchs) sans encaisser le moindre but. Entre 1972 et 1983, il n'a pas raté un seul des 332 matchs de championnat italien disputés par son club, la Juventus ! Un exploit sans doute inégalable.

Ces signes extérieurs de solidité, de vaillance, illustrent surtout une capacité peu commune à demeurer au plus haut niveau, dans le football le plus épuisant de la planète.

À l'issue de cette monumentale carrière, Dino Zoff est passé de l'autre côté de la barrière, d'abord comme entraîneur de l'équipe olympique italienne, de la Juventus et de la Lazio de Rome, puis comme président de ce dernier club romain. Lassé des soucis de la présidence, il prend en charge la Squadra Azzurra en 1999 en remplacement de Cesare Maldini dont l'équipe a été éliminée par la France en quart de finale de la Coupe du monde aux tirs au but. Sans avoir convaincu dans les matchs de qualification, l'Italie aborde l'Euro 2000 avec scepticisme. Mais Dino Zoff réussit à discipliner les stars (Del Piero et Totti, Inzaghi et Delvecchio) et à insuffler un moral de fer à ses troupes. Adepte de la rigueur en défense, c'est une équipe de contre-attaque qui s'impose dans sa poule qualification (trois victoires pour trois matchs). Une marche triomphale (victoires sur la Roumanie puis les Pays-Bas aux tirs au but) qui s'achève en finale devant la France (1-2 en prolongation), après avoir cru à la victoire jusqu'à la dernière minute des arrêts de jeu... Il restera comme un des personnages de tout premier plan de l'histoire du football transalpin. Dino Zoff, déçu par le résultat est tenté de continuer son travail à la tête de la Nazionale, mais la violence de certaines attaques (celle de S. Berlusconi en premier lieu) l'incite à démissionner le 5 juillet 2000. Il est remplacé par un autre monstre sacré du banc italien, Giovanni Trappatoni (ex Juventus, Bayern, etc)



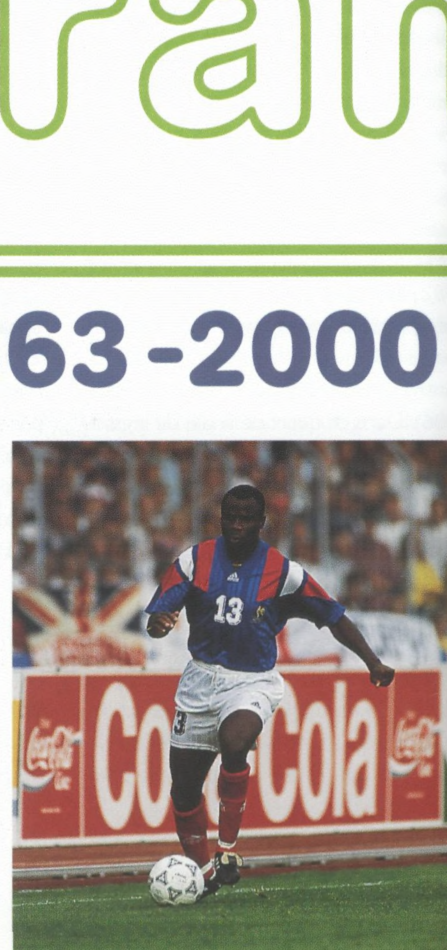


l'histoir

du

fran

1863-2000



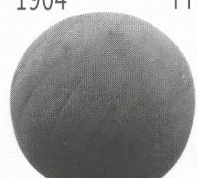




e

football

çais





1872	Le Havre Athletic Club
1904	France-Belgique (3-3)
1932	premier Championnat de France
1958	épopée de Reims la France 3e de la Coupe du monde
1970	les années Saint-Étienne
1980	les années Platini
1984	la France championne d'Europe des nations
1987	les Girondins au sommet
1993	Marseille champion d'Europe
1998	les Bleus champions du monde
2000	la France championne d'Europe des nations

1872-1898

Les grandes heures du football français

Les marins et représentants de commerce anglais qui sillonnent le monde dans les années 1870 emmènent toujours avec eux leur ballon de football pour pouvoir pratiquer le sport qu'ils ont appris, enfants et adolescents, dans les écoles et les collèges. Ainsi sont-ils partout à l'origine de la naissance du football et des clubs. En France, c'est au Havre qu'ils créent le doyen des clubs en 1872, donnant au Havre Athletic Club le maillot bleu marine et bleu ciel, aux couleurs d'Oxford et de Cambridge.

La première photo officielle de l'équipe première du Havre Athletic Club, durant la saison 1901-1902.



Jusqu'en 1900 vont alors apparaître aux quatre coins de l'Hexagone d'autres clubs eux aussi dotés de noms anglais, comme le Racing Club de France en 1882 et le Standard Athletic Club en 1889. Cinq ans après sa fondation, ce Standard est le premier champion de France, avec une équipe formée de dix joueurs anglais et d'un seul joueur français du nom de Leguillard. Pourtant une sélection française est bientôt mise sur pied, la première équipe de France qui dispute le premier match international de l'histoire le 1er mai 1904 à Bruxelles contre la Belgique (3-3). La guerre de 1914-1918 interrompt bien sûr la progression du football qui reprend cependant vie et activité aussitôt après.

La création de la Coupe

Une nouvelle compétition ouverte pour la première fois à tous les clubs français est lancée qui va connaître un immense succès national ; 48 clubs s'y engagent. Deux vont parvenir jusqu'à la finale de cette Coupe de France : l'Olympique de Pantin et le Football Club de Lyon qui s'affrontent le 5 mai 1918 sur le stade de la Légion Saint-Michel, 88, rue Olivier-de-Serres à Paris (15e). Le club parisien est le premier vainqueur (3-0) de la Coupe de France. Un an plus tard, en 1919, naît la Fédération française de football association, organisme unique qui va gérer et diriger désormais un football français dont le succès populaire ne cesse de s'accroître d'année en année. Si le Championnat de France reste encore à l'état embryonnaire, la Coupe de France prend de plus en plus d'importance. Entre 1921 et 1923, elle permet au club parisien du Red Star, où jouent plusieurs internationaux (Chayriguès, Gamblin, Hugues, Bonnardel, Paul Nicolas), de conquérir trois fois de suite le trophée. Parallèlement, l'équipe de France, grâce aux mêmes joueurs, triomphe pour la première fois des maîtres anglais à Paris.

Le professionnalisme va alors remplacer l'amateurisme marron, où les joueurs dits amateurs sont payés en cachette. En 1932, débute le premier Championnat de France professionnel, auquel participent 20 clubs et que gagne l'Olympique lillois.



L'équipe de France de l'épopée suédoise (1958) lors de son stage préparatoire à Kopparberg. Dans le coin de corner, l'entraîneur et sélectionneur Albert Batteux entouré de ses onze titulaires. De gauche à droite : J.-J. Marcel, Penverne, Fontaine, Piantoni, Wisnieski, Remetter, Jonquet, Marche, Vincent, Lerond et Kaelbel. Manque sur ce cliché Raymond Kopa, arrivé quelques jours après le début du stage.

Se succèdent alors au palmarès du Championnat et de la Coupe les clubs les plus populaires et les plus riches, ceux qui ont été d'ailleurs à l'origine de la révolution professionnelle : Racing Club de Paris, Football Club de Sochaux (soutenu par les usines Peugeot), Olympique de Marseille, Football Club de Sète. L'équipe de France, de son côté, a connu des fortunes diverses, participant tout de même aux trois premières Coupes du monde en 1930, 1934 et 1938.

L'heure rémoise

La Seconde Guerre mondiale freine de nouveau la marche en avant du football français. Pendant l'Occupation, les meilleurs joueurs français s'éparpillent à travers le pays. Les clubs cèdent la place aux équipes fédérales qui représentent chacune une région : Lens-Artois (champion de France 1944), Paris-Capitale, Toulouse-Pyrénées, Marseille-Provence, Nancy-Lorraine (vainqueur de la coupe en 1944). La Libération va donner un souffle nouveau au football. Le vieil Olympique lillois renaît de ses cendres, devient le Lille Olympique Sporting Club, et domine de nouveau tous ses rivaux, de 1946 à 1948, avec une équipe composée presque exclusivement de Nordistes et privée de tout apport étranger.

Le onze tricolore, quant à lui, profite du talent et de l'expérience de quelques joueurs remarquables (Darui, Cuissard, Heisserer, Ben Barek, Baratte, Vaast, Bihel) pour s'illustrer aux dépens des Belges, des Tchécoslovaques, des Portugais et des Anglais (2-2 à Wembley). Mais les Espagnols mettent fin en 1949 à cette période souriante.

L'heure rémoise a sonné... Le Stade de Reims d'Albert Batteux joueur gagne championnat 1949 et Coupe 1950, premiers lauriers que va enrichir la collection des titres conquis par le Reims de Batteux entraîneur. Entre 1953 et 1960, le club champenois, grâce à Kopa mais aussi à Jonquet, Penverne, Fontaine, Piantoni, Vincent, plane sur le Championnat et sur la Coupe, disputant deux finales de Coupe d'Europe des clubs champions en 1956

Les pionniers

La première équipe de France (1er mai 1904 à Bruxelles contre la Belgique) était ainsi constituée : Guichard, Canelle, Verlet, Georges Bilot, Davy, Charles Bilot, Mesnier, Royet, Garnier, Cyprès, Filez.

La première finale de Coupe de France (5 mai 1918 à Paris) fut disputée par les équipes suivantes : Olympique de Pantin (vainqueur) : Decoux - Van Roey, Lambrechts - Vansteck, Olivan, Lina - Dewaquez, Landauer, Darques, Fiévet, Delouys. Football Club de Lyon : Paul Weber - Bellon, Orvain - Allemand, Ebrard, Meunier - Soulignac, Salmson, Bard, André Weber, Ritchie.

Le premier championnat de France professionnel fut remporté en 1933 par l'Olympique lillois avec les joueurs suivants : Defossé - Jules Vandooren, Théry - Meuris, Mc Gowan, Beaucourt - Decottignies, Varga, Delannoy, Amard, Winckelmans.



Durant plus d'une décennie, la France du foot fut atteinte de fièvre verte grâce aux exploits du club de l'AS Saint-Étienne qui réussit à se hisser au niveau du grand Bayern de Munich de Beckenbauer.

Des records

Le plus grand nombre de titres de champion de France :
Saint-Étienne : 10 titres (1957, 1964, 1967, 1968, 1969, 1970, 1974, 1975, 1976, 1981).
Les joueurs les plus titrés :
Larqué et Hervé Revelli : 7 titres avec Saint-Étienne.
Le meilleur buteur de l'histoire :
Onnis : 299 buts (1972-1986).
Le plus grand nombre de victoires en Coupe de France :
Marseille : 10 Coupes (1924, 1926, 1927, 1935, 1938, 1943, 1969, 1972, 1976, 1989).
Saint-Étienne : 6 Coupes (1962, 1968, 1970, 1974, 1975, 1977).
Lille, Monaco, R.C. Paris, Red Star : 5 Coupes.
Paris-Saint-Germain : 4 Coupes.
Les joueurs les plus titrés en Coupe de France :
Sommerlynck (Lille) et Bathenay (Saint-Étienne et Paris-Saint-Germain) : 4 Coupes.
Les doublés Coupe-Championnat :
Saint-Étienne : 4 fois (1968, 1970, 1974, 1975).
Marseille : 2 fois (1972, 1989)
R.C. Paris (1936), Lille (1946), Nice (1952), Reims (1958), Monaco (1963), Bordeaux (1987), Auxerre (1996).
Les recordmen de sélections en équipe de France : Deschamps : 101 sélections; Blanc L. : 95; Amoros : 82; Bossis : 76; Platini et Desailly : 72.

et en 1959 contre le Real Madrid, et vivant une année 1958 mémorable, avec un doublé Coupe-championnat, et, pour la majorité des joueurs champenois, une magnifique campagne tricolore en Suède.
L'étoile du Stade de Reims a pâli vers 1962. Celle d'un FC Nantes tout aussi épris de football offensif monte au firmament, sous la direction de José Arribas, au cours des années 1965 et 1966. Avant que la venue d'Albert Batteux à Saint-Étienne (où il succède à Jean Snella) ne fasse du club forézien le nouveau roi de France dont le règne va durer quatre ans de 1966 à 1970, avec quatre couronnes de champion, deux coupes de France et deux doublés.

L'épopée verte

Il faut une bataille politico-sportive entre les deux présidents stéphanois Roger Rocher et marseillais Marcel Leclerc, pour affaiblir et perturber Saint-Étienne au profit d'un O.M. lui succédant au palmarès en 1971 et 1972, grâce à Magnusson et à Skoblar, mais aussi à quelques-uns des meilleurs joueurs stéphanois «volés» par Leclerc à l'ennemi (Carnus et Bosquier).
Mais Roger Rocher n'a pas dit son dernier mot. Il a changé son fusil d'épaule et écouté son ancien joueur Robert Herbin devenu entraîneur. Et il fait confiance aux jeunes joueurs formés au club. La génération Rocheteau a vite fait de s'imposer. Aidés et complétés par les deux anciens, le gardien yougoslave Curkovic et le stoppeur argentin Piazza, les Verts s'envolent vers les sommets, remportant trois titres, deux Coupes, avec deux doublés, entre 1974 et 1976. Et, surtout, ils font rêver la France entière par leurs exploits de Coupe d'Europe réalisés contre Hajduk Split, Chorzow, les Glasgow Rangers, Kiev, PSV Eindhoven, avant de la faire pleurer en perdant injustement la finale à Glasgow le 12 mai 1976, devant le Bayern Munich de Beckenbauer.
Un an plus tard refait surface un FC Nantes fidèle à sa tradition, sous l'influence de Jean Vincent et de Jean-Claude Suaudeau, qui ont succédé à Arribas. Trois fois champion de France en 1977, 1980 et 1983, ce Nantes d'Henri Michel, Bossis, Amisse, Rio, Muller, Touré ne parvient malheureusement pas à tenir au niveau européen ses promesses françaises. Alors qu'à Bastia, les Lions de Furiani (surnom donné aux footballeurs corses fiers, généreux et dominateurs) étonnent leurs supporters et aussi leurs adversaires de Coupe UEFA en parvenant jusqu'à la finale 1978 perdue contre le PSV Eindhoven.

L'apparition d'un surdoué

1978 : depuis deux ans, un jeune Lorrain du nom de Platini commence à faire très sérieusement parler de lui. Il est entré en équipe de France à l'âge de 21 ans, avec un culot déconcertant. Il a qualifié les Tricolores pour la Coupe du monde argentine en mettant K.-O. les Bulgares d'un maître coup franc victorieux. Et il vient d'offrir au club de ses débuts, l'A.S. Nancy-Lorraine, la coupe de France que convoitait l'O.G.C. Nice.
L'équipe de France platinienne que dirige Michel Hidalgo, ancien joueur rémois et exélève d'Albert Batteux, va préparer en Argentine, lors de sa première Coupe du monde, la superbe période tricolore 1982-1986 qui la verra échouer deux fois en demi-finale d'un souffle ou d'un tir au but, sur le chemin qui aurait pu et dû la mener jusqu'à un titre de championne du mon-

Clubs et licenciés

Le nombre de clubs et de licenciés n'a cessé d'augmenter en France.

1920 :	1000 clubs;	32 780 licenciés
1925 :	2 917 clubs;	100 000 licenciés
1939 :	5 568 clubs;	188 664 licenciés
1950 :	8 871 clubs;	440 873 licenciés
1980 :	20 411 clubs;	1 412 718 licenc.
1997 :	21000 clubs;	2 000 000 licenc.
2000 :	21 100 clubs;	2 200 000 licenc.

de possible. Mais personne ne pourra oublier cette équipe spectaculaire et séduisante où Platini avait pour compagnons les Bossis, Fernandez, Tigana, Giresse, Lacombe, Rocheteau. Une équipe qui fit vibrer la France au cours de ses matches contre le Brésil et l'Allemagne, et qui fut tout de même récompensée en 1984 par un titre de champion d'Europe décroché en France devant son public. Platini et ses Tricolores, une fois quatrièmes et une fois troisièmes de l'épreuve mondiale en Espagne et au Mexique, ont donc rejoint, dans l'Histoire et dans la gloire, Kopa et ses coéquipiers de 1958.

À cette période dorée succède hélas une ère beaucoup moins joyeuse et flatteuse. Au fil des années, le football est devenu un moyen, un phénomène médiatique dont la télévision, le sponsoring et la politique tirent parti sans retenue, voire sans vergogne. Le football business aiguise les appétits de pouvoir avec tous les dangers et les excès que cela comporte.



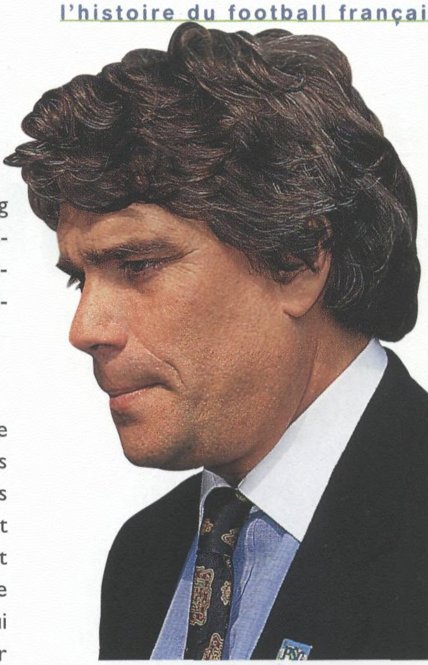
Capitaine triomphant, Michel Platini a offert le premier titre international de football à la France quelques mois avant les Olympiques de Henri Michel, lors des jeux de Los Angeles.

Les années fric

À Bordeaux, un nouveau président, Claude Bez, recrute à grands coups de millions, les meilleurs joueurs français. Et les Girondins s'emparent du championnat (trois fois) et de la Coupe (deux fois) entre 1984 et 1987. Jusqu'à ce qu'à Marseille l'homme d'affaires Bernard Tapie fasse tout ce qui est en son (grand) pouvoir pour torpiller Bez et pour prendre à son tour les meilleurs joueurs de France et d'ailleurs. L'O.M. des Mozer, Boli, Deschamps, Papin, Waddle, Boksic, Abedi Pelé rafle tout sur son passage, est quatre fois champion de 1989 à 1992, gagne la Coupe de France en 1989, ne peut récidiver en 1992, sa demi-finale à Bastia tournant à la tragédie de Furiani où une tribune s'effondre et fait de nombreux morts. Mais en 1993, l'O.M. offre enfin à la France une Coupe d'Europe, par sa victoire de Munich en finale contre le Milan AC, grâce à un but de Basile Boli qui vaut de l'or en barre.

Il faudra, hélas, que le triomphe tourne au scandale avec la découverte d'une série de malversations et des condamnations en justice (pour corruption et comptes financiers truqués) qui n'ont pas fait honneur au football français et qui ont laissé une tache sur le palmarès des deux grands clubs bordelais et marseillais.

Avant qu'en 1996, le Paris-Saint-Germain ne décroche lui aussi une Coupe d'Europe (celle des vainqueurs de coupe) et que l'A.J. Auxerre de Guy Roux, auteur d'un étonnant doublé Coupe-Championnat, n'apporte une bouffée d'air frais sur un football français qui en avait bien besoin. Bordeaux, Paris-SG, Marseille et Monaco continuent à dominer les débats, concurrencés par Lens, Metz ou Nantes. Mais la saison 1999-2000 connaît deux belles histoires, celle de Gueugnon (club de D2 remportant la Coupe de la Ligue) et surtout celle du club amateur de Calais, finaliste malheureux de la coupe de France devant Nantes.



Bernard Tapie, splendeur et misère des présidents de club des années 80 et 90.

Le milieu de terrain parisien Daniel Bravo brandissant la coupe d'Europe des vainqueurs de coupe (C2) remportée par le PSG devant le Rapid de Vienne, Bruxelles, le 8 mai 1996.



France-Angleterre

Le football français commence à renaître, trois ans après la fin de la Première Guerre mondiale. Ses clubs s'organisent petit à petit et l'équipe de France a du mal à se faire une place au soleil du football. Elle n'a pas été très brillante à Anvers, perdant le tournoi olympique de 1920. En 1921, elle accumule les défaites contre l'Irlande du Nord à Paris (1-2), l'Italie (1-2) et la Belgique(1-3). La venue des Anglais à Paris n'est guère rassurante.



Le gardien français Maurice Cottenet intervient devant un attaquant anglais. Pour sa deuxième sélection, Cottenet parvient à préserver la victoire. Il portera à 18 reprises le maillot frappé du coq, de 1920 à 1927.

Depuis le 1er novembre 1906, l'équipe de France a joué huit matchs contre l'Angleterre. Elle les a tous perdus ! En huit confrontations, les Tricolores ont concédé pas moins de 60 buts et n'en ont marqué que... deux. La dernière rencontre remonte au 27 février 1913 à Colombes (4-1). Huit ans après, trois joueurs français (Gamblin, Bard et Dubly) qui ont participé à ce match vont retrouver un adversaire toujours aussi redoutable.

Les Anglais sont, depuis quarante ans, les véritables maîtres d'un sport qu'ils ont créé. Personne ne peut les battre. Ils en sont à décider eux-mêmes, et eux seuls, des changements de règles du jeu. Ainsi viennent-ils d'évoquer le cas du gardien de but qui devra désormais porter un maillot différent des autres joueurs. Et ils ont estimé que seul un joueur né sur le territoire de sa fédération nationale pourra être qualifié et autorisé à disputer un match international pour l'équipe de son pays natal.

Cette sélection anglaise ne compte que des joueurs amateurs, le professionnalisme ayant pourtant été instauré en 1889. Mais ces joueurs valent tous les pros de la Terre et de l'île. Ils s'appellent Coleman, considéré comme le meilleur gardien du monde, Spiller, le capitaine d'Oxford, club amateur n° 1, Prince, le meilleur attaquant national, ou Farnfield.

Gamblin le malin

L'équipe de France, elle, est managée par Gaston Barreau, un ancien joueur international de Levallois chargé de diri-

Sept fois seulement

Dans le palmarès de l'équipe de France, les matchs contre l'Angleterre n'ont que rarement tourné à l'avantage des Tricolores. Au bilan des 34 rencontres entre les deux pays figurent seulement 7 victoires, pour 4 matchs nuls et 23 défaites, avec 37 buts marqués par les Français contre 127 buts encaissés.
Les 7 victoires partent du fameux match de 1921, suivi de celui de 1931, puis des succès remportés en 1946 (2-1, buts de Prouff et Vaast), 1955 (1-0, but de Kopa), 1963 (5-2, buts de Wisnieski 2, Douis, Cossou 2), 1984 (2-0, buts de Platini) et 1999. La seule victoire obtenue à Wembley est la dernière, grâce à un doublé de Nicolas Anelka. Trois matches nuls ont été arrachés en Angleterre : Wembley 1945 (2-2), Highbury 1951 (2-2) et Sheffield 1962 (1-1).



L'ailier droit français Jules Dewaquez fut l'un des ailiers les plus brillants de l'histoire du football français. Petit et vif, il possédait une frappe de balle sèche et précise. De 1920 à 1929, il a joué 41 fois dans l'équipe de France et a marqué 12 buts.

ger les Tricolores depuis 1919. Les sélectionneurs ont bâti une formation presque essentiellement parisienne, et surtout construite sur une ossature de Red Star, le meilleur club français du moment qui lui prête six de ses joueurs.

Dubly venge... Napoléon

Gamblin, Dewaquez et les autres se retrouvent en équipe de France (sans Chayrigues de nouveau blessé à l'épaule et remplacé par Cottenet). Le stade Pershing est de nouveau plein à ras bord ; 35 000 spectateurs. En ce jeudi de l'Ascension, le 5 mai 1921, Français et Anglais, pour des raisons diverses, fêtent l'anniversaire de la mort de Napoléon ! Le « Petit Caporal » sera vengé ! Faute d'un Corse, c'est un footballeur de Roubaix, Raymond Dubly, qui va se charger de vaincre l'Anglais. Les envolées, virevoltes et centres du petit ailier gauche tricolore donnent le tournis aux défenseurs britanniques. À la sixième minute, Dubly offre un premier ballon de but à son alter ego, l'ailier droit Dewaquez. Et si les Anglais réussissent à égaliser aussitôt après (Farnfield, 9e minute), ils ne peuvent empêcher Dubly de provoquer leur défaite en effectuant une nouvelle fois un centre diaboliquement précis à destination de Boyer dont la reprise de volée consacre l'exploit historique. Le public envahit alors la pelouse quand l'arbitre belge M. Christophe siffle la fin du match. On porte en triomphe les héros. Le lendemain, un journal ouvrira une souscription pour offrir un cadeau aux premiers vainqueurs des Anglais.

Il faudra attendre encore dix ans (1931) pour que l'équipe de France puisse rééditer son coup d'éclat. Cette fois-ci contre les pros anglais et sur un score retentissant (5-2). Et 1999 pour dominer les Anglais chez eux à Wembley (0-2).

Une attaque de rêve

L'équipe de France victorieuse des Anglais le 5 mai 1921 était ainsi composée : Cottenet (Olympique de Paris), Vanco (CA Paris), Gamblin (Red Star), Hugues (Red Star), Jourda (Club Français), Bonnardel (Red Star), Dewaquez (Olympique de Paris), Boyer (CASG), Paul Nicolas (Red Star), Bard (CA Paris), Dubly (RC Roubaix).
Le système tactique est à cette époque constitué par deux arrières, trois demis et cinq avants. Les deux arrières, Vanco et Gamblin, ne quittent guère leur zone défensive, car ils sont athlétiques, puissants et énergiques mais un peu lourds et pas très rapides. Les deux demis aile Hugues et Bonnardel travaillent entre la défense et l'attaque, avec maîtrise technique et intelligence. Le demi centre Jourda est la plaque tournante, un joueur plutôt offensif.
Mais c'est surtout l'attaque française qui constitue la force de l'équipe : les deux ailiers, Dewaquez à droite et Dubly à gauche, représentent le modèle du spécialiste de ce poste, avec leur vitesse de course, leur vivacité, leurs dribbles, leurs centres, et pour le premier son punch. Des deux inters, Boyer à droite est un buteur né, et Bard un tacticien stratège. Quant à l'avant-centre, Paul Nicolas, il est un vrai chef d'attaque, à la fois meneur de jeu rayonnant et marqueur de buts redoutable.



L'équipe de France quelques instants avant le match historique du 5 mai 1921, qui la verra battre la redoutable équipe d'Angleterre.

Reims et l'épopée suédoise

L'équipe de France remonte la pente au cours des années 1955-1956 grâce à l'épanouissement de son meilleur club, le Stade de Reims, et de son meilleur joueur, l'attaquant et meneur de jeu Raymond Kopa, assisté d'une pléiade de footballeurs talentueux (Piantoni, Vincent, etc.).

Le 20 mai 1958, l'équipe de France s'embarque pour la Suède. À la surprise générale, elle va y écrire la première grande épopée de l'histoire des Bleus dans la compétition mondiale.



La qualification pour cette Coupe du monde 1958 a été acquise par un brillant succès sur la Belgique (6-3 à Colombes), match au cours duquel l'avant-centre du R.C. Paris, Thadée Cisowski, a marqué cinq buts. Mais les derniers matchs amicaux précédant le départ en Suède n'ont guère été encourageants : 4 matchs nuls et 2 défaites en 6 rencontres. Raymond Kopa et ses camarades ont vécu une fin de saison glorieuse mais chargée. Les Rémois, ses anciens coéquipiers, ont plané sur le Championnat et sur la Coupe de France qu'ils ont gagnés avec une équipe composée de Colonna, Zimny, Jonquet, Giraudo, Penverne, Siatka, Lamartine, Bliard, Fontaine, Piantoni et Vincent.

Quant à Kopa, il conquiert sa deuxième Coupe d'Europe des clubs champions avec le Real Madrid contre le Milan AC le 27 mai à Bruxelles. Dès le coup de sifflet final, Kopa a bouclé sa valise pour filer en Suède rejoindre les Bleus qui sont déjà installés dans leur retraite depuis le 20 mai.

Vingt-deux joueurs font partie de l'expédition, dont sept Rémois auxquels il faut adjoindre Kopa et Marche qui ont porté les couleurs du club champenois. Sans oublier l'entraîneur qui n'est autre qu'Albert Batteux, soutenu par son collègue et ami stéphanois Jean Snella. Au-dessus d'eux, ou plutôt à leurs côtés, les anciens internationaux Paul Nicolas et Alex Thépot.

Lorsque Kopa débarque à Kopparberg, lieu de ce stage de préparation, il découvre tout d'abord un petit village scandinave propre et calme.



Une défaite contre la Yougoslavie (3-2) n'empêchera pas les Bleus d'obtenir une troisième place. Quant à Just Fontaine, au centre, il devient le goleador de tous les temps.

Un festival offensif

Le 8 juin, à Norrköpping, c'est un premier feu d'artifice qui explose au nez et à la barbe d'une équipe paraguayenne courageuse et impétueuse, longtemps inquiétante et indomptable, mais finalement hachée menue dans la dernière demi-heure du match où elle concède quatre buts devant une attaque tricolore déchaînée. Just Fontaine a marqué trois buts à lui seul. Et le football champagne de cette équipe de France a enchanté et stupéfié tous les observateurs.

Il faut maintenant, trois jours après ce départ en fanfare, subir la redoutable équipe yougoslave, qui, depuis dix ans, a toujours joué aux Français de mauvais tours. Veselinovic fait le malheur des Tricolores, marquant deux des trois buts d'une victoire yougoslave que le punch de Fontaine (deux buts) n'a pu contester.

Tout est à refaire ou plutôt à conclure contre les rugueux Écossais le 15 juin à Örebro, pour le troisième match du groupe. La chance sourira cette fois aux Français qui ont remanié et renforcé une défense auparavant trop fragile. Menant 1-0 (but de Kopa), ils voient leurs adversaires rater un penalty, et s'imposent finalement 2-1. En quart de finale contre l'Irlande du Nord à Norrköpping, l'équipe de France offre un véritable festival offensif avec Wisnieski, Piantoni et l'inévitable Fontaine, auteur de ses 7e et 8e buts. La voie royale d'une demi-finale de rêve contre le Brésil est ouverte. Le 24 juin à Stockholm, les Tricolores ont le malheur de perdre leur chef de défense, Robert Jonquet, victime d'une fracture du péroné. Que peuvent alors faire les Bleus, réduits à dix face aux meilleurs footballeurs du monde ? Lutter avec courage, marquer deux buts (Fontaine et Piantoni), sans pouvoir résister aux coups assénés par Vava, Didi et Pelé.

Tout finit pourtant dans l'euphorie aux dépens des Allemands qu'ils écrasent (6-3) à Göteborg en match de classement. En empilant quatre buts dans la cage allemande, Just Fontaine porte à treize buts son tableau de chasse de roi des buteurs de cette Coupe du monde, établissant alors un record qui reste inégalé.

Quinze joueurs

Quinze joueurs ont participé à cette campagne suédoise de 6 matchs (4 victoires et 2 défaites). Ce sont : Kaelbel, Lerond, Penverne, Wisnieski, Fontaine, Kopa, Vincent qui ont joué les six matchs ; Jonquet, Marcel, Piantoni : 5 matchs ; Abbes : 4 matchs ; Remetter : 2 matchs ; Marche, Lafont, Douis : 1 match.
Faisaient partie également de l'effectif mais n'ont joué aucun match : Colonna, Mouynet, Bellot, Bruey, Célestin Oliver, Chiarelli, Hnatow.

23 buts
L'équipe de France a marqué 23 buts par Fontaine (13 buts), Piantoni et Kopa (3 buts), Wisnieski (2 buts) et Vincent et Douis (1 but).
Au classement des buteurs de l'épreuve, Fontaine (13 buts) a devancé Pelé (6 buts) et Rahn (6 buts).

Les Bleus de l'épopée suédoise débutent en fanfare le 5 juin 1958 contre le Paraguay (7-3) dans la composition suivante : au premier rang, Wisnieski, Fontaine, Kopa, Piantoni, Vincent ; au second rang, Kaelbel, Penverne, Jonquet, Marcel, Remetter et Lerond.



La fièvre verte

Un rêve brisé à Glasgow

Le mercredi 12 mai 1976, la métropole écossaise est envahie par une marée verte : 25 000 supporters de l'AS Saint-Étienne sont venus voir le deuxième club de l'histoire du football français à disputer une finale européenne.

Dans les vestiaires, Roger Rocher, le président de l'AS Saint-Étienne, s'adresse à ses joueurs : « Je voudrais, ce soir, que vous fassiez le meilleur résultat possible afin d'enlever cette Coupe d'Europe, car vous en avez la possibilité... Quelques-uns d'entre vous ont connu le Bayern Munich en 1969, tous vous l'avez affronté en demi-finale : il n'y a pas de complexes à avoir ! [...] Vous pouvez vous considérer comme les égaux de ces joueurs. Vous avez autant de chances qu'eux de gagner le match. »

L'attaquant du Bayern a devancé le défenseur central stéphanois Christian Lopez. Le destin et l'expérience ont mis fin au rêve européen de la meilleure équipe française des années 60 et 70.



Alors, l'entraîneur Robert Herbin s'avance à son tour. D'une voix posée et calme, comme toujours, il dit : « Vous ne venez pas ici pour vous défendre mais pour vous imposer. » L'adversaire du jour, le Bayern Munich, est un grand d'Europe, aux joueurs aussi éblouissants que le gardien Sepp Maier, l'avant-centre Gerd Müller et aussi, et surtout, Franz Beckenbauer, un formidable maître à jouer.

À peine les sacs posés dans le vestiaire de Hampden Park, les Stéphanois vont juger l'état de la pelouse. Il est 19 h 20. Une petite heure encore avant le coup d'envoi... et cette pelouse parfaitement nivelée, un gazon superbe... Retour au vestiaire. L'attente. La concentration. La montée infernale de la tension. Le stress ingérable. Dans le couloir, l'arbitre appelle les deux équipes. Le coup d'envoi est sifflé par l'arbitre hongrois, M. Palotaï. Il reste 90 minutes aux Verts pour connaître le bonheur d'une victoire en finale de la Coupe d'Europe des clubs champions...

Une campagne haletante

En une fraction de seconde, des images défilent. Une saison de football. Une campagne en Coupe d'Europe des clubs champions qui s'achève ce soir du 12 mai 1976 en épopée... Tout a commencé, en septembre 1975, par un seizième de finale assez facile contre les Danois du KB Copenhague. Dès le tour suivant, en huitième de finale, l'adversaire jouit d'une belle réputation dans le football européen : ces Glasgow Rangers ont toujours pratiqué un jeu physique, décontracté et arrogant. Qu'importe ! Robert Herbin a défini la philosophie de cette saison 1975-1976 : « Oubliez tout ce que vous avez fait jusque-là, mais pas ce que vous avez appris. » Les Verts s'imposent (2-0) chez eux avant d'aller gagner (2-1) aussi en Écosse... Là-bas, à Hampden Park déjà, sur le côté droit de l'attaque, un gamin réussit un match d'anthologie : il a un peu plus de 20 ans et s'appelle Dominique

Rocheteau. Surnommé l'« Ange vert », il est devenu indispensable.

L'exploit contre Kiev

L'épopée reprend le 3 mars avec les quarts de finale. Voyage lointain à Simferopol, en Crimée, pour affronter les Ukrainiens du Dynamo Kiev. Défaite (0-2). Cette équipe de Kiev développe un football calculé au millimètre près et possède une superstar : Oleg Blokhine. Saint-Étienne ne peut que limiter la casse. Au match retour, le 17 mars, dans le « chaudron vert » de Geoffroy-Guichard, la victoire est impérative. L'histoire se finit très bien. Victoire (3-0) grâce à ce but de Rocheteau, marqué sur une jambe, durant les prolongations. C'est aussi la première grande dramatique télévisée produite par l'AS Saint-Étienne... Deux semaines plus tard, le 31 mars, les Verts jouent les demi-finales contre les Néerlandais du PSV Eindhoven, entraîné par Kees Rijvers, un ancien joueur de Saint-Étienne. Victoire (1-0), un but sur coup franc, exploit du capitaine Jean-Michel Larqué. Au match retour, le 14 avril à Eindhoven, il faut une partie exceptionnelle du gardien de but Yvan Curkovic qui, en dix parades, écœure les frères Van de Kerkhof. C'est la qualification pour Glasgow, la qualification que la France attendait depuis dix-sept ans (défaite en finale de Reims en 1959).

Des Verts diminués

Au coup d'envoi, les Verts se présentent dans la formation suivante : Curkovic, Janvion, Piazza, Lopez, Repellini, Bathenay, Larqué, Santini, P. Revelli, H. Revelli et Sarramagna. Gérard Farison, combattant valeureux, doit suivre le match depuis les tribunes, une jambe dans le plâtre, tout comme Christian Synaeghel, blessé à Nîmes huit jours avant le rendez-vous écossais, et Dominique Rocheteau, assis sur le banc des remplaçants, blessé les jours précédant le rendez-vous de Glasgow.

Pendant une heure, Sarramagna, l'ailier virevoltant, se joue de l'arrière bavarois Hansen. Un tir d'une violence extrême, catapulté à la 34e minute par Bathenay, fait vibrer la barre transversale du but gardé par Maier. Un centre de Sarramagna, une tête de Santini, la barre frémit encore. Cette maudite barre carrée, alors que dans les autres stades d'Europe, depuis un moment, elles sont rondes... Et puis une faute d'Oswaldo Piazza sur l'avant-centre Gerd Müller, l'homme-buts qui sait provoquer, par son jeu vicieux, son adversaire. C'est un coup franc que siffle immédiatement l'arbitre hongrois. La défense verte est-elle alors trop inattentive ? Une seconde de relâchement... À la 57e minute du match, le milieu de terrain allemand Roth balance une frappe de mule que ni le mur stéphanois ni le gardien Curkovic ne pourront détourner. Le Bayern Munich mène alors 1-0.

À sept minutes de la fin du temps réglementaire, Robert Herbin fait entrer Dominique Rocheteau. L'« Ange vert » fera trembler la défense allemande à deux, trois reprises. En vain. Le Bayern Munich conserve sa Coupe d'Europe des clubs champions. Saint-Étienne et le football français sont persuadés d'être maudits. Mais, le lendemain, la France fait la fête à ses héros « verts » en les accueillant sur les Champs-Élysées. L'épopée 1975-1976 des Verts s'achève à Paris, au pied de l'Arc de triomphe.



Le douzième homme stéphanois en action dans les rues de Glasgow quelques heures avant la finale. C'est en pensant à lui que le président Roger Rocher a déclaré à ses joueurs dans les vestiaires : « Enfin, ce soir, ce stade sera vert comme le vôtre, car 25 000 de vos supporters sont là pour vous soutenir. Je suis sûr que vous ferez un grand match. »





Le duel franco-allemand a été d'une intensité rarement atteinte. Tout s'est joué sur un coup du sort. L'engagement et la détermination ont été à la hauteur de l'événement comme en témoignent les regards du Bavarois Uli Hoeness et du Stéphanois Dominique Bathenay.

Euro 84 :

Le foot français au zénith

Au début de l'année 1984, Michel Hidalgo avait confié : «Je rêve de terminer mon mandat de sélectionneur sur la victoire en Championnat d'Europe, et comme le rêve est souvent le seul moyen d'installer une réalité...». Il a hérité d'un football français renaissant, au même moment où un club, l'AS Saint-Étienne, jouait avec les grands d'Europe. Patiemment, Michel Hidalgo a donc inventé un certain «jeu à la française».



Michel Platini et Alain Giresse portant le trophée européen. Une grande première pour le football français.

Le match parfait

Le 16 juin, les Bleus jouent à Nantes, au stade de la Beaujoire. Dans les tribunes, 51 359 spectateurs. Sur la pelouse, face à la France, la sélection nationale de Belgique inspirée et composée par un vieux baroudeur : Guy Thys. Voilà un briscard à qui on ne raconte pas d'histoires. Oui, il a vu la «bande à Hidalgo» et il a apprécié. Oui, il sait que ces Bleus sont menés par un chef d'orchestre : Michel Platini... Mais Thys ajoute qu'il a, lui aussi, un diamant pur, Enzo Scifo... Pourtant, ce jour, les Bleus sont en état de grâce. Comme sur un nuage. Ils jouent un match comme on ne peut le faire qu'une fois dans une vie sportive. Le match quasi parfait. Où tout réussit. Et à l'arrivée, une large victoire : 5 buts à 0. En effet, ce soir-là, les joueurs français ont jonglé avec le jeu. Non, jamais ils n'ont tenté de ridiculiser l'adversaire. Il y eut seulement l'état de grâce. Et un «extraterrestre» qui a pesé sur le match, Michel Platini, qui a marqué les trois premiers buts français, les deux derniers étant l'œuvre d'Alain Giresse et de Luis Fernandez.

Cette année-là, la France organise le Championnat d'Europe des nations, une compétition où elle n'a jamais vraiment brillé. La compétition débute le jeudi 12 juin à Paris, sur la pelouse du Parc des Princes. Pour l'ouverture, France-Danemark. Le Parc des Princes est en fête, comme on peut le lire dans *le Parisien* : « Bon coup d'envoi pour l'Euro 84... et pour la dernière "bande à Hidalgo", la France du foot prête à vibrer, à chavirer pendant deux semaines. Dans un match difficile et grâce au génie de Michel Platini, la France s'est imposée (1-0). (...) La "bande à Hidalgo" a confirmé son titre de favori de l'Euro 84... »

Maîtrise et nervosité

Peu après le match, l'avant-centre tricolore Bernard Lacombe avoue : « L'essentiel, pour nous, était de gagner. À travers cette victoire, je retiendrai surtout la notion de solidarité et de générosité de l'équipe de France. Ce succès nous permettra d'aborder la Belgique et la Yougoslavie plus sereinement. » Les Bleus ont dû attendre la 78e minute pour enfin s'imposer face à une équipe du Danemark vive, imaginative, inspirée, bien « coachée » par l'Allemand Sepp Piontek. « Plus que de l'habileté et du talent, il a fallu une formidable énergie, un don total de soi et une faculté exceptionnelle d'adaptation aux données terribles de ce match sans pitié », expliquera le quotidien *l'Équipe* le lendemain.

Le 16 juin, c'est au tour de la Belgique d'être laminée. Et ce n'est pas fini ! Le 19 juin se joue France-Yougoslavie à Saint-Étienne, avec 45 789 spectateurs dans les tribunes du « chaudron vert » de Geoffroy-Guichard, devenu pour l'occasion un chaudron bleu-blanc-rouge... Michel Hidalgo n'a pas manqué de rappeler à ses joueurs les éléments du problème : seule la victoire ouvrira les portes des demi-finales de l'Euro 84. Mais c'est, à la 31e minute, le milieu de terrain yougoslave Sestic qui ouvre la marque. Petite panique bleue... Puis, en seconde mi-temps, tout change. Les Français prennent le jeu à leur compte. Une fois encore, l' « extraterrestre » Michel Platini intervient et réussit un nouveau triplé. Un tir du pied gauche (59e minute), une tête plongeante (61e), un tir du pied droit (76e)... Platini superstar. Meneur de jeu et buteur. « Il est bien le meilleur joueur

du monde», affirme Giovanni Trappatoni, son entraîneur à la Juventus de Turin.

Platini superstar

La France est sur le chemin de la finale. Mais auparavant, le samedi 23 juin, au Stade-Vélodrome de Marseille, il faut vaincre le Portugal. Très vite, les Bleus prennent la mesure de leur adversaire, et le défenseur Jean-François Domergue ouvre la marque sur coup franc, à la 25e minute. Le Portugal égalise à la 74e par Jordao. Lors des prolongations, les Portugais prennent l'avantage par Jordao (98e), avant que la France ne renverse la situation : but de Domergue (115e) puis de l'inévitable Platini (119e). La France jouera la finale de l'Euro contre l'Espagne, victorieuse du Danemark aux tirs au but.

La finale est programmée le 27 juin au Parc des Princes. L'affiche est belle. Pour l'occasion – son dernier match comme sélectionneur –, Michel Hidalgo aligne Bats, Battiston, Le Roux, Bossis, Domergue, Giresse, Tigana, Fernandez, Platini (cap.), Lacombe et Bellone. Dans les vestiaires, Michel Hidalgo a aussi répété ces mots dits et redits depuis 1976 : «Nous gagnons des matchs quand nous sommes bons. La qualité entraîne le résultat. C'est, du moins, notre vérité à nous...» Pendant une petite heure, les Espagnols brouillent le jeu. Les Français tentent de trouver la faille, quand, soudain, le défenseur Salva commet une faute sur Bernard Lacombe. Coup franc, désigne M. Christov. Michel Platini tire. Une frappe très brossée et vrillée, un ballon en apparence inoffensif pour le gardien Luis Arconada qui semble l'arrêter et qui, dans le dixième de seconde suivant, le laisse filer dans sa cage. 57e minute : France 1-Espagne 0.

Il faut tenir cet avantage. Cela se complique quand le défenseur central, Yvon Le Roux, est expulsé à la 85e minute pour un deuxième avertissement. Mais, comme par magie, Bruno Bellone, diablotin de l'aile gauche, sort de sa boîte : lancé par Tigana, il file et se trouve seul face à Arconada qu'il lobe d'un tir piqué : France 2-Espagne 0. Encore quelques secondes de jeu, et, pour la première fois, la France remporte le Championnat d'Europe des nations. Les Bleus se lancent dans un tour d'honneur. Au centre du terrain, les deux Michel, Hidalgo et Platini (meilleur buteur de l'Euro 84 avec 9 buts en 5 matchs) tombent dans les bras l'un de l'autre. Ce soir du 27 juin 1984, ils venaient d'écrire le dernier chapitre d'une histoire qu'ils avaient commencée en mars 1976 contre la Tchécoslovaquie, sur la pelouse de ce même Parc des Princes de Paris.



Platini dans ses œuvres : un but sur coup franc à la 57e minute du match contre l'Espagne propulse les Bleus vers la victoire.



Michel Platini, le meilleur joueur de football français de tous les temps en action lors de la demi-finale qui, à Marseille, oppose la France au Portugal. À la fois organisateur de l'attaque et meilleur buteur, Platini portera 72 fois le maillot de l'équipe de France et marquera 41 buts. Une efficacité exceptionnelle.

France-Brésil

Un match d'anthologie à Guadalajara

Le samedi 21 juin 1986, en fin de journée, Pelé n'en revient toujours pas et déclare : « Je viens d'assister à l'un des meilleurs matchs de l'histoire du football, sans aucun doute le plus grand depuis le début de ce Mundial 86. Cette rencontre aurait dû constituer une finale. »

Sans complexe, les Français réussissent à passer l'orage brésilien dans la première partie de la première mi-temps. À l'image de Jean Tigana, ils menacent le gardien Carlos.

Au lendemain de la victoire des Bleus en finale du Championnat d'Europe des nations, en juin 1984, le sélectionneur national, Michel Hidalgo, avait quitté son poste. Mais auparavant, il avait aussi pris le soin de nommer son successeur en la personne d'Henri Michel, un ancien joueur du FC Nantes. Ce dernier hérite d'un groupe dont les cadres figurent parmi les meilleurs du monde : le gardien de but Joël Bats et ses défenseurs Patrick Battiston et Maxime Bossis ; l'ailier Dominique Rocheteau, hier « ange vert », aujourd'hui



« attaquant volant » ; et ce carré magique du milieu, sans équivalent au monde : Platini, Giresse, Tigana et Fernandez qui évoluent ensemble les yeux fermés ? Quatrième au Mundial de 1982, en Espagne, l'équipe tricolore arrive au Mexique avec l'étiquette de favorite, non pas seulement parce qu'elle a survolé le Championnat d'Europe des nations en 1984, mais parce que maintenant, il y a un label France, unanimement reconnu dans le monde du football.

L'épreuve transalpine

Et Henri Michel, intelligemment, entretient le filon. Pour cette Coupe du monde mexicaine, il a tenté un seul pari : sélectionner au sein des Bleus un gamin qui évolue au FC Bruges, l'avant-centre Jean-Pierre Papin. Et les Bleus ont gentiment avalé leurs matchs du premier tour du groupe C à León contre l'URSS (1-1), le Canada (1-0) et la Hongrie (3-0). C'est autrement plus difficile en huitièmes de finale : le hasard désigne l'Italie comme adversaire de la France. Le 17 juin, à l'issue d'un joli match, les joueurs d'Henri Michel s'imposent (2-0). Enzo Bearzot, le sélectionneur italien, affirme : « Mon équipe a été submergée par la facilité du milieu de terrain français. Dans tous les domaines, nous avons été inférieurs, face à un adversaire qui a atteint une totale maturité. J'avais prévu un marquage plus agressif, notamment sur Michel Platini, mais mes espérances n'ont pas abouti... » Ce Platini qui avait inscrit le premier but tricolore dès la 15ᵉ minute de jeu...

Le samedi 21 juin, la France rencontre le Brésil, au stade Jalisco de Guadalajara, où les joueurs sud-américains se sentent chez eux car ils y ont disputé tous leurs matchs. La Sélecção dirigée par Tele Santana part favorite. La France se trouve face à une montagne. Henri Michel a retenu ce qu'il considère comme sa meilleure équipe pour affronter les « cariocas » : dans les buts, Joël Bats ; à l'arrière, Manuel Amoros, Maxime Bossis, Patrick Battiston et Thierry Tusseau ; au milieu, une ligne

en forme de diamant avec Michel Platini, Alain Giresse, Jean Tigana et Luis Fernandez ; en attaque, enfin, deux équilibristes, deux dribbleurs et dynamiteurs de défense, Dominique Rocheteau et Yannick Stopyra...

Un samedi soir de rêve

Le coup d'envoi est sifflé par l'arbitre roumain, M. Igna. Immédiatement, l'ambiance est phénoménale. Dans les tribunes, les supporters français sont noyés dans la masse des Brésiliens. On se croirait à Rio de Janeiro et on rêve à Gilberto Gil accompagné de Maria Bethânia pour un concert carioca au milieu du stade. Ambiance... La promesse d'un grand match. D'un match d'anthologie même. Après un temps très court d'observation, le Brésil attaque le premier. On joue depuis seize minutes quand Junior lance l'action, relayé par Muller : Careca est à la réception, c'est le but ! Le premier pour les Sud-Américains dans ce quart de finale. Ils en attendaient un autre, quand, quinze minutes plus tard, Muller tire sur le poteau alors que Bats était battu : premier tournant du match. Mais, à la 41e minute, ce sont les Bleus qui accélèrent : au départ, Amoros alerte Giresse, qui lance Rocheteau, qui centre. Stopyra, l'avant-centre français, et le gardien brésilien Carlos se sont précipités en vain. Et, soudain, surgit Platini qui n'a plus qu'à pousser le ballon au fond de la cage du Brésil. À la mi-temps, les deux équipes sont à égalité : 1 à 1.

La revanche de Séville

En seconde mi-temps, deux coups terribles frappent les joueurs et les supporters tricolores : 71e minute, tête de Careca sur la transversale de Bats ; 74e minute, Zico, surnommé le « Pelé blanc », qui a remplacé Muller, alerte Branco dans la surface de réparation. Bats est obligé de l'accrocher : c'est le penalty. Que vient tirer Zico lui-même. Il frappe le ballon, qui part sur la gauche. Bats a plongé du bon côté et repousse le tir. De toute évidence, il ne peut plus rien arriver de grave à cette équipe de France. L'arbitre siffle la fin du temps réglementaire : les deux équipes sont à égalité (1-1). Il faut donc jouer les prolongations : deux fois quinze minutes. Rien ne change. Pourtant, tout aurait pu basculer avec, à la 117e minute, cette attaque solitaire de Bruno Bellone (qui a remplacé Rocheteau). L'attaquant français est bousculé par le gardien Carlos sans que l'arbitre ne dise quoi que ce soit... Il ne reste plus pour désigner un vainqueur que les tirs au but. La France a déjà vécu ce suspens insoutenable, quatre ans plus tôt, lors de la demi-finale contre la RFA, à Séville.

Commence alors cette séance de tirs au but. La tentative de Socrates est arrêtée par Bats. Ensuite, Stopyra, Alemão, Amoros, Zico, Bellone, Branco marquent. Platini, quatrième tireur, envoie le ballon dans les airs. Tout de suite après, c'est Julio Cesar qui balance ce ballon sur un poteau de la cage de Bats. Le sort est désormais dans les pieds de Luis Fernandez. Il marque, l'équipe de France est qualifiée. La séance des tirs au but a duré 8 minutes et 43 secondes. Ultime conclusion à un match qui demeurera parmi les plus beaux de l'histoire du football mondial...



Le milieu de terrain Luis Fernandez tente une reprise acrobatique devant la cage brésilienne.

Joël Bats vient de sortir victorieux de son duel avec Julio Cesar. Il encourage Luis Fernandez qui a le sort du match au bout de ses pieds.



Bordeaux

Une épopée prémonitoire

L'histoire - dit-on - ne repasse que très rarement ses meilleurs plats! Il aura donc fallu que les Girondins de Bordeaux s'arment de presque dix longues années de patience pour atteindre le plus haut niveau d'une Coupe d'Europe. C'était au printemps 1996, et Zidane et ses camarades échouaient en finale de Coupe de l'UEFA, face au Bayern de Munich...

Car les fastes de ce club né en 1882 nous renvoient forcément à la fin des années 80, drôles d'années où, sur les bords de la Gironde, un gros monsieur portant moustache et roulant en Cadillac déployait sur le gazon une incroyable mégalomanie : qu'on le veuille ou non, Claude Bez, avant de tâter de la prison, a conduit Bordeaux – avec Aimé Jacquet comme entraîneur – vers trois titres de champion de France (1984, 1985, 1987), deux Coupes de France et une demi-finale de Coupe d'Europe. Étrange époque où, à distance, Bez le moustachu et Tapie, le matamore préféré de l'Élysée, se faisaient la guerre, via des hommes en short...



Jean Tigana, l'infatigable milieu de terrain bordelais, fit les beaux jours de l'équipe de France aux côtés de Michel Platini.

Le rêve européen

En 1987, les coursives du stade Lescure résonnent encore de cet impossible exploit contre la Juve de Platini, deux saisons plus tôt. Il faut dire que «Gigi» et ses copains avaient échoué d'un rien. Désormais, Bordeaux, qui s'apprête à remporter son troisième titre de champion de France en quatre ans, doit aussi «écoper» : son navire est sérieusement bousculé par l'armada marseillaise qui prend du poids, termine deuxième du championnat, et ne va plus tarder à piller quelques-uns de ses plus beaux joyaux (Vercruysse, Tigana...). L'Olympique de Marseille finit à 4 points seulement du leader ; pas mal, lorsqu'on sait que Bernard Tapie n'a reçu les clefs du club, de la part de Gaston Defferre, qu'il y a quelques mois. Sur le front européen, Bordeaux connaît ses plus grandes joies sous l'ère Bez ; avec Tigana et Giresse à la manœuvre, Roche, Thouvenel et



Devenu Turinois, le n° 10 le plus célèbre de la planète foot, Michel Platini, constitue un rempart impossible à franchir pour l'arrière bordelais Thouvenel.

Battiston en défense, Ferreri et Touré en créateurs, enfin les frères Vujovic en buteurs, c'est une redoutable machine qui déferle sur l'Europe du foot. Un premier tour sans difficulté aucune face aux Irlandais de Waterford United (1-2, 4-0). En huitième de finale, Bordeaux est tenu en échec par Benfica, sur sa pelouse du stade de la Luz : 1 - 1; mais Bordeaux ne craque pas, et s'impose au retour 1-0. Double victoire en quart de finale contre





La grande équipe de Bordeaux 1987 avec, de gauche à droite, les frères Zl. et Z. Vujovic, G. Rohr, J.-M. Ferreri, J. Touré, A. Roche, R. Girard, J.-C. Thouvenel, D. Dropsy (gardien de but) et le capitaine P. Battiston.

Superclassement

Au Superclassement C1, C2, C3 des clubs européens en Coupe d'Europe (période de 1955 à 1996), Bordeaux arrive en 47e position avec un total de 104 points pour 18 participations. Il est le premier des clubs français devant l'OM (crédité de 90 points), le PSG (79 points), le FC Nantes (74 points), l'AS Saint-Étienne (73 points) et l'AS Monaco (69 points). Le tiercé de tête de ce Superclassement est constitué du FC Barcelone (356 points pour 40 participations), du Real Madrid (353 et 40) et de la Juventus Turin (343 et 35).

le Torpedo Moscou (1-0, 3-2). Dans l'avion qui ramène les Girondins de Tbilissi, Claude Bez, président comblé, confie à ses proches que son club n'est peut-être plus très loin d'offrir à la France sa toute première Coupe d'Europe.

L'obstacle allemand

Les cadeaux royaux dispensés aux arbitres n'y feront rien : Bordeaux est battu à domicile par le Lokomotiv Leipzig, 1-0. Pourtant, les Girondins avaient dominé les débats de toute leur classe et Touré avait tiré deux coups francs particulièrement dangereux, dont l'un s'écrasait contre la barre transversale des buts adverses. Las ! Au bout d'une heure de jeu, sur une longue passe de Bredow, Richter envoie du pied gauche la balle sur la barre transversale des buts bordelais. Richter est là au rebond et c'est le but assassin. Au match retour, l'exploit fut pourtant tout proche pour les Girondins qui s'imposent, devant près de 80 000 spectateurs, en RDA, sur ce même score de 1-0 (but de Lindner contre son camp, dès la 3e minute de la partie). On joue les prolongations, et l'artiste José Touré frappe sur la base du poteau est-allemand. Bordeaux vient de manquer d'un rien la qualification. Séance des tirs au but. La première série ne parvient pas à départager les équipes. Et puis, catastrophe : Zoran Vujovic manque son tir au but. Les Girondins sont éliminés. Au Haillan, Claude Bez, président, et son fidèle adjoint Didier Couécou se consolent avec un nouveau titre de champion de France.

Malgré cet échec au bord de l'exploit, l'épopée des Girondins annonce les succès des clubs français pour les années à venir. Sur le plan national, Bordeaux renoue avec le succès en 1999 en arrachant un titre de champion à Marseille à la dernière minute du championnat.

Le plus brésilien des joueurs français, l'ex-Nantais José Touré, mobilise par ses dribbles et sa puissance plusieurs défenseurs du Lokomotiv Leipzig.



L'OM

Premier titre européen pour un club français

Finaliste en 1991, éliminé prématurément en 1992, l'Olympique de Marseille apporte enfin à la France sa toute première Coupe des champions. Le 26 mai 1993, à Munich, l'équipe de Bernard Tapie s'impose (1-0) aux dépens du Milan AC de Silvio Berlusconi grâce à un solide gaillard de 80 kg, Basile Boli, auteur d'un coup de tête victorieux.

Chose curieuse, pourtant, la gloire de Marseille, en ce printemps 1993, est inséparable des suspicions pesant sur le club, quelques jours après un anecdotique match de Championnat disputé par l'OM, à Valenciennes. Et, parmi les observateurs d'une telle victoire, tous ceux qui ont eu la chance de se rendre, la veille de la finale, à l'hôtel Bachmair am See de Rottach Egern, à une soixantaine de kilomètres de Munich, ont deviné ce que la fête ne pourrait pas cacher très longtemps : un Tapie nerveux, anxieux, un Raymond Goethals (le célèbre et truculent entraîneur belge) déjà sur le départ, et un Jean-Pierre Bernès (le manager) transparent, bouffi, le regard perdu vers des lendemains désenchantés. À la veille de cette finale de Coupe d'Europe, Marseille est aux commandes du Championnat et n'a plus besoin que d'un point pour remporter un cinquième titre consécutif de champion de France. Son parcours, sur le front européen, s'est déroulé sans obstacle majeur, si ce n'est tout de même quelques sueurs froides, face aux Glasgow Rangers qu'il ne parviendra pas à battre : 1-1 à l'aller, 2-2 au retour, dans l'enfer d'Ibrox Parks. Qu'importe, après avoir balayé les Irlandais de Glentoran au premier tour, puis les Roumains du Dinamo Bucarest en huitième de finale, l'OM finit en tête du groupe A, grâce à une dernière victoire sur la pelouse du FC Bruges (1-0).

Sous le regard de Marcel Desailly, Jean-Jacques Eydelie devance le Milanais Daniele Massaro.



Black Boli

Et voilà déjà la finale. Voilà que l'Olympique de Marseille retrouve ce même adversaire qu'il avait si bien maîtrisé, deux ans plus tôt, en quart de finale : le grand Milan AC de Van Basten, Massaro, Lentini, Rijkaard. Une armada de stars, entraînée par Sacchi. C'est un beau jour pour entrer dans l'histoire. Vingt mille Marseillais ont fait le voyage vers la capitale de la Bavière. Beaucoup ont le visage peint en bleu et blanc. La plupart portent écharpe et drapeau à l'effigie du club. Au printemps 1991, ils avaient pleuré, avec Boli, inconsolables après la victoire de l'Étoile rouge de Belgrade aux tirs au but. Cette fois, ils la veulent cette Coupe des champions et ne vont pas se gêner pour siffler copieusement leur ancien héros Jean-Pierre Papin, passé à l'ennemi. Ce ne sera pas une grande finale de Coupe d'Europe. Ce sera la finale d'un grand joueur, explosif et généreux, combatif et déterminé : Basile, l'Ivoirien de Romainville, le promeneur de Belleville, Boli au grand cœur. À la 44e minute, ce

monstre de puissance, devance le pressing de Rijkaard, et envoie un coup de tête décroisé dans la cage du gardien italien Rossi. Comme un pantin désarticulé par la joie et l'excitation, Basile Boli court alors vers son frère de couleur, Abedi Pelé, qui avait tiré le corner, et lui dit : «Abedi, pourquoi m'as-tu fait ça, dis-moi, pourquoi... ?»
L'histoire est d'autant plus belle que l'international souffrait du genou droit et avait bien failli abandonner le combat en début de match. Soigné sur le terrain, soutenu par ses camarades, Völler et Desailly notamment, Boli devait en même temps subir la pression du «Boss», installé dans la tribune présidentielle, donnant ses ordres, via un talkie-walkie : «Boli ne doit pas sortir!» enjoint Tapie à son entraîneur Raymond Goethals...

Le triomphe ambigu

Oui, Basile Boli a beaucoup crié, chanté, dansé ce soir du 26 mai 1993, dans la boîte de nuit de l'auberge bavaroise mise à la disposition des joueurs champions d'Europe. La fête fut longue et joyeuse dans les salons de l'hôtel Bachmair. Un immense gâteau en forme de terrain avec une splendide crème pâtissière blanche qui affichait le score fut apprécié par Eydelie, Desailly, Di Meco, Boli, Deschamps, magnifiques héros de cette soirée bavaroise. On devinait l'accueil qui se préparait à Marseille où une présentation de la coupe d'Europe était programmée le lendemain soir au Stade-Vélodrome. On devinait la joie, l'espoir même d'une prochaine campagne européenne. L'OM était champion d'Europe. Pourtant, à quelques détails presque imperceptibles, sourires crispés et regards absents, on devinait aussi que le pire des scénarios n'allait plus tarder à s'abattre sur Marseille. On apprenait même qu'après la rencontre, dans les vestiaires marseillais, Jean-Pierre Bernès, en larmes, avait eu ces mots : «Je ne veux pas aller en prison pour ces c...» Quelques semaines passèrent, et l'OM se retrouvait dans la tourmente. Judiciaire cette fois.



Félicitant l'attaquant marseillais Abedi Pelé, Bernard Tapie vient de réaliser son rêve : faire triompher une équipe française dans la plus relevée des compétitions de clubs, la Coupe d'Europe des clubs champions.



Les vainqueurs posant pour la postérité sur le podium installé dans le stade olympique de Munich. Tenant la coupe tant convoitée, le héros du jour, le défenseur marseillais Basile Boli.

Le Paris-St-Germain

Un triomphe amer

Pour la première fois de son histoire, le PSG, entraîné par Luis Fernandez, remporte la Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe, à Bruxelles, aux dépens de la modeste formation autrichienne du Rapid de Vienne.

Autour de son capitaine et gardien de but international Bernard Lama qui tient la coupe, on reconnaît au premier rang, accroupis, certains des membres de l'équipe présente au stade Baudouin : de gauche à droite Youri Djorkaeff, Lama, Fournier, Dely Valdès. Au second rang, penchés, le buteur NGotty, Loko et Llacer. Au centre et au dernier rang, le milieu de terrain Guérin.



Certes, le patron parisien, journaliste de Canal Plus, Michel Denisot, n'avait cessé de répéter haut et fort que peu lui importait la couleur du métal : «Si on gagne la Coupe, je me fous de savoir si elle est en plaqué or ou pas. C'est la Coupe d'Europe, point final.» Néanmoins, les scènes de joie, dans l'avion du retour, la grande famille PSG de nouveau réunie, ne purent effacer la douleur d'un titre de champion de France abandonné à l'AJ Auxerre de Guy Roux. Bien davantage donc qu'une saison parfaite et rectiligne vers la gloire, c'est une saison paradoxale que le club parisien a vécu en 1996.

Le butoir bourguignon

Avec le recul, la rupture entre Denisot et Fernandez, plus un certain désarroi des joueurs, datent de la fin du mois de mars : la 32e journée du Championnat de France constitue bel et bien un tournant. Les Parisiens sont balayés à Auxerre 3-0 (Diomède, Martins, et Colleter c.s.c.). Toujours leaders, leur compteur est bloqué à 60 points. Derrière, le sorcier de Bourgogne jubile et se prépare à repasser les plats, dès la journée suivante. On pense à ces contre-la-montre, dramatiques pour celui dont les jambes ont décidé de flancher, et qui devine, dans son dos, l'estocade qui ne va plus tarder : Auxerre s'en va gagner à Lille (4-0), pendant que le Paris-Saint-Germain est humilié au Parc des Princes par Metz qui l'emporte 3 buts à 2. Paris ne reviendra plus. Curieuse saison, décidément, qui permet à l'AJ Auxerre de se frotter doublement les mains : c'est encore et toujours face aux lutins de Bourgogne que la formation de Luis Fernandez s'effondre en huitième de finale de Coupe de France, 3 buts à 1. La performance d'Auxerre, aux dépens du PSG, aura sans doute laissé des traces dans le cœur des responsables parisiens : désorientés parfois, à la veille des matchs, par les choix du jeune entraîneur, certains joueurs refuseront clairement d'assumer la défaite en Championnat; ce soir-là, en effet, Luis Fernandez avait décidé de titulariser sur le flanc droit de sa défense le «frais et moulu» Verdaillant... Diomède, l'attaquant feu follet de l'AJ Auxerre, ne se priva pas pour mettre un joli désordre dans la défense parisienne !

La valse des adieux

Fort heureusement donc, il y avait ce fameux rendez-vous du 8 mai 1996, sur la pelouse du stade Baudouin à Bruxelles. Pour accéder à cette finale, le club parisien avait successivement éliminé les



Cette fois, la balle ira bien mourir au fond des filets du Rapid de Vienne. La puissance de tir de Bruno NGotty a transpercé le mur autrichien et a effleuré le poteau droit hors de portée du gardien de but Konsel.

Norvégiens du FK Molde (16e de finale), les Écossais du Celtic Glasgow (8e de finale : 1-0, 3-0), les Italiens de Parme (0-1, 3-1), puis les Espagnols du Deportivo La Corogne dont les Parisiens sortirent vainqueurs à deux reprises sur le même score (1-0). C'est en Espagne, dans une pièce mitoyenne du vestiaire parisien, que Luis Fernandez annonçait à Michel Denisot qu'il ne poursuivrait pas l'expérience la saison suivante. Cela tombait bien, Denisot n'était guère décidé à retenir l'ancien «ado» turbulent des Minguettes, dans la banlieue lyonnaise... Une nouvelle page du PSG venait donc de se tourner, au soir d'une victoire face au Deportivo.

La victoire en finale de Coupe des coupes ne changea rien. Devant près de 40 000 spectateurs – et près de 20 000 supporters parisiens –, le club de la capitale s'imposait logiquement aux dépens du Rapid Vienne, 1-0. À la 29e minute de la partie, Bruno NGotty, d'une frappe puissante sur coup franc, libérait ses camarades. Cette fois, oui, Paris-Saint-Germain, relancé cinq ans plus tôt par Canal Plus, tenait la première Coupe d'Europe de son histoire ; et tant pis si cette coupe n'était pas la plus belle, tant pis si l'ennemi juré, Bernard Tapie, avait offert le premier à la France la Coupe des champions. Puisque, enfin, Paris tenait sa Coupe des coupes. La saison 1996 ne resterait sans doute pas celle de tous les bonheurs, mais au moins fut-elle la saison d'un seul et grand bonheur européen. Quant à Luis Fernandez – au moment de tirer sa révérence –, il n'était pas peu fier de voir, et revoir, les images du but superbe inscrit par Bruno NGotty : «Tire le coup franc, tire-le», pouvait-on très nettement entendre, en fond sonore des images.

Devant un adversaire à sa portée, le Paris Saint-Germain ne fut jamais tranquille, toujours menacé par des Autrichiens tenaces et forts sur l'homme.







diction

du

fran





naire

football

çais





Auxerre

L. Blanc

É. Cantona

R. Courbis

D. Deschamps

Y. Djorkaeff

J. Fontaine

Furiani

A. Giresse

Metz

OM-VA

J.-P. Papin

D. Rocheteau

B. Tapie

Z. Zidane



a

AMOROS Manuel

né à Nîmes (Gard), 1962

DÉFENSEUR

Palmarès : *82 sélections en équipe de France ; champion d'Europe des nations 1984 ; champion de France 1982, 1988 (Monaco), 1990, 1991, 1992 (Marseille) ; Coupe de France 1985 (Marseille) ; Coupe d'Europe C1 des champions 1993 (Marseille).*



Manuel Amoros, le défenseur français le plus capé des années 80-90.

Manuel Amoros est resté jusqu'en 1999 le plus capé de nos footballeurs avec 82 sélections en équipe de France. Seuls Didier Deschamps et Laurent Blanc l'ont dépassé. Défenseur latéral, dur sur l'homme, « Manu » a toujours su jouer aussi bien à gauche qu'à droite. D'origine espagnole, Amoros a débuté très tôt en équipe de France puisque ses premières sélections remontent au début de l'année 1982. Amoros vient tout juste d'avoir 20 ans et il s'est fait remarquer avec la sélection Espoirs. Ses débuts sont tellement réussis qu'il intègre la sélection pour le Mondial 1982 et sera de la fameuse demi-finale perdue aux tirs au but contre l'Allemagne. En 1984, avec l'équipe de France de Platini, il devient champion d'Europe des nations, mais il se fait surtout remarquer pour un vilain coup de tête infligé à Alan Simonsen. Cette équipe de France, il ne la quittera plus, tout en restant fidèle à Monaco malgré les offres des plus grands clubs français et étrangers. Finalement, en juin 1989, il ne peut résister aux offres financières de l'OM et au challenge européen qu'il entrevoit. À Marseille, il accumule les titres et complète un palmarès déjà fort convenable. Il est bien évidemment de la finale de la Coupe des champions en 1991 avec l'OM face à l'Étoile rouge de Belgrade, mais,

Que de finales perdues !

Si le palmarès de Manuel Amoros est des plus respectables, il aurait pu être plus brillant encore si « Manu » avait eu un meilleur taux de réussite lors des différentes finales auxquelles il a été convié. Revue de détail.

1984 : Coupe de France : Metz b. Monaco par 2-0 a.p. - Défaite.
1984 : Championnat d'Europe des nations : France b. Espagne par 2-0 - Victoire.
1985 : Coupe de France : Monaco b. Paris-SG par 1-0 - Victoire.
1989 : Coupe de France : Marseille b. Monaco par 4-3 - Défaite.
1991 : Coupe de France : Monaco b. Marseille par 1-0 - Défaite.
1991 : Coupe des champions : Étoile rouge Belgrade b. Marseille par 0-0 (5 t.a.b. à 3) - Défaite.

À ces finales il faut ajouter celle de **1993,** en Coupe des champions avec Marseille, mais Amoros a suivi la victoire des tribunes.
On évoquera également les deux demi-finales de Coupe du monde perdues face à la RFA en 1982 et 1986, mais également cette demi-finale de Coupe de France jamais disputée avec l'OM face à Bastia du fait du drame de Furiani et qui aurait pu ouvrir les portes d'une cinquième finale de coupe nationale pour Amoros.

comble de malheur, c'est lui qui manque le tir au but décisif à l'issue des prolongations. Ses rapports se dégradent assez rapidement ensuite avec Bernard Tapie et, lors de la saison 1992-1993, Manu ne dispute que 12 matchs de championnat. En Coupe d'Europe, l'année du sacre suprême pour l'OM, on ne le voit pas régulièrement dans le onze de départ. Son ultime titularisation est datée du 30 septembre 1992 face aux Irlandais de Glentoran. Pire : pour la finale de Munich, Amoros ne figure même pas sur la feuille de match. Écœuré, mais quelque part champion d'Europe tout de même, Amoros s'en va terminer sa carrière à Lyon. Il arrête la compétition à l'issue de la saison 1994-1995, miné par des problèmes chroniques aux genoux. Il a alors 33 ans.

ANGERS (SPORTING CLUB DE L'OUEST)

Club fondé en 1931

Couleurs : noir et blanc.

Palmarès : *champion de France amateurs 1943 ; finaliste de la Coupe de France en 1957 ; 3^e^ de division 1 en 1967 ; champion de France de division 2 en 1969, 1976, 1993.*

Le SCO Angers est né en 1931 de la fusion de plusieurs clubs de la cité du roi René, dont le Sporting Club de l'Ouest, créé en 1919 sous les auspices du Crédit de l'Ouest et qui est le véritable père du club actuel. Dès 1932, le nouveau club angevin décroche le titre de champion de la ligue de l'Ouest. Et en 1943, le SCO entraîné par Georges Meuris est champion de France amateurs, battant Besançon en finale à Saint-Ouen. Deux ans plus tard, menacé de relégation, le club adopte le statut professionnel et fait son entrée en division 2 où il restera jusqu'en 1956.

En 1950, l'entraîneur s'appelle Camille Cottin. Il insiste auprès de ses dirigeants pour qu'une politique de jeunes soit tentée. Ainsi reconstruit-il une équipe avec des gamins qui s'appellent Rousseau, Guhel et un certain Kopa qui entame ainsi en Anjou une carrière magnifique avant de partir à Reims en 1951. La montée en division 1 arrive enfin en 1956. Le président se nomme M. Samain, le trésorier Abel Doizé, arrivé au club en 1953.

1957 est la grande année du SCO avec cette finale de Coupe de France jouée et perdue à Colombes contre Toulouse. C'est le prélude à une longue présence de onze ans au niveau de l'élite. En 1967, l'équipe angevine termine à la 3^e^ place du championnat de division 1, grâce à Bourdel, Chlosta, Dubaële, Grobarcik, Deloffre et Dogliani. Pourtant, un an plus tard, le SCO retombe en division 2. Commence alors un incessant aller-retour entre les deux divisions pour un club qui ne parvient pas à se stabiliser.

En 1969, une saison seulement après sa relégation, le SCO termine en tête du championnat de division 2 après avoir marqué la bagatelle de 128 buts en 40 matchs. La belle équipe tire sa force d'un potentiel offensif remarquable, avec Poli, Guillou, Margottin, Deloffre, Dogliani, Roy, les trois derniers ayant marqué 64 buts à eux seuls, soit la moitié du nombre de buts obtenus par le SCO. En 1972-1973, le SCO européen dispute la Coupe de l'UEFA, étant éliminé par le Dynamo Berlin. Mais l'ascenseur ne va pas s'arrêter là : en 1975, nouvelle descente suivie comme précédemment d'une remontée immédiate en 1976, avec de nouveau un titre de champion de division 2 sous la direction d'Aimé Mignot. En 1977, retour en division 2, et bien entendu remontée en 1978. En 1981, après trois ans d'inquiétude, c'est de nouveau la descente au purgatoire qui, cette fois-ci, va durer douze ans. Jusqu'en 1993, où la première place du groupe B propulse le SCO chez les grands... pour une seule saison. Car, en 1994, le club angevin retombe bien bas, perdant même sa place en division 2 à l'issue de la saison 1995-1996. Purgatoire long de quatre ans puisque l'équipe remonte en D2 à l'issue de la saison 1999-2000.

Les grandes figures du passé

Les joueurs : Aston Simonyi, Kopa, Bruey, Chlosta, Hnatow, Bourdel, Biancheri, Pasquini, Sbroglia, Le Gall, Loncle, Bourrigault, Kowalski, Dereuddre, Poli, Deloffre, Guillou

Les entraîneurs : Meuris, Michlovski, Presch, Gonzalès, Cottin, Leduc, Blondel, Hon, Mignot, Fruchart, Vasovic, Pasquini

AUBOUR Marcel

né à Saint-Tropez (Var), 1940

GARDIEN DE BUT

Palmarès : *20 sélections en équipe de France ; Coupe de France 1964 (Lyon), 1971 (Rennes) ; finaliste 1963.*

Fils de parents hôteliers à Saint-Tropez, il débute tardivement dans le football professionnel comme gardien de but de l'Olympique lyonnais en 1962. Avec ce club il joue et perd sa première finale de Coupe de France l'année suivante contre Monaco, avant de remporter sa deuxième finale contre Bordeaux en 1964. La même année, il entre en équipe de France contre le Luxembourg et va disputer 20 matchs internationaux jusqu'en 1968, participant en particulier à la Coupe du monde 1966 en Angleterre. Après un passage à Nice, il poursuit sa carrière au Stade rennais avec lequel il gagne une deuxième fois la Coupe de France en 1971 contre Lyon, son ancien club. Sa décontraction naturelle s'exprime aussi bien sur le terrain, où il se signale par son culot, son coup d'œil, ses réflexes, sa détente, que dans la vie, où il est un joyeux drille et un animateur d'équipe hors pair. Anecdote significative : au cours de la finale de Coupe 1971 Rennes-Lyon, pendant un arrêt de jeu, il se met à jouer à la pétanque avec des artichauts qui ont été lancés sur la pelouse par les supporters rennais et qui traînent derrière son but. Il finit sa carrière au Stade de Reims avant de se retirer dans son Var natal.

AUXERRE

Club fondé en 1905

Couleurs : maillot blanc à parements bleus, short blanc, bas blancs.

Palmarès : *champion de France 1996 ; Coupe de France 1994, 1996.*

Si officiellement l'histoire de l'AJ Auxerre débute en 1905 par la grâce de l'abbé Ernest Deschamps, l'ère moderne de l'Association de la jeunesse auxerroise a pour date repère le 9 avril 1961. Jusque-là, l'AJA n'est qu'une équipe de patronage qui s'est hissée fort modestement en division d'honneur. Ce 9 avril donc, un certain Guy Roux envoie une lettre de candidature au poste d'entraîneur aux dirigeants bourguignons. Comme il est le moins gourmand des prétendants, c'est lui qui décroche le poste. L'AJA vient sans le savoir de basculer vers la gloire. Qui l'amènera en 1996 à un historique doublé Coupe-Championnat et à une place en Ligue des champions.

Avec l'incontournable Guy Roux, Auxerre grimpe les échelons petit à petit. En 1970, c'est la D3. En 1974, nouveau bond en avant avec la montée en D2. Auxerre atteint ensuite la finale de la Coupe de France 1979. Toute la France découvre alors l'AJA et s'amourache de ce club atypique et du personnage de paysan roublard que se façonne avec délectation Guy Roux. En finale, Nantes bat l'AJA 4-1. L'année suivante sera celle de tous les bonheurs avec la montée en D1 conquise au goal-average au détriment d'Avignon. En deux semaines, l'AJA adopte le statut professionnel. Nous sommes en 1980.

Dès lors plus rien n'arrêtera la progression d'Auxerre. Surtout que le centre de formation du club est sans conteste le meilleur de France avec celui de Nantes. Les Cantona, Ferreri et autres Boli savent à qui ils doivent leur carrière. Régulièrement, l'AJA accède à l'Europe via la Coupe de l'UEFA. À ce niveau, les Bourguignons se contentent d'apprendre.

Sur le marché des transferts, Auxerre vend cher ses produits maison et achète à un bien meilleur tarif des joueurs à relancer (Roche, Scifo, Blanc) ou d'autres peu connus ou en provenance de pays peu explorés à l'époque (Szarmach, Verlaat). Auxerre, en ce début d'années 90, est crédibilisé sur la scène nationale. Il lui reste à inscrire une ligne sur un palmarès vierge au niveau de l'équipe première. Car, pour le reste, l'AJA a tout gagné. En 1994, c'est chose faite. Auxerre remporte la Coupe de France devant Montpellier (3-0). Puis, deux années plus tard, réussit un incroyable doublé Coupe-Championnat (voir encadré ci-dessous). L'abbé Deschamps, qui a donné son nom au stade de l'AJA, peut dormir tranquille. Après trente-huit ans de présence sur le banc de ce qui a été son seul club, Guy Roux a décidé en mai 2000 d'arrêter d'entraîner l'AJ Auxerre après avoir connu en 1998-1999 une des saisons les plus difficiles du club en division 1. Il a pour successeur Daniel Rolland un autre fidèle du club.

Le doublé historique

Guy Roux est un conservateur. Il a depuis son arrivée prôné le 4-3-3, persuadé de pouvoir un jour gagner quelque chose avec ce schéma tactique pourtant si décrié.
Mission doublement accomplie au crépuscule de la saison 1995-1996 après l'apéritif de la Coupe de France 1994. Si le premier trophée de ce doublé décroché en 1996 sera la Coupe de France grâce à une victoire difficile devant le petit poucet de N1 Nîmes (2-1), chacun guette depuis de longues semaines la course-poursuite entamée par les Bourguignons face à une équipe parisienne à la dérive. À la 22e journée, Auxerre pointe pourtant à dix longueurs du PSG de Luis Fernandez. Onze journées plus tard, Auxerre est passé devant d'un petit point. À l'issue de la 37e journée, à Guingamp, l'AJA se contente d'un nul (1-1) pour décrocher son premier titre de champion. Le président de l'AJA, Jean-Claude Hamel, lâche alors : « Un sportif dit toujours qu'il fera mieux la prochaine fois. Mais nous, comment ferons-nous pour faire mieux. Une histoire de trente-cinq ans comme la nôtre, ça n'arrivera plus. »



Guy Roux a été l'entraîneur inamovible de l'AJ Auxerre pendant trente-huit ans Il s'est appuyé sur un des meilleurs centres de formation de France.



b

BARATTE Jean

né à Lambersart (Nord), 1923

ATTAQUANT

Palmarès : *32 sélections en équipe de France ; champion de France 1946 (Lille) ; Coupe de France 1946, 1947, 1948, 1953 (Lille).*

Né près de Lille, ce pur Nordiste ne peut pas jouer ailleurs qu'au Lille Olympique Sporting Club, dont il porte le maillot blanc à col rouge pendant dix ans. Internationnal à l'âge de 21 ans (en 1944 contre la Belgique), il collectionne ensuite les trophées. Avec sa grande équipe du LOSC, née après la Libération, il dispute six finales de Coupe de France, en perd deux (1945 et 1949 contre le Racing Club de Paris) mais en gagne quatre (1946 contre le Red Star, 1947 contre Strasbourg, 1948 contre Lens, 1953 contre Nancy), remportant également le Championnat de France en 1946 pour un doublé historique. Sa carrière en équipe de France (32 sélections) dure de 1944 à 1952. Lorsqu'il est écarté pour toujours du onze tricolore avant le France-Allemagne de 1952, il pleure à chaudes larmes son éviction, tant son amour pour la sélection est passionné. Avant-centre vif et adroit, combattant volontaire et courageux que les blessures ne parviennent pas à abattre, il est un redoutable buteur dont le tableau de chasse est particulièrement éloquent : ne marque-t-il pas 122 buts en 202 matchs de Championnat avec le LOSC, sans compter ses 19 buts tricolores ? Il termine sa carrière à Aix-en-Provence où il joue jusqu'à l'âge de 35 ans.

BASTIA

Club fondé en 1962

Couleurs : maillot blanc, short blanc, bas bleus.

Palmarès : *Coupe de France 1981 ; finaliste en Coupe d'Europe C3 1978.*

Si le palmarès du Sporting Club de Bastia tient en une ligne avec cette finale de Coupe de France remportée en 1981 devant Saint-Étienne, bien d'autres faits ont marqué l'histoire de ce club pas comme les autres. Cela débute bien évidemment par cette épopée en Coupe de l'UEFA lors de la saison 1977-1978. Le souvenir des Verts est encore vivace pour tous les Français qui découvrent soudain qu'il n'y a pas qu'à Saint-Étienne que l'on peut faire mordre la poussière aux grands d'Europe. Cette année-là, le Bastia de Larios, Papi, Orlanducci, Lacuesta, Rep et les autres réussit l'exploit d'atteindre la finale de la Coupe de l'UEFA. Au passage, les Corses éliminent le Sporting Lisbonne, Newcastle, Torino, Carl Zeiss Iena et les Grasshoppers Zurich. En finale, Bastia doit recevoir tout d'abord le PSV Eindhoven. Un déluge de pluie s'abat sur la Corse ce 26 avril 1978. Le terrain est impraticable. Mais l'arbitre yougoslave, M. Maksimovic, en décide autrement. Furiani comme à son habitude est chauffé à blanc. Les drapeaux à tête de Maure se comptent par milliers. Mais, dans la gadoue, Bastia ne peut déstabiliser une équipe venue avant tout pour défendre. Le match retour sera une formalité pour les Néerlandais des frères Van de Kerkhof.

L'après-Europe aura l'allure d'une gueule de bois pour Bastia, qui gagnera certes la Coupe de France 1981, mais ne passera ensuite qu'un tour en Coupe des coupes, avant quelques années plus tard de descendre en D2 (1985). Un passage au purgatoire qui se prolongera jusqu'en 1994, avec malheureusement au cœur de ces années le drame de Furiani (mai 1992) qui fera 17 morts et plusieurs centaines de blessés, une tribune provisoire s'écroulant juste avant le coup d'envoi du match Bastia-Marseille comptant

pour les demi-finales de la Coupe de France. Depuis sa remontée, le Sporting progresse année après année et, même s'il n'y a plus beaucoup de Corses de sang dans l'effectif, Bastia reste une équipe à part, plus particulièrement sous la houlette de Frédéric Antonetti.

L'épopée bastiaise

Le Bastia de la saison 1977-1978 est aujourd'hui encore présent dans toutes les mémoires des supporters corses. Le parcours exceptionnel du Sporting en Coupe de l'UEFA cette saison-là est devenu légendaire dans l'île de Beauté. Voici match par match l'histoire d'un exploit :

32es de finale : Bastia-Sporting Lisbonne 3-2, 2-1

16es de finale :
Bastia-Newcastle, 2-1, 3-1

8es de finale :
Bastia-Torino, 2-1, 3-2

Quarts de finale :
Bastia-Carl Zeiss Iena, 7-2, 2-4

Demi-finales :
Bastia-Grasshoppers Zurich, 2-3, 1-0

Finale :
Bastia-PSV Eindhoven, 0-0, 0-3

L'équipe de la finale aller : Hiard - Burkhard, Orlanducci, Guesdon, Cazes - Papi, Lacuesta (Félix, 55e), Larios - Rep, Krimau, Mariot. Entr. : Cahuzac.

L'équipe de la finale retour : Hiard (Weller 75e) - Marchioni, Orlanducci, Guesdon, Cazes - Lacuesta, Larios, Papi - Rep, Krimau, Mariot (De Zerbi 58e). Entr. : Cahuzac.

BATS Joël

né à Mont-de-Marsan (Landes), 1957

GARDIEN DE BUT

Palmarès : *50 sélections en équipe de France; champion d'Europe des nations 1984 ; champion de France 1986 (Paris-SG).*

Joël Bats aura sans conteste marqué l'histoire du football français. Par sa longévité au plus haut niveau international, mais également par la qualité de son jeu. Avec 50 sélections, il est le plus capé des gardiens de but français. Loin devant Carnus (36), Thépot (31) ou Remetter (26). Bernard Lama en est lui à 43, au 1er juillet 2000. Bats aura été de toutes les aventures des Bleus au lendemain de la Coupe du monde de 1982, puisqu'il débute en sélection en 1983. Sa doublure, Bruno Martini, doit attendre le mois d'octobre 1987 pour enfin être titularisé. Entre-temps Joël est rentré dans la légende en détournant un penalty de Zico contre le Brésil en quart de finale de la Coupe du monde 1986 au Mexique.
Formé à Sochaux, puis transféré à Auxerre où il restera cinq années, Bats devait connaître la consécration nationale avec le Paris-SG en obtenant un titre de champion de France (1986), et ce dès sa première saison. Il n'y en aura malheureusement pas d'autres pour lui. À l'issue de la saison 91-92, Bats met fin à sa carrière de joueur et intègre le staff technique du PSG. Après s'être occupé, entre autres, de la préparation des gardiens, il est nommé co-entraîneur aux côtés de Ricardo au début de la saison 96-97, après avoir été l'assistant de Luis Fernandez lors de la saison précédente, marquée par la victoire des Parisiens en Coupe des coupes face au Rapid de Vienne (1-0). En 1998, il entraîne Châteauroux avant d'être évincé.

BATTEUX Albert

né à Reims (Marne), 1919

ATTAQUANT ET ENTRAINEUR

Palmarès : *En tant que joueur : 8 sélections en équipe de France ; champion de France 1949, Coupe de France 1950 (Reims).*
En tant qu'entraîneur : 3e de la Coupe du monde 1958 ; champion de France 1953, 1955, 1958, 1960, 1962 ; Coupe de France 1958 (Reims) ; Coupe latine 1953 ; finales de Coupe d'Europe 1956 et 1959 (Reims) ; champion de France 1968, 1969, 1970 (Saint-Étienne).

Issu d'une famille de treize enfants, Champenois pure souche, il connaît un long roman d'amour avec le Stade de Reims, club dont il défend les couleurs rouge et blanc, comme joueur et capitaine d'abord, jusqu'à l'âge de 31 ans. Inter à la technique très subtile et brillante, dribbleur et passeur de grand talent, tacticien très intelligent, 8 fois international en 1948 et 1949, il est champion de France avec l'équipe rémoise 1949, aux côtés des Jonquet, Marche, Prouff, Flamion, Paul et Pierre Sinibaldi. Un an plus tard, au poste d'ailier droit, il dispute et gagne la finale de la Coupe de France contre le RC Paris. Le soir même, il prend la succession de Roessler comme entraîneur de Reims. Il entame alors une nouvelle carrière de technicien, qui va être jalonnée de nombreux titres de gloire. Avec Reims encore, il est de nouveau champion de France en 1953, 1955, 1958, 1960, 1962, vainqueur de la Coupe latine en 1953 et de la Coupe de France en 1958, deux fois finaliste de la Coupe d'Europe des clubs contre le grand Real Madrid en 1956 et 1959, entraîneur de l'équipe de France, 3e de la Coupe du monde 1958, avec Kopa, son fils spirituel, et avec ses autres joueurs rémois, Jonquet, Penverne, Piantoni, Vincent et Fontaine.
Après une période sabbatique à Grenoble, il collectionne de nouveau les trophées à la tête de l'AS Saint-Étienne, championne de France 1968, 1969, 1970, vainqueur de la Coupe de France 1968 et 1970. Le palmarès d'Albert Batteux, apôtre du jeu offensif, du célèbre jeu court et spectaculaire « à la rémoise », est l'un des plus richement garnis du football français.

BEN BAREK Larbi

né à Casablanca (Maroc), 1914-1992

ATTAQUANT

Palmarès : *17 sélections en équipe de France ; finale de Coupe de France 1954 avec Marseille ; champion d'Espagne 1950, 1951 (Atletico Madrid).*

En 1937, les supporters de l'Olympique de Marseille voient débarquer et débuter sous le maillot blanc un jeune Marocain de

23 ans souple et agile comme un chat, dribbleur et feinteur diabolique, qui ne va pas tarder à devenir international. En effet, dès 1938, Ben Barek fait ses débuts en équipe de France contre l'Italie et entame une carrière qui s'annonce très brillante. Malheureusement, la guerre va interrompre sa marche en avant. Il faut attendre la Libération en 1945 pour le voir revenir en France, signer au Stade français sous la direction d'Helenio Herrera, former avec le Hongrois Nyers une aile gauche redoutable. Confirmant tout son talent, Ben Barek enchante les foules par une détente féline, une habileté incomparable, un registre très complet de passeur et de buteur, dans un style spectaculaire qui lui vaut le surnom de « Perle noire ». Ce Ben Barek-là, joyau de l'équipe de France pendant deux ans, attire les regards de l'Espagne ; il signe à l'Atletico Madrid, où il devient une véritable star internationale, une sorte de Pelé des années 50. En 1953, il revient à Marseille pour y disputer à 39 ans la finale de Coupe de France 1954 gagnée par Nice, et pour réapparaître une 17e et dernière fois en équipe de France à Hanovre contre l'Allemagne championne du monde 1954, Ben Barek devant quitter le terrain prématurément pour céder sa place à Jacques Foix. Il regagnera ensuite son Maroc natal où il mourra le 16 septembre 1992.

BLANC Laurent

né à Alès (Gard), 1965

DÉFENSEUR

Palmarès : *champion du monde 1998, champion d'Europe des nations 2000, champion d'Europe espoirs 1988 ; 95 sélections en équipe nationale ; champion de France 1996 (Auxerre); Coupe de France 1990 (Montpellier) ; 1996 (Auxerre) ; Coupe d'Espagne 1997 (FC Barcelone) ; champion d'Europe C2 Coupe des coupes 1997 (FC Barcelone).*

Formé à Montpellier, Laurent Blanc a longtemps évolué dans l'entrejeu avant de se repositionner libéro après avoir hésité entre les deux postes. Son expérience réussie avec Montpellier en Coupe des coupes en défense centrale (1990-1991) lui a valu alors un transfert à Naples, où il a été recruté pour jouer derrière. Mais sa conception du rôle de libéro n'a pas plu aux Italiens, qui auraient préféré recruter un défenseur type plutôt qu'un joueur n'hésitant pas à


Laurent Blanc en bleu.

s'intercaler offensivement. Blanc reviendra donc en France après une année d'exil seulement. Ses choix d'alors le conduiront de désillusions en désillusions. De Nîmes (une saison) à Saint-Étienne (deux saisons), il n'a gardé quasiment que des mauvais souvenirs. Heureusement pour lui, Guy Roux le guettait et a su le relancer à Auxerre. Sa carrière en équipe de France a également bénéficié de ce coup de fouet salutaire. Avec Auxerre, Blanc s'est offert un doublé Coupe-Championnat. Il a ensuite signé pour Barcelone où, après un excellent début de saison, il s'est retrouvé remplaçant, son style de jeu ne plaisant pas à Bobby Robson, l'entraîneur anglais du Barça, qui le trouvait « trop lent ».
À l'intersaison il est transféré à Marseille. Après une année exceptionnelle en 1997-1998, «le Président» est transféré à l'Inter de Milan où il dirige la défense centrale. Titularisé par Aimé Jacquet depuis 1997 pour animer le secteur défensif français, il est un des héros de la coupe du monde 1998, privé injustement d'une finale à la suite de son expulsion en demi-finale. Se bonifiant avec l'âge, il constitue avec Marcel Desailly une charnière efficace qui conduit la France à la victoire dans l'Euro 2000. Ayant décidé d'arrêter sa carrière internationale à l'issue de cette épreuve, il se consacrera à son club, l'Inter de Milan.

BOLI Basile

né à Adjame (Côte-d'Ivoire), 1967

DÉFENSEUR

Palmarès : *45 sélections en équipe nationale ; champion de France 1991, 1992, (Marseille) ; champion d'Écosse 1995 (Glasgow Rangers) ; Coupe d'Europe C1 des champions 1993 (Marseille).*

Basile Boli, c'est avant tout une image. Celle d'un ballon catapulté de la tête dans le but de Rossi, le gardien du Milan AC, en finale de la Ligue des champions en mai 1993. Grâce à ce but, Marseille deviendra champion d'Europe. Deux ans plus tôt, lors de la finale perdue par l'OM face à l'Étoile


Basile Boli a arrêté la compétition en 1998.

rouge de Belgrade, ce sont les larmes de Basile qui avaient ému tout un pays.
La carrière de Boli aura été marquée par deux clubs et deux hommes. Elle débute à Auxerre, où Basile passe par le centre de formation. Guy Roux, qui est conscient de détenir un trésor, veille jalousement sur lui. Les rapports entre les deux hommes seront parfois tendus, mais, avec Roux, Boli progresse et devient international. Bernard Tapie, qui suit de près tout ce que l'école auxerroise produit, jette alors son dévolu sur Boli et met le prix pour se l'offrir. Voilà Basile au Stade-Vélodrome dont il deviendra rapidement l'un des chouchous avec Waddle, Pelé et Papin. Là, il remporte deux titres de champion, mais surtout cette Coupe d'Europe des champions (rebaptisée Ligue des champions). La première de l'histoire du football français.
L'OM, emporté par le scandale de la corruption, sombre, et Boli quitte le navire pour aller monnayer ses talents aux Glasgow Rangers. Le stoppeur de devoir, dur sur l'homme, a tout pour s'imposer en Écosse, mais, paradoxe, il reste en retrait, et personne ne le regrette lorsqu'il s'en va après avoir tout de même enlevé le titre de champion national. Son passage à Monaco ne laisse aucune trace malgré le soutien de Tigana. Boli quitte en plein milieu de saison la principauté et s'en va au Japon. En 1997, il vit sa deuxième saison aux Urawa Red Diamonds avant d'arrêter la compétition et de se lancer dans les affaires.

BORDEAUX (FOOTBALL CLUB DES GIRONDINS DE BORDEAUX)

Club fondé en 1882

Couleurs : maillot marine à scapulaire blanc, short blanc, bas marine.
Palmarès : *champion de France 1950, 1984, 1985, 1987, 1999 ; Coupe de France 1941, 1986, 1987.*

Les Girondins de Bordeaux appartiennent au patrimoine national du football français de l'après-guerre, puisque le club participe au premier championnat à la Libération, en 1945-1946. Depuis, les Girondins ont certes connu la D2 (1947-1949, 1956-1959, 1960-1962, 1991-1992), mais jamais ils n'ont longtemps stagné à l'étage inférieur. Et encore ne doivent-ils leur dernière descente qu'à la décision administrative des instances du football français qui ont ainsi voulu sanctionner la dérive financière de la gestion de Claude Bez, alors président du club, qui avait creusé un déficit de plusieurs centaines de millions de francs ! Ce qui lui vaudra une condamnation à de la prison ferme. Hormis cette fâcheuse époque, qui aura tout de même coïncidé avec les plus belles heures sportives du club, Bordeaux a toujours joué un rôle honorable en D1. Si l'on exclut l'ère Bez, les Girondins n'ont été champions de France que deux fois. Le club a été fondé en 1882, mais son envolée n'aura vraiment commencé qu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, époque où l'on venait au parc Lescure admirer les Villenave, Kargu et autres Swiatek. Ce Bordeaux-là avait la réputation de jouer dur. Une image qui devait d'ailleurs traverser le temps, puisque le club, s'il a

De Norrköping au Bayern Munich

Pour accéder à la finale de la Coupe de l'UEFA, en mai 1996, les Girondins de Bordeaux auront dû disputer 18 matchs et éliminer successivement 12 adversaires représentant 11 pays différents. Un record dans l'histoire du football européen !

Bordeaux-Norrköping : 6-1
Bohemians-Bordeaux : 2-0
Bordeaux-Odense : 4-0
HJK Helsinki-Bordeaux : 1-1
Bordeaux-Eintracht Francfort : 3-0
Bordeaux-Heerenveen : 2-0
Karlsruhe-Bordeaux : 0-2
Bordeaux-Karlsruhe : 2-2
Vardar Skopje-Bordeaux : 0-2
Bordeaux-Vardar Skopje : 1-1
Bordeaux-Rotor Volgograd : 2-1
Rotor Volgograd-Bordeaux : 0-1
Bordeaux-Betis Séville : 2-0
Betis Séville-Bordeaux : 2-1
Milan AC-Bordeaux : 2-0
Bordeaux-Milan AC : 3-0
Slavia Prague-Bordeaux : 0-1
Bordeaux-Slavia Prague : 1-0
Bayern Munich-Bordeaux : 2-0
Bordeaux-Bayern Munich : 1-3



José Touré, le plus brésilien des Français, domine de la tête ses rivaux de Leipzig.

vu émerger un Giresse, a aussi abrité des joueurs aussi rugueux que Girard, Couecou ou Rohr.
Au cœur des années 80, juste avant l'émergence de l'OM de Tapie, Bordeaux aura pesé de tout son poids sur le football français. Sans pour autant recueillir l'adhésion de tous, comme le firent Reims ou Saint-Étienne avant lui. Ou Marseille après.
Finalement, c'est sous la direction d'Alain Afflelou que Bordeaux accomplira son plus bel exploit en atteignant la finale de la Coupe de l'UEFA après être passé par la Coupe Intertoto (voir encadré). Bordeaux met un certain temps à se remettre des départs successifs de Zidane, Lizarazu et Dugarry pour des clubs étrangers (respectivement Juventus, Bilbao et Milan AC). Mais, en 1999, sous la direction de l'entraîneur Élie Baup, les Girondins renouent avec le succès après un duel épique dans le championnat avec l'Olympique de Marseille. La génération Micoud, Ziani, Wiltord, Laslandes est à l'égal de ses devancières.

BOSSIS Maxime

né à Saint-André, 1955

DÉFENSEUR

Palmarès : *champion d'Europe des nations 1984 ; 76 sélections en équipe de France ; champion de France 1977, 1980, 1983 (Nantes) ; Coupe de France 1979 (Nantes).*

« Le grand Max », comme on aimait à l'appeler, a longtemps traîné sa longue silhouette sur tous les terrains de France et d'ailleurs. Que ce soit pour Nantes, avec qui il a bourlingué treize saisons, ou pour le Matra Racing, où il restera quatre ans. Mais on retiendra avant tout de Maxime Bossis sa carrière internationale. Avec les Bleus, il fut de la « belle époque ». Celle de Michel Platini. Il gagnera ainsi le Championnat d'Europe des nations en 1984 devant le public tricolore et sera des deux demi-finales de Coupe du monde de 1982 et 1986. Et tout le monde a oublié que c'est lui qui a raté le tir au but décisif face aux Allemands en 1982, après que les deux équipes eurent fait match nul 3-3.
Que ce soit au poste d'arrière gauche ou de libéro, Bossis a toujours été parfait. Un moment, il fut recordman des sélections en France (76), avant d'être dépassé par Manuel Amoros. Il n'aura marqué qu'un but en Bleu de toute sa carrière. Et encore dut-il s'y reprendre à deux reprises face au Koweït en Coupe du monde 1982, l'arbitre ayant refusé son premier but sous la pression de l'émir du Koweït, descendu sur la pelouse en plein match. Heureusement pour Max, juste avant la fin de cette rencontre, il allait marquer à nouveau. Et, cette fois, le prince koweïtien ne trouva rien à redire.
En club, la carrière de Bossis est avant tout associée au FC Nantes. Il y passera les douze premières années de sa carrière, avant d'y revenir après un long passage au Matra Racing et une année sabbatique. Il met définitivement fin à sa carrière en juin 1991. De son passage à Paris, on retiendra qu'il fut l'un des tout premiers « gros » salaires de notre championnat. Mais également qu'il accepta le pari de jouer une saison en D2. « D'être monté avec ce club restera comme l'un des plus beaux souvenirs de ma carrière », aime-t-il à répéter. Le pari était gagné. À la fin de sa carrière professionnelle Maxime Bossis a été nommé par la fédération à la tête de la commission d'organisation de la coupe de France.

BOULOGNE Georges

né à Haillicourt (Pas-de-Calais), 1917-2000

Sélectionneur de l'équipe de France 1969-1973, ex-directeur technique national.

Georges Boulogne, ancien joueur amateur, est un personnage incontournable de l'encadrement technique français. Sélectionneur plutôt malheureux de l'équipe de France de 1969 à 1973, il s'impose par son travail de formation et de détection auprès des jeunes. Lors de son passage à la tête de la sélection, il devait échouer en phase qualificative de la Coupe du monde de 1970, la France étant devancée par l'URSS.
Au sein de la FFF, Georges Boulogne a très tôt pris conscience, au tout début des années 70, du retard des jeunes joueurs français sur le plan physique. Il a dès lors insisté sans relâche pour que les clubs professionnels créent les structures propres à favoriser la formation des jeunes footballeurs. Cela devait se traduire par la mise sur pied de l'INF, puis des centres de formation. Avec, pour obtenir la réussite d'une telle politique, l'instauration de mesures coercitives afin d'obliger les clubs à remplir leurs obligations dans ce domaine. Nommé DTN (directeur technique national) au début des années 70, Boulogne est à la base de la création de l'équipe nationale minimes et de bien d'autres sélections de jeunes qu'il a presque toutes un jour ou l'autre eues sous sa coupe. C'est lui aussi qui a mis en place un système de détection poussé des espoirs du football français. Parallèlement, il a assumé la responsabilité des stages d'entraîneurs.



C

CALAIS (CRUFC)

Club fondé en 1902

Couleurs : maillot sang et or, short noir, bas jaunes.

Palmarès : *Quart-finaliste de la Coupe de France 1921 1er du groupe Nord de D3 1981; 1er du groupe A de D4 1988.*

La dernière Coupe de France du siècle a été l'occasion d'un extraordinaire parcours d'une équipe amateur qui ne s'est inclinée que par la plus faible des marges sur un penalty généreux accordé au FC Nantes (déjà vainqueur en 1999 dans les mêmes conditions de Sedan alors en D2). Toute une ville a vibré pendant plusieurs semaines aux exploits de ses enfants menés par la forte personnalité de son entraîneur, Ladislas Lozano. Cette équipe de CFA, constituée de joueurs souvent issus de centres de formation et entrée au quatrième tour de l'épreuve, a éliminé quatre équipes professionnelles (2 de D2 et 2 de D1) en produisant un football de qualité.

CANNES (ASSOCIATION SPORTIVE DE CANNES)

Club fondé en 1902

Couleurs : maillot rouge et blanc, short blanc, bas rouges.

Palmarès : *Coupe de France 1932.*

Chose étrange, ces dernières années, la trajectoire de l'AS Cannes semble avoir épousé – mis à part la prison – le chemin de croix douloureux du maire de la ville, Michel Mouillot. Reconnaissons en effet que de 1987 à 1991, puis de 1993 à 1995, la vie fut douce et belle sur la Croisette. Certes, l'AS Cannes fut un club prestigieux de l'entre-deux-guerres, gagnant même la Coupe de France en 1932. C'est d'ailleurs le seul et unique trophée du club. Certes encore, des joueurs aux noms prestigieux ont évolué à Cannes : Jean Baeza, Charly Loubet, Krol le Hollandais, copain de Johan Cruyff. Mais c'est au début des années 90, sous l'impulsion de Jean-Louis Pedretti, que le club va tutoyer l'Europe pour la toute première fois de son histoire. Avec Zoran Vujovic en attaque et Jean Fernandez comme entraîneur, Cannes termine 11e du Championnat de France à la fin de la saison 1990, puis 4e l'année suivante. Pour le plus grand bonheur de Primorac, alors entraîneur sur la Croisette, mais surtout du buteur Amara Simba, dont les dirigeants parisiens avaient préféré se séparer.

Mais la plus belle histoire cannoise de cette dernière décennie est à mettre à l'actif de Luis Fernandez : car « Don Luis » ne s'est pas contenté de terminer sa carrière à

Étranges débuts

Étranges débuts, en effet, que ceux de l'AS Cannes dans la ronde professionnelle. En 1932 – très exactement le 16 janvier –, le football devient professionnel en France. On apprend alors que le FC Antibes, par l'intermédiaire de son entraîneur Valère, a voulu corrompre des joueurs : c'est donc Cannes, en embuscade, qui se retrouve en finale du Championnat contre Lille. Victoire de l'OL.
En revanche, et toujours sur le terrain, l'AS Cannes prend sa revanche en finale de Coupe de France contre Roubaix, un autre grand du Nord. C'est à ce jour le seul et unique trophée de l'AS Cannes.

Cannes, lui offrant même en 1992 la qualification pour le 2^{e} tour de la Coupe de l'UEFA (passe décisive et but de Simba), non, il revient également comme entraîneur au moment où Cannes se débat en D2. Éric Mombaerts est alors écarté, et le futur entraîneur du Paris-Saint-Germain s'installe sur le banc, dès le début de la saison 1992, au côté de son ami Francis Borelli, désormais président ! En fin de saison, l'AS Cannes termine 2^{e}, monte en D1 et sera européen en 1994, terminant 6^{e} du Championnat de France. Du travail vite et bien fait. Luis Fernandez peut alors rejoindre le PSG et laisser les clefs du club à Safet Susic. Dommage pour la vie de l'AS Cannes que l'homme fort du centre de formation, Guy Lacombe, devenu entraîneur, n'ait pu résister au président du club, Joachim Ballicco. Dommage car Guy Lacombe apportait dans la discrétion un immense savoir-faire. Il faudra du temps, de la volonté, des moyens et des hommes pour que l'AS Cannes renoue enfin avec la victoire. Les conséquences du départ du technicien se sont rapidement fait sentir. Malgré l'enthousiasme, l'année 1997-1998 s'est soldée par une descente en D2. Pour se consoler, les supporters se souviennent sans doute que c'est à Cannes que Zinedine Zidane a distribué ses premiers ballons...

CANTONA Éric

né à Marseille (Bouches-du-Rhône), 1966

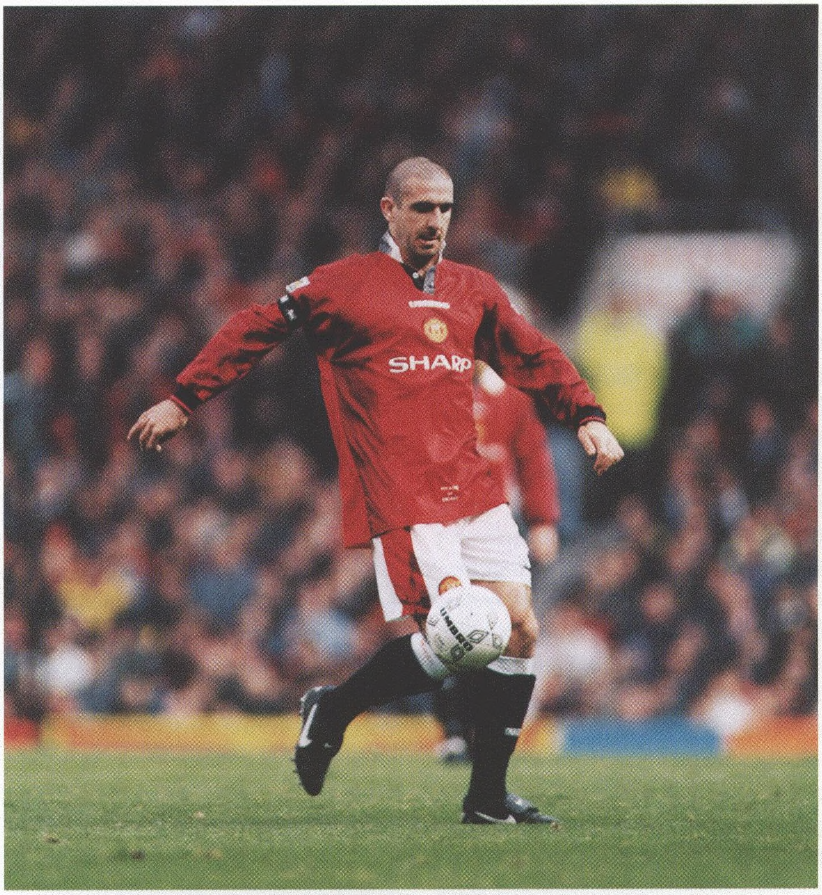
ATTAQUANT

Palmarès: *45 sélections en équipe de France; champion de France 1989 et 1991 (Marseille) ; Coupe de France 1990 (Montpellier) ; champion d'Angleterre 1992 (Leeds) et 1993, 1994, 1995 et 1996 (Manchester) ; Coupe d'Angleterre 1994 et 1996 (Manchester).*

La carrière, les clubs successifs, le palmarès outre-Manche témoignent de l'immense talent d'Éric Cantona, retraité du foot à 31 ans. Plus tard, sans doute, l'histoire nous dira si le joueur, dont les performances furent inséparables d'un comportement sulfureux et provocateur, méritait une telle notoriété... « Voilà le soleil sur le terrain... » C'est, dit-on, de cette façon que l'apprenti footballeur Éric Cantona était accueilli par les supporters du club des Caillols, dont il portait le maillot. Il n'était encore qu'un enfant, mais, dès l'âge de 8 ans, l'éducateur Célestin Oliver, ancien international, partenaire de Raymond Kopa, l'avait remarqué.

Esprit d'aventure ou fascination pour Guy Roux et son organisation familiale et chaleureuse ? Toujours est-il que, au début de l'été 1981, le jeune homme quitte sa Provence et intègre le centre de formation de l'AJ Auxerre. Pensionnaire du foyer des jeunes travailleurs, couvé par Guy Roux, Cantona découvre, non loin des collines du Morvan, le football professionnel de haut niveau. Il n'a pas encore 15 ans, mais il obtient très vite sa toute première sélection en équipe de France cadets. Il inscrit son premier but dans le Championnat de France de première division, sous les couleurs de l'AJ Auxerre, à Rouen, fin 1985.

La houlette de maître Guy. Le 28 mai de cette même année, la carrière du jeune attaquant bourguignon, alors totalement inconnu, avait déjà pris un envol définitif : Auxerre, à l'affût d'une qualification européenne, joue à Strasbourg et se trouve dans l'obligation d'obtenir au moins le point du match nul ; c'est un grand échassier de



Éric Cantona, un artiste dans tous les sens du terme, qui sous le maillot du club anglais de Manchester United atteignit les sommets.

19 ans, ténébreux, solitaire et ambitieux, qui, d'un tir fracassant des 25 mètres, envoie Auxerre en Coupe d'Europe. Éric est en train de devenir Cantona et, dès le début de la saison 1985-1986, Guy Roux en fait un titulaire à la pointe de son attaque. C'est aussi le début d'une errance, dont le dernier voyage aura donc été Manchester United. En 1986, en effet, Cantona, grippé et amoureux, n'effectue que des bouts de match avec son club, joue une vingtaine de minutes en Coupe de l'UEFA, contre Milan AC, puis rejoint Martigues, où il est prêté durant une saison. Pour l'anecdote, rappelons que c'est Guy Roux – le très rusé entraîneur d'Auxerre – découvrant que son joueur filait le parfait amour avec une jeune fille originaire d'Aix-en-Provence, qui avait organisé la fuite temporaire de Cantona vers Martigues, histoire de lui changer les idées durant quelques mois. « Guy Roux sait tout de ses joueurs, confiera Éric plus tard, et quand il ne sait pas, il devine... »
Retour à Auxerre dès la fin de saison 1986, avec, cette fois, une place de titulaire au sein de l'attaque bourguignonne : 36 matchs, 13 buts et 8 réalisations l'année suivante. Au passage, notons que c'est à Auxerre que Cantona amorce sa carrière médiatico-sportive : isolé en forêt d'Appoigny, le jeune attaquant revendique déjà son droit à la différence au sein d'un milieu qui ne la cultive guère : psychanalyse, cheveux rasés, promenades matinales avec ses chiens, Brenda et Balrine, Cantona offre également au public sa première bagarre. Le gardien de but international Bruno Martini en fera les frais. Retenons aussi qu'à l'époque déjà le psychanalyste de Cantona avait conseillé au joueur de filer vers l'Angleterre plutôt que vers Marseille.
Un vieux monsieur, proche voisin de la maison occupée par la famille Cantona, tout près d'Auxerre, est formel : au mois de juin 1988, Bernard Tapie en personne, caché dans un immense pardessus, le col relevé, faisait bel et bien les cent pas d'un homme pressé, entre sa voiture et le domicile du joueur qu'il s'efforçait de convaincre de rejoindre l'Olympique de Marseille ! Bras de fer épique à distance entre le patron de l'OM et le président du Matra Racing, Jean-Luc Lagardère. Bientôt, le football français s'offre ainsi le premier plus gros transfert de son histoire : 20 millions de francs dans la cagnotte de Guy Roux et l'ancien minot des Caillols, après avoir longuement hésité, va rejoindre la pelouse du Stade-Vélodrome qui l'avait tant fait rêver du temps de Skoblar, Magnusson ou Keita. En signant à Marseille, Éric Cantona réalisait une somptueuse opération financière : payé 20 000 F par mois sur les bords de l'Yonne, il toucherait désormais 500 000 F mensuels... L'idylle ne durera pas. Au mois de janvier 1989, cinq mois seulement après avoir affublé le sélectionneur national Henri Michel du vocable de « sac à merde », Éric Cantona, déjà suspendu d'équipe de France, se met brutalement au ban de l'Olympique de Marseille : un jour d'hiver, à Sedan, contre le Torpedo de Moscou, mécontent des sifflets qui montent des tribunes, Éric se fâche et jette son maillot en direction de l'entraîneur marseillais, Gérard Gili. C'est la rupture. Tapie est en voyage d'affaires au Japon, mais ne tarde pas à réagir : « Un joueur, dira-t-il, qui jette son maillot par terre, même s'il marque 3 buts dans le match, il faut le sanctionner parce que ce n'est pas cela que l'on attend du sport. Cela ne correspond pas à l'idée que je me fais en général du foot et du foot à l'OM en particulier... » Le courant ne passera finalement jamais entre les deux hommes. Au cours de ce premier passage à Marseille, Éric Cantona dispute 22 matches et inscrit 5 buts. Il termine la saison avec les Girondins de Bordeaux, s'offrant même une dernière pitrerie, contre Beauvais, en huitième de finale de Coupe de France. Lorsque son tour vient, au moment de la série des tirs au but, Cantona, buste droit, et regard sombre, envoie un ballon moribond, dont le gardien beauvaisien n'éprouve aucune difficulté à se saisir. Cela ne fera guère sourire les dirigeants et joueurs bordelais, puisque, en fin de saison, Éric Cantona, prêté seulement par son ancien employeur, va rejoindre Montpellier, grâce à une opération savamment orchestrée par Bernard Tapie, au profit apparent de Louis Nicollin, président de Montpellier-Hérault...

D'un club l'autre. Et le voyage continue... Entre-temps, le bon président du Paris-Saint-Germain, Francis Borelli, avait rêvé, lui aussi, de faire l'affaire. On dit même que les deux « frangins » (à l'époque) du football hexagonal, Éric Cantona et Stéphane Paille, s'étaient rendus au domicile du truculent président, non loin des Champs-Élysées. Sachant la passion que nourrissait « Canto » pour les œuvres d'art, Francis Borelli n'aurait pas hésité à décrocher la plupart de ses toiles, convaincu qu'un tel cadeau retiendrait les deux oiseaux rares. Le double transfert, à l'été 1989, de Cantona – star ombrageuse – et de Paille, élu meilleur joueur français quelques mois plus tôt, constituera le plus beau feuilleton médiatique de la saison. Fol espoir vite transformé en cadeau empoisonné. Les stars de Montpellier, Cantona, Paille, mais aussi Julio Cesar le Brésilien, Survrijn le Néerlandais, sont rapidement jalousées par les anonymes, Guérin, Lemoult, Der Zakarian. L'aficionado retiendra du passage de Cantona à Montpellier deux événements : le premier est brutal, douloureux ; le second invite à l'euphorie. Le 27 septembre 1989, quelques semaines après la reprise du Championnat de France, Montpellier, dont la formation se débat dans les profondeurs du classement, touche le fond, à Lille, au soir d'une nouvelle défaite. Dans les vestiaires, Cantona craque et jette ses crampons au visage de son coéquipier Jean-Claude Lemoult. Nouvelle affaire. Cantona est suspendu puis réintégré. Le copain, Stéphane Paille, s'éloigne, remercié par les dirigeants de Montpellier. Chose curieuse, une fois l'incident oublié, le club du président Nicollin va sauver sa saison. Mieux encore : le 2 juin 1990, au Parc des Princes, Montpellier

remporte la Coupe de France, aux dépens du Matra Racing, 2-1 après prolongation. Debout dans la tourmente, contesté, puis salué, place de la Comédie, à Montpellier, comme le héros salvateur de la saison, Cantona laisse, sur les bords de l'Hérault, une image romantique. L'histoire du foot retiendra aussi qu'une prime de près de 2 millions de francs devait être accordée au joueur en cas de qualification européenne. Au soir d'un triomphe mérité contre Saint-Étienne, en demi-finale, on comprend mieux pourquoi le joueur avait le verbe si haut sous la pluie de Geoffroy-Guichard...

Cantona, metteur en scène de sa propre vie, ne va plus tarder à inaugurer un nouveau genre de production : « Je pars puis je reviens... » En 1991, en effet, de retour à Marseille aux côtés de Jean-Pierre Papin, il est blessé au genou, non sans avoir effectué un très remarquable début de saison. Un travail acharné n'y fera rien : « Canto » ne rentre pas dans les plans de l'entraîneur belge Raymond Goethals et assiste en spectateur à la finale perdue de Bari, en Coupe des champions face à l'Étoile rouge de Belgrade. L'année suivante, il file à Nîmes rejoindre Philippe Vercruysse jusqu'à ce soir de décembre 1991 et ce ballon jeté en direction de l'arbitre, M. Bouillet. Exclu, suspendu, Éric Cantona décide de mettre un terme à sa carrière de footballeur professionnel et s'enferme, coupé du monde, dans sa maison du Grau-du-Roi, près de Nîmes. Une solitude qui fera long feu, puisque dès le mois de janvier 1992, via Michel Platini et l'avocat Jean-Jacques Bertrand, Éric Cantona met le cap sur Sheffield, puis Leeds United. C'est le début d'une formidable marche en avant sur les sentiers de la gloire : du simple statut de remplaçant, l'attaquant international devient, au fil des rencontres, le véritable inspirateur de l'équipe entraînée par Howard Wilkinson. Un but de folie contre Chelsea, le 11 avril 1992, et au soir d'un titre de champion d'Angleterre, offert à Leeds United, ces quelques mots pour la légende assénés à un public en pâmoison : « I don't know why I love you, but I love you »...

Qu'importe franchement la simplicité du discours puisque dans ce nord de l'Angleterre, laborieux et froid, le foot est au-dessus de tout, et ses acteurs, adulés comme des princes. C'est l'œil sombre, le verbe haut, tout autant que ses « ailes de pigeon » qui n'allaient plus tarder à faire sacrer Cantona roi d'Angleterre...

En fin de saison 1992, la nouvelle coqueluche de Leeds United passe à l'« ennemi » et rejoint Manchester United, le club dirigé par un Écossais obstiné et travailleur : Alex Ferguson. Et le miracle cantonesque continue. Manchester n'avait plus été sacré champion d'Angleterre depuis vingt-six ans ! Éric Cantona contribue largement à réparer cette impolitesse de l'histoire, s'imposant très vite comme le véritable meneur de jeu des



La marionnette d'Éric Cantona aux Guignols de l'info, *sur Canal Plus, fait craindre le pire à celle de Patrick Poivre d'Arvor, le célèbre présentateur.*

Red Devils, totalement à l'aise aux côtés des anciens, Hugues, Sharpe ou Steve Bruce.

Les «perles» de Canto. En 1995, Éric Cantona est suspendu sept mois pour avoir agressé un spectateur qui l'insultait gravement au cours d'un match. Le public anglais n'en voudra pas au fantasque « Frenchie » et la cantomania continuera de submerger la Grande-Bretagne. On se repaît de ses aphorismes obscurs (« Les mouettes suivent les chalutiers en espérant qu'on leur jette des sardines », mai 1993) et on s'amuse de ses nombreuses prestations dans des films publicitaires. Un jeune peintre consacrera même une toile géante à son idole paradoxale.

Vers une autre vie. En 1996, Cantona quitte Manchester United, et déclare qu'il cesse définitivement sa carrière professionnelle. Il s'installe à Barcelone, préférant désormais les sables chauds du beach soccer et les plateaux de cinéma au rectangle vert qu'il a si souvent transformé en lieu magique.

CARNUS Georges

né à Gignac, 1942

GARDIEN DE BUT

Palmarès : *36 sélections en équipe de France ; champion de France 1968, 1969, 1970 ; Coupe de France 1968, 1970 (Saint-Étienne) ; champion et Coupe 1972 (Marseille).*

À 20 ans, Georges Carnus se signale déjà dans les buts de l'AS Aix-en-Provence où il débute dans le football professionnel. Ce qui ne manque pas d'attirer les regards du Stade français, dont il va être le gardien pendant cinq ans, de 1963 à 1968. Il entre également en équipe de France pour affronter à Colombes le Brésil de Pelé, ce dernier ne facilitant pas ses débuts tricolores en lui marquant trois buts, dont un penalty en deux temps resté célèbre. Carnus doit pourtant conserver sa place jusqu'en 1973, disputant contre l'Eire le dernier de ses 36 matchs internationaux, après avoir partagé le poste avec son « copain » Aubour auquel le lie une grande amitié. En 1968, il est transféré à Saint-Étienne, où il peut alors exprimer tout son talent et collectionner les titres de gloire, avec ses trois couronnes de champion de France en 1968, 1969, 1970, et deux Coupes de France en 1968 et 1970. C'est alors qu'un transfert très mouvementé conclu en compagnie de Bernard Bosquier pour l'Olympique de Marseille agite sa carrière. Ce départ, réalisé en pleine saison 1971-1972, et provoqué perfidement par le président marseillais Marcel Leclerc, désireux d'affaiblir le rival n° 1, déclenche la colère de Roger Rocher, le président stéphanois. Carnus marseillais va tout de même enrichir son palmarès en décrochant avec l'OM un nouveau doublé Coupe-Championnat en 1972. Gardien longiligne, doté d'une souplesse et d'une promptitude de réflexes remarquable, il se signale aussi par une correction et une mentalité exemplaires.

COLONNA Dominique

né à Corte (Corse), 1928

GARDIEN DE BUT

Palmarès : *13 sélections en équipe de France ; champion de France 1956 (Nice), 1958, 1960, 1962 (Reims) ; Coupe de France 1958 (Reims).*

Jeune Corse formé dans sa ville natale à l'US Corte, il se fait connaître dans les buts du SO Montpellier où il débute sa carrière professionnelle en 1946. Deux ans plus tard, il monte à Paris au Stade français où il a pour entraîneur le père de son épouse, l'ancien international Edmond Delfour. Nostalgique du climat méditerranéen, il signe à l'OGC Nice en 1955 et y devient champion de France en 1956. Mais c'est au Stade de Reims, à partir de 1957, qu'il va obtenir ses plus beaux titres de gloire : notamment le doublé Coupe-championnat en 1958. Sans oublier une carrière en équipe de France qui lui vaut 13 sélections, de 1957 (contre l'Islande) à 1961 (contre l'Espagne). Colonna compense des moyens physiques limités (1,71 m, 71 kg) par des qualités naturelles remarquables (détente, souplesse et réflexes), par un sens aigu du placement, et aussi par des dégagements et des relances à la main exceptionnellement précis et longs qu'il travaille beaucoup à l'entraînement. Une fois sa carrière de joueur terminée, il est pendant un certain temps directeur technique national au Cameroun avant de revenir en France et de partager sa vie entre la Corse et la Côte d'Azur. Il remporte la toute première cagnotte du Loto sportif, quelques jours après la création du concours de pronostics.

COMBIN Nestor

né à Las Rosas (Argentine), 1940

ATTAQUANT

Palmarès : *Coupe du monde 1966 (1er tour) ; 8 sélections en équipe de France ; Coupe de France 1964 (Lyon) ; Coupe intercontinentale (1969, Milan AC).*

Le 10 mai 1964, à Colombes, 32 777 spectateurs sont venus assister à la finale de la Coupe de France. Face à face, l'Olympique de Lyon, déjà finaliste l'année précédente, et les Girondins de Bordeaux. Dès la 12e minute de jeu, les Lyonnais mènent au score. À la 26e, ils aggravent la marque. Logiquement, ils remportent la Coupe. Les deux buts ont été inscrits par un seul et même joueur : l'avant-centre Nestor Combin. Il est arrivé en France au début des années 60 dans une cohorte de joueurs franco-argentins tant appréciés alors des clubs de l'Hexagone. Très vite, il fait preuve de belles qualités d'opportunisme et d'efficacité, d'une stupéfiante vivacité dans les gestes et surtout d'une frappe redoutable qui lui vaudra d'être surnommé « Nestor-la-foudre ». Sous les couleurs de Lyon, avec le « lutin » Fleury Di Nallo (qu'on appelle aussi le « petit prince de Gerland »), il constitue une paire d'attaquants redoutable et... redoutée. Pourtant, dès la saison 1964-1965, Nestor Combin quitte la France. Direction l'Italie et son championnat réputé difficile. Le joueur commence par la Juventus Turin. Il enchaînera avec Varèse, l'AS Torino et le grand Milan AC, avec lequel il va même

remporter, en 1969, la Coupe intercontinentale aux dépens des Argentins d'Estudiantes de La Plata, après avoir marqué un des deux buts milanais lors du match aller. Mais à l'issue du match retour en Argentine, il est emprisonné à Buenos Aires pour des violences sur le terrain, dont il n'est pas responsable. Haut en couleur, truculent, intelligent et rusé, Nestor Combin a aussi été sélectionné en équipe de France à huit reprises entre 1964 et 1969, dont un match contre le Mexique en phase finale de la Coupe du monde 1966. Le joueur achèvera sa carrière en France, d'abord à Metz et enfin au Red Star. À Saint-Ouen, il démontrera même qu'il pouvait être un constructeur de jeu du meilleur niveau.

COURBIS Rolland

né à Marseille (Bouches-du-Rhône), 1953

ENTRAINEUR

Lorsqu'on se décide à faire le portrait de Rolland Courbis, on mesure combien il est difficile de faire la synthèse d'une telle personnalité. Courbis le footballeur qui a joué avec Skoblar et Magnusson dès l'âge de 18 ans, ou Courbis le copain des mauvais garçons d'Endoume, le compagnon d'une comtesse fascinée, le flambeur des casinos de la Côte...? Courbis le tacticien hors pair, qui pense et vit football, ou bien l'imprésario qui gère la carrière de ses propres joueurs...? Pourquoi choisir puisque le nouvel entraîneur du RC Lens assume avec plus ou moins de bonheur tous ces visages. Quelques lignes directrices tout de même à retenir. Rolland Courbis, qui est né à Marseille, fut très tôt considéré comme l'un des grands espoirs du football français. Il est pourtant transféré à Ajaccio, dès l'âge de 18 ans, et jouera avec Claude Leroy, actuel entraîneur du RC de Strasbourg et ancien directeur sportif du Paris-Saint-Germain. Joueur, il connaît la gloire d'un titre de champion de France, sous les couleurs de l'AS Monaco, en 1978, avec Christian Dalger et Dellio Onnis. Plus tard, il s'invente un grand-père grec, pour obtenir finalement un juteux contrat du côté de l'Olympiakos du Pirée. L'aventure, chez Rolland, c'est l'aventure ! Parfois dangereuse. Il termine en effet sa carrière à Toulon, avant de devenir tout à la fois directeur sportif, manager et président du club varois. Courbis relance Casoni, fait briller Pardo, mais ne tarde pas à payer l'addition de certaines méthodes peu recommandables : en prison, Courbis ne parlera pas, ni ne donnera personne. Enfant de Marseille, passager de la marge, Courbis ne déroge pas au code d'honneur, quitte à risquer une vie qu'il faillit bien perdre un soir de fusillade au cours de laquelle son ami Dominique Rutily est abattu. À sa sortie de prison, Courbis entraîne Endoume, puis file à Toulouse, avant de prendre en main, durant une saison, le club des Girondins de Bordeaux. Rolland Courbis bâtit entièrement une nouvelle équipe et en profite pour relancer Jean-Pierre Papin. Bordeaux est européen, et Courbis retrouve fin 1996 sa ville, celle de ce football qui ne meurt jamais. Certes, le début de saison est laborieux, mais tout change dès lors que Fabrizio Ravanelli débarque à Marseille. Pour celui qui a touché ses premiers ballons sur la pelouse du Stade-Vélodrome, le retour aux sources est émouvant, et salutaire. Courbis s'est rapproché de sa mère (ce que celle-ci lui avait bien gardé de faire, respectueuse d'une vérité populaire comme quoi l'on n'est pas prophète en son pays), qu'il admire tant, et conjugue sa passion pour le jeu et la nuit avec la rigueur du terrain. Avec un tel personnage, Marseille s'est remis en route vers le premier plan en 1998-1999 et a participé à la Ligue des champions en 2000 (victoires sur Manchester à domicile). Mais quand les résultats ont commencé à n'être que moyens et que la grogne des supporters furieux du départ de Laurent Blanc à l'Inter s'est amplifiée, l'antagonisme avec le nouveau président de l'Olympique de Marseille, Yves Marchand, placé par l'actionnaire principal Robert-Louis Dreyfus s'est approfondi. Rolland Courbis a du démissionner. Gervais Martel, le président du RC Lens a réussi à le persuader de gagner les brumes du Nord pour relever un nouveau défi.



Rolland Courbis, après avoir démontré ses qualités de meneur d'hommes à Bordeaux, a réalisé la même performance avec l'Olympique de Marseille de 1996 à 1999, sans toutefois avoir pu remporter un seul titre. En 2000, le Sudiste met le cap vers le Nord et entraînera le RC Lens.

Le réveil de Marseille

Le dimanche 9 novembre 1997 restera sans doute comme l'un des plus beaux « coups » de la carrière de Rolland Courbis. Devant 45 000 spectateurs, l'OM s'impose 2-1 face au Paris-Saint-Germain. Certes, le club parisien est diminué, certes encore, Ravanelli obtient un penalty totalement imaginaire, qu'importe ! L'OM retrouve un football fluide, intelligent, efficace, et ce sont plusieurs milliers de supporters marseillais qui descendent sur la Canebière fêter l'événement. Cinq longues années après la disqualification, Marseille est redevenu l'une des plaques tournantes du foot hexagonal.



d

DARMON JEAN-CLAUDE

né à Oran (Algérie), 1941

PUBLICITAIRE

In-con-tour-nable. Voilà le qualificatif le plus utilisé au sujet de Jean-Claude Darmon. Ce pied-noir né à Oran mais élevé à Marseille, avec onze frères et sœurs, est devenu l'interlocuteur obligé dès qu'il est question de contrats ou d'argent dans le football français. Parti de « trois fois rien » et alors qu'il n'avait « ni diplôme ni héritage, un handicap certain », il a bâti au fil des années un véritable empire dans le domaine de la communication sportive.

Au début des années 70, il se lance dans les affaires avec une idée simple : présenter le football comme un produit marketing aux entreprises. Les clubs du Championnat de France seront ses terrains de chasse favoris. Le premier avec lequel il signe un contrat est le FC Nantes. Beaucoup d'autres suivront. Presque tous, à vrai dire... Car Jean-Claude Darmon obtient la confiance des décideurs du football français, et notamment celle de Jean Sadoul, le président de la Ligue nationale, qui lui met le pied à l'étrier.



Jean-Claude Darmon (à gauche) en compagnie de l'ancien président de Nantes, Guy Scherrer.

Bientôt, la Fédération lui confie le marketing de l'équipe de France. Une formidable vitrine pour Darmon, dont l'ascension devient alors irrésistible. Il profite du développement des chaînes privées et de la concurrence entre les chaînes pour devenir l'unique médiateur dans la négociation des droits de retransmission, qui se mettent à flamber. Les clubs français participant aux Coupes européennes sont regroupés dans un pool, dont il assure la gestion.

Si le Groupe Darmon réalise près de 85 % de son chiffre d'affaires avec le football, il s'est efforcé de diversifier ses activités : la Fédération française de rugby, celle des sports de glace et même la célèbre école équestre du Cadre noir de Saumur ont passé des contrats avec lui.

Darmon a connu une forme de consécration en décembre 1996 lors de l'introduction au second marché de la Bourse de Paris de 15 % du capital du groupe, soit 450 000 actions au prix initial de 215 francs. Leader de la communication sportive en Europe, le groupe a, cette année-là, réalisé un chiffre

d'affaires de 766 MF. Mais Jean-Claude Darmon ne veut pas en rester là. « Il faut savoir se dépasser et se fixer un but toujours plus haut, dit-il. Depuis mon enfance, j'ai en moi cette rage de gagner au quotidien. Je veux être le premier. »
Son prochain objectif ? Réduire l'écart avec les deux géants qui sont encore devant lui : l'américain IMG McCormack et le suisse ISL.

DARUI Julien

né à Obercorn (Luxembourg), 1916

GARDIEN DE BUT

Palmarès : *25 sélections en équipe de France ; champion de France 1947 (Roubaix) ; Coupe de France 1942 (Red Star).*

Il est et restera longtemps l'un des meilleurs gardiens de but français, sinon le n° 1 de l'histoire, en raison de son style, de son influence tactique et de sa personnalité d'homme et de footballeur. Né au Luxembourg, il entame sa carrière en France à Charleville, dans les Ardennes. Dès l'âge de 20 ans, il joue et perd avec le club ardennais la finale de la Coupe contre le RC Paris. Transféré à l'Olympique lillois, il perd encore la finale 1939 contre le Racing, sa bête noire. En désaccord avec ses dirigeants, il passe chez le voisin et rival roubaisien, qu'il va hisser au sommet. En effet, le CO Roubaix-Tourcoing qu'il commande devient champion de France 1947, en grande partie grâce aux exploits de son gardien à la personnalité très forte, qui est aussi celui de l'équipe de France depuis 1939 (France-Hongrie). L'interruption due à la guerre 1939-1945 réduit malheureusement le nombre de ses sélections (25e et dernière contre l'Irlande du Nord en 1954). Julien Darui est dans sa spécialité un véritable modèle, l'un des premiers à commander sa défense, à rester le maître dans sa surface de réparation et à participer au jeu offensif par ses dégagements au pied en demi-volée précis et tendus. Son travail à l'entraînement intense et rationnel est exceptionnel pour l'époque. Ainsi consacre-t-il des heures à perfectionner ses frappes du pied, dans la forêt, au milieu des arbres qui lui tiennent lieu d'adversaires et de partenaires.

DENISOT Michel

né à Châteauroux (Indre), 1945

PRÉSIDENT DÉLÉGUÉ DU PARIS-SG

Sa carrière de journaliste en a fait un touche-à-tout. Du journal télévisé à « Télé-Dimanche », de « Téléfoot » au Festival de Cannes, des matchs en direct à la cérémonie des Césars et de TF1 à Canal Plus, Michel Denisot a toujours aimé passer d'un domaine à un autre. « Je fonctionne par cycles, aime-t-il à répéter. Au bout de trois-quatre ans, j'ai besoin de changer, de faire autre chose. »
Il n'avait jamais pensé cependant qu'il prendrait un jour la présidence d'un club de football, encore moins qu'il occuperait cette fonction durant plus de six ans. Mais, lorsqu'au printemps de 1991 Canal Plus vole au secours du Paris-SG – en pleine déconfiture sportive et financière –, l'animateur vedette de la chaîne cryptée est invité à passer de l'autre côté du micro. Il s'installe dans le fauteuil de président, à la place de Francis Borelli, place qu'il n'a ni convoitée ni réclamée, mais que Pierre Lescure, alors directeur général de la chaîne, l'encourage à accepter.



Michel Denisot, animateur de la version Canal Plus du club de la capitale.

La première décision de Michel Denisot est d'engager un entraîneur, le Portugais Artur Jorge. Un bon choix puisque le Paris-SG se hisse rapidement au sommet de la hiérarchie nationale et européenne. Un titre de champion, deux Coupes de France, une Coupe de la Ligue et une Coupe des coupes (la 2e Coupe d'Europe du football français) en l'espace de cinq saisons, le bilan est très largement positif.
Même s'il encaisse parfois de sévères critiques au sujet du recrutement et si le club n'est pas épargné par les crises, surtout pendant la saison 1997-1998, Michel Denisot reste fidèle à ses idées et à sa ligne de conduite. À l'instar des clubs anglais, il place d'anciens joueurs du PSG aux postes clés et s'efforce de maintenir le contact avec ceux qui ont quitté le club après lui avoir beaucoup apporté. « Lorsque je quitterai la présidence, mon plus cher désir est qu'un ancien joueur me succède », assure-t-il. C'est sans doute ce qu'on appelle l'esprit de famille. Au printemps 1998, il est remplacé à la tête du PSG par Charles Biétry, dont il prend la place à la direction du service des sports de Canal.

DESAILLY Marcel

né à Accra (Ghana), 1968

DÉFENSEUR

Palmarès : *champion du monde 1998 ; champion d'Europe 2000 ; 72 sélections en équipe de France ; champion d'Italie 1994, 1996 (Milan AC) ; Coupe d'Europe C1 des champions 1993 (Marseille), 1994 (Milan AC) ; coupe d'Angleterre 2000 (Chelsea).*

Marcel aurait pu faire le bonheur des Black Stars du Ghana. Malheureusement pour le football ghanéen, la famille Desailly quitte Accra en 1972. Heureusement pour les Bleus, c'est en France qu'elle arrive. Ainsi, à 8 ans, le petit Marcel signe sa première licence au FC Nantes. Repéré par Reynald Denoueix, il intègre rapidement le centre

de formation du club. En remplaçant Fabien Debotté le 26 août 1986, il effectue ses grands débuts en première division. Ce stoppeur athlétique, au jeu sobre et précis, acquiert de l'expérience au fil des matchs de D1, des sélections en équipe Espoirs et en France B. On ne peut s'empêcher de le comparer à son demi-frère Seth Adonkor, grand espoir du football français disparu dans un accident de la circulation. Considéré comme le futur patron de la défense du onze de France, c'est tout naturellement à l'Olympique de Marseille qu'il signe en 1992. Il forme avec Basile Boli la charnière centrale du plus prestigieux club français et participe à l'exploit du 26 mai 1993 à Munich en remportant la première victoire d'un club français en Coupe d'Europe. Mais au cours de la saison suivante, l'OM est suspendu des compétitions européennes à cause de l'affaire OM-VA et doit se séparer de lui.
Poursuivant son ascension fulgurante, Desailly rejoint le Milan AC. Pour gagner sa place de titulaire, il doit jouer milieu de terrain. À ce poste, il donne encore plus d'ampleur à son jeu et consolide sa place de titulaire en équipe de France (où il reste un stoppeur impérial). Il atteint l'apogée de sa carrière à la fin de la saison 1993-1994 avec une surprenante victoire 4-0 contre le Barça de Cruyff en finale de la Coupe des champions, au cours de laquelle il marque un but. Mais ensuite, au sein d'un Milan AC qui peine pour gérer un effectif de stars, Marcel ne remporte plus de titre majeur. Pour se relancer au niveau des clubs, il rejoint son ami Didier Deschamps dans le championnat anglais et remporte avec Chelsea la célèbre Cup en 2000. Auparavant, en 1998, il est un des artisans de la victoire des Bleus en Coupe du monde en dépit de son exclusion à la fin de la finale opposant la France au Brésil. Bâti pour les dures luttes défensives, et animé d'un moral de combattant, Marcel Desailly est toujours là dans les grands rendez-vous. Sa performance durant l'Euro 2000 en témoigne.

DESCHAMPS Didier

né à Bayonne (Pyrénées-Atlantiques), 1968

MILIEU DE TERRAIN

Palmarès : *champion du monde 1998; champion d'Europe des nations 2000; 101 sélections en équipe de France (au 2 juillet 2000); champion de France 1990, 1992 (Marseille); champion d'Italie 1995 et 1997 (Juventus Turin); Coupe d'Europe C1 des champions 1993 (Marseille), 1996 (Juventus Turin); Coupe C3 de l'UEFA 1995; Coupe intercontinentale 1996; Super-Coupe d'Europe 1996 (Juventus Turin); Coupe d'Angleterre 2000 (Chelsea).*

À 32 ans, Didier Deschamps fait figure de vétéran dans le football français : il n'avait pas 18 ans qu'il faisait déjà des apparitions remarquées en première division avec le FC Nantes, qui l'avait détecté. La carte de visite du jeune Bayonnais était déjà impressionnante : il était passé par toutes les sélections nationales, des minimes aux juniors, et en avait souvent assuré le capitanat.
De libéro, il devient rapidement milieu défensif, et c'est à ce poste que Michel Platini le sélectionne en équipe de France le 29 avril 1989 (il joue un quart d'heure). Au cours de la saison suivante, il rejoint la meilleure équipe française du moment, l'Olympique de Marseille. Mal aimé du public et du président Tapie, il est prêté aux Girondins de Bordeaux et revient à l'OM avec la ferme intention de s'y imposer. Infatigable récupérateur, toujours dévoué à son équipe, il gagne la confiance de Tapie, au point de devenir le capitaine incontesté de l'équipe phocéenne. À ce titre, c'est lui qui brandit la coupe d'Europe des Clubs champions le 26 mai 1993 à Munich.
Deschamps est désormais prêt pour l'étranger : il signe à la Juve et part à la conquête de nouveaux titres européens, Coupe de l'UEFA en 1995 et Coupe des champions en 1996, qui font de lui un des joueurs français les plus titrés. À ce palmarès impressionnant ne manque plus qu'une consécration internationale. Il la mériterait amplement, tant pour son talent naturel que pour



Formé à Nantes, Didier Deschamps s'est imposé comme le « poumon » des Bleus.

le travail acharné qu'il a accompli sur tous les terrains du monde. Titulaire indiscutable chez les Bleus, dont il est le «tôlier», il emmène l'équipe nationale vers le titre mondial et reçoit le 12 juillet 1998 la coupe tant convoitée des mains du président Havelange. Dans la foulée, le nouveau champion du monde quitte la Juventus pour la banlieue de Londres où il forme avec Desailly et Lebœuf une redoutable défense *made in France* au sein de l'équipe de Chelsea, dirigée par Gianluca Vialli, qui remporte la Cup en mai 2000. En juillet, une nouvelle apothéose l'attend.

DJORKAEFF Jean

né à Lyon (Rhône), 1939

DÉFENSEUR

Palmarès : *48 sélections en équipe de France; participation à la Coupe du monde 1966; Coupe de France 1964 (Lyon), 1969 (Marseille).*

Né d'un père kalmouk (peuple de la Russie asiatique) et ayant pour grand-père un cosaque du tsar, il fait une carrière exemplaire sur la ligne Paris-Lyon-Marseille. Formé dans les équipes de jeunes de l'Olympique lyonnais, il est international junior au poste d'avant-centre, avant de

se muer en un remarquable arrière latéral sur les conseils de son entraîneur, Lucien Jasseron. C'est à cette place qu'il va glaner titres et honneurs. Avec Lyon, il remporte la Coupe de France 1964. La même année, il entre en équipe de France où il restera huit ans, jusqu'en 1972, disputant avec les Tricolores 48 matchs, très souvent comme capitaine de l'équipe. En 1966, il participe à la Coupe du monde en Angleterre, avant d'être transféré à l'Olympique de Marseille, avec lequel il gagne de nouveau la Coupe de France, en 1969. C'est au début des années 70 qu'il vient terminer sa carrière à Paris, sous le maillot du PSG et du Paris Football Club. Un moment entraîneur à l'AS Saint-Étienne, il a ensuite supervisé la carrière de son fils Youri.

DJORKAEFF Youri

né à Lyon (Rhône), 1968

ATTAQUANT

Palmarès : *champion du monde 1998; champion d'Europe des nations 2000; Coupe de France 1991 (Monaco) ; champion de France de D2 1988 (Strasbourg) ; Coupe d'Europe C2 des vainqueurs de coupe 1996 (PSG).*

De tous ceux qui ont porté un jour le maillot du PSG, on peut probablement affirmer que Youri Djorkaeff est celui dont l'expérience en forêt de Saint-Germain est la plus ancienne... C'était en 1972 en effet : Youri avait quatre ans à peine, et frappait ses premiers ballons au Bois de Boulogne, ou sur les terrains qui deviendraient plus tard ceux du camp des Loges. 1972, le papa, Jean Djorkaeff, international et vedette de l'OM, vient de signer à Paris. Il y demeurera jusqu'en 1974. Alors, forcément, au moment de rejoindre le PSG version 1995, Youri Djorkaeff n'était pas peu fier de marcher sur les traces de son père : « Oui, j'étais petit, confiera le joueur, mais j'ai de grands souvenirs du Parc des Princes. Je me souviens des décrassages du Paris FC et de la piscine des vestiaires qui me semblait immense à l'époque... » C'est assez dire que Youri Djorkaeff, qui a évolué à l'Inter Milan aux côtés de Ronaldo, puis à partir de la saison 1998-1999 à Kaiserslautern dans le championnat allemand, possède une solide expérience professionnelle : repéré et vite embauché à Grenoble en 1984, il part ensuite pour Strasbourg en 1987. Youri Djorkaeff va découvrir ses premières joies de jeune footballeur, remportant le titre de Champion de France de D2. L'AS Monaco ne passe pas à côté de l'oiseau rare : le président Campora lui fait signer un contrat de 6 ans. Victoire en Coupe de France (1991), vice-champion de France en 1991 et 1992, finaliste de la Coupe des vainqueurs de Coupe en 1992, contre Brême. On se trompait donc sur Youri Djorkaeff : on le croyait jeune, tout simplement parce que les sélectionneurs ne le retenaient pas encore en équipe de France.

C'est d'ailleurs dans la douleur que l'attaquant du FC Kaiserslautern a connu en 1993 sa première sélection parmi les Bleus : contre Israël au Parc des Princes. Depuis, Youri a fait son chemin. Et milieu offensif à Monaco, il est devenu à Paris, l'année de la victoire en Coupe des Coupes face au Rapid Vienne, un véritable attaquant, un joueur particulièrement adroit surtout devant le but. Faut-il rappeler que Youri Djorkaeff – en sélection comme en club – sait notamment être décisif dans des moments cruciaux. Une première fois avec l'équipe de France qu'il a sauvée du naufrage au Parc des Princes, face à la Pologne, durant les éliminatoires de l'Euro 96. Les Bleus sont alors menés 1-0, et filent allègrement vers l'élimination honteuse : Zorro Djorkaeff ajuste alors un coup franc et permet ainsi à l'équipe de France d'y croire encore avant d'aller affronter la Roumanie à Bucarest. La grande classe aussi sous les couleurs du PSG, l'année du sacre : contre La Corogne, Djorkaeff n'est pas titulaire. Il suffira pourtant que Luis Fernandez lui offre sa chance en seconde mi-temps pour qu'il inscrive un but somptueux, synonyme de qualification pour le Paris- Saint-Germain. À Milan, le descendant de lignées kalmouke et arménienne, dont toute la carrière aura été suivie, programmée, chaperonnée par son père Jean, évolue dans l'une des formations les plus prestigieuses de la planète.



Youri Djorkaeff est avec Zinedine Zidane, l'un des joueurs les plus talentueux balle au pied du Onze tricolore. De plus, le «Snake» possède un sens du but aigu.

En France, on a tendance à opposer son jeu, parfois individualiste, à celui de Zinedine Zidane, davantage tourné vers ses partenaires. Mais Aimé Jacquet puis Roger Lemerre savent tout ce que peut apporter cet homme souvent décisif. Un joueur essentiel, tout à la fois buteur et meneur : un 9 et demi en quelque sorte. Au cours de l'Euro, il est devenu avec 26 buts le meilleur réalisateur en équipe nationale (67 sélections) en activité et pointant à la quatrième place sur les tablettes après Platini (41 buts), Fontaine et Papin (30 buts chacun). Champion du monde et vice-champion d'Europe, il est au sommet de son art.



e-f

EMON Albert

né à Berre-l'Étang (Bouches-du-Rhône), 1953

ATTAQUANT

Palmarès : *8 sélections en équipe de France ; champion de France 1972 (Marseille) ; Coupe de France 1980 (Monaco).*

Il dit avoir exercé le plus beau métier du monde. Cet éternel ailier gauche est un droitier. « Un pied contraire », comme aime à dire Raymond Goethals. La carrière d'Albert Emon le Méridional s'inscrit bien évidemment en parallèle avec celle de l'OM des années 70. Il y passera sept années couronnées par un titre de champion en 1972. Sa carrière l'emmène ensuite du côté de Reims (1978-1979), Monaco (1979-1981), Lyon (1981-1984), Toulon (1984-1986) et Cannes (1986-1989). Lorsqu'il décide enfin de raccrocher, il a 35 ans. Aussitôt, il se lance dans la carrière d'entraîneur. À Nice tout d'abord et, depuis le début de la saison 1997-1998, à Toulon (D2). Personnage sympathique, Emon est passé très près d'une plus belle carrière encore. Son jeu déroutant a toujours séduit le public, moins les sélectionneurs. Mais, plus que cela, c'est sa constance au plus haut niveau qui force le respect. Emon a en effet disputé 412 matchs en D1 et marqué 110 buts. Ajoutez-y 33 matchs en D2 et 6 buts. Du travail de pro.

L'ÉQUIPE

Quotidien sportif français

L'Équipe publie son premier numéro le 28 février 1946. Le journal est le descendant direct de *l'Auto*, créé en 1903 par Henri Desgranges et Victor Goddet. Mais, conformément aux ordonnances de la France libre, il ne pouvait pas renaître sous ce titre. De la même façon, Jacques Goddet, ancien patron de *l'Auto*, n'avait pas le droit d'apparaître officiellement au générique de la nouvelle publication dont il était pourtant le principal animateur.

Les premiers pas sont difficiles. *L'Équipe*, qui ne paraît que trois fois par semaine et sur deux pages seulement, est soumis à la concurrence de *Sports*, soutenu par le Parti communiste et qui possède des moyens financiers supérieurs, et d'*Élans*, qui bénéficie de l'appui du monde viticole et de la SFIO. Mais la fusion de *l'Équipe* et d'*Élans* et l'adoption d'un rythme quotidien contraignent rapidement *Sports* à jeter l'éponge.

Dans les années 50, *l'Équipe* multiplie les initiatives. Sous l'impulsion de Gabriel Hanot, leader de la rubrique football, le journal lance la Coupe d'Europe des clubs champions. Puis Gaston Meyer suggère la création de la Coupe d'Europe d'athlétisme, avant que la Coupe du monde de ski et la Coupe d'Europe de basket-ball ne voient le jour. Sans parler du Tour de France, un produit maison depuis ses débuts en 1903. « *L'Équipe* s'est imposée par la qualité de sa rédaction, explique Jacques Goddet, par sa présence sur le terrain, par la nature de ses relations dans tous les domaines, et par la fidélité et l'esprit d'équipe remarquables de tous ceux qui m'entouraient. »

En 1965, *le Parisien libéré*, journal du groupe Amaury, prend le contrôle de *l'Équipe*. « Il nous fallait de nouveaux moyens financiers, précise Jacques Goddet. Nous ne les possédions pas. La survie du journal passait par la recherche de nouveaux capitaux. » Jacques Goddet reste néanmoins aux commandes du journal jusqu'en 1984, puis, nommé président, il prend du recul. Il a plus de 80 ans. En 1987, *l'Équipe* doit à nouveau affronter la concurrence. Mais *le Sport*, créé par des transfuges de *l'Équipe*, doit s'avouer vaincu après neuf mois d'existence. Cette rivalité a néanmoins donné une nouvelle dynamique au quotidien sportif, avec l'apparition de la couleur à la première et à la dernière page. Loin de s'endormir sur ce succès, *l'Équipe* va connaître une formidable croissance, avec une progression de sa dif-

fusion de près de 50 % en six ans. Trois raisons à cela : la qualité rédactionnelle du journal, un prix de vente inchangé depuis sept ans (4,90 F) et une distribution plus performante. La Coupe du monde 1998 a été l'occasion pour le journal d'expérimenter avec succès une parution sept jours sur sept avec *l'Équipe Dimanche*. Les exploits des footballeurs français ont été salués par des records d'impression et de diffusion. Le 13 juillet 1998, au lendemain de la victoire des Bleus, *l'Équipe* a été vendue à 1 581 245 exemplaires. Quatre jours plus tôt, la relation de la victoire sur la Croatie était vendue à 937 276 exemplaires.

Les cinq meilleures ventes

1. **Lundi 13 juillet 1998.** La France remporte la Coupe du monde 1998 : 1 581 245.
2. **Lundi 3 juillet 2000.** La France remporte le Championnat d'Europe des nations : 1 500 000 (env.).
3. **Jeudi 9 juillet 1998.** La France bat la Croatie en demi-finale de la Coupe du monde : 937 276.
4. **Jeudi 27 mai 1993.** Marseille remporte la Coupe d'Europe des clubs champions : 752 608.
5. **Lundi 2 mai 1994.** Mort d'Ayrton Senna à Imola : 723 912.

ETTORI Jean-Luc

né à Marseille (Bouches-du-Rhône), 1955

GARDIEN DE BUT

Palmarès : *9 sélections en équipe de France; demi-finaliste lors de la Coupe du monde de 1982; champion de France 1978, 1982, 1988 (Monaco); Coupe de France 1980, 1985, 1991 (Monaco).*

Avec 602 matchs en D1, tous joués pour le compte de l'AS Monaco (de 1975 à 1994), Jean-Luc Ettori peut prétendre figurer dans le *Livre des records*. Il est en tout cas le joueur ayant disputé le plus de matchs à ce niveau. Il devance Dominique Dropsy (596 matchs). Formé à l'INF Vichy et très tôt repéré par le club de la Principauté, Ettori aura accompli une carrière rectiligne en club. D'une fidélité absolue, il aura remporté six titres (trois Coupes, trois Championnats) et disputé une finale de Coupe des coupes, perdue en 1992 face au Werder Brême.

Sa carrière internationale est, elle, bien plus chaotique, même si Ettori fut le titulaire de Michel Hidalgo pendant la Coupe du monde 1982 en Espagne. En concurrence avec Castaneda et Baratelli, il devait disputer toutes les rencontres de Coupe du monde, hormis le match de classement face à la Pologne. Critiqué par certains observateurs présents lors de ce tournoi, il avait la confiance du sélectionneur. Au lendemain de la Coupe du monde, il allait connaître une ultime sélection face à la Pologne en match amical au Parc des Princes (0-4). Pris à partie par le public on ne devait plus le revoir en équipe nationale. Ce qui ne l'empêchera pas de réussir une carrière exceptionnelle avec Monaco. Doté de réflexes excellents et d'une prise de balle parfaite, Ettori a sans doute été handicapé par sa relative petite taille pour un gardien (1,75 m). Il met fin à sa carrière à l'issue de la saison 1993-1994. Il a alors près de 39 ans. Éphémère entraîneur de Monaco après le départ forcé d'Arsène Wenger, il continue à faire partie du staff technique de son club de toujours.

FFF (FÉDÉRATION FRANÇAISE DE FOOTBALL)

La Fédération française de football a été fondée le 7 avril 1919. Son premier président fut Jules Rimet, plus tard créateur de la Coupe du monde, et son premier secrétaire général, Henri Delaunay, qui sera jusqu'en 1955 l'éminence grise et le véritable patron de la FFF, en même temps que le « père » de la Coupe de France et du Championnat d'Europe des nations. C'est dire qu'à sa naissance le bébé était entre de bonnes mains.



Les 9 présidents de la FFF

Depuis sa création en 1919, la FFF a connu neuf présidents :

Jules Rimet : 1919-1942, 1944-1949.
Henri Jevain : 1942-1944.
Emmanuel Gambardella : 1949-1953.
Pierre Pochonnet : 1953-1963.
Antoine Chiarisoli : 1963-1968.
Jacques Georges : 1969-1972 et, par intérim, de décembre 1993 à février 1994.
Fernand Sastre : 1973-1984.
Jean Fournet-Fayard : 1985-1993.
Claude Simonet : depuis le 9 février 1994.

Organe suprême du football français, la FFF a accueilli des dizaines puis des centaines de milliers de pratiquants, devenant rapidement la première fédération sportive de France. Ses effectifs ont franchi en juin 1994 la barre historique des 2 millions de licenciés, dont 1 million ont moins de vingt ans, et auxquels il faut ajouter 800 joueurs professionnels.

On estime qu'il se dispute chaque semaine en France environ 45 000 matchs de football, tous niveaux de compétition confondus. Pour en assurer l'organisation, la FFF a confié la gestion du football professionnel à la Ligue nationale de football (LNF, 42 clubs) et la gestion du football amateur au Conseil national du football amateur (CNFA, 21 000 clubs). Afin d'être efficace et proche de tous ses membres, la FFF s'est décentralisée en 31 ligues régionales et 105 districts départementaux, où œuvrent 350 000 bénévoles et 7 000 salariés. La LNF organise les championnats professionnels de division 1 et division 2, tandis que la FFF, elle, a sous sa responsabilité toutes les compétitions à partir du championnat national. La FFF organise également la Coupe de France, son épreuve reine, créée en janvier 1917 par le Comité français interfédéral (CFI, ancêtre de la FFF),

et est en charge de l'équipe de France et de toutes les sélections nationales.
Le 12 juin 1988, le président de la République François Mitterrand inaugurait le Centre technique national du football, à Clairefontaine (Yvelines). Propriété de la Fédération française, ce domaine de 56 hectares dispose de tous les moyens lui permettant d'être à la fois la maison et l'instrument de travail du football français. Avec ses multiples terrains de jeu en gazon naturel ou en synthétique, ses installations sportives haut de gamme, ses six résidences, dont celle de l'équipe de France, son centre médical et son service de restauration, il fait beaucoup d'envieux à l'étranger.
Le 2 juillet 1992, la FIFA confiait à la France l'organisation de la Coupe du monde 1998. Six ans et dix jours plus tard, son président pouvait placer le trophée derrière ses vitrines pour le remettre en jeu en 2002 au Japon et en Corée du Sud. Auparavant, la coupe aura fait un tour de France complet pour la plus grande joie des affiliés.

FERNANDEZ Luis

né à Tarifa (Espagne), 1959

MILIEU DE TERRAIN

Palmarès : *Coupe du monde 1986 (3e) ; champion d'Europe des nations 1984 ; 60 sélections en équipe de France ; champion de France 1986 ; Coupe de France 1982 et 1983 (PSG) En tant qu'entraîneur : Coupe d'Europe C2 des vainqueurs de coupes 1996 (PSG).*

Il fallait garder tout son sang-froid. Ne pas céder sous la pression. Rester calme et marquer. Marquer le dernier tir au but pour accomplir l'exploit d'éliminer le Brésil à Guadalajara. Et Luis l'a fait. Lui qui était habitué aux coups de gueule, aux excès d'enthousiasme, est resté serein alors que Platini venait de craquer. L'enfant de Tarifa a qualifié la France pour la demi-finale de la Coupe du monde 1986. Pour aller des Minguettes au stade Jalisco, il était passé par le centre de formation du Paris-Saint-Germain, où le président Francis Borelli en avait fait son fils spirituel. Après 1982 et 1983 et deux victoires en Coupe de France, 1986 était l'année du milieu défensif parisien : un titre de champion de France et une Coupe du monde particulièrement réussie (avec l'égalisation face à l'URSS et un match exceptionnel contre l'Italie) venaient récompenser ses efforts. Une juste récompense avant une longue traversée du désert : son passage au Matra Racing, avec une grave blessure au genou et des suspensions de plus en plus nombreuses, fut un fiasco. Aussi, en 1989, seul le président Borelli croit encore en lui et l'engage à l'AS Cannes où, capitaine d'une équipe assez jeune, il montre ses qualités de meneur d'hommes. C'est aussi pour tenir ce rôle que Platini le rappelle en équipe de France. Le dernier membre du carré magique réalise encore de grands matchs sous le maillot tricolore (avec notamment une belle « bicyclette » contre l'Espagne). Quand Cannes descend en D2, Luis devient l'entraîneur du club et le fait remonter dans l'élite. Il retourne alors au PSG et tente de lui donner un style plus spectaculaire. S'il échoue dans la conquête du Championnat, il devient cependant le premier entraîneur français à remporter une Coupe d'Europe (la Coupe des coupes). Ensuite, il tente une expérience dans son pays natal, à l'Athletic Bilbao, où dès la première année il qualifie l'équipe pour l'Europe. Après avoir fait ses trois années de contrat il quitte le club basque en 2000.



Luis Fernandez entraîneur.



Luis Fernandez joueur sous le maillot de l'équipe de France.

FIROUD Kader

né à Oran (Algérie), 1919

DEMI

Palmarès : *6 sélections en équipe de France. En tant qu'entraîneur : finale de la Coupe de France 1958 et 1961 (Nîmes).*

Débarquant à 25 ans de son Algérie natale, c'est à Toulouse qu'il entame tardivement sa carrière professionnelle. Attaquant plein de dynamisme et de vivacité, il se signale alors par une frappe de balle très sèche. De Toulouse, il passe en 1945 à Saint-Étienne, où il va peu à peu se transformer en un joueur plus complet. Après deux saisons passées chez les Verts, il est transféré à Nîmes, où il devient international au poste de demi : très actif et clairvoyant, il est l'un des piliers de l'équipe entraînée par Pierre Pibarot. En 1954, en se rendant à la Coupe du monde disputée en Suisse, il est victime d'un grave accident de voiture. Sérieusement blessé, il doit alors stopper son activité. Mais l'entraîneur est né, qui va faire du Nîmes Olympique l'une des meilleures formations françaises entre 1955 et 1962. Firoud entraîne ensuite Toulouse avant de prendre sa retraite à Nimes, son pays d'adoption.

FONTAINE Just

né à Marrakech (Maroc), 1933

ATTAQUANT

Palmarès : *Coupe du monde en 1958 (3e place et meilleur buteur avec 13 buts, record de l'épreuve) ; 20 sélections en équipe de France. Champion de France en 1956 (Nice), 1958, 1960, 1962 (Reims) ; Coupe de France 1954 (Nice) et 1958 (Reims); finaliste de la Coupe d'Europe des clubs champions en 1959. Meilleur buteur du Championnat de France en 1958 (34 buts) et 1960 (28 buts).*

Lorsque l'équipe de France pose le pied en Suède avant toutes ses rivales, de nombreux pronostiqueurs laissent entendre qu'elle sera peut-être la première à quitter cette Coupe du monde 1958 ! Parmi les vingt-deux présélectionnés, Just Fontaine est remplaçant de René Bliard, son équipier rémois. Trois semaines plus tard, Bliard, blessé avant le début du tournoi, a bien été le premier à regagner la France. Mais Just Fontaine a battu tous les records en inscrivant treize buts en six rencontres, et l'équipe de France a pris une étonnante troisième place !



Just Fontaine, le meilleur buteur au cours d'une Coupe du monde avec 13 buts.

Moins de cinq ans seulement séparaient l'instant de cette gloire mondiale de ses débuts professionnels. Au Maroc, où il est né, il s'était distingué à Marrakech et surtout à l'USM Casablanca, ce qui lui permit d'être sélectionné en équipe du Maroc. Les clubs français recrutaient beaucoup en Afrique du Nord. Remarqué par Mario Zatelli, Fontaine signa à Nice. Il avait 20 ans. Deux mois après ses débuts niçois, il disputa son premier match de... Coupe du monde. Il s'agissait d'une rencontre qualificative contre le Luxembourg et, pour ce match jugé facile, les Espoirs furent alignés. Ils gagnèrent 8-0, dont trois buts de Fontaine. Son début de carrière fut remarquable, tant avec Nice qu'avec Reims, le meilleur club français de l'époque, qu'il rejoignit en 1956. Mais, sur le plan international, rien ne laissait présager sa mirobolante réussite de la Suède. Les années 58 et 59 furent fabuleuses pour Fontaine et le football français : outre l'épopée de la Coupe du monde, il réalisa le doublé Coupe-Championnat en 1958, puis disputa la finale de la Coupe d'Europe contre le Real Madrid en 1959. À moins de 26 ans, les meilleures années de sa carrière étaient devant lui. Hélas, en 1960 et 1961, à quelques mois d'intervalle, il fut deux fois victime de deux doubles fractures de la jambe qui mirent un terme précoce à sa carrière sur le terrain.

Il joua encore un rôle comme dirigeant du syndicat des joueurs professionnels qui luttaient pour réviser la nature de leur contrat. Il tenta une carrière d'entraîneur où sa réussite fut plus difficile. Après un court épisode à la tête de l'équipe de France en 1967, il participa à la création du Paris-Saint-Germain qu'il conduisit en division 1, puis réapparut un instant à la tête de Toulouse, ville où il s'était installé.

Les 13 buts de Suède

Premier tour :
8 juin, Norrköping, France-Paraguay 7-3. 3 buts aux 24e, 30e et 67e minutes.
11 juin, Västeras, Yougoslavie-France 3-2. 2 buts aux 4e et 85e minutes.
15 juin, Örebro, France-Écosse 2-1. 1 but à la 44e minute.

Quart de finale:
19 juin, Norrköping, France-Irlande du Nord 4-0. 2 buts aux 55e et 63e minutes.

Demi-finale:
24 juin, Stockholm, Brésil-France 5-2. 1 but à la 9e minute.

Finale pour la 3e place :
28 juin, Göteborg, France-Allemagne 6-3. 4 buts aux 14e, 36e, 78e, 90e minutes.

FRANCE-FOOTBALL

HEBDOMADAIRE

(bihebdomadaire depuis mars 1997).

France-Football naît le 8 janvier 1946. Seul et unique magazine traitant de football, il est alors l'organe officiel de la Fédération française et paraît tous les jeudis. Un an et demi plus tard, en septembre 1947, il s'émancipe, prend sa liberté et démarre une longue et brillante carrière sous l'égide de sa maison mère, *l'Équipe*. En 1956, *FF* crée le Ballon d'or, qui récompense le meilleur joueur européen de la saison. Le premier lauréat est l'Anglais Stanley Matthews. Les plus grands noms du football mondial lui succéderont, faisant du Ballon d'or le plus convoité de tous les trophées individuels. À ce jour, trois joueurs ont inscrit à trois reprises leurs noms au palmarès : Cruyff, Platini et Van Basten.

Avec son numéro 1609 du 8 février 1977, *France-Football* passe à la couleur avec Omar Sahnoun et Michel Hidalgo en couverture. C'est le début de l'ère Platini, qui, durant une bonne dizaine d'années, assurera le fonds de commerce de l'hebdomadaire. Vers la fin des années 80, la rédaction de *FF*, qui se confondait avec celle de la rubrique football de *l'Équipe*, devient autonome. Sur le plan rédactionnel, seuls les correspondants de province jettent encore des passerelles entre les deux titres. Contrairement à ce que son nom pourrait laisser croire, *France-Football* n'est pas seulement le reflet de l'actualité hexagonale : il traite de tout ce qui se passe sur la planète football. Ainsi, la réputation de ses pages « étranger», aussi exhaustives que possible au niveau des résultats et des informations, a depuis longtemps franchi les frontières. En mars 1997, *FF* a connu une révolution avec le passage à une formule bihebdomadaire. Le numéro du mardi, jour de parution traditionnel (en moyenne 230 000 exemplaires vendus chaque semaine), a désormais un petit frère le vendredi. Réalisé dans les conditions d'un quotidien, celui-ci traite de l'actualité du milieu de semaine (notamment les Coupes d'Europe) et présente les matchs du week-end. Tout d'abord imprimé en deux couleurs, la publication du vendredi a rapidement rejoint sa devancière toute en couleurs. L'audience de *FF* est estimée à 1,5 million de lecteurs.

FURIANI

Ce 5 mai 1992 devait être un soir de fête. Pour cette demi-finale explosive de Coupe de France toute la Corse s'était mobilisée. Bastia, alors en D2, recevait le grand et arrogant OM. Celui de Tapie. Les demandes de places étaient telles que les autorités sportives et administratives avaient décidé d'installer des tribunes provisoires. Il y avait également la volonté, derrière cette mesure, de tirer le maximum de bénéfices de cette manifestation exceptionnelle. À l'arrivée, 17 passionnés de football allaient payer de leur vie cette précipitation et une accumulation d'inconséquences graves. Plusieurs centaines d'autres allaient être gravement blessés. Nombreux sont ceux qui y ont perdu à jamais l'usage de leurs jambes. Furiani n'est à l'époque qu'un stade vétuste. Vétuste et trop petit. On fait donc installer à la va-vite une tribune en tubes de 10 000 places, après avoir abattu l'ancienne. La société Sud Tribunes de Nice accepte de relever l'impossible défi. Triste défi. Les consignes de sécurité sont allègrement bafouées. À 20 h 20, ce 5 mai 1992, on entend soudain un énorme bruit. Puis un silence plus fort encore. En quelques secondes, le château de cartes s'est effondré. C'est ensuite le triste ballet des ambulances et hélicoptères qui emmènent ces centaines de corps meurtris. Bien plus tard, un procès aura lieu. Quelques responsables et beaucoup de lampistes paieront. Mais la vie d'un homme a-t-elle un prix?

Les autres catastrophes

Mars 1948 : à **Bolton** (Angleterre), des milliers de spectateurs sans billet envahissent les tribunes : 33 morts et plus de 500 blessés.

Mai 1964 : au **Pérou,** un but refusé lors du match Pérou-Argentine provoque une bagarre générale. On déplore 320 morts et plus d'un millier de blessés.

Juin 1968 : à **Buenos-Aires** (Argentine), un feu de joie provoque une panique générale : 71 morts.

Janvier 1971 : à **Glasgow** (Écosse), une partie du public qui quittait le stade d'Ibrox Park recule et provoque une chute générale : 66 morts.

Février 1974 : au **Caire** (Égypte), un stade de 40 000 places est envahi par 80 000 spectateurs : 48 morts.

Octobre 1982 : à **Moscou,** 340 morts dans la panique qui éclate au stade Loujniki .

Mai 1985 : à **Bradford** (Angleterre), une tribune en bois prend feu : 50 morts.

Mai 1985 : à **Bruxelles**, lors de la finale de la Coupe des champions au stade du Heysel, des supporters anglais sèment la panique : 39 morts et 600 blessés.

Mars 1988 : à **Katmandou** (Népal), une panique à la sortie d'un match se solde par 72 morts et 27 blessés.

Avril 1989 : à **Sheffield** (Angleterre), 96 morts et plus de 200 blessés après que des spectateurs sans billet aient forcé l'entrée du stade pour assister à la demi-finale de la Cup Liverpool-Nottingham Forest. La plupart des victimes ont péri étouffées ou piétinées.

Janvier 1991 : en **Afrique du Sud,** 40 morts au moins à la suite d'un mouvement de panique déclenché par une bagarre.

Juin 1996 : à **Lusaka** (Zambie), 9 morts et 52 blessés à la suite d'une bousculade lors d'un match éliminatoire de la Coupe du monde 98 (Zambie-Soudan).



g - h

GIRESSE Alain

né à Langoiran (Gironde), 1952

MILIEU DE TERRAIN

Palmarès : *47 sélections en équipe de France; demi-finaliste des Coupes du monde 1982, 1986; champion d'Europe 1984 ; champion de France 1984, 1985 ; Coupe de France 1986 (Bordeaux).*

8 juillet 1982, Séville. La France mène 2 buts à 1 face à l'Allemagne dans les prolongations de la demi-finale de la Coupe du monde. Platini passe à Six qui remet en retrait, et soudain, grâce à une reprise aussi foudroyante que précise, le petit « Gigi » est devenu grand. Immense même. Le monde entier croit à cet instant qu'Alain Giresse, qui, poings serrés, rit et pleure en même temps, vient de qualifier la France pour la finale. Hélas, on ne le sait que trop aujourd'hui, la réussite n'était pas au rendez-vous ce soir-là et allait encore la fuir pendant seize ans.

Né en 1952 à Langoiran, à 35 kilomètres de Bordeaux, c'est tout naturellement chez les Girondins qu'il participait avec brio à une séance de détection à 12 ans. Six ans plus tard, le petit bonhomme d'un mètre soixante-trois intégrait le groupe professionnel et montrait ses capacités à évoluer en première division. En 1971, il signe son premier contrat professionnel, mais si ses performances personnelles sont bonnes, l'équipe connaît des hauts et des bas et commence à stagner en milieu de classement... pour une dizaine d'années.

Avec des blessures en 1975-1976 et 1976-1977 et des difficultés pour l'équipe en 1977-1978 (16e du championnat), Alain Giresse est pris en grippe par le public du stade municipal. L'arrivée de Claude Bez



Alain Giresse, sous les couleurs nationales.

à la présidence donne de nouvelles ambitions au club qui progresse d'année en année; 1982 aurait dû être l'année de la consécration pour « Gigi », mais la malchance le poursuit : il perd Coupe et Championnat en une semaine avant de partir pour le Mundial et Séville...

Malgré des contacts en Italie, il choisit de rester à Bordeaux et, en 1984, décroche enfin la gloire tant à l'échelon national qu'international : un titre de champion de France et la victoire au Championnat d'Europe des nations (où il marque contre la Belgique, d'une de ces balles piquées dont il avait fait sa spécialité), au cours duquel il confirme que le milieu français Platini-Giresse-Tigana-Fernandez est bien le meilleur du monde. Gigi aura dû attendre l'âge de 32 ans avant de gagner ses premiers titres. Ce n'est pourtant qu'un début : la saison suivante, les Bordelais sont de nouveau champions, et Giresse, grâce à un lob astucieux dans les prolongations, ramène la Coupe de France 1986 en Gironde, juste avant de s'envoler pour le Mexique, où, blessé, il ne pourra montrer l'étendue de son talent. Cette Coupe est le cadeau d'adieu de Gigi à « son » club : il rejoint en effet l'OM de Bernard Tapie. Il ne gagnera rien pendant ses deux années sur la Canebière, mais termi-

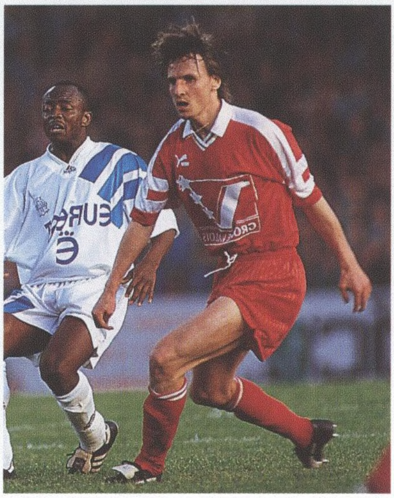
nera sa carrière en aidant à la construction de la grande équipe des années 90, notamment en faisant progresser Jean-Pierre Papin, jeune avant-centre plein d'avenir à l'époque. « Accueilli » de manière odieuse (à grands coups de tacles par-derrière) par Gernot Rohr pour son retour à Bordeaux en championnat, il foulera une dernière fois la pelouse bordelaise pour un jubilé au cours duquel il marque... de la tête.
Après une telle carrière au cours de laquelle il a tout connu, Alain Giresse aurait pu tourner définitivement la page du football professionnel. Il est pourtant revenu dans son Sud-Ouest natal comme entraîneur du Toulouse Football Club. Dans ce rôle, la réussite ne s'est pas fait attendre : en deux ans, il a ramené le TFC en première division. Référence en tant que joueur, il pourrait bien devenir aussi une référence en tant qu'entraîneur, à l'instar de ses compères du « carré magique » de l'équipe de France. Appelé par Charles Biétry qui dirige le Paris-SG (1998-1999), Giresse est quasiment mis à la porte et revient à Toulouse où il assure pour la seconde fois la remontée en D1 en 2000.

GLASMANN Jacques

né à Mulhouse (Haut-Rhin), 1962

ARRIÈRE

Au commencement était un joueur, un homme, tout simplement. Un homme simple et têtu, dont la carrière professionnelle l'avait mené de Mulhouse à deux pas de la maison familiale à Strasbourg, puis à Tours et à Valenciennes. Avant « l'affaire », il y avait donc eu douze années de professionnalisme, parfois même jalonnées de joies, d'exploits, et pour tout dire de surprises. Le commentateur soumois, et imbécile, évoquant à la télévision le « parcours d'un joueur anonyme de première division », sait-il qu'à ce jour encore Jacques Glasmann détient le record hexagonal de l'âge pour une participation à une Coupe d'Europe...? Glasmann avait 16 ans et demi quand Strasbourg accueillait Duisbourg à



Jacques Glasmann, l'homme par qui la vérité a triomphé.

la Meinau et le tout jeune libéro n'a pas craqué. « Doué techniquement, équilibré mentalement, mais têtu comme une bourrique, et promis à l'avenir des meilleurs », disait de lui Raymond Domenech, qui l'avait vu débarquer à Strasbourg en 1976. En 1987, Jacques Glasmann s'éloigne de son Alsace, de ses racines, et connaît une période douloureuse de chômage, avant de rebondir du côté de Tours, club qui évolue en deuxième division. « C'était un grand pro, au sérieux impressionnant, très droit de caractère. Un arrière gauche régulier et consciencieux », dira de lui l'entraîneur. Et ses copains de l'équipe de se souvenir que « Jacques Glasmann n'était pas le genre de type à parler en l'air avant les matchs... ». Glasmann rejoint Valenciennes en 1989.

Du terrain au ring. La suite ne ressemble que de très loin au football dont avait rêvé l'enfant de Mulhouse. La suite ressemble à ces rings de banlieue où l'on cherche celui qui aura le plus de « menton », c'est-à-dire qui encaisse un maximum de coups sans broncher : à ce jeu-là, Bernard Tapie, qui n'est pas mauvais, doit reconnaître aujourd'hui que Jacques Glasmann avait des qualités. Rappelons simplement que, au soir du 20 mai 1993, Glasmann, à peine sorti de la douche, révèle que les dirigeants de l'Olympique de Marseille ont tenté de corrompre trois joueurs de Valenciennes, histoire qu'ils lèvent le pied, et ne fassent pas de mal à des joueurs sur le point de disputer une finale de Coupe d'Europe. Glasmann précise qu'il a été contacté avec Burruchaga et Christophe Robert. La bombe est lâchée. Dans quelques jours, quelques semaines, elle va exploser à la figure du football français.
Jacques Glasmann ne reviendra pas, et ne variera jamais, sur ses déclarations. Sifflé, hué sur les stades, et mis à l'écart par ses propres dirigeants, il rejoindra assez vite l'île de la Réunion, grâce à Michel Vergoz, maire de Sainte-Rose. Jacques Glasmann est demeuré trois ans sur l'île, avant de revenir au pays, dont les brumes manquaient à sa compagne, Audrey. Le temps d'envoyer en guise de salutations distinguées au milieu du football cette jolie missive, que nos confrères de *France-Football* avait publiée au moment du procès : « Si c'était à refaire, rien ne changerait. Et pour une simple raison. Je n'aurais jamais pu vivre avec en tête le sentiment d'avoir failli, d'avoir trompé des spectateurs, grugé mes employeurs. On a voulu me corrompre. Et moi, l'argent ne m'a jamais influencé. »

GUEUGNON (FOOTBALL CLUB GUEUGNON)

Club fondé en 1912

Couleurs : maillot jaune à bandes bleues, short bleu, bas jaunes.

Palmarès: *champion de France de division 2 (1979), Coupe de la Ligue 2000*

Les Forgerons de Gueugnon ont accédé en D1 en 1995 pour redescendre l'année suivante en qualité de premier relégué. C'est l'une des équipes les plus constantes de D2. En 1979, la direction avait refusé de monter à l'étage supérieur, vingt ans plus tard, c'est l'Europe de la coupe de l'UEFA qui se profile à l'horizon.

Retour de l'enfer

Lorsque Francis Smerecki est appelé en 1993 à la tête d'En Avant Guingamp, cela ne va pas fort au club. Relégué de D2 en N1, Guingamp se trouve dans l'obligation de remonter de suite, sous peine de perdre son statut professionnel. Le championnat de N1 est plein de pièges, mais avec le très sérieux et rigoureux Smerecki le purgatoire ne se prolonge pas au-delà d'une saison. Mieux : l'année suivante, les Bretons finissent deuxièmes en D2, juste derrière Marseille, et accèdent pour la première fois à la D1. Et ce avec la même équipe à une ou deux exceptions près. On connaît la suite.Francis Smerecki, âgé de 48 ans, a joué à Laval, au Paris FC et à Limoges. Il a débuté comme entraîneur en 1984 à Limoges puis est passé par Dunkerque et Valenciennes avant de rejoindre la Bretagne en 1993. En 2000, il a remplacé Lazlo Boloni à la tête de l'AS Nancy-Lorraine, reléguée en D2.

GUINGAMP

Club fondé en 1912

Couleurs : maillot rouge, short noir, bas rouges.

L'En Avant de Guingamp a failli inscrire la première ligne au palmarès de son histoire vieille de quatre-vingt-cinq ans. Finalistes de la Coupe de France en mai 1997, les Bretons partaient favoris devant Nice, condamné à la relégation en D2, mais la réussite ce soir-là sera azuréenne et, aux tirs au but, l'En Avant allait s'incliner (1-1, 4 t.a.b. à 3).

L'aventure nationale de ce petit club fondé en 1912 et qui pendant plus de soixante ans aura évolué au niveau régional, a toujours été marquée par de belles aventures en Coupe.

La première page d'histoire s'écrit ainsi en 1973. Guingamp atteint alors les huitièmes de finale de la Coupe de France. En Avant n'est alors qu'une anonyme équipe de division supérieure régionale. L'aventure s'achève devant Rouen (0-5, 0-3). Qu'importe. Avant, Laval, Brest, Le Mans et Lorient sont tombés face à ces irréductibles Bretons. Une légende est sur le point de naître. Dix ans plus tard, on retrouve cette équipe à nouveau en huitièmes de finale. Cette fois Guingamp s'en sort, éliminant Laval aux tirs au but (0-0, 0-0, 4 t.a.b. à 2). Fin de l'histoire en quarts contre Tours. Entre ces deux points d'orgue, Guingamp a grandi, grimpant année après année de division en division pour finir en D2. En 1977, l'objectif, irréaliste quatre années plus tôt, est atteint. On trouve alors à la tête du club Noël Le Graët, personnage alors inconnu, devenu depuis le puissant président de la Ligue nationale de football.

Guingamp s'installe pour de bon en D2. En 1980, l'équipe termine troisième de son groupe, sa meilleure place jusqu'à la montée en D1 en 1995. En 1984, elle adopte le statut professionnel. Deux saisons plus tard, les Bretons échouent pour la montée en D1 au niveau des pré-barrages. L'année de la refonte de la D2, qui doit passer de deux groupes à un, Guingamp passe, au travers et est relégué en National 1, l'équivalent de la D3. Nous sommes en 1993. La saison suivante, sous les ordres de Francis Smerecki, En Avant remonte en D2. Puis accède aussitôt à la D1

Pour leurs débuts au plus haut niveau, les Guingampais terminent dixièmes et vont même disputer la Coupe de l'UEFA grâce à leur parcours en Coupe Intertoto. Guingamp européen tombera d'entrée sur l'Inter de Milan de Djorkaeff. Un petit tour et puis s'en va. Après les fastes européens – même courts –, le maintien est toujours difficile à assurer. Le yoyo menace : descendus en D2 à l'issue de la saison 1998-1999, les Guingampais en terminant en deuxième position loin derrière Lille, ont repris en 2000 leur place au sein de l'élite sous la direction de Guy Lacombe.

LE HAVRE (ATHLETIC CLUB FOOTBALL ASSOCIATION)

Club fondé en 1872

Couleurs : maillot ciel et marine, short marine, bas ciel.

Palmarès: *champion de France de division 2 1938, 1959, 1985, 1991; Coupe de France 1959 (finaliste en 1920).*

Le 18 mai 1959, au stade de Colombes, on dispute la finale de la Coupe de France. Pour la deuxième fois. Deux semai-nes plus tôt, Le Havre et Sochaux ont fait match nul (2-2) sur cette même pelouse. Alors, sous les yeux du général de Gaulle (qui assiste à sa première finale) et de son ministre des Sports, Maurice Herzog, les deux équipes se lancent dans un match sans pitié. Et très vite, ce sont les Havrais qui emballent la rencontre. On y remarque l'ancien Bordelais Villenave, l'ex-Sedanais Eloy, le Lillois de presque toujours André Strappe ou encore Lagadec, le seul Normand de l'équipe. Le Havre, cette année-là, est entraîné par Lucien Jasseron, un technicien réputé sérieux, consciencieux et exigeant. Au tour précédent, ces mêmes Normands avaient éliminé les Crocodiles de Nîmes et fêtaient en même temps leur titre de champion de France de division 2. N'empêche ! pour la finale de la Coupe de France, Le Havre n'était pas favori... Mais lors de la deuxième finale, Sochaux est victime de coups du sort : en deux occasions, Stopyra et Brodd tirent sur le poteau du but normand. Par contre, Le Havre marque trois buts par Meyer, N'Doumbé et Navarro, sur trois tirs qui ont ricoché sur un des poteaux sochaliens... Et le lendemain, c'est le retour en ville avec la coupe. Les joueurs iront saluer René Coty, qui, un an plus tôt, s'était effacé devant le général de Gaulle et était retourné dans sa ville de toujours, en Normandie...

Une tradition ancienne. Cette ville a toujours vibré pour le football. Mieux : c'est au Havre qu'est apparu le premier club français de football. C'était en 1872. L'histoire raconte que les Anglais qui résidaient alors dans les ports de la Manche (et a fortiori dans

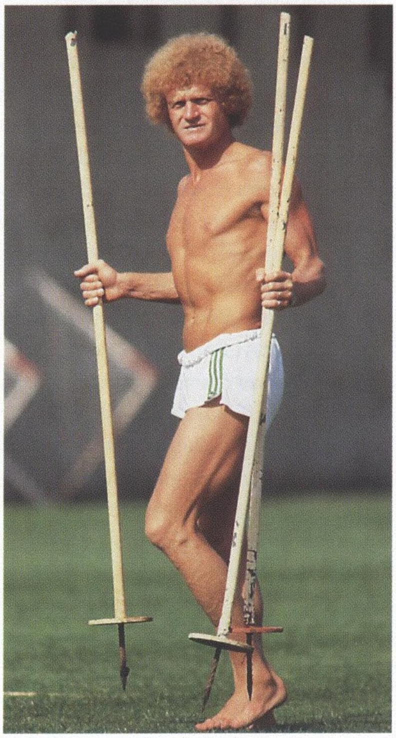
le plus important d'entre eux, Le Havre), notamment les agents des sociétés maritimes et leurs enfants, aimaient s'exercer à leurs jeux favoris : le cricket et le football. On dit encore que le président du Havre Athletic Club, F. F. Langstaff, était chef d'une importante maison de transit, et que ce club fut fondé par les membres de la colonie anglaise du Havre. La légende ajoute aussi que, en 1884, les 24 membres de l'assemblée du HAC ont écarté l'adoption du rugby et du football pour lui préférer un mix qu'ils nommèrent « combination », et que les parties étaient disputées sur un terrain vague proche du boulevard François-Ier, clos par une palissade en bois qui en constituait la limite de jeu ! Des archives nous révèlent aussi que les joueurs ne disputaient les parties qu'en semaine, et toujours entre midi et deux heures ! Le 15 avril 1891, les statuts définitifs du club sont adoptés, tout comme les couleurs bleu ciel et bleu marine. Les chemises furent alors partagées en deux, dans le sens de la hauteur : le bleu ciel comme Oxford, le bleu marine comme Cambridge... Mais sur son terrain adossé à la mer, le club n'organise des parties qu'entre ses membres. On croit se rappeler qu'ils ont peut-être, une fois ou deux, joué contre les voisins de Dieppe, mais on est sûr qu'ils se mesuraient régulièrement avec les joueurs anglais, surtout ceux du port de Southampton, tête de la ligne maritime établie avec le port normand... Très vite, le Havre Athletic Club s'assurera une connaissance et une expérience du jeu impressionnantes. Et dès 1899 et les années suivantes, le HAC deviendra régulièrement champion de France sans avoir disputé un seul match, faute d'adversaires ! À l'époque, l'équipe était composée de Bacquart, Carré, Ferris, F. et W. Mason, Meyer, Muir, Quigard, Sewis, Taylor, A. et Ch. Wildes. C'étaient les temps héroïques... Aujourd'hui, le club doyen de France, devenu Le Havre Athletic Club Football Association, tente tant bien que mal de se maintenir parmi l'élite du football français. Mais souvent, en Normandie, on ne peut s'empêcher de penser au temps passé et de citer des noms qui ont fait rêver : Jasseron bien sûr, mais aussi Hidalgo, Douis, Di Loreto, Baronchelli ou, plus récemment (en 1996), Ibrahim Ba et Revault. Après avoir frisé à plusieurs reprises la relégation, le HAC est tombé en D2 à l'issue de la saison 1999-2000, deux ans après avoir transféré un de ses joyaux, le jeune international Vikash Dhorasso devenu lyonnais en 1998.

HERBIN Robert

né à Paris, 1939

ENTRAINEUR (ANCIEN MILIEU DE TERRAIN)

Palmarès : ***Coupe du monde 1966 (1er tour phase finale); 23 sélections en équipe de France ; champion de France 1964, 1967, 1968, 1969, 1970; Coupe de France 1962, 1968, 1970 (Saint-Étienne). En tant qu'entraîneur : Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1976 (finaliste); champion de France 1974, 1975, 1976, 1981; Coupe de France 1974, 1975, 1977, 1981 (Saint-Étienne)***



Robert Herbin, préparant une séance d'entraînement.

En 1957, un gamin timide débarque dans le Forez, capitale Saint-Étienne. Il a 18 ans et arrive de la Côte d'Azur. Né à Paris d'un père natif d'Armentières et tromboniste à l'Opéra de Nice et d'une mère bretonne, il a grandi à Nice et découvert le football au Cavigal. Immédiatement, il avait séduit dirigeants et entraîneurs par sa discrétion, son honnêteté, sa modestie mais aussi par son goût de l'effort et sa religion du travail. Lorsqu'il s'installe en terre stéphanoise, il démontre des qualités exceptionnelles tant en défense centrale qu'en milieu de terrain. Et très vite, sous la direction technique et spirituelle des entraîneurs Jean Snella et Albert Batteux, il devient indispensable dans le système vert par ses qualités athlétiques et un sens du jeu qui pouvait s'exprimer à tous les postes. Il va engranger les titres, les honneurs (champion de France, Coupe de France) et aussi connaître la sélection nationale : entre 1960 et 1968, il portera le maillot bleu à 23 reprises, participant même à la phase finale de la Coupe du monde en 1966. Après avoir cessé son activité de joueur professionnel, il devient en 1972 l'entraîneur de l'AS Saint-Étienne. Et là encore, il connaît la réussite. Une réussite exceptionnelle. En huit saisons, il a mené les Verts au titre de champion de France (à quatre reprises), à la victoire en Coupe de France (quatre fois, également) et en finale de la Coupe d'Europe des clubs champions ! Surnommé « le sphinx » pour son impassibilité sur le banc de touche pendant un match, il fut considéré, à l'époque, comme l'un des meilleurs entraîneurs du monde. Ce qui ne manquait pas de le faire sourire : il aimait rappeler qu'une « équipe, ce n'est pas une grande famille » et que « la concertation avec les joueurs, ça n'existe pas. Chacun doit prendre ses responsabilités, l'entraîneur comme les joueurs ». Après la « fabuleuse épopée des Verts », Herbin a entraîné Lyon, Al Nassr (en

Arabie saoudite), Strasbourg, à nouveau Saint-Étienne, et a été, pendant deux saisons, le directeur technique du Red Star avant de rejoindre en 1997 l'AS Saint-Étienne.

HIDALGO Michel

né à Leffrinckoucke (Nord), 1933

ENTRAINEUR (ANCIEN MILIEU DE TERRAIN)

Palmarès : ***1 sélection en équipe de France ; champion de France 1961, 1963; Coupe de France 1960, 1963 (Monaco) ; finaliste 1956 de la Coupe d'Europe C1 des clubs champions (Reims). En tant que sélectionneur : Coupe du monde 1978 (1er tour phase finale) et 1982 (4e) ; Championnat d'Europe des nations 1984, victoire.***

Michel Hidalgo fut un joueur de qualité : débuts professionnels avec Le Havre, consécration avec Reims et Monaco. Il restera pourtant l'un des acteurs essentiels de l'une des plus belles épopées du football français, mais au titre de sélectionneur national. Un soir de juin 1984, sur la pelouse du Parc des Princes, il éclate en sanglots dans les bras de Michel Platini. Pour la première fois de son histoire, l'équipe de France vient de remporter le Championnat d'Europe des nations en dominant l'Espagne en finale (2-0). Après deux Coupes du monde et un Championnat d'Europe, Michel Hidalgo sait alors qu'il a mené le scénario comme il l'avait imaginé. La victoire, oui, mais pas à n'importe quel prix ! Certains l'avaient surnommé « robinet d'eau tiède » et l'accusaient de prôner un football romantique, le « football des bons sentiments »; il leur répondait : respect des règlements et de l'adversaire, donc respect de soi. Cette histoire en bleu-blanc-rouge, il avait commencé à l'écrire en mars 1976 avec le match France-Tchécoslovaquie au Parc des Princes. Successeur du Roumain Stefan Kovacs, il y avait fait débuter Platini et Bossis. Et au fil des mois et des matchs, il composera un milieu de terrain magique avec Platini, Giresse, Tigana et Fernandez. Convaincu d'avoir fait le tour de la question et de la sélection, il confie l'équipe de France à son adjoint (Henri Michel), quitte la Fédération française de football et sa charge de directeur technique national pour accepter ensuite l'offre de Bernard Tapie et devenir en 1987 le directeur technique de l'Olympique de Marseille. Lui qui avait connu les honneurs comme sélectionneur et aussi comme joueur (ailier droit puis meneur de jeu) avec Reims et Monaco (finale de la Coupe d'Europe des clubs champions, Championnat et Coupe de France), il ressentait comme une immense frustration de n'avoir jamais travaillé au quotidien comme entraîneur ou directeur technique dans un club professionnel. Très rapidement, il est confiné dans un rôle sans importance. Pis, il découvre un monde du football que sa morale avait toujours réprouvé...



Michel Hidalgo, porté en triomphe par plusieurs de ses joueurs (à gauche, Yvon Le Roux, et, à droite, Manuel Amoros) à l'issue de la finale de l'Euro 1984.

HOULLIER Gérard

né à Thérouanne (Pas-de-Calais), 1947

ENTRAINEUR

Palmarès : ***champion de France 1986 (Paris-SG) ; champion d'Europe des moins de 18 ans 1996.***

Le destin de Gérard Houllier a en partie basculé ce soir de novembre 1993 lorsque la Bulgarie est venue battre la France au Parc des Princes à l'ultime seconde, l'éliminant ainsi de la Coupe du monde 1994.

Sélectionneur national depuis le départ de Michel Platini en juillet 1992, Houllier a bien évidemment quitté ses fonctions après cet échec terrible. Depuis, il continue à travailler pour la Fédération française de football comme directeur technique national et a pris en charge l'équipe de France des moins de 18 ans avec laquelle il a été champion d'Europe. Aux Championnats du monde 1997, son équipe des moins de 20 ans atteint les quarts de finale. Gérard Houllier est avant tout un éducateur qui connaît parfaitement le football et possède d'excellentes facultés pédagogiques. Si son passé de joueur est bien modeste (niveau amateur), il a derrière lui un solide bagage universitaire (il a été professeur d'anglais en début de carrière). Ses connaissances livresques et statistiques mais également techniques du football sont de haute tenue. Il est d'ailleurs membre des commissions techniques de la FIFA et de l'UEFA. Avant d'intégrer les instances fédérales en 1988, Houllier a entraîné, successivement au plus haut niveau, Lens (1982-1985), qu'il a qualifié en Coupe de l'UEFA, et le Paris-SG (1985-1988), avec qui il a été champion de France la première année. En 1998, après dix ans de présence à la DTN, Gérard Houllier est de nouveau tenté par le terrain et répond à l'invitation des dirigeants de Liverpool, où il occupe le poste de manager général et d'entraîneur. En deux ans, il réussit à replacer les Reds dans le groupe des cinq meilleures équipes anglaises.



j-k-l

JACQUET Aimé

né à Sail-sous-Couzan (Loire), 1941

ENTRAINEUR (ANCIEN MILIEU DE TERRAIN)

Palmarès : *2 sélections en équipe de France ; champion de France 1964, 1967, 1968, 1969, 1970; Coupe de France 1968, 1970 (Saint-Étienne). En tant qu'entraîneur : Coupe du monde 1998, champion de France 1984, 1985, 1987; Coupe de France 1986, 1987 (Bordeaux).*

Nommé sélectionneur national au lendemain du désastre du Parc des Princes en novembre 1993, lorsque la Bulgarie avait battu la France 2-1, l'éliminant ainsi de la Coupe du monde 1994, Aimé Jacquet a réussi ce qui paraissait impossible : son bilan est impressionnant : demi-finaliste de l'Euro 96, Coupe du monde 1998. Jusqu'au sacre suprême de juillet 1998, son bilan provisoire était diversement commentée. Nombreux sont ceux qui reprochaient à Aimé Jacquet ses options tactiques trop défensives. Mais les chiffres ont toujours parlé pour lui.

Aimé Jacquet a débuté sa carrière d'entraîneur à Lyon (de 1976 à 1980) puis est resté neuf ans à Bordeaux, équipe avec laquelle il a accumulé les titres avant de partir pour Montpellier, puis Nancy, sans succès. Entré à la Direction technique nationale au début de la saison 1992-1993, il a été l'adjoint de Gérard Houllier, sélectionneur de l'époque. Son bilan avec l'équipe de France est le suivant : 53 matchs joués, 34 victoires, 16 nuls, 3 défaites (Danemark 0-1, Angleterre 0-1, Russie 0-1). 93 buts marqués, 27 encaissés. Jacquet, qui a derrière lui une carrière de joueur de haut niveau ponctuée de cinq titres de champion de France et de deux Coupes de France (tous avec Saint-Étienne), est indéniablement un personnage attachant. Absolument insensible aux modes et aux phénomènes médiatiques, il trace sa voie, fidèle à ses convictions, préférant « vivre avec ses idées plutôt que mourir avec celles des autres. » À moins que ce ne soit le contraire... Ayant mené les Bleus à la victoire en1998, il laisse sa place à son adjoint Roger Lemerre.



Aimé Jacquet, sélectionneur de l'équipe de France championne du monde 1998.

JONQUET Robert

né à Paris, 1925

DÉFENSEUR

Palmarès : *Coupe du monde 1958 (3e) ; 58 sélections en équipe de France ; champion de France 1949, 1953, 1955, 1958, 1960; Coupe de France 1950 et 1958; Coupe latine 1953, finales de Coupe d'Europe C1 1956 et 1959 (Reims).*

Jeune banlieusard parisien, il fait ses débuts à Châtenay-Malabry et au SS Voltaire. Il a 17 ans en 1942 quand il est enrôlé par le Stade de Reims. À ses qualités exceptionnelles d'athlète, rapide, souple, doté d'une détente et d'un jeu de tête remarquables, il adjoint très tôt une intelligence de jeu et de placement qui l'impose rapidement comme l'un des meilleurs arrières centraux français. Défenseur clairvoyant et vif dans ses interceptions, il peut marquer et neutraliser les avants-centres les plus redoutables et plus puissants que lui. Il les domine en intelligence et en souplesse. Son calme imperturbable (jusque dans les situations les plus critiques)

est impressionnant. Dans ce style dit « impérial », il étonne même les Anglais, ce qui lui vaut le surnom de « Bob de Highbury » après un France-Angleterre héroïque disputé à Londres en 1951. Le Jonquet du Stade de Reims collectionne les titres avec la grande équipe rémoise championne de France 1949, 1953, 1955, 1958, 1960, et remporte également la Coupe de France en 1950 et 1958. Sans oublier les finales de Coupe d'Europe que Jonquet joue (et perd) contre le Real Madrid en 1956 et 1959. Quant au Jonquet tricolore, il brille en équipe de France de 1948 à 1960, au cours de ses 58 sélections. Seule ombre au tableau, la fracture du péroné qui l'oblige à quitter le terrain au cours de la demi-finale de Coupe du monde 1958 contre le Brésil de Pelé, un malheur qui est aussi, ce jour-là, celui de l'équipe de France.

KOPA Raymond

Voir page 287

KOVACS Stefan

né à Bucarest (Roumanie), 1920 - 1996

SÉLECTIONNEUR

Palmarès : *champion des Pays-Bas 1973 ; Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1973 (Ajax Amsterdam).*

Depuis 1966 et une banale participation à la Coupe du monde en Angleterre, le football français faisait peine et pitié. Il se traînait lamentablement en queue du peloton européen. Et en 1973, il n'est toujours pas remis à flot. Le sélectionneur national, Georges Boulogne, démissionne. Les dirigeants de la Fédération française de football, aidés par une des meilleures plumes du quotidien *l'Équipe*, fixent leur choix sur Stefan Kovacs, l'entraîneur roumain qui vient de s'illustrer avec l'équipe néerlandaise de l'Ajax Amsterdam. En effet, quelques mois plus tôt pour la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions qui oppose l'Ajax et la Juventus Turin, Kovacs a tenté un coup de poker en demandant à ses joueurs d'utiliser une « tactique à l'italienne » afin de prendre la Juventus au piège qu'elle croyait employer. L'équipe d'Amsterdam, pour la troisième fois consécutive, remportait la Coupe d'Europe et Kovacs passait pour un génie. C'est donc avec une étiquette fameuse qu'il arriva en France. Et très vite, il décida de jouer la carte de la jeunesse pour réussir son pari : décomplexer le football français. Il dirigea pour la première fois l'équipe de France le 8 septembre 1973, à Paris : les Bleus s'imposèrent (3-1) face à la Grèce. Il mit fin à sa mission, annoncée, le 15 novembre 1975 à l'issue d'un match France-Belgique qui s'acheva, à Paris, sur un score nul (0-0) : Stefan Kovacs affirma alors que le football français pouvait continuer sa route sans lui, et son adjoint (Michel Hidalgo) était prêt pour lui succéder. Avec Kovacs entraîneur-sélectionneur et apôtre de la « sériosité », les Bleus ont disputé 15 matchs internationaux, en ont gagné 6, perdu 5 et ont dû partager les points à 4 reprises. Le football français avait compris le message de Stefan Kovacs, décédé en 1996 : « En football, le but premier est la victoire ; la notion de beauté est subjective... »

LAMA Bernard

né à Saint-Symphorien (Guyane), 1963

GARDIEN DE BUT

Palmarès : *champion du monde 1998, vice-champion d'Europe 2000; 43 sélections en équipe de France (au 2 juillet 2000) ; champion de France 1994; Coupe de France 1993, 1995; coupe d'Europe C2 1996 (PSG)*

Le « chat de Cayenne ». Voilà sans doute comment nous pourrions résumer la personnalité du gardien de but international, dont la plupart des observateurs reconnaissent encore aujourd'hui qu'il est bien l'un des meilleurs gardiens de but du monde. Osons une comparaison : Bernard Lama, depuis qu'il s'est révélé au grand public, en 1992, sous les couleurs du Paris-Saint-Germain, nous renvoie aux exploits spectaculaires de René Vignal, *« flying goal keeper »*, gardien volant des années 50. On ne s'improvise pas dribbleur, ou capteur de ballon à plus de deux mètres du sol : c'est en Guyane, sur les plages de Cayenne, que Bernard Lama a donc appris son métier de footballeur, lui qui rêvait de rivaliser dans le champ avec les Brésiliens, ses voisins. Dès l'âge de 18 ans, Bernard Lama débarque en métropole, repéré à Vichy, durant la Coupe nationale des cadets, par Charly Samoy, recruteur lillois. En rupture avec sa famille, le joueur assumera, de 1981 à 1992, le long parcours de l'exilé, qui préfère la « galère » au retour au pays. Mais Bernard Lama est aussi un garçon sûr de lui, de ses performances, de son rang ; élevé dans une famille bourgeoise, dont le père, depuis un quart de siècle, est le premier magistrat de Cayenne, homme érudit, passionné de littérature, il ne doute pas de sa réussite. Celle-ci viendra sur le tard, après que Lama eut donc fait ses classes, durant cinq saisons, à Lille, puis à Metz, Brest et Lens. Une réussite exemplaire : Lama, qui participe de plain-pied à la relance du Paris-Saint-Germain version Canal Plus, est champion de France sous la direction d'Artur Jorge en 1994, deux fois titulaire de la Coupe de France en 1993 et 1995, cinq fois demi-finaliste européen, et vainqueur en 1996, de la Coupe des coupes, avec Luis Fernandez aux commandes. L'équipe de France, il en est le leader incontesté, et incontestable jusqu'à ce double événement qui va marquer un tournant dans la carrière d'un joueur qui fut tout près de rejoindre le FC Barcelone, après l'Euro 92.

La fêlure. Nous sommes le 15 septembre 1996. Le Paris-Saint-Germain dispute une rencontre à haut risque, sur la pelouse de Cannes. Depuis le début de saison, Bernard Lama, sur sa ligne, comme dans les airs, réalise des prodiges. Rien ne passe. Les attaquants sont muets, mais le dernier rempart parisien est sur un nuage. Contre Cannes, pendant plus d'une demi-heure, le talent d'un homme qui a pourtant dépassé la trentaine est à son paroxysme. Rarement sans doute, dans



Bernard Lama possède une détente peu commune et un grand sens du jeu.

une compétition mettant aux prises des clubs français, un gardien de but aura fait preuve d'autant de réflexes dans sa cage. Et brusquement, c'est le drame. « Un sportif de haut niveau, surtout aujourd'hui avec les rythmes qui nous sont imposés, est fragile », dira Lama sur son lit de douleur. Contre Cannes, Lama va donc jusqu'au bout de l'exploit, en arrêtant un penalty, mais simultanément, se blesse, gravement, au genou. C'est l'accident, l'opération nécessaire, puis le repos, trop bref, et la reprise forcenée de l'entraînement afin de pouvoir assurer son poste en Coupe d'Europe, contre les Turcs de Galatasaray. Bernard Lama revient, mais souffre du genou, et n'a plus la même confiance en lui-même, la même chance non plus. Et il était écrit, peut-être, sur un parchemin imaginaire, que l'année 1996 serait des plus ingrates pour le gardien de l'équipe de France. Contrôlé de façon inopinée au cours d'un stage des Bleus à Clairefontaine, Bernard Lama est déclaré positif, des traces de cannabis ayant été relevées dans ses urines. Suspendu de toute compétition pendant deux mois, Bernard Lama est lâché par son club, qui a décidé d'enrôler Christophe Revault.

L'été est long, crispant même, puisque le Guyanais se retrouve privé de club. Le calvaire se poursuit au début de 1998. Lama atterrit au club londonien de West Ham, où il se rend vite compte qu'il n'est que le «remplaçant du remplaçant». Tout s'éclaircit enfin au printemps, quand on le rappelle en équipe de France. Champion du monde sans avoir joué, il fait une saison 1999-2000 brillante au Paris-SG qu'il a rejoint en début de saison. Qualifié pour l'Euro 2000, il joue le troisième match de poule contre les Pays-Bas. Il rejoint ensuite le club de Rennes, où il retrouve comme entraîneur son ancien camarade de club au PSG, Paul Le Guen.

LARQUÉ Jean-Michel

né à Bizanos (Pyrénées-Atlantiques), 1947

MILIEU DE TERRAIN

Palmarès : *14 sélections en équipe de France ; champion de France 1967, 1968, 1969, 1970, 1974, 1975, 1976 (Saint-Étienne) ; Coupe de France 1970, 1974, 1975 (Saint-Étienne).*

Le plus célèbre des consultants de télévision, qui forme un duo parfaitement huilé avec Thierry Roland sur TF1, possède l'un des plus beaux palmarès du football français. Ce Palois d'origine aura connu tous les succès avec l'équipe de Saint-Étienne de la grande époque. Avec elle, il aura enlevé sept titres de champion et trois Coupes de France. En 1968 et 1977, il faisait partie de l'effectif pro et peut revendiquer une partie du succès. Tout le monde se souvient de sa superbe reprise de volée en finale contre Lens en 1975 (2-0). Un but d'anthologie pour un joueur d'une rare élégance et au jeu fluide. Il ne lui aura manqué que de s'imposer en équipe de France pour réussir un sans-faute. Mais à l'époque Henri Michel tenait le haut du pavé à son poste. La fin de carrière stéphanoise de Larqué sera gâchée par sa mésentente avec Robert Herbin, et il s'en ira alors au Paris-SG, où il occupera une double fonction d'entraîneur-joueur, avant de redevenir simple joueur. Au début des années 90, Larqué retournera à Saint-Étienne pour assumer la charge de manager général, mais sans succès.



Larqué reconverti en patron de presse.

LE GRAËT, Noël

né à Bourbriac (Côtes-d'Armor), 1941

DIRIGEANT

Noël Le Graët se présente d'abord comme un dirigeant. Jamais il ne revendique un passé glorieux de joueur. Breton (il est né dans les Côtes-d'Armor), il a grandi à Guingamp, petite ville de 8 000 habitants. C'est là qu'il est venu au football en acceptant en 1972 la présidence de l'En Avant Guingamp. Il est demeuré à ce poste jusqu'en 1991, lorsque, le 19 octobre de cet-

te année, il fut élu président de la Ligue nationale de football (LNF, chargée par la Fédération française de football d'organiser les Championnats de France professionnels de division 1 et 2 et de veiller à la bonne conduite des compétitions), prenant la succession de Jean Sadoul. Industriel prospère dans l'industrie agroalimentaire avec plusieurs entreprises et propriétaire d'une petite compagnie d'avions-taxis pour un chiffre d'affaires global d'environ 300 millions de francs, il a été également élu maire de Guingamp en juin 1995. Son nom fut aussi murmuré pour le ministère de la Jeunesse et des Sports en juin 1997. De cet homme incontournable dans le football français on disait souvent au début de sa présidence à la LNF qu'il « débarquait de sa province », qu'il était le représentant des « petits qui sont aux ordres des grands ». Pourtant, en quelques années, Noël Le Graët a réussi à sortir le football français d'une grave crise financière : au début des années 90, le déficit total des clubs professionnels de France était immense, un vrai gouffre financier. Il atteignait 619 millions de francs. Il a mis alors en place un plan de redressement draconien (surveillance des comptes par la DNCG, la Délégation nationale de la commission de gestion, interdiction de recrutement ou relégation pour les clubs déficitaires ou en dépôt de bilan) qui, cinq ans plus tard, a remis à flot le football français, qui présente un bénéfice de 163,9 millions, fin 1996. C'est Noël Le Graët, avec la LNF, qui négocie chaque année les contrats passés avec les différentes chaînes de télévision : en 1996, les recettes de télévision représentaient 34 % du total des ressources du football professionnel ; en 1997, on est passé à 38 %. Devant la pression des dirigeants de clubs qui réclamaient plus de droits télévisuels, Noël Le Graët a du passer à l'offensive : ceux-ci atteignent 2,37 milliards de francs pour la saison 2000-2001. Malgré cela, il est mis en minorité en juillet 2000 par les dirigeants des grands clubs et remplacé par Gérard Bourgoin.

LENS (RACING CLUB)

Club fondé en 1906

Couleurs : maillot et bas rouge et or, short rouge.

Palmarès : *champion de France de division 1 en 1943, 1944 (Lens-Artois), 1998 ; champion de France de division 2 en 1937, 1949 et 1973 ; finaliste de la Coupe de France en 1948 et 1975 ; 24 matchs en Coupe d'Europe (C2 et C3).*

Les fondateurs et premiers dirigeants du Racing Club de Lens sont des parents d'élèves du lycée de la ville, MM. Van den Weghe (président) et Douterlinghe père, le fils Charles, alors joueur, étant le trésorier. C'est en 1925 que le club adopte le maillot sang et or qui va faire sa célébrité. La même année, le club s'installe sur le stade municipal tout neuf. Il est champion d'Artois en 1926, champion du Nord en 1929. En 1932, le professionnalisme arrive : les Lensois posent leur candidature l'année suivante, mais trop tard. Il faudra attendre juin 1934 pour que le club artésien soit admis chez les pros. Son premier président est M. Brossard, alors qu'apparaît déjà le nom de Vital Lerat, l'une des futures chevilles ouvrières du club pendant des années. Le premier entraîneur est un Britannique, Jack Harris, que remplace bientôt le Belge De Veen. Pour sa première saison pro, le RC Lens termine 5^{e} de division 2, 4^{e} en 1935-1936, et 1er en 1937 grâce à ses deux redoutables buteurs, Specht (30 buts) et Stanis (22 buts), ce qui lui permet de monter en division 1. Le club va se maintenir dans l'élite jusqu'en 1940.

Il est champion de zone nord en 1943 et de nouveau premier du championnat des équipes fédérales en 1944, sous le nom de Lens-Artois. Son attaque a fait parler la poudre au cours de ces deux saisons, marquant 90 buts en 1942-1943, et 89 buts en 1943-1944. Ses meilleurs joueurs sont alors Marek, Gouillard, Lewandowski, Ourdouillié, Siklo, Stanis, Stricanne.

Après la Libération, le club lensois a du mal à se maintenir au premier plan. En 1947, il descend en 2^{e} division, puis remonte deux ans plus tard, après avoir disputé et perdu une finale de Coupe de France en 1948 contre son grand rival nordiste, le Lille OSC.

Le club de la mine. Le Racing cher au cœur des « gueules noires », mineurs souvent d'origine polonaise, va se maintenir tant bien que mal en division 1 de 1949 à 1968, décrochant une excellente deuxième place en 1956 et 1957, grâce à une équipe où brillent les jeunes Wisnieski, Ziemczak, Stiévenard, Courtin, bien encadrés par les anciens Louis, Polak, Habitzl, Theo et Jonsson. Mais, en 1968, Lens joue et perd les barrages, c'est la descente en division 2,

Les grands Lensois

Les joueurs :
Specht, Stanis, Marek, Gouillard, Duffuler, Ourdouillié, Siklo, Louis, Sowinski, Dugauguez, Doye, Jonsson, Boury, Wisnieski, Stiévenard, Dereuddre, Kominek, Habitzl, Theo, Deloffre, Georges Lech, Ziemczak, Faber, Oudjani, Gregorczyk, Vercruysse, Leclercq, Six, Bousdira, Hédé, Krawczyk, Sénac.

Les entraîneurs
Harris, Galbraith, Hibst, Marek, Bigot, Dupal, Michlovsky, Fruchart, Sowinski, Lemerre, Marx, Houllier.

Le record de Stanis
Stephan Dembicki fut, sous le nom de Stanis, l'un des plus redoutables buteurs du football français. Engagé par le RC Lens en 1935-1936 et venant de Sallaumines, il ne put jouer tout de suite car il avait signé une double licence. Mais il rattrapa vite le temps perdu.
En 1936-1937, il avait déjà marqué 22 buts en 2^{e} division. Il fut le meilleur buteur du championnat de division 1 en 1942-1943 (43 buts en 30 matchs) et en 1943-1944 (41 buts en 29 matchs).
Il fut surtout le héros d'un trente-deuxième de finale de Coupe de France opposant Lens au petit club d'Auby-Asturies, match joué en 1943 et gagné par les Lensois 32 buts à 0. Ce jour-là, Stanis battit un record, marquant 16 buts à lui tout seul.

puis l'abandon du professionnalisme en 1969. Enfin l'équipe est de nouveau en 2e division en 1970, avant de remonter dans l'élite en 1973.
Suit de nouveau une période brillante : en 1975, le RC Lens joue sa deuxième finale de Coupe de France. Il faut le grand Saint-Étienne «européen» pour briser son rêve, mais il conserve sa place en Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe (éliminé en huitième de finale par La Haye). Deux ans après, en 1977, Lens termine deuxième du championnat et goûte encore à une coupe européenne (la C3 UEFA), battu en huitième de finale par Magdebourg, après avoir éliminé la Lazio de Rome (6-0 à Lens) et Malmö. Mais les efforts fournis cette saison-là (1977-1978) se paient par une nouvelle relégation, tout de suite réparée l'année suivante, en 1979, par la remontée, à l'issue d'un barrage dramatique remporté aux dépens du Paris Football Club.
Lens va alors demeurer dix ans en 1re division, s'illustrant de nouveau en Coupe de l'UEFA en 1983-1984 (victime d'Anderlecht en huitième de finale) et 1986-1987 (sorti par Dundee en trente-deuxième) après avoir figuré aux 4e et 5e places du Championnat. La descente en 1989 est encore suivie d'un retour rapide en division I en 1991, le club nordiste décrochant de nouveau une participation en Coupe de l'UEFA en 1995-1996 (éliminé par le Slavia Prague en huitième de finale). Cette succession d'allers et retours entre les deux divisions n'a jamais atténué la passion fervente que portent à leur club les supporters lensois. Le public du stade Félix-Bollaert (48 912 spectateurs pour la venue de Marseille en 1992) est certainement le plus fidèle, le plus chaleureux et le plus correct de France. Après un premier titre de champion de France en 1998 (au goal-average devant Metz), avec Daniel Leclerq, le RC Lens, sous la direction de François Brisson, remplaçant le Druide en cours de saison, effectue une excellente deuxième partie de championnat et surtout une excellente coupe de l'UEFA, s'inclinant en demi-finale face à Arsenal de Arsène Wenger et de Thierry Henry. Ne renouvelant pas le contrat de son entraîneur, le président Gervais Martel décide de faire appel au Marseillais Rolland Courbis pour entraîner l'équipe fanion en 2000.

LILLE (LILLE OLYMPIQUE SPORTING CLUB)

Club fondé en 1944

Couleurs : maillot blanc à parements rouges, culotte et bas bleu marine.

Palmarès :

champion de France de DI 1946, 1954; champion de France de D2 1964, 1974, 1978, 2000;
Coupe de France 1946, 1947, 1948, 1953, 1955 (finaliste 1945, 1949).

Quel club peut se vanter d'avoir réussi, deux ans après sa création, le doublé ? Réponse : le Lille Olympique Sporting Club, plus communément appelé « LOSC ». Ce tour de force n'est cependant pas le fruit d'un invraisemblable concours de circonstances. Avant la guerre, le football lillois était scindé en deux. D'un côté, l'Olympique lillois, de l'autre, le Sporting Club de Fives. Et la rivalité était terrible. À la Libération, les deux clubs décident de tirer un trait sur le passé et de fusionner. C'est ainsi que naît, le 23 septembre 1944, le LOSC. Dans la corbeille de mariage, l'OL apporte son stade, des joueurs cotés comme Darui, Vandooren, Baratte, Bigot, et son maillot blanc à parements rouges. Fives y dépose un président truculent et charismatique (Louis Henno), un entraîneur anglais (George Berry), des joueurs tels Bihel et Sommerlynck, et sa culotte bleue.

Une équipe du terroir. Dès la première saison, le LOSC termine à une honorable 4e place du Championnat et dispute la finale de la Coupe de France, qu'il perd néanmoins contre le Racing Club de Paris (0-3). Mais la légende est en marche. Un an plus tard, malgré le départ de Julien Darui chez le voisin roubaisien, Lille est à nouveau en finale et bat facilement le Red Star (4-2, avec deux buts de Roger Vandooren), avant de réaliser le doublé, le troisième de l'histoire, après ceux de Sète (1934) et du RC Paris (1936). La cité nordiste est tombée amoureuse de son équipe, uniquement composée de joueurs français, parmi lesquels on recense 8 régionaux.
En 1947, le LOSC perd son titre au profit de Roubaix mais conserve sa Coupe de France aux dépens de Strasbourg (2-0, un but de Vandooren). Le club est devenu un spécialiste de cette épreuve, qu'il s'adjuge encore en 1948, contre Lens (3-2, un but de Vandooren). Roger Vandooren, Parisien d'origine et cousin du grand Jules Vandooren, a donc marqué à chacune des finales victorieuses du LOSC.
La saison 1948-1949 est encore trépidante, sans toutefois permettre au club d'enrichir son palmarès. En Championnat, le LOSC finit par céder devant Reims lors de la dernière journée. Et, pour sa 5e finale de

Sommerlynck, le recordman

Il n'était pas particulièrement doué, il n'a jamais été international, il est pourtant entré dans l'histoire du football français. Marceau Sommerlynck, né le 4 janvier 1922, a disputé 6 finales de Coupe de France et en a gagné 5. Après avoir perdu celle de 1941 avec Fives, il remporta celles de 1946, 1947, 1948, 1953 et 1955 avec le LOSC. La carrière de ce Nordiste bon teint, dévoué à ses partenaires et capable de jouer à tous les postes, fut donc aussi longue que fructueuse, puisque deux titres de champion de France (1946 et 1954, toujours avec le LOSC) complètent un palmarès splendide.
Trente ans s'écouleront avant que Dominique Bathenay n'égale son record en remportant lui aussi 5 Coupes de France, mais sous le maillot de deux clubs différents : Saint-Étienne (3) et Paris-SG (2).

Coupe consécutive, il est balayé (5-2) par le RC Paris de Vignal, Quenolle et Lucien Leduc. Pour beaucoup, ce triste jour de mai au stade de Colombes marque la fin d'une époque. En vérité, le LOSC a encore de belles années devant lui. Le succès est à nouveau au rendez-vous au début des années 50 avec une Coupe de France remportée en 1953 (2-1 contre Nancy). Mais la joie se mêle aux larmes, car Jean Baratte, le « capitaine courageux » du LOSC et de l'équipe de France, fidèle parmi les fidèles, a décidé de quitter le Nord pour Aix-en-Provence. En 1954, l'équipe est championne de France grâce à une défense de fer. L'attaque, elle, a marqué cinq buts de moins que Le Havre... relégué en D2. Enfin, en 1955, Lille joue sa 7e finale de Coupe en dix ans et la remporte pour la 5e fois au terme d'une rencontre échevelée contre Bordeaux (5-2).

Depuis, le LOSC n'a jamais retrouvé les premiers rangs du football français et n'a remporté que 3 titres de champion de France de D2. Entre 1978 et 1997, il a certes aligné vingt saisons consécutives en D1, mais sans jamais se mêler à la lutte pour le titre, ni même pour les places européennes. Des saisons sans histoires, mais aussi sans éclat. Au terme de la saison 1996-1997, le LOSC, qui depuis quelques années suivait une cure d'austérité pour éponger un lourd déficit, a replongé dans les tristes réalités de la 2e division. En 2000, sous la conduite de l'ancien Nantais Vahid Halilhodzic, Lille survole son championnat et retrouve l'élite.

LYON (OLYMPIQUE LYONNAIS)

Club fondé en 1950

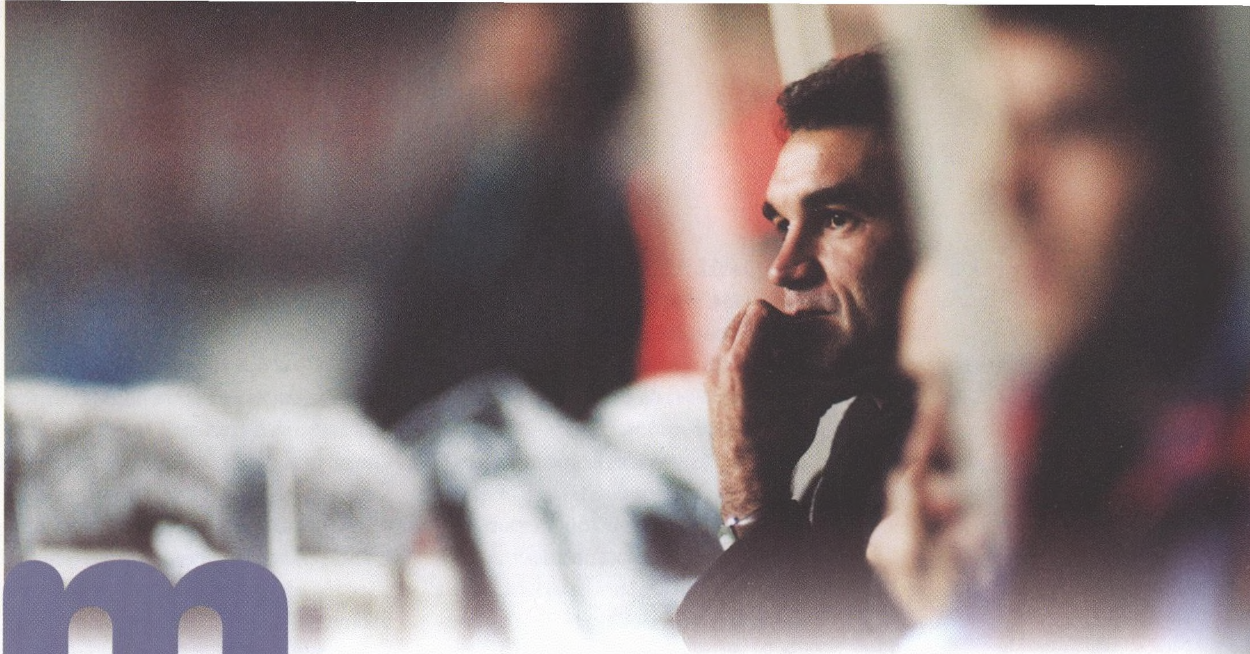
Couleurs : maillot, short et bas blancs à parements bleu et rouge.

***Palmarès** : champion de France de D2 1951, 1954 et 1989 ; Coupe de France 1964, 1967 et 1973 ; finaliste 1963, 1971, 1976 ; Coupe de la Ligue, finaliste en 1996 ; Coupe d'Europe C2 des vainqueurs de coupe : demi-finaliste en 1964 ; Coupe C3 de l'UEFA : 1/8 de finale en 1961 et 1996.*

C'est une des grandes énigmes du football français : pourquoi a-t-il fallu attendre près de vingt ans pour qu'un club professionnel naisse à Lyon, une des trois plus grandes villes de France ? Pourquoi, jusqu'à 1950, le football ne pouvait-il être qu'amateur ou étudiant dans l'ancienne capitale des Gaules ? Aujourd'hui encore, personne n'a de réponse satisfaisante et convaincante. On sait seulement qu'un homme acharné et tenace, Jean Mazier, décida de mettre fin à ce non-sens et lança donc le foot professionnel en 1950 en créant l'Olympique de Lyon, héritage du LOU (Lyon Olympique Université). Pour les débuts de ce nouveau club, le président Groslevin définit les objectifs : en priorité, la montée en division 1. Il appelle donc un entraîneur d'expérience, l'Alsacien et ancien international Oscar Heisserer. Et dès la saison suivante, l'OL évolue en première division. Avant de replonger, pour deux saisons, en division inférieure...

Durant l'été 1954, l'équipe lyonnaise retrouve l'élite. Et y restera pendant 29 saisons consécutives ! Pourtant, ce n'est qu'au début des années 60 que l'OL devient une des meilleures équipes françaises. Des places de 5e, 4e puis 6e en championnat, mais surtout deux victoires en Coupe de France en 1964 et 1967 confirment la maturité du club. Les spectateurs viennent en nombre au stade Gerland, en bord de Rhône. Et des joueurs, modestes mais aussi réputés, veulent porter le maillot lyonnais : Angel Rambert, attaquant racé; Marcel Aubour, gardien de but pittoresque; Aimé Mignot, capitaine valeureux; Jean Djorkaeff, défenseur rugueux et appliqué... C'est aussi l'époque où un joueur méconnu débarque à Lyon : il s'appelle Nestor Combin, s'imposera au centre de l'attaque, gagnera la Coupe de France avant de partir à la Juventus de Turin. Des joueurs de la région ou formés au club surgissent aussi dans cette équipe professionnelle, comme Fleury Di Nallo, surnommé le «petit prince de Gerland», avant-centre prodige qui illumina les jours de match, ... ou encore Serge Chiesa, venu de Clermont-Ferrand dans les années 70. Le qualificatif « génie » n'était même pas assez fort pour ce garçon fluet. Joueur venu d'une autre planète, il refusa la sélection en équipe de France pour mieux se consacrer à son club et à sa passion du foot.

La fin des années 1970 virent une équipe de l'Olympique lyonnais trop souvent ordinaire, banale, sans véritable politique sportive ni conception de jeu. Certes, il y avait de belles individualités sur le terrain comme Raymond Domenech, quelques joyaux comme Jean Tigana ou Alain Moizan. Mais, inexorablement, le club a plongé avec une lamentable 19e place en première division à l'issue de la saison 1982-1983. Évidemment, le club fut secoué par des luttes claniques, des guerres intestines. Et joua les utilités en division 2 pendant six longues saisons. En juin 1987, Jean-Michel Aulas, un nouveau président (le 8e depuis la fondation du club), arrive. Il est présenté comme un «esprit éclairé», très au fait du football contemporain. On lui prête aussi de grandes ambitions pour son club. Il recrute un entraîneur, Raymond Domenech, et un directeur sportif, Bernard Lacombe (tous deux ont joué ensemble à l'OL). Le club retrouve un minimum de crédibilité. Et durant la saison 1994-1995, sans avoir effectué des folies financières pour les transferts, mais entraîné par Jean Tigana, Lyon se classe deuxième du Championnat de France de division 1 derrière Nantes. Un vent nouveau souffle sur le stade de Gerland... Ce vent nouveau permet à l'OL de jouer les premiers rôles dans le championnat, mais de manquer de constance : aux exploits succèdent les contre-performances (élimination de la Ligue des champions par Maribor en 1999). Pourtant le recrutement est là : S. Anderson, T. Vairelles et V. Dhorasso entre autres...



m

MARCHE Roger

né à Mohon (Ardennes), 1924 - 1997

DÉFENSEUR

Palmarès : *3e de la Coupe du monde 1958, 63 sélections en équipe de France (record de l'époque) ; champion de France 1949, 1953 ; Coupe de France 1950 ; Coupe latine 1953 (Reims).*

Il est l'une des personnalités les plus étonnantes du football français d'après-guerre, en raison de la façon dont il mène sa carrière professionnelle. S'entraînant chaque jour en solitaire dans les forêts de ses Ardennes natales où il vit toute la semaine au lieu de se préparer avec ses coéquipiers sous la direction de son entraîneur, il parvient pourtant à rester l'un des meilleurs défenseurs de l'Hexagone. Débutant tardivement dans le professionnalisme et endossant le maillot du Stade de Reims en 1947 à l'âge de 23 ans, Marche collectionne beaucoup de titres de gloire, devenant champion de France 1949 et 1953, vainqueur de la Coupe de France 1950 et de la Coupe latine 1953, avant de terminer sa carrière de joueur au Racing Club de Paris entre 1954 et 1960. Sans grand rival au poste d'arrière gauche, il collectionne les sélections en équipe de France (63 matchs), battant le vieux record de Mattler (46), et animant ou dirigeant le onze tricolore de 1947 (contre le Portugal) à 1959 (face à l'Espagne). Le jour de ce dernier match, l'arrière gauche puissant, énergique, combatif, indomptable qu'est le sanglier des Ardennes réalise son rêve en terminant enfin l'une de ses habituelles chevauchées offensives par un but historique que la France entière salua.

MARSEILLE (OLYMPIQUE DE MARSEILLE)

Club fondé en 1899

Couleurs : maillot, short et bas blancs.

Palmarès : *champion de France 1937, 1948, 1971, 1972, 1989, 1990, 1991, 1992 ; champion de France de division 2 1995 ; Coupe de France 1924, 1926, 1927, 1935, 1938, 1943, 1969, 1972, 1976, 1989 ; finaliste en 1934, 1940, 1954, 1986, 1987, 1991 ; Coupe d'Europe C1 des champions 1993 (finaliste en 1991, demi-finaliste en 1990).*

L'Olympique de Marseille club omnisports est fondé en 1899. Mais c'est en 1924 que le football prend vraiment naissance, avec la première des dix victoires de l'OM en Coupe de France. Cette première finale est jouée à Paris, au stade Pershing, le 13 avril, devant 22 000 spectateurs. C'est la dernière finale de Coupe qui sera disputée dans le Bois de Vincennes, l'événement ayant lieu ensuite traditionnellement au Stade olympique de Colombes. L'équipe marseillaise a été bâtie et renforcée par son président mécène Lecesne qui a fait venir les deux internationaux parisiens Jean Boyer et Édouard Crut, engagés officiellement comme représentants en légumes secs pour 1 000 F par mois. Les deux gaillards sont deux redoutables buteurs, dont les tirs font des ravages. Au cours de cette finale contre le FC Sète, qui comportera une prolongation, Boyer et Crut offrent la Coupe à l'OM en marquant les trois buts d'une victoire (3-2) arrachée in extremis sur un coup franc canon de Crut.

Le roi de la Coupe. Deux ans après, le trophée retourne sur le Vieux-Port. Cette finale 1926 ne manque pas de sel, l'OM se trouvant confronté à un adversaire très modeste, l'US Valentigney, club d'une petite cité franc-comtoise de 5 000 habitants, presque tous employés aux usines Peugeot voisines. Le 9 mai, à Colombes, 3 000 spectateurs rêvent

d'une surprise qui n'aura pas lieu, les canonniers marseillais Devaquez (2), De Ruymbecke et Boyer marquant les quatre buts d'une victoire indiscutable (4-1). Particularité : dans les buts marseillais évolue Paul Seitz, qui avait gagné la coupe en 1924 comme arrière gauche et que son vieil entraîneur anglais, Gibson, a préféré au gardien réserviste, le titulaire étant blessé.

La Coupe de France restera à Marseille en 1927, à l'issue d'une nouvelle finale gagnée contre les Normands de Quevilly, à Colombes, et sous les yeux de Gaston Doumergue, premier président de la République à asseoir la tradition voulant que le premier personnage de l'État assiste à l'événement chaque année. Cette formation marseillaise 1927 est particulièrement brillante ; son attaque, surtout, qui ne compte que des internationaux : Devaquez, Crut, Gallay, Boyer (ce dernier gagnant sa 4e Coupe, dont 3 avec l'OM et 1 avec le CASG en 1919, à l'âge de 18 ans). Le président s'appelle alors Gabriel Dard, un nom célèbre au sein du club, ses deux fils Georges et Roger portant plus tard le maillot blanc.

L'OM roi de la Coupe, cela se confirme encore en 1938, puis pendant l'Occupation, en 1943, grâce à une nouvelle vague de joueurs enrôlés aux quatre coins du monde. En 1938, on y retrouve côte à côte le gardien brésilien Vasconcellos, dit «El Jaguará», le Suisse Bruhin et, surtout, les Français d'Afrique du Nord Ben Bouali, Bastien, Zermani, Zatelli et Aznar. Tous joueurs de grand talent qui ont contribué un an plus tôt à la conquête du premier titre de champion de France, le club ayant adhéré au professionnalisme dès la première saison, en 1932-1933.

En 1943, l'équipe a été reconstruite avec des joueurs locaux : Delachet, Scotti, Robin, Pironti, Georges Dard. Elle doit jouer deux finales contre Bordeaux pour gagner sa 6e Coupe de France, le premier match ayant été annulé en raison de la non-qualification du Bordelais Nemeur.



Pour retrouver le chemin de la gloire, l'OM a renoué en 1997 avec la politique de l'achat de stars, ici l'attaquant italien Fabrizio Ravanelli.

Cinq chapitres mouvementés. Après la Seconde Guerre mondiale, le roman de l'OM se déroule en cinq chapitres, tous plus mouvementés les uns que les autres. Entre 1946 et 1951, le club est repris en mains par un président très habile, Louis-Bernard Dancausse, homme d'affaires et financier, qui relance le club et le conduit à son 2e titre de champion de France, en 1948, avec une équipe où les bleus de 1943 Scotti et Robin sont devenus des anciens avec Aznar et Pironti venus renforcer l'attaque olympienne. À partir de 1952 commence une nouvelle période d'une quinzaine d'années qui va plonger les supporters de l'OM dans des moments de tristesse et d'euphorie, le club tombant deux fois en 2e division (à la fin des saisons 1958-1959 et 1962-1963), réussissant tout de même à reprendre très vite sa place dans l'élite grâce à la force de frappe d'un avant-centre sans pareil, Gunnar Andersson, qui reste le meilleur buteur de l'histoire du club en D1 avec 169 buts au compteur. Ayant trop goûté au pastis, il est mort dans le ruisseau à l'âge de 41 ans. C'est à cette époque, le vendredi 23 avril 1965, qu'a lieu le fameux match OM-Forbach, resté célèbre dans l'histoire du club. 434 fidèles d'entre les fidèles avaient suivi ce match de D2 au Stade-Vélodrome, remporté tout de même par les Blancs par 3 à 0. Cet événement paraît incroyable par rapport aux fortes affluences enregistrées fréquemment à Marseille (48 039 spectateurs pour le match de Coupe d'Europe OM-Ajax du 20 octobre 1972. Désormais avec l'augmentation du nombre de place suite aux travaux dans le cadre de la Coupe du monde : plus

de 50 000 spectateurs de moyenne assistent aux matchs de championnat).
Un troisième chapitre, plus glorieux, s'ouvre à partir de 1967 avec l'arrivée aux commandes présidentielles d'un personnage atypique dont la mégalomanie, la faconde et le culot vont s'adapter parfaitement à la vie et à la nature d'une ville et d'un club pas comme les autres. Homme de presse, directeur de journal, Marcel Leclerc débarque sur la Canebière pour y reconstruire une équipe à grand renfort de transferts de vedettes comme on les aime à Marseille. Au fil des années, l'OM s'installe dans le peloton de tête de la première division, termine 2e derrière Saint-Étienne, en 1970, avant de devenir deux fois de suite champion de France (1971 et 1972), tout en remportant deux Coupes de France en 1969 (contre Bordeaux, 2-0) et en 1972 (contre Bastia, 2-1). Les coups de génie ou de poker de Leclerc lui ont permis de faire venir à Marseille les deux ou trois superstars qui enflamment le Stade-Vélodrome et hissent l'OM au sommet. Ces stars s'appellent Magnusson, l'ailier droit suédois au dribble magique, Skoblar, le roi des buteurs, et, en compagnie de Jules Zvunka, Jean Djorkaeff, Novi, Bonnel, Gress, Carnus et Bosquier, ils rendent au club marseillais gloire et fortune... Malheureusement la fortune va être de courte durée. Car le président marseillais a jonglé avec les millions et avec la comptabilité du club. Le 19 juillet 1972, il est désavoué et destitué par son comité directeur. Le club phocéen entre de nouveau dans une période sombre d'une dizaine d'années. De 1980 à 1987, en effet, l'OM rentre dans le rang, après avoir remporté en 1976 sa 9e Coupe de France aux dépens de Lyon, grâce à un libéro impérial en défense, Marius Trésor, et grâce à des attaquants pittoresques et efficaces comme l'Argentin Yazalde, le Sénégalais Boubacar, le Franco-Argentin Noguès et l'ex-Stéphanois Bereta. Quatre ans plus tard, l'OM redescend en 2e division pour un séjour au purgatoire de quatre ans.

Les années Tapie. C'est alors que, au cours d'un dîner politique parisien en l'honneur de Gorbatchev, le maire tout-puissant de Marseille Gaston Defferre rencontre un certain Bernard Tapie, homme d'affaires très entreprenant, qui a compris quel parti il pouvait tirer du football, après avoir expérimenté son style de management dans le cyclisme. Ainsi commence l'ère la plus glorieuse de l'OM d'après-guerre. Tapie n'y va pas par quatre chemins : il enrôle à son tour les meilleurs joueurs français, quitte à aller les chercher du côté de Bordeaux, au nez et à la barbe de Claude Bez, le président des Girondins, qui en sera fou furieux. L'affaire Leclerc-Rocher recommence et c'est encore l'OM qui va en profiter pour reconquérir le leadership du football français, alignant 4 titres de champion de France d'affilée, ainsi qu'une Coupe de France.
Les supporters marseillais sont aux anges, ils ont retrouvé l'OM de leurs amours, celui qui les enchante et qui gagne, celui qui compte dans ses rangs les plus brillantes étoiles nationales et internationales : d'Olmeta et Barthez à Francescoli et Abedi Pelé en passant par Foerster, Sauzée, Tigana, Giresse, Mozer, Allofs, Cantona, Völler, Boli, Desailly, Deschamps, Amoros, Boksic, Waddle, et surtout Papin, un J.P.P. qui remporte quatre ans de suite la couronne de meilleur buteur du Championnat. Reste à conquérir l'Europe et sa C1, qu'aucun club français n'a encore pu enlever. Après avoir échoué deux fois en 1990 et 1991, c'est enfin le paradis avec la victoire obtenue le 26 mai 1993 à Munich contre le Milan AC (1-0, but de Basile Boli).
Hélas, les nuages se sont amoncelés dans le ciel de l'OM depuis le jeudi 20 mai, où s'est disputé un certain match de Championnat Valenciennes-Marseille qui a déclenché un véritable cataclysme dans le football français. Les dirigeants marseillais ont en effet voulu « acheter » trois joueurs valenciennois pour que ces derniers ménagent volontairement leurs efforts. Grandeur et décadence : l'OM, déclassé, ne sera pas champion 1993. L'OM sera retrogradé en 2e division, d'où il ne tardera pas à s'extirper, dès 1996, après deux années de pénitence, en route vers un nouveau destin. Marseille, sous la direction de Courbis, joue à nouveau les premiers rôles, avec Laurent Blanc, Ravanelli, Dugarry...

Une ère R-L. Dreyfus mouvementée. Racheté par l'ancien président d'Adidas, Robert-Louis Dreyfus, l'OM connaît une saison 1998-1999 brillante mais qui s'achève sur deux échecs : la perte du championnat dans les dernières secondes de la compétition au profit des Girondins de Bordeaux et une lourde défaite en finale de la coupe de l'UEFA devant Parme. Alors que ces performances semblaient augurer d'une nouvelle saison sous le signe de la revanche, Rolland Courbis autorise le départ de Laurent Blanc et mène une cam-

La valse des entraîneurs

En quarante ans, l'Olympique de Marseille a « consommé » vingt-cinq entraîneurs, une jolie performance. Il est vrai que la vie tourmentée du club, les exigences d'un public très difficile et versatile, et les fréquentes révolutions de palais n'ont jamais facilité la tâche des responsables techniques. Sont donc passés sur le banc de touche, qui s'est toujours apparenté à un siège éjectable : Robin, Penverne, Maurer, Troupel, Leduc, Domergue, Riera, Otto Gloria, Linder, Bonnel, Olarevic, Jules Zvunka, Skoblar, Markovic, Zatelli, Arribas, Batteux, Banide, Beckenbauer, Goethals, Ivic, Gili, Courbis, Casoni et Abel.

Le royaume des buteurs

L'OM a toujours possédé des avants-centres buteurs redoutables. Au palmarès du Championnat professionnel, les rois ont été souvent marseillais :
Gunnar Andersson, le Suédois, 31 buts en 1951-1952, 35 buts en 1952-53 ;
Josip Skoblar, le Yougoslave, 44 buts en 1970-1971, 30 buts en 1971-1972, 26 buts en 1972-1973 ;
Jean-Pierre Papin, le Français, 19 buts en 1987-1988, 22 buts en 1988-1989, 30 buts en 1989-1990, 23 buts en 1990-91, 27 buts en 1991-1992 ;
Alan Boksic, le Yougoslave, 22 buts en 1992-1993.

pagne de recrutement qui s'avérera erronée. Vite lâchée par les meilleurs, l'OM connaît une grave crise de confiance qui abouti au départ de Courbis et de certains joueurs, Dugarry et Ravanelli. Casoni, l'ancien défenseur du grand OM qui a repris le relais de Courbis ne fait pas mieux que son prédécesseur mais réussit toutefois à empêcher la relégation. Tout est à reconstruire, une nouvelle fois. J.-P. R..

MEKLOUFI Rachid

né à Sétif (Algérie), 1936

ATTAQUANT

Palmarès : *4 sélections en équipe de France ; champion de France 1957, 1964, 1967, 1968 ; Coupe de France 1968 (Saint-Étienne).*

Sa carrière professionnelle est perturbée et coupée en deux par la guerre d'Algérie, qui l'obligent à choisir le camp de son pays natal et à quitter la France pendant plusieurs années. Il rejoint alors l'équipe du FLN. Il ne connaît cependant qu'un seul club en France, l'AS Saint-Étienne, où il se révèle dès l'âge de 20 ans pour remporter un premier titre de champion de France en 1957. Dirigé et conseillé par Jean Snella, influencé par l'exemple de son coéquipier Rijvers, il se signale tout de suite par sa vivacité de gestes, son opportunisme, sa finesse technique, sa clairvoyance du jeu. Ce qui lui vaut d'entrer en équipe de France, où il aurait certainement décroché plus de 4 sélections (en 1956 et 1957) si la guerre d'Algérie n'avait pas stoppé prématurément et définitivement sa carrière tricolore.

Après son exil, il revient cependant en France pour endosser de nouveau le maillot vert stéphanois et pour conquérir sous la houlette d'Albert Batteux Championnat de France 1964, 1967 et 1968, et Coupe de France 1968 (il y est l'auteur des deux buts de la victoire). Retourné en Algérie, il y est longtemps le patron technique de l'équipe nationale qu'il mène plusieurs fois en Coupe du monde.

METZ (FOOTBALL CLUB DE METZ)

Club fondé en 1932

Couleurs : maillot grenat, short grenat, bas blancs.

Palmarès : *champion de France de D2 1935 ; Coupes de France 1984, 1988.*

Il faut aller à l'entraînement du FC Metz pour comprendre les rouages du club lorrain : travail et simplicité. Au milieu des supporters, on mesure la part de rêve que constitue cette famille du football pour tous ceux que la mine a laissés orphelins. Et voici un club, né en 1932, dont les résultats n'en finissent plus d'étonner les observateurs du ballon rond. À sa tête, un président, Carlo Molinari, fils d'émigré italien, dont la convivialité coïncide à merveille avec la passion de la découverte de nouveaux talents : Curioni, Braun, Asanovic, Battiston formé au club, Zénier, Pirès, Blanchard, Kubic ou Saha, après Cartier et Hinschberger. Tous ces joueurs ont fait le patrimoine d'un club qui sait aussi convaincre et retenir ses footballeurs. Ainsi Robert Pirès, convoité par les plus grands clubs européens, avait choisi de demeurer en Lorraine afin de mieux préparer la Coupe du monde en France. Sans doute son passé de sportif de très haut niveau (3 fois champion de France de motocross en 500 cm^3) permet-il au président Molinari de mieux comprendre ses joueurs, de les écouter aussi lorsqu'ils sont en difficulté. Carlo Molinari, qui dirige une importante entreprise de transport routier, a décidément du flair : c'est lui encore qui a organisé le transfert du joueur belge, l'international Bofin dont l'épanouissement tardait à se manifester du côté d'Anderlecht. À Metz, il flambe !

Rien de plus compréhensible donc dans cette ambiance que de trouver comme entraîneur à Metz Joël Muller, homme tranquille et discret. Muller a joué à Metz, Lyon, Nice et Dunkerque, avant de revenir en Lorraine prendre en main le centre de formation. Il tient la barre depuis 1989, et le travail paie : en 1996, Metz a terminé 4e du Championnat de France et a remporté la Coupe de la Ligue. En 1997, Metz s'était de nouveau adjugé une belle 5e place. « Chez nous, note parfois avec un brin d'ironie Joël Muller, il n'y a pas de pla-



La chenille, une manière de fêter la victoire bien dans la manière du FC Metz.

L'exploit historique

Nous sommes en 1984. Le FC Metz des Kurbos, Sonor, Bracigliano affronte le FC Barcelone dans le cadre de la Coupe des vainqueurs de coupe. Barcelone... À Saint-Symphorien, les Lorrains sont dominés 4 à 2 et les supporters les plus enthousiastes ne se font guère d'illusion. Quinze jours plus tard, le monde du football se met à l'envers. Mené dès le début de la partie par 1 à 0, le FC Metz s'impose finalement 4 buts à 1 sur la pelouse du Nou Camp. Le Barça est éliminé. Ils n'étaient que 24 000 à avoir daigné se déplacer dans leur enceinte. Dans les cauchemars catalans, sans doute le spectre de Tony Kurbos revient-il parfois hanter les supporters. Tony Kurbos, auteur de trois buts contre un Barça conduit par Schuster et Carrasco. Ce soir du 5 octobre 1984, Metz entre dans l'histoire du foot hexagonal. Et pour cause : jamais un club français engagé en Coupe d'Europe n'avait réalisé une telle performance.

ce pour les stars, seulement pour le travail et la réussite en équipe. » Joël Muller, qui possède une licence d'histoire, pourrait tout aussi bien faire la classe en Lorraine ou tenir, avec brio, une grande bibliothèque. Il a choisi le football, et sur ce que nous observons depuis plusieurs années, le FC Metz peut s'en réjouir, car d'autres grands soirs viendront planter leur décor du côté de Saint-Symphorien.

MICHEL Henri

né à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), 1947

MILIEU DE TERRAIN

Palmarès : *Coupe du monde 1978 (1er tour phase finale) ; 58 sélections en équipe de France ; champion de France 1973, 1977, 1980 ; Coupe de France 1979 (Nantes) ; Coupe d'Europe C2 des vainqueurs de coupe 1980 (demi-finale, Nantes).*

En tant que sélectionneur : champion olympique 1984 ; Coupe du monde 1986 (3e avec la France) ; 1994 (1er tour phase finale avec le Cameroun); 1998, qualifié pour la phase finale (avec le Maroc).

Un match international à Varsovie entre la Pologne et la France, en 1967. Au creux de la vague et ridiculisés l'année précédente lors de la Coupe du monde en Angleterre, les Bleus lancent un nouveau joueur. Un jeune de 20 ans, tout frais professionnel du FC Nantes après avoir été formé à Aix-en-Provence. Il a pour nom Henri Michel. Déjà, il laisse apparaître suffisamment de qualités techniques pour qu'on le tienne pour un virtuose. C'est vrai, balle au pied, il sait tout faire : attaquer, mener le jeu, défendre. Très vite, dans l'équipe nantaise façonnée par José Arribas puis peaufinée par Jean Vincent, il tiendra un rôle capital. D'abord en milieu de terrain puis, plus tard, au poste de libéro. Toute sa carrière professionnelle, il l'effectuera dans les rangs du club de Loire-Atlantique et s'y confectionnera un palmarès impressionnant avec des titres de champion de France, des victoires en finale de Coupe de France, une demi-finale de Coupe d'Europe des vainqueurs de coupe. Pourtant, dans les années 70, avec le FC Nantes, il doit batailler dur avec les Verts de l'AS Saint-Étienne qui comptent Jean-Michel Larqué puis Michel Platini comme maîtres à jouer. Le football français est alors coupé en deux : d'un côté, les pro-Jaunes, supporters de Michel ; de l'autre, les pro-Verts, supporters de Larqué et de Platini. Cette dualité, on la retrouvera aussi en équipe de France. Pourtant, de 1967 à 1980, Henri Michel y a été retenu à 58 reprises ! Lorsqu'il décide de mettre un terme à sa carrière de joueur professionnel, il devient l'adjoint de Michel Hidalgo, qui, après l'avoir laissé diriger l'équipe de France championne olympique à Los Angeles en 1984, lui confie l'année suivante la « grande » équipe de France. Michel sélectionneur obtient une 3e place en Coupe du monde en 1986 au Mexique, mais doit quitter sa fonction en 1988 après un triste match nul à Nicosie, contre Chypre. On le retrouve entraîneur, sans grande réussite, au Paris-SG puis dans les Émirats arabes unis, et sélectionneur du Cameroun (Coupe du monde 1994) puis du Maroc (Coupe du monde 1998)...

MONACO (ASSOCIATION SPORTIVE DE MONACO)

Club fondé en 1924

Couleurs : maillot rouge et blanc, short rouge, bas rouges.

Palmarès : *champion de France 1961, 1963, 1978, 1982, 1988, 1997, 2000 ; Coupe de France 1960, 1963, 1980, 1985, 1991 (finaliste 1974, 1984, 1989) ; Coupes d'Europe : finaliste C2 1992 ; demi-finaliste C1 (1994), C2 (1989), C3 (1997).*

Depuis que l'Association sportive de Monaco a accédé au Championnat de France de première division, en 1953, on distingue trois grandes périodes dans la vie du club. Il y eut d'abord une décennie glorieuse rythmée par une impressionnante collection de titres et de trophées jusqu'en 1964. Animée par des joueurs de talent comme Skiba, Bellot, Zitouni, Gianesi, l'ASM s'installe peu à peu dans le haut du classement et affiche une belle régularité. En 1960, la récompense est au rendez-vous. Sous la férule d'un entraîneur nommé Lucien Leduc, Monaco remporte la Coupe de France au terme d'une superbe finale (4-2 contre Saint-Étienne). C'est son premier titre. Dans la tribune officielle du stade de Colombes, la princesse Grace, en chapeau blanc, est rayonnante. Et les photographes pointent autant leurs objectifs vers elle que vers le terrain, où il y a pourtant du beau monde chez les « rouge et blanc » : Biancheri, Hidalgo, Roy, Cossou, Kaelbel, Carlier... Une équipe faite pour durer et qui va le démontrer.

Un an plus tard, Monaco est champion de France avec un point d'avance sur le Racing Club de Paris. À l'époque, l'argent qui inonde la Principauté n'évite pas certains problèmes d'intendance. Ainsi, le club ne dispose d'aucun terrain d'entraînement. « J'ai fini par dénicher un champ sur la Grande

Corniche, raconte Lucien Leduc. Je le louais au paysan, il faisait sortir ses moutons et on s'entraînait. »

En 1963, c'est la consécration : Monaco remporte le Championnat avec trois points d'avance sur Reims et la Coupe en battant Lyon en finale (2-0) lors d'un match à rejouer, la première confrontation ayant donné lieu à un score vierge. Appuyé sur un jeu très collectif fondé sur une circulation ultra-rapide du ballon, Monaco a dominé la concurrence et chassé Reims du sommet de la hiérarchie. Le point fort de cette équipe séduisante – toujours dirigée par Lucien Leduc – est son milieu de terrain : Biancheri, Hidalgo, Théo, Douis. En attaque, Lucien Cossou, flanqué de Djibrill, marque cette année-là 28 buts. Hélas, en fin de saison, un malentendu entre les dirigeants et Lucien Leduc provoque le départ de ce dernier au Servette de Genève. Les Monégasques terminent tout de même deuxièmes du Championnat. Encore un an et ils seront douzièmes...

C'est le début des années grises qui vireront au noir avec trois relégations en 1969, 1972 et 1976. Monaco est devenu un spécialiste de l'ascenseur. En 1977, le club regagne une nouvelle fois l'élite. Un an plus tard, il est champion de France à la surprise générale. L'auteur de ce miracle n'est autre que Lucien Leduc, de retour en Principauté. Personne n'attendait les Gardon, Courbis, Moizan, Petit, Dalger, Onnis, Noguès... Cette année-là, un jeune gardien débute en première division à la faveur de la blessure du titulaire, Yves Chauveau. Son nom ? Jean-Luc Ettori. Il restera fidèle au poste durant près de vingt années.

Depuis son retour en D1 en 1977, l'ASM n'a plus connu les affres de la relégation. Mieux, elle n'a jamais terminé un Championnat au-delà de la 9e place, ce qui en fait – et de loin – l'équipe française la plus régulière. Durant cette période, trois autres titres de champion de France et deux Coupes de France viendront compléter son palmarès. Vers la fin des années 80, sous l'ère Banide, elle entreprend quelques flirts poussés avec les Coupes européennes après avoir longtemps traîné une réputation d'équipe inapte à l'export.

Un jour d'été de 1987, l'international anglais Mark Hateley, qui débarquait en Principauté, s'était exclamé : « Je ne sais pas si un tel endroit est idéal pour bâtir un grand club de football, mais si ça marche, quel exploit ce serait ! » À Monaco, l'exploit est devenu une habitude. Avec, aux commandes, Arsène Wenger puis Jean Tigana et Claude Puel. En 1997, sous l'impulsion de Benarbia, Legwinski, Anderson, du jeune Thierry Henry, les Monégasques sont redevenus champions de France, neuf ans après leur dernier titre. Trois ans plus tard, avec cette fois à la baguette Simone, Lamouchi, Trezeguet, Giuly et Gallardo, l'ASM a récidivé en gagnant avec plusieurs longueurs d'avance.

6 000 Monégasques, 6 000 supporters

Le cliché a la vie dure : le foot, à Monaco, ça n'intéresse personne. Chaque année, il est vrai, l'ASM affiche l'une des plus faibles moyennes de spectateurs du Championnat de division 1. Mais comment pourrait-il en être autrement ? Au dernier recensement, Monaco comptait 29 972 habitants, dont 6 617 Monégasques. « Nous faisons environ 6 000 personnes de moyenne, précise Jean-Louis Campora. Six mille, c'est énorme, le maximum qu'on puisse avoir. On ne pourra jamais faire vraiment mieux. » Au bar *Le Fétiche*, repaire des supporters de l'ASM, on a l'habitude d'opposer une arithmétique saisissante à ceux qui raillent les tribunes vides du stade Louis-II : « On est 6 000 Monégasques, on est 6 000 au stade. C'est du 100 %, non ? » Vu sous cet angle, évidemment...

MONTPELLIER

Club fondé en 1974

Couleurs : maillot bleu, short orange, bas bleus.

Palmarès: *champion de France de D2 1987 ; Coupe de France 1990 (finaliste en 1994).*

Montpellier, c'est d'abord un personnage : Louis Nicollin, surnommé « Loulou ». Lyonnais de jeunesse, il est le président-fondateur du club et aussi sa figure emblématique. Voilà un personnage haut en couleur et tout en rondeurs. Le football, il adore. Avec les vaches camarguaises. Incontournable dans la région, il a « débuté petit » et il ne manque jamais une occasion pour le rappeler. Il peut même ajouter que son club, lui aussi, a commencé petit ! En effet, La Paillade Sport Club Littoral, du nom d'un quartier de la ville, a été créé en 1974 par Louis Nicollin. Au fil des ans, il n'a cessé de se professionnaliser et, profitant du déclin du voisin nîmois, a très vite atteint l'élite du football français avec une place de choix en division 1. On dit déjà, dans le département de l'Hérault, qu'on pourrait écrire un livre sur l'histoire de La Paillade. On se contente seulement, jusqu'alors, de quelques extraits de la tumultueuse carrière d'un club qui, en atteignant l'âge de raison, conserve intact l'enthousiasme de ses débuts.

On aime aussi rappeler et raconter que La Paillade Sport Club Littoral est le fruit de la fusion de trois équipes locales. Et dès la deuxième saison, l'objectif premier est atteint : le club monte en division 3, avec l'aide de « vieux » professionnels habitués aux luttes et combats de tranchée des catégories inférieures. Et puis, il y a une longue série d'exploits en Coupe de France : durant cette même saison 1976-1977, La Paillade (nom auquel on accole déjà celui de Montpellier) réussit à atteindre les seizièmes de finale en éliminant l'Olympique de Marseille, tenant du trophée. Tout ça ressemble, toujours dans la joie et la bonne humeur, à une irrésistible ascension. D'autres, des mesquins et des jaloux, raillent régulièrement ce jeune président à la tête d'une grosse entreprise de ramassage d'ordures ménagères et qui ne cache pas son

ambition pour son club. N'empêche ! le club accède à la division 2 seulement quatre ans après sa création. Au cours de cette même saison 1977-1978, il obtient le statut professionnel et devient Montpellier-Paillade Sport Club. La saison suivante, de nombreux professionnels arrivent. Dans le monde du football français, on rigole moins de ce personnage truculent. Voilà, à coup sûr, un homme qui sait où il veut aller. Et surtout comment y aller, ce qui est, somme toute, assez rare dans le monde du ballon rond. Naturellement, les exploits se succèdent. En 1980, année magique, le club accède à la demi-finale de la Coupe de France, échouant face à l'AS Monaco, alors l'une des meilleures équipes du Championnat. Enfin, la saison suivante, le club présidé par Louis Nicollin accède à la division 1 au bout de sept ans d'existence. Pourtant, ce n'est que la première partie du contrat qui est remplie...

Dur apprentissage. Mais il faut vite déchanter : il y a un monde entre la D2 et la D1, et, en juin 1982, c'est le constat cruel : Montpellier-Paillade termine le Championnat à la dernière place et retrouve la D2. Une deuxième division où le club va demeurer jusqu'en 1987. Entre-temps, le président et ses amis avaient décidé de changer de politique : fini le recrutement de professionnels en fin de carrière avec promesse de reclassement; en avant la politique de jeunes joueurs avec l'ouverture d'un centre de formation performant d'où sortira un certain Laurent Blanc. Les résultats arrivent vite : remontée en division 1, dans la foulée une 3e place finale et, à la surprise générale, une qualification pour la Coupe de l'UEFA. La découverte du football continental est difficile : une élimination dès le premier tour, mais, belle satisfaction, au même moment le club s'installe en division 1. Mieux, à l'intersaison 1989-1990, il fait la une des journaux : Louis Nicollin s'est offert le duo de choc du football français, Éric Cantona et Stéphane Paille. C'est à la même époque que, pour la troisième fois depuis sa création, le club change de nom et devient Montpellier-Hérault Sport Club. À présent, le club héraultais fait partie du paysage du football français. Et personne ne trouve à redire quand Montpellier remporte la Coupe de France en 1990. Mieux encore, la saison suivante, on trouvera logique qu'en Coupe des coupes le club présidé par Louis Nicollin et dirigé par Henry Kasperzack élimine les Néerlandais du PSV Eindhoven et les Roumains du Steaua Bucarest. Montpellier avait gagné son pari : le football peut vivre en bord de Méditerranée. Mais en 1999-2000, le club connaît une saison difficile, vite installé à son corps défendant, dans le bas du tableau. Au début de l'année Louis Nicollin se sépare difficilement de son entraîneur Charles Gasset et, une nouvelle fois, appelle Michel Mézy pour sauver la maison et s'occuper du terrain, lui qui faisait auparavant fonction de manager général. L'enthousiasme et la rigueur de Mézy n'ont pas suffit. Montpellier est descendu en D2.



Louis Nicollin, à droite, avec son entraîneur préféré, Michel Mézy.

MUNICIPALITÉS

À l'origine, le football est, le plus souvent, une affaire privée. En Angleterre, terre de foot par excellence, ce sont d'abord les universités puis des industriels ou des notables qui créent des clubs. Il en va de même sur le continent européen ou en Amérique du Sud lorsque y apparaissent les premiers clubs, amateurs puis professionnels. Pourtant, en France, par exemple, la plupart des clubs réalisent très vite qu'ils ne peuvent pas vivre avec la seule fortune de leurs créateurs ou les seuls dons des mécènes. Et peu de clubs sont propriétaires de leurs installations sportives (stade, vestiaires, siège social...). Donc, il faut trouver

des partenaires, d'abord financiers. La méthode la plus simple : s'adresser à la municipalité et demander une subvention si l'on est un club répondant aux exigences et obligations des associations type loi 1901 (la société ou le club ne peut capitaliser des bénéfices mais doit, au contraire, les réinvestir durant l'exercice suivant).

Dépendance et indépendance. Évidemment, la subvention varie en fonction de la taille de la municipalité, mais souvent, dès qu'il connaissait un problème de trésorerie, le président du club filait à la mairie et demandait une rallonge budgétaire, ce que, aussi souvent, le maire ou son adjoint aux sports accordait rapidement. Pourtant, dans les années 1970, des maires de grandes villes françaises n'ont plus accepté d'être pris « en otages » régulièrement par les présidents de clubs de football, toujours des bénévoles, souvent plus intéressés par le bénéfice personnel qu'ils peuvent retirer de la charge et des résultats du club que par la bonne marche du club lui-même... Le Parlement français adopta alors une loi mettant en place les SEM, les sociétés d'économie mixte. La loi dite de 1901 n'en est pas pour autant rejetée ni oubliée. Les clubs peuvent choisir. Mais s'ils optent pour la SEM, leurs dirigeants sont placés sous contrôle : ainsi, dans un club régi par le statut de la société d'économie mixte, un représentant de la municipalité siège au conseil d'administration et peut, à tout moment, demander des comptes, des justifications à l'utilisation de la subvention municipale. Selon les législateurs, l'avantage de cette loi est le suivant : une municipalité et ses représentants ne peuvent plus prétendre ne pas savoir (comme ce fut le cas lors de la découverte de l'énorme déficit des Girondins de Bordeaux, dans les premières années 1990). Naturellement, certains présidents ont refusé de transformer leur club en SEM pour la seule raison, expliquaient-ils, qu'ils refusaient d'être en permanence contrôlés par des personnes qui n'entendaient, en général, pas grand-chose aux subtilités du football...

À l'initiative de Fernand Sastre, ancien président de la Fédération, Roger Bambuck puis Frédérique Bredin, ministres des Sports, ont modifié la loi et proposé deux autres statuts juridiques possibles pour les clubs professionnels : la société à objet sportif et la société anonyme à objet sportif. Elles permettent aux clubs de faire du commerce, de gagner de l'argent, de gérer au mieux leur capital, sans se départir pour autant de leur objet sportif. On s'achemine cependant vers un régime de liberté totale, avec ses risques et périls, qui sera tout simplement la société anonyme avec actionnaires, comme en Espagne ou en Italie.

Noël Le Graët, président de la Ligue nationale de football depuis le 19 octobre 1991, expliquait avant la reprise du Championnat de France 1997-1998 : « Actuellement et à court terme, il n'y a pas d'autre solution que le soutien des collectivités locales comme les municipalités. Même pour Paris-Saint-Germain, la Ville de Paris reste un partenaire important, très important. En division 2, les clubs ont complètement besoin des municipalités. Je ne crois pas à la disparition des subventions, je vois mal les collectivités se désengager complètement du football, d'autant qu'elles sont propriétaires des stades. On n'a pas encore vu un sponsor se proposer de payer un stade... ». Pourtant désormais, les sponsors se paient des clubs : Bordeaux propriété de M6, Lyon de Pathé. Avec les sommes distribuées aux plus grands clubs grpace aux droits TV, on peut s'attendre à tout. Le football entre à grandes enjambées dans l'industrie du spectacle.



NANCY (ASSOCIATION SPORTIVE NANCY-LORRAINE)

Club fondé en 1966

Couleurs : maillot blanc à parements rouges, culotte blanche, bas blancs à parements rouges.

Palmarès : *champion de France de D2 1975, 1990 ; Coupe de France 1978.*

L'AS Nancy-Lorraine est l'un des plus jeunes clubs professionnels de France : à peine trente ans. Auparavant, c'était le Football-Club de Nancy qui portait les couleurs de la ville. On compta dans ses rangs deux duos célèbres au cours des années 50 : l'un français, Piantoni-Deladerrière, l'autre sud-américain, Vega-Aballay. Si son palmarès n'a rien d'impressionnant et si son passé européen (une seule participation lors de la saison 1978-79) souffre de la comparaison avec celui de son voisin le FC Metz, Nancy a tout de même fourni au football français le meilleur joueur de son histoire, un président qui fit longtemps figure de précurseur et a donné sa chance à un jeune entraîneur qui deviendra l'un des plus cotés sur le marché.

Au début des années 70, Claude Cuny, alors directeur du club, bouscule les habitudes d'un milieu qui vit le professionnalisme de façon artisanale. Gestionnaire rigoureux, travailleur infatigable, il est l'un des premiers à saisir la « dimension commerciale » d'un club de football et à le diriger comme une entreprise, jusqu'à devenir le premier président appointé du football français.

Très vite, le centre de formation de Nancy donne des fruits superbes. Une jeune génération de joueurs, dont le talent n'a d'égal que l'insouciance, émerge au plus haut niveau sous l'impulsion d'un certain Michel Platini, né à Jœuf. Ses complices ont pour nom Moutier, Rouyer, Rubio, Jeannol... Des joyeux drilles qui ont grandi ensemble et qui transforment le centre d'entraînement de la forêt de Haye en cour d'école. Mais les résultats sont là... et le public aussi.

L'âge d'or. En 1975, Nancy est championne de France de D2. Platini a marqué 17 buts, mais c'est Gérald Martinez, l'avant-centre, qui termine meilleur buteur avec 28 réalisations. Le club entre dans son âge d'or. En 1976, il termine à une honorable 7e place en D1. En 1977, il est 4e, puis 6e en 1978. Un soir d'hiver, 30 000 spectateurs s'entassent au stade Marcel-Picot pour voir Platini et ses amis face au grand Saint-Étienne. Seul problème, les tribunes ne contiennent que 25 000 places. Mais, plutôt que de provoquer la colère des 5 000 spectateurs qui attendent derrière les guichets, on les laisse s'installer sur la piste ceinturant le terrain. Dans des conditions sur-

Les échecs de Jacquet et Wenger

De 1985 à 1987, Nancy réalise deux saisons fort médiocres en D1. D'abord 18e, le club ne peut échapper la saison suivante à la relégation, la 19e place sanctionnant son parcours. Durant ces deux années noires, l'entraîneur s'appelait Arsène Wenger ; il dirigeait là sa première équipe professionnelle. En 1987, il quitte la Lorraine pour le club de Monaco, qui devient champion de France un an plus tard.

En 1990, Nancy décroche le titre de champion de France de D2, ce qui ne l'empêche pas de se séparer de son entraîneur, Robert Dewilder, à quelques jours de la reprise, au profit d'Aimé Jacquet. Le futur sélectionneur de l'équipe de France, qui reste sur deux licenciements, à Bordeaux puis Montpellier, vit une saison très éprouvante, mais réussit à maintenir d'extrême justesse le club en D1, avant de connaître quelques mois de chômage puis de rejoindre la Direction technique nationale. Faut-il en déduire que Nancy, même en cas d'échec, est un bon tremplin pour des succès ultérieurs ?

réalistes et inimaginables aujourd'hui, avec des gens affalés sur la ligne de touche, Nancy l'emporte 2-0 sans qu'aucun incident ne se produise.
En 1978, c'est l'apothéose. Nancy remporte la Coupe de France en battant Nice en finale (1-0). Les Sudistes, avec Baratelli, Katalinski, Guillou, Jouve, Huck, Bjekovic, étaient pourtant largement favoris. Mais une pichenette de Platini à la 57e minute a suffi à donner aux Lorrains ce qui est encore aujourd'hui le seul trophée de leur histoire. Dès le début de la saison suivante, Platini se blesse et manque une bonne partie du Championnat. Nancy finit 11e et est éliminé au 1er tour de la Coupe des coupes par le Servette Genève (2-1, 2-2). Après le départ de son génie pour Saint-Étienne et l'éparpillement de sa génération dorée, le club lorrain ne retrouvera jamais la frénésie des années 70. Pendant que Metz tient bon la barre en D1, Nancy descend à quatre reprises à l'étage inférieur : 1987, 1992, 1997 et 2000. Des moyens trop limités, un centre de formation pas assez performant et des erreurs de recrutement expliquent que le club de Meurthe-et-Moselle soit rentré dans le rang.

NANTES (FOOTBALL CLUB DE NANTES-ATLANTIQUE)

Club fondé en 1943

Couleurs : maillot jaune et vert à rayures verticales, short jaune, bas jaunes.

Palmarès : *champion de France 1965, 1966, 1973, 1977, 1980, 1983, 1995 ; Coupe de France 1979, 1999, 2000.*

Assurément l'un des clubs les plus attachants du Championnat de France, autant par ses faiblesses que par ses qualités. Le FC Nantes est né pendant la guerre, en 1943. Et vingt-deux ans plus tard, c'est un homme de cœur, échappé de l'Espagne franquiste, qui offre à Nantes ses premières lettres de noblesse : José Arribas, tacticien imaginatif et dont le football coïncide avec beauté et rapidité, est sacré champion de France en 1965. Il règne à la tête d'une sacrée bande de flibustiers : Eon, Budzinski, Suaudeau, Muller, Gondet, Blanchet. Des noms et surtout des joueurs dont les murs du vieux stade des bords de l'Erdre (Marcel-Saupin) portent encore les traces, dans les vestiaires. Le FC Nantes-Atlantique a toujours privilégié la formation de jeunes talents au sein de son centre. Plus tard, ce sont donc de purs produits nantais qui reprendront le flambeau, soutenus le plus souvent par quelques oiseaux rares argentins ou yougoslaves. Champion de France en 1973, 1977, 1980, et 1983, Nantes est la seule équipe française à pouvoir rivaliser avec l'AS Saint-Étienne. Les héros nantais du début et de la fin des années 70, les fameux « canaris », par allusion à leur tenue jaune, s'appellent Henri Michel, Maxime Bossis, Amisse, Bargas, Halilhodzic, José Touré, Trossero... L'arrivée massive de l'argent va traumatiser le FC Nantes, dont les structures et la culture ne sont pas taillées pour affronter sur ce terrain les locomotives dorées. Un tunnel de dix saisons (1983-1993) fait de Nantes une formation ordinaire. Dix ans. Le temps d'une bonne et longue formation de joueurs de talent, soignés, élevés, bichonnés par le très mystérieux Jean-Claude Suaudeau, disciple de José Arribas, son élève aussi sur le terrain dans les années 60. La nouvelle classe biberon a de l'allure : Loko, Karembeu, Pedros, Makelele, Ouedec, soutenus par le Tchadien N'Doram. Sous la baguette de « Coco » Suaudeau, revenu aux affaires après le trouble passage de l'entraîneur croate Blazevic, Nantes retrouve les sommets : finaliste de la Coupe de France en 1993 et un nouveau titre de champion de France en 1995. Las, les sirènes étrangères sifflent aux oreilles de ces jeunes joueurs qui ne peuvent résister à tant d'argent. En deux ans, la formation des bords de l'Atlantique perd l'essentiel de son effectif : Karembeu à Gênes, Ouedec en Espagne, N'Doram à Monaco, Pedros un



Le FC Nantes à la fête pour son magnifique titre de champion de France 1994-1995.

1965

Le FC Nantes est en première division depuis un an. Le drapeau du béton, de la défense pur jus flotte sur le football italien. Il est brandi par Herrera. En France, José Arribas, l'esthète aux idées généreuses et simples, s'en moque bien et préfère l'offensive au calcul, les buts à l'épicerie du ballon. Il a formé ses joueurs pour cela. Nantes est champion. Philippe Gondet, gueule d'amour mais de la foudre dans les pieds, inscrit 36 buts au cours de cette saison 1965. Il est sacré meilleur buteur. Avec lui, les Suaudeau, Eon dans les buts, Budzinski, Simon prouvent brusquement à la France du football qu'il y a une vie après le Stade de Reims! Le beau jeu est de retour...

peu partout (OM, Parme, Naples, Lyon et Montpellier !). C'est trop pour Suaudeau, qui décide de se retirer quelques jours avant le début de la saison 1997-1998. Il nomme son adjoint, Denoueix. Nantes peut alors se remettre à l'ouvrage, tel Sisyphe remontant son rocher qui toujours redescendra : de jeunes joueurs vont apparaître, comme Monterrubio, Leroy, Savinaud ou Landreau. Ils se font remarquer, remportent deux Coupes de France d'affilée, puis iront voir ailleurs, laissant Nantes fort démuni...

NICE (OLYMPIQUE GYMNASTE CLUB NICE CÔTE-D'AZUR)

Club fondé en 1905

Couleurs : rouge et noir.

Palmarès : *champion de France 1951, 1952, 1956, 1959 ; champion de division 2 1948, 1965, 1970, 1974 ; Coupe de France 1952, 1954, 1997 (finaliste en 1978).*

L'actuel Olympique Gymnaste Club de Nice est né en janvier 1905 d'une fusion entre deux clubs de la ville, le Gymnaste Club de Nice et le FAC Niçois. L'un des premiers présidents de l'OGCN s'appelle M. Goitschel (ses filles Marielle et Christine deviendront célèbres, skis aux pieds). Dès le 4 avril 1932, le club adhère au professionnalisme et termine 7e en 1933, avec une équipe où jouent Batmale, Chaisaz, Andoire, Crut et Bessero. Un an après, il abandonne, le temps d'une saison. En 1935, Nice redémarre en 2e division. Il y restera jusqu'à la guerre. Le club est repris en main et réorganisé après la Libération par un triumvirat de dirigeants qui ont constitué un comité de gestion. MM. Médecin, Cotta et Sattegna vont replacer Nice dans l'élite. En 1948, champion de division 2, le club remonte en division 1.

Une période brillante s'ouvre alors, qui voit les Niçois gagner deux Coupes de France et quatre titres de champion de France. En 1950-1951, c'est le premier titre, enlevé d'un cheveu (au goal-average) aux dépens de Lille. Il est vrai que l'attaque niçoise a fait feu des quatre fers (73 buts en 34 matchs) grâce à la créativité brillante du Brésilien Yéso Amalfi, grand pourvoyeur de ballons pour Courteaux et Bengtsson. Un an plus tard, le club azuréen ne se contente pas de conserver sa couronne, il y ajoute – pour le doublé – une Coupe de France, gagnée contre Bordeaux au cours d'une finale riche en buts (5-3), l'une des plus belles de l'histoire. Aux anciens de 1951 (Ahmed Firoud, Belver, Bonifaci, Carré, Courteaux, Bengtsson) se sont joints Domingo, le gardien, Poitevin, Gonzalés, Nurenberg et Ben Tifour. En 1954, nouveau triomphe et retour de la Coupe de France sur la promenade des Anglais, au terme d'une finale gagnée contre Marseille (2-1) et dominée par le talent des Cuissard, Mahjoub, Ujlaki, Fontaine, sans oublier Carniglia. Ce dernier, devenu entraîneur en 1956, conduit l'équipe à un 3e titre de champion de France, son compatriote Ruben Bravo ayant pris sa place de stratège dans une attaque où brillent encore Ujlaki et Fontaine. L'OGCN va encore enrichir son palmarès en 1959, avec la conquête d'une 4e couronne de champion. Ce titre est dû à un rajeunissement de l'équipe, où sont apparus les Chorda, Cornu, Alba, et où Gonzalés en défense et Muro en attaque jouent les patrons...

Le tombeur du Real

Le Luxembourgeois Victor Nurenberg a porté pendant dix ans le maillot rouge et noir de l'OGC Nice, sous lequel il a marqué 90 buts en division 1 et 13 buts en Coupe d'Europe.
Son plus bel exploit, il l'a réalisé le 4 février 1960 contre le Real Madrid de Di Stefano. À la mi-temps du match joué à Nice, les Madrilènes menaient 2-0. C'est en seconde période que Nurenberg marqua 3 buts, respectivement aux 52e, 68e (sur penalty) et 84e minutes, offrant une victoire mémorable à son équipe. Mais, au match retour à Madrid, le Real l'emporta sans discussion sur le score de 4 à 0.

Les grandes figures

Les joueurs : Zamora, Samitier, Emmanuelli, Rossi, Désir Carré, Luciano, Belver, Ben Tifour, Colonna, Carniglia, Bravo, Amalfi, Muro, Domingo, Courteaux, Bengtsson, Gonzalés, Nurenberg, Milazzo, Fontaine, Ujlaki, Mahjoub, Chorda, Alba, Jacques Foix, Loubet et Bjekovic.
Les entraîneurs : Elie Rous, Andoire, Ferry, Carniglia, Rossi, Snella, Gonzalés, Markovic, Emon et Takac.

En 1964 commencent les problèmes et les malheurs niçois, par une première descente en 2e division, même si elle est bien vite effacée, l'année suivante, par une remontée au niveau supérieur. La vie du club est devenue chaotique, naviguant constamment entre les deux divisions, descendant encore en 1969 (pour remonter en 1970), en 1982 (pour remonter en 1985), en 1992 (pour remonter en 1994), et en 1997. Une finale de Coupe de France perdue en 1978 contre le Nancy de Platini et, surtout, l'étonnante victoire de 1997 contre Guingamp n'ont pas suffi à rendre au club azuréen son prestige d'antan. Ni d'ailleurs l'argent venu d'Italie : le club racheté en 1999 par le propriétaire de l'AS Roma a fait une saison très moyenne, peu en rapport avec les investissements consentis.

NÎMES (NÎMES OLYMPIQUE)

Club fondé en 1901

Couleurs : rouge et blanc.

Palmarès : *vice-champion de France 1958, 1959, 1960, 1972 ; champion de France de division 2 1950, 1991 ; finaliste de la Coupe de France 1958, 1961, 1996.*

Fondé en 1901, le Sporting Club de Nîmes

fut le père de l'actuel Nîmes olympique. Le Sporting adhère au professionnalisme en 1932 et participe aux trois premiers championnats pro jusqu'en 1935. En 1937 naît le Nîmes olympique qui compte pendant la guerre parmi les meilleures formations de division 1 de la zone sud. À la Libération le club prend un nouveau départ en division 2. Et, en 1948, à la suite de l'arrivée de Pierre Pibarot aux commandes de l'équipe, le Nîmes olympique s'installe dans l'élite après avoir conquis sa place en division 1, à l'issue de la saison 1949-1950. La formation gardoise est alors composée de Dakoski, Fornetti, Campo, Golinski, Rossignol, Haan, Rouvière, Timmermans, Ujlaki, Schwager et Kader Firoud.
Ce dernier compte avec Marcel Rouvière parmi les disciples de Pibarot. En 1955, à la suite d'un grave accident de la circulation, Firoud doit arrêter de jouer et il prend la succession de son maître. Nîmes va alors vivre une période dorée, collectionnant entre 1958 et 1964 les deuxièmes places et les finales de Coupe de France (1958 contre le grand Reims et 1961 contre Sedan). L'équipe gardoise se signale alors par son football engagé très solide en défense, Roszak, Bettache, Charles-Alfred, Laffont, Barlaguet, par son jeu basé sur la contre-attaque avec les deux fers de lance Akesbi et Skiba, l'ailier gauche Rahis et le meneur de jeu brésilien Constantino. Mais le club perd bientôt ses meilleurs éléments, et Firoud s'en va. Commence alors une déchéance que le retour provisoire de Pibarot, entre 1964 et 1967, ne parviendra pas à enrayer. De 1967 à 1997, le Nîmes olympique va redescendre à cinq reprises en division 2, remontant très vite à chaque fois, du temps de Michel Mezy, Jacky Novi ou de l'étonnant Landi. Le club sombre ensuite malgré un stade flambant neuf. Sa présence en finale de la Coupe 1996 a sauvé les apparences.

Les grandes figures du club

Les dirigeants :
Jean Chiariny, Henri Bosquier, Paul Calabro.
Les entraîneurs :
Gabrillargues, Dedieu, Pibarot, Firoud, Tomazover, Noël, Barlaguet, Marcel Domingo, Sérafin, Boissier, Mosca.
Les joueurs :
Dakoski, Golinski, Campo, Firoud, Schwager, Rossignol, Rouvière, Timmermans, Haan, Ujlaki, Roszak, Charles-Alfred, Bettache, Laffont, Bernard, Barlaguet, Salaber, Akesbi, Skiba, Rahis, Constantino.

OM-VA (affaire)

« Je ne suis pas un héros. Seulement un homme normal. Ni meilleur ni plus fort que les autres. Je n'ai fait que raconter ce que j'avais vécu, c'est tout. » Le 20 mai 1993, Jacques Glassmann est pourtant devenu un personnage central de l'histoire du football français. Le libéro de l'US Valenciennes-Anzin aurait pu finir sa carrière en joueur de l'ombre, mais il a osé briser la loi du silence : à la fin du match Valenciennes-Marseille remporté 1 à 0 par les Phocéens, il affirme devant les journalistes que Christophe Robert, l'Argentin Jorge Burruchaga et lui-même ont été contactés par leur ancien coéquipier Jean-Jacques Eydelie et le manager général de l'OM, Jean-Pierre Bernès, pour « lever le pied » pendant le match contre 200 000 F. Il doit répéter ses accusations devant les caméras de France 2 trois jours plus tard, après la mystérieuse disparition de la cassette d'une première interview.
Après coup, les observateurs (dont l'arbitre du match, M. Véniel) remarquent que la blessure de Robert ne semblait pas justifier sa sortie du terrain. On rappelle les présomptions de corruption pour les matchs Bordeaux-OM (octobre 1989), Caen-OM (novembre 1989), Brest-OM (mars 1990) et Saint-Étienne-OM (avril 1990), abandonnées faute de preuves, les paroles de Tapie après la demi-finale de Coupe d'Europe 1990 perdue contre Benfica avec un but de la main de Vata (« Maintenant, j'ai compris comment il fallait faire pour gagner la Coupe d'Europe ») ou encore une vieille



Jean-Pierre Bernès, le manager général de l'Olympique de Marseille.

interview de Cantona sur les pratiques de son ancien club (« Quand tu vas jouer à Marseille, tu as intérêt à emmener ton propre jus d'orange»).
Les incrédules se gaussent en demandant pourquoi les Marseillais, sur le point de gagner leur cinquième titre consécutif de champion de France, auraient besoin de corrompre les Valenciennois, qui luttent difficilement pour le maintien en première division. Mieux, le président Tapie accuse les dirigeants valenciennois, qui, avertis dans l'après-midi, ont porté des réserves sur la feuille de match à la mi-temps, d'avoir tenté d'arranger le match en demandant un match nul. Il répète à qui veut l'entendre que l'on cherche à déstabiliser son équipe avant la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions contre le Milan AC le 26 mai.
Une affaire nationale. La victoire historique obtenue face aux Italiens fait momentanément oublier l'affaire aux Marseillais, mais, dès le lendemain, la Ligue commence son enquête. Paradoxalement, c'est Bernès qui marque le début des hostilités juridiques en portant plainte le 4 juin pour « dénonciation calomnieuse », imité par la LNF le 8. Le 11 juin, les listings téléphoniques confirment que Bernès a appelé l'hôtel des Valenciennois. Les témoignages des joueurs et de leurs épouses se succèdent, souvent contradictoires, mais le

24 juin, après les aveux de Christophe et Marie-Christine Robert, les enquêteurs trouvent une enveloppe contenant 250 000 francs dans le jardin de la tante de Christophe Robert : la corruption a bel et bien eu lieu. Les Marseillais continuent pourtant à nier : Jean-Jacques Eydelie et Bernard Tapie nient être impliqués dans l'affaire et Bernès soutient que Boro Primorac, l'entraîneur valenciennois, l'a contacté le premier. L'affaire devient vite le feuilleton de l'été pour les journalistes. À la télévision, la guerre des chaînes fait rage : TF1 donne le plus souvent la parole à Bernard Tapie, actionnaire et ami du PDG, et donc France 2 mise sur le très médiatique procureur chargé de l'affaire, Éric de Montgolfier. Même le président de la République, François Mitterrand, donne son avis lors de la traditionnelle garden-party du 14 Juillet à l'Élysée : « Moi, j'aime bien l'OM, et je ne vois pas pourquoi ce club se serait lancé dans une affaire aussi douteuse et aussi choquante. »

L'affaire dépasse bientôt le cadre de la simple corruption, Boro Primorac accuse Bernard Tapie de subornation de témoin : le président de l'OM lui aurait demandé d'endosser la responsabilité de la corruption. L'alibi de Tapie : le 17 juin, entre 15 h et 15 h 30, il n'était pas avec Primorac mais avec Mellick, le maire de Béthune... ce qui signifierait que ce dernier a établi un record : une heure et demie pour revenir de Paris à Béthune ! Jean-Jacques Eydelie sera le premier Marseillais à avouer, sous la pression de son épouse, mais Bernès passera deux semaines de détention sans rien céder et pavoisera dans un étrange tour d'honneur lors de la reprise du Championnat au Stade-Vélodrome. Les instances sportives ne veulent pas statuer avant la justice, mais vont y être contraintes par la FIFA, qui menace de priver la France de compétitions internationales, et l'UEFA qui exclut l'OM de la Champions' League, décision aussitôt contestée par Tapie qui saisit le tribunal du district de Berne. La FIFA réitère son ultimatum et la plainte doit être retirée. Le conseil fédéral de la FFF rend son verdict le 24 septembre : l'OM est déchu de son titre de champion de France, Bernès est suspendu jusqu'à nouvel ordre. Eydelie, Robert et Burruchaga sont également suspendus avant d'être réhabilités au bout d'un an. Le 22 avril 1994, le conseil fédéral décide de radier Bernès à vie après ses aveux, de retirer la licence de dirigeant de Tapie (condamné par la justice à un an de prison ferme) et de rétrograder l'OM en D2. Robert, Eydelie et Burruchaga (respectivement à Nancy, Bastia et en Argentine) ont pu reprendre la compétition et gérer leur fin de carrière de manière moins mouvementée. L'OM, qui a aussi dû purger une deuxième année de deuxième division à cause de ses finances, est remonté dans l'élite. Certaines victoires sous l'ère Tapie ont été, un moment, remises en cause. Glassmann, lui, a du quitter la métropole. Sifflé et insulté comme un voyou par les supporters de tous les stades de France, il a dû s'exiler à la Réunion. P.-L. B.

ONZE

MAGAZINE SPÉCIALISÉ

Au cœur des années 1970, un éditeur indépendant et amoureux du sport, Jean-Dominique Nouailhac, décide de lancer un magazine mensuel consacré au football. Sur le marché, il n'y a alors que *Football Magazine*, un mensuel réalisé sans gros moyens par les journalistes de *l'Équipe*, et *Miroir du football*, journal de convictions animé par François Thébaud et Francis Le Goulven. Donc, selon Nouailhac, il manque un magazine grand public. En 1975, il crée *Onze* en s'inspirant des newsmagazines : format, photos couleurs, cocktail de textes courts et longs... La chance de ce nouveau journal, dont la rédaction est alors dirigée par Jean-Pierre Frimbois : les Verts de Saint-Étienne commencent leur conquête de l'Europe. Et en mai 1976, à Glasgow, ils disputent la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions contre les Allemands du Bayern Munich. Les ventes de *Onze* s'envolent : à l'époque, on évoque des chiffres de l'ordre de 600 000 exemplaires. Aussi inespéré qu'incroyable...

L'après-Vert. Mais lorsque les Verts rentrent dans le rang et ne jouent plus qu'un rôle national, la diffusion du magazine baisse pour se stabiliser aux environs de 200 000 exemplaires. Un temps, le groupe Amaury (*le Parisien, l'Équipe, France-Football...*) est propriétaire du mensuel, dirigé alors par Gérard Le Scour, mais le vend assez rapidement au groupe Hachette-Filipacchi. Un nouveau directeur de la rédaction : Jean Couvercelle, connu pour avoir lancé en 1976 un mensuel, *Tennis Magazine*, et un nouveau rédacteur en chef : l'ancien capitaine des Verts, Jean-Michel Larqué, reconverti dans le journalisme écrit et parlé (il commente, alors, les grands matchs de football avec Thierry Roland pour Antenne 2). Dans les premières années 90, le journal se rapproche de son concurrent, *Mondial* ; les deux rédactions se regroupent, toujours sous la direction de Jean-Michel Larqué, pour proposer un nouveau mensuel, *Onze-Mondial*. Sur le fond, il n'y aura pas de changement radical et, en 2000, la diffusion moyenne du magazine est estimée à plus de 150 000 exemplaires par mois...



p-q-r

PAPIN Jean-Pierre

né à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), 1963

ATTAQUANT

Palmarès : *Coupe du monde 1986 (3e) ; 54 sélections en équipe de France ; champion de France 1989, 1990, 1991, 1992 ; Coupe de France 1989 (Marseille) ; Coupe de Belgique 1986 (FC Bruges) ; champion d'Italie 1993, 1994 (Milan AC) ; Coupe C3 de l'UEFA 1996 (Bayern Munich) ; Ballon d'or 1991.*



J.-P. Papin, effectuant une reprise de volée, une de ces «papinades» dont il a seul le secret.

À gauche, à droite, au centre, plein cadre, lucarne, de la tête, du pied... peu importe, telle une machine, Jean-Pierre Papin marque des buts. Depuis son enfance. Il a commencé à 7 ans dans un petit club du nord de la France, Jermont. Une obsession l'habite déjà : balancer le ballon dans la cage de l'adversaire... Logiquement, il ira à Valenciennes. Il a 13 ans, enchaîne avec l'INF Vichy avant de revenir passer une saison sous les couleurs de VA pour jouer dans le championnat de division 2. Banal et ordinaire, sauf si l'on décide de marquer, encore et toujours. Ce qu'il fait pendant cette saison 1984-1985 : 15 buts pour 33 matchs. Le grand club belge FC Bruges l'engage alors. En France, il reste quasi inconnu et les ténors du Championnat le tiennent pour quantité négligeable. Tout bascule quand le sélectionneur Henri Michel le fait jouer en match amical le 26 février 1986 au Parc des Princes contre l'Irlande du Nord. L'été suivant, il est l'avant-centre incontestable des Bleus pour la Coupe du monde au Mexique. Il portera le maillot à 54 reprises entre 1986 et 1995, et inscrira pas moins de 30 buts ! Entretemps, il a signé un beau contrat avec Marseille et, dès sa deuxième saison à l'OM, il remporte le titre de meilleur buteur du Championnat de France. Une performance qu'il réussira pendant cinq saisons consécutives. Du jamais vu ! De 1986 à 1992, il a disputé 215 matchs et marqué 134 buts pour le club marseillais... On ne manque pas de vanter son opportunisme, son sens de l'anticipation et du placement, l'Europe l'honore en lui accordant le Ballon d'or en 1991. Devenu l'un des footballeurs les mieux payés du monde, il tente sa chance en Italie et s'installe chez les seigneurs du Milan AC, pour deux saisons. Le bilan est bien en deçà

des espérances. C'est encore pire avec le Bayern Munich qu'il rejoint en 1994. Il n'y passe que deux saisons, dispute au total 27 matchs quand Rolland Courbis, l'entraîneur de Bordeaux, lui propose durant l'été 1996 de venir en Gironde. Papin accepte et restera un an avant de finir sa carrière par un jubilé organisé à Marseille en 1999.

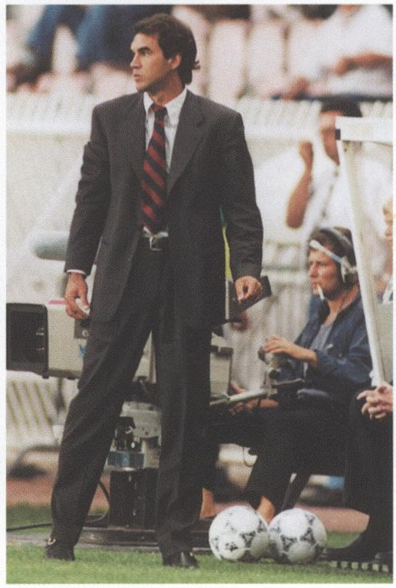
PARIS-SAINT-GERMAIN FOOTBALL CLUB

Club fondé en 1973

Couleurs : maillot bleu à bande centrale rouge, short bleu, bas rouges.

Palmarès : *champion de France 1986, 1994 ; Coupes de France 1982, 1983, 1993, 1995 ; Coupe d'Europe C2 des vainqueurs de coupe 1996.*

La vie d'un club dont l'ambition est d'évoluer dans la cour des grands se découpe forcément en séquences. Disons donc que Paris-Saint-Germain a d'ores et déjà connu trois vies : la première, dès le 27 août 1970, sous l'impulsion de Guy Crescent, P-DG de Calberson, et avec l'appui de plusieurs milliers de souscripteurs enthousiastes à la seule idée de voir renaître un grand club à Paris et dans sa proche région. L'équipe première de Saint-Germain-en-Laye, qui vient de conquérir sa place en « national » (ex-troisième division), permet au tout récent PSG de faire ses armes à ce niveau de la compétition, durant la saison 1970-1971. Succès total, puisque le PSG remporte le championnat, et fête ainsi son tout premier anniversaire en D1. Changement de cap, à la fin de la saison 1972, qui s'achève par une très honorable 16e place, car la section pro décide de poursuivre seule sa route en D1, sous l'appellation « Paris FC », tandis que le PSG prend le statut amateur, et plonge en D3. L'année suivante, PSG termine deuxième de son groupe, et profite



Ricardo, l'entraîneur brésilien du PSG.

du désistement de Quevilly, classé premier, pour accéder à la D2. La première date, première étape historique du club, se situe au terme de la saison 1973-1974. Depuis plusieurs mois déjà, Henri Patrelle, à la recherche de financements, cède la présidence à Daniel Hechter. Le club a obtenu le statut professionnel et parvient à se hisser jusqu'aux quarts de finale de la Coupe de France. Mieux, il est barragiste, et au soir du 4 juin 1974, face à Valenciennes et devant 15 000 spectateurs, l'histoire s'écrit dans la douceur du printemps, sur la pelouse du Parc des Princes : le PSG de Just Fontaine, Dogliani, Planchard, Léonetti, Deloffre, M'Pelé, l'emporte 4-2, et accède à la première division. À ce jour, le PSG ne l'a plus jamais quittée! Au même moment, le Paris FC descend en D3...

Une autre vie commence, plus mouvementée certes, puisqu'en 1978, au terme d'une bien trouble affaire portant sur une double billetterie, Hechter laisse la présidence à Francis Borelli, mais une vie qui ne va plus tarder à déboucher sur la gloire et la folie des grands soirs. Le 15 mai 1982, Paris-Saint-Germain, devant François Mitterrand et Jacques Chirac déjà réunis, s'impose en finale de la Coupe de France, aux dépens de Saint-Étienne conduit par Michel Platini ! Hallucinante soirée où se mêlent tout à la fois la technique, les buts, l'angoisse et le suspense des tirs au but. C'est Lopez qui échoue. C'est Pilorget qui réussit. Paris tient sa Coupe, et Borelli peut embrasser à loisir la pelouse du Parc qui chavire. Premier bonheur, premier titre de gloire, avant, quatre ans plus tard, celui de champion, sous la baguette de Luis Fernandez, Rocheteau et Susic.

Naissance d'un grand. La troisième de « ces vies en une » est sans doute loin d'être achevée. Elle commence un matin de la saison 1991-1992. Depuis quelques semaines déjà, Henri Michel, entraîneur, a été remercié, et Borelli ne va plus tarder à quitter la scène. Paris est désormais sous la coupe et les feux de Canal Plus, chaîne du football, tout à la fois exigeante et ambitieuse. En termes d'image, plus question de faire dans l'amateur. On appelle Artur Jorge, on convoque d'entrée les Brésiliens Ricardo, Geraldao, les anciens Marseillais Fournier et Germain. L'après-Bats a commencé, et Bernard Lama va débarquer au camp des Loges. Pierre Lescure, puis Michel Denisot et le publicitaire Bernard Brochand sont aux commandes. À Paris, désormais, on voit grand. Et tant pis si l'OM de Tapie continue, les premières années, à dominer la chose du football. Quand il tombera, Paris sera prêt à prendre la place ! À Paris, les stars sont là, et le premier titre version Canal Plus tombe dans l'escarcelle d'Artur Jorge au terme de la saison 1994. Drôle d'époque où les duels entre Parisiens et Marseillais ressemblent à d'antiques combats de gladiateurs. Chose émouvante aussi, c'est un gosse des Minguettes, un peu fou, un peu turbulent, qui apporte à Paris son tout premier titre européen, 23 ans presque jour pour jour après la naissance d'un club qui lui a tout donné. À Bruxelles, fin mai 1996, c'est un joli mois de mai pour Luis Fernandez et sa bande : du stade Baudouin, les Parisiens repartent avec la Coupe des coupes. La rup-

ture Fernandez-Denisot plonge le club dans une crise qui n'est surmontée qu'en 2000 avec une deuxième place dans le championnat et une place de finaliste de la Coupe de la Ligue défaite 2-0 devant Gueugnon club de D2. L'expérience Charles Bietry, qui aura usé deux entraîneurs – Giresse puis A. Jorge –, abouti au duo Perpère-Bergeroo. En 2000, le club mise sur de nouveaux talents (P. Luccin).

PIANTONI Roger

né à Étain (Meuse), 1931

JOUEUR ET ENTRAÎNEUR

Palmarès : *Coupe du monde 1958 (3e) ; 37 sélections en équipe de France ; champion de France 1958, 1960, 1962 ; Coupe de France 1958 (Reims).*

Né sous une bonne étoile, au lendemain de Noël, ce jeune Lorrain d'origine italienne par son grand-père, émigré en France avant la guerre de 1914-1918, démontre très tôt des qualités exceptionnelles de footballeur. Le bassin minier lorrain et en particulier le club des Piennes, où débuta Piantoni, ont fourni une foule de joueurs brillants qui firent le bonheur du football français, de Thadée Cisowski, grand buteur des années 50-60, à Michel Platini lui-même. Roger Piantoni est rapidement repéré et enrôlé par le FC Nancy professionnel, où, dès l'âge de 21 ans, il décroche la couronne de roi des buteurs du Championnat 1950-1951. Un an plus tard, il entre en équipe de France. Il y restera près de dix ans, disputant 37 matchs internationaux jusqu'en 1961. En 1957, il répond aux offres du Stade de Reims, avec lequel il remporte trois titres de champion de France, et une Coupe de France l'année même où, avec l'équipe de France, aux côtés de Kopa, Fontaine et Vincent, il participe à la conquête de la 3e place en Coupe du monde 1958. Il termine sa carrière à Nice. Roger Piantoni aurait mérité gloire plus retentissante, eu égard à ses talents de gaucher très complet, dribbleur subtil et tireur redoutable, si sa modestie et de fréquentes blessures n'avaient handicapé sa carrière.

PIBAROT Pierre

Alès (Gard), 1916

JOUEUR PUIS ENTRAINEUR

C'est dans sa ville natale, Alès, que le jeune Pierre Pibarot fait ses débuts de footballeur. Mais la guerre de 1940 arrête sa carrière de joueur et lui fait quitter le Midi. Pibarot, un demi calme et clairvoyant dans le jeu, porte le maillot de Sochaux avant de rejoindre l'équipe fédérale de Nancy-Lorraine. Une blessure au genou l'oblige à cesser son activité de joueur, lui faisant rater la finale de Coupe de France 1944 et la victoire de son équipe Nancy-Lorraine, qu'il ne peut suivre qu'en tant que remplaçant. Cette blessure le conduit alors vers le métier d'entraîneur. Il n'a que 27 ans lorsqu'il prend en main l'équipe de l'Olympique d'Alès, son premier club. Mais c'est au Nîmes Olympique qu'il va ensuite s'illustrer, hissant le club gardois en première division à l'issue de la saison 1949-1950. Sur le plan national, ses talents de technicien en font l'entraîneur de l'équipe de France de 1950 à 1954, puis l'entraîneur national (c'est-à-dire directeur technique du football français) de 1955 à 1958.

Le terrain lui manquant, Pierre Pibarot redevient entraîneur de club et répond à l'appel du Racing Club de Paris qu'il va porter au sommet pendant quatre ans, le titre de champion lui échappant en 1962 d'un cheveu au profit du Stade de Reims. Très déçu et amer, Pibarot retourne alors dans sa région d'origine à Nîmes en 1963 pour y retrouver son ancien club. Et c'est enfin à l'Institut national du football de Vichy que cet éducateur-né termine sa carrière en adepte du football offensif à la hongroise, de la défense de zone et de l'utilisation du hors-jeu.

PLATINI Michel

Voir Dictionnaire international p. 305

PRESSE

En 2000, *l'Équipe* est le quotidien français numéro un en termes d'audience, devant *le Monde* et *le Figaro*. Un score dû en grande partie au football, rubrique leader du journal qui lui consacre en moyenne 30 % de sa pagination. Et, pourtant, malgré cette réussite qui tient à la fois à la qualité du produit et aux habitudes du lectorat, le marché ne semble pas en mesure d'accueillir un concurrent. La dernière tentative, en 1987, se solda par un cuisant échec, puisque *le Sport* dut mettre la clé sous la porte au bout de neuf mois.

Preuve que la France n'est pas un pays sportif au même titre que ses voisins, preuve surtout que la tradition footballistique n'y est pas aussi fortement ancrée. En Italie, trois quotidiens sportifs se disputent le marché : *La Gazzetta dello sport* (à Milan), le *Corriere dello sport* (à Rome), et *Tutto sport* (à Turin). Chacun d'eux réserve près de 70 % de ses pages au football. Là-bas, les stades ne sont pas des centres de loisirs, mais des lieux de culte.

L'Espagne fait encore plus fort. À Madrid comme à Barcelone, la concurrence fait rage. Dans la capitale, *Marca* et *As* se dis-



La presse sportive fait de gros tirages dans la plupart des pays européens.

putent le marché ; en Catalogne, *Sport* et *El Mundo deportivo* sont des rivaux acharnés. Forcément, les socios (abonnés du club) savent tout ce qui se passe au Real et au Barça. En Angleterre, la situation est différente. Il n'existe pas de quotidien sportif, mais les quotidiens d'information générale (*The Daily Telegraph*, *The Guardian*, *The Times*...) consacrent de nombreuses pages au football, notamment dans leurs éditions du week-end. Si les quotidiens traditionnels gardent toujours une certaine retenue, les tabloïds (*The Sun*, *The Daily Mirror*, *The Daily Star*...), qui réservent en général leurs dernières pages au football, sont aussi prompts à s'enthousiasmer qu'à vilipender. Et ils n'hésitent pas à aller fouiller dans la vie privée des joueurs, chose impensable, ou presque, en France, en Italie et en Espagne. En Allemagne, ce sont les quotidiens d'information générale qui traitent l'actualité du football. Dans tous ces pays, il existe bien entendu une foule de magazines spécifiquement consacrés au football. Citons *France-Football*, *Onze-Mondial* et *Planète-Foot* en France, *Guerin Sportivo* en Italie, *Don Ballon* en Espagne, *Four Four Two* en Angleterre, *Sport Bild* et *Kicker* en Allemagne. Le concept d'un quotidien de football reste toutefois à inventer.

RACING CLUB DE PARIS

Club fondé en 1932

Couleurs : bleu ciel et blanc.

Palmarès : *champion de France 1936, vice-champion de France 1962 ; Coupe de France 1936, 1939, 1940, 1945, 1949.*

Le Racing Club de Paris est né le 11 février 1932 à 23 h 30, lorsque le comité directeur du Racing Club de France (l'un des plus célèbres et plus anciens clubs omnisports de France, créé en 1882) prend acte que Jean-Bernard Lévy a décidé de former un nouveau club amateur qui utilisera des joueurs professionnels. Son nom : le Racing Club de Paris.

Le 19 février se tient le premier comité directeur du RCP dont font partie Jean-Bernard Lévy, Victor Mestre et André Dehaye, qui sera son président de 1940 à 1966. Le Racing dispute son premier match pro le 11 septembre 1932 contre Hyères. Il le gagne 2-1. La composition de l'équipe est la suivante : Tassin - Nico, Capelle - Gauteroux, Berkessy, Scharwath, Diagne, Veinante, Delhesse, Delfour, Galey (futur directeur sportif des années 1945-60). Le club termine troisième du groupe A. Jean-Bernard Lévy, homme d'affaires entreprenant et habile, est un précurseur. Il adopte alors une politique de transferts et recrute de grands joueurs étrangers : l'Anglais Kennedy, les deux Autrichiens Hiden et Jordan. Dès 1936, le Racing domine tous ses adversaires français et réalise un sensationnel doublé Coupe-Championnat. Il remporte la première en battant en finale (1-0) un Charleville où jouent le jeune Darui et un certain Herrera. En Championnat, il a devancé le second, Lille, de 3 points, marquant 81 buts en 30 matchs (dont 23 de Roger Couard son avant-centre, et 19 de Kennedy). Son entraîneur est un Anglais, mister Kimpton, qui a importé avec lui un nouveau système tactique né dans son pays, le WM. L'équipe du doublé comprend : Hiden - Dupuis, Diagne - Banide, Jordan, Delfour - Ozenne, Kennedy, Couard, Veinante, Mathé. Trois ans plus tard, le Racing a renouvelé son effectif pour gagner sa deuxième Coupe de France contre Marseille (2-1).

L'ère des banlieusards. En 1945, le nouvel entraîneur, Paul Baron, qui a servi dans l'armée de l'Air en Algérie, en a ramené d'excellents joueurs pieds-noirs qui vont renforcer une formation où brillent déjà le gardien espagnol Molinuevo, les anciens Dupuis, Jordan, Heisserer, et deux jeunes banlieusards parisiens, Bongiorni et Vaast. Avec Salva, Samuel, Jasseron, Philippot et Ponsetti, ce Racing très méridional remporte (3-0) aux dépens du Lille OSC la première Coupe de l'après-guerre, la quatrième de son palmarès.

Et il va récidiver, toujours contre Lille, quatre ans plus tard, en 1949, écrasant son adversaire nordiste (5-2) après avoir mené 5-0. Cette formation-là, toujours dirigée par Paul Baron, a conservé Salva et Vaast, vainqueurs en 1945. Mais elle possède un gardien de grand talent, René Vignal, un arrière letton, Arens, un dur-à-cuire, Lucien Leduc, et surtout sept Parisiens authentiques, issus de la banlieue : Lamy (de Puteaux), Grizzetti (de La Courneuve), Gabet (d'Issy-les-Moulineaux), Tessier et Vaast (de Levallois), Quenolle (du Vésinet), et Moreel (de Clichy).

La Coupe aurait pu rester un an de plus à Paris si, en 1950, la chance n'avait pas souri pendant 90 minutes au gardien rémois, Paul Sinibaldi repoussant tous les assauts des ciel et blanc Gudmundsson, Courteaux, Vaast et Moreel, souvent même avec l'aide de ses poteaux.

Hasard ou signe du destin ? Trois ans plus tard, la malédiction poursuit le Racing et l'envoie en seconde division d'où il ne se sort qu'en 1954, après deux matchs de barrage fratricides et dramatiques contre le Stade français (2-1 au premier où Vignal, blessé à l'épaule, termine ailier ; 2-0 au second).

En 1958, le Racing engage Pierre Pibarot, ex-entraîneur de l'équipe de France. Pibarot, adepte d'un football offensif à la hongroise (avec défense de zone en ligne et utilisation du hors-jeu), bâtit une équipe brillante, spectaculaire, qui attaque et marque beaucoup de buts. Ses atouts s'appellent Bollini, Sénac, Jean-Jacques Marcel, François Heutte, Ujlaki, Milutinovic. La résurrection des ciel et blanc ne tarde pas à se produire. En 1959 et 1960, l'équipe termine troisième ; elle gagne une place en 1961 et 1962. En 1962, la dernière journée est dramatique : ils sont trois clubs (Racing, Reims et Nîmes) à pouvoir encore être champion. Le Racing n'a jamais été aussi près d'un titre qu'il n'a plus remporté depuis 1936. En gagnant à Monaco 2-1, il croit au triomphe final. Car Nîmes est battu à Paris par le Stade français. Mais coup de théâtre à Reims, où les Champenois marquent 5 buts à

Strasbourg et arrachent la couronne de champions en devançant le Racing, au goal-average, de dix-huit millièmes de point (1,383 contre 1,365). Terrible déception dont le club parisien aura bien du mal à se remettre, et même ne se remettra jamais vraiment.

Dès 1964, c'est la relégation en division 2. Et à partir de ce moment, face à la détermination des « amateurs » du Racing Club de France refusant obstinément d'accepter et d'aider le football pro ciel et blanc, ce dernier est ballotté de droite et de gauche, convoité, utilisé, relancé parfois, entre 1966 et 1971 (Sedan-Racing, Racing-Paris Joinville).

En 1982, repris en main par le patron de Matra, Jean-Luc Lagardère, le RC Paris réapparaît, joue les barrages en 1984, remonte en division 1 avec Victor Zvunka et Madjer, redescend en 1986, et remonte encore en 1987 avec Sylvester Takac et Maxime Bossis, devient le Matra-Racing, entraîné successivement par Artur Jorge et Henri Kasperczak, dispute une finale de Coupe perdue contre Montpellier en 1990, avant de disparaître et de sombrer dans les profondeurs des championnats nationaux 2 et 1. Tout en continuant à attirer et à former les jeunes dans de nombreuses équipes inférieures. En attendant une renaissance souhaitée et souhaitable pour le football français.

RADIO

À en croire l'institut Médiamétrie, le football sur la radio a de beaux jours devant lui. Certes, nous sommes loin du commentaire événementiel d'un Georges Briquet, dans les années 50, une époque bénie pour le radio-reporter, libre encore du poids de la télévision et de son influence sur le public. Mais la radio a trouvé les moyens de s'adapter, de contourner l'obstacle des images. Grâce, tout d'abord, au multiplex, inventé au milieu des années 70 par le journaliste aujourd'hui disparu, Pierre Loctin. La télévision ne peut donner simultanément, et à la seconde près, l'évolution des scores sur les terrains du Championnat de France : la radio le fait si bien que chaque fin de semaine (parfois le mercredi) elle réunit jusqu'à 350 000 auditeurs, ce qui constitue, et de très loin, le meilleur score de la radio, un samedi soir à partir de 20 heures. Certes encore, la télévision, en multipliant les directs, détourne bien des auditeurs. Mais l'effet est parfois trompeur : sur les grandes compétitions internationales, Coupes du monde, Coupes d'Europe, la radio sait se donner les moyens d'être en prise directe sur l'événement qui vient de se dérouler.

La radio, qui passe partout au sens propre comme au figuré, a désormais le soutien « logistique » du téléphone portable, qui lui permet de vivre pratiquement au même rythme que celui des joueurs. Dans sa voiture, ou bien chez lui, l'auditeur ne prend aucun retard sur l'événement et continue d'imaginer les faits qui se déroulent loin de lui, tandis que la télévision s'évertue à tout montrer, tout décortiquer. « Vive la radio, affirme l'homme de voile Loïck Peyron, car c'est un média qui laisse encore une place, une chance à l'imaginaire, tout en étant rapide sur l'information.» En mettant en place chaque soir, et durant plus de deux heures, une émission quotidienne sur Europe 1 consacrée au sport, Eugène Saccomano a pour sa part démontré autre chose : hier, la radio était la reine du direct, seule sur l'événement. Aujourd'hui, elle peut être un vecteur de convivialité, avant ou après l'événement, un moment de calme et d'info, où les plus grandes stars viennent se confier sans contrainte aucune. La télévision l'a bien compris, qui se lance à son tour dans le talk-show du sport. D. G.

REIMS (STADE DE REIMS)

Club fondé en 1911

Couleurs : rouge et blanc.

Palmarès : *champion de France 1949, 1953, 1955, 1958, 1960, 1962 ; Coupe de France 1950, 1958 ; Coupe latine 1953 ; finaliste de la Coupe d'Europe C1 des clubs champions 1956, 1959.*

Il est impossible d'évoquer l'histoire du Stade de Reims sans citer les noms de trois hommes qui ont marqué le club de façon indélébile : Henri Germain, Albert Batteux et Raymond Kopa. Quand ils s'entraînaient sous les frondaisons du parc Pommery (propriété du marquis de Polignac, patron des champagnes du même nom), les footballeurs rémois ne se sont jamais doutés qu'ils se trouvaient sur le lieu de naissance de leur club. C'est en effet à partir de la Société du parc Pommery fondée en 1911, qu'est né le Stade de Reims première édition – dont l'équipe première participa au Championnat de 2e division professionnelle de 1935 à 1939.

En septembre 1938, ce même Stade de Reims est obligé de fusionner avec un autre club de la ville, le Sporting Club de Reims, dont les dirigeants se nomment MM. Hiltgen, Canard et Germain. L'un offre son nom, l'autre ses couleurs, rouge et blanc, qui vont devenir célèbres. Le vrai Stade de Reims est né, qui, en une dizaine d'années, va atteindre les sommets du football national et international.

Sous l'Occupation, de 1940 à 1944, le club occupe les premières places (zone Nord) d'un Championnat coupé en deux. Les vedettes de l'équipe ont pour noms Jules Vandooren, Jacques Favre, Brembilla, Ignace, Szego, Perpère, Petitfils.

La Libération semble alors propulser Reims vers un premier titre de champion, remporté en 1949, qui précède d'une année la conquête de la première Coupe de France. L'équipe a été bâtie grâce à un recrutement judicieux effectué par l'habile directeur sportif Pierre Perchat, et basé sur une politique de jeunes. Ainsi sont arrivés en Champagne les Marche, Jonquet,

De la gloire aux larmes

En 1953, au lendemain de sa conquête du titre de champion de France, Reims s'en va remporter à Lisbonne une Coupe latine opposant les quatre champions nationaux de France, d'Italie, d'Espagne et du Portugal. Sorte d'embryon de la future Coupe d'Europe. En demi-finale, les Rémois éliminent Porto (2-1) avant de s'imposer irrésistiblement (3-0) contre Milan.
Mais la joie triomphale des Rémois est brutalement endeuillée, dix-huit jours plus tard, par la mort tragique de l'un d'entre eux, le jeune ailier gauche Francis Meano, victime d'un terrible accident d'auto où ont péri également son père, sa jeune épouse et son ancien coéquipier Abenoza, gardien de but de Troyes. Meano, qui avait marqué à Lisbonne le deuxième but rémois d'un tir superbe, était à 22 ans l'un des grands espoirs du football français, déjà titulaire en équipe de France.

Penverne, Flamion dénichés aux quatre coins de l'Île-de-France et des Ardennes.
L'ère Batteux. En 1950, au soir de la finale de Coupe gagnée contre le Racing Club de Paris, un changement d'entraîneur inattendu et spectaculaire ouvre une ère nouvelle dans le roman du Stade de Reims. L'enfant du club, Albert Batteux, capitaine de l'équipe victorieuse, prend le soir même du match la succession de son ancien patron technique Henri Roessler, en plein accord avec ce dernier. Attaquant à la technique fine et brillante, inter très créatif à l'intelligence de jeu remarquable, Batteux entraîneur va donc transmettre ses dons et ses idées à ses joueurs, avec une belle réussite.
Le club est alors dirigé par le tandem présidentiel Henri Germain-Victor Canard, deux vieux amis, tous deux négociants en champagne, qu'une regrettable affaire commerciale va définitivement fâcher et dissocier, Germain restant ensuite seul maître à bord pendant plus de trente ans.
Deux périodes Batteux vont donc se succéder : la première s'étend de 1950 à 1956. Elle coïncide avec l'arrivée d'un footballeur exceptionnel que Batteux adopte tout de suite et encourage comme son propre fils, car il sera l'interprète idéal de sa méthode et de son œuvre : Raymond Kopa débarque à Reims en 1951. Et, sous la double influence tactique de Batteux et de Kopa, l'équipe rémoise devient la copie presque conforme de la grande formation hongroise 1952-1955. Football offensif, priorité aux attaquants, jeu court et précis, souci de construire harmonieusement ses assauts, recherche du spectacle. L'école rémoise enchante les Français, remporte le Championnat en 1953 et en 1955, triomphe en Coupe latine en 1953, avant d'échouer d'un rien en finale de la première Coupe d'Europe des clubs champions en 1956, devant le grand Real Madrid de Di Stefano. Au lendemain de cette finale qui a enflammé une fois encore le Parc des Princes et un public parisien follement amoureux de ce Reims flamboyant et conquérant, Kopa s'en va en Espagne pour y porter le maillot du Real qu'il a séduit. Le Stade de Reims entame alors un nouveau chapitre, illustré de 1957 à 1963 par la conquête de trois autres couronnes de champion, d'une Coupe de France et d'une deuxième finale de Coupe d'Europe, perdue celle-là aussi contre le Real... de Kopa. Ce Reims-là, c'est celui des Jonquet, Penverne, Fontaine, Piantoni, Vincent ; celui aussi d'une magnifique équipe de France, 3ᵉ de la Coupe du monde suédoise en 1958, dont l'entraîneur se nomme Batteux et le meneur de jeu Kopa. Le retour de ce dernier au bercail en 1960 renforce un peu plus encore l'hégémonie rémoise sur le football français.
La décadence. En 1963, Reims est encore vice-champion, derrière Monaco. Mais son élimination en Coupe d'Europe contre Feyenoord Rotterdam est mal digérée par les dirigeants rémois. C'est alors qu'un orage éclate dans le ciel champenois : Batteux quitte le club. Un an plus tard, Reims descend en 2ᵉ division. La décadence est entamée. Un séjour chaotique en division 1 est un peu éclairé en 1977 par une finale de Coupe perdue contre le grand Saint-Étienne – dirigé par un certain Batteux. Et, deux ans plus tard, c'est la dégringolade jusqu'à la division d'honneur régionale, en attendant des jours meilleurs... et en vivant sur un passé glorieux.

Les figures du passé

Les joueurs
Szego, Jules Vandooren, Petitfils, Perpère, Batteux, Jacowski, Flamion, Appel, Jacques Favre, Paul et Pierre Sinibaldi, Prouff, Meano, Jonquet, Penverne, Leblond, Zimny, Giraudo, Hidalgo, Siatka, Kopa, Glovacki, Bliard, Fontaine, Piantoni, Vincent, Colonna, Akesbi, Wendling, Muller, Rodzik, Sauvage, Bianchi, Onnis, Georges Lech et Aubour.

Les entraîneurs
Aitken, Jules Vandooren, Garabédian, Roessler, Batteux, Cottin, Jonquet, Rummelhardt, Fruchart, Célestin Oliver, Leduc, Desmenez, Flamion, D'Arménia, Vernier, Phelippon, Bianchi et Bathenay.

RENNES (STADE RENNAIS FOOTBALL CLUB)

Club fondé en 1901

Couleurs : rouge et noir.

Palmarès : *Coupe de France 1965, 1971 (finaliste 1922, 1935) ; champion de France de D2 1956, 1983.*

D'abord appelé Stade rennais université club, club omnisports fondé en 1901, aux couleurs rouge et noir, Rennes a pour premiers présidents MM. Folliard et Odorico. Jusqu'en 1932, le Stade rennais refuse d'adhérer à la Fédération française, car il entend utiliser un maximum de joueurs étrangers (4 Tchèques et 2 Allemands). En 1922, il joue et perd une finale de Coupe contre le grand Red Star de Gamblin et Paul Nicolas. Ayant adhéré au professionalisme dès 1932, le club breton termine 6ᵉ du groupe B de la 2ᵉ division, son attaquant Kaiser finissant meilleur buteur. L'un de ses éléments d'alors, Adolphe Touffait, occupera plus tard

le plus haut poste de la magistrature française.

Finaliste de la Coupe en 1935 (battu par l'OM), le club de Rennes tient honorablement sa place en division I mais descend en 1937 avant de remonter en 1939. Pendant la guerre, le club survit en division I, cédant en 1943-1944 sa place à l'équipe fédérale de Rennes-Bretagne. Le Stade rennais redémarre en 1945 au sein de la division I, avec une équipe où évoluent Prouff, Rabstejnek, Artigas, Guérin, Jean Combot. Ce dernier forme bientôt un tandem d'attaque redoutable avec Grumellon, roi des buteurs en 1949-1950. Mais, à partir de 1953, le club va vivre une série incessante d'allers et retours entre les deux divisions, remontant aussi vite qu'il était descendu. Les fidèles du stade de la Route-de-Lorient n'ont tout de même pas oublié les deux « glorieuses » au cours desquelles la Coupe de France est venue à Rennes. En 1965, il faut deux matchs pour venir à bout de Sedan. Le Stade, entraîné par Jean Prouff, pratique un football très offensif, à la manière des Belges d'Anderlecht. Devant le gardien Lamia se tiennent quatre arrières : Lavaud, Cédolin ou Brucato, Boutet et Cardiet. Le milieu de terrain est tenu par Ascensio et Loncle. L'attaque à quatre éléments aligne Prigent, Rodighiero, Dubaële et Pellegrini. Au cours du deuxième match, deux buts de Rodighiero et un de Pellegrini finissent par avoir raison des Sedanais. Six ans plus tard, René Cédolin devenu entraîneur tient toujours sa place d'arrière central. Il est le seul rescapé, avec Cardiet, de la victoire de 1965. Pour vaincre il faut aligner deux anciens Lyonnais, Marcel Aubour dans les buts et André Guy en attaque. Ce dernier marque sur penalty le but d'une petite victoire (1-0). Aubour a joué derrière Cosnard, Cédolin, Chlosta, Cardiet, Garcia, Naumovic, Guy, Keruzoré, Betta et Rico. Le ciel de Bretagne s'obscurcira ensuite, le Stade rennais ne parvenant plus à revivre des heures aussi brillantes et jouant le yoyo (descentes en 1975, 1977, 1984, 1987, 1992 remontées en 1976, 1983, 1985, 1990, 1994). Le rachat du club par François Pinault en 1998 et l'arrivée aux commandes de Paul Le Guen est immédiatement sanctionné par une bonne saison en1999, un résultat qui n'est pas confirmé la suivante malgré le talent de S. Nonda.

Les figures du passé

Les joueurs
Touffait, Hugues, Batmale, Kaiser, Pleyer, Prouff, Guérin, Grumellon, Jean Combot, Artigas, Cuissard, Rouxel, Pinat, Lemaître, Théo, Goujon, Rodighiero, Caeiro, Loncle, Cardiet, Floch, Keruzoré, Cédolin, Boutet, Mahi, Redon, Pellegrini, Aubour et Guy.

Les entraîneurs
Kaiser, Pleyer, Artigas, Guérin, Cuissard, Prouff, Cédolin, Keruzoré et Le Milinaire.

ROCHETEAU Dominique

né à Saintes (Charente-Maritime), 1955

ATTAQUANT

Palmarès : *demi-finaliste de la Coupe du Monde 1982, 1986 (3e) ; champion d'Europe des nations 1984 ; 49 sélections en équipe de France ; champion de France 1976 (Saint-Étienne) et 1983 (PSG) ; Coupe de France 1977 (Saint-Étienne), 1982, 1983 (PSG) ; finaliste de la Coupe d'Europe des champions 1976 (Saint-Étienne)*

Originaire des Charentes, il naît et grandit près des parcs à huîtres que cultive son ostréiculteur de père. Mais le petit Dominique cultive lui l'amour du football, qu'il pratique à Saintes. Les recruteurs de Saint-Étienne découvrent cet avant-centre rapide et opportuniste. Et, à 17 ans, il débarque au centre de formation stéphanois où il va grandir avec ses camarades de promotion Janvion, Repellini, Lopez, Merchadier, les frères Revelli, Bathenay, Santini, Sarramagna, futures idoles de la France entière. Rocheteau devient international en 1975 contre l'Islande : il a 20 ans. Un an plus tard, il est champion de France avec les Verts, participe activement à la glorieuse campagne européenne 1975-1976, mais rate hélas la finale de Glasgow contre le Bayern de Munich en raison d'une blessure. L'ailier droit spectaculaire aux courses folles, aux dribbles percutants et aux frappes de balle fulgurantes a séduit les foules. Surtout les jeunes, garçons et filles, qui aiment ce beau jeune homme aux boucles brunes, timide et réservé, toujours modeste et surpris par cette gloire soudaine. Il est devenu l'« ange vert ». Mais, en 1980, il part de Saint-Étienne et passe au Paris-Saint-Germain, avec lequel il remporte de nouveau la Coupe de France en 1982 et 1983. Avec l'équipe de France « platinienne », il vit les superbes campagnes tricolores 1982 en Espagne et 1986 au Mexique, où il dispute son 49e et dernier match international (15 buts marqués au total). Après avoir joué à Toulouse, il se consacre au management commercial et sportif. En 1996, il devient le manager de Saint-Denis-Saint-Leu afin de monter un deuxième club professionnel de banlieue au plus haut niveau, mais l'expérience fait long feu. Il se consacre à l'édition (les Éditions de la lucarne) et parfois au cinéma (avec Pialat aux côtés de Depardieu).



Dominique Rocheteau à l'attaque contre les Brésiliens lors du quart de finale de la Coupe du monde 1986 à Guadalajara.

ROLAND Thierry

né à Paris, 1937

JOURNALISTE

Il est le journaliste de football le plus populaire de la télévision française. Il aime raconter son enfance parisienne dans les années 40 et ses premiers matchs au Parc des Princes quand, adolescent, il soutenait l'équipe du Racing Club de Paris. Très tôt, à tout juste 20 ans, il débute à la radio où il apprend le métier avec une sommité du journalisme sportif, Georges Briquet. Il viendra plus tard à la télévision, qui le remerciera en mai 1968. Après une courte traversée du désert, il revient à la radio avant de passer à nouveau à la télévision : c'est Robert Chapatte qui, en 1975, l'appelle à Antenne 2 pour suivre le football pour l'émission hebdomadaire « Stade 2 » et assurer les commentaires des grandes rencontres de football, en duo d'abord avec Bernard Père puis avec Jean-Michel Larqué. Il suivra aussi les jeux Olympiques d'été, la boxe et l'athlétisme, ses autres sports préférés. En 1984, il quitte Antenne 2 pour rejoindre TF1. On ne lui demande rien d'autre que d'être Thierry Roland : il commente toujours les matchs de football, assure les directs de boxe et présente, le dimanche en fin de matinée, l'émission « Téléfoot » qui a fêté ses 20 ans en 1997. Il se définit d'abord comme un journaliste de passion plutôt que de compétence, une forme de modestie, toutefois, car sous ses allures légères et ses mots (plus ou moins réussis) il cache une grande connaissance des sports et des sportifs dont il parle. Pourtant, dans un reportage, il aime laisser parler sa gouaille naturelle, un tantinet franchouillarde. En mai 1976, lors d'un match Bulgarie-France à Sofia, il traite en direct l'arbitre, M. Foote, de « salaud ». Il reçoit alors un avertissement... et des centaines de lettres d'encouragement. Il est également « président à vie » du Variétés Club de France, un club de football, qu'on compare parfois à une loge maçonnique, qu'il dirige avec son ami Jacques Vendroux. Certains considèrent cette institution comme le lobby le plus important du football français. Thierry Roland a aussi écrit une vingtaine de livres, dont l'indispensable *Fabuleuse Histoire de la Coupe du monde* et même un roman, *Penalty*...



Thierry Roland, à gauche, forme avec le fidèle «Jean-Mimi» un duo de présentateurs sportifs sans équivalent en France.

ROUX Guy

né à Colmar (Bas-Rhin), 1938

ENTRAINEUR

Palmarès : *champion de France 1996 ; Coupe de France 1994, 1996 (Auxerre).*

Né en Alsace, Guy Roux grandit à Appoigny, petit village proche d'Auxerre, où sa famille trouve refuge en 1940 et où il vit encore aujourd'hui. C'est là, avec ses camarades, que naît sa passion pour le football. Plusieurs fois, il quitte en cachette le domicile familial pour aller à bicyclette assister à un match. C'est peut-être pour cela qu'il déjoue si habilement les tentatives d'escapades noctumes des jeunes du centre de formation de l'AJ Auxerre, club dont il est l'entraîneur depuis 1961. Après son service militaire, il reprend l'équipe en 1964 en division d'honneur. Depuis, il a toujours appliqué les mêmes méthodes, héritées de la morale stricte de son père et de son grand-père maternel, mais aussi de ses nombreux voyages. Il se débrouilla en effet pour assister (à moindres frais !) à toutes les Coupes du monde depuis 1966, où il ne manquait pas d'observer les entraînements des grandes équipes.



Guy Roux a établi le record de longévité et de fidélité à un club de toute l'histoire du football français.

Ses principes (préparation rigoureuse et souveraineté de l'entraîneur pour les choix tactiques) portent vite leurs fruits : accession en D2 en 1974 (avec une finale de Coupe de France en 1979) et enfin la D1 en 1980, date à laquelle le club se dote d'un centre de formation d'où sortiront quelques-uns des plus grands joueurs français (Éric Cantona, Basile Boli, entre autres), auxquels il impose une discipline stricte, source intarissable d'anecdotes, tout en restant proche d'eux, et qu'il vendra à prix d'or (ce qui donna à Guy Roux une réputation de maquignon avare, entretenue par les « Guignols de l'info », l'émission satirique de Canal Plus). Le coach d'Auxerre, dont l'équipe se qualifie régulièrement pour les Coupes européennes, est vite devenu une figure emblématique du football français à travers ses « coups de gueule » sur le banc de touche ou ses facéties au micro des journalistes (qu'il rejoint bientôt en tant que consultant sur TF1 et Europe 1) et connut la consécration en 1994 avec une victoire en Coupe de France, premier titre pour l'AJA, puis avec le doublé historique de 1996. Pas mal pour un entraîneur qui, chaque saison, n'avait pour objectif avoué que le maintien en première division ! Il a décidé d'arrêter d'entraîner en 2000.



S

SACCOMANO Eugène

né à Marseille (Bouches-du-Rhône), 1936

JOURNALISTE

La radio est chose sélective : il y a les journalistes que nous entendons, puis que nous oublions, avec une certaine indifférence. Il y a les autres, beaucoup plus rares, que nous écoutons, cherchons même parfois, avec tendresse. Eugène Saccomano, né à Marseille en 1936, débute sa carrière comme reporter au *Provençal*, à Nîmes, puis dans la capitale phocéenne. Il va devenir une voix de la radio, dont l'enthousiasme, depuis plus de trente ans, n'a jamais cédé un pouce à la rigueur de l'information. On ne se refait pas. Et naître avec le Front populaire vous donne peut-être le goût du changement : en 1970, Eugène monte à Paris, et présente durant deux ans les journaux sur Europe 1. Il ne vient pas, comme on dit, les mains vides. Dans cette ville blanche qu'il aime tant, il a écrit *Bandits à Marseille*, dont le texte va servir de scénario pour le film de Jacques Deray *Borsalino*, avec Alain Delon et Jean-Paul Belmondo. En 1972, il est le premier journaliste de l'audiovisuel au monde à décrire la tuerie des otages israéliens par les Palestiniens sur le tarmac de l'aéroport militaire de Munich. L'info est sa passion. Malin, il quitte alors l'information générale et fonce vers le sport, devinant sans doute la place que celui-ci, et le football en particulier, ne manquera pas de prendre quelques années plus tard. Il intègre le service des sports d'Europe 1 en 1972 et s'empare « à la hussarde » de la rubrique football. À ce titre, il couvre bien évidemment tous les plus grands rendez-vous sportifs de ces vingt dernières années, notamment les Coupes du monde. En 1982, il parvient même à convaincre Michel Platini de rejoindre la station de la rue François I[er] comme consultant. Directeur des sports depuis 1996, il crée « *Europe-Sports* », une émission quotidienne de 2 heures et demie qui trouve rapidement sa place informative et conviviale sur l'antenne. Parallèlement, « Sacco » a mis en place, le samedi soir, ce qui est devenu au fil des ans le premier multiplex de France de football pour les matchs du Championnat de France. Certes, il y a le sport et ses « oh la la... » désormais célèbres, mais il y a aussi l'amour des livres (Céline, Giono, Modiano), et l'écriture qui taraude l'homme de radio : en 1994, il publie *Berlusconi, le dossier vérité*. Le talent, l'obsession de bien informer, et un goût certain pour la comédie font chez ce personnage bon ménage avec la récompense civile : depuis 1993 en effet, Eugène Saccomano est chevalier de la Légion d'honneur. P.-L. B.



Eugène Saccomano dans son élément de prédilection : la cabine de reporter dans un stade de football.

SAINT-ÉTIENNE (ASSOCIATION SPORTIVE DE SAINT-ÉTIENNE LOIRE)

Club fondé en 1920

Palmarès : *Champion de France 1957, 1964, 1967, 1968, 1969, 1970, 1974, 1975, 1976, 1981 ; Coupe de France 1962, 1968, 1970, 1974, 1975, 1977.*

Lorsque le club qui a fourni 52 internationaux à l'équipe de France se retrouve en D2 et doit attendre l'ultime journée du Championnat pour savoir s'il ne va pas être relégué d'une division supplémentaire, c'est qu'il y a quelque chose qui cloche au royaume des Verts. Qui aurait pu imaginer voir cette équipe qui a tant fait rêver la France se débattre au milieu des années 90 pour ne pas mourir ? Il est décidément loin ce beau mois de mai 1976 où toute la France s'était mise au vert, accompagnant de ses vœux les Stéphanois qui allaient défier le grand Bayern Munich en finale de la Coupe des champions. Il aura fallu ce jour-là que les poteaux de Hampden Park soient carrés pour empêcher à deux reprises le ballon de rentrer dans les buts de Sepp Maier. On a beaucoup pleuré ce 12 mai 1976 lorsque l'Allemand Roth



L'ange vert de l'AS Saint-Étienne, Dominique Rocheteau, qui régala de ses dribbles étourdissants le public chaleureux de Geoffroy-Guichard dans les années 1970-1980. Il fut découvert par le « chercheur d'or » du club, Pierre Garonnaire.

Un ange vert est passé

Les Verts sont très forts. Ils viennent de sortir le PSV Eindhoven, le Dinamo Kiev, les Glasgow Rangers. Dans cette équipe, Dominique Rocheteau avec sa tignasse bouclée éclabousse de son talent. Il n'y en a que pour lui. Déjà il a été surnommé l'« ange vert ». Un disque est même sorti à sa gloire. Le merchandising n'existe pas encore, sauf à Saint-Étienne en 1976. Mais Rocheteau est blessé pour la finale. Il ne jouera pas. Les Verts sont malheureusement menés 1-0 et Herbin tente le tout pour le tout et lance son joker. L'« ange vert » tente deux fois de passer sur son aile. Il déstabilise Hansen puis Horsmann, mais rien n'y fait. Entré à la 82^e minute de cette finale, Rocheteau n'a pu réaliser un miracle. Les anges, c'est bien connu, n'accomplissent pas de miracle.
L'équipe de la finale : Curkovic - Janvion, Piazza, Lopez, Repellini Bathenay, Larqué, Santini - H. Revelli, P. Revelli, Sarramagna (Rocheteau 82^e). Entr. : R. Herbin.

a marqué sur coup franc le but vainqueur (57^e). Et puis, le lendemain, lorsque les Verts ont remonté les Champs-Élysées, tout Paris était venu acclamer les hommes de Robert Herbin. Preuve s'il en est que cette équipe appartenait à tout un pays.

L'année suivante, il y eut ce mémorable quart de finale retour à Anfield et cette défaite 3-1 qui allait éliminer les Verts. Vingt ans plus tard, on se demande encore pourquoi Christian Lopez a laissé échapper le remplaçant de luxe Fairclough vers le but de Curkovic à 2-1. On se le demandera toujours. Certes, un peu plus tard, sous l'ère Platini, il y aura bien quelques exploits pour nous faire croire que les Verts pourraient renaître. On pense en particulier à ce 0-5 à Hambourg en 1980. Sans lendemain hélas. D'ailleurs, en 1981, au lendemain de son dernier titre de champion de France, l'ASSE allait disparaître d'entrée en Coupe des champions, éliminée dès le tour préliminaire par le Dinamo de Berlin.

La suite, c'est l'histoire de la caisse noire qui éclate en 1982 et du procès qui allait suivre. Roger Rocher, le président de l'époque, sera bien évidemment déboulonné. Saint-Étienne voit alors tous ses meilleurs joueurs partir et, inexorablement, s'enfonce vers la D2. Les Verts y resteront deux saisons (de 1984 à 1986) avant d'y retomber à l'issue de la saison 1995-1996. Et dans le stade Geoffroy-Guichard qui s'est fait une toilette pour accueillir des matchs de la Coupe du monde 1998 les Verts remontent en D1 en 1999 et réussissent à s'y maintenir en développant un jeu spectaculaire et offensif grâce à deux Brésiliens talentueux et efficaces, Alex et Aloisio, dénichés par Robert Nouzaret et son staff.

SEDAN (UNION ATHLÉTIQUE SEDAN-TORCY)

Club fondé en 1920

Couleurs : bleu et blanc.

Palmarès : *Coupe de France 1956, 1961 (finaliste 1965, 1999) ; champion de France amateurs 1951, champion de France de division 2 1955, 1972.*

Né en 1920 de la fusion des clubs de Sedan et de Torcy, villes voisines situées près de Charleville, le nouveau club ardennais devient champion de la ligue du Nord-Est en 1941. Mais, c'est à partir de 1949-1950 qu'on commence à parler de Sedan. L'équipe réalise un premier exploit en éliminant l'OGC Nice, futur champion de France, en trente-deuxième de finale de la Coupe de France. Un an plus tard, en 1951, le club est sacré champion de France amateurs. Le voilà parti pour une étonnante

Les grandes figures du passé

Rozak, Éloy, Bochard, Daniel Carpentier, Fulgenzy, Célestin et Christian Oliver, Brény, Cuenca, Noah, Pierre Bernard, Polak, Hatchi, Salaber, Maryan, Lemerre, Mouchel, Salem, Herbet, Roy, Dahleb.

L'âme de Sedan

Louis Dugauguez a été pendant près de vingt ans l'homme fort de l'UA Sedan-Torcy. D'abord instituteur dans l'enseignement libre, ce Nordiste né en 1921 joue à Bully avant de devenir professionnel à Lens en 1936. Il émigre à Toulouse de 1940 à 1945, puis revient dans le Nord pour être entraîneur-joueur à Carvin. Major de sa promotion à l'issue d'un stage fédéral d'entraîneurs, il s'installe à Sedan en 1948, devient directeur commercial des Draperies sedanaises appartenant aux frères Laurant, et prend en main l'équipe de l'UA Sedan-Torcy. En 1967, il devient entraîneur-sélectionneur de l'équipe de France, mais démissionne en mars 1969, après une défaite peu glorieuse contre la Norvège, à Strasbourg. Revenu à Sedan, il quitte définitivement le club ardennais et le football en 1974.

aventure. Le club a été relancé grâce à la rencontre de deux industriels du textile, les frères Maurice et Lucien Laurant, avec un ancien instituteur nordiste Louis Dugauguez qui fut aussi un très bon footballeur lensois. Devenu entraîneur, ce dernier a choisi d'imposer à ses joueurs des principes de discipline, de courage et de combativité qui vont les mener haut et loin. Pour mieux les convaincre et pour les faire baigner dans une ambiance de travail, les dirigeants sedanais emploient leurs joueurs au sein de leur usine (les Draperies sedanaises).

La tradition ouvrière. Ainsi naissent les fameux footballeurs-ouvriers qui vont constituer un phénomène et un cas exceptionnels dans le professionnalisme, auquel l'UA Sedan-Torcy adhère en 1953. Chaque matin, à l'aube, Louis Dugauguez et ses hommes entament la journée par un footing et une séance d'entraînement sérieux avant d'aller à l'usine. Ainsi se forgent les caractères et les battants. De plus, le recrutement n'a pas été réalisé au hasard : on a choisi des gaillards aussi solides dans leur tête que sur leurs jambes : du gardien Rozak, aux attaquants Brény et Célestin Oliver en passant par Éloy, Bochard, Daniel Carpentier, Pascal, Fulgenzy et Cuenca. Louis Dugauguez et les Laurant n'ont pas manqué de puiser aussi dans l'équipe de France amateurs, ce qui va amener à Sedan les Normands Michel Lefebvre et Mouchel. Le Championnat et la Coupe de France en sont révolutionnés, tout comme les adversaires des Sedanais. En 1953-1954, les « ardents Ardennais », bien qu'évoluant en 2ᵉ division, se hissent jusqu'aux demi-finales de la Coupe de France, ne s'inclinant que par 2 buts à 1 devant l'OM. La saison suivante, en 1954-1955, ils terminent premiers de 2ᵉ division et prennent place dans l'élite de la division 1. Cette fulgurante ascension se poursuit dans l'apothéose d'une finale de Coupe de France gagnée en 1956 contre Troyes (3-1) après seulement trois saisons professionnelle. Les Sedanais se maintiennent ensuite en bonne place au classement de la division 1. En 1961, ils réapparaissent en finale de Coupe contre Nîmes, dont ils sortiront vainqueurs une seconde fois (3-1), grâce à un brillant maître à jouer, Marcel Mouchel, qui atteint ce jour-là le firmament d'une carrière trop courte et trop discrète. L'arrière droit de l'équipe sedanaise s'appelle Noah, prénom Zacharias. Son fils Yannick se fera connaître plus tard raquette de tennis en main. Sedan en division 1 continue à jouer les trouble-fête : 9ᵉ en 1961, 5ᵉ en 1962, avant de terminer 3ᵉ en 1963 derrière Monaco et Reims. En 1965, c'est la troisième finale de Coupe de France jouée, mais perdue celle-là contre Rennes au terme de deux matchs très équilibrés (2-2 puis 3-1). De l'époque héroïque, il ne reste qu'un seul joueur, Fulgenzy. En 1966, une curieuse opération de fusion donne naissance l'espace d'une saison à un RC Paris-Sedan. En 1970, Sedan décroche de nouveau une 3ᵉ place en D 1. Mais, un an plus tard, c'est la descente qui ouvre l'ère du déclin, aggravé en 1974 par le départ de Dugauguez et par une nouvelle relégation, jusqu'à la descente en Nationale 1 en 1995. Depuis Sedan a repris sa marche en avant : montée en D2 en 1998, retrouvailles avec la D1 en 1999 avec en sus une finale de la Coupe de France perdue dans les dernières minutes sur penalty devant le FC Nantes. Pour sa première saison en D1, Sedan est à l'égal des meilleurs, obtenant une excellente 6ᵉ place qui lui vaut de jouer pour la première fois une compétition européenne, en l'occurrence la coupe Intertoto qualificative pour la coupe UEFA. Cette progression rapide est due en grande partie au travail de l'entraîneur Patrick Rémy et à la nouvelle direction. Dommage que ce duo efficace n'ait pas été reconduit pour la saison 2000-2001.

SNELLA Jean

1914 - 1970

ENTRAINEUR

Palmarès : *champion de France 1957, 1964, 1967 (Saint-Étienne).*

La carrière du joueur Snella démarre dans le nord de la France, où son père, mineur polonais, est venu chercher du travail. Il porte successivement les couleurs d'Hénin-Liétard, du RC Arras et de l'Olympique lillois, avant d'émigrer à Saint-Étienne de 1938 à 1940. Après la Libération, il devient entraîneur, fait ses premières armes au FC Lorient, puis arrive à Saint-Étienne en 1948. C'est le début d'un mariage d'amour entre Snella et le club forézien, qu'il va hisser au sommet du football français en quelques années. Précurseur de la politique de formation, il éduque une bande de gamins qu'il va conduire jusqu'au titre de champion de France 1957 : ils ont pour noms Tylinski, Herbin, Ferrier, Goujon, Peyroche, Mekloufi. Après deux années d'infidélité (Servette de Genève), il revient en France pour offrir deux nouveaux titres de champion de France aux Stéphanois en 1964 et 1967. Snella cède alors sa place à son ami Batteux (dont il a été l'adjoint en Coupe du monde 1958) et il finit sa carrière de technicien à Nice et à Metz, avant de mourir en 1970, terrassé par un cancer. Snella, homme de devoir et d'honnêteté, passionné par son métier auquel il consacra toute sa vie, éducateur incomparable, restera comme l'un des entraîneurs les plus marquants de l'après-guerre.

SOCHAUX (FOOTBALL CLUB SOCHAUX-MONTBÉLIARD)

Club fondé en 1928

Couleurs : jaune et bleu.

Palmarès : *champion de France 1935, 1938; champion de France de D2 1947; Coupe de France 1937 (finaliste 1959, 1967, 1988) ; 1/2 finaliste en Coupe d'Europe C3 1981.*

À l'instar de l'AS Monaco qui ne vit que grâce aux subsides du prince, le FC Sochaux-Montbéliard n'existe que par la volonté de sa maison mère, le constructeur automobile Peugeot. Créé en 1928 par Jean-Pierre Peugeot, le club fait partie intégrante de l'entreprise. Un lien symbolisé par l'implantation du stade Bonal à l'intérieur même du périmètre des usines Peugeot, à Montbéliard.

Les années glorieuses

En 1938, le FC Sochaux était champion de France pour la deuxième fois de son histoire, après un premier titre obtenu en 1935. Depuis, plus rien, en division 1 tout au moins. À l'époque, une féroce rivalité opposait Sochaux à Marseille. En 1937, l'OM devenait champion de France devant Sochaux grâce à un goal-average supérieur : 1,77 (69 buts marqués, 39 buts encaissés) contre 1,31 (55-42). En guise de consolation, les Doubistes étaient tout de même allés battre les Marseillais chez eux lors de la dernière journée (0-1), tout en remportant la Coupe de France. Les rôles sont inversés la saison suivante : Marseille gagne la Coupe et Sochaux s'adjuge le Championnat en devançant l'OM de deux points. Cette année-là, les Doubistes font merveille et battent tous les records de recette lors de leurs déplacements. Point fort de cette équipe séduisante et spectaculaire qui fera référence, le trio défensif composé du gardien Laurent Di Lorto et des défenseurs Hector Cazenave et Étienne Mattler. Un trio si efficace qu'il avait gagné le surnom de « ligne Maginot ».

Cette filiation se retrouve dans l'organigramme du club. Sochaux a longtemps été présidé par Jacques Thouzery, cadre chez Peugeot, avant que ce dernier ne cède sa place à Gilles Daget, directeur des relations extérieures. Les dirigeants doivent rendre compte à la direction des affaires sportives de Peugeot. Quant aux joueurs, ils sont tenus de respecter l'image de marque de la firme et de ne pas s'afficher, dans la mesure du possible, dans les véhicules de la concurrence. À l'inverse de ce qui se passe à Monaco, il n'est pas question ici de dépenses somptuaires ni de recrutement haut de gamme. Une politique de vedettariat serait assimilée à de la provocation dans la région.

Du coup, il n'est pas aisé d'attirer des joueurs confirmés dans le Doubs, ce qui explique que Sochaux n'ait plus rien gagné depuis le titre de champion de France en 1938, à l'exception d'un titre de champion de D2 en 1947. Autant dire que le souvenir des Di Lorto, Mattler, Szabo ou Courtois, les vedettes de l'époque, a passablement jauni. Depuis cette époque, pas grand-chose ou presque... Si, quand même, une demi-finale de Coupe de l'UEFA en 1981 face aux Néerlandais d'AZ 67, avec une équipe où de vieux briscards tels Patrick Revelli, Posca ou Durkalic cohabitaient avec de jeunes loups comme Genghini, Stopyra ou Rust. Quelques années plus tard, Sochaux se surprendra à nouveau à tenir la France en haleine. Lors de la saison 1987-1988, alors qu'il vient de chuter en division 2, le FCSM réalise une saison de feu : 29 victoires en 34 matchs, 2 défaites seulement, 97 buts marqués et 17 encaissés. Sous l'impulsion de l'entraîneur Sylvester Takac, les Paille, Sauzée, Rousset, Silvestre, renforcés par deux internationaux yougoslaves (Hadzibegic et Bazdarevic), pratiquent pour ainsi dire le meilleur football de France. Dans le même temps, ils se fraient un chemin jusqu'en finale de la Coupe de France en éliminant au passage quatre formations de D1 (Paris-SG, Montpellier, Lens, Nice). Au Parc des Princes, il faudra que Madar envoie son ballon dans les nuages lors des tirs au but pour que Metz s'impose.

La formidable aventure demeurait inachevée. Depuis, les supporters du FC Sochaux sont en mal de sensations fortes. Peut-être la construction d'une enceinte neuve de 20 000 places sur l'emplacement du vétuste stade Bonal relancera-t-elle le club vers le haut. Mais tant que Peugeot le voudra, Sochaux vivra. Et comme cela dure depuis soixante-dix ans...

STADE FRANÇAIS FOOTBALL CLUB

Club fondé en 1888

Couleurs : bleu et rouge.

Palmarès : *champion de France de 2^{e} division 1952.*

Le Stade français, né en 1883, est l'un des plus vieux clubs omnisports français. Sa section football a vu le jour cinq ans plus tard. Mais c'est en 1942 que démarre le Stade français professionnel par une fusion – provisoire – avec le CA Paris.

En 1944, le Stade est pris en main par Jacques Malaud, un président très dynamique qui a décidé de monter une grande équipe. Il engage en 1945 Marcel Domingo, Grillon, Grégoire, Luciano et surtout Ben Barek. Terminant 2^{e} du Championnat de 2^{e} division, le Stade accède à la 1^{re} division en 1946. L'arrivée d'Helenio Herrera comme entraîneur, celles de Louis Hon et surtout du Hongrois Nyers – qui va former avec Larbi Ben Barek un tandem d'attaque redoutable –, permet à cette équipe-là de se classer deux fois de suite 5^{e} de l'élite, disputant et perdant contre le Red Star une demi-finale de Coupe. Mais Helenio Herrera, qui part en Espagne entraîner l'Atletico Madrid, y emmène avec lui plusieurs joueurs stadistes, Domingo et Ben Barek en particulier. L'équipe du Stade est démantelée.

En 1948, le Red Star est relégué et fusionne avec le Stade. Mais le mariage ne dure que deux saisons. En 1950, le Stade français

Les grandes figures

Les joueurs
Domingo, Grillon, Grégoire, Hon, Luciano, Mandaluniz, Mathiesen, Arnaudeau, Sésia, Aston, Simonyi, Ben Barek, Carlsson, Nyers, Guérin, Colonna, Brezniak, Drouet, Gaulon, Dombeck, Van Rhijn, Roger Vandooren, Jonsson, Hnatow, Bollini, Lerond, Eschmann, Pottier, Bonifaci, Milutinovic, Peyroche, Maryan, Stako, Bellot, Carnus, Alba, Fefeu et Nagy

Les entraîneurs
Helenio Herrera, Edmond Delfour, Léon Rossi, André Gérard, Henri Guérin, Joseph Mercier.

Un titre 100 % français

Aujourd'hui, la chose est totalement impensable. En 1979, elle était déjà exceptionnelle. Le seul titre de champion de France du Racing Club de Strasbourg a été obtenu avec une équipe uniquement composée de joueurs français. Certes, il y avait bien dans l'effectif le Franco-Tchadien Nambatingue Toko, qui bénéficiait de la double nationalité. Mais il n'était que rarement titulaire. Pour le reste, le onze type de Gilbert Gress était le suivant : Dropsy - Marx, Specht, Novi (Duguépéroux), Domenech - Deutschmann, Ehrlacher (Jouve), Piasecki - Wagner, Tanter (Toko), Gemmrich.

reprend son autonomie pour occuper une 18e place sanctionnée par une descente en 2e division. La pénitence ne dure qu'une saison. En 1952, l'équipe stadiste finit première de division 2 et remonte aussitôt, grâce à Colonna, Guérin, Drouet, Dombeck, Brezniak, Gaulon, Sésia et Jonsson. Le club a été relancé par un gros industriel, Roger Pouchès (patron des Établissements de la Suze), qui a beaucoup investi dans l'histoire, au point de conduire quelques années plus tard ses entreprises vers la faillite commerciale et sportive, et vers de graves problèmes judiciaires.
En 1954, après sa remontée, le club donne de nouvelles frayeurs à ses supporters. Deux matchs de barrage dramatiques contre le grand rival parisien, le RC Paris, débouchent sur une seconde relégation et un nouveau séjour en division 2, jusqu'en 1959. En 1964, c'est un nouveau barrage, favorable celui-là. Mais les jours du Stade français sont alors comptés. En 1966, après la chute de Pouchès, il devient Stade de Paris Football Club, ne peut échapper à la descente et disparaît en 1967.
Sa nouvelle naissance, en division 2, date de 1981, sous le nom de Stade français 92 (c'est-à-dire soutenu par le département des Hauts-de-Seine). Hélas, il patauge dans les profondeurs de la division 2, disparaît à nouveau en 1985 et tombe dans un triste anonymat.

STRASBOURG (RACING CLUB DE STRASBOURG)

Club fondé en 1906.

Couleurs : bleu et blanc.

Palmarès : *champion de France 1979 ; champion de France de D2 1977, 1988; Coupe de France 1951, 1966 (finaliste 1937, 1947, 1994).*

« Ce soir, on vous met le feu. » Aujourd'hui, tous les supporters de France reprennent dans les stades ce refrain. Les supporters strasbourgeois, eux, l'avaient pris au pied de la lettre bien avant qu'il ne devienne une chanson. En septembre 1980, ils avaient bel et bien mis le feu au stade de la Meinau. Quinze mois après le premier et seul titre de champion de France de l'histoire du Racing, qu'est-ce qui avait bien pu provoquer de tels débordements ? Tout simplement le départ de l'entraîneur, Gilbert Gress. En général, on réclame plutôt sa tête ; là, on réclamait son maintien. En vain. Le conflit larvé qui opposait l'idole des lieux à son président, André Bord, s'achevait dans les larmes et les cendres par le licenciement du subordonné.
C'est peu dire que Gilbert Gress a marqué le Racing Club de Strasbourg. Joueur d'abord, il remporta en 1966 la Coupe de France aux dépens de Nantes, flamboyant champion de France cette année-là. Milieu de terrain aux cheveux longs, Gress exaspérait parfois le public alsacien. En fait, sa véritable vocation était d'entraîner et il allait rapidement le démontrer. En 1977, il prend en main une équipe qui remonte tout juste de l'étage inférieur. Dès la première saison, le Racing termine troisième du Championnat. La saison suivante, il s'adjuge carrément le titre avec une équipe qui, sur le papier, ne payait pourtant pas de mine. Et puis ce sera une honorable cinquième place agrémentée d'un quart de finale de C1 contre l'Ajax Amsterdam. Jamais la Meinau n'avait autant vibré, jamais la ville n'avait été pareillement à l'unisson de son équipe. C'est pourquoi les supporters du Racing, qui jusque-là n'avaient eu que deux Coupes de France (1951, 1966) à se mettre sous la dent, n'acceptèrent pas le départ de Gress. Durant plus de dix ans, ils vivront dans l'attente de son retour. Une attente entretenue par le défilé permanent des entraîneurs et des joueurs, les révolutions de palais, les querelles internes, les dérives financières de l'époque Daniel Hechter et deux descentes en D2. Une décennie durant laquelle Strasbourg justifia pleinement son appellation d'« OM de l'Est ».
Le retour du messie en 1991 se traduit illico par la remontée en D1. Gress, néanmoins, ne parvient pas à ressusciter le passé. En 1994, c'est une autre brouille, avec un autre président (Roland Weller) qui le conduit vers la sortie et vers Neuchâtel, son port d'attache. Comme par hasard, l'indice de performance du Racing s'infléchit à nouveau vers le haut avec l'arrivée aux commandes de Jacky Duguépéroux, capitaine des champions de France 1979. Une finale de Coupe de France perdue contre le Paris-SG en 1995, une finale de Coupe de la Ligue gagnée aux dépens de Bordeaux en 1997 ont redonné espoir aux fidèles de la Meinau. Dans le même temps, le géant américain IMG McCormack a pris les rênes du club avec

l'ancien tennisman Patrick Proisy à la présidence, non sans mal d'ailleurs. Le Racing a retrouvé une certaine crédibilité. De là à affirmer qu'il est devenu sage...

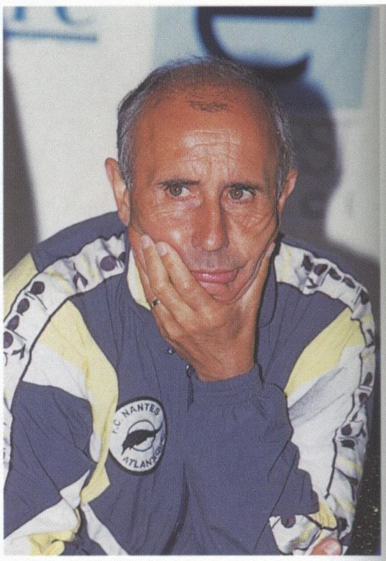
SUAUDEAU Jean-Claude

né à Cholet (Maine-et-Loire), 1938

MILIEU DE TERRAIN

Palmarès : *4 sélections en équipe de France ; champion de France 1965, 1966 (Nantes) ; Coupe de France 1966 (demi-finale).*
En tant qu'entraîneur : champion de France 1983,1995 ; Coupe de France (finale) 1983, 1993 (Nantes).

Le personnage est paradoxal. Ses proches et ses amis affirment que Jean-Claude Suaudeau est affable, attentionné et même souvent drôle. Les journalistes qui l'approchent redoutent ses réponses cassantes, ses grands airs (de dédain, affirment certains). Joueur hier, entraîneur aujourd'hui, il a toujours refusé d'interpréter un rôle dans un jeu qu'il n'a pas décidé, dans une pièce qu'il n'a pas écrite. D'autres, encore, disent que Suaudeau est un fort en gueule ou « une pleureuse ». Depuis toujours, il répète : « Je refuse l'injustice. » Il pourrait ajouter qu'il veut mettre en avant en permanence la fidélité et la loyauté. Et même se citer en exemple : très jeune, il est arrivé à Nantes et y a effectué toute sa carrière de joueur. Milieu de terrain, il compensait sa petite taille par une technique complète et une rare intelligence de jeu. Au cœur des années 60, avec Ramon Muller et Jacky Simon, il animait une ligne de jeu qui fit la renommée de l'équipe entraînée par José Arribas et championne de France en 1965 et 1966. À l'époque, on vantait le « jeu à la nantaise ». Et Suaudeau connut à quatre reprises les honneurs de la sélection en équipe de France (1966-1967). Pourtant, encore joueur, il pensait inlassablement à l'avenir. Il ne se voyait pas autre chose qu'éducateur. Et c'est logiquement que, à la fin de sa carrière sportive, il devient le responsable du centre de formation du FC Nantes, une des plus belles écoles du football français. Là, dans l'ombre de José Arribas puis de Jean Vincent, il apprend le métier d'entraîneur. En juillet 1981, il devient le responsable de l'équipe professionnelle. Il déclare qu'il maintiendra l'esprit et la philosophie de la maison, c'est-à-dire l'amour du beau jeu. Nantes sera champion de France en 1983 et 1995. Jean-Claude Suaudeau a annoncé son départ à la retraite en août 1997.



Maître à penser du beau jeu à la nantaise – offensif et à une touche de balle –, l'entraîneur du FC Nantes Jean-Claude Suaudeau a souhaité abandonner l'entraînement de l'équipe première au début de la saison 1997-1998.



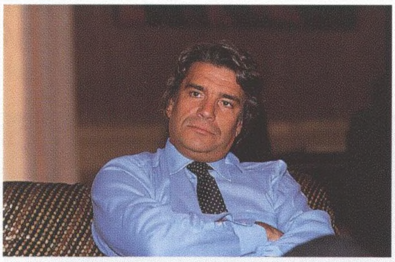
t-u

TAPIE Bernard

né au Bourget (Seine-Saint-Denis), 1943

DIRIGEANT

Dans les années 1980, le football français se laissait prendre dans un drôle de jeu : le poker des capitalistes, comme l'avait défini un hebdomadaire en 1986. L'argent arrivait à flots continus dans les caisses des clubs. Des capitaines d'industrie comme Jean-Luc Lagardère, président de Matra, des experts financiers comme Claude Bez se disputaient les stars du Championnat. C'était à qui bâtirait la meilleure équipe. En ce printemps 1986, un nouvau président vient de prendre en main le club de Jean Carrieu. Il a pour nom Bernard Tapie. Né dans une famille modeste du Bourget, dans la banlieue parisienne, l'homme n'était pas réputé pour maîtriser spécialement bien le monde du football. Certes, les sportifs se souvenaient vaguement de Bernard Tapy, chanteur de variétés dans les années 60, mais connaissaient bien Bernard Tapie, patron d'une équipe de cyclistes professionnels, parmi lesquels coururent le Français Bernard Hinault et l'Américain Greg LeMond. D'ailleurs, en débarquant dans le peloton du Tour et des classiques, il avait sérieusement bousculé les us et coutumes en vigueur depuis la nuit des temps. Soudain, les coureurs de son équipe se retrouvaient avec des salaires multipliés au moins par dix, comparés à leurs émoluments chez leurs précédents employeurs. Et Tapie exigeait deux choses : la victoire, bien sûr, et une excellente image, afin de doper ses sociétés, Look, Wonder, etc.



Pour Bernard Tapie, comme pour d'autres, le football fut un instrument au service d'ambitions financières et politiques.

L'antichambre du pouvoir. En octobre 1985, Mikhaïl Gorbatchev, alors grand maître de l'URSS, est en visite à Paris. Dans *l'Express Sport* (31 octobre 1986), Bernard Tapie se souvient : « Le dernier soir, grand dîner, grand tralala. Bien. Je suis invité, j'y vais. À table, je me trouve à côté de M^me^ Edmonde Charles-Roux, l'écrivain, la femme de Gaston Defferre. On papote comme *ça,* on ne se connaissait pas du tout. Soudain, elle me dit : "Qu'est-ce que vous attendez pour venir nous sauver l'OM ?" Mon premier réflexe est de me dire : cette dame est quand même plus littéraire que sportive, mais, si elle me dit ça, c'est qu'elle en a parlé en privé avec son mari. Donc c'est important, et en quelques secondes ça se met à m'exciter. Je n'avais jamais pensé jusqu'alors à l'OM ; j'étais en plein dans mes affaires et dans le vélo. Pourtant, dans la seconde, je me dis : c'est formidable ! Quel enjeu ! Le foot à Marseille... Et hop ! me voilà parti. Donc à la fois coup de folie, d'instinct mais aussi mécanisme et savoir [...]. Deux jours après, je rencontrais Defferre. Sans Gorbatchev, je me serais peut-être intéressé à l'OM. Peut-être pas. Mais l'influence de Gorbatchev dans l'histoire de l'OM est indiscutable... »

Pour la saison 1986-1987, Tapie président de l'OM réussit son premier coup en recrutant Michel Hidalgo, alors directeur technique national et ancien sélectionneur français, et lui confie la direction sportive de l'Olympique de Marseille. L'entraîneur s'appelle Gérard Banide ; il a été champion de France avec l'AS Monaco, et le vice-président est Jean-Louis Levreau, le rédacteur en chef du journal le plus important de la

ville, *le Provençal*. Rapidement, les résultats arrivent. À Marseille, autour du Stade-Vélodrome, on ne voit qu'une chose : l'OM gagne à nouveau. L'OM est redevenu un des grands clubs du Championnat de France. Et Tapie, jamais à court d'imagination pour entretenir le rêve, lance : « Marseille sera le premier club français à remporter une Coupe d'Europe... » À l'issue de la saison 1988-1989, l'OM gagne le Championnat de France, un titre qui lui échappait depuis 1972. Et le président confirme sa réputation de « sauveur » d'entreprises en difficulté. Ce qu'il avait accompli dans l'industrie et la finance, avec Look, Terraillon, Testut ou encore Wonder, il le réussissait aussi dans le football. Durant ses quatre premières années de présidence, il n'aura pas hésité à bouleverser plusieurs fois l'effectif de l'équipe : de 1986 à 1990, par exemple, l'OM a acquis 36 joueurs ! Et il mettra en pratique un de ses grands principes : « Pour être le meilleur, il faut prendre le meilleur... » Lorsqu'il était patron de l'équipe cycliste La Vie claire, il demandait chaque saison à son directeur sportif (Paul Koechli) le nom des cinq meilleurs et il les achetait. « Il y a des domaines où le contrôle du savoir est plus difficile que dans d'autres, a souvent expliqué Bernard Tapie.

Mais pas dans le sport. Là, c'est assez facile. Entre un excellent comptable et un autre excellent comptable, le choix peut être délicat ; en sport, les différences sont flagrantes, ce sont des critères objectifs... »

Les dessous de la gloire. Sous la présidence de Bernard Tapie, l'Olympique de Marseille a donc retrouvé le plus haut niveau. Il y eut quatre titres de champion de France consécutifs (de 1989 à 1992), une Coupe de France en 1989, une finale de Coupe d'Europe à Bari perdue contre l'Étoile rouge de Belgrade en mai 1991. Et surtout l'apothéose à Munich, en mai 1993, avec la première victoire d'un club français en Coupe d'Europe des clubs champions : ce jour-là, l'OM s'impose (1-0, but de Basile Boli) face au monstre italien, le Milan AC. Bernard Tapie est un héros sur la Canebière et partout ailleurs à Marseille. Il annonce que sa mission est accomplie et qu'il est prêt à quitter le club, ce qu'il fera durant la saison 1993-1994. Il est alors député, vise la mairie de la ville et sera un peu plus tard ministre (en charge du portefeuille de la Ville, dans le gouvernement dirigé par Pierre Bérégovoy)... Pourtant, d'étranges rumeurs avaient surgi durant cette présidence : des joueurs d'équipes adverses auraient été approchés par des « intermédiaires » pour laisser gagner l'OM. D'autres prétendaient que les finances du club étaient dans un état catastrophique, ce qui sera confirmé, dès 1994, avec la révélation d'un déficit de 300 millions de francs. Enfin, quelques jours avant la finale victorieuse à Munich, un joueur de Valenciennes, Jacques Glasmann, explique devant les caméras de télévision que l'Olympique de Marseille a tenté de le corrompre ainsi que deux de ses coéquipiers. L'un de ces joueurs avait même enterré une somme d'argent dans le jardin d'un membre de sa famille. Quatre ans plus tard, la justice a dû se prononcer sur les faits : elle a conclu à la responsabilité de Bernard Tapie et l'a condamné à deux ans de prison, dont un ferme.



Bernard Tapie sous le feu des photographes, du temps de la splendeur de l'OM.

TÉLÉVISION

Le 16 septembre 1937, dans le stade de Highbury, à Londres, une caméra fixe sur pied filme les images d'un match de l'équipe d'Arsenal, et les retransmet en léger différé. C'est la première retransmission d'une rencontre de football, dans le monde. En France, il faut attendre le 29 mai 1955 pour voir du football en direct à la télévision : c'est la retransmission de la finale de la Coupe de France et, sur la pelouse du stade de Colombes, Lille va dominer (5-2) les Girondins de Bordeaux. Le football et la télévision signent, alors, un mariage plus de raison que d'amour. En effet, aujourd'hui, il est inconcevable de penser une programmation sans images de foot. Pire, une chaîne sans ballon rond, c'est un ballon sans oxygène.

Les booms des années 70. Pourtant, Georges de Caunes, figure emblématique de la télévision française et chef du service des sports de la première chaîne dans les années 70, se rappelle cette époque où « les gens du football ne comprenaient pas bien pourquoi nous souhaitions retransmettre certaines de leurs rencontres. Tout



Sur le plateau de Téléfoot, *Thierry Roland et ses protégés, Frédéric Jaillant et Pascal Praud.*

juste s'ils ne nous demandaient pas combien ils devaient payer pour la diffusion... » C'est de l'été 1970 que l'on peut dater la grande révolution audiovisuelle. Cette année-là se joue la Coupe du monde au Mexique. On y découvre des matchs d'anthologie comme un quart de finale Angleterre-RFA ou la finale Brésil-Italie, avec des gestes et mouvements géniaux de Pelé et de ses équipiers. En Europe, les images parviennent sur les écrans, en couleurs. C'est vraiment la révolution : du triste noir et blanc, on passe au festif tout en couleurs... C'est aussi à cette époque que certains hommes d'affaires et des dirigeants de la fédération internationale de football (FIFA) réalisent qu'ils sont, là, en possession d'un formidable spectacle. Mais un spectacle gratuit, et ils pensent que cette situation est vraiment anachronique. Pourquoi ne pas vendre ce spectacle à dimension continentale, planétaire même ? La FIFA va créer une commission de réflexion pour commercialiser les images des compétitions qu'elle organise. Et elle va fixer ses tarifs. Conséquence : l'Union européenne (UEFA) et les fédérations nationales suivent l'exemple de la Fédération suprême. Les tarifs s'emballent. Certaines chaînes sont obligées, par manque de ressources financières, de se retirer du grand marché. Bien sûr, en Europe, il y a encore l'Union européenne de radio-télévision (UER), mais son rôle va diminuer, puisque clubs et télévisions privées traitent directement avec des hommes d'affaires. Faut-il s'étonner d'une telle évolution ? À vrai dire, non... Les responsables du football, à quelque niveau qu'ils soient, savent que leur sport en Europe et en Amérique du Sud est le plus regardé, le plus suivi, le plus attractif de toutes les disciplines sportives. Donc, si une chaîne télé veut l'exclusivité du spectacle, elle doit payer. On appelle cela une « logique de marché » !

À la carte. Ainsi, en France, les prix ont culbuté avec le match entre deux chaînes commerciales, TF1 et Canal Plus. Lors de sa création en 1984, Canal Plus, par les voix de son P-DG André Rousselet et de son directeur Pierre Lescure, définit clairement les deux domaines qu'il va privilégier à l'antenne : le cinéma et le sport, en particulier le football. Donc, la nouvelle venue achète l'exclusivité des retransmissions du Championnat de France et, quelque temps plus tard, devient même le sponsor officiel de l'équipe de France. À côté, TF1 ne reste pas inactif et investit sur les Coupes d'Europe une véritable fortune (208 millions de francs pour les droits de la Ligue des champions) ; mais l'Audimat suit, et donc la chaîne rentre dans ses frais, puisque les tarifs des publicités encadrant le match et à la mi-temps sont singulièrement majorés. Mais le football à la télévision connaît une nouvelle révolution dans les premières années 1990 : sur l'exemple du « pay per view » (payer pour voir, ou paiement à la séance) venu des États-Unis, l'Europe découvre la possibilité de voir, sur les chaînes du câble et du satellite, un match de foot à la demande... Avec l'apparition de la télévision numérique, on va encore plus loin : en France, par exemple, Canal Satellite propose sur Kiosque, lors des soirées de championnat national, de suivre l'un des matchs du jour ou même la totalité en jouant avec la télécommande. S'il le désire, le téléspectateur se concocte son propre programme, passant en images d'un stade à l'autre. Des programmes semblables sont proposés en Espagne (Canal Plus et Antena 3) et en Italie (Télé Più), l'Allemagne réfléchit et l'Angleterre se déclare intéressée.

Certains, toutefois, n'ont pas manqué de critiquer quand les « séances à paiement » ont débuté. Des entraîneurs ont refusé que les caméras pénètrent dans le stade où jouaient leurs équipes ; ils ont crié au fou, au loup dans la bergerie. Leur discours était simple (pour ne pas dire simpliste) : cette

Canal Plus et le football

Canal Plus a signé un contrat valable jusqu'en 2001 avec la Ligue nationale de football (LNF). Montant du contrat : 420 millions de francs par an pour la diffusion d'un match par journée de championnat de division 1 et deux émissions (« Jour de foot » et « L'équipe du dimanche »). Chaque match est facturé 6 millions de francs. Pour 350 millions de francs supplémentaires par an, Canal + peut diffuser un deuxième match de D1 sur Canal Plus numérique. Enfin, pour diffuser les sept autres matchs de D1 sur Kiosque (chaîne de paiement à la carte), Canal Plus paie 50 millions de francs à la LNF, la chaîne télé et la Ligue se partageant ensuite les recettes.

télévision allait vider les stades de leurs spectateurs. C'était parler un peu vite : ainsi en France, la Ligue nationale de football et son président Noël Le Graët ont prévu l'interdiction de retransmission dans un périmètre allant jusqu'à 100 km autour du stade... Et les résultats de la première saison du « foot à la carte » ont été prometteurs : les clubs ont trouvé une manne financière supplémentaire (15 millions de reversement annuel à chaque club de division 1 et 5 millions pour un club de division 2), les stades ne se sont pas vidés et les téléspectateurs-supporters ont pu voir leur équipe favorite jouer à l'extérieur sans se déplacer. Sur une saison, Canal Plus débourse près d'un milliard de francs pour l'ensemble de ses programmes de football. Des résultats semblables ont été enregistrés en Espagne et en Italie. Une seule ombre à ce tableau télévisé : la Direction générale de la concurrence de la Communauté européenne à Bruxelles rappelle régulièrement qu'« il ne peut pas y avoir d'exclusivité pour les retransmissions sportives internationales de grande envergure et la mise en commun de ces retransmissions est une obligation... »

TIGANA Jean

né à Bamako (Mali), 1955

MILIEU DÉFENSIF

Palmarès : *Coupe du monde 1982 (4e) et 1986 (3e) ; Champion d'Europe 1984 ; 52 sélections en équipe de France ; champion de France 1984, 1985, 1987 (Bordeaux), 1990, 1991 (Marseille) ; Coupe de France 1986, 1987 (Bordeaux).*

En tant qu'entraîneur : Champion de France 1997 (Monaco).

Dans l'immensité du stade Lénine sur les hauteurs de Moscou, le 23 mai 1980, l'équipe de France affronte l'URSS. Le sélectionneur français Michel Hidalgo a longuement hésité puis a cédé à la rumeur des stades et à l'opinion de la presse, qui avançaient depuis quelques mois le nom d'un milieu de terrain évoluant à l'Olympique lyonnais, Jean Tigana. Né au Mali, Tigana



Infatigable, Jean Tigana relance l'attaque des Bleus.

a grandi dans un quartier de Marseille (les Caillols) et découvert le football à Toulon, puis il s'est rapidement imposé à Lyon. Mais voilà, à l'époque, avec son physique de poids léger (1,68 m pour 62 kg), il fait figure de plume dans un sport qui privilégie les costauds. N'empêche, ce 23 mai 1980, il réussit un match plein, dense, presque parfait, et lui qui découvre le football international assez tardivement (à 25 ans) signe alors un long contrat avec les Bleus de France : entre 1980 et 1988, il portera le maillot bleu à 52 reprises.

Bien sûr, avec l'équipe de France, il fit partie d'un carré magique, d'un milieu de terrain de légende : c'était le temps des Trois Mousquetaires (avec Platini, Giresse et Fernandez), une ligne de jeu que le monde entier enviait aux Tricolores. Mais Jean Tigana se révéla très vite aussi un grand joueur de club, fidèle et loyal tant à Bordeaux qu'à Marseille, où il termina tristement sa carrière de footballeur professionnel sur un malentendu avec son entraîneur, le Belge Raymond Goethals. Riche d'un palmarès impressionnant et amoureux de la vie et de ses plaisirs – il avait aussi profité de son séjour bordelais pour acheter un vignoble –, il reprend le collier en 1993 pour devenir l'entraîneur de Lyon puis de Monaco. Il a laissé le souvenir d'un milieu défensif immensément talentueux, formidable technicien en mouvement, joueur souple et en accélérations, adepte du beau jeu. Entraîneur, il réclame du panache et de la rigueur. Après avoir emmené Monaco au succès, il démissionne de son poste en 1999. Après une année « sabbatique », il est engagé par le milliardaire britannique d'origine égyptienne Mohammed Al-Fayed pour entraîner à partir de la saison 2000-2001 le club de D2 Fulham (banlieue de Londres) que celui-ci possède depuis plusieurs années et qui n'a pas encore réussi à gagner sa place dans l'élite.

TOULOUSE (TOULOUSE FOOTBALL CLUB)

Club fondé en 1937

Couleurs : maillot violet, short blanc, bas blancs.

Palmarès : *Cham-pion de France de D2 1953,*

1982 ; Coupe de France 1957.
Un soir d'automne 1986, le Stadium toulousain vibre de bonheur. Et la ville de Haute-Garonne, capitale des terres de rugby, tombe sous le charme des soirées européennes de football. En effet, ce jour-là, le Toulouse Football Club (TFC, ou encore le « TéFéCé », comme on dit) a réussi ce qui demeure la performance, l'exploit. Ce mercredi 1er octobre 1986, dès le premier tour de la Coupe de l'UEFA, Toulouse éliminait tout simplement les Italiens de Naples à l'issue d'une homérique séance de tirs au but. Deux semaines auparavant, les « monstres » napolitains s'étaient imposés (1-0) sur leur terrain, grâce à un but de Carnevale. L'affaire semblait alors entendue. Mais lors du match retour en Haute-Garonne, le TFC fait mieux que de la résistance. Dès la 15e minute, l'attaquant international Yannick Stopyra réussit un but qui remet les deux équipes à égalité. Et à l'issue des prolongations, Toulouse et Naples ne sont toujours pas départagés. Il faut donc en passer par la séance, toujours forte en suspense, des tirs au but. Et là, incroyable mais vrai, ce sont les Italiens qui craquent : Marcico, Durand, Marx et Tarantini réussissent leurs tirs pour Toulouse, Bagni et Maradona manquent les leurs pour Naples. L'immense Diego Maradona, capitaine de l'Argentine victorieuse de la Coupe du monde quelques mois plus tôt, quitte le Stadium, piteux. Ce soir-là, le TéFéCé a simplement écrit le plus bel exploit de toute son histoire, même s'il était éliminé dès le tour suivant de la Coupe de l'UEFA par le Spartak Moscou. Une histoire qui a débuté en 1937, année de la création du club. À l'époque, il fallait de l'abnégation, de l'inconscience et une sacrée dose de folie pour fonder un club de « manchots » au pays du rugby. Il fallut aussi attendre quelques saisons pour que les premiers beaux résultats arrivent. Ce fut, par exemple, en 1941, une victoire en Coupe de France (zone libre), gagnée face à Saint-Étienne, avant de perdre la « grande finale » contre les Girondins de Bordeaux (vainqueurs de la zone occupée). Dès le début de la Seconde Guerre mondiale et de l'occupation allemande, le TFC a reçu l'appoint d'un certain nombre de joueurs repliés et pouvait aligner une équipe à fière allure avec, entre autres, Schmitt, Marek, Cros, Diagne, Bastien, Dupuis, Keller, Dolly, Zatelli, Luddens ou encore Cammarata. Pourtant, le club devra attendre presque dix ans pour accéder enfin au Championnat de France de division 1 : l'événement se produit en 1946. Il obtient une 4e place en 1950 mais, à la fin de la saison suivante, descend en division 2. Il retrouve l'élite du football français en 1953, se classe 2e en 1955 (son meilleur résultat dans l'épreuve). Et le 26 mai 1957, c'est la fête dans la ville : le TéFéCé remporte la Coupe de France sur la pelouse de Colombes, en dominant (6-3) le SCO Angers. Un match fou. Les buteurs toulousains : Dereuddre (2 fois), Bouchouk, Bocchi, Di Loreto et Brahimi. Pourtant, malgré cet exploit en Coupe de France, pendant quatorze saisons (de 1953 à 1967), Toulouse sera une équipe ordinaire du Championnat de France.
Et puis, il y eut, à l'issue de la saison 1966-1967, une « farce » qui laisse, aujourd'hui encore, douter de la compétence des dirigeants de l'époque : Toulouse et le Red Star de Saint-Ouen fusionnaient. Concrètement, le club toulousain disparaissait du Championnat français... Il ne ressurgira qu'en 1970-1971 et en division 2. Neuf saisons pour tenter de revenir en division 1, ce qui est réalisé en 1982. Pendant douze saisons (jusqu'en 1994), Toulouse joue les utilités dans la compétition, même si des joueurs prestigieux viennent porter ses couleurs : le Néerlandais Rensenbrink, l'Argentin Tarantini, les Français Christian Lopez, Gérard Soler ou encore Dominique Rocheteau. Ce qui n'empêche pas le plongeon, une nouvelle fois, en division 2 pendant trois saisons. L'année de son soixantième anniversaire et sous l'impulsion de son entraîneur Alain Giresse, le Toulouse FC retrouve le Championnat de France de division 1. Mais Giresse parti faire une courte et malheureuse expérience au Paris-SG, le TFC redescend. Giresse revenu aux manettes pour la saison 1999-2000, le deuxième club du Sud-Ouest remonte aussi vite qu'il est descendu – après une seule saison de purgatoire – en obtenant une troisième place.

TRÉSOR Marius

né à Sainte-Anne (Guadeloupe), 1950

DÉFENSEUR

Palmarès : *Coupe du monde 1978 (1er tour phase finale) et 1982 (4e) ; 65 sélections en équipe de France ; champion de France 1984 (Bordeaux) ; Coupe de France 1976 (Marseille).*
Le 5 octobre 1983, le Parc des Princes est en fête : l'équipe de France affronte l'Espagne, mais, surtout, son capitaine, Marius Trésor, célèbre sa 64e sélection. Ce jour, il amélio-



Marius Trésor, qui forma avec Jean-Pierre Adams la célèbre garde noire de l'équipe de France.

re un vieux record établi vingt-trois ans plus tôt par Roger Marche (63 sélections). Les deux équipes quittent le terrain sur un score nul (1-1) et le public applaudit le nouveau recordman. Trésor jouera encore un match pour les Bleus et notera au compteur final 65 sélections de 1971 à 1983, et deux participations en phase finale de la Coupe du monde (1978 et 1982). Un beau bilan pour celui qui est encore considéré, avec Robert Jonquet, comme le meilleur défenseur central français depuis 1945.

Il a tout juste 20 ans quand il arrive en Corse, à l'AC Ajaccio, en provenance des Antilles. Dans l'Île de Beauté, on remarque immédiatement ses qualités athlétiques exceptionnelles. Voilà un joueur tout en souplesse, en détente, en jaillissement, remarquable dans le jeu de tête, difficilement franchissable au sol grâce à un art très sûr du tacle (toujours correct). Très vite aussi, les grands clubs du continent s'intéresseront à ce jeune homme élégant sur le terrain, simple et abordable dans la vie quotidienne. Il arrive en 1972 à l'Olympique de Marseille, un club où, chef d'une défense de fer, il va rester jusqu'en 1980. C'est un autre grand club français, Bordeaux, qui lui fait signer un contrat en 1981 ; il y joue jusqu'en 1984. Il doit alors cesser le football professionnel, un genou trop fragile lui imposant la retraite sportive à 34 ans.

N'empêche ! les amateurs de football n'oublieront jamais les longs raids dévastateurs d'un Marius Trésor remontant tout le terrain, ballon au pied. Ou encore la redoutable « garde noire » qu'il formait en équipe de France avec son ami Jean-Pierre Adams. Et encore moins un but « fou » en demi-finale du Mundial 1982 contre la RFA, qui n'empêcha pas l'élimination des Bleus mais le classa à jamais parmi les meilleurs libéros du monde...

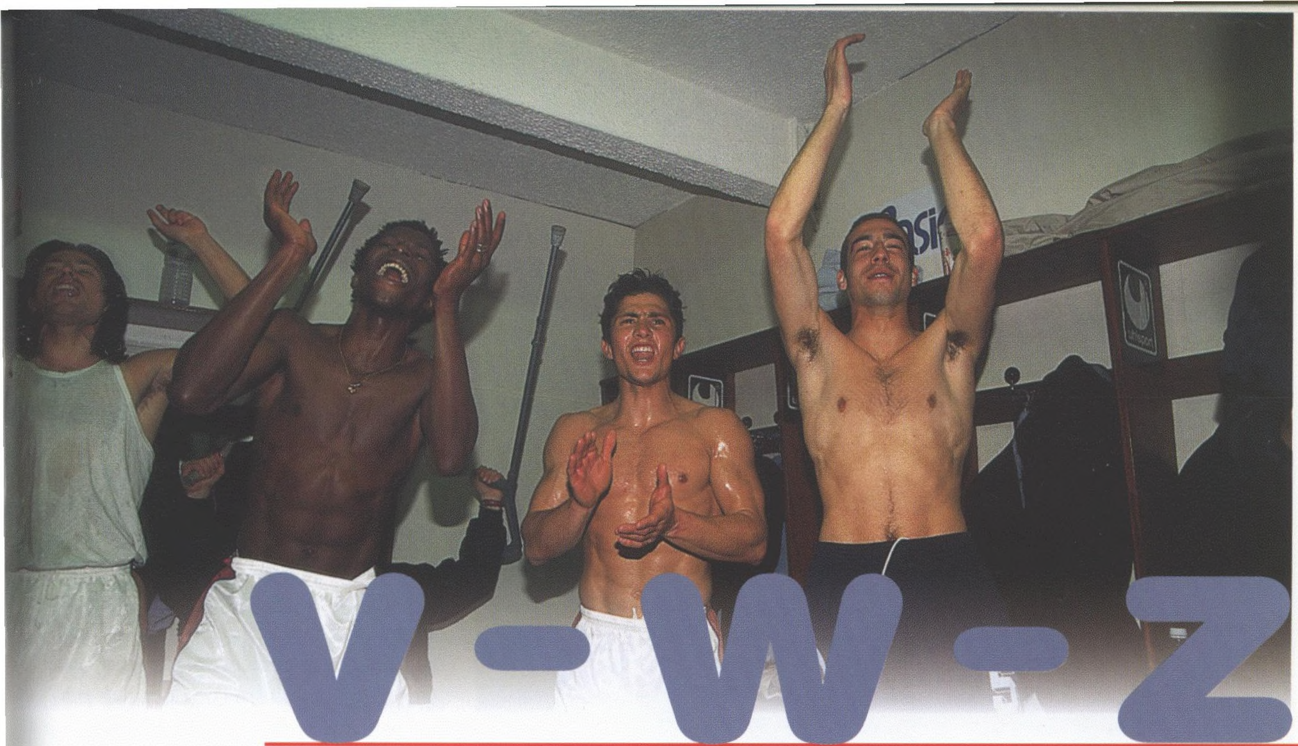
UJLAKI Joseph

né à Budapest (Hongrie), 1929

Palmarès : *21 sélections en équipe de France ; champion de France 1956 ; Coupe de France 1954 (Nice).*

Ayant appartenu à l'équipe nationale junior dans son pays natal, il aurait peut-être fait partie de la grande équipe de Hongrie si un transfert en France ne lui avait pas été proposé par le Stade français en 1948.

C'est cependant au FC Sète qu'il entame sa carrière professionnelle, avant de passer au Nîmes Olympique dirigé par Pierre Pibarot. Appelé en équipe de France en 1952, après avoir été naturalisé français, il s'impose comme l'un des meilleurs attaquants du Championnat, part à l'OGC Nice en 1953, remporte avec le club azuréen le Championnat 1956 et la Coupe de France 1954. Sans doute aurait-il vécu la belle épopée tricolore de la Coupe du monde 1958 si ses rapports avec les Rémois n'avaient pas été tendus, son caractère ombrageux se heurtant à celui d'un certain Raymond Kopa, tout aussi susceptible. En 1960, il retrouve son ancien mentor Pierre Pibarot au RC Paris, rate d'un cheveu la conquête du titre de champion de France 1962, avant de se retirer dans le Languedoc, son pays d'adoption. Ujlaki possédait la maîtrise technique de l'école hongroise, dans sa subtilité de touche de balle et sa force de frappe, doublée d'une étonnante vision du jeu.



V - W - Z

VENDROUX Jacques

né en 1947

JOURNALISTE

La voix du football à Radio France. Rien ne se fait sur le football à France Inter ou à France-Info sans l'accord de ce journaliste qui a débuté à la télévision en 1966 mais qui est arrivé très vite au service des sports de la radio à la Maison ronde. Petit-neveu du général de Gaulle, il marquera, avec élégance, son territoire dans les années 70 quand les Verts de l'AS Saint-Étienne partent à la conquête de l'Europe. Vendroux a compris que, pour avoir des informations sur le groupe qu'il suit, il ne doit pas le lâcher un instant. Donc, il devient un proche de chacun des acteurs de la « fabuleuse épopée des Verts ». Il sait où joindre le président Rocher, le directeur sportif Garonnaire, l'entraîneur Herbin ou n'importe lequel des joueurs à tout moment du jour... et de la nuit. Aucun fait ou geste (petit ou grand) du football français ne lui échappe. Il impose aussi un ton pour ses commentaires : l'enthousiasme, avant toute chose. Au fil des années, il suit toutes les grandes équipes du football français : après les Verts, il consacre une bonne partie de son activité et de son amitié aux Girondins de Bordeaux puis à l'Olympique de Marseille. Dans le même temps, malgré une courte infidélité (une demi-saison sur Canal Plus), il s'installe à Radio France : il devient chef des sports de France Inter, avec le titre de rédacteur en chef, et lors des soirées du Championnat de France, il anime le multiplex en direct d'un stade de France. Mieux, pour la Coupe du monde 1998, il a réussi à convaincre les responsables de Radio France de transformer l'antenne des grandes ondes, le temps de la compétition, en une radio continue consacrée au football et à l'événement... Avec son ami Thierry Roland, il anime le Variétés Club de France, escouade sympathique d'anciens joueurs professionnels jouant des matchs de gala ou de bienfaisance.

VIGNAL René

né à Béziers (Hérault), 1926

GARDIEN DE BUT

Palmarès : *17 sélections en équipe de France ; Coupe de France 1949 (RC Paris).*

Le gardien français le plus doué et le plus spectaculaire des années 50. Méridional bon teint, garçon exubérant et dynamique, il commence par bondir dans les buts de l'AS Béziers avant de venir à Paris confirmer ses exceptionnelles qualités athlétiques de détente et de souplesse. Dans les buts du RC Paris, il gagne la Coupe de France 1949, avant de perdre la finale 1950 contre Reims. En 1949, il prend en équipe de France la succession de Julien Darui, qu'il considère comme son maître et dont il imite à la perfection les dégagements au pied en demi-volée. C'est à Glasgow, devant l'Écosse en 1949, qu'il remplace et supplée Darui. Il joue un match mémorable et devient pour les Britanniques "*the flying Frenchman*" (le Français volant). Hélas, ses épaules sont fragiles comme du verre et vont perturber sa carrière, l'empêchant par exemple de disputer la Coupe du monde 1954. Il cesse toute activité en 1958, après avoir tenté un vain come-back à Béziers, sa ville natale.

VINCENT Jean

né à Labeuvrière (Pas-de-Calais), 1930

ATTAQUANT

Palmarès : *Coupe du monde 1958 (3e) ; 46 sélections en équipe de France ; champion de France 1954 (Lille), 1958, 1960, 1962 (Reims) ; Coupe de France 1953 (Lille), 1958 (Reims) ; finaliste de Coupe d'Europe C1 des champions 1959 (Reims).*

En tant qu'entraîneur : champion de France 1977, 1980 ; Coupe de France 1979 (Nantes).

Même s'il n'a pas atteint le degré de noto-



En 1962, Jean Vincent venait juste de mettre fin à sa carrière professionnelle quand les Brésiliens remportaient la coupe du Monde 1962 à Santiago du Chili..

riété de ses anciens partenaires rémois de la cuvée 1958, Jean Vincent n'en possède pas moins un palmarès impressionnant. Le joueur fut un ailier gauche, d'abord avant de pointe élégant, perçant, rapide et efficace, soutien d'attaque à l'activité débordante et à la générosité inlassable. Sorti de la pépinière nordiste d'Auchel, il est retenu dans l'équipe de France junior 1949 avec Bonifaci, Meano, Jacques Foix. Il devient lillois et va conquérir avec le LOSC Championnat de France 1954, Coupe de France 1953 et 1955. Mais c'est en Champagne qu'il atteint son apogée, collectionnant les trophées avec le grand Reims et avec l'équipe de France d'Albert Batteux. Il est 46 fois l'inamovible ailier gauche de la sélection tricolore, participant bien sûr à la campagne suédoise 1958, marquant 22 buts de 1959 à 1961, ayant l'honneur de remporter en 1955, avec Jonquet et Kopa, dans la sélection du Continent (regroupant les meilleurs joueurs européens) une rencontre aux dépens d'une sélection de Grande-Bretagne. Après le joueur, l'entraîneur Vincent prend en main un FC Nantes qu'il conduit jusqu'au titre de champion 1977 et 1980, avec une victoire en Coupe de France 1979. Après cette époque nantaise, Vincent s'est consacré à son école de football en Loire-Atlantique.

WENGER Arsène

né à Strasbourg (Bas-Rhin), 1949

ENTRAÎNEUR

Palmarès : *Champion de France 1988 (Monaco) ; Coupe de France 1991 (Monaco) ; Coupe de l'Empereur (1995, Nagoya Grampus Eight) ; finaliste de la Coupe européenne C2 des vainqueurs de coupe 1992 (Monaco). Champion d'Angleterre 1999, Coupe d'Angleterre 1999.*

En juin 1987, Jean-Louis Campora, président de l'AS Monaco, engage au poste d'entraîneur Arsène Wenger. Ce dernier présente pourtant deux défauts : il n'a pas été joueur professionnel et il reste sur une descente en deuxième division avec l'AS Nancy-Lorraine. Le scepticisme accompagne ce choix, les critiques fusent, Campora persiste. Dix mois plus tard, Monaco remporte son cinquième titre de champion de France.

Ce coup d'essai est un coup de maître. Wenger impose sa patte, réorganise le club à tous les niveaux et lui inculque la culture du résultat. « J'ai trouvé dans la vie de la Principauté une rigueur qui me rappelle l'Alsace, observe-t-il. À Monaco, les gens aiment que tout soit bien fait. Calmement. » Alors que l'équipe avait la réputation de bâcler ses travaux internationaux, Wenger en fait un ensemble capable de s'exporter. En 1989, Monaco dispute une demi-finale de C2 contre la Sampdoria de Gênes. En 1992, il va jusqu'en finale de la même épreuve, mais s'incline devant le Werder Brême (2-0). Wenger et son souci du détail, Wenger et son exigence sont passés par là.

Il commettra cependant l'erreur de faire l'année de trop. En 1994, il décline les propositions du Bayern Munich et rempile avec Monaco. Trois mois après le début du Championnat, il est licencié. Le temps a fait son œuvre. À la surprise générale, il part se ressourcer au Japon, à Nagoya, une équipe du bas de classement de la J-League dont il ne tarde pas à faire l'une des plus performantes du pays. Il est considéré comme le meilleur entraîneur du Japon et on lui offre même de prendre en charge l'équipe nationale. Il refuse. Par contre, quatre mois avant le terme de son contrat, il accepte les avances d'Arsenal. Wenger, une nouvelle fois, quitte son club de façon précipitée. Mais, cette fois, c'est lui qui l'a décidé. À Arsenal, il devient le premier entraîneur français en Angleterre – il sera rejoint, un an plus tard, par Gérard Houllier (Liverpool), puis plus récemment par Jean Tigana (Fulham). Nommé manager général, il dispose d'un budget considérable et «mondialise» son équipe avec de nombreux Français (Garde, Anelka, Petit, Vieira, puis Thierry Henry) et Néerlandais (Bergkamp et Overmars). Dès 1998-1999, il réalise le doublé coupe-championnat. En 1999-2000, il relance Thierry Henry mais échoue tant dans la conquête du titre contre Manchester que dans celle de la coupe de l'UEFA (perdue en finale contre Galatasaray Istanboul aux tirs au but).

ZIDANE Zinedine

né à Marseille (Bouches-du-Rhône), 1972

ATTAQUANT

Palmarès : *champion du monde 1998, champion d'Europe 2000, 59 sélections en équipe de France, coupe intercontinentale 1996 ; champion d'Italie 1997 (Juventus de Turin). Ballon d'Or 1998.*



Zinedine Zidane, un des meilleurs atouts de la France en 1998, est doté d'une frappe de balle et d'une technique individuelle rares en Europe.

Depuis la retraite de Michel Platini, la France recherche un grand meneur de jeu. Elle l'a trouvé en Zinedine Zidane. Ce fils de Kabyles, né le 23 juin 1972 à Marseille, capitale du football français, a disputé ses premières rencontres internationales avec l'équipe de France minimes, où il côtoya Pedros et Dugarry et fut repéré par des recruteurs de l'AS Cannes.
Il rejoignit la Côte d'Azur à 13 ans et demi et partagea l'entraînement des professionnels dès l'année suivante, pour faire ses débuts en D1 au cours de la saison 1988-1989. Il devint régulièrement titulaire deux ans plus tard avec Jean Fernandez, qui avait su apprécier l'incroyable technique, l'excellente vision du jeu et la précision de la frappe de balle (dans le jeu comme sur les coups francs) du jeune milieu de terrain.
Quand, en 1992, le club descend en D2, Zidane part pour Bordeaux, club en reconstruction après un an de D2. Il devient la pièce centrale du système de jeu des Girondins et attire enfin l'attention du sélectionneur national. Il fait donc ses débuts en équipe de France A le 17 août 1994 contre la République tchèque, à Bordeaux justement. Il ne joue que les 17 dernières minutes... mais marque deux buts ! « Zizou » (surnom donné par Dugarry qu'il a retrouvé à Bordeaux) devient la star de la France qui, en l'absence de Cantona, compte sur lui pour l'Euro 96 après le fantastique parcours de Bordeaux en Coupe de l'UEFA. Hélas, prisonnier du système de jeu frileux d'un Aimé Jacquet hostile aux exploits individuels, fatigué par une longue saison et affaibli par les conséquences d'un accident de la circulation, il passe un mois anglais très discret, peu encourageant pour la saison qu'il doit disputer à la Juventus de Turin.
Après un début de saison difficile, il redevient tout à coup le grand meneur de jeu qu'il était à Bordeaux, humiliant au passage le PSG au Parc des Princes (6-1 pour la Juve) et échouant de peu en Coupe d'Europe. S'appuyant sur l'expérience de Didier Deschamps qui l'initie aux secrets de la tactique italienne, il forme avec Alessandro Del Piero et Pippo Inzaghi un trio d'attaque qui mène la Juventus deux ans de suite en finale des deux principales coupes européennes : Ligue des champions en 1997 et Coupe de l'UEFA en 1998. Pis en 2000, la Vieille Dame perd le Scudetto lors de la dernière journée au profit de la Lazio de Rome après avoir compté plusieurs points d'avance, malgré la présence dans ses rangs d'un des plus grands joueurs du monde. Un statut que Zidane a conquis sur les terrains de France en 1998 (il obtient à la fin de la saison la plus haute distinction : le Ballon d'or décerné par *France Football*). En effet depuis deux ans, lorsque Zidane n'est pas présent, l'équipe nationale tousse. Après avoir orienté le jeu durant la Coupe du monde et prouvé son réalisme en marquant deux des trois buts de la finale, « Zizou », devenu le sportif le plus populaire de France, a récidivé durant l'Euro 2000 en marquant deux buts décisifs (un coup franc contre l'Espagne en quart de finale et le penalty-but en or contre le Portugal en demi-finale). Durant la compétition, il s'est affirmé le meneur de jeu le plus brillant, dominant durant leur confrontation son rival, le Portugais de Barcelone Luis Figo. En finale, étroitement surveillé par plusieurs joueurs italiens dès qu'il était en possession de la balle, il réussit néanmoins à gratifier ses coéquipiers de passes au millimètre immédiatement exploitables par la jeune vague montante des attaquants français, Henry, Anelka et Wiltord. Par sa sérénité, son sens de la collectivité et son humilité, Zidane devient l'égal des plus grands.

1904-1998

résult

fran

les

ats

çais

AS Saint-Étienne

FC Sochaux

Olympique de Marseille

Girondins de Bordeaux

AS Monaco

RC Strasbourg

FC Metz

RC Lens

FC Nantes

OGC Nice

Lille OSC

Olympique Lyonnais

Stade Rennais

Nîmes Olympique

Stade de Reims

Paris-Saint-Germain

Championnats de France

1932-1933

Groupe A

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. O. Lillois	28	18	14	0	4	41	23	18
2. Marseille	23	18	10	3	5	40	24	16
3. RC Paris	21	18	8	5	5	40	36	40
4. Sète	20	18	8	4	6	32	32	0
5. SC Nîmes	19	18	8	3	7	37	38	-1
6. Excelsior	18	18	5	8	5	32	37	-5
7. Nice	15	18	5	5	8	26	32	-6
8. Club Français	13	18	5	3	10	43	50	-7
9. Hyères	12	18	4	4	10	22	29	-7
10. Mulhouse	11	18	4	3	11	36	48	-12
Bilan			71	38	71	349	349	0

Groupe B

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Antibes	24	18	10	4	4	39	21	18
2. Cannes	22	18	8	6	4	37	24	13
3. Sochaux	22	18	9	4	5	40	31	9
4. SO Montpellier	21	18	9	3	6	37	36	1
5. CA Paris	20	18	8	4	6	38	37	1
6. Rennes	18	18	7	4	7	41	36	5
7. Fives	17	18	6	5	7	42	48	-6
8. Red Star	14	18	4	6	8	38	29	9
9. Metz	13	18	5	3	10	25	51	-26
10. Alès	9	18	2	5	11	25	49	-24
Bilan			68	44	68	362	362	0

L'effectif du champion **O. Lillois :** Amard, Beaucourt, Barrett, Bigot, Défossé, Delannoy, Delassus, De Loose, Laurent, Lutterlock, McGowan, Meuriss, Simonyi, Thery, Vandooren J., Verga, Wattrelos, Winckelmans

Finale : **Olympique Lillois - AS Cannes 4-3.**
Buts : Barrett, Varga, Fecchino (59e), Winckelmans (75e), Calecca (78e), Tourniaire (82e), Winckelmans (86e).
O. Lillois : Défossé - Vandooren, Théry - Meuris, McGowan, Beaucourt - Decottignies, Varga, Delannoy, Amard, Winckelmans.
AS Cannes : Roux - Tourniaire, Nagy - Béraudo, Kvasz, Cler - Calecca, Fecchino, Bardot, Hilier, Cornelli.

Les buteurs
1. Mercier (Club Français), Kaiser (Rennes) : 15 buts
3. Alcazar (Marseille), Fecchino (Cannes) : 14 buts
5. Klima (Antibes), Fenamore (Red Star) : 13 buts
7. Saint-Pé (Fives), Zavadsky (Montpellier), Bertrand (Red Star) : 12 buts
10. Cheuva, Liberati (Fives), Dominique (Rennes) : 11 buts
13. Wilson (SC Nîmes), Delesse (RC Paris) : 10 buts
15. Barrett (O. Lillois), Kaufmann (Mulhouse), Beck (Sète) : 9 buts
18. Laurent (Club Français), Caïels (Marseille), Polge (SC Nîmes), Gallay, Veinante (RC Paris) : 8 buts
23. Winckelmans (O. Lillois) , Tomasi (Nice), Chalvidan (SC Nîmes) : 7 buts
26. Langiller, Lietaer (Excelsior), Wetzer (Hyères), Casy (Mulhouse), Denegri (Nice), Cabanne, Mc Dougall (Sète) : 6 buts
33. Boros, Monsalier (Club Français), Van Caeneghem (Excelsior), Delannoy, Varga (O. Lillois), Bilger (Mulhouse), Rode (Nice), Kennedy (RC Paris) : 5 buts.

Au cours de ce premier championnat professionnel et pour cause de corruption (déjà !), Antibes fut déclassé et remplacé par l'AS Cannes pour jouer la finale contre Lille, le vainqueur du groupe A.

1933-1934

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Sète	34	26	14	6	6	69	52	17
2. Fives	33	26	13	7	6	57	31	26
3. Marseille	33	26	15	3	8	69	46	23
4. O. Lillois	32	26	14	4	8	70	40	30
5. Excelsior	30	26	13	4	9	65	59	6
6. Rennes	27	26	11	5	10	67	75	-8
7. Antibes	27	26	11	5	10	52	60	-8
8. SO Montpellier	26	26	10	6	10	53	55	-2
9. SC Nîmes	25	26	11	3	12	68	72	-4
10. Cannes	25	26	9	7	10	42	52	-10
11. RC Paris	23	26	9	5	12	51	49	2
12. Sochaux	22	26	9	4	13	60	70	-10
13. Nice	17	26	6	5	15	42	69	-27
14. CA Paris	10	26	5	0	21	55	90	-35
Bilan			150	64	150	820	820	0

Relégués : **CA Paris**
Promus : **Red Star, Alès**
Nice abandonne le professionnalisme

L'effectif du champion **Sète** Balinforth, Beck, Benouna, Bukovi, Cabanes, Capelle, Cazal, Chardar, Cleron, Cros, Dougali, Dupont, Edwards, Franques R., Gabrillargues, Gasco, Haussaire, Hillier, Leitner, Llense, Lopez, Lucibello, Lukacs, Miquel, Mitrovic, Monsallier, Prega, Rivera, Sagnier.

L'effectif du vice-champion **Fives** Aoued, Aupert, Bara, Berry, Carette, Carpin, Cernicky I, Cernicky II, Cheuva, Dalheimer, De Loose, Dubus, Eastmann, Gonzles, Lalande, Lalloué, Liberati, Meuth, Redel, Saint-Pé, Vaillant, Vandenabaele, Vincent.

Les buteurs
1. Lukacs (Sète) : 28 buts
2. Wolweiller (Rennes) : 25 buts
3. Courtois (Sochaux) : 23 buts
4. Bara (Fives), Simonyi (O. Lillois), Alcazar (Marseille) : 19 buts
7. Kovacs (Antibes) : 17 buts
8. Kohut (Marseille) : 16 buts
9. Liberati (Fives) : 15 buts
10. Belko (Antibes), Boyer (Marseille), Silny (SC Nîmes), Veinante (RC Paris), Beck (Sète) : 14 buts
15. Delesse (RC Paris), Chauvel, Kaiser (Rennes), Van Caeneghem (Excelsior) : 13 buts
19. Decottignies (O. Lillois), Zavadsky (Montpellier), Ward (Nîmes), Leslie (Sochaux) : 11 buts
23. Fecchino (Cannes), Laurent (CA Paris) : 10 buts.

Championnats de France

1934-1935

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. **Sochaux**	48	30	22	4	4	94	36	58
2. **Strasbourg**	47	30	21	5	4	73	33	40
3. **RC Paris**	37	30	16	5	9	77	57	20
4. **Sète**	36	30	13	10	7	52	45	7
5. **Cannes**	33	30	14	5	11	62	48	14
6. **Mulhouse**	33	30	14	5	11	66	67	-1
7. **O. Lille**	31	30	14	3	13	56	46	10
8. **Excelsior**	31	30	13	5	12	51	48	3
9. **Marseille**	31	30	13	5	12	76	72	4
10. **Rennes**	27	30	11	5	14	57	49	8
11. **Fives**	25	30	12	1	17	45	61	-16
12. **Red Star**	23	30	8	7	15	58	72	-14
13. **Alès**	23	30	10	3	17	52	73	-21
14. **Antibes**	23	30	8	7	15	49	80	-31
15. **SO Montpellier**	17	30	7	3	20	37	86	-49
16. **SC Nîmes**	15	30	5	5	20	35	67	-32
Bilan			201	78	201	940	940	0

Relégués : **CSO Montpellier, SC Nîmes**
Promus : **Metz, Valenciennes**

L'effectif du champion **Sochaux :** Abegglen, Courtois, Duhart, Dumas, Finot, Germain, Gougain, Hug, Jacquier, Lalloué, Lehmann, Leslie, Magnien, Maschinot, Mattler, Ross, Saint-Maurice, Sarrieux, Szabo, Wagner, William.

L'effectif du vice-champion **Strasbourg :** Bauer, Freyemuth, Halter, Harthong, Hawlicek, Haisserer, Hummel, Keller C., Keller F., Papas, Pawlak, Rohr, Sattler, Schaden, Vieillard.

Les buteurs
1.1. Abegglen (Sochaux) : 30 buts
2. Courtois (Sochaux) : 29 buts
3. Wesselik (Mulhouse) : 24 buts
4. Alcazar (Marseille), Secember (Excelsior) : 22 buts
6. Mercier (RC Paris), Keller (Strasbourg) : 21 buts
8. Rohr (Strasbourg) : 20 buts
9. Simonyi (Lille) : 18 buts
10. Guimbart (Cannes) : 17 buts
11. Kennedy (RC Paris) : 16 buts
12. Pybert (Alès) : 15 buts
13. Kohut (Marseille), Veinante (RC Paris), Aston (Red Star) : 14 buts
16. Belko (Antibes) : 13 buts
17. Roviglione (Marseille), Chauvel (Rennes), Harthong (Strasbourg) : 12 buts
20. Martin (Alès), Babineck (Cannes), Libera 11 buts

1935-1936

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. **RC Paris**	44	30	20	4	6	81	45	36
2. **O. Lillois**	41	30	17	7	6	62	32	30
3. **Strasbourg**	39	30	18	3	9	67	37	30
4. **Sochaux**	35	30	12	11	7	81	38	43
5. **Cannes**	35	30	15	5	10	53	46	7
6. **Marseille**	33	30	14	5	11	61	55	6
7. **Sète**	32	30	14	4	12	49	48	1
8. **Fives**	31	30	14	3	13	51	41	10
9. **Excelsior**	31	30	13	5	12	65	56	9
10. **Rennes**	28	30	10	8	12	44	62	-18
11. **Metz**	27	30	12	3	15	54	69	-15
12. **Antibes**	25	30	10	5	15	47	68	-21
13. **Mulhouse**	22	30	8	6	16	53	89	-36
14. **Red Star**	19	30	8	3	19	49	68	-19
15. **Valenciennes**	19	30	7	5	18	57	87	-30
16. **Alès**	19	30	5	9	16	39	72	-33
Bilan			197	86	197	913	913	0

Relégués : **Valenciennes, Alès**
Promus : **Rouen, RC Roubaix**

L'effectif du champion **RC Paris :** Banide, Branca, Bohé, Couard, Couard R., Delfour, Diagne, Dupuis, Fournis, Galey, Gautheroux, Hiden, Jordan, Kennedy, Mathé, Mercier, Ozenne, Roux, Schmidt, Veinante, Ziskovic.

L'effectif du vice-champion **O. Lillois :** Barisseau, Beaucourt, Bigot, Cahours, Cantegrit, Cléeau, Decottignies, Défossé, Delannoy, Grauby, Higgins, Laurent, Leblanc, Lukacs, Muller, Vandooren, Volante, Windner.

Les buteurs
1. Courtois (Sochaux) : 34 buts
2. Rohr (Strasbourg) : 28
3. Franceschetti (Cannes), Couard (RC Paris) : 23
5. Kennedy (RC Paris) : 19 buts
6. Lauer (Fives) : 18 buts
7. Secember (Excelsior) : 17 buts
8. Abegglen (Sochaux) : 16 buts
9. Hiltl (Excelsior), Zatelli (Marseille) : 15 buts
11. Bigot (O. Lillois), Alcazar (Marseille), Wesselik (Mulhouse), Iriondo (Sète), Pinteau (Valenciennes) : 14 buts
16. Planques (Antibes), Heisserer (Strasbourg) : 13 buts
18. Higgins (O. Lillois), Sas (Red Star) : 12 buts
20. Aoued, Pybert (Alès), O'Neill (Red Star), Igance (Valenciennes) : 11 buts
24. Martin (Excelsior), Decottignies (O.Lillois), Rohrbacher, Van Caeneghem (Metz), Flegel (Mulhouse), Stabile (Red Star), Motschmann, Waggi (Valenciennes), Kohut (Marseille) : 10 buts.

Championnats de France



1936-1937

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. **Marseille**	38	30	17	4	9	69	39	30
2. **Sochaux**	38	30	16	6	8	56	42	14
3. **RC Paris**	37	30	17	3	10	57	47	10
4. **Rouen**	35	30	15	5	10	62	48	14
5. **O. Lillois**	34	30	14	6	10	51	43	8
6. **Strasbourg**	33	30	12	9	9	62	39	23
7. **Metz**	32	30	13	6	11	60	61	-1
8. **Excelsior**	31	30	13	5	12	72	60	12
9. **Red Star**	31	30	12	7	11	47	58	-11
10. **Sète**	30	30	11	8	11	46	48	-2
11. **Fives**	28	30	12	4	14	54	45	9
12 **RC Roubaix**	27	30	11	5	14	50	61	-11
13. **Antibes**	26	30	11	4	15	50	64	-14
14. **Cannes**	25	30	8	9	13	48	55	-7
15. **Rennes**	20	30	8	4	18	38	58	-20
16. **Mulhouse**	15	30	6	3	21	48	102	-54
Bilan			196	88	196	870	870	0

Relégués : **Rennes, Mulhouse**
Promus : **Lens, Valenciennes**

L'effectif du champion **Marseille** Aznar, Bastien, Ben Bouali, Bistolfi, Bruhin, Conchy H., Dard, Durand, Erevanian, Gonzlès, Gorelli, Granier, Ignace, Kohut, Mester, Miquel, Olej, Rebido, Sas, Vasconcellos, Waggi, Weiskopf, Zatelli, Zermani.

L'effectif du vice-champion **Sochaux** Abegglen, Belko, Bradac, Cazenave, Courtois, Di Lorto, Duhart, Germain, Harthong, Hug, Jacquin, Lalloué, Lauri, Lehmann, Magnin, Maschinot, Mattler, Pretto, Sarrieu, Sbarra, Sehaden, Szabo, Telechea, William.

Les buteurs
1. Rohr (Strasbourg) : 30 buts
2. Zatelli (Marseille) : 28 buts
3. Nicolas J. (Rouen) : 27 buts
4. Hiltl (Excelsior), Couard (RC Paris) : 22 buts
6. Planques (Antibes), Koranyi (Sète) : 18 buts
8. Bigot (O. Lillois) : 17 buts
9. Franceschetti (Cannes), Simonyi (Red Star), Courtois (Sochaux) : 16 buts
12. Kaburek (Metz) : 15 buts
13. Secember (Excelsior), Weiskopf (Marseille) : 12 buts
15. Allison (RC Roubaix), Guimbard, Van Caeneghem (Fives) : 11 buts
18. Merveille (Cannes), Hess, Rohrbacher (Metz), Ozenne (RC Paris), Petrak (Sète), Bradac (Sochaux) : 10 buts
24. Veinante (RC Paris), Mayboeck (Rennes), Allen (RC Roubaix) : 8 buts
27. Giudicelli (Antibes), Babinek (Cannes), Cheuva, Lauer (Fives), Thomaïdis (O. Lillois), Hanke (Metz), Krebs (Mulhouse), Janin (Red Star), Laurent L. (Rennes), Cottin (Roubaix), Durspeckt, Taillis (Rouen) : 7 buts.

1937-1938

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. **Sochaux**	44	30	18	8	4	69	26	43
2. **Marseille**	42	30	15	12	3	61	35	26
3. **Sète**	41	30	16	9	5	52	28	24
4. **Rouen**	36	30	14	8	8	57	44	13
5. **Strasbourg**	33	30	12	9	9	66	54	12
6. **Excelsior**	31	30	10	11	9	59	57	2
7. **O. Lillois**	29	30	10	9	11	39	33	6
8. **RC Roubaix**	28	30	11	13	6	39	60	-21
9. **Cannes**	27	30	8	11	11	56	47	9
10. **Antibes**	27	30	9	9	12	38	40	-2
11. **Metz**	27	30	8	11	11	45	56	-11
12. **Fives**	26	30	7	12	11	42	43	-1
13. **RC Paris**	26	30	9	8	13	48	59	-11
14. **Lens**	26	30	9	8	13	45	63	-18
15. **Red Star**	19	30	6	7	17	47	71	-24
16. **Valenciennes**	18	30	6	6	18	30	77	-47
Bilan			168	144	168	793	793	0

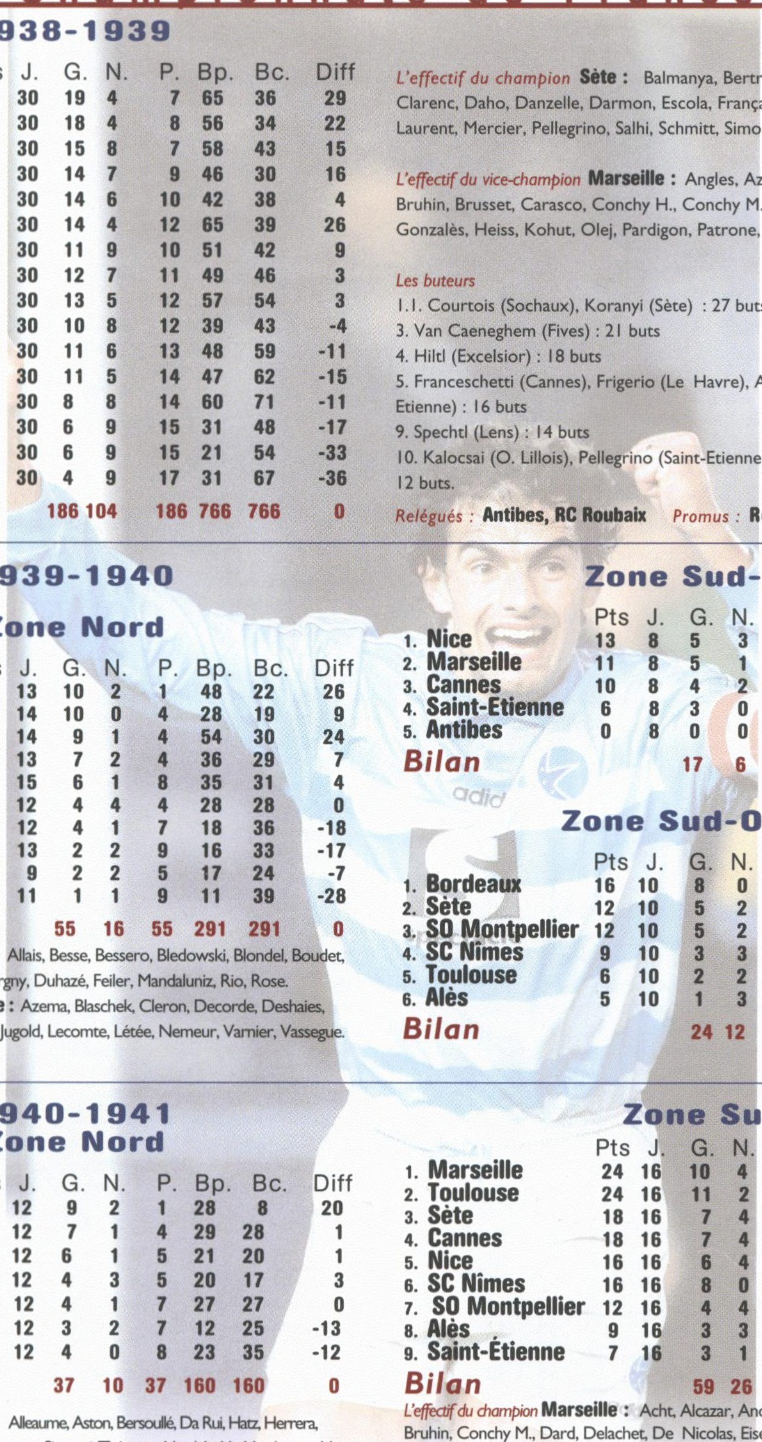
Relégués : **Red Star, Valenciennes**
Promus : **Le Havre, Saint-Étienne**

L'effectif du champion **Sochaux :** Abegglen, Belko, Cazenave, Courtois, Di Lorto, Duhart, Fascinek, Germain, Gougain, Hoffmann, Hug, Ithurbide, Keller C., Korb, Lalloué, Lauri, Lehmann, Mattler, Padron, Pretto, Sarrieux, Szabo, William.

L'effectif du vice-champion **Marseille :** Aznar, Bastien, Ben Bouali, Bruhin, Conchy H., Eisenhoffer, Donnenfeld, Gallice, Gonzalès, Granier, Hadidji, Heiss, Kohut, Olej, Pardigon, Vasconcellos, Weiskopf, Zatelli, Zermani..

Les buteurs
1. Nicolas J. (Rouen) : 26 buts
2. Rohrt (Strasbourg) : 25 buts
3. Koranyi (Sète) : 24 buts
4. Petrak (Cannes) : 23 buts
5. Courtois (Sochaux) : 22 buts
6. Simonyi (Red Star) : 21 buts
7. Zatelli (Marseille) : 20 buts
8. Moselli (Antibes), Herrera (Excelsior), Faczinek (Sochaux) : 15 buts
11. Stanis (Lens), Heisserer (Strasbourg) : 14 buts
13. Guimbard (Fives), Spechtl (Lens), Kohut (Marseille), Couard (RC Paris) : 13 buts.

Championnats de France



1938-1939

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Sète	42	30	19	4	7	65	36	29
2. Marseille	40	30	18	4	8	56	34	22
3. RC Paris	38	30	15	8	7	58	43	15
4. Saint-Etienne	35	30	14	7	9	46	30	16
5. O. Lillois	34	30	14	6	10	42	38	4
6. Sochaux	32	30	14	4	12	65	39	26
7. Lens	31	30	11	9	10	51	42	9
8. Metz	31	30	12	7	11	49	46	3
9. Fives	31	30	13	5	12	57	54	3
10. Strasbourg	28	30	10	8	12	39	43	-4
11. Le Havre	28	30	11	6	13	48	59	-11
12. Cannes	27	30	11	5	14	47	62	-15
13. Excelsior	24	30	8	8	14	60	71	-11
14. Rouen	21	30	6	9	15	31	48	-17
15. Antibes	21	30	6	9	15	21	54	-33
16. RC Roubaix	17	30	4	9	17	31	67	-36
Bilan			186	104	186	766	766	0

L'effectif du champion **Sète :** Balmanya, Bertrand, Brusseaux, Charles, Clarenc, Daho, Danzelle, Darmon, Escola, Françaois, Franques, Koranyi, Laurent, Mercier, Pellegrino, Salhi, Schmitt, Simon, Teyssonnier, Vassas.

L'effectif du vice-champion **Marseille :** Angles, Aznar, Beltramo, Ben Barek, Bruhin, Brusset, Carasco, Conchy H., Conchy M., Dard G., Dard R., Gonzalès, Heiss, Kohut, Olej, Pardigon, Patrone, Vasconcellos, Zermani.

Les buteurs
1.1. Courtois (Sochaux), Koranyi (Sète) : 27 buts
3. Van Caeneghem (Fives) : 21 buts
4. Hiltl (Excelsior) : 18 buts
5. Franceschetti (Cannes), Frigerio (Le Havre), Aznar (Marseille), Tax (Saint Etienne) : 16 buts
9. Spechtl (Lens) : 14 buts
10. Kalocsai (O. Lillois), Pellegrino (Saint-Etienne), Ben Barek (Marseille) : 12 buts.

Relégués : **Antibes, RC Roubaix** *Promus :* **Red Star, Rennes**

1939-1940

Zone Nord

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Rouen	22	13	10	2	1	48	22	26
2. Le Havre	20	14	10	0	4	28	19	9
3. Reims	19	14	9	1	4	54	30	24
4. Lens	16	13	7	2	4	36	29	7
5. Arras	13	15	6	1	8	35	31	4
6. CA Paris	12	12	4	4	4	28	28	0
7. Excelsior	9	12	4	1	7	18	36	-18
8. Red Star	6	13	2	2	9	16	33	-17
9. RC Paris	6	9	2	2	5	17	24	-7
10. Boulogne	3	11	1	1	9	11	39	-28
Bilan			55	16	55	291	291	0

L'effectif du champion **Rouen :** Allais, Besse, Bessero, Bledowski, Blondel, Boudet, Castel, Damiens, Delfour, Demorgny, Duhazé, Feiler, Mandaluniz, Rio, Rose.

L'effectif du vice-champion **Le Havre :** Azema, Blaschek, Cleron, Decorde, Deshaies, Garcia, Hebert, Jacquet, Jasseron, Jugold, Lecomte, Létée, Nemeur, Varnier, Vassegue.

Zone Sud-Est

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Nice	13	8	5	3	0	27	5	22
2. Marseille	11	8	5	1	2	22	12	10
3. Cannes	10	8	4	2	2	27	16	11
4. Saint-Etienne	6	8	3	0	5	21	26	-5
5. Antibes	0	8	0	0	8	4	42	-38
Bilan			17	6	17	101	101	0

Zone Sud-Ouest

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Bordeaux	16	10	8	0	2	40	18	22
2. Sète	12	10	5	2	3	30	18	12
3. SO Montpellier	12	10	5	2	3	31	18	13
4. SC Nîmes	9	10	3	3	4	24	28	-4
5. Toulouse	6	10	2	2	6	19	40	-21
6. Alès	5	10	1	3	6	16	38	-22
Bilan			24	12	24	160	160	0

1940-1941

Zone Nord

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Red Star	20	12	9	2	1	28	8	20
2. Rouen	15	12	7	1	4	29	28	1
3. Bordeaux	13	12	6	1	5	21	20	1
4. Reims	11	12	4	3	5	20	17	3
5. Le Havre	9	12	4	1	7	27	27	0
6. CA Paris	8	12	3	2	7	12	25	-13
7. RC Paris	8	12	4	0	8	23	35	-12
Bilan			37	10	37	160	160	0

L'effectif du champion **Red Star :** Alleaume, Aston, Bersoullé, Da Rui, Hatz, Herrera, Meurisse, Padron, Roessler, Séfelin, Sergent, Simonyi, Thévenot, Vandelvelde, Vandooren, Vastag.

L'effectif du vice-champion **Rouen :** Besse, Biedowski, Blondel, Boudet, Delfour, Demorgny, Duhazé, Feiler, Lenfant, Mandaluniz, Rio.

Zone Sud

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Marseille	24	16	10	4	2	44	16	28
2. Toulouse	24	16	11	2	3	37	17	20
3. Sète	18	16	7	4	5	15	11	4
4. Cannes	18	16	7	4	5	25	23	2
5. Nice	16	16	6	4	6	26	19	7
6. SC Nîmes	16	16	8	0	8	24	35	-11
7. SO Montpellier	12	16	4	4	8	28	36	-8
8. Alès	9	16	3	3	10	11	36	-25
9. Saint-Étienne	7	16	3	1	12	17	34	-17
Bilan			59	26	59	227	227	0

L'effectif du champion **Marseille :** Acht, Alcazar, Andreis, Aznar, Ben Arab, Bigot, Bruhin, Conchy M., Dard, Delachet, De Nicolas, Eisenhoffer, Ferrigno, Gonzales, Malvy, Olej, Patrone, Pironti, Pradel, Robin, Salson, Subreville, Troupel, Weiskopf.

L'effectif du vice-champion **Toulouse :** Bastien, Camarata, Cros, Diagne, Dupuis, Dolly, Keller C., Marek, Luddens, Schmidt, Zatelli.

Championnats de France

1941-1942

Zone Nord

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. **Reims**	24	16	10	4	2	34	14	20
2. **Rouen**	23	16	9	5	2	34	20	14
3. **Red Star**	22	16	10	2	4	38	21	17
4. **RC Paris**	17	16	7	3	6	32	35	-3
5. **Bordeaux**	16	16	6	4	6	28	24	4
6. **CA Paris**	13	16	5	3	8	20	24	-4
7. **Rennes**	13	16	4	5	7	22	28	-6
8. **Le Havre**	13	16	6	1	9	32	39	-7
9. **Amiens**	3	16	0	3	13	18	53	-35
Bilan			57	30	57	258	258	0

L'effectif du champion **Red Star :** Brembilla, Carrara, Deligny, Favre, Frelin, Gillis, Hanus, Igance, Olivier, Padron, Perpere, Petitfils, Szego, Tobia, Vandooren, Vernay..

L'effectif du vice-champion **Rouen :** Allais, Besse, Bledowski, Blondel, Boegli, Boudet, Delfour, Demorgny, Duhamel, Feiler, Lauze, Lenfant, Lherminé, Mandaluniz, Pignault, Piguet, Rio, Taillis, Talairach.

Zone Sud

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. **Sète**	25	16	11	3	2	26	11	15
2. **Toulouse**	20	16	8	4	4	31	11	20
3. **Alès**	16	16	6	4	6	21	25	-4
4. **Saint-Étienne**	16	16	7	2	7	22	30	-8
5. **Marseille**	15	16	5	5	6	31	25	6
6. **Cannes**	14	16	4	6	6	22	21	1
7. **Nice**	14	16	5	4	7	19	27	-8
8. **SC Nîmes**	14	16	5	4	7	12	21	-9
9. **SO Montpellier**	10	16	4	2	10	14	27	-13
Bilan			59	26	59	227	227	0

L'effectif du champion **Sète :** Charles, Danzelle, Erevanian, Franques, Koranyi, Laïd, Laurent, Leduc, Mainguet, Mathieu, Mercier, Miramond, Novicki, Pruss, Robisco, Sisco, Thomazover.

L'effectif du vice-champion **Toulouse :** Ben Bouali, Camarata, Cros, Daho, Dambach, Deroesch, Diagne, Frey, Granier, Jelinek, Keller, Schmidt, Zatelli.

.Meilleur buteur du championnat : Mandaluniz (Rouen) : 17 buts

1942-1943

Zone Nord

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. **Lens**	50	30	23	4	3	98	39	59
2. **Rouen**	37	30	13	11	6	55	36	19
3. **Fives**	37	30	15	7	8	74	52	22
4. **Bordeaux**	36	30	15	6	9	69	47	22
5. **Reims**	35	30	14	7	9	62	39	23
6. **Le Havre**	35	30	15	5	10	47	42	5
7. **RC Paris**	33	30	14	5	11	64	53	11
8. **Sochaux**	31	30	14	3	13	66	63	3
9. **O. Lillois**	29	30	12	5	13	58	56	2
10. **Red Star**	28	30	12	4	14	58	63	-5
11. **Le Mans**	27	30	11	5	14	51	56	-5
12. **Excelsior**	24	30	9	6	15	53	74	-21
13. **Amiens**	24	30	8	8	14	30	50	-20
14. **CA Paris**	23	30	10	3	17	51	71	-20
15. **Rennes**	17	30	5	7	18	48	95	-47
16. **Troyes**	14	30	5	4	21	41	89	-48
Bilan			195	90	195	925	925	0

L'effectif du champion **Lens :** Battut, Beaucourt, Creteur, Dabrowski, Evin, Fougnies, François, Fruleux, Gouillard, Gruchala, Levandowski, Marek, Mathieu, Michiels, Ourdouillé, Piatkowski, Siklo, Stanis, Strozyk.

Meilleur buteur du championnat : Stanis (Lens) : 43 buts.

Zone Sud

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. **Toulouse**	47	30	21	5	4	93	31	62
2. **Grenoble**	41	30	17	7	6	51	38	13
3. **Marseille**	40	30	16	8	6	100	43	57
4. **Sète**	40	30	17	6	7	62	31	31
5. **Saint-Etienne**	31	30	13	5	12	50	49	1
6. **Nice**	30	30	13	4	13	45	55	-10
7. **Brive**	29	30	13	3	14	58	61	-3
8. **Cannes**	29	30	12	5	13	52	51	1
9. **SC Nîmes**	29	30	11	7	12	42	47	-5
10. **Annecy**	28	30	9	10	11	42	55	-13
11. **FC Lyon**	26	30	10	6	14	42	55	-13
12. **Perpignan**	25	30	9	7	14	41	46	-5
13. **Clermont**	24	30	9	6	15	44	61	-17
14. **Alès**	21	30	8	5	17	32	56	-24
15. **SO Montpellier**	20	30	7	6	17	34	61	-27
16. **Avignon**	20	30	7	6	17	37	85	-48
Bilan			192	96	192	825	825	0

L'effectif du champion **Toulouse :** Azza, Benezech, Camarata, Cros, Daho, Enée, Fascinati, Frey, Hoffmann, Jelinek, Keller C., Riou, Zatelli.

.Meilleur buteur du championnat : Aznar (Marseille) : 45 buts.

1943-1944

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. **Lens-Artois**	41	29	19	3	7	89	41	48
2. **Lille-Flandres**	40	30	18	4	8	78	44	34
3. **Paris-Capitale**	39	30	18	3	9	84	50	34
4. **Paris-Ile-de-Fr.**	35	29	13	9	7	44	31	13
5. **Bordeaux-Guyenne**	35	30	14	7	9	51	51	0
6. **Toulouse-Pyr.**	31	27	13	5	9	82	52	30
7. **Nancy-Lorraine**	31	30	11	9	10	68	82	-14
8. **Nice-Côte-d'Azur**	31	29	12	7	10	49	41	8
9. **Marseille-Prov.**	31	30	14	3	13	50	42	8
10. **Reims-Champ.**	31	30	12	7	11	64	52	12
11. **Rennes-Bretagn.**	29	28	11	7	10	55	58	-3
12. **Rouen-Normand.**	27	29	9	9	11	47	68	-21
13. **Lyon-Lyonnais**	25	30	11	3	16	49	52	-3
14. **Clermont-Auver.**	18	29	5	8	16	43	83	-40
15. **Montpellier-Lang.**	15	30	6	3	21	45	85	-40
16. **Grenoble-Dauph.**	11	30	4	3	23	33	99	-66
Bilan			190	90	190	931	931	0

L'effectif du champion **Lens -Artois :** Battut, Caron, Creteur, Dabrowski, Evin, Fougnies, Fruleux, Gouillard, Gruchala, Levandowski, Marek, Ourdouillé, Rivière, Siklo, Stanis, Stricanne.

L'effectif du vice-champion **Lille-Flandres :** Baratte, Bihel, Bourbotte, Carré, Darui, Decreton, Dessertot, Dubois, Jedrezak, Lechantre, Morjen, Sommerlynck, Stepaniak, Tancré, Tempowski, Urbaniak.

Les buteurs

1. Stanis (Lens-Artois) : 41 buts
2. Bihel (Lille-Flandres) : 38 buts
3. Bongiorni (Paris-Capitale) : 37 buts

Championnats de France

1944-1945

Groupe Nord

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Rouen	35	22	16	3	3	54	23	31
2. Lens	30	22	14	2	6	58	32	26
3. Red Star	30	21	13	4	4	54	33	21
4. Reims	28	22	12	4	6	70	30	40
5. Lille	28	22	14	0	8	69	37	32
6. RC Paris	24	22	10	4	8	55	45	10
7. Valenciennes	23	21	11	1	9	48	45	3
8. Rennes	17	22	6	5	11	36	65	-29
9. Stade Français	14	22	4	6	12	30	51	-21
10. Le Mans	13	22	5	3	14	29	64	-35
11. Excelsior	11	22	2	7	13	32	65	-33
12. Le Havre	9	22	3	3	16	26	71	-45
Bilan			110	42	110	561	561	0

L'effectif du champion **Rouen :** Besse, Blondel, Castel, Dambach, Delfour, Duhamel, Feiler, Jacques, Leprevost, Leroux, Magnin, Mandaluniz, Matussière, Pignault, Rio, Rivière, Taillis, Taurin, Vélin.

Les buteurs

1. Bihel (O. Lillois), Sinibaldi (Reims) : 30 buts
3. Simonyi (Red Star) : 29 buts
4. Léglise (Valenciennes) : 22 buts
5. Stanis (Lens) : 17 buts.

Groupe Sud

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. FC Lyon	34	22	14	6	2	62	22	40
2. Bordeaux	34	22	16	2	4	74	35	39
3. Sète	26	22	10	6	6	44	34	10
4. Clermont	26	22	11	4	7	48	39	9
5. Marseille	24	22	11	2	9	58	47	11
6. Toulouse	22	22	9	4	9	57	56	1
7. SO Montpellier	21	22	9	3	10	41	58	-17
8. Saint-Etienne	17	22	6	5	11	45	54	-9
9. Nice	17	22	7	3	12	34	45	-11
10. Nîmes	15	22	5	5	12	42	65	-23
11. Alès	15	22	6	3	13	34	61	-27
12. Cannes	13	22	5	3	14	27	50	-23
Bilan			109	46	109	566	566	0

L'effectif du champion **FC Lyon :** Aylagas, Belver, Cionini, Deléglise, Deville, Flamang, Gérard, Jarrett, Kauczar, Lorius, Lorrain, Schmitt, Suprina, Tamini, Zocca.

Les buteurs

1. Planté (Bordeaux) : 25 buts
2. Koranyi (Sète) : 22 buts
3. Urtizberea (Bordeaux), Gérard (FC Lyon), De Maréville (Marseille) : 18 buts.

1945-1946

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Lille	45	34	19	7	8	89	44	45
2. Saint-Étienne	44	34	20	4	10	86	68	18
3. CO Roubaix	41	34	15	11	8	60	38	22
4. Reims	40	34	15	10	9	68	48	20
5. Rennes	37	34	13	11	10	57	52	5
6. Lens	36	34	14	8	12	72	57	15
7. Rouen	36	34	14	8	12	53	47	6
8. RC Paris	35	34	16	3	15	56	52	4
9. Marseille	34	34	12	10	12	70	65	5
10. Cannes	34	34	12	10	12	52	56	-4
11. Red Star	33	34	12	9	13	63	60	3
12. Strasbourg	33	34	13	7	14	53	62	-9
13. Sète	32	34	13	6	15	63	65	-2
14. Bordeaux	31	34	11	9	14	65	66	-1
15. Lyon	31	34	11	9	14	52	78	-26
16. Le Havre	30	34	13	4	17	48	68	-20
17. Metz	25	34	10	5	19	40	77	-37
18. Sochaux	15	34	4	7	23	35	79	-44
Bilan			237	138	237	1 082	1 082	0

L'effectif du champion **Lille :** Baratte, Bigot, Bihel, Bourbotte, Carré, Dietrich, Dubreucq, Grimonpont, Hatz, Jadrejak, Kretschmar, Lacaze, Lechantre, Mathieu, Meresse, Prévost, Sommerlynk, Stepaniak, Teixier, Tempowski, Vandooren, Walter, Wittkowski.

L'équipe type : Hatz - Jadrejak, Prévost, Sommerlynck - Bourbotte, Carré - Baratte, Tempowski - Vandooren, Bihel, Lechantre.

L'effectif du vice-champion **Saint-Étienne :** Davin, Casy, Calligaris, Amar, Cuissard, Riche, Alpsteg, Lauer, Huguet, Siroud, Rodriguez.

Les buteurs

1. Bihel (Lille) : 28 buts
2. Sinibaldi (Reims) : 26 buts
3. Rodriguez (Saint-Étienne) : 22 buts
4. De Maréville (Marseille) : 21 buts
5. Koranyi (Sète) : 20 buts
6. Baratte (Lille) : 19 buts
7. Stanis (Lens), Lozia (Red Star), Rabstejnek (Rennes), Alpsteg (Saint-Étienne) : 18 buts.

Relégués : **Lyon, Sochaux**

Promus : **FC Nancy, Stade Français, SO Montpellier, Toulouse**

Championnats de France

1946-1947

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. CO Roubaix-T.	53	38	24	5	9	71	47	24
2. Reims	49	38	22	5	11	72	40	32
3. Strasbourg	49	38	21	7	10	79	50	29
4. Lille	47	38	20	7	11	89	52	37
5. Stade Français	46	38	19	8	11	72	58	14
6. Marseille	45	38	17	11	10	69	55	14
7. Red Star	39	38	15	9	14	56	61	-5
8. Cannes	38	38	17	4	17	57	66	-9
9. Rennes	38	38	16	6	16	67	78	-11
10. Metz	37	38	12	13	13	93	75	18
11. Saint-Étienne	37	38	13	11	14	71	84	-13
12. FC Nancy	36	38	13	10	15	62	59	3
13. Sète	35	38	12	11	15	65	79	-14
14. Toulouse	34	38	15	4	19	70	80	-10
15. RC Paris	33	38	14	5	19	76	80	-4
16. SO Montpellier	33	38	14	5	19	59	71	-12
17. Lens	31	38	12	7	19	67	72	-5
18. Bordeaux	31	38	12	7	19	58	81	-23
19. Le Havre	25	38	9	7	22	44	83	-39
20. Rouen	24	38	7	10	21	37	63	-26
Bilan			304	152	304	1 334	1 334	0

L'effectif du champion **Roubaix-Tourcoing :** Da Rui, Deruelle, Frutoso, Grava, Henry, Hiltl, Jerusalem, Kreitschmar, Leduc, Leenaert, Levandowski, Maes, Staho, Stricanne, Sumera, Urbaniak.
L'équipe type : Darui - Deruelle, Staho, Urbaniak - Levandowski, Leduc - Frutoso, Sumera - Hiltl, Leenaert, Stricane.

L'effectif du vice-champion **Reims :** Batteux, Bini, Broca, Favre, Flamion, Jacowski, Jonquet, Kuta, Marche, Petitfils, Pradel, Prince, Ranzoni, Roessler, Sinibaldi Pierre, Staho.

Les buteurs
1. Sinibaldi Pierre (Reims) : 33 buts
2. Kemp (Metz) : 30 buts
3. Baratte (Lille) : 28 buts
4. Poblome (FC Nancy) : 26 buts
5. Planté (Bordeaux) : 25 buts
6. Koranyi (Sète) : 24 buts
7. Hiltl (CO Roubaix T.) : 23 buts
8. Baillot (Metz), Nyers (Stade Français), Keller (Toulouse) : 21 buts
11. Woehl (Strasbourg), Cammarata (Toulouse) : 20 buts
13. Zatelli (Marseille), Vaast (RC Paris), Lozia (Red Star) : 18 buts
16. Hoffman (Metz) : 17 buts
17. Rodriguez (Saint-Etienne) : 16 buts.

Relégués : **Lens, Bordeaux, Le Havre, Rouen** *Promus :* **Sochaux, Alès**

1947-1948

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Marseille	48	34	20	8	6	83	43	40
2. Lille	47	34	20	7	7	82	51	31
3. Reims	46	34	20	6	8	73	34	39
4. Saint-Étienne	41	34	16	9	9	72	58	14
5. Stade Français	38	34	15	8	11	68	58	10
6. Strasbourg	37	34	13	11	10	82	58	24
7. RC Paris	37	34	16	5	13	79	64	15
8. CO Roubaix T.	37	34	15	7	12	62	60	2
9. Sochaux	34	34	13	8	13	63	59	4
10. Rennes	34	34	13	8	13	56	59	-3
11. Metz	30	34	13	4	17	70	82	-12
12. FC Nancy	30	34	11	8	15	49	64	-15
13. Toulouse	29	34	13	3	18	50	62	-12
14. Cannes	29	34	10	9	15	47	66	-19
15. SO Montpellier	28	34	10	8	16	52	67	-15
16. Sète	26	34	11	4	19	59	85	-26
17. Alès	25	34	7	11	16	49	79	-30
18. Red Star	16	34	6	4	24	30	77	-47
Bilan			242	128	242	1126	1 126	0

L'effectif du champion **Marseille :** Amar, Aznar, Bastien, Bihel, Bouchaïb, Dahan, Dard, Fontaine, Franceschi, Gallian, Hadidji, Latrille, Libérati, Martin, Nagy, Pironti, Robin, Rodriguez, Salem, Scotti, Trskan, Villa, Vratil, Zatelli.
L'équipe type : Libérati - Dahan, Rodriguez, Salem - Bastien, Scotti - Aznar, Robin - Nagy, Bihel, Pironti.

L'effectif du vice-champion **Lille :** Baratte, Bigot, Capelle, Carré, Dubreucq, Garcia, Germain, Isydorczyk, Jadrejak, Kretschmar, Lechantre, Prévost, Roeder, Sommerlynck, Tempowski, Vandooren, Vuye, Walter, Wittkowski.

Les buteurs
1. Baratte (Lille) : 31 buts ; 2. Sinibaldi (Reims) : 25 buts ; 3. Tempowski (Lille) : 23 buts ; 4. Grumellon (Rennes) : 22 buts ; 5. Ben Barek (Stade Français), Koranyi (Sète), Humpal (Sochaux) : 20 buts : 8. Moreel (RC Paris) : 18 buts ; 9. Rolland (Strasbourg) : 17 buts ; 10. Bongiorni, Vaast (RC Paris) : 16 buts ; 12. Bihel (Marseille), Baillot, Guthmüller, Kemp (Metz), Bini (Reims), Paillère (Rennes), Rodriguez (Saint-Étienne), Abderrazak (Sète) : 15 buts ; 20. Flamion (Reims), Leenaert (CO Roubaix T.), Cuissard (Saint-Étienne), Woehl (Strasbourg) : 14 buts ; 24. Dossena (SO Montpellier), Gudmundsson, Poblome (FC Nancy), Gabet (RC Paris), Nyers (Stade Français) : 13 buts ; 29. Dard (Marseille), Courtois (Sochaux) : 12 buts.

Relégués : **Alès, Red Star** *Promus :* **Nice, Colmar**
Fusion entre le Stade Français et le Red Star

1948-1949

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Reims	48	34	22	4	8	90	54	36
2. Lille	47	34	21	5	8	102	40	62
3. Marseille	42	34	18	6	10	95	58	37
4. Rennes	41	34	16	9	9	61	49	12
5. Sochaux	38	34	16	6	12	74	52	22
6. RC Paris	36	34	14	8	12	71	56	15
7. Nice	36	34	13	10	11	60	58	2
8. Saint-Étienne	35	34	13	9	12	68	72	-4
9. Toulouse	34	34	16	2	16	56	53	3
10. Stade Français	32	34	10	12	12	59	72	-13
11. Colmar	31	34	12	7	15	61	78	-17
12. SO Montpellier	29	34	12	5	17	57	71	-14
13. CO Roubaix T.	29	34	11	7	16	55	89	-34
14. Sète	29	34	10	9	15	34	58	-24
15. FC Nancy	28	34	11	6	17	53	69	-16
16. Metz	26	34	10	6	18	60	79	-19
17. Strasbourg	26	34	10	6	18	40	68	-28
18. Cannes	25	34	10	5	19	42	62	-20
Bilan			245	122	245	1 138	1 138	0

L'effectif du champion **Reims :** Abenoza, Batteux, Bini, Flamion, Jacowski, Jonquet, Marche, Palluch, Penverne, Petitfils, Prince, Prouff, Sinibaldi Noèl, Sinibaldi Paul, Sinibaldi Pierre.
L'équipe type : Paul Sinibaldi - Jacowski, Jonquet, Marche - Penverne, Petitfils - Batteux, Prouff - Bini, Pierre Sinibaldi, Flamion.

L'effectif du vice-champion **Lille :** Baratte, Carré, Dubreucq, Germain, Jadrejak, Lechantre, Nuevo, Prévost, Sommerlynck, Strappe, Tempowski, Vandooren, Vuye, Walter, Wittkowski.

Les buteurs 1. Baratte (Lille), Humpal (Sochaux) : 26 buts ; 3. Baillot (Metz) : 25 buts ; 4. Grumellon (Rennes) : 24 buts ; 5. Bini (Reims) : 22 buts ; 6. Strappe (Lille) : 20 buts ; 7. Moreel (RC Paris) : 19 buts ; 8. Kretschmar (CO Roubaix) : 18 buts ; 9. Walter (Lille), Bihel (Marseille), Quenolle (RC Paris), Rodriguez (Saint-Étienne) : 17 buts : 13. Flamion (Reims), Sésia (Stade Français), Cammarata (Toulouse) : 16 buts ; 16. Dupraz (Colmar), Robin (Marseille), Cisowski (Metz), Deladerrière (FC Nancy) : 15 buts ; 20. Laborde (SO Montpellier), Prouff (Reims), Alpsteg (Saint-Etienne) : 14 buts ; 23. Skocen (Nice), Cuissard (SaintEtienne) : 13 buts ; 25. De Maréville (Cannes), Marjewski (Colmar), Lechantre, Vandooren (Lille), Nagy (Marseille), Jacques (Sochaux) : 12 buts

Relégués : **Cannes** *Promus :* **Lens , Bordeaux**
Abandon de Colmar

Championnats de France

1949-1950

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Bordeaux	51	34	21	9	4	88	40	48
2. Lille	45	34	20	5	9	79	44	35
3. Reims	44	34	18	8	8	62	47	15
4. Toulouse	42	34	16	10	8	65	41	24
5. Nice	39	34	16	7	11	67	52	15
6. Sochaux	38	34	16	6	12	65	51	14
7. RC Paris	36	34	14	8	12	67	56	11
8. Marseille	35	34	13	9	12	56	60	-4
9. Rennes	34	34	12	10	12	64	58	6
10. CO Roubaix T.	33	34	9	15	10	49	46	3
11. Saint-Étienne	32	34	12	8	14	60	58	2
12. FC Nancy	31	34	12	7	15	52	58	-6
13. Strasbourg	31	34	11	9	14	46	73	-27
14. Sète	29	34	12	5	17	59	72	-13
15. Lens	26	34	9	8	17	49	68	-19
16. Stade Français	26	34	9	8	17	51	71	-20
17. SO Montpellier	23	34	10	3	21	50	87	-37
18. Metz	17	34	5	7	22	53	100	-47
Bilan			235	142	235	1 082	1 082	0

L'effectif du champion **Bordeaux :** De Harder, Depoorter, Doye, Gallice, Garriga, Kargu, Libar, M'Barek, Mérignac, Meynieu, Mustapha, Persillon, Rodriguez, Swiatek, Villenave, Voisembert.
L'équipe type : Depoorter - Garriga, Swiatek, Mérignac - M'Barek, Gallice - Libar, Mustapha - Persillon, Kargu, De Harder.
L'effectif du vice-champion **Lille :** Angel, Baratte, Carré, D'Archangelo, Dubreucq, Jadrejak, Lechantre, Meerseman, Nuevo, Parsik, Prevost, Sommerlynk, Strappe, Tempowski, Van Cappelen, Vandooren, Van Lent, Vuye, Walter, Wassmer.

Les buteurs
1. Grumellon (Rennes) : 25 buts ; 2. Baratte (Lille) : 22 buts ; 3. De Harder (Bordeaux) : 21 buts ; 4. Botollier (FC Nancy) : 19 buts ; 5. Carré (Nice), Fontaine (Sète) : 18 buts ; 7. Kargu (Bordeaux), Strappe (Lille), Cisowski (Metz), Lanfranchi M. (Toulouse) : 17 buts ; 11. Michlowsky (Saint-Etienne) : 16 buts ; 12. Jacques (Sochaux) : 15 buts ; 13. Baillot (Metz), Moreel (RC Paris) : 14 buts ; 15. Libar (Bordeaux), Sboralski (SO Montpellier), Singer (CO Roubaix) : 13 buts ; 18. Broone (Nancy), Rolland (Nice), Méano (Reims), Castellani (Saint-Étienne), Hoffman, Pérruchoud (Strasbourg) : 12 buts ; 24. Vandooren (Lille), Quenolle (RC Paris), Kretschmar (Roubaix), Ujlaki (Sète), Courtois, Humpal (Sochaux), Sésia (Stade Français), Urbanski (Toulouse) : 11 buts.

Relégués : **SO Montpellier, Metz** *Promus :* **Nîmes, Le Havre**

1950-1951

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Nice	41	34	18	5	11	73	46	27
2. Lille	41	34	17	7	10	57	43	14
3. Le Havre	40	34	18	4	12	59	43	16
4. Reims	40	34	15	10	9	61	50	11
5. Nîmes	40	34	16	8	10	64	53	11
6. Bordeaux	37	34	14	9	11	58	49	9
7. Saint-Étienne	37	34	15	7	12	63	59	4
8. Marseille	36	34	11	14	9	60	46	14
9. Strasbourg	34	34	14	6	14	49	58	-9
10. CO Roubaix T.	32	34	12	8	14	55	53	2
11. FC Nancy	32	34	13	6	15	66	66	0
12. Sochaux	32	34	13	6	15	52	56	-4
13. RC Paris	32	34	12	8	14	53	59	-6
14. Rennes	31	34	13	5	16	63	69	-6
15. Sète	30	34	12	6	16	47	53	-6
16. Lens	29	34	10	9	15	59	77	-18
17. Toulouse	27	34	10	7	17	39	64	-25
18. Stade Français	21	34	7	7	20	38	72	-34
Bilan			240	132	240	1 016	1 016	0

L'effectif du champion **Nice :** Amalfi, Belver, Bengtsson, Ben Nacef, Ben Tifour, Bonifaci, Broccolichi, Carré, Courteaux, Fassonne, Firoud, Gallard, Germain, Grange, Hjalmarsson, Mindonnet, M'Jid, Pédini, Rossi, Samuelson.
L'équipe type : Germain - Rossi, Mindonnet, Firoud - Pedini, Belver - Bonifaci, Carré - Amalfi, Bengtsson, Courteaux.
L'effectif du vice-champion **Lille :** Angel, Baratte, D'Archangelo, Dubreucq, Jensen, Lenfant, Lechantre, Meerseman, Poitevin, Prévost, Sommerlynck, Strappe, Tempowski, Van Cappelen, Van der Hart, Van Lent, Verdeal, Vincent, Vuye, Walter, Wassmer.

Les buteurs
1. Piantoni (FC Nancy) : 28 buts ; 2. Courteaux (Nice) : 27 buts ; 3. Baillot (Bordeaux) : 22 buts ; 4. Levandowski (Lens), Grumellon (Rennes) : 21 buts ; 6. Saunier (Le Havre), Appel (Reims) : 20 buts ; 8. Baratte (Lille) : 19 buts ; 9. Rouvière (Nîmes) : 18 buts ; 10. Deladerrière (FC Nancy), Bengtsson (Nice), Kretschmar (CO Roubaix T.) : 15 buts ; 13. Timmermans (Nîmes), Gudmundsson (RC Paris), Fontaine H. (Sète) : 14 buts ; 16. Combot (Rennes) : 13 buts ; 17. Strappe (Lille), Andersson (Marseille), Ujlaki (Nîmes), Jonsson (Stade Français), Haan (Strasbourg) : 12 buts ; 22. Ludo (Lens), Flamion (Marseille), Tamini (Saint-Etienne), Reignier (Sochaux) : 11 buts ; 26. Kargu (Bordeaux), Alpsteg (SaintEtienne) : 10 buts ; 28. Paluch (Le Havre), Quaino (Lens), Méano (Reims), Gomez, Huguet (Saint-Étienne), Antonio (Sète), Courtois, Gardien, Humpal (Sochaux), Neubert (Toulouse) : 9 buts.

Relégués : **Toulouse, Stade Français** *Promus :* **Lyon, Metz**
Après barrages Lens et Sète restent en D1

1951-1952

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Nice	46	34	21	4	9	65	42	23
2. Bordeaux	45	34	20	5	9	88	49	39
3. Lille	44	34	19	6	9	85	50	35
4. Reims	38	34	16	6	12	64	48	16
5. Metz	38	34	14	10	10	48	45	3
6. Nîmes	37	34	16	5	13	63	47	16
7. Le Havre	37	34	15	7	12	55	44	11
8. CO Roubaix T.	36	34	14	8	12	57	44	13
9. Saint-Étienne	36	34	15	6	13	69	68	1
10. Sète	36	34	14	8	12	54	56	-2
11. FC Nancy	35	34	12	11	11	59	53	6
12. Sochaux	31	34	12	7	15	51	54	-3
13. Lens	31	34	12	7	15	54	61	-7
14. RC Paris	31	34	13	5	16	60	71	-11
15. Rennes	28	34	10	8	16	51	85	-34
16. Marseille	27	34	9	9	16	52	76	-24
17. Lyon	20	34	7	6	21	38	78	-40
18. Strasbourg	16	34	4	8	22	38	80	-42
Bilan			243	126	243	1051	1051	0

L'effectif du champion **Nice :** Belver, Bengtsson, Ben Tifour, Bonifaci, Camiglia, Carré, Cesari, Courteaux, Domingo, Firoud, Gonzales, Lupi, Martinez, Nurenberg, Pedini, Poitevin, Rossi.
L'équipe type : Domingo - Firoud, Poitevin, Gonzales - Bonifaci, Belver - Nurenberg, Carré - Courteaux, Bengtsson, Ben Tifour.

L'effectif du vice-champion **Bordeaux :** Astresses, Baillot, De Harder, De Kubber, Doye, Gallice, Garriga, Kargu, Lukacs, M'Barek, Meynieu, Mérignac, Perez, Persillon, Swiatek, Villenave.

Les buteurs
1. Andersson (Marseille) : 31 buts ; 2. De Harder (Bordeaux), Rouvière (Nîmes) : 25 buts ; 4. Saunier (Le Havre), Strappe (Lille) : 20 buts ; 6. Singier (Sète) : 19 buts ; 7. Van Lent (Lens) : 18 buts ; 8. Deladerrière (FC Nancy) : 17 buts ; 9. Kretschmar, Lukacs (Bordeaux) : 16 buts ; 11. Foix (RC Paris) : 15 buts ; 12. Jensen (Lille), Plewa (FC Nancy), Grumellon (Rennes) : 14 buts ; 15. Appel, Méano (Reims), Vincent (Lille), Ujlaki (Nîmes) : 13 buts ; 19. Baillot, Doye (Bordeaux), Bengtsson (Nice), Rijvers (SaintEtienne) : 12 buts ; 23. Meerseman (Le Havre), Baratte (Lille), Dupraz (Lyon), Piantoni (FC Nancy), Courteaux (Nice), Mahjoub (RC Paris), Sésia (CO Roubaix T.), Curyl (Sète), Haan (Strasbourg) : 11 buts.

Relégués : **Lyon, Strasbourg** *Promus :* **Stade Français, SO Montpellier**
Après barrages Marseille reste en D1.

Championnats de France

1952-1953

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. **Reims**	48	34	22	4	8	86	36	50
2. **Sochaux**	44	34	18	8	8	72	58	14
3. **Bordeaux**	43	34	19	5	10	79	56	23
4. **Lille**	40	34	15	10	9	61	43	18
5. **Nîmes**	40	34	17	6	11	62	47	15
6. **Marseille**	37	34	15	7	12	62	53	9
7. **Lens**	34	34	13	8	13	50	48	2
8. **FC Nancy**	34	34	16	2	16	48	58	-10
9. **Stade Français**	33	34	12	9	13	54	51	3
10. **Sète**	33	34	13	7	14	42	49	-7
11. **Saint-Étienne**	30	34	11	8	15	44	59	-15
12. **Metz**	29	34	11	7	15	51	60	-9
13. **Nice**	29	34	12	5	17	49	57	-8
14. **Le Havre**	29	34	11	7	16	47	63	-16
15. **CO Roubaix T.**	28	34	9	10	15	42	49	-7
16. **Rennes**	28	34	10	8	16	37	56	-19
17. **RC Paris**	28	34	11	6	17	40	64	-24
18. **SO Montpellier**	25	34	8	9	17	43	67	-24
Bilan			243	126	243	096	962	0

L'effectif du champion **Reims :** Appel, Cicci, Glovacki; Jacowski, Jonquet, Kopa, Leblond, Marche, Méaano, Penverne, Sinibaldi Paul, Sinibaldi Pierre, Templin, Zimny.

L'effectif du vice-champion **Sochaux :** Barret, Bernadet, Biancheri, Bravo, Bruat, Fragassi, Gaffanesch, Gardien, Hédiart, Janczewski, Klemenzak, Labalette, Lorius, Marrcel, Martinez, Montagnoli, Muro Nungesser, Pardo, Reignier, Salzborn,Tellechea J., Tellechea R., Teysseyre, Zéglio.

Les buteurs

1. Anderson (Marseille) : 35 buts ; 2. Appel (Reims) : 30 buts ; 3. Abdesselem (Bordeaux) : 22 buts ; 4. Saunierr (Le Havre) : 19 buts ; 5. Kargu (Bordeaux) : 18 buts ; 6. Dupraz (SO Montpellier), Gardien, Muro (Sochaux) : 17 buts ; 9. Belaïd (Toulouse puis FC Nancy) : 16 buts ; 10. Jonsson (Stade Français), Fontaine H. (Sète) : 14 buts ; 12. Lefèbvre (Lille), Ujlaki (Nîmes), Nino (Rouen puis CO Roubaix T.), Cisowski (RC Paris), Kopa (Reims) : 13 buts ; 17. De Harder (Bordeaux), Cuissard (Nice), Sinibaldi P. (Reims), Le Gall (Rennes), Vandooren (Stade Français) : 12 buts ; 22. Constantino (Nîmes), Glovacki, Méano (Reims), Salzborn (Sochaux), Beaucomont (Stade Français) : 11 buts ; 27. Martins (Lens), Baratte (Lille), Reignier (Sochaux) : 10 buts ; 30. Stopyra (Lens), Marchal (Metz), Lorenzo (FC Nancy), Courteaux (Nice), Carrier (Nîmes), Foix (RC Paris), Alpsteg (Saint-Étienne), Curyl (Sète) : 9 buts.

Relégués : **RC Paris, SO Montpellier, Rennes (barrages)**
Promus : **Toulouse, Monaco, Strasbourg (barrages)**

1953-1954

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. **Lille**	47	34	17	13	4	49	22	27
2. **Reims**	46	34	18	10	6	62	36	26
3. **Bordeaux**	46	34	20	6	8	69	44	25
4. **Toulouse**	44	34	15	14	5	55	39	16
5. **Saint-Étienne**	38	34	16	6	12	48	47	1
6. **Strasbourg**	36	34	15	6	13	60	61	-1
7. **Lens**	35	34	13	9	12	58	56	2
8. **Nice**	34	34	12	10	12	73	59	14
9. **Nîmes**	33	34	14	5	15	49	46	3
10. **Monaco**	31	34	11	9	14	44	48	-4
11. **Sochaux**	30	34	9	12	13	55	57	-2
12. **FC Nancy**	30	34	12	6	16	50	65	-15
13. **Metz**	30	34	10	10	14	45	59	-14
14. **Marseille**	29	34	10	9	15	49	56	-7
15. **CO Roubaix T.**	28	34	11	6	17	47	65	-18
16. **Stade Français**	27	34	8	11	15	44	49	-5
17. **Le Havre**	26	34	10	6	18	54	69	-15
18. **Sète**	22	34	6	10	18	38	71	-33
Bilan			227	158	227	949	949	0

L'effectif du champion **Lille :** Baratte, Bieganski, Bourbotte, Clauws, Derousseau, Douis, Knayer, Lagon, Lefebvre, Lemaître, Pazur, Plewa, Pottier, Ruminski, Sommerlynck, Strappe, Van Cappelen, Van der Hart, Vincent, Wesolek.

L'équipe type : Ruminski - Pazur, Van der Hart, Lemaître - Bieganski, Sommerlynck - Douis, Vincent - Derousseau, Strappe, Lefèvre.

L'effectif du vice-champion **Reims :** Appel, Beraudo, Bliard, Cicci, Glovacki, Jonquet, Kopa, Leblond, Lundqvist, Marche, Penverne, Prodocimi, Siatka, Sinibaldi Paul, Templin, Tholon, Zimny.

Les buteurs

1. Kargu (Bordeaux) : 27 buts ; 2. Appel (Reims) : 23 buts ; 3. Andersson (Marseille) : 19 buts ; 4. Bahi (Angers puis CO Roubaix T.) : 18 buts ; 5. Stopyra (Lens), Fontaine , Ujlaki (Nice) : 17 buts ; 8. Abdesselem (Bordeaux), Grumellon (Le Havre), Skiba (Monaco) : 14 buts ; 11. Wozniesko (Bordeaux), Strappe (Lille), Hertrich (Strasbourg) : 13 buts ; 14. Prunelle (CA Paris puis Stade Français), Di Loreto (Le Havre), Acosta (Metz), Nurenberg (Nice), Muro (Sochaux) : 12 buts ; 19. Kopa (Reims), Sboralski (CO Roubaix T.), Ranzoni (Stade Français), Carré (Strasbourg) : 11 buts ; 23. Jackstell (Lens), Scotti (Marseille), Linkenheld (Metz), Lorenzo (FC Nancy), Foix (Saint-Étienne), Sésia (Strasbourg), Dereuddre, Dupraz (Toulouse), Van Lent (Lens), Deladerrière (Nancy) : 10 buts.

Relégués : **Le Havre, Sète, Stade Français (barrages)**
Promus : **Lyon, Troyes, RC Paris (barrages)**

1954-1955

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. **Reims**	44	34	19	6	9	78	53	25
2. **Toulouse**	40	34	15	10	9	57	45	12
3. **Lens**	38	34	13	12	9	56	55	1
4. **Strasbourg**	37	34	15	7	12	74	55	19
5. **Sochaux**	36	34	15	6	13	64	53	11
6. **Bordeaux**	35	34	14	7	13	63	51	12
7. **Saint-Étienne**	35	34	15	5	14	58	51	7
8. **RC Paris**	34	34	13	8	13	62	57	5
9. **Nice**	34	34	13	8	13	75	81	-6
10. **Marseille**	33	34	13	7	14	58	51	7
11. **Nîmes**	33	34	14	5	15	48	52	-4
12. **Lyon**	33	34	12	9	13	54	63	-9
13. **FC Nancy**	32	34	12	8	14	59	54	5
14. **Monaco**	31	34	10	11	13	43	45	-2
15. **Metz**	31	34	12	7	15	42	72	-30
16. **Lille**	30	34	11	8	15	61	58	3
17. **Troyes**	30	34	12	6	16	48	66	-18
18. **CO Roubaix T.**	26	34	10	6	18	52	90	-38
Bilan			238	136	238	1 052	1 052	0

L'effectif du champion **Reims :** Bliard, Cicci, Gavron, Giraudo, Glovacki, Hidalgo, Jonquet, Kopa, Leblond, Lundqvist, Penverne, Prodocimi, Siatka, Sinibaldi Paul, Templin, Zimny.

L'équipe type : Paul Sinibaldi - Zimny, Jonquet, Giraudo - Penverne, Cicci - Glovacki, Leblond - Kopa, Bliard, Templin.

L'effectif du vice-champion **Toulouse :** Bellot, Bernard, Boucher, Bouchouk, Brodd, Cahuzac, Combot, Dereuddre, Eriksson, Gondouin, Haddad, Kasmarek, Kautzmann, Leandri, Meftah, Pleimelding, Rouxel, Rytkonen, Walorisek, Yague.

Les buteurs

1. Bliard (Reims) : 30 buts ; 2. Stojaspal (Strasbourg) : 23 buts ; 3. Andersson (Marseille) : 21 buts ; 4. Fontaine (Nice) : 20 buts ; 5. Kargu (Bordeaux), Liron (Nîmes), Foix (Saint-Etienne), Flamion (Troyes) : 17 buts ; 9. Abdesselem (Bordeaux), Vincent (Lille) : 15 buts ; 11. Wisnieski (Lens), Bottolier (FC Nancy), Valorizek (Toulouse) : 14 buts ; 14. Habitzl (Lens), Fatton (Lyon), Grillet (RC Paris), Salzborn (Sochaux) : 13 buts ; 18. Douis (Lille), Piantoni (FC Nancy), Abderrazak (Nice) : 12 buts ; 21. Lefèbvre (Lille), Ujlaki (Nice), Hidalgo, Kopa (Reims), Muro (Sochaux) : 11 buts ; 26. Bourbotte (Lille), Schultz (Lyon), Nurenberg (Nice), Faivre (Sochaux) : 10 buts ; 30. Hjalmarsson (Lyon), Bruey (Monaco), Hédiart (FC Nancy), Cisowski, Guillot (RC Paris), Glovacki (Reims), Mekloufi (Saint-Etienne), Decker (Sochaux), Ben Tifour (Troyes) : 9 buts.

Relégués : **CO Roubaix T.** *Promus :* **Sedan**
Après barrages Lille et Troyes restent en D1

Championnats de France

1955-1956

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Nice	43	34	18	7	9	60	43	17
2. Lens	42	34	19	4	11	65	49	16
3. Monaco	41	34	17	7	10	63	45	18
4. Saint-Étienne	41	34	15	11	8	68	53	15
5. Marseille	40	34	16	8	10	54	49	5
6. RC Paris	39	34	17	5	12	74	58	16
7. Toulouse	38	34	14	10	10	51	46	5
8. Lyon	37	34	15	7	12	50	49	1
9. Sedan	36	34	14	8	12	53	56	- 3
10. Reims	34	34	13	8	13	61	50	11
11. Sochaux	32	34	12	8	14	47	50	-3
12. FC Nancy	32	34	13	6	15	51	60	-9
13. Nîmes	31	34	11	9	14	64	56	8
14. Strasbourg	30	34	12	6	16	54	66	-12
15. Metz	29	34	11	7	16	49	68	-19
16. Lille	24	34	10	4	20	58	65	-7
17. Bordeaux	24	34	9	6	19	45	69	-24
18. Troyes	19	34	5	9	20	43	78	-35
Bilan			241	130	241	1 010	1 010	0

L'effectif du champion **Nice :** Abderrazak, Alba, Bonvin, Brandaozinho, Bravo, Brun, Colonna, Fontaine, Fronzoni, Gonzalès, Hairabedian, Luciano, Martinez, Milazzo, Nani, Nurenberg, Poitevin, Ujlaki.
L'équipe type : Colonna - Martinez, Gonzalès, Bonvin - Poitevin, Fronzoni - Ujlaki, Milazzo, Bravo, Fontaine, Nurenberg.

L'effectif du vice-champion **Lens :** Aurednik, Boury, Courtin, Duffuler, Grevin, Habitzl, Hassouna, Jonsson, Kowalkowski, Koza, Louis, Marresch, Oswarczak, Polak, Sowinski, Stievenart, Théo, Trache, Wattecamps, Wisnieski, Wronikowski, Ziemczak.

Les buteurs
1. Cisowski (RC Paris) : 31 buts ; 2. Mekloufi (Saint-Etienne) : 21 buts ; 3. Andersson (Marseille), Foix (Saint-Etienne) : 20 buts ; 5. Bliard (Reims) : 19 buts ; 6. Stojaspal (Strasbourg) : 18 buts ; 7. Piantoni (FC Nancy), Akesbi (Nîmes) : 17 buts ; 9. Jonsson (Lens), Conti (Monaco) : 16 buts ; 11. Schultz (Lyon), Ujlaki (Nice), Rahis (Nîmes) : 15 buts ; 14. Tillon (Sedan), Di Loreto (Toulouse) : 14 buts ; 16. Wisnieski (Lens), Lefebvre (Lille), Nurenberg (Nice), Devlaeminck (Troyes) : 13 buts ; 20. Courtin (Lens), Keller (FC Nancy), Abdesselem (Nîmes), Glovacki (Reims) : 12 buts ; 24. Bourbotte G. (Lille), Fatton (Lyon), Cuenca (Sedan), Hertrich, Skiba (Strasbourg) : 11 buts ; 29. Rustichelli (Marseille), Acosta, (Metz), Milazzo (Nice), Gardien, Muro (Sochaux), Saunier (Toulouse) : 10 buts.

Relégués : **Bordeaux, Troyes, Lille (barrages)**
Promus : **Rennes, Angers, Valenciennes (barrages)**

1956-1957

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Saint-Étienne	49	34	20	9	5	88	45	43
2. Lens	45	34	21	3	10	77	49	28
3. Reims	43	34	18	7	9	73	47	26
4. RC Paris	42	34	17	8	9	86	55	31
5. Monaco	40	34	17	6	11	57	44	13
6. Marseille	39	34	16	7	11	60	53	7
7. Sochaux	33	34	14	5	15	63	62	1
8. Toulouse	32	34	12	8	14	61	49	12
9. Sedan	32	34	9	14	11	51	59	-8
10. Nîmes	31	34	13	5	16	52	56	-4
11. Angers	31	34	10	11	13	42	51	-9
12. Lyon	30	34	13	4	17	45	53	-8
13. Nice	30	34	11	8	15	59	72	-13
14. Valenciennes	29	34	10	9	15	43	72	-29
15. Metz	28	34	9	10	15	51	58	-7
16. Rennes	27	34	11	5	18	36	63	-27
17. Strasbourg	26	34	9	8	17	43	66	-23
18. FC Nancy	25	34	8	9	17	43	76	-33
Bilan			238	136	238	1 030	1 030	0

L'effectif du champion **Saint-Étienne :** Abbes, Cassado, Domingo, Ferrier, Fouillen, Goujon, Lefèvre, Mekloufi, N'Jo Léa, Oleksiak, Peyroche, Rijvers, Tylinski M., Tylinski R., Wassmer, Wicart.
L'équipe type : Abbes - Michel Tylinski, Richard Tylinski, Wicart - Domingo, Ferrier - Oleksiak, Mekloufi, N'Jo Léa, Rijvers, Lefèvre.

L'effectif du vice-champion **Lens :** Bigor, Boury, Carlier, Courtin, Duffuler, Fiori, Owczarczak, Polak, Sowinski, Stievenart, Templin, Théo, Wisnieski, Ziemczak.

Les buteurs
1. Cisowski (RC Paris) : 33 buts ; 2. Fontaine (Reims) : 30 buts ; 3. Jonsson (Lens), N'Jo Léa (SaintEtienne) : 29 buts ; 5. Mekloufi (Saint-Etienne) : 25 buts ; 6. Andersson (Marseille) : 23 buts ; 7. Akesbi (Nîmes) : 20 buts ; 8. Wisnieski (Lens), Grillet (RC Paris), Gardien (Sochaux) : 17 buts ; 11. Di Loreto (Toulouse) : 16 buts ; 12. Oliver C. (Sedan), Liron (Sochaux) : 15 buts ; 14. Keller (Monaco), Faivre (Nice), Rahis (Nîmes), Pillard (RC Paris), Globacki (Reims), Dereuddre (Toulouse) : 13 buts ; 20. Bouchouk (Toulouse) : 12 buts ; 21. Stievenart (Lens), Hess (Metz) , Stojaspal (Strasbourg) : 11 buts ; 24. Schultz (Lyon), Lefèvre (Saint-Étienne), Van Rhijn (Valenciennes) : 10 buts ; 27. Cossou (Lyon), Rongoni (Metz), Piantoni (FC Nancy), Nurenberg (Nice), Rijvers (Saint-Étienne), Brény (Sedan), Rytkonen (Toulouse) : 9 buts.

Relégués : **Strasbourg, FC Nancy,Rennes (barrages)**
Promus : **Alès, Béziers, Lille (barrages)**

1957-1958

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Reims	48	34	22	4	8	89	42	47
2. Nîmes	41	34	16	9	9	61	39	22
3. Monaco	41	34	15	11	8	50	35	5
4. Angers	41	34	16	9	9	65	46	19
5. Sedan	38	34	16	6	12	74	70	4
6. Lille	37	34	17	3	14	71	59	12
7. Saint-Étienne	37	34	10	17	7	55	52	3
8. Lyon	35	34	13	9	2	51	53	-2
9. RC Paris	33	34	13	7	14	61	62	-1
10. Toulouse	33	34	13	7	14	53	57	-4
11. Lens	33	34	13	7	14	55	62	-7
12. Sochaux	32	34	13	6	15	61	61	0
13 Nice	31	34	10	11	13	71	53	18
14. Alès	28	34	10	8	16	41	59	-18
15. Valenciennes	28	34	8	12	14	37	64	-27
16. Marseille	26	34	8	10	16	46	65	-19
17. Metz	26	34	9	8	17	45	68	-23
18. Béziers	24	34	9	6	19	38	77	-39
Bilan			231	150	231	1024	1 024	0

L'effectif du champion **Reims :** Batteux, Biernat, Bliard, Colonna, Davannes, Desruisseaux, Dubaelle, Fontaine, Giraudo, Gouttes, Jacquet, Jonquet, Lamartine, Leblond, Maouche, Penverne, Piantoni, Rodzik, Siatka, Vincent, Zimny.
L'équipe type : Colonna - Zimny, Jonquet, Giraudo - Penverne, Siatka - Lamartine, Bliard, Fontaine, Piantoni, Vincent.

L'effectif du vice-champion **Nîmes :** Akesbi, Bandera, Barlaguet, Bettache, Djeballi, Duc, Ferrand, Golinski, Laffond, Mazzouz, Mehdi, Rahis, Roszak, Salaber, Schwager, Skiba, Venturi.

Les buteurs
1. Fontaine (Reims) : 34 buts ; 2. Devlaeminck (Lille) : 23 buts ; 3. Schultz (Toulouse), Muro (Nice) : 21 buts ; 5. Brodd (Sochaux) : 18 buts ; 6. Piantoni (Reims) : 17 buts ; 7. Topka (Alès), Bruey (Angers) : 16 buts ; 9. Akesbi, Skiba (Nîmes), Bliard (Reims) : 15 buts ; 12. Courtin (Lens), Rahis (Nîmes), Guillot, Pillard (RC Paris), N'Jo Léa (Saint-Etienne), C. Oliver (Sedan) : 14 buts ; 18. Douis (Lille) : 13 buts ; 19. Heutte (Lille), Acosta (Metz), Roy (Monaco), Lefebvre (Sedan), Gardien (Sochaux), Van Rhjin (Valenciennes) : 12 buts ; 25. Brény (Lens) : 11 buts ; 26. Stievenart, Cossou, Moresco (Lyon), Glovacki (Monaco), Nurenberg (Nice), Tillon (Sedan), Di Loreto (Toulouse) : 10 buts.

Relégués : **Metz, Béziers**
Promus : **FC Nancy, Rennes, Limoges, Strasbourg.**

Championnats de France

1958-1959

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Nice	56	38	24	8	6	80	38	42
2. Nîmes	53	38	21	11	6	75	40	35
3. RC Paris	49	38	18	13	7	84	47	37
4. Reims	48	38	19	10	9	84	59	25
5. Sochaux	43	38	17	9	12	72	66	6
6. Saint-Etienne	40	38	16	8	14	68	73	-5
7. Angers	39	38	13	13	12	66	58	8
8. Monaco	39	38	14	11	13	52	51	1
9. Lyon	39	38	16	7	15	62	68	-6
10. Sedan	38	38	12	14	12	65	53	12
11. Strasbourg	38	38	14	10	14	65	76	-11
12. Rennes	36	38	13	10	15	63	63	0
13. Valenciennes	36	38	13	10	15	53	63	-10
14. Toulouse	35	38	12	11	15	59	59	0
15. Limoges	34	38	12	10	16	48	57	-9
16. Lens	32	38	12	8	18	56	66	-10
17. FC Nancy	29	38	10	9	19	58	79	-21
18. Lille	29	38	9	11	18	56	78	-22
19. Alès	24	38	8	8	22	45	83	-38
20. Marseille	23	38	6	11	21	50	84	-34
Bilan			279	202	279	1 261	1261	0

L'effectif du champion **Nice :** Alba, Barrou, Chorda, Cornu, Faivre, Ferry, Foix, Gonzalès, Lamia, Martinez, Milazzo, Muro, Nurenberg, Scanella, Vergé.
L'équipe type : Lamia - Ferry, Gonzalès, Chorda - Cornu, Milazzo - Foix, Muro, Barrou, Alba, Nurenberg.

L'effectif du vice-champion **Nîmes :** Akesbi, Bandera, Barlaguet, Bettache, Charles-Alfred, Djebailli, Duc, Lafont, Mehdi, Noua, Oualiken, Rahis, Roszak, Salaber, Schwager, Skiba, Venturi

Les buteurs
1. Cisowski (RC Paris) : 30 buts ; 2. Akesbi (Nîmes), Fontaine (Reims) : 24 buts ; 4. Mahi (Rennes) : 23 buts ; 5. Piantoni (Reims): 20 buts ; 6. Skiba (Nîmes), Edimo (Sochaux), Groschulski (Strasbourg) :19 buts ; 9. Bruey (Angers), Foix (Nice), N'Jo Léa (Saint-Etienne), Liron (Valenciennes) : 18 buts ; 13. Fatoux (Lille) : 17 buts ; 14. Cossou (Lyon), Muro, Nurenberg (Nice) : 16 buts ; 17. Topka (Alès), Oudjani (Lens), Jubert (FC Nancy) : 15 buts ; 20. Schultz (Toulouse) : 14 buts ; 21. Wognin (Angers), Devlaeminck (Lille), Pillard (RC Paris), Fulgenzy (Sedan), Bourbotte (Strasbourg), Muller (Toulouse) : 13 buts ; 27. Ossey (Limoges), Lefèvre (FC Nancy), Théo (Rennes), Stopyra (Sochaux) : 12 buts.

Relégués : **FC Nancy, Lille, Alès, Marseille**
Promus : **Le Havre, Stade Français, Toulon, Bordeaux**

1959-1960

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Reims	60	38	26	8	4	109	46	63
2. Nîmes	53	38	22	9	7	78	43	35
3. RC Paris	49	38	19	11	8	118	56	62
4. Monaco	45	38	19	7	12	70	45	25
5. Toulouse	44	38	19	6	13	74	61	13
6. Lens	44	38	18	8	12	55	57	-2
7. Le Havre	42	38	15	12	11	63	68	-5
8. Valenciennes	40	38	16	8	14	65	60	5
9. Nice	40	38	17	6	15	71	74	-3
10. Limoges	38	38	14	10	14	46	46	0
11. Sedan	37	38	12	13	13	62	62	0
12. Saint-Étienne	36	38	12	12	14	62	65	-3
13. Angers	36	38	13	10	15	60	67	-7
14. Stade Français	34	38	14	6	18	59	70	-11
15. Rennes	33	38	13	7	18	47	59	-12
16. Lyon	31	38	10	11	17	41	52	-11
17. Sochaux	27	38	8	11	19	40	67	-27
18. Strasbourg	25	38	9	7	22	55	92	-37
19. Toulon	25	38	9	7	22	50	85	-35
20. Bordeaux	21	38	7	7	24	52	102	-50
Bilan			238	136	238	1 030	1 030	0

L'effectif du champion **Reims :** Azhar (1), Baratto (9), Bérard (21), Biernat (6), Colonna (32), Dubaelle (3), Fontaine (28), Giraudo (7), Jacquet (6), Jonquet (34), Kopa (36), Leblond (34), Muller (38), Piantoni (26), Rodzik (31), Siatka (35), Vincent (37), Wendling (34).
L'équipe type : AColonna - Wendling, Jonquet, Rodzik - Leblond, Siatka - Fontaine, Muller, Kopa, Piantoni, Vincent.

L'effectif du vice-champion **Nîmes :** Akesbi (36), Bandera (31), Barlaguet (38), Ben Driss (4), Bettache (36), Bourricha (2), Busto (1), Charles-Alfred (32), Chilan (2), Constantino (29), Djebailli (7), Landi (1), Noël (4), Oualiken (9), Rahis (36), Roszak (37), Salaber (33), Schwager (13), Skiba (36), Venturi (31).

Les buteurs
11. Fontaine (Reims) : 28 buts ; 2. Cisowski (RC Paris) : 27 buts ; 3. Liron (Saint-Etienne) : 23 buts ; 4. Akesbi, Rahis (Nîmes), Van Rhijn (Stade Français), Ujlaki (RC Paris) : 22 buts ; 8. Robuschi (Bordeaux) : 20 buts ; 9. Piantoni (Reims) :18 buts ; 10. Topka (RC Paris), Schultz (Toulouse) : 17 buts ; 12. Wognin (Angers), Oudjani (Lens) : 16 buts ; 14. Groschulski (Strasbourg puis Sedan) : 15 buts ; 15. Bouchache (Le Havre), Kopa, Vincent (Reims) : 14 buts18. Roy (Monaco), Barrou, De Bourgoing (Nice), Skiba (Nîmes), Muller (Reims), Baulu, Lubiato (Valenciennes), Brodd (Sochaux 2, Toulouse 11) : 13 buts ; 26. Koza (Strasbourg), 12 buts ; 27. Bruey (Angers), Douis (Le Havre), Cossou (Monaco), Foix (Nice), Pillard (RC Paris puis Angers), Théo (Rennes), Lion (Sedan), Edimo (Sochaux) : 11 buts.

Relégués : **Sochaux, Strasbourg, Toulon, Bordeaux**
Promus : **Grenoble, FC Nancy, Rouen, Troyes**

1960-1961

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Monaco	57	38	26	5	7	77	42	35
2. RC Paris	56	38	23	10	5	93	57	36
3. Reims	50	38	23	4	11	78	44	34
4. Rouen	46	38	21	4	13	56	42	14
5. Saint-Étienne	43	38	16	11	11	60	54	6
6. Nîmes	42	38	17	8	13	70	61	9
7. Angers	40	38	16	8	14	64	56	8
8. FC Nancy	39	38	13	13	12	55	52	3
9. Sedan	38	38	15	8	15	64	63	1
10. Lens	37	38	14	9	15	50	54	-4
11. Le Havre	36	38	13	10	15	61	62	-1
12. Toulouse	36	38	13	10	15	49	58	-9
13. Nice	34	38	13	8	17	66	73	-7
14. Rennes	34	38	12	10	16	52	59	-7
15. Lyon	34	38	13	8	17	60	71	-11
16. Stade Français	32	38	12	8	18	52	59	-7
17. Grenoble	31	38	8	15	15	47	55	-8
18. Limoges	30	38	11	8	19	55	69	-14
19. Valenciennes	30	38	12	6	20	35	57	-22
20. Troyes	15	38	5	5	28	52	108	-56
Bilan			296	168	296	1 196	1 196	0

L'effectif du champion **Monaco :** Alberto (5), Biancheri (37), Carlier (33), Casolari (10), Cossou (24), Djibrill (27), Garofalo (31), Hernandez (2), Hess (27), Hidalgo (33), Kaelbel (26), Ludo (37), Novak (34), Roy (32), Théo (37), Thomas (23).
L'équipe type : Garofalo - Novak, Ludo, Thomas - Hidalgo, Bianchen - Hess, Cossou, Roy, Théo, Carlier.

L'effectif du vice-champion **RC Paris :** Béreau (5), Bodin (28), Bollini (33), Dusseau (7), Grillet (16), Guillot (36), Heutte (27), Lelong (38), Mardel (38), Marche (36), Melloni (1), Quebec (3), Sénac (36), Taillandier (30), Tibari (2), Topka (28), Ugorenko (3), Ujlaki (32), Van Sam (11), Varini (8).

Les buteurs
1. Piantoni (Reims) : 28 buts ; 2. Keller (Troyes) : 23 buts ; 3. Akesbi (Nîmes), Ujlaki (RC Paris) : 21 buts ; 5. De Bourgoing (Nice), Faivre (Rennes) : 20 buts ; 7. Cossou (Monaco) : 18 buts ; 8. Douis (Le Havre) : 17 buts ; 9. Salem (Sedan) : 16 buts ; 10. Combin (Lyon), Muro (FC Nancy), Marcel (RC Paris), Eschmann (Stade Français) : 15 buts ; 14. N'Jo Léa (Lyon), Roy (Monaco), Jubert (Toulouse) : 14 buts ; 17. Bruey (Angers) : 13 buts ;18. Perchey (Grenoble), Biernat (FC Nancy), Guillot, Topka (RC Paris), Corbel (Rouen) : 12 buts ; 23. Lamartine, Wognin (Angers), Bob (Limoges), Rahis (Nîmes), Dalla Cieca (Rouen), Fulgenzy (Sedan), Schultz (Toulouse) : 11 buts ; 30. Bouillé (Grenoble), Lafranceschina, Wisnieski (Lens), Ahmed (Limoges), Rambert (Lyon), Heutte (RC Paris), Rustichelli (Reims puis Nice), Vincent (Reims), Liron, Rijvers (Saint-Etienne), Lebert (Sedan), Van Rhijn (Stade Français) : 10 buts.
Relégués : **Grenoble, Limoges, Valenciennes, Troyes**
Promus : **SO Montpellier, Metz, Sochaux, Strasbourg**

Championnats de France

1961-1962

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Reims	48	38	21	6	11	83	60	23
2. RC Paris	48	38	21	6	11	86	63	23
3. Nîmes	47	38	21	5	12	68	60	8
4. FC Nancy	44	38	16	12	10	52	46	6
5. Sedan	43	38	16	11	11	63	49	14
6. Monaco	43	38	17	9	12	65	57	8
7. Lens	42	38	19	4	15	67	52	15
8. SO Montpellier	39	38	15	9	14	69	64	5
9. Rouen	38	38	14	10	14	57	56	1
10. Stade Français	38	38	13	12	13	58	57	1
11. Toulouse	38	38	16	6	16	62	61	1
12. Rennes	38	38	13	12	13	58	63	-5
13. Nice	38	38	16	6	16	53	64	-11
14. Angers	36	38	13	10	15	56	59	-3
15. Strasbourg	34	38	12	10	16	45	54	-9
16. Lyon	33	38	13	7	18	57	62	-5
17. Saint-Etienne	30	38	10	10	18	55	60	-5
18. Sochaux	28	38	8	12	18	55	69	-14
19. Le Havre	28	38	7	14	17	34	57	-23
20. Metz	27	38	9	9	20	49	79	-30
Bilan			290	180	290	1 192	1 192	0

L'effectif du champion **Reims :** Akesbi (36), Azhar (18), Barreau (10), Bruant (3), Colonna (27), Dantheny (1), Dubaele (4), Fontaine (7), Glovacki (11), Hiegel (7), Kopa (30), Moreau (24), Muller (32), Piantoni (18), Robin (6), Rodzik (38), Sauvage (24), Siatka (34), Soltys (16), Vincent (37), Wendling (35).
L'équipe type : Colonna - Wendling, Siatka, Rodzik - Muller, Vincent - Soltys, Akesbi, Kopa, Piantoni, Sauvage.

L'effectif du vice-champion **RC Paris :** Bodin (14), Bollini (34), Brahim (1), Gorokoff (24), Grillet (2), Heutte (35), Lagadec (37), Lelong (35), Magny (12), Marcel (35), Marche (2), Melloni (12), Milutinovic (32), Miredin (5), N'Jo Léa (2), Sadat (1), Samper (11), Sénac (34), Taillandier (13), Tall (5), Topka (4), Ujlaki (24), Van Sam (24), Varini (20)

Les buteurs
1. Sékou (SO Montpellier) : 25 buts ; 2. Akesbi (Reims) : 23 buts ; 3. Lafranceschina (Lens) : 20 buts ; 4. Koza (Strasbourg) : 19 buts ; 5. Di Nallo (Lyon), Parodi (Nîmes), Mahi (Rennes) : 18 buts ; 8. Piantoni (Reims) : 16 buts ; 9. Stievenart (Angers), Marcel (RC Paris) : 15 buts ; 11. Liron (Saint-Etienne), Heutte , Ujlaki (RC Paris) : 14 buts ; 14. Combin (Lyon), Muro (FC Nancy), Pottier (Stade Français), Dorsini, Schultz (Toulouse) : 13 buts ; 19. Mahjoub (SO Montpellier), Douis (Monaco), Robelle (Rouen), Brény (Sedan) : 12 buts ; 23. Lamartine (Angers), De Bourgoing, Rustichelli (Nice), Milutinovic, Van Sam (RC Paris), Dalla Cieca (Rouen), Edimo (Sochaux), Skiba (Sochaux puis Stade Français), Eschmann (Stade Français) : 11 buts.

Relégués : **Saint-Étienne, Sochaux, Le Havre, Metz**
Promus : **Grenoble, Valenciennes, Bordeaux, Marseille**

1962-1963

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Monaco	50	38	20	10	8	77	44	33
2. Reims	47	38	19	9	10	79	52	27
3. Sedan	46	38	19	8	11	68	46	22
4. Bordeaux	45	38	15	15	8	63	38	25
5. Lyon	43	38	15	13	10	52	41	11
6. Nîmes	42	38	16	10	12	67	47	20
7. Toulouse	42	38	16	10	12	64	52	12
8. Rouen	42	38	18	6	14	59	57	2
9. Valenciennes	41	38	13	15	10	60	45	15
10. RC Paris	41	38	14	13	11	80	71	9
11. Rennes	41	38	14	13	11	69	71	-2
12. Nice	38	38	14	10	14	64	79	-15
13. Angers	37	38	13	11	14	51	64	-13
14. Strasbourg	34	38	9	16	13	54	63	-9
15. Stade Français	32	38	11	10	17	54	70	-16
16. Lens	30	38	10	10	18	60	67	-7
17. Grenoble	28	38	7	14	17	36	61	-25
18. FC Nancy	28	38	9	10	19	37	66	-29
19. SO Montpellier	27	38	9	9	20	50	77	-27
20. Marseille	26	38	9	8	21	42	75	-33
Bilan			270	220	270	1 186	1 186	0

L'effectif du champion **Monaco :** Artélésa (38), Biancheri (34), Carlier (17), Casolari (9), Cossou (33), Courtin J.M. (17), Djibrill (33), Douis (36), Forcherio (26), Girod (5), Hernandez (37), Hess (16), Hidalgo (38), Peretti (1), Sottimano (1), Taberner (16), Théo (32), Thomas (29).
L'équipe type : Hernandez - Casolari, Artélésa, Thomas - Hidalgo, Biancheri - Djibrill, Cossou, Théo, Taberner, Douis.
L'effectif du vice-champion **Reims :** Akesbi (31), Barreau (11), Colonna (26), Dubaele (28), Hiegel (10), Jacques (1), Kaelbel (37), Kopa (34), Moreau (30), Piantoni (5), Rémy (1), Robin (11), Rodzik (37), Sauvage (35), Siatka (33), Soltys(15), Sparza (14), Vincent (28), Wending (33).

Les buteurs
1. Masnaghetti (Valenciennes) : 35 buts ; 2. Cossou (Monaco) : 28 buts ; 3. Akesbi (Reims) : 24 buts ; 4. Gori (Bordeaux), Mahi (Toulouse) : 22 buts ; 6. Salem (Sedan) : 21 buts ; 7. Groschulski (FC Nancy), De Bourgoing (Nice), Djebailli (Nîmes) : 20 buts ; 10. Van Sam (RC Paris) : 18 buts ; 11. Oudjani (Lens), Milutinovic (RC Paris) : 17 buts ; 13. Combin (Lyon), Jubert (Rennes), Lachot (Rouen) : 16 buts ; 16. Edimo (Toulouse) : 15 buts ; 17. Douis (Monaco), Skiba (Stade Français), Koza (Strasbourg) : 14 buts ; 20. Robuschi (Bordeaux), Giner (Nice), Charpentier (RC Paris), Pellegrini (Rennes) : 13 buts ; 24. Thomas (Angers), Deloffre (Lens), Chillan (Nîmes), Dubaele (Reims), Loncle (Rennes) : 12 buts ; 29. Bruey (Angers), Hausser (Strasbourg), Keller (Valenciennes) : 11 buts ; 32. Stievenart (Angers), Di Nallo (Lyon), Roy (Marseille), Mahjoub N'Doumbé (SO Montpellier), Goujon (Rennes), Bourbotte, Muller (Strasbourg), Schultz (Toulouse) : 10 buts.

Relégués : **Grenoble, FC Nancy, SO Montpellier, Marseille**
Promus : **Saint-Étienne, Nantes**

1963-1964

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Saint-Étienne	44	34	18	8	8	71	48	23
2. Monaco	41	34	17	7	10	62	45	17
3. Lens	40	34	17	6	11	71	46	25
4. Lyon	39	34	15	9	10	58	53	5
5. Toulouse	37	34	13	11	10	56	54	2
6. Valenciennes	35	34	14	7	13	49	39	10
7. Bordeaux	34	34	13	8	13	55	58	-3
8. Nantes	34	34	13	8	13	51	59	-8
9. Strasbourg	33	34	11	11	12	43	41	2
10. Angers	33	34	11	11	12	54	62	-8
11. Rennes	33	34	12	9	13	54	65	-11
12. Sedan	32	34	14	4	16	62	52	10
13. Nîmes	32	34	12	8	14	45	45	0
14. Rouen	32	34	12	8	14	50	51	-1
15. Stade Français	32	34	13	6	15	48	53	-5
16. RC Paris	31	34	12	7	15	66	76	-10
17. Reims	27	34	8	11	15	37	56	-19
18. Nice	23	34	7	9	18	45	74	--29
Bilan			232	148	232	977	977	0

L'effectif du champion **Saint-Étienne :** Baulu (8), Bernard (32), Cassado (31), Courbon (5), Domingo (17), Donoyan (2), Epalle (2), Ferrier (14), Foix (32), Guy (32), Hartmann (3), Herbin (33), Jacquet (2), Masson (2), Mekloufi (34), Mitoraj (10), N'Doumbé (14), Polny (23), Salem (17), Sbaïz (23), Tylinski R. (31), Veggia (7).
L'équipe type : Bernard - Cassado, Tylinski R, Polny - Foix, Ferrier - Salem, Herbin, Guy, Mekloufi, N'Doumbé

L'effectif du vice-champion **Monaco** Akesbi (11), Artelesa (31), Bailet (1), Barthélemy (1), Biancheri (30), Carlier (29), Casolari (32), Cossou (30), Djibrill (31), Douis (29), Forcherio (11), Fouques (1), Guilas (2), Hernandez (32), Hess (3), Hidalgo (20), Novak (21), Pietri (1), Robin (4), Sottimano (2), Tabernier (1), Théo (32), Thomas (19).

Les buteurs
1. Oudjani (Lens) : 30 buts ; 2. Guy (Saint-Étienne) : 28 buts ; 3. Combin (Lyon) : 23 buts ; 4. Cossou (Monaco) : 21 buts ; 5. Deloffre (Lens), Salem (Sedan) : 18 buts ; 7. Mekloufi (Saint-Étienne) : 16 buts ; 8. De Bourgoing (Bordeaux), Van Sam (RC Paris) : 15 buts ; 10. Bruey (Angers), Pellegrini (Rennes), Edimo (Toulouse) : 14 buts ; 13. Magny, Watteau (RC. Paris) : 13 buts ; 15. Robuschi (Bordeaux), Douis (Monaco), Djebailli (Nîmes), Goujon (Rouen), Masnaghetti (Valenciennes) : 12 buts ; 20. Simon (Nantes), Sansonetti (Valenciennes) : 11 buts ; 22. Stievenart (Angers), Di Nallo (Lyon), Parodi (Nîmes), Loncle (Rennes), Herbin (Saint-Étienne), Pottier (Stade Français), Farias, Koza (Strasbourg), Baraffe (Toulouse) : 10 buts.

Relégués : **Reims, Nice, RC Paris (barrages)**
Promus : **Lille , Sochaux, Toulon (barrages)**

Championnats de France

1964-1965

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Nantes	43	34	16	11	7	66	45	21
2. Bordeaux	41	34	16	9	9	43	32	11
3. Valenciennes	40	34	14	12	8	52	30	22
4. Rennes	38	34	15	8	11	67	48	19
5. Strasbourg	38	34	13	12	9	56	46	10
6. Lyon	36	34	13	10	11	46	50	-4
7. Saint-Étienne	35	34	13	9	12	48	43	5
8. Lens	35	34	12	11	11	55	61	-6
9. Lille	34	34	10	14	10	57	48	9
10. Sochaux	34	34	13	8	13	49	45	4
11. Toulouse	33	34	12	9	13	50	52	-2
12. Monaco	33	34	13	7	14	41	45	-4
13. Angers	31	34	12	7	15	44	51	-7
14. Sedan	30	34	11	8	15	51	58	-7
15. Stade Français	30	34	9	12	13	40	52	-12
16. Rouen	30	34	12	6	16	31	48	-17
17. Nîmes	29	34	13	3	18	42	58	-16
18. Toulon	22	34	9	4	21	31	57	-26
Bilan			226	160	226	869	869	0

L'effectif du champion **Nantes :** Blanchet (32), Boukhalfa (26), Bout (15), Budzinski (33), Castel (1), De Michèle (27), Eon (33), Gondet (16), Grabowski (2), Guillot (5), Jort (4), Lamy (4), Le Chenadec (33), Muller (29), Prou (4), Santos (27), Siatka (22), Simon (32), Suaudeau (29).
L'équipe type : Eon - Bout, Le Chenadec, Budzinski, Jort - Suaudeau, Simon - Blanchet, Gondet, Muller, Guillot.

L'effectif du vice-champion **Bordeaux :** Abossolo (23), Baudet (24), Bidegaray (1), Callejas (33), Chorda (25), Couécou (22), De Bourgoing (31), Gori (8), Guillas (26), Keita (16), Léonetti (12), Masse (2), Moevi (30), Montes (1), Navarro (20), Ranouilh (33), Rey (33), Robuschi (28), Teixier (5), Wolnin (1).

Les buteurs
1. Simon (Nantes) : 24 buts ; 2. Rodighiéro (Rennes) : 20 buts ; 3. Perrin (Sedan) : 18 buts ; 4. Guy (Saint-Etienne) : 17 buts ; 5. Farias (Strasbourg), Masnaghetti (Valenciennes) : 16 buts ; 7. Oudjani (Lens), Lachot (Lille), Dorsini (Toulouse), Sauvage (Valenciennes) : 15 buts ; 11. Pellegrini (Rennes) : 14 buts ; 12. Magny (Lille), Di Nallo (Lyon) : 13 buts ; 14. De Bourgoing (Bordeaux), Dubaele (Rennes), Hausser (Strasbourg) : 12 buts ; 17. Gori (Bordeaux puis Rouen), Valls (Nîmes) : 11 buts ; 19. Bruey (Angers puis Lyon), Stievenart (Angers), Robuschi (Bordeaux), Cossou, Douis (Monaco), Soukhane (Toulouse) : 10 buts ; 25. Sérafin (Angers), Ehrhardt (Lille), Santos (Nantes), Sczepaniak (Strasbourg), Blanc (Toulon), Baraffe (Toulouse) : 9 buts.

Relégués : **Toulon** *Promus :* **Nice, Red Star, Cannes**

Après barrages, Nîmes et Rouen restent en D1

1965-1966

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Nantes	60	38	26	8	4	84	36	48
2. Bordeaux	53	38	22	9	7	84	36	48
3. Valenciennes	52	38	19	14	5	58	44	14
4. Toulouse	46	38	19	8	11	61	46	15
5. Saint-Étienne	45	38	19	7	12	85	62	23
6. Rennes	42	38	18	6	14	80	70	10
7. Sochaux	39	38	15	9	14	61	56	5
8. Strasbourg	38	38	13	12	13	59	47	12
9. Sedan	38	38	13	12	13	68	58	10
10. Nice	36	38	16	4	18	66	59	7
11. Angers	36	38	13	10	15	68	66	2
12. Lens	36	38	13	10	15	55	57	-2
13. Monaco	35	38	13	9	16	48	54	-6
14. Rouen	34	38	10	14	14	41	62	-21
15. Stade Français	33	38	10	13	15	45	57	-12
16. Lyon	33	38	12	9	17	43	56	-13
17. Nîmes	33	38	12	9	17	52	67	-15
18. Lille	30	38	12	6	20	51	71	-20
19. Cannes	21	38	6	9	23	37	86	-49
20. Red Star	20	38	5	10	23	44	100	-56
Bilan			286	188	286	1 190	1190	0

L'effectif du champion **Nantes :** Blanchet (37), Budzinski (34), Castel (1), De Michèle (35), Eon (37), Georgin (7), Gondet (37), Grabowski (29), Jort (1), Le Chenadec (32), Magny (18), Mourier (3), R. Muller (30), Prou (15), Robin (28), Santos (2), Simon (30), Suaudeau (31), Touré (11).
L'équipe type : Eon - Grabowski, Budzinski, Le Chenadec, De Michèle - Suaudeau, Simon - Blanchet, Gondet, Muller, Touré.

L'effectif du vice-champion **Bordeaux :** Abossolo (23), Baudet (32), Calleja (38), Chorda (38), Couécou (23), Coustou (1), De Bourgoing (27), Duhayot (2), Guillas (36), Keita (20), Léonetti (20), Michelena (3), Moevi (25), Navarro (8), Othily (2), Péri (12), Ranouilh (35), Rey (38), Robuschi (35).

Les buteurs
1. Gondet (Nantes) : 36 buts ; 2. Herbin (Saint-Etienne) : 26 buts ; 3. Guy (Lille), Lafranceschina (Sochaux) : 22 buts ; 5. De Bourgoing (Bordeaux), Mekloufi (Saint-Etienne) : 21 buts ; 7. Rodighiéro (Rennes) : 20 buts ; 8. Robuschi (Bordeaux) : 18 buts ; 9. Cossou (Bordeaux), Lech (Lens) : 17 buts ; 11. Lekkak (Rouen) : 16 buts ; 12. Deloffre (Angers), Di Nallo (Lyon), Masnaghetti (Valenciennes) : 15 buts ; 15. Simon (Nantes), Santos (Nice), Hausser (Strasbourg), Guinot (Valenciennes) : 14 buts ; 19. Heutte (Lille), Loubet (Nice), Breny, Roy (Sedan), Lassalette (Sochaux), Bernard, Dorsini (Toulouse) : 13 buts ; 26. H. Revelli (Saint-Etienne) : 12 buts ; 27. Stievenart (Angers), Douis (Monaco), Serra (Nice), Dubaele (Rennes), Farias, Szepaniak (Strasbourg), Baraffe (Toulouse), Bonnel (Valenciennes) : 11 buts.

Relégués : **Cannes, Red Star**
Promus : **Reims, Marseille**
Après barrages, Lille et Nîmes restent en D1

1966-1967

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Saint-Étienne	54	38	24	6	8	82	37	45
2. Nantes	50	38	17	16	5	81	51	30
3. Angers	44	38	14	16	8	66	46	20
4. Bordeaux	43	38	16	11	11	53	43	10
5. Sedan	42	38	13	16	9	58	50	8
6. Nice	41	38	17	7	14	53	55	-2
7. Valenciennes	40	38	15	10	13	42	37	5
8. Lens	40	38	15	10	13	58	55	3
9. Marseille	39	38	13	13	12	44	45	-1
10. Lille	38	38	15	8	15	48	50	-2
11. Rennes	37	38	14	9	15	59	56	3
12. Strasbourg	36	38	14	8	16	54	52	2
13. Sochaux	35	38	11	13	14	43	53	-10
14. Monaco	34	38	10	14	14	44	44	0
15. Lyon	34	38	10	14	14	40	56	-16
16. Rouen	33	38	11	11	16	37	44	-7
17. Toulouse	32	38	10	12	16	40	52	-12
18. Nîmes	32	38	12	8	18	43	64	-21
19. Reims	30	38	11	8	19	40	66	-26
20. Stade Français	26	38	6	14	18	18	47	-29
Bilan			268	224	268	1 003	1 003	0

L'effectif du champion **Saint-Étienne :** Barek (4), Bereta (20), Bernard P. (36), Bosquier (37), Camérini (5), Fefeu (33), Gonzales (17), Herbin (20), Jacquet (36), Larqué (22), Mekloufi (38), Mitoraj (24), N'Doumbé (22), Philippe (2), Polny (38), H. Revelli (34), Sbaïz (29), Triantafilos (1).
L'équipe type : Bernard - Mitoraj, Bosquier, Polny - Jacquet, Herbin - Fefeu, Larqué, H. Revelli, Mekloufi, Bereta.

L'effectif du vice-champion **Nantes :** Berret (19), Blanchet (38), Budzinski (35), Castel (20), De Michèle (37), Drouet (1), Eon (17), Georgin (2), Gondet (25), Grabowski (13), Kovacevic (29), Le Chenadec (37), Le Lamer (13), Magny (20), Michel (15), Prou (10), Robin (24), Simon (31), Suaudeau (31), Teigner (1).

Les buteurs
1. Revelli (Saint-Étienne) : 31 buts ; 2. Lech (Lens) : 25 buts ; 3. Guy (Lille), Rodighiéro (Rennes) : 20 buts ; 5. Levavasseur (RC Paris-Sedan) : 17 buts ; 6. Margottin (Angers), Piat (Monaco), Serra (Nice) : 16 buts ; 9. Dubaele (Angers), Joseph (Marseille), Guinot (Valenciennes) : 15 buts ; 12. Di Nallo (Lyon), Gondet, Magny (Nantes) : 14 buts ; 15. Skoblar (Marseille) : 13 buts ; 16. Blanchet, Simon (Nantes), Santos (Nice), Mekloufi (Saint-Etienne), Farias (Strasbourg), Dorsini (Toulouse) : 12 buts ; 22. Robuschi (Bordeaux), Pellegrini (Rennes), Hausser (Strasbourg), Bonnel (Valenciennes) : 11 buts ; 26. De Bourgoing, Ruiter (Bordeaux), Courtin (Lens), Loubet (Nice), Bourgeois (Reims), Lassalette (Sochaux) : 10 buts.

Relégués : **Reims, Stade Français, Nîmes (barrages)**
Promus : **Ajaccio, Metz, Aix (barrages)**
Après barrages Toulouse reste en D1 (fusion avec le Red Star); Sedan (5e) a fusionné avec Paris

Championnats de France

1967-1968

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Saint-Étienne	57	38	24	9	5	78	30	48
2. Nice	46	38	18	10	10	49	41	8
3. Sochaux	43	38	16	11	11	48	39	9
4. Marseille	43	38	17	9	12	49	46	3
5. Valenciennes	42	38	17	8	13	42	34	8
6. Metz	42	38	18	6	14	49	44	5
7. Nantes	41	38	15	11	12	55	50	5
8. Bordeaux	40	38	18	4	16	57	44	13
9. Ajaccio	39	38	16	7	15	59	59	0
10. Sedan	38	38	15	8	15	56	47	9
11. Monaco	37	38	15	7	16	45	48	-3
12. Lyon	36	38	12	12	14	53	51	2
13. Red Star	36	38	12	12	14	44	43	1
14. Rennes	36	38	13	10	15	49	57	-8
15. Rouen	35	38	15	5	18	48	51	-3
16. Strasbourg	34	38	13	8	17	34	40	-6
17. Lens	34	38	13	8	17	48	61	-13
18. Angers	34	38	12	10	16	56	70	-14
19. Lille	27	38	9	9	20	35	52	-17
20. Aix	20	38	6	8	24	48	95	-47
Bilan			294	172	294	1 002	1 002	0

L'effectif du champion **Saint-Étienne :** Béreta (36), Bosquier (36), Camérini (8), Carnus (38), Durkovic (34), Fefeu (27), Herbin (27), Jacquet (35), Keita (18), Larqué (21), Mekloufi (30), Mitoraj (37), N'Doumbé (11), Parizon (2), Pelletier (2), Polny (36), H. Revelli (32).

L'équipe type : Carnus - Durkovic, Mitoraj, Bosquier, Polny - Herbin, Jacquet - Fefeu, Revelli, Mekloufi, Béreta.

L'effectif du vice-champion **Nice :** Albert (24), Aubour (38), Barthélemy (7), Brunetton (20), Cauvin (20), Fiorini (18), Isnard (36), Issembé (33), Jouve (4), Léandri (3), Loubet (36), Moussu (3), Rizzo (6), Robin (20), Rodzik (33), Santos (27), Segarra (37), Serra (32), Serrus (32), Suarez (4).

Les buteurs

1. Sansonetti (Ajaccio) : 26 buts; 2. H. Revelli (Saint-Etienne) : 23 buts; 3. Di Nallo (Lyon), Joseph (Marseille) : 18 buts; 5. Cossou (Aix) : 17 buts; 6. Lech (Lens), Guy (Lyon), Léonard (Metz) : 16 buts; 9. Couécou (Bordeaux), Takac (Rennes), Lassalette (Sochaux) : 15 buts; 12. Farias (Red Star), Levavasseur, Salem (Sedan) : 13 buts; 15. Simon (Nantes), Loubet (Nice), Keita (Saint-Etienne), Bras (Valenciennes) : 12 buts; 19. Margottin (Angers), Rodighiéro (Rennes), Dortomb (Rouen), Cardoni (Sedan) : 11 buts; 23. Wicke (Lens), Dell'Oste (Monaco), Santos (Nice) : 10 buts; 26. Wojciak (Bordeaux), Lech (Lens), Perrin (Lille), Szepaniak (Metz), Betta, Dos Santos (Rouen), Fefeu (SaintEtienne), Atamaniuk (Sochaux), Piat (Strasbourg), Kocik (Valenciennes) : 9 buts.

Relégués : **Angers, Lille, Aix, Lens (barrages)** *Promus :* **Bastia, Nîmes (barrages)**
Après barrages, Strasbourg reste en D1. Le Red Star a fusionné avec Toulouse

1968-1969

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Saint-Étienne	53	34	24	5	5	70	26	44
2. Bordeaux	51	34	22	7	5	77	34	43
3. Metz	42	34	16	10	8	41	27	14
4. Rouen	40	34	16	8	10	44	43	1
5. Sedan	39	34	15	9	10	49	35	14
6. Bastia	34	34	13	8	13	50	66	-16
7. Marseille	33	34	12	9	13	51	48	3
8. Valenciennes	33	34	10	13	11	38	37	1
9. Lyon	32	34	13	6	15	53	51	2
10. Nantes	32	34	13	6	15	44	45	-1
11. Rennes	31	34	12	7	15	50	57	-7
12. Sochaux	29	34	11	7	16	49	55	-6
13. Nîmes	29	34	8	13	13	32	39	-7
14. Strasbourg	29	34	10	9	15	34	41	-7
15. Red Star	29	34	8	13	13	35	48	-13
16. Ajaccio	28	34	10	8	16	36	53	-17
17. Monaco	27	34	7	13	14	33	50	-17
18. Nice	21	34	6	9	19	30	61	-31
Bilan			286	188	286	1 190	1190	0

L'effectif du champion **Saint-Étienne :** Béreta (33), Bosquier (33), Camérini (23), Carnus (32), Durkovic (29), Fefeu (22), Herbin (26), Jacquet (31), Keita (33), Larqué (19), Migeon (2), Mitoraj (34), N'Doumbé (8), Polny (29), Revelli (31).

L'équipe type : Carnus - Durkovic, Mitoraj, Bosquier, Polny - Larqué, Herbin - Fefeu, Revelli, Keita, Béreta.

L'effectif du vice-champion **Bordeaux :** Abossolo (8), Baudet (17), Burdino (24), Calleja (32), Chorda (33), Couécou (29), De Bourgoing (7), Desremeaux (22), Keita (4), Masse (14), Montes (34), Papin (32), Péri (23), Petyt (23), Ruiter (21), Simon (31), Texier (16), Wojciak (23).

Les buteurs

1. Guy (Lyon) : 25 buts; 2. H. Revelli (Saint-Étienne) : 22 buts; 3. Joseph (Marseille), Keita (Saint-Étienne) : 21 buts; 5. Levavasseur (Sedan) : 18 buts; 6. Lassalette (Sochaux) : 15 buts; 7. Serra (Bastia), Simon (Bordeaux) : 12 buts; 9. Sansonetti (Ajaccio), Mekloufi (Bastia), Couécou, Ruiter (Bordeaux), Léonard (Metz), Blanchet (Nantes), Takac (Rennes), Rustichelli (Rouen) : 13 buts; 17. Lekkak (Lyon) : 12 buts; 18. Bonnel (Marseille), Hausser (Metz), Rodighiéro (Rennes), Piat (Strasbourg) : 11 buts; 22. Santos (Nice), Dortomb (Rouen) : 10 buts; 24. Blanchard (Bastia), Fiawoo (Marseille), Dell'Oste (Monaco), Gondet (Nantes), Loubet (Nice), Gianella (Nîmes), Farias (Red Star), Bourgeois (Sedan), Bras, Wolniak (Valenciennes) : 8 buts.

Relégués : **Nice, Monaco (barrages)**
Promus : **Angers, Angoulême (barrages)**

1969-1970

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Saint-Étienne	56	34	25	6	3	88	30	58
2. Marseille	45	34	18	9	7	75	41	34
3. Sedan	42	34	17	8	9	54	42	12
4. Angoulême	38	34	12	14	8	53	43	10
5. Strasbourg	36	34	15	6	13	65	55	10
6. Bordeaux	36	34	13	10	11	54	48	6
7. Angers	35	34	13	9	12	53	53	0
8. Metz	34	34	13	8	13	50	44	6
9. Sochaux	34	34	12	10	12	48	55	-7
10. Nantes	33	34	13	7	14	62	56	6
11. Nîmes	32	34	13	6	15	60	55	5
12. Rouen	32	34	10	12	12	41	45	-4
13. Red Star	30	34	11	8	15	45	67	-22
14. Rennes	29	34	9	11	14	52	73	-21
15. Lyon	28	34	12	4	18	57	78	-21
16. Ajaccio	26	34	11	4	19	34	51	-17
17. Bastia	24	34	10	4	20	50	74	-24
18. Valenciennes	22	34	8	6	20	32	63	-31
Bilan			235	142	235	973	973	0

L'effectif du champion **Saint-Étienne :** Béreta (33), Bosquier (34), Broissart (15), Camérini (21), Carnus (30), Durkovic (24), Farison (10), Herbin (18), Jacquet (23), Keita (31), Larqué (28), Migeon (4), Mitoraj (20), Parizon (12), Pelletier (3), Polny (28), H. Revelli (31), P. Revelli (1), Samardzic (15).

L'équipe type : Carnus - Durkovic, Herbin, Bosquier, Polny - Larqué, Jacquet - Parizon, H. Revelli, Keita, Béreta.

L'effectif du vice-champion **Marseille :** Bertelone (1), Bodji (1), Bonnel (30), Bracci (1), Carillo (1), Casolari (1), Chaumeton (1), Couécou (3), Delachet (2), Destrumelle (10), Di Caro (3), Djorkaeff (31), Escale (32), Galli (1), Hodoul (33), Joseph (27), J.-P. Lopez (34), Loubet (33), Magnusson (30), Merschel (15), Mitic (6), Novi (33), Piatti (1), Scotti (1), Skoblar (17), Zvunka (33).

Les buteurs

1. H. Revelli (Saint-Étienne) : 28 buts; 2. Joseph (Marseille) : 24 buts; 3. Keita (Saint-Étienne) : 21 buts; 4. Scherer (Nîmes), Kamber, Piat (Strasbourg) : 20 buts; 7. Guy (Lyon), Loubet (Marseille), Blanchet (Nantes), Molitor (Strasbourg) : 17 buts; 11. Milosevic (Red Star), Rodighiéro (Rennes) : 16 buts; 13. Grizetti (Angoulême), Kanyan (Bastia) : 15 buts; 15. Gondet (Nantes), Bonnet (Nîmes), Dellamore (Sedan) : 14 buts; 18. J. Gallice (Angoulême), Di Nallo (Lyon), Skoblar (Marseille), Lassalette (Metz) : 13 buts; 22. Serra (Bastia), Lech, Terrier (Sochaux) : 12 buts;

Relégués : **Nice, Nancy (barrages)** *Repêché :* **Reims**

Après barrages Bastia reste en D1, Valenciennes et Ajaccio sont repêchés.
Rouen abandonne le professionnalisme

Championnats de France

1970-1971

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Marseille	55	38	23	9	6	94	48	46
2. Saint-Etienne	51	38	20	11	7	83	45	38
3. Nantes	46	38	17	12	9	61	41	20
4. Nîmes	45	38	17	11	10	68	54	14
5. Bordeaux	40	38	16	8	14	58	51	7
6. Ajaccio	40	38	16	8	14	54	52	2
7. Lyon	40	38	14	12	12	51	51	0
8. Metz	40	38	13	14	11	46	56	-10
9. Reims	39	38	14	11	13	64	54	10
10. Sochaux	38	38	14	10	14	58	55	3
11. Rennes	37	38	14	9	15	56	53	3
12. Angers	35	38	15	5	18	61	66	-5
13. Nancy	35	38	12	11	15	45	56	-11
14. Nice	34	38	12	10	16	48	55	-7
15. Red Star	33	38	11	11	16	46	65	-19
16. Angoulême	32	38	10	12	16	30	47	-17
17. Bastia	32	38	12	8	18	52	83	-31
18. Strasbourg	31	38	13	5	20	54	63	-9
19. Valenciennes	29	38	10	9	19	47	59	-12
20. Sedan	28	38	10	8	20	42	64	-22
Bilan			283	194	283	1118	1118	0

L'effectif du champion **Marseille :** Bonnel (37), Couécou (28), Delachet (1), Di Caro (2), Escale (35), Gress (19), Hodoul (38), Kula (35), Leclercq (17), J.-P. Lopez (38), Loubet (32), Magnusson (35), Novi (38), Pantelic (2), Skoblar (36), J. Zvunka (38).

L'équipe type : Escale - Lopez, Hodoul, J. Zvunka, Kula - Novi, Gress - Magnusson, Bonnel, Skoblar, Loubet.

L'effectif du vice-champion **Saint-Étienne :** Bereta (34), Bosquier (27), Broissart (19), Camérini (36), Camus (31), Durkovic (29), Farison (35), Herbin (35), Keita (38), Larqué (33), Merchadier (2), Migeon (8), Parizon (28), Polny (7), Repellini (9), H. Revelli (36), P. Revelli (1), Samardzic (16), Sarramagna (7), Synaeghel (2).

Les buteurs
1. Skoblar (Marseille) : 44 buts ; 2. Keita (Saint-Étienne) : 42 buts ; 3. Vergnes (Nîmes) : 27 buts ; 4. Joseph (Valenciennes) : 22 buts ; 5. Di Nallo (Lyon), Piat (Sochaux) : 21 buts ; 7. Kovacevic (Angers) : 20 buts ; 8. Molitor (Strasbourg) : 17 buts ; 9. Lenoir (Rennes) : 16 buts ; 10. Dortomb (Ajaccio), Blanchet (Nantes) : 15 buts ; 12. Kanyan (Bastia), Burdino, Ruiter (Bordeaux), Loubet (Marseille), Galic (Reims) : 14 buts ; 17. M'Pelé (Ajaccio), Jensen (Bordeaux), Wiberg (Nancy) : 13 buts ; 20. Bonnel (Marseille) : 12 buts ; 21. Sansonetti (Ajaccio), Guy, Rico (Rennes), Dellamore (Sedan), G. Lech (Sochaux) : 11 buts ; 26. Gaidoz, Roy (Angers), Gallice (Angoulême), Serra (Bastia), Kervarrec (Nantes), Revelli H. (Saint-Étienne) : 10 buts.

Relégués : **Strasbourg, Valenciennes, Sedan**
Promus : **Lille, Paris-SG, Monaco**

1971-1972

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Marseille	56	38	24	8	6	78	37	41
2. Nîmes	51	38	21	9	8	76	37	39
3. Sochaux	47	38	21	5	12	57	42	15
4. Angers	45	38	19	7	12	57	42	15
5. Lyon	45	38	18	9	11	58	45	13
6. Saint-Étienne	44	38	20	4	14	81	59	22
7. Nantes	43	38	17	9	12	70	48	22
8. Nice	42	38	15	12	11	58	43	15
9. Bastia	42	38	20	2	16	58	57	1
10. Nancy	40	38	14	12	12	56	49	7
11. Rennes	38	38	13	12	13	53	54	-1
12. Bordeaux	35	38	12	11	15	39	52	-13
13. Ajaccio	33	38	12	9	17	49	53	-4
14. Metz	33	38	13	7	18	44	49	-5
15. Reims	31	38	9	13	16	46	69	-23
16. Paris-SG	30	38	10	10	18	51	67	-16
17. Red Star	30	38	10	10	18	34	64	-30
18. Lille	26	38	8	10	20	43	68	-25
19. Monaco	26	38	8	10	20	41	68	-27
20. Angoulême	23	38	8	7	23	39	85	-46
Bilan			286	188	286	1 190	1190	0

L'effectif du champion **Marseille :** Bonnel (30), Bosquier (35), Bracci (3), Carnus (38), Couécou (32), Courbis (2), Di Caro (15), Emon (1), Gress (36), Hodoul (27), Kula (36), Leclercq (2), J.-P. Lopez (29), Magnusson (32), Novi (37), Skoblar (31), Tokoto (1), Verdonk (8), J. Zvunka (37).

L'équipe type : Carnus - J.-P. Lopez, Bosquier, J. Zvunka, Kula - Novi, Gress - Magnusson, Bonnel, Skoblar, Couécou.

L'effectif du vice-champion **Nîmes :** Adams (38), Augé (38), Betton (28), Bonnet (36), Boyron (1), Canetti (22), Combettes (6), Dell'Oste (3), Iniesta (3), Kabyle (37), Landi (7), Maaroufi (6), Malabave (1), Marcellin (8), Martinelli (28), Mathieu (1), Mézy (37), Moretti (6), Odasso (38), Pircalab (34), Ruelle (2), Vergnes (34), Voinea (29).

Les buteurs
1. Skoblar (Marseille) : 30 buts ; 2. Keita (Saint-Etienne) : 29 buts ; 3. Vergnes (Nîmes) : 26 buts ; 4. Onnis (Reims) : 22 buts ; 5. Marcos (Nantes) : 20 buts ; 6. Lacombe (Lyon), Revelli H. (Nice) : 19 buts ; 8. M'Pelé (Ajaccio), Di Nallo (Lyon), Bonnet (Nîmes), Piat (Sochaux) : 17 buts ; 12. Combin (Metz), Maas (Nantes), Kuzowski (Nancy) : 16 buts ; 15. Dogliani, Félix (Bastia), Revelli P. (Saint-Etienne) : 14 buts ; 18. Couécou (Marseille), Eriksson (Nice), Gonzalès (Red Star) : 13 buts ; 21. Roy (Angers), Bras, Prost (Paris-SG), Larqué (Saint-Etienne) : 12 buts ; 25. Dortomb (Ajaccio), Castellan (Angoulême), Levavasseur (Lille), Herbet (Nancy), Voinea, Pircalab (Nîmes) : 11 buts ; 31. Bourgeois (Metz), Floch (Monaco), Castronovo (Nancy), Lechantre (Sochaux) : 10 buts.

Relégués : **Lille, Monaco, Angoulême**
Promus : **Sedan, Valenciennes, Strasbourg**

1972-1973

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Nantes	55	38	23	9	6	67	31	36
2. Nice	50	38	20	10	8	70	44	26
3. Marseille	48	38	19	10	9	64	37	27
4. Saint-Etienne	46	38	18	10	10	64	47	17
5. Angers	43	38	16	11	11	52	47	5
6. Nancy	42	38	16	10	12	59	47	12
7. Nîmes	42	38	16	10	12	48	39	9
8. Reims	41	38	15	11	12	50	47	3
9. Bastia	38	38	15	8	15	59	41	18
10. Rennes	38	38	14	10	14	46	53	-7
11. Sochaux	37	38	12	13	13	56	54	2
12. Paris-SG	36	38	13	10	15	54	58	-4
13. Lyon	35	38	14	7	17	62	67	-5
14. Bordeaux	35	38	12	11	15	49	55	-6
15. Metz	35	38	13	9	16	42	52	-10
16. Strasbourg	30	38	9	12	17	44	62	-18
17. Sedan	30	38	11	8	19	49	71	-22
18. Valenciennes	28	38	9	10	19	37	51	-14
19. Red Star	28	38	7	14	17	38	58	-20
20. Ajaccio	23	38	7	9	22	40	89	-49
Bilan			279	202	279	1 050	1 050	0

L'effectif du champion **Nantes :** Arribas (19), Bargas (15), Bertrand-Demanes (34), Blanchet (35), Couécou (31), De Michèle (38), Denoueix (7), Donoyan (4), Gardon (34), Hamon (3), Maas (34), Marcos (24), Michel (38), Osman (38), Pech (34), Rampillon (30), Rio (9), Sahnoun (3).

L'équipe type : Bertrand-Demanes - Osman, Bargas, Gardon, De Michèle - Michel, Pech - Blanchet, Couécou, Rampillon, Maas.

L'effectif du vice-champion **Nice :** Ascery (5), Baratelli (38), Camérini (36), Castellani (9), Chorda (37), Douis (7), Eriksson (35), Huck (37), Isnard (38), Jouve (32), Loubet (38), Montagnoli (3), Quittet (35), H. Revelli (37), Sanchez (2), Van Dijk (27), Vandini (14).

Les buteurs
1. Skoblar (Marseille) : 26 buts ; 2. Lacombe (Lyon) : 23 buts ; 3. H. Revelli (Nice) : 22 buts ; 4. Van Dijk (Nice) : 20 buts ; 5. Combin (Metz) : 18 buts ; 6. M'Pelé (Ajaccio), Félix (Bastia), Di Nallo (Lyon), Onnis (Reims) : 17 buts ; 10. Floch (Paris FC), Kuzowski (Nancy), P. Revelli (Saint-Étienne) : 16 buts ; 13. Flores (Nancy), Vergnes (Nîmes) : 15 buts ; 15. Edwige (Angers), Gallice (Bordeaux) : 14 buts ; 17. Kanyan (Bastia), Larqué (Saint-Etienne), Le Bihan (Bastia) : 12 buts ; 20. Papi (Bastia), Marcos (Nantes), Pintenat (Red Star), Guermeur (Rennes), Dellamore (Sedan), Joseph (Valenciennes) : 11 buts ; 26. Antic (Angers), Lenoir (Bastia), Keita (Marseille), Couécou, Maas (Nantes), Santini (Saint-Étienne) : 10 buts

Relégués : **Valenciennes (barrages), Red Star, Ajaccio**
Promus : **Lens, Troyes, Monaco (barrages)**

Championnats de France

1973-1974

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff	Bon*
1. Saint-Étienne	66	38	23	9	6	74	40	34	11
2. Nantes	58	38	19	9	10	63	41	22	11
3. Lyon	55	38	18	11	9	64	51	13	8
4. Angers	54	38	17	9	12	77	57	20	11
5. Nice	54	38	16	10	12	71	55	16	12
6. Reims	50	38	16	7	15	67	62	5	11
7. Sochaux	49	38	17	8	13	59	46	13	7
8. Strasbourg	45	38	13	11	14	62	67	-5	8
9. Nîmes	44	38	13	15	10	41	37	4	3
10. Lens	44	38	14	8	16	58	65	-7	8
11. Metz	43	38	14	7	17	53	53	0	8
12. Marseille	43	38	13	9	16	58	62	-4	8
13. Rennes	43	38	16	8	14	42	47	-5	3
14. Bordeaux	42	38	11	12	15	55	57	-2	8
15. Bastia	41	38	14	8	16	44	49	-5	5
16. Monaco	41	38	11	11	16	64	73	-9	8
17. Troyes	41	38	11	11	16	52	63	-11	8
18. Nancy	41	38	10	13	15	51	67	-16	8
19. Paris-SG	36	38	9	9	20	54	79	-25	9
20. Sedan	28	38	8	9	21	42	80	-38	3
Bilan			283	194	283	1 151	1 151	0	158

* Bonus d'un point accordé aux équipes vainqueurs par trois buts d'écart.

L'effectif du champion **Saint-Étienne :** Bathenay (29), Bereta (36), Broissart (1), Curkovic (38), Farison (34), Janvion (9), Larqué (33), C. Lopez (23), Merchadier (30), Piazza (32), Repellini (34), H. Revelli (34), P. Revelli (35), Rocheteau (3), Rouquette (3), Santini (2), Sarramagna (17), Synaeghel (36).

L'équipe type : Curkovic - Repellini, Lopez, Piazza, Farison - Bathenay, Larqué, Synaeghel - P. Revelli, H. Revelli, Bereta.

L'effectif du vice-champion **Nantes :** Amisse (7), Arribas (6), Bargas (22), Bertrand-Demanes (37), Blanchet (30), Bossis (12), Couécou (10), Curioni (19), De Michèle (28), Denoueix (22), Donoyan (1), Gardon (19), Hamon (1), Maas (36), Marcos (6), Michel (35), Morinière (1), Osman (20), Pech (38), Rampillon (38), Rio (37), Vendrely (11).

Les buteurs

1. Bianchi (Reims) : 30 buts ; 2. Berdoll (Angers) : 29 buts ; 3. Braun (Metz) : 28 buts ; 4. Onnis (Monaco) : 26 buts ; 5. Tonnel (Troyes) : 21 buts ; 6. Skoblar (Marseille), H. Revelli (Saint-Etienne) : 20 buts ; 8. Antic, Edwige (Angers), Félix (Paris FC) : 18 buts ; 11. Dahleb (Sedan) : 17 buts ; 12. Molitor (Nice), Soler (Sochaux) : 16 buts ; 14. Chiesa (Lyon) : 15 buts ; 15. Arghirudis (Lens), Floch (Paris FC), Revelli P. (Saint-Etienne) : 14 buts ; 18. Bousdira (Lens), Di Nallo, Lacombe (Lyon), Curioni (Nantes) : 13 buts ; 22. Zuraszek (Lens), Vergnes (Nîmes), Guermeur (Rennes) : 12 buts ; 25. Gallice, Giresse, Tokoto (Bordeaux), Castronovo (Nancy), Blanchet (Nantes), Kanyan (Nîmes) : 11 buts.

Relégués : **Nancy (barrages), Paris-SG, Sedan**

Promus : **Lille, Red Star, Paris-SG (barrages)**

1974-1975

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff	Bon
1. Saint-Étienne	58	38	23	6	9	70	39	31	6
2. Marseille	49	38	18	9	11	65	45	20	4
3. Lyon	48	38	16	11	11	64	53	11	5
4. Nîmes	47	38	16	11	11	56	49	7	4
5. Nantes	45	38	16	11	11	50	42	8	2
6. Bastia	45	38	15	11	12	54	47	7	4
7. Lens	44	38	16	8	14	59	59	0	4
8. Metz	44	38	15	10	13	54	56	-2	4
9. Strasbourg	43	38	16	8	14	49	56	-7	3
10. Monaco	42	38	18	4	16	64	68	-4	2
11. Reims	41	38	15	8	15	57	57	0	3
12. Bordeaux	39	38	15	7	16	48	49	-1	2
13. Lille	39	38	15	5	18	53	56	-3	4
14. Nice	39	38	13	10	15	59	63	-4	3
15. Paris-SG	37	38	12	12	14	57	65	-8	1
16. Troyes	37	38	12	10	16	46	55	-9	3
17. Sochaux	34	38	11	10	17	41	49	-8	2
18. Angers	33	38	9	10	19	48	60	-12	5
19. Rennes	33	38	10	11	17	38	52	-14	2
20. Red Star	29	38	7	12	19	43	55	-12	3
Bilan			288	184	288	1 075	1075	0	66

* Bonus d'un point accordé aux équipes vainqueurs par trois buts d'écart.

L'effectif du champion **Saint-Étienne :** Bathenay (32), Béréta (19), Cazes (1), Curkovic (38), Farison (27), Herbin (1), Janvion (22), Lacuesta (1), Larios (1), Larqué (33), Lopez (37), Merchadier (17), Piazza (36), Repellini (19), Revelli H. (35), Revelli P. (28), Rocheteau (4), Santini (19), Sarramagna (10), Synaeghel (28), Triantafilos (29).

L'équipe type : Curkovic - Janvion, Piazza, C. Lopez, Farison - Larqué, Bathenay, Synaeghel - P. Revelli, H. Revelli, Triantafilos.

L'effectif du vice-champion **Marseille :** Albaladejo (19), Béréta (16), Bouze (2), Bracci (36), Buigues (34), Charrier (37), Emon (37), Eo (24), Gransart (1), Jairzinho (18), Leclercq (2), Lemée (31), Lendo (3), Mathieu (1), Migeon (1), Noguès (22), Paulo Cesar (31), Ropero (2), Sikely (5), Skoblar (10), Trésor (37), Troisi (8), Vanucci (24), V. Zvunka (38).

Les buteurs

1. Onnis (Monaco) : 30 buts ; 2. M'Pelé (Paris-SG) : 21 buts ; 3. Curioni (Metz) : 19 buts ; 4. Berdoll (Angers), Braun (Metz), Lacombe (Lyon), Tonnel (Troyes) : 17 buts ; 8. Antic (Angers), Coste (Lille), Paulo Cesar (Marseille) : 16 buts ; 11. Combin (Red Star), Bianchi (Reims) : 15 buts ; 13. Chiesa (Lyon), Revelli H. (Saint-Etienne), Pokou (Rennes) : 14 buts ; 16. Vergnes (Bastia), Arghirudis (Lens), Dahleb (Paris-SG) : 13 buts ; 19. Papi (Bastia), Karasi (Lille), Émon (Marseille), Pastorizza (Monaco), Pintenat (Sochaux) : 12 buts ; 24. Giresse (Bordeaux), Musenic (Nice), Kanyan (Nîmes), Triantafilos (Saint-Etienne) : 11 buts ; 28. Couécou (Bordeaux), Elie, Faber (Lens), Eriksson (Nice), Santamaria (Reims), Gemmrich, Spiegel (Strasbourg) : 10 buts.

Relégués : **Angers, Rennes, Red Star**

Promus : **Valenciennes, Nancy, Avignon**

1975-1976

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff	Bon
1. Saint-Étienne	57	38	18	15	5	68	39	29	6
2. Nice	54	38	17	13	8	67	40	27	7
3. Sochaux	52	38	16	14	8	59	50	9	6
4. Nantes	50	38	15	14	9	67	44	23	6
5. Reims	47	38	17	8	13	68	49	19	5
6. Metz	47	38	18	4	16	72	62	10	7
7. Nancy	45	38	14	10	14	67	59	8	7
8. Bastia	45	38	14	13	11	59	53	6	4
9. Marseille	42	38	20	1	17	60	60	0	1
10. Bordeaux	40	38	15	9	14	59	59	0	1
11. Nîmes	40	38	14	9	15	50	53	-3	3
12. Valenciennes	40	38	13	10	15	44	54	-10	4
13. Lille	40	38	14	8	16	59	73	-14	4
14. Paris-SG	39	38	13	11	14	63	60	3	2
15. Lens	38	38	10	16	12	58	66	-8	2
16. Lyon	37	38	13	7	18	55	61	-6	4
17. Troyes	37	38	9	16	13	48	54	-6	3
18. Monaco	35	38	12	9	17	53	73	-20	2
19. Strasbourg	32	38	9	11	18	39	56	-17	3
20. Avignon	20	38	7	6	25	30	80	-50	
Bilan			278	204	278	1 145	1 145	0	77

* Bonus d'un point accordé aux équipes vainqueurs par trois buts d'écart.

L'effectif du champion **Saint-Étienne :** Bathenay (34), Boury (1), Curkovic (38), Farison (28), Janvion (32), Lacuesta (8), Larios (3), Larqué (32), Lopez (38), Merchadier (4), Piazza (35), Repellini (19), H. Revelli (29), P. Revelli (21), Rocheteau (22), Santini (34), Sarramagna (11), Schaer (17), Synaeghel (20), Triantafilos (6), Vésir (2).

L'équipe type : Curkovic - Janvion, Piazza, C. Lopez, Farison - Larqué, Bathenay, Santini - Rocheteau, H. Revelli, P. Revelli.

L'effectif du vice-champion **Nice :** Adams (19), Ascery (24), Baratelli (38), Bocchi (11), Castellani (2), Collina (1), Douis (32), Grava (28), Guillou (28), Huck (35), R. Jouve (32), Katalinski (33), Massa (32), Molitor (22), Musemic (21), D. Sanchez (37), Toko (12), Zambelli (35).

Les buteurs

1. Bianchi (Reims) : 34 buts ; 2. Onnis (Monaco) : 29 buts ; 3. Curioni (Metz) : 25 buts ; 4. Platini (Nancy) : 22 buts ; 5. Pintenat (Sochaux) : 21 buts ; 6. Coste (Lille), Yazalde (Marseille) : 19 buts ; 8. Chiesa (Lyon) : 18 buts ; 9. Braun (Metz), Rampillon (Nantes) : 16 buts ; 11. Zimako (Bastia), Marx (Lens), Soler (Sochaux) : 15 buts ; 14. Giresse (Bordeaux) : 13 buts ; 15. Castellan (Avignon), Karasi (Lille), Michel (Nantes), D. Sanchez (Nice), Dahleb, M'Pelé (Paris-SG), H. Revelli (Saint-Etienne), Diallo (Troyes) : 12 buts ; 23. Hollmstroem (Bordeaux), Maillard (Lyon), Vergnes (Reims), Rocheteau (Saint-Étienne), Triantafilos (Saint-Étienne puis Nantes), Zaremba (Valenciennes) : 11 buts ; 29. Dzajic (Bastia), Jeandupeux (Bordeaux), Emon (Marseille), Katalinski (Nice), Luizinho (Nîmes), Jeskowiak (Valenciennes), Six (Valenciennes) : 10 buts

Relégués : **Avignon, Strasbourg, Monaco**

Promus : **Rennes, Angers, Laval (barrages)**

Championnats de France

1976-1977

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. **Nantes**	58	38	25	8	5	80	40	40
2. **Lens**	49	38	19	11	8	73	53	20
3. **Bastia**	47	38	20	7	11	82	53	29
4. **Nancy**	45	38	18	9	11	78	53	25
5. **Saint-Étienne**	45	38	17	11	10	55	36	19
6. **Lyon**	44	38	17	10	11	54	47	7
7. **Nice**	44	38	19	6	13	60	54	6
8. **Metz**	43	38	17	9	12	67	54	13
9. **Paris-SG**	42	38	17	8	13	65	55	10
10. **Bordeaux**	38	38	15	8	15	66	57	9
11. **Reims**	36	38	12	12	14	53	60	-7
12. **Marseille**	36	38	14	8	16	48	63	-15
13. **Nîmes**	34	38	12	10	16	45	56	-11
14. **Sochaux**	34	38	12	10	16	44	56	-12
15. **Troyes**	33	38	13	7	18	41	59	-18
16. **Laval**	32	38	11	10	17	46	62	-16
17. **Valenciennes**	31	38	9	13	16	41	56	-15
18. **Angers**	27	38	8	11	19	44	65	-21
19. **Lille**	21	38	7	7	24	40	67	-27
20. **Rennes**	21	38	6	9	23	43	79	-36
Bilan			288	184	288	1 125	1 125	0

L'effectif du champion **Nantes :** Amisse (38), Bargas (29), Baronchelli (37), Bertrand-Demanes (34), Bibard (1), Bossis (24), Denoueix (20), Desrousseaux (4), Gadocha (9), Lacombe (1), Michel (38), Muller (15), Osman (20), Pécout (29), Rampillon (26), Rio (34), Sahnoun (31), Steck (2), Triantafilos (5), Tusseau (26), Van Straelen (12), Vendrely (4).

L'équipe type : Bertrand-Demanes - Osman ou Denoueix, Rio, Bargas, Tusseau - Michel, Sahnoun ou Muller, Rampillon - Baronchelli, Pécout, Amisse.

L'effectif du vice-champion **Lens :** Bourloton (2), Bousdira (36), Elie (37), Flak (38), Françoise (31), Gallou (2), Hopquin (17), Jankovic (11), Kaiser (33), Krawczyk (28), Leclercq Da. (38), Leclercq Do. (17), Lhote (32), Llorens (9), Locatelli (2), Marx (35), Monchiet (9), Mujica (3), Sab (28), Stassievitch (24), Tempet (21).

Les buteurs

1. Bianchi (Reims) : 28 buts ; 2. Platini (Nancy) : 25 buts ; 3. Braun (Metz) : 23 buts ; 4. Curioni (Metz), Dahleb (Paris-SG) : 22 buts ; 6. Dzajic, Félix (Bastia), Lacombe (Lyon) : 21 buts ; 9. Vergnes (Laval), Bjekovic (Nice) : 19 buts ; 11. Barthélemy (Angers) : 18 buts ; 12. Giresse (Bordeaux) : 16 buts ; 13. Zimako (Bastia), Dussier (Nancy), M'Pelé (Paris-SG), Sahnoun (Nantes) : 15 buts ; 17. Papi (Bastia), Jeandupeux (Bordeaux), Rouyer (Nancy), Pintenat (Sochaux) : 14 buts ; 21. Bousdira (Lens), Coste (Lille), Chiesa (Lyon), Diallo (Troyes) : 13 buts ; 25. Pécout (Nantes), Soler (Sochaux), Six (Valenciennes) : 12 buts ; 28. Françoise (Lens), Flores (Marseille), Amisse, Baronchelli, Michel (Nantes), Piasecki (Paris-SG), Revelli P. (Saint-Étienne) : 11 buts.

Relégués : **Angers (barrages), Lille, Rennes**
Promus : **Strasbourg, Monaco, Rouen (barrages)**

1977-1978

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. **Monaco**	53	38	22	9	7	79	46	33
2. **Nantes**	52	38	21	10	7	60	26	34
3. **Strasbourg**	50	38	19	12	7	70	40	30
4. **Marseille**	47	38	20	7	11	70	41	29
5. **Bastia**	44	38	19	6	13	62	44	18
6. **Nancy**	43	38	17	9	12	63	49	14
7. **Saint-Étienne**	42	38	18	6	14	50	49	1
8. **Nice**	41	38	17	7	14	72	70	2
9. **Sochaux**	40	38	15	10	13	65	54	11
10. **Laval**	37	38	15	7	16	50	58	-8
11. **Paris-SG**	36	38	14	8	16	75	66	9
12. **Metz**	35	38	13	9	16	41	57	-16
13. **Nîmes**	33	38	11	11	16	49	63	-14
14. **Valenciennes**	32	38	11	10	17	48	58	-10
15. **Reims**	32	38	11	10	17	42	55	-13
16. **Bordeaux**	32	38	12	8	18	46	69	-23
17. **Lyon**	31	38	12	7	19	56	59	-3
18. **Lens**	31	38	12	7	19	56	71	-15
19. **Troyes**	31	38	11	9	18	41	69	-28
20. **Rouen**	18	38	6	6	26	40	91	-51
Bilan			296	168	296	1 135	1 135	0

L'effectif du champion **Monaco :** Chaussin (16), Chauveau (4), Correa (29), Courbis (27), Dalger (36), Ettori (34), Fages (2), François D. (13), Gardon (34), Gudimard (3), Luccioni (1), Moizan (38), Noguès (36), Onnis (35), Perruchini (1), Petit (38), Ricort (3), Rouquette (25), Tuybens (2), Vanucci (30), Vitalis (38).

L'équipe type : Ettori - Vanucci, Gardon, Courbis, Vitalis - Moizan, Petit, Chaussin - Dalger, Onnis, Noguès.

L'effectif du vice-champion **Nantes :** Amisse (33), Aniol (3), Bargas (36), Baronchelli (32), Bertrand-Demanes (38), Bibard (6), Bossis (37), Denoueix (2), G. Lacombe (24), Mérigot (1), Michel (37), O. Muller (6), Osman (12), Pécout (32), Rampillon (28), Rio (36), Sahnoun (18), Triantafilos (2), Tusseau (30), Van Straelen (29).

Les buteurs

1. Bianchi (Paris-SG) : 37 buts ; 2. Onnis (Monaco), Bjekovic (Nice) : 29 buts ; 4. Lacombe (Lyon) : 24 buts ; 5. Boubacar (Marseille), Gemmrich (Strasbourg) : 21 buts ; 7. Berdoll (Marseille) : 20 buts ; 8. Rep (Bastia), Dalger (Monaco), Platini (Nancy) : 18 buts ; 11. Rouyer (Nancy) : 16 buts ; 12. Papi (Bastia), Pintenat (Sochaux) : 15 buts ; 14. Marguerite (Nîmes), Pécout (Nantes), Costes (Reims) : 14 buts ; 17. Marx, Six (Lens), Diallo (Troyes) : 13 buts ; 20. Braun (Metz), Santamaria (Reims), Zaremba (Valenciennes) : 12 buts ; 23. Giresse (Bordeaux), Camara, Martinez (Laval), Amisse (Nantes), Katalinski (Nice), Soler (Sochaux), Piasecki, Vergnes (Strasbourg) : 11 buts ; 31. Di Caro (Laval), Chiesa (Lyon), Noguès (Monaco), Ivezic (Sochaux) : 10 buts.

Relégués : **Lens (barrages), Troyes, Rouen**

1978-1979

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. **Strasbourg**	56	38	22	12	4	68	28	40
2. **Nantes**	54	38	23	8	7	85	33	52
3. **Saint-Étienne**	54	38	24	6	8	77	34	43
4. **Monaco**	44	38	18	8	12	70	51	19
5. **Metz**	44	38	19	6	13	61	56	5
6. **Lille**	40	38	11	18	9	67	62	5
7. **Lyon**	40	38	15	10	13	53	56	-3
8. **Nîmes**	39	38	15	9	14	61	50	11
9. **Sochaux**	39	38	15	9	14	63	53	10
10. **Bordeaux**	39	38	12	15	11	45	42	3
11. **Nancy**	38	38	15	8	15	77	61	16
12. **Marseille**	37	38	12	13	13	50	55	-5
13. **Paris-SG**	36	38	14	8	16	59	66	-7
14. **Bastia**	35	38	13	9	16	53	65	-12
15. **Nice**	32	38	11	10	17	58	75	-17
16. **Laval**	30	38	8	14	16	53	73	-20
17. **Angers**	30	38	8	14	16	37	68	-31
18. **Valenciennes**	28	38	9	10	19	36	65	-29
19. **Paris FC**	28	38	9	10	19	42	77	-35
20. **Reims**	17	38	3	11	24	26	71	-45
Bilan			276	208	276	1 141	1 141	0

L'effectif du champion **Strasbourg :** Deutchmann (28), R. Domenech (37), Dropsy (38), Duguépeyroux (25), Ehrlacher (18), Gemmrich (37), Glassmann (1), R. Jouve (21), Marx (29), Mosser (1), Novi (28), Piasecki (38), Specht (38), Tanter (31), Tischner (1), Toko (11), Vergnes (2), Vogel (1), Wagner (33), Wenger (2), Wiss (2).

L'équipe type : Dropsy - Marx, Specht, Novi, Domenech - Piasecki, Jouve, Deutchmann ou Duguépeyroux, - Tanter, Wagner, Gemmrich.

L'effectif du vice-champion **Nantes :** Amisse (33), Bargas (25), Baronchelli (33), Bibard (7), Bertrand-Demanes (38), Bossis (35), Denoueix (1), G. Lacombe (15), Michel (37), O. Muller (25), Pécout (28), Picot (1), Rampillon (34), Rio (36), Sahnoun (21), Steck (1), Trossero (14), Tusseau (35).

Les buteurs

1. Bianchi (Paris-SG) : 27 buts ; 2. Onnis (Monaco), Pécout (Nantes) : 22 buts ; 4. Pleimelding (Lille), Marguerite (Nîmes), Rocheteau (Saint-Etienne) : 21 buts ; 7. Bjekovic (Nice), Gemmrich (Strasbourg) : 17 buts ; 9. Cabral (Lille) : 16 buts ; 10. Rep (Bastia), Olarevic (Lille), Zénier (Nancy), Ivezic (Sochaux) : 15 buts ; 14. Beltramini (Paris FC), Lacombe (Saint-Etienne), Piasecki, Wagner (Strasbourg) : 14 buts ; 18. Diallo (Metz) : 13 buts ; 19. Lechantre (Laval), Berdoll (Marseille), Emon, Noguès (Monaco), Platini (Nancy), Baronchelli, Rampillon (Nantes) : 12 buts ; 26. Félix (Angers), Delamontagne (Laval), Rouyer (Nancy), Luizinho (Nîmes), Genghini, P. Revelli (Sochaux) : 11 buts.

Relégués : **Reims, Paris FC (barrages)**
Promus : **Brest, Lens (barrages)**

Championnats de France

1979-1980

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. **Nantes**	57	38	26	5	7	76	30	46
2. **Sochaux**	54	38	24	6	8	77	36	41
3. **Saint-Etienne**	54	38	23	8	7	73	50	23
4. **Monaco**	50	38	21	8	9	61	30	31
5. **Strasbourg**	43	38	17	9	12	58	50	8
6. **Bordeaux**	40	38	16	8	14	64	53	11
7. **Paris-SG**	40	38	15	10	13	59	52	7
8. **Valenciennes**	40	38	14	12	12	47	47	0
9. **Lens**	38	38	14	10	14	51	52	-1
10. **Nîmes**	38	38	15	8	15	45	50	-5
11. **Nancy**	37	38	15	7	16	55	61	-6
12. **Laval**	35	38	15	5	18	57	55	2
13. **Lille**	35	38	12	11	15	45	49	-4
14. **Angers**	35	38	14	7	17	45	55	-10
15. **Nice**	32	38	13	6	19	53	62	-9
16. **Bastia**	32	38	14	4	20	39	51	-12
17. **Metz**	32	38	12	8	18	45	60	-15
18. **Lyon**	29	38	10	9	19	43	65	-22
19. **Marseille**	24	38	9	6	23	45	78	-33
20. **Brest**	15	38	4	7	27	35	87	-52
Bilan			303	154	303	1073	1073	0

L'effectif du champion **Nantes :** Amisse (34), Aniol (1), Ayache (21), Baronchelli (29), Bertrand-Demanes (35), Bibard (4), Bossis (33), Desrousseaux (3), Michel (34), Muller (36), Pécout (33), E. Trossero (35), V. Trossero (32), Tusseau (34).
L'équipe type : Bertrand-Demanes - Bossis, Rio, Michel, Tusseau - Trossero E., Muller, Rampillon - Trossero V. ou Baronchelli, Pécout, Amisse.

L'effectif du vice-champion **Sochaux :** Anziani (15), Bats (13), Baulier (7), Benoît (38), Bezaz (35), Bonnevay (4), Djadaoui (37), Durkalic (31), Genghini (38), Gueye (2), Ivezic (38), Jeskowiak (4), Khirat (2), Parizon (35), Posca (36), Revelli H. (37), Rust (25), Ruty (35), Stopyra (34), Zandonna (8).

Les buteurs
1. Kostedde (Laval), Onnis (Monaco) : 21 buts ; 3. Pleimelding (Lille) : 18 buts ; 4. Vabec (Brest) : 17 buts ; 5. Platini (Saint-Étienne) : 16 buts ; 6. Ehrlacher (Lens), Bjekovic (Nice), Rep (Saint-Étienne), Genghini (Sochaux) : 15 buts ; 10. Stopyra (Sochaux) : 14 buts ; 11. Pécout, Trossero V. (Nantes), Beltramini (Paris-SG) : 13 buts ; 14. Gemmrich, Giresse (Bordeaux), Marguerite (Nîmes), Boubacar (Paris-SG), Zimako (Saint-Étienne), Toko (Valenciennes) : 12 buts ;20. Félix (Angers), Lacombe (Bordeaux), N'Gom (Marseille), Rubio (Nancy), Rocheteau (Saint-Étienne), Benoît, Revelli H. (Sochaux) : 11 buts ; 27. Brisson (Laval), Emon (Monaco), Xuereb (Lyon), Rampillon (Nantes), Ivezic (Sochaux) : 10 buts

Relégués : **Marseille, Brest** *Promus :* **Tours, Auxerre**
Après barrages Lyon reste en D1

1980-1981

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. **Saint-Étienne**	57	38	23	11	4	68	26	42
2. **Nantes**	55	38	22	11	5	74	36	38
3. **Bordeaux**	49	38	18	13	7	57	34	23
4. **Monaco**	49	38	19	11	8	58	41	17
5. **Paris-SG**	46	38	17	12	9	62	50	12
6. **Lyon**	41	38	14	13	11	70	54	16
7. **Strasbourg**	40	38	14	12	12	44	47	-3
8. **Nancy**	37	38	15	7	16	55	49	6
9. **Metz**	36	38	10	16	12	48	53	-5
10. **Auxerre**	36	38	10	16	12	46	52	-6
11. **Valenciennes**	36	38	12	12	14	51	70	-19
12. **Bastia**	35	38	13	9	16	50	55	-5
13. **Lens**	34	38	10	14	14	46	48	-2
14. **Sochaux**	34	38	10	14	14	51	59	-8
15. **Nice**	32	38	10	12	16	47	61	-14
16. **Laval**	31	38	10	11	17	49	55	-6
17. **Lille**	31	38	10	11	17	55	71	-16
18. **Tours**	31	38	9	13	16	54	71	-17
19. **Nîmes**	26	38	6	14	18	46	66	-20
20. **Angers**	24	38	5	14	19	33	66	-33
Bilan			257	246	257	1064	1064	0

L'effectif du champion **Saint-Étienne :** Battiston (38), Bellus (5), Castaneda (35), Curkovic (3), Elie (15), Gardon (37), Janvion (37), Larios (31), C. Lopez (38), Oleksiak (1), Paganelli (25), Platini (35), Rep (32), Roussey (36), Santini (21), Zanon (22), Zimako (30).
L'équipe type : Castaneda - Battiston, Gardon, C. Lopez, Janvion - Zanon, Larios, Platini - Rep, Roussey, Zimako.

L'effectif du vice-champion **Nantes :** Adonkor (6), Agerbeck (19), Amisse (34), Ayache (9), Baronchelli (29), Bertrand-Demanes (20), Bibard (5), Bossis (37), Furic (1), Leclercq (18), Michel (37), Morice (5), Muller (32), Pécout (15), Picot (21), Poullain (10), Rampillon (36), Rio (32), Touré (18), Trossero E. (34), Tusseau (33).

Les buteurs
1. Onnis (Tours) : 24 buts ; 2. Krause (Laval) : 23 buts ; 3. Nikolic (Lyon) : 21 buts ; 4. Platini (Saint-Étienne) : 20 buts ; 5. Lacombe (Bordeaux), Trossero V. (Monaco) : 18 buts ; 7. Szarmach (Auxerre), Zénier (Nancy), Rocheteau (Paris-SG) : 16 buts ; 10. Gemmrich (Bordeaux), Rouyer (Nancy), Rep (Saint-Étienne), Peretz (Strasbourg) : 14 buts ;14. Pleimelding (Lille), Genghini (Sochaux) : 13 buts ; 16. Marcialis (Bastia), Krimau (Lille), Piette (Metz), Roussey (Saint-Étienne) : 12 buts ; 20. Bousdira (Angers), Baronchelli (Nantes), Piasecki (Strasbourg) : 11 buts ; 23. Raspollini (Metz), Petit (Monaco), Rubio (Nancy), Noguès (Nice), Boubacar, Toko (Paris-SG), Ferringo (Tours) : 10 buts ; 30. Milla (Bastia), Françoise (Lens), Chiesa, Maroc (Lyon) : 9 buts.

Relégués : **Nîmes, Angers** *Promus :* **Montpellier, Brest**
Après barrages Tours reste en D1

1981-1982

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. **Monaco**	55	38	24	7	7	70	29	41
2. **Saint-Etienne**	54	38	22	10	6	74	31	43
3. **Sochaux**	49	38	20	9	9	59	43	16
4. **Bordeaux**	48	38	19	10	9	55	45	10
5. **Laval**	44	38	16	12	10	49	40	9
6. **Nantes**	43	38	19	5	14	64	34	30
7. **Paris-SG**	43	38	17	9	12	58	45	13
8. **Nancy**	39	38	13	13	12	50	52	-2
9. **Brest**	38	38	14	10	14	48	57	-9
10. **Strasbourg**	36	38	12	12	14	41	41	0
11. **Tours**	35	38	14	7	17	61	59	2
12. **Bastia**	35	38	12	11	15	43	65	-22
13. **Lens**	34	38	12	10	16	44	51	-7
14. **Lille**	34	38	13	8	17	46	54	-8
15. **Auxerre**	34	38	11	12	15	43	58	-15
16. **Lyon**	32	38	13	6	19	38	46	-8
17. **Metz**	32	38	8	16	14	35	49	-14
18. **Valenciennes**	30	38	10	10	18	40	59	-19
19. **Nice**	23	38	7	9	22	34	57	-23
20. **Montpellier**	22	38	7	8	23	30	67	-37
Bilan			283	194	283	982	982	0

L'effectif du champion **Monaco :** Amitrano (1), Amoros (30), Barberis (36), Bellone (30), Bijotat (26), Christophe (29), Courbis (12), Couriol (34), Edstroem (35), Ettori (37), Liégeon (27), Mengual (3), Ninot (27), Pécout (20), Pérais (29), Petit (2), Puel (11), Recordier (10), Valadier (21), Vitalis (35).
L'équipe type : Ettori - Amoros, Pérais, Vitalis, Ninot - Christophe, Barberis, Bijotat - Couriol, Edstroem, Bellone.

L'effectif du vice-champion **Saint-Étienne :** Battiston (35), Bellus (6), Castaneda (36), Colleu (1), Gardon (27), Janvion (34), Larios (37), Lestage (24), Lopez (38), Millot (10), Nielsen B. (22), Noguès (29), Oleksiak (10), Paganelli (18), Platini (36), Primard (1), Rep (34), Roussey (13), Solignac (2), Zanon (37).

Les buteurs
11. Onnis (Tours) : 29 buts ; 2. Szarmach (Auxerre) : 24 buts ; 3. Platini (Saint-Étienne) 22 buts ; 4. Thordarsson (Lens) : 19 buts ; 5. Vabec (Brest), Krause (Laval) : 18 buts ; 7. Lacombe (Bordeaux) : 17 buts ; 8. Edstroem (Monaco), Stopyra (Sochaux) : 15 buts ; 10. Giresse (Bordeaux), Nikolic (Lyon) : 14 buts ; 12. Verel (Lille), Zénier (Nancy), Touré (Nantes), Larios (Saint-Étienne), Genghini (Sochaux), Peretz (Strasbourg) : 13 buts ; 18. Bellone (Monaco) : 12 buts ; 19. Rocheteau (Paris-SG), Piasecki (Strasbourg), Maroc (Tours) : 10 buts ; 22. Gemmrich (Bordeaux), Radovic (Brest), Muslin (Lille), Rubio (Nancy), N'Gom (Paris-SG), Zanon (Saint-Étienne), Zaremba P. (Valenciennes) : 9 buts.

Relégués : **Nice, Montpellier, Valenciennes (barrages)**
Promus : **Toulouse, Rouen, Mulhouse (barrages)**

Championnats de France

1982-1983

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. **Nantes**	58	38	24	10	4	77	29	48
2. **Bordeaux**	48	38	20	8	10	67	48	19
3. **Paris-SG**	47	38	20	7	11	66	49	17
4. **Lens**	44	38	18	8	12	64	55	9
5. **Laval**	44	38	15	14	9	42	41	1
6. **Monaco**	43	38	14	15	9	55	35	20
7. **Nancy**	41	38	17	7	14	74	61	13
8. **Auxerre**	38	38	12	14	12	56	48	8
9. **Metz**	37	38	13	11	14	66	67	-1
10. **Brest**	37	38	11	15	12	53	63	-10
11. **Toulouse**	36	38	15	6	17	52	66	-14
12. **Sochaux**	35	38	9	17	12	52	53	-1
13. **Lille**	34	38	13	8	17	38	45	-7
14. **Saint-Étienne**	34	38	11	12	15	41	52	-11
15. **Strasbourg**	33	38	11	11	16	40	51	-11
16. **Rouen**	32	38	11	10	17	45	54	-9
17. **Bastia**	32	38	9	14	15	41	52	-11
18. **Tours**	31	38	12	7	19	58	68	-10
19. **Lyon**	28	38	11	6	21	57	77	-20
20. **Mulhouse**	28	38	10	8	20	46	76	-30
Bilan			276	208	276	1 090	1 090	0

L'effectif du champion **Nantes :** Adonkor (37), Agerbeck (9), Amisse (35), Ayache (35), Baronchelli (35), Bertrand-Demanes (38), Bibard (22), Bossis (37), Der Zakarian (1), Halilhodzic (36), Morice (4), Muller (29), Picot (30), Poullain (21), Rio (36), Touré (37), Tusseau (37)

L'équipe type : Bertrand-Demanes - Bibard, Rio, Bossis, Ayache ou Tusseau - Baronchelli, Adonkor, Touré - Picot, Halilhodzic, Amisse.

L'effectif du vice-champion **Bordeaux :** Audrain (23), Boucher (3), Boudoncle (2), Bracci (37), Dalsson (1), Delachet (13), Domenech (18), Fourrier (1), Gandolfi (2), Garraud (9), Gimenez (1), Girard (20), Giresse (35), Ichas (3), Lacombe (33), Lippini (4), Martinez (29), Memering (17), D. Müller (29), Pantelic (4), G. Rohr (32), Ruffier (21), Specht (34), Thouvenel (37), Tigana (32), Trésor (19).

Les buteurs

1. Halilhodzic (Nantes) : 27 buts ; 2. Szarmach (Auxerre) : 24 buts ; 3. Krimau (Metz) : 23 buts ; 4. Lacombe (Bordeaux) : 20 buts ; 5. Beltramini (Rouen) : 19 buts ; 6. Muller (Bordeaux), Kurbos (Metz) : 17 buts ; 8. Stopyra (Sochaux) : 16 buts ; 9. Ferreri (Auxerre), Krause (Laval), Xuereb (Lens), Meyer (Nancy) : 14 buts ; 13. Milla (Bastia), Assad (Mulhouse), Umpierrez (Nancy), Touré (Nantes) : 13 buts ; 17. Giresse (Bordeaux), Emon (Lyon), Kist (Paris-SG) : 12 buts ; 20. Vabec (Brest), Barberis (Monaco), Philippe, Rubio (Nancy), Rocheteau (Paris-SG), Onnis (Tours) : 11 buts ; 26. Bureau (Brest), Brisson, Vercruysse (Lens), Tlemcani (Rouen), Anziani (Sochaux), Dehon, Ferrigno (Tours) : 10 buts.

Relégués : **Lyon, Mulhouse, Tours (barrages)**

Promus : **Rennes, Toulon, Nîmes (barrages)**

1983-1984

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. **Bordeaux**	54	38	23	8	7	72	33	39
2. **Monaco**	54	38	22	10	6	58	29	29
3. **Auxerre**	49	38	21	7	10	59	33	26
4. **Paris-SG**	47	38	18	11	9	56	37	19
5. **Toulouse**	45	38	19	7	12	57	41	16
6. **Nantes**	45	38	18	9	11	46	32	14
7. **Sochaux**	41	38	14	13	11	46	34	12
8. **Strasbourg**	39	38	11	17	10	36	38	-2
9. **Lille**	37	38	13	11	14	49	49	0
10. **Bastia**	36	38	14	8	16	36	43	-7
11. **Laval**	36	38	12	12	14	29	36	-7
12. **Metz**	35	38	13	9	16	49	53	-4
13. **Lens**	35	38	14	7	17	57	66	-9
14. **Rouen**	34	38	13	8	17	42	40	2
15. **Nancy**	32	38	10	12	16	38	53	-15
16. **Toulon**	32	38	12	8	18	39	60	-21
17. **Brest**	31	38	9	13	16	36	47	-11
18. **Saint-Étienne**	30	38	11	8	19	31	52	-21
19. **Nîmes**	25	38	6	13	19	36	70	-34
20. **Rennes**	23	38	8	7	23	39	65	-26
Bilan			281	198	281	911	911	0

L'effectif du champion **Bordeaux :** Audrain (9), Battiston (36), Delachet (38), Domenech (22), Girard (29), Giresse (3), Hanini (3), Lacombe (35), Martinez (25), Memering (10), D. Müller (27), G. Rohr (32), Specht (35), Thouvenel (22), Tigana (32), Trésor (12), Tusseau (24), Zénier (25).

L'équipe type : Delachet - Domenech ou Thouvenel, Specht, Battiston ou Trésor, Tusseau ou G. Rohr - Girard, Tigana, Zénier, Giresse - D. Müller, Lacombe.

L'effectif du vice-champion **Monaco :** Amoros (35), Bellone (33), Benoit (26), Bijotat (32), Bravo (24), Da Silva (4), Delamontagne (20), Ettori (38), Genghini (38), Krause (38), Le Roux (35), Liégeon (4), Ninot (13), Perais (4), Puel (34), Recordier (5), Simon (36).

Les buteurs

1. Garande (Auxerre), Onnis (Toulon) : 21 buts ; 3. Szarmach (Auxerre) : 20 buts ; 4. Lacombe (Bordeaux), Genghini (Monaco), Anziani (Sochaux) : 18 buts ; 7. Giresse (Bordeaux), Brisson (Lens) : 16 buts ; 9. Kurbos (Metz) : 15 buts ; 10. Muller (Bordeaux), Beltramini (Rouen) : 14 buts ; 12. Halilhodzic (Nantes) : 13 buts ; 13. Tlokinski (Lens), Savic (Lille), Krause (Monaco) : 12 buts ; 16. Cubaynes (Nîmes), Soler (Toulouse) : 11 buts ; 18. Lanthier (Auxerre), N'Gom, Rocheteau (Paris-SG), Stopyra (Rennes), Fernier (Sochaux), Roussey (Toulouse) : 9 buts ; 24. Zimako (Bastia), Henry (Brest), Xuereb (Lens), Bureau (Lille), Pécout (Metz), Amoros, Bellone (Monaco), Umpierrez (Nancy), Susic (Paris-SG), Bousdira (Rennes), Tlemcani (Rouen), Agerbeck (Sochaux), Gemmrich (Strasbourg) : 8 buts.

Relégués : **Nîmes, Rennes, Saint-Étienne (barrages)**

Promus : **Marseille, Tours, RC Paris (barrages)**

1984-1985

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. **Bordeaux**	59	38	25	9	4	70	27	43
2. **Nantes**	56	38	24	8	6	62	32	30
3. **Monaco**	48	38	18	12	8	65	28	37
4. **Auxerre**	47	38	18	11	9	53	39	14
5. **Metz**	45	38	18	9	11	50	46	4
6. **Toulon**	44	38	19	6	13	46	37	9
7. **Lens**	40	38	16	8	14	57	43	14
8. **Sochaux**	38	38	12	14	12	56	43	13
9. **Brest**	36	38	11	14	13	50	51	-1
10. **Laval**	36	38	12	12	14	39	52	-13
11. **Toulouse**	35	38	11	13	14	43	49	-6
12. **Nancy**	34	38	12	10	16	52	54	-2
13. **Paris-SG**	33	38	13	7	18	58	73	-15
14. **Bastia**	32	38	11	10	17	39	68	-29
15. **Lille**	31	38	9	13	16	37	45	-8
16. **Strasbourg**	31	38	9	13	16	47	57	-10
17. **Marseille**	31	38	13	5	20	51	67	-16
18. **Rouen**	29	38	8	13	17	28	46	-18
19. **Tours**	29	38	9	11	18	44	66	-22
20. **Racing CP**	26	38	9	8	21	32	56	-24
Bilan			277	206	277	979	979	0

L'effectif du champion **Bordeaux :** Audrain (20), Battiston (33), Chalana (10, Dropsy (38), Gimenez (9), Girard (32), Giresse (36), Hanini (1), Lacombe (36), Lassagne (11), Lopez (2), Martinez (27), D. Müller D. (36), G. Rohr (32), Specht (38), Thouvenel (32), Tigana (28), Tusseau (35).

L'équipe type : Dropsy - Thouvenel, Specht, Battiston, G. Rohr - Girard, Tusseau, Tigana, Giresse - Lacombe, D. Müller.

L'effectif du vice-champion **Nantes :** Adonkor (17), Amisse (32), Ayache (34), Baronchelli (23), Bertrand-Demanes (37), Bibard (37), Bossis (34), Debotté (34), Delanoé (3), Dr Zakarian (33), Eydelie (19), Frankowski (9), Furic (1), Halilhodzic (34), Kombouaré (18), Leclercq (1), Morice (36), Obry (2), Poullain (29), Ramos (24), Robert (27), Touré (27).

Les buteurs

1. Halilhodzic (Nantes) : 28 buts ; 2. Lacombe (Bordeaux) : 22 buts ; 3. Buscher (Brest) : 19 buts ; 4. Onnis (Toulon), Stopyra (Toulouse) : 17 buts ; 6. Genghini (Monaco), Rocheteau (Paris-SG), Paille (Sochaux) : 15 buts ; 9. Anziani (Monaco), Da Fonseca (Tours) : 14 buts ; 11. Garande (Auxerre), Meyer (Bastia), Savic (Lille), Bellone (Monaco), Umpierrez (Nancy) : 13 buts.

Relégués : **Tours, Racing CP, Rouen (barrages)**

Promus : **Le Havre, Nice, Rennes (barrages)**

Championnats de France

1985-1986

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Paris-SG	56	38	23	10	5	66	33	33
2. Nantes	53	38	20	13	5	53	27	26
3. Bordeaux	49	38	18	13	7	55	46	9
4. Toulouse	43	38	18	7	13	59	44	15
5. Lens	43	38	15	13	10	51	43	8
6. Metz	42	38	15	12	11	53	34	19
7. Auxerre	41	38	16	9	13	45	39	6
8. Nice	39	38	14	11	13	39	44	-5
9. Monaco	37	38	9	19	10	49	42	7
10. Lille	36	38	13	10	15	40	49	-9
11. Laval	35	38	11	13	14	39	47	-8
12. Marseille	34	38	11	12	15	43	39	4
13. Rennes	34	38	12	10	16	36	41	-5
14. Brest	34	38	13	8	17	53	63	-10
15. Sochaux	34	38	11	12	15	47	57	-10
16. Toulon	33	38	9	15	14	43	46	-3
17. Le Havre	33	38	11	11	16	49	53	-4
18. Nancy	33	38	13	7	18	45	51	-6
19. Strasbourg	31	38	10	11	17	36	54	-18
20. Bastia	20	38	5	10	23	30	79	-49
Bilan			267	226	267	931	931	0

L'effectif du champion **Paris-SG :** Bacconnier (26), Bats (38), Bibard (31), Charbonnier (16), Couriol (1), Da Fonseca (17), Fernandez (37), Jacques (27), Jeannol (37), Lemoult (7), Lowitz (14), Morin (2), Pilorget (38), Pimond (1), Poullain (30), Rocheteau (35), Sène (27), Susic (37), Tanasi (14), Vermeulen (30).
L'équipe type : Bats - Bibard, Pilorget, Jeannol, Bacconnier - Jacques ou Sene, Poullain, Fernandez, Vermeulen - Rocheteau, Susic.

L'effectif du vice-champion **Nantes :** Amisse (36), Ayache (37), Baronchelli (9), Bertrand-Demanes (35), Bracigliano (35), Burruchaga (36), Debotté (30), Delanoé (2), Dr Zakarian (36), Deschamps (7), Eydelie (5), Frankowski (25), Halilhodzic (36), Kombouaré (23), Le Roux (37), Marraud (3), Morice (33), Obry (7), Robert (24), Touré (27).

Les buteurs
1. Bocandé (Metz) : 23 buts ; 2. Rocheteau (Paris-SG), Ramos (Toulon) : 19 buts ; 4. Halilhodzic (Nantes) : 18 buts ; 5. Krimau (Le Havre) : 17 buts ; 6. Reinders (Bordeaux) : 15 buts ; 7. Buscher, Marini (Brest), Oudjani (Laval) : 14 buts ; 10. Bureau (Lille), Genghini (Monaco) : 13 buts.

Relégués : **Bastia, Strasbourg**
Promus : **Racing CP, Saint-Étienne**
Après barrages Nancy reste en D1

1986-1987

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Bordeaux	53	38	20	13	5	57	27	30
2. Marseille	49	38	18	13	7	52	33	19
3. Toulouse	48	38	18	12	8	54	32	22
4. Auxerre	47	38	17	13	8	45	32	13
5. Monaco	45	38	15	15	8	41	33	8
6. Metz	43	38	14	15	9	54	32	22
7. Paris-SG	41	38	14	13	11	35	33	2
8. Brest	40	38	14	12	12	43	41	2
9. Laval	38	38	12	14	12	40	46	-6
10. Lens	37	38	11	15	12	37	40	-3
11. Nice	37	38	15	7	16	38	49	-11
12. Nantes	36	38	12	12	14	35	38	-3
13. Racing CP	36	38	14	8	16	41	45	-4
14. Lille	34	38	12	10	16	39	38	1
15. Toulon	34	38	10	14	14	36	46	-10
16. Saint-Etienne	33	38	9	15	14	27	32	-5
17. Le Havre	32	38	8	16	14	39	50	-11
18. Sochaux	31	38	9	13	16	35	51	-16
19. Nancy	29	38	8	13	17	28	40	-12
20. Rennes	17	38	5	7	26	20	58	-38
Bilan			255	250	255	796	796	0

L'effectif du champion **Bordeaux :** Battiston (32), Dropsy (38), Fargeon (18), Ferreri (33), Gimenez (3), Girard (34), Gnako (1), Lacombe (16), Lassagne (5), Reinders (1), A. Roche (28), G. Rohr (27), Specht (33), Thouvenel (33), Tigana (37), Touré (13), Vercruysse (26), Zlatko Vujovic (35), Zoran Vujovic (37).
L'équipe type : Dropsy - Thouvenel, Specht ou A. Roche, Battiston, Zoran Vujovic - Girard, Tigana, Ferreri, Vercruysse - Lacombe ou Fargeon, Zlatko Vujovic.

L'effectif du vice-champion **Marseille :** Anigo (13), Bade (33), Bell (38), Benoît (2), Bonnevay (26), Brisson (27), Cubaynes (35), Diallo (32), Domergue (38), Flos (5), Förster (27), Francini (4), Galtier (21), Genghini (8), Giresse (34), Laurey (27), Martinez (1), Meyrieu (11), Papin (33), Passi (25), Régina (1), Sliskovic (29), Zanon (13).

Les buteurs
1. Zénier (Metz) : 18 buts ; 2. Fargeon (Bordeaux), Buscher (Brest) : 15 buts ; 4. Micciche (Metz), Francescoli (Racing CP), Marcico (Toulouse) : 14 buts ; 7. Cantona (Auxerre), Desmet (Lille), Papin (Marseille), Oudjani (Racing CP), Ramos (Toulon), 13 buts

Relégués : **Rennes, Nancy, Sochaux (barrages)**
Promus : **Niort, Montpellier, Cannes (barrages)**

1987-1988

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Monaco	52	38	20	12	6	53	29	24
2. Bordeaux	46	38	18	10	10	46	30	16
3. Montpellier	45	38	18	9	11	68	38	30
4. Saint-Étienne	42	38	18	6	14	54	56	-2
5. Toulon	41	38	14	13	11	41	26	15
6. Marseille	41	38	18	5	15	49	43	6
7. Matra Racing	41	38	12	17	9	35	42	-7
8. Metz	40	38	16	8	14	46	40	6
9. Auxerre	39	38	12	15	11	37	29	8
10. Nantes	39	38	13	13	12	46	41	5
11. Lille	37	38	14	9	15	45	39	6
12. Cannes	37	38	13	11	14	42	52	-10
13. Toulouse	35	38	14	7	17	35	47	-12
14. Laval	34	38	12	10	16	38	38	0
15. Paris-SG	34	38	12	10	16	36	45	-9
16. Nice	33	38	15	3	20	42	47	-5
17. Lens	33	38	13	7	18	40	62	-22
18. Niort	32	38	11	10	17	34	42	-8
19. Brest	32	38	11	10	17	32	52	-20
20. Le Havre	27	38	8	11	19	35	56	-21
Bilan			282	196	282	854	854	0

L'effectif du champion **Monaco :** Amoros (37), Battiston (33), Da Fonseca (19), Deletang (2), Dib (33), Ettori (37), Ferratge (36), Fofana (23), Hateley (28), Hoddle (34), Hugues (1), Mège (32), Métais (17), Puel (33), Revelli (2), Rohr (33), Salomon (3), Sonor (31), Valéry (2), Vogel (34).
L'équipe type : Ettori - Sonor, Vogel, Battiston, Amoros - Puel, Dib, Rohr (Mège), Hoddle - Hatelay, Ferratge.

L'effectif du vice-champion **Bordeaux :** Bijotat (37), Dropsy (38), Fargeon (36), Ferreri (34), Gimenez (3), Girard (38), Gnako (1), Lassagne (3), O'Boyle (3), Péan (26), Roche (33), Rohr (10), Sénac (25), Thouvenel (37), Tigana (30), Touré (32), Vercruysse (3), Vujovic Zl. (30), Vujovic Z. (31).

Les buteurs
1. Papin (Marseille) : 19 buts ; 2. Garande (Saint-Étienne) : 17 buts ; 3. Hateley (Monaco) : 14 buts ; 4. Allofs (Marseille), Fargeon (Bordeaux), Oudjani (Lens), Johnston (Nantes) : 13 buts 8. Milla (Montpellier), Tibeuf (Saint--Étienne) : 12 buts ; 10. Savic (Cannes), Omam-Biyik (Laval), Vandenbergh (Lille), Perez (Montpellier) : 11 buts

Relégués : **Brest, Le Havre, Niort (barrages)**
Promus : **Sochaux, Strasbourg, Caen (barrages)**

Championnats de France

1988-1989

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Marseille	73	38	20	13	5	56	35	21
2. Paris-SG	70	38	19	13	6	45	26	19
3. Monaco	68	38	18	14	6	62	38	24
4. Sochaux	68	38	19	11	8	50	28	22
5. Auxerre	63	38	18	9	11	41	32	9
6. Nice	57	38	16	9	13	45	40	5
7. Nantes	57	38	15	12	11	41	40	1
8. Lille	56	38	15	11	12	50	38	12
9. Montpellier	52	38	14	10	14	51	53	-2
10. Toulouse	51	38	12	15	11	44	46	-2
11. Toulon	50	38	12	14	12	30	29	1
12. Cannes	50	38	14	8	16	45	47	-2
13. Bordeaux	49	38	12	13	13	54	46	8
14. Saint-Etienne	48	38	12	12	14	39	50	-11
15. Metz	47	38	12	11	15	47	49	-2
16. Caen	40	38	10	10	18	39	60	-21
17. Matra Racing	39	38	10	9	19	49	56	-7
18. Strasbourg	39	38	10	9	19	47	59	-12
19. Laval	35	38	8	11	19	33	55	-22
20. Lens	17	38	3	8	27	32	73	-41
Bilan			269	222	269	900	900	0

L'effectif du champion **Marseille :** Allofs (22), Basile (1), Bernadet (5), Cantona (22), Cauet (14), Diallo (23), Di Méco (33), Durand (2), Eyraud (24), K.-H. Förster (35), Gastien (18), Germain (21), Huard (38), Le Roux (32), Meyrieu (16), Mura (13), Papin (36), Pastinelli (6), Pelé (4), Santini (1), Sauzée (32), Thys (37), Vercruysse (35).
L'équipe type : Huard - Thys, Förster, Le Roux, Di Méco - Germain, Eyraud, Vercruysse, Sauzée - Papin, Cantona (Aloffs).

L'effectif du vice-champion **Paris Saint-Germain :** Paris- SG : Bats (38), Bibard (30), Calderon (38), Charbonnier (31), Couriol (1), Dréossi (18), Jeannol (26), Marquet (1), Perez (35), Pillorget (35), Polaniok (33), Rico (22), Sandjak (6), Sène (36), Simba (8), Susic (34), Tanasi (32), Xuereb (38).

Les buteurs
1. Papin (Marseille) : 22 buts ; 2. Vujovic (Cannes), Hoddle (Monaco) : 18 buts ; 4. Blanc (Montpellier), Bravo (Nice), Xuereb (Paris-SG), Paille (Sochaux) : 15 buts ; 8. Divert (Caen), Vandenbergh (Lille), Weah (Monaco) : 14 buts ; 11. Allen (Bordeaux) : 13 buts ; 12. Oudjani (Lens), Reichert (Strasbourg) : 12 buts

Relégués : **Laval, Lens, Strasbourg (barrages)**
Promus : **Mulhouse, Lyon, Brest (barrages)**

1989-1990

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Marseille	53	38	22	9	7	75	34	41
2. Bordeaux	51	38	22	7	9	51	25	26
3. Monaco	46	38	15	16	7	38	24	14
4. Sochaux	43	38	17	9	12	46	39	7
5. Paris-SG	42	38	18	6	14	50	48	2
6. Auxerre	41	38	14	13	11	49	40	9
7. Nantes	40	38	13	14	11	42	34	8
8. Lyon	39	38	14	11	13	43	41	2
9. Toulouse	38	38	13	12	13	39	39	0
10. Brest	38	38	15	8	15	39	44	-5
11. Cannes	36	38	12	12	14	44	50	-6
12. Toulon	35	38	12	11	15	35	50	-15
13. Monpellier	34	38	12	10	16	49	48	1
14. Metz	34	38	8	18	12	33	36	-3
15. Saint-Étienne	34	38	11	12	15	38	46	-8
16. Caen	34	38	12	10	16	34	48	-14
17. Lille	33	38	12	9	17	43	52	-9
18. Nice	31	38	9	13	16	34	48	-14
19. Racing Paris 1	30	38	10	10	18	39	59	-20
20. Mulhouse	28	38	9	10	19	42	58	-16
Bilan			270	220	270	863	863	0

L'effectif du champion **Marseille :** Amoros (34), Basile (1), Bernardet (3), Castaneda (6), Cauet (1), Deschamps (17), Diallo (13), Di Méco (33), Eyraud (13), K.-H. Förster (4), Francescoli (28), Germain (27), Huard (25), Micciche (4), Mozer (27), Mura (6), Papin (36), A. Roche (25), Rousseau (7), Sauzée (36), Thys (12), Tigana (37), Vercruysse (36), Waddle (37).
L'équipe type : Huard - Germain, A. Roche, Mozer, Amoros - Tigana, Vercruysse, Sauzée - Francescoli, Papin, Waddle.

L'effectif du vice-champion **Bordeaux :** Allofs (37), Ayache (1), Battiston (38), Bell (38), Den Boer (37), Dogon (32), Durand (30), Ferreri (36), Gimenez (3), Kaltz (1), Lizarazu (38), Meyrieu (7), Olsen (36), Paille (16),Pardo (36), Sénac (38), Stopyra (1), Thouvenel (37).

Les buteurs
1. Papin (Marseille) : 30 buts ; 2. Kovacs (Auxerre) : 18 buts ; 3. Langers (Nice) : 17 buts ; 4. Bursac (Toulon) : 16 buts ; 5. Divert (Caen), Diaz (Monaco) : 15 buts ; 7. Allofs, Den Boer, Ferreri (Bordeaux), Bouderbala (Racing Paris 1) : 14 buts

Relégués : **Racing Paris 1, Mulhouse**
Promus : **Nancy, Rennes**

Après barrages Nice reste en D1.

1990-1991

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Marseille	55	38	22	11	5	67	28	39
2. Monaco	51	38	20	11	7	51	30	21
3. Auxerre	48	38	19	10	9	63	36	27
4. Cannes	41	38	12	17	9	32	28	4
5. Lyon	41	38	15	11	12	39	44	-5
6. Lille	39	38	11	17	10	39	37	2
7. Montpellier	38	38	12	14	12	44	35	9
8. Caen	38	38	13	12	13	38	36	2
9. Paris-SG	38	38	13	12	13	40	42	-2
10. Bordeaux	37	38	11	15	12	34	32	2
11. Brest	37	38	11	15	12	45	46	-1
12. Metz	36	38	12	12	14	44	51	-7
13. Saint-Étienne	35	38	13	9	16	40	46	-6
14. Nice	34	38	10	14	14	40	42	-2
15. Nantes	34	38	9	16	13	34	44	-10
16. Toulon	34	38	9	16	13	31	41	-10
17. Nancy	33	38	11	11	16	38	58	-20
18. Sochaux	32	38	8	16	14	24	33	-9
19. Toulouse	31	38	8	15	15	33	45	-12
20. Rennes	28	38	7	14	17	29	51	-22
Bilan			246	268	246	805	805	0

L'effectif du champion **Marseille :** Amoros (29), Boli (38), Cantona (18), Casoni (35), Di Méco (20), Fournier (17), Germain (32), Lada (9), Mozer (31), Mura (4), Olmeta (38), Papin (36), Pardo (26), Pelé (32), Stojkovic (11), Tigana (19), Vercruysse (28), Waddle (35).
L'équipe type : Olmeta - Germain, Casoni, Mozer, Amoros - Pardo, Vercruysse, Boli - Pelé, Papin, Waddle.

L'effectif du vice-champion **Monaco :** Bijotat (20), Blondeau (16), Clément (13), Diaz (32), Dib (35), Djorkaeff Y. (20), Ettori (38), Ferratge (2), Fofana (20), Granon (1), Mendy R. (31), Métais (2), Passi G. (29), Petit (27), Puel (36), Raschke (1), Rui Barros (34), Sauzée (28), Sonor (29), Thuram (1), Valéry (32), Weah (29).

Les buteurs
1. Papin (Marseille) : 23 buts ; 2. Kovacs (Auxerre) : 16 buts ; 3. Scifo (Auxerre), Blanc (Montpellier), Omam-Biyik (Rennes) : 14 buts ; 6. Asanovic (Metz) : 13 buts ; 7. Ferrer (Brest), Xuereb (Montpellier) : 12 buts ; 9. Divert (Caen) : 11 buts

Retrogradés : **Bordeaux, Brest et Nice**
Promus : **Nîmes et Le Havre**
Repêchés : **Lens, Rennes et Toulouse**

Championnats de France

1991-1992

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Marseille	58	38	23	12	3	67	21	46
2. Monaco	52	38	22	8	8	55	33	22
3. Paris-SG	47	38	15	17	6	43	27	16
4. Auxerre	44	38	16	12	10	55	32	23
5. Caen	44	38	17	10	11	46	45	1
6. Montpellier	42	38	12	18	8	40	32	8
7. Le Havre	42	38	13	16	9	35	32	3
8. Lens	39	38	11	17	10	36	30	6
9. Nantes	38	38	12	14	12	37	39	-2
10. Saint-Étienne	37	38	13	11	14	42	37	5
11. Toulouse	36	38	11	14	13	33	40	-7
12. Metz	35	38	12	11	15	42	43	-1
13. Lille	35	38	11	13	14	31	34	-3
14. Toulon	32	38	13	6	19	41	55	-14
15. Nîmes	32	38	9	14	15	31	50	-19
16. Lyon	31	38	10	11	17	25	39	-14
17. Sochaux	31	38	9	13	16	35	50	-15
18. Rennes	29	38	6	17	15	25	42	-17
19. Cannes	28	38	8	12	18	34	48	-14
20. Nancy	28	38	10	8	20	43	67	-24
Bilan			253	254	253	796	796	0

L'effectif du champion **Marseille :** Amoros (33), Angloma (32), Baills (17), Boli (34), Casoni (31), Deschamps (36), Di Méco (4), Durand (27), Eyraud (4), Libbra (1), Mozer (31), Olmeta (38), Papin (37), Pelé (36), Sauzée (22), Steven (28), Waddle (35), Xuereb (17).

L'équipe type : Olmeta - Angloma, Casoni, Mozer, Amoros - Steven, Boli, Deschamps - Pelé, Papin, Waddle.

L'effectif du vice-champion **Monaco :** Algérino (3), Blondeau (4), Clément (3), Dib (325), Debbah (12), Delaroche (2), Djorkaeff Y. (35), Ettori (34), Fofana (27), Garcia (1), Gnako (21), Grimandi (5), Hughes (2), Manach (3), Mendy (32), Métais (1), Passi G. (30), Petit (28), Puel (33), Revelles (1), Robert (21), Rui Barros (34), Sıvabaek (23), Sonor (32), Thuram (19), Valéry (14), Weah (34).

Les buteurs
1. Papin (Marseille) : 27 buts ; 2. Calderaro (Metz) : 19 buts ; 3. Weah (Monaco) : 18 buts ; 4. Paille (Caen), Divert (Montpellier) : 14 buts ; 6. Pelé (Marseille), Perez (Paris-SG), Rodriguez (Toulon) : 12 buts ; 9. Cocard (Auxerre) : 11 buts ; 10. Ferreri (Auxerre), Y. Djorkaeff (Monaco), Séchet, Zitelli (Nancy) : 9 buts

Relégués : **Cannes, Nancy, Rennes (barrages)**
Promus : **Valenciennes, Bordeaux, Strasbourg (barrages)**

1992-1993

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Marseille	53	38	22	9	7	71	36	35
2. Paris-SG	51	38	20	11	7	61	29	32
3. Monaco	51	38	21	9	8	56	29	27
4. Bordeaux	48	38	18	12	8	42	25	17
5. Nantes	45	38	17	11	10	54	39	15
6. Auxerre	43	38	18	7	13	57	44	13
7. Saint-Étienne	43	38	13	17	8	34	26	8
8. Strasbourg	40	38	12	16	10	58	57	1
9. Lens	40	38	12	16	10	36	41	-5
10. Montpellier	36	38	12	12	14	36	41	-5
11. Caen	35	38	13	9	16	55	54	1
12. Metz	35	38	11	13	14	44	45	-1
13. Toulouse	34	38	9	16	13	36	45	-9
14. Lyon	33	38	9	15	14	40	45	-5
15. Le Havre	33	38	11	11	16	42	53	-11
16. Sochaux	32	38	11	10	17	33	50	-17
17. Lille	30	38	7	16	15	26	48	-22
18. Valenciennes	29	38	9	11	18	42	56	-14
19. Toulon	25	38	6	13	19	31	57	-26
20. Nîmes	22	38	3	16	19	32	66	-34
Bilan			255	250	255	796	796	0

*L'effectif du premier *:* **Marseille :** Amoros (12), Angloma (31), Barthez (30), Boli (32), Boksic (37), Casoni (24), Desailly (31), Deschamps (36), Di Méco (31), Dobrovolski (8), Durand (30), Eydelie (27), Ferreri (19), Marquet (1), Martin Vasquez (7), Olmeta (8), Omam-Biyik (1), Pelé (35), Sauzée (35), Thomas (17), Völler (33).
L'équipe type : Barthez - Angloma, Boli, Casoni, Di Méco - Durand, Sauzée, Desailly - Pelé, Völler, Boksic.
* : Titre non attribué, suite aux conséquences du match Valenciennes-Marseille.

L'effectif du vice-champion **Paris Saint-Germain :** Bravo (30), Caldéraro (23), Cloarec (1), Colleter (36), Fournier (33), Germain (9), Ginola (34), Guérin (31), Kombouaré (19), Lama (38), Le Guen (38), Llacer (9), Reynaud (9), Ricardo (36), Roche (34), Sassus (28), Simba (13), Valdo (28), Weah (30).

Les buteurs
1. Boksic (Marseille) : 22 buts ; 2. Gravelaine (Caen) : 20 buts ; 3. Klinsmann (Monaco) : 19 buts ; 4. Völler (Marseille) : 18 buts ; 5. Tiéhi (Le Havre), Weah (Paris-SG) : 14 buts

Relégués : **Nîmes, Toulon, Valenciennes (barrages)**
Promus : **Angers, Martigues, Cannes (barrages)**

1993-1994

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Paris-SG	59	38	24	11	3	54	22	32
2. Marseille	51	38	19	13	6	56	33	23
3. Auxerre	46	38	18	10	10	54	29	25
4. Bordeaux	46	38	19	8	11	54	37	17
5. Nantes	45	38	17	11	10	47	32	13
6. Cannes	44	38	16	12	10	50	43	7
7. Montpellier	43	38	15	13	10	41	37	4
8. Lyon	42	38	17	8	13	38	40	-2
9. Monaco	41	38	14	13	11	52	36	18
10. Lens	39	38	13	13	12	49	40	9
11. Saint-Étienne	37	38	12	13	13	38	36	2
12. Metz	37	38	12	13	13	36	35	1
13. Strasbourg	34	38	10	14	14	43	47	-4
14. Sochaux	33	38	10	13	15	39	48	-9
15. Lille	32	38	8	16	14	41	52	-11
16. Caen	31	38	12	7	19	29	54	-25
17. Le Havre	29	38	7	15	16	29	48	-19
18. Martigues	27	38	5	17	16	37	58	-21
19. Toulouse	23	38	4	15	19	26	60	-34
20. Angers	21	38	4	13	21	37	63	-26
Bilan			256	248	256	850	850	0

L'effectif du champion **Paris-SG :** Borrelli (2), Bravo (22), Calderaro (7), Calenda (1), Cobos (14), Colleter (32), Fernandes (1), Fournier (26), Ginola (38), Gravelaine (21), Guérin (35), Kombouaré (9), Lama (37), Le Guen (37), Llacer (23), Rai (28), Ricardo (26), A. Roche (30), Sassus (29), Valdo (30), Weah (32).
L'équipe type : Lama - Sassus, Roche, Ricardo, Colleter - Fournier, Valdo, Guérin, Le Guen - Weah, Ginola.

L'effectif du vice-champion **Marseille :** Anderson (20), Angloma (23), Barthez (37), Boghossian (28), Boksic (12), Boli (27), Casoni (8), De Azevedo (1), Desailly (16), Deschamps (34), Di Méco (32), Durand (31), Dutuel (30), Fugier (21), Futre (8), Henry (18), Jambay (1), Libbra (13), Prunier (35), Revillet (3), Rui Barros (17), Stojkovic (18), Thomas 18), Videau (2), Völler (25).

Les buteurs
1. Roger Boli (Lens), Djorkaeff (Monaco), Ouédec (Nantes) : 20 buts ; 4. Priou (Cannes) : 18 buts ; 5. Anderson (Marseille) : 16 buts ; 6. Cavéglia (Sochaux) : 14 buts ; 7. Tholot (Martigues), Zitelli (Metz), Ginola (Paris-SG) : 13 buts ; 10. Lagrange (Angers), Cocard (Auxerre), Wohlfarth (Saint-Etienne), Vos (Sochaux) : 12 buts.

Relégués : **Toulouse, Angers et Marseille**
Promus : **Nice, Rennes et Bastia**

Championnats de France

1994-1995

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. **Nantes**	79	38	21	16	1	71	34	37
2. **Lyon**	69	38	19	12	7	56	38	18
3. **Paris SG**	67	38	20	7	11	58	41	17
4. **Auxerre**	62	38	15	17	6	59	34	25
5. **Lens**	59	38	15	14	9	48	44	4
6. **Monaco**	57	38	15	12	11	60	39	21
7. **Bordeaux**	57	38	16	9	13	52	47	5
8. **Metz**	56	38	16	8	14	50	44	6
9. **Cannes**	53	38	15	8	15	56	48	8
10. **Strasbourg**	51	38	13	12	13	43	43	0
11. **Martigues**	51	38	13	12	13	37	49	- 12
12. **Le Havre**	49	38	12	13	13	46	49	- 3
13. **Rennes**	48	38	12	12	14	53	55	- 2
14. **Lille**	48	38	13	9	16	29	44	- 15
15. **Bastia**	44	38	11	11	16	44	56	- 12
16. **Nice**	43	38	11	10	17	39	52	- 13
17. **Montpellier**	41	38	9	14	15	38	53	- 15
18. **Saint-Étienne**	38	38	9	11	18	45	55	- 10
19. **Caen**	36	38	10	6	22	38	58	- 20
20. **Sochaux**	23	38	6	5	27	29	68	- 39
Bilan			271	218	271	951	951	0

L'effectif du champion **Nantes :** Le Dizet (37), Loko (37), Makélélé (36), Decroix (35), Karembeu (34), Ouedec (33), Ferri (33), N'Doram (32), Pedros (32), Capron (30), Pignol (30), Cauet (25), Casagrande (20), L. Guyot (15), Marraud (14), Siasia (13), Renou (11), Moreau (9), Loussouarn (5), Garcion (3), Garcia (1)
L'équipe type : Casagrande - Le Dizet, Decroix, Ferri, Capron (Pignol) - Karembeu, Makélélé, N'Doram, Pedros - Ouédec, Loko.

L'effectif du vice-champion **Lyon :** Abou (7), Amoros (32), Anselmini (9), Bardon (12), Billong (5), Breton (1), Debbah (29), Delamontagne (23), Deplace (36), Flachez (8), Gava (35), Génésio (1), Giuly (8), Laville (28), Marcelo (19), Maurice (34), N'Gotty (35), Olmeta (37), Paille (16), Rivenet (14), Roche (30), Roy (37), Sassus (33).

Les buteurs
1. Loko (Nantes) 22 buts ; 2. Caveglia (Le Havre) 20 buts ; 3. Ouedec (Nantes) 18 buts ; 4. Maurice (Lyon), Grassi (Rennes) 15 buts ; 6. Tiehi (Lens), Y. Djorkaeff (Monaco) 14 buts ; 8. Kozniku (Cannes), Tholot (Martigues), L. Blanc (Saint-Étienne) 13 buts ; 11. Drobnjac (Bastia), Simba (Caen), N'Doram (Nantes), Chaouch (Nice), Rai (Paris SG) 12 buts ; 16. Laslandes (Auxerre), Valdeir (Bordeaux), Horlaville (Cannes), Pouget (Metz), Anderson (Monaco), Ginola (Paris SG) 11 buts ; 22. Petersen (Monaco), Divert (Montpellier) 10 buts ; 24. Dugarry (Bordeaux), Andersson (Caen), R. Boli (Lens), Gava (Lyon), Pires (Metz), Zitelli (Metz), Sandjak (Nice), Gourvennec (Rennes), Vos (Sochaux), Gravelaine (Strasbourg) 9 buts.
Relégués : **Caen, Sochaux.** *Promus :* **Guingamp, Gueugnon**
Repêché : **Saint-Étienne,** suite à la décision prise par la Ligue d'empêcher la montée de Marseille

1995-1996

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. **Auxerre**	72	38	22	6	10	66	30	36
2. **Paris SG**	68	38	19	11	8	65	36	29
3. **Monaco**	68	38	19	11	8	64	39	25
4. **Metz**	65	38	18	11	9	42	30	12
5. **Lens**	63	38	16	15	7	45	31	14
6. **Montpellier**	60	38	17	9	12	51	40	11
7. **Nantes**	55	38	14	13	11	44	42	2
8. **Rennes**	54	38	13	15	10	44	41	3
9. **Strasbourg**	54	38	14	12	12	46	44	2
10. **Guingamp**	53	38	13	14	11	34	33	1
11. **Lyon**	48	38	10	18	10	41	41	0
12. **Nice**	45	38	12	9	17	37	44	- 7
13. **Le Havre**	45	38	11	12	15	33	45	- 12
14. **Cannes**	44	38	12	8	18	45	51	- 6
15. **Bastia**	44	38	12	8	18	45	55	- 10
16. **Bordeaux**	42	38	11	9	18	44	52	- 8
17. **Lille**	39	38	9	12	17	27	50	- 23
18. **Gueugnon**	38	38	8	14	16	27	46	- 19
19. **Saint-Étienne**	34	38	6	16	16	36	59	- 23
20. **Martigues**	34	38	9	7	22	31	58	- 27
Bilan			265	230	265	867	867	0

L'effectif du champion **Auxerre :** Silvestre (37/1), Lamouchi (36/6), C. Martins (36/13), Laslandes (34/12), Diomede (33/9), Saïb (33/6), Goma (32), Cocard (32/6), Rabarivony (32), Violeau (30), Charbonnier (23), Guivarc'h (23/3), L. Blanc (23/2), West (22), Tasfaout (18/5), Cool (16), C. Remy (13), Danjou (7), Henna (4), Deniaud (4), Lepaul (3/1), Lachuer (1), A. Gonzales (1) + 2 buts c.s.c. de Colleter (Paris SG) et Billong (Saint-Etienne).
L'équipe type : Charbonnier (Cool) - Goma (West), F. Silvestre, L. Blanc, Rabarivony - Violeau (Saïb), Lamouchi, C. Martins - Cocard, Laslandes, Diomède.

L'effectif du vice-champion **Paris Saint-Germain :** Allou (29), Anelka (2), Belmadi ((1), Bravo (32), Cobos (28), Colleter (33), Dély Valdès (33), Dieng (13), Djorkaeff (35), Domi (1), Ducrocq (1), Dutruel (13), Fournier (34), Gravelaine (5), Guérin (31), Lama (34), Le Guen(36), Llacer (28), Loko (27), Mahé (23), N'Gotty (24), Nouma (27), Pardeilhan (1), Raï (27), Roche (14), .

Les buteurs
1. Anderson (Monaco) : 21 buts ; 2. Drobjnac (Bastia) : 20 buts ; 3. F. Maurice (Lyon) : 18 buts ; 4. N'Doram (Nantes), Dely Valdes (Paris-SG), Wiltord (Rennes) : 15 buts ; 7. Rai (Paris-SG) : 14 buts ; 8. C. Martins (Auxerre), Y. Djorkaeff (Paris-SG) : 13 buts ; 10. Laslandes (Auxerre), C. Horlaville (Cannes), Debbah (Nice) : 12 buts.
Relégués : **Gueugnon, Martigues, Saint-Étienne**
Promus : **Caen, Marseille, Nancy.**

1996-1997

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. **Monaco**	79	38	23	10	5	69	30	39
2. **Paris-SG**	67	38	18	13	7	57	31	26
3. **Nantes**	64	38	16	16	6	61	32	29
4. **Bordeaux**	63	38	16	15	7	59	42	17
5. **Metz**	62	38	17	11	10	40	30	10
6. **Auxerre**	61	38	17	10	11	49	32	17
7. **Bastia**	61	38	17	10	11	54	47	7
8. **Lyon**	60	38	16	12	10	59	50	9
9. **Strasbourg**	60	38	19	3	16	52	49	1
10. **Montpellier**	51	38	12	15	11	40	40	0
11. **Marseille**	49	38	12	13	13	43	48	- 5
12. **Guingamp**	46	38	11	13	14	32	36	- 4
13. **Lens**	45	38	12	9	17	40	52	- 12
14. **Le Havre**	43	38	10	13	15	34	43	- 9
15. **Cannes**	41	38	9	14	15	25	41	- 16
16. **Rennes**	40	38	10	10	18	40	58	- 18
17. **Caen**	37	38	7	16	15	35	46	- 11
18. **Nancy**	37	38	9	10	19	33	51	- 18
19. **Lille**	35	38	8	11	19	32	58	- 26
20. **Nice**	23	38	5	8	25	30	68	- 38
Bilan			264	232	264	884	884	0

L'effectif du champion **Monaco :** Legwinski (37), T. Henry (36), Barthez (36), Dumas (36), Benarbia (35), Anderson (34), Ikpeba (31), P. Blondeau (31), E. Petit (29), Collins (28), Djetou (26), L. Martin (26), Grimandi (24), Viaud (24), Léonard (19), Scifo (15), Grassi (12), Irles (11), Petersen (10), Trezeguet (5), Di Meco (2), Dos Santos (2), Porato (2).

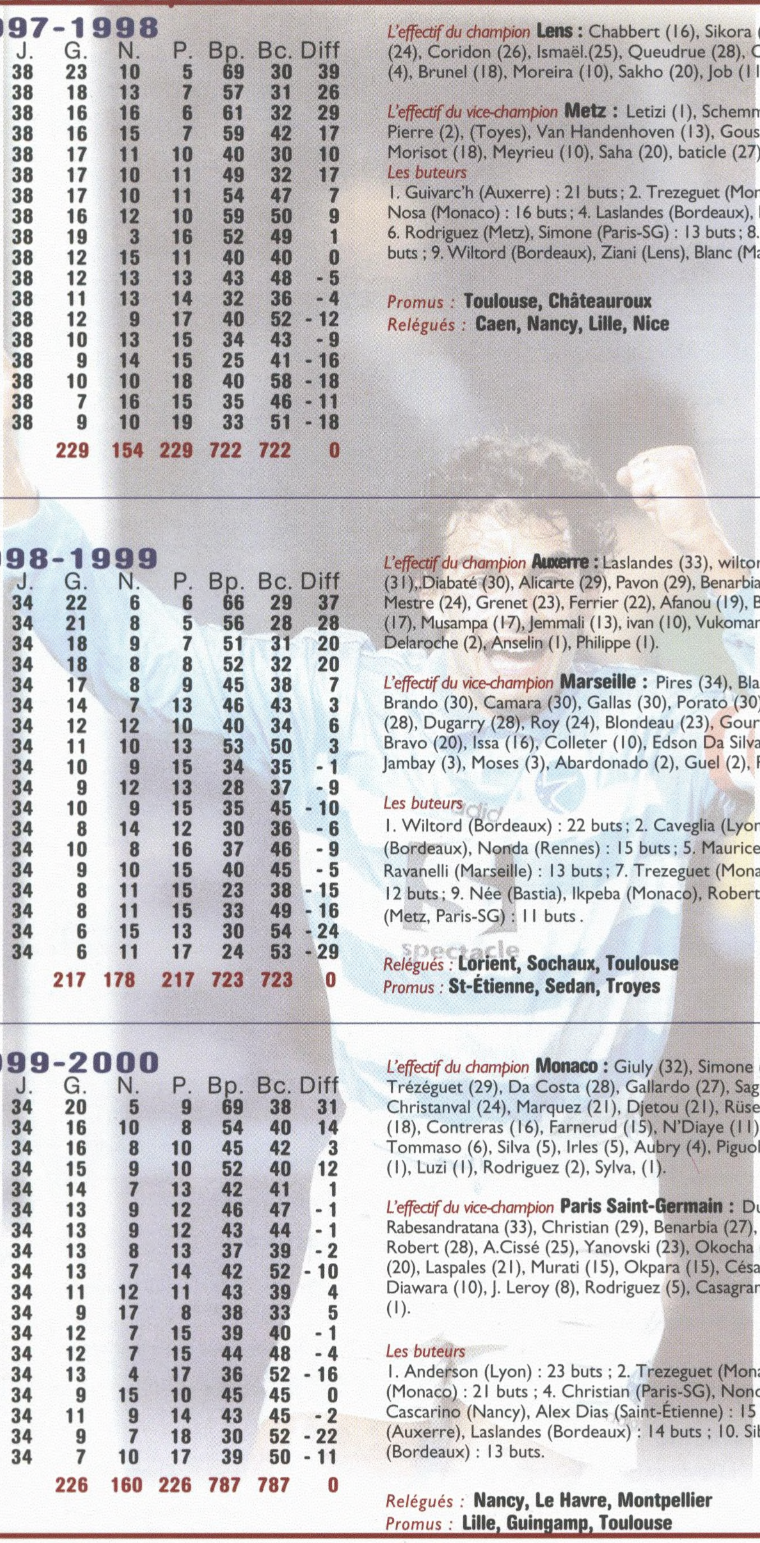
L'équipe type : Barthez - P. Blondeau, Grimandi, Dumas, E. Petit - Legwinski, Djétou, Collins, Benarbia - Ikpeba, Anderson (T. Henry).

L'effectif du vice-champion **Paris Saint-Germain :** Algérino (27), Allou (12), Anelka (8), Cauet (35), Cobos (11), Dély Valdès (31), Domi (12), Fernandez (7), Fournier (31), Guérin (34), Kenedy (29), Lama (32), Le Guen(38), Léonardo (32), Leroy (21), Loko (38), M'Boma (8), N'Gotty (30), Pouget (14), Raï (35), Roche (21), .

Les buteurs
1. Guivarc'h (Rennes) : 22 buts ; 2. N'Doram (Nantes) : 21 buts ; 3. Caveglia (Lyon), Anderson (Monaco), Zitelli (Strasbourg) : 19 buts ; 6. Drobnjak (Bastia) : 18 buts ; 7. Papin (Bordeaux), Giuly (Lyon) : 16 buts ; 9. Gravelaine (Marseille), Loko (Paris-SG) : 15 buts

Promus : **Toulouse, Châteauroux**
Relégués : **Caen, Nancy, Lille, Nice**

Championnats de France



1997-1998

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Lens	79	38	23	10	5	69	30	39
2. Metz	67	38	18	13	7	57	31	26
3. Monaco	64	38	16	16	6	61	32	29
4. Marseille	63	38	16	15	7	59	42	17
5. Bordeaux	62	38	17	11	10	40	30	10
6. Lyon	61	38	17	10	11	49	32	17
7. Auxerre	61	38	17	10	11	54	47	7
8. Paris-SG	60	38	16	12	10	59	50	9
9. Bastia	60	38	19	3	16	52	49	1
10. Le Havre	51	38	12	15	11	40	40	0
11. Nantes	49	38	12	13	13	43	48	- 5
12. Montpellier	46	38	11	13	14	32	36	- 4
13. Strasbourg	45	38	12	9	17	40	52	- 12
14. Rennes	43	38	10	13	15	34	43	- 9
15. Toulouse	41	38	9	14	15	25	41	- 16
16. Guingamp	40	38	10	10	18	40	58	- 18
17. Châteauroux	37	38	7	16	15	35	46	- 11
18. Cannes	37	38	9	10	19	33	51	- 18
Bilan			229	154	229	722	722	0

L'effectif du champion **Lens :** Chabbert (16), Sikora (2), Barul (19),Pierre Fanfan (24), Coridon (26), Ismaël.(25), Queudrue (28), Collet (8), Coly (14), Dacourt (4), Brunel (18), Moreira (10), Sakho (20), Job (11).

L'effectif du vice-champion **Metz :** Letizi (1), Schemmel (4), Kastendeuch(5), Pierre (2), (Toyes), Van Handenhoven (13), Goussé (14), Proment (12), Morisot (18), Meyrieu (10), Saha (20), baticle (27).

Les buteurs

1. Guivarc'h (Auxerre) : 21 buts ; 2. Trezeguet (Monaco) : 18 buts ; 3. Ikpeba Nosa (Monaco) : 16 buts ; 4. Laslandes (Bordeaux), Drobnjak (Lens) : 14 buts ; 6. Rodriguez (Metz), Simone (Paris-SG) : 13 buts ; 8. Gourvennec (Nantes) : 12 buts ; 9. Wiltord (Bordeaux), Ziani (Lens), Blanc (Marseille), Pires (Metz) ; 11 buts.

Promus : **Toulouse, Châteauroux**

Relégués : **Caen, Nancy, Lille, Nice**

1998-1999

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Bordeaux	72	34	22	6	6	66	29	37
2. Marseille	71	34	21	8	5	56	28	28
3. Lyon	63	34	18	9	7	51	31	20
4. Monaco	62	34	18	8	8	52	32	20
5. Rennes	59	34	17	8	9	45	38	7
6. Lens	49	34	14	7	13	46	43	3
7. Nantes	48	34	12	12	10	40	34	6
8. Montpellier	43	34	11	10	13	53	50	3
9. Paris-SG	39	34	10	9	15	34	35	- 1
10. Metz	39	34	9	12	13	28	37	- 9
11. Nancy	39	34	10	9	15	35	45	- 10
12. Strasbourg	38	34	8	14	12	30	36	- 6
13. Bastia	38	34	10	8	16	37	46	- 9
14. Auxerre	37	34	9	10	15	40	45	- 5
15. Le Havre	35	34	8	11	15	23	38	- 15
16. Lorient	35	34	8	11	15	33	49	- 16
17. Sochaux	33	34	6	15	13	30	54	- 24
18. Toulouse	29	34	6	11	17	24	53	- 29
Bilan			217	178	217	723	723	0

L'effectif du champion **Auxerre :** Laslandes (33), wiltord (33), ramé (32), Micoud (31), Diabaté (30), Alicarte (29), Pavon (29), Benarbia (25), Saveljic (25), Torres Mestre (24), Grenet (23), Ferrier (22), Afanou (19), B. Da Rocha (19), Diawara (17), Musampa (17), Jemmali (13), ivan (10), Vukomanovivc (8),Feinoudo(3), Delaroche (2), Anselin (1), Philippe (1).

L'effectif du vice-champion **Marseille :** Pires (34), Blanc (32), Maurice (32), Brando (30), Camara (30), Gallas (30), Porato (30), Ravanelli (29), Domoraud (28), Dugarry (28), Roy (24), Blondeau (23), Gourvennec (23), Luccin (23), Bravo (20), Issa (16), Colleter (10), Edson Da Silva (8), Köpke (4), Mouret (4), Jambay (3), Moses (3), Abardonado (2), Guel (2), Robin (2).

Les buteurs

1. Wiltord (Bordeaux) : 22 buts ; 2. Caveglia (Lyon) : 17 buts ; 3. Laslandes (Bordeaux), Nonda (Rennes) : 15 buts ; 5. Maurice (Marseille) : 14 buts ; 6. Ravanelli (Marseille) : 13 buts ; 7. Trezeguet (Monaco), Cascarino (Nancy) : 12 buts ; 9. Née (Bastia), Ikpeba (Monaco), Robert (Montpellier), Rodriguez (Metz, Paris-SG) : 11 buts .

Relégués : **Lorient, Sochaux, Toulouse**

Promus : **St-Étienne, Sedan, Troyes**

1999-2000

	Pts	J.	G.	N.	P.	Bp.	Bc.	Diff
1. Monaco	65	34	20	5	9	69	38	31
2. Paris-SG	58	34	16	10	8	54	40	14
3. Lyon	56	34	16	8	10	45	42	3
4. Bordeaux	54	34	15	9	10	52	40	12
5. Lens	49	34	14	7	13	42	41	1
6. Saint-Étienne	48	34	13	9	12	46	47	- 1
7. Sedan	48	34	13	9	12	43	44	- 1
8. Auxerre	47	34	13	8	13	37	39	- 2
9. Strasbourg	46	34	13	7	14	42	52	- 10
10. Bastia	45	34	11	12	11	43	39	4
11. Metz	44	34	9	17	8	38	33	5
12. Nantes	43	34	12	7	15	39	40	- 1
13. Rennes	43	34	12	7	15	44	48	- 4
14. Troyes	43	34	13	4	17	36	52	- 16
15. Marseille	42	34	9	15	10	45	45	0
16. Nancy	42	34	11	9	14	43	45	- 2
17. Le Havre	34	34	9	7	18	30	52	- 22
18. Montpellier	31	34	7	10	17	39	50	- 11
Bilan			226	160	226	787	787	0

L'effectif du champion **Monaco :** Giuly (32), Simone (32), Lamouchi (31), Trézéguet (29), Da Costa (28), Gallardo (27), Sagnol (25), Barthez (23), Christanval (24), Marquez (21), Djetou (21), Rüse (21), Léonard (19), Prso (18), Contreras (16), Farnerud (15), N'Diaye (11), Legwinski (11), Éloi (9), Di Tommaso (6), Silva (5), Irles (5), Aubry (4), Piguol (5), Diao (1), G. Lacombe (1), Luzi (1), Rodriguez (2), Sylva, (1).

L'effectif du vice-champion **Paris Saint-Germain :** Ducrocq (33), Lama (33), Rabesandratana (33), Christian (29), Benarbia (27), E.Cissé (28), L. Leroy (26), Robert (28), A.Cissé (25), Yanovski (23), Okocha (23), Madar(21), Algérino (20), Laspales (21), Murati (15), Okpara (15), César (10), El-Karkouri (10), Diawara (10), J. Leroy (8), Rodriguez (5), Casagrande (2), Abriel (1), Carotti (1).

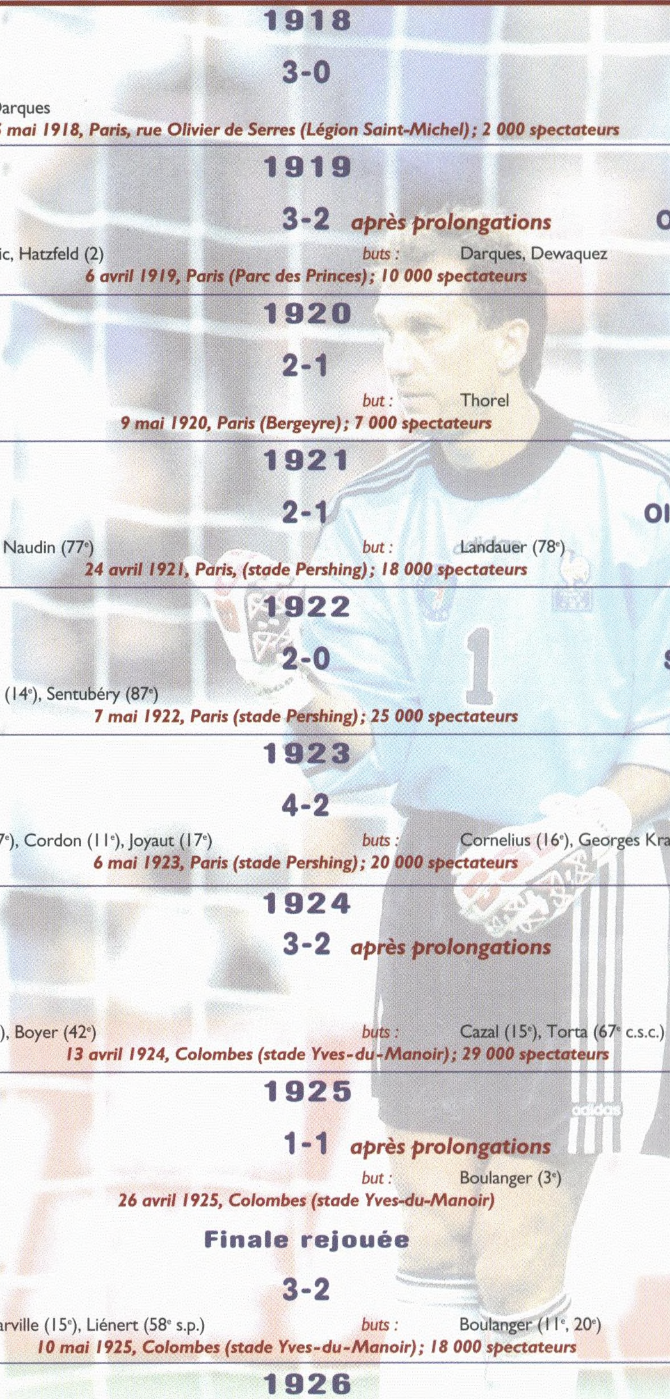
Les buteurs

1. Anderson (Lyon) : 23 buts ; 2. Trezeguet (Monaco) : 22 buts ; 3. Simone (Monaco) : 21 buts ; 4. Christian (Paris-SG), Nonda (Rennes) : 16 buts ; 6. Cascarino (Nancy), Alex Dias (Saint-Étienne) : 15 buts ; 8. Guivarc'h (Auxerre), Laslandes (Bordeaux) : 14 buts ; 10. Sibierski (Nantes), Wiltord (Bordeaux) : 13 buts.

Relégués : **Nancy, Le Havre, Montpellier**

Promus : **Lille, Guingamp, Toulouse**

Finales de la coupe de France



1918

Olympique Pantin **3-0** **FC Lyon**

buts : Fiévet (2), Darques

5 mai 1918, Paris, rue Olivier de Serres (Légion Saint-Michel) ; 2 000 spectateurs

1919

CA Société Générale **3-2** *après prolongations* **Olympique de Paris**

buts : Émilien Devic, Hatzfeld (2) — *buts :* Darques, Dewaquez

6 avril 1919, Paris (Parc des Princes) ; 10 000 spectateurs

1920

CA Paris **2-1** **Le Havre AC**

buts : Bard (2) — *but :* Thorel

9 mai 1920, Paris (Bergeyre) ; 7 000 spectateurs

1921

Red Star Club **2-1** **Olympique de Paris**

buts : Clavel (53e), Naudin (77e) — *but :* Landauer (78e)

24 avril 1921, Paris, (stade Pershing) ; 18 000 spectateurs

1922

Red Star Club **2-0** **Stade Rennais UC**

buts : Paul Nicolas (14e), Sentubéry (87e)

7 mai 1922, Paris (stade Pershing) ; 25 000 spectateurs

1923

Red Star Club **4-2** **FC Sète**

buts : Naudin (2e, 7e), Cordon (11e), Joyaut (17e) — *buts :* Cornelius (16e), Georges Kramer (27e)

6 mai 1923, Paris (stade Pershing) ; 20 000 spectateurs

1924

Olympique Marseille **3-2** *après prolongations* **FC Sète**

buts : Crut (3e, 10e), Boyer (42e) — *buts :* Cazal (15e), Torta (67e c.s.c.)

13 avril 1924, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 29 000 spectateurs

1925

CA Sports Généraux **1-1** *après prolongations* **FC Rouen**

but : Auger (70e) — *but :* Boulanger (3e)

26 avril 1925, Colombes (stade Yves-du-Manoir)

Finale rejouée

CA Sports Généraux **3-2** **FC Rouen**

buts : Soïka (3e), Barville (15e), Liénert (58e s.p.) — *buts :* Boulanger (11e, 20e)

10 mai 1925, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 18 000 spectateurs

1926

Olympique Marseille **4-1** **AS Valentigney**

buts : Dewaquez (10e, 80e), Douglas De Ruymbecke (26e), Boyer (33e) — *but :* Chavey (40e)

9 mai 1926, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 30 000 spectateurs

Finales de la coupe de France



1927

Olympique Marseille **3-0** **US Quevilly**

buts : Raymond Durand (34e), Gallay (36e), Dewaquez (89e)

6 mai 1927, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 23 800 spectateurs

1928

Red Star Olympique **3-1** **CA Paris**

buts : Wartel (8e), Lund (33e), Brouzes (61e) — *but :* Bertrand (45e)

8 mai 1928, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 30 000 spectateurs

1929

SO Montpellier **3-0** **FC Sète**

buts : Auguste Kramer (40e), Edmond Kramer (89e)

5 mai 1929, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 25 000 spectateurs

1930

FC Sète **3-1** ***après prolongations*** **RC France**

buts : Friedmann (88e), Bek (94e, 111e) — *but :* Lhottka (80e)

27 avril 1930, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 35 000 spectateurs

1931

Club Français **3-0** **SO Montpellier**

buts : Boros (14e), Parkes (18e s.p.), Mercier (32e)

3 mai 1931, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 30 000 spectateurs

1932

AS Cannes **1-0** **RC Roubaix**

but : Cler (83e)

24 avril 1932, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 36 143 spectateurs

1933

Excelsior AC Roubaix **3-1** **RC Roubaix**

buts : Langiller (3e), Bugé (23e), Van Caeneghem (26e) — *but :* Robert Van Vooren (72e)

7 mai 1933, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 38 000 spectateurs

1934

FC Sète **2-1** **Olympique Marseille**

buts : Lukacs (22e, 75e) — *but :* Zermani (2e)

6 mai 1934, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 40 600 spectateurs

1935

Olympique Marseille **3-0** **Stade Rennais UC**

buts : Roviglione (34e), Kohut (38e), Jean Laurent (43e c.s.c.)

5 mai 1935, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 40 008 spectateurs

1936

RC Paris **1-0** **FCO Charleville**

but : Couard (67e)

3 mai 1936, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 39 725 spectateurs

Finales de la coupe de France



1937

FC Sochaux-Montbéliard **2-1** **RC Strasbourg**

buts : Lauri (40e), Williams (88e) — *but :* Ossi Rohr (32e)

9 mai 1937, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 39 538 spectateurs

1938

Olympique Marseille **2-1** *après prolongations* **FC Metz**

buts : Kohut (49e), Aznar (118e) — *but :* Rohrbacher (84e)

8 mai 1938, Paris, (Parc des Princes) ; 33 044 spectateurs

1939

RC Paris **3-1** **Olympique Lillois**

buts : José Perez (4e), Veinante (25e), Mathé (40e) — *but :* Kalocsai (19e)

14 mai 1939, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 52 431 spectateurs

1940

RC Paris **2-1** **Olympique Marseille**

buts : Roulier (25e), Mathé (70e) — *but :* Aznar (16e)

5 mai 1940, Paris (Parc des Princes) ; 25 969 spectateurs

1941

Girondins-A.S.P. **2-0** **SC Fives**

buts : Urtizberea (60e, 84e)

25 mai 1941, Saint-Ouen (Stade municipal) ; 15 230 spectateurs

1942

Red Star Olympique **2-0** **FC Sète**

buts : Vandevelde (45e), Aston (72e)

17 mai 1942, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 40 000 spectateurs

1943

Olympique Marseille **2-2** **Girondins-A.S.P.**

buts : Pironti (4e), Robin (55e) — *buts :* Patrone (56e c.s.c.), Persillon (82e)

9 mai 1943, Colombes (stade Yves-du-Manoir)

Finale rejouée

Olympique Marseille **4-0** **Girondins-A.S.P.**

buts : Aznar (32e, 62e), Dard (56e), Pironti (78e)

22 mai 1943, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 32 212 spectateurs

1944

E.F. Nancy-Lorraine **4-0** **E.F. Reims-Champagne**

buts : Parmeggiani (21e), Poblomme (54e, 74e), Michel Jacques (66e)

7 mai 1944, Paris, (Parc des Princes) ; 31 995 spectateurs

1945

RC Paris **3-0** **Lille OSC**

buts : Philippot (30e), Ponsetti (40e), Heisserer (65e)

6 mai 1945, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 49 983 spectateurs

Finales de la coupe de France

1946

Lille OSC **4-2** **Red Star OA**

buts : Tempowski (13e), Bihel (24e), R. Vandooren (51e, 85e) *buts :* Moulet (47e), Leduc (69e)

26 mai 1946, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 59 692 spectateurs

1947

Lille OSC **2-0** **RC Strasbourg**

buts : Roger Vandooren (1re), Lang (70e c.s.c.)

11 mai 1947, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 59 852 spectateurs

1948

Lille OSC **3-2** **RC Lens**

buts : Roger Vandooren (23e), Baratte (52e, 86e) *buts :* Stanis (39e, 77e)

10 mai 1948, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 60 739 spectateurs

1949

RC Paris **5-2** **Lille OSC**

buts : Gabet (28e, 35e), Quenolle (30e), Vaast (52e), Jadrejak (59e) *buts :* Lechantre (74e), Strappe (83e)

8 mai 1949, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 61 473 spectateurs

1950

Stade Reims **2-0** **RC Paris**

buts : Meano (81e), Petitfils (83e)

14 mai 1950, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 61 722 spectateurs

1951

RC Strasbourg **3-0** **US Valenciennes**

buts : Bihel (24e), Krug (34e), André Nagy (87e)

8 mai 1951, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 61 492 spectateurs

1952

OGC Nice **5-3** **Girondins Bordeaux**

buts : Nuremberg (10e), Carniglia (12e), Belver (32e), Ben Tifour (61e), Césari (65e) *buts :* Baillot (11e, 55e), Kargu (40e)

4 mai 1952, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 61 485 spectateurs

1953

Lille OSC **2-1** **FC Nancy**

buts : Vincent (17e), Lefèvre (81e) *but :* Belaid (41e)

31 mai 1953, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 58 993 spectateurs

1954

OGC Nice **2-1** **Olympique Marseille**

buts : Nuremberg (6e), Carniglia (11e) *but :* Andersson (55e)

23 mai 1954, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 56 803 spectateurs

1955

Lille OSC **5-2** **Girondins Bordeaux**

buts : Vincent (7e), Y. Douis (28e, 31e), Bourbotte (35e, 75e) *buts :* Wozniesko (41e), Skander (64e)

29 mai 1955, Colombes (stade Yves-du-Manoir); 49 411 spectateurs

Finales de la coupe de France

1956

UA Sedan-Torcy **3-1** **AS Troyes**

buts : Cuenca (13e), Thuane (34e), Tillon (57e) — *but :* De Vlaeminck (62e)

27 mai 1956, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 47 258 spectateurs

1957

Toulouse FC **6-3** **SCO Angers**

buts : Dereuddre (11e, 24e), Bouchouk (28e), Bocchi (61e), Di Loreto (85e), Brahimi (89e) — *buts :* Biancheri (35e), Boucher (83e c.s.c.), Bourrigault (88e)

26 mai 1957, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 43 125 spectateurs

1958

Stade Reims **3-1** **Nîmes Olympique**

buts : Bliard (42e, 89e), Fontaine (56e) — *but :* Mazzouz (49e)

18 mai 1958, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 56 523 spectateurs

1959

FC Sochaux **2-2** *après prolongations* **Le Havre AC**

buts : Eloy (45e), Gardien (109e) — *buts :* Ferrari (1re), Bouchache (113e)

3 mai 1959, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 50 778 spectateurs

Finale rejouée

Le Havre AC **3-0** **FC Sochaux**

buts : Meyer (21e), N'Doumbé (31e), Navarro (87e)

18 mai 1959, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 36 655 spectateurs

1960

AS Monaco **4-2** *après prolongations* **AS Saint-Étienne**

buts : Serge Roy (5e, 114e), Biancheri (88e), Ludo (103e) — *buts :* Liron (43e), René Domingo (86e)

15 mai 1960, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 38 298 spectateurs

1961

UA Sedan-Torcy **3-1** **Nîmes Olympique**

buts : Fulgenzy (16e), Brény (74e), Salem (82e) — *but :* Constantino (86e)

13 mai 1961, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 39 070 spectateurs

1962

AS Saint-Étienne **1-0** **FC Nancy**

but : Baulu (86e)

13 mai 1962, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 30 654 spectateurs

1963

AS Monaco **0-0** *après prolongations* **Olympique Lyon**

12 mai 1963, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 32 923 spectateurs

Finale rejouée

AS Monaco **2-0** **Olympique Lyon**

buts : Cossou (56e), Casolari (84e)

23 mai 1963, Paris (Parc des Princes) ; 24 910 spectateurs

Finales de la coupe de France

1964

Olympique Lyon **2-0** **Girondins Bordeaux**

buts : Combin (12e, 26e)

10 mai 1964, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 32 777 spectateurs

1965

Stade Rennais UC **2-2** *après prolongations* **UA Sedan-Torcy**

buts : Ascencio (44e), Rodighiero (61e) — *buts :* Marie (11e), André Perrin (15e)

23 mai 1965, Paris (Parc des Princes) ; 36 789 spectateurs

Finale rejouée

Stade Rennais UC **3-1** **UA Sedan-Torcy**

buts : Rodighiero (47e, 86e s.p.), Loncle (77e) — *but :* Herbet (20e s.p.)

26 mai 1965, Paris (Parc des Princes) ; 26 792 spectateurs

1966

RC Strasbourg **1-0** **FC Nantes**

but : Pierre Sbaïz (51e)

22 mai 1966, Paris (Parc des Princes) ; 36 285 spectateurs

1967

Olympique Lyon **3-1** **FC Sochaux-Montbéliard**

buts : Angel Rambert (22e), Perrin (81e), Di Nallo (89e) — *but :* Louis Leclerc (33e)

21 mai 1967, Paris (Parc des Princes) ; 32 523 spectateurs

1968

AS Saint-Étienne **2-1** **Girondins Bordeaux**

buts : Mekhloufi (30e, 78e s.p.) — *but :* Wojciak (5e)

12 mai 1968, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 33 959 spectateurs

1969

Olympique Marseille **2-0** **Girondins Bordeaux**

buts : Gérard Papin (82e c.s.c.), Joseph (89e)

18 mai 1969, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 39 460 spectateurs

1970

AS Saint-Étienne **5-0** **FC Nantes**

buts : Parizon (26e), Bereta (40e), Herbin (51e), Hervé Revelli (74e, 87e)

31 mai 1970, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 32 894 spectateurs

1971

Stade Rennais UC **1-0** **Olympique Lyon**

but : Guy (63e s.p.)

20 juin 1971, Colombes (stade Yves-du-Manoir) ; 46 801 spectateurs

1972

Olympique Marseille **2-1** **SEC Bastia**

buts : Couécou (15e), Skoblar (73e) — *but :* Franceschetti (85e)

4 juin 1972, Paris (Parc des Princes) ; 44 069 spectateurs

Finales de la coupe de France

1973

Olympique Lyon **2-1** **FC Nantes**

buts : Trivic (29e s.p.), Lacombe (63e) — *but :* Couécou (85e)

17 juin 1973, Paris (Parc des Princes) ; 45 734 spectateurs

1974

AS Saint-Étienne **2-1** **AS Monaco**

buts : Synaeghel (44e), Merchadier (61e) — *but :* Onnis (65e)

8 juin 1974, Paris (Parc des Princes) ; 45 813 spectateurs

1975

AS Saint-Étienne **2-0** **RC Lens**

buts : Piazza (68e), Larqué (79e)

14 juin 1975, Paris (Parc des Princes) ; 44 275 spectateurs

1976

Olympique Marseille **2-0** **Olympique Lyon**

buts : Noguès (67e), Boubacar (84e)

12 juin 1976, Paris (Parc des Princes) ; 45 661 spectateurs

1977

AS Saint-Étienne **2-1** **Stade Reims**

buts : Bathenay (85e s.p.), Merchadier (89e) — *but :* Santamaria (63e)

18 juin 1977, Paris (Parc des Princes) ; 45 454 spectateurs

1978

AS Nancy-Lorraine **1-0** **OGC Nice**

but : Platini (57e)

13 mai 1978, Paris (Parc des Princes) ; 45 998 spectateurs

1979

FC Nantes **4-1** ***après prolongations ; t. régl. (1-1)*** **AJ Auxerre**

buts : Pécout (11e, 104e, 120e), Oscar Muller (113e) — *but :* Mesones (49e)

16 juin 1979, Paris (Parc des Princes) ; 46 070 spectateurs

1980

AS Monaco **3-1** **US Orléans Football**

buts : Marette (6e c.s.c.), Emon (47e), Onnis (66e) — *but :* Marette (24e)

7 juin 1980, Paris (Parc des Princes) ; 46 136 spectateurs

1981

SEC Bastia **2-1** **AS Saint-Étienne**

buts : Louis Marcialis (50e), Milla (58e) — *but :* Santini (72e s.p.)

13 juin 1981, Paris (Parc des Princes) ; 46 155 spectateurs

1982

Paris-Saint-Germain FC **6 tirs au but à 5** ***(apr. prol. [2-2])*** **AS Saint-Étienne**

buts : Toko (58e), Rocheteau (120e) — *buts :* Platini (76e, 99e)

tirs au but : Battiston (r), Bathenay (r), Zanon (r), Renaut (r), Rep (r), Rocheteau (r), Larios (r), Surjak (r), Platini (r), Luis Fernandez (r), Christian Lopez (m), Pilorget (r)

15 mai 1982, Paris (Parc des Princes) ; 46 160 spectateurs

Finales de la coupe de France



1983

Paris-Saint-Germain FC **3-2** **FC Nantes**

buts : Pascal Zaremba (3ᵉ), Susic (65ᵉ), Toko (82ᵉ) *buts :* Baronchelli (17ᵉ), José Touré (40ᵉ)

11 juin 1983, Paris (Parc des Princes) ; 46 203 spectateurs

1984

FC Metz **2-0** ***après prolongations*** **AS Monaco**

buts : Hinschberger (102ᵉ), Kurbos (108ᵉ)

11 mai 1984, Paris (Parc des Princes) ; 45 384 spectateurs

1985

AS Monaco **1-0** **Paris-Saint-Germain**

buts : Genghini (14ᵉ)

8 juin 1985, Paris (Parc des Princes) ; 45 711 spectateurs

1986

Girondins Bordeaux **2-1** ***après prolongations*** **Olympique Marseille**

buts : Tigana (52ᵉ), Giresse (116ᵉ) *but :* Diallo (45ᵉ s.p.)

30 avril 1986, Paris (Parc des Princes) ; 45 429 spectateurs

1987

Girondins Bordeaux **2-0** **Olympique Marseille**

buts : Fargeon (14ᵉ), Zlatko Vujovic (88ᵉ)

10 juin 1987, Paris (Parc des Princes) ; 45 145 spectateurs

1988

FC Metz **5 tirs au but à 4** ***apr. prol. (1-1)*** **FC Sochaux-Montbéliard**

but : Black (45ᵉ) *but :* Paille (36ᵉ)

tirs au but : Zénier (r), Hadzibegic (r), Hinschberger (r), Sauzée (r), Zanon (r), Paille (r), Bracconi (r), Rousset (r), Kastendeuch (r), Madar (m).

11 juin 1988, Paris (Parc des Princes) ; 44 531 spectateurs

1989

Olympique Marseille **4-3** **AS Monaco**

buts : Jean-Pierre Papin (12ᵉ, 22ᵉ, 47ᵉ), Klaus Allofs (65ᵉ) *buts :* Dib (31, 72ᵉ), Amoros (88ᵉ s.p.)

19 juin 1989, Paris (Parc des Princes) ; 44 448 spectateurs

1990

Montpellier Hérault SC **2-1** ***après prolongations*** **Racing Paris 1**

buts : Laurent Blanc (103ᵉ), Ferhaoui (108ᵉ) *but :* Ginola (109ᵉ)

2 juin 1990, Paris (Parc des Princes) ; 44 067 spectateurs

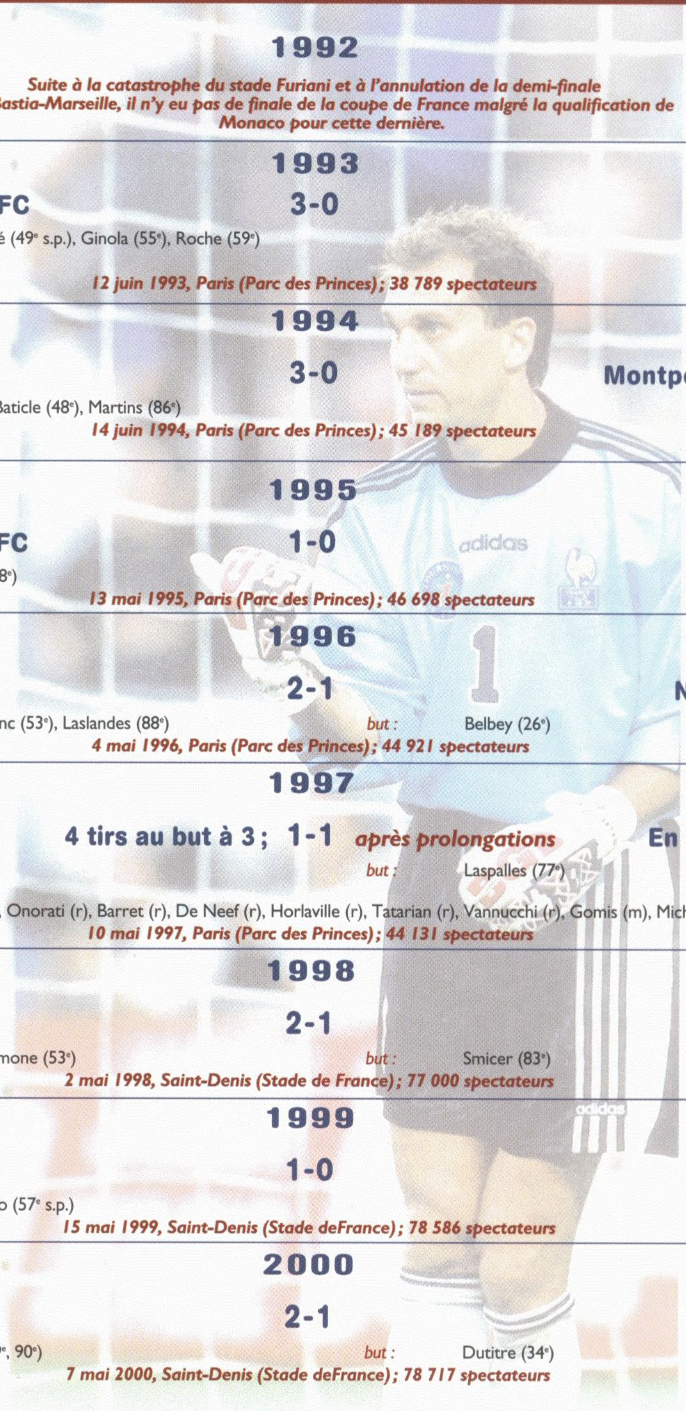
1991

AS Monaco **1-0** **Olympique Marseille**

but : Gérald Passi (90ᵉ)

8 juin 1991, Paris (Parc des Princes) ; 44 123 spectateurs

Finales de la coupe de France



1992

Suite à la catastrophe du stade Furiani et à l'annulation de la demi-finale Bastia-Marseille, il n'y eu pas de finale de la coupe de France malgré la qualification de Monaco pour cette dernière.

1993

Paris-Saint-Germain FC 3-0 FC Nantes

buts : Kombouaré (49^{e} s.p.), Ginola (55^{e}), Roche (59^{e})

12 juin 1993, Paris (Parc des Princes) ; 38 789 spectateurs

1994

AJ Auxerre 3-0 Montpellier-Hérault SC

buts : Saïb (17^{e}), Baticle (48^{e}), Martins (86^{e})

14 juin 1994, Paris (Parc des Princes) ; 45 189 spectateurs

1995

Paris-Saint-Germain FC 1-0 RC Strasbourg

but : Le Guen (48^{e})

13 mai 1995, Paris (Parc des Princes) ; 46 698 spectateurs

1996

AJ Auxerre 2-1 Nîmes Olympique

buts : Laurent Blanc (53^{e}), Laslandes (88^{e}) — *but :* Belbey (26^{e})

4 mai 1996, Paris (Parc des Princes) ; 44 921 spectateurs

1997

OGC Nice 4 tirs au but à 3 ; 1-1 *après prolongations* En Avant Guingamp

but : Salimi (21^{e}) — *but :* Laspalles (77^{e})

tirs au but : Carnot (m), Onorati (r), Barret (r), De Neef (r), Horlaville (r), Tatarian (r), Vannucchi (r), Gomis (m), Michel (m), Vermeulen (r)

10 mai 1997, Paris (Parc des Princes) ; 44 131 spectateurs

1998

Paris-SG 2-1 Lens

buts : Rai (24^{e}), Simone (53^{e}) — *but :* Smicer (83^{e})

2 mai 1998, Saint-Denis (Stade de France) ; 77 000 spectateurs

1999

Nantes 1-0 Sedan

but : Monterrubio (57^{e} s.p.)

15 mai 1999, Saint-Denis (Stade deFrance) ; 78 586 spectateurs

2000

Nantes 2-1 Calais

buts : Sibierski (49^{e}, 90^{e}) — *but :* Dutitre (34^{e})

7 mai 2000, Saint-Denis (Stade deFrance) ; 78 717 spectateurs

Les matchs de l'équipe de France

1904

Belgique	3-3	France

1er mai 1904, Bruxelles (Vivier d'Oie) ; amical

1905

France	1-0	Suisse

12 février 1905, Paris (Parc des Princes) ; amical

Belgique	7-0	France

7 mai 1905, Bruxelles (Vivier d'Oie) ; amical

1906

Belgique	5-0	France

22 avril 1906, Saint-Cloud (parc de la Faisanderie) ; amical

Angleterre amat.	15-0	France

1er novembre 1906, Paris (Parc des Princes) ; amical

1907

France	2-1	Belgique

21 avril 1907, Bruxelles (Vivier d'Oie) ; amical

1908

France	2-1	Suisse

8 mars 1908, Genève (Charmilles) ; amical

Angleterre amat.	12-0	France

23 mars 1908, Londres (Park Royal) ; amical

Belgique	2-1	France

12 avril 1908, Colombes (stade du Matin) ; amical

Hollande	4-1	France

10 mai 1908, Rotterdam (De Kuip) ; amical

Danemark	9-0	France B

19 octobre 1908, Londres (Shepherd's Bush) ; jeux Olympiques

Danemark	17-1	France

22 octobre 1908, Londres (Shepherd's Bush) ; jeux Olympiques

1909

Belgique	5-2	France

9 mai 1909, Bruxelles (Vivier d'Or) ; amical

Angleterre amat.	11-0	France

22 mai 1909, Gentilly (stade de la FGSPF) ; amical

1910

Belgique	4-0	France

3 avril 1910, Gentilly (stade de la FGSPF) ; amical

Angleterre amat.	10-1	France

16 avril 1910, Brighton (Goldstone Ground) ; amical

Italie	6-2	France

Milan (Civico Arena) ; amical

1911

Hongrie	3-0	France

1er janvier 1911, Charentonneau (stade du CAP) ; amical

Angleterre amat.	3-0	France

23 mars 1911, Saint-Ouen (stade de Paris) ; amical

France	2-2	Italie

9 avril 1911, Saint-Ouen (stade de Paris) ; amical

Suisse	5-2	France

23 avril 1911, Genève (Charmilles) ; amical

Belgique	7-1	France

30 avril 1911, Uccle (Vivier d'Oie) ; amical

France	4-1	Luxembourg

29 octobre 1911, Luxembourg (Racing Club) ; amical

1912

France	1-1	Belgique

28 janvier 1912, Saint-Ouen (stade de Paris) ; amical

France	4-1	Suisse

18 février 1912, Saint-Ouen (stade de Paris) ; amical

France	4-3	Italie

17 mars 1912, Turin (Campo Torino) ; amical

1913

France	1-0	Italie

12 janvier 1913, Saint-Ouen (stade de Paris) ; amical

Belgique	3-0	France

16 février 1913, Bruxelles (Vivier d'Oie) ; amical

Angleterre amat.	4-1	France

27 février 1913, Colombes ; amical

France	4-1	Suisse

9 mars 1913, Genève (Charmilles) ; amical

France	8-0	Luxembourg

20 avril 1913, Saint-Ouen (stade de Paris) ; amical

1914

France	4-3	Belgique

25 janvier 1914, Lilli (stade Victor-Boucquey) ; amical

Luxembourg	5-4	France

8 février 1914, Luxembourg (Racing Club) ; amical

Les matchs de l'équipe de France

France 2-2 **Suisse**
8 mars 1914, Saint-Ouen (stade de Paris) ; amical

Italie 2-0 **France**
29 mars 1914, Turin (Piazza d'Armi) ; amical

Hongrie 5-1 **France**
31 mai 1914, Budapest ; amical

Pas de compétitions internationales à partir d'août 1914 jusqu'en 1918 pour cause de guerre mondiale

1919

Belgique 2-2 **France**
9 mars 1919, Bruxelles (Vivier d'Oie) ; amical

1920

Italie 9-4 **France**
18 janvier 1920, Milan (Velodromo Samp) ; amical

France 2-0 **Suisse**
29 février 1920, Genève (Charmilles) ; amical

France 2-1 **Belgique**
28 mars 1920, Paris (Parc des Princes) ; amical

Angleterre amat. 5-0 **France**
5 avril 1920, Rouen (Les Bruyères) ; amical

France 3-1 **Italie**
29 août 1920, Anvers (stade Olympique) ; jeux Olympiques

Tchécoslovaquie 4-1 **France**
31 août 1920, Anvers (stade Olympique) ; jeux Olympiques

1921

Irlande amateur 2-1 **France**
8 février 1921, Paris (Parc des Princes) ; amical

Italie 2-1 **France**
20 février 1921, Marseille (Huveaune) ; amical

Belgique 3-1 **France**
6 mars 1921, Bruxelles (Parc Duden) ; amical

France 2-1 **Angleterre amat.**
5 mai 1921, Paris (Pershing) ; amical

Hollande 5-0 **France**
13 novembre 1921, Paris (Pershing) ; amical

1922

France 2-1 **Belgique**
15 janvier 1922, Colombes ; amical

Espagne 4-0 **France**
30 avril 1922, Bordeaux (Bouscat) ; amical

1923

Espagne 3-0 **France**
28 janvier 1923, Saint-Sébastien (Atocha) ; amical

Belgique 4-1 **France**
25 février 1923, Bruxelles (Parc Duden) ; amical

Hollande 8-1 **France**
2 avril 1923, Amsterdam (Olympisch) ; amical

France 2-2 **Suisse**
22 avril 1923, Paris (Pershing) ; amical

Angleterre 4-1 **France**
10 mai 1923, Paris (Pershing) ; amical

Norvège 2-0 **France**
28 octobre 1923, Paris (Parc des Princes) ; amical

1924

France 2-0 **Belgique**
13 janvier 1924, Paris (Buffalo) ; amical

Suisse 3-0 **France**
23 mars 1924, Genève (Charmilles) ; amical

Angleterre 3-1 **France**
17 mai 1924, Paris (Pershing) ; amical

France 7-0 **Lettonie**
27 mai 1924, Saint-Ouen (stade de Paris) ; jeux Olympiques

Uruguay 5-1 **France**
1er juin 1924, Colombes (Stade Olympique) ; jeux Olympiques

Hongrie 1-0 **France**
4 juin 1924, Le Havre (Cavée verte) ; amical

Belgique 3-0 **France**
11 novembre 1924, Molenbeek (Daring Club) ; amical

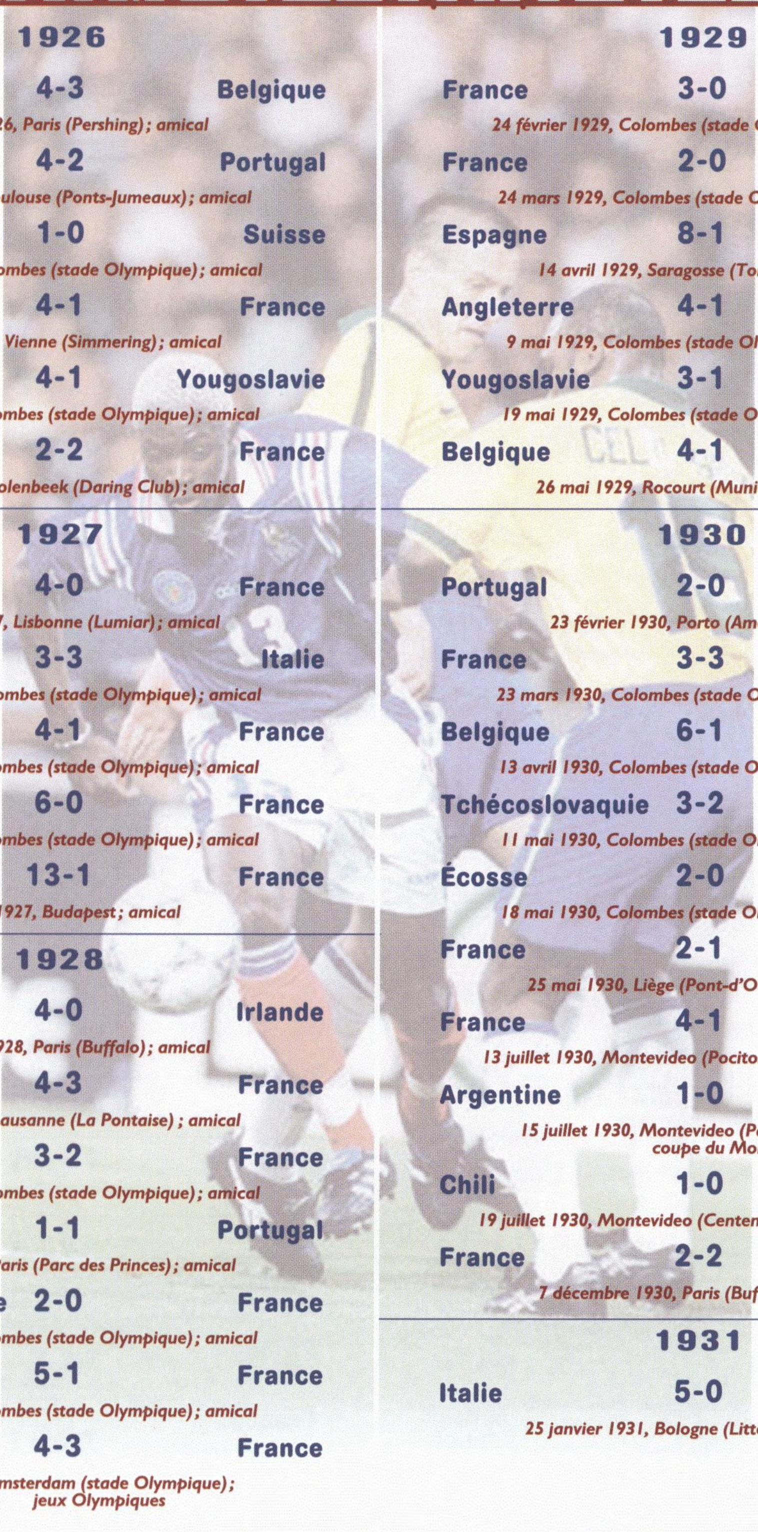
1925

Italie 7-0 **France**
22 mars 1925, Turin (Campo Juventus) ; amical

Autriche 4-0 **France**
19 avril 1925, Paris (Pershing) ; amical

Angleterre 3-2 **France**
21 mai 1925, Colombes (stade Olympique) ; amical

Les matchs de l'équipe de France



1926

France	4-3	Belgique	*11 avril 1926, Paris (Pershing); amical*
France	4-2	Portugal	*18 avril 1926, Toulouse (Ponts-Jumeaux); amical*
France	1-0	Suisse	*25 avril 1926, Colombes (stade Olympique); amical*
Autriche	4-1	France	*30 mai 1926, Vienne (Simmering); amical*
France	4-1	Yougoslavie	*13 juin 1926, Colombes (stade Olympique); amical*
Belgique	2-2	France	*20 juin 1926, Molenbeek (Daring Club); amical*

1927

Portugal	4-0	France	*16 mars 1927, Lisbonne (Lumiar); amical*
France	3-3	Italie	*24 avril 1927, Colombes (stade Olympique); amical*
Espagne	4-1	France	*22 mai 1927, Colombes (stade Olympique); amical*
Angleterre	6-0	France	*26 mai 1927, Colombes (stade Olympique); amical*
Hongrie	13-1	France	*12 juin 1927, Budapest; amical*

1928

France	4-0	Irlande	*21 février 1928, Paris (Buffalo); amical*
Suisse	4-3	France	*11 mars 1928, Lausanne (La Pontaise); amical*
Belgique	3-2	France	*15 avril 1928, Colombes (stade Olympique); amical*
France	1-1	Portugal	*29 avril 1928, Paris (Parc des Princes); amical*
Tchécoslovaquie	2-0	France	*13 mai 1928, Colombes (stade Olympique); amical*
Angleterre	5-1	France	*17 mai 1928, Colombes (stade Olympique); amical*
Italie	4-3	France	*29 mai 1928, Amsterdam (stade Olympique); jeux Olympiques*

1929

France	3-0	Hongrie	*24 février 1929, Colombes (stade Olympique); amical*
France	2-0	Portugal	*24 mars 1929, Colombes (stade Olympique); amical*
Espagne	8-1	France	*14 avril 1929, Saragosse (Torrero); amical*
Angleterre	4-1	France	*9 mai 1929, Colombes (stade Olympique); amical*
Yougoslavie	3-1	France	*19 mai 1929, Colombes (stade Olympique); amical*
Belgique	4-1	France	*26 mai 1929, Rocourt (Municipal); amical*

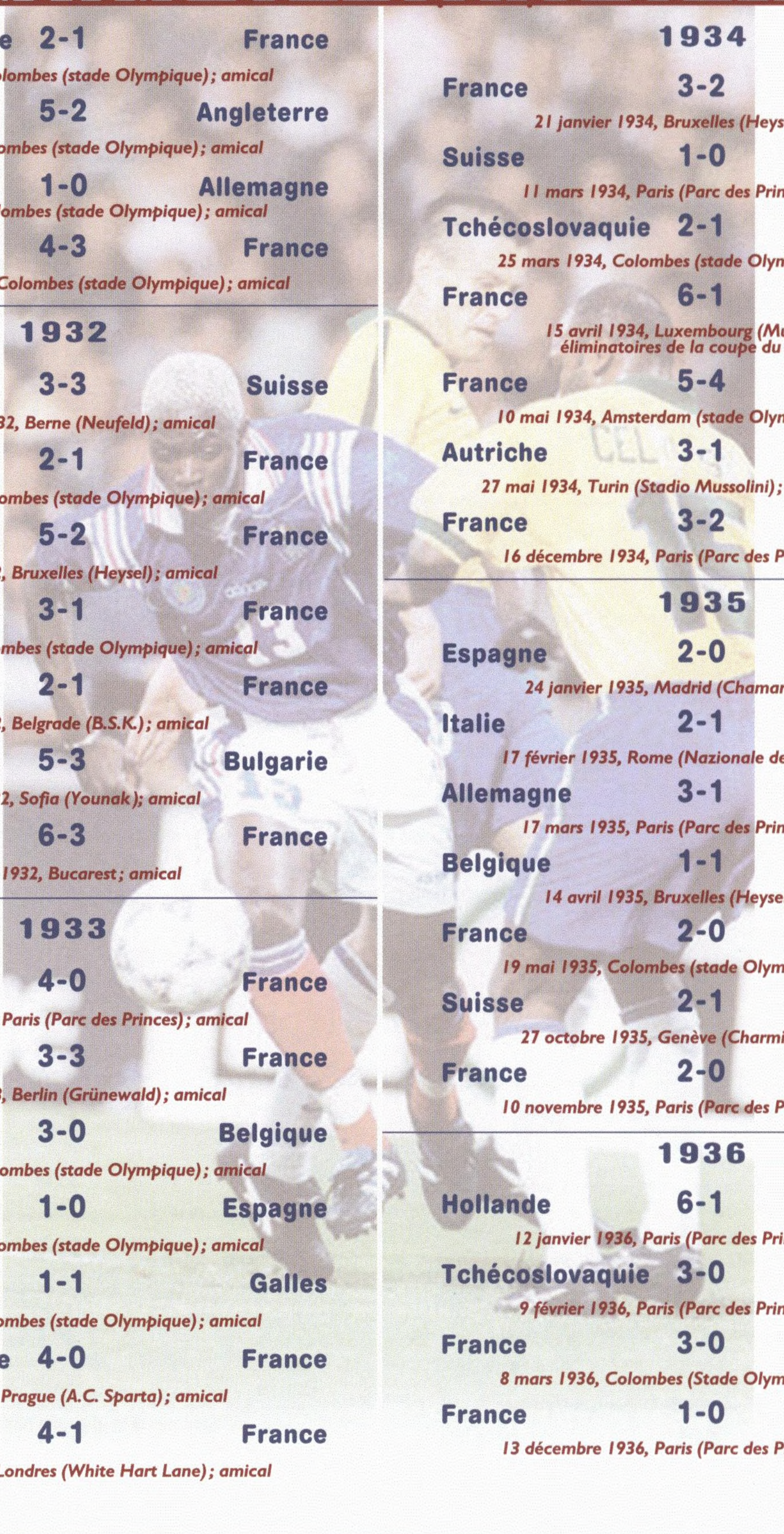
1930

Portugal	2-0	France	*23 février 1930, Porto (Ameal); amical*
France	3-3	Suisse	*23 mars 1930, Colombes (stade Olympique); amical*
Belgique	6-1	France	*13 avril 1930, Colombes (stade Olympique); amical*
Tchécoslovaquie	3-2	France	*11 mai 1930, Colombes (stade Olympique); amical*
Écosse	2-0	France	*18 mai 1930, Colombes (stade Olympique); amical*
France	2-1	Belgique	*25 mai 1930, Liège (Pont-d'Ougrée); amical*
France	4-1	Mexique	*13 juillet 1930, Montevideo (Pocitos); coupe du Monde*
Argentine	1-0	France	*15 juillet 1930, Montevideo (Parque Central); coupe du Monde*
Chili	1-0	France	*19 juillet 1930, Montevideo (Centenario); coupe du Monde*
France	2-2	Belgique	*7 décembre 1930, Paris (Buffalo); amical*

1931

Italie	5-0	France	*25 janvier 1931, Bologne (Littoriale); amical*

Les matchs de l'équipe de France



Tchécoslovaquie	**2-1**	**France**
15 février 1931, Colombes (stade Olympique) ; amical		
France	**5-2**	**Angleterre**
14 mai 1931, Colombes (stade Olympique) ; amical		
France	**1-0**	**Allemagne**
15 mars 1931, Colombes (stade Olympique) ; amical		
Hollande	**4-3**	**France**
29 novembre 1931, Colombes (stade Olympique) ; amical		

1932

France	**3-3**	**Suisse**
20 mars 1932, Berne (Neufeld) ; amical		
Italie	**2-1**	**France**
10 avril 1932, Colombes (stade Olympique) ; amical		
Belgique	**5-2**	**France**
1er mai 1932, Bruxelles (Heysel) ; amical		
Écosse	**3-1**	**France**
8 mai 1932, Colombes (stade Olympique) ; amical		
Yougoslavie	**2-1**	**France**
5 juin 1932, Belgrade (B.S.K.) ; amical		
France	**5-3**	**Bulgarie**
9 juin 1932, Sofia (Younak) ; amical		
Roumanie	**6-3**	**France**
12 juin 1932, Bucarest ; amical		

1933

Autriche	**4-0**	**France**
12 février 1933, Paris (Parc des Princes) ; amical		
Allemagne	**3-3**	**France**
19 mars 1933, Berlin (Grünewald) ; amical		
France	**3-0**	**Belgique**
26 mars 1933, Colombes (stade Olympique) ; amical		
France	**1-0**	**Espagne**
23 avril 1933, Colombes (stade Olympique) ; amical		
France	**1-1**	**Galles**
25 mai 1933, Colombes (stade Olympique) ; amical		
Tchécoslovaquie	**4-0**	**France**
10 juin 1933, Prague (A.C. Sparta) ; amical		
Angleterre	**4-1**	**France**
6 décembre 1933, Londres (White Hart Lane) ; amical		

1934

France	**3-2**	**Belgique**
21 janvier 1934, Bruxelles (Heysel) ; amical		
Suisse	**1-0**	**France**
11 mars 1934, Paris (Parc des Princes) ; amical		
Tchécoslovaquie	**2-1**	**France**
25 mars 1934, Colombes (stade Olympique) ; amical		
France	**6-1**	**Luxembourg**
15 avril 1934, Luxembourg (Municipal) ; éliminatoires de la coupe du Monde		
France	**5-4**	**Hollande**
10 mai 1934, Amsterdam (stade Olympique) ; amical		
Autriche	**3-1**	**France**
27 mai 1934, Turin (Stadio Mussolini) ; coupe du Monde		
France	**3-2**	**Yougoslavie**
16 décembre 1934, Paris (Parc des Princes) ; amical		

1935

Espagne	**2-0**	**France**
24 janvier 1935, Madrid (Chamartin) ; amical		
Italie	**2-1**	**France**
17 février 1935, Rome (Nazionale del PNF) ; amical		
Allemagne	**3-1**	**France**
17 mars 1935, Paris (Parc des Princes) ; amical		
Belgique	**1-1**	**France**
14 avril 1935, Bruxelles (Heysel) ; amical		
France	**2-0**	**Hongrie**
19 mai 1935, Colombes (stade Olympique) ; amical		
Suisse	**2-1**	**France**
27 octobre 1935, Genève (Charmilles) ; amical		
France	**2-0**	**Suède**
10 novembre 1935, Paris (Parc des Princes) ; amical		

1936

Hollande	**6-1**	**France**
12 janvier 1936, Paris (Parc des Princes) ; amical		
Tchécoslovaquie	**3-0**	**France**
9 février 1936, Paris (Parc des Princes) ; amical		
France	**3-0**	**Belgique**
8 mars 1936, Colombes (Stade Olympique) ; amical		
France	**1-0**	**Yougoslavie**
13 décembre 1936, Paris (Parc des Princes) ; amical		

Les matchs de l'équipe de France

1937

Autriche	**2-1**	**France**
24 janvier 1937, Paris (Parc des Princes) ; amical		
Belgique	**3-1**	**France**
21 février 1937, Bruxelles (Heysel) ; amical		
Allemagne	**4-0**	**France**
21 mars 1937, Stuttgart (stade Adolf-Hitler) ; amical		
Eire	**2-0**	**France**
23 mai 1937, Colombes (stade Olympique) ; amical		
France	**2-1**	**Suisse**
10 octobre 1937, Paris (Parc des Princes) ; amical		
France	**3-2**	**Hollande**
31 octobre 1937, Amsterdam (Olympisch) ; amical		
France	**0-0**	**Italie**
5 décembre 1937, Paris (Parc des Princes) ; amical		

1938

France	**5-3**	**Belgique**
30 janvier 1938, Paris (Parc des Princes) ; amical		
France	**6-1**	**Bulgarie**
24 mars 1938, Paris (Parc des Princes) ; amical		
Angleterre	**4-2**	**France**
26 mai 1938, Colombes (stade Olympique) ; amical		
France	**3-1**	**Belgique**
5 juin 1938, Colombes (stade Olympique) ; Coupe du Monde		
Italie	**3-1**	**France**
12 juin 1938, Colombes (stade Olympique) ; Coupe du Monde		
Italie	**1-0**	**France**
4 décembre 1938, Naples (stadio Partenopeo) ; amical		

1939

France	**4-0**	**Pologne**
22 janvier 1939, Paris (Parc des Princes) ; amical		
France	**2-2**	**Hongrie**
16 mars 1939, Paris (Parc des Princes) ; amical		
France	**3-1**	**Belgique**
18 mai 1939, Bruxelles (Heysel) ; amical		
France	**2-1**	**Galles**
21 mai 1939, Colombes (stade Olympique) ; amical		

1940

France	**3-2**	**Portugal**
28 janvier 1940, Paris (Parc des Princes) ; amical		

1942

Suisse	**2-0**	**France**
8 mars 1942, Marseille (stade Vélodrome) ; amical		
Espagne	**4-0**	**France**
15 mars 1942, Séville (Campo Sevilla) ; amical		

1944

France	**3-1**	**Belgique**
24 décembre 1944, Paris (Parc des Princes) ; amical		

1945

Suisse	**1-0**	**France**
8 avril 1945, Lausanne (La Pontaise) ; amical		
Angleterre	**2-2**	**France**
26 mai 1945, Londres (Wembley) ; amical		
Autriche	**4-1**	**France**
6 décembre 1945, Vienne (Prater) ; amical		
Belgique	**2-1**	**France**
15 décembre 1945, Bruxelles (Molenbeek) ; amical		

1946

France	**3-0**	**Tchécoslovaquie**
7 avril 1946, Colombes (stade Olympique) ; amical		
Portugal	**2-1**	**France**
14 avril 1946, Lisbonne (Estadio Nacional) ; amical		
France	**3-1**	**Autriche**
5 mai 1946, Colombes (stade Olympique) ; amical		
France	**2-1**	**Angleterre**
19 mai 1946, Colombes (stade Olympique) ; amical		

1947

France	**1-0**	**Portugal**
23 mars 1947, Colombes (stade Olympique) ; amical		
Angleterre	**3-0**	**France**
3 mai 1947, Londres (Highbury) ; amical		
France	**4-0**	**Hollande**
26 mai 1947, Colombes (stade Olympique) ; amical		
France	**4-2**	**Belgique**
1er juin 1947, Colombes (stade Olympique) ; amical		
France	**2-1**	**Suisse**
8 juin 1947, Lausanne (La Pontaise) ; amical		
France	**4-2**	**Portugal**
23 novembre 1947, Lisbonne (Estadio Nacional) ; amical		

Les matchs de l'équipe de France

1948

Italie	3-1	France
4 avril 1948, Colombes (stade Olympique) ; amical		
France	3-0	Écosse
23 mai 1948, Colombes (stade Olympique) ; amical		
Belgique	4-2	France
6 juin 1948, Bruxelles (Heysel) ; amical		
France	4-0	Tchécoslovaquie
12 juin 1948, Prague (Sparta) ; amical		
France	3-3	Belgique
17 octobre 1948, Colombes (stade Olympique) ; amical		

1949

Hollande	4-1	France
23 avril 1949, Rotterdam (Feyenoord) ; amical		
Écosse	2-0	France
27 avril 1949, Glasgow (Hampden Park) ; amical		
Angleterre	3-1	France
22 mai 1949, Colombes (stade Olympique) ; amical		
France	4-2	Suisse
4 juin 1949, Colombes (stade Olympique) ; amical		
Espagne	5-1	France
19 juin 1949, Colombes (stade Olympique) ; amical		
France	1-1	Yougoslavie
9 octobre 1949, Belgrade (J.N.A.) ; éliminatoires de la coupe du Monde 1950		
France	1-1	Yougoslavie
30 octobre 1949, Colombes (stade Olympique) ; éliminatoires de la coupe du Monde 1950		
France	1-0	Tchécoslovaquie
13 novembre 1949, Colombes (stade Olympique) ; amical		
Yougoslavie	3-2	France
11 décembre 1949, Florence (G.-Berta) ; éliminatoires de la coupe du Monde 1950		

1950

Écosse	1-0	France
27 mai 1950, Colombes (stade Olympique) ; amical		
Belgique	4-1	France
4 juin 1950, Bruxelles (Heysel) ; amical		
France	3-3	Belgique
1 novembre 1950, Colombes (Stade Olympique) ; amical		
Écosse	5-2	France
10 décembre 1950, Colombes (Stade Olympique) ; amical		

1951

France	2-1	Yougoslavie
6 février 1951, Paris (Parc des Princes) ; amical		
Irlande du Nord	2-2	France
12 mai 1951, Belfast (Windsor Park) ; amical		
Écosse	1-0	France
16 mai 1951, Glasgow (Hampden Park) ; amical		
Italie	4-1	France
3 juin 1951, Gênes (Luigi Ferraris) ; amical		
Angleterre	2-2	France
3 octobre 1951, Londres (Highbury) ; amical		
France	2-1	Suisse
14 octobre 1951, Genève (Charmilles) ; amical		
France	2-2	Autriche
1 novembre 1951, Colombes (Stade Olympique) ; amical		

1952

Suède	1-0	France
26 mars 1952, Paris (Parc des Princes) ; amical		
France	3-0	Portugal
20 avril 1952, Colombes (Stade Olympique) ; amical		
France	2-1	Belgique
22 mai 1952, Bruxelles (Heysel) ; amical		
France	3-1	RF Allemagne
5 octobre 1952, Colombes (Stade Olympique) ; amical		
France	2-1	Autriche
19 octobre 1952, Vienne (Prater) ; amical		
France	3-1	Irlande du Nord
11 novembre 1952, Colombes (Stade Olympique) ; amical		
République Irlande	1-1	France
16 novembre 1952, Dublin (Dalymount) ; amical		
Belgique	1-0	France
25 décembre 1952, Colombes (Stade Olympique) ; amical		

1953

France	6-1	Galles
14 mai 1953, Colombes (Stade Olympique) ; amical		
Suède	1-0	France
11 juin 1953, Solna (Rasunda Stadium) ; amical		
France	6-1	Luxembourg
20 septembre 1953, Luxembourg ; éliminatoire coupe du monde		

Les matchs de l'équipe de France

France 5-3 **République Irlande**
4 octobre 1953, Dublin (Dalymount Park); éliminatoire coupe du monde

Yougoslavie 3-1 **France**
18 octobre 1953, Zagreb (Dynamo); amical

Suisse 4-2 **France**
11 novembre 1953, Colombes (Stade Olympique); amical

France 1-0 **République Irlande**
25 novembre 1953, Paris (Parc des Princes); éliminatoire coupe du monde

France 8-0 **Luxembourg**
17 décembre 1953, Paris (Parc des Princes); éliminatoire coupe du monde

1954

Italie 3-1 **France**
11 avril 1954, Colombes (Stade Olympique); amical

Belgique 3-3 **France**
30 mai 1954, Bruxelles (Heysel); amical

Yougoslavie 1-0 **France**
16 juin 1954, Lausanne (La Pontaise); Coupe du monde

France 3-2 **Mexique**
19 juin 1954, Genève (Charmilles); Coupe du monde

France 3-1 **RF Allemagne**
16 octobre 1954, Hanovre (Niedersachsen St.); amical

France 2-2 **Belgique**
11 novembre 1954, Colombes (Stade Olympique); amical

1955

France 2-1 **Espagne**
17 mars 1955, Madrid (Chamartin); amical

France 2-0 **Suède**
3 avril 1955, Colombes (Stade Olympique); amical

France 1-0 **Angleterre**
15 mai 1955, Colombes (Stade Olympique); amical

France 2-1 **Suisse**
9 octobre 1955, Bâle (Saint-Jacob); amical

URSS 2-2 **France**
23 octobre 1955, Moscou (Dynamo); amical

France 1-1 **Yougoslavie**
11 novembre 1955, Colombes (Stade Olympique); amical

Belgique 2-1 **France**
25 décembre 1955, Bruxelles (Heysel); amical

1956

Italie 2-0 **France**
15 février 1956, Bologne (Comunale); amical

France 3-1 **Autriche**
25 mars 1956, Colombes (Stade Olympique); amical

Hongrie 2-1 **France**
7 octobre 1956, Colombes (Stade Olympique); amical

France 2-1 **URSS**
21 octobre 1956, Colombes (Stade Olympique); amical

France 6-3 **Belgique**
11 novembre 1956, Colombes (Stade Olympique); amical

1957

France 1-0 **Portugal**
24 mars 1957, Lisbonne (Estadio Nacional); amical

France 8-0 **Islande**
2 juin 1957, Nantes (Marcel Saupin); éliminatoire Coupe du Monde

France 5-1 **Islande**
1 septembre 1957, Reykjavik (Laugardalsvöllur); amical

Hongrie 2-0 **France**
6 octobre 1957, Budapest (Nepstadion); amical

Belgique 0-0 **France**
27 octobre 1957, Bruxelles (Heysel); éliminatoire coupe du monde

Angleterre 4-0 **France**
27 novembre 1957, Londres (Wembley); amical

France 2-2 **Bulgarie**
25 décembre 1957, Paris (Parc des Princes); amical

1958

France 2-2 **Espagne**
13 mars 1958, Paris (Parc des Princes); amical

France 0-0 **Suisse**
16 avril 1958, Paris (Parc des Princes); amical

France 7-3 **Paraguay**
8 juin 1958, Norrköping (Idrottsparken); Coupe du Monde

Yougoslavie 3-2 **France**
11 juin 1958, Västeras (Arosvallen); Coupe du Monde

France 2-1 **Écosse**
15 juin 1958, Örebro (Eyravallen); Coupe du Monde

Les matchs de l'équipe de France

France 4-0 Irlande du Nord
19 juin 1958, Norrköping (Idrottsparken); Coupe du Monde

Brésil 5-2 France
24 juin 1958, Solna (Rasunda Stadium); Coupe du Monde

France 6-3 RF Allemagne
28 juin 1958, Göteborg (Ullevi); Coupe du Monde

France 7-1 Grèce
1 octobre 1958, Paris (Parc des Princes); éliminatoire du championnat d'Europe des nations (ECEN)

France 2-1 Autriche
5 octobre 1958, Vienne (Prater); amical

France 2-2 RF Allemagne
26 octobre 1958, Colombes (Stade Olympique); amical

France 2-2 Italie
9 novembre 1958, Colombes (Stade Olympique); amical

Grèce 1-1 France
3 décembre 1958, Athènes (Panathinaïkos); ECEN

1959

France 2-2 Belgique
1 mars 1959, Colombes (Stade Olympique); amical

Bulgarie 1-0 France
11 octobre 1959, Sofia (Vassil Levski); amical

France 5-3 Portugal
11 novembre 1959, Colombes (Stade Olympique); amical

France 5-2 Autriche
13 décembre 1959, Colombes (Stade Olympique); ECEN

France 4-3 Espagne
17 décembre 1959, Paris (Parc des Princes); amical

1960

Belgique 1-0 France
28 février 1960, Bruxelles (Heysel); amical

France 6-0 Chili
16 mars 1960, Paris (Parc des Princes); amical

France 4-2 Autriche
27 mars 1960, Vienne (Prater); ECEN

Yougoslavie 5-4 France
6 juillet 1960, Paris (Parc des Princes); Championnat d'Europe des nations (CEN)

Tchécoslovaquie 2-0 France
9 juillet 1960, Marseille (Vélodrome); CEN

France 2-1 Finlande
25 septembre 1960, Helsinki (Olympiastadion); ECM

Pologne 2-2 France
28 septembre 1960, Varsovie (Xe Anniversaire); amical

Suisse 6-2 France
12 octobre 1960, Bâle St-Jakob); amical

Suède 1-0 France
30 octobre 1960, Solna (Rasunda); amical

France 3-0 Bulgarie
11 décembre 1960, Colombes (Stade Olympique); ECM

1961

France 1-1 Belgique
15 mars 1961, Paris (Parc des Princes); amical

Espagne 2-0 France
2 avril 1961, Madrid (Santiago Bernabeu); amical

France 5-1 Finlande
28 septembre 1961, Paris (Parc des Princes); ECM

Belgique 3-0 France
18 octobre 1961, Bruxelles (Heysel); amical

Bulgarie 1-0 France
12 novembre 1961, Sofia (Vassil Levski); ECM

France 1-1 Espagne
10 décembre 1961, Colombes (Stade Olympique); amical

Bulgarie 1-0 France
16 décembre 1961, Milan (San Siro); ECM

1962

Pologne 3-1 France
11 avril 1962, Paris (Parc des Princes); amical

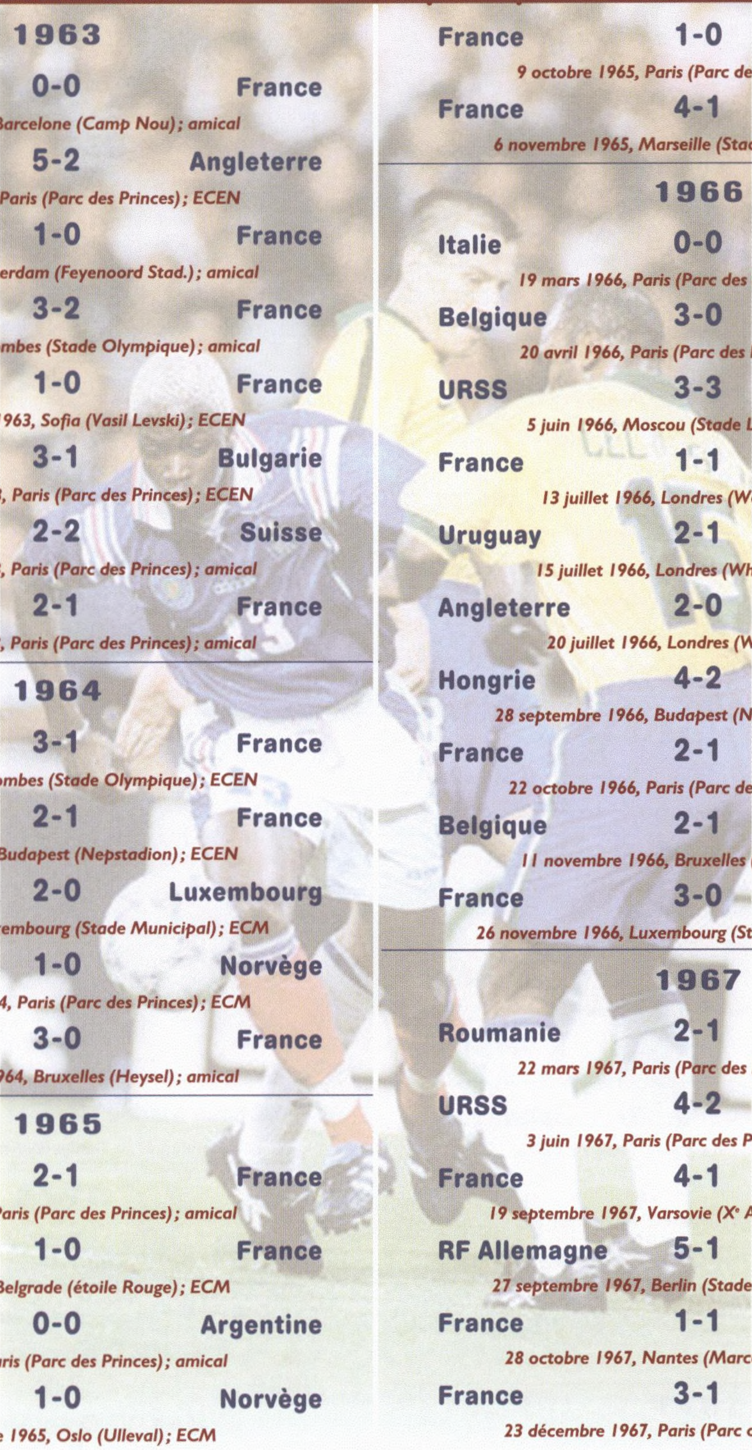
Italie 2-1 France
5 mai 1962, Florence (Comunale); amical

Angleterre 1-1 France
3 octobre 1962, Sheffield (Hillsborough); ECEN

RF Allemagne 2-2 France
24 octobre 1962, Stuttgart (Neckarstadion); amical

Hongrie 3-2 France
11 novembre 1962, Colombes (Stade Olympique); amical

Les matchs de l'équipe de France



1963

Espagne	0-0	France	9 janvier 1963, Barcelone (Camp Nou); amical
France	5-2	Angleterre	27 février 1963, Paris (Parc des Princes); ECEN
Hollande	1-0	France	17 avril 1963, Rotterdam (Feyenoord Stad.); amical
Brésil	3-2	France	28 avril 1963, Colombes (Stade Olympique); amical
Bulgarie	1-0	France	29 septembre 1963, Sofia (Vasil Levski); ECEN
France	3-1	Bulgarie	26 octobre 1963, Paris (Parc des Princes); ECEN
France	2-2	Suisse	11 novembre 1963, Paris (Parc des Princes); amical
Belgique	2-1	France	25 décembre 1963, Paris (Parc des Princes); amical

1964

Hongrie	3-1	France	25 avril 1964, Colombes (Stade Olympique); ECEN
Hongrie	2-1	France	23 mai 1964, Budapest (Nepstadion); ECEN
France	2-0	Luxembourg	4 octobre 1964, Luxembourg (Stade Municipal); ECM
France	1-0	Norvège	11 novembre 1964, Paris (Parc des Princes); ECM
Belgique	3-0	France	2 décembre 1964, Bruxelles (Heysel); amical

1965

Autriche	2-1	France	24 mars 1965, Paris (Parc des Princes); amical
Yougoslavie	1-0	France	18 avril 1965, Belgrade (étoile Rouge); ECM
France	0-0	Argentine	3 juin 1965, Paris (Parc des Princes); amical
France	1-0	Norvège	15 septembre 1965, Oslo (Ulleval); ECM
France	1-0	Yougoslavie	9 octobre 1965, Paris (Parc des Princes); ECM
France	4-1	Luxembourg	6 novembre 1965, Marseille (Stade Vélodrome); ECM

1966

Italie	0-0	France	19 mars 1966, Paris (Parc des Princes); amical
Belgique	3-0	France	20 avril 1966, Paris (Parc des Princes); amical
URSS	3-3	France	5 juin 1966, Moscou (Stade Lénine); amical
France	1-1	Mexique	13 juillet 1966, Londres (Wembley); CM
Uruguay	2-1	France	15 juillet 1966, Londres (White City); CM
Angleterre	2-0	France	20 juillet 1966, Londres (Wembley); CM
Hongrie	4-2	France	28 septembre 1966, Budapest (Nepstadion); amical
France	2-1	Pologne	22 octobre 1966, Paris (Parc des Princes); ECEN
Belgique	2-1	France	11 novembre 1966, Bruxelles (Heysel); ECEN
France	3-0	Luxembourg	26 novembre 1966, Luxembourg (Stade Municipal); ECEN

1967

Roumanie	2-1	France	22 mars 1967, Paris (Parc des Princes); amical
URSS	4-2	France	3 juin 1967, Paris (Parc des Princes); amical
France	4-1	Pologne	19 septembre 1967, Varsovie (Xe Anniversaire); ECEN
RF Allemagne	5-1	France	27 septembre 1967, Berlin (Stade Olympique); amical
France	1-1	Belgique	28 octobre 1967, Nantes (Marcel Saupin); ECEN
France	3-1	Luxembourg	23 décembre 1967, Paris (Parc des Princes); amical

Les matchs de l'équipe de France

1968

France 1-1 Yougoslavie
6 avril 1968, Marseille (Stade Vélodrome) ; ECEN

Yougoslavie 5-1 France
24 avril 1968, Belgrade (étoile rouge) ; ECEN

France 1-1 RF Allemagne
25 septembre 1968, Marseille (Stade Vélodrome) ; amical

Espagne 3-1 France
17 octobre 1968, Lyon (Gerland) ; amical

Norvège 1-0 France
6 novembre 1968, Strasbourg (Meinau) ; ECM

1969

Angleterre 5-0 France
12 mars 1969, Londres (Wembley) ; amical

France 1-0 Roumanie
30 avril 1969, Paris (Parc des Princes) ; amical

France 3-1 Norvège
10 septembre 1969, Oslo (Ulleval) ; ECM

Suède 2-0 France
15 octobre 1969, Solna (Rasunda) ; ECM

France 3-0 Suède
1 novembre 1969, Paris (Parc des Princes) ; ECM

1970

France 1-1 Bulgarie
8 avril 1970, Rouen (Robert Diochon) ; amical

France 2-0 Roumanie
28 avril 1970, Reims (Auguste Delaune) ; amical

Suisse 2-1 France
3 mai 1970, Bâle (St-Jakob) ; amical

France 3-0 Tchécoslovaquie
5 septembre 1970, Nice (Léo Lagrange) ; amical

Autriche 1-0 France
7 octobre 1970, Vienne (Prater) ; amical

France 3-1 Norvège
11 novembre 1970, Lyon (Gerland) ; ECEN

France 2-1 Belgique
15 novembre 1970, Bruxelles (Heysel) ; amical

1971

France 4-3 Argentine
8 janvier 1971, Buenos Aires (Boca) ; amical

Argentine 2-0 France
13 janvier 1971, Mar del Plata (Municipal) ; amical

Espagne 2-2 France
17 mars 1971, Valence (Luis Casanova) ; amical

Hongrie 1-1 France
24 avril 1971, Budapest (Nepstadion) ; ECEN

France 3-1 Norvège
8 septembre 1971, Oslo (Ulleval) ; ECEN

Hongrie 2-0 France
9 octobre 1971, Colombes (Stade Olympique) ; ECEN

France 2-1 Bulgarie
10 novembre 1971, Nantes (Marcel Saupin) ; ECEN

Bulgarie 2-1 France
4 décembre 1971, Sofia (Vasil Levski) ; ECM

1972

Roumanie 2-0 France
8 avril 1972, Bucarest (23 Août) ; amical

France 5-0 Amérique Centrale
11 juin 1972, Salvador de B. (Fonte Nova) ; amical

France 2-0 Afrique
15 juin 1972, Maceio (Rei Pelé) ; amical

France 3-2 Colombie
18 juin 1972, Salvador de B. (Fonte Nova) ; amical

France 0-0 Argentine
25 juin 1972, Salvador de B. (Fonte Nova) ; amical

France 3-1 Grèce
2 septembre 1972, Athènes (Karaiskaki) ; amical

France 1-0 URSS
13 octobre 1972, Paris (Parc des Princes) ; ECM

République Irlande 2-1 France
15 novembre 1972, Dublin (Dalymount Park) ; ECM

1973

Portugal 2-1 France
3 mars 1973, Paris (Parc des Princes) ; amical

France 1-1 République Irlande
19 mai 1973, Paris (Parc des Princes) ; ECM

URSS 2-0 France
26 mai 1973, Moscou (Lénine) ; ECM

France 3-1 Grèce
8 septembre 1973, Paris (Parc des Princes) ; amical

Les matchs de l'équipe de France

RF Allemagne 2-1 France
13 octobre 1973, Gelsenkirchen (Parkstadion) ; amical

France 3-0 Danemark
21 novembre 1973, Paris (Parc des Princes) ; amical

1974

France 1-0 Roumanie
23 mars 1974, Paris (Parc des Princes) ; amical

Tchécoslovaquie 3-3 France
27 avril 1974, Prague (Na Letne) ; amical

Argentine 1-0 France
18 mai 1974, Paris (Parc des Princes) ; amical

France 2-0 Pologne
7 septembre 1974, Wroclaw (Olimpijski) ; amical

Belgique 2-1 France
12 octobre 1974, Bruxelles (Heysel) ; ECEN

France 2-2 RD Allemagne
16 novembre 1974, Paris (Parc des Princes) ; ECEN

1975

France 2-0 Hongrie
26 mars 1975, Paris (Parc des Princes) ; amical

Portugal 2-0 France
26 avril 1975, Colombes (Stade Olympique) ; amical

Islande 0-0 France
25 mai 1975, Reykjavik (Laugardalsvöllur) ; ECEN

France 3-0 Islande
3 septembre 1975, Nantes (Marcel Saupin) ; ECEN

RD Allemagne 2-1 France
12 septembre 1975, Leipzig (Zentralstadion) ; ECEN

France 0-0 Belgique
15 novembre 1975, Paris (Parc des Princes) ; ECEN

1976

France 2-2 Tchécoslovaquie
27 mars 1976, Paris (Parc des Princes) ; amical

France 2-0 Pologne
24 avril 1976, Lens (Félix-Bollaert) ; amical

Hongrie 1-0 France
22 mai 1976, Budapest (Nepstadion) ; amical

Danemark 1-1 France
1er septembre 1976, Copenhague (Idrätsparken) ; amical

Bulgarie 2-2 France
9 octobre 1976, Sofia (Vasil Levski) ; ECM

France 2-0 Eire
17 novembre 1976, Paris (Parc des Princes) ; CM

1977

France 1-0 RF Allemagne
23 février 1977, Paris (Parc des Princes) ; amical

Eire 1-0 France
30 mars 1977, Dublin (Lansdowne Road) ; ECM

France 4-0 Suisse
23 avril 1977, Genève (Charmilles) ; amical

Argentine 0-0 France
26 juin 1977, Buenos Aires (Boca Juniors) ; amical

Brésil 2-2 France
30 juin 1977, Rio de Janeiro (Maracana) ; amical

France 0-0 URSS
8 octobre 1977, Paris (Parc des Princes) ; amical

France 3-1 Bulgarie
16 novembre 1977, Paris (Parc des Princes) ; ECM

1978

Italie 2-2 France
8 février 1978, Naples (San Paolo) ; amical

France 2-0 Portugal
8 mars 1978, Paris (Parc des Princes) ; amical

France 1-0 Brésil
1er avril 1978, Paris (Parc des Princes) ; amical

France 2-1 Iran
11 mai 1978, Toulouse (Municipal) ; ECEN

France 2-0 Tunisie
19 mai 1978, Villeneuve d'Ascq (Nord) ; amical

France 1-2 Italie
2 juin 1978, Mar del Plata (Municipal) ; CM

Argentine 2-1 France
6 juin 1978, Buenos Aires (River Plate) ; CM

France 3-1 Hongrie
10 juin 1978, Mar del Plata (Municipal) ; CM

France 2-2 Suède
1er septembre 1978, Paris (Parc des Princes) ; ECEN

France 3-1 Luxembourg
7 octobre 1978, Luxembourg (Municipal) ; ECEN

Les matchs de l'équipe de France

France 1-0 Espagne
8 novembre 1978, Paris (Parc des Princes) ; amical

1979

France 3-0 Luxembourg
25 février 1979, Paris (Parc des Princes) ; ECEN

Tchécoslovaquie 2-0 France
4 avril 1979, Batislava (Tchelné Polé) ; ECEN

États-Unis 0-6 France
2 mai 1979, East Rutherford (Giants Stadium) ; amical

Suède 1-3 France
5 septembre 1979, Stockholm (Rasunda) ; ECEN

France 3-0 États-Unis
10 octobre 1979, Paris (Parc des Princes) ; amical

France 2-1 Tchécoslovaquie
17 novembre 1979, Paris (Parc des Princes) ; ECEN

1980

France 5-1 Grèce
27 février 1980, Paris (Parc des Princes) ; amical

France 0-0 Hollande
26 mars 1980, Paris (Parc des Princes) ; amical

URSS 1-0 France
23 mai 1980, Moscou (Lénine) ; amical

Chypre 0-7 France
11 octobre 1980, Limassol (Tsirion) ; ECM

France 2-0 Eire
28 octobre 1980 ; ECM

RF Allemagne 4-1 France
19 novembre 1980, Hanovre (Niedersachsenstadion) ; amical

1981

Espagne 1-0 France
18 février 1981, Madrid (Vicente Calderon) ; amical

Hollande 1-0 France
25 mars 1981, Rotterdam (Feyernoord) ; ECM

France 3-2 Belgique
29 avril 1981, Paris (Parc des Princes) ; ECM

France 1-3 Brésil
15 mai 1981, Paris (Parc des Princes) ; amical

Belgique 2-0 France
9 septembre 1981, Bruxelles (Heysel) ; ECM

Eire 3-2 France
14 octobre 1981, Dublin (Lansdowne Road) ; ECM

France 2-0 Hollande
18 novembre 1981, Paris (Parc des Princes) ; ECM

France 4-0 Chypre
5 décembre 1981, Paris (Parc des Princes) ; ECM

1982

France 2-0 Italie
23 février 1982, Paris (Parc des Princes) ; amical

France 4-0 Irlande du Nord
24 mars 1982, Paris (Parc des Princes) ; amical

France 0-1 Pérou
28 avril 1982, Paris (Parc des Princes) ; amical

France 0-0 Bulgarie
15 mai 1982, Lyon (Gerland) ; amical

France 0-1 Pays de Galles
2 juin 1982, Toulouse (Municipal) ; amical

France 1-3 Angleterre
16 juin 1982, Bilbao (San Mames) ; CM

France 4-1 Koweit
21 juin 1982, Valladolid (José Zorilla) ; CM

France 1-1 Tchécoslovaquie
24 juin 1982, Valladolid (José Zorilla) ; CM

France 1-0 Autriche
28 juin 1982, Madrid (Vicente Calderon) ; CM

France 4-1 Irlande du Nord
4 juillet 1982, Madrid (Vicente Calderon) ; CM

France 3-3 ap. prol. 5 tirs au but à 3 **RF Allemagne**
8 juillet 1982, Séville (Sanchez Pizjuan) ; CM

France 2-3 Pologne
10 juillet 1982, Alicante (José Rico-Perez) ; CM

France 0-4 Pologne
31 Août 1982, Paris (Parc des Princes) ; amical

France 1-0 Hongrie
6 octobre 1982, Paris (Parc des Princes) ; amical

Hollande 1-2 France
10 novembre 1982, Rotterdam (Feyenoord) ; amical

Les matchs de l'équipe de France

1983

France	3-0	Portugal	*16 février 1983, Guimares (Municipal) ; amical*
France	1-1	URSS	*23 mars 1983, Paris (Parc des Princes) ; amical*
France	4-0	Yougoslavie	*23 avril 1983, Paris (Parc des Princes) ; amical*
France	1-1	Belgique	*31 mai 1983, Luxembourg (Municipal) ; amical*
Danemark	3-1	France	*7 septembre 1983, Copenhague (Idraespark) ; amical*
France	1-1	Espagne	*5 octobre 1983, Paris (Parc des Princes) ; amical*
Yougoslavie	0-0	France	*12 novembre 1983, Zagreb (Dynamo) ; amical*

1984

France	2-0	Angleterre	*29 février 1984, Paris (Parc des Princes) ; amical*
France	1-0	Autriche	*28 mars 1984, Bordeaux ; amical*
France	1-0	RF Allemagne	*18 avril 1984, Strasbourg (Meinau) ; amical*
France	2-0	Écosse	*3 juin 1984, Marseille (Vélodrome) ; amical*
France	1-0	Danemark	*12 juin 1984, Paris (Parc des Princes) ; Championnat d'Europe (CE)*
France	5-0	Belgique	*16 juin 1984, Nantes (La Beaujoire) ; CE*
France	3-2	Yougoslavie	*19 juin 1984, Saint-Étienne (Geoffroy-Guichard) ; CE*
France	3-2 *ap. prol.*	Portugal	*23 juin 1984, Marseille (Vélodrome) ; CE*
France	2-0	Espagne	*27 juin 1984, Paris (Parc des Princes) ; CE*
Luxembourg	0-4	France	*13 octobre 1984, Luxembourg (Municipal) ; ECM*
France	1-0	Bulgarie	*21 novembre 1984, Paris (Parc des Princes) ; ECM*
France	2-0	RD Allemagne	*8 décembre 1984, Paris (Parc des Princes) ; ECM*

1985

Yougoslavie	0-0	France	*3 avril 1985, Sarajevo (Ksovo) ; ECM*
Bulgarie	2-0	France	*2 mai 1985, Sofia (Vasil Levski) ; ECM*
France	2-0	Uruguay	*21 août 1985, Paris (Parc des Princes) ; Coupe intercontinentale (CI)*
RD Allemagne	2-0	France	*11 septembre 1985, Leipzig (Zentralstadion) ; ECM*
France	6-0	Luxembourg	*30 octobre 1985, Paris (Parc des Princes) ; ECM*
France	2-0	Yougoslavie	*16 novembre 1985, Paris (Parc des Princes) ; ECM*

1986

France	0-0	Irlande du Nord	*26 février 1986, Paris (Parc des Princes) ; amical*
France	2-0	Argentine	*26 mai 1986, Paris (Parc des Princes) ; amical*
France	1-0	Canada	*1er juin 1986, Leon (Leon) ; CM*
France	1-1	URSS	*6 juin 1986, Leon (Leon) ; CM*
France	3-0	Hongrie	*10 juin 1986, Leon (Leon) ; CM*
France	2-0	Italie	*17 juin 1986, Mexico (Olimpico) ; CM*
France	4 tirs au but à 3 ; 1-1 *ap. prol.*	Brésil	*21 juin 1986, Guadalajara (Jalisco) ; CM*
France	0-2	RF Allemagne	*25 juin 1986, Guadalajara (Jalisco) ; CM*
France	4-2 *ap. prol.*	Belgique	*28 juin 1986, Puebla (Cuautehmoc) ; CM*
Suisse	2-0	France	*19 août 1986, Lausanne (La Pontaise) ; amical*
Islande	0-0	France	*10 septembre 1986, Reykjavik (Laugardalsvollür) ; ECEN*
France	0-2	URSS	*11 octobre 1986, Paris (Parc des Princes) ; ECEN*
RD Allemagne	0-0	France	*19 novembre 1986, Leipzig (Zentralstadion) ; ECEN*

Les matchs de l'équipe de France

1987

France	2-0	Islande

29 avril 1987, Paris (Parc des Princes) ; ECEN

Norvège	2-0	France

16 juin 1987, Oslo (Ulleval) ; ECEN

RF Allemagne	2-1	France

12 août 1987, Berlin (Olympia) ; amical

URSS	1-1	France

9 septembre 1987, Moscou (Lénine) ; ECEN

France	1-1	Norvège

14 octobre 1987, Paris (Parc des Princes) ; ECEN

France	0-1	RD Allemagne

18 novembre 1987, Paris (Parc des Princes) ; ECEN

1988

Israel	1-1	France

27 janvier 1988, Tel-Aviv (Ramat-Gan) ; amical

France	2-1	Suisse

2 février 1988, Toulouse (Stadium municipal) ; amical

France	2-1	Maroc

5 février 1988, Monaco (Louis II) ; amical

France	2-1	Espagne

23 mars 1988, Bordeaux (Parc Lescure) ; amical

Irlande du Nord	0-0	France

27 avril 1988, Belfast (Windsor Park) ; amical

France	1-1	Tchécoslovaquie

24 août 1988, Paris (Parc des Princes) ; amical

France	1-0	Norvège

28 septembre 1988, Paris (Parc des Princes) ; ECM

Chypre	1-1	France

22 octobre 1988, Nicosie (Makarion) ; ECM

Yougoslavie	3-2	France

19 novembre 1988, Belgrade (J.N.A.)) ; ECM

1989

Eire	0-0	France

8 février 1989, Dublin (Dalymount Park) ; amical

Écosse	2-0	France

8 mars 1989, Glasgow (Hampden Park) ; ECM

France	0-0	Yougoslavie

29 avril 1989, Paris (Parc des Princes) ; ECM

Suède	2-4	France

16 août 1989, Malmö (Malmö Stadion) ; amical

Norvège	1-1	France

5 septembre 1989, Oslo (Ulleval) ; ECM

France	3-0	Écosse

11 octobre 1989, Paris (Parc des Princes) ; ECM

France	2-0	Chypre

18 novembre 1989, Toulouse (Stadium municipal) ; ECM

1990

Koweit	0-1	France

21 janvier 1990, Koweït City (Kazma) ; amical

France	3-0	RD Allemagne

24 janvier 1990, Koweït City (Kazma) ; amical

France	2-1	RF Allemagne

28 février 1990, Montpellier (La Mosson) ; amical

Hongrie	1-3	France

28 mars 1990, Budapest (Nepstadion) ; amical

France	0-0	Pologne

15 août 1990, Paris (Parc des Princes) ; amical

Islande	1-2	France

5 septembre 1990, Reykjavik (Laugardalsvöllur) ; ECEN

France	2-1	Tchécoslovaquie

13 octobre 1990, Paris (Parc des Princes) ; ECEN

Albanie	0-1	France

17 novembre 1990, Tirana (Quemal Stafa) ; ECEN

1991

France	3-1	Espagne

20 février 1991, Paris (Parc des Princes) ; ECEN

France	5-0	Albanie

30 mars 1991, Paris (Parc des Princes) ; ECEN

Pologne	1-5	France

14 août 1991, Poznan (KKS Lech) ; amical

Tchécoslovaquie	1-2	France

3 septembre 1991, Bratislava (Tehelne Pole) ; ECEN

Espagne	1-2	France

12 octobre 1991, Séville (B. Villamarin) ; ECEN

France	3-1	Islande

20 novembre 1991, Paris (Parc des Princes) ; ECEN

Les matchs de l'équipe de France



1992

Angleterre 2-0 France
19 février 1992, Londres (Wembley) ; amical

France 3-3 Belgique
25 mars 1992, Paris (Parc des Princes) ; amical

Suisse 2-1 France
27 mai 1992, Lausanne (Olympique) ; amical

France 1-1 Hollande
5 juin 1992, Lens (Félix-Bollaert) ; amical

Suède 1-1 France
10 juin 1992, Stockholm (Rasunda Stadion) ; Championnat d'Europe (CEN)

France 0-0 Angleterre
14 juin 1992, Malmö (Stadion) ; CEN

France 1-2 Danemark
17 juin 1992, Malmö (Stadion) ; CEN

France 0-2 Brésil
26 août 1992, Paris (Parc des Princes) ; amical

Bulgarie 2-0 France
9 septembre 1992, Sofia (Vasil Levski) ; ECM

France 2-0 Autriche
14 octobre 1992, Paris (Parc des Princes) ; ECM

France 2-1 Finlande
14 novembre 1992, Paris (Parc des Princes) ; ECM

1993

Israel 0-4 France
17 février 1993, Tel-Aviv (Ramat-Gan) ; amical

Autriche 0-1 France
27 mars 1993, Vienne (Ernst Happel) ; ECM

France 2-1 Suède
28 avril 1993, Paris (Parc des Princes) ; ECM

France 3-1 Russie
28 juillet 1993, Caen (Michel-d'Ornamo) ; amical

Suède 1-1 France
22 août 1993, Stockholm (Rasunda Stadion) ; ECM

Finlande 0-2 France
8 septembre 1993, Tampere (Ratina) ; ECM

France 2-3 Israel
13 octobre 1993, Paris (Parc des Princes) ; CM

France 1-2 Bulgarie
17 novembre 1993, Paris (Parc des Princes) ; ECM

1994

France 1-0 Italie
16 février 1994, Naples (San Paolo) ; amical

France 3-1 Chili
3 avril 1985, Sarajevo (Ksovo) ; ECM

France 1-0 Australie
26 mai 1994, Kobé (Universiade) ; Coupe Kirin (CK)

France 4-1 Japon
29 mai 1994, Tokyo (National) ; CK

France 2-2 République tchèque
17 août 1994, Bordeaux (Parc Lescure) ; amical

Slovaquie 0-0 France
7 septembre 1994, Bratislava (Slovan) ; ECEN

France 0-0 Roumanie
8 octobre 1994, Saint-Étienne (Geoffroy-Guichard) ; ECEN

Pologne 0-0 France
16 novembre 1994, Zabrze (Gornik) ; ECEN

Azerbaïdjan 2-0 France
13 décembre 1994, Trébizonde (Avni-Aker) ; ECEN

1995

Pays-Bas 0-1 France
18 janvier 1995, Utrecht (Nieuw Galgenwaard) ; amical

Israël 0-0 France
29 mars 1995, Tel-Aviv (Ramat-Gan) ; ECEN

France 4-0 Slovaquie
26 avril 1995, La Beaujoire (Nantes) ; CM

Norvège 0-0 France
22 juillet 1995, Oslo (Ullevaal Stadium) ; amical

France 1-1 Pologne
16 août 1995, Paris (Parc des Princes) ; ECEN

France 10-0 Azerbaïdjan
6 septembre 1995, Auxerre (Abbé-Deschamps) ; ECEN

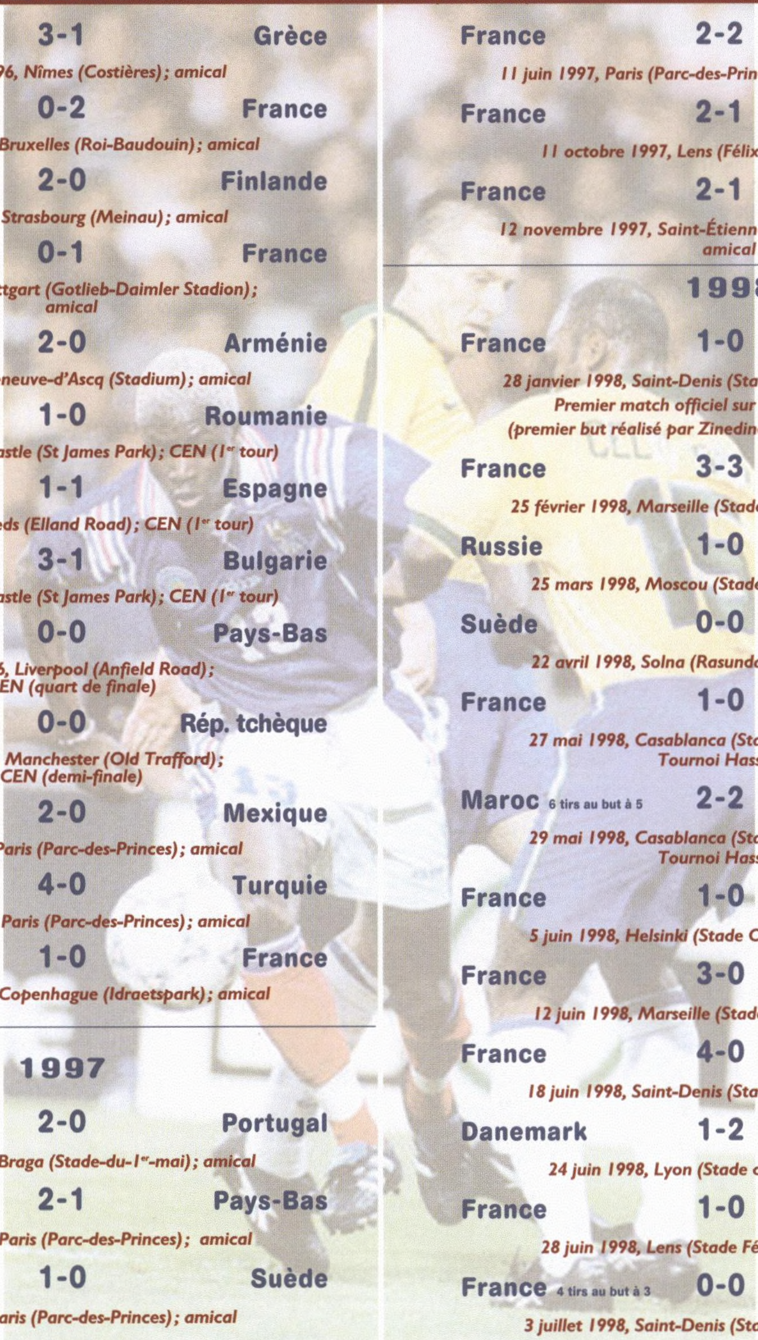
Roumanie 1-3 France
11 octobre 1995, Bucarest (Ghencea) ; ECEN

France 2-0 Israël
15 novembre 1995, Caen (Michel-D'Ornano) ; ECEN

1996

France 3-2 Portugal
24 janvier 1996, Paris (Parc des Princes) ; amical

Les matchs de l'équipe de France



France 3-1 Grèce
21 février 1996, Nîmes (Costières) ; amical

Belgique 0-2 France
27 mars 1996, Bruxelles (Roi-Baudouin) ; amical

France 2-0 Finlande
29 mai 1996, Strasbourg (Meinau) ; amical

Allemagne 0-1 France
1er juin 1996, Stuttgart (Gotlieb-Daimler Stadion) ; amical

France 2-0 Arménie
5 juin 1996, Villeneuve-d'Ascq (Stadium) ; amical

France 1-0 Roumanie
10 juin 1996, Newcastle (St James Park) ; CEN (1er tour)

France 1-1 Espagne
15 juin 1996, Leeds (Elland Road) ; CEN (1er tour)

France 3-1 Bulgarie
18 juin 1996, Newcastle (St James Park) ; CEN (1er tour)

France 5 tirs au but à 4 **0-0 Pays-Bas**
22 juin 1996, Liverpool (Anfield Road) ; CEN (quart de finale)

France 6 tirs au but à 5 **0-0 Rép. tchèque**
26 juin 1996, Manchester (Old Trafford) ; CEN (demi-finale)

France 2-0 Mexique
31 août 1996, Paris (Parc-des-Princes) ; amical

France 4-0 Turquie
9 octobre 1996, Paris (Parc-des-Princes) ; amical

Danemark 1-0 France
9 novembre 1996, Copenhague (Idraetspark) ; amical

1997

France 2-0 Portugal
22 janvier 1997, Braga (Stade-du-1er-mai) ; amical

France 2-1 Pays-Bas
26 février 1997, Paris (Parc-des-Princes) ; amical

France 1-0 Suède
2 avril 1997, Paris (Parc-des-Princes) ; amical

France 1-1 Brésil
3 juin 1997, Lyon (Gerland) ; tournoi de France

France 0-1 Angleterre
7 juin 1997, Montpellier (stade de la Mosson) ; tournoi de France

France 2-2 Italie
11 juin 1997, Paris (Parc-des-Princes) ; tournoi de France

France 2-1 Afrique du Sud
11 octobre 1997, Lens (Félix-Bollaert) ; amical

France 2-1 Écosse
12 novembre 1997, Saint-Étienne (Geoffroy-Guichard) ; amical

1998

France 1-0 Espagne
28 janvier 1998, Saint-Denis (Stade-de-France) ; amical. Premier match officiel sur le Stade de France (premier but réalisé par Zinedine Zidane pour la France)

France 3-3 Norvège
25 février 1998, Marseille (Stade Vélodrome) ; amical.

Russie 1-0 France
25 mars 1998, Moscou (Stade du Dinamo) ; CM.

Suède 0-0 France
22 avril 1998, Solna (Rasunda Stadium) ; amical.

France 1-0 Belgique
27 mai 1998, Casablanca (Stade Mohammed V) ; Tournoi Hassan II.

Maroc 6 tirs au but à 5 **2-2 France**
29 mai 1998, Casablanca (Stade Mohammed V) ; Tournoi Hassan II.

France 1-0 Finlande
5 juin 1998, Helsinki (Stade Olympique) ; amical.

France 3-0 Afrique du Sud
12 juin 1998, Marseille (Stade Vélodrome) ; CM.

France 4-0 Arabie Saoudite
18 juin 1998, Saint-Denis (Stade-de-France) ; CM.

Danemark 1-2 France
24 juin 1998, Lyon (Stade de Gerland) ; CM.

France 1-0 Paraguay
28 juin 1998, Lens (Stade Félix-Bollaert) ; CM.

France 4 tirs au but à 3 **0-0 Italie**
3 juillet 1998, Saint-Denis (Stade-de-France) ; CM.

France 2-1 Croatie
8 juillet 1998, Saint-Denis (Stade-de-France) ; CM.

France 3-0 Brésil
12 juillet 1998, Saint-Denis (Stade-de-France) ; CM. Finale de la Coupe du monde

Les matchs de l'équipe de France



Autriche	**2-2**	**France**
19 août 1998, Vienne (Stade Ernst-Happel) ; amical.		
Islande	**1-1**	**France**
5 septembre 1998, Reykjavik (Stade Laugardalsvöllur) ; CEN.		
Russie	**2-3**	**France**
10 octobre 1998, Moscou (Stade Loujniki) ; amical.		
France	**2-0**	**Andorre**
14 octobre 1998, Saint-Denis (Stade-de-France) ; CEN.		

1999

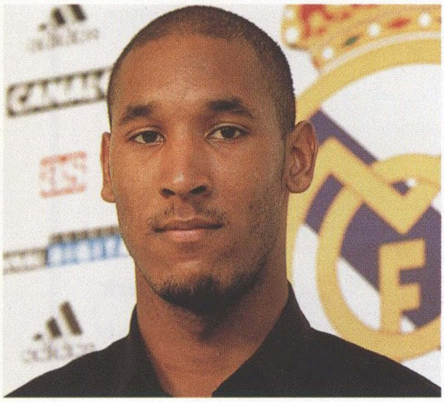
France	**1-0**	**Maroc**
20 janvier 1999, Marseille (Stade Vélodrome) ; amical.		
Angleterre	**0-2**	**France**
10 février 1999, Moscou (Stade Wembley) ; amical.		
France	**0-0**	**Ukraine**
27 mars 1999, Saint-Denis (Stade-de-France) ; CEN.		
France	**2-0**	**Arménie**
31 mars 1999, Saint-Denis (Stade-de-France) ; CEN.		
France	**2-3**	**Russie**
5 juin 1999, Saint-Denis (Stade-de-France) ; CEN.		
Andorre	**0-1**	**France**
9 juin 1999, Barcelone (Stade Montjuich) ; CEN.		
Irlande du Nord	**0-1**	**France**
18 août 1999, Belfast (Windsor Park) ; amical.		
Ukraine	**0-0**	**France**
4 septembre 1999, Kiev (Stade Olympique) ; CEN.		
Arménie	**2-3**	**France**
8 septembre 1999, Erevan (Stade Hrazdan) ; CEN.		
France	**3-2**	**Islande**
9 octobre 1999, Saint-Denis (Stade-de -France) ; CEN.		
France	**3-0**	**Croatie**
13 novembre 1999, Saint-Denis (Stade-de -France) ; amical.		

2000

France	**1-0**	**Pologne**
23 février 2000, Saint-Denis (Stade-de -France) ; amical.		
Écosse	**0-2**	**France**
29 mars 2000, Glasgow (Hampden Park) ; amical.		
Croatie	**0-2**	**France**
28 mai 2000, Zagreb (Stade Maksimir) ; amical.		
France	**2-2**	**Japon**
4 juin 2000, Casablanca (Stade Mohammed V) ; Tournoi Hassan II.		
France	**5-1**	**Maroc**
6 juin 2000, Casablanca (Stade Mohammed V) ; Tournoi Hassan II.		
France	**3-0**	**Danemark**
11 juin 2000, Bruges (Stade Jan-Breydel) ; CEN.		
France	**2-1**	**Rép. tchèque**
16 juin 2000, Bruges (Stade Jan-Breydel) ; CEN.		
France	**2-3**	**Pays-Bas**
21 juin 2000, Amsterdam (ArenA) ; CEN.		
France	**2-1**	**Espagne**
25 juin 2000, Bruges (Stade Jan-Breydel) ; CEN.		
France	**2-1**	**Portugal**
28 juin 2000, Bruxelles (Stade Roi-Baudouin) ; CEN.		
France	**2-1** ap. prol.	**Italie**
2 juillet 2000, Rotterdam (Stade De Kuip) ; CEN.		

Graines de champions

Ce sont les joueurs des années 2000-2005, ou plus. Ils viennent des quatre coins du monde, mais leur terrain de jeu, c'est l'Europe. Nés entre 1976 et 1979, ils arrivent à maturité.



ANELKA Nicolas

né le 14 mars 1979, à Versailles (Yvelines)

Poste : *attaquant ; 1,84 m ; 77 kg.*

Palmarès : *champion d'Europe des nations 2000 ; champion d'Europe C1 2000 (Real Madrid) ; champion d'Europe juniors 1996 ; champion d'Angleterre 1998 (Arsenal) ; Coupe d'Angleterre 1998 ; Charity Shield 1998 (Arsenal).*

17 sélections A, 4 buts.

Clubs : *PSG (1994-1997), Arsenal (1997-1999), Real Madrid (1999).*

Une détermination indestructible. Jamais un aussi jeune joueur n'aura fait couler autant d'encre, soulevé tant de passion ou de critiques, excepté… Pelé. Outre des qualités physiques exceptionnelles – une vitesse de course ravageuse –, l'enfant de Trappes a un mental hors du commun lui permettant d'affronter les tempêtes médiatiques qui n'ont cessé de le poursuivre depuis le jour où il a décidé de quitter le PSG, le club de sa formation. Conscient de ses qualités, soutenu par des frères habiles négociateurs, il n'accepte pas les raisons de ses dirigeants qui ne le font pas assez jouer. Discret et timide, il n'a pas envie de communiquer avec la presse lorsque celle-ci n'a pour objectif que de « monter » des scoops. Travailleur et obstiné, il est prêt à mettre en péril sa carrière – comme il l'a fait lors de son bras de fer avec les dirigeants du Real au printemps 2000 – pour obtenir ce qu'il souhaite avant tout : jouer comme il le sait. Le plus gros contrat 1999 – 220 millions de francs pour quitter Arsenal et Londres et jouer au Real de Madrid – a gagné son pari. Décisif dans la conquête d'une deuxième Ligue des champions en trois saisons, il a marqué deux buts déterminants en demi-finale contre le Bayern. Honni en mars par les supporters madrilènes, Anelka connaît le triomphe en mai. Sa participation à l'Euro 2000 parfait sa saison et il rejoint le PSG en 2000-2001 pour 200 millions de francs environ.

GALLARDO Marcelo

né le 18 janvier 1976, à Buenos Aires (Argentine)

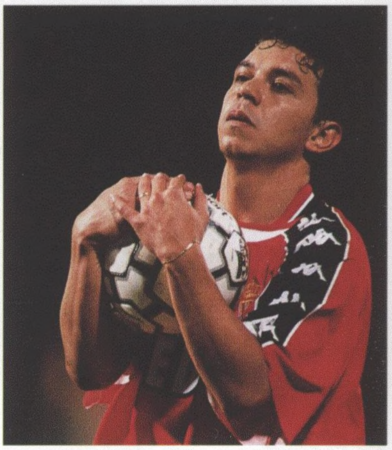
Poste : *milieu ; 1,69 m ; 70 kg.*

Palmarès : *vainqueur de la Copa Libertadores 1996 ; vainqueur de la Supercopa 1997 ; vainqueur des jeux Panaméricains 1995 ; champion d'Argentine 1993, 1994, 1996, 1997 (championnat d'ouverture et de clôture) ; champion de France 2000.*

12 sélections en A (4 buts).

Clubs : *River Plate, Monaco.*

Le lutin de River Plate. Dès sa première saison en France, le jeune Argentin s'affirme comme le meilleur joueur du championnat hexagonal (reconnu par ses pairs de Division I) dont il est le passeur le plus efficace. Meneur de jeu aux dribbles impressionnants et au sens de la collectivité aigu, le petit Marcelo mystifie défenseurs et autres milieux de terrain grâce à une technique irréprochable acquise sur les terrains difficiles du club de Buenos Aires où il a débuté : River Plate (avec lequel il a déjà remporté cinq titres de champion d'Argentine). Acheté pour 65 millions de francs par le club monégasque, « el Muneco » est considéré comme le meilleur joueur argentin des dernières années. Gallardo dispose de tous les talents, dont celui d'agacer ses adversaires… Après un Mondial 1998 en demi-teinte, Gallardo a retrouvé le maillot blanc et bleu de son pays. Nul doute que son séjour en France sera de courte durée et que les autres stades d'Europe verront briller son talent.



HENRY Thierry

né le 17 août 1977, aux Ulis (Essonne)

Poste : *attaquant ; 1,88 m ; 83 kg.*

Palmarès : *champion du monde 1998 ; champion d'Europe des nations 2000 ; champion d'Europe juniors 1996 ; champion de France 1997 (Monaco).*

21 sélections A (8 buts).

Clubs : *INF-Clairefontaine, Versailles, Monaco, Juventus de Turin, Arsenal.*

La fusée bleue. Pisté par les plus grands clubs français dès ses premières apparitions dans les sélections nationales de jeunes, ce banlieusard est un des fleurons de la for-

mation à la française. Athlétique et rapide, il prend la direction de Monaco sous la houlette d'Arsène Wenger, qu'il retrouvera à Arsenal en 1999 après une expérience difficile à la Juventus. Thierry Henry, même s'il a des difficultés d'adaptation dans ses nouveaux clubs, est l'homme des rendez-vous. Blessé fin 1997, il revient en forme pour faire une impressionnante Coupe du monde en 1998 et, en 2000, un début d'Euro exceptionnel. Meilleur buteur des Bleus (trois réalisations) en 1998, il marque quatre buts à l'Euro et fait figure de titulaire. Travailleur et généreux dans l'effort, il a été « recadré dans l'axe » par Arsène Wenger. Avec son ami Nicolas Anelka, il forme un duo efficace que les défenses européennes craignent de plus en plus. À l'horizon 2002, ce buteur est un atout maître pour l'équipe de France.

NAKATA Hidetoshi

né le 22 janvier 1977, à Yamanashi (Japon)

Poste : *milieu de terrain à vocation offensive ; 1,75 m ; 67 kg.*

Clubs : *Pérouse (1998-2000), AS Roma (2000-2001).*



Dribbleur agile, technicien de niveau international, Hidetoshi Nakata est le symbole de l'éveil du Japon au football. Quittant son championnat national où nombre de joueurs européens et brésiliens chevronnés finissent leur carrière, Nakata est appelé en 1998 à renforcer les rangs de Pérouse alors en D1. Il s'y fait remarquer par ses qualités d'organisateur vif et courageux. Ses prestations lors de la Coupe du monde en France finissent de lui assurer une notoriété internationale. Tireur de coups francs, il éclaire le jeu vif et rapide du Japon, qui fait mieux que se défendre contre la France lors du tournoi Hassan II fin mai 2000 à Casablanca, participant au match nul 2 à 2. Avec Hiroshi Nanami, qui évolue à Venise, et Shoji Jo, à Valladolid, Nakata prépare la prochaine Coupe du monde qui aura lieu chez lui en 2002 pour gagner le premier match de son pays dans une phase finale.

NONDA Shabani

né le 6 mars 1977, à Bujumbura (Burundi)

Poste : *attaquant ; 1,84 m ; 77 kg.*

Clubs : *FC Zurich, Rennes.*

Le futur George Weah est originaire d'un petit pays d'Afrique centrale, le Burundi. Son agent n'aura pas grande difficulté à monnayer ses talents auprès des plus grands clubs européens. Arrivé d'Afrique en 1996, il passe deux saisons dans le championnat suisse, marquant pour le FC Zurich 8 buts en 1996-1997 et 24 buts en 1997-1998. C'est auréolé de cette image de buteur qu'il est transféré à Rennes, où il participe à l'excellente saison 1998-1999 qui voit le club breton terminer cinquième. Sur le plan personnel, Shabani Nonda, bien intégré dans le dispositif mis au point par Paul Le Guen, termine à la troisième place des buteurs, à égalité avec le Bordelais Lilian Laslandes (15 buts). La saison 1999-2000 s'avère plus difficile pour Rennes qui se sauve de la relégation à la dernière journée, mais Shabani a amélioré son score d'une unité. Un grand avenir lui est ouvert. En juin 2000, il rejoint Monaco pour 135 millions de francs.



RAUL Raul Gonzales Blanco, dit

né le 27 juin 1977, à Madrid (Espagne)

Poste : *attaquant ; 1,80 m ; 66 kg.*

Palmarès : *Coupe intercontinentale 1998 ; Ligue des champions 1998 et 2000 ; finaliste de la Super-Coupe d'Europe 1998 ; championnat d'Espagne 1995 et 1997 ; meilleur buteur du championnat d'Espagne en 1999 (25 buts) ; Super-Coupe d'Espagne 1997.*
35 sélections (18 buts).

Clubs : *Atletico Madrid, Real Madrid.*

C'est le meilleur joueur d'une Liga espagnole devenue un des championnats les plus attractifs du monde. D'origine modeste, ce Madrilène a commencé à jouer chez l'ennemi du Real, l'Atletico de Madrid, avant d'être invité à jouer pour l'équipe B de l'équipe merengue. Virtuose de la balle et buteur efficace, ce jeune joueur au palmarès déjà éloquent n'impressionne pas par ses qualités physiques, comparé à ses coéquipiers Morientes ou Anelka Mais c'est un joueur concentré sur son sujet, qui jouit d'une vision du jeu exceptionnelle. Jeune international – il a enfilé sa première cape à dix-neuf ans –, il a à son actif 35 sélections en équipe A et a déjà marqué 18 buts. Il est le principal artisan du parcours sans faute de qualification à l'Euro 2000. Déjà champion avec son club, il lui faut passer au stade supérieur avec la Seleccion. Un pas moins facile à franchir au vu des résultats du Mondial 1998 et de l'Euro 2000. Peut-être alors en Asie en 2002 ?

Premier tour/Euro 2000



		Groupe A		
Allemagne	*buts :* Scholl	1-1	Moldovan	Roumanie
Portugal	*buts :* Figo, Joao Pinto, Nuno Gomes	3-2	Scholes, McManaman	Angleterre
Roumanie	*but :*	0-1	Da Costa	Portugal
Angleterre	*but :* Shearer	1-0		Allemagne
Angleterre	*buts :* Shearer, Owen	2-3	Chivu, Munteanu, Ganea (s.p.)	Roumanie
Portugal	*buts :* Sergio Conceiçao 3	3-0		Allemagne
Classement : 1. **Portugal** 9 pts ; 2. **Roumanie** 4 pts ; 3. Angleterre 3 pts ; 4. Allemagne 1 pt.				
		Groupe B		
Belgique	*buts :* Goor, E. Mpenza	2-1	Mjälby	Suède
Turquie	*buts :* Okan	1-2	Conte, Inzaghi	Italie
Italie	*buts :* Totti, Fiore	2-0		Belgique
Suède		0-0		Turquie
Italie	*buts :* Di Biagio, Del Piero	2-1	Larsson	Suède
Turquie	*buts :* Hakan Sükür 2	2-0		Belgique
Classement : 1. **Italie** 9 pts ; 2. **Turquie** 4 pts ; 3. Belgique 3 pts ; 4. Suède 1 pt.				
		Groupe C		
Espagne	*but :*	0-1	Iversen	Norvège
Yougoslavie	*buts :* Milosevic 2, Drulovic	3-3	Zahovic 2, Pavlin	Slovénie
Slovénie	*buts :* Zahovic	1-2	Raul, Etxeberria	Espagne
Norvège	*but :*	0-1	Milosevic	Yougoslavie
Slovènie		0-0		Norvège
Yougoslavie	*buts :* Milosevic, Govedarica,Komljenovic	3-4	Alfonso 2, Munitis, Mendieta	Espagne
Classement : 1. **Espagne** 6 pts ; 2. **Yougoslavie** 4 pts ; 3. Norvège 4 pts ; 4. Slovénie 2 pt.				
		Groupe D		
France	*buts :* Blanc, Henry, Wiltord	3-0		Danemark
Pays-Bas	*but :* F. de Boer (s.p.)	1-0		Rép. Tchèque
Rép. Tchèque	*buts :* Poborsky (s.p.)	1-2	Henry, Djorkaeff	France
Danemark	*buts :*	0-3	Kluivert, R. de Boer, Zenden	Pays-Bas
Pays-Bas	*buts :* Kluivert, F. de Boer, Zenden	3-2	Dugarry, Trezeguet	France
Danemark	*buts :*	0-2	Smicer 2	Rép. Tchèque
Classement : 1. **Pays-Bas** 9 pts ; 2. **France** 6 pts ; 3. Rép. Tchèque 3 pts ; 4. Danemark 0 pt.				

quarts de finale

Turquie 0-2 (0-1) Portugal

	Turquie	Portugal
buts :		Nuno Gomes (44e, 56e)
l'équipe :	Rüstü - Ogün (Sergen, 84e), Fatih, Alpay, Tayfun - Okan (Oktay, 62e), Ergün, Hakan Unsal, Tayfur - Arif (Suat, 62e), Hakan Sükür.	Vitor Baia - Da Costa (Paulo Sousa, 46e), Jorge Costa, Fernando Couto, Dimas - Sergio Conceiçao, Rui Costa (Capucho, 87e), Figo, Paulo Bento - Nuno Gomes (Sa Pinto, 74e), Joao Pinto.
expulsion :	Alpay (29e)	

Espagne 1-2 (1-2) France

	Espagne	France
buts :	Mendieta (36e s.p.)	Zidane (32e), Djorkaeff(44e)
l'équipe :	Canizares - Salgado, Abelardo, Paco, Aranzabal - Helguera (Gerard, 76e), Guardiola, Raul, Mendieta (Urzaiz, 56e) - Munitis, (Etxeberria, 72e), Alfonso.	Barthez - Thuram, Blanc, Desailly, Lizarazu - Deschamps, Vieira, Djorkaeff, Zidane - Dugarry, Henry (Anelka, 81e).

Italie 2-0 (2-0) Roumanie

	Italie	Roumanie
buts :	Totti (33e), Inzaghi (43e)	
l'équipe :	Toldo - Cannavaro, Nesta, Iuliano, Maldini - (Pessotto, 46e), Zambrotta, Conte (Di Biagio, 55e), Albertini, Fiore - Inzaghi, Totti (Del Piero, 75e).	Stelea - Filipescu, Belodedici, Ciobotariu, Chivu - Galca (Lupescu, 68e), Hagi, Petre, Munteanu - Moldovan (Ganea, 54e), Mutu.
expulsion :		Hagi (59e)

Pays-Bas 6-1 (2-0) Yougoslavie

	Pays-Bas	Yougoslavie
buts :	Kluivert (24e, 38e, 54e), Govedarica (51e c.s.c.) Overmars (78e, 90e)	Milosevic (91e)
l'équipe :	Van der Sar - (Werterveld, 64e), Bosvelt, Stam, F. de Boer, Numan - Overmars, Cocu, Davids, Zenden - (R. de Boer, 79e)Bergkamp, Kluivert, (Makaay, 59e).	Kralj - Komljenovic, Saveljic, (J. Stankovic, 55e), Mihajlovic, Djukic - Jugovic, Govedarica, Stojkovic, (D. Stankovic, 52e), Drulovic - (Kovacevic, 69e), Milosevic, Mijatovic.

demi-finales

Portugal 1-2 but en or (1-0, 1-1) France

	Portugal	France
buts :	Nuno Gomes (18e)	Henry (51e), Zidane (117e s.p.)
l'équipe :	Vitor Baia - Abel Xavier, Fernando Couto, Jorge Costa (Rui Costa, 78e), Dimas (Rui Jorge, 91e) - Da Costa, Vidigal (Paulo Bento, 60e), Sergio Conceiçao, Rui Costa - Figo, Nuno Gomes.	Barthez - Thuram, Desailly, Blanc, Lizarazu - Vieira, Deschamps, Petit (Pires, 86e), Zidane - Henry (Trezeguet, 105e), Anelka (Wiltord, 71e).
expulsion :	Nuno Gomes (117e)	

Italie 0-0 (3 t.a.b. à 1) Pays-Bas

	Italie	Pays-Bas
l'équipe :	Toldo - Zambrotta, Cannavaro, Iuliano, Maldini - Nesta, Albertini (Pessotto, 77e), Del Piero, Fiore (Totti, 83e), Di Biagio - Inzaghi (Del Vecchio, 66e).	Van der Sar, Bosvelt, F. de Boer, Stam, Van Bronckhorst, Overmars, Cocu (Winter, 95e), Davids, Zenden (Van Vossen, 77e), Bergkamp (Seedorf, 87e), Kluivert.
expulsion :	Zambrotta (33e)	

finale

France 2-1 but en or (0-0, 1-1) Italie

	France	Italie
buts :	Wiltord (90e), Trezeguet (103e),	Delvecchio (56e)
l'équipe :	Barthez - Blanc, Desailly, Thuram, Lizarazu (Pires, 85e) - Vieira, Djorkaeff Trezeguet, 76e), Deschamps, Dugarry (Wiltord, 58e) - Zidane, Henry.	Toldo - Nesta, Cannavaro, Iuliano, Albertini - Di Biagio,(Ambrosini, 66e), Pessotto, Maldini, Fiore (Del Piero, 53e) - Totti, Delvecchio (Montella, 85e).
entraîneur :	Lemerre	Zoff

2 juillet 2000 à Rotterdam (De Kuip) 55 000 spectateurs
Arbitre : M. Frisk (Suède)

L'équipe championne était constituée de : Anelka Nicolas, attaquant - Barthez Fabien, gardien de but - Blanc Laurent, défenseur - Candela Vincent, défenseur - Desailly Marcel, défenseur - Deschamps Didier, milieu de terrain - Djorkaeff Youri, attaquant - Dugarry Christophe, attaquant - Henry Thierry, attaquant - Karembeu Christian, défenseur - Lama Bernard, gardien de but - Lebœuf Frank, défenseur - Lizarazu Bixente, défenseur - Micoud Johan, milieu de terrain - Petit Emmanuel, défenseur - Pires Robert, milieu de terrain - Ramé Ulrich, gardien de but - Thuram Lilian, défenseur - Trezeguet David, attaquant - Vieira Patrick, milieu de terrain - Wiltord Sylvain, attaquant - Zidane Zinedine, milieu de terrain - Lemerre Roger, entraîneur.


adidas



Après la victoire

22.15 *Ils ont gagné l'Euro 2000. Deux ans après la Coupe du monde, les Bleus réalisent un nouvel exploit. Plus, ils confirment leur domination sur la planète foot en cette fin de XXe siècle. Rassemblés dans un coin du terrain du stade de Rotterdam, ils savourent l'instant en toute simplicité. L'image du bonheur sportif : le moment où l'effort passé est oublié et où on a envie – au-delà des cabrioles et des cris de guerre – de se retrouver ensemble sur le théâtre de ses exploits : la pelouse, sa fraîcheur, son odeur. Dans ces moments de partage, même la coupe, au centre du groupe, est absente, loin des regards d'amitié ou des gestes de complicité qu'échangent ces hommes.*
Joie, sérénité, humilité : un bonheur collectif. La victoire est vraiment en eux. De gauche à droite : Didier Deschamps, Sylvain Wiltord (caché), Bixente Lizarazu, Marcel Desailly, Robert Pires, Patrick Vieira, Lilian Thuram et Thierry Henry.

Prochain rendez-vous en 2002, au Japon ?



l'histoire • les coupes • le dictionnaire

▶ Un ouvrage complet qui aborde **toutes les facettes** du sport le plus populaire du monde.
Une mine de **références** destinée à ceux qui veulent s'initier, mais aussi aux passionnés, pour qui aucun détail n'est inutile.

– Un **portfolio** raconte en images la journée type d'une équipe de haute compétition.
– Un **historique** relate la naissance du jeu et les grands événements du football mondial.
– Un récapitulatif de toutes les **Coupes du monde** et de toutes les **Coupes d'Europe** présente les moments forts, les statistiques et les résultats.
– Un **dictionnaire du football mondial** classe par ordre alphabétique les grands joueurs, les grands clubs, les grandes nations, les termes techniques et les dossiers clefs.

▶ En complément, on trouvera :
– un historique du **football français**, ses origines et les grands événements ;
– un dictionnaire spécifique (joueurs, clubs, dossiers clefs) ;
– les résultats du Championnat, de la Coupe de France et des matchs de l'équipe de France.

Nouvelle édition 2001 **300**

LAROUSSE